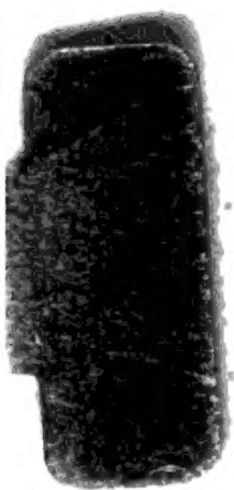
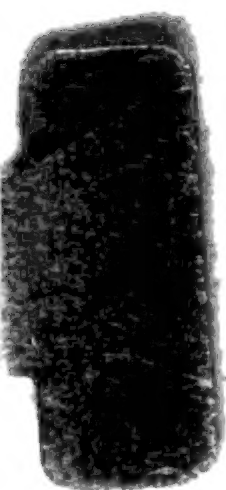
3 3433 08176896 6

Digitized by Google





REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXV^e ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME LIX. — 1^er SEPTEMBRE 1865.

IMPRIMERIE J. CLAYE
PARIS

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXV^e ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME CINQUANTE-NEUVIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,
RUE SAINT-BENOIT, 20

1865

LE ROMAN

D'UNE

HONNÊTE FEMME

DEUXIÈME PARTIE (1).

VI.

Je crois avoir souvenance, monsieur l'abbé, qu'au lendemain de mon mariage je partis pour l'Angleterre, où je séjournai deux mois; mais ne me demandez pas comment le pays est fait, ne me questionnez ni sur les parcs ni sur les châteaux. Je suis à peu près certaine qu'on y trouve des Anglais; mes informations ne vont guère plus loin. Il est des momens où le cœur est si occupé que sentir est toute la vie; tout autre exercice de l'âme est suspendu, notre passion seule a des yeux et des oreilles, les choses de ce monde défilent confusément devant nous comme les visions d'un songe, et nous n'apercevons nettement que ces fantômes qui sont en nous.

Je ne veux pas dire que mon esprit demeurât inactif, mais il ne travaillait qu'au service de mon cœur. Que m'importait l'Angleterre? J'étudiais Max. Étrange situation que d'ignorer ce qu'on aime! Cette obscurité plaît d'abord; le cœur s'y promène comme à tâtons, se promettant mille surprises, agité de l'attente de perpétuelles nouveautés; l'inconnu, n'est-ce pas l'infini? Mais, si l'amour est un enfant de la nuit, la nature l'a condamné à chercher

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1865.

tôt ou tard la lumière, dût la lumière le tuer. L'heure a sonné, et le charme du mystère se change en tourment; on s'effraie de son bonheur, il faut à tout prix s'assurer de ce qu'il vaut, et savoir ce qu'on possède, et compter pièce à pièce son trésor, quitte à gémir de son indigence et à contempler tristement ses mains vides. Qu'elle est vraie l'histoire de la Psyché! Elle s'est levée, elle allume sa lampe d'une main timide, le cœur lui bat. A qui s'est-elle donnée? Devra-t-elle rougir de ses joies? N'ont-elles point laissé sur son front quelque souillure secrète?... Elle s'avance en tremblant, elle frissonne, elle se penche... Oh! que le dieu s'évanouisse, pourvu qu'il reste un homme!

Et voilà comme il se fit qu'après huit jours de paisible, de délicieux sommeil, mon âme s'éveilla, et dans son inquiétude scruta jusqu'au fond le mystère de son bonheur. Je fus bientôt rassurée; je pouvais admirer ce que j'aimais. J'eus beau chercher, je ne découvris dans mon seigneur et maître rien qui démentît la noblesse de son visage. Il était, comme dit le sage, « de cette race dont les regards sont altiers et les paupières élevées. » Il avait de l'orgueil et point de sottes vanités, il était généreux dans ses dégoûts comme dans ses goûts; en toutes choses, il aimait le grand et n'appréciait dans l'art comme dans la vie que ce qui lui donnait l'idée d'une force qui se déploie. Peut-être regardait-il avec trop d'indulgence les grands vices qui s'avouent, les passions de haut vol et qui ont des serres pour s'attacher à leur proie; mais autant il admirait les audacieux, les combats à outrance, les grands coups d'épée, fussent-ils frappés dans l'eau, autant il méprisait les petits hommes, les petits calculs et les petits moyens. Le plus souvent il s'en exprimait sur le ton d'une ironie dédaigneuse; mais parfois je sentais percer dans son accent comme un frémissement de colère qui rendait son regard un peu farouche; dans ces momens, je l'adorais. N'affectant rien, il condamnait le mensonge comme une bassesse. J'aurais pu lui faire toutes les questions du monde, il m'eût répondu sans déguisement et sans détour; mais je n'avais garde, j'avais juré dans ma sagesse que jamais je ne serais jalouse du passé.

Vous m'avez souvent dit, mon père, que s'il est quelque chose de divin dans l'Évangile, c'est cette foi dans la vie nouvelle que la terre avait ignorée pendant des siècles et qui a rajeuni comme par miracle son vieux cœur desséché : « Pierre, Pierre, dit à l'apôtre une voix céleste, ne regarde pas comme souillé ce que Dieu lui-même a purifié! » Heureux assurément qui s'élance de plein vol à la vérité! Heureux aussi et plus cher peut-être à l'éternelle bonté celui qui n'atteint les sommets sacrés qu'après avoir gravi en trébuchant cet escalier sombre, étroit, taillé dans l'âpre rocher de la vie et dont chaque degré est une erreur! Moi, jalouse du passé!

Non! j'étais résolue à mourir sans avoir connu cette sotte maladie, ce tourment des âmes vaines qui se font une idole de leurs chimériques ennuis. Que pouvais-je craindre? Max était d'un caractère trop bien trempé pour que les désordres et les déceptions de sa jeunesse eussent abaissé ou flétri son âme. Son sourire en faisait foi, son sourire fier et doux, et ses grands yeux dont le regard était demeuré limpide, yeux de faucon qui ont lié amitié avec le soleil et qui semblent boire la lumière. Par instans, j'y voyais passer un nuage de mélancolie, et, l'entendant soupirer, je lui disais à part moi : « Je te comprends, tu te plains tout bas de tes années perdues et des chimères qui t'ont séduit; ce qu'il t'en a coûté d'efforts pour contenter tes caprices d'un jour eût suffi à l'accomplissement d'un grand dessein, peut-être d'une grande destinée, et tu pouvais employer à vivre le temps que tu dépensas à rêver la vie. Rassure-toi, regarde, me voici; je ne suis rien, mais je t'aime et je t'apporte l'espérance d'une seconde jeunesse. »

O mon père, quelle confiance j'avais dans l'avenir! Je croyais à un pacte scellé dans le ciel et je ne doutais pas que l'ordre éternel des choses ne fût d'intelligence avec nous. Nos deux âmes, me semblait-il, avaient été créées l'une pour l'autre; depuis longtemps elles se cherchaient, elles s'appelaient à travers l'espace; une main divine l'avait amené dans mon désert, où je l'attendais sans le connaître. Et maintenant il allait goûter auprès de moi les délices pures d'un sentiment tout nouveau pour lui, je veux dire cette sorte de passion tranquille ou de calme passionné qui est la perfection du bonheur, car je n'exigeais de lui ni transports ni adorations, et je me gardais d'envier aux idoles qu'il avait encensées leurs triomphans autels et ces hommages dont se repaît l'orgueil des déesses. Non, non, je ne me souciais pas d'être adorée, et l'amour que je réclamais de son cœur est celui que ressent le voyageur poudreux et altéré pour l'humble source de montagne qu'il découvre à l'un des tournans du chemin; il y trempe son front et ses lèvres, et, se sentant renaître, il bénit en silence cette onde fraîche que le creux d'un rocher réservait à sa soif.

Je me souviens qu'un soir (c'est mon plus cher souvenir de Londres) Max se préparait à sortir; nous étions attendus je ne sais où, mais, me trouvant lasse, je le priai d'aller seul. Il fit quelques pas, puis se ravisant, ordonna qu'on dételât, et revint s'asseoir près de moi. La neige tombait à gros flocons; nous avions clos volets et rideaux; un bon feu flambait dans l'âtre. « On est bien ici, » dit-il en me regardant, et, le bien-être déliant sa langue, il devint expansif et parla plus en un soir qu'il n'avait fait en huit jours. Il me conta les aventures de son enfance. Sa franche gaîté me dilatait le cœur. Quels bons rires! Bientôt plus sérieux, mais toujours

serein, il se prit à rêver tout haut, discourut de la vie, de ses illusions, de ses orages, de la sagesse qu'il avait apprise à cette rude école, et qu'il faisait consister dans l'art d'oublier et le courage d'espérer. Je l'écoutais avec ravissement, et tout en écoutant je pensais à ces grands sapins de mon Jura que l'effort des tempêtes n'a pu courber, ou, remontant plus haut dans mes souvenirs, à ces falaises escarpées des bords de l'Océan qui, insouciantes de la vague qui les ronge, contemplent fixement l'immense horizon et semblent respirer des douceurs inconnues dans le souffle amer et agité des flots. Notre entretien se prolongea bien avant dans la nuit; nos genoux se touchaient, nos yeux se cherchaient sans cesse, nos deux cœurs avaient pris l'accord et le tenaient; par intervalles, enivrée de ma joie, je croyais entendre au-dessus de nos têtes le battement d'ailes et le chant d'une hirondelle, douce messagère qui nous annonçait les grâces d'un éternel printemps.

A la vérité, cette soirée fut unique en son espèce; on ne peut toujours entendre chanter l'hirondelle, mais je savais qu'elle n'était pas loin. Et, puisqu'il faut que le bonheur ait toujours une ombre, je n'avais qu'un souci, encore n'était-il pas cuisant. Si j'étudiais Max avec une infatigable attention, j'aurais voulu que de son côté il fût plus curieux. Je lui reprochais un excès de confiance: il était trop sûr de son fait : on eût dit qu'il me connaissait de longue date, que j'étais déjà pour lui une aimable habitude, qu'il n'avait plus de découvertes à faire, plus de secrets à deviner, plus de surprises à espérer ou à redouter, et j'étais tentée de lui dire : — Seigneur, Isabelle est une femme, et c'est une chose assez compliquée qu'un cœur de femme. Souciez-vous un peu plus de l'inconnu!

Que vous dirai-je? Je lui reprochais aussi de respecter trop ma liberté. Il ne me contraignait sur rien; son consentement, son approbation, m'étaient acquis d'avance. Tout ce que je faisais était bien fait, je ne pouvais lui déplaire. Ni questions, ni exigences, c'était pousser trop loin la discrétion, et ma liberté me gênait. Je désirais moins de complaisance et qu'il trouvât parfois à redire à mes caprices, à mes manières ou même à la couleur de mes robes. Le véritable amour est avide de servitude : la dépendance est si douce quand on se sait aimé!

Un soir que je le consultais sur ma coiffure, il me répondit : — Faites ce qu'il vous plaira; vous êtes une femme accomplie.

— N'est-ce pas un fait accompli que vous voulez dire? lui repartis-je en souriant.

Il me prit la main, la baisa et me dit : — Gardez votre esprit pour le monde; je ne veux avoir affaire qu'à votre cœur.

Nous retournâmes à Paris dans les premiers jours de janvier. A

peine arrivée, je me sentis enlever par un tourbillon dont je fus étourdie, et je regrettai les longues heures de désœuvrement dont j'avais joui en voyage. Le monde ne convient pas aux cœurs sérieusement occupés, car il est lui-même une occupation et une affaire, et c'est ainsi qu'il faut le prendre quand on veut véritablement s'y plaire. Ceux qui ne lui demandent que d'amuser leur ennui et de les distraire d'eux-mêmes ne tardent pas à s'en lasser; ses plaisirs sont monotones, ses fêtes se ressemblent toutes : elles tournent toujours dans le même cercle que leur tracent les conventions et la tyrannie de la mode. Une imagination vive trouve plus de ressources dans les circonstances les plus ordinaires de la vie domestique : libre de toute gêne, elle s'en empare pour les varier à l'infini, et se livre au bonheur de faire de rien quelque chose. J'avais huit ans quand on me fit présent d'une belle poupée de ma taille qui représentait une princesse chinoise. Superbement attifée, elle m'enchanta pendant quelques jours; mais ce beau zèle se refroidit, le sourire chinois était toujours le même, et je reportai toutes mes tendresses sur un méchant bâton que j'enveloppais dans un vieux châle et que je berçais en chantant, complaisante poupée avec laquelle je ne connus jamais l'ennui, car elle avait à toute heure l'âge et la figure que je voulais. La princesse ne savait que le chinois, le manche à balai parlait toutes les langues, me donnait des nouvelles de tous les pays, et dans sa société je faisais tout le tour du monde et de la vie. Ce que nous aimons dans les choses, mon père, c'est ce que nous y mettons.

De ceci je conclus qu'il ne faut pas demander au monde de nous amuser; ce n'est pas son métier, et il a raison de prétendre qu'on le prenne au sérieux. Pour l'aimer, il faut regarder ses fêtes comme des joutes à fer émoulu, il faut porter dans ces mêlées toutes ses passions avec soi, il faut y courir des hasards, il faut que l'ambition, la vanité, le désir de plaire, se chargent d'intéresser la partie, il faut en toute rencontre avoir quelque chose à perdre ou à gagner. Je conviens que pour l'observateur désintéressé le monde est encore un spectacle fort captivant; mais c'est à la condition que ce curieux qui ne veut pas jouer connaisse toutes les règles du jeu, qu'il puisse suivre toutes les parties, qu'il devine d'un coup d'œil les enjeux engagés, que sa clairvoyance ne soit dupe d'aucune grimace, qu'elle déchiffre les visages à livre ouvert, démêle à travers l'indifférence affectée les inquiétudes et les prétentions, et sache découvrir sous les grâces du sourire les amertumes d'un désir condamné ou le désespoir d'une vanité aux abois. Une telle science demande au moins un léger apprentissage, et l'état d'apprenti n'a rien qui flatte l'amour-propre. Dans la première jeunesse, la naïveté d'une novice est un charme de plus; à vingt-quatre ans, elle touche

au ridicule. Tant de petits propos et de petites ruses de guerre, tant de secrets à deviner, tant de riens qui pour les adeptes étaient des événemens, tant de demi-mots qu'un sourire achevait, tant d'allusions détournées, de sous-entendus et de sous-ententes me faisaient tourner la tête; je déplorais mon ignorance et gémissais profondément sur mon néant. A vrai dire, je sentais bien que mon noviciat ne serait pas long et que j'aurais bientôt appris une langue qu'on m'avait parlée dans mon enfance. J'avais de la facilité, du talent naturel; mais que peut l'aptitude sans le zèle? S'il était dans mon caractère d'aimer quelque jour le monde, qui sait? peut-être de l'aimer trop, car je suis curieuse et j'ai le goût des spectacles, le moment n'était pas encore venu; mes pensées m'entraînaient ailleurs : je rêvais d'hirondelles; les va-t-on chercher dans les salons?

Ajoutez qu'à bonne intention M[me] de Ferjeux n'avait rien négligé pour accroître l'embarras de mes débuts. En me quittant, elle m'avait promis de donner du cor; elle avait tenu parole et annoncé mon existence à son de trompe; l'univers n'en pouvait ignorer, et Dieu sait comme elle avait surfait sa découverte! Jugez si la prétendue merveille fut dès l'abord analysée, discutée, et passa par l'étamine! Quelle était donc cette étonnante personne qui avait su se faire épouser du plus beau et du plus désiré des marquis? Par quels attraits vainqueurs avait-elle dompté ce cœur rebelle? A quel mérite transcendant avait-il sacrifié ses répugnances bien connues pour le mariage...? « Ah! la voilà! C'est donc elle! Sans contredit, elle n'est ni difforme ni contrefaite : accordons-lui de beaux yeux, de belles mains, une jolie taille; mais après tout... »

Je vous épargne, monsieur l'abbé, le détail de tous ces *mais;* la liste, je pense, en était longue. Songez d'ailleurs que, dans le cercle de personnes que je fréquentais d'ordinaire, mon bonheur excitait plus d'une secrète jalousie. Par sa naissance, sa fortune, la supériorité de son esprit, l'éclat même de ses aventures, qui l'avaient mis en vue, M. de Lestang était un trop grand et trop brillant parti pour n'avoir pas été le point de mire de bien des ambitions, et, parmi les femmes influentes de qui dépendaient mes premiers succès dans le monde, il était deux ou trois mères en quête de gendre qui avaient tout mis en œuvre pour faire tomber ce beau coq de bruyère dans leurs filets. Quelle bienveillance pouvais-je attendre de ces convoitises déçues? N'étaient-elles pas intéressées à prendre ma plus juste mesure, sans me faire grâce sur rien? Les vraies Parisiennes ont des rapidités de coup d'œil que rien n'égale; je m'en apercevais à mes dépens, plus d'une fois je me sentis comme enveloppée tout entière dans un regard qui, en une seconde, me parcourait des pieds à la tête et me réduisait en cendre et en fumée.

Je sais bien qu'il est toujours permis d'en appeler de ces prompts jugemens, mais je n'ai jamais aimé à plaider ma propre cause; les malveillans me resserrent en moi-même, et mon premier mouvement est de me retrancher dans une froide réserve et dans mon insouciance naturelle à l'égard de l'opinion. « Il en sera ce qui vous plaira. » Cette réponse est bientôt faite, un regard suffit. Toutefois la marquise de Lestang avait plus sujet qu'Isabelle de Loanne de se soucier des impressions de la galerie; il pouvait lui importer que le monde la jugeât digne du choix auquel elle devait son bonheur. Chez les hommes, l'amour est toujours lié à l'orgueil de la possession. et il ne m'eût pas fâché que Max se sentît flatte dans sa vanité de propriétaire. Qu'en pensait-il? Bien habile qui l'eût deviné, bien audacieux qui eût osé le lui demander. Au spectacle, dans les bals, partout, il portait sur son front le mystère d'un cœur impénétrable, et tenait toutes les curiosités à distance par les grâces de son ironie ou par les hauteurs presque orientales de son indifférence. Dans le tête-à-tête je le retrouvais aimable, affectueux, gai par éclairs, le plus souvent un peu grave, mais toujours attentif à mes désirs et empressé à les satisfaire.

Un matin M^me^ de Ferjeux vint me surprendre presque au saut du lit. Elle était dans une agitation si extraordinaire que je crus à un malheur. — Avait-on attenté à ses jours? Son banquier était-il en fuite?

— Ma pauvre enfant, s'écria-t-elle d'un ton tragique, le péril est en la demeure, avisez au plus tôt, ou tout est perdu. Vous avez manqué votre entrée. Dieu sait pourtant si j'avais plaint mes peines pour vous ménager un triomphe! Avec votre beauté de l'autre monde, avec vos airs de Galatée, vous pouviez faire fureur, et il ne tenait qu'à vous d'être l'une des reines de la saison; mais qu'est-ce que la beauté sans la manière de s'en servir? J'en conviens, tout ce qui a des yeux d'artiste râcle la guitare en votre honneur, et vous avez un petit groupe d'admirateurs très fervens. En revanche, les puissances et les dominations sont contre vous: on vous discute, on vous accommode de toutes pièces. Bref, il s'est formé une cabale à laquelle par malheur vous vous plaisez à donner prise. De grâce, ma chère, secouez un peu votre indolence. Je vous observais l'autre soir : pas un geste, pas un regard qui marquât l'envie de plaire... Mais de quoi vous servent mes conseils? Je vous avais prévenue que c'est par les vieilles femmes qu'on réussit le plus sûrement dans le monde; il faut à tout prix en avoir une dans sa manche; c'est une règle infaillible, retenez-la pour votre gouverne. Voyons, répondez-moi, n'avais-je pas recommandé à vos empressemens M^me^ de C...? Cette bonne vieille duchesse a l'esprit d'intrigue, et elle a passé sa vie dans les sapes; mais elle exige avant tout qu'on ait l'air de croire

à ses sentimens. Quelques chatteries auraient suffi pour la gagner; d'un petit air contrit, avec quelques larmes dans la voix, vous lui auriez peint vos embarras de débutante, vos mortelles inquiétudes, le besoin pressant que vous aviez de ses bons avis, de ses bons offices... Je l'entends vous répondre de son ton mielleux : Ma belle enfant, je suis toute à vous. Et une fois sous son aile vous pouviez tout braver. C'est une clé de meute; elle s'entend à faire valoir ses protégées et les défend comme son bien; malheur à qui y touche! Cette bonne femme a des épigrammes qui, comme les remords de lady Macbeth, tuent le sommeil.

— J'en suis désolée, madame, interrompis-je; mais la duchesse ne me plaît pas.

— Qu'elle vous plaise ou qu'elle ne vous plaise pas, est-ce là la question? repartit-elle en bondissant sur sa chaise. Voyez un peu le beau raisonnement! Ne dirait-on pas qu'on est dans ce monde pour y chercher son plaisir? Voilà de ces enfantillages qui me feraient douter de votre bon sens. Sachez, ma chère, qu'il n'y a que les sots qui voient le bonheur dans l'absence des peines.

Il me fallut subir une rude mercuriale dont Max, qui survint, entendit les derniers mots. Il dit à la baronne d'un ton narquois :

— Je vous prie, madame, ne grondez pas Isabelle. Est-ce sa faute si elle ne saisit pas comme vous la vie par ses côtés héroïques?

— A mon tour, je vous prierai de ne pas gronder M^me^ de Ferjeux, lui dis-je en riant. On excuse le dépit d'un auteur dramatique qui vient de faire un *four*.

— Moquez-vous l'un et l'autre tant qu'il vous plaira, répondit-elle. J'aime votre femme, mon beau monsieur; je veux son bonheur, et je sais que si elle ne plaisait qu'à vous seul, elle ne vous plairait pas longtemps.

Pour me débarrasser de ses conseils et de ses remontrances, je passai humblement condamnation, et je lui promis de faire tout ce qui lui plairait, et que ce jour même j'irais voir la duchesse de C....

Dès qu'elle fut partie. — Eh bien! qu'en pensez-vous? demandai-je à Max. A-t-elle tort? a-t-elle raison?

— Tout dépend du point de vue, et j'estime que, selon les cas, tous les points de vue sont bons.

— Voilà une réponse qui ne vous compromettra pas.

Quinze jours plus tard nous étions à un bal d'ambassade. Je ne sais si la duchesse de C... avait abaissé sur moi des regards propices; mais depuis quelque temps j'étais plus entourée, plus fêtée, et je voyais grossir le petit groupe de mes admirateurs. Ce soir-là, vers minuit, je quittai pendant un quadrille la galerie où l'on dansait, et je me réfugiai dans un petit salon. J'y fus suivie par un

artiste célèbre qui, de prime abord, avait pris rang parmi mes plus chauds partisans. L'entretien s'engagea: peu à peu quelques personnes s'y joignirent; un petit cercle se forma autour de nous. J'étais gaie, animée; on paraissait me trouver de l'esprit, je crois vraiment que j'en avais; le bruit lointain d'une musique douce excitait mon imagination et la berçait d'idées riantes et flatteuses: sur tous les visages qui m'environnaient, je lisais une vive curiosité mêlée d'admiration; j'eus un petit triomphe dont je savourais la douceur, quand soudain, à quelques pas derrière moi, une femme qui traversait la chambre pour sortir prononça d'une voix aigre ces mots dont je ne perdis pas une syllabe : — Le beau marquis a l'humeur sombre; il est occupé à faire des comparaisons.

Quel était ce marquis? A qui en voulait cette voix aigre? J'eus assez d'empire sur moi-même pour ne pas me retourner, pour continuer à causer et à sourire. Le quadrille fini, je rentrai dans la galerie, et après quelques pas je découvris Max appuyé contre un pilastre. Il avait effectivement l'air sombre et les sourcils contractés; il était absent du bal; à quoi pensait-il? Dès qu'il m'aperçut, il changea de visage et vint au-devant de moi en souriant.

— Je suis fatiguée, lui dis-je, partons.

En voiture, il s'aperçut que j'avais des frissons. J'alléguai le froid qui m'avait saisie et le laissai m'envelopper dans mes fourrures. Après un silence :

— Vous êtes-vous amusé ce soir? lui demandai-je.

— Moins que vous, je pense. Il m'a paru que vous étiez fort recherchée. M^me^ de Ferjeux sera contente de vous; pour la première fois vous avez été brillante.

— Vous êtes bien bon; mais vous me regardiez donc?

— Vous n'en douteriez pas si vous aviez eu le loisir de vous occuper un peu de moi; mais le tourbillon vous emporte, et je commence à craindre que M^me^ de Ferjeux ne vous ait trop bien catéchisée.

— N'en croyez rien, lui répondis-je. Il est possible que l'hiver prochain le monde me plaise, mais pour le moment je n'ai que faire de lui. Oserai-je vous dire à quoi je rêve nuit et jour? Au château de Lestang. Je ne sais qu'y faire, mais je meurs d'envie de le voir.

Il fit un geste de surprise — En février, dit-il, y pensez-vous? Et le mistral!

Il y avait tant de douceur dans son accent, qu'entourant son cou de mes deux bras : — Que m'importe le mistral? lui dis-je, là-bas tu m'appartiendras tout entier.

Il me regarda un instant en silence, se décida à sourire et me dit : — Je ferai ce qui vous plaira.

Je renonce à vous peindre l'étonnement profond et la violente

indignation qui s'emparèrent de la baronne quand elle eut vent de nos projets. Elle refusa d'abord d'y croire. Avait-on jamais ouï pareille extravagance? Quitter Paris au cœur de l'hiver pour aller s'enterrer en province! Ce n'était pas une retraite, c'était une fuite, une déroute. Qu'en dirait-on? J'allais me perdre sans retour... Lorsqu'elle eut reconnu que ma résolution était prise, elle s'emporta tout de bon; pour la première fois je la vis vraiment en colère. Elle me déclara sur son ton de fausset que ma folle équipée aurait les suites les plus funestes, que Max ne tarderait pas à deviner mes secrets motifs, qu'il ne verrait plus en moi qu'une petite fille sauvage à qui le monde fait peur, qu'il n'en avait pas pour trois mois à m'aimer, que c'en était fait de mon bonheur, que pour sa part elle me retirait à jamais son affection, et qu'elle serait contente, très contente de me savoir la plus malheureuse des femmes.

Là-dessus, quand elle eut bien exhalé sa bile, elle me tourna le dos sans vouloir me donner la main, et partit comme un coup de vent. On eût dit M^{me} Pernelle sortant de chez Orgon.

VII.

Tout est si incertain dans la vie qu'on n'est jamais sûr d'avoir raison. A peine fus-je montée dans le wagon qui allait nous emporter vers le midi qu'il me vint des doutes, des inquiétudes. Nous partîmes; la nuit fut humide et froide, je ne pus dormir; j'avais beau faire, les sinistres prédictions de M^{me} de Ferjeux me trottaient dans l'esprit. Je croyais voir ses grands gestes, ses yeux étincelans de colère; j'entendais sa voix glapissante... « Une fuite, une déroute! » avait-elle dit. Oui, ce brusque départ était une fuite, je fuyais les comparaisons. Quoi! sur un mot?... Heureusement Max ne se doutait de rien; mais n'était-il pas homme à tout deviner? Une voix intérieure m'avertissait que la peur est une mauvaise conseillère, et qu'en toute rencontre le meilleur parti à prendre est celui qui coûte le plus.

Il fallut nous arrêter à Lyon. Max comptait y trouver des lettres de son intendant, qui devait le prévenir que tout était prêt pour nous recevoir; elles se firent attendre deux jours. Enfin le 8 février de bon matin nous nous remîmes en route; partout régnait un brouillard épais et glacé. Malgré les assurances de Max, je ne croyais plus au soleil du midi, mon imagination découragée se représentait Lestang comme un autre Louveau, elle l'entourait des brumes, des sapinières et des mélancolies du Jura. Je voyais un château sombre, froid; cernés par la neige ou la pluie, nous passions nos longues journées au coin d'une grande cheminée qui fumait; nulle distraction, pas un sourire de la nature. Que serait-ce si quelque jour, à

un geste, à un regard, j'allais découvrir que Max regrettait Paris, et que je visse s'amasser sur son front un nuage d'ennui? Cette idée me faisait frémir; je déplorais mon imprudence, et une phrase de roman me revenait à l'esprit : « toutes les années de la vie dépendent d'un jour. »

A quoi tiennent souvent nos espérances et nos craintes! Insensiblement le temps s'éclaircit; à Vienne plus de brouillard. Sur le revers d'un fossé, j'aperçus de grandes touffes d'ajoncs marins qui étalaient leurs fleurs jaunes. Je n'eus que le temps de les saluer; mais il me sembla que du fond de ces belles corolles le printemps me regardait, et je crus entendre chanter l'hirondelle. « Te voilà donc! pensai-je. Ne me quitte plus! » Max lisait, sommeillait, ou de temps en temps me regardait d'un air railleur. Je détournais la tête et reportais les yeux sur les eaux grises du Rhône qui coulait à notre droite, sur les peupliers et les oseraies de ses rives, sur ses îles sablonneuses, sur ses villes fièrement campées ou coquettement assises au débouché de chaque étroite vallée qui apporte au grand courant un affluent de plus, torrens obscurs que leurs vieilles tours et leurs vieilles églises voient accourir du fond des montagnes pour chercher, en se mêlant au fleuve, de plus grandes destinées; fier de ses conquêtes, le fleuve les accueille avec majesté et les emporte en triomphe à la mer. D'instant en instant, les contours des objets devenaient plus distincts; les montagnes de l'Ardèche avec leurs rochers, leurs vignes dépouillées et leurs forêts de chênes, promenaient devant mes yeux des paysages blonds d'une douceur charmante. Les rochers attendaient avec confiance le soleil, comme on compte sur une vieille amitié d'enfance. Enfin il parut; son premier regard éclaira un bouquet de pins et un berger qui s'en allait le long d'un chemin creux, poussant ses moutons devant lui. Au-delà de Valence, le ciel se découvrit entièrement, et comme par un coup de baguette les nuages se replièrent de toutes parts sur la ligne de l'horizon. Tout m'annonçait que nous avions changé de zone et de climat. L'air avait cette douceur caressante que dans le Jura juin seul peut lui donner; la campagne semblait se réjouir dans la clarté. Mes yeux et mon cœur se baignèrent dans cette lumière limpide; il se fit en moi un rassérénement subit, et je recommençai à m'applaudir de ce voyage, dont je m'étais repentie pendant deux jours.

— Le monde, me disais-je, s'était mis trop tôt entre lui et moi. Max ne me connaît pas encore, il ne sait pas tout ce que je peux pour son bonheur. Je veux qu'il apprenne à sentir le prix de l'amour véritable dont il n'a connu que l'ombre, de cet amour qui seul est complet, parce que seul il met tout en commun, les destinées comme les sentimens, qui seul aussi sait allier la dignité à la pas-

sion, et qui est d'autant plus avide de dévouement qu'il est plus jaloux de ses droits. Dans la retraite et le silence, nous nous rendrons nécessaires l'un à l'autre, la vie intime nous dira tous ses secrets, nous amasserons heure par heure un trésor de souvenirs qui ne seront qu'à nous, et nos deux âmes se lieront d'une si étroite habitude que rien ne les pourra désunir.

Nous quittâmes à Donzère le chemin de fer et le Rhône. Pendant que nous déjeunions, je vis arriver devant l'auberge deux chevaux bais qu'un domestique nous amenait de Lestang. Je ne fus pas longtemps à ma toilette, et m'élançai au galop sur la grande route blanche qui déroulait devant moi son ruban. Cette route, qui remonte la rive droite de la Berre, court au pied de roches buissonneuses dont elle accompagne les contours. Ivre d'air, de soleil et de je ne sais quelle gaîté sauvage que je n'avais jamais ressentie, je faisais caracoler mon cheval, je le forçais de franchir les échaliers et les fossés. Plus d'une fois Max s'effraya de mes témérités. — Sur mon honneur, me cria-t-il, vous êtes une incomparable écuyère! — Incomparable! c'était bien le mot que j'espérais.

En passant au galop le long du monticule qui domine Valaurie, je vis courir à ma gauche comme un nuage de gaze argentée : c'était un verger d'oliviers, les premiers que j'eusse vus. Ce fut une date dans ma vie, et dès cet instant je pris en affection cet arbre dont le feuillage aux teintes changeantes reflète fidèlement l'humeur du ciel : par un temps couvert, l'ombre qu'il répand est pesante, couleur de plomb et d'ardoise; mais que le soleil paraisse, il revêt soudain une légèreté aérienne et semble s'imprégner, selon les heures, d'une poussière d'or ou d'argent. Ce jour-là, les oliviers de Valaurie étaient gais comme moi, et je les vis répondre à mon sourire.

Au-delà de Valaurie, le pays devient plus aride; à droite, sur le bord de la rivière, on aperçoit des plantations de ces grands roseaux dont on fabrique les claies pour les vers à soie, à gauche des friches couvertes de bruyères que dominent d'étranges collines formées de marnes blanches et rayées de bandes vertes et rouges du plus vif éclat, étincelante corniche qui se détachait sur le ciel bleu. Après avoir franchi la Berre, nous gravimes une côte; enfin Grignan se montra avec la singulière beauté de son rocher circulaire et taillé au ciseau, dont la vaste plate-forme est occupée par le magnifique débris du château seigneurial, et dont les flancs abrupts sont embrassés de tous côtés par la ville, qui les ceint comme d'une écharpe de rues grimpantes et de toits en désordre; mais Grignan ne nous arrêta pas : tournant bride vers le nord, nous nous hâtâmes de repasser la Berre pour nous engager dans les collines marneuses. Un chemin montant, encaissé, raboteux,

nous conduisit à Bayonne, silencieux village dont les maisons blanches semblaient dormir au soleil comme des lézards, et, après avoir cheminé entre des champs d'un brun rougeâtre et un coteau boisé, je vis se dresser devant moi, sur la crête méridionale des collines, une butte arrondie couronnée de vieux murs d'enceinte et ombragée d'yeuses qui mariaient leur velours émeraude à la verdure luisante du buis et au sombre vert des genêts. Par endroits, le sol, pétri de chaux, paraissait à nu, et ces grandes écorchures formaient au milieu des buissons des plaques du plus pur argent. — Voilà Lestang! me dit Max.

Nous arrivons. Comme nous passions près d'un abreuvoir dont l'eau claire repose sur un lit de mousses aquatiques, d'une petite tour que masquaient les arbres se fit entendre un bruit argentin de cloches dont le gai carillon annonçait ma venue à ces beaux lieux. L'émotion me gagna; je me laissai glisser de mon cheval, et, m'appuyant contre un arbre, demeurai quelques instans immobile. Quel tableau s'offrait à mes regards!

Au premier plan, entre deux promontoires de collines boisées, de grands champs en pente douce plantés de beaux amandiers, les uns fleuris, les autres tendant de toutes parts vers moi leurs bouquets de boutons roses impatiens de s'ouvrir; plus bas, un bois de chênes verts que des massifs de chênes blancs, couverts encore de toutes leurs feuilles sèches, marquaient de larges taches d'un rouge cuivré; plus loin la Berre verdâtre, au lit sinueux, dont les falaises ravinées ressemblaient à une grande fraise plissée; au-delà de la Berre, le vaste plateau de Grignan, terminé à l'ouest par le Rhône, dont une vapeur argentée faisait deviner le cours à l'horizon, et commandé au levant par les monts de la Lance, avec leurs chênaies rougeâtres, leurs croupes tachetées de neige et leurs enfoncemens où s'amassaient des ombres d'un bleu suave et profond. Sur ce plateau, que rayent de longues rangées de cyprès, se dressent sur la même ligne le rocher de Grignan, et à droite le monticule que surmonte la tour carrée de Chamaret, antique tour de signaux que virent bâtir des temps de trouble, sentinelle perdue qu'on a oublié de relever, et qui continue d'observer la plaine en comptant les heures et les siècles. Sur un plan plus reculé coule le Lez entre ses berges escarpées et ses peupliers; une ligne allongée de collines l'accompagne dans sa fuite, et plus loin ondulent d'autres collines encore, auxquelles succèdent les monts mamelonnés de Valréas; toutes ces hauteurs courent en demi-cercle du levant au couchant, et s'étagent comme les gradins d'un prodigieux amphithéâtre. Enfin, dominant tout de sa tête altière, le Ventour, à la cime chenue et neigeuse, le Ventour, pareil, selon le mot du poète de la Pro-

vence, à un grand et vieux pâtre assis parmi les hêtres et les pins sauvages, contemple à ses pieds son troupeau de montagnes. Derrière tous ces sommets, au-dessus de la mer invisible, flottaient de gros nuages blancs et roux semblables à des outres gonflées de lumières, tandis qu'au sud-est, dans l'échancrure où se dessinaient les coteaux du Rhône, je voyais la tour de Chamaret se profiler en noir sur un ciel de nacre, nuancé de rose et d'orange.

La magnificence de ce spectacle, le contraste de cette campagne découverte et riante avec les sites austères qu'avaient contemplés mes yeux pendant tant d'années, la douceur du ciel et de l'air, la beauté des teintes, la grandeur des lignes et la grâce des détails, ces lointains, ces espaces, cette immensité que mon cœur s'efforçait d'embrasser et de posséder, ce bruit interrompu des clochettes d'un troupeau qui broutait dans la chênaie, les fleurs naissantes des amandiers, premier sourire du printemps, des pervenches entr'ouvertes qui me regardaient, un subtil parfum de lavande, le frémissement des cloches qui me souhaitaient la bienvenue et m'appelaient doucement par mon nom; toute cette scène m'émut jusqu'aux larmes, et je dus m'appuyer sur le bras de Max pour traverser la cour et atteindre ce seuil après lequel j'avais soupiré.

Digne de la vue qu'il commande, le château est une villa de la renaissance couronnée d'un attique; la façade, percée de fenêtres cintrées que surmontent des mascarons et des guirlandes sculptés, est précédée d'un perron à double rampe, à demi masqué par un massif de cyprès et de lauriers. Max me fit faire le tour des appartemens et finit par me conduire dans la galerie où m'attendait la Némésis, installée sur son socle de porphyre. Cette galerie vitrée, qui parcourt toute la largeur du château, a vue au midi sur la plaine, au nord sur les hauteurs d'un aspect plus sévère, dont Lestang occupe un poste avancé, et que recouvrent dans toute leur étendue d'épais taillis de chênes.

— Je prévois, me dit Max, que cette galerie vous sera chère. Que vous soyez triste ou gaie, vous trouverez toujours ici des paysages selon votre cœur.

Je m'assis près de la statue; j'étais heureuse de la revoir. La déesse ne semblait point dépaysée; rien de ce qu'elle voyait ne pouvait l'étonner, les dieux sont partout chez eux. — On m'a confiée à ta garde, lui dis-je; accorde-moi souvent des journées semblables à celle-ci.

Que vous raconterai-je des premiers jours qui suivirent mon arrivée? On a dit que les bons règnes sont les pages blanches de l'histoire. A ce compte, l'amour heureux serait comme les bons princes; il tient les événemens à distance, il lui plaît que le temps soit vide,

il a en lui-même de quoi le remplir; tout ce qu'il demande à la vie, c'est de fournir des circonstances à son bonheur, et ce bonheur se réduit le plus souvent à la joie de se sentir et de respirer.

Le temps fut beau; par momens le ciel se brouillait, mais notre soleil de Provence, ce grand mangeur de nuages, dévorait en un instant toutes ces brumes, ou, s'il pleuvait pendant quelques heures, je ne tardais pas à voir l'horizon s'éclaircir et une bande de lumière glisser au loin sur le penchant d'une colline dont elle détachait les contours. Nous étions souvent en course. Max me fit visiter en détail tout son domaine, qui est considérable. Dans ce pays, les fermes, qu'on appelle des *granges*, sont d'ordinaire bien situées, toutes bâties en pierre, couvertes en briques, et quelques-unes, avec leurs tourelles et leurs portes voûtées, ont une assez grande tournure; pas une chaumine, pas une cabane de bois; les carrières abondent, et les matériaux sont à pied d'œuvre. Tout dans nos excursions me plaisait; je ne savais que préférer, les taillis et les landes qui entouraient Lestang et nos belles collines blanchâtres ombragées de chênes-kermès, de genévriers grisâtres, d'yeuses, et qui sont si bien tapissées de lavande, de thym, de mélisse, qu'on n'y peut faire un pas sans parfumer l'air autour de soi, — ou au-delà de la Berre le grand plateau onduleux et accidenté avec ses mûriers, ses vignes basses sans échalas, ses champs de garance relevés en billons, ses buttes de molasse noire ou jaunâtre toute fendillée et crevassée que décorent à l'envi le buis, le narcisse, la violette et la fraîcheur des mousses, ses bouquets de chênes au sombre couvert sous lesquels on voit s'enfuir un chemin poudreux qui semble chercher aventure, ses ruisseaux au large lit caillouteux dont l'eau paresseuse se traîne en murmurant parmi les oseraies, ses granges éparses encadrées de figuiers et de lauriers, ses villages en pierre aux toits plats qui se donnent des airs de ville, tous perchés sur des rochers ou des terrasses, tous ceints de murailles délabrées, surmontés d'une vieille tour, et où tout retrace le souvenir d'anciennes franchises, d'antiques fiertés bourgeoises qui savaient se garder et se défendre.

Mais ce qui me plaisait plus que tout le reste, c'est la beauté de la lumière, qui est l'âme d'un paysage et donne à tout la vie et le charme. Pour mes yeux accoutumés aux grisailles du Jura, à ses fonds tour à tour trop voilés ou trop crus, cette limpide lumière du midi était une révélation pleine d'enchantemens. Unissant la douceur à la force, elle accentue les formes, et du même coup les pénètre d'une grâce aérienne; elle se dégrade par des passages insensibles, s'enrichit de mille reflets, module à l'infini sans sortir du ton et fond tous les contrastes dans une divine harmonie où chaque objet, chaque couleur fait sa partie de concert. En même

temps cette magicienne multiplie les plans, les détache, les découpe, les nuance, met le regard en possession de l'immensité. Par ses prestiges, un charme indéfinissable s'attache à un rocher nu, à un maigre buisson des premiers plans dont elle accuse le relief et dont l'ombre portée ajoute une nuance de plus à la teinte générale; par elle aussi, les lointains se détaillent, s'animent, et les contours des montagnes, comme les nuages, au lieu de s'appliquer sur l'horizon, en ressortent et laissent entre le ciel et eux de l'air, du vide et comme une profondeur où le rêve peut déployer ses ailes. Il est facile d'agir par le vague sur notre imagination; mais trouver dans l'harmonie le secret de l'infini et nous faire rêver en nous montrant tout, c'est l'effort suprême de l'art et le triomphe des grands poètes du midi. Leur premier maître fut leur soleil.

Quelquefois Max me raillait doucement sur mon enthousiasme.

— Ne vous croyez pas en Grèce, me dit-il un jour. Nos ruisseaux ne coulent point entre deux haies de lauriers-roses; nos orangers sont des mûriers, et le buis nous tient lieu de myrte. Par un temps calme, nos jours d'hiver ont une douceur printanière; mais craignez le mistral, vous savez ce qu'en pensait M^{me} de Sévigné. Quand de petits nuages blancs flottant sur les monts de la Lance vous annonceront l'approche de l'ennemi, croyez-moi, enveloppez-vous dans vos fourrures. Voyez plutôt nos maigres oliviers: ils ne se hasardent à croître que dans des lieux abrités; timides et souffreteux, ils se tapissent derrière des buttes; remarquez aussi comme tous les arbres de ce pays s'infléchissent vers le midi, preuve sans réplique des insultes qu'ils essuient du mistral; on dirait des écoliers dont le gouverneur a la main prompte, et qui, en l'entendant venir, se cachent le visage dans leurs mains. Après cela je conviens que ce plateau est superbe, d'un admirable modelé, que ces hauteurs en gradins produisent un grand effet, et que Mme de Sévigné avait raison de vanter ce qu'elle appelait *tous ces grands théâtres*. J'ajoute que nos montagnes sont dans une juste proportion avec la plaine. Ce n'est pas comme vos étroites vallées du Jura et de la Suisse, où il faut se rompre le cou pour voir l'horizon. Ici l'on respire, et la bordure n'écrase pas le tableau. J'aime aussi nos forêts de chênes-verts, bien que Mme de Sévigné prétende qu'il vaut mieux reverdir que d'être toujours vert, et comme vous j'aime surtout notre lumière. Si l'Italie et la Grèce ont plus d'éclat, en revanche toutes nos teintes rompues offrent une douceur et une délicatesse de nuances qu'on ne se lasse pas d'étudier. C'est ici que commencent la Provence et le midi, et le charme de tous les commencemens est unique. Enfin je déclare qu'exquis sont nos lapins sauvages, exquis nos moutons nourris de thym, de marjolaine et de lavande, exquises aussi les truffes qu'on récolte au pied

de nos chênes... Oui, ajouta-t-il en souriant, les truffes et les demi-teintes, voilà les merveilles de la Drôme.

— Défiez-vous de votre goût pour l'analyse, lui dis-je. Il faut admirer trop pour admirer assez, et un peu d'illusion est nécessaire au bonheur.

— Il n'est pas besoin de s'en faire, me répondit-il galamment, pour être heureux auprès de vous.

Ce fut ce même jour, je crois, qu'une nouvelle imprévue le força de partir pour Nîmes. Il apprit par une lettre la mort d'un ami de sa famille, M. de R... qui lui laissait une terre de quelque valeur. Sa présence sur les lieux était nécessaire. En partant, il me pria très sérieusement de ne pas m'envoler pendant son absence. Sa nouvelle vie, disait-il, l'étonnait encore. — Est-il bien sûr, me dit-il, qu'à mon retour je vous retrouverai à votre place accoutumée, dans votre bergère, près de votre fenêtre favorite?

J'eus peine à prendre mon parti de cette absence. Ne sachant comment tromper mon ennui, j'imaginai de faire construire au bout du jardin un pavillon dont Max avait lui-même dessiné le plan. Je lui avais donné à ce sujet des conseils dont il s'était loué, conseils, disait-il, de maîtresse-femme. Je mis aussitôt les ouvriers à l'œuvre, et plusieurs fois le jour j'allais donner un coup d'œil à leur travail. Je désirais que tout fût achevé avant le retour de Max; j'avais à cœur de lui donner cette preuve de mon savoir-faire. Mes soucis d'architecte me furent une utile distraction; mais un incident inattendu se chargea de m'en procurer d'autres.

VIII.

Un matin, étant en humeur de courir, je sortis escortée du fidèle Baptiste, vieux valet de chambre né dans la maison et l'âme damnée de son maître qui me l'avait laissé pour me servir d'écuyer dans mes promenades. Je passai la Berre et me dirigeai du côté de Saint-Paul. Je contemplais tour à tour le Ventour encapuchonné de nuages et au couchant une cime lointaine de l'Ardèche qui découpait sur l'horizon ses rochers glacés d'un lilas pâle et fin. Après bien des détours, au-delà de Montségur, je trouvai un site qui me ravit par ce mélange de douceur et de sauvagerie que le midi offre seul.

Au-dessus du chemin qu'encaissent de petits murs moussus en pierres sèches garnis de cades et de genêts, s'élève une colline aride, âpre, effritée, toute recouverte de cailloux et de blocs en désordre. Parmi ces rocailles croissent de jeunes oliviers dont la chevelure grisâtre se détache sur le vert foncé d'un bouquet de chênes de haute futaie. Le bois dévale jusqu'au-dessous de la route qui

s'enfonce sous des arceaux de verdure dont les ombres profondes étaient tachetées d'une lumière mate. Au travers d'une percée j'apercevais des bruyères, une cannaie aux quenouilles frissonnantes et un toit rustique d'où s'échappait un mince filet de fumée. Sur la lisière du bois paissait un troupeau de moutons noirs et blancs; à leurs bêlemens répondaient les cris d'une troupe de pies perchées sur la cime des arbres. Un vieux pâtre barbu qui portait en bandoulière une poche de serge verte, était occupé à la recherche des truffes et poussait devant lui sa laie en la harcelant de sa gaule. Je descendis de cheval, et j'arrivai à l'instant où l'animal commençait de fouiller le sol avec son groin. Le pâtre le suivait de l'œil dans son travail; dès que la truffe fut à découvert, il écarta la pauvre bête en lui assénant un coup sec sur le nez et lui jeta quelques glands qu'elle dévora, faible salaire de ses peines, maigre consolation pour ses appétits déçus. Ce pâtre avait l'humeur enjouée et causante, et nous liâmes conversation. Le caractère de nos paysans de Grignan, comme leur pays, tient à la fois du Dauphiné et de la Provence; ils ont la plupart une dignité douce et fière qui se met à l'aise avec tout le monde et que relève une pointe de vivacité méridionale. En apprenant qui j'étais, le cœur du vieux berger s'épanouit; il connaissait les êtres de Lestang, où il avait été jadis en service; dans son français mêlé de patois, il me parla de Max, me conta quelques anecdotes de son enfance; j'aurais passé des heures à l'écouter.

— Oh! le beau garçon que c'était! me dit-il, mais vif, ardent; quand la colère le tenait, on eût dit une rafale de bise. Je vous parle d'autrefois; ne craignez rien, belle dame; si bien marié, il ne se fâchera plus.

Et là-dessus il me récita ce couplet d'une romance célèbre :

Emai fugue duro
L'oulivo, lou vènt
Que boufo is Avènt
Pamens l'amaduro
Au poun que counvèn.

« Si dure que soit l'olive, le vent qui souffle à l'avent ne laisse pas de la mûrir au point qui convient. »

J'allais lui répondre que j'étais fort rassurée, que l'olive avait mûri; mais une figure extraordinaire qui parut entre les chênes, au bout du sentier, détourna mon attention. Imaginez un long corps sec et décharné, tout d'une venue, dont la maigre échine porte un long cou surmonté d'une petite tête pointue. A sa figure, à sa démarche, on eût pris ce personnage pour un hidalgo castillan, pour une façon de don Quichotte rongé de mélancolie et en quête d'aventures : ce n'était qu'un honnête gentilhomme campagnard

des environs, lequel ne rêvait point de moulins à vent. Il s'avançait gravement, suivi de deux domestiques vêtus de gris et précédé d'un caniche noir qui, l'oreille basse, paraissait prendre sa part des soins de son maître.

— Voilà M. de Malombré, me dit le berger, avec ses deux grisons et son vilain chien truffier que la fièvre étouffe! Tant le chien que le maître, on a dîné quand on les voit.

Et à ces mots il s'en fut rappeler un de ses moutons qui s'écartait. M. de Malombré vint droit à moi, me fit un profond salut et m'adressa un petit compliment fort ampoulé où il me comparait à la belle Herminie retirée parmi les bergers, car il se pique de littérature. Au bout de chaque phrase, il souriait et soupirait, et son sourire était plus lugubre encore que ses soupirs. Quand il eut fini, il redressa sa petite tête au haut de son long corps et me considéra avec attention; il semblait délibérer, se consulter.

— Madame la marquise, reprit-il enfin, béni soit le hasard qui m'a fait vous rencontrer! Oserai-je vous demander la faveur d'un instant d'entretien? J'ai des choses de la dernière importance à vous dire.

Je pensai qu'il avait quelque vigne à vendre. — Je n'entends rien aux affaires, monsieur, lui répondis-je. M. de Lestang est absent; dès qu'il sera de retour, je l'avertirai de votre désir.

Le ton froid dont je lui répondis le troubla; il poussa quatre soupirs coup sur coup.

— Vous ne m'avez pas compris, madame. J'ai à vous révéler certaines choses... C'est à vous seule que je dois les dire... Sans doute il vous paraît singulier... ici, dans un bois... Hélas! on ne peut toujours choisir ses momens. Croyez-moi, il est nécessaire... Il y va, madame, oui, madame, il y va de votre bonheur.

Je ne savais à qui il en avait. Heureusement un incident tragi-comique fit diversion à son embarras et au mien. Le caniche, alléché par quelque secrète émanation de son gibier favori, s'était mis à fouiller au pied d'un chêne. Soit que sa figure lui déplût, soit jalousie de métier, la laie grogna, lui chercha noise. Peu endurant, le chien se fâcha; d'un bond il se suspendit à l'une des oreilles du pesant animal, qui poussait des cris lamentables, et qui en se débattant réussit à saisir entre ses dents la queue touffue de son ennemi. Le berger accourut, et administrant aux deux combattans, sans acception de personne, de vigoureux coups de gaule, il parvint à les séparer. Puis, un peu fâché :

— Monsieur, libre à votre chien, dit-il au gentilhomme, de déterrer, s'il *lui plaît*, toutes les truffes de nos bois; mais apprenez-lui à respecter les oreilles de nos cochons. Bien mal acquis ne profite guère.

Cette remontrance piqua au vif M. de Malombré, dont le visage se colora légèrement; mais il savait commander à ses passions.

— Brave homme, se contenta-t-il de répondre, si vous considérez froidement le cas, vous reconnaîtrez que les torts étaient au moins partagés. Sans doute mon chien Amadis a l'humeur trop prompte, mais en revanche votre laie a eu le tort de jalouser bassement ses incomparables talens... Mon Dieu! continua-t-il en me regardant, il y a place au soleil pour le bonheur de chacun; pourquoi faut-il que personne ne se contente de ce qu'il a, tant le bien d'autrui, tant le fruit défendu a d'appas? Le monde ira mieux, madame la marquise, quand la chèvre broutera où elle est attachée.

A ces mots, il soupira profondément, me salua et s'éloigna en adressant à son chien des consolations marquées au coin de la plus sage philosophie. Je pris congé du berger et remontai à cheval. Quel homme était-ce que M. de Malombré? Qu'avait-il donc à me dire?... « Il y va de votre bonheur... » Avait-il toute sa tête? battait-il la campagne? Ce qui est bien certain, c'est que la mélancolie flegmatique du personnage avait fait impression sur moi. Il me semblait qu'une apparition sinistre venait de traverser ma vie, et je me surpris à presser la marche de mon cheval, comme si j'avais voulu fuir un danger. Fuir, toujours fuir! Je crus entendre la voix de M[me] de Ferjeux qui criait : « Une fuite! une déroute! » Je mis mon cheval au pas, et quand Baptiste se fut rapproché : — Qui est M. de Malombré? lui demandai-je.

— Un franc original, madame, qu'on a surnommé dans le pays la *grande chauve-souris*.

— Mais encore?

— Un riche propriétaire de vignobles et de mûriers, ce qui ne l'empêche pas de donner la chasse aux truffes dans les bois communaux.

— Je m'explique son sobriquet : il a l'air lugubre.

— Sans compter que, passé la saison des truffes, il ne sort guère de chez lui qu'au crépuscule. Le reste du temps, il observe le pays du haut de sa tour, l'œil collé à une longue lunette qu'il braque sur les maisons et sur les passans... Eh! vraiment, ajouta-t-il, madame peut apercevoir d'ici son château, là-bas, à une portée de fusil de Chamaret.

— Il y a bien trois kilomètres de ce château à Lestang, repris-je naïvement après un silence.

— Oui, madame, à vol d'oiseau; mais M. de Malombré a des enclaves chez ses voisins, et l'un de ses champs s'étend jusqu'aux berges de la Berre, en face de nos bois; c'est la rivière qui fait la séparation entre les deux domaines.

— La bonne idée qu'elle a eue là! me dis-je, et je me remis à

trotter. Le soir était venu. Je réussis à me distraire en contemplant au-dessus de ma tête deux nuages fauves entre lesquels scintillait une étoile, la première qui eût apparu. Les nuages semblaient à tout instant sur le point de se rejoindre et de l'engloutir; mais l'étoile scintillait toujours.

J'espérais trouver en arrivant quelques lignes de Max; mon attente fut trompée. Je dînai tristement; en sortant de table, je pris la plume et commençai une lettre à mon père.

« Comment se porte Louveau? Vos cheminées fument-elles? Je voudrais qu'un peu de cette fumée arrivât jusqu'ici, dût-elle me faire pleurer; elle me parlerait de vous et me tiendrait compagnie. Max est absent; je suis toute seule, mon salon me semble deux fois trop grand. Quand viendrez-vous? Vous dérangeriez, dites-vous, notre lune de miel. Un père tel que vous n'a jamais rien dérangé. Némésis vous réclame; notre dévotion ne lui suffit point : dans le bonheur, on néglige les dieux. Du reste, elle ne regrette que vous et non les brumes du Jura. Notre ciel est doux, et nos paysages vous offriront cette beauté que vous regardez comme le charme suprême de la poésie grecque, la netteté des lointains, la transparence des horizons. J'ai fait tantôt une belle promenade; ce qui me l'a gâtée, c'est la rencontre que je fis d'un original... »

Je posai la plume. — Ah! c'est trop fort! pensai-je. Mon père a bien affaire de M. de Malombré et de son chien truffier!

Je me mis au piano, mais je le quittai bientôt. Je m'assis au coin du feu; je contemplai fixement les tisons. Il est des momens où le sentiment de la fragilité du bonheur est si vif qu'on souhaiterait presque d'être malheureux. Dans ce monde où tout change, il est aisé d'acquérir; mais conserver est presque un miracle. Je me comparais à un enfant qui a pris un oiseau et qui sent dans sa main le battement et l'effort de ses ailes. Que les doigts de l'enfant se desserrent, et l'oiseau s'envolera, — et malgré lui l'émotion lui fait ouvrir la main.

Un domestique entra et me remit un billet encadré d'or et d'azur qu'un petit paysan venait d'apporter. Il était ainsi conçu :

« Madame la marquise, veuillez, je vous en conjure, avoir confiance en moi et me marquer une heure où je pourrai vous entretenir sans témoins.

« Agréez, madame la marquise, les hommages respectueux de votre très humble et très obéissant serviteur,

« Hector de Malombré. »

Je répondis sur-le-champ :

« Monsieur, vous faites appel à ma confiance : on ne la donne point à un inconnu, et dans le cas dont il s'agit je ne vois pas quel

sens peut avoir ce mot; mais si vous avez quelque service pressant à me demander, vous me trouverez chez moi demain matin, je serais heureuse de pouvoir vous obliger. »

Le lendemain matin, je me promenais sur la terrasse, jetant par intervalles un regard distrait sur le pavillon dont on posait le toit, quand j'entendis un roulement de voiture et vis entrer dans la cour l'une de ces carrioles à deux places et à deux roues qui sont en usage dans le pays. Bientôt parurent devant moi M. de Malombré et son chien, dont la queue était précieusement serrée dans une compresse nouée d'une faveur rose. Le gentilhomme regardait à droite et à gauche et paraissait ne s'avancer qu'avec précaution. Il portait à sa boutonnière un bouquet de pervenches dont la fraîcheur jurait avec ses joues sèches et son teint olivâtre. Il me salua comme la veille avec une gravité cérémonieuse, et s'asseyant près de moi :

— Le pauvre Amadis a bien souffert! me dit-il d'une voix creuse en me montrant du doigt le dolent animal, et il me fit une vive peinture de ses souffrances, le panégyrique de ses miraculeux talens, le détail de tous les soins qu'il avait donnés à son éducation. Puis, ayant épuisé ce propos, il attacha sur moi ses yeux ternes, soupira et me dit :

— Madame, si intéressant que soit Amadis, ce n'est point de lui que je veux vous entretenir; un sujet plus grave m'amène ici, et je suis sûr que vous excuserez ma démarche quand vous connaîtrez le sentiment qui me l'a dictée. Je suis pour vous un inconnu; mais une bizarrerie étrange de la fortune a voulu que le sort de cet inconnu fût lié au vôtre, et que nous eussions, vous et moi, des intérêts communs à défendre.

— Cela me paraît aussi étrange qu'à vous, interrompis-je, et je vous avoue que vous piquez ma curiosité.

— Ayez un peu de patience, madame, reprit-il en poussant un nouveau soupir, et sachez d'abord qu'à peu de distance de mon château, et tout près de la Berre, se trouve une petite maison de campagne qui resta longtemps inhabitée. M. Mirveil, à qui elle appartenait, fut pendant de longues années consul dans une des échelles du Levant. Il en revint il y a trois ans, ramenant avec lui sa jeune femme, une Levantine d'une merveilleuse beauté. Excusez-moi, madame; je sais bien que toute beauté pâlit auprès de la vôtre, mais j'ose dire qu'après vos yeux ceux de Mme Mirveil sont les plus beaux qui se puissent voir dans tout le monde.

— Passons, passons, lui dis-je, cette question m'intéresse peu.

— Vous êtes vive, madame, poursuivit-il; je ne m'en plains pas: votre vivacité pourra nous être utile; mais, pour reprendre mon récit, je vous dirai que peu de temps après son arrivée M. Mirveil

mourut. Les attraits de sa jeune femme avaient fait sur moi la plus vive impression. Dès que les convenances me le permirent, je me déclarai, j'offris à Mme Mirveil mon château, mon cœur et ma main. Cette femme cruelle... Ah! madame la marquise, j'ai bien souffert. Mon visage n'en dit-il rien?

M. de Malombré s'étendit aussi longuement sur ses souffrances qu'il avait fait sur celles d'Amadis; il les décrivit dans un style fleuri de madrigal; il composait quelquefois des bouquets à Iris. Je crois qu'il aimait Mme Mirveil, je crois qu'il aimait aussi une vigne enclavée dans ses champs; je crois qu'il eût été bien aise d'avoir une jolie femme qui charmât sa solitude, je crois aussi que la vigne... (on aime à s'arrondir, et rien n'est incommode comme une enclave); je crois enfin que M. de Malombré était aussi romanesque qu'intéressé, et que ses intérêts et ses sentimens s'embrouillaient si bien dans son esprit que lui-même ne s'y reconnaissait pas.

— Mme Mirveil, continua-t-il, fut longtemps sourde à mes prières, et j'essuyai d'elle des refus humilians qui auraient rebuté un cœur moins épris. Cependant sa pauvreté plaidait pour moi; son mari, dont les affaires s'étaient dérangées, lui avait laissé presque pour tout avoir une maisonnette entourée d'une vigne de médiocre rapport. On n'est pas belle sans aimer la toilette; on n'est pas Levantine sans avoir tous les goûts coûteux. Elle se radoucit, consentit à m'écouter, me donna quelques espérances; mais ma mauvaise étoile voulut que par un hasard fâcheux elle fît la connaissance de M. de Lestang et qu'elle s'éprît pour lui de la plus folle passion. J'ai trop de tact, madame la marquise, pour m'appesantir sur ce point délicat; je ne sonderai point le mystère de leurs relations; il en courut des bruits qui me percèrent le cœur. Ah! si Amadis, ce cher confident de mes peines, pouvait parler! Ses récits, madame, vous arracheraient des larmes... Mais il suffit de vous dire que Mme Mirveil se berçait du fol espoir d'être épousée. Quand elle vit s'éloigner subitement celui qu'elle appelait le plus beau des marquis, et que peu après on lui annonça son mariage, elle tomba dans un morne désespoir. Pendant un mois, elle demeura enfermée chez elle, défendant sa porte à tout venant, roulant tour à tour dans sa tête, m'a-t-elle dit plus tard, des projets de suicide ou de vengeance. En vain je tentai de forcer la consigne, je ne pus pénétrer jusqu'à elle.

Je ne suis, madame, ni de mon temps ni de mon pays; ma constance a des obstinations dignes des antiques paladins. Après une longue suite d'assauts toujours repoussés, la place se rendit; je fus reçu, je parlai, je me fis écouter. Mme Mirveil me promit de combattre sa douleur, de chercher à oublier. Un jour je crus voir son front s'éclaircir; me jetant à ses genoux, je la conjurai de prendre enfin pitié de mon long martyre, de décider de mon sort.

Elle me pria de lui accorder quelques heures de réflexion, me remit au lendemain.

J'arrive à l'heure convenue : la maison était vide. O retours inattendus d'une passion qu'on croyait morte! C'est une véritable maladie que l'amour, madame la marquise; j'en sais quelque chose. Surprise à l'improviste par une crise de ce terrible mal, M^me^ Mirveil venait de partir pour Paris : elle voulait revoir son infidèle. Après bien des peines et des pas perdus, elle le revit, paraît-il, dans une fête, et quand, peu de jours après, elle revint ici, tout l'heureux effet de mon éloquence était détruit. Elle me traita avec le dernier mépris, m'interdit de lui reparler de mon amour, me déclara qu'elle ne se remarierait jamais, qu'elle ne voulait plus vivre que pour la vengeance, que le châtiment du perfide qu'elle avait trop aimé pouvait seul adoucir l'amertume de ses regrets, que ce châtiment avait déjà commencé, qu'elle avait lu dans les yeux de M. de Lestang un sombre ennui, le repentir, peut-être le remords. D'autres fois elle prétend qu'il lui a été ravi par d'indignes manéges, et c'est sur vous, madame, qu'elle fait retomber tout le poids de son courroux. Elle saura, dit-elle, humilier sa rivale.

C'est une étrange personne que M^me^ Mirveil : tour à tour vive ou languissante, emportée ou rêveuse, sujette à de fréquentes bourrasques, insouciante des convenances, incapable de gouverner sa langue et son cœur. Vous voyez, madame, que je ne me dissimule point ses défauts. Hélas! la connaissance que j'en ai ne sert qu'à me la rendre plus chère. Cette pauvre femme vous hait, elle a juré de se venger. Vous êtes sûre, je le crois, du cœur de M. de Lestang; cependant, au nom de notre commun intérêt, empêchez à tout prix qu'il ne la revoie, sinon...

Quoique à plusieurs reprises j'eusse essayé d'interrompre M. de Malombré, il ne s'était point laissé déconcerter comme la veille. Son discours était préparé, il le récitait avec un flegme imperturbable, et je l'écoutai, malgré moi, jusqu'au bout. Étrange avidité de souffrir qui est en nous! Mais à ces derniers mots la révolte que me causait l'indélicatesse de sa démarche l'emporta sur tout autre sentiment : je me levai, le regardai avec hauteur, et j'allais lui exprimer toute mon indignation, quand Baptiste parut, m'apportant une lettre de Max. Dès qu'il l'aperçut, M. de Malombré quitta son siége, et, élevant la voix : — Madame, me dit-il, veuillez recommander à l'attention de M. de Lestang la petite affaire dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir. Le vin de ma vigne de Sainte-Cécile a, je vous le répète, un fumet exquis, vin généreux, plein de séve, vrai nectar. Je peux lui en remettre une feuillette. Quant aux conditions, nous les débattrons avec cet esprit d'équité qui convient entre gentilshommes et entre voisins.

Cela dit, il s'inclina, appela son chien, et s'éloigna de son pas grave et mesuré.

Après m'avoir remis la lettre, Baptiste était demeuré à quelques pas de moi, me regardant du coin de l'œil. Comme il ne quittait pas la place, je lui demandai ce qu'il avait à me dire. — Oserai-je représenter à madame, répondit-il, que M. le marquis a peu de goût pour M. de Malombré, et qu'il serait fâché d'apprendre que madame l'a reçu?

— Ne craignez rien, Baptiste, lui dis-je, et sachez que désormais, quand M. de Malombré se présentera à Lestang, je n'y serai pas.

— Madame y perdra peu, reprit-il avec un sourire. Il n'est reçu chez personne; il a dans le pays la réputation d'être visionnaire, gobe-mouches, méchante langue, et d'aimer à faire battre les montagnes.

J'aurais volontiers serré la main à ce brave Baptiste; il venait en aide à cette partie de moi-même qui se refusait à croire et qui disait : Le bonheur que donne l'amour est une chose noble et sacrée; préservons-le avec un soin jaloux de toute profanation. Que le cèdre de la montagne tombe frappé de la foudre, cette fin est digne de lui; mais que les insectes et les parasites tarissent sa sève généreuse, que des animaux malfaisans fouissent la terre à son pied et dévorent ses racines, une telle indignité lui doit être épargnée.

La lettre de Max était brève; mais il m'y annonçait son prochain retour. Cette bonne nouvelle agit sur moi comme un charme bienfaisant; elle dissipa mon inquiétude, changea le tour de mes idées. Je me promis d'oublier la visite de M. de Malombré ou de la compter au nombre de ces incidens fortuits et burlesques dont on ne se souvient que pour en rire. Et assurément l'étrangeté du personnage, sa tête qu'on eût volontiers coiffée de l'armet de Mambrin, son bouquet de pervenches, ses joues sèches, ses éternels soupirs, son miraculeux Amadis avec sa compresse et sa faveur rose, ce brûlant amour pour une chatte angora compliqué d'une passion malheureuse pour une vigne, tout cela prêtait à rire.

Deux jours plus tard, revenant d'une promenade, je rattrapai sur la route de Chamaret un méchant coupé traîné par un bidet efflanqué, couleur poil de souris. Au moment où j'allais le dépasser, mon cheval fit un écart; le bidet effrayé recula brusquement. Un cri de terreur partit de l'intérieur du coupé, et je vis s'avancer une jolie tête de poupée dont les yeux en rencontrant les miens s'enflammèrent de courroux. La poupée parla :

— Quand on ne sait pas tenir un cheval, s'écria-t-elle d'une voix aigre, on devrait éviter les chemins battus.

Cette voix de perruche, je l'aurais reconnue entre mille. C'était

bien celle qui avait dit un soir : Le beau marquis fait des comparaisons!... Et je m'étais enfuie de Paris. Qu'étais-je venue chercher à Lestang?

Je repartis au triple galop, et tout en galopant je me disais : Ce n'est après tout qu'une poupée.

IX.

Max revint de Nimes mécontent et irrité. M. de R... avait été mal inspiré en l'instituant son héritier. Des collatéraux, frustrés dans leurs espérances, contestaient la validité du testament. Dans la chaleur du débat, des mots malsonnans avaient été prononcés; on avait osé parler de captation, à quoi Max avait répondu par de hautains défis qu'on n'avait eu garde de relever; mais ses adversaires ne s'étaient point désistés de leurs prétentions, un procès était imminent. Généreux, désintéressé, considérant toutes les affaires d'argent avec une indifférence de gentilhomme, Max tenait peu à cet héritage, dont il se promettait de se dessaisir jusqu'au dernier sou par une donation en faveur de quelque établissement de charité; mais en revanche il tenait beaucoup à son droit, et tout son sang bouillonnait à la seule idée qu'on le pût contester. Dans un entretien que nous eûmes à ce sujet, après qu'il m'eut conté les injurieuses chicanes dont on le menaçait, je l'engageai à y couper court par une renonciation qui ne devait guère lui coûter.

— A quoi bon, lui dis-je, vous exposer aux ennuis et aux aigreurs d'un procès qu'il vous importe peu de gagner? Ce serait compromettre en pure perte votre repos et votre dignité.

Il me répliqua que j'en parlais à mon aise, que je traitais bien légèrement une question grave, qu'il n'était pas dans son caractère de refuser aucune sorte de combat, qu'en renonçant il aurait l'air de douter de la bonté de sa cause, qu'il y allait de son honneur de confondre l'injustice et la mauvaise foi. Peut-être avait-il raison; mais ses reproches me contristèrent : j'y sentis une amertume qui m'étonna, il ne m'avait jamais parlé sur ce ton.

De l'humeur dont il était, la surprise que je lui avais ménagée lui fit peu d'impression. Il tenait à la main un projet de mémoire de son avoué, et n'accorda à mon beau pavillon qu'une attention distraite, y trouva à redire, prétendit contre l'évidence que le plan dont nous étions convenus n'avait pas été suivi. Je fus piquée de ses injustes critiques; il s'en aperçut, et me demanda si je ne me plaisais plus à Grignan, si j'étais déjà revenue de mes adorations pour les demi-teintes. Je lui répondis que toutes les fois qu'il aurait de l'humeur, je me sentirais incapable de rien admirer.

— En ce cas, reprit-il en riant, je crains que vous ne vous con-

damniez à l'admiration intermittente. J'ai le caractère inégal. Avais-je oublié de vous en prévenir?... Heureusement, ajouta-t-il, ce n'est pas un vice rédhibitoire.

Le même jour, nous allâmes dîner à Chamaret, chez Mme d'Estrel. C'est une vieille amie des Lestang. Malgré la différence de nos âges, dès notre première entrevue nous nous étions prises d'amitié l'une pour l'autre. Sans être un esprit brillant, elle a une droiture et une justesse de sens qui en font une femme d'excellent conseil. On peut à la vérité lui reprocher trop d'indolence et une certaine paresse de la volonté; elle a réduit son existence au moindre mouvement possible et redoute tout ce qui pourrait agiter l'air autour d'elle; il semble que son caractère, comme une médaille d'un métal trop mou, ait été effacé et un peu usé par la vie. Elle-même déclare qu'à ses yeux la sagesse consiste dans l'habitude de ne pas vouloir, et que de sa chaise longue elle regarde couler les heures sans leur rien demander. « J'ai longtemps cherché querelle à la vie, dit-elle encore; mais j'ai fini par découvrir qu'elle est sourde, et j'ai juré de ne plus dire un mot. » Mais dans l'intimité son âme a des réveils charmans, et en tout temps la grâce négligée et la simplicité de ses manières lui donnent beaucoup d'attrait. Personne ne possède comme elle l'art d'écouter, le premier des arts libéraux, au dire de mon père.

En voiture, Max fut grave et taciturne, à peine pus-je tirer de lui quatre mots. Je maudissais tout bas les héritages, les collatéraux et les avoués. Nous arrivons. L'instant d'après, un domestique annonce Mme Mirveil. A ce nom, je ne pus m'empêcher de tressaillir; Max ne sourcilla pas et continua de feuilleter négligemment un album qu'il venait d'ouvrir. Mme d'Estrel parut un peu déconcertée; elle cherchait péniblement les mots d'une réponse qu'attendait le valet de chambre, quand la porte se rouvrit, et Mme Mirveil entra, parée comme une châsse. Tout en saluant Mme d'Estrel avec un empressement agité, elle laissa tomber sur Max un regard qu'elle aurait voulu rendre insultant et qu'il soutint avec une froideur impassible. Elle s'assit, débita tout d'une haleine quelques phrases sans suite, où l'on sentait l'effort, après quoi le silence régna, un silence de glace. Je le rompis en disant : — L'autre jour, je vous ai fait grand' peur, madame, je vous en fais toutes mes excuses; vous avez eu raison de me reprocher que je ne savais pas tenir mon cheval.

— C'est à moi de m'excuser, répondit-elle, mes reproches étaient fort injustes; on assure, madame, que vous avez tous les genres d'habileté.

— De l'habileté! interrompit Mme d'Estrel de sa voix lente et un peu traînante. De l'habileté! Y pensez-vous? Mme de Lestang n'a que des dons et point de mérites, tout en elle est involontaire; c'est

le secret de son charme. Aussi ne puis-je pas plus la louer de ses talens d'amazone que de sa beauté; elle est ce qu'elle est, il n'y a vraiment pas de sa faute.

Je ne sais ce que je répondis. Nouveau silence. On annonça que le dîner était servi. Comme Mme Mirveil semblait se disposer à partir, Mme d'Estrel, par politesse, l'invita à rester, mais d'un ton qui provoquait un refus; contre toute attente, elle accepta. Que ce dîner me parut long! Tout le monde était à la gêne; je ne parle pas de Max, dont les regards voilés déconcertaient toute curiosité. Mme d'Estrel mit la conversation sur la maladie des vers à soie, qui, depuis quelques années, exerce des ravages dans nos départemens; elle interrogea Max; devait-elle arracher ses mûriers et planter de la vigne? Ils approfondirent cette question. En vain, à plusieurs reprises, Mme Mirveil tenta de détourner l'entretien; la pébrine, les magnaneries et les nouveaux ventilateurs revenaient toujours sur le tapis. Cette persistance l'irritait; je ne sais ce qu'elle avait préparé, mais on traversait ses plans.

Je l'examinais à la dérobée; son dépit animait son teint et rendait sa beauté plus piquante. Sa beauté! Est-elle belle? Mon Dieu! elle est jolie, cela est certain : une petite tête frisottée, des yeux chinois dont elle fait ce qu'elle veut; mais je vous assure qu'au repos son visage ne dit rien, et que pourrait-il dire? Cette pauvre femme...

Songez, monsieur l'abbé, que lorsqu'elle était petite, sa mère la condamnait chaque jour à se frotter pendant plusieurs heures les bras avec des concombres pour leur donner le poli, et qu'en revanche à dix ans elle savait à peine lire. Sans l'exercice des concombres, son enfance n'eût été qu'un long somme; dans ce temps-là, disait-elle à Mme d'Estrel, il lui arrivait souvent de dormir à poings fermés quatorze heures; le reste du jour, elle dormait à poings ouverts. Ce qui plus tard la réveilla, ce fut le désir de montrer ses bras; elle en avait le droit, ils lui avaient coûté tant de travail! Ajoutez un goût effréné pour la soie et le satin, un amour tout charnel pour le chiffon, amour si extravagant que dans sa pauvreté, pour avoir des valenciennes, elle se condamne à vivre de coquilles de noix et que souvent elle a faim... Mais ce qui la réveilla tout à fait, ce fut le bruit que firent les passions en pénétrant d'assaut dans son cœur. Le retentissement de ces voix dans le vide dissipa pour toujours sa torpeur; elle ne se rendormira plus, elle vit dans la fièvre, dans la tempête, dans la folie, n'ayant ni une idée qui la puisse distraire, ni une conscience qui l'avertisse. Dangereuse aux autres, funeste à elle-même,... Monsieur l'abbé, je ne l'accuse pas, je la plains.

Sur la fin du dîner, Mme Mirveil imagina de se trouver mal. Je ne

prétends pas qu'elle jouât la comédie; plus d'une fois je l'avais vue changer de couleur et j'avais remarqué une expression d'angoisse sur son visage; l'indifférence de Max la mettait au supplice. Quand on ne se résiste pas, on s'aide, et m'est avis que, notre volonté n'étant jamais neutre, elle est secrètement complice des faiblesses qu'elle ne combat pas. Mme Mirveil renversa sa tête sur le dossier de sa chaise, son sein se soulevait à coups précipités, ses lèvres entr'ouvertes semblaient prêtes à exhaler le dernier soupir, tandis que ses cheveux bouclés se répandant sur son visage y formaient un charmant désordre. Était-ce un effet de l'art, de l'habitude? Je me sentais incapable de tant de grâce dans l'évanouissement. Elle prit pour recouvrer ses sens le moment où Max, un flacon de sels à la main, se penchait vers elle. Ses yeux se rouvrirent, elle poussa un faible cri, étendit le bras en se reculant. On eût dit Armide repoussant Renaud. Puis elle fut prise d'un accès de pleurs nerveux. C'étaient de vraies larmes qui tombaient en abondance de ses yeux, et cependant les convulsions ne déformaient point ses traits, — et je pensais à cette héroïne de Mme de Staël qui possédait l'art *de travailler le vrai*.

Mme d'Estrel parvint à l'entraîner dans une autre pièce où elles restèrent quelques instans enfermées, pendant que nous faisions, Max et moi, un tour de jardin. Je ne sais quelles questions il m'adressa; mais il paraît que j'y répondis tout de travers.

— A qui en avez-vous? me dit-il en souriant. On pourrait croire que nous jouons au propos interrompu.

Comme nous revenions sur nos pas, Mme Mirveil reparut, et, s'approchant de moi, me dit d'un ton bref et saccadé qu'elle regrettait d'avoir été un trouble-fête, que depuis quelque temps elle était souffrante, que désormais elle resterait chez elle, et ne romprait plus son vœu de retraite et de silence. Là-dessus elle partit; Max lui offrit son bras qu'elle n'accepta point; il ne laissa pas de la reconduire jusqu'à sa voiture. Je trouvai qu'il était longtemps à revenir; je comptais et je recomptais les secondes; je me souviens que je tenais entre mes doigts une longue herbe, et que je la tordais et déchirais sans pitié.

Mme d'Estrel fut frappée de ma pâleur; elle me regarda fixement.
— Ma chère Isabelle, me dit-elle, sauriez-vous par hasard...

— Oui, je sais, interrompis-je.

— Dans ce cas, poursuivit-elle en me prenant la main, ayez beaucoup d'empire sur vous-même. Vous avez une âme élevée, faites usage de votre supériorité; les sentimens communs vous perdraient. Assurément je ne crains rien pour vous, cette femme ne vous va pas à la cheville du pied; mais, si contre mon attente le

danger se déclarait, surprenez Max par la hauteur de votre caractère et la générosité de votre confiance. Oui, je le connais, il est blasé sur tout, sauf sur l'étonnement. J'ai l'air de dire une niaiserie; il n'importe, croyez-moi : c'est en l'étonnant que vous le dominerez, et vous avez en vous de quoi l'étonner.

Elle n'en put dire davantage. Max parut au bout du jardin, et elle s'empressa de rompre l'entretien.

Nous repartîmes par le plus beau clair de lune. Depuis qu'il avait reconduit en tête-à-tête Mme Mirveil, j'avais cru découvrir dans la physionomie et l'accent de Max une sorte d'animation qui m'irritait. En chemin, il fut gai, causant, revint sur le chapitre du pavillon, s'excusa des injustes critiques qu'il en avait faites, le déclara admirable, irréprochable, me prodigua les complimens. Ses aimables vivacités contrastaient avec la froide réserve où il s'était retranché en venant. Que s'était-il donc passé? Quel intérêt nouveau était venu faire diversion à ses ennuis? Quels souvenirs, quels rêves mettaient en branle son imagination? J'oubliai les conseils de Mme d'Estrel, je ne sus pas me défendre des *sentimens communs*. La jalousie rend toutes les âmes égales, elle les met toutes de niveau.

— Votre belle humeur vous est revenue? dis-je à Max. Cependant vous avez dû souffrir pendant ce dîner, car vous n'aimez pas les scènes.

— Il faut distinguer, dit-il; il y a scènes et scènes.

— Vous conviendrez que celle que nous a donnée Mme Mirveil était fort ridicule.

— Vous êtes bien sévère; je vous jure que je n'ai pas eu envie de rire; la pauvre femme me faisait pitié.

— J'en suis fort aise; si jamais j'ai une attaque de nerfs, je pourrai compter sur votre indulgence.

— Ah! permettez, ce serait bien différent. Vous n'avez pas le droit d'avoir des nerfs; ce serait sortir de votre caractère, et je vous en saurais mauvais gré.

— A merveille! votre femme est tenue d'avoir toutes les vertus romaines, et vous réservez votre indulgence...

— Pour qui donc?

— Pour les femmes à qui vous pensez devoir des consolations.

Il me regarda de travers. — Oh! dit-il en riant, je ne me crois tenu de consoler personne; mais à propos il me vient une idée : si nous mettions des clochettes à notre pavillon?

— Après tout, vous avez raison, repris-je.

— Vous approuvez mes clochettes?

— J'approuve vos distinctions; il est certain que je n'aurai jamais le talent de l'évanouissement ni le secret de cette grâce enchanteresse...

— Oh! ne vous moquez point. Il est certain qu'évanouie ou non, Mme Mirveil est une fort jolie femme. Consultez le premier venu...

— Pourquoi le premier venu plutôt que vous?

— Parce que vous semblez vous défier de mon impartialité.

— Impartial ou non, je vous croyais le goût plus difficile.

— Je vois ce qui vous blesse, répliqua-t-il; vous m'en voulez de mon goût pour les clochettes; je vous assure pourtant que ce n'est point une passion vulgaire : les Chinois...

— Ne parlons plus de ce malheureux pavillon, repris-je sèchement; il est manqué de tout point, nous le ferons abattre demain.

— Mais en vérité, ma chère, s'écria-t-il, il ne tiendrait qu'à moi de m'imaginer que vous me faites une scène de jalousie. Sans contredit, elle serait plus ridicule cent fois que toutes les crises de nerfs de Mme Mirveil.

— Moi, jalouse! lui dis-je; si jamais je le suis, croyez-moi, je saurai m'arranger pour n'être pas ridicule.

Il fit un léger haussement d'épaules, et, regardant la lune, fredonna une ariette d'opéra. Je sentis sur-le-champ la gravité de ma faute, et, regrettant ma promptitude, je cherchai un moyen de renouer l'entretien et de réparer mon insigne maladresse; mais mon esprit troublé ne me fournissait rien : plus le silence se prolongeait, plus il devenait difficile de le rompre, et nous arrivâmes à Lestang avant que j'eusse trouvé un mot.

Retirée chez moi, je repassai dans l'amertume de mes souvenirs toutes les circonstances de cette journée. Je me reprochais d'avoir cherché de gaîté de cœur le danger. Attaquer Mme Mirveil, c'était pousser Max à la défendre; rabaisser une femme qu'il avait aimée, c'était piquer au jeu son amour-propre. J'avais eu le tort plus grave d'irriter son orgueil par un défi, surtout je m'étais rapetissée à ses yeux par mes inquiétudes et mon dépit. Nous nous pardonnons aisément les fautes où nous entraînent nos penchans naturels; mais il nous est cruel de nous être démentis : nous ne croyons plus en nous-mêmes. Je me figurais qu'en sortant de mon caractère j'avais donné des arrhes au malheur.

Un instant j'entendis des pas à l'entrée du vestibule qui conduit à ma chambre, je me levai précipitamment dans l'espérance que Max allait frapper à ma porte; mais les pas s'éloignèrent. Comme je traversais le boudoir pour sonner ma femme de chambre, je vis mon ombre passer dans une glace. Je m'approchai, je la regardai longtemps. J'étais un peu pâle; mes yeux me semblaient plus grands que d'ordinaire; mes cheveux, que je venais de dénouer, tombaient en désordre sur mes épaules. — Serait-il aveugle à ce point? dis-je tout bas. A cette réflexion en succéda une autre; il

me sembla, en me considérant de plus près, que la figure que je voyais là, devant moi, était celle d'une personne destinée à beaucoup souffrir, et que le malheur avait marquée au front de son sceau. Comme pour en appeler de cette condamnation, je m'efforçai de sourire, et la tristesse de ce sourire, reflété par la glace, me fit peur.

Le lendemain... Mais quand aurais-je fini ce récit, si j'entreprenais de vous conter heure par heure les plus longues et les plus vides journées de ma vie? Craindre, attendre, douter, se reprendre à espérer, se dire cent et cent fois : Cela est impossible! et n'en rien croire, soutenir avec la même conviction le pour et le contre, tour à tour tout admettre et tout rejeter, n'avoir qu'une pensée et la retourner de mille façons, lui donner mille formes, lui prêter mille visages, et ne gagner à tant de métamorphoses que de sentir plus vivement la monotonie de la douleur, peser des riens, des atomes, épier des ombres, interroger le vent qui court, commenter un mot, un regard, un sourire, un geste, questionner et les murs, et les chemins, et l'espace, et tout à coup s'irriter contre ses soupçons, les forcer à se taire, assoupir ses défiances, endormir ses angoisses, jusqu'à ce que, s'effrayant de son silence, le cœur se réveille en sursaut et recommence à agiter sa douleur pour la faire parler, comme un enfant qui s'ennuie secoue les grelots de son hochet,— vain passe-temps d'une âme qui tremble pour son bonheur!

Mais du moins pendant ces cruelles journées mon courage ne se démentit pas. J'avais juré de ne faire à Max ni une question ni un reproche; j'eus la force de me taire. J'avais juré de renfermer ma peine en moi-même, et je l'y gardai à vue. J'avais juré que mon visage ne trahirait pas mon secret, et durant quatre longues semaines mon front et mes yeux mentirent. Par instans je me rassurais, je croyais recommencer à vivre, je respirais; mais l'inquiétude et l'oppression revenaient bien vite, un trouble insurmontable me révélait l'approche du danger, et je frissonnais comme un pauvre oiseau qui a deviné, sans le voir, le milan tournoyant dans la nue : son invisible ennemi s'annonce par je ne sais quelle épouvante répandue dans l'air, et lui fait sentir à travers l'espace la pesanteur de son aile.

X.

A la fin de mars et dans la première semaine d'avril, le mistral souffla par violentes rafales auxquelles succéda l'épanouissement du printemps dans sa gloire. Par une belle après-midi, je me rendis à Chamaret. M^{me} d'Estrel m'avait écrit une lettre de reproches :

je la négligeais, je l'oubliais. Fort souffrante depuis quelque temps, elle n'avait pas quitté sa chaise longue. « Votre vieille et maladive amie, m'écrivait-elle, a découvert qu'elle vous aime un peu comme sa fille. Ne soyez pas ingrate; une telle affection est peu de chose si vous voulez, mais c'est quelque chose enfin. »

Je m'acheminai seule, laissant mon cheval Soliman régler son pas à sa guise. Autour de moi, tout était dans cette fleur de grâce et de vie dont le printemps a le secret. Un esprit de fête régnait dans les bois et sur les collines; le ciel était d'un bleu sans tache, les feuillages d'un vert reluisant. La beauté du jour adoucit ma tristesse; je me sentis renaître quelques instans à la confiance, mon cœur se dilata. Sur tous les visages que je rençontrai, je vis de la gaîté; on me souhaitait la bienvenue avec empressement, personne ne doutait de mon bonheur. L'aspect des campagnes était animé; bêtes et gens travaillaient ou musaient en paix au soleil; j'entendais des voix, des chants, quelques notes de pinsons. Tout me conviait à espérer; tout publiait que la vie est bonne, et je ne pouvais croire que le sort me refusât ma part de ces joies faciles qu'il répandait à pleines mains sur la terre.

M^me^ d'Estrel m'accueillit à bras ouverts et avec un sourire vraiment maternel. Nous causâmes du mistral, du soleil; elle me regardait avec attention, semblait lire dans mes yeux. Il y avait par instans dans son accent comme une nuance de pitié qui me frappa.

— Je suis restée longtemps sans venir vous voir, lui dis-je. J'étais occupée à me taire; c'est la plus fatigante des occupations. Aujourd'hui je veux me reposer, je veux parler, tout vous dire.

Et je lui contai en détail mes inquiétudes et mes soupçons.

— Les symptômes sont donc bien graves, ma pauvre enfant? me dit-elle.

— Je ne sais, mais il me semble que je cherche à remonter un courant. J'ai beau lutter, me raidir, je me sens entraînée, et quelque chose m'avertit qu'on n'évite pas son destin. Depuis le jour où j'ai eu la faiblesse de lui parler de M^me^ Mirveil avec quelque amertume, j'ai descendu dans l'estime de Max. En vain, pour réparer ma faute, j'affecte la confiance, la gaîté même; il a d'ironiques sourires qui me glacent le cœur, et je sens percer sous sa politesse (quel affreux mot, grand Dieu!) un fonds de secrète hauteur... Mais sait-il bien lui-même ce qu'il veut? Je le crois partagé, combattu; il a quelquefois l'air irrésolu d'un homme qui voudrait sortir d'un mauvais pas où l'a engagé son imprudence, et qui hésite entre deux issues. Faut-il avancer? reculer?... Quelquefois aussi il cherche à s'étourdir par une activité fiévreuse, par des excès de fatigue. Il passe des jours entiers à la chasse... Oh! madame, je n'ai là-

dessus aucun doute qui m'inquiète : c'est bien dans les bois qu'il demeure depuis l'aube jusqu'au soir; j'en crois le carnier plein qu'il rapporte au retour, j'en crois sa lassitude, j'en crois surtout son orgueil, qui lui fait mépriser le mensonge. Bon Dieu! Max ne s'abaissera jamais à me tromper; quand il m'aura condamnée, je l'apprendrai de sa bouche, et il foulera aux pieds mon bonheur sans pitié et sans remords... Parfois aussi on dirait qu'il a pris son parti, qu'il renonce à tout, se résigne, — autre affreux mot qui lui a échappé l'autre jour, et que je ne puis répéter sans frémir. Le plus souvent il est brusque, agité, et s'efforce de me communiquer son agitation : il voudrait me faire perdre cette supériorité que donne le calme, me mettre dans mon tort, m'arracher quelque parole amère ou violente qui l'irritât. Peut-être se flatte-t-il qu'il puiserait dans sa colère la force de surmonter ses derniers scrupules. En de tels momens, je crois découvrir dans ses yeux une expression funeste qui m'épouvante; il me semble que son cœur vient de décider mon sort, et qu'il va s'en expliquer. Ah! madame, le bonheur était venu trop vite; j'aurais dû m'attendre à la foudroyante rapidité du malheur. Est-il donc possible qu'en quelques mois?... Mais à votre tour qu'avez-vous appris? qu'avez-vous deviné?... Je veux tout savoir!

— Je ne sais rien, répondit-elle; j'en suis réduite comme vous aux conjectures. Je crains, parce que je vous aime; j'espère, parce que je vous connais; si une femme telle que vous perdait son procès, qui pourrait se flatter de le gagner? M^me^ Mirveil est revenue deux fois ici; quoi qu'il m'en coûtât, je l'ai reçue pour l'acquit de ma conscience; je voulais lui parler, la sermonner. Hélas! mon expérience personnelle m'a appris que nous ne pouvons rien ni sur les choses, ni sur les hommes, que tout va comme il peut, que le mieux est de s'abandonner et de se rendre indifférent à tout, même au bonheur. Une telle sagesse est trop austère, ma chère Isabelle, pour que je vous la prêche, sans compter que, fort bonne à pratiquer pour moi-même, elle me deviendrait odieuse si elle m'empêchait de travailler pour mes amis.

J'ai donc reçu M^me^ Mirveil, bien que je n'eusse aucun espoir de rien gagner sur elle. A sa première visite, elle fit paraître une gaîté folle et bruyante dont je n'augurai rien de bon; je réussis à la démonter par la froideur de mon accueil, elle me demanda des explications; je lui en donnai qui ne lui plurent point; elle se récria, s'indigna, me reprocha d'avoir laissé surprendre ma bonne foi par d'indignes calomnies, — et tout à coup, changeant de ton et de langage, elle s'écria avec un geste dramatique que les droits de la passion sont sacrés. Une si grande maxime dans une telle bouche

m'aurait fait rire, si je n'avais eu envie de pleurer. On eût dit une perruche s'essayant à répéter un air de bravoure.

Elle revint avant-hier. Quel changement! Elle avait les yeux creusés, les lèvres pâles, elle parlait de se retirer au couvent. Cependant elle était plus parée que jamais, et, me montrant ses dentelles, elle marmottait entre ses dents : Il faudra donc quitter tout cela! A ces mots, elle partit d'un éclat de rire auquel succéda un de ces accès de pleurs que vous connaissez. Elle fut longtemps à se remettre; je la grondai avec douceur, et, tout en lui disant son fait, je tâchai de tirer d'elle quelque éclaircissement; elle ne me répondit pas, se leva brusquement et s'enfuit. La pauvre femme avait deviné la joie cruelle que me causait son désespoir.

Cette joie fut troublée par une visite de M. de Malombré. Mes voisins ont toujours eu la manie de me mettre dans leurs confidences. Je crus voir entrer un foudre de guerre; notre hobereau était tout émoustillé, le sang lui pétillait dans les veines; il avait l'air ravi d'un sot qui vient de faire à son corps défendant une action d'éclat et qui s'est découvert plus de caractère qu'il ne s'en croyait. Je frémis, je connais la maladresse du personnage. Il me conta que la veille au soir il avait rencontré M. de Lestang sortant de chez Mme Mirveil...

— Il l'a donc vue! m'écriai-je en déchirant un de mes gants.

— Fort heureusement pour vous, reprit-elle, témoin les larmes que cette folle est venue répandre ici. Ce qui me chagrine, c'est que dans son dépit M. de Malombré fit une incartade à Max, qui lui répondit par d'insolentes railleries. Piqué au vif,... vous savez que l'avenue qui conduit chez Mme Mirveil traverse le domaine de M. de Malombré. — Je vous préviens que chaque soir, s'écria-t-il, je détacherai mes chiens, mes gros dogues de la Camargue. — Tant pis pour vos chiens, monsieur, repartit Max en lui tournant le dos.

J'ai vivement grondé mon innocent voisin sur son imprudence et sa stupidité; je l'ai conjuré de ne plus se mêler de rien... Oh! ne vous agitez pas, ma chère Isabelle. Je suis bien trompée, ou Max ne prendra jamais cette femme au sérieux; il n'a eu pour elle qu'un caprice, et vous savez ce que vivent les caprices. Un poète a dit qu'il y a deux sortes de femmes, les *poupées* et les *natures*. Les hommes ont un faible pour les poupées; ils peuvent se mettre à l'aise avec elles et les traiter sans façon; sont-ils las de leur jouet, ils le brisent. O les hommes, les hommes! les plus nobles, les plus généreux, les plus délicats, si vous cherchez bien, vous découvrirez en eux je ne sais quel besoin brutal de ne pas respecter ce qu'ils aiment et d'aimer pendant vingt-quatre heures au moins ce qu'ils ne respectent pas.

— C'est ainsi que vous me consolez? lui dis-je en m'efforçant de sourire.

— Je ne vous console pas, répondit-elle. Vous êtes une âme forte, une chère nature, et c'est ce qui vous sauvera, car Max n'estime au monde que la force, et si jamais il vous échappe, soyez sûre qu'il vous reviendra.

— Ma force! ma force! m'écriai-je. Vous en parlez à votre aise. Aurai-je celle d'oublier, de pardonner?...

Je vis deux larmes rouler lentement le long de ses joues amaigries.

— Vous avez bien souffert dans votre vie? repris-je.

— Oh! dit-elle, je serais bien folle de m'en souvenir! — Et, m'embrassant sur le front : J'aurai toujours à votre service des caresses de mère. Dès que le cœur vous en dira, venez les chercher.

Je partis. Pendant mon entretien avec M^me^ d'Estrel, il s'était levé un vent chaud qui prit bientôt de la force; il ne charriait pas de nuages, mais soulevait de longs tourbillons de poussière. En un clin d'œil la campagne avait changé d'aspect; la lumière était morne, les arbres prenaient des attitudes tourmentées. Ce vent brûlant me donna de l'oppression; respirer, vivre, tout me semblait difficile.

Pendant le dîner, Max fut sombre et d'une taciturnité désolante. Je m'efforçai en vain d'animer l'entretien, il expirait à chaque instant; on ne cause pas longtemps avec une statue, je finis par me taire.

— Combien de temps encore, pensais-je, en serai-je réduite à épier et à questionner les ombres qui passent sur son front? Et pourtant il y a un mois il m'aimait; du moins je pouvais le croire.

Après dîner, il se promena quelques minutes en silence dans le salon; puis, s'adossant à la cheminée, il me dit avec un accent âpre et ironique :

— Avez-vous revu dernièrement M. de Malombré?

A cette question que je n'attendais pas, je demeurai interdite; je ne savais où il en voulait venir.

— Oh! je ne m'étonne pas, reprit-il, que vous l'honoriez de votre amitié; ce n'est pas à vous qu'on peut reprocher de n'avoir pas le goût difficile. M. de Malombré est un homme supérieur qui unit une prudence éprouvée au plus brillant courage. La grande lunette qu'il braque comme une coulevrine sur les passans, ses grisons qu'il charge de battre le pays et de porter ses poulets, ses airs de furet, ses habitudes de limier, son adresse, son étonnante industrie, ses audaces opportunes, tout le recommandait à votre con-

fiance, et le succès d'une campagne est assuré quand on possède à ses côtés un pareil allié.

— Votre plaisanterie est une énigme pour moi, lui répondis-je. M. de Malombré m'a fait une visite pendant votre absence, et je vous assure...

— Vous ai-je interrogée? interrompit-il. Je m'en ferais un reproche. — Rien n'est plus impertinent qu'une question, car répondre est toujours une fatigue et souvent un embarras. Soyez sûre, madame, que je ne vous infligerai jamais ce tourment.

Je dus faire un grand effort pour contenir mon indignation. Je sentais bien que par cette audacieuse offensive il espérait me faire perdre mon sang-froid; je ne voulus pas lui donner ce triomphe; je n'aurais pu lui répondre sans émotion, je gardai le silence. Il attendit quelques instans ma réponse, parut s'irriter de l'attendre en vain, me regarda fixement et sortit.

Je montai dans mon appartement, où je restai trois heures en proie à une indicible agitation. Je me sentais incapable de supporter plus longtemps l'incertitude de mon sort. Las d'interroger sans relâche ses pressentimens et de tourmenter en quelque sorte l'avenir pour lui arracher son secret, mon pauvre cœur appelait à grands cris la lumière; il exigeait que ma vie se fixât, dût-elle se fixer dans la douleur.

Je résolus d'avoir ce soir même avec Max une explication décisive; mais malgré moi mon émotion m'en faisait reculer le moment. Le véritable sirocco qui régnait portait le trouble et la langueur dans tous mes nerfs; j'étais agitée de mouvemens fébriles; par mes fenêtres que j'avais ouvertes pour respirer, il entrait des bouffées d'un air sec et suffocant dont les ardeurs me consumaient. Onze heures sonnèrent; je rassemblai tout mon courage, je me levai, réparai le désordre de mes cheveux. En ce moment, Marguerite, ma femme de chambre, entra; je lui dis que je comptais veiller, que je me passerais de ses soins. Dès qu'elle fut partie, je jetai une mantille sur ma tête et sortis.

L'appartement de Max et le mien, situés l'un au nord, l'autre au midi, communiquaient tous deux à la galerie vitrée qui borde l'une des faces du château, du côté du jardin. Je m'avançai le long de cette galerie. A mi-longueur, la muraille fait retraite entre deux avant-corps et s'arrondit en forme de niche. C'est au centre de cet hémicycle décoré de caissons et de pilastres que trônait la Némésis; autour de son piédestal se pressaient des bustes, des étagères chargées de pots de fleurs, des jardinières d'où sortaient de véritables buissons qui parfumaient l'air; suspendue au-dessus de sa tête par des chaînettes, une lampe d'albâtre brûlait toute la nuit.

Je ne pus retenir un sourire amer en songeant qu'un jour j'avais été jalouse de cette rivale de marbre. « O mes soucis d'autrefois, pensai-je, comme je vous regrette! O mes chagrins de jeune fille, vous étiez le bonheur au prix des tourmens de la femme! » Je hâtai le pas; je craignais que ma résolution ne vînt à faiblir. J'arrive; je frappe un coup, deux coups; point de réponse. Je frappe encore, j'ouvre, j'entre, je regarde; personne. Dans un coin, une veilleuse jetait une faible lueur; je m'emparai de cette veilleuse; j'allai de chambre en chambre, je fis le tour de l'appartement. En rentrant dans le salon, j'avais l'esprit si troublé que je me surpris à fureter sous les tables, sous les chaises, sans savoir ce que je cherchais. Je fis un violent effort pour reprendre possession de moi-même, et je dis à haute voix, comme pour me rassurer : — Il se promène, il va rentrer, je l'attendrai.

J'attendis; je comptais les minutes, les secondes; le temps était un abîme où je jetais une à une mes pensées, sans pouvoir le combler. J'écoutais le tic-tac de la pendule et la voix lamentable du vent; par instans ces bruits étaient couverts par le battement précipité de mon cœur. Je me levai, je m'approchai d'une grande table à écrire où des papiers étaient répandus en désordre; je parcourus ces papiers; j'y cherchais un mot qui me révélât ma destinée. C'étaient la plupart des lettres d'affaires; il me paraissait étrange qu'il y eût des affaires dans ce monde. De quoi s'agissait-il donc, sinon de la grande, de l'unique question?

— Où est Max? L'a-t-on vu sortir? Il est allé dans les bois, n'est-ce pas? Il tournait le dos à la Berre, à Chamaret? Peut-être est-il ici près. On dirait un bruit de pas sur la terrasse. Si en cet instant cette porte s'ouvrait... Le mal est que je ne pourrais m'empêcher de me jeter à son cou en pleurant; mais où sera le mal? Il pleurera aussi, et tout sera dit...

Je parcourais ces paperasses l'une après l'autre avec un étonnement et une impatience croissante. J'allais me rasseoir, mais j'avisai à l'autre bout de la chambre une petite table ronde, et sur cette table un encrier, un buvard. Je traversai la chambre, j'ouvris le buvard, et mes regards tombèrent sur deux lettres inachevées et barrées dont l'écriture était fraîche. Voici ce que je lus :

« Pleurez-vous encore, ma chère Emmeline? Prenez-y garde, vous allez gâter vos beaux yeux. J'ai été dur, j'en conviens; mais vos reproches, qui n'avaient pas le sens commun, m'avaient irrité. Vous m'accusez de m'être joué de vous. Qu'aviez-vous exigé? Que vous avais-je promis? Pendant quelques mois, nous avons trompé par une illusion le morne ennui de la vie. Ne soyons pas ingrats; les illusions sont des grâces dont le ciel est avare.

« Il est vrai que plus tard, un matin, une nuit, que sais-je? il vous vint des remords. Vous êtes trop légère, ma pauvre Levantine, pour être tout à fait vraie; vous êtes trop passionnée pour être tout à fait fausse. Je vous conseillai de bercer votre conscience pour l'endormir; je n'ai jamais pu croire qu'elle vous incommodât bien sérieusement. A des insinuations moins voilées je répondis (vous n'avez pu l'oublier) que je ne comprenais pas qu'un homme épousât sa maîtresse, que c'était folie de vouloir concilier les contraires, que le mariage est une institution et l'amour un reste de la vie sauvage, qu'on ne pend pas la crémaillère dans les bois et que les confusions d'idées blessaient la justesse de mon esprit. Je fus éloquent; je vois d'ici le vieux chêne sous lequel nous étions assis et le mouvement que vous imprimiez à votre éventail.

« Je ne pus vous convaincre; vos insistances me déplurent; vous n'étiez plus dans votre caractère; vous me parliez sans cesse de votre conscience ou plutôt vous la faisiez parler, et je m'apercevais qu'elle savait mal sa leçon; j'entendais la voix du souffleur. Je partis, et quand je revins je n'étais plus libre. Mais ne m'attribuez pas une profondeur de desseins dont je suis incapable. Le hasard est le maître de nos actions. Je vous répète qu'une statue qui me parut belle me fit rester quelques jours dans un coin perdu du Jura où m'avait attiré le désir de vous fuir et de me dérober à vos désolantes litanies. Cette statue est la cause première de ce que vous appelez ma trahison et vos malheurs. Vous devriez la bénir. Il était temps de nous séparer; l'amour ne survit pas à la curiosité, et que nous restait-il à deviner? Mais à quoi bon raisonner? Il faut vous parler comme à un enfant; si je savais une chanson... »

Sa mémoire l'ayant mal servi, faute de chanson, il n'avait pas achevé cette lettre. Sur une autre feuille il avait écrit ce qui suit :

« Vous êtes malheureuse, madame. Pensez-vous que je sois moins malheureux que vous? Nous avons été, vous et moi, bien aveugles. Dans quelle aventure nous sommes-nous embarqués! Vous vous plaindrez, vous me condamnerez; c'est un droit que je n'ai garde de vous contester. Convenez pourtant que j'ai tout fait pour prendre l'esprit de mon nouveau métier: quelque temps je me flattai d'y réussir; vous-même avez pu vous y tromper... Par malheur, comme je commençais à m'habituer, quelques jours d'absence m'ont rendu à moi-même, à mes insurmontables instincts, à ce besoin de liberté qui se confond en moi avec le besoin de vivre.

« Que vous vous croyez habile! Vous imaginez-vous que je ne lise pas dans vos plus secrètes pensées? Vous avez juré de guérir malgré lui votre malade; vous avez profondément réfléchi sur le régime et le traitement à lui prescrire; en médecin prudent, vous

ne brusquez rien, vous m'administrez à petites doses votre sagesse; mais vous ne cachez pas assez votre jeu; plus d'une fois vos regards satisfaits ont témoigné de votre confiance dans vos remèdes; vous vous flattiez qu'ils commençaient à opérer; vos airs de tête, vos sourires, tout m'annonçait votre espoir de changer mon cœur et de gouverner ma vie. Est-ce à moi de vous apprendre que de telles prétentions me révoltent? D'où vous vient, je vous prie, un si hautain courage? Êtes-vous de marbre? êtes-vous de bronze? La statue du commandeur est-elle descendue de son piédestal? La foudre et les éclairs attendent-ils vos ordres?

« Pardonnez-moi de dissiper vos illusions : vous n'avez pour toute arme qu'un cœur de femme dont les faiblesses me sont bien connues; vos inquiétudes, votre fuite précipitée de Paris, vos soupçons, vos terreurs, vos reproches, autant d'inconséquences qui démentent vos étonnantes prétentions. Croyez-moi, mesurez mieux vos forces et ne tentez pas l'impossible.

« Que ne puis-je vous tromper! Un autre s'en serait fait un jeu et vous eût fait goûter ce charme de l'erreur qui est le suprême bienfait de la vie. Mais tromper n'est pas en mon pouvoir; j'ai senti que tout cœur a ses bornes; le mien... »

Il avait rayé ce commencement de lettre et tracé au-dessous quelques lignes d'une écriture tourmentée et à peine lisible. Je sus déchiffrer ces hiéroglyphes.

« A quoi bon lui écrire? Elle ne comprendra pas. C'est à peine si je me comprends. Elle s'imaginera toujours que j'aurais pu m'accoutumer à ma chaîne. Pouvoir! pouvoir! que peut-on? J'étais parvenu à m'assoupir; cette affaire d'héritage, mon honneur offensé, ma colère, m'ont réveillé; mon imagination et mon sang sont entrés en effervescence. En arrivant ici, l'air m'a manqué, et j'ai trouvé à ces murailles une face lugubre de cachot. Elle n'a rien deviné; elle raisonnait paisiblement sur ce procès, elle s'efforçait de me calmer, sans se douter que ce qui m'irritait, c'était elle-même; sa présence, le son de sa voix, me semblaient une effrayante nouveauté; je sentais percer sous ses paroles une tyrannie molle dont je m'étais subitement désaccoutumé. Dans quels espaces avais-je donc voyagé? Je rentrais en étranger dans ma vie. Quel dépaysement! Elle a des yeux qui semblent dire : « Demain comme aujourd'hui; rien de plus simple. » Mais c'en est fait de l'habitude naissante; est-ce ma faute? La plante a été arrachée avec sa racine; elle ne repoussera plus. De ce jour, l'ennui me ronge. Chaque matin, en entendant le bruit de ses pas, je frissonne; aujourd'hui j'ai crié : Voilà l'ennemi! Elle est si persuadée de ses droits! C'est le comble du ridicule; mais je ne ris pas, je frémis. La vie est si longue! Il faut partir. Ce vieux

pêcheur qui me disait : « Défendez-moi de courir au large, je me tuerai... » il avait fini par dormir dans sa barque. Les flots étaient ses frères et les tempêtes ses sœurs. Il faut que ma vie se mette au large; les orages et moi, nous avons un air de famille. Je partirai demain; je lui écrirai de Marseille... »

Puis il avait écrit en travers : « Quel temps! ce sirocco allume mon sang; j'ai la tête en feu. Je ne puis demeurer en place. Écrirai-je toute la nuit? la Berre à traverser, les dogues de M. de Malombré, escalader un balcon... Aventure vieille comme le monde, mais qui me semblera peut-être nouvelle. Et demain? Demain je partirai pour l'Afrique, je chasserai au lion dans l'Atlas. Pauvre invention! J'ai l'esprit aussi usé que le cœur... »

Quand un innocent est condamné à mort, le meilleur service à lui rendre est de rédiger sa sentence en des termes dont l'odieux le révolte; l'indignation lui rend le courage et le préserve du désespoir. Dans l'affreux malheur qui m'accablait, cette faveur du moins ne m'était pas refusée; grâce au ciel, l'arrêt que je venais de lire était assez cruel pour que ma fierté révoltée me donnât la force de supporter et pour ainsi dire de braver ma douleur. Si ce funeste papier m'eût appris seulement que Max ne m'avait jamais aimée, que Max était las de sa chaîne, que Max songeait à me fuir, j'aurais succombé à mon chagrin; mais quel mépris il faisait paraître pour mon caractère, pour mes droits! Cédait-il en me trahissant aux irrésistibles entraînemens d'une passion? Le temps était à l'orage, il faisait du vent, et il recourait à une aventure vieille comme le monde pour tromper sa fièvre et amuser un instant son ennui, car à qui donc étais-je sacrifiée? A une illusion détruite, à un caprice épuisé, à l'une de ces femmes qu'on traite en enfant et qu'on console avec des chansons. Chose étrange, dans le premier moment je détestais plus la faute que le coupable; Max m'inspirait un peu de cette pitié qu'on ressent pour un fou, pour un malade; mais je prenais en horreur la vie et le monde où les événemens qui décident d'une destinée dépendent d'un coup de vent, du nombre des battemens du pouls, d'un accident, d'un frisson, et où nos cœurs sont à la merci des insolentes surprises du hasard.

Quelle nuit! monsieur l'abbé. Tantôt je relisais l'écrit fatal; j'en savourais lentement le poison, je répétais vingt fois un mot, une ligne, et je cachais mon visage dans mes mains en pleurant. Tantôt un nuage se répandait sur mes yeux, tout devenait obscur dans mon esprit; alors je me levais, je marchais, j'allais et je venais, cherchant en vain dans le chaos où elles se perdaient mes pensées disparues, ne retrouvant que le souvenir vague et confus d'un indicible outrage, et sentant le sol se dérober sous mes pas, comme

si l'orage qui grondait en moi eût fait vaciller les murailles et que la terre eût tremblé devant ma colère.

J'étais décidée à attendre Max, mais je ne pus demeurer plus longtemps dans cette chambre pleine d'intelligences secrètes avec mon malheur; les murs qui l'avaient vu écrire, la chaise où il s'était assis, la plume dont l'encre était à peine séchée, tous ces complices de la faute blessaient cruellement mes yeux. Je m'avançai sur la galerie, j'approchai du petit escalier en limaçon qui la termine; c'est par là qu'il avait dû sortir; accoudée sur la balustrade, je croyais le voir descendre, la tête haute, le cœur libre de remords, serein, impitoyable, n'apercevant pas, debout sur le seuil qu'il allait franchir, la justice céleste qui plaidait ma cause et lui criait mon nom.

Pendant des heures. j'errai le long de la galerie, croyant sans cesse entendre un bruit de pas, toujours trompée par le vent, dont les jeux lugubres semblaient insulter à mon angoisse.

— Je souffre, me disais-je. Qui le sait? qui s'en soucie? qui me plaindra?

Je songeai à M^me^ d'Estrel. Quand je lui aurai tout conté, pensai-je, elle se renversera dans sa chaise longue, me représentera que ces sortes d'aventures sont communes, qu'il faut tout endurer sans se plaindre, que nous ne pouvons rien, que le plus sage est de ne rien vouloir et de se taire, après quoi nous pleurerons ensemble, et quand nous aurons bien pleuré, qu'y aura-t-il de changé ou de réparé dans ma vie?... Comment cela finira-t-il? me disais-je encore, et en vain je cherchais une issue, ma pensée se heurtait partout contre un mur d'airain. Je voyais d'avance mes jours s'écouler dans un éternel tête-à-tête avec une idée fixe et déchirante; je pressentais ces mille détails de la vie réelle qui multiplient la souffrance sans la varier; à ma douleur présente s'ajoutait déjà le fardeau des longs ennuis et des amers dégoûts qui m'attendaient, et je me sentais fléchir sous la pesanteur de mon avenir.

Épuisée de fatigue, je me laissai tomber sur un pliant placé en face de la statue. Je fus quelque temps sans la voir; enfin je levai machinalement les yeux sur elle, et, en la reconnaissant, ma colère, qui s'était changée en une morne tristesse, se ralluma tout à coup. Cette statue n'avait-elle pas servi d'entremetteuse entre le malheur et moi? Mais au bout d'un instant ma colère tomba, je m'attendris. La déesse me transporta dans les lieux qu'elle avait habités avec moi; je revis Louveau, la fumée qui sortait de son toit, la cour où m'attendaient mes pigeons, ma chienne accroupie sur le seuil, l'humble vallon perdu dans la brume, la face triste, mais amie, de mes rochers grisâtres, l'étoile qui se levait sur les

sapins, ces collines qui m'avaient longtemps cachée au monde, ces chênes creux, ces sentiers déserts où j'avais promené mes oisivetés et mes rêveries, et qui m'avaient entendue plus d'une fois soupirer follement après l'inconnu. Que j'avais été ingrate et aveugle! A quelles perfides amorces m'étais-je laissé prendre? D'où m'étaient venus ces rêves, ces désirs insensés qui appelaient tout bas le malheur? Il était enfin venu, et, avide de ses embrassemens, je m'étais élancée d'un bond au-devant de lui; il tenait sa proie, il ne devait plus la lâcher...

Je tressaillis; je venais d'entendre au loin des aboiemens de chiens de garde. — Ah! m'écriai-je en joignant les mains, qu'on me le rapporte blessé, meurtri, sanglant, peut-être aurai-je la force de lui pardonner; mais s'il revenait heureux et triomphant... Je n'en pus dire davantage; ce que venait d'entrevoir mon imagination me rendait muette.

Déjà le jour s'annonçait; une teinte grise se répandait au ciel; je distinguais vaguement les contours des collines et la forme des arbres; les fureurs du vent s'étaient ralenties. Au pied de la maison, des pas firent crier le sable. Tout mon sang reflua vers mon cœur. Bientôt une porte s'ouvrit, un frôlement se fit entendre, une ombre parut au haut de l'escalier.

Je me levai, je m'avançai. Max était resté immobile sur la dernière marche. M'arrêtant à deux pas de lui, la tête penchée, je le regardai. Il avait fait un geste de surprise, puis il s'était accoudé sur la balustrade, et il attendait. Je crus découvrir dans ses yeux un regard d'insulte et de défi. Alors je voulus parler; mais ma langue se glaça, mes jambes se dérobèrent sous moi, et je tombai sans connaissance.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La troisième partie au prochain n°.)

MAHOMET

ET

LE MAHOMÉTISME

Mahomet et le Coran, précédé d'une Introduction sur les devoirs mutuels de la Philosophie et de la Religion, par M. J. Barthélemy Saint-Hilaire. Paris 1865.

Il n'y a qu'une morale et il y a plusieurs religions. Tout le monde le dit du moins, et tout le monde a, ce semble, raison. Ce n'est pas que l'une et l'autre proposition aient passé sans observation et manqué de commentaires. Pour ébranler ou obscurcir l'une, on a invoqué la diversité des mœurs nationales, la variété des lois criminelles, l'inégalité des civilisations. On a facilement constaté les exceptions que l'ignorance, le préjugé et la passion avaient apportées dans la pratique aux principes généraux de la morale, de la justice et de l'humanité. On n'en a pu rien conclure de solide contre l'universalité de ces principes mêmes. Violés ou méconnus, ils conservent leur évidence, source de leur autorité, et quoiqu'ils ne triomphent que très imparfaitement dans l'histoire des hommes, une voix unanime a proclamé l'existence d'une loi naturelle. L'effort d'établir la réalité d'une religion naturelle qui dominerait tous les cultes divers a été moins heureux, surtout plus contesté. Ce n'est tout au plus qu'une vérité philosophique qui se fonde par le raisonnement, qui s'obtient par l'analyse, et que n'acceptent pas même tous ceux qui se mêlent de spéculer sur ces matières. La multiplicité des religions établies sur la terre n'est pas seulement une objection à l'unité et à l'universalité religieuse, elle y est un obstacle et comme un perpétuel

démenti. Tandis que les honnêtes gens de tout temps et de tout pays sont les plus empressés à reconnaître qu'il n'y a qu'une morale, les hommes religieux sont à toute époque et en toute contrée les moins disposés à subordonner les religions particulières à la religion naturelle. Ils sont, chacun dans son sens, les gardiens les plus jaloux, les plus obstinés de la diversité des cultes. Ceux-ci ne sont point unanimement regardés comme des fragmens, comme des débris plus ou moins altérés ou des rudimens plus ou moins développés d'une vérité universelle à laquelle arriverait lentement et péniblement l'humanité. Toutes les religions se donnent pour être chacune exclusivement la vérité, et au lieu de se soutenir entre elles comme les parties d'un même tout, comme les applications d'une même pensée, elles se nient réciproquement, et le monde, à l'exception de quelques philosophes rénitens, a donc tout lieu de croire qu'il n'y a qu'une morale et qu'il y a plusieurs religions.

Cette différence, quoique l'expérience nous l'ait rendue familière, ne laisse pas d'être assez extraordinaire. Si la religion et la morale, comme il n'est guère permis d'en douter, reposent chacune sur une idée éternelle, si, pour parler un langage plus simple et plus populaire, elles émanent l'une et l'autre d'un même Dieu qu'elles supposent également, d'où peut venir, pour ceux-là surtout qui aiment à retrouver la main divine dans la disposition des choses humaines, d'où peut venir cette différence de dispensation en ce qui touche l'établissement de la morale et celui de la religion sur la terre? Pourquoi l'une et l'autre n'ont-elles pas été également révélées ou révélées de la même manière? Pourquoi aussi ne seraient-elles point de ces vérités primitives auxquelles la raison humaine, divinement et imparfaitement initiée, remonte de plus en plus, lentement, laborieusement, tantôt secondée, tantôt contrariée par les accidens de la vie sociale, conformément à ce qui paraît être la marche générale de la raison vers la vérité? Comment surtout dans l'hypothèse d'une religion positive, c'est-à-dire surnaturellement établie (et cette hypothèse est celle où se sont placées toutes les sociétés de la terre), comment s'expliquer qu'en ce qui la concerne pour ainsi dire directement, la Providence ait permis des révélations contradictoires, soit toutes également mensongères sans exception, soit plutôt toutes mensongères, contre une seule divine et véritable?

Mais ce sont là des questions qui passent l'esprit humain, comme toutes celles qu'on pourrait élever sur l'ordre de la Providence tel que le conçoit une piété peut-être trop littérale. D'ailleurs osât-on se risquer à dire avec une certaine philosophie que les religions ne sont que des traditions mêlées diversement de vérité et d'erreur, très inégales entre elles, mais dont les pires ne sont pas absolu-

ment fausses, dont les meilleures ne sont pas intégralement vraies, cette solution téméraire laisserait subsister un ordre de choses singulier dans lequel la vérité en matière divine, au lieu d'être livrée aux recherches de la science et découverte par un travail méthodique et désintéressé, est déterminée par des événemens historiques et se résout pour les hommes, non en systèmes, mais en institutions; car telles sont les religions en ce monde, et c'est le seul point qui nous intéresse en ce moment et que nous ayons à considérer en étudiant l'excellente histoire de la fondation du mahométisme récemment publiée par M. Barthélemy Saint-Hilaire. Il est trop évident qu'ici nous avons affaire à une institution, non à une révélation.

I.

L'histoire des religions est à peine commencée. Ce n'est que d'hier qu'on a conçu l'idée et cherché les moyens d'expliquer par l'origine, la nature et la succession des faits, le développement en progrès ou en déclin des grandes choses sociales, comme la constitution des états, l'organisation civile, l'établissement religieux. Plus récemment encore, la critique s'est unie à l'érudition par des liens assez intimes pour recueillir et discerner les monumens primitifs de la naissance de ces grandes choses, monumens obscurs, rares et confus, surtout quand il s'agit des traditions et des coutumes sacrées. Aussi le premier mouvement de l'esprit philosophique aurait-il été d'écarter des recherches incertaines et difficiles, et prenant, sur la foi d'une observation que l'exemple de tous les peuples confirme, le sentiment ou le besoin religieux comme un fait général, comme une des données constantes de la nature humaine, de l'examiner en lui-même, d'en retrouver l'origine, d'en décrire la nature, d'en constater la portée et les conséquences. On aurait ainsi écrit une histoire purement psychologique de la religion. On risquait à ce travail ce qu'on risque toujours, quand on se place exclusivement au point de vue de la psychologie, de réduire la chose qu'on étudie à un phénomène de l'âme. Dans cette hypothèse, la religion pourrait être à la rigueur un état d'esprit qui ne correspondrait à rien de réel en soi et qui n'aurait d'autre objet effectif que les croyances et les institutions arbitrairement enfantées par l'imagination humaine, toujours prompte à donner une forme extérieure aux conceptions abstraites de la raison. Ainsi il y aurait des croyances et des cultes sur la terre, et rien au-delà. Heureusement toute bonne philosophie, même guidée à l'origine par la méthode psychologique, reconnaît dans la raison humaine l'organe de la vérité, et, ne se bornant pas à distinguer et à dénombrer nos

idées comme les jeux d'une fantasmagorie intellectuelle, cherche ce qu'elles contiennent de solide et de nécessaire, ce qu'elles prouvent de réel en dehors d'elles-mêmes. Ainsi de l'existence du sentiment religieux ou de l'idée religieuse attestée d'ailleurs par une grande variété d'institutions on a pu induire l'existence correspondante d'un objet, fondement plus ou moins voilé de toute religion. En d'autres termes, on en a fait la métaphysique, après en avoir fait la psychologie, et c'est cette métaphysique qui s'est appelée la théologie ou même la religion naturelle.

On sait combien nous sommes loin de dédaigner cette manière toute philosophique d'écrire l'histoire de la religion. On ne pouvait guère d'ailleurs la concevoir autrement dans l'état où sont restées longtemps nos connaissances historiques; mais il faut convenir que cette façon tout abstraite de présenter un fait aussi divers et aussi complexe a quelque chose de fictif et de forcé qui risque de ne pas satisfaire entièrement l'esprit. Elle peut, et je crois fermement qu'elle y réussit, conduire à une certaine vérité, à la plus essentielle si l'on veut, mais non à la vérité tout entière. Aujourd'hui c'est une disposition générale que de vouloir unir à l'abstraction philosophique une sorte de réalisme historique. On veut savoir comment les choses se sont passées, expliquer leur nature par leur destinée, et l'archéologie est devenue inséparable de la philosophie de l'histoire. Une simple idée générale extraite des faits pris en gros ne suffit plus à la curiosité, n'obtient pas même une entière confiance, ne contente pas la raison, qui ne se sépare plus aussi aisément de l'imagination. On ne saurait d'ailleurs se dissimuler qu'à négliger systématiquement ou à forcément ignorer les circonstances et les formes qu'a traversées depuis l'origine la croyance religieuse de l'humanité, on s'expose à représenter cette croyance dans son fond d'une manière hypothétique ou partielle, et l'on ne persuade pas les esprits, généralement assez prévenus contre la pure philosophie des choses. Enfin le pli est pris : on veut de la critique et de l'histoire; on prétend ne rien apprendre que par là, et souvent même on tient moins à penser qu'à savoir ce que le monde a pensé.

Mais dans ces nouvelles conditions l'histoire des religions n'est pas devenue, il s'en faut, plus aisée à faire. Nous sommes encore loin du temps où, toutes leurs origines étant bien connues, on aura pu les suivre à la trace dans leurs développemens, dans leurs transformations, et de là inférer la loi ou les lois qui président à ces grandes manifestations sociales d'une pensée apparemment inséparable de l'humanité. C'est alors qu'un chapitre important serait ajouté à la philosophie des religions, — celui de la philosophie de leur histoire; mais ce temps ne viendra peut-être jamais. Du moins,

malgré les précieuses découvertes dont environ depuis un demi-siècle l'étude de l'Orient a enrichi le savoir humain, malgré les anticipations savantes que M. Burnouf a si bien exposées dans ce recueil (1), est-il à craindre que ce ne soit jamais sur des bases inébranlables et complètes qu'on édifiera le monument dont le plan est à peine entrevu. Citez en effet les religions les plus connues en dehors de la nôtre, le paganisme de l'antiquité, qui certainement en contient ou en suppose plusieurs autres dans son sein, le brahmanisme, le bouddhisme; y a-t-il longtemps qu'on sait quelque chose de bien certain sur leur origine? Et dans quel nuage se cache encore leur berceau! Ce qu'on en connaît ne permet pas de résoudre avec une suffisante clarté une question qui ressort des théories les plus répandues sur le point de départ et la marche des sociétés. C'est, on le sait, une thèse souvent soutenue que la civilisation commence par un minimum, et qu'à mesure que les âges reculent, ils nous reportent à un état de plus en plus grossier, de plus en plus sauvage, où tout débute par d'informes essais et de vagues tâtonnemens. Dans cette hypothèse, un fétichisme brutal, une croyance à je ne sais quelle sorcellerie de la nature aurait été la première forme de la religion, et certes c'est compromettre beaucoup cet auguste nom que de le donner à ces assemblages hideux de suppositions forgées d'instinct par l'ignorance et la peur, et dans lesquelles on chercherait vainement l'idée d'un Dieu et celle d'un devoir moral. Cela paraît être cependant la pensée fondamentale de l'ouvrage trop peu connu de Benjamin Constant sur la religion. Cette hypothèse s'ajuste assez naturellement avec la doctrine du progrès ou de la perfectibilité. Il existe encore aujourd'hui des contrées où le fétichisme paraît demeuré voisin de sa forme la plus grossière, et les peuplades africaines en particulier offrent plus d'un exemple de cet état vrai ou prétendu du culte primitif; mais rien n'indique que ces tribus ou ces races soient en voie et en mesure de s'arracher par elles-mêmes à cette barbarie religieuse, et que cet état misérable puisse être la base d'un progrès ultérieur. Faut-il en conclure que toutes les races ne sont pas naturellement et spontanément perfectibles, ou plutôt ne serait-ce pas qu'il est douteux que le fétichisme fût le début nécessaire ou même habituel de la religion? Ce que nous savons de l'âge le plus reculé des cultes de l'Europe et de l'Asie ne démontre pas l'hypothèse que ne repoussait point Benjamin Constant. L'idolâtrie sans aucun doute, et une idolâtrie entachée de fétichisme et de sorcellerie, dépar souvent les croyances même les plus pures et les plus nobles pratiques qui

(1) Voyez la *Revue* du 1er et 15 décembre 1864.

constituent les religions des peuples les plus anciennement civilisés; mais où est la preuve que ce qu'elles ont de plus défectueux ait produit ce qu'elles ont de meilleur, et comment soutenir que les dogmes les plus élevés des Égyptiens, des Perses ou des premiers Hindous ne soient en fait que le développement du fétichisme et une superstition épurée? Ne pourrait-on regarder au contraire tant de grossières ou impures illusions comme l'altération populaire de quelques idées plus hautes, de quelque enseignement plus digne, ou plutôt n'est-ce pas un effet de l'inégalité morale et intellectuelle qui règne dans toute société que cette coexistence et même ce mélange de vérité et d'erreur, d'ignorance et de lumière, de bien et de mal? Le peuple que le christianisme tient pour élu n'a pas su constamment se défendre, malgré les révélations du mont Sinaï, de les altérer par des superstitions idolâtres ou magiques, et les nations chrétiennes, même depuis le moyen âge, offrent des traces reconnaissables de ce besoin misérable d'introduire dans la religion la foi aux talismans. Loin donc de voir dans les fictions vulgaires du surnaturalisme le plus grossier les premiers bégaiemens de la religion, j'y verrais le triste accompagnement et le triste obstacle que l'infirmité de l'esprit humain, égaré par la ruse ou la passion, réserve à la révélation d'une science privilégiée, aux leçons d'une élite mieux inspirée. Bien loin qu'une foi abrutissante dans une magie surnaturelle soit l'origine des religions dignes de ce nom, je pencherais à croire que celles-ci ont plutôt été une protestation diversement heureuse contre les préjugés d'une crédulité de sauvages. On veut aujourd'hui mettre une certaine opposition entre la science et la foi. Je croirais volontiers que la première foi a été l'œuvre de la première science. C'est la réflexion de quelques-uns qui aura éclairé l'inertie intellectuelle des masses. Les révélateurs ont été les philosophes du temps. Il n'est pas besoin de leur attribuer une connaissance parfaite de la vérité qui nous manque encore aujourd'hui. Ces sages pouvaient conserver dans leur enseignement leur part des préjugés de leur siècle; ils pouvaient même y ajouter leurs erreurs propres. Enfin il n'est pas interdit de faire quelque place à l'opinion de Voltaire et de Montesquieu lui-même, qui voulaient que les instituteurs et les gardiens des religions antiques n'eussent pas reculé devant l'imposture sacrée. Accommoder des idées que l'on croit utiles aux préjugés de ceux qu'on en prétend convaincre, mettre la vérité nouvelle sous la protection de l'erreur commune est un artifice que la politique s'est rarement reproché, et que les meilleures intentions peuvent faire trouver innocent, louable même, à des philosophes tout aussi bien qu'à des prêtres. Tromper les hommes à bonne intention n'est pas encore

décidément regardé comme un moyen défendu, et Platon dans ses *Lois* se garde bien de l'imprudence de dépouiller sa sagesse du costume des croyances populaires.

On le voit, nous ne présentons que des hypothèses; il ne nous semble pas qu'aucune soit encore historiquement établie. Par une anomalie singulière, une des religions dont la naissance est le mieux connue est le bouddhisme. Cette origine l'est même mieux, suivant M. Saint-Hilaire, que celle du christianisme. On possède des récits fort détaillés, entremêlés, il est vrai, d'ineptes légendes sur la vie des fondateurs, les succès et les époques de prédication, les phases de propagation de ce culte sans dieu; mais le bouddhisme, outre qu'il n'est pas la plus intéressante des religions fausses, n'est pas même une religion primitive. Antérieur seulement de six siècles à notre ère, il est à quelques égards une réforme, à quelques égards une négation du brahmanisme, qui lui est supérieur par sa métaphysique et sa poésie. Il faudrait donc, pour bien éclaircir l'histoire du bouddhisme lui-même, connaître la situation du brahmanisme à l'époque où Çakyamouni a commencé ses prédications. Que croyait-on, que professait-on au pied des montagnes du Népâl, au nord du royaume d'Oude, dans la région de Benarès, en l'an 700 avant Jésus-Christ? Était-ce un brahmanisme pur ou défiguré? Quelques religions inférieures, obscures, oubliées, ne lui disputaient-elles pas une partie de son empire? Et si le brahmanisme, comme on le doit croire, se rattache à la religion des Aryas, ces ancêtres des grandes races civilisées, est-il la source des religions de la Perse, de l'Asie-Mineure, de la Grèce enfin et de l'Occident, ou n'est-il, comme elles, qu'un rameau du même arbre, le naturalisme panthéistique dont le Rig-Veda serait le plus ancien témoignage? A-t-il quelques rapports possibles avec les croyances magiques qui constituent le chamanisme des Tartares, et des liens communs le rattachent-ils aux doctrines hiératiques de l'Égypte, que l'antiquité distinguait de tout le reste dans sa respectueuse admiration? Ces questions, qu'on indique en passant, sont loin d'être définitivement vidées, et il suffit de les énoncer pour montrer quelle est l'étendue et la difficulté des recherches qui peuvent porter la lumière dans un ensemble immense où, pour se retrouver, il ne faut ni rien confondre ni rien séparer absolument.

II.

En parlant des Égyptiens, nous avons touché aux races sémitiques, que signalent des caractères assez distincts pour qu'on puisse les considérer à part, sans nier les liens obscurs encore qui peuvent

les unir à la race âryenne. Ces sémites, qui ont joué pourtant un rôle important dans l'humanité, offrent un trait particulier : c'est qu'à une seule et grande exception près toutes leurs origines, celle de leurs langues, de leurs religions, de leurs institutions, de leurs littératures, sont très mal et très difficilement connues. On serait fondé à dire que ce sont des races peu historiques. Du moins, toujours à l'exception des Juifs, écrivaient-ils très peu l'histoire, et ce qu'ils en ont écrit s'est mal conservé. Ces peuples, très obstinément attachés à leurs mœurs, à leurs idées, à leur langage, ont été d'assez mauvais gardiens des monumens de leur antiquité. On les rencontre à présent de l'ancienne Babylonie jusqu'au Maroc, de la Syrie jusqu'à l'Yémen, et sur ce champ si vaste et si divers l'histoire trouve à élever une foule de problèmes, sans presque jamais rencontrer les élémens dont elle aurait besoin pour les résoudre.

Nous l'avons dit, il y a une grande exception, et c'est la Bible. Non-seulement le récit biblique nous intéresse parce qu'il contient en quelque sorte l'arbre généalogique de nos religions d'Occident, mais encore parce que, pris simplement comme document historique, il nous offre, dans une conservation à peu près parfaite, l'histoire presque ininterrompue des croyances, des mœurs et des événemens pour une branche importante de la grande famille sémitique ou, si l'on veut, de la grande famille humaine, avec une suite, une réalité, un détail dont on ne trouverait pas d'autre exemple. Je n'ai ni goût ni droit à ces hardiesses de la critique moderne qui de ce texte respecté fait un témoignage à discuter; mais en lui reconnaissant toute l'autorité d'un monument authentique, en remarquant que peut-être la fondation et la destinée d'une religion n'ont jamais été aussi exactement racontées que dans l'Ancien Testament, on doit cependant observer qu'il s'en faut que ce document unique en son genre nous fournisse toutes les lumières nécessaires pour expliquer pleinement soit le début et le mouvement des choses religieuses dans le milieu oriental où le judaïsme était placé, soit la manière dont s'est établie dans la terre de Chanaan d'abord la tradition d'Abraham, puis celle de Moïse, au sein des croyances préexistantes des peuplades phéniciennes antérieures aux Hébreux. Cette insuffisance, qui n'a nulle gravité pour l'interprétation chrétienne de l'Ancien Testament, on ne la relève ici que parce que le judaïsme repose sur la même base que le mahométisme, dont il nous tarde de nous occuper, et parce qu'il importait de montrer de quelles lacunes et de quelles ténèbres sont généralement environnées les antiquités religieuses des nations, même quand on a le bonheur d'avoir devant soi un recueil de traditions aussi explicites, aussi développées, aussi concordantes que la collection des livres saints.

On peut en effet, si je ne me trompe, réduire à trois les grands momens fondamentaux de l'établissement de la religion biblique. Trois noms les désignent : Noé, Abraham, Moïse.

Quoique les scènes que la Genèse place dans le paradis terrestre soient présentées comme des faits, on doit hésiter à les qualifier d'historiques. Elles appartiennent à l'âge merveilleux de la création. L'histoire ne commence véritablement qu'à l'époque où l'homme, déchu d'une existence à nos yeux surhumaine, habite la terre que nous habitons dans la condition connue des derniers des enfans d'Adam. Or à ce moment, lorsqu'Adam et sa triste compagne furent chassés du jardin des délices et condamnés à la culture des champs, quelle était leur religion? Le souvenir du paradis sans doute. La Bible se tait jusqu'au moment où elle dit tout à coup et sans explication « que le fils du troisième fils d'Adam, Énos, fils de Seth, commença le premier d'adorer Jéhovah. » Cependant, avant lui, Abel et Caïn, on ne le sait que trop, avaient offert des sacrifices. Un culte était donc fondé, quoiqu'il ne soit dit nulle part qu'aucune révélation l'eût prescrit. Tel resta probablement le culte simple des neuf générations qui se succédèrent de Seth à Noé; mais il s'altéra avec les mœurs, et fit place apparemment à des croyances et à des coutumes moins pures, puisqu'il fallut qu'avec Noé Dieu fît cette première alliance dont le signe fut l'arc-en-ciel.

Les fils de Noé se partagèrent les *îles des nations*, et de ce premier partage l'Écriture date l'origine des peuples, qui bientôt se dispersèrent au loin. De là probablement la diversité des religions; mais des dogmes, mais des rites de ces temps primitifs, rien ne nous est raconté. On pourrait seulement conjecturer que la foi en un Dieu unique s'était conservée çà et là dans la Chaldée, puisqu'Abraham en était originaire; mais son père lui-même avait adoré de faux dieux. Dix générations s'étaient suivies, lorsqu'une seconde révélation appela Abraham de la Mésopotamie dans le pays de Chanaan. Dieu fit avec lui une nouvelle alliance, dont le signe fut la circoncision, et le nom du patriarche devint celui des Hébreux ou des adorateurs du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Mais quel était l'état religieux des populations au milieu desquelles il était venu s'établir, de la race de Cham, qui, selon le récit sacré, dominait alors dans ces contrées, ou de celle de Japhet, qui avait émigré vers d'autres climats, et que l'on peut, si l'on veut, regarder comme la souche de cette grande famille indo-européenne dont l'Écriture parle si peu? Le texte est muet, et cependant il faut bien supposer que malgré le privilége d'excellence dont Abraham semble revêtu, il n'était pas le seul dépositaire du monothéisme et d'une liturgie conforme, puisque dans la Palestine

même il trouve Melchisedek, *roi et prêtre du Très-Haut*, qui offrait à Dieu le pain et le vin, et il lui rend hommage en recevant sa bénédiction.

C'est une chose singulière et mystérieuse que cette courte apparition de Melchisedek. Sous tous les rapports, il paraît le supérieur d'Abraham, qui s'incline devant lui; sa religion est tellement pure, tellement haute dans sa simplicité, que non-seulement elle est louée par le récit même, mais qu'elle a plus tard été jugée plus propre que la religion révélée aux Hébreux à servir d'antécédent et de type au christianisme. Il est remarquable en effet que ce Melchisedek, après son entrevue avec Abraham, n'est plus nommé qu'une fois par un psaume qui lui compare David; mais après un long silence qui ressemble à l'oubli, plus de mille ans étant écoulés, il vient à l'esprit de saint Paul ou de l'auteur de l'épître aux Hébreux de faire du pontificat de Melchisedek l'emblème de celui de Jésus-Christ. Moïse et Aaron sont relégués dans l'ombre, et c'est Melchisedek le vrai précurseur.

Cet épisode est du moins la preuve qu'un monothéisme, célébré par un culte respectable, se rencontrait dans la Syrie occidentale ailleurs que dans la famille d'où vint le peuple de Dieu. Le polythéisme, l'idolâtrie, la confiance aux devins et aux magiciens, peuvent avoir coexisté avec de plus saines croyances : les populations phéniciennes ne se montrent nulle part exemptes de superstitions; cependant la Bible ne dit rien de formel à cet égard. Ce n'est qu'au temps de Moïse qu'elle devient plus positive.

On sait que la race élue d'Abraham jouissait à peine du bienfait divin, quand la fortune extraordinaire d'un fils de Jacob l'attira tout entière en Égypte pour y languir plus d'un siècle dans la servitude, jusqu'à ce qu'une troisième révélation suscitât Moïse, qui ramena ses concitoyens en quarante ans à travers les déserts jusqu'au pied du mont Nébo. Avec Moïse fut scellée par Dieu même l'alliance définitive qui fit du peuple hébreu son peuple, et sur le Sinaï fut instituée la religion qui s'appelle aujourd'hui le judaïsme. Alors finit ce que Bossuet a nommé le « temps de la loi de nature.»

A cette époque seulement, l'Écriture éclate en anathèmes contre les cultes idolâtres des peuples voisins de la maison d'Israël; mais ces cultes sont plus insultés que décrits. Ni les phases, ni les formes, ni les dates de ces religions maudites ne nous sont données avec précision. Là cependant sont les antécédens des cultes et des traditions sémitiques. De même que les Hébreux ont eu souvent des rechutes d'idolâtrie, il est probable que ces nations étrangères, si formellement vouées par Moïse à leur exécration, n'échappaient pourtant pas à tout retour vers l'idée d'un Dieu unique. On sait

que le signe singulier par lequel Dieu voulut marquer son alliance avec Abraham n'était point particulier à sa descendance, et peut-être, chez ces autres peuples qui l'avaient adopté, offrait-il aussi un sens mystique, que l'on peut difficilement déterminer, mais qu'on doit admettre comme possible. Nous sommes donc mal informés des croyances de toutes ces nations qui, environnant les Juifs, devaient les inquiéter ou les scandaliser du voisinage de leur idolâtrie, lorsque la prédication mosaïque vint donner aux douze tribus un symbole plus arrêté, un formulaire plus stable, enfin cette ancienne loi, qui a pu se modifier, s'altérer, mais qui n'a point péri. Le rôle important et prolongé que remplit cette loi depuis trois mille trois cent cinquante-six ans qu'elle a été donnée nous est tracé dans l'antiquité avec de précieux détails par l'Ancien Testament, commenté par l'histoire de Flavien Josèphe. Cependant nous connaissons imparfaitement le nombre, les opinions, les tendances des sectes et des écoles qui s'étaient formées au sein ou aux entours de la nation qui l'avait reçue. Ces divisions devaient offrir un trait caractéristique qui s'est conservé jusqu'à nous : c'est que des liens très visibles de consanguinité ethnographique et d'analogie dans les mœurs s'unissaient à des dissidences opiniâtres et à de mutuelles hostilités. Encore aujourd'hui la guerre civile éclate à chaque instant entre les tribus arabes, ralliées cependant par l'unité musulmane. Une telle unité n'existait pas dans le monde sémite du temps où les Juifs formaient une nation. Des dissensions superstitieuses s'ajoutaient à vingt autres causes de discorde. La connaissance exacte de l'état moral et religieux de ces peuplades servirait beaucoup à dévoiler les causes qui ont humainement contribué ou résisté à la formation du christianisme. Aucune partie de son histoire primitive n'est moins éclaircie que celle qui s'est passée en Palestine et dans les contrées environnantes. Nous n'avons aucune notion des obstacles qu'eut à vaincre, des succès que put obtenir la propagation évangélique aux prises avec les opinions et les coutumes des Syriens, des Phéniciens, des Chaldéens, enfin de tous ceux des Asiatiques qui n'étaient devenus ni Grecs ni Romains. Il est probable que sur ce terrain-là elle ne fit pas ses plus grandes ni surtout ses plus durables conquêtes. Quelle était alors et qu'est devenue depuis la situation intellectuelle et morale de ces nations, au sein desquelles s'étaient de bonne heure implantées les magnificences d'une civilisation destinée dès lors à décliner et à se perdre? On le sait mal, et cependant il le faudrait savoir pour connaître le champ où devaient, cinq ou six cents ans plus tard, germer les semences de l'islamisme.

III.

Avant de parcourir ce champ longtemps inexploré, citons nos guides, ou plutôt les géographes qui nous en ont tracé la carte, car nous ne prétendons savoir que ce qu'ils nous ont appris, et l'opinion que nous pouvons nous former de Mahomet, nous la leur devons.

L'Europe s'est de bonne heure occupée de Mahomet, et le bruit de ses créations et de ses conquêtes a dès le VII[e] siècle troublé l'Occident. Cependant il est de sa personne resté longtemps inconnu. Les chrétiens avaient appris en Espagne et dans les croisades à honorer, à respecter plus d'un représentant de la foi musulmane, avant qu'on eût songé à rendre la moindre justice à celui qui l'avait fondée. Le caractère chevaleresque des guerriers arabes n'avait pas été sans influence sur la chevalerie chrétienne, mais il ne profitait nullement à la réputation de celui dont la parole avait épuré et adouci leurs âmes. Mahomet n'est resté jusqu'à la fin du moyen âge qu'un imposteur maudit, un des *tribus impostoribus* suscités par le démon. Dante le vit fendu en deux dans l'enfer. Satan, en l'inspirant pendant sa vie, n'avait pas même pris la peine de lui donner l'erreur pour mobile et pour excuse. Le crime du mensonge avait couronné tous ses autres crimes. Par des motifs opposés, l'esprit philosophique, lorsqu'il commença de s'appliquer à l'histoire, le jugea à peu près comme l'avait fait l'esprit religieux. Bayle parle avec grande pitié *des gens qui s'imaginent que Mahomet a pu croire ce qu'il disait*, et Voltaire ne voit en lui que *Tartufe avec des armes à la main*. Il est vrai qu'il parlait ainsi du Mahomet de sa tragédie, œuvre des moins philosophiques, quoique le pape Benoît XIV l'ait trouvée *bellissima*; mais l'auteur de l'*Essai sur les Mœurs* juge un peu différemment, et ses deux chapitres sur Mahomet ne sont pas des moins bons de l'ouvrage. Là, il lui reconnaît cet enthousiasme de bonne foi si nécessaire à qui se dévoue à conduire les hommes. Aujourd'hui on ne se croirait pas capable d'écrire ou de comprendre une ligne de l'histoire, si l'on ne voyait dans Mahomet un homme supérieur qui, s'il a employé la feinte, ne l'a fait qu'au profit de ce qu'il a cru la vérité. En même temps les progrès de la curiosité et de la critique, ceux de l'étude des langues orientales, ont mis à notre portée les nombreux et précieux documens que les biographes et les annalistes musulmans ont laissés sur la personne et la vie de leur prophète. Quelques-uns de ces auteurs, qui ont écrit dans le II[e] siècle de l'hégire, avaient recueilli la tradition orale de la bouche de témoins qui la tenaient des meilleures sources. Ils

citent et discutent leurs autorités, et leurs récits attestent une recherche d'exactitude peu commune dans le reste de l'Orient. On peut dire qu'aucun fondateur de religion n'est plus connu. Aussi presque en même temps M. Weil en Allemagne et parmi nous M. Caussin de Perceval ont-ils tiré de ces monumens originaux les élémens d'une véritable histoire qui suffirait pour jeter la plus vive lumière sur les origines du mahométisme. Le livre français, le seul qui nous soit connu, est un ouvrage excellent où la sûreté du jugement le dispute à celle de l'érudition (1). On doit à M. Reinaud un article biographique savamment composé (2), et avant lui M. Renan, rassemblant dans une vue générale les faits ainsi habilement recueillis et mis en plein jour, avait pu, dans un de ses premiers et de ses plus remarquables essais (3), commencer par un examen des caractères de l'islamisme cette suite de considérations sur l'histoire des religions où se plaît un talent dont l'éclat égale la témérité. Depuis lors, M. William Muir et le docteur Sprenger ont fait de nouvelles recherches, découvert de nouvelles sources, publié de nouveaux ouvrages, et l'on peut dire que la biographie de Mahomet est complète. C'est en présence de cette richesse d'informations, c'est à la suite de tant d'érudits et d'historiens, que M. Barthélemy Saint-Hilaire a cru le moment venu de résumer sous la forme d'un jugement philosophique tout ce qu'on peut savoir et tout ce qu'on doit penser de Mahomet et de son œuvre, et ce dessein, il l'a exécuté avec l'étude consciencieuse, la fermeté d'esprit, l'habileté d'exposition, qui distinguent ses écrits. Aucun ne porte davantage la vive empreinte des qualités éminentes qui recommandent son nom et justifient son autorité.

Nous doutons que Mahomet puisse être mieux apprécié, nous sommes assuré qu'il ne l'a jamais été aussi favorablement. « Je veux, dit l'auteur, m'arrêter au caractère de ce grand homme et l'étudier suffisamment pour bien comprendre, par ce qu'il a été réellement, l'influence extraordinaire qu'il a exercée sur ses contemporains et sur la postérité. Je voudrais prouver, et je crois n'y avoir pas trop de peine, que Mahomet a été le plus intelligent, le plus religieux, le plus clément des Arabes de son temps, et qu'il n'a dû son empire qu'à sa supériorité; je voudrais prouver que la religion nouvelle prêchée par lui a été un immense bienfait pour les races qui l'ont adoptée, et que cette religion, tout inférieure qu'elle est au christianisme, mérite beaucoup plus d'estime qu'on ne lui en accorde généralement. » Ces paroles, si favorables à Mahomet, sont

(1) *Essai sur l'histoire des Arabes*, 3 vol. Paris 1847.
(2) *Notice sur Mahomet*, Paris 1860.
(3) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1851.

plutôt en-deçà de la pensée de M. Saint-Hilaire telle qu'elle ressort de tout son ouvrage; la notice, d'ailleurs très bien faite, de M. Reinaud nous suggérerait bien quelques doutes : M. Saint-Hilaire pourrait sembler trop porté à dégager de leurs défauts accidentels et de leurs erreurs particulières soit les hommes, soit les doctrines du passé, pour les ramener à ce que les uns et les autres présentent de véritablement grand, d'essentiellement bon, d'éternellement vrai, et peut-être lui reprochera-t-on d'avoir trop simplifié Mahomet et sa doctrine. Je sais que sa philosophie le rend bienveillant en général envers toute religion; mais je sais aussi que c'est un esprit droit et solide qui n'aime que le vrai, et en conscience je m'en rapporte à lui. Il sera mon garant. Loin de lui chercher querelle, et en nous aidant de son travail, en nous éclairant de ses lumières, présentons à notre façon les idées générales qui résultent pour nous d'un ouvrage qu'il a su rendre aussi intéressant qu'instructif, et cherchons quelle place Mahomet et l'établissement du mahométisme paraissent devoir occuper dans l'histoire des religions.

On a vu plus haut qu'un retour à quelques-uns des faits les plus connus de l'histoire sainte suffisait pour nous donner une première idée de l'état religieux des peuples de cette partie de l'Asie occidentale que les chrétiens et les musulmans regardent comme la terre natale de la vraie foi. La narration biblique, c'est-à-dire les annales du plus connu et pour nous du plus important des anciens peuples sémites, devait en effet nous indiquer les traits généraux qui caractérisent cette branche de la famille humaine, regardée souvent aujourd'hui comme la gardienne et la propagatrice privilégiée du dogme de l'unité de Dieu. Qu'une telle gloire lui ait constamment et exclusivement appartenu, c'est une assertion dont nous ne pouvons répondre; néanmoins nous accordons aux habiles gens qui l'ont produite que cette race, pleine de disparates, a montré avec de fâcheuses tendances à l'idolâtrie une aptitude particulière à concevoir le monothéisme. Non-seulement le peuple juif l'a sans interruption professé dans ses livres sacrés, et y est revenu sans cesse malgré des égaremens accidentels, mais jusque chez ces nations étrangères qu'il frappait de ses anathèmes l'idée d'un créateur unique et d'un souverain maître se faisait jour à travers toutes les illusions d'une superstition crédule. Il y avait bien autour du royaume d'Israël ce qu'un auteur appelle encore une Palestine païenne. Les Chananéens honoraient la nature ou le soleil dans Baal. Chez eux comme chez les Philistins, et surtout à Sidon, Astarté avait des autels. Moloch était le dieu des Ammonites, et Dagon, divinité syrienne, recevait de pieux hommages dans les murs d'As-

calon; mais la forme de l'idolâtrie recouvre et défigure parfois des idées théologiques saines et pures dans leur principe. Plus d'une idole cache un Dieu. Il y avait par exemple plusieurs Baal, et ce nom paraît avoir quelquefois désigné le Dieu supérieur à tous les dieux. Puisqu'à Salem, dès le temps d'Abraham, un prêtre-roi rendait gloire au créateur du ciel et de la terre, il est permis de supposer que dix-neuf siècles plus tard ces heureuses exceptions au polythéisme général n'avaient pas disparu, et que la nationalité juive n'avait pas confisqué les idées d'unité divine. Si la vue du ciel les avait révélées aux pasteurs de la Chaldée, le génie oriental, qui change si peu, n'avait pas dû les rejeter comme un préjugé d'enfance. Le livre de Job nous les montre répandues dans l'Idumée avant même que Moïse eût écrit. Plus tard, quand les conquêtes d'Alexandre et celles des Romains eurent mêlé les nations, les Juifs eux-mêmes, ce peuple voyageur qui courait de Babylone à Rome et d'Antioche à Alexandrie, ont-ils pu ne pas propager sur leur route quelque chose de leur croyance fondamentale? Enfin les hérésies que le pharisaïsme se vantait de combattre, ces sectes et ces écoles qui se formaient dans l'intérieur ou le voisinage d'Israël, ces prophètes ou ces docteurs qui se produisaient de toutes parts et au-dessus desquels devait s'élever l'enseignement incomparable de l'Emmanuel de Bethléem, ne venaient point prêcher au monde la pluralité des dieux. Ces mouvemens de l'esprit sémitique, réveillé d'un long sommeil, étaient autant d'efforts, soit pour réagir contre la décadence et la corruption des croyances primitives, soit pour tirer de symboles vieillis une théologie plus élevée et plus digne de la Divinité. Le christianisme lui-même, si on le considère un moment comme une simple doctrine, n'était pas autre chose, et quoique le dogme de la trinité mal compris ait quelquefois effarouché un monothéisme étroit et rigoureux, la prédication évangélique, dans sa redoutable guerre au paganisme, devait accréditer l'idée du Dieu unique et suprême parmi ceux mêmes qu'elle ne convertissait pas.

IV.

Si, même en histoire, nous aimons à nous guider par le texte de l'Écriture, ce n'est pas qu'avec sa précision apparente il ne prête à plus d'une équivoque. On ne sait jamais bien si les termes en doivent être pris littéralement ou figurément, si par exemple certains noms propres désignent des individus ou des peuples. N'importe : nous nous en tenons à la lettre, et, suivant le commun usage, nous entendons par sémites les descendans de Sem, le fils

aîné de Noé. Sem fut l'arrière-grand-père d'Héber, trisaïeul de l'aïeul d'Abraham, et de l'un et l'autre est venu le nom des Hébreux. Comme ces dix générations ne se réduisent pas chacune à une tête unique, il y eut, on le conçoit bien, d'autres sémites que la lignée d'Abraham. Ainsi le second fils d'Héber, Yectan, a donné son nom à la tribu des Yectanides, mentionnée dans l'histoire. Cependant les deux grandes et inégales divisions de la race sémitique, du moins les plus connues aujourd'hui, les Juifs et les Arabes, aiment également à tenir Abraham pour leur ancêtre, et la science est d'accord pour regarder l'Arabe du désert comme le véritable sémite, comme le type de cette race nomade, pastorale, poétique, rêveuse, guerrière et déprédatrice, que nous avons si bien appris à connaître en Algérie. Ce n'est pas que l'on puisse prouver que les *Ariba*, habitans primitifs de l'Arabie, aient été tous du sang de Sem : l'Écriture elle-même dissémine jusque sur leur territoire les enfants de Cham; mais ceux-ci ne tardèrent pas à disparaître, soit en se fondant parmi les nouveaux venus, soit en se retirant à l'est, en Éthiopie, ou dans le nord de la Syrie. A la naissance de Jésus-Christ, les races sémites dominaient donc depuis longtemps sur tous les points de l'Arabie; mais, tandis que les Yectanides avaient de bonne heure prospéré et même régné dans l'Yémen, le nord et la région de La Mecque étaient soumis à des tribus réputées de la descendance d'Abraham. Ce sont celles qui ont fini par prévaloir généralement, surtout depuis Mahomet, qui était de la même race.

Ici encore la Bible peut venir en aide à la tradition nationale. On sait qu'elle ne distingue que deux enfans d'Abraham, quoiqu'elle lui en attribue beaucoup d'autres, mais en les vouant à l'oubli. L'un est Isaac, le fils de Sara, le père de Jacob et de tout Israël; David et Marie étaient de son sang. Le second est Ismaël. Ce que l'Écriture raconte de l'enfance de ce fils d'Agar est le sujet d'un double récit, qui aurait probablement besoin d'être réduit à un récit unique pour cesser d'être contradictoire. Toutefois, en adoptant la version la plus connue et la plus touchante, celle que les arts ont si souvent représentée, il reste textuellement établi que l'Égyptienne Agar, forcée de fuir la tente de son maître, alors au sud de la Palestine, dans le voisinage d'Hébron, prit la route de sa patrie, qui, par Kadesch, la conduisait vers le désert de Pharan, au nord de l'Arabie-Pétrée. Soit qu'un ange l'ait sauvé, soit qu'il ait été rappelé par Abraham, Ismaël rentra en grâce auprès de son père, car c'est lui qui, avec Isaac, le mit au tombeau; mais en même temps il épousa une Égyptienne, devint puissant *entre Havila et Schur*, c'est-à-dire dans cette portion de l'Arabie qui sépare la Palestine de l'Égypte, et il fut père de douze chefs qui ont donné dans ces parages leurs noms à des villes et à des châteaux.

Il est encore possible de suivre géographiquement l'histoire d'Agar et de son fils, et il n'y a point de conjecture téméraire à supposer que les ismaélites aient conservé, aussi bien que les enfans de Jacob, le premier dogme de la religion naturelle et révélée tout ensemble qui se personnifie dans Abraham. Sur eux aussi Dieu avait ses desseins. « Levez-vous, prenez l'enfant, disait à Agar l'ange dans le désert, et tenez-le par la main, parce que je le rendrai chef d'un grand peuple. » (*Gen.*, XXI, 18.) C'est la prédiction que les Arabes ismaélites ont prétendu accomplir. Ils savaient que, suivant un autre verset, le fils aîné d'Abraham devait *dresser son pavillon vis-à-vis de tous ses frères* (XVI, 12), et ils ne croient pas avoir fait mentir les livres saints.

Mais d'après eux c'est plutôt par une inspiration intérieure que par une révélation surnaturelle qu'Ibrahim, l'*ami de Dieu*, comme ils le nomment, avait été amené à l'idée du Créateur invisible et tout-puissant. Confirmé dans sa foi par plus d'un miracle, il alla, disent-ils, prêchant la vérité et poursuivant l'idolâtrie en Babylonie, en Syrie, en Palestine, en Égypte. C'est de là qu'il ramena son esclave Agar, dont il eut un fils. Pour satisfaire à la jalousie de Sara, il conduisit, par un commandement divin, la mère et son enfant au lieu où longtemps après fut bâtie La Mecque, et il les y laissa. La solitude était aride et désolée; mais Ismaël frappa du pied, et une source jaillit : c'est la fontaine de Zemzem. Ce prodige désigna Ismaël au respect de tous. Abraham vint le retrouver plus d'une fois, et c'est lui, non Isaac, qu'un jour il fut sur le point d'immoler pour obéir à Dieu. C'est ce fils, personnage élu comme son père, qui fut le chef d'une race ou d'une sorte de dynastie que la science très hasardée des généalogistes conduit jusqu'à un certain Adnan, né moins d'un siècle avant Jésus-Christ, mais ancêtre authentiquement reconnu de Mahomet.

Ces légendes et d'autres plus étranges sont l'œuvre des siècles. L'islamisme a pu les compliquer rétroactivement de détails de plus en plus fabuleux, mais on peut très bien admettre que, lors de l'ère chrétienne et même auparavant, les tribus appelées aussi par l'Écriture *ismaélites*, celles dont une caravane avait acheté Joseph pour le vendre à Putiphar, persistassent à se croire les dépositaires par excellence de la tradition d'Abraham. Cette tradition, qui n'était pas corroborée par une discipline et une institution aussi fortes que l'établissement mosaïque, ne les avait pas préservées des fictions et des pratiques de l'idolâtrie. Les autres tribus arabes en étaient encore moins exemptes, et le christianisme lui-même n'avait fait qu'effleurer les préjugés obstinés de ces nations sœurs de la nation israélite.

Généralement l'Asie s'est toujours montrée rebelle à l'influence

de l'Évangile. On parle souvent des grandeurs de l'église d'Orient; mais, outre qu'elles ont été périssables, et que depuis huit siècles la foi chrétienne a perdu dans ces contrées la domination que six croisades n'ont pu lui rendre, on entend ordinairement par l'Orient chrétien l'Asie-Mineure, qu'avait envahie la civilisation gréco-latine, la Syrie, où la même influence se partageait les esprits avec le néo-judaïsme modifié par l'Évangile, l'Égypte enfin et la côte d'Afrique, où l'hellénisme avait pénétré par la langue et la littérature, où pesait de tout son poids la toute-puissance romaine. Dans aucune de ces contrées, le génie de l'Asie ne dominait pur et sans mélange. Rien dans le Nouveau Testament ne donne une fort grande idée des conquêtes que les apôtres purent accomplir à l'est et au sud de Jérusalem, comparées à celles qui étaient réservées au génie cosmopolite de saint Paul. C'est lui véritablement qui a converti le monde en gagnant les deux maîtresses du monde, Rome et la Grèce. Ses périls et son isolement lors de son dernier séjour à Jérusalem nous montrent, vingt ou vingt-cinq ans après Jésus-Christ, les chrétiens de cette ville comme une minorité faible et tremblante qui feignait le judaïsme pour se sauver. On parle beaucoup dans les premiers siècles des églises de Corinthe, d'Édesse, d'Antioche, de Nicée, d'Éphèse, de Carthage, d'Alexandrie; mais, en admettant même les excursions de propagande un peu légendaire des Pantène et des Barthélemy, on cite au-delà de l'Euphrate peu de siéges épiscopaux qui aient brillé d'un éclat vif et durable. Les prédicateurs de la foi ont assez rarement obtenu en Perse une situation beaucoup meilleure que celle de nos missionnaires en Chine ou au Japon, et quant à ces contrées bordées par le désert, quant à la péninsule arabique, les succès de la propagande apostolique n'y furent ni généraux ni permanens : on y apprit que le christianisme existait, et l'on n'en sut pas beaucoup plus. Ainsi, même après Jésus-Christ, le règne de l'idolâtrie se serait perpétué dans la majeure partie des populations sémitiques, si quelque chose comme une révélation nouvelle n'y eût mis un terme. Heureusement la tradition d'Abraham s'était conservée ailleurs que dans la division juive de cette antique race. Ce que cette tradition renferme d'essentiel et de certain, une critique plus hardie que la nôtre pourra le déterminer. Il y a chez les hommes, et surtout dans les sociétés peu avancées, une disposition qu'on pourrait appeler la tendance à l'incarnation. Elle particularise ce qui est général, met sous le nom d'un individu les forces collectives, et personnifie les époques et les idées. C'est elle qui pousse à l'idolâtrie et au polythéisme, c'est elle encore qui seconde toutes les usurpations et tous les despotismes. Les hommes supérieurs en ont souvent abusé pour exploiter l'humanité. Quelle

part faut-il lui faire dans la tradition de l'Abraham des Juifs et de l'Ibrahim des Arabes? On l'ignore, et probablement on l'ignorera toujours. L'idée exprimée par cette tradition, celle de la croyance et de l'obéissance au Créateur unique, importe seule, et elle s'est perpétuée dans les deux branches du sémitisme. Dans l'une, sans échapper entièrement à des éclipses momentanées, à des déviations accidentelles, elle a prévalu, maintenue par le mosaïsme, modifiée et développée glorieusement par le christianisme. Dans l'autre, elle n'a pas disparu, quoiqu'elle ait été privée de l'appui d'un culte dominant et stable, et qu'elle ait subi le contact corrupteur des fables dont se repaissent l'imposture et la crédulité.

Suivant une des légendes arabes les plus répandues, Abraham, étant revenu voir Ismaël, lui avait dans un de ses voyages communiqué l'ordre reçu du ciel de rebâtir un sanctuaire élevé par Adam, le premier vrai croyant. Lorsqu'ils voulurent, en construisant ce petit édifice, marquer l'angle où devaient commencer à l'avenir de certaines cérémonies, l'ange Gabriel leur apporta une pierre d'une blancheur éclatante. Ce monument est la Caaba, située dans la vallée de La Mecque; cette pierre, noircie par les atteintes du feu, est cette fameuse pierre noire encore aujourd'hui révérée. De temps immémorial, cet oratoire d'Abraham et d'Ismaël, regardé comme consacré au Dieu suprême, *Allah*, était visité par toutes les sectes de l'Arabie. Un respect qui n'est pas sans analogie avec celui des Hébreux pour l'arche et pour le temple de Jésusalem amenait sans cesse dans l'enceinte de ce sanctuaire, comme dans un panthéon, des pèlerins arabes qui venaient là faire leurs prières et ranger les images, objets de leur culte particulier (il y en avait, dit-on, plus de trois cents), autour de la pierre sainte, comme autant de dieux inférieurs et subalternes en présence du Dieu qui n'avait point d'image. Ainsi la Caaba était devenue tout à la fois le monument du monothéisme et de l'idolâtrie, emblème assez fidèle de l'état d'esprit incohérent des populations de la péninsule avant comme après l'ère chrétienne.

La Caaba était restée longtemps isolée dans le désert. Les pèlerins séjournaient sous des tentes. Ce camp devint une ville vers le milieu du v[e] siècle. Le fondateur de La Mecque, Cossay, essaya d'en faire le siége d'une sorte de gouvernement et de donner ainsi plus d'unité et de prépondérance à la religion de la Caaba; mais la société arabe, divisée en tribus sous des chefs dont quelques-uns ont été assimilés à des rois, demeurait dans un état qui tenait à la fois du patriarcat, de la république et de la féodalité. Parmi ces tribus indépendantes et divisées par de fréquentes guerres, les Coraychites dominaient à La Mecque, et une religion qu'on a nommée

avec raison fédérative réunissait sans les confondre les croyances les plus diverses sous l'invocation vague du grand Allah. Il était cependant difficile qu'éclairés par la tradition, l'exemple et la réflexion, quelques esprits de choix ne prissent pas en dégoût les fables absurdes ou grossières qui défiguraient l'antique foi d'Abraham et de Melchisedek. Si le christianisme ne s'était jamais emparé des masses, il avait touché quelques âmes pieuses et sensées. Après la tentative de Cossay, il parut plus d'un personnage qui rêva une régénération religieuse, un retour au pur monothéisme. On cite quatre de ces réformateurs ou orthodoxes qu'on appelait des *hanyfes*, qui furent de la famille ou de l'intimité de Mahomet, et dont la plupart finirent par se faire chrétiens. Un poète très admiré prédit la venue d'un prophète et crut un temps l'être lui-même. De telles aspirations, de tels essais devancent toujours et annoncent l'heureux mortel qui doit satisfaire et représenter son temps et son pays. Tel est le milieu où naquit le fils d'Abdallah, le descendant d'Adnan, le successeur de Cossay, à qui fut donné le nom jusqu'alors inconnu de Mohammed ou le Glorifié.

L'histoire lui attribue tous les dons de l'homme supérieur. Dès sa jeunesse, maître de ses passions, tempérant, chaste, sage, il obtint l'estime, la confiance, la déférence, et sa piété réfléchie se forma dans la méditation et la retraite. Selon l'usage des prophètes, des hommes de Dieu, il allait dans la solitude sonder ses reins et son cœur, et s'interroger sur sa foi et ses devoirs. Il soupçonnait bien sa mission, il croyait entendre des voix; mais il doutait encore lorsque dans un songe il vit l'ange Gabriel, qui lui dit : « O Mohammed, tu es l'envoyé de Dieu! » Cependant il ne se décida que lorsque dans sa retraite, au pied du mont Hira, étant bien éveillé, il crut revoir l'ange sous une forme humaine et entendre de lui les mêmes paroles. C'est là tout le surnaturel de la vocation de Mahomet.

« Croire à un Dieu unique créateur du ciel et de la terre, plein de miséricorde et de bonté, auteur de toutes les merveilles que la nature offre à nos yeux, croire à une autre vie où les bons seront récompensés et les méchans seront punis, prier Dieu matin et soir après s'être purifié par des ablutions, pratiquer toutes les vertus et surtout l'aumône, enfin reconnaître Mahomet pour l'envoyé de Dieu et lui obéir à ce titre, tel était, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, le dogme qui allait régénérer l'Arabie et renverser l'idolâtrie à laquelle elle était livrée. » Tel était l'islam, c'est-à-dire l'abandon à la volonté de Dieu, — la religion des *mouslim* ou musulmans, c'est-à-dire des croyans.

Mahomet avait quarante-deux ans lorsqu'il commença à prêcher autour de lui, et aussitôt il montra son ascendant sur les hommes

en se faisant reconnaître d'abord pour prophète, c'est-à-dire pour inspiré de Dieu, par sa famille et par tous les siens. Deux ans après, il prêcha publiquement; son influence s'étendit au pas de course. Il émut tous les esprits, les uns d'enthousiasme pour sa doctrine, les autres de crainte pour le culte national. Une opposition ardente, qui d'abord persécuta ses amis, menaça bientôt son repos et sa vie. C'est alors, après dix ans de prédication, qu'abandonnant La Mecque, il chercha un asile à Médine, et cette fuite, en arabe son *hégire*, au lieu d'être le signal de sa défaite, commença l'ère de sa puissance. Un parti nombreux, convaincu, fervent, se rangea autour de lui, prit en main sa cause et sa défense, et comme entre Arabes toute contention c'est la guerre, il fallut combattre. Mahomet victorieux rentra en maître dans La Mecque; il effaça toutes les traces d'idolâtrie qui déshonoraient la Caaba, ne respectant que la pierre noire, monument innocent d'une tradition révérée. Aussitôt, avec une rapidité sans exemple, sa religion et son autorité envahirent une grande partie de l'Arabie. Sa volonté n'avait fait de lui qu'un prophète, la nécessité et l'occasion en faisaient un capitaine. Il devint un législateur, un souverain, sans un seul moment invoquer une autre autorité que l'inspiration qui l'animait. Il y avait trois ans qu'il jouissait d'un pouvoir presque illimité lorsqu'il mourut avec beaucoup de fermeté, de calme et de douceur. Jamais révolution aussi grande et aussi complète ne s'était faite aussi promptement. L'Arabie y devait gagner en même temps une religion spirituelle, l'unité nationale, et un gouvernement.

V.

Sans prétendre écrire une biographie, M. Barthélemy Saint-Hilaire a fait mieux, il a expliqué la vie de Mahomet, et avec lui on connaît l'homme et son œuvre. Nous n'aurions pu rien ajouter, rien retrancher à un récit raisonné qu'il faut lire tout entier. Nous ne voulions qu'esquisser le milieu dans lequel s'est élevé le fondateur de l'islam et chercher dans cette étude quelques points de comparaison qui puissent éclaircir l'histoire et la philosophie des religions.

Mahomet est un grand homme. S'il y eut un temps où c'était hardiesse que de le dire, le paradoxe serait aujourd'hui d'en douter. M. Saint-Hilaire n'hésite pas à en faire un des plus grands, même un des meilleurs de l'humanité. Après les recherches auxquelles il s'est livré, après les autorités dont il s'est appuyé, on hésiterait à appeler de son jugement. Quoiqu'il paraisse un peu oublier que tous les biographes originaux de Mahomet sont de fervens

musulmans, quoiqu'il semble admettre trop aisément qu'une foi ardente soit compatible avec une rigoureuse justice et une parfaite véracité, nous consentons, sur son témoignage, à voir dans Mahomet non-seulement un de ces hommes faits pour figurer parmi les maîtres du monde, mais encore un de ceux qui ont pu mériter de l'être, parce qu'ils ont été bons. Cette louange lui pourrait être donnée sans restriction, s'il n'eût été que prophète. Sa vie privée jusqu'à l'âge d'un peu plus de quarante ans paraît irréprochable. Sa mission religieuse commence aussitôt, et elle ne nous le montre que sous de nobles dehors; mais le guerrier et l'homme d'état ne tardent point à paraître. La guerre a ses nécessités, la politique a ses licences, et plus d'une fois ses ennemis ont été frappés avec une rigueur qui ferait douter de sa justice et de son humanité, si d'autres actes, où brillent une tolérance équitable et une clémence généreuse, ne rendaient témoignage d'une véritable magnanimité. Dans l'ancien monde et souvent encore dans le nouveau, le pouvoir s'est attribué des droits dont l'exercice se concilie peu avec la perfection morale. Si la guerre et la politique ont complété la grandeur historique de Mahomet, elles ont un peu dérangé sa sainteté. L'une et l'autre ont sans doute contribué à entraîner sa maturité, sa vieillesse même, aux faiblesses dont son jeune âge s'était préservé. On ne peut reprocher bien sévèrement à un homme de l'Asie ses idées sur la polygamie et sur les femmes; mais l'habitude de la domination aura pu seule persuader à Mahomet que l'abus des facilités qu'offraient les lois et les mœurs de sa patrie fût au rang des prérogatives de sa supériorité et de sa mission. Et si, comme le pense M. Saint-Hilaire, la politique est entrée pour quelque chose dans plusieurs de ses treize mariages, c'est une raison de plus de regretter pour sa vertu qu'il ait exercé une autre autorité que celle de la religion. Ce qu'il y a de choquant dans le Coran, ce qui en dépare la noble rédaction, ce sont à mes yeux les deux ou trois versets où la parole même de Dieu accorde à son prophète des libertés nuptiales interdites aux simples fidèles. Que la raison d'état ou une aveugle passion ait dicté ces tristes exceptions, j'y vois l'insolence d'un maître qui sanctifie ses caprices. La toute-puissance conduit là.

Peut-être quelques faits particuliers donneront-ils une plus juste idée de la mesure de louange que mérite le caractère moral de Mahomet. Parmi ses ennemis, on citait Abou-Sofyân, coraychite influent et instruit, un des premiers qui aient su écrire. Il croyait en un seul Dieu et ne croyait pas en son prophète. Il lui avait fait la guerre avec succès. Un des vainqueurs de la journée d'Ohod, il avait souvent dérobé ses caravanes aux attaques des musulmans. Mahomet ne savait ni comment le réduire ni comment le gagner, lorsqu'une

tribu lui ayant annoncé des dispositions à venir à lui, il envoya sur sa demande, pour l'instruire, six missionnaires qui furent trahis pendant le trajet et tombèrent dans une embuscade. Attaqués à l'improviste, trois périrent en combattant, un quatrième fut assommé en voulant s'évader, et les deux derniers, Zayd et Khobayb, furent vendus aux coraychites et mis à mort d'une manière qui rappelle le supplice des martyrs. Transporté de douleur et d'indignation, Mahomet, pour punir Abou-Sofyân comme chef des coraychites d'avoir trempé dans cet acte de cruauté, ordonna à Amr, fils d'Omeyya, de s'introduire dans La Mecque et de le tuer. Abou-Sofyân fut averti, et Amr n'eut que le temps de s'échapper.

Cependant la fortune des armes redevint favorable à Mahomet, et il marcha sur La Mecque avec dix mille hommes. La ville, ainsi surprise, ne pouvait résister. Mahomet permit alors à son oncle Abbâs de monter sur sa propre mule, d'aller trouver les coraychites et de leur conseiller de se soumettre pour éviter une ruine certaine. Abbâs rencontra hors des murs Abou-Sofyân, qui était sorti avec une escorte pour faire une reconnaissance. « Holà! père de Hanzhala, lui dit-il. — Est-ce toi, père de Fadhl? répond Abou-Sofyân, reconnaissant sa voix. Quelle nouvelle? — Le prophète est ici avec dix mille musulmans; il va vous écraser. — Et que faire? — Te rendre à Mahomet; j'obtiendrai ta grâce. Autrement tu seras mis à mort. » Abou-Sofyân monte en croupe sur la mule d'Abbâs, et, suivi des siens, il se rend au camp. Comme il y entrait, Omar, qui faisait une ronde, le reconnaît. « Tu n'as point de sauvegarde, lui dit-il. Louange à Dieu qui te livre entre mes mains! » Il court alors demander à Mahomet la permission de trancher la tête à son ennemi; mais Abbâs l'a suivi, il implore la clémence du maître. « J'accorde sûreté et protection à Abou-Sofyân, dit Mahomet. Demain matin, Abbâs, tu me le présenteras. » Dès que le jour eut paru, Abbâs le conduisit à Mahomet. « Eh bien! dit celui-ci, Abou-Sofyân, confesses-tu maintenant qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah? — Oui, répondit Abou-Sofyân. — Ne confesseras-tu pas aussi, ajouta Mahomet, que je suis l'envoyé d'Allah? — Pardonne à ma sincérité, reprit Abou-Sofyân; sur ce point, j'ai encore des doutes. — Malheur à toi! s'écrie Abbâs. Rends témoignage au prophète, ou ta tête va tomber! » Abou-Sofyân céda et prononça la formule décisive, que répétèrent ses compagnons.

Alors le politique Mahomet ordonna que tout homme de La Mecque qui entrerait dans la maison d'Abou-Sofyân fût épargné, que ceux qui se réfugieraient dans l'enceinte du temple le fussent également, qu'il en fût ainsi de quiconque se retirerait dans la maison du principal compagnon d'Abou-Sofyân, ou qui fermerait les portes

de sa demeure et s'y tiendrait tranquille. Peu après, Abou-Sofyân, assistant au défilé de l'armée musulmane, s'écriait en voyant Mahomet entouré de sa garde d'élite : « Quels sont ces hommes? — C'est, dit Abbâs, l'apôtre de Dieu environné de Mohâdjir et d'Ansâr. — En vérité, reprit Abou-Sofyân, la royauté du fils de ton frère est imposante. — La royauté, répliqua Abbâs, que dis-tu? As-tu déjà oublié que le fils de mon frère n'est pas un roi, mais un prophète? — C'est vrai! » dit Abou-Sofyân, et, devançant la marche de l'armée, il courut à La Mecque engager ses concitoyens à accepter Mahomet pour maître.

Mahomet avait beaucoup de confiance et de tendresse pour Zeïd, fils de Hâritha. C'était un jeune esclave chrétien qu'il avait affranchi, son disciple, son confident et son fils adoptif. Il l'avait marié à sa cousine Zaynab. Elle était d'une grande beauté, et Mahomet, l'ayant un jour surprise seule et dans un négligé qui la rendait plus séduisante, ne put s'empêcher de s'écrier : « Louange à Dieu qui dispose des cœurs! » Zaynab comprit ces paroles et les redit à Zeïd, qui, soit zèle et dévouement, soit inquiétude et jalousie, résolut de la répudier. Il persista dans cette résolution malgré Mahomet, qui tenta de l'en détourner; mais quand Zaynab fut libre, le prophète l'épousa : il avait cinquante-sept ans. Ce mariage avec la femme de celui qu'on appelait désormais le « fils de Mohammed » était contraire aux usages, et des murmures se firent entendre; mais le prophète récita cette parole de Dieu, qui est écrite dans le Coran : « Tu cachais dans ton cœur un amour que le ciel allait manifester, tu appréhendais les discours des hommes, et c'est Dieu qu'il faut craindre. Zeïd répudia son épouse. Nous t'avons uni avec elle, afin que les fidèles aient la liberté d'épouser les femmes de leurs fils adoptifs après la répudiation. Le précepte divin doit avoir son exécution. »

On peut voir dans ces récits comment les mœurs de l'Arabe, les faiblesses et les violences, les ressentimens et l'orgueil de la puissance se mêlaient à la générosité naturelle et à la conviction religieuse dans cette âme forte et passionnée. Et l'on peut voir en même temps comment de quelques épisodes historiques se tirait jadis une tragédie classique, car cet Abou-Sofyân dont Mahomet voulait un moment la mort, ce Zeïd dont il aima la femme, ne sont pas moins que le Zopire et le Seïde de Voltaire.

Il ne faudrait pas cependant que ces disparates et ces fautes dont n'est exempte peut-être la vie d'aucun des grands hommes de l'histoire ramenassent Mahomet au rang de ces séducteurs qui ont volontairement abusé l'humanité. Dans son rôle de révélateur, il a certainement porté la vertu indispensable, la sincérité. Il avait foi

dans sa mission. M. Saint-Hilaire va jusqu'à refuser de croire au succès de l'imposture en ce monde : c'est, à ce qu'il semble, pousser trop loin la réaction contre Voltaire et Montesquieu, qui voyaient la politique au berceau de toutes les religions; ce serait flatter les hommes que de dire qu'on ne peut les tromper. La grandeur même échappe rarement au charlatanisme et ne dédaigne pas toujours de descendre à la fourberie. Est-ce dans notre siècle qu'on peut prétendre que le génie ne se soit jamais mésallié au mensonge? Le vrai, c'est que la fausseté absolue est rare; mais l'absolue sincérité n'est pas commune. Cromwell n'était pas tout hypocrisie, ainsi qu'on l'a dit longtemps; mais comment prétendre qu'il ne fût pas hypocrite? Rayons même ce dernier mot, accordons que l'hypocrisie ne se rencontre pas aussi souvent que le veulent certains incrédules; mais la fraude pieuse se retrouve tous les jours, et ce serait beaucoup s'avancer que d'en déclarer Mahomet incapable. Il est extrêmement malaisé de distinguer dans le langage d'un révélateur où finit la pure vérité, où commence la fiction qu'il croit licite. M. Saint-Hilaire, en faisant toutes les réserves convenables, compare Mahomet à Socrate. Socrate est mort pour avoir trop dit la vérité; cependant peut-on bien, dans son enseignement, discerner sans hésitation le sérieux et l'ironie? Tout chef de secte ou d'école se permet au moins les artifices du langage, et de tous les artifices le style figuré est le plus usité : lorsqu'il s'en sert, quel prédicateur ou quel philosophe se croit obligé d'en avertir? Or qui n'en avertit pas s'expose à tromper ses auditeurs. Lorsque Socrate parle du génie qui le pousse ou l'arrête, des voix qu'il entend et qui décident de ses actions, s'il parle au propre, il se vante d'une inspiration ou il s'arme d'une hallucination pour se dire inspiré; peut-être aussi veut-il exprimer par figure cette idée plus simple, que le philosophe entretient un commerce invisible avec la Divinité, ou cette idée plus simple encore, que Dieu exerce une action directe sur notre âme, ou enfin l'idée la plus simple de toutes, que l'âme humaine est d'origine divine. Mahomet ne pouvait plonger dans sa conscience d'un regard aussi profond que le faisait Socrate. J'ignore ce qu'il pensait au fond de ses communications avec le ciel; mais, en lui accordant qu'il croyait annoncer aux hommes le vrai Dieu et la vraie manière de l'adorer, je ne voudrais pas jurer qu'il se fît scrupule de donner à ses révélations plus de puissance en ajoutant à leur prestige. Il pouvait se croire en droit de prêter à la vérité la forme la plus persuasive, celle qui devait le plus frapper les imaginations des hommes de l'Orient. Ils sont rares, ceux qui, pensant avoir pour eux la vérité, ne se sentent pas autorisés à mentir pour elle.

Ce qui plaide le plus pour la véracité de Mahomet, ce qui oblige

même à le placer, à tout prendre, parmi les plus sincères des instituteurs du genre humain, c'est le peu d'usage qu'il a fait du surnaturel. Un songe et une hallucination, c'est à peu près toute la part du prodige dans les titres de sa mission. Or il croyait aux songes comme son pays et son temps, comme presque tous les saints, enclins souvent à prendre leurs rêves pour des visions. Rêvait-il encore lorsqu'il revit l'ange Gabriel? C'est probable, et cette illusion suffit pour qu'il attribuât désormais au même messager céleste les paroles intérieures qu'il n'entendait qu'avec un trouble fébrile, et qu'il révélait ensuite avec l'autorité d'un prophète. Il n'ignorait pas les miracles que raconte l'Écriture sainte; il croyait à ceux de Moïse, à ceux de Jésus-Christ. Il se dit à beaucoup d'égards le propagateur, le continuateur de leurs enseignemens. — Le Coran confirme, dit-il, les Écritures. — Et cependant il reconnaît humblement qu'il n'a pas le don des miracles; il ne le regrette pas, il semble même le regarder comme un don dangereux qui n'a point sauvé ses devanciers ni persuadé leurs ennemis. Il traite avec mépris ceux qui lui demandent des prodiges. Il aurait donc voulu que l'islam fût une religion sans miracles. C'est assurément ce qu'il y a en lui de plus élevé et de plus extraordinaire.

VI.

Je ne sais si Luther lui-même fut aussi sobre de recours au surnaturel que le Mahomet de M. Saint-Hilaire. Il n'y a presque de merveilleux dans sa mission et son œuvre qu'une communication intime et spirituelle avec Dieu. C'est par cette voie que le Coran est descendu du ciel, que l'esprit fidèle, l'ange Gabriel, l'a déposé sur son cœur. Le Coran est ainsi l'ouvrage de Dieu, qui l'a envoyé au prophète avec sa science. Mahomet est l'interprète du ciel, mais il n'est qu'un homme envoyé de Dieu. Il n'est qu'un homme, il n'est pas le premier des apôtres. Il est le successeur des prophètes, de Moïse, de Job, de Jonas, de Jésus; il vient confirmer les Écritures, surtout le Pentateuque et l'Évangile.

Le mot de *coran* signifie récitation. C'est le recueil des paroles de Mahomet, révélations, prédications, explications, telles qu'elles échappaient à son esprit, tour à tour ému par l'enthousiasme ou guidé par le calcul, et telles que les recueillait la mémoire fidèle de ses amis ou de ses auditeurs. Une récension exacte en fut faite après lui par Zeïd, qui avait eu toute sa confiance, et soigneusement revisée par ordre du calife Othman; elle est devenue le texte accepté depuis l'an 33 de l'hégire, et sur l'authenticité duquel aucun doute légitime ne s'est élevé. C'est une collection sans ordre

de discours ou de propositions détachées sur Dieu, sa loi, son culte, son prophète, sur des questions de morale, de législation, et même sur des circonstances de la vie de Mahomet. La confusion y répand de l'obscurité. Malgré de nombreuses redites, la brièveté de la rédaction laisse beaucoup de prise au commentaire. C'est, dit-on, un modèle de style et le chef-d'œuvre de la littérature arabe; ce n'en est pas moins un livre mal composé, ou plutôt ce n'est pas un livre. La lecture en est difficile et fatigante, et jamais peut-être aucun ouvrage d'esprit n'est sorti de la main des hommes qui eût obtenu autant d'influence et de popularité. Notre Écriture sainte elle-même tient moins de place dans l'esprit des fidèles que le Coran dans celui des musulmans : elle est, dans le courant de la vie, moins présente aux catholiques et gouverne moins immédiatement leur raison et leur volonté.

Il y a de belles choses dans le Coran, il n'y faut pas chercher toutefois la métaphysique, ni même la poésie. Rarement des traits brillans ou des idées profondes en interrompent la monotonie un peu superficielle. En aucune chose, la pensée dans Mahomet ne marque par l'originalité. En revanche, le Coran offre peu de ces idées risquées et scabreuses qui ont compromis la réputation et la gravité du mahométisme. On n'y aperçoit point d'autre fatalisme que la soumission à la Providence. Le fanatisme et l'intolérance appartiennent aux sectateurs du Coran plus qu'au livre lui-même. Le salut y est promis à tous ceux qui, musulmans, juifs, chrétiens ou sabéens, croiront en Dieu et au jugement dernier en faisant le bien, et l'on y lit ces belles paroles : « Ne faites point de violence aux hommes à cause de leur foi. » Enfin tout le monde parle de ces sensualités qui prêtent pour les croyans un attrait profane à la vie future; néanmoins le Coran se borne à dire que, parmi les délices du séjour de la béatitude, les justes trouveront des *épouses purifiées :* c'est le mot du texte. Il est vrai que le style s'émancipe une ou deux fois et parle « de vierges aux regards modestes, aux grands yeux noirs, et dont le teint aura la couleur des œufs de l'autruche; » mais il n'est question que de leur présence, et maint passage annonce aussi des jardins où des fleuves rouleront des coupes d'une eau pure, des habits de soie et des bracelets d'or ornés de perles. Est-ce là autre chose que des figures? N'est-ce pas le cas d'appliquer cette distinction que fait Mahomet lui-même entre les versets qui renferment des préceptes évidens, qui sont la base de l'ouvrage, et les versets allégoriques auxquels s'attacheront ceux qui auront du penchant à l'erreur et qui feront schisme en les interprétant? L'indescriptible paradis n'a jamais été peint que sous une forme allégorique, et les symboles qu'on a choisis

pour en donner une idée ont été empruntés au goût et à l'imagination des peuples qu'on voulait séduire. Oublie-t-on sous quels traits l'église s'est reconnue elle-même dans le Cantique des cantiques?

Nous avons donc peu de chose à contester à l'admiration que le Coran inspire à M. Saint-Hilaire. On ne peut le lire sans être touché d'une morale si pure et si élevée, d'une foi si pleine et si vive dans la puissance et la bonté de Dieu, des sentimens d'humanité et de charité qui respirent dans toutes les pages. On peut trouver ailleurs des choses plus saisissantes et plus neuves, mais rarement de meilleures et de plus édifiantes. Cette absence même de recherche et d'ornement, cette calme confiance dans les vérités générales d'une religion qui ne les relève ni ne les compromet par des nouveautés particulières et surprenantes, donne une haute idée de celui qui a conçu l'espoir de remuer et de convertir le monde avec si peu. La grande originalité de Mahomet est de n'être pas un penseur original et malgré cela d'avoir créé une secte immense qui se distingue par la ferveur et l'opiniâtreté. Qu'est-ce en effet en substance que la religion de Mahomet? Il répond lui-même : « Celle d'Abraham, qui crut en l'unité de Dieu et refusa de l'encens aux idoles. C'est la doctrine d'Ismaël, de Jacob, de Moïse, de Job, de David, des prophètes, de Jésus lui-même, le fils de Marie, l'envoyé et le verbe du Très-Haut, mais dont il ne faut pas dire qu'il soit Dieu ni fils de Dieu; Dieu est un, il se suffit à lui-même. Abraham n'est ni juif ni chrétien; il était orthodoxe, musulman, adorateur du vrai Dieu. Tel est le prophète et tels sont ses disciples. »

On voit que l'islamisme en soi, et considéré comme une hérésie du christianisme, ainsi qu'on l'a défini souvent, se réduirait à une sorte d'unitairianisme théorique et pratique, ou plutôt ce serait presque la religion primitive antérieure à toute révélation surnaturelle; c'est la religion révélée la plus voisine du pur déisme qui ait jamais été enseignée au monde. Maintenant n'est-ce pas un fait historique assez digne d'étonnement qu'un homme ait aspiré et réussi à convertir et à dominer une grande nation en vertu d'une religion aussi dénuée de dogmes, de rites et de merveilleux que l'islamisme? Avec des ressources si restreintes, il a créé un culte très étendu et très vivace, qui a déjà duré plus de douze cents ans, qui s'est peu altéré dans le cours de cette longue existence, qui règne sur près de cent millions d'hommes, qui se maintient en face de l'Europe civilisée et chrétienne, et qui n'a pas cessé de s'étendre en Afrique et en Asie. On remarque qu'aucune des sectes de l'univers n'est aussi fidèle que la secte mahométane. L'apostasie lui est presque inconnue. On ajoute qu'au sein d'aucune religion l'incrédulité n'est aussi rare.

C'est pourquoi la résistance de la foi musulmane a fatigué nos infatigables missionnaires. On n'essaie guère de convertir les Turcs. Nous possédons depuis trente-cinq ans un empire arabe; nous avons tenté d'y propager tout, excepté notre religion. Jamais au sein de notre clergé lui-même l'idée n'a pris naissance d'aller évangéliser nos sujets sarrazins à l'ombre du drapeau tricolore. On a trop bien senti que ce serait se briser contre le roc et poursuivre une dangereuse chimère. Notre premier soin au contraire a été de protéger la religion des Arabes, et nous leur avons bâti des mosquées, quoique ce soit un péché grave, et même, je crois, un cas réservé qui ne peut être absous que par le pape.

Ce phénomène d'une foi si simple et si persistante, peut-être unique dans l'histoire religieuse de l'humanité, est certainement à la gloire de Mahomet, et il ferait même assez d'honneur à la nation sémite qui l'a offert au monde, si elle n'avait pas en partie compromis la persévérance et la fidélité de sa croyance par les préjugés puérils et odieux qu'elle y a mêlés avec le temps. Elle n'est point retombée dans l'idolâtrie, mais elle a prêté l'oreille à plus d'une légende miraculeuse que Mahomet n'a jamais autorisée, et son goût pour les talismans l'a conduite à attacher une vertu magique à des rites ou à des objets que rien ne sanctifie. Enfin de ce Coran, code de liberté morale et de fraternelle mansuétude, les musulmans sont parvenus à déduire le fatalisme, l'intolérance, le fanatisme persécuteur; à côté de ses prescriptions d'une austère pureté, ils ont su découvrir des encouragemens aux sensualités des nations ou des sectes les plus corrompues. Ces déviations, ces dégradations doivent assurément être moins imputées à la religion de l'islamisme qu'aux nations qui l'ont reçue : celles-ci en effet appartiennent pour la plupart à une race des plus indomptables, des plus rebelles à toute nouveauté, à toute réforme. Entre les Arabes des temps antérieurs à Mahomet et ceux de nos jours, l'analogie ou plutôt la ressemblance est frappante. Ce n'est pas la moindre merveille de la vie de Mahomet que d'être parvenu à opérer en si peu de temps une révolution religieuse chez un peuple si réfractaire aux révolutions. Il a fait plus : il a donné une telle impulsion au génie des siens que du même coup cette race, dissoute en peuplades errantes, en tribus éparses, est devenue une nation puissante, et le mouvement qui procédait de lui, secondé par ses habiles successeurs Aboubekr et Omar, a produit une brillante monarchie, celle des califes, que n'a jamais égalée celle des hôtes de Stamboul. En même temps une littérature a pris naissance; on n'a commencé à écrire des livres arabes que dans le siècle de l'hégire. Bientôt le goût et l'étude des sciences gréco-latines se prononça parmi ces

esprits si éloignés de la culture de l'Occident par leur éducation, leurs habitudes et leurs penchans. Un savoir qui prouvait beaucoup d'étude et de pénétration, quoiqu'il n'ait rien produit d'original et de durable, s'éleva parmi ces anciens pâtres du désert, et lorsque, toujours sous l'influence des mêmes causes régénératrices, l'Arabe fit succéder aux guerres locales les guerres de conquêtes, et qu'envahissant l'Afrique septentrionale il porta ses armes victorieuses en Italie, en Espagne, en France même, il parut un moment disputer aux Germains, avec la possession de l'Europe occidentale, le sceptre de la civilisation future.

Par un phénomène non moins singulier, toutes ces grandes manifestations de la race arabe n'ont duré que peu de temps. En six ou sept siècles environ, la monarchie des califes, l'unité nationale, la lumière des sciences et des lettres, l'esprit de conquête, l'esprit politique, tout a décliné et bientôt disparu. Peu à peu les Arabes ont cessé de compter comme puissance, ils sont retombés graduellement dans une situation sociale comparable sous plus d'un rapport à celle de leurs ancêtres des temps bibliques. Ces *sunnyites* de l'Arabie-Pétrée, milice dévouée de Mahomet et d'Omar, qui ont donné leur nom aux Sarrasins (*Saraceni*), et par eux régné de Bagdad à Cordoue, se retrouvent presque tels qu'ils étaient il y a douze siècles, sous la tente de ces pasteurs armés qui semblent aujourd'hui si loin de pouvoir former une nation et produire un gouvernement.

Comme les Arabes sont restés fidèles à l'islam, l'on a souvent pensé que leur religion était pour beaucoup dans cette décadence. Cependant l'établissement de cette religion a été le signal de leur grandeur : elle est certainement par sa théologie et sa morale digne des peuples les plus civilisés. Peut-être exagère-t-on en général l'influence politique des religions. Naturellement toute religion se donne pour parfaite et prétend par conséquent à l'immobilité. C'est un élément social qu'on peut appeler stationnaire. C'est pour ainsi dire en dépit d'elle-même qu'une religion se transforme et se plie aux progrès et aux nouveautés. Les mahométans ont peut-être moins qu'aucune secte modifié leur croyance et leur culte; mais cette stabilité pourrait être un effet plutôt qu'une cause. Les sociétés musulmanes ont des vices auxquels la religion n'a pas touché, mais qui ne viennent pas d'elle, l'esclavage, la polygamie, l'absolutisme endémique dans une grande portion de l'Asie. Enfin la race sémitique ne paraît avoir qu'une quantité limitée de mouvement intellectuel et moral. Il est arrivé d'ailleurs à l'islamisme un grand malheur qui a contribué à le perdre de réputation : c'est d'avoir été embrassé par ces Tartares du Turkestan qui, en servant sous les

Sarrazins, apprirent d'eux à les vaincre, et, en marchant sur le centre de l'empire grec, héritèrent à main armée de la moitié du monde romain. Les Turcs ont quelques qualités, encore bien sont-elles en déclin, le courage par exemple et une certaine aptitude au commandement; pourtant une évidente infériorité d'intelligence, un fonds d'insensibilité et de stupidité orgueilleuse en font des maîtres corrupteurs et abrutissans. Ils ont fait de leur religion le symbole de l'inertie et de la tyrannie; ils ont humilié, abaissé les Arabes, qui les redoutent et leur échappent, et quoique dans notre siècle on ait cru apercevoir les symptômes d'une réaction de la nationalité arabe contre la domination des Ottomans, ce ne sont encore que des indices bien vagues; une grande incertitude règne encore sur la portée de ces faibles oscillations, et l'avenir du monde mahométan reste un problème digne d'exercer la sagacité de ceux qui osent risquer des prédictions sur les destinées des sociétés humaines. Il semble chimérique d'espérer d'ici à longtemps un progrès sérieux pour les nations musulmanes; rien n'est plus hasardé non plus que le pronostic souvent exprimé de l'anéantissement de leur informe puissance et surtout de leur religion. Allah ne cessera pas d'être Dieu, et Mahomet restera longtemps encore son prophète.

Trois questions pleines d'inconnu nous paraissent donc ressortir des réflexions précédentes, et elles mériteraient d'attirer l'attention pénétrante de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

Comment une foi aussi simple, aussi dénuée de prestige que l'islamisme, a-t-elle pu s'emparer aussi rapidement, aussi puissamment de l'esprit d'une nation nombreuse qui n'était point organisée en société politique? Comment a-t-elle pu devenir et rester la croyance persistante et passionnée de cent millions d'hommes?

Comment une révolution religieuse locale a-t-elle produit au dedans et au dehors de promptes et vastes conséquences politiques et militaires, qui ont amené des créations, des changemens et des destructions d'empires, et affecté pendant plusieurs siècles le sort du monde?

Comment ensuite ces conséquences se sont-elles atténuées, effacées, en telle sorte qu'il en est resté peu de vestiges, que les Arabes ont paru revenir au point de départ tout en conservant leur religion, et que l'on peut douter que leur état social et politique fût aujourd'hui fort différent si Mahomet n'eût pas existé?

VII.

Le mahométisme, de l'aveu de son fondateur, est la religion d'Abraham, dont le temps, au dire de Bossuet, est le temps de la

« loi de nature. » On peut donc admettre que le mahométisme est dans son fond la religion naturelle, c'est-à-dire un théisme simple, la foi dans un Dieu créateur et dans la vie future. Par là, il est pur du polythéisme des croyances païennes, du panthéisme, dont on retrouve les traces dans les traditions des brahmanes, du nihilisme, qui constitue la dogmatique du Bouddha. Il est ainsi supérieur aux trois fausses religions les plus célèbres et les plus étendues de l'univers. On doit comprendre maintenant pourquoi il a obtenu de la part d'un philosophe comme M. Saint-Hilaire une bienveillante équité que plusieurs appelleront de l'indulgence.

Pour le fond en effet, un théisme naturel ne diffère point de la philosophie spiritualiste que M. Saint-Hilaire professe. Sous les traits mêmes de l'islam, il est pour lui plus près de la vérité que les systèmes hasardeux renouvelés de Démocrite, d'Épicure ou de Spinosa, qui cherchent à se saisir de l'esprit du siècle. Cette religion est pour lui plus philosophique que plus d'une philosophie. Peu lui importe que, soit artifice, soit illusion, Mahomet ait dit l'avoir reçue de Dieu par la voix d'un ange. Il aurait de sa propre bouche annoncé les prodiges que les croyans attribuent à sa mule ou à sa colombe, que ces additions emblématiques ou fabuleuses inquiéteraient peu notre philosophe; elles seraient le signe et comme le vêtement obligé d'une religion, c'est-à-dire d'une prédication populaire, d'une croyance commune à toute une nation. Ces sortes de légendes distinguent toute doctrine qu'elles accompagnent d'une doctrine de philosophe, fruit de l'étude et de la méditation individuelles: elles ne touchent en rien à la substance, elles ne compromettent point la vérité du dogme, et des fictions mêmes sont innocentes si elles sont les seules conditions auxquelles un peuple accepte la vérité.

C'est là ce qui ressort d'une introduction importante dans laquelle, avant de parler d'une religion en philosophe, M. Saint-Hilaire a voulu s'expliquer catégoriquement et définitivement sur les rapports entre la religion et la philosophie. C'est un morceau composé avec une franchise et une conviction qui touchent profondément, et que seconde un talent simple, mâle et élevé; le style a toutes les qualités de la pensée. L'auteur n'a peut-être jamais mieux écrit. La solution qu'il donne à la grave question qu'il se pose est pleine de sagesse. Il faut l'accepter, tout au moins comme un bon conseil, surtout si Voltaire a eu raison de dire que la paix

Est d'un prix aussi grand que la vérité même.

Je vais plus loin : la vérité se rencontre à chaque page de cette remarquable introduction. L'auteur y dit une foule de choses justes,

et ces choses justes sont décisives dans les limites où il se renferme. En un mot, ce qu'il a dit est excellent; mais peut-être n'a-t-il pas tout dit.

La thèse qu'il soutient est un vœu qu'il exprime. Il voudrait qu'un accord sérieux et durable s'établît entre la religion et la philosophie; il ne leur conseille pas une alliance. La philosophie doit garder une indépendance absolue, la religion ne peut lier son autorité aux exigences de la liberté; mais pourquoi se combattraient-elles et n'auraient-elles pas l'une pour l'autre de mutuels égards, un mutuel respect? *Elles sont sœurs*, elles ont le même objet; elles ne diffèrent que par les procédés qu'elles suivent, l'une étant cultivée par des esprits nécessairement isolés, l'autre acceptée et soutenue par des nations entières; toutes deux nécessaires, toutes deux vouées aux intérêts les plus élevés de l'humanité, elles n'ont nulle raison de se nuire entre elles, de chercher à se supplanter l'une l'autre. La suppression de la philosophie par la religion serait une mutilation de l'esprit humain; la substitution de la philosophie à la religion serait, en même temps qu'une tentative impossible, une violence dommageable à la moralité des nations. Aujourd'hui surtout, et en présence des doctrines d'hostilité contre la religion et contre toute religion, la philosophie doit au christianisme vénération, admiration, sympathie.

Ce sont là de sages idées, et il faut les admettre, en tant du moins qu'elles peuvent faire renoncer de part et d'autre à ces agressions violentes, à ces échanges d'invectives que réprouvent également la raison et l'équité. La paix entre les ministres de la religion et les sectateurs de la philosophie est possible et désirable, et si les circonstances ont, comme il le semble, amené entre eux des rapports plus doux, il faut s'en applaudir et travailler de chaque côté à faire durer ce retour de modération et de justice. Cet apaisement est d'autant plus précieux que la paix entre les personnes ne pourrait pas s'appuyer peut-être, autant que le donnerait à entendre M. Saint-Hilaire, sur l'accord entre les choses.

Est-ce en effet parce que la religion et la philosophie ont un objet commun, soit, si l'on veut, l'origine, la nature et la destinée de l'homme, qu'un conflit ne devrait jamais les opposer l'une à l'autre? Quand on étudie les mêmes questions, si l'on ne s'entend sur la manière de les résoudre, la différence devient aisément de l'antagonisme. La médecine et les mathématiques n'ont pas de peine à vivre en bonne harmonie. Il n'en est pas de même entre deux médecines, c'est-à-dire entre deux sciences toutes différentes ayant pour objet commun la guérison des maladies. S'il y avait, s'il pouvait y avoir deux mathématiques, on devrait peu espérer de les

mettre d'accord. N'y eût-il entre la religion et la philosophie que la différence des procédés, chacune trouverait encore le sien le meilleur ou même le seul bon, et par conséquent, sans même s'attaquer, elles se contrediraient. On ne peut répondre d'ailleurs que deux procédés différens mèneraient à des conclusions identiques, et si les conclusions sont opposées entre elles, la religion et la philosophie sont la négation l'une de l'autre.

Dira-t-on que cette contradiction est indifférente, puisque la religion et la philosophie sont des choses également naturelles et nécessaires? L'argument n'irait qu'au scepticisme, car il supposerait l'indifférence à la vérité. Les fausses religions sont une expression du même instinct, du même besoin de croyances surnaturelles, qui paraît un élément nécessaire de toute société. Pourtant dans cette immense partie de l'Asie où règne le Bouddha, où le néant est adoré comme la sainte béatitude, où le nom de Dieu n'est jamais prononcé comme celui d'un père, d'un maître ou d'un juge, au sein de ces deux, de ces trois cents millions d'hommes qui n'admirent qu'une vertu toute négative, anticipation du repos éternel, la philosophie peut-elle être saisie d'un grand respect pour un tel culte, et, se fît-elle une loi de le ménager, peut-elle s'abstenir de lui nier en face ses dogmes les plus chers et de combattre dans les âmes la dangereuse influence d'une doctrine d'anéantissement volontaire?

De même, si l'on exige de la religion une bienveillance presque fraternelle pour la philosophie, c'est apparemment pour la philosophie, quelle qu'elle soit, car, suivant la définition d'un maître, la philosophie est la réflexion dans sa liberté absolue. Or la réflexion peut conduire l'esprit au scepticisme, au panthéisme, au matérialisme. Telle peut être la philosophie d'un temps et d'un pays. Et si elle a droit d'exister au nom de la liberté de la pensée, comment cependant exiger qu'une religion fondée sur une saine notion de la Divinité s'interdise d'attaquer une semblable philosophie dans son principe et dans ses conséquences?

On peut dire que ce sont là des suppositions sans intérêt pour nous. Les cultes chrétiens et les philosophies spiritualistes contiennent des vérités communes et offrent des points de contact qui sont des raisons de s'entendre ou du moins de s'estimer réciproquement. Oui, grâce à Dieu; mais quand nous parlons au nom de la philosophie, nous ne stipulons pas seulement pour le spiritualisme, nous réclamons la liberté de l'esprit humain. Or nous ne pouvons empêcher la théologie de tenir nécessairement l'incrédulité pour le plus grand des malheurs et le plus grave des torts, puisque le salut éternel en dépend. Des philosophes ne pourront jamais légitimement qualifier de même la dissidence et l'erreur. En laissant à la

raison le droit de se juger elle-même, ils infirment autant qu'il est en eux une des maximes fondamentales de la religion même qu'ils ne veulent pas attaquer. Toute la mesure, toute la déférence du monde, ne sauraient faire qu'une philosophie puisse aisément s'expliquer soit sur le fond des questions métaphysiques, soit sur les moyens de connaître la vérité, sans avancer des propositions qui touchent aux bases de la religion révélée. Il n'y a pas d'exemple qu'un philosophe de quelque importance n'ait pas, en écrivant, éveillé l'attention et la défiance des clergés et des théologiens. Le nom de Socrate vient naturellement dans cette question. Je n'admets aucune atténuation en faveur de ses juges; mais, malgré ses ménagemens pour le culte national, on ne peut prétendre que son enseignement fût favorable aux croyances de l'idolâtrie polythéiste. Bien que Platon s'enveloppe tant qu'il peut des allégories du paganisme, l'auteur de l'*Eutyphron* ne peut passer pour un zélateur de la piété envers les dieux d'Athènes. On cite Descartes, qui, dit-on d'ailleurs, avait la foi de son temps. S'il l'avait en effet, son rôle en était bien simplifié, et cependant ce catholique irréprochable n'a cru pouvoir vivre tranquille qu'en pays protestant. Il nourrissait contre les prétentions des théologiens un ressentiment et une aversion qui n'étaient pas sans amertume, il a gardé le silence sur certains points de philosophie naturelle pour se soustraire aux censures ecclésiastiques, et avec tout cela il a rencontré dans l'église une école puissante et vivace qui le réprouve comme un des plus audacieux promoteurs de la liberté de penser, et l'on ne peut dire en effet que les quatre principes de sa méthode soient précisément les principes d'une foi orthodoxe! Leibniz a porté bien plus de réserve et de calcul encore dans ses rapports avec la théologie, il a écrit plus d'une page dont elle a raison de se prévaloir; mais combien y a-t-il de ses principales théories que l'église puisse accepter? Quand il raisonne avec Bossuet sur le rapprochement des cultes chrétiens, l'indifférence sur le dogme se trahit à chaque ligne, et tout semble justifier la réputation qu'il a laissée parmi ses contemporains de *n'avoir été qu'un grand et rigide observateur du droit naturel.*

C'est que, malgré toutes les précautions possibles, toute philosophie libre (et qu'est-ce qu'une philosophie sans liberté?) touche inévitablement aux fondemens de la révélation, non-seulement par sa tendance, mais par ses doctrines, et elle inquiète la religion même en la respectant. Il n'est point nécessaire pour cela que, prenant en main l'arme de la critique, elle déchire à coup de poignard le sein de cette mère désarmée à laquelle l'église se compare éloquemment. Il est encore moins nécessaire qu'elle ait la pré-

tention étrange de se substituer à la religion et de s'organiser en culte public. C'est là une rêverie qu'on ne lui peut imputer. Sans empiétement, sans énormité, sans polémique, la philosophie intéresse, affecte la religion; elle l'ébranle ou la consolide sans le vouloir. Et si l'on prétend que l'une soit toujours telle qu'elle ne puisse nuire ou déplaire à l'autre, et cela réciproquement, ce ne pourra jamais être vrai que pour une certaine école religieuse et pour une certaine école philosophique qu'on aura faites exprès l'une et l'autre pour vivre en paix. Il faudrait plus, il faudrait que la religion et la philosophie se donnassent parole de rester entièrement séparées l'une de l'autre et de s'ignorer mutuellement, l'une étant l'opinion de tout le monde, l'autre l'occupation privilégiée d'un petit nombre de savans qui n'auraient de commerce qu'entre eux. Or il n'en est pas ainsi. D'abord la religion se mêle de philosophie, elle s'enquiert de ce que font les philosophes, et certes elle en a bien le droit : elle est tenue de prémunir les fidèles contre un enseignement, si elle le trouve dangereux. Quant à la philosophie, elle n'existe pas uniquement pour les gens du métier, elle ne se renferme pas dans le cercle des écoles, où d'ailleurs on n'élève pas uniquement des philosophes. Pour penser comme ceux-ci, il n'est pas nécessaire d'être de leur profession, il suffit de les avoir lus. Et encore combien de gens il y a soixante ans ne juraient que d'après Locke sans l'avoir jamais ouvert! La philosophie n'a donc pas besoin d'être constituée en culte public pour posséder, en dehors du culte public, une influence sur l'opinion, car elle parle à tout le monde, elle écrit pour tout le monde. Aristocratique, si l'on veut, par ses recherches originales, elle se popularise par ses livres, elle exerce une action directe ou indirecte sur la société entière; elle fait des révolutions. Comme bien d'autres sciences, elle n'est cultivée que par un petit nombre d'adeptes, et cependant, en tout pays vraiment civilisé, elle entre dans l'éducation de tous les hommes bien élevés, et cet enseignement apparemment n'est pas un abus à supprimer. La philosophie n'est donc pas exclusivement l'affaire des philosophes; il est impossible qu'elle n'obtienne pas dans beaucoup d'esprits place auprès de la religion, qu'elle n'exerce pas, concurremment avec la religion, une influence moins étendue, mais souvent aussi réelle. Toutes deux se partagent inégalement l'empire des esprits; mais elles ne peuvent se le partager sans se le disputer quelquefois.

Maintenant qu'on s'efforce de réduire cette dispute à une concurrence pacifique, que l'on évite scrupuleusement l'agression et le scandale, que l'on cherche même à mettre en lumière les points communs que peuvent offrir la science et la foi, on aura raison, et

M. Barthélemy Saint-Hilaire, avec le bon conseil, a donné le bon exemple. Il a cependant l'esprit trop libre et trop sincère pour n'avoir pas fourni en même temps la preuve que l'accord et l'entente ont leurs limites, et qu'autre est d'écrire philosophiquement, autre d'écrire chrétiennement. Il veut la concorde, il y exhorte, il est maître de sa plume; il a la mesure, la bienveillance, l'habileté, et j'espère que, grâce à la disposition actuelle des esprits, il sera entendu de ceux à qui il s'adresse. De bonnes intentions répondront à ses bonnes intentions; mais enfin quand il dit que les religions sont l'œuvre collective de peuples entiers, que ce sont des peuples qui ont écrit leurs livres, que, même quand elles se personnifient dans un homme, les grandes individualités ne sont que l'expression et le reflet de tout ce qui les entoure et les soutient, lorsqu'il ajoute que la philosophie pas plus que la religion ne peut présenter la vérité d'une manière absolue et définitive, il est bien près de faire de la religion une chose humaine et de lui refuser l'infaillibilité. Si, comme il l'écrit, la philosophie ne connaît pas la *distinction des vérités naturelles et des vérités surnaturelles*, quel point d'appui laisse-t-elle à la religion? Enfin, si la philosophie est comme une religion individuelle, tandis que la religion est la philosophie des nations, que répondre à ceux qui disent plus lestement : « La religion est bonne pour le peuple? » Tout serait facile en effet, si la seule question qui pût s'élever à propos d'une religion était celle-ci : Est-elle utile? est-elle respectable? est-elle belle? C'est cette question seulement que M. Saint-Hilaire paraît avoir en vue. A cette question la réponse est aisée, et quand il s'agit du christianisme, l'affirmative va de soi.

Mais il est une autre question plus grave, plus essentielle, qui surtout, à certaines époques, se pose inévitablement, et la voici : La religion est-elle vraie? Oui, répond le philosophe, dans tout ce qu'elle a de commun avec la philosophie. Sur tout le reste, il se récuse. C'est à merveille, si le bonheur veut qu'il soit également philosophe et chrétien. Autrement nous venons de voir comment la liberté de penser se trahit malgré tous les ménagemens. On peut recourir, je le sais, aux réticences et aux équivoques pour laisser dans l'ombre toute radicale dissidence. Cet art de s'accommoder aux susceptibilités de celui qu'on veut désarmer, d'envelopper sa propre pensée pour la rendre moins blessante, il y aurait trop de sévérité à l'appeler hypocrisie ou mensonge; cependant ces délicatesses sont en effet des réticences et des équivoques, et l'art est toujours bien près de l'artifice. On ne peut guère blâmer la sincérité hardie qui ne voudrait pas s'y astreindre. Il est vrai que le commerce des hommes impose à chaque instant des ménagemens

du même genre. La vie sociale serait impossible si l'on ne savait à propos garder le silence, se tenir à propos sur la réserve, enfin, nécessité plus grave et plus scabreuse, prendre quand il le faut le langage des conventions sur lesquelles reposent les sociétés. Les raisonnemens qui servent à recommander au philosophe de respecter la foi de ses concitoyens diffèrent peu de ceux par lesquels on lui prêche le respect de toutes les institutions sociales, du gouvernement, de la législation. Ces choses-là sont, tout comme les religions, au rang de ces nécessités universelles qu'atteste l'expérience de tous les temps et de tous les lieux. Le bien public, l'intérêt sacré de la justice, de la paix et de la morale, imposent au citoyen de respecter les lois de son pays. Ce respect, au moins en temps ordinaires, doit se montrer et dans ses actes et dans son langage public.

Ici toutefois une distinction se présente naturellement, celle de la pratique et de la spéculation. Dans la conduite de la vie, il n'est pas très difficile de se soumettre aux lois et aux convenances sociales, qui sont des faits respectables en eux-mêmes, y eût-il beaucoup à redire à leur origine, aux principes sur lesquels ils s'appuient, aux conséquences qui résultent de leur existence. Respecter de fait une institution, ce n'est pas la tenir pour excellente, c'est la reconnaître pour nécessaire; c'est préférer un bien relatif ou un moindre mal à un plus grand, et l'on peut de même préférer l'observance d'une religion imparfaite à la profession de l'impiété. Les esprits absolus rejettent de telles transactions, mais la société n'est pas faite pour les esprits absolus.

Par malheur, la pratique n'est pas tout. L'homme a le noble privilége de pouvoir considérer toutes choses du droit de la pure raison, comme s'il était lui-même une pure intelligence. C'est là ce qu'on appelle la spéculation. Sur ce terrain, la vérité absolue reprend ses droits, et la philosophie est essentiellement spéculative. Dans son application aux choses sociales, l'honneur de notre siècle est de penser que la philosophie doit s'élever au-dessus des intérêts, des préjugés et des faits, et tout peser au poids de la justice et de la raison. Et cependant, comme l'écrivain ne peut se scinder en deux personnes, en un philosophe et un citoyen qui n'aient rien de commun entre eux, il lui est encore bien difficile de penser et de parler en toute liberté, et de grands esprits se sont assujettis à la règle de ménager les choses établies. Lorsqu'en publiant l'*Esprit des Lois* Montesquieu écrivait : « Si je pouvais faire en sorte que tout le monde eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, ses lois, qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays, dans chaque gouvernement, dans chaque poste où l'on se

trouve, je me croirais le plus heureux des mortels. » Montesquieu était bien prudent, s'il n'était bien aveugle, car il parlait ainsi de l'ouvrage qui devait commencer à nous rendre insupportables toutes ces choses qu'il dit vouloir nous apprendre à aimer. Un tel exemple serait fait pour donner quelque hésitation sur la rigoureuse loi de la sincérité complète, et cependant je ne sais qui voudrait l'imiter. Dans les choses saintes, cette retenue se justifie mieux. On doit voir toutefois que nous rencontrons ici une de ces situations trop fréquentes dans la vie où deux devoirs différens sont en opposition l'un à l'autre, et où la conscience est obligée de compromettre.

C'est en tenant compte de ces observations qu'il faut comprendre l'exemple et le précepte que nous donne M. Saint-Hilaire. Les théologiens feront bien de déposer leurs grands airs de mépris pour la philosophie; les philosophes feront encore mieux de s'abstenir d'un dédain railleur ou d'une offensante pitié pour l'orthodoxie. C'est en toutes choses au parti de la liberté surtout que l'impartialité et la modération sont commandées. Pour ceux d'ailleurs qui pensent que le christianisme contient sous une forme persuasive et puissante les grandes vérités de la religion naturelle, s'il n'est sacré, il est particulièrement vénérable. Pour les autres, il est tout au moins une doctrine de métaphysique qui a bien des intelligences dans la nature humaine, et il a droit à tout ce qui est dû à la liberté de croire, qui n'est qu'une branche de la liberté de penser. On ne peut donc trop insister sur les devoirs de la raison envers la conscience, ni trop répéter que la prudence, comme la justice, nous prescrit un sincère respect pour toutes les opinions sincères. On peut même se féliciter si les événemens ont ramené d'anciens adversaires à se juger réciproquement avec plus d'équité et de bienveillance; mais il n'en faut pas espérer davantage. Les théologiens ne doivent pas se formaliser si la philosophie ne leur rend pas les armes; les philosophes ne doivent pas s'étonner que la théologie ne les approuve pas. C'est une tolérance mutuelle, non un accord plus ou moins forcé, qu'ils se doivent les uns aux autres. Le véritable intérêt commun de la religion et de la philosophie, c'est l'indépendance.

CHARLES DE RÉMUSAT.

HUIT MOIS

EN AMÉRIQUE

LETTRES ET NOTES DE VOYAGE

1864 — 1865

II.

LA VIE DES EAUX. — LES LACS DU NORD.

New-York, 19 juillet 1864.

Je vois grandir autour de moi l'émotion causée par la guerre (1). Le président des États-Unis vient de faire un nouvel appel aux armes de cinq cent mille hommes. Si dans le délai de cinquante jours les états n'ont point fourni leur contingent, la conscription remplira les cadres. Or il n'est rien que les Américains redoutent plus que la conscription : elle répugne à leurs mœurs, elle blesse leurs principes, elle touche à ce qu'ils ont de plus sensible et de plus obstiné. De tous ceux que le sort désigne, il en est bien peu qui ne se rachètent. La conscription, même ainsi transformée, reste encore un objet d'horreur. Le gouvernement fixe le contingent des états; ceux-ci le répartissent entre les localités : alors commence la chasse au soldat. Les états empruntent, les municipalités s'imposent, les souscriptions affluent, le gouvernement fédéral lui-même offre une prime fixe de 200 dollars par homme. Comme toute chose nouvelle et improvisée,

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

ce système de recrutement est loin d'être sans défaut. Ainsi l'état pourvoit au remplacement des conscrits qui se libèrent, et bien qu'on ne puisse l'accuser d'en faire un commerce déshonnête, puisque le prix de l'exonération est inférieur à la prime de l'engagement, son intervention en cette matière l'expose toujours à des soupçons fâcheux. Les exonérations ont d'ailleurs un caractère provisoire qui ne laisse aucune sécurité. Le citoyen qui s'exonère ne se rachète pas pour l'avenir; il n'échappe pas aux chances des tirages futurs. Le lendemain du jour où le collecteur a reçu son argent en échange de sa personne, le président peut décréter une levée nouvelle et l'appeler à servir une seconde fois. Il fait donc avec l'état un marché sans garantie qui ressemble à un impôt déguisé. Enfin la règle des exemptions légitimes est loin d'être certaine. A vrai dire, les exemptions sont plutôt des faveurs spéciales que des priviléges légaux, et le désordre est si grand que les démocrates peuvent soutenir, en s'appuyant sur des précédens authentiques, que les milices tout entières des états, c'est-à-dire les trois quarts des citoyens valides, sont exemptées de servir dans les armées de l'Union.

Au commencement de la guerre, l'Amérique avait une armée de citoyens : ses commerçans, ses ouvriers, ses laboureurs, s'étaient un beau jour éveillés soldats. Rien de plus beau que ce soulèvement unanime, rien de plus fort, disait-on, que cette armée nationale, composée d'hommes pensans et convaincus. Au premier choc, ils furent dispersés; braves, mais étonnés de la résistance, effrayés de la discipline, ils comprirent que la guerre n'était pas le jeu facile qu'ils avaient songé, et en peu de mois ces héros improvisés étaient rentrés, plus ou moins glorieux, dans leurs foyers. Il fallait pourtant remplir les rangs vides et opposer des hommes à l'ennemi (1). On eut recours à l'argent, aux primes annoncées à son de trompe, à l'enrôlement des Irlandais, des Allemands, des étrangers. Ce fut la seconde armée, celle qui, renouvelée à grands frais, dure encore aujourd'hui. L'enthousiasme et le goût nouveau des armes avaient fourni pour quelques jours des hommes qui n'étaient pas tous des soldats; l'argent et les promesses ont acheté pour quelques années des mercenaires qui ne sont pas tous des citoyens.

Cependant ce moyen s'use à son tour; le prix du sang s'élève. Le peuple est fatigué, la crainte même de la conscription n'obtient ni les subsides ni les enrôlemens accoutumés. C'est alors le tour de l'impôt du sang. Quelques démocrates protestent contre cette mesure, qu'ils disent violente, oppressive et inconstitutionnelle. Elle ne s'en appuie pas moins sur le vote souverain du congrès. Quant à

(1) Je dois rectifier à ce propos une erreur typographique qui s'est glissée dans la première partie de cette étude. On a imprimé que l'armée fédérale avait perdu en deux mois *trois cent* mille hommes; c'est *trente* mille qu'il faut lire.

la constitution, savez-vous quelles sont les formalités requises pour l'amender? Il faut que les deux chambres du congrès fédéral votent l'amendement à la majorité des deux tiers, puis que les trois quarts des états le ratifient dans leurs législatures séparées, ou bien la législature d'un état propose elle-même l'amendement, qui est alors discuté et voté par une convention nationale extraordinaire. Il semble que les fondateurs de la constitution aient voulu la mettre à l'abri comme l'arche sainte, et lui donner autant que possible le caractère de l'immobilité. Ils ont bien fait; mais ils font bien aussi, ceux qui en temps de guerre civile savent briser la serrure de cette double enceinte et trouver des voies nouvelles, mieux appropriées aux événemens. Il serait vraiment bien commode pour l'ennemi, qui s'en est remis à la dictature, d'avoir un adversaire lié scrupuleusement à la lettre de la loi. On peut murmurer contre la conscription, mais tout homme sincère avoue qu'elle est inévitable. Ceux qui la combattent n'agissent que dans l'intérêt du sud et pour obliger à une paix humiliante un gouvernement désarmé.

Au moment où j'écris, j'entends le bruit d'un tambour, et je vois passer dans la rue une bande de recruteurs mêlée de recrues. C'est ainsi qu'ils s'en vont tambourinant à travers la ville, cherchant à faire la boule de neige, mais n'y réussissant guère. Je crois que l'état de New-York devra recourir au tirage. Ce sera peut-être le signal d'une émeute pour les Irlandais et les démocrates.

22 juillet.

Le mécontentement paraît grandir malgré les homélies patriotiques des journaux républicains. Le *Times* et *la Tribune* exhortent les citoyens, vieux et jeunes, les femmes elles-mêmes, à grossir l'armée. S'ils sont riches, qu'ils s'y fassent représenter par un, deux ou même trois mercenaires; s'ils sont pauvres, qu'ils se cotisent pour fournir un homme à la patrie. Ils n'est pas jusqu'aux volontaires, qui ont déjà donné leur personne, qu'on n'engage à compléter le sacrifice en donnant leur argent. Quant aux journaux démocrates, plusieurs se tiennent silencieux et réservés, n'osant combattre ouvertement la mesure et témoignant de leur sourde hostilité par une résistance de détail; d'autres s'abandonnent à leurs vivacités habituelles. A ce propos, le général Dix, commandant le département militaire, a sommé l'*attorney-general* de poursuivre le *Journal de Newark* pour article injurieux au président des États-Unis. J'avais vu jusqu'ici la répression arbitraire, mais je ne connaissais point encore la répression légale de la presse. Cette mesure isolée contient en germe toute une révolution : elle a pour but d'invoquer la justice ordinaire contre des délits que l'arbitraire pouvait seul atteindre. Singulier pays où les législateurs laissent

au pouvoir militaire l'initiative des réformes légales, et où tout part d'en bas pour s'établir par l'usage avant d'être sanctionné par les lois!

Newark n'appartient pas à l'état de New-York; comme tous les faubourgs situés à l'ouest de l'Hudson, il fait partie de l'état de New-Jersey, régi par une législation différente. Les cours fédérales, chargées d'appliquer la constitution des États-Unis, ont pu suffire, en temps de paix, à faire respecter dans chaque état l'autorité du gouvernement; mais depuis la guerre le territoire tout entier de l'Union a été divisé en grands commandemens militaires, dont les chefs sont les vrais représentans du pouvoir fédéral. Bien que le général Dix donne aujourd'hui un exemple salutaire, le peuple de New-York en paraît irrité. On s'attendait ce soir à une émeute sur l'autre bord de la rivière. On ne croit pas qu'il se passe beaucoup de semaines avant que le sang coule une seconde fois dans les rues. Les démocrates chauffent le four et espèrent que leurs adversaires tireront les marrons du feu. Tandis que l'administration annonce l'énergique propos de persévérer jusqu'à la soumission du sud, ils affectent de promettre au peuple une paix facile. Savez-vous à quelles conditions ils *espèrent* obtenir le retour arrogant du sud à l'Union? Ces conditions ont été proclamées l'autre jour par des émissaires confédérés dans une convention tenue à Niagara. Il s'agit de reconnaître la dette confédérée et de l'ajouter à celle du nord; il s'agit de fortifier l'esclavage en lui donnant des garanties nouvelles; il s'agit en un mot de payer les frais de la rébellion. Ce serait pour arriver à ce beau résultat qu'on aurait fait trois ans de guerre, dépensé plus de dix milliards, troublé le commerce, ébranlé les fortunes privées, violé enfin bon nombre des principes de l'ancienne liberté américaine. Quoi qu'en puissent dire les gens charitables qui se prennent d'indignation à la vue de cette guerre *fratricide*, il faut savoir ce que le mot de paix déguise et comprendre qu'il n'y a plus à l'heure qu'il est de salut, d'honneur ni de justice sans l'abaissement de la société du sud. Il ne s'agit pas, comme se le figurent chez nous des imaginations toutes pleines encore des terreurs de 93, d'élever dans Richmond une guillotine où l'on fasse monter les chefs de l'aristocratie esclavagiste, il s'agit simplement de tenir bon jusqu'à ce que la place assiégée se rende ou s'écroule. Je m'indigne chaque fois que j'entends parler de la « grande cause du sud conservateur. » Le sud n'est conservateur de rien que de l'esclavage. Le nord, qu'on appelle révolutionnaire et qui pourrait s'en honorer dans une pareille cause, ne s'est armé que pour défendre la nationalité et la loi. Croyez bien que les hommes du nord sont les vrais conservateurs, et que cette guerre est pour eux un devoir national; quand bien même ils auraient la pensée d'humilier le dra-

peau de l'Union devant une minorité rebelle, ils n'en auraient pas le droit.

Nous faisons voile demain pour le nord. Nous remontons l'Hudson jusqu'à Catskill, une sorte de Righi américain où l'on ne monte point encore en chemin de fer, et d'où la vue se repose d'habitude sur un océan de nuages.

Saratoga, 25 juillet.

Figurez-vous un pays plat, sablonneux, insignifiant, un grand village bâti en planches et coupé de longues avenues : c'est Saratoga, lieu d'eaux et de plaisir qui est un peu le Vichy de l'Amérique. A la porte de la gare s'élève une énorme baraque de bois et de briques mêlées : c'est l'*United States hotel*, rendez-vous du monde élégant de Saratoga. Vous entrez par une sorte de porche en madriers dans une cour plantée d'arbres, bordée de deux immenses ailes, fermée d'un côté par le chemin de fer, de l'autre par un vaste bâtiment blanc. Une galerie couverte, où aboutissent d'innombrables escaliers, fait le tour de l'enclos. Au fond s'ouvrent les fenêtres d'une salle à manger colossale et d'un salon encombré de femmes en toilette. Les corridors intérieurs ressemblent à ceux d'une prison. Les appartemens sont misérables, à peine meublés : chaque chambre a des murs blancs peints à la colle, deux chaises de bois et une armoire grossière en planches rudes. C'est au milieu de ce dénûment que s'agite une population parée, désœuvrée, en gilets blancs et en robes de soie. La journée se passe dans le salon, où l'on s'assemble par centaines, où les uns piétinent et les autres s'asseoient par groupes. Il s'élève du promenoir un grondement confus de pas et de voix mêlés; c'est comme une basse continue sur laquelle se détache à l'heure des repas un épouvantable cliquetis d'assiettes, de couteaux et de verres. Enfin, pour compléter le vacarme, une bande de musique vient deux fois le jour s'établir sous les arbres et corner des airs de danse avec accompagnement des cloches du chemin de fer et du rugissement des locomotives. Le soir paraissent des robes de bal et quelques rares habits noirs. La musique alors se retire dans une grande salle nue, meublée seulement de chaises de bois, où elle résonne sans repos ni trêve jusqu'à une heure avancée de la nuit. Les hommes se rassemblent au *bar-room* et causent d'affaires; l'hôtel est comme une bourse à l'usage des négocians qui viennent de New-York y passer le dimanche en famille. Enfin c'est le plus affreux pêle-mêle qu'ait encore inventé la civilisation sous prétexte de plaisir. Les Américains appellent cela la *campagne*; cette caserne ouverte au monde entier, cette vie de troupeau entre le bal et la locomotive, leur représentent le bonheur des champs. J'exècre les lieux dits de plaisir où nos mon-

dains vont chercher pendant l'été un lambeau de leur Paris dispersé; ce sont pourtant de véritables retraites champêtres au prix de ce phalanstère où mangent, boivent et dansent en commun, à heures fixes, un millier de créatures humaines. Il appartenait au plus avancé des peuples de perfectionner cette façon moderne de mener la vie élégante en bonne société!

Quant aux femmes, il s'agit pour elles de faire toilette, de faire toilette encore et toujours. Telle demoiselle des plus *lancées* change de chevelure trois fois dans la journée. Toute ville d'eaux est le lieu par excellence de la *flirtation*. Plus d'une de ces élégantes pêchera un mari dans la bagarre. Plus d'un de ces flâneurs fashionables, une fois suffisamment enrichi, regarde s'il ne découvrira pas en eau trouble la perle dont il a préparé l'écrin. C'est une foire aux mariages, où les marchés sont publics. Tant pis pour ceux qui voudraient se dérober aux regards de la foule. Dans ce monde démocratique, on mange à la gamelle, on remue les hommes à pelletées comme des choses, et la société tout entière cuit dans la même marmite.

Je retrouve dans la cohue quelques amis de New-York, gens aimables et distingués qui deviennent mes compagnons habituels. Quant au public, rien de plus aisé que de se mettre à son niveau : il suffit de s'alléger d'un peu de politesse superflue et de mettre sous clé les idées d'art et de littérature. Le négoce et la politique remplissent les conversations, non pas cette politique brillante, presque philosophique, à laquelle nous sommes accoutumés. Ici les pensées d'un homme du monde ne s'élèvent guère plus haut que celles d'un homme du peuple : c'est le même bon sens solide, mais un peu terne et sans attrait. Il en est des esprits comme des habits et des maisons : la coupe en est consacrée, la couleur uniforme; si parfois on rencontre une exception à la mode, un essai de pittoresque et d'originalité, on peut compter sur un chef-d'œuvre de mauvais goût. Je compare volontiers les Américains à leurs machines, qui sont puissantes, mais un peu rudement bâties, excellentes pour produire des objets de qualité ordinaire et de commun usage, mais inapplicables aux imaginations brillantes du luxe européen.

Les mœurs sont en général douces, flegmatiques et faciles. Nul ne se gêne pour son voisin, mais nul ne songe à le molester ni dans sa personne, ni dans ses biens. On a tort de se figurer les Américains comme des hommes durs, dangereux, rapaces, dévorés d'égoïsme, doués à la fois d'un indomptable esprit d'indépendance et d'un farouche instinct d'oppression. Je trouve chez eux plus d'esprit d'ordre et de probité usuelle que je n'en ai vu ailleurs. Je ne connais pas d'autre peuple qui sache si bien obéir sans contrainte

à la règle adoptée; peut-être même sous leur rude écorce ne sont-ils que trop dociles. Avez-vous vu de ces hommes qui font étalage de mauvais caractère et mettent leur point d'honneur à se faire redouter? Vous évitez de vous trouver sur leur chemin. Ils vous inspirent pourtant quelque secrète envie. Vous vous dites : Comme ils sont maîtres chez eux! comme ils ignorent la servitude domestique à laquelle sont exposés les gens faibles! Mais le tyran, vu de près, n'est plus qu'un bonhomme débonnaire qui se laisse battre par sa femme, gruger par ses valets, et dominer par ses enfans.

27 juillet.

Je vais vous dire le programme de ma journée, qui est celle de tout le monde. Le matin, on se rend à pied à la fontaine pour y boire les eaux, on joue aux boules, on tire au pistolet, on flâne démesurément. A trois heures, le dîner commence au son de la cloche. La musique entonne sa ritournelle au moment même où les nègres qui nous servent arrivent au pas, en procession, et, sur un signal donné, déposent tous ensemble le dessert sur toutes les tables; puis, si le temps est beau, le monde élégant monte en voiture et va prendre le frais sur les bords du lac. C'est pour beaucoup de ces dames une sorte de devoir, comme le tour quotidien du bois de Boulogne. Plusieurs conduisent elles-mêmes leurs voitures avec leurs cavaliers assis près d'elles. La femme, de sa petite main gantée, tient le fouet, manie les rênes, maîtrise les chevaux fougueux; le *beau* se croise les bras et fait la roue. On va au lac souper et boire dans un café toujours plein de monde. Quelques-uns se promènent sur une miniature de bateau à vapeur qu'on a apporté tout fait des ateliers de Troy. Le site est gracieux, entouré de riantes collines, et l'aspect de l'eau, de la verdure et du ciel est toujours bienvenu.

Cette nuit enfin, il y a bal dans l'hôtel, grand bal annoncé à son de trompe, avec entrée payante pour les hommes, mais libre pour les *ladies*. Vous devinez l'extravagance des toilettes et la bigarrure du public. On voit là des *gentlemen* en cravate rouge, en souliers poudreux, beaux manqués, beaux incomplets et dépareillés, figures de boutiquiers, de paysans, d'aigrefins, de savetiers allemands, de boxeurs galans, qui s'efforcent de briller par le bon goût de leur mise et la bonne grâce de leurs manières. Les femmes, en entrant, font deux ou trois fois le tour de la salle pour étaler leurs oripeaux. Telle jeune fille est habillée à la mode du quartier Breda, telle autre semble s'attifer de la garde-robe de sa grand'mère : noir et or, bleu et rouge, violet et jaune, on les dirait endimanchées dans la boutique d'un marchand d'habits. Cependant la fête est grave, silencieuse et presque gourmée.

Ceci m'amène à vous parler des jeunes filles américaines et de leurs séductions tant de fois décrites par les voyageurs et les romanciers. On les a si souvent et si librement jugées qu'en vérité je ne dois plus m'en faire scrupule, car elles sont tombées pour ainsi dire dans le domaine public. Les femmes, vous ai-je dit, sont la partie intellectuelle de la société américaine; mais cette qualité devient presque un défaut. Nul n'aime à entendre une grosse voix sortir d'un corps frêle et d'une bouche délicate. Eh bien! j'éprouve une impression analogue lorsque j'entends une jeune fille disserter politique comme un vieil avocat, parler affaires comme un courtier de commerce. Qu'a-t-elle à s'occuper de balles de coton ou de porc salé? Quand la conversation prend cette pente, il me semble apercevoir sous la robe de gaze le gros soulier d'un marchand forain. Leur science d'ailleurs n'est pas toujours profonde. En Amérique, on n'apprend guère pour apprendre. On se fait à la hâte une pacotille de connaissances qu'on achète, comme les modes, au premier bazar venu; puis on s'embarque dans la vie comme on part pour un voyage, avec tout juste le nécessaire; on est trop pressé pour traîner avec soi les cargaisons lourdes et superflues.

Les hommes sont pressés de courir après la fortune, — c'est leur métier par tout pays, — les femmes de courir après un mari, affaire sérieuse dans un pays où elles disposent souverainement d'elles-mêmes. Voilà l'occupation constante et le but final de leurs jeunes années. Il est établi qu'on ne les épouse que par inclination; il faut bien qu'elles plaisent. Le prétendant ne s'enquiert pas de la dot, et il est censé ne pas s'informer de l'héritage. Le père, quand il est riche, fait quelquefois à sa fille un cadeau qui vaut une fortune; mais rien ne l'y oblige, et entre lui et son gendre il n'en est pas question. Les *engagemens* durent une, deux, trois années, puis se rompent, puis se reprennent, et les parens en sont souvent les derniers informés. L'homme ne se marie que lorsqu'il a acquis une fortune suffisante pour faire vivre une famille. La femme compte, attend patiemment, ou profite d'une occasion meilleure. C'est elle qui calcule et qui raisonne. Ces mines rieuses, évaporées, cachent souvent des desseins profonds et une tête diplomatique. L'indépendance américaine développe chez les femmes beaucoup de facultés utiles, mais elle nuit un peu à leur prestige. Faut-il s'en indigner? J'aime autant, pour ma part, la chasse au mari cousu d'or que le commerce des grosses dots.

Vous ne sauriez croire combien les Américains sont friands d'aristocratie. Hommes récens eux-mêmes, pour la plupart artisans de leur propre fortune et parvenus depuis une génération à peine, ils ont pour tout ce qui compte quelques années d'existence un respect superstitieux. Leur société est si nouvelle, il y pousse tant

de ces champignons de finances qui sont ce qu'on appelle en latin *vulgo concepti*, que leur nuit des temps se fait à cinquante ans en arrière. Aussi quelle vénération pour les familles antédiluviennes qui remontent plus haut que le XIXe siècle! Un Européen titré, fût-il vieux et ruiné, a encore chance de trouver femme en Amérique. On n'a qu'à se laisser faire pour devenir comte ou marquis. A bord de l'*Arabia*, Charles, ayant tiré de sa poche une vieille montre qui portait des armes, est devenu pour ses compagnons de route M. le marquis de Q. Moi-même, je suis déjà, pour quelques personnes, *the french count*, le comte français. Tout ce clinquant d'Europe vaut de l'or chez les démocrates d'Amérique. Cela prouve que l'humanité a partout les mêmes faiblesses. L'esclavage servait de prétexte aux prétentions aristocratiques : il va disparaître; mais les riches d'hier n'en sont pas moins sévères pour ceux d'aujourd'hui. Pour affecter l'aristocratie, ils s'écartent des affaires publiques et se disent partisans du sud. J'ai vu à Washington un riche démocrate dont la femme est la fille d'un paysan irlandais débarqué, il n'y a pas bien longtemps, sur le quai de New-York dans les haillons de sa saleté nationale. Elle haussait les épaules en parlant du bûcheron-président. Elle me montrait les nègres avec dégoût. Elle avait tort, car ces pauvres nègres rendent un grand service aux gens d'origine récente qui ont la manie des priviléges de race, et qui se rattrapent de leur extraction très populaire sur la noblesse universelle de la race blanche. Encore, parmi les gens de couleur, les mulâtres se distinguent-ils soigneusement des nègres, tant l'homme a besoin d'avoir toujours quelqu'un au-dessous de lui. On me raconte à ce propos un mot caractéristique d'une dame pieuse du sud, appartenant à l'église méthodiste esclavagiste, car vous savez qu'aux États-Unis toutes les églises, la catholique comme les autres, se sont scindées sur la question de l'esclavage. On lui demandait pourquoi, dans sa communion, les nègres n'étaient pas admis au prêche, pourquoi il leur était défendu d'apprendre à lire, pourquoi il leur était ordonné de croupir dans l'ignorance naturelle des brutes. « Ah! dit-elle, c'est que l'Évangile est un livre très révolutionnaire. » Un pas de plus, et les nègres n'auront plus d'âme.

On m'a montré dans le promenoir divers hommes politiques. Les partis profitent de ce rendez-vous universel pour tenir des conciliabules. J'ai vu le gouverneur de l'état de New-York, Horatio Seymour, un des candidats possibles des démocrates à la présidence, — le théâtral et excentrique George-Francis Train, qui est le pugiliste habituel et l'enfant terrible du parti, — enfin les deux frères Fernando et Benjamin Wood, de malheureuse renommée, l'un propriétaire du *Daily-News* de New-York, l'autre député au congrès, gens redoutés pour leur influence sur le bas peuple irlandais et

allemand de la ville, mais suspects à leur parti même, qui n'accepte qu'à regret leur alliance. On dit que le général Mac Clellan est venu lui-même ici passer quelques heures. Ce sont, vous le voyez, les démocrates qui occupent la place; on annonce une prochaine réunion des républicains.

Je me laisse présenter aux hommes de tous les partis. Les Américains ne permettent pas qu'on regarde trop avant dans leurs querelles de famille. Non-seulement ils tolèrent, mais ils exigent même que l'étranger reste neutre. Ils lui demandent un tribut général d'admiration pour l'Amérique : cela fait, il peut serrer tour à tour des mains ennemies sans que jamais aucune d'elles se retire.

29 juillet.

Hier, de grand matin, nous partions pour le lac Champlain. Le chemin de fer nous conduit jusqu'à Whitehall, à l'extrémité du long bras qui s'étend vers le sud. On entre dans une vallée dont les bords s'élèvent, et dont le fond marécageux semble avoir été couvert par les eaux du lac, puis abandonné à mesure que la rivière Sorel leur creuse une issue plus profonde. C'est là que nous attend, amarré parmi les roseaux, le *steamer* somptueux de Montréal.

Le paysage du lac Champlain a un caractère agreste, pastoral et tranquille qui ne rappelle guère la sauvage grandeur de son histoire. Les forêts couronnent toujours la montagne; mais à mi-côte commence une zone à moitié défrichée de prairies et de champs cultivés. Le lac, à cette extrémité, large environ comme une rivière, serpente parmi des marais entrecoupés de promontoires qui viennent plonger à pic dans une eau plus profonde. On en rase presque les parois retentissantes, lorsque le lourd vaisseau circule lentement dans ces étroits défilés. Plus loin, le bassin s'élargit, enfermé de toutes parts d'un triple étage de montagnes noyées dans la vapeur blanche et douce de l'atmosphère américaine. Sur leurs flancs pendent des végétations fraîches, gracieuses, ondoyantes, et si touffues qu'elles revêtent les rochers comme une chevelure : ce sont des bouleaux blancs aux guirlandes pleureuses, des mélèzes pâles, des pins du lord fins et soyeux, des sarmens de vigne qui retombent en grappes légères, formes frêles, couleurs discrètes et tendres qui mettent la terre en harmonie avec la douceur du ciel. La structure de ces côtes est aussi gracieuse que leur parure; les montagnes ne descendent pas en précipice dans le bassin du lac, mais viennent s'y éteindre en ondulations caressantes. L'œil suit avec ravissement les contours de ces pentes molles, et monte de degrés en degrés jusqu'aux cimes vaporeuses qui dessinent leur profil bleu sur le ciel. Nous faisions cette nonchalante navigation des lacs, si pleine de charme, où l'on va de rive en

rive, et où la vue change à chaque mouvement. Quelquefois, mais rarement, une barque aux lourdes voiles rampait près de notre agile navire. C'était une de ces tièdes journées, en même temps voilées et lumineuses, où la campagne reste enveloppée des gazes matinales et semble endormie dans une paix profonde. L'eau grise et pâle ne faisait pas une ride; il s'y traînait seulement de longs rubans de moire blanche. Pas une vague, pas un souffle d'air, pas une cascade bruyante qui réveillât les échos de la montagne! Et nous nous abandonnions nous-mêmes à un *far niente* silencieux.

Nous prenons terre à *Pell's-Place*, une maison moitié ferme, moitié auberge, isolée à côté des ruines de la forteresse anglaise de Ticonderoga. Ce lieu rappelle aux Américains un des hauts faits de la guerre de l'indépendance. Le 9 mai 1775, Ethan Allen, avec quatre-vingts hommes de l'état de Vermont, surprit la garnison et la força de se rendre tout entière, sans coup férir, avec cent canons. En face de Ticonderoga se dresse Mount-Independence, autre forteresse en ruines; plus bas Fort-Henry, Crown-Point et Carillon, des ruines toujours. Avec ces souvenirs, les traces de l'homme ont reparu. Le lac s'élargit, abaisse ses côtes; plus loin s'ouvre le bassin principal, où l'on navigue parmi de grandes îles en perdant de vue les rivages. C'est la route de Montréal. Quant à nous, nous nous entassons sur d'immenses charrettes à quatre chevaux et nous gravissons les pentes qui séparent le lac Champlain du lac George. Sur le faîte s'étend une prairie parsemée de grands chênes et de bouquets d'arbres isolés à la façon des parcs anglais. Regardez à vos côtés, et vous vous croyez à Windsor ou à Richmond; mais levez les yeux par-dessus la cime des chênes, et vous voyez au nord de hautes montagnes qui semblent fondues dans la blancheur éblouissante du ciel : c'est la chaîne des Adirondaks. Plongez vos regards dans les échappées qui s'ouvrent entre les bouquets de pins et d'érables, et vous voyez à vos pieds d'un côté le lac George, de l'autre le lac Champlain. La guerre est l'ouvrier qui a défriché cette clairière; le sol que nous foulons est plein d'ossemens humains. Voici la place où Montcalm avait élevé ses retranchemens, où douze mille Américains et Anglais, commandés par Abercrombie et lord Howe, essayèrent de l'y forcer. Montcalm n'avait que deux mille huit cents Français et quatre cent cinquante Canadiens; mais le général anglais, soigneux de sa sûreté, était resté au pied de la colline, dans le hameau dont nous apercevons là-bas les maisons blanches, et quand on le chercha pour rallier la déroute, on ne le trouva nulle part. Lord Howe se fit tuer avec deux mille hommes. Un simple poteau, surmonté d'une brève inscription, est l'unique et modeste monument de ce grand deuil et de ce grand triomphe.

Plus loin, nous traversons un clair torrent qui coule sous des aulnes en un lieu où les Français avaient construit des scieries dès le milieu du dernier siècle. Il s'y est bâti un village où je cherche vainement une chaumière et un paysan. Toutes les cabanes sont proprettes, bordées d'un petit jardin fleuri. Les hommes s'en vont aux champs avec leurs chevaux, leurs machines; les femmes ont un air de dames sous leurs tabliers blancs. Un fermier, assis à la porte de sa grange, fait une grave lecture pour se délasser des travaux de la matinée. Rien de plus frappant que cet air d'aisance et de bien-être. Si l'on excepte les villes, il n'y a pas, à proprement parler, de peuple en Amérique; tout le reste est classe moyenne, c'est-à-dire classe aisée, instruite et régulière. Le paysan n'est pas, comme ailleurs, un prolétaire, c'est un bourgeois qui cultive son propre héritage. Aussi n'y a-t-il qu'une différence de degré et de fortune entre l'humble ouvrier de village et le riche négociant de Fifth-Avenue. Regardez-y de près, et vous verrez comme ils se ressemblent, comme ils se confondent aisément.

C'est la première colonie agricole que je vois en Amérique : les collines n'ont jamais été touchées par la hache, elles gardent leur vêtement sombre. La vallée cependant est riante, semée de prairies et de champs d'avoine. Les enclos sont séparés par des barrières tortueuses de rails posés les uns sur les autres, semblables à un paravent à demi déployé. Les troupeaux errent dans les pâturages où blanchissent encore les souches déchirées des forêts anciennes. Voici enfin le lac George, ce joyau de l'Amérique, dont on m'a tant parlé.

C'est vraiment une merveille. Les Indiens, dans leur poétique langage, l'appelaient Minnehaha, ou le lac aux doux sourires. Je le retrouve tel qu'ils l'ont laissé, doux, quoique désert, et hospitalier, quoique sauvage. On voudrait s'y construire un nid dans la forêt, un canot sur la rive, et se tailler une miniature de royaume dans son archipel inhabité. J'y vois rassemblé tout ce que Côme, Zurich et Killarney, la Suisse irlandaise, ont de plus délicieux. J'y trouve de plus cette impression vivifiante, ce parfum de sauvagerie qui manque à notre Europe. Les bords sont escarpés, anguleux, puis arrondis à mesure qu'on avance. La forêt qui les enveloppe réunit tout ce que la végétation méridionale a d'énergique, tout ce que les humides contrées du nord ont de frêle et de gracieux. Les eaux sont d'un bleu tendre, comme celles de Côme ou de Lugano. L'œil se joue dans les détours des anses profondes et se repose doucement sur les plans aériens de la montagne. Sur la plage, solitude éternelle. Deux barques nous accostent au passage : ce sont des pêcheurs qui vivent sur les eaux aussi isolés que le chasseur dans la forêt.

Nous sommes dans la région des îles : il y en a des centaines, des myriades; elles obstruent le passage, elles fourmillent dans le bassin du lac comme autant de bouquets fleuris, parmi lesquels on circule comme à travers une flottille verte. Il y en a de grandes et de montagneuses, puis des îlots dispersés autour comme de petites barques près d'un gros navire : chacun déploie sur sa crête un panache de pins et de chênes. Nous serpentons dans ce labyrinthe, non sans jeter un regard d'envie sur ces petits continens sauvages, fourrés d'arbousiers et de bouleaux. Vous ne sauriez croire quelle variété, quelle coquetterie charmante ces premiers plans donnent au paysage. Quelquefois deux îles encadrent le tableau de leur verdure sombre, et entre deux, sur l'onde unie, le regard fuit au loin vers des cimes bleues, déjà vêtues de l'ombre du soir. Un peu plus loin, le lac s'ouvre; les collines adoucissent leurs replis sinueux. Les maisons de campagne se multiplient sur la rive; de petites barques pleines de monde sortent des criques ombreuses et nous entourent avec des cris de joie. Enfin un riant village apparaît groupé autour d'un grand édifice, l'hôtel Byron de cet autre lac de Genève. Le soleil se couchait, enveloppé de brume et rouge comme du sang; il se cachait derrière une cime, puis reparaissait au fond d'une vallée, comme s'il eût prolongé son adieu. Il projetait du haut de la montagne une longue traînée d'étincelles de pourpre sur les petites vagues mourantes du lac argenté. Au pied de la côte, à l'ombre des forêts, les eaux avaient une noirceur épaisse en contraste étrange avec le mobile feu d'artifice qui s'étendait au large jusqu'à nos pieds. De blancs chalets dispersés sur les collines, un clocher debout au sein d'une verdure bocagère et pastorale, des fumées bleues s'élevant dans le ciel pâle et rosé, tel est le doux tableau que nous contemplâmes avant de dire adieu, pour jamais sans doute, au *lac des eaux souriantes...*

Niagara, 1er août.

Je suis à Niagara; mais je veux d'abord vous parler des cascades de Trenton et de ce délicieux fourré de cyprès, de genévriers et de sycomores où j'ai passé la journée d'hier à courir et à dessiner. Partis de Saratoga par le chemin de fer de Buffalo, nous traversons quelques jolies vallées, puis une vaste étendue de plaines sèches et monotones. A Utica, grande ville née d'hier dont le nom même nous était ignoré, nous prenons la ligne d'Ogdensburg. Du sein de la plaine s'élève une montagne, ou plutôt une chaîne de montagnes de sable mouvant, qui semblent des dunes entassées sur le rivage de quelque océan primitif. Le chemin de fer les escalade avec la hardiesse américaine, franchissant les vallées sur de hautes et frêles charpentes qui tremblent sous notre poids. Des sommets

où il roule, on descend dans une jolie vallée où le travail des eaux a rompu la masse du sable, mis à nu le sous-sol à lames feuilletées, et creusé dans le rocher une entaille profonde. C'est un lieu champêtre et retiré : deux auberges rustiques, quelques gentilles chaumières, des vergers, des champs de maïs, et des forêts tout alentour. A deux pas de là, un escalier descend dans le lit du torrent, qui roule avec des eaux noires, huileuses, quoique limpides, sur des roches nues et fouillées. Le ravin est escarpé, fermé de toutes parts et vêtu de bois épais. On s'y promène commodément dans le lit desséché de la rivière; çà et là, elle écume par-dessus un petit saut du rocher, puis elle s'endort dans des trous profonds où elle tourne sur elle-même avec des remous silencieux. Le ciel se reflète sur sa face noire et morte, qui ne laisse rien voir de sa profondeur inconnue. Plus haut, les eaux s'épandent sur une table unie, les bords s'éloignent, mais sans s'abaisser. Ils s'élèvent au contraire, et nous montons de gradins en gradins vers la montagne, quand les grandes chutes nous apparaissent. Elles ne sont pas, comme celles des Alpes, perdues au milieu d'un paysage qui les écrase. La falaise écumeuse se dessine sur le ciel sans aucun arrière-plan de glaciers ni de sommets superbes. Il y a deux chutes qui tombent de deux amphithéâtres superposés, mais se confondent à la vue et semblent n'en former qu'une seule. La chute supérieure roule vers la gauche, où ses blancs flocons s'éparpillent sur la verdure grimpante; la seconde au contraire revient vers la droite et s'y étale en nappes majestueuses auprès d'un grand escarpement couronné de cèdres. On dit qu'au printemps la cascade tout entière n'est qu'une masse d'eau mouvante : elle doit être alors grandiose et terrible.

Grimpons au flanc de la colline, jusqu'au-dessus des chutes. La gorge devient un petit chaos; le torrent se resserre, bondit sur les obstacles, formant çà et là de petits lacs noirs et immobiles. Les thuyas, les cèdres de Virginie s'accrochent aux parois de l'escarpement, qu'ils revêtent d'une épaisse muraille verte; les arbres de haute futaie s'inclinent d'un bord à l'autre et forment un gracieux arc de verdure. On aime cette retraite sauvage et pourtant aimable, dont les traits un peu rudes prennent une si douce parure. Cependant, s'il faut en croire les guides, le torrent est mobile et dangereux. Il est un point où tout sentier disparaît; on n'avance qu'en se cramponnant aux saillies du rocher. Un écriteau pathétique nous avertit avec un point d'exclamation que *passing beyond this is dangerous!* Le guide nous parle de *three lives lost*, et insiste pour nous ramener.

A Utica, où nous revînmes en voiture (car les chemins de fer chôment le dimanche), nous eûmes à stationner trois heures dans

une auberge où l'on nous fournit des chambres, de l'eau glacée, toutes choses enfin, sauf le souper, que notre appétit réclamait, et que les mœurs du pays nous refusèrent obstinément. Il est établi dans les hôtels qu'on ne donne pas à manger la nuit. Ces hommes, si libres de tout faire, sont esclaves de l'usage; ni prières, ni promesses ne les y font déroger. Quand on serait le Grand-Turc ou l'empereur de la Chine, quand on aurait dans sa poche toutes les mines du Pérou, il faudrait bien se résigner à ne rien obtenir qui sortît de la routine.

Enfin nous prenons place dans un *car* étouffé, encombré, horrible. Ce voyage me laissa peu d'impressions, si ce n'est celle des exhalaisons nocturnes qui règnent dans les wagons endormis. Le public semble à l'aise dans ce milieu irrespirable. Une bande joyeuse de jeunes gens et de filles tout barbouillés de suie et de poussière s'y ébat bruyamment. C'est bien à tort que l'on m'avait parlé du *cant* des Américains et de la sévérité au moins apparente de leurs mœurs. Ces propos, ces gestes, ce grossier langage, ne seraient pas tolérés ailleurs dans un lieu public.

Nous traversons encore plusieurs grandes villes récentes, Rome, Rochester, Syracuse, amas de briques et de planches, décorées d'un nom pompeux, comme l'âne des dépouilles du lion. Pour moi, ces noms de pacotille me rappellent toujours ces commis-voyageurs qui s'appellent Marius, César ou Épaminondas. Enfin voici le ravin de Niagara, le précipice où le fleuve énorme coule écrasé entre ses rives; voici le fameux pont suspendu où passe la voie ferrée, à cent mètres au-dessus du niveau du fleuve; voici les rapides et leurs vagues furieuses, le Whirlpool avec sa masse sombre et tournoyante d'eau azurée; voilà enfin le blanc rideau des cataractes qui ferme la vallée à l'horizon. . . . .

3 août.

L'hôtel Clifton où je demeure est plein de démocrates et de gens du sud. C'est ici leur rendez-vous général, le lieu où ils viennent s'entendre à l'abri de la neutralité canadienne. Avant-hier, en traversant le *suspension-bridge*, un habitant de la Louisiane, débarqué en même temps que nous, ne se tenait pas d'aise, et quand nous avons touché la terre ferme, il s'est écrié: *Now we are on land of liberty again* (1)! C'est ici que deux émissaires du sud, MM. Clay et Saunders, ont joué il y a quelques jours, devant « l'innocent Greeley, » accrédité par « le non moins innocent Lincoln, » une comédie de négociations pacifiques qui est tombée dans la rivière. Le bruit courait depuis quelque temps que les chefs du parti démocrate et les envoyés du sud s'étaient rencontrés à Nia-

(1) « Nous voilà de nouveau sur la terre de la liberté! »

gara pour y fixer ensemble les fondemens d'une union nouvelle. Et remarquez en passant ce trait curieux des mœurs américaines : un parti s'organise, se discipline, déclare la guerre au pouvoir régnant, se partage même d'avance sa dépouille, et pousse la hardiesse jusqu'à susciter des plénipotentiaires bénévoles qui traitent avec l'ennemi! On publia même le résultat des conférences : abandon par le sud des esclaves déjà libres, consécration de l'esclavage pour ceux qui n'étaient pas encore affranchis, enfin reconnaissance de la dette confédérée. Tel était ce traité *in petto* dont les démocrates se hâtèrent de divulguer le secret. L'opinion ne s'y trompa guère et n'y vit qu'une manœuvre. Cependant le mot de paix, répété par tous les échos de la presse, exerçait un pouvoir insensible sur les esprits fatigués; on se prit à désirer que la tentative fût sérieuse. Les conditions, modérées en apparence, étaient pourtant bien lourdes et bien humiliantes. Le sud n'abandonnait rien qu'il n'eût déjà perdu, il se faisait même payer les frais de la guerre; le nord au contraire faisait à son ennemi d'énormes concessions matérielles et morales. C'était pour le sud une victoire complète, pour le nord une capitulation sans dignité.

Les choses en demeuraient là, et l'attention publique allait s'endormir, quand pour la ranimer MM. Clay et Saunders résolurent, à l'instigation des démocrates, de pousser plus loin la comédie. Sans aucune instruction de leur gouvernement, sans aucun titre officiel, ils se donnèrent au président pour des messagers de paix, et demandèrent un sauf-conduit afin d'aller à Washington « échanger avec lui leurs sentimens. » En tout autre temps, il eût été de la dignité du président de laisser tomber une ouverture ainsi faite; mais l'approche de la crise électorale lui impose une extrême prudence. M. Horace Greeley, rédacteur du journal *la Tribune*, à qui s'étaient adressés les prétendus ambassadeurs, fut officieusement autorisé à entrer en négociations. Tout à coup cependant ces pacificateurs qui semblaient si accommodans élèvent des prétentions énormes. Il ne s'agit plus seulement des conditions acceptées par leurs amis les démocrates. Aux deux clauses que je vous ai dites, ils en ajoutent une troisième encore plus insolente : ils exigent que le gouvernement fédéral, en reprenant dans le sein de l'Union ses membres rebelles, admette la pernicieuse doctrine du droit de sécession, c'est-à-dire qu'il défasse d'une main ce qu'il fait de l'autre, et qu'il ruine l'avenir de l'Union pour obtenir une trêve hypocrite et fragile. M. Greeley, qui avait pris chaudement l'affaire, fut confondu, et annonça en toute hâte au président son naufrage prématuré.

Celui-ci répondit par un message un peu nuageux, rédigé avec une précaution extrême et adressé en général « à qui cela con-

cerne, » pour mieux respecter l'anonyme et le caractère officieux des négociations. Il était prêt, disait-il, dans un langage amphigourique qui serait un modèle de style diplomatique, à négocier avec le sud, pourvu qu'on lui garantît « la pleine et entière restauration de l'Union dans son intégrité territoriale, et l'abandon de l'esclavage par les états séparés, sous des conditions qui, en respectant le droit de propriété de tous les citoyens loyaux, donnassent ample sécurité contre une autre guerre entreprise pour l'intérêt de l'esclavage. » Pour quiconque a l'habitude des oracles présidentiels, cela voulait dire qu'il repoussait toute condition favorable à l'esclavage. Ainsi du moins l'entendirent les malencontreux négociateurs, et le rideau tomba au milieu de la risée publique. Les journaux confédérés ont chanté victoire. Il faut voir comme ils s'amusent du naïf Greeley, comme ils raillent « la sotte infatuation des hommes du nord, qui se sont figuré qu'un sénateur et un représentant du congrès de Richmond viendraient humblement et mains jointes adorer l'*empereur des Yahous* dans sa capitale, implorer à deux genoux sa merci, et qui n'ont pas compris que ces soi-disant propositions pacifiques n'étaient qu'une insultante dérision. » Voilà le ton des moqueries que reproduisent avec complaisance plusieurs journaux démocrates. Leur triomphe est-il sincère? Je vois dans ces railleries plus d'amertume que de gaîté. Ce n'est un mystère pour personne que la conférence ne fut qu'un stratagème des démocrates et des sudistes coalisés; ils n'ont lancé ce ballon fragile à leurs adversaires que pour les y embarquer et les perdre : qu'ils y restent donc suspendus eux-mêmes! Le sentiment public serait bien dépravé si cette manœuvre odieuse ne tournait pas contre ceux mêmes qui l'ont inventée.

Le plan de campagne des démocrates consiste à donner au gouvernement de Lincoln une renommée d'obstination aveugle et de rancuneuse hostilité. C'est pour le moment toute leur politique. Trois années de guerre sans résultat disposent un peuple fatigué à prêter l'oreille aux partis qui prennent la paix pour mot d'ordre. Quoique divisés entre eux, les démocrates s'entendent pour faire de ce mot unique le symbole général de leur opinion. Les plus avancés veulent la séparation pure et simple et l'indépendance du sud, les autres veulent le rétablissement de l'Union, mais sous l'influence prépondérante des rebelles et sur la pierre angulaire de l'esclavage reconstitué. Quelques-uns enfin, les honnêtes et les sages, acceptent les faits irrévocables, renoncent à l'esclavage, et espèrent obtenir un compromis qui ralliera toute la nation : ce sont les anciens *war-democrats* de *Tammany-Hall*, dont l'appui porta M. Lincoln à la présidence et fit le succès des républicains. Tous, depuis les plus extravagans jusqu'aux plus modérés, s'accordent aujourd'hui à par-

ler de paix. Leurs réunions générales s'appellent « conventions pacifiques, » et les bulles de savon crevées de Niagara seront bientôt suivies de quelque autre bruit ingénieux de négociations imaginaires.

De leur côté, les confédérés sont fort en péril. Sans grands événemens, sans coups d'éclat, et malgré leur intrépide résistance, la guerre tourne sûrement à leur ruine. Le gouverneur Brown de la Georgie ne vient-il pas de déclarer que si Atlanta n'était pas maintenue contre Sherman, si le pays n'était pas délivré de l'invasion en peu de semaines, il ne répondait plus de son état? Johnston, qui commandait à Atlanta, voulait abandonner la place : sur l'ordre qu'on lui a envoyé de combattre, il s'est démis de son commandement. Un autre général, nommé à sa place, a refusé de le prendre, et Hood n'a accepté que pour se faire battre. Grant, il est vrai, avance lentement, mais sûrement. Toutes les sorties de l'ennemi sont repoussées : il en est réduit, pour se ravitailler, à ces *raids* dont le succès ne saurait longtemps prolonger sa vie. Hier encore on s'effrayait d'une invasion nouvelle. Les rebelles avaient battu sur la frontière un petit corps de troupes, brûlé et pillé un canton de la Pensylvanie. Ce ne sont plus des expéditions militaires, mais les brigandages désespérés d'une armée en détresse.

Le sud enfin est tellement épuisé, qu'en dépit de son attitude arrogante il pourrait bien chercher le salut dans la soumission. La paix est son unique espoir; mais, si belle qu'on la lui fasse, il ne l'acceptera pas des républicains, son orgueil se plierait plus facilement devant les démocrates. Beaucoup de gens pensent ou affectent de croire que cet orgueil, habilement ménagé, pourrait se contenter de satisfactions apparentes et se résigner à une défaite qui aurait les dehors d'une réparation. Peut-être, dit-on, les gens du sud n'attendent-ils que l'avénement des démocrates pour recevoir d'eux la paix et le pardon, et l'administration républicaine serait alors le seul obstacle au rétablissement du passé. Cet espoir affaiblit le gouvernement et grossit l'opposition de beaucoup d'hommes pacifiques et honnêtes, qui ne veulent pas plus de paix déshonorante que de guerre éternelle. De même que les républicains ont rallié à leur cause les démocrates modérés dans l'élection du président Lincoln, les démocrates, s'il sont sages, pourraient bien rallier un grand nombre de républicains. Il faut pour cela que les plus violens se modèrent et renoncent à leur cher esclavage; il faut que le parti adopte le programme des républicains. Alors la querelle n'étant plus entre les principes, mais entre les hommes, il y aurait beaucoup à espérer de l'union d'un parti démocrate régénéré, combattant les républicains par leurs propres armes, et recueillant le fruit de leurs efforts en leur laissant la responsabilité de leurs

fautes. Revenant au pouvoir avec le rétablissement de l'Union et l'abolition de l'esclavage, atteignant par la paix le but que leurs adversaires poursuivent vainement par la guerre, les démocrates s'y assureraient un grand rôle et une longue durée. Qu'ils acceptent le fait accompli, qu'ils s'emparent du drapeau national, qu'au lieu d'être des ennemis cachés et des traîtres à leur pays, ils deviennent un parti politique qui dispute à un autre l'honneur de sauver la patrie commune, et la présidence est à eux : c'est l'avis de quelques hommes éclairés, que ne dominent point les passions de la foule; mais s'ils espèrent remonter le courant, ils y seront eux-mêmes emportés. Il y a en Amérique un despotisme tout-puissant que personne ne brave, celui de l'opinion. Quiconque veut marcher dans ses propres voies avec indépendance est un homme perdu.

Quand le vice-président de la confédération rebelle, Alexandre Stephens, prononçait dans la convention de la Georgie ce discours célèbre qui restera l'acte d'accusation du sud, lorsqu'il adjurait ses concitoyens de ne pas déchirer la constitution et de ne pas livrer leur pays à l'horreur d'une injuste guerre civile, qui eût prédit que le même homme deviendrait en peu de jours l'un des plus fougueux champions de la révolte? Il en sera de même des chefs du parti démocrate modéré : ils seront entraînés à des actes qu'ils réprouvent et dont ils rougiront.

Du lac Ontario, 4 août.

J'ai dit adieu au Niagara à la lueur d'un orage nocturne. A chaque éclair qui passait sur leur face blanche, les cataractes s'illuminaient comme un palais de fées. Quelquefois, entre l'éblouissement et les ténèbres, on eût dit une montagne de glaces. Ce pâle fantôme, entrevu soudainement et rentré aussitôt dans la nuit, semblait la vision fugitive d'un monde merveilleux.

De Niagara à Lewiston, où l'on s'embarque sur le lac Ontario, le chemin de fer suit en corniche les ondulations du ravin. Ce défilé est superbe, surtout quand la vue passe au-dessus des premiers plans escarpés de la vallée et va se reposer au loin sur la ligne bleue du grand lac ou sur la contrée plus douce qui l'environne. A peine embarqué cependant, j'ai perdu toute illusion sur ces vastes mers intérieures. Le lac produit l'effet d'un océan monotone, sans vagues, sans tempêtes ni terreurs...

5 août. Sur le Saint-Laurent, puis à Montréal.

Nous nous éveillons en pleine rivière. D'abord étonné de la largeur médiocre du Saint-Laurent, je m'aperçus bientôt que les côtes basses que nous longions étaient des îles qui en déguisaient la grandeur. De temps à autre, leurs rangs serrés s'entr'ouvrent et

laissent apercevoir la rive lointaine. Le Saint-Laurent, à cet endroit de son cours, a peut-être en moyenne une lieue de large. Il coule paisiblement dans une grande plaine où se dressent çà et là des collines rocailleuses, autour desquelles il a rongé la terre. Cet archipel est sauvage et boisé, mais un peu aride et parsemé d'une végétation maigre, déjà à demi desséchée. L'ensemble du paysage est sévère et monotone, mais avec un air d'immensité. Nous rencontrons quelques maisons sur la côte ou sur une des îles : peu à peu le fleuve se déblaie, il coule maintenant à pleins bords, baignant sur la rive américaine de grands villages et des ports pleins d'activité; mais la rive canadienne n'est guère peuplée : on sent déjà qu'elle est en dehors du mouvement de l'immigration américaine. Le Canadien n'est pas, comme le *Yankee*, un colonisateur acharné, un rude et infatigable ouvrier de la civilisation, qui pousse devant lui les forêts et fait des trouées aux solitudes. Comme le Français, il compte sur la part de l'héritage paternel que la loi lui réserve, et, plutôt que d'aller au loin chercher fortune, il aime à s'endormir sur la terre où il est né...

A Montréal, je suis en pays français. Autant il est déplaisant de rencontrer des indigènes qui, par politesse ou ostentation de science, veulent me baragouiner ma langue, autant résonne harmonieusement à mon oreille ce jargon normand qui a gardé tout l'accent du terroir. Tout à l'heure, en chemin de fer, parmi les grandes figures blondes et les visages noueux à barbe de bouc des Anglo-Américains, auxquels se mêlait parfois un élégant à la mode de Londres ou un gros soldat rouge et bouffi, je distinguais la race française aux cheveux noirs, au teint brun des femmes, à l'air plus éveillé, plus goguenard des hommes sous leurs rudes enveloppes de pionniers. J'ai vu aussi des Indiens, de vrais Indiens authentiques, provenus, me dit-on, d'une colonie agricole qui remonte aux jésuites. C'était à Ogdensburg, ville neuve et active de la rive américaine, située en face du vieux bourg canadien de Prescott. On nous avait déposés sur le quai pêle-mêle avec nos bagages, et nous attendions impatiemment le *steamer* plus petit et plus robuste sur lequel nous devions descendre les rapides. Les heures succèdent aux heures, et le bateau ne vient point. Enfin le voici qui s'approche lourdement avec ses grosses roues, sa masse haute et trapue, semblable à un gros canard. Tout en s'amarrant à la jetée, il jette à la rivière une poutre noire à l'extrémité de laquelle je vois un homme accroupi, puis une seconde, une troisième, enfin toute une flottille de canots sauvages. Ces nacelles, faites d'un tronc d'arbre, sont le bagage inséparable et la demeure nomade des Indiens voyageurs, comme la tente ou le chariot des peuples bergers. Ils les portaient autrefois sur leurs épaules d'une rivière à l'autre; ils les

mettent aujourd'hui sur les *steamers* et dans les chemins de fer.

Ils étaient venus en troupe, et je pus constater leur ressemblance pour les traits principaux avec la race mongole. Ils sont non pas tout à fait rouges, mais fortement cuivrés; ils ont les yeux noirs et brillans, le crâne étroit, le nez épaté, les pommettes saillantes, la bouche grande et forte. L'air du visage est dur, énergique, et, tout inoffensifs qu'ils sont devenus, empreint encore d'une sauvagerie farouche. La race, même apprivoisée, a des instincts violens et sanguinaires qui sont indélébiles. Les hommes, pour la plupart, sont affreux. Les bonnes et larges figures des nègres ne sont pas si repoussantes que ces museaux féroces de bêtes fauves dégradées. Ils sont vêtus à l'européenne, avec des chemises de laine et des chapeaux de paille. Les femmes conservent dans leur accoutrement mêlé quelque chose de pittoresque et de bizarre qui rappelle les *zingaros* d'Europe. Elles se drapent dans de grands manteaux de couleur obscure, à bordures voyantes et souvent un peu troués; leur tête est couverte soit d'un long voile, soit d'un chapeau de feutre fièrement retroussé. Elles ont ce luxe mêlé de misère de tous les peuples à demi barbares et ce goût des verroteries éclatantes qui d'ailleurs sied si bien à leur peau sombre. Il leur faut des pendans d'oreilles, des bracelets, des colliers de perles, souvent avec des guenilles. L'une d'elles avait aux pieds des bottines vernies. J'ai remarqué telle vieille femme au nez arqué, à l'œil perçant, à la bouche serrée, à la démarche ferme et virile, à l'air noble et fier, qui semblait taillée dans le bronze dont elle avait la couleur; telle jeune fille aussi dont la brune beauté ne manquait ni de grâce ni de douceur, plus pâle d'ailleurs et portant évidemment la trace d'un mélange. Leur tribu est une des plus civilisées : elle habite à Caghnawaga, près de Montréal, parle français et professe la religion catholique, car le français, langue des premiers conquérans, est devenu celle de tous les vaincus, comme en Angleterre la langue saxonne après la conquête normande.

Ailleurs les survivans de la race déchue rôdent en bandes nomades, vivant de rapines, d'aumônes, et de toutes ces petites industries qui sont la ressource des vagabonds. Après la chasse et la guerre, la mendicité est leur existence naturelle. Quand la civilisation américaine aura conquis le reste de leur terre, les Indiens seront les bohémiens de l'Amérique, condamnés comme eux à s'éteindre dans la misère et l'abjection. Ce n'est pas qu'ils soient inférieurs par nature; on a des exemples nombreux de leur intelligence. On cite le général Parker, chef d'état-major du général Grant, qui est Indien de naissance. On peut enlever un individu à la barbarie; mais un peuple entier ne peut être pris en tutelle : il faut qu'il choisisse entre la servitude et la mort.

Quelquefois l'instinct de la race est plus fort que toutes les entraves, et rejette la civilisation après l'avoir connue. On raconte qu'un jeune homme de race indienne, élevé à West-Point, avait reçu après des études brillantes le grade de capitaine. Envoyé sur la frontière de l'ouest, il revit les prairies, les forêts qu'avaient possédées ses pères envahies par la charrue et la hache de ses frères nouveaux. Là-bas, vers les grandes montagnes, à la suite des derniers troupeaux de buffles, les dernières tribus de sa race avaient émigré, affamées, décimées par des guerres éternelles, prolongeant misérablement une vie près de s'éteindre. N'importe : ces pensées, ce spectacle du désert, réveillent en lui des souvenirs d'enfance, des sentimens oubliés. Un jour on trouve sa chambre vide, son épée brisée, ses épaulettes jetées à terre. Il était parti seul avec une couverture de laine, et on ne l'a pas revu.

Voilà ma journée. J'ai devancé le bateau, qui n'arrivera que demain. Ma malle sur le dos et mon sac à la main (il faut s'aider soi-même en Amérique), j'ai pris le *ferry-boat* d'Ogdensburg à Prescott, puis le *Grand-Trunk-Railway*, qui m'amène ici. Je perds la vue des rapides; mais c'est après demain dimanche, jour de repos, et, si je ne veux perdre quarante-huit heures, il faut être demain matin, avant six heures, à bord du *steamer* d'Otawa. Il se fait tard. Les chemins de fer, les bateaux, les tracas de tout genre dévorent la journée. Tout n'est pas plaisant dans cette vie à la vapeur; mais le soir, si par hasard le train s'arrête dans la campagne et fait silence un instant, on n'en aime que mieux à humer l'air frais du crépuscule, à écouter le chant des grillons, à regarder la teinte pure et dorée du ciel, qui rappelle le lointain pays.

Otawa, 6 août.

On arrive à Otawa de Montréal en bateau à vapeur, de Prescott en chemin de fer. J'ai, comme toujours, choisi le bateau. Un petit chemin de fer me conduit d'abord à Lachine, à l'extrémité de l'île de Montréal, où le paquebot *Prince of Wales* nous attendait chargé de monde. C'est demain dimanche, et les hommes d'affaires de la ville passent volontiers ce jour de loisir à la campagne; mais au rebours des gens de New-York, qui trouvent la campagne dans la cohue de Saratoga ou de Newport, ils vont la chercher au désert, dans les forêts qui bordent la rivière Otawa. J'entends parler ma langue : les matelots, les hommes de peine, bon nombre des passagers sont Français. A l'entrée du lac Saint-Louis, où la rivière forme un rapide entre deux îles, une troupe d'enfans et de femmes nous attendent sur l'écluse pour nous vendre des macarons et des sucres d'orge. C'est ce qu'on ne voit pas aux États-Unis. On me montre un village indien avec ses cabanes irrégulières, ses vergers,

son église. Si mêlée que soit la race, elle tient aux anciens souvenirs. A côté du prêtre, qui est le chef véritable, il y a le chef titulaire de la tribu : c'est un métis écossais du nom de Cameron.

Au fond du lac Saint-Louis, nous trouvons de nouveaux rapides près du joli village de Carillon. On y voit l'Indien natif et sombre, le métis jaune et cuivré, le Français brun et agile, l'Écossais de grande taille, aux cheveux rouges, et des femmes blanches, élégantes, en fraîches toilettes de printemps, qui saluent à bord leurs parens ou leurs amis. Carillon est un lieu de relâche pour les grands radeaux qui viennent du nord. On les divise pour les lancer dans les rapides, puis on rassemble dans le lac Saint-Louis leurs membres dispersés. Nous débarquons : un chemin de fer rustique nous conduit à Grenville, au bord du lac des Deux-Montagnes, où notre navigation recommence. Ici le paysage devient plus austère, la végétation plus sombre et plus rude. L'eau est noire. Les sapins septentrionaux se pressent sur les collines, et leurs cimes aiguës hérissent au loin l'horizon. C'est le nord avec sa grandeur sévère, mais égayée par un soleil d'été. Il y a un grand et singulier charme dans ces vastes étendues liquides, dans ces longues lignes de forêts, dans la douce tristesse répandue sur ces espaces inhabités. Çà et là une volée d'oiseaux aquatiques dont les cris perçans troublent le silence, sur la plage de vertes prairies où paissent de grands troupeaux, mais pas un homme, pas une cabane, à peine de temps en temps une petite trouée d'un arpent faite dans la forêt, deux ou trois huttes, une jetée grossière de pilotis et de souches entassées, puis de nouveau la solitude. En revanche, l'eau est aussi peuplée que la terre est déserte. Souvent le sifflement de la vapeur émeut les rivages; des bateaux remorqueurs passent lourdement, traînant à leur suite de longues files de radeaux immenses, sortes d'îles flottantes où des colonies entières de bûcherons et de bateliers ont élevé leurs cabanes. Quelquefois un canot indien glisse comme un tronc d'arbre abandonné, ou bien, dans un lieu retiré, montant du sein de la forêt, une mince fumée bleue annonce la présence de l'homme à demi sauvage, Indien, bûcheron ou berger. Tout cela n'est pas comparable à nos magnificences des Alpes, peut-être à certaines de nos riches vallées; mais un Européen, nouveau dans ces solitudes, y éprouve une impression de recueillement indéfinissable. Je comprends le goût de M. Papineau, qui a choisi pour s'y bâtir une maison de campagne l'endroit le plus sauvage et le plus inhabité.

Ce désert est moins isolé que bien des villes de province. Deux fois le jour, le bateau à vapeur y apporte le mouvement et la vie. On voit alors surgir du fond des forêts des passagers bien mis, des *misses* élégantes, venues on ne sait d'où. Enfin, dans un défilé, on

voit se dresser sur la côte un clocher, des tours gothiques, une masse imposante de pierre : c'est Otawa, cité de quinze mille âmes et capitale future du Canada, — curieux mélange de sauvagerie extrême et d'extrême civilisation!

7 août.

Connaissiez-vous le nom d'Otawa avant que je vous l'eusse appris? Quant à moi, il m'était parfaitement ignoré. Aussi fus-je bien étonné d'apprendre que cette bourgade était la capitale désignée du Canada, et que le gouvernement venait s'y installer en octobre. C'est la reine ou plutôt son ministère qui l'a choisie, au grand chagrin de Québec, de Montréal, de Toronto et de toutes les anciennes villes. Le gouvernement a-t-il voulu, comme aux États-Unis, une capitale isolée, sans importance propre, qui fût à l'abri des révolutions populaires? Je ne crois pas que le danger des barricades soit bien grand au Canada. On me dit que les Otawans, candidats en dernière ligne au choix de la reine, ont profité des disputes de leurs rivaux et joué le rôle du troisième larron. La ville n'existait pas il y a quinze ans. Il y a trente ans, l'emplacement où elle s'élève était à peine marqué de deux ou trois cabanes. Aujourd'hui elle compte plus de quinze mille âmes. Jetée au milieu du désert comme un avant-poste de la civilisation, elle n'a pas encore besoin de produire : il lui suffit, pour s'enrichir, d'exploiter ces immenses forêts de sapins qui couvrent la contrée, et dont elle tire chaque année des millions de pièces de bois pour la construction des navires. On n'exploite encore que les forêts voisines de la rivière, qui ont acquis déjà une valeur énorme. Peu à peu des voies de communication seront ouvertes, et le commerce des bois prendra des proportions plus vastes. Assise au bord de son beau fleuve, à l'endroit où des cataractes en interrompent le cours, Otawa est naturellement l'étape et le quartier-général de ce commerce. Son canal n'est encore qu'une pente douce où les radeaux flottent pièce à pièce. Quelques écluses en feraient un passage pour les gros navires. Enfin cette ville de bûcherons doit devenir à la longue la capitale d'un peuple agricole. Quand on jette les yeux sur la carte et qu'on aperçoit ces innombrables routes liquides vers le nord, vers l'ouest, vers le midi, ce passage naturel de la rivière Otawa au lac Huron par le lac Nipissing, qu'on rendrait si aisément navigable, on comprend qu'Otawa devienne un centre, et qu'elle espère un grand avenir.

Sa promotion au titre de capitale va l'accroître rapidement; elle lui apportera d'un bloc une dizaine de mille âmes. Les Otawans sont tout glorieux; seuls, les fonctionnaires du gouvernement lèvent les épaules et sont désolés. On leur bâtit une cathédrale, trois grands

palais, un théâtre, au milieu des rues boueuses, des trottoirs de planches et des baraques de bois clair-semées; on élève dans la grande rue des maisons en pierre de taille, où s'ouvrent quelques belles boutiques; mais le désert est à côté. En dehors des deux rues parallèles qui composent toute la ville, et qui sont elles-mêmes fort irrégulières, il n'y a rien qu'un terrain vague et inégal, encore parsemé de sapins oubliés et de huttes en poutres grossières. Plus loin s'étend la bordure sombre de la forêt. Dans le bas de la ville, on dirait un village suisse, moins la vue des grandes montagnes et des horizons neigeux. Tout le long du fleuve, au-dessus des cascades, d'immenses radeaux descendent à force de rames, poussés par vingt ou trente hommes. Ils s'arrêtent à l'entrée du canal, se détachent et se reforment plus bas. Des scieries, des moulins se penchent sur la rivière. De grandes piles de planches équarries s'élèvent comme les bastions d'une forteresse. Il y a là un pont suspendu avec la double vue des cataractes et du ravin où la rivière reprend paisiblement son cours, un instant précipité. Des îlots de roche s'y dressent comme des tours, recouverts, dit-on, chaque printemps par la terrible masse d'eau qui vient du nord. Les nouveaux édifices, bâtis sur une côte boisée, à un tournant du ravin, apparaissent juste en face avec une certaine majesté. L'ensemble du paysage est gracieux, animé, sauvage. Montez maintenant sur la colline, et regardez l'horizon de forêts sombres qui s'étendent vers l'est à l'infini, roulant leur manteau uniforme sur montagnes et vallées jusqu'au point où elles s'effacent dans le bleu pâle et vaporeux du ciel. Vous vous sentez alors, dans ce mouvement de la cité nouvelle, saisi d'une mélancolie involontaire et d'un sentiment d'isolement inexprimable, comme sur un vaisseau au milieu de l'océan. Bientôt ce pays sera populeux et animé : aujourd'hui l'homme y paraît campé à peine. Il a déjà mis en fuite au bruit de sa hache et de ses machines les farouches populations qui rôdaient en bêtes sauvages dans le désert silencieux; mais ce désert, il ne l'a pas soumis encore, et les brèches étroites qu'il y a pratiquées n'en troublent pas la majestueuse immobilité.

9 août.

J'allai hier, non pas au lac Koutchitchinn, qui m'était recommandé (nom bizarre et inconnu que j'ai vainement fait entendre), mais au lac des Chênes, qui est un épanouissement de la rivière Otawa. Ces grands cours d'eau de l'Amérique du Nord ne se précipitent pas, comme nos fleuves, du haut des montagnes pour dévaster la plaine. Ils circulent lentement sur de longs plateaux, arrêtés à chaque pas dans leur pente indécise, et formant des lacs jusqu'à ce qu'ils trouvent une issue. Ils sautent ensuite par-dessus l'ob-

stacle, et vont s'épandre à peu de distance dans un bassin nouveau.

On s'embarque au village d'Aylmer, sur un bateau à vapeur encombré. Le lac des Chênes est fort semblable à ceux que j'ai traversés en venant de Montréal. L'extrémité seule a un caractère original et nouveau. La rive, couronnée de forêts, forme un vaste amphithéâtre qui bouche la vue de tous côtés. On aperçoit dans cette ceinture verte des bandes blanches et argentées. Ce sont des torrens qui du plateau supérieur viennent tomber à pic dans le tranquille bassin du lac. Une brume blanche et chaude enveloppe toute la contrée; un village apparaît à gauche, niché dans la forêt, vers l'issue de la plus grosse rivière. A droite, nous entrons dans une anse étroite, retirée, où une douzaine de cabanes noires se groupent sur un promontoire rocailleux. Quelques canots couchés sur la plage, des bœufs qui ruminent, des oies qui naviguent en flottille, rappellent la vie rurale et reposent l'œil fatigué du désert. Une poulie, en un clin d'œil, débarrasse le pont du bateau de ses marchandises. J'entre sous un hangar de planches, où, à mon grand étonnement, je trouve un chemin de fer. Ce n'est pas qu'on eût fait grands frais pour l'établir : on avait abattu, équarri à peu près les arbres voisins, qui, entassés à plat, formaient une chaussée de bois massif. Un wagon assez semblable à une tapissière, chargé déjà de quarante personnes et attelé de deux chevaux, n'attendait plus que le signal du départ. Il s'en allait vers des contrées plus sauvages et plus inhabitées encore. C'est ainsi qu'en Amérique on pénètre dans le désert; les chemins de fer ont devancé les routes.

Au retour, je me mis à dessiner; aussitôt je fus entouré. Vous ne sauriez vous figurer la naïveté des indigènes. Ils me demandaient mille explications, mille renseignemens, d'où je venais, ce que je faisais, si je travaillais pour la gravure. Ils semblaient tout ébahis lorsqu'ils croyaient comprendre que je me donnais cette peine pour mon plaisir, et que je voyageais sans but déterminé. Bûcherons, pionniers, marchands de bois, marchands de fourrures, gens actifs et âpres au gain, voilà ce qu'on rencontre ici; mais quant à un touriste, la chose est si rare qu'on en conçoit à peine l'idée. Aussi étais-je un être supérieur et merveilleux. Le capitaine m'offrait une chaise, une table, le *purser* venait m'avertir que le dîner était servi. Malgré cela, j'aurais volontiers envoyé au diable ces braves gens, leurs curiosités, leurs prévenances et leurs familiarités.

Les Français surtout sont de vrais enfans. Ici encore ils sont nombreux et s'emploient aux travaux les plus rudes; doux, gais, polis entre eux, mais extrêmement ignorans et incivilisés. Notre race, qu'on dit si turbulente, si mobile, est une des plus routinières et des plus ennemies du nouveau qu'il y ait au monde. Partout où elle se trouve en concurrence avec une autre, elle ne sait guère

sortir des conditions inférieures. L'*habitant* canadien est laborieux, sobre, bon ouvrier comme nos paysans, mais il n'a pas non plus grand esprit d'invention et d'initiative. Dans un pays où les charretiers deviennent législateurs ou ministres, il reste où le hasard l'a placé, et continue le métier que faisait son père. La mendicité, qui est inconnue aux États-Unis, sauf peut-être dans quelques grandes villes infestées par l'émigration européenne, n'est pas rare au Canada. Au moins y vois-je régner ces petits commerces si voisins de la mendicité, dont ils ont toutes les misères matérielles et tous les vices moraux. Les femmes vendent des gâteaux, des bonbons, des pommes, des cerises; elles attendent toute la journée l'occasion de gagner un ou deux sous. Souvent plus nombreuses que les chalands, elles n'en aiment pas moins ce petit négoce oisif qui leur permet de flâner et de babiller tout le jour. Je les trouve d'ailleurs d'une honnêteté scrupuleuse. L'autre jour, à Carillon, je pris à l'une d'elles un verre de bière (la bière est faite ici comme chez nous la *boisson*, avec toute sorte de fruits sauvages); elle me demanda *one copper*. Je lui en donnai deux, elle m'en rendit un. Je lui dis qu'elle se trompait; mais elle tint bon : « Non, monsieur, c'est un sou. »

Le Canadien est peut-être moins ingénieux et moins hardi que l'Américain; il lui est peut-être inférieur comme machine et comme instrument de production. Je ne sais pourquoi je le préfère comme homme. Il y a ici dans les figures une bonne humeur que vous chercheriez en vain sur la face osseuse et maussade des *Yankees*. Cela tient sans doute à une vie plus tranquille, moins aventureuse, moins calculatrice, plus volontiers passée au foyer de famille, puis à l'influence des lois et des mœurs anglaises. Le Canada n'est pas un pays de démocratie sans mélange. Si mouvantes qu'y soient les fortunes, on sent qu'on n'est pas ici dans ce grand pétrin industriel où tout le monde se blanchit de la même farine. Les mœurs semblent avoir emprunté à la société anglaise quelque chose de sa distinction de classes. Enfin les souvenirs de l'Europe y sont plus récens et plus respectés qu'aux États-Unis. L'Américain, qui ne sait rien de l'Europe, la juge pourtant et la dédaigne sans appel. Le Canadien au contraire est un Européen transplanté qui n'a cessé d'avoir les yeux tournés vers la métropole.

L'accord est grand aujourd'hui entre les deux races qui se partagent le pays. La sage politique du gouvernement anglais a triomphé de ces haines nationales, toujours si obstinées. Elle a mêlé les deux peuples en une même nation canadienne. En voyant ces petits Français noirâtres et ces grands Saxons blonds vivre de si bonne amitié, je me rappelle ces chats et ces chiens dont l'hostilité instinctive a été vaincue par la communauté de gîte et de nourriture,

et qui sont devenus inséparables. Ils s'agacent encore quelquefois, montrent les dents ou la griffe, mais ce n'est plus qu'un combat amical et simulé; les traces de leur antipathie native subsistent dans leurs jeux sans troubler leur fraternité nouvelle.

Je ne me dissimule pas que les Anglais gagnent aujourd'hui en influence et que cet accord tourne à leur profit. Partout où les deux races seront en concurrence, excepté sur les champs de bataille, nous aurons difficilement l'avantage. Je vous ai dit que la population française encombrait les derniers rangs du peuple canadien. Presque tout le monde se sert également des deux langues, et vous ne pouvez pas toujours savoir à quelle race appartient l'homme à qui vous parlez; mais l'anglais décidément prédomine. Les familles françaises de la classe élevée commencent à copier les mœurs et le langage des conquérans. J'ai vu un M. B..., Français d'origine, que le gouvernement de Québec envoie dans les hautes régions de l'Otawa juger arbitralement certains procès administratifs à propos des concessions de forêts. Son père, compromis autrefois dans l'insurrection française et proscrit pendant beaucoup d'années, appartient aujourd'hui au gouvernement. Lui-même a oublié la langue de ses pères, la comprend à peine, et ne parle plus que l'anglais. Ces signes de décadence m'affligent, car je vois venir le temps prochain où le français ne sera plus parlé que dans le bas peuple, où même il disparaîtra, comme nos patois de province, devant la langue officielle. La petite nationalité française du Canada sera bien près alors d'être absorbée par sa rivale. Elle est comme une barque échouée sur une plage lointaine, et qui résiste longtemps aux vagues; mais la marée monte, et tout à l'heure le nouveau peuple va l'engloutir.

Toronto, 10 août.

Je viens de passer une journée et une nuit, vingt-quatre heures de suite, en chemin de fer. Je me rembarque dans une heure pour Collingwood, et demain matin je serai en route pour le Lac-Supérieur. On ne voyage pas vite sur le chemin de fer d'Otawa. La voie est si délabrée qu'on n'ose pas faire plus de trois lieues à l'heure, et la compagnie n'a pas de quoi faire les réparations indispensables (1). Des enfans courent après nous, escaladent le marchepied du wagon, et nous vendent, chemin faisant, des framboises et des pommes sauvages. Le train, dans ces solitudes, s'arrête au gré des passagers. Parfois un homme se lève, tire la corde qui fait sonner

(1) La compagnie du chemin de fer d'Otawa à Prescott fit justement faillite deux mois plus tard, et les créanciers, qui s'étaient saisis de l'immeuble, le trouvèrent si dégradé, qu'ils n'en purent faire aucun usage.

la cloche de la machine, et descend au milieu de la forêt. Aussi arrivons-nous trop tard à Prescott-Junction, où il nous faut attendre l'*express* de nuit pendant huit heures. Les voyages sont ici une perpétuelle leçon de patience.

Quant au pays que j'ai parcouru, ce sont d'abord de grands plateaux, d'immenses forêts, d'heure en heure une ou deux cabanes, des bois de sapins moussus, des bois de mélèzes en ruines, calcinés anciennement par un incendie, blanchis ensuite par la pluie du ciel, où fourmillent à présent des myriades de jeunes pieds à feuilles tendres qui bientôt cacheront les souches décharnées; puis, sur les rives du lac Ontario, une nuit noire, des siéges durs, étroits, des courbatures et un wagon tout fétide du sommeil de quarante personnes. Ce matin, tantôt de belles futaies d'ormes et d'érables avec çà et là un sapin décapité parmi leurs sveltes colonnes, tantôt le lac enveloppé d'une vapeur blanche et épaisse. Il y a de grands incendies dans les forêts; une odeur de fumée est répandue partout. Voici enfin Toronto, une grande ville, où je ne m'arrête point.

Hier, dans la petite auberge où j'ai passé ma soirée, j'eus l'honneur de souper avec deux *gentlemen* américains. Ils se donnaient le plaisir suprême d'une intelligence américaine, l'unique plaisir qu'elle connaisse, celui de causer gravement de la politique du jour. Ils composaient à eux deux une sorte d'assemblée délibérante. Chacun prenait à son tour la parole d'un ton lent et sentencieux, s'écoutant discourir avec complaisance, et réfutait son adversaire, devenu son auditeur. L'un d'eux, républicain, avait servi sous le général Hooker; l'autre, démocrate, comparait gravement la propriété d'un esclave à celle d'un cheval ou d'un bœuf. Il invoquait la constitution, la lettre de la loi, et ne comprenait pas qu'il y eût d'autre autorité morale. Le premier avait le vague instinct d'une vérité plus haute; mais, également borné à la vue du fait matériel de la loi écrite, il regimbait sans pouvoir justifier sa hardiesse. Il a fallu que mon mauvais anglais vînt au secours du républicain battu et cerné. L'autre à son tour est resté coi, soit qu'il fût embarrassé de mes raisons nouvelles, soit qu'il s'étonnât de l'audace grande de l'étranger qui lui faisait la leçon.

Ceci vous donne la mesure des idées politiques courantes chez les Américains. Nul peuple ne justifie moins sa réputation d'excentricité. Il y a ici, comme ailleurs, un modèle uniforme sur lequel sont taillés les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hommes. Doublés d'un ministre méthodiste et d'un maître d'école, ils répètent comme des perroquets les banalités que leur ministre ou leur journal leur enseigne. Ils ont la parole facile; le langage du mauvais journalisme ne leur fait jamais défaut. De tout le domaine de la

pensée, ils ont choisi pour leurs combats d'éloquence l'enclos restreint de la politique; encore leur faut-il des barrières pour y borner leur vue, des murailles solides, invulnérables, que les principes abstraits ne puissent pas entamer, — en un mot une constitution qui leur fournisse des dogmes politiques, comme la Bible des dogmes religieux. Je sais que ces esprits à courte haleine sont souvent utiles dans une démocratie. Conservateurs obstinés des faits, ils opposent aux novateurs une résistance nécessaire à la maturité et à la durée même des réformes. C'est la myopie intellectuelle du grand nombre qui, sous le nom de bon sens pratique, garantit la liberté républicaine d'excès qui seraient trop faciles. Peut-être enfin n'est-ce pas à nous de dédaigner cet équilibre un peu pesant des opinions; mais nos goûts se révoltent contre notre raison : nous ne pouvons admettre que les idées d'un peuple libre soient ainsi volontairement circonscrites, et quand il nous serait démontré que c'est le dernier mot de la civilisation moderne, nous refuserions d'être façonnés par elle et de passer sous son niveau.

Collingwood, 11 août.

Le côté nord du lac Ontario est la partie la plus peuplée du Haut-Canada. Le sol y est ondulé, sablonneux sur les plateaux, mais fertile dans les vallons. Aux environs de Toronto, on trouve des prairies, des champs nivelés, une agriculture en règle. Plus loin, on s'engage pour quarante lieues dans la forêt. Figurez-vous une éternelle plantation de sapins, pour la plupart immenses et semblables à des tours, entremêlée çà et là de quelques beaux bouquets d'érables et ravagée par des incendies périodiques qui laissent à la forêt un air de ruine grandiose. Quelquefois un ruisseau, un vallon, une clairière à peine ouverte et jonchée encore de troncs carbonisés, — au milieu de ce désordre sauvage, quelques pauvres cabanes, des scieries, des montagnes de bois préparés, une route pavée de madriers et un chemin de fer, — parfois même des essais de culture, des terrains enclos de ces *fences* américaines faites de bois rudes et inégaux posés en zigzag sur des fourches biscornues. Dans l'enclos, la terre est noirâtre; les ronces et les racines déchiquetées l'encombrent de leur pêle-mêle fantastique. C'est là qu'on mène paître le troupeau ou qu'on dépose à la hâte la semence d'un maigre champ d'avoine. Le principal produit de cette contrée est le *timber* ou bois de construction. Grâce au chemin de fer, qui offre un débouché aux richesses naturelles de la forêt, la valeur de l'acre planté est devenue considérable. Il faut voir ces immenses cubes de bois plein, si lourds, si épais, qu'on n'en peut mettre sur chaque wagon que deux couches. Les sapins du Canada le disputent

à ceux de Norvége; on est étonné de leur haute stature, quand on les voit renversés.

Vers le milieu du chemin, nous traversons une plaine vague, marais ou bruyère. A droite, dans la vapeur, qui n'a cessé de nous aveugler, on aperçoit une flaque blanche et argentée : c'est le lac Simcoe, qui se déverse dans le lac Huron par la rivière Severn. Ici, la fumée devient étouffante, et le ciel en est obscurci. Tout ce pays est en feu depuis quelques semaines : l'incendie court à droite, à gauche, suivant que le vent le pousse; mais il est probable qu'il passera partout. On voit des villages entourés de flammes, des forêts où il ne reste plus à la place des arbres que de gros tisons ardens. Tantôt la terre morte et calcinée, les feuillages desséchés, les troncs noircis, indiquent le passage récent de la flamme; tantôt elle éclate dans un fourré vert jusque-là épargné, et l'on aperçoit à travers les buissons ses langues brillantes. A deux pas de là, le pionnier, impassible, fauche tranquillement son champ d'avoine : il a l'habitude de jouer avec ce danger. Cependant le soir tombait; la forêt s'enveloppait d'une ombre bleue; çà et là, dans sa profondeur obscure, un point rouge luisait comme une étoile. La lune même, à travers la vapeur, semblait rougie d'une flamme sanglante. Le feu s'enroulait en spirale autour des grands arbres, qui brillaient alors dans les ténèbres comme de grandes torches enflammées. Les feux lointains répandaient une lueur blanche, une sorte de lumineuse auréole; les feux voisins nous aveuglaient de leur ardente lumière : ils couraient dans les broussailles, voltigeaient de feuille en feuille, s'accrochaient aux vignes et aux lianes, serpentaient le long des barrières, faisant une pluie d'étincelles qui jaillissaient comme des fusées et des nuages d'une fumée brillante comme des feux de Bengale. Souvent nous courions en pleine fournaise, nous sentions le souffle embrasé de la flamme, et son gai pétillement devenait un menaçant murmure. Ce spectacle, au crépuscule d'abord, puis à la nuit noire, était vraiment féerique et superbe. Je songeais, en l'admirant, à tant de richesses dévorées, et je me disais que ce feu de joie coûtait cher.

Collingwood est un village à l'américaine, c'est-à-dire un rudiment de grande ville. Le lac Huron est en face de moi, enveloppé de brouillards. Une voie ferrée s'avance sur une jetée que termine un grand phare de planches, et où l'*Algoma*, qui va m'emporter, se repose de son dernier voyage.

Je continue à exciter la curiosité et à donner lieu aux conjectures. Quel est ce personnage mystérieux qui vient de Paris, qui semble riche, qui ne sait pas le prix du *timber* ni la valeur de la tonne de cuivre? Il n'est pas probable que l'empereur des Français

délègue un agent diplomatique aux tribus indiennes. A Otawa, la question a été vite résolue : j'étais un lord français qui voyageait pour chasser le *spleen;* mais à Collingwood on n'a pas l'imagination si haut placée. Après bien des hésitations, on a déclaré que j'étais un dentiste. Le sac que je porte en bandoulière, ma trousse de cuir, mes bouteilles de buis, et surtout la forme de mon couteau, qui est fort admirée, tout rendait la chose évidente. Tout à l'heure le fils de l'aubergiste, un bambin fort gentil de sept ou huit ans, ne contenant plus sa curiosité, s'approche de moi, et en véritable enfant terrible me fait la question à brûle-pourpoint. Vous jugez combien j'en ai ri. Le petit a paru tout désappointé. Voilà encore les esprits en travail; je m'en aperçois aux regards inquisiteurs et incertains. Plusieurs des curieux seront mes compagnons de voyage; je m'amuserai à les faire *trimer* quelques jours. O inconstance des choses humaines! hier prince ou peu s'en faut, abordé chapeau bas et salué presque du nom de mylord, — aujourd'hui arracheur de dents. Puisque je vais casser des mâchoires sauvages, je vous en promets des échantillons.

Lac Huron, à bord de l'*Algoma*, 12 août.

Journée triste et monotone. Nous naviguons dans une vapeur épaisse qui ne nous a pas laissé voir la côte; nous ne l'avons aperçue qu'en la touchant. Le soleil jaunit dans ces blanches ténèbres comme dans un brouillard d'hiver. La navigation des grands lacs, par cette atmosphère voilée, ressemble à celle de la mer. On y cherche son chemin à tâtons, on consulte la boussole, on marche à petits pas comme sur les bancs de Terre-Neuve, sondant la profondeur à tout instant. Ce matin, nous croyions à peine avoir passé *Cabot's-Head*, quand nous voyons en face de nous, à cent ou deux cents mètres à peine, surgir la forme vaporeuse d'une terre, d'abord une ombre pâle, presque invisible, puis les contours des arbres, des rochers, la silhouette des collines : c'était une île sur laquelle nous marchions sans le savoir. On s'arrête, on vire de bord, et nous naviguons au milieu de l'archipel dispersé à l'extrémité nord-ouest du lac Huron. On dit que par un temps clair ce passage est ravissant. Le lac s'entoure de ce côté d'une ceinture d'îles vertes; la côte apparaît au loin dans les intervalles. Je vous en parle par ouï-dire, car je n'ai moi-même qu'entrevu les plus prochaines comme de vagues fantômes. Une fois pourtant nous entrâmes dans une passe étroite, entre deux rivages granitiques parsemés de roches brunes et revêtues de forêts de pins. Il y a là un pauvre village indien où nous abordâmes : il est habité par une population clairsemée de métis et d'indigènes qui accourut sur la jetée à notre ap-

proche. Ces sauvages blancs et rouges reçoivent deux fois par semaine la visite de l'*Algoma;* c'est le seul lien qui les rattache au monde civilisé. Quelques maisons, bâties à l'américaine, ont le luxe d'une cloison de poutres et d'un toit de planches : ce sont celles des métis. Les Indiens couchent misérablement sur la terre nue, sous l'abri fragile de leurs *wigwams* d'écorce. Imaginez une sorte de cage formée de bâtons plantés en terre, rattachés en bouquet à leur extrémité, et là-dessus des lambeaux d'écorce de bouleau ou de chêne, rudement fixés par des tiges flexibles qui cerclent la cabane comme un panier de saule : voilà la demeure de toute une famille, sa défense contre la pluie, la neige et le vent d'hiver. Les plus riches ont une natte de joncs tressés qu'ils étendent sur la terre humide. Il y en a même, et c'est le dernier degré de la civilisation, qui ont établi dans leur hutte un petit poêle de brique surmonté d'un mince tuyau de tôle. La plupart gisent dans la boue, pêle-mêle avec les porcs, leur seule richesse, et réchauffent, serrés les uns contre les autres, leurs membres grelottans. En face des exemples européens, à quelques jours des grandes cités, ces pauvres gens n'ont ni l'adresse ni le besoin de se bâtir d'autres demeures. Les peuples, comme les individus, ont une période d'enfance intellectuelle et de lent progrès moral qu'une culture extérieure ne peut remplacer.

L'été, les hommes chassent et pêchent; l'hiver, on se resserre dans la hutte, on y travaille à ces petits objets dont s'empare à vil prix la curiosité des blancs : broderies de verre, de paille ou d'aiguilles de porc-épic, paniers de joncs et canots d'écorce, ouvrages de temps et de patience, dont l'Européen affairé dédaignerait le gain frivole. L'Indien aime les couleurs voyantes et les marie d'une manière originale. Je remarque un *wigwam* plus civilisé couvert d'une toile à voile, abri plus solide que ces rudes écailles d'écorces mal jointes. A l'intérieur, attachée à une ficelle, une natte à longues franges pendait comme un rideau. Ce n'est pas même un ameublement, les pauvres gens n'oseraient se donner pareil luxe; c'est l'ouvrage commun de la famille pendant les longues soirées.

Un groupe m'a fort amusé, vu dans le clair-obscur de l'étroite cahute, comme une nichée de petits chiens dans un chenil. C'était une mère et ses trois enfans, ne parlant ni français, ni anglais, vrais sauvages de tout point. L'un d'eux, encore à la mamelle, reposait dans cet étrange berceau indien, sorte de raquette en forme de traîneau, où l'enfant reste attaché comme en croix, et que les femmes suspendent comme une hotte sur leurs épaules; sa mère tantôt le posait sur le bout de ses pieds et le balançait pour calmer ses cris, tantôt le prenait dans ses bras, jetant quelquefois aux

curieux un regard doux et farouche. Les deux autres, inquiets et étonnés, s'étaient cachés au fond de la hutte, où s'agitaient leurs petites têtes brunes et leurs yeux brillans. Tout auprès, sous un canot d'écorce renversé, à côté de ses ustensiles de pêche, gisait, la face contre terre, un pauvre homme gémissant et malade, destiné sans doute à mourir là sans autre abri.

Les jésuites ont gardé leur influence sur ce pauvre peuple. Ils sont encore ses amis, ses compagnons et ses guides. Pas une de ces *squaws* en haillons qui n'ait son chapelet roulé autour du bras, et qui ne le dise dévotement en sa langue. Cette conversion de toute une race sauvage à une religion qui suppose un si haut degré de civilisation morale est le plus merveilleux prodige qu'aient accompli jamais ces simples hommes de génie. Il est vrai qu'ils payaient parfois de concessions bien grandes cette conquête douteuse. On les a vus envoyer eux-mêmes leurs fidèles au carnage et prier dévotement dans leurs chapelles d'écorce quand les tribus partaient pour ces grands massacres qui s'appelaient la guerre indienne. Quand les guerriers tatoués revenaient chargés de scalpes et d'horribles trophées, le saint homme entonnait le *Te Deum*, comme Aaron ou Josué dans la Bible, rendant grâces au Seigneur du meurtre des ennemis. Ce n'était plus le pur christianisme que cette religion héroïque, mais farouche, appropriée à l'état sauvage, inspirant tour à tour de grands dévouemens et d'affreuses cruautés. Ces apôtres de la barbarie n'en furent pas moins des héros et de grands politiques. Ils savaient se mettre au niveau de l'homme sauvage et adapter à ses mœurs grossières la doctrine idéale qu'ils étaient venus lui enseigner. Lorsqu'ils avaient baptisé une tribu, ils y exerçaient une sorte de royauté; ce qu'eux-mêmes, isolés, oubliés du monde, ils empruntaient à la barbarie, leur servait à la mieux dominer. Quand le martyr chrétien bravait les supplices, quand l'énergique Brébeuf se laissait écorcher sans se plaindre, quand le faible et timide Lallemand souriait dans un bain de poix brûlante, l'Indien, qui met au premier rang des vertus la force d'âme, admirait leur obstiné courage, et se prenait à respecter malgré lui la religion qui inspirait de si étonnans sacrifices. C'est à l'héroïsme de nos missionnaires que nous avons dû notre éphémère domination sur l'Amérique. Si jamais la race indienne a pu être civilisée, c'est par les jésuites, et, s'ils n'y ont pas réussi, ce n'est pas la dédaigneuse brutalité de la race anglaise qui accomplira ce miracle de patience et d'humanité.

Nous abordons à la grande île Manitoulin. Cette reine de l'archipel du lac Huron est un véritable continent : on y trouve des fleuves, des lacs longs de vingt milles. Elle sert de refuge à des

peuplades indiennes expulsées du Canada, qui s'y sont établies sous la protection du gouvernement. Ici du moins personne ne leur dispute la terre. On leur envoie des inspecteurs et des juges, qui doivent résider parmi eux pour y développer l'industrie, l'agriculture et les lumières. Ces inspecteurs font sans doute de beaux rapports, mais je ne les crois pas très utiles.

Un groupe de voyageurs s'arrêta devant une cabane où deux femmes indiennes accroupies sur le seuil travaillaient en silence à quelque babiole. Les curieux attroupés riaient tout haut devant elles et les agaçaient de leurs plaisanteries. Elles, sombres, impassibles et muettes, nous regardaient gravement sans s'interrompre et ne répondaient rien. On eût dit qu'elles nous jugeaient indignes d'une parole et qu'elles se retranchaient dans une insensibilité dédaigneuse. Je souffrais de voir ce reste de fierté mêlé à leur abjection; j'aurais voulu écarter cette foule insultante qui offensait leur dignité. Je leur parlai français: elles ne me comprenaient pas; mais elles prirent volontiers six *pence* que je leur jetai sur les genoux. Telle est la réalité prosaïque : cette imposante gravité n'est qu'un sommeil pesant de l'intelligence. Quand vous voyez un de ces masques de bronze à l'œil fixe, sorte de sphinx rêveur et de ruine hautaine d'une gloire passée, ne vous laissez pas étonner par la royale majesté de l'attitude; jetez-lui quelques sous, et, sans remuer un muscle de son visage, le noble déchu ramassera votre aumône, trop indolent pour demander et trop insensible pour dire merci.

Nous continuons à naviguer parmi les îles, qui se dressent de tous côtés par myriades, et nous devinons à travers la brume un horizon plein de vues gracieuses. Ce crépuscule obstiné nous vient des grands incendies des forêts. Il y a depuis quelques semaines conflagration générale sur tous ces rivages, jusqu'au fond du Lac-Supérieur, — cinq cents lieues de pays qui brûlent ou qui ont brûlé. La fumée s'étend sur les grands lacs jusqu'à des centaines de milles; elle descend par les vallées jusqu'aux parages de Montréal.

13 août.

Nous avons touché à Bruce-Mines, établisssement considérable de la compagnie des mines de cuivre de Montréal. L'exploitation du minerai occupe environ trois cents ouvriers. On soumet les produits bruts de la mine à l'action du mortier, et après plusieurs lavages on obtient une poudre de cuivre d'une grande pureté. Par-delà se trouve une autre mine, non moins florissante, exploitée par une compagnie anglaise. La colonie de Bruce-Mines, déjà populeuse, a beaucoup d'avenir. Je cause avec un employé du gouver-

nement, inspecteur-général des mines anglaises du Lac-Supérieur. Il me parle de ce bassin minier, qui est le plus riche du monde. On y trouve le cuivre presque à fleur de terre, en blocs énormes, et à l'état natif. Le minerai de fer s'y rencontre en montagnes qui couvrent des pays entiers. Le premier bloc de cuivre découvert à la mine Minnesota, près d'Ontonagon, pesait 7,000 kilogrammes. Aussi le produit des mines de cuivre a-t-il augmenté en sept années de 3,000 à 10,000, celui des mines de fer de 1,400 à 115,000 tonnes. Les établissemens de la côte anglaise sont encore nouveaux et à peine ébauchés, mais on s'attend à leur voir prendre un grand développement : ils ont du plomb, du cuivre, de l'argent, du fer, tous les métaux. En revanche, le séjour de ces contrées est fort rude, le climat septentrional règne en toute saison. Je commence à m'en apercevoir à la bise froide qui descend la vallée.

Nous sortons de cet archipel aux dix milliers d'îles. Un ciel bas nous les laisse voir avec l'aspect sale et triste des jours de pluie. Les côtes noires s'allongent à l'horizon comme des taches d'encre sur la surface grise du lac. On dirait une de ces froides soirées de novembre où le ciel a perdu toute lumière et la terre toute couleur. Peu à peu cependant les nuages s'élèvent; nous entrons dans un défilé bordé de montagnes, les forêts s'éclairent d'une lueur sombre. Il y a beaucoup de grandeur dans cette entrée du dernier bassin où séjournent les eaux d'un continent. On sent qu'on va pénétrer dans un nouveau monde. La barrière montagneuse se ferme de tous côtés. On découvre l'embouchure du fleuve cachée dans une étroite encoignure. Il y a un hameau sur chaque rive, postes où s'arrêtent les *steamers* des deux pays, — les Américains à gauche, les Canadiens à droite. Pendant que nous faisons du bois, le soleil achève de chasser les brouillards, il brille sur des côtes boisées et sauvages; le granit rouge de la montagne se cache sous les sapins à sombre verdure ou se marie au feuillage brun des forêts roussies par la flamme. Çà et là flotte une fumée bleue dont la gaze transparente adoucit les teintes brûlées. Au milieu coule à pleins bords, avec une belle couleur verte et limpide, le fleuve Sainte-Marie, aussi grand déjà et plus majestueux que le Saint-Laurent.

Aux environs des rapides, les côtes s'abaissent. On ne voit à l'ouest que l'horizon écumant, taché de quelques îles verdoyantes. Des mouettes, de grands oiseaux pêcheurs s'ébattent dans ce tumulte et planent gravement au-dessus des vagues, prêts à fondre sur le poisson imprudent qu'entraîne le courant. Quelquefois ils se posent sur la vague, et roulent comme des écumes blanches ballottées sur l'eau verte. C'est là, au pied des rapides, que s'élève l'ancien village français de Sault-Sainte-Marie sur l'emplacement

où fut établie de bonne heure une mission de jésuites, et où de longue date les Indiens avaient coutume de tenir leurs grandes assemblées. Après une courte station, nous nous engageons dans le canal. Ce magnifique ouvrage, large de cent pieds et long d'un mille, a été bâti en deux ans. Pour franchir une hauteur de trente pieds, deux écluses ont suffi; elles ont chacune trois cent cinquante pieds de long et reçoivent les plus gros vaisseaux, les remorqueurs avec tout leur train.

Voici enfin le Lac-Supérieur, le *père des lacs*, la plus reculée, la plus vaste et la plus profonde des mers intérieures de l'Amérique. Les rives sont plates, bordées au sud d'une grande dune de sable: bientôt nous les perdons de vue. Quant à mes compagnons, que vous en dire qui ne soit maussade? L'ennui de cette vie bruyante, emprisonnée, teint en noir leurs visages. Il y en a de toute sorte, depuis l'officier anglais irréprochable jusqu'à ce métis écossais ivre et déguenillé qui vient sans façon s'asseoir auprès de moi, prendre mon livre, et me sourire d'un air idiot. Pourtant, dans cette confusion démocratique, il se fait instinctivement une démarcation entre les diverses classes de voyageurs.

Les *gentlemen*, qui se tiennent un peu à l'écart, me coudoient poliment comme un égal. Quant aux *half-breeds*, gens tout à fait grossiers et repoussans, ils sont relégués d'un commun accord un peu plus loin. Entre deux flotte une classe indécise, composée en général de petits bourgeois et de demi-paysans canadiens, faciles à confondre avec les gens du bord, dont ils ont le costume, l'allure et la malpropreté. Il m'est arrivé de leur donner des ordres, les prenant pour des domestiques, et réciproquement, par crainte des méprises, j'ai salué poliment les valets. Ces bonnes gens sont prévenans, cordiaux, mais parfois importuns. A leur curiosité discrète et mêlée de révérence succèdent des questions sans fin. Une fois qu'on leur a donné la main, on ne s'appartient plus, il faut prendre part à leurs amusemens, à leurs conversations, à leurs rires. Ne m'ont-ils pas ce soir forcé de chanter une chanson française? J'ai eu beau protester, ils m'ont poussé par les épaules, puis dédommagé en m'applaudissant à tour de bras.

La vie matérielle est fort misérable : on dîne avec du bœuf salé et du thé sans lait. Je dors pêle-mêle avec vingt autres passagers dans une cabine souterraine, ou plutôt sous-lacustre, où le jour ne pénètre que par l'escalier. Le matin, on se dispute les deux cuvettes et les quatre serviettes qui servent à cinquante personnes, à moins qu'en désespoir de cause on n'aille s'arroser sous la pompe. Les Américains sont d'une sobriété extrême et d'une grande indifférence au bien-être : ils aiment mieux mal vivre et payer bon marché.

Digitized by Google

Sur le Lac-Supérieur, 16 août.

Je n'ai pas débarqué à Fort-William, comme je l'avais projeté, et me voilà, en dépit de tous mes plans, en route une seconde fois pour Sault-Sainte-Marie. On m'avait trompé en m'annonçant que les communications étaient faciles de Fort-William à la côte américaine. Fort-William est un lieu perdu, le dernier poste occupé sur la côte nord par la compagnie de la baie d'Hudson, propriétaire de tous ces rivages. De là au fond du lac où les Américains ont bâti Superior-City, il y a 200 milles le long d'une côte abrupte et battue par les tempêtes. Par terre, ni routes praticables ni même sentiers battus! il faut s'ouvrir un chemin dans les forêts la hache à la main, camper la nuit, emporter ses provisions, avec le danger de s'égarer ou d'être dépouillé par les Indiens qu'on a pris pour guides. Par eau, si le temps est calme, c'est un voyage de cinq jours en canot, avec deux Indiens, abordant chaque soir au rivage, traînant le canot à l'abri des vagues, arrêtés quelquefois par des ouragans qui durent des semaines entières.

Quels déserts que ces contrées! Sur une longueur de trois cent cinquante à quatre cents milles, suivant la côte nord du grand lac, nous n'avons eu que deux fois à déposer des lettres. La première de ces stations postales était un large golfe encadré de montagnes grandioses, et fermé au fond par une plage couverte de l'éternelle forêt de sapins. J'ai promené partout mes yeux, et je n'ai vu que le sable blanc des grèves, le tapis velouté des forêts, l'écume argentée des brisans sur les falaises : pas un signe d'habitation humaine! Enfin, au bruit du sifflet, deux barques, montées d'Indo-Français et de rudes Européens devenus plus sauvages encore, ont doublé un promontoire et nous ont abordés. On échangea les lettres, les nouvelles; on causa quelques minutes, puis nous nous remîmes en route, tandis que les deux barques s'éloignaient en chantant. Où retournaient-elles? Je ne sais pas. On dit seulement qu'il y a là, dans un coin perdu dans le désert, un poste de la compagnie d'Hudson.

La seconde fois, c'était à notre gauche, sur le bord de la grande île de Michipicoten. Je regardais avec plaisir la gracieuse succession des promontoires qui allongeaient leurs bras caressans dans la mer. L'île est montagneuse, boisée, rougie çà et là par la flamme. Une fine vapeur bleue, reste d'un récent incendie, l'entourait à mi-côte d'une légère ceinture de gaze. Tout à coup le même sifflet rauque nous déchire les oreilles. A quoi bon dans cette solitude? J'aperçois quelques cabanes éparses sur le rivage, un point noir mouvant qui s'avance vers nous : même échange rapide, même

brusque adieu. Nous fuyons ensuite; la terre s'efface, le soleil se couche rouge et aplati comme un morceau de fer brûlant sous le marteau du forgeron; la lune de l'autre côté se lève pâle et transparente. Le soir, aurore boréale, spectacle ordinaire en ces climats. Le lendemain, réveil en face de la superbe coulée basaltique de *Thunder's Cape*. Une heure après, nous étions devant Fort-William.

Thunder's Cape, ou le Cap du Tonnerre, s'avance fièrement au large comme la ruine d'un bastion colossal de douze cents pieds. Des forêts pendent de droite et de gauche sur ses flancs éboulés; mais son front noir et dénudé tranche durement sur le ciel, comme un vieux château féodal se dressant du sein de la verdure qui a envahi ses ruines. Quand on passe devant le promontoire, la grosse tour isolée surgit avec une imposante grandeur : vue de profil, elle semble la dernière pile d'un môle immense et inachevé. Le ciel était en harmonie avec cette nature sauvage : de gros nuages violemment éclairés, des taches brutales d'ombre et de lumière rehaussaient ce tableau sombre, qui me rappelait les côtes d'Écosse.

Laissant à gauche l'Ile-Royale et les îlots que prolonge au loin la coulée, nous jetons l'ancre en face d'une terre déserte. On m'avait dépeint Fort-William comme un établissement prospère, animé, une sorte de ville en herbe. Les journaux, en annonçant l'*excursion* de l'*Algoma*, avaient promis une réunion générale, une danse de guerre des tribus sauvages, et je ne voyais à l'horizon que des montagnes bleuâtres, sur le rivage qu'une forêt sans limites. Enfin j'aperçus l'embouchure d'une rivière, sur l'un de ses bords quelques huttes, quelques baraques : c'est Fort-William. — Un drapeau anglais flottant au bout d'un mât, une clôture de pieux, voilà la forteresse; — une jetée de bois, des canots d'écorce dispersés sur la plage, une ou deux barques ruinées, voilà le port. Ce rendez-vous de la civilisation et de la barbarie n'a rien qui doive donner aux indigènes une grande idée de leurs conquérans. Plus loin, au-delà du tournant de la rivière, derrière les bois de mélèzes et au pied de la montagne carrée qui ferme de ce côté la vue, il y a une mission de jésuites. Deux missionnaires y sont venus de France, où ils ne retourneront jamais. Les missionnaires renoncent à tout, même à leur langue, qu'ils remplacent par l'idiome des Chippewas : héros inconnus dont le dévouement est d'autant plus sublime que le souvenir doit en demeurer avec eux-mêmes enseveli dans ces déserts!

Je descends à terre avec mes joyeux compagnons, qui chantent à tue-tête et apostrophent les pauvres Indiens ou métis qui viennent au-devant de nous. Déjà les canots nous entourent, nous apportant du poisson, des coquillages, des paniers de jonc. Ces jolies embar-

cations, avec leurs becs crochus ornés de peintures, leur frêle charpente d'écorce doublée de lamelles de bois, glissent sur l'eau comme des corbeilles. Le navigateur s'asseoit au fond même de la nacelle, et son buste dépasse à peine le niveau de l'eau.

Je m'écartai du village pour aller dessiner le *wigwam* d'une famille indienne, qui me rendit avec usure ma curiosité et mon étonnement. Les bonnes gens, d'abord intimidés, ne se tenaient pas de rire; les enfans, qui jouaient sur le seuil, se blottirent dans la niche obscure. De temps en temps, une petite tête effarouchée paraissait à la fenêtre, c'est-à-dire entre deux lames d'écorce de bouleau déchirées, ou bien une main soulevait le haillon noir qui servait de porte, et y pendait soit une vieille culotte, soit un couteau, soit une écuelle. Ayant compris vaguement ce que je faisais, ils s'amusaient à m'exhiber une à une toutes les pièces de leur mobilier primitif. A côté, sur trois baguettes dressées en fourche, pendait un crochet de bois sous lequel fumaient quelques tisons mal éteints. La mère venait quelquefois se pencher sur mon épaule avec un sourire naïf. Un vieux fou qui m'avait suivi, drapé dans ses haillons avec la majesté d'un Marius, divaguait pompeusement dans un jargon mêlé de trois langues, tandis que de grands chiens sauvages, d'allure sournoise et craintive, rôdaient silencieusement autour de moi. Le vieillard se croyait revenu aux beaux jours de son peuple : il me parlait avec une emphase véhémente de *Chippewas*, de « gouvernement, » de *sagas*, et me prenait sans doute pour un chef des hommes blancs. Survint un jeune homme à cheveux blonds qui m'adressa la parole en français. Il me demanda des nouvelles de la guerre. « Il paraît, monsieur, que c'est chaud là-bas! Et à La Morâle, c'est-il tranquille? » *La Morâle* est une corruption de Montréal. Voilà ce que ces pauvres gens savent du monde vivant. Celui-ci, de sang français presque pur, descendant des anciens *voyageurs*, avait servi la compagnie d'Hudson, « là-bas dans le nord, » où « la vie est dure. » L'Amérique, Montréal, le pays plus lointain d'où venaient ses pères, tout était confondu pour lui dans le même nuage fabuleux. Les Indiens ont oublié la terre qu'ils possédaient avant la conquête des hommes blancs. Les lacs sont leur océan, le Canada le pays lointain de l'autre race. Tout ce qu'ils savent, c'est que les blancs viennent du côté où le soleil se lève, et que les premiers qui abordèrent s'appelaient Français. « Le roi et la France! » c'était le salut qu'ils me faisaient en entendant ma langue, et ces deux mots résument toute leur science historique.

Depuis un quart d'heure environ, j'entendais un sourd murmure de tambourins et de voix cadencées, comme le bruit qu'on fait aux jeunes essaims d'abeilles pour les charmer et les endormir. De

temps en temps, un long cri aigu, semblable à l'exclamation joyeuse d'une troupe d'enfans qui s'ébattent, interrompait cette musique. Je m'approchai et vis un curieux spectacle : c'était la grande *war-dance* annoncée. Seulement (ô impudence du *humbug* américain !) les tribus indiennes étaient une troupe d'enfans et de vieillards en guenilles. Quelques métis, ouvriers employés par la compagnie, s'étaient grotesquement accoutrés pour se donner l'air sauvage. Leurs vestes, leurs pantalons de flanelle, leurs bonnets écossais, étaient empanachés d'ornemens bizarres. Ici des crinières postiches, là des foulards d'indienne roulés autour de la tête, ou bien des rubans bariolés, des verroteries, des banderoles, des aigrettes de plumes, déguisaient le prosaïsme de leurs habits modernes. Figurez-vous enfin leurs longs cheveux noirs tombant sur leurs épaules, leurs visages peints de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, les carrés rouges, bleus et jaunes qui font des arabesques sur leur peau sombre, et vous concevrez que ce jeu ridicule était encore pittoresque. Trois hommes assis à terre et sérieux comme des statues de bronze frappaient en cadence sur des tambours avec des bâtons de bois, en chantant une mélopée monotone et mélancolique. Au bruit de cette musique indéfinissable, les danseurs sautaient en rond avec une imperturbable gravité : ils s'arrêtaient parfois, et poussaient le cri perçant qui m'avait attiré; puis la danse recommençait, toujours la même, avec la solennité d'un rite religieux. Peu à peu, le bruit des cymbales, le mouvement monotone de la courte gamme ascendante et descendante qu'ils répétaient sans fin, la rotation accélérée de la ronde furieuse, échauffaient les têtes : il se mêlait à ce jeu grossier quelque chose de la volupté frénétique des fakirs de l'Inde ou des derviches d'Asie. Pour moi, qui regardais sérieusement la comédie, cherchant à y saisir la trace des anciens mystères, j'y trouvais une saveur indicible de superstition sauvage; il me semblait entendre les corybantes du paganisme célébrer dans quelque vallon solitaire leurs graves orgies et leurs danses effrénées. L'homme sauvage trouve dans le mouvement matériel l'enthousiasme que nous cherchons dans les émotions de la pensée.

J'aurais voulu que l'on fît silence et qu'on laissât l'exaltation grandir, jusqu'à ce que le souvenir du passé se ranimât dans cette parodie bouffonne des vieilles coutumes nationales; mais les spectateurs, riant à gorge déployée, excitaient les danseurs comme des singes ou des chiens savans; ils se mêlaient eux-mêmes à la danse avec des grimaces. Quelques métis qui jouaient un rôle souriaient à demi; cependant la gravité indienne résistait à toutes les moqueries. Il y avait surtout un vieillard tout plein encore de la gloire de ses pères, le même qui m'avait poursuivi de ses déclamations

majestueuses : celui-là se sentait, j'en suis sûr, devenu le chef de sa tribu, tant ses attitudes étaient théâtrales et ses cabrioles convaincues! On eût dit le roi David dansant devant l'arche sainte. Voilà l'avenir de la race indienne : ce pauvre fou glorieux et le métis riant sous cape en personnifient assez bien les variétés. Ajoutez-y la bête fauve demi-nue qui meurt de faim, traquée dans les derniers déserts où les hommes blancs la pourchassent, et vous aurez résumé les trois destinées possibles qui la conduisent également à la destruction.

Quand nous nous rembarquâmes, la plage, encombrée de curieux et de mendians, offrait le spectacle le plus animé. Les femmes, drapées dans leurs robes et leurs châles de bure, donnaient à leurs pauvres vêtemens par l'assemblage hardi des couleurs un air de luxe sauvage. Les hommes eux-mêmes étaient affublés de parures brillantes : chemises rouges brodées d'étoiles, perles de verre, paillettes de cuivre, bottes estampées de dorures, toques enrubannées, rappelant la coiffure des anciens guerriers. Les enfans couraient demi-nus. Quelques familles montèrent en canot pour aller joindre le navire. L'une d'elles s'établit dans l'entre-pont, où elle me donna le plus joli spectacle. La mère, à demi indienne et suivie de trois petites têtes brunes malicieuses, portait dans ses bras un de ces petits crucifiés qui semblent ficelés dans une grosse pantoufle : celui-ci, un gros garçon plein de vie, au regard sauvage, étroitement lacé dans sa prison de laine, resta adossé contre un tonneau, près d'un gros paquet de câbles. Ce matin, le pauvre petit était tout mouillé de larmes, et l'on défit enfin les premiers nœuds de sa chaîne : il fallait le voir alors agiter avec bonheur ses petites mains prisonnières et ses petits bras engourdis...

A bord de la *Planète*, 21 août.

J'ai quitté à regret, non pas Sainte-Marie, mais les Anglais avec qui je m'y suis lié. Le bon ton, quand on le rencontre, procure toujours un bien-être extrême. Je ne le cherche pas dans la gigantesque baraque où je voyage avec cinq cents personnes étrangères. L'Américain aime à vivre en troupeau. Va-t-il à la campagne, il s'établit à Saratoga ou à Newport, dans le lieu le plus bruyant et le plus peuplé. A-t-il une ou deux semaines de congé, il s'embarque avec sa famille sur un de ces grands paquebots des lacs. Je n'aime pas cette cohue bariolée, cette familiarité de hasard avec le premier venu. Sans doute il y a beaucoup de braves gens dans le nombre, mais c'est en vain que j'y cherche un semblable. Les femmes sont communes, salement ou pompeusement parées; elles ont l'air de ces figurantes de théâtre dont les falbalas traînent sur

des mains noires, et qu'un chiffon de soie transforme en grandes dames. Les hommes ressemblent à des épiciers endimanchés ou à des sapeurs-pompiers en habits de ville. Les Allemands ou plutôt les Américains de race allemande, qui sont nombreux dans l'ouest, oublient déjà leur langue maternelle, et ne se distinguent plus des Yankees à barbes de bouc que par leurs cheveux bouclés, leurs grandes moustaches blondes et leur goût persistant pour la musique. Les enfans imitent déjà le sans-façon paternel : pendant que j'écris, il en vient une bande autour de moi dévaliser mon pupitre et m'accabler de questions. Tout à l'heure ils jouaient à la balle sur mon dos, où de temps en temps les plus hardis venaient donner un coup de tête.

En revanche, n'ayez pas le malheur de vous asseoir à table avant que toutes les femmes aient pris place, ne venez même pas ensuite, si vous êtes garçon, vous attabler parmi les gens à peu près propres qui occupent le haut bout. On vous relègue parmi les têtes crasseuses, à moins que vous n'ayez une *lady* pour compagne. La plus repoussante a le pas sur vous, et rien de plus impérieux que l'étiquette démocratique. On me raconte que sur un paquebot du Mississipi, un passager malade s'étant permis de lâcher un petit juron contre les soi-disant *ladies* qui le chassaient de sa place, le capitaine arriva sur lui comme un furieux, en brandissant un couteau de cuisine avec des malédictions de damné. Cet homme, ancien matelot, n'en était pas moins, à sa manière, le galant chevalier des dames.....

Nous avions à bord quelques Indiens enrôlés dans l'armée fédérale. Les états font feu des quatre pieds pour trouver des hommes. Je ne sais d'ailleurs où en est la conscription. Je vis depuis quinze jours comme un sauvage, dans une ignorance absolue de ce que fait le monde politique. Je sais seulement que les confédérés ont à peu près perdu Mobile, et qu'il y a eu à New-York un *meeting* monstre pour Mac-Clellan. Celui-ci paraît gagner du terrain, de l'aveu même de ses adversaires. Ce n'est pas une raison pour qu'il soit élu. Un succès militaire brillant assurerait les chances de Lincoln; aussi le *New-York Herald* semble-t-il se rabattre de préférence sur le nom du général Grant, sans doute pour détourner au profit des démocrates une partie de l'influence que ses victoires pourraient gagner aux républicains. Cependant le ministre des finances donne, dit-on, sa démission. Je ne sais quel sera le nouveau Curtius qui consentira à engloutir son avenir politique dans le gouffre de la dette américaine.

Il est écrit que je ne connaîtrai pas le lac Huron. La même fumée qui me le cachait à mon arrivée m'accompagne encore à mon re-

tour. Perché sur l'une des deux grandes poutres arquées qui dominent le navire, j'ai vu ce que j'ai pu voir, c'est-à-dire une succession d'îles boisées et rocailleuses séparées par des passes étroites, découpées en baies sinueuses où s'endorment les courans assez vifs dont ces masses d'eau sont animées. Rien de vivant que les volées de canards sauvages qui s'enfuient à notre approche. Quelquefois un canot indien glisse silencieusement sur l'eau grise, ou bien, car c'est la grande route de Chicago et de Détroit, un bateau à vapeur sort du brouillard en poussant son rugissement accoutumé. Cette navigation est très lente; on s'arrête toutes les quatre heures pour faire du bois.

Milwaukee, 23 août.

Hier matin, à Mackinaw, j'avais déjà quitté le bord, quand j'appris que le paquebot hebdomadaire de Green-Bay était parti la veille. Attendre là une semaine, c'eût été folie : je me suis rembarqué, toujours dans la fumée et dans le brouillard. Vers le soir, on fit du bois sur la côte du Michigan, puis le vent souffla, et le lac prit un air de tempête. On dansait pourtant dans le salon du bord. Résistant aux importunités de mes nouveaux amis, j'avais refusé de prendre part à la fête et de me laisser présenter aux dames. Je m'étais retiré sur le pont, sous une chaloupe, où je dormais tant bien que mal dans mon manteau. Sur ces bateaux encombrés de monde, le pont, le toit, les charpentes élevées qui le soutiennent, sont mon domicile habituel : on y trouve une espèce de solitude. Le jour, vous me verriez en l'air, assis gravement sur cette arche aérienne, jambe de ci, jambe de là, un livre ou un cahier à la main. Ces allures retirées et solitaires intriguent beaucoup les Américains, qui sont tout mouvement et tapage, et qui, une fois sortis de leurs bureaux ou de leurs comptoirs, ne touchent plus une plume ni un livre. Chassé pourtant par la rosée, qui était humide, et par le vent, qui était froid, j'étais rentré dans le salon, où j'essayais de sommeiller sur une chaise, dans un coin obscur, lorsqu'un brave habitant de Chicago vint m'offrir un lit resté vide dans sa chambre. J'y ai fait une provision de sommeil pour de nouvelles nuits de bivac.

Le sans-gêne américain a, vous le voyez, son bon côté. Qui se serait avisé chez nous de partager sa chambre avec un étranger? Nous restons froids, polis, réservés les uns devant les autres, n'empiétant pas d'un pouce sur le terrain d'autrui. En revanche, nous ne cédons pas une ligne du nôtre : chez nous, celui qui s'emparerait sans permission du livre ou du parapluie de son voisin serait regardé tout au moins comme un homme mal élevé. Ici point de ces scru-

pules : les Américains sont naïvement indiscrets, comme de grands enfans qui touchent à tout. Voilà, depuis une semaine, le troisième livre que je commence à lire, et qui disparaît. Je me suis juré désormais de faire garde de cerbère autour de mon bien.

Remontez, à partir de Chicago, la côte ouest du lac Michigan; vous y trouverez Racine, puis Milwaukee, la plus grande ville du Wisconsin, où ces dernières années ont accumulé une population de soixante-dix mille âmes; quand je dis accumulé, je me trompe, car rien n'y sent l'étroit et le renfermé. La ville s'étend au large sur la plage et dans la campagne, coupée à angles droits de longues avenues plantées d'arbres, plus semblable à un village qu'à une ville. Sauf deux ou trois rues qui ressemblent à celles de New-York, on dirait presque un faubourg de Londres. Les villes ne sont ici que de grands faubourgs : pas d'ancien berceau de la cité, pas d'enceinte resserrée ni de monumens pittoresques, mais des rues où l'herbe pousse prolongées à perte de vue, des trottoirs en brique ou en planches, des maisons pour la plupart isolées et entourées d'arbres, des masures de planches en face d'édifices monumentaux copiés sur ceux de Broadway, des oies qui s'ébattent dans la boue à côté des rails de fer où roulent les omnibus, — et parmi tout cela un air de richesse, d'abondance, de liberté! Il y a dix ans, quand la ville ne comptait encore que trente mille âmes, elle avait déjà cinquante églises. Madison, la capitale de l'état, a été improvisée en 1836, dans un désert, par acte de la législature du Wisconsin. Quand le vote fut passé qui en faisait une capitale, la colline où elle a poussé, entre ses deux petits lacs, ne portait encore qu'une cabane de bois solitaire. Il n'y a que l'Amérique, avec ce flot perpétuel de l'émigration qui s'avance vers l'ouest, où l'on puisse avoir impunément ces hardiesses.

Je poursuis le cours de mes transformations. Vous vous rappelez ce que j'étais il y a huit jours. Hier j'étais, devinez quoi? Un correspondant du *Times*. Ma taciturnité n'ayant pas trahi mon accent étranger, je ne sais quoi d'européen dans la tournure, une mine grave et philosophique, tout concourait à faire admettre cette supposition, — du moins il faut le croire, puisqu'on ne s'est pas borné à des conjectures, que le bruit en a couru, et qu'il est venu jusqu'à mes oreilles. La veille, dans le salon du bord, j'avais tiré mon écritoire et écrit deux ou trois heures sur la table même où l'on allait dire le service divin. Écrire seul dans un salon où tout le monde babille, avoir un si beau pupitre de voyage, c'est extraordinaire, c'est européen. Et puis quelle curieuse manie d'écrire lorsqu'on peut se croiser les bras! évidemment j'accomplissais une fonction, je faisais un métier. J'étais donc, sans nul doute, le correspondant

du *London Times*. Je les ai détrompés en ouvrant la bouche; alors j'ai été Suédois, et je le suis encore; demain je crois que je serai Turc ou Chinois. Les Suédois d'ailleurs émigrent en masse vers ces contrées. La moitié peut-être de la population du Wisconsin est d'origine scandinave. Il y a des villages entiers qui sont des colonies suédoises. Voilà qui explique la méprise.

24 août. La Crosse (Wisconsin).

Le train de La Crosse ne partait qu'à une heure et demie du matin; mais l'aubergiste a trouvé bon pour sa commodité de fixer à dix heures le départ de son omnibus. Vous savez qu'en Amérique le voyageur est sujet de ceux qui le servent et doit suivre démocratiquement la consigne. Je me résigne donc à faire le pied de grue pendant trois heures à la gare, ou, comme on dit en Amérique, au *dépôt* du chemin de fer. J'y trouve une affreuse baraque, une rangée de wagons vides et une horrible foule d'émigrans ou d'Indiens qui grouille par terre, endormie dans l'obscurité. La lueur vacillante d'une lanterne me montre des haillons, de grosses bottes, des jambes nues, des visages noirs. Je saute par-dessus cette étable humaine pour aller reconnaître mon bagage dans un monceau croulant qui s'entasse laborieusement sur l'étroite chaussée. Le service de la gare est fait par un seul homme, à la fois comptable, ingénieur, facteur, surveillant et agent télégraphique. C'est le même que j'avais trouvé sur le quai au débarquement du bateau vendant des billets. Tout à l'heure, sa besogne faite, il va boire et discuter politique dans le cabaret de la station.

On m'offre une couchette dans le *sleeping-car*. Un étranger vient et jette mon manteau à bas du lit en disant qu'il l'a retenu. L'atmosphère était chaude, étouffée, malsaine; j'allai m'asseoir dans le *bar-room* pour lire en attendant minuit. Une troupe de Germano-Américains discourait en buvant de la bière. « La guerre, disait l'un d'eux, est une damnée sottise; nous avons à Washington un vieux manche à balai. » Je cherchai refuge dans un wagon vide dont par hasard la porte était demeurée ouverte. Je m'y établis à l'américaine, étendu tout de mon long sur deux siéges; mais voilà qu'un flot se précipite. Quelles figures, grand Dieu! et dans quelle caverne suis-je entré? Ce sont mes dormeurs de tout à l'heure; chapeaux défoncés, barbes grasses, guenilles pourries, tout arrivait pêle-mêle et s'entassait autour de moi. Les femmes passaient dans le wagon voisin. Cependant les rangs se comblaient : devant, derrière, j'étais cerné partout. Le conducteur passe et me repousse brutalement les jambes. « Asseyez-vous, dit-il. » L'infection devenait odieuse, et impossible d'ouvrir les fenêtres : elles étaient murées.

Je m'enfuis épouvanté. Tentons l'entrée du wagon des *dames;* ces *ladies* n'étaient pas irréprochables, et leurs cavaliers ne valaient guère mieux que les célibataires. C'était pourtant une grande faveur que d'y être admis, puisque je n'en fus pas jugé digne. Le conducteur, qui se tenait à la porte, me repoussa grossièrement d'un coup de coude dans l'estomac. Je perdis patience; ce *gentleman* le prit sur un ton hautain, narguant ma délicatesse. J'allai m'asseoir sur les marches du wagon, à la porte du cloaque.

Le clair de lune était radieux, la campagne, humide encore, enveloppée d'ombre, avait une douce et délicieuse fraîcheur. Les petites flaques d'eau laissées par la pluie brillaient au milieu des herbes comme les morceaux d'un miroir brisé. Je m'accommodai comme je pus sur l'étroite terrasse, et moitié rêvant, moitié assoupi, je regardais fuir à toute vitesse tantôt la rivière encaissée dont nous suivions les détours, tantôt l'étendue mystérieuse de la bruyère qui couvrait la plaine, tantôt les grandes forêts sombres où çà et là un rayon de lune glissait sur une mare immobile, scintillait sur les cailloux humides d'un ruisseau écarté. Même là, en plein air, sous le vent qui me fouettait la figure, je sentais venir de la porte ouverte une effluve fétide, quelque chose comme le courant d'air chaud d'un calorifère empesté.

Le jour levant nous montra une belle rivière, enfoncée parmi les saules, dans une coupure profonde; au fond, un joli village rangé sur la côte : c'était déjà *Rock-River,* un des affluens du Mississipi. Je m'aperçus alors que mon ennemi n'était que garde-frein. Le conducteur au contraire, avec un air de supériorité protectrice, m'interrogea, me tapa sur l'épaule, enfin me dit de le suivre au wagon des dames. La société n'y était pas bien choisie; en toute autre occasion, j'aurais redouté le contact des maritornes auprès de qui j'avais l'honneur de m'asseoir. Par malheur, une femme entre et jette le dévolu sur mon siége : elle s'arrête sans mot dire, mon voisin me touche le coude; je me lève, et elle s'asseoit sans dire merci. Voilà les bonnes habitudes des femmes américaines! la première venue vous dépouille avec cet air d'insolence hautaine que donne l'exercice d'un privilége incontesté. Je ne suis certes pas l'ennemi de la politesse, surtout envers les femmes; mais j'aime que mes concessions soient volontaires.

Il faisait grand jour. J'allai me tenir debout à la porte du wagon des rustres, où toutes les places étaient prises et au-delà. Tout en respirant l'air du dehors, j'observais les cinquante ou soixante figures qui me faisaient face : elles étaient toutes fort laides, grossières, préoccupées, maussades, mais point méchantes et presque bonasses. C'était du reste un fouillis de crinières incultes, de haillons, de vi-

sages terreux. Le *car* voisin portait une cargaison d'émigrans germaniques. C'étaient des paysans de la Bohême avec leurs pieds nus, leurs costumes nationaux et leur saleté séculaire. Les hommes avaient de grands chapeaux, de longues pipes et des manteaux de peau de mouton à collets fourrés; les femmes portaient des mouchoirs rouges en guise de bonnets, des jupes de gros coton rayé à couleurs vives, des vestes flottantes à boutons de métal, et se drapaient dans leurs grands châles de laine. Une vieille femme de figure sévère dormait avec une pose de Romaine, une mère allaitait un enfant blond et rose, un gros garçon buvait à même d'un baril de bière, qu'il passait ensuite à la ronde, tandis que deux petites filles jouaient en se roulant sur des sacs de farine. Ces braves gens sont de futurs *Yankees*. L'an prochain, ils auront pris le costume, et l'année suivante le langage de leur nouveau pays; leurs enfans seront des hommes modernes et ne se souviendront plus du pays natal. L'Amérique est le creuset où toutes les nations du monde viennent se refondre et se couler dans un moule uniforme. Elle est le monde de l'avenir; je regrette un peu le monde du passé.

Enfin j'ai regardé le pays : Tocqueville a raison de l'appeler « la plus magnifique habitation que Dieu ait préparée à l'homme. » Rien ne parle plus clairement de richesse future que les immenses plateaux qui s'étendent entre les lacs et le Mississipi. Pas de montagnes, pas d'obstacles sérieux, mais partout des lacs, des rivières, des plaines unies qui s'ouvrent d'elles-mêmes aux routes, aux canaux, aux voies ferrées. Ces forêts luxuriantes, ces prairies ondulées à perte de vue où paissent déjà des millions de bœufs et de chevaux, enfin ces florissans villages entourés de leurs champs de maïs, tout annonce qu'avant peu d'années ce sera le plus beau pays agricole du monde.

Plus loin, la plaine se couvre de broussailles et de collines. La rivière Wisconsin s'encaisse dans un défilé rocailleux, parmi d'abondantes forêts qui pendent sur ses bords. Le cours sinueux du Wisconsin se joue quelque temps autour de la ligne droite du chemin de fer; puis la contrée devient rocheuse et heurtée, toute hérissée de monticules pierreux où poussent des pins sauvages. Enfin on traverse un tunnel, et tout à coup on retrouve les villages, l'espace, les grandes cultures, un large et riant horizon. Là s'étendent de grandes prairies humides parcourues par des cours d'eau tranquilles, parsemées de bouquets d'arbres majestueux, — çà et là un troupeau qui rumine ou un faucheur solitaire enfoui dans les hautes herbes qui lui montent jusqu'aux épaules. Tout autour s'élèvent ces éminences coniques appelées *bluffs*, les unes arrondies en dôme, les autres pointues comme des pains de sucre. La vallée a ce carac-

tère de richesse abandonnée et de fécondité triste qui reste aux lieux qui ont été l'ancien séjour de l'homme. Çà et là se dresse au milieu de la plaine un de ces monticules, étonnement des géologues et des antiquaires, et qu'on dit être les monumens d'un peuple évanoui. Les chevaux sauvages de la prairie s'y assemblent pour aspirer le vent frais des collines, et l'on doute si l'on a devant soi quelque jeu singulier de la nature ou le tombeau d'une race détruite.

Quelle était cette nation mystérieuse dont le nom même est perdu? A la vue de ces grasses contrées, on fait un retour involontaire sur la catastrophe inconnue qui les a rendues à la solitude. De temps à autre, la nature reprend l'empire que nous essayons de lui disputer : que l'ouvrier s'arrête un seul jour, et déjà son œuvre s'efface. N'est-ce pas aussi la destinée de cette civilisation hardie dont la marche bruyante envahit si rapidement le Nouveau-Monde?

Cependant je ne sais quoi de plus vaste annonce l'abord du grand fleuve; les montagnes se séparent, fuient des deux côtés; la plaine se couvre d'alluvions sablonneuses. On découvre enfin le Mississipi, grande masse d'eau noire parsemée d'îles, sans courant visible, expirant sur des bancs de sable limoneux. Une rangée de paquebots s'aligne près du rivage : celui de Saint-Paul ne partira qu'à minuit. La Crosse, où je me promène, est un village plat, future grande ville, avec des rues sans pavé et des maisons de bois. Elle a déjà plusieurs hôtels, plusieurs églises et deux journaux quotidiens.

Saint-Paul (Minnesota), 27 août.

J'arrive ici pour me mettre au lit après le plus rude et le plus malaisé des voyages. J'ai une jambe boiteuse qui refuse le service et me condamne pour quelques jours à une immobilité absolue. Le plaisir d'être tranquille sous un toit, dans une chambre close, après quatre nuits de bivac, et d'y trouver quelque chose de vous, compense bien l'ennui de mon emprisonnement forcé...

Je m'embarquai mercredi soir sur le bateau de Saint-Paul, à la lueur des torches et d'une sorte de brasier suspendu au bout d'une pique, dont la flamme, sans cesse excitée par l'huile ou la poix qu'on y verse, jette au loin une lumière d'incendie. C'est une scène presque fantastique que ce tumulte nocturne, ce pêle-mêle de ballots, de caisses, de figures farouches, à la lueur rouge et intermittente des charbons ardens. Le salon, les balcons du bateau sont encombrés d'une foule compacte. On se presse autour du guichet du commissaire; j'avais un billet pris d'avance, mais c'est au premier occupant que les lits appartiennent. Las de me débattre dans

la cohue, je montai sur le pont. Il faut vous dire que sur les *steamers* du Mississipi le dernier pont est au quatrième étage; on se tient là-haut comme sur une montagne ou sur un clocher. Plus haut encore, entre les deux cheminées semblables à des tours de bronze, se trouve perchée la lanterne du pilote, surmontée d'un clocheton doré. J'allai m'y asseoir, et j'assistai à la manœuvre.

Vous ne sauriez croire avec quelle adresse les Américains manient ces grosses masses : en avant, en arrière, à droite, à gauche, ils les feraient passer par le trou d'une aiguille. Le pilote, piétinant sur sa roue, tirant mille cordons, faisant crier le sifflet, agitant des sonnettes, ressemble à un organiste qui fait parler son immense instrument. C'est lui qui tient tous les fils de la machine et qui les fait mouvoir tous à la fois : il faut pour ce métier beaucoup de force, d'agilité et de présence d'esprit. Les chocs d'ailleurs ne sont pas dangereux; il n'y a pas de voyages où l'on ne s'engrave. Lorsqu'on veut aborder, on pousse l'avant du navire obliquement vers la rive; il y reste engagé dans le sable, et l'on saute du pont sur la terre. Ces colosses tirent à peine dix-huit pouces ou deux pieds d'eau. Leur large carène est plate, leur poupe carrée. C'est pour ainsi dire une grande maison de bois bâtie sur un radeau. La construction en est merveilleuse, tant elle est à la fois légère et solide. Tout l'édifice repose sur des piliers de bois si minces qu'on croit qu'ils vont se rompre. Les planchers sont si diaphanes qu'on ose à peine y poser le pied; mais aucune de ces pièces fragiles n'a une grande portée : elles sont soutenues et enchâssées de tous côtés, et le tout se maintient par la justesse des assemblages.

La lune était brillante au ciel et enveloppait d'une molle lumière les îles, les côtes, la rivière, dont la surface noire ruisselait de longues traînées blanches. Les deux cheminées mugissantes répandaient une pluie de grosses étincelles qui faisaient un contraste merveilleux avec la lueur pâle et argentée de la nuit. Les forêts, les plages nues, les rochers blanchissans au front des collines, empruntaient à l'ombre nocturne une beauté mystérieuse et douce. Moitié rêvant, moitié regardant ce tableau magique, je m'endormis à la belle étoile. Je me réveillai rompu; nous touchions le bord; au-dessus de nos têtes s'élevait une montagne. Le jour n'avait pas encore paru, mais j'entrevis vaguement que nous étions dans une belle vallée, entre des rives boisées et montagneuses qui se prolongeaient au loin. Enfin le jour se leva sur un délicieux paysage. Je vis deux rangées de côtes riantes, vertes, ondulées, surmontées d'escarpemens brunis en forme de bastions crénelés. Le fleuve ondoie au milieu d'une multitude d'îles basses où se déploie une végétation exubérante. A demi noyées en hiver, les grandes eaux y

viennent souvent battre le pied des futaies; mais à présent les branches abandonnées du fleuve ne sont plus que de fraîches clairières où le soleil rit sur des prés émaillés de fleurs. Le tulipier, l'érable à la haute stature, et les blanches saulées, les tamarins jaunis, toute sorte d'arbustes touffus à feuilles légères encombrent la plage et baignent dans l'eau lentement courante. Des troncs renversés gisent sur le rivage ou barrent les bras étroits qui passent entre les îles. Nous naviguions parmi tout cela, à droite, à gauche, suivant la profondeur des eaux, tantôt rasant la plage et froissant les rameaux verts qui pendaient sur la rivière, tantôt brisant sous notre poids les souches renversées devant nous. Quelquefois un village s'élevait sur la rive, un embryon de ville, avec des clochers, des maisons blanches, de grandes enseignes et des omnibus, quelquefois un petit hameau agricole, blotti à l'ombre de la forêt, parmi des champs de maïs en fleur, — ou bien une maisonnette solitaire, nichée dans un pli de la montagne, comme un nid dans un sillon. Le paysage, tantôt plus doux, tantôt plus sévère, s'étendait ainsi à perte de vue, couronné à l'horizon de cimes bleues et lointaines, et je ne me lassais pas de l'admirer.

Nous passons devant Wenona, la seconde ville du Minnesota et la rivale de Saint-Paul, puis devant Trempeleau, La Grange, noms français qui ne sont plus que des souvenirs. Vers le soir, un autre *steamer* plus petit vient à notre rencontre, et voilà qu'il faut déménager. Les eaux basses ne nous permettaient pas de rester sur le même navire. Petit, sale, incommode, l'autre bateau n'était pas fait pour contenir quatre cents personnes. La charge trop lourde fut mise en partie sur un bac que nous traînions à nos côtés, et où dans les mauvais pas on faisait descendre aussi les passagers. A l'heure des repas, on se pressait dans la cabine; on apercevait au fond les *ladies* avec leurs élus, assises en cercle comme dans un sanctuaire. L'humble foule des hommes seuls se tenait tête nue à l'autre bout, sans oser s'approcher des tables. Enfin, quand il plaisait aux crasseuses déesses de prendre place, un nègre nous faisait signe, et nous nous entassions au bas bout, obligés d'attendre trois ou quatre fournées avant d'attraper un morceau de *beefsteak* pourri ou de jambon dur comme du bois. Les Américains se soumettent à ces désagrémens avec une patience exemplaire. Est-ce une raison pour admirer leur politesse? Je vois toute autre chose dans cette réserve tyrannique qu'ils s'imposent à l'égard des femmes. Les sociétés de tempérance, qui prescrivent l'abstention absolue des liqueurs fortes, sont moins une preuve de sobriété que d'ivrognerie. En général, on n'adopte ces lois rigoureuses que par crainte d'un excès contraire.

Nous étions sortis des défilés : la forêt, plus largement épandue dans la plaine, bordait le fleuve d'une haie sombre. Il régnait un profond et majestueux silence; çà et là seulement quelque accident nouveau attirait la vue. Tantôt c'était une cicogne bleue qui se tenait sur les souches noires du rivage, attentive, son grand cou dressé, guettant la proie : elle s'envolait à notre approche et fendait l'espace, droite et pointue comme une flèche; tantôt c'étaient d'innombrables troupeaux de bœufs couchés sur la plage, dans cette placide immobilité qui leur est propre, ou debout dans la rivière qui lavait leurs poitrines brunes. A peine s'ils retournaient leurs têtes nonchalantes avec un air de calme et de puissante sécurité. Je songeais en les voyant à la race plus sauvage qui autrefois disputait ces vallées à l'Indien, son compagnon et son ennemi, mis en fuite avec elle par la venue des hommes blancs. Quel trouble dans ce désert le jour où la horde mugissante des *buffalos*, après quelque grande assemblée tenue dans les prairies, se rua dans le fleuve comme une avalanche noire pour aller chercher plus loin l'indépendance et la solitude! De grandes vagues durent s'amonceler sous le choc puissant de ces milliers de poitrines, et les oiseaux de la forêt s'enfuir à tire d'aile devant leur clameur farouche. A présent ces rives paisibles n'entendent plus que le mugissement d'un taureau solitaire ou le rauque hurlement du paquebot qui passe. Ce n'est plus la tête noire du buffalo qu'on aperçoit sous la feuillée, c'est le chapeau de paille et le paletot jaune de l'Américain moderne. On le hèle, on lui jette une boîte, un sac de lettres, et il disparaît. Tantôt enfin c'étaient les péripéties de la navigation même et l'étrange construction du bateau. J'avais été en peine, la veille, de deviner où étaient les roues; je découvris enfin à l'arrière la roue unique qui nous poussait devant elle, mue par deux bras horizontaux attachés à deux machines qui marchaient ensemble. En revanche, le gouvernail était double. Vous comprenez l'avantage de cette disposition : quand le bateau s'engrave, l'arrière est toujours libre, et la roue ne perd rien de son action. Dans les tournans rapides, le moindre effort suffit pour incliner la marche; les matelots, postés à l'avant et armés de longues perches, ont peu de peine à pousser à droite ou à gauche l'extrémité de ce grand levier, dont le point d'appui est à l'arrière. On avance ainsi à force de bras, sondant la profondeur de l'eau, travaillant à se dégager des sables. Tantôt on se soulève à la force du cabestan sur de grosses poutres qu'on enfonce en terre, tantôt on s'attache avec un câble aux arbres du rivage pour se hisser péniblement. Quant à la machine, elle est à jour, au premier étage, et l'on circule au travers. La chaudière est à l'avant, sous les cheminées, les pistons à l'arrière, où la vapeur

arrive par de longs tuyaux. Elle est toujours à haute pression, par économie de poids et de volume. Un clou saute à la chaudière; nul ne songe à le remplacer, encore moins à s'arrêter en chemin. J'y remarquai une fuite inquiétante, mais tout le monde la voyait comme moi, et nul ne semblait y songer.

Ce fut bien pis quand vint la nuit. Il n'y avait ni matelas, ni chaises, ni même place dans un coin de la cabine. J'avisai sur le pont un paquet de câbles, et je m'en emparai. C'est en cet équipage que je traversai le lac Pépin, expansion du Mississipi dans une partie plus large et plus basse de la vallée. Le soleil se couchait en face et transfigurait les rivages; la verdure des forêts se colorait d'une teinte violette et nuancée de cime en cime, légère d'abord, puis éclatante, enfin sombre et veloutée comme un manteau de pourpre. Je me levai le matin trempé de rosée à l'embouchure de la rivière Sainte-Croix. Nous avions fait près de deux cents milles; il n'en restait que trente jusqu'à Saint-Paul. Je souffrais, j'avais hâte d'arriver; mais ce n'était pas la fin de nos tribulations.

Cinq heures d'attente au pied d'un rocher! si j'eusse été ingambe, j'aurais sauté sur la rive, dessiné et cueilli des raisins sauvages. Enfin un autre bateau vient au-devant de nous, plus petit encore, plus incommode. A peine embarqués, on nous crie : « Tout le monde sur le bac! » Nous avions touché. Je me traîne péniblement sur le bac, et je me hisse à force de bras sur une montagne de caisses. Sans abri, bousculé par la foule, traînant après moi mon bagage et souffrant enfin plus que jamais, cette dernière journée me parut un supplice. Vers le soir, un *gentleman* officieux, passablement débraillé, dont l'amicale indiscrétion me tourmentait depuis une heure, m'indique un lit près de la machine : une planche hérissée de clous, trop courte et trop étroite, entre un courant d'air et un jet de vapeur, ébranlée d'ailleurs par tous les passans. Le vacarme était épouvantable, le plancher pavé de corps humains. Enfin ce matin, après vingt-huit heures de navigation, nous achevons ces trente milles interminables, et nous débarquons à Saint-Paul.

Me voici au point extrême de mon voyage, et cette extrémité du monde est une grande ville, non pas sans doute à la façon de Paris, mais à la façon d'Amérique. Les communications, rendues si difficiles par les basses eaux, se font cependant tous les jours, et pas un paquebot qui n'apporte trois ou quatre cents personnes. Des deux rives, celle où se trouve la ville est montueuse et escarpée, l'autre à peu près plate; un grand pont incliné passe de l'une à l'autre sur des piles aussi frêles et aussi hardies que des flèches gothiques. Un chemin de fer, tête d'une ligne inachevée, aboutit

au milieu de la ville; il remonte vers le nord jusqu'à Anoka. On en bâtit un encore, sur l'autre bord du Mississipi, vers Minneapolis et les colonies de l'ouest; une troisième ligne enfin doit remonter la rivière Minnesota jusqu'à Saint-Pierre. Il y a trente ans, Saint-Paul comptait deux ou trois cabanes et un chantier de bois; aujourd'hui c'est la capitale d'un grand état, qui compte au moins deux cent mille habitans et envoie quatre députés à la convention démocratique de Chiçago.

J'en suis à présent à ma cinquième incarnation : on me prend ici pour un blessé de l'armée fédérale, Allemand sans aucun doute, et probablement officier. J'aurais pu m'amuser à entretenir la méprise et répondre à ceux qui me demandaient si c'était une bombe ou une balle : « Non, un boulet de canon; » mais je n'ai pas eu le cœur de les mystifier. Depuis qu'on me sait Français, on me demande si je connais le comte de L..., un jeune homme de Paris, qui vient tous les ans chasser le *buffalo* dans le *far west*, et qui en ce moment court la prairie, — *a very fine gentleman*, — dont le père est fort riche et vend beaucoup de *brandy*. Voilà qui est louche; mais cet amalgame de *brandy* et de titres nobiliaires n'a rien qui surprenne les bons Américains.

28 août.

... Jusqu'à présent, je vous ai dépeint l'homme de l'ouest sous de fort vilaines couleurs. Je crains que vous ne preniez pour des jugemens ces impressions de la première vue et ce portrait purement extérieur que je vous en ai tracé. Sans doute l'homme de l'ouest est sale, rude, indiscret, vulgaire; mais il n'est ni méchant ni querelleur. Pour bien vivre avec lui, il faut savoir endurer ses grossièretés et les lui rendre; — sinon il vous regarde avec étonnement, ouvre de grands yeux, et vous tourne le dos. Il a l'écorce plus dure que le bois; — quand une fois vos mains sont assez calleuses pour s'y frotter, vous trouvez l'homme flexible et inoffensif.

Cela s'explique aisément : l'envie est la passion qui fait les haines sociales comme les inimitiés privées. Qui donc l'homme de l'ouest pourrait-il envier? Il n'a autour de lui que des égaux; il vit dans une société démocratique où non-seulement chacun peut aspirer à tout, mais où les plus riches gardent encore la trace du fumier natal. Il parle de la fortune comme d'une conquête où plusieurs l'ont devancé, où il espère en devancer d'autres. S'il y a de grandes inégalités de fait dans cette société comme dans toute autre, ces inégalités s'effacent sous l'uniforme démocratique et ne se traduisent par aucun signe. J'ai vu à New-York la démocratie commençant à se corrompre, travaillant à se polir, à se raffiner, et vénérant l'aris-

tocratie, qu'elle voudrait imiter. — Ici tout est nouveau, et la démocratie règne sans partage. On n'a même pas l'idée d'une distinction quelconque. Le rustre aux gros souliers, au linge sale et aux mains noires vous abordera sans façon en vous frappant sur l'épaule comme un camarade. Il ne se doutera même pas qu'il puisse vous blesser ou vous déplaire. N'est-il pas enrichi, lui aussi, et parvenu à votre niveau? Il n'a pas, comme en Europe, l'exemple d'une classe cultivée pour lui inspirer une humilité fausse et lui fermer l'entrée du cercle supérieur où il veut être admis. Non-seulement il n'attend pas qu'on l'invite, il entre de plain-pied, chapeau sur la tête, traînant ses bottes sur les fauteuils et crachant sur les tapis. En revanche, le mot *sir* revient sans cesse dans sa bouche; il donne du « monsieur » à son fils, à son frère, même à son domestique. Il n'y a ici que des *gentlemen*, à peu près comme en Angleterre il n'y a que des dames portant chapeau. Vous admirerez de loin cette égalité, cette fierté satisfaite, vous n'imaginerez rien de plus beau qu'une société où chacun, depuis le plus élevé jusqu'au plus humble, fraternise avec son voisin en l'appelant monsieur, et vous aurez sans doute raison; mais venez vous-même en faire l'épreuve, et vous aurez quelque peine à vous ranger de bonne grâce au commun niveau.

Convenons-en : d'où peut venir l'enseignement des belles manières à une société en travail composée de tout ce que l'Europe a de plus humble? d'où peut lui venir la culture intellectuelle, puisqu'elle ne l'a pas apportée, et qu'elle est la première sur ce sol nouveau? Des hommes qui travaillent par besoin n'ont pas le loisir d'orner leur esprit. Ils acquièrent les notions pratiques, celles dont l'usage quotidien leur fait sentir le prix, et il faut déjà leur en savoir gré; mais à quel propos en chercheraient-ils d'autres qui, loin d'être productives, leur seraient coûteuses? Ces échappés de la pauvreté n'ont qu'un but, une pensée, — acquérir; tout le reste est insignifiant à leurs yeux, et c'est ce qui en fait de vrais démocrates. Pour que l'égalité règne dans les mœurs, il ne suffit pas qu'elle soit écrite dans les lois; il faut qu'il n'y ait encore ni aristocratie de manières, ni aristocratie d'intelligence, — que le luxe, l'art et la science soient également inconnus. C'est ce que l'on ne trouve plus guère que dans les nouveaux états de l'ouest, et ce qui est particulièrement désagréable à l'aristocrate sans le savoir, qui voudrait admirer une démocratie sans défaut.

ERNEST DUVERGIER DE HAURANNE.

(La troisième partie à un prochain nº.)

LES
CATACOMBES DE ROME

Roma sotterranea christiana descritta ed illustrata dal Cav. G. B. de Rossi.
Tome I[er], Rome 1864.

L'événement le plus grave de l'histoire est aussi l'un des plus mal connus. Les souvenirs qui nous restent des premiers temps du christianisme ne sont pas nombreux : il est probable qu'on n'écrivait guère dans l'église naissante, et les auteurs païens, ne devinant pas les destinées de cette secte obscure et méprisée, ne songeaient pas à s'occuper d'elle. C'est une raison pour nous d'accueillir avec empressement tout ce qui peut nous donner quelques lumières nouvelles sur cette époque si importante et si ignorée.

Jusqu'ici rien peut-être n'a mieux servi à la faire connaître que l'étude des catacombes de Rome (1) : c'est le seul monument que cette société primitive ait laissé d'elle; aussi, depuis près de trois cents ans, ne se lasse-t-on pas de les fouiller. Des hommes pleins de patience, de sagacité, de dévouement, les Bosio, les Aringhi, les Boldetti, les Bottari, les Marchi, ont visité en tous sens la Rome souterraine. Ils ont écrit sur elle des ouvrages importans que l'Europe savante a lus avec avidité, et qui ont alimenté longtemps les polémiques religieuses. On pouvait croire après eux la matière épuisée, et voici qu'elle vient de se renouveler de nos jours. M. de Rossi, que ses travaux épigraphiques avaient souvent conduit dans les ci-

(1) C'est pour me conformer à l'usage que je donne à tous ces monumens le nom de *catacombes*. En réalité, ce nom, dont l'origine est discutée, ne s'applique qu'à celles de Saint-Sébastien. Les documens anciens les appellent toutes *cryptes* ou *cimetières*.

metières chrétiens (1), s'est mis à les étudier de nouveau. Il a pensé que, si ses prédécesseurs avaient beaucoup fait, il n'en restait pas moins beaucoup à faire, et, après avoir vécu vingt ans dans les catacombes, il vient à son tour nous dire ce qu'il y a découvert.

Ce qui fait l'originalité du livre qu'il publie sur ce sujet, c'est qu'il ne s'est pas contenté de continuer l'œuvre des autres. Son entreprise est plus hardie : il tente une révolution dans ces études. Il ose dire que depuis deux cent cinquante ans on a quitté la bonne route, que tous ses devanciers, à l'exception d'un seul, se sont trompés, et qu'afin que ces recherches soient fécondes, il faut se remettre sur les traces de Bosio et reprendre le travail où il l'avait laissé. Cet illustre savant, qui fut le premier explorateur des catacombes, avait entrepris de les étudier toutes l'une après l'autre, de suivre régulièrement chacune d'elles dans le dédale de ses galeries, d'en tracer le plan, si c'était possible, et d'essayer, à l'aide des documens anciens, de retrouver son nom et de refaire son histoire. Un pareil travail demandait des lectures infinies, la connaissance profonde des auteurs ecclésiastiques et des efforts merveilleux de sagacité. Les successeurs de Bosio en furent épouvantés et l'abandonnèrent. Pour que la tâche devînt plus facile et le succès plus assuré, ils négligèrent de plus en plus de s'occuper des catacombes en elles-mêmes pour concentrer leur attention sur les monumens qu'on y découvrait. Dans les visites qu'ils y faisaient, ils copiaient avec soin les inscriptions et les peintures; mais le plus souvent ils se bornaient là, et la mine d'où sortaient tant d'objets précieux était oubliée pour les richesses qu'on en tirait. Bientôt même on pensa que la moisson était assez abondante; on ne prit plus la peine de continuer les fouilles pour l'accroître, et l'on se contenta de se servir des documens qu'on avait amassés pour discourir sans fin sur le culte et les rites du christianisme naissant.

Ce n'est pas ainsi que prétend procéder M. de Rossi. Il s'est dit avec raison que, pour tirer plus de profit des monumens de l'antiquité chrétienne, il ne fallait pas les séparer de l'étude des lieux où on les a trouvés. Ces monumens sont quelquefois assez obscurs; ne le deviennent-ils pas davantage quand on les isole de ceux qui les entouraient? On ne se sert avec sûreté d'une inscription que lorsqu'on peut en fixer la date; pourquoi, en refusant de s'occuper des lieux où elle était placée, se prive-t-on volontairement d'un des moyens qui peuvent conduire à la savoir? Enfin, si l'on croit que les monumens que contiennent les catacombes méritent d'être recueillis, ne convient-il pas à plus forte raison de bien connaître les catacombes elles-mêmes, œuvre gigantesque de patience et de foi,

(1) Voyez sur les travaux épigraphiques de M. de Rossi la *Revue* du 1er mai 1864.

témoignage éternel de l'énergie d'une société proscrite à qui rien ne peut faire oublier le soin pieux de ses morts? Ces motifs ont déterminé M. de Rossi à revenir à la méthode de Bosio. Il se propose, comme lui, d'étudier les divers cimetières chrétiens, d'en dresser le plan, de rechercher l'étendue primitive de chacun d'eux et les accroissemens qu'il a reçus, de retrouver le nom qu'il portait et les personnes illustres qui y furent ensevelies, de relever ce que la tradition ou la légende raconte de lui, de le suivre depuis son origine jusqu'après Constantin à l'aide des documens manuscrits ou publiés, et plus encore par l'examen attentif des inscriptions et des peintures qu'il contient. Son ambition est d'arriver à refaire l'histoire et à dresser la topographie complète de la Rome souterraine. Cette ambition est grande, plusieurs savans l'ont même proclamée téméraire; mais M. de Rossi apporte à son œuvre un dévouement sans bornes avec une érudition immense, et tout en fait espérer le succès. Cependant, quand il l'a commencée, il lui manquait un élément nécessaire pour y réussir. Il était érudit et archéologue, il n'était pas géomètre; il ne savait pas lever un plan. C'était donc une nécessité pour lui de réclamer le secours d'un ingénieur de mérite qui consentît, pour le suivre, à négliger ses affaires et à oublier sa fortune, qui s'associât tout entier à une entreprise où l'on n'avait à attendre pour tout profit que les éloges de quelques antiquaires, qui fût, en un mot, aussi désintéressé qu'habile. Ce sont des qualités qui ne se rencontrent pas toujours ensemble. Heureusement la bonne fortune de M. de Rossi les lui a fait trouver réunies dans un même homme et sans sortir de chez lui. Son frère, M. Michel de Rossi, qui n'avait eu jusque-là que l'éducation d'un juriste, est devenu géomètre par dévouement. La nécessité a développé en lui une vocation qu'il ne se savait pas. Il s'est fait bientôt un nom dans cette science qui lui était nouvelle, et il a même inventé, pour abréger le travail de la levée des plans, une machine très ingénieuse qui a obtenu une médaille à l'exposition de Londres. Une fois qu'il a eu acquis ce talent, il s'est empressé de le mettre au service de son frère, et tous les deux, animés du même zèle, se complétant l'un l'autre par un concours fraternel, se sont mis à parcourir ensemble les catacombes, décidés à faire de cette exploration l'étude de toute leur vie et à ne s'arrêter, si c'est possible, que lorsqu'ils auront atteint les limites de l'immense nécropole.

Le premier volume de la *Rome souterraine*, qu'ils viennent de publier, contient à peine le commencement de leurs travaux. Je veux pourtant, avant d'attendre qu'ils les poursuivent, en entretenir le public. Il me semble bon de fournir sans retard à ceux qu'intéressent les questions religieuses quelques documens nouveaux qui fe-

ront mieux connaître les premiers temps de la société chrétienne. Le moment est favorable pour s'occuper des origines du christianisme. Bientôt sans doute l'attention générale sera ramenée avec éclat sur cette époque, comme elle le fut il y a deux ans sur la vie de Jésus-Christ. Les polémiques auxquelles nous avons assisté vont recommencer. Les discussions seront de nouveau remplacées par les disputes. Comme c'est l'usage, le bruit assemblera les badauds. La science, qui ne reconnaîtra plus là son public ordinaire, et que d'ailleurs le tumulte effarouche, ne tardera pas à s'éloigner et laissera la passion discuter à sa place. Avant que ce moment arrive, hâtons-nous de toucher à cette question, quand elle n'est pas devenue trop populaire et qu'on peut encore s'en occuper sans trop amasser de curieux.

I.

Avant d'arriver à ce qui est son œuvre particulière et originale, M. de Rossi commence par traiter rapidement quelques questions générales sur lesquelles, après bien des discussions, les savans semblent s'être mis d'accord de nos jours. Par exemple, ils n'ont plus de doutes au sujet de l'origine et de la destination primitive des catacombes. Je vais rapporter en quelques mots les conclusions auxquelles ils se sont arrêtés (1).

Les catacombes sont le lieu où les premiers chrétiens enterraient leurs morts. Il n'est plus possible de le nier aujourd'hui, quoi qu'aient prétendu quelques écrivains sceptiques du siècle dernier. La sépulture était regardée par les chrétiens comme une chose très importante. La croyance à la résurrection des corps faisait qu'ils attachaient beaucoup de prix à la dépouille mortelle, elle leur donna de bonne heure l'habitude d'en prendre soin. Ils auraient eu horreur d'imiter les païens et de précipiter, comme eux, les cadavres des pauvres gens dans ces fosses communes (*puticuli*), sortes de puits où on les laissait pourrir. On voit qu'il était défendu chez eux de mettre deux corps l'un sur l'autre. Il fallait que chacun eût sa place particulière où il reposât seul en attendant le jour du ré-

(1) Ces conclusions ne sont pas nouvelles pour les lecteurs de la *Revue*. Un des esprits les plus curieux et les plus éveillés de notre temps, que les années laissent toujours jeune, et qui, au lieu de se contenter de *relire*, comme tant d'autres, conserve le goût le plus vif pour les choses nouvelles, et se charge volontiers de nous les faire connaître, M. de Rémusat, a déjà rendu compte dans ce recueil des découvertes de M. de Rossi (voyez la *Revue* du 15 juin 1863). Je n'ai garde d'essayer de refaire ce qui a été une fois bien fait. Aussi serai-je court sur les points que M. de Rémusat a traités. J'insisterai au contraire sur ceux qu'il a volontairement laissés dans l'ombre.

veil. Nous savons par Tertullien qu'un prêtre assistait aux funérailles; la religion consacrait les tombeaux. Au temps de la persécution de Dèce, le clergé romain, écrivant à celui de Carthage, lui rappelait qu'il n'y avait pas de devoir plus important que de donner la sépulture aux martyrs et aux autres chrétiens. Le trésor de l'église était dépensé à faire vivre les pauvres et à les enterrer convenablement. Enfin saint Ambroise reconnaît que pour la sépulture des fidèles on a le droit de briser, de faire fondre et de vendre les vases sacrés. Ces textes expliquent la construction des catacombes. Quand on sait le respect que les premiers chrétiens témoignaient pour leurs morts, on s'étonne moins des gigantesques travaux qu'ils ont entrepris pour les ensevelir.

Mais est-il bien vrai que ces travaux leur appartiennent? Les catacombes sont-elles véritablement un ouvrage chrétien? La question est discutée et mérite de l'être. Au siècle dernier, il ne manquait pas d'incrédules qui niaient la réalité des découvertes de Bosio et de Boldetti. Quand on leur disait que les catacombes étaient les cimetières des premiers chrétiens, ils demandaient qui avait fourni à une société petite et pauvre les sommes nécessaires pour percer 900 kilomètres de galeries souterraines, ce qu'on avait pu faire de la terre qu'on en avait tirée, et comment un culte proscrit avait eu l'audace de fouiller ainsi le sol aux portes de Rome et sous les yeux de ceux qui le persécutaient. Ces objections parurent sans réplique à la plupart des savans, elles troublèrent même les plus intrépides défenseurs des catacombes. Aussi crurent-ils bien faire de supposer, pour y répondre, qu'elles étaient d'anciennes carrières d'où les Romains avaient longtemps extrait la pouzzolane. Les chrétiens les avaient trouvées abandonnées, et, pour en faire leurs cimetières, ils n'avaient eu besoin que de creuser dans la muraille les niches horizontales qui devaient recevoir les morts. L'existence de ces carrières n'était pas une hypothèse; elle est attestée par les écrivains anciens. Cicéron parle d'un homme qui y fut assassiné de son temps, et Suétone rapporte que, comme on voulait persuader à Néron de s'y réfugier, il déclara qu'il ne voulait pas s'enterrer vivant. Puisqu'elles étaient un lieu secret, où les gens qui se cachaient pouvaient trouver un asile, elles convenaient aux chrétiens pour y célébrer leurs mystères et y enfouir leurs morts. Bottari fait remarquer qu'il leur était facile de les connaître. Leur religion se propagea d'abord parmi les pauvres gens et les esclaves, c'est-à-dire parmi ceux qu'on employait à les creuser. C'étaient autant de guides qui pouvaient conduire leurs frères dans les détours des galeries abandonnées. Cette opinion paraissait donc parfaitement vraisemblable; elle avait l'avantage de fermer la bouche aux incrédules : aussi fut-elle religieusement acceptée de tout le monde pen-

dant deux siècles, et jusqu'à nos jours elle a fait loi. Cependant elle ne tient pas devant l'examen attentif des catacombes. Le père Marchi avait commencé à l'ébranler, M. de Rossi l'achève. Il n'a pas de peine à démontrer que des chambres de 3 à 4 mètres carrés et des galeries de 1 mètre au plus de largeur, se coupant à angles droits, ne seraient guère commodes pour extraire la pouzzolane et la transporter. Il reste d'anciennes carrières romaines dont la destination n'est pas douteuse, et l'aspect en est bien différent de celui des catacombes : les couloirs y sont plus larges, les dégagemens plus multipliés; tout y paraît mieux approprié aux nécessités d'une exploitation industrielle. D'ailleurs M. Michel de Rossi, en étudiant avec soin la nature du terrain dans lequel sont creusés la plupart des cimetières de Rome, a remarqué qu'ils évitent systématiquement les bancs de pouzzolane friable pour s'enfoncer de préférence dans ceux dont la pierre est plus spongieuse et plus dure, et il déclare nettement que jamais on n'en a pu tirer de matériaux propres à construire. Cette raison est décisive et lève les derniers doutes qu'on pouvait avoir. Ce n'est pas qu'on ne puisse admettre que les chrétiens n'aient quelquefois approprié à leur usage des carrières abandonnées, l'histoire le dit et l'étude des catacombes le prouve; je dirai plus tard dans quelle occasion et par quels motifs ils furent amenés à le faire; mais c'étaient des exceptions. M. de Rossi, dans tous les cimetières qu'il a jusqu'ici visités, n'a pu encore reconnaître que trois ou quatre de ces anciennes carrières, et il n'est pas probable qu'il y en ait davantage. Tout le reste a été fait de la main des chrétiens. On trouve plusieurs fois dans les catacombes l'image des fossoyeurs au travail. Ils sont représentés la pioche à la main et attaquant le roc qui surplombe. Cette attitude qu'on leur donne indique la façon dont ils ont procédé. On ne les aurait pas dépeints ainsi, s'ils n'avaient fait que profiter des excavations antérieures. Ils se sont donc hardiment avancés, se faisant une route avec leur pioche à travers ces couches de tuf granulaire dont le sol de la campagne romaine est rempli; ils ont creusé le roc devant eux, soutenus par leur foi, « habitant les entrailles de la terre, comme le moine sa cellule, » et ces interminables galeries, qui contiennent, dit-on, six millions de tombes, sont entièrement leur ouvrage.

D'où vint aux premiers chrétiens ce mode de sépulture qui exigeait d'eux ces travaux effrayans? On a répondu depuis longtemps qu'ils le tenaient des Juifs. On aurait dû ajouter qu'en cela les Juifs ne faisaient que suivre la coutume de la plupart des peuples de l'Orient. On n'enterrait pas autrement en Syrie. Partout où les Tyriens ont pénétré, à Malte, en Sicile, en Sardaigne, on retrouve des sépultures semblables. M. Beulé a constaté l'existence de catacombes à Carthage, M. Renan en a vu dans la Phénicie; l'Asie-

Mineure, la Cyrénaïque et la Chersonèse en contiennent un grand nombre, il y en a même chez les Étrusques, auxquels on attribue une origine orientale. Enfin on en découvre tous les jours à Rome, et cela ne doit pas surprendre. A la fin de la république et dans les premiers temps de l'empire, Rome a été comme envahie par les peuples de l'Orient. « Voilà longtemps, disait Juvénal en colère, que l'Oronte coule dans le Tibre. » Ils apportaient dans cette grande ville tolérante et distraite leurs croyances et leurs habitudes. On les laissait prier leurs dieux à leur façon et enterrer leurs morts comme ils voulaient. Non-seulement ils étaient tolérés, mais ils pouvaient prêcher leurs doctrines et ne s'en faisaient pas faute. Je ne crois pas qu'aucune ville, même Alexandrie sous les Ptolémées, ait jamais offert au monde un spectacle plus curieux et plus animé que Rome au commencement de l'empire. Ce n'était pas seulement la capitale industrielle et politique de l'univers, c'était aussi le lieu où toutes les philosophies et toutes les religions de la terre se rencontraient. Au milieu de cette énorme activité d'affaires, il régnait une activité d'esprit plus remarquable encore. L'affaiblissement des anciennes croyances laissait le champ libre aux opinions nouvelles; elles en profitaient pour s'agiter et se répandre et faisaient partout des prosélytes. Les religions de l'Orient surtout attiraient les âmes par l'étrangeté de leurs rites et le tour mystérieux de leurs doctrines. Quelques-uns se livraient tout à fait à elles; le plus grand nombre, sans se pénétrer entièrement de leur esprit, imitaient au moins leurs pratiques les plus apparentes. C'est ainsi que beaucoup de Romains se mirent à enterrer les morts à la façon des Orientaux. A partir des Antonins, l'habitude de brûler les corps devient de moins en moins fréquente; à l'époque de Macrobe, elle n'existait presque plus. Les païens eurent donc aussi de bonne heure leurs hypogées, semblables à ceux des peuples de l'Orient. Au IIIe siècle, il n'y avait rien de plus répandu à Rome que cette manière d'ensevelir les morts. Je me figure que la campagne romaine était alors creusée en tous sens. Les Juifs, les Phéniciens, les adorateurs de Mithra et de Sabazius, les chrétiens surtout, qui commençaient à devenir si nombreux, quelquefois aussi les païens, fouillaient le sol pour leur sépulture. Il y avait dans ces divers cultes une sorte d'activité intérieure et souterraine qui répondait à l'activité du dehors. Ces fossoyeurs funèbres cherchaient à s'éviter (1); mais il n'y parvenaient pas toujours. On trouve au cœur des catacombes un caveau où reposent un prêtre de Sabazius et quelques-uns de ses disciples. Les ouvriers chrétiens l'avaient sans

(1) M. de Rossi fait voir que plus d'une fois les galeries chrétiennes se sont brusquement détournées pour ne pas toucher à quelque hypogée d'un autre culte.

doute rencontré sur leur chemin sans le vouloir, et il communique aujourd'hui librement avec les tombes des martyrs. Le nombre des cryptes qui furent alors creusées est incalculable. On en découvre tous les jours de nouvelles. Les hypogées païens commencent à n'être plus rares. On sait les noms de près de soixante cimetières chrétiens. On connaît deux catacombes juives, celle du Transtévère, qui est antérieure au christianisme, et celle de la voie Appienne. Il faut espérer qu'on en trouvera d'autres qui nous apprendront ce que nous souhaiterions tant connaître, la constitution et le gouvernement des synagogues à Rome; peut-être aura-t-on la bonne fortune de rencontrer celles des sectes dissidentes du christianisme. Nous savons qu'elles en avaient aussi, et que, pour leur donner quelque autorité, elles allaient dérober dans les cimetières catholiques les corps des martyrs les plus respectés et les plaçaient chez elles. Que de lumières ne jetteront pas ces découvertes sur l'histoire religieuse de ce temps, si elles sont toujours dirigées par des hommes de bonne foi et de science comme M. de Rossi!

Parmi toutes ces sépultures qui se ressemblent, les cimetières chrétiens se reconnaissent à deux signes. D'abord ils sont beaucoup plus vastes que les autres. Nulle part on n'a retrouvé un tel développement de galeries, ni une telle agglomération de tombes. Jamais aucun culte ni aucun peuple n'a semblé éprouver autant que les chrétiens le besoin de se grouper et de se réunir dans la mort. Ensuite les niches où sont placés les corps sont ouvertes dans les cryptes juives et fermées dans les catacombes chrétiennes. Cette différence tient à l'habitude qu'avaient les chrétiens de visiter assidument le tombeau des martyrs et d'y venir prier. Chez les Juifs, où le sépulcre ne s'ouvrait que quand on voulait y ensevelir quelqu'un, on n'avait pas besoin de prendre de précautions pour protéger le cadavre contre l'indiscrète curiosité des visiteurs. Il suffisait de rouler une grosse pierre à l'entrée du caveau. Il en était autrement chez les chrétiens, et comme leurs cimetières étaient ouverts aux fidèles, il fallait bien que les tombes fussent fermées. Pour tout le reste, leurs catacombes ressemblent tout à fait à celles des Juifs et des autres peuples de l'Orient, et l'on voit bien au premier coup d'œil que c'est d'eux qu'ils avaient pris cette façon d'ensevelir les morts.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il existât dans l'église naissante de règle fixe ni d'usage constant pour la sépulture. La seule loi acceptée de tout le monde était de ne pas se servir pour soi ni pour les siens de tombes païennes, et de ne pas admettre de païens dans les cimetières où les chrétiens reposaient. « Laissez les morts ensevelir leurs morts, » disait durement saint Hilaire, et nous savons que l'oubli de cette loi amena la déposition d'un évêque au temps

de Cyprien. Pour le reste, les fidèles étaient libres, et ils usaient de leur liberté. Ainsi nous les voyons faire quelquefois usage de sépultures isolées. On a retrouvé l'épitaphe de deux époux qui disent qu'ils se sont fait construire un lieu de repos dans leur jardin (*in hortulis nostris secessimus*), et qui ne semblent pas s'en excuser. Une autre pierre tumulaire contient une formule égoïste, mélange bizarre d'habitudes païennes avec des termes chrétiens, par laquelle le possesseur du tombeau cite au jugement du Seigneur quiconque essaiera d'introduire un autre mort dans le monument qu'il occupe et les terres qui l'entourent; il les veut toutes pour lui seul. En général cependant, d'autres sentimens préoccupaient les chrétiens. Comme je le disais tout à l'heure, ils éprouvaient le besoin de reposer ensemble. Ils voulaient être unis dans la mort, comme ils essayaient de l'être dans la vie. Dès les premiers jours, on se groupa instinctivement autour des évêques et des martyrs, et dans la chrétienté tout entière se formèrent bientôt ces réunions de tombes auxquelles on donna le nom de lieux de repos ou de sommeil (*accubitorium*, κοιμητήριον). Seulement ces cimetières, suivant les pays, étaient situés en plein air ou se cachaient sous la terre. A Rome, on préféra les sépultures souterraines. Est-ce parce qu'on était là davantage sous les yeux du pouvoir et qu'on redoutait sa surveillance? Je ne le crois pas. C'était plutôt pour rester fidèle aux traditions de l'église naissante, qui, en sortant de la communauté juive, avait conservé d'elle cette habitude. C'était surtout pour imiter le tombeau du Christ, dont la vie et la mort étaient l'exemple des chrétiens. Il n'est pas douteux que le sépulcre de Joseph d'Arimathie, « qui n'avait pas servi et qu'il avait fait tailler dans le roc, » avec sa niche horizontale, surmontée, comme unique ornement, d'un arceau cintré (1), n'ait servi de modèle aux premières tombes chrétiennes.

Voilà quelle fut l'origine des catacombes. Quant à leur histoire, elle est plus difficile à retrouver, surtout si l'on prétend remonter jusqu'à l'époque primitive. Les documens nous font défaut pour les deux premiers siècles; on est réduit aux conjectures. Celles de M. de Rossi ont un degré de vraisemblance qu'on n'avait pas encore

(1) Ces niches creusées dans le mur s'appellent *loculi*. Les arceaux cintrés qui les surmontent ont reçu le nom d'*arcosolia*. Ces arceaux ne se retrouvent pas sur toutes les tombes, mais seulement sur celles des personnages les plus importans. On trouvera de plus amples détails sur ces mots dans le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes* de l'abbé Martigny. Je profite de cette occasion pour recommander cet excellent livre, indispensable à tous ceux qui veulent étudier les principes de l'archéologie chrétienne, utile aux gens du monde pour l'intelligence de bien des mots qu'on lit et qu'on répète sans les comprendre qu'à moitié. Ils sauront beaucoup de gré, quand ils s'en serviront, à l'homme modeste et distingué qui a su réunir tant de connaissances solides sous une forme agréable et commode.

atteint. En l'absence de documens chrétiens, il s'est fort habilement servi des habitudes et des usages de l'antiquité profane qu'il connaît à merveille, et l'on va voir à quels résultats cette méthode ingénieuse l'a conduit.

II.

Quand on parle des catacombes, on se figure d'ordinaire des lieux souterrains dont l'accès n'est connu que de quelques initiés, et dans lesquels un culte proscrit se dérobe soigneusement à ses persécuteurs. C'est une idée qu'il faut perdre. M. de Rossi a victorieusement démontré que dans les deux premiers siècles les chrétiens n'ont pas cherché à dissimuler l'existence de leurs cimetières, qu'ils les possédaient légalement, que l'autorité les connaissait et qu'elle les a peut-être protégés. Cette opinion est trop nouvelle, elle heurte trop les idées reçues pour qu'il ne soit pas nécessaire de l'établir sur quelques preuves.

On ne respectait rien à Rome autant que les tombeaux; ils étaient sous la protection de la loi, qui tenait pour sacré (*religiosus*) le lieu où il y avait quelqu'un d'enterré, et défendait qu'il pût jamais être vendu. Ce respect s'étendait à tous les cultes; les cimetières des chrétiens en ont naturellement profité. On ne voit pas pourquoi ils n'auraient pas joui des priviléges qu'on accordait aux autres. Ils ne fournissaient aucun prétexte contre eux. Si leur façon d'ensevelir les morts n'était pas la plus habituelle, nous venons de voir qu'elle ne leur était pas non plus particulière, que les Juifs et les autres peuples de l'Orient la pratiquaient en liberté, et que les Romains commençaient aussi à l'imiter. Il n'y avait donc pas de motif de les priver du droit commun; même quand l'autorité les persécuta, sous Néron et Domitien, on ne voit pas que la persécution se soit étendue jusqu'à leurs tombeaux. La loi romaine ne refusait pas la sépulture aux criminels qu'elle avait punis, et la tombe d'un supplicié était aussi inviolable que les autres.

Cette disposition de l'opinion publique et de la loi à respecter les tombeaux était déjà une garantie de sécurité pour les cimetières des chrétiens. Il est probable qu'ils en ont cherché d'autres. Quand on étudie l'histoire des premiers temps du christianisme, il ne faut pas oublier que ce n'était pas une de ces religions qui veulent amener des changemens politiques. Au contraire il prêchait l'obéissance aux pouvoirs établis, et tâchait autant que possible de vivre en paix avec l'autorité. On peut être sûr qu'en toutes choses, quand il a pu mettre de son côté la légalité, au moins en apparence, il l'a fait avec empressement. Il est donc naturel de croire qu'il a cherché d'abord s'il pouvait trouver quelque moyen légal de posséder sans

crainte ses cimetières. Il y en avait un, et tout porte à croire qu'il s'en est servi. C'était l'usage à Rome que celui qui se faisait construire un tombeau désignait d'avance les gens qu'il voulait y admettre avec lui. Il le partageait ordinairement avec sa famille, s'il était généreux il y recevait ses cliens et ses affranchis. C'était sa propriété; il en disposait librement, et personne n'avait le droit de contrarier sa volonté. M. de Rossi, se fondant sur cet usage, pense que les catacombes ont commencé par être des tombeaux particuliers possédés par de riches chrétiens, et où, au lieu de leurs affranchis, ils ont admis leurs frères. Ce qui rend cette opinion très vraisemblable, c'est la façon dont elles sont désignées dans les plus anciens documens. On les appelle ordinairement d'un nom propre qui n'est pas celui des martyrs ou des confesseurs qui y sont ensevelis. C'est probablement le nom du premier propriétaire du tombeau, de celui qui a payé le terrain et fait construire la crypte. Dans ces conditions, on comprend que la construction des premières catacombes n'ait causé aucune surprise à la société païenne, et qu'elle n'ait point été contrariée par le pouvoir. De pieuses femmes, qui ont été dès le premier jour les adeptes les plus fervens du nouveau culte, Domitilla, Lucina, Commodilla, des gens riches et généreux, comme Calépodius, Prætextat ou Thrason, se sont fait élever d'avance un somptueux tombeau. — Il n'y avait rien de plus naturel, tout le monde faisait comme eux. — Ils ne l'ont pas construit pour eux seuls, — c'était encore une habitude assez générale; — ils ont voulu y reposer avec ceux qui partageaient leurs croyances, — ceci était plus rare, mais non pas sans exemple, et l'on voit quelquefois dans les inscriptions que les adorateurs du même Dieu tiennent à être enterrés ensemble. Ce tombeau où tant de gens étaient reçus n'en appartenait pas moins à Thrason ou à Commodilla. C'était toujours une propriété privée, qui, comme les autres, était garantie par la loi.

S'il en est ainsi, il est visible que les chrétiens n'avaient aucune raison de cacher au public leurs tombeaux, et nous avons en effet la preuve qu'ils ne les cachaient pas. Il y a quelques mois à peine, ces fouilles ont mis à découvert l'entrée d'un des plus anciens cimetières de Rome, celui de Domitilla (1). Cette entrée dément tout à fait l'idée qu'on se faisait autrefois des catacombes. C'est une porte d'une architecture simple et classique, qui dénote une bonne époque de l'art. Au-dessus du fronton, on voit la place d'une inscription qui a disparu. Par la porte, on pénètre dans un vestibule orné de peintures gracieuses qui offrent des scènes champêtres

(1) M. de Rossi a rendu compte de ces fouilles dans le *Bulletin d'Archéologie chrétienne* du mois de mai et de juin.

très habilement exécutées. « C'est comme un coin de Pompéi, » nous dit M. de Rossi. Des deux côtés s'étendent des salles destinées sans doute aux repas funèbres ou à la garde du monument. Tout ce premier étage s'élevait au-dessus du sol; il frappait les yeux de tout le monde; il était impossible de ne pas le remarquer. C'est qu'en effet ce cimetière n'avait rien alors à cacher: c'était pour la loi le tombeau de Domitilla, et elle avait le droit d'y admettre qui elle voulait. Cette inscription, dont la place seule demeure aujourd'hui, n'avait pas besoin de mentir; il lui était permis d'être vraie, et nous pouvons nous figurer ce qu'elle devait être. Domitilla pouvait dire pour qui elle élevait ce tombeau; il ne lui était pas interdit d'y mentionner expressément sa croyance. Ne lisons-nous pas sur certaines tombes que le possesseur n'y veut admettre que ceux qui appartiennent au même culte que lui (*qui ad religionem sint pertinentes meam*)? En agissant ainsi, Domitilla ne faisait qu'user de ses droits de propriétaire. Il n'y avait rien là, je le répète, qui pût éveiller les susceptibilités de la loi et l'empêcher d'étendre à ce monument la protection qu'elle accordait à toutes les propriétés privées.

Voilà donc, selon M. de Rossi, quels furent les commencemens des cimetières de Rome. C'étaient d'abord des tombeaux particuliers que de riches chrétiens faisaient construire pour eux et pour leurs frères, et dont ils conservaient la propriété sous la sauvegarde de la loi; mais avec le temps ces conditions changèrent. A la fin du IIe siècle, il est question, dans les écrivains ecclésiastiques, de cimetières qui n'appartiennent plus à des particuliers, mais qui sont ouvertement la propriété de l'église. Tel était celui dont le pape Zéphyrin confia l'administration à Calliste, et qui prit son nom. M. de Rossi suppose que ce fut le premier dont la communauté des fidèles s'attribua la possession; mais ce ne fut pas le seul. Quelques années plus tard, sous le pape Fabien, il y en avait déjà plusieurs, et le nombre ne cesse point d'augmenter jusqu'à Constantin. Pour ceux-là, la question de savoir comment la corporation chrétienne les possédait en sûreté est bien plus délicate. La loi romaine n'accordait pas sans examen à des associations le droit d'acquérir et de posséder. On sait combien l'empire se défiait des sociétés secrètes, et avec quelle sévérité il les poursuivait. Celles dont il est le plus question dans les jurisconsultes, et que le pouvoir semble avoir le plus redoutées, c'étaient les associations qui se formaient dans les camps, parmi les soldats, et celles qui dans les villes prenaient la religion pour prétexte. Par là les chrétiens se trouvaient particulièrement condamnés. Ils formaient une de ces sociétés que la loi trouvait plus dangereuses que les autres, et contre lesquelles elle était plus disposée à sévir. Est-il à croire qu'on leur ait permis d'avoir des sépultures communes qui pouvaient servir aussi de lieu de

réunion? A quel titre les possédaient-ils, s'ils les ont possédés tranquillement, et par quel moyen ont-ils fait respecter leurs cimetières de l'autorité civile, dont ils violaient ouvertement les prescriptions?

Ici encore il est probable que la société chrétienne se couvrit habilement de certains usages romains. Il y eut surtout une institution importante et mal connue qui, plus que tout le reste, protégea les catacombes. Il convient d'en dire quelques mots pour qu'on puisse se rendre compte des raisons qui éloignèrent si longtemps d'elles les sévérités du pouvoir.

L'empire avait, autant que possible, aboli le droit de réunion, qui lui faisait peur. Il existait cependant certaines sociétés dont il croyait avoir moins à craindre, que non-seulement il autorisait, mais qu'il semble avoir protégées. C'étaient celles qu'on appelait les sociétés des pauvres gens (*collegia tenuiorum*). Comme après tout il gouvernait au nom de la démocratie et qu'il tenait d'elle son pouvoir, il la flattait volontiers, et il aimait à se montrer empressé pour elle; mais quel était le but précis de ces associations privilégiées? M. Mommsen l'a fait voir le premier (1) : c'étaient des sociétés pour les funérailles (*collegia funeraticia*). Ces pauvres gens se réunissaient et contribuaient par égales portions, afin qu'on trouvât à leur mort de quoi les faire enterrer. Peut-être sera-t-on surpris aujourd'hui que des gens qui avaient à peine de quoi se nourrir aient tant songé à leur sépulture, et qu'ils se soient beaucoup plus préoccupés de leur mort que de leur vie. Les anciens ne pensaient pas là-dessus comme nous. Les idées religieuses augmentaient alors l'horreur instinctive qu'on éprouve à être privé des honneurs funèbres. Mécène avait dit dans un vers célèbre : « Je ne me mets pas en peine d'un tombeau; la nature se charge d'enterrer ceux qu'on oublie, *sepelit natura relictos;* » mais Mécène était un esprit fort, et sur ce point les esprits forts étaient rares. Malgré les progrès de l'incrédulité, le souci de la sépulture continuait à préoccuper tout le monde. Les pauvres gens en étaient surtout tourmentés. Aussi, tandis que les riches se faisaient construire d'avance de somptueux tombeaux, les pauvres formaient des associations qui leur permettaient ou bien d'en avoir un pour eux seuls, ou tout au moins de trouver une petite place dans celui des autres. Les empereurs, qui voyaient que la politique était étrangère à ces associations, les avaient approuvées. Un sénatus-consulte, souvent cité dans les inscriptions, les autorisa toutes d'un coup, sous la réserve expresse « que les sociétaires ne se réuniraient qu'une fois par mois pour

(1) Voyez son savant mémoire intitulé *De collegiis et sodaliciis Romanorum*. Il serait bien à souhaiter que la question fût examinée plus en détail, et qu'on eût enfin, avec l'aide des lois et des inscriptions, une histoire complète du droit d'association à Rome. Ce travail jetterait beaucoup de lumières sur les origines du christianisme.

payer leur cotisation. » Ces associations portaient ordinairement le nom d'un dieu; les confrères s'appelaient *adorateurs d'Hercule* ou *de Jupiter* (*cultores Herculis, cultores Jovis*), absolument comme nos sociétés charitables se donnent aujourd'hui le nom d'un saint. Au fond, le but de l'association n'était pas religieux. Le dieu n'était qu'une enseigne ou tout au plus qu'un patron dont la fête servait de prétexte à de bons repas. L'organisation de ces sociétés nous est parfaitement connue depuis qu'on a découvert dans l'ancienne Lanuvium les statuts des *adorateurs de Diane et d'Antinoüs* (*cultores Dianæ et Antinoi*); on y voit que chaque confrère payait 100 sesterces (20 francs) et une bouteille de bon vin à son entrée dans la société, et qu'ensuite il donnait 5 as (25 centimes) par mois. A sa mort, la société se chargeait de l'enterrement, ou, s'il avait désigné par son testament quelqu'un pour cet office, elle lui comptait 400 sesterces (80 francs). C'était ce qu'on appelait le prix des funérailles (*funeraticium*), la dépense d'un convoi de pauvre. Pour faire honneur au défunt, on envoyait à la cérémonie quelques-uns des confrères, auxquels on distribuait 1 sesterce (20 centimes) auprès du bûcher. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que les esclaves pouvaient faire partie de l'association, et après leur mort, quand un maître injuste refusait de livrer leurs corps à la société, on leur faisait des funérailles par effigie. Ce n'était pas tout d'enterrer les morts, il fallait aussi les honorer. Or l'antiquité croyait qu'on ne pouvait pas mieux le faire qu'en célébrant des festins en mémoire d'eux. Les adorateurs de Diane et d'Antinoüs, fort zélés pour leurs morts, n'y manquaient pas. Seulement on voit par leurs statuts que ces repas, qui étaient peut-être sérieux et graves à l'origine, comme il convient à des cérémonies funèbres, avaient fini par devenir très joyeux. Les confrères ne voulaient pas y entendre parler d'affaires. « Il est expressément ordonné, disent-ils, que, si quelqu'un a quelque plainte ou quelque proposition à faire, il la fera seulement dans nos assemblées mensuelles, afin que nous puissions dîner libres et contens. » Il semble en effet que la gaîté ne manquait pas aux convives, puisqu'on fut obligé d'en prévenir les excès et d'instituer des amendes contre ceux qui se laisseraient emporter trop loin par leur bonne humeur. On payait 3 sesterces (60 centimes) si l'on quittait sa place pour faire du bruit, 12 sesterces (2 francs 40 centimes) si l'on avait dit des sottises à un confrère, et 20 sesterces (4 francs) si ce confrère était le président de la société. Tel est en résumé le règlement des adorateurs de Diane et d'Antinoüs.

D'autres fois les associés n'étaient pas seulement enterrés aux frais du trésor commun; ils avaient aussi une sépulture commune. La plupart de ces monumens qu'on rencontre dans la campagne

romaine, et auxquels leur forme a fait donner le nom de colombiers (*columbaria*), n'avaient pas une autre origine. Ils ont été construits par des sociétés d'ouvriers ou d'esclaves, qui souvent étaient fort nombreuses, puisqu'un de ces *columbaria* contient 600 urnes funèbres. Voici d'ordinaire comment procédait la société (1). Après qu'elle avait obtenu l'autorisation de se former, et qu'elle s'était recrutée parmi les pauvres gens en quête d'une sépulture, obéissant à ces instincts d'ordre et de gouvernement qui étaient familiers à la race romaine, elle se constituait régulièrement, elle se divisait en décuries qui se choisissaient chacune un décurion. Ces décurions, on le comprend, n'étaient pas de grands personnages. On trouve parmi eux des maçons et des barbiers. En général, ce sont les affranchis qui font surtout bonne figure dans ce petit monde; ils sont plus riches que les autres, ils font des générosités à leurs confrères, que ceux-ci reconnaissent en complimens et en dignités. La caisse commune, formée par les cotisations des associés, est administrée par des questeurs, et au-dessus de ces dignitaires d'ordre différent on élit un ou plusieurs directeurs qu'on appelle *magistri* ou *curatores*. C'est, comme on voit, une hiérarchie complète. Le bâtiment qui devait contenir les sépultures était construit par les soins des directeurs, avec l'argent du trésor commun. Quand il avait été approuvé par les associés, on en faisait la dédicace, cérémonie qui, selon l'usage, était l'occasion de bruyans dîners. Ensuite les places étaient tirées au sort, et l'on écrivait provisoirement le nom du propriétaire sur celle qu'il devait occuper définitivement plus tard. Tout le monde ne contribuait pas également à la dépense; nous dirions, dans la langue d'aujourd'hui, qu'on prenait, selon sa fortune, plus ou moins d'actions dans l'entreprise. Aussi avait-on droit à plus ou moins de places quand l'édifice était achevé. Ces places étaient la propriété de celui qui les avait achetées. Il pouvait à son gré les garder, les donner ou les vendre, en faire des spéculations ou des charités; personne ne le gênait dans l'exercice de son droit. Sous les deux formes que je viens d'indiquer, les sociétés pour les funérailles prirent un grand développement à Rome pendant le règne des premiers césars. Septime Sévère étendit à l'Italie et aux provinces les priviléges dont elles jouissaient dans la capitale de l'empire. Elles furent plus particulièrement soutenues par Alexandre Sévère, qui protégea les anciennes et en forma de nouvelles, et l'on peut dire qu'en ce moment elles couvraient le monde entier.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer les facilités que ces associations offraient aux chrétiens pour obtenir la possession tranquille

(1) Les détails qui suivent sont tirés d'un mémoire très intéressant de M. Henzen sur un *columbarium* découvert récemment à Rome. Voyez les *Annales de l'inst. de corresp. arch. de Rome*, 1856, p. 8.

de leurs cimetières. Elles étaient favorablement traitées par la loi; les empereurs les protégeaient; ils avaient fait rendre pour elles le sénatus-consulte dont j'ai parlé et qui leur permettait de se réunir une fois par mois. C'était une faveur très appréciée sous l'empire, parce qu'elle était rare. Pour les admettre à jouir du bienfait de ce sénatus-consulte, on leur demandait seulement de se faire autoriser par un décret spécial, et le grand nombre de ces associations nous prouve que ce décret était accordé sans peine. Rien n'indique que les chrétiens ne se soient pas soumis à cette formalité, qui n'engageait en rien leur foi : c'était une mesure d'ordre public qu'avec leurs maximes ils devaient respecter. Obéissans au pouvoir comme ils faisaient profession de l'être, pourquoi se seraient-ils volontairement soustraits à ses prescriptions quand leur conscience ne le commandait pas? Il n'est donc pas impossible que, pour obtenir le droit de posséder légalement leurs cimetières, les chrétiens n'aient formé une de ces associations que les empereurs autorisaient. Ce qui est certain, c'est qu'ils avaient comme elles un trésor commun que chacun des frères contribuait à remplir par des cotisations mensuelles (*stips menstrua*). On a aussi remarqué qu'ils sont désignés dans une ancienne inscription par le titre d'adorateurs du Verbe (*cultores Verbi*), qui rappelle tout à fait celui qu'on donnait aux membres des sociétés de funérailles; ne serait-ce pas le nom sous lequel les chrétiens se sont fait autoriser par le pouvoir à posséder des sépultures communes? Quoi qu'il en soit, s'ils n'ont pas cru devoir demander cette autorisation, si par un motif que nous ne savons pas ils sont restés en dehors de ces sociétés légalement établies, il est certain qu'ils n'en ont pas moins tiré beaucoup de profit de leur existence. Le grand nombre de ces associations légales rendait indulgent pour les autres. En les voyant si facilement autorisées, on ne songeait pas à faire un crime à celles qui se passaient de l'être. Elles habituaient le public à regarder sans étonnement ces tombeaux qui étaient la propriété de toute une corporation, et le respect que la loi témoignait pour quelques-uns d'entre eux était utile à tous.

Une autre raison qui rendit plus facile aux chrétiens la possession de leurs cimetières, c'est qu'en somme ils étaient moins différens des tombeaux païens qu'on n'est d'abord tenté de le croire. Quelles que soient les idées nouvelles qu'une religion apporte dans le monde, elle n'échappe pas à son temps. En se séparant de lui, elle est forcée de le subir. Quoiqu'elle affiche la prétention de tout renouveler, elle reste, sans le savoir, l'esclave de certaines habitudes dont elle ne peut se défaire, et le passé se fait largement sa place chez elle, au moment même où elle annonce qu'elle va le détruire. En général, entre deux religions qui se combattent, les contemporains aperçoivent surtout les différences; les ressemblances frappent

davantage la postérité. Le grand reproche qu'on faisait aux chrétiens à l'époque des persécutions, c'était de se séparer du reste du monde. Aussi Tacite les déclare-t-il convaincus de haïr tout le genre humain. Aujourd'hui nous sommes surtout surpris de voir combien ils sont restés fidèles aux habitudes de leur temps. Il est certain qu'au moins en ce qui concerne la sépulture, ils se conformaient volontiers aux usages ordinaires. Leurs tombeaux ne différaient guère des autres. Si un païen eût visité les catacombes à l'époque où l'accès en était ouvert à tout le monde, je me figure qu'il ne se serait pas senti trop dépaysé. Par exemple, il aurait retrouvé dans le cimetière de Domitilla, et probablement dans les autres aussi, l'entrée habituelle du tombeau des grandes familles de Rome. Nous savons que d'ordinaire les chrétiens élevaient au-dessus de leurs catacombes de petits édifices en l'honneur de ceux qui y étaient ensevelis. Ces chapelles, qu'on appelait *cellæ* ou *memoriæ martyrum*, ont eu depuis une glorieuse fortune. Agrandies après la victoire du christianisme, elles sont devenues les belles basiliques de l'époque de Constantin; mais au début, quand elles étaient encore modestes, elles devaient ressembler beaucoup à ces salles que les païens construisaient à côté de leurs tombeaux et où ils célébraient leurs festins funèbres. Ces festins eux-mêmes n'étaient pas inconnus des premiers chrétiens. « Ils croyaient, eux aussi, nous dit Prudence, que les morts prenaient leur part du vin qu'on buvait près de leurs sépulcres, » et le repas du neuvième jour (*cæna novemdialis*), recommandé par les rituels païens, s'était conservé dans les *agapes*. A la vérité les chrétiens faisaient de leurs agapes un prétexte ingénieux de charité : les riches y conviaient les pauvres, et saint Augustin dit qu'on venait au secours des vivans tout en honorant les morts; mais ce pieux usage était pratiqué aussi par les païens. Ce n'étaient pas ces pauvres corporations dont les associés payaient cinq as par mois qui pouvaient, sur leurs revenus, fournir aux dépenses d'un festin, si frugal qu'on le suppose. Les inscriptions nous prouvent qu'elles avaient toutes de riches protecteurs qui faisaient les frais du repas. A l'origine, je n'ai pas de peine à le croire, les agapes chrétiennes étaient célébrées avec plus de décence que les repas des adorateurs de Diane et d'Antinoüs, et on n'avait pas besoin d'établir des amendes pour empêcher les convives de s'injurier; cependant elles finirent aussi par être l'occasion de beaucoup d'excès. Les pères de l'église se plaignent amèrement qu'on y boive sans retenue, et, comme leurs reproches ne corrigeaient pas les chrétiens de leur intempérance, les conciles furent obligés de les supprimer.

Si, dans la partie extérieure de leurs catacombes, dans les salles et les vestibules placés sous l'œil du public, les chrétiens se confor-

naient aux usages de tout le monde, il semble qu'ils étaient plus libres et qu'ils devaient être plus hardis dans leurs galeries souterraines. Comme ils s'y sentaient plus à l'aise, ils pouvaient échapper davantage à l'imitation et être plus souvent eux-mêmes. Il n'en est rien pourtant. Quand on regarde les meilleures peintures qui tapissent les chambres des catacombes, il est un souvenir qui revient aussitôt à l'esprit et auquel on ne peut plus échapper, celui des maisons de Pompéi. Ce sont les mêmes bordures gracieuses, les mêmes oiseaux, les mêmes fleurs, les mêmes scènes champêtres avec ces petits génies ailés qui portent le raisin et font la vendange. L'illusion serait complète si l'on n'apercevait de temps en temps ces images de femmes si décemment voilées qu'on appelle les *orantes*, et dont l'attitude grave et l'air sérieux conviennent si bien à des sépultures chrétiennes. On peut dire que le christianisme naissant n'a pas cherché dans les arts une expression et une forme nouvelles pour ses croyances. L'originalité des signes ne répond pas chez lui à la nouveauté des idées. Il s'est contenté de reproduire les peintures anciennes qui, par interprétation, pouvaient le mieux s'appliquer à ses doctrines. Il copie, par exemple, la fable d'Orphée en la rapportant à la prédication du Christ, ou celle d'Ulysse et des sirènes, qu'il explique par la nécessité de résister aux tentations. Les infidèles qui voyaient ces peintures, peut-être aussi les peintres qui les ont dessinées, ne se doutaient pas du sens mystérieux qu'y attachait la religion nouvelle; elles n'étonnaient et ne scandalisaient personne. L'image même du bon pasteur, si fréquente dans les catacombes et qui semble alors la représentation ordinaire et autorisée du Sauveur (1), n'est pas non plus tout à fait chrétienne. Elle se retrouve, à peu de chose près, dans le tombeau des Nasons et dans d'autres sépultures païennes, et l'on est à peu près d'accord aujourd'hui à la regarder comme une reproduction du célèbre Mercure criophore de Calamis. La sculpture est plus païenne encore dans les cimetières chrétiens que la peinture. M. de Rossi en donne une raison ingénieuse : il fait remarquer que les peintures étaient exécutées dans l'intérieur même de ces cimetières, tandis qu'on était bien forcé de sculpter en dehors et sous les yeux des infidèles, ce qui donnait à l'artiste moins de liberté. Ainsi, il faut le reconnaître, dans les deux premiers siècles l'art chrétien n'est pas né encore, il vit de l'imitation de l'art antique, il n'a pas inventé sa forme distincte et originale. L'épigraphie chrétienne non plus n'a pas encore trouvé ses formules. Il n'y a en général rien de plus pauvre que les inscriptions les plus anciennes des catacombes.

(1) Tout le monde sait que l'image de la croix apparaît rarement dans les catacombes. C'est beaucoup plus tard qu'elle devint le signe distinctif du christianisme.

Les meilleures ne contiennent qu'un nom propre et une date; celles qui ajoutent quelque chose imitent d'ordinaire les inscriptions profanes et d'une façon qui nous surprend. C'est ainsi qu'on y retrouve assez souvent l'invocation païenne aux dieux mânes (*diis manibus*); même quand elle cherche à s'éloigner des traditions du paganisme, l'épigraphie chrétienne n'invente pas, elle imite. Les formules qu'elle emploie le plus fréquemment, lorsqu'elle commence à employer quelques formules, sont, avec celle-ci : « vivez en paix, » qui est d'origine juive, cette autre qui paraît au premier abord plus originale : « que Dieu vous donne le rafraîchissement! » Or Tertullien nous apprend que c'est la prière que les dévots d'Osiris faisaient graver sur leurs tombeaux. Il serait facile de pousser plus loin ces rapprochemens, et l'on serait surpris de voir jusqu'à quel point les cimetières chrétiens, même dans les plus petits détails, reproduisent les tombes païennes. A la vérité, je n'insiste ici que sur les ressemblances, et je suppose un observateur un peu superficiel et qui regarde vite. Je sais bien qu'on pourrait montrer que ces rapprochemens apparens étaient souvent trompeurs, qu'en réalité les sépultures chrétiennes, à certains signes plus cachés, se distinguaient des autres, puisqu'il est possible de les reconnaître aujourd'hui. Il me semble surtout que cette absence de titres officiels dans les épitaphes, la rareté de ces mots d'esclave et d'affranchi pouvait donner beaucoup à penser à un esprit attentif. Il n'en est pas moins vrai qu'à première vue les ressemblances l'emportaient, et l'on comprend bien que ces ressemblances aient protégé les catacombes. Des gens qui retrouvaient dans ces tombeaux presque toutes leurs habitudes et leurs usages se sentaient naturellement portés à les respecter.

Je crois qu'il devient facile maintenant de répondre aux objections de ceux qui ne voulaient pas admettre que les chrétiens eussent creusé les catacombes. S'ils demandent comment une société pauvre et proscrite a pu accomplir un si grand ouvrage, on peut leur dire qu'ils ne savent pas la puissance de l'esprit d'association mis au service d'une doctrine nouvelle, et qu'il est probable d'ailleurs que le christianisme a compté des personnes riches parmi ses premiers adeptes. S'ils veulent connaître ce qu'on a fait de la terre qu'on en a tirée, on peut leur répondre qu'on n'en sait rien, mais que les chrétiens pouvaient la mettre où la portaient déjà les Juifs, les adorateurs de Sabazius et de Mithra, et tous ceux qui fouillaient le sol romain pour leurs sépultures, sans qu'on songeât à les en empêcher. Ce qu'on voyait faire tous les jours par les uns ne pouvait pas surprendre chez les autres, et il n'y avait guère moyen d'interdire ici ce qu'on permettait ailleurs. Si l'on s'étonne enfin qu'ils aient pu si longtemps cacher leurs cimetières aux yeux vigilans de l'autorité, on affirmera qu'au moins à l'origine, et pendant près de deux

siècles ils ne les ont cachés à personne, qu'il y a des raisons de croire qu'ils les possédaient légalement, qu'en tous cas, venus à une époque où les sépultures communes étaient fort répandues, ils ont joui, sinon de la protection, au moins de la tolérance de la loi. C'est ainsi que ce problème, qui semblait presque insoluble au siècle dernier, est devenu parfaitement clair pour nous.

III.

Il y a plusieurs époques dans l'histoire des catacombes, et je n'ai encore parlé que de la première : elle embrasse deux siècles, et s'étend jusqu'au règne de Dèce. Pendant ce temps, les chrétiens ont joui presque toujours d'une certaine liberté. Il n'est pas douteux qu'à l'origine leur doctrine n'ait été prêchée sans contrainte. Les persécutions de Néron et de Domitien ne furent que des tempêtes passagères. Dans l'intervalle, sous Vespasien et sous Titus, on les laissa tout à fait libres. M. de Rossi rapporte à ce moment la construction de la magnifique catacombe de Domitilla, ce qui prouve que personne ne songeait alors à entraver les manifestations publiques de leur culte. Les empereurs qui suivirent jusqu'à Septime Sévère prirent surtout contre eux des mesures administratives qui furent quelquefois sévèrement exécutées, mais auxquelles il était facile de se soustraire, et qui n'arrêtèrent pas les progrès de la religion nouvelle. Je ne puis croire qu'ils aient été des persécuteurs bien violens quand je vois que l'évêque Méliton disait à Marc-Aurèle, en parlant du christianisme : « Cette philosophie que vos ancêtres ont respectée comme toutes les autres religions. » Sous Caracalla, sous Alexandre Sévère, sous les deux Philippe, les chrétiens furent non-seulement soufferts, mais protégés. Aussi est-ce à ce moment que leurs cimetières, qui d'abord avaient peu d'étendue, prirent ces immenses accroissemens que nous admirons aujourd'hui.

M. Michel de Rossi a établi d'une façon très ingénieuse quelles étaient les limites primitives de chacun de ces cimetières, et comment ils s'étaient successivement agrandis. Son explication est très vraisemblable, elle a de plus l'avantage de mettre encore mieux en lumière les principes qui dirigent alors la conduite des chrétiens : l'imitation constante des usages de leur temps et le désir de se mettre toujours sous la protection de la loi. Pour qu'ils fussent certains de posséder leurs cimetières sans contestation, pour éviter les procès et les chicanes, il fallait que la superficie du sol où ils les creusaient leur appartînt, et qu'elle leur appartînt pour toujours. La possession inaliénable du terrain supérieur était la seule garantie de l'inviolabilité des tombes souterraines. Pour obtenir

cette garantie, l'usage et la loi leur fournissaient un moyen. J'ai parlé plus haut de cette loi qui déclarait sacré le lieu où un homme était enseveli. Elle ne protégeait pas seulement le tombeau, elle s'étendait aussi à ses dépendances; on les regardait comme inséparables du tombeau lui-même, et elles profitaient de ses priviléges. Sous le nom de *terrain attenant au sépulcre* (*area cedens sepulchro*), elles devenaient inaliénables comme lui. Or ces dépendances étaient souvent très considérables. La somptuosité des tombeaux était le premier luxe des gens riches. Ils aimaient à entourer le monument où ils devaient reposer d'abord d'un espace assez grand où ils faisaient construire divers édifices et qu'ils bordaient quelquefois de grands arbres. Derrière ces arbres s'étendaient des vergers, des vignes, des jardins, et souvent, derrière ces jardins, des champs cultivés. Ils avaient grand soin de marquer sur leurs épitaphes la contenance exacte du terrain, qui parfois n'allait pas à moins de trois *jugères* (soixante-quatorze ares), ils disaient qu'ils se le réservaient pour eux seuls, qu'ils l'exceptaient formellement de leur héritage, qu'ils ne voulaient pas qu'il fût morcelé ou vendu. Si par hasard ils y avaient fait construire un caveau, ils n'oubliaient pas cette circonstance, et nous voyons un certain nombre d'inscriptions funèbres mentionner expressément, parmi les choses dont le mort se réserve la possession indéfinie, le monument et son hypogée, *monumentum cum hypogæo*.

Ces usages offraient aux chrétiens l'occasion d'acquérir le terrain nécessaire à leurs sépultures, si étendu qu'il pût être, sans causer de surprise à personne, et l'espoir de le posséder toujours sans craindre qu'il tombât entre des mains profanes. Il n'est guère douteux qu'ils n'en aient profité. On peut donc presque affirmer qu'ils se sont assuré la possession du sol supérieur avant de construire leurs cryptes, qu'ils en ont fait, suivant l'expression consacrée, un *terrain attenant au sépulcre*, et que, par quelque inscription qu'on retrouvera peut-être, ils ont mis le monument et son hypogée sous la garde de la loi. M. de Rossi, en dressant le plan des divers cimetières, a fait une observation importante : il remarque que, si on les réduit à leurs élémens primitifs en faisant abstraction des travaux qui sont évidemment postérieurs, il reste seulement quelques groupes de galeries isolés entre eux, et dont chacun forme une figure géométrique régulière et de peu d'étendue. Ces limites qu'on respecte, cette gêne qu'on s'impose de creuser dans un espace étroit au lieu de s'étendre en liberté, cette régularité de formes à laquelle on s'astreint, ne s'expliquent tout à fait que si, dans ce travail souterrain, on n'a pas voulu sortir des bornes d'un champ qu'on possédait sur la terre. Chacun de ces groupes isolés est donc la reproduction exacte de ce champ. Ils représentent ces petits hy-

pogées primitifs donnés à l'église naissante par de riches protecteurs ou qu'elle avait achetés de ses deniers. En les transportant par la pensée sur le sol, en y replaçant les arbres qu'on y avait plantés et les monumens funèbres qu'on y avait construits, en les enfermant de cippes ou de murailles, nous avons quelque idée de ces sortes d'îlots que les cimetières chrétiens devaient former au second siècle dans la campagne romaine entre des tombes des différens cultes.

Les catacombes primitives avaient donc fort peu d'étendue. Voici comment elles se sont peu à peu développées. Dans les galeries qu'on construisit les premières, les niches où l'on plaçait les morts étaient larges, éloignées les unes des autres; il y avait beaucoup de place perdue. La religion nouvelle ne semblait pas se préoccuper encore de l'avenir; peut-être ne comptait-elle pas sur un succès aussi rapide. Le progrès dépassa les espérances. Le nombre des fidèles augmentant toujours, il fallut bientôt serrer les tombes et en construire dans les endroits vides. Ce moyen ne suffit pas longtemps, et l'on dut se décider à agrandir les catacombes; mais, pour respecter la loi, l'on se garda bien de sortir des limites du champ qu'on possédait : on creusa à des niveaux différens, il y eut quelquefois jusqu'à cinq étages de galeries superposées dans la même crypte. Le premier était à 7 ou 8 mètres du sol; le dernier atteignait à la profondeur de 25 mètres. Ces agrandissemens durent donner beaucoup de place. D'après les calculs de M. de Rossi, un terrain qui n'aurait eu que 125 pieds romains de côté pouvait fournir, avec trois étages seulement, près de 700 mètres de galeries. La communauté des chrétiens a dû s'en contenter longtemps. Cependant, comme le nombre des fidèles s'accroissait toujours, il fallut bien sortir de l'enceinte primitive, qui ne contenait plus les morts. Ces petits hypogées étaient souvent voisins, ils poussèrent l'un vers l'autre des ramifications nombreuses, et plusieurs d'entre eux, en se joignant, formèrent un cimetière. Les cimetières ne sont donc que la réunion de quelques-unes de ces cryptes primitivement isolées, et s'ils ont encore aujourd'hui un si grand nombre d'entrées, c'est que chaque crypte avait la sienne et la conserva. Faut-il aller plus loin, et croire avec beaucoup de savans que plus tard tous ces cimetières se sont réunis entre eux pour ne former qu'une seule chrétienté souterraine? On aimerait à le supposer. L'imagination serait flattée de l'idée que les fidèles qui aspiraient avec tant d'ardeur pendant leur vie à ne former qu'un seul bercail y sont au moins arrivés après leur mort; mais il n'est pas possible de le croire : la nature du sol mettait trop d'obstacles à cette réunion. Les cimetières sont souvent séparés les uns des autres par des vallées profondes et marécageuses où l'eau séjourne après les orages.

Les galeries creusées au-dessous de ces marais n'auraient jamais été praticables. Les chrétiens le savaient bien; aussi n'ont-ils construit leurs cimetières que sur le penchant des collines, et quelque désir qu'on leur suppose de se réunir tous après la mort, il n'est pas possible d'admettre qu'ils aient jamais essayé de traverser les vallées. Après tout, les cimetières chrétiens, quelque isolés qu'ils soient, offrent encore un ensemble de travaux assez grandiose pour satisfaire l'imagination la plus difficile.

En l'absence d'autres documens, ces travaux seuls suffiraient à prouver que, lorsqu'ils furent entrepris, l'autorité laissait aux chrétiens la libre possession de leurs tombeaux. On sait en effet que jusqu'à l'empereur Dèce, même quand la communauté chrétienne fut inquiétée, on respecta ses cimetières. Ni l'histoire ni la légende ne disent qu'à cette époque on ait jamais tenté de les en dépouiller. Il n'est question de mesures de ce genre ni dans les vies des saints, ni dans les actes des martyrs, ni dans la fameuse lettre de Pline, ni dans la réponse de Trajan. La persécution contre les morts commence seulement au temps de Dèce. C'est en Afrique qu'on trouve la première mention de ces violences. Ce pays était un de ceux où les chrétiens n'avaient pas adopté l'usage des catacombes. Leurs tombes, plus apparentes, appelaient davantage sur elles la colère de leurs ennemis. « Pendant qu'Hilarianus était gouverneur, dit Tertullien, le peuple se mit à crier : Qu'ils n'aient plus de cimetière! Et dans la fureur de leurs bacchanales ils osèrent arracher les cadavres des chrétiens au repos de la sépulture et à l'asile de la mort. » L'exemple fut contagieux. En 257, l'empereur Valérien interdit aux fidèles de Rome l'entrée de leurs catacombes. Il est probable qu'ils n'obéirent pas à ses ordres, puisque nous voyons que le pape Sixte II fut surpris et décollé, avec ses diacres et ses prêtres, dans celle de Prætextat. L'empereur Galien révoqua les édits de son père; mais l'exemple était donné : les cimetières chrétiens ne retrouvèrent plus la sécurité dont ils avaient joui jusque-là. A partir de ce moment, la légende ne parle plus que de martyrs immolés dans les catacombes. Aussi est-ce à cette époque qu'il faut rapporter les précautions prises pour en dissimuler l'entrée. On renonce aux escaliers magnifiques qui s'ouvrent librement sur la campagne; ils attirent l'attention du pouvoir, ils exposent à trop de dangers. On va se cacher dans les anciennes carrières, qui ne sont connues que des misérables et des vagabonds; de là on creuse timidement des galeries étroites, des escaliers tortueux qui conduisent aux anciens cimetières. On n'ose plus porter au dehors la terre qui provient des fouilles nouvelles; on la laisse entassée dans les chambres qui ne servent plus, et où on la voit encore de nos jours. On obstrue les cryptes, on mure les passages, on dérobe

si soigneusement à tous les yeux les corps des martyrs que plusieurs dans la suite ne purent plus être retrouvés. C'est alors que les catacombes sont véritablement un lieu d'asile et de refuge; c'est alors qu'un culte proscrit s'y cache à ses persécuteurs. Toutes ces idées de précaution, d'ombre et de secret, que ce nom rappelle, si elles sont fausses quand on les applique aux premiers siècles, conviennent parfaitement à l'époque qui s'étend de Dèce jusqu'à Constantin.

La victoire de l'église sous Constantin ne servit point aux catacombes autant qu'on aurait pu le penser. Sans doute le christianisme triomphant honora l'asile de ses mauvais jours; on répara les anciennes cryptes qui avaient souffert, on élargit et on embellit celles où reposaient les principaux martyrs, on construisit des entrées nouvelles et plus magnifiques, des escaliers plus commodes pour y descendre; on creusa des puits (*lucernaria*) pour leur donner du jour; enfin, à la place des pauvres chapelles où les premiers chrétiens honoraient timidement leurs morts au-dessus des cryptes qui renfermaient leurs restes, on éleva de somptueuses basiliques. Tous ces travaux néanmoins nuisirent souvent plus qu'ils ne profitèrent aux vieilles catacombes. En voulant les faire plus belles, on leur enleva leur caractère et leurs souvenirs. Les anciens murs de pierre, avec leurs fresques noircies, parlaient plus au cœur que les marbres dont on les couvrit. Les nouveaux escaliers modifièrent l'économie et la régularité de l'ensemble. Pour jeter les fondemens des basiliques, on n'hésita pas à détruire des tombes et à combler des galeries. C'est donc le jour où le christianisme est victorieux que l'on commence à dégrader les catacombes. On les respectait bien davantage quand il était humble et proscrit. En même temps elles avaient beaucoup à souffrir des excès d'une dévotion mal réglée. Tout le monde voulait être enterré le plus près possible des martyrs. Quand la place était prise, on s'en faisait une aux dépens du premier occupant; les vieilles inscriptions étaient détruites sans scrupule; on creusait des niches dans des murs couverts de fresques admirables. Le mal devint si grand que le pape Damasc se crut obligé d'arrêter ce zèle indiscret. « Les saints ne sont pas flattés, disait-il aux fidèles, qu'on s'attache ainsi à leurs tombeaux. Au contraire ils en sont importunés. Ce qui rapproche véritablement d'eux, c'est de les imiter. Il faut être près d'eux par l'âme et non par le corps. » Et, joignant l'exemple au précepte, il refusa d'être enseveli près des saints tombeaux, quoiqu'il eût plus de titres qu'un autre à cet honneur. Ce qui est encore un signe du temps, c'est qu'alors les tombes ne sont plus creusées que par des gens qui en font un métier et une industrie. Les premiers fossoyeurs accomplis-

saient leur œuvre par dévouement; après Constantin, ils trafiquent de leur travail : ce sont des mercenaires qui spéculent sur la main-d'œuvre et le prix du terrain. Ils percent des galeries, ils creusent des chambres, ils construisent des tombeaux qu'ils livrent au plus offrant, et les traces de ces contrats de vente se lisent encore sur les murailles des catacombes. C'est la preuve que la foi des premiers jours s'attiédissait dans le triomphe. Avec elle, le respect qu'inspiraient les cimetières souterrains, témoins des luttes du passé, diminuait; les inhumations y deviennent plus rares dès l'époque de Constance. Les fossoyeurs faisaient-ils payer le terrain trop cher? Les veines du tuf granulaire dans lequel ils sont creusés étaient-elles près de s'épuiser? Les belles basiliques de Constantin séduisaient-elles davantage les fidèles? On ne saurait le dire ; ce qui est certain, c'est qu'après quelques hésitations l'habitude d'enterrer les morts dans les églises l'emporta. Les catacombes furent abandonnées; on les quitta même assez brusquement, puisqu'on a trouvé des chambres et des galeries préparées par les fossoyeurs, et qui n'ont pas été occupées. Il y avait juste cinq siècles qu'on y ensevelissait les morts.

Cependant on continua longtemps à les visiter : elles gardaient les souvenirs des persécutions, elles contenaient le corps des martyrs. Saint Jérôme raconte « qu'étant enfant il y descendait le jour du Seigneur avec ses camarades et pénétrait jusque dans les cryptes, dont les parois montrent de tous côtés des cadavres ensevelis. » On y venait de tous les pays de la chrétienté. Nous avons conservé de curieuses notices de ce temps qui sont comme des guides du voyageur aux tombeaux des martyrs. Il nous reste aussi quelques itinéraires de pèlerins qui les ont visitées dans les dernières années de l'empire. Ils sont l'œuvre d'hommes simples et crédules fort disposés à croire qu'on n'a jamais enterré que des saints dans les catacombes, qui donnent facilement le nom d'évêques ou même de papes à de simples prêtres et celui de martyrs et de confesseurs à des gens qui n'eurent jamais rien à souffrir pour leur foi. Ces exagérations mêmes montrent quel enthousiasme inspiraient alors les catacombes. Tous ceux qui venaient les voir voulaient emporter quelque pieux souvenir de leur voyage. D'ordinaire ils versaient à profusion des parfums précieux sur la pierre brisée du tombeau et recueillaient les moindres gouttes qui s'échappaient par les fentes inférieures, après avoir touché le corps du saint. Il y eut même une reine de Lombardie qui envoya tout exprès un prêtre pour recueillir et rapporter l'huile des lampes qui brûlaient auprès des tombes des martyrs. Les invasions des barbares interrompirent ce culte. Alaric, Vitigès, Ataulf, dévastèrent successivement

la campagne romaine. Pour mettre les saintes reliques à l'abri de ces ravages, on se résigna à les enlever à leurs tombeaux et à les apporter à Rome, où elles furent distribuées entre les différentes églises. Dès lors on n'eut plus de raisons de visiter les catacombes; on en perdit presque la trace et le souvenir. Personne ne s'occupa plus d'elles jusqu'à la fin du XVIe siècle; c'est seulement alors, en pleine renaissance, au moment où l'antiquité païenne reparaissait au jour et attirait tous les esprits, qu'un hasard fit découvrir ces vénérables monumens des premiers temps du christianisme.

IV.

Cette étude générale des catacombes, dans laquelle tant d'idées nouvelles sont exposées, n'est pourtant que le prélude de ce que M. de Rossi regarde comme son œuvre particulière et originale. Cette œuvre, il l'aborde seulement dans la seconde moitié de son livre. J'ai dit plus haut ce qu'il veut faire : il se propose d'étudier à part chacun des cimetières chrétiens. Voici la méthode qu'il suit pour être sûr de les retrouver. Il a recueilli avec plus de soin qu'on ne l'avait fait encore toutes les notices écrites à la fin de l'empire sur les saints tombeaux et les itinéraires des pèlerins qui les ont alors visités. Il les prend pour guides, il fait le voyage avec eux. Quand ils sont d'accord pour nous apprendre qu'en un certain endroit d'une voie publique ils ont vu un cimetière dont ils nous disent le nom, M. de Rossi essaie de le retrouver à l'endroit qu'ils désignent. Lorsqu'il croit y être arrivé et qu'il n'a plus de doutes pour lui-même, il veut convaincre les autres par des preuves matérielles. Ce sont les actes des martyrs et les anciennes histoires de l'église qui les lui fournissent. Il les étudie pour savoir quels sont les personnages importans qui étaient enterrés dans le cimetière dont il s'occupe, et il cherche à découvrir leurs tombeaux. Cette découverte, s'il parvient à la faire, est à la fois le fruit de sa méthode et un moyen infaillible de la vérifier.

Elle ne peut plus être discutée aujourd'hui, et des succès éclatans en ont certifié l'exactitude. Du temps où l'on fouillait les catacombes au hasard, on avait très rarement la bonne fortune de trouver des tombeaux portant des noms connus dans l'histoire. M. de Rossi fait le calcul qu'on n'en a guère découvert jusqu'ici qu'un ou deux par siècle. On en trouve maintenant à peu près un par année, et il est permis d'espérer que ce nombre sera dépassé dans l'avenir. A mesure que M. de Rossi avance dans ses travaux, de nouvelles observations qu'il fait rendent sa marche plus facile et plus sûre. Ainsi il s'est vite aperçu qu'on pouvait reconnaître à

des signes certains qu'on approchait des cryptes où reposent des morts illustres. Celles-là ont été plus visitées que les autres. A l'époque du triomphe de l'église, on a construit des escaliers particuliers pour en rendre l'accès plus facile aux pèlerins. L'existence de ces escaliers est un premier indice. Ensuite viennent les restes des travaux considérables entrepris du temps de Constantin pour honorer les martyrs, ces revêtemens de marbre dont on a couvert les murs, ces longs puits qui donnent de l'air et du jour à la crypte, ces voûtes de brique destinées à prévenir les éboulemens (1). Tous ces travaux indiquent qu'on se trouve dans quelque crypte célèbre : on ne s'est donné tant de mal que pour les morts qui en valaient la peine. Un des signes les plus sûrs et les plus curieux de la visite des pèlerins et par conséquent du voisinage d'une tombe plus révérée que les autres, ce sont les inscriptions qu'ils ont laissées sur les murs. Personne ne les avait encore recueillies et étudiées avec autant de soin que M. de Rossi. Tracés rapidement à la pointe le long des escaliers ou des galeries, ces *graffiti*, comme on les appelle en Italie, sont le témoignagne spontané d'un mouvement d'enthousiasme et de dévotion à la vue des saints tombeaux. Il n'y entre rien d'officiel et de convenu, comme dans les grandes inscriptions qui ont été gravées sur le marbre; les *graffiti* sont moins pompeux et moins magnifiques, mais on y sent bien mieux l'élan du cœur. Aussi nous touchent-ils davantage, quelque insignifians qu'ils paraissent au premier abord. Tantôt le pèlerin écrit simplement son nom en demandant avec humilité quelques prières pour lui et en faisant des souhaits pieux pour les autres : *Eustathius humilis peccator; tu qui legis, ora pro me, et habeas Dominum protectorem*; tantôt il implore les saints pour lui ou pour les personnes qu'il aime : « Saints martyrs, souvenez-vous de Dionysius. — Demandez que Verecundus et les siens aient une heureuse navigation. — Obtenez le repos pour mon père et pour mes frères. » Le plus souvent il se contente d'employer cette courte formule : « Vivez ou qu'il vive en Dieu! » A l'entrée de la crypte de Lucine, au pied de l'escalier, on trouve ces mots plusieurs fois répétés : « Sofronie, vis en Dieu! *Sofronia, vivas!* » Sans doute après avoir écrit ces paroles, le voyageur a pénétré dans la crypte, il s'est agenouillé, il a prié au pied du tombeau des martyrs, et il est probable

(1) Il ne faut pas oublier non plus les inscriptions que le pape Damase avait fait graver auprès des tombeaux des plus illustres martyrs. Il avait réparé les catacombes au IVe siècle, composé des vers en l'honneur des saints qui y sont enterrés, et imaginé, pour écrire ces vers, des lettres d'une forme particulière qu'un calligraphe habile de ce temps avait inventées. La présence des lettres damasiennes dans une crypte prouve qu'elle a contenu le corps de quelque personnage important.

qu'avec la prière la confiance est entrée dans son cœur. C'est ce que prouve l'inscription suivante, tracée par la même main du côté de la sortie : « Sofronie, ma chère Sofronie, tu vivras toujours, oui, tu vivras dans le Seigneur; *Sofronia dulcis, semper vives Deo, Sofronia, vives!* »

Retrouver un cimetière, lui rendre son nom, s'assurer de son identité en y constatant la présence des tombeaux que les pèlerins du VIe siècle y avaient visités, ce n'est pas tout. Il faut essayer de reconnaître encore l'âge de ce cimetière et de fixer une date aux monumens qu'il renferme. Cette entreprise n'est pas facile. Les tombes historiques, c'est-à-dire celles qui contenaient des personnages qui ont un nom dans l'histoire, sont rares dans les catacombes. Encore n'est-on pas toujours certain que le monument remonte à la mort de celui qui y est enterré; il peut avoir été refait plus tard. La plus grande partie des galeries souterraines ne contient que des morts obscurs. Les inscriptions tracées sur les plaques de marbre ou de brique qui fermaient les tombeaux pourraient donner des indications précieuses; malheureusement elles sont presque toujours d'un laconisme désespérant. L'épigraphie chrétienne des premiers temps n'avait pas plus de goût pour le bavardage des inscriptions grecques que pour la majestueuse solennité des inscriptions romaines. Elle se contente d'écrire le nom du mort et de marquer le jour où il a été *déposé* dans le sépulcre, pour qu'on puisse en célébrer l'anniversaire. C'est à peine si elle distingue les prêtres ou les évêques du reste des fidèles. On ne retrouve que la mention de trois prêtres dans la crypte de Lucine, et ce qui est curieux, c'est que l'un d'eux est à la fois prêtre et médecin. La désignation du martyre est très rare aussi, et elle a été presque toujours associée plus tard à l'épitaphe. Les distinctions sociales sont absentes. Aucune marque n'indique la tombe où sont ensevelis les sénateurs ou les personnages importans. Il y en avait cependant parmi les chrétiens. Tertullien nous parle des hommes et des femmes de famille sénatoriale que l'empereur Sévère ne persécuta pas, quoiqu'il les sût attachés à la religion nouvelle. Leurs restes sont aujourd'hui perdus parmi ceux des pauvres gens, sans que rien les puisse faire reconnaître. « Il n'y a chez nous, disait Lactance, aucune différence entre le pauvre et le riche, l'esclave et l'homme libre. Nous nous donnons le nom de frères, parce que nous croyons être tous égaux. » Quoi qu'on fasse, l'égalité souffre toujours un peu pendant la vie; les frères voulaient au moins la retrouver dans la mort. Cette humilité héroïque a quelques inconvéniens pour nous. Le silence auquel ces personnages se condamnent dans leurs épitaphes nous enlève le moyen de savoir exactement l'âge de leurs tombeaux. Nous sommes

réduits à le conjecturer tantôt d'après la forme des lettres et la qualité du travail, tantôt d'après les noms mêmes, car il y a une mode pour les noms comme pour le reste, ils changent suivant les temps, et l'on voit par exemple que ceux des empereurs sont en vogue tant qu'ils règnent; mais ce qui fournit encore le plus de lumières, c'est le caractère et le mérite des fresques qui couvrent certaines chambres des cimetières chrétiens. Les peintures portent leur âge avec elles, les bonnes plus que les mauvaises, car il peut y avoir des barbouilleurs dans les meilleures époques de l'art; pendant la triste décadence où se perd l'empire romain, il ne restait plus de bons peintres. C'est surtout au moyen des peintures qu'on peut espérer d'établir d'une manière probable la date des principaux monumens des catacombes.

Voilà, en quelques mots, la méthode que M. de Rossi se propose de suivre dans son travail. Pour la juger, il faut la voir à l'œuvre. Aussi dois-je montrer en finissant de quelle façon il l'applique et à quels résultats elle le conduit.

Le cimetière que M. de Rossi étudie le premier est celui de Calliste : c'est aborder de front la difficulté la plus grave que présente la topographie des catacombes. Il n'y en a aucun sur la position duquel on ait autant discuté. Depuis trois siècles, on le place toujours où il n'était pas. On ne cesse pas de le confondre avec les cimetières de Prætextat et de saint Sébastien, qui l'avoisinent. Les anciens documens mêmes sont sur ce point embarrassés et confus. La seule chose qu'ils affirment tous avec persistance, c'est que, depuis Zéphyrin jusqu'à Miltiade, tous les papes y ont été enterrés. Après beaucoup d'études, M. de Rossi s'est décidé à le placer où personne ne l'avait encore cherché; mais plus son opinion était nouvelle, plus il lui était nécessaire de la démontrer : il fallait qu'il la justifiât par quelque découverte incontestable. Il y est parvenu, et les fouilles qu'il a dirigées de ce côté lui ont donné raison. Après bien des recherches, les ouvriers ont pénétré dans une chambre plus vaste, plus ornée que les autres, et dont le sol était couvert de marbres brisés. En réunissant quelques-uns de ces débris qui portaient des caractères grecs, M. de Rossi a pu lire les noms de quatre papes : Anteros, Fabianus, Lutius et Eutychianus. Il n'y avait plus de doute possible, on se trouvait dans la crypte papale du IIIe siècle; les plus opiniâtres et les plus prévenus étaient bien forcés de reconnaître qu'on avait retrouvé le cimetière de Calliste. Ce cimetière est le plus vaste de tous, celui qui avait poussé dans tous les sens le plus de ramifications hardies, celui qui contenait le plus de tombeaux illustres. Dans une inscription qu'on lit encore sur la muraille, un pieux visiteur, ému du spectacle qu'il a sous les yeux,

l'appelle *la Jérusalem des martyrs.* Aussi M. de Rossi ne l'embrasse-t-il pas d'un seul coup. Il veut en étudier une à une les diverses parties, pour les étudier mieux. Il commence par une des cryptes qui, tout unie qu'elle est au vaste cimetière, formait à elle seule un petit ensemble qui avait son nom et son histoire, la crypte de Lucine.

C'est ici que toutes les idées émises par M. de Rossi dans son introduction, et qui viennent d'être analysées, reçoivent une confirmation manifeste. La crypte de Lucine est évidemment un de ces hypogées qui remontent aux premiers temps du christianisme. Elle occupe un espace de cent pieds de long sur cent quatre-vingts de large : c'étaient les limites du champ acheté par Lucina, et dans lequel elle a fait construire un tombeau pour elle et pour ses frères. Nous reconnaissons l'étendue ordinaire de ces *terrains attenans au sépulcre* dont la possession a permis aux chrétiens de fouiller le sol sans danger. Sur ce terrain, on retrouve les restes d'un monument antique qui devait avoir grande apparence, à en juger par les fondations, qui ont seules survécu; c'était sans doute un de ces édifices funèbres, un de ces *memoriæ martyrum*, qui s'élevaient sur le sol extérieur, au-dessus des tombeaux. Tout nous prouve donc que nous sommes en présence d'une de ces anciennes catacombes, régulières et limitées dans leur étendue, qui ont été le principe des grands cimetières chrétiens. Si nous voulons des preuves plus décisives pour établir avec sûreté l'antiquité de la crypte, l'examen attentif des galeries nous les fournira. Elles forment deux étages; au fond de l'étage inférieur, dans une sorte d'enfoncement qui a été plus tard orné de peintures byzantines et très visité des pèlerins, M. de Rossi a eu la bonne fortune de découvrir le tombeau du pape saint Corneille. Ce tombeau lui donnait une date certaine. Saint Corneille a été martyrisé en 252; le second étage de la crypte est donc antérieur à cette année. Quant au premier, diverses raisons firent penser tout d'abord à M. de Rossi qu'il avait été construit bien avant l'autre. En parcourant les galeries, il fut très étonné d'y rencontrer réunies presque au même endroit les tombes d'une Annia Faustina, d'une Licinia Faustina, d'une Acilia Vera, d'un Annius Catus. Ces noms appartiennent tous à la famille des Antonins. Faudrait-il supposer que les descendans de Marc-Aurèle ont fini par embrasser une doctrine qu'il avait lui-même mal connue et défavorablement jugée? Ailleurs M. de Rossi ne fut pas moins surpris de lire sur des pierres brisées les noms les plus illustres de l'aristocratie romaine : il y a là des Æmilius, des Cornelius, et, par un rapprochement assez étrange, des Cæcilius, des Pomponius, des Atticus. Ce sont précisément les trois noms que portait l'ami de Cicéron. Devons-nous croire que ses petits-fils ou ses

parens, s'écartant de la réserve prudente dont il avait fait la règle de sa vie, sont devenus chrétiens? Tacite, parlant d'une personne de sa famille, Pomponia Græcina, qu'il appelle une noble femme, nous dit que, sous le règne de Claude, « elle fut accusée de s'être livrée à une superstition étrangère. » Cette superstition ne pouvait être que la religion des Juifs ou le christianisme, et j'avoue que quand je vois la tristesse sévère dans laquelle Pomponia passa quarante ans de sa vie (*per quadraginta annos non cultu nisi lugubri, non animo nisi mæsto egit*), je ne puis m'empêcher de croire qu'elle était chrétienne. Faut-il voir dans ces Pomponius dont on vient de retrouver les tombeaux des gens de sa famille qui se seraient faits chrétiens comme elle? Les épitaphes sont si brèves qu'elles ne permettent pas de rien affirmer. Heureusement M. de Rossi a fait tout près de là une découverte plus importante pour fixer l'âge de la crypte. Dans l'étage le plus élevé, qui a été creusé le premier, il reste deux chambres à peu près intactes que la dévastation a respectées. Les murs ont encore presque tous leurs revêtemens de stuc; les peintures qui les couvrent n'ont souffert que des injures du temps, qui est beaucoup moins impitoyable que les hommes. Ces peintures sont très remarquables. Par la grâce des détails et la perfection du dessin, elles rappellent ces arabesques charmantes des thermes de Titus que Raphaël a reproduites dans les *stanze* du Vatican; elles doivent être à peu près de la même époque. Le savant M. Welcker, si habile dans la connaissance de l'antiquité figurée, a déclaré qu'on ne pouvait pas les reculer beaucoup plus que la fin du Ier siècle.

Toutes ces remarques faites par M. de Rossi à propos de la crypte de Lucine ont une importance qui ne peut échapper à personne. A vrai dire, son œuvre est à peine commencée : il n'a parlé encore que d'une seule partie de l'un des cimetières de Rome, et il se propose de les étudier tous en détail; cependant on aperçoit déjà les conclusions auxquelles l'ouvrage entier doit aboutir. Ces conclusions sont nouvelles et imprévues, et, quoiqu'elles ne soient pas encore appuyées de toutes les preuves que M. de Rossi y ajoutera dans la suite, à mesure qu'il complétera son travail, je crois bon de les signaler. Vingt ans de fouilles et d'études dans les catacombes ont modifié pour lui les idées qu'on se fait d'ordinaire sur la propagation du christianisme à Rome. M. de Rossi croit que la religion nouvelle a pénétré plus tôt qu'on ne le pense dans les hautes classes de la société, et que le « grand monde » est venu à elle presque aussi vite que les « pauvres gens. » Ce n'est donc pas, comme on le répète, une doctrine qui pendant longtemps a fait son chemin sans bruit dans les ergastules d'esclaves ou les échoppes d'ouvriers. Elle

est entrée dès l'origine dans les palais du Quirinal ou les riches maisons du Forum, elle n'a pas tardé même à s'insinuer jusque sur le Palatin. Pomponia Græcina, si elle était chrétienne, ce qui est probable, devait nécessairement être une des premières conquêtes des apôtres. Domitilla et Flavius Clemens, ces proches parens de Vespasien, par lesquels le christianisme pénétra pour la première fois chez les césars, avaient entendu les successeurs de Pierre et les disciples de Paul. La plupart des grands personnages dont on retrouve les tombeaux dans la crypte de Lucine n'ont pas vécu plus tard que les Antonins (1). Il y avait donc dans la société chrétienne des premiers temps, à côté des pauvres et des humbles, pour lesquels la nouvelle doctrine devait avoir des attraits merveilleux, des gens riches et nobles. Les esclaves et les maîtres, les cliens et leurs patrons, les plébéiens et les sénateurs s'y sont rencontrés ensemble dès les premiers jours. Si ces grands seigneurs n'ont pas laissé plus de traces dans l'histoire de l'église naissante, c'est que le sentiment de l'égalité fraternelle recommandée par le maître y était resté vivace, c'est qu'elle pratiquait encore à la lettre le beau mot de Lactance : « Il n'y a d'illustres chez nous que ceux qui accomplissent largement les œuvres de miséricorde. » Il n'en est pas moins probable que ces gens riches, que ces personnages importans, dont on parle si peu, ont dû venir souvent au secours de la communauté en péril, l'aider de leur fortune ou de leur crédit, et quand on n'est pas disposé à ne voir qu'une série de miracles dans l'établissement du christianisme, on est en droit de soupçonner que leur argent ou leur influence ne fut pas inutile à ses succès. J'avoue que ce n'est pas l'idée qu'on se fait d'ordinaire des premiers temps de l'église; on ne se la figure que misérable et proscrite. Le tableau d'une religion qui se propage sans bruit parmi les classes pauvres et déshéritées, qui se plaît à vivre dans les misères, qui grandit par les persécutions, flatte nos imaginations démocratiques, et je connais des gens qui sauront mauvais gré à M. de Rossi de l'introduire si vite dans le palais des grands. Mais l'imagination n'a que faire ici; le rôle de notre époque est de rompre en toutes choses avec le roman pour revenir à la réalité.

Ce qu'il n'est pas possible de nier, c'est que les opinions qu'on

(1) On a trouvé dans la crypte de Lucine une pierre qui contient les noms d'un certain Iallius Bassus et de tous les siens. M. de Rossi avait pensé qu'il s'agissait d'une famille importante de Rome. Une découverte récente a prouvé qu'il ne se trompait pas. Dans une des dernières séances de l'Académie des Inscriptions (18 août 1865), M. Léon Renier a rendu compte d'une inscription de Troësmis qui prouve que ce Iallius Bassus était en 161, la première année du règne de Marc-Aurèle, gouverneur de la Mœsie inférieure.

avait sur les catacombes ne soient entièrement changées depuis les travaux de M. de Rossi. On disait, avec Bottari, qu'elles étaient d'anciennes carrières abandonnées, asile des vagabonds, refuge des assassins, où les premiers chrétiens avaient été conduits par des esclaves; on croyait qu'ils ne s'y étaient cachés que pour y trouver la liberté de prier leur Dieu à leur façon, qu'ils étaient allés chercher jusque dans le sein de la terre le droit de n'imiter personne et de rompre tout à fait avec une société qu'ils avaient en horreur. Il se trouve au contraire que les plus anciens tombeaux chrétiens dont on découvre les restes s'étalaient hardiment sur le sol, ce qui suppose qu'on avait la liberté de les construire, qu'ils sont couverts de peintures remarquables, ce qui indique la fortune de ceux qui les ont fait décorer, qu'ils portent quelquefois des noms illustres, ce qui laisse penser que les premiers fidèles, au lieu d'y être furtivement conduits par des esclaves, y ont été ouvertement et légalement admis par de riches protecteurs qui les avaient fait creuser pour eux et pour leurs frères. Enfin, loin d'attester, comme on le croyait, une antipathie complète, incurable, absolue des chrétiens pour les usages et les rites du paganisme, les catacombes donnent plutôt la preuve qu'au moins pour les choses extérieures ces deux sociétés ennemies avaient entre elles des rapports qui surprennent, qu'elles paraissent par momens essayer de s'accommoder et de vivre ensemble, que le christianisme naissant n'a pas rejeté d'un seul coup et sans choisir toute la civilisation antique, qu'il a voulu profiter de tout ce qui pouvait lui être utile sans trop l'engager et le compromettre, qu'il acceptait sans répugnance une foule d'usages, de symboles, de pratiques, et, ce qui est plus surprenant pour un culte qui sortait à peine du sein de la synagogue, qu'il a fait libéralement appel aux beaux-arts, et qu'il n'a pas redouté de s'en servir pour exprimer ses croyances. Et remarquons bien que l'église n'était pas alors à l'une de ces époques où l'ardeur des premiers jours est éteinte, où l'attiédissement de la foi dispose à des compromis fâcheux. C'était le temps au contraire de la plus vive foi, de la plus pure doctrine. On était presque au lendemain de la mort des apôtres : la tradition vivait dans ceux qui les avaient connus, les fidèles entendaient encore résonner à leur oreille la parole des premiers disciples du maître.

L'église a traversé, à son origine, trois phases distinctes : elle a successivement été juive, grecque et romaine, personne ne le nie. On discute seulement sur la durée de chacune de ces périodes. Il n'est pas probable qu'à Rome la phase juive ait été bien longue. Aucun monument, aucun souvenir ne nous fait remonter jusqu'à elle; nous savons seulement que les Juifs de Rome étaient tout im-

prégnés de l'esprit hellénique : ils ne se servaient plus de leur langue sacrée, si bien que sur toutes les tombes juives qu'on a découvertes jusqu'ici dans la campagne romaine on n'a retrouvé encore qu'un seul mot d'hébreu. De juif qu'il était, le christianisme est donc devenu grec sans peine. La période grecque a duré chez lui plus longtemps; le grec était encore la langue officielle de l'église au commencement du IIIe siècle, et c'est en cette langue que sont écrites les épitaphes des papes jusqu'à saint Corneille. Ainsi le christianisme s'est communiqué d'abord des Juifs aux Grecs, on n'en peut pas douter; mais les Romains y sont venus de bonne heure, les riches et les grands seigneurs aussi bien que les esclaves et les pauvres : c'est ce que veut établir M. de Rossi, et les conséquences de son opinion sont faciles à déduire. En embrassant le christianisme, les Romains apportaient naturellement avec eux les qualités ordinaires de leur race, l'amour de l'ordre et de la régularité, la haine des discussions stériles, le goût des choses positives et pratiques substitué aux théories aventureuses. A peine introduits dans la foi nouvelle, ils ont dû avoir l'idée de discipliner les croyances, d'établir une autorité, d'imposer la soumission, de régler la hiérarchie, de fonder enfin le gouvernement des âmes sur les mêmes bases que celui des corps. Selon M. de Rossi, ces choses sont plus anciennes qu'on ne le croyait; si l'on adopte ses opinions, il faut bien se résigner à réduire de plus en plus la durée de ce christianisme primitif et modèle, époque de liberté absolue dans la conduite et d'entière indépendance dans la doctrine, que l'on s'est plu si souvent à imaginer quand l'autorité ecclésiastique semblait trop lourde.

Attendons, pour nous décider, la fin de l'ouvrage de M. de Rossi, et souhaitons qu'il ne nous la fasse pas longtemps attendre. Il n'y a pas, dans ce temps-ci, de plus graves questions que celles dont il s'occupe; tout le monde doit le remercier de consacrer sa vie à les résoudre, doit lui savoir gré surtout de les discuter scientifiquement, avec l'énergie d'une conscience convaincue, mais sans ce renfort d'insultes et d'outrages qui semble aujourd'hui l'accompagnement ordinaire de ces sortes de controverses. A quelque opinion religieuse qu'on appartienne, il faut donc faire des vœux pour que son grand ouvrage s'achève; il faut tendre fraternellement la main à l'auteur, comme il le demande à la fin de son introduction; il faut se joindre à lui, lorsqu'avec une émotion qu'il communique à ses lecteurs, il prie celui qui donne la vie et la santé « de lui permettre de conduire à son terme le pénible labeur de la Rome souterraine, et de le rendre fécond en fruits de paix et de vérité. »

GASTON BOISSIER.

DES PROGRÈS

DE

LA CHIMIE ORGANIQUE

L'histoire des sciences présente des révolutions analogues à celles que nous offre l'histoire des sociétés. La domination scientifique, comme la domination politique, a tour à tour passé d'une province à une autre. Telle partie de la science qui n'était à l'origine qu'une chétive principauté, un coin de terre, agrandie par des conquêtes successives, est arrivée à constituer un vaste royaume; telle autre partie comprenant d'abord un territoire étendu, graduellement rétrécie dans la suite, a fini par ne plus former qu'un simple canton. Il est même de ces provinces de la science qui, par le progrès des idées, ont été totalement effacées de la carte,—la magie et l'astrologie par exemple. Dans le principe, la philosophie embrassait presque tout le champ des sciences de calcul et d'observation, elle prétendait expliquer à la fois les lois du monde physique et celles du monde moral, elle enseignait quelle était l'essence divine, la nature des êtres créés; elle cherchait à pénétrer le mystère de leur origine et de leur destinée. Cet empire quasi universel subit de nombreux démembremens, la philosophie se vit enlever une à une ses principales provinces, et, ainsi que cela s'est produit pour l'empire romain, il ne reste plus guère aujourd'hui de son antique domination que sa capitale, réduite au tiers de son étendue antérieure.

Entre les sciences qui se sont détachées de cette métropole primitive de l'esprit humain, la chimie est à coup sûr l'une de celles dont les commencemens furent le plus modestes. Elle composa ses états d'une province très circonscrite de l'empire philosophique, à

laquelle elle en joignit une autre conquise sur un empire rival, celui de la médecine, dont le vaste territoire allait aussi se démembrant. Elle ne fut d'abord que la recherche de la pierre philosophale et de l'élixir de longue vie, puis elle emprunta à l'art des apothicaires quelques notions, quelques procédés qu'elle perfectionna. Occupés de la détermination des lois auxquelles obéissent les corps dans leurs transformations, les chimistes furent peu à peu conduits à scruter les combinaisons de tous les corps entre eux et leurs diverses propriétés. Alors un champ presque sans limite s'ouvrit à leurs investigations. On vit apparaître dans les laboratoires une multitude de corps dont on ne soupçonnait pas auparavant l'existence. A force de répéter les fusions et les mélanges, on décomposa en des élémens plus simples des substances que l'on avait cru élémentaires. En mettant en présence, sous diverses conditions, les corps nouvellement découverts, on en créa de toutes pièces qui se retrouvèrent dans d'autres matières où ils s'étaient dissimulés. On fut ainsi amené à rechercher les principes de la matière partout où ils pouvaient être contenus, en sorte que la chimie ne s'offrit plus seulement comme l'art de décomposer les corps, comme l'étude de leurs propriétés utiles ou curieuses, elle s'éleva rapidement à la hauteur de la science de la matière même, de la matière envisagée sous toutes ses formes, dans tous ses agrégats et ses composés; elle devint la connaissance des lois et des conditions physiques qui président à la formation des corps, à leurs décompositions, à leurs transmutations.

Ainsi reconstituée, la chimie tend à être la science physique par excellence, la science maîtresse de toutes les autres sciences physiques, car rien n'existe ici-bas qui ne soit un composé plus ou moins complexe et plus ou moins stable de molécules; rien n'existe où ces molécules ne se trouvent associées et combinées d'après les lois de leur nature propre, sans échapper pour cela aux influences des forces et des molécules extérieures. Tout ce qui croît, végète ou vit, comme tout ce qui a figure et mouvement, est matière, ou du moins a dans la matière un de ses principes constituans. On ne saurait donc expliquer aucun phénomène, aucune fonction organique, aucune influence d'un corps sur un autre, aucune production, aucune métamorphose, sans remonter aux propriétés des molécules elles-mêmes, autrement dit sans consulter la chimie. Si cette science ne remplace pas toutes les autres, elle s'en fait du moins des vassales, et plus elle grandit et se fortifie, plus elle étend son hégémonie. Déjà la minéralogie n'est plus en réalité qu'une suite de chapitres détachés de la chimie; la cristallographie, une autre de ses branches; l'agriculture, à son tour, une application de la

chimie et de la physiologie à la culture, à la composition des amendemens et des engrais. La géologie, de son côté, n'est au fond que la recherche des grandes opérations chimiques accomplies à l'intérieur ou à la surface du globe il y a des milliers, des myriades d'années; la médecine demande à la chimie la connaissance de ses remèdes, et voilà que les progrès récens de la chimie organique vont faire de la physiologie animale et végétale une de ses tributaires.

Ces conquêtes, qui ont souvent demandé moins d'années que celles des plus grands capitaines, d'un Alexandre et d'un Tamerlan par exemple, n'en ont pas eu le retentissement. Le théâtre en a été plus restreint, à ne mesurer que l'espace matériel parcouru; mais elles seront bien autrement fécondes et durables, et dans l'ordre intellectuel elles occupent une bien autre place. Si elles n'ont pas obtenu la même popularité que les conquêtes du glaive et de la force, cela tient à ce qu'elles se sont passées dans des régions moins accessibles au vulgaire. Pour accompagner les conquérans fameux, il suffisait d'être un bon soldat; pour comprendre ce qu'ils ont fait, il n'est besoin que d'un peu de géographie et d'histoire, tandis que, pour bien apprécier les découvertes de la chimie moderne, une préparation longue et sérieuse est indispensable. Il est plus aisé de savoir d'une manière générale quels événemens se sont accomplis en France depuis cinquante ans que de suivre même superficiellement les travaux exécutés par nos grands chimistes durant la même période. Cependant l'intérêt de tant de découvertes vaut bien la peine qu'on tente quelque effort pour les comprendre. Quelle science est plus faite pour nous captiver que celle qui nous révèle de quelle matière nous sommes formés, de quoi nous nous nourrissons, avec quelles substances nous sommes en contact, quels effets physiques se produisent en nous, hors de nous, où passent ces parties que nous nous assimilons, que nous rejetons incessamment? Ce ne sont pas là des affaires particulières, des intérêts du moment : ce sont des problèmes qui touchent à l'humanité physique tout entière; c'est le monde des êtres auquel nous appartenons qui est ici en jeu. Nous dépensons beaucoup d'intelligence et de travail à pénétrer dans le dédale de contestations mesquines et de faits insignifians, et nous n'aurions pas souci d'apprendre ce qui a bien autrement d'intérêt, à savoir ce qu'est la merveilleuse nature au sein de laquelle nous naissons, nous vivons, nous mourons, qui nous précède et qui nous survit, qui fournit à toutes les générations les principes mêmes qui les font exister! Cette ignorance du vulgaire en ce qui touche la nature tient, il est vrai, à ce que cette étude absorberait seule une vie tout entière. La chimie soulève des problèmes dont l'étendue nous effraie; elle exige une

portée d'esprit qui excède celle de bien des hommes. Moins l'intelligence est puissante, plus elle préfère ces petits faits, ces petits détails, ces petites choses faciles à pénétrer et à saisir, et, quelles que soient la grandeur et l'importance d'une science, la masse ne la goûte que médiocrement quand elle demande une méditation trop constante, une patience trop prolongée. La frivolité de notre esprit repousse les grandes entreprises intellectuelles, et, une connaissance est d'autant plus populaire qu'elle suppose moins de travail.

Puisqu'il en est ainsi, on ne saurait prétendre donner à tous le désir d'étudier les conquêtes de la chimie moderne; on peut du moins faire comprendre aux gens de bonne volonté les plus féconds des résultats auxquels elle nous conduit; on peut montrer aux personnes étrangères à la chimie ce que cette science nous a déjà enseigné sur la constitution de la matière, sur les lois qui en régissent les composés. En l'essayant, on inspirera, je l'espère, pour tant de découvertes l'admiration et le respect auxquels elles ont droit.

I.

Les substances que nous offre le règne minéral ont été si fort étudiées dans les laboratoires depuis un siècle, les applications que la chimie inorganique a trouvées dans l'industrie sont si nombreuses que cette branche des sciences physiques, sans être familière à tous, n'est cependant ignorée d'aucune personne tant soit peu instruite. Les élémens de la chimie minérale sont enseignés dans tous nos lycées, dans nos écoles industrielles, dans un grand nombre de cours publics; ils sont exposés dans une foule de livres accessibles aux esprits les plus médiocres. Il n'en est pas de même pour la seconde branche de la chimie, de constitution plus récente, de celle qui s'occupe des substances produites par les êtres organisés ou entrant dans leur enveloppe matérielle. C'est seulement depuis peu que cette chimie est l'objet spécial d'un enseignemeat public. Les gens les plus intéressés à la savoir n'en possèdent que des notions fort incomplètes. Cela tient à ce que la chimie organique est demeurée longtemps un pur ensemble de données sans liaison solide, une collection d'observations ne présentant à l'intelligence ni enchaînement logique, ni classification simple. On se résignait facilement à cette ignorance dans la pensée que les produits organiques sont l'œuvre exclusive de forces mystérieuses qui échappent à l'analyse, la force vitale et la force végétative. Retirer des plantes et des animaux quelques substances utiles à nos usages, en définir les propriétés, voilà donc à quoi la chimie organique fut d'abord contrainte de se borner.

Cependant les progrès mêmes de la chimie minérale soulevaient tout doucement un coin du voile dont la fabrication des produits organiques au sein de la nature demeurait enveloppée. Dès la fin du siècle dernier, on reconnut que les matières qui se développent chez les végétaux et les animaux, qui sont retirées de leurs débris, renferment presque exclusivement du carbone, de l'oxygène, de l'hydrogène et de l'azote. On constata par là que ces quatre corps sont les principes formateurs, les élémens de toutes les substances organiques, élémens qui se trouvent souvent combinés avec certains autres corps simples et divers sels minéraux.

Ce premier résultat nous apprit que, si la végétation et la vie sont des forces à part qui ne sauraient être confondues avec le simple mouvement, avec l'affinité et la cohésion, elles ne créent cependant rien dont elles ne prennent les matériaux dans le règne minéral qui les entoure. En effet, les quatre élémens organiques existent tout formés dans l'atmosphère. L'air est un mélange d'oxygène et d'azote, associé à une faible proportion d'acide carbonique, c'est-à-dire de carbone combiné avec l'oxygène. De plus l'atmosphère tient en suspension de la vapeur d'eau, et personne n'ignore que l'eau est un composé d'oxygène et d'hydrogène. Donc les matières organiques empruntent à cette masse fluide et inorganique qui environne et pénètre notre globe les élémens de leur composition. Quant aux autres substances placées pour ainsi dire accidentellement dans leur trame, elles les tirent du sol; les plantes les y pompent, et les animaux, en mangeant les plantes, se les assimilent.

Il devint ainsi manifeste que les principes particuliers qui jouent souvent dans le règne organique le rôle de corps simples se constituent par la combinaison, l'union d'autres principes n'appartenant pas exclusivement au même domaine; mais, ce fait constaté, le procédé à l'aide duquel l'économie animale ou végétale engendre les substances qui lui sont propres n'en demeurait pas moins inconnu : on pouvait encore supposer que, toutes composées qu'elles sont d'élémens inorganiques, les matières organiques obéissent, dans leur union et leurs actions réciproques, à des lois spéciales différentes de celles que la chimie avait fait connaître. On pouvait croire que dans ce laboratoire admirable qui s'appelle un organisme il y a des opérations et des effets produits absolument différens de ce qui se passe dans le laboratoire des chimistes. Les progrès ultérieurs de la science montrèrent qu'il n'en est rien. Quand l'analyse eut atteint une plus grande rigueur, grâce aux travaux des Gay-Lussac, des Thénard, des Berzélius, des Liebig, des Dumas, on reconnut dans ces matières organiques l'intervention du même ordre d'affinités que dans le règne minéral, des lois de combinaison toutes semblables à celles de la nature brute. Les élémens des substances orga-

niques se combinent en effet, comme ceux des substances inorganiques, suivant des rapports simples, mais qui demeurent constans pour un même composé. Qu'il s'agisse, par exemple, d'un gaz dégagé d'une pierre, d'une plante ou d'un animal, une proportion identique de ce gaz unie à une proportion déterminée d'un autre gaz engendrera toujours un corps identique, et ce corps nouveau, né de l'union intime en proportions définies des deux gaz, ne pourra jamais se former que par le concours de ceux-ci.

Quelque prodigue que semble être la nature de ces combinaisons d'hydrogène, d'oxygène, de carbone et d'azote, elle n'associe pas plus les élémens organiques que les élémens purement minéraux d'une manière capricieuse et irrégulière. Il doit constamment exister un rapport fixe entre les volumes des radicaux qui, en s'unissant, donnent naissance à un corps différent; ce rapport varie à chaque espèce de corps, mais pour la même espèce il ne saurait se modifier. Mis en présence, deux ou plusieurs des élémens de la nature organique, en quelque quantité qu'ils se trouvent, ne se combinent qu'en observant la proportionalité des volumes, condition même de leur combinaison. Le surplus de l'un ou de l'autre de ces élémens demeure libre, se sépare ou se précipite; c'est un excès dont le composé qui se forme n'avait pas besoin. Que l'on fasse passer, par exemple, trois volumes d'hydrogène et un volume d'oxygène dans l'appareil consistant en un tube de verre épais terminé par une armature métallique auquel a été donné le nom d'eudiomètre, puis qu'une étincelle électrique traverse ce mélange : l'on obtiendra de l'eau; mais tout l'hydrogène n'aura pas été dépensé, on en recueillera encore un volume dans le tube. Pourquoi? C'est que l'eau est formée de deux volumes d'hydrogène et d'un d'oxygène; on avait donc en trop un volume du premier gaz, et quand l'excitation de l'étincelle électrique a eu produit la combinaison et engendré l'eau, cette combinaison n'a absorbé que deux volumes d'hydrogène; un volume tout entier est resté en dehors de ce phénomène de métamorphose. N'eût-on introduit dans l'eudiomètre que deux volumes d'hydrogène, les deux gaz auraient complétement disparu pour ne laisser place qu'à l'eau.

C'est là ce que l'on appelle la *loi des proportions définies*, et cette loi, les matières organiques n'en font que confirmer la généralité. Nulle part elle n'a paru pour ces matières avec un plus haut degré d'évidence que dans les corps gras d'origine animale dont un des plus habiles chimistes de notre temps, M. Chevreul, a poursuivi l'étude avec autant d'adresse que de pénétration. Ces corps si variés et si divers dans leurs propriétés sont des mélanges, des associations en proportion indéfinie d'un certain nombre de principes: mais ces principes constituent des espèces définies où les élémens

entrent toujours dans une proportion constante pour chaque espèce respective.

Deux autres lois qui complètent celles des proportions définies, la loi des proportions multiples et la loi des équivalens, appliquées aux matières inorganiques, furent reconnues applicables aussi aux matières organiques. Il fut constaté que, si deux élémens organiques s'unissent en plusieurs proportions et que le poids de l'un d'eux demeure constant pour les différens composés, les poids de l'autre seront des multiples simples les uns des autres. On s'assura aussi que dans le règne organique les rapports des poids suivant lesquels s'unissent entre eux deux corps simples sont les mêmes que les rapports suivant lesquels ils s'unissent à tous les autres corps.

Un rapprochement nouveau entre les deux règnes organique et inorganique résulta donc de la généralité de ces diverses lois. On comprit que non-seulement les élémens formateurs sont les mêmes, mais que pour les substances organiques et les substances inorganiques il y a la même loi de proportionalité dans l'union des molécules. Le végétal et l'homme, envisagés matériellement, ne sont donc au fond qu'un laboratoire vivant qui puise les produits chimiques dont il se sert dans toute la nature; les substances simples obéissent dans l'organisme aux mêmes règles que celles qu'elles suivent ailleurs.

Si la constatation de ce fait curieux renversait le mur de séparation infranchissable qu'on croyait d'abord dressé entre les deux règnes, elle n'en laissait pas moins subsister cet autre fait, que les substances organiques, une fois formées d'élémens inorganiques, affectent des caractères spéciaux, et que, douées d'une certaine stabilité due à la vie ou à la végétation, elles conservent, en face de corps inorganiques composés d'élémens semblables, leurs propriétés spéciales. Ces corps organiques, qu'on ne connut d'abord qu'en petit nombre, mais dont la liste ne cesse de s'accroître, demeuraient aux yeux de bien des gens un monde à part, sans rapport avec la nature inorganique, affectant des formes et présentant des propriétés générales d'un ordre très différent de celles des substances d'origine purement minérale.

Ce contraste que semblaient offrir les deux règnes ne tarda pas à devenir de moins en moins prononcé. La nature organique mieux étudiée donna bientôt des corps dont la physionomie et le rôle répondaient d'une manière frappante à d'autres corps propres au règne inorganique. On sait qu'il existe dans les matières minérales deux classes bien tranchées de corps binaires, autrement dit de corps formés de deux élémens dont l'un est toujours l'oxygène, le plus important et le plus général de tous les élémens de la nature,

celui qu'on pourrait appeler le grand démiurge : ce sont les acides et les oxydes. Les premiers, plus riches en oxygène que les seconds, sont d'une saveur généralement aigre et rougissent les teintures bleues végétales; les seconds, doués de propriétés opposées, ont une saveur caustique ou urineuse, et ramènent au bleu les teintures rougies par les acides. A raison de leurs propriétés antagonistes, ces deux ordres de corps tendent fortement à s'unir, car l'expérience a démontré que l'affinité entre deux corps est d'autant plus grande que leurs propriétés diffèrent davantage. Eh bien! ces acides, ces oxydes, ou ces alcalis, comme on les appelle encore, ne sont pas particuliers à la nature inorganique. Le règne organique nous présente des corps dont les uns se comportent comme des acides, en ont les propriétés essentielles, et dont les autres répondent complétement aux alcalis. En un mot, le monde organique nous offre dans ses innombrables composés deux classes de corps qu'on peut aussi appeler des acides et des alcalis. Ce ne sont pas, il est vrai, habituellement des combinaisons de l'oxygène avec un radical proprement dit, avec un corps simple, bien que quelques-uns, l'acide oxalique par exemple, aient ce caractère : ce sont des combinaisons en proportions diverses des élémens que j'ai indiqués plus haut comme étant ceux de toutes les manières inorganiques; mais, sauf cette différence, la similitude est complète entre les alcalis minéraux et les alcalis organiques, entre les acides minéraux et les acides organiques.

Le système de nomenclature à l'aide duquel les chimistes du siècle dernier avaient pensé pouvoir dénommer tous les corps en exprimant leur composition est devenu, par la découverte de ces acides et de ces oxydes organiques, tout à fait insuffisant. Le retour constant à des parties constitutives identiques pour une foule de corps différens ne permettait plus d'emprunter aux noms de la matière des composans les élémens formateurs du nom à attribuer à chacun de ces corps. On dut se borner à désigner les acides d'après les substances d'où on les avait originairement tirés. C'est ainsi que l'on créa le nom d'acide acétique, acide qu'on avait d'abord extrait du vinaigre et qui s'est retrouvé dans la séve de presque toutes les plantes, — celui d'acide gallique, cet acide ayant d'abord été fourni par la noix de galle, — celui d'acide citrique, acide que Scheele en 1784 obtint du jus de citron, — celui d'acide formique, acide que donnent les fourmis rouges et auquel les orties doivent leur propriété irritante.

L'existence des alcalis organiques dénommés d'après un procédé analogue à celui qui a fourni la terminologie des acides ne fut constatée qu'un laps de temps assez long après la découverte des premiers acides organiques. On les rencontra d'abord dans l'opium.

En soumettant à une analyse de plus en plus délicate ce produit du pavot, on y constata la présence de six de ces alcalis, la morphine, obtenue en 1816 par Sertürner, la codéine, la thébaïne, la narcotine, etc. D'autres alcalis furent fournis par les quinquinas, par des plantes de la famille des solanées, des ombellifères et diverses matières d'origine organique. MM. Pelletier et Caventou ont attaché leur nom à la découverte des plus importans de ces composés. Les alcalis végétaux, liquides ou solides (on n'en connaît point de gazeux), ne sont pas des corps binaires comme les alcalis minéraux, comme l'ammoniaque, avec lesquels plusieurs d'entre eux offrent une assez grande analogie; ce sont des corps quaternaires composés d'hydrogène, d'oxygène, de carbone et d'azote : ils agissent d'une manière énergique sur l'économie animale et sont pour la plupart des poisons violens; mais la médecine, en les administrant à petite dose, en tire un heureux parti.

La preuve la plus décisive de l'identité de caractères généraux des acides et des oxydes des deux règnes nous est donnée par ce fait, que les acides organiques s'unissent aux oxydes minéraux, comme les acides d'origine minérale, et constituent des sels fort répandus, que les alcalis se comportent à la fois à l'égard des acides organiques et des acides minéraux comme de véritables bases salifiables. On n'a pas seulement retrouvé dans le règne organique les deux classes de corps; on est encore arrivé, en traitant des principes ou des composés tirés soit de matières végétales, soit de matières animales, à en produire d'artificiels. Les mêmes procédés, les mêmes méthodes qui avaient permis de fabriquer des corps inorganiques nouveaux, ont mené à la découverte d'une foule de composés appartenant au monde organique, et dont plus d'une fois on a ensuite constaté la présence dans la nature. L'apparition de ces produits artificiels, dont le nombre augmente tous les jours, a établi un nouveau trait d'union entre les deux règnes, puisqu'on les obtient en faisant intervenir simultanément les principes des deux chimies. L'analogie entre les matières organiques artificiellement produites et les matières minérales correspondantes se décèle jusque dans le mode d'après lequel les réactions s'accomplissent. Les acides et les alcalis que l'on fabrique manifestent immédiatement, soit par affinité simple, soit par affinité résultante, les propriétés caractéristiques des élémens unis à ceux qu'ils renferment. Ainsi c'est par la fixation de l'oxygène sur des élémens hydro-carbonés que l'on constitue presque tous les acides organiques; les alcalis participent des propriétés de l'ammoniaque, qui sert à les produire; c'est également aux élémens générateurs que les radicaux métalliques composés doivent leurs caractères les plus frappans, en sorte que, quelles que soient la variété de tous ces composés et la mobilité relative de leurs

élémens, ils ne font que reproduire, dans des conditions plus délicates, les aptitudes fondamentales des élémens minéraux concourant à les former.

Toutefois, si la nature organique a, comme le règne minéral, ses acides, ses oxydes, si elle présente des corps répondant, sinon par leur composition, du moins par leur rôle, aux corps simples de la chimie inorganique, elle l'emporte de beaucoup sur lui pour la variété des types ou catégories de substances. Elle renferme en effet des corps n'ayant aucune analogie avec les matières minérales, affectant des propriétés qui ne se retrouvent dans aucune substance non carbonée et qui remplissent des fonctions particulières. Leurs propriétés spéciales sont aussi nettement définies que celles des acides et des alcalis organiques, mais elles appartiennent à un tout autre ordre. Ces corps, qui n'ont rien d'analogue dans la nature minérale, ne reproduisent point, à la façon des acides et des alcalis organiques, les propriétés principales des élémens minéraux ayant servi à leur formation. Il faut ranger dans cette catégorie les carbures d'hydrogène, les alcools, les éthers, les aldéhydes, les matières sucrées, les corps gras neutres. Ces substances, étudiées avec beaucoup d'attention depuis un demi-siècle, ne sont pas toutes l'œuvre de la nature; on a pu en fabriquer un grand nombre artificiellement, comme cela avait eu lieu pour les acides et les alcalis organiques, à l'aide d'autres composés fournis par le règne organique. Le hasard entra d'abord pour beaucoup dans la découverte de ces produits; mais les méthodes ne tardèrent pas à se perfectionner. La synthèse en chimie organique fit de notables progrès, et l'on réussit à créer d'une manière régulière des séries entières de corps dont on n'avait, quelques années auparavant, aucune idée. Cette création, on l'annonçait parfois à l'avance, tant on s'était rendu maître des lois qui président à la combinaison des corps. C'est ce qui arriva pour les aldéhydes et pour les acides gras, dont M. Dumas rattacha la formation aux alcools par des liens nouveaux et généraux. Dans les recherches auxquelles se livraient les chimistes pour reformer les matières organiques, pour les tirer les unes des autres et en créer de nouvelles, l'*oxydation* jouait le rôle principal; mais, quelque puissante que fût cette ressource, elle ne pouvait suffire à tout. On dut recourir à de nouveaux agens et employer non-seulement les affinités de l'oxygène, mais encore les affinités diverses de tous les corps simples dont dispose la chimie minérale. Ce concours d'élémens, étrangers pour la plupart à la nature organique, on en usa par voie détournée. Se propose-t-on d'enlever à un principe organique quelqu'un de ses élémens, le carbone, l'hydrogène, l'oxygène ou l'azote, ce n'est point d'ordi-

naire en traitant directement ce principe par un corps simple actif, tel que le phosphore, le potassium, le chlore, le brome, etc., que l'on atteint son but. On commence par faire entrer les élémens actifs en combinaison avec les principes organiques, et l'on forme ainsi des principes artificiels qui renferment parmi leurs élémens du chlore, du brome, du phosphore, du potassium, des métaux même; puis l'on soumet les nouveaux composés à des réactions d'un autre genre, fondées sur les propriétés actives des corps simples, ainsi introduits dans les composés organiques et devenus solidaires des élémens normaux de ces composés. En effet, les corps simples dont il s'agit conservent en partie l'énergie de leurs affinités caractéristiques dans les combinaisons organiques qu'ils concourent à former; ils se prêtent dès lors à des métamorphoses plus faciles, plus variées, opérées à une température plus basse que celles dont les principes primitifs avaient été susceptibles.

C'est grâce à ces découvertes qu'a pris naissance depuis trente-cinq ans environ une chimie spéciale fondée sur l'étude des êtres artificiels que l'on produit en unissant les divers corps simples de la chimie minérale avec les principes organiques naturels. L'union des élémens des corps minéraux tels que les métaux au sein des principes organiques s'opère suivant des lois appartenant à tout le monde moléculaire, et dont la généralité prouve que la distinction des deux chimies inorganique et organique ne repose pas sur une séparation établie par la nature. Cette loi, que les importans travaux de l'Anglais Faraday, des Allemands Liebig et Wöhler, ont contribué à faire découvrir, c'est à M. Dumas que revient l'honneur de l'avoir conçue dans toute sa généralité; on la connaît sous le nom de *loi des substitutions*.

Je ne saurais entrer ici dans le détail de ces règles formulées dès 1835, et qui sont devenues entre les mains des chimistes une source féconde de découvertes; je ne citerai que la principale, qui pourra donner une idée des autres. Quand un corps hydrogéné renfermant ou non de l'oxygène est soumis à l'action déshydrogénante du chlore, du brome, de l'iode, de l'oxygène, etc., par chaque atome d'hydrogène qu'il perd, il gagne un atome de chlore, de brome ou d'iode ou un demi-atome d'oxygène. De cette loi et d'autres qui s'y rattachent, il résulte que les mêmes propriétés générales régissent les combinaisons et les transformations des matières organiques et inorganiques.

On était, par voie de décomposition, passé d'une matière organique à une autre en faisant agir des principes minéraux; ces faits s'étaient surtout multipliés depuis la découverte des alcools et des aldéhydes. On avait fabriqué de la sorte des produits que la nature

nous donne tout créés (1). Depuis, on avait obtenu, par l'union de deux principes organiques, un composé organique plus compliqué, et exécuté ainsi des synthèses partielles. Avant même que les résultats fussent arrivés au point où les amenèrent les chimistes que j'ai nommés et plusieurs autres, tels que notre regrettable Auguste Laurent, Charles Gerhardt, enlevé comme lui prématurément à la science, M. Cahours, les Anglais Graham, Williamson, A.-W. Hofmann, l'Allemand Strecker et bien d'autres, on put se flatter que la synthèse parviendrait à transformer des substances inorganiques en substances organiques, et que les derniers vestiges du mur de séparation élevé entre les deux chimies disparaîtrait. La réalisation de cette espérance ne se fit pas longtemps attendre.

II.

C'est en 1829 que fut fabriquée pour la première fois de toutes pièces une matière d'origine exclusivement organique. Cette découverte appartient à un chimiste allemand, M. Wohler, dont le nom a surtout retenti parmi nous à propos de l'extraction de l'aluminium, où il a eu pour digne émule M. Henri Sainte-Claire-Deville. Au siècle dernier, Rouelle le jeune avait retiré de l'urine de l'homme et des animaux une substance incolore, inodore, d'une saveur fraîche, légèrement amère et ressemblant à du salpêtre, qu'on appela urée. Dans ces derniers temps, l'urée a été retrouvée dans le sang, puis dans le chyle et dans la lymphe (2). En traitant par l'ammoniaque, gaz formé d'azote et d'hydrogène, l'acide cyanique dont le radical, le cyanogène, est un composé binaire (carbone et azote) se comportant dans la nature absolument comme un corps simple, M. Wohler donna naissance à l'urée.

Ce fait capital, suivi un peu plus tard de la production par voie artificielle d'autres matières organiques, telles que la transformation de l'acide cyanhydrique en acide formique, due à M. Pelouze, la création de l'acide acétique au moyen du sulfure de carbone par M. Kolbe, ne fut point assez remarqué, sans doute parce que ces réactions n'étaient pas déduites d'une méthode plus générale, parce qu'on n'avait pas saisi le lien qui les rattache aux carbures et aux alcools. On ne vit là d'abord que des phénomènes exceptionnels, et d'éminens chimistes, comme Berzélius et Ch. Gerhardt, continuèrent à penser que dans la nature vivante les élémens obéis-

(1) Dès 1821, Döbereiner avait obtenu de l'acide formique par l'oxydation de l'acide tartrique.

(2) MM. Liebig et Würtz pensent que l'urée prend naissance dans l'intimité des tissus partout où des matériaux devenus impropres à la vie ont besoin d'être emportés par la combustion respiratoire.

sent à des lois très différentes de celles de la nature inorganique; ils maintinrent l'impossibilité pour la science de fabriquer de toutes pièces les corps que l'organisme engendre, ne prêtant à la chimie que le pouvoir d'analyser les produits dont la force vitale s'est réservé le secret de composition. Et cependant, par ses progrès, l'analyse des matières organiques indiquait déjà, comme on l'a vu plus haut, la voie qui conduisait à cette synthèse réputée inabordable. L'analyse en effet ne nous avait pas seulement enseigné de quels élémens primordiaux les matières organiques sont composées; en fournissant pour chacune d'elles les proportions des élémens, ou, pour m'exprimer dans le langage technique, en donnant pour chaque composé le chiffre des équivalens, elle permettait de dresser une échelle ascendante ou descendante de groupemens. Les formules qui représentent d'une manière abrégée les composés quaternaires, ternaires ou binaires, mises en regard les unes des autres, prouvent que la suppression de quelques volumes d'un ou de deux de ces élémens, accompagnée parfois de l'addition de nouveaux volumes d'un troisième, transforme un composé organique en un autre n'en différant que par les exposans à l'aide desquels le nombre des équivalens est indiqué.

Ces formules ne résument pas sans doute tous les phénomènes qui se passent dans l'union des molécules; il y a certainement des faits produits dont ces sortes de monomes algébriques ne fournissent aucune indication. Ainsi il arrive souvent que les élémens de l'eau s'éliminent au moment de la combinaison pour se fixer derechef quand a lieu la décomposition. Il n'y faut donc pas chercher la représentation rigoureuse du mode de composition des corps; ces formules n'ont d'autre objet que de faire saisir d'un coup d'œil la nature des élémens, leur proportion en poids et l'équivalent du composé lui-même; mais elles permettent par cela seul d'exprimer avec certitude toutes les transformations chimiques d'un composé, toutes les réactions auxquelles il peut concourir, car ce sont là des relations de poids et d'équivalens établies en dehors de toute hypothèse sur la constitution des corps.

Les formules une fois admises avec la signification précise et limitée qu'elles comportent, et réduites à n'être que l'expression abrégée des résultats de l'analyse, la comparaison montra que, du moment où il deviendrait possible d'opérer dans une matière organique une addition ou une suppression d'une certaine quantité de volume d'un ou de plusieurs de ces élémens, on la transformerait en une autre matière déterminée. Par l'association de moyens empruntés tantôt à la chimie organique, tantôt à la chimie minérale, on arriva à une décomposition partielle des corps qui permettait de changer un corps donné en un autre moins complexe. On réussit

à priver un composé quaternaire d'abord de son azote et à le ramener par là à n'être plus qu'un composé ternaire; puis on élimina l'oxygène de telle façon qu'on n'eût plus qu'un composé binaire d'hydrogène et de carbone, ou, comme l'on dit, un carbure d'hydrogène. Le carbure à son tour, soumis à l'influence d'une température très élevée, fut séparé en ses deux élémens, et on obtint ainsi isolément le carbone et l'hydrogène.

On le sait toutefois, ce n'est pas seulement par les élémens, par la nature des unités matérielles, que les matières d'origine organique diffèrent; c'est encore et surtout par la quantité de ces élémens ou unités, par la proportion des volumes en un mot. Bien des substances organiques sont exactement composées des mêmes élémens, mais elles diffèrent par la proportion de ceux-ci; altérez quelque peu cette proportion, et vous donnerez naissance à une autre substance. A volumes égaux par exemple, deux gaz que fournissent les matières organiques peuvent contenir deux fois, quatre fois, vingt fois plus de carbone l'un que l'autre. Le carbone est ainsi plus condensé dans l'un des gaz que dans l'autre. Eh bien! de même que l'on était parvenu à éliminer d'un composé quaternaire un, puis deux élémens, on parvint à enlever à un composé successivement un ou deux volumes, quelquefois plus, d'un de ses composans, et à diminuer par là graduellement la condensation de cet élément formateur. Si on dresse une échelle des carbures d'hydrogène au haut de laquelle se placent ceux où le carbone est le plus condensé, et qui d'échelon en échelon fasse descendre jusqu'à ceux où il l'est le moins, on verra que par des décompositions successives il est possible d'arriver d'un des carbures les plus riches en carbone à celui qui en est le moins pourvu. L'analyse, en établissant la faculté de descendre l'échelle de composition, faisait donc entrevoir la possibilité de la remonter. Il fallait rechercher des procédés inverses; autrement dit, il fallait recourir à la synthèse, qui est l'inverse de l'analyse. Puisque des matières organiques étaient déjà sorties des laboratoires artificiellement fabriquées par décomposition, on était fondé à espérer qu'on en pourrait fabriquer d'autres en suivant dans une direction opposée la voie que l'analyse avait tracée. Il fallait d'abord recomposer les carbures d'hydrogène, point de départ, comme l'avait déjà vu Aug. Laurent, de tous les composés organiques, puis, par l'addition d'un élément nouveau et la condensation ou l'élimination de ceux qu'on avait déjà combinés, arriver aux substances ternaires, pour de là s'élever, s'il était possible, à ces matières végétales ou animales quaternaires, telles que les alcalis végétaux, la fibrine, l'albumine, etc.

Cette méthode, il ne suffisait pas de la concevoir; on devait encore l'appliquer, et l'application offrait de graves difficultés tenant

au caractère différent de stabilité, de permanence des substances sur lesquelles on opère. Voulait-on par exemple fabriquer des carbures d'hydrogène, on devait demander le carbone à ces composés très simples où il est combiné avec l'oxygène, tels que l'acide carbonique, l'oxyde de carbone. Or la stabilité de ces corps luttait, dans l'opération chimique, contre la facile destruction des carbures eux-mêmes, d'une constitution beaucoup plus précaire. Force fut donc de ne pas s'en tenir à la méthode logique, qui n'eût été que l'inverse de l'analyse, de ne pas toujours procéder du simple au composé, et d'user de moyens détournés, en quelque sorte d'artifices, pour arriver au but. C'est là que se montra le génie de l'expérimentateur. On va en trouver un exemple dans le procédé auquel recourut d'abord M. Berthelot avant d'avoir découvert des méthodes plus simples et plus directes.

Ce premier procédé conduit à transformer l'eau et l'acide carbonique, c'est-à-dire les matériaux naturels des formations végétales, en composés organiques proprement dits. M. Berthelot commença par créer artificiellement de l'acide formique, corps ternaire, mais qui, à raison de la simplicité de sa composition, présentait dans sa reproduction moins de difficultés; car cet acide, formé de carbone, d'hydrogène et d'oxygène, ne diffère en réalité de l'oxyde de carbone, c'est-à-dire d'un composé minéral proprement dit, que par un excès d'oxygène, excès qui, uni à une quantité correspondante d'hydrogène, représente les élémens de l'eau. En effet, l'acide formique, chauffé avec de l'acide sulfurique concentré, se décompose précisément en eau et en oxyde de carbone. C'était là ce qui avait montré que, sans des réactions bien compliquées, il devait être possible de remonter de l'oxyde de carbone à l'acide formique. Restait à y fixer l'eau, et c'est à quoi M. Berthelot parvint en faisant usage de la potasse, alcali très apte à se combiner avec l'acide formique sitôt qu'il aurait pris naissance et à le conserver ainsi sous forme de sel, le formiate de potasse.

L'acide formique fourni directement par l'oxyde de carbone est identique à celui qui se produit physiologiquement, qui se rencontre dans la sueur, dans le sang et dans divers liquides du corps humain. Il offre dans sa stabilité et ses réactions les mêmes caractères généraux que les substances organiques naturelles, c'est-à-dire cette même propriété de se transformer graduellement, sous l'influence de forces peu énergiques, en donnant naissance à de nouveaux composés analogues à lui-même. M. Berthelot, une fois en possession de l'acide formique artificiellement engendré, le traita par la baryte ou oxyde de baryum, d'où il résulta du formiate de baryte. Ce sel, décomposé par une chaleur élevée, produisit d'une part un carbonate de baryte, et de l'autre divers composés où se

trouvent combinés le carbone, l'oxygène et l'hydrogène, et au milieu desquels apparurent les carbures d'hydrogène cherchés, à savoir l'hydrogène protocarboné ou gaz des marais, l'hydrogène bicarboné ou gaz oléfiant, le propylène et diverses autres substances plus compliquées.

Le procédé qui vient d'être exposé dota définitivement la science d'une méthode de synthèse qui allait permettre de créer de toutes pièces un ordre entier de matières organiques. Les matières qui appartiennent à cette catégorie sont fort simples sans doute : ce ne sont que des composés binaires résultant de la décomposition spontanée de débris végétaux accumulés au fond des eaux, dans la profondeur du sol; mais ce n'en était pas moins là un premier pas dans la voie de la création artificielle. M. Berthelot varia et perfectionna ses procédés; il recourut à des moyens qui furent souvent plus heureux. C'est ainsi qu'il parvint à transformer le sulfure de carbone en carbure d'hydrogène. Toujours guidé dans ses recherches par une même idée générale, il découvrit la méthode de synthèse la plus simple et la plus directe qui se puisse imaginer, car il réussit à combiner directement le carbone et l'hydrogène, c'est-à-dire à opérer une combinaison regardée jusque-là comme impossible. En effet, tous les carbures d'hydrogène connus se décomposant en leurs élémens sous l'influence d'une haute température, l'espoir de réunir directement ces mêmes élémens semblait chimérique. Un fait demeuré inaperçu montra à M. Berthelot qu'il n'était pas téméraire de tenter un pareil rapprochement. Il avait observé un carbure d'hydrogène d'une stabilité exceptionnelle, l'acétylène, plus riche en carbone que les autres gaz hydrocarbonés. Cet acétylène, il l'avait obtenu par la condensation directe du gaz des marais, ainsi que par la décomposition opérée dans les autres carbures et composés organiques à l'aide de la chaleur. Il l'avait rencontré jusque dans le gaz de l'éclairage, auquel ce carbure communique une partie de son odeur et de son pouvoir éclairant. De là, chez l'habile chimiste, la pensée que l'acétylène pourrait être obtenu par la réunion directe de ses élémens. Après divers tâtonnemens, l'expérience réussit complétement. La démonstration de ce fait capital est aussi brillante que décisive. On fait circuler un courant d'hydrogène sur le charbon porté à l'incandescence et réduit en vapeur par l'arc électrique; on obtient alors cette lumière éblouissante que nous avons tous contemplée au théâtre ou dans les fêtes publiques. Si on la produit dans un courant d'hydrogène, ce gaz s'unit immédiatement au carbone vaporisé, et l'acétylène prend naissance.

Le carbure d'hydrogène, ainsi créé par une synthèse immédiate, n'est pas un produit isolé, mais le point de départ de bien d'autres produits. En l'unissant avec l'hydrogène naissant, M. Berthelot

forma le gaz oléfiant; en combinant celui-ci avec les élémens de l'eau, il obtint aussitôt l'alcool. Il ne suffisait pas cependant d'avoir fabriqué quelques-unes des matières constituant le premier ordre des substances organiques; il fallait encore en établir la génération mutuelle, montrer comment l'on pouvait passer de l'une à l'autre, en un mot retrouver bien nettement par la synthèse les divers échelons qui mènent à ce qu'on pourrait appeler le premier étage des formations organiques. Le plus simple de tous ces carbures, c'est le gaz des marais ou formène; là le carbone se trouve le moins condensé, car un litre de formène ne renferme qu'un demi-gramme de carbone, tandis que tous les autres gaz hydro-carbonés connus en contiennent dans un litre au moins un gramme. En même temps que la condensation du carbone est très faible, l'hydrogène se trouve avec ce dernier corps dans un rapport plus grand que cela ne s'observe pour tout autre carbure. Le gaz des marais devait donc être le point de départ d'une série d'opérations destinées à reproduire des carbures de plus en plus riches en carbone. M. Berthelot les exécuta, et il réussit à transformer successivement, par des méthodes directes, le formène en acétylène (deux fois aussi condensé), en benzine (six fois aussi condensée), en naphtaline (dix fois aussi condensée); par des méthodes indirectes, il changea le même gaz en éthylène (4 parties de carbone, 4 d'hydrogène), en propylène (6 parties de carbone, 6 d'hydrogène), en butylène (8 parties de carbone, 8 d'hydrogène), en amylène (10 parties de carbone, 10 d'hydrogène). Il avait découvert le moyen de condenser de plus en plus le carbone, et en opérant cette condensation il vérifiait par la synthèse cette loi importante : chaque molécule de l'élément que l'on condense s'unit à 2, 3, 4 ou un plus grand nombre de molécules de la même nature; c'est ce qu'on nomme la *polymérie*. Ainsi, dans les nouveaux carbures obtenus par voie de condensation, le nombre des équivalens du carbone est toujours un multiple de celui de ces mêmes équivalens dans le corps générateur.

Cette loi synthétique mettait en évidence les combinaisons arithmétiques qu'opère la nature, et démontrait par la pratique la génération des corps par l'assemblage d'un certain nombre de molécules d'espèces différentes accompli suivant différentes proportions; elle établissait la possibilité de créer des carbures d'hydrogène à l'infini en condensant de plus en plus les élémens qui y entrent. Qu'on condense par exemple deux molécules d'amylène formées chacune de 10 parties de carbone et de 10 parties d'hydrogène en une seule, on obtiendra la molécule d'un corps nouveau, le diamylène, découvert par M. Balard, et qui se trouve composé de 20 parties de carbone et de 20 d'hydrogène. Par une condensation nouvelle, on obtiendra le triamylène, dont la molécule renfermera

30 parties de chacun des élémens carbone et hydrogène, puis le tétramylène, dont la molécule en contiendra 40 parties, et ainsi de suite. Cette génération croissante au moyen de la condensation du carbone pourra être appliquée à d'autres carbures d'hydrogène où les deux élémens ne se trouvent pas combinés suivant le même rapport que précédemment, et donner de la sorte naissance à une série parallèle de carbures. Si l'on prend comme point de départ le plus simple de ces carbures, celui où les deux élémens se trouvent dans des proportions représentées par des nombres pouvant fournir, par voie de multiplication et de soustraction, divers ordres de multiples, à savoir le formène ou gaz des marais, on réussira par tous les degrés de condensation à engendrer tous les carbures d'hydrogène imaginables.

Toutefois, dans la formation successive des corps qu'opère M. Berthelot, les deux élémens ne subissent pas toujours en même temps une condensation, comme cela s'observe pour l'amylène. Dans le plus grand nombre de cas, tandis que la richesse en carbone augmente, la proportion d'hydrogène reste stationnaire ou même diminue. Il faut donc, alors qu'on condense le carbone, éliminer parfois successivement une proportion d'hydrogène. Les propriétés des corps sont si bien unies à la dose relative des élémens qui les composent, que dans les carbures d'hydrogène il suffit qu'une partie d'hydrogène ait disparu pour qu'on se trouve en présence d'un carbure nouveau ayant ses propriétés spéciales. Je ne m'étendrai pas davantage sur les recherches de M. Berthelot relatives à la synthèse de ces carbures. Qu'il me suffise de dire qu'ayant formé d'abord les plus simples de ces composés binaires, il obtint les autres carbures par la condensation de leurs élémens.

La fabrication artificielle des composés organiques binaires était donc démontrée possible; elle était opérée dans une foule de cas. Il fallait maintenant gravir de nouveaux échelons du règne organique, arriver à un second étage, les composés ternaires. Ces composés, ils s'étaient déjà pour ainsi dire laissé forcer dans leurs retranchemens par la fabrication de toutes pièces de l'acide formique au moyen de l'acide cyanhydrique, due à M. Pelouze; mais cette conquête n'avait été que le résultat d'une sorte de coup de main sur un ouvrage avancé mal défendu : il était nécessaire, pour arriver à résoudre complétement le problème, de s'en prendre à ces substances ternaires essentiellement organiques n'ayant pas dans le règne minéral de correspondans et qui constituent une catégorie à part, car, leur synthèse opérée, on aurait la preuve la plus concluante que les composés organiques sont dus au jeu des mêmes forces qui produisent les phénomènes de la chimie organique. Entre

ces substances se placent en première ligne les alcools, composés neutres, formés de carbone, d'hydrogène et d'oxygène, et ayant pour type l'alcool du vin ou alcool proprement dit. Ces corps, qui constituent aujourd'hui une classe nombreuse et des plus importantes, ont la propriété de donner naissance aux éthers (1) en se combinant directement avec un acide quelconque, tandis que l'eau qu'ils contiennent est éliminée. Les éthers à leur tour, en fixant de nouveau les élémens de l'eau, reproduisent les alcools qui leur ont donné naissance. Ces alcools, on les a extraits d'abord des matières organiques : la fermentation du sucre produit de l'alcool ordinaire; la distillation du bois fournit l'alcool méthylique ou esprit de bois. De celle de l'huile de ricin, on retire l'alcool caprylique; de celle du blanc de baleine, l'alcool éthalique. Dans ces derniers temps, un chimiste fort distingué, M. Cahours, a retiré des résidus de la fermentation vineuse l'alcool amylique.

On peut, suivant la proportion des élémens, hydrogène et carbone, toujours associés à deux équivalens d'oxygène, établir entre les alcools diverses sections. Pour ceux de la première, de la composition la plus simple, deux équivalens d'oxygène sont unis à des proportions d'hydrogène et de carbone, qui présentent de part et d'autre une progression régulière. M. Berthelot, remarquant qu'ils peuvent tous se représenter par les élémens de l'eau unis à un carbure d'hydrogène, en conclut qu'à l'aide d'un pareil carbure, le gaz oléfiant par exemple, on devait parvenir à fabriquer de toutes pièces des alcools; on n'aurait qu'à combiner ces corps binaires avec les élémens de l'eau. Il y réussit, employant tantôt le gaz oléfiant, ce qui lui donna l'alcool ordinaire, tantôt le propylène, ce qui lui donna l'alcool propylique. Le procédé demeurait toutefois insuffisant pour d'autres alcools de la même classe. M. Berthelot imagina alors d'unir un carbure d'hydrogène à un hydracide, c'est-à-dire à un acide où l'hydrogène remplace l'oxygène et en joue le rôle. Il parvint de la sorte à créer un éther où il substitua ensuite à l'hydracide les élémens de l'eau, et il arriva à ce qu'il cherchait.

Ce procédé eut des résultats beaucoup plus généraux que le précédent, qui était pourtant en réalité plus simple. Ce n'est pas seulement l'acide propylique que M. Berthelot a produit à l'aide d'un carbure d'hydrogène, tel que le propylène; tout carbure qui lui présentait entre les élémens composans les mêmes rapports de quantité que le gaz oléfiant lui a fourni un alcool correspondant. C'est ainsi que de l'amylène M. Berthelot tira un alcool amylique, du

(1) Le nom d'éther a été d'abord appliqué à un liquide très volatil doué d'une saveur suave et pénétrante que l'on obtient en distillant un mélange d'alcool et d'acide sulfurique.

caprylène un alcool caprylique, de l'éthalène un alcool éthalique. En fixant de l'oxygène sur le gaz des marais, il obtint également, en vertu d'une seconde méthode générale, un alcool, celui que l'on appelle méthylique.

La synthèse des alcools des autres classes est moins avancée; mais l'application de pareilles méthodes a déjà permis d'en refaire quelques-uns. Cette production tout artificielle de composés aussi importans et aussi essentiellement organiques que les alcools était une victoire décisive remportée sur la nature. Une des voies principales menant à la création des produits organiques était ouverte. Un pas de plus, et l'on allait reproduire, avec les élémens minéraux, ces innombrables dérivés des alcools qui remplissent l'histoire de la chimie depuis soixante ans. Ces dérivés, dont plusieurs préexistaient dans la nature, sont les uns d'essence éthérée, de propriétés moléculaires étroitement liées à celle des alcools, au moyen desquels ils s'engendrent par déshydratation, combinaison ou réduction; les autres, obtenus par voie d'oxydation, s'écartent davantage des propriétés des alcools générateurs. A la première catégorie appartiennent les éthers proprement dits, à la seconde les acides végétaux, les aldéhydes (1), intermédiaires entre les acides et les alcools, les acétones, qui s'en rapprochent, les amides, tirés des sels ammoniacaux par déshydratation. « Les alcools une fois obtenus artificiellement, les acides organiques paraissent devoir en être tirés par une voie assez régulière, car à chaque alcool correspond un acide particulier, n'en différant que par deux molécules d'hydrogène en moins et par deux molécules d'oxygène en plus. Il existe aujourd'hui plusieurs méthodes pour convertir un alcool en son acide correspondant. J'ai déjà dit plus haut qu'un chimiste allemand, M. Kolbe, était parvenu à préparer artificiellement l'acide acétique. MM. Dumas et Malaguti ont depuis, et avant que la synthèse eût été portée au point d'avancement actuel, donné une méthode pour la production d'un acide analogue à l'acide acétique au moyen d'un alcool moins carboné.

En général, chacun des dérivés fondamentaux des alcools devient le point de départ de nouveaux composés, et ceux-ci peuvent à leur tour servir à en former d'autres. Ainsi s'étend d'une manière presque indéfinie la chaîne des principes que l'on peut produire avec les alcools. L'étude de la préparation de tous ces dérivés a été plus spécialement poursuivie sur les alcools ordinaire et méthylique et sur les combinaisons benzoïques; mais les résultats auxquels on a été conduit par ces recherches particulières sont d'ordinaire d'une

(1) Les aldéhydes sont des alcools incomplets dérivés des alcools en vertu d'une perte d'hydrogène opérée sans substitution.

application très étendue, et se reproduisent sur tous les alcools. En effet, lorsqu'on a composé un corps au moyen d'un alcool déterminé suivant une méthode régulière, il suffit le plus souvent d'appliquer la même méthode à chacun des autres alcools pour composer toute une série de corps formés suivant les mêmes procédés et susceptibles de jouer le même rôle chimique.

Sans doute ce n'est là encore qu'un bien petit coin du vaste champ à défricher, et nous n'avons guère fait que les premières stations d'une route dont la longueur ne saurait être mesurée; mais les principes à l'aide desquels on accomplira de nouveaux progrès sont déjà posés. Quelques-uns des éthers qui constituent une des classes de ces innombrables dérivés alcooliques ont été recréés de toutes pièces. C'est ainsi que M. Berthelot est parvenu à fabriquer l'essence de moutarde, qui n'est en réalité qu'un éther, baptisé par les chimistes du nom un peu barbare d'éther allylsulfocyanique. Pour cela, il traite l'éther dit allyliodhydrique, dont la synthèse est également possible par le sulfocyanate de potasse.

La synthèse des corps gras naturels, réalisée encore par M. Berthelot, nous offre une application plus étendue des mêmes idées. Elle donne son fondement à la théorie générale des alcools polyatomiques, théorie découverte également par lui, et à l'aide de laquelle cet éminent expérimentateur fait rentrer dans le cadre scientifique de la chimie les corps gras neutres et les sucres demeurés jusque-là en dehors de toute classification. C'est cette même théorie qui a servi depuis de guide à M. Adolphe Würtz dans ses remarquables travaux sur les glycols, qui lui ont valu récemment le prix biennal de l'Institut.

La théorie formulée par M. Berthelot, en confirmant la génération des carbures d'hydrogène établie par l'expérience, nous fournit la preuve qu'elle est un guide sûr dans ce genre de recherches; elle nous montre que tous les carbures d'hydrogène peuvent être engendrés à l'aide du formène; autrement dit, tous ces carbures ne sont que du formène plus ou moins condensé. Chez certains carbures qu'on peut qualifier de *complets*, l'hydrogène éliminé est remplacé par un volume égal de formène; chez d'autres, qu'on peut appeler *incomplets*, le volume d'hydrogène éliminé est double, triple, etc., du volume de formène fixé. M. Berthelot fait ainsi voir que le formène, c'est-à-dire un corps comprenant deux équivalens de carbone et quatre d'hydrogène, est le type générateur des carbures. Il y a de même pour les alcools, pour les acides, pour les aldéhydes, pour les éthers, pour les alcalis, pour les amides, etc., de véritables types formateurs qui peuvent être engendrés théoriquement et expérimentalement au moyen des carbures d'hydrogène, c'est-à-dire en définitive au moyen du formène.

Cette idée féconde des types chimiques appartient surtout à MM. Dumas, Laurent, Gerhardt, et bien d'autres l'ont développée depuis; mais, abandonnant une hypothèse longtemps acceptée qui croyait les retrouver dans l'eau, l'hydrogène, l'acide chlorhydrique, M. Berthelot, pour les découvrir, interrogea les lois de la synthèse. L'existence de ces types et le succès avec lequel on est remonté des différens carbures d'hydrogène au formène font concevoir l'espoir très fondé de reproduire un jour les composés qui semblaient tout d'abord l'œuvre la plus exclusive de la vie organique. Comme les substances azotées artificielles résultent de l'union de l'ammoniaque et de l'acide nitrique avec les principes oxygénés, on est conduit à supposer que les substances azotées naturelles sont nées de la même façon. Or ces principes oxygénés peuvent être formés à leur tour, le plus souvent, à l'aide des alcools; il suffira donc d'opérer l'union de ceux-ci avec l'ammoniaque et l'acide azotique dans certaines conditions pour arriver à reproduire les substances azotées naturelles. J'ai dit plus haut que M. Wöhler était parvenu à fabriquer l'urée par la combinaison de l'ammoniaque avec l'acide cyanique. M. Würtz a réussi à créer toute une série de produits renfermant les élémens de cette même substance, mais dans lesquels un ou plusieurs équivalens d'hydrogène se trouvent remplacés par des radicaux d'alcool, qui, unis aux acides, donnent naissance à des sels nettement cristallisés et qui se décomposent à la manière de l'urée sous l'influence de l'eau; c'est ce qu'il appelle des urées composées. Ces corps curieux et nouveaux, M. Würtz les observa dès 1847, en traitant par l'acide cyanique non plus l'ammoniaque, mais d'autres composés azotés dont la découverte lui appartient également et qui sont les ammoniaques composés (éthylamine, méthylamine, amylamine, etc.). Le premier de ces corps s'obtint en distillant avec de la potasse de l'éther cyanique, c'est-à-dire un corps renfermant à la fois les élémens prochains de l'ammoniaque et ceux de l'alcool. Ainsi, avant qu'on eût entrevu toutes les ressources de la synthèse, cet habile chimiste, s'il n'avait pas créé de toutes pièces les alcalis organiques que nous fournit la nature, en fabriquait du moins d'artificiels ayant avec eux une frappante analogie, et dont quelques-uns se sont même retrouvés dans des produits naturels. C'est ce qui est arrivé notamment pour la butylamine, dont un chimiste anglais, M. Anderson, constatait la présence dans la partie la plus volatile de l'huile provenant de la distillation des os. Presque en même temps que M. Würtz, M. Hofmann parvenait à reproduire les ammoniaques composés en recourant à une autre voie qui mit plus complétement en relief leur constitution. Ainsi, on est en voie de reproduire un grand nombre de matières organiques, et le voile dont s'enveloppait la nature se déchire en bien des points. On pour-

rait encore dire aux chimistes : Vous refaites l'œuvre de la création, soit; les moyens toutefois que vous employez sont autres, et vous ne nous éclairez pas en réalité sur l'action de la nature. M. Berthelot a répondu d'avance à cette objection en termes qui méritent d'être cités. « A la vérité, écrit-il, les principes que nous obtenons d'abord dans nos synthèses artificielles sont bien différens des principes qui se manifestent dans la synthèse végétale. Les premiers sont très simples et peu condensés, tandis que l'organisation végétale tend à engendrer les composés organiques dans l'état de condensation le plus élevé et dans l'état de complexité le plus grand possible. Ainsi l'amidon, la cellulose, les principes ligneux, sont des composés très condensés, qui paraissent résulter de l'accumulation d'un grand nombre d'équivalens des principes sucrés, combinés les uns avec les autres; l'albumine, la fibrine et les principes azotés analogues sont également des substances complexes et condensées, comparables aux amides et formées probablement par la réunion d'un certain nombre de principes plus simples. Il en est de même des corps gras naturels. On peut ici préciser davantage les idées, parce que la synthèse a éclairé complétement la constitution de cette classe générale des composés. Or la synthèse prouve que la plupart des corps gras naturels, tels que la stéarine, l'oléine, etc., représentent l'état de combinaison le plus avancé auquel puisse parvenir un dérivé glycérique. Dans les êtres vivans, nous ne rencontrons guère de corps gras formés en vertu de ces combinaisons intermédiaires que l'art nous apprend à obtenir d'abord, avant de parvenir jusqu'aux combinaisons complétement saturées. Ce sont là des circonstances remarquables et caractéristiques de la synthèse végétale; mais il est facile de montrer qu'elles n'établissent aucune distinction radicale entre la synthèse naturelle et la synthèse artificielle. Toute la différence tient aux conditions dans lesquelles nous nous sommes placés jusqu'à présent pour réaliser nos formations. »

La nature tire d'ailleurs les substances organiques des mêmes sources auxquelles les chimistes les empruntent dans les expériences de leurs laboratoires. Ceux-ci en effet mettent en œuvre l'eau et l'acide carbonique, et c'est précisément l'acide carbonique et l'eau qui fournissent aux végétaux et aux animaux le carbone et l'hydrogène qu'ils renferment. Par le concours de la lumière solaire et des parties vertes des végétaux, l'acide carbonique et l'eau sont décomposés; autrement dit, par le fait de la respiration végétale, l'eau passe à l'état d'hydrogène, et l'acide carbonique à l'état d'oxyde de carbone. Eh bien, si ce n'est pas sous l'influence de la lumière que le chimiste réalise la combinaison réciproque du carbone et de l'hydrogène dans la synthèse d'un produit organique, du gaz des marais par exemple, c'est pourtant aussi en réduisant

l'acide carbonique et l'eau de manière à donner naissance à l'oxyde de carbone et à l'hydrogène. Ces deux corps réagissent l'un sur l'autre à l'état naissant, comme cela se passe dans la nature organique, et engendrent le carbure d'hydrogène. Une autre question cependant se pose ici. Nous venons de voir que le chimiste était parvenu à former de toutes pièces des matières organiques, sans recourir ni à des végétaux ni à des animaux; peut-il en être de même dans la nature et peut-être doit-on croire qu'il se forme à la surface du globe des matières organiques par la seule influence des agens minéraux. M. Berthelot répond affirmativement, et il a consacré une des plus belles pages de son enseignement (1) à démontrer que, même en dehors de l'intervention des êtres vivans, les matières organiques peuvent être conçues et réalisées dans la nature par des voies purement minérales. Les efforts que la chimie est obligée de faire pour rattacher les premiers anneaux d'une chaîne immense dont les diverses parties s'offrent à nous séparées, la nature n'a pas besoin d'y recourir; elle accomplit tout sans peine par des moyens fort simples. Plus on pénètre dans le détail de la création, plus on s'aperçoit que ce qui nous paraît le plus complexe et le plus irrégulier n'est au fond que le résultat de lois simples et constantes, et nos moyens artificiels se rapprochent d'autant plus des procédés de la nature, que nous les avons simplifiés davantage. L'œuvre du génie consiste précisément à faire découler d'un petit nombre de principes facilement formulables les applications les plus ingénieuses et les inventions les plus puissantes. Eh bien, ce génie des génies dont les plus merveilleuses intelligences humaines ne sont que des réductions infiniment petites a ramené à une simplicité extrême, à la plus grande simplicité possible, toutes les opérations de la nature; l'intelligence divine nous apparaît comme la conscience d'une loi unique et simple embrassant tout l'univers, et dont les applications indéfinies engendrent une multitude de phénomènes qui se groupent par analogie et sont régies par de mêmes lois secondaires découlant de la loi primordiale.

III.

Maintenant que nous avons fait connaître les conquêtes les plus importantes de la chimie organique, jetons les yeux sur les conséquences qui semblent en découler, et tâchons d'apprécier l'extension qu'elles peuvent prendre. Il y a là de graves problèmes philosophiques qu'il n'est pas hors de propos d'aborder.

Un premier fait qui frappe, c'est la variété infinie de composés

(1) *Leçons sur les méthodes générales de synthèse en chimie organique professées en 1864*, p. 184.

résultant de la combinaison de trois ou quatre élémens. En augmentant ou en diminuant la condensation de l'un ou de plusieurs d'entre eux, on arrive à obtenir des matières de nature et de propriétés très différentes. A ces élémens on peut quelquefois en substituer d'autres qui, dans des proportions déterminées, jouent le même rôle et n'apparaissent ainsi que comme des variétés de ceux dont ils ont pris la place. Puisqu'une différence de condensation dans les molécules détermine des caractères et des qualités différens, comme ce sont les caractères et les qualités des corps qui nous servent à les distinguer, on est tout naturellement conduit à se demander si la condensation de la matière ne serait pas la cause principale de l'essence diverse des substances.

C'est une bien ancienne idée que celle de l'homéomérie, qui envisage tous les corps comme composés de petits élémens semblables à l'ensemble. La doctrine atomistique, qui fut celle de Démocrite et de Leucippe dans l'antiquité, concevait tous les êtres comme formés par un certain nombre d'atomes ou d'élémens simples, indivisibles, indestructibles, dont les assemblages variés constituent tous les êtres vivans et animés, de la même manière que les lettres de l'alphabet peuvent former par leurs associations les mots les plus divers. Cette doctrine, développée par Épicure, et qui n'était chez les philosophes anciens, étrangers à l'expérimentation, qu'une pure spéculation, se présente maintenant à notre esprit comme la conséquence possible d'une science bien plus positive et bien plus avancée. La multiplicité des composés dus à l'association d'élémens gazeux, comme l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, suggère la pensée que la diversité des corps pourrait n'être qu'apparente, et que ces corps simples que nous prenons pour les élémens de la matière ne sont que des produits diversement condensés d'une matière unique. La chimie a dû et doit encore prendre les faits tels qu'ils nous apparaissent; elle doit dire, avec Berzélius, que les corps simples sont des êtres distincts, indépendans les uns des autres, dont les molécules n'ont rien de commun, sinon la fixité, l'immutabilité, l'éternité. Dans ce cas, il y aurait autant de matières distinctes qu'il y a d'élémens chimiques; mais, devançant les progrès de la science, ne peut-on pas supposer que les molécules des divers corps simples sont nées de la condensation d'une matière unique, telle que l'hydrogène par exemple? Des quantités semblables de cette matière pourraient, par des arrangemens différens, constituer des élémens ou radicaux de même poids, mais doués de propriétés distinctes. Dans cette hypothèse, on assimilerait les radicaux supposés simples de la chimie minérale aux radicaux composés de la chimie organique, les premiers différant toutefois des seconds par une stabilité infiniment plus grande et telle que les forces dont la chimie

dispose aujourd'hui seraient insuffisantes pour en opérer le dédoublement.

Cette question est encore à l'étude. La théorie peut déjà mettre sur la voie d'une solution satisfaisante par la comparaison exacte des *équivalens* des corps simples; mais ces équivalens, sommes-nous sûrs d'en avoir l'expression rigoureuse (1)? M. Dumas, qui a soulevé le problème, s'occupe depuis plusieurs années d'une révision générale des équivalens qui donnera sur ce point satisfaction aux scrupules de la science; mais il restera encore à savoir si ces équivalens peuvent se classer selon un petit nombre de séries, comme des termes liés entre eux par d'incontestables relations numériques. Tels qu'on les connaît, bon nombre des équivalens des corps simples ne sont pas dans ce rapport régulier. La loi formulée par le chimiste anglais Prout, et d'après laquelle, l'équivalent de l'hydrogène étant pris pour unité, ceux des corps simples les plus connus s'expriment généralement par des nombres entiers d'ordinaire peu élevés, cette loi est sujette à bien des exceptions. Quand les questions spéciales et circonscrites dans lesquelles le problème se décompose se trouveront résolues, on sera en mesure de prononcer; on verra si, comme M. Dumas est enclin à le supposer avec beaucoup d'autres chimistes, les chiffres exprimant les équivalens des corps simples peuvent être engendrés suivant des lois semblables à celles qu'une étude attentive fait découvrir dans la génération des équivalens des élémens composés ou radicaux de la chimie organique. Disons-le tout de suite, cette unité de la matière séduit singulièrement l'esprit, et les nombreux corps composés qui, dans les matières provenant des animaux ou des végétaux, ont les allures, les propriétés générales, la physionomie des corps simples, donnent une extrême probabilité à l'hypothèse que les corps simples ne sont eux-mêmes que des corps composés d'élémens identiques, mais inégalement groupés ou associés. Le phénomène du dimorphisme, qui nous montre des densités, des coefficiens de dilution, des propriétés optiques et certaines propriétés chimiques différentes dans un même corps suivant qu'il affecte une forme cristalline ou une autre, peut être encore cité à l'appui de l'hypothèse ici indiquée. La valeur de cette hypothèse ressort avec non moins d'évidence du fait de l'*isomérie*, observé dans les deux règnes. Jadis on admettait comme un axiome que l'identité de composition impliquait l'identité des propriétés. Depuis qu'on a constaté que des corps de

(1) Les quantités pondérables de chaque corps simple respectif qui se combinent avec une même quantité d'oxygène pour former des composés du même ordre, et qui peuvent se déplacer et se remplacer mutuellement, sont dits des *équivalens*. On rapporte les poids équivalens de tous les corps soit à celui de l'hydrogène pris pour unité, soit à celui de l'oxygène supposé égal à 100.

même composition possèdent des propriétés différentes, les idées qu'on se faisait sur la matière se sont singulièrement modifiées. C'est alors que Berzélius imagina sa distinction des corps *isomères* possédant la même composition et le même équivalent, des corps *polymères* ayant la même composition, mais dont les équivalens sont multiples les uns des autres, et des corps *métamères* doués de la même composition, du même équivalent, mais susceptibles d'être formés par l'union de composés binaires tout différens.

Les cas d'isomérie sont fort nombreux dans la nature et attestent que les molécules semblables ne se groupent pas toujours suivant la même loi. Ces groupemens s'opèrent sous des influences diverses, par l'effet d'agens qui sont les grands moteurs de la matière, de l'électricité notamment. Ainsi l'oxygène à travers lequel on a fait passer des étincelles électriques, quoiqu'il garde ses propriétés principales, n'a plus tous les caractères de l'oxygène, s'il est apte à contracter des combinaisons ou à produire des décompositions que ce gaz ne saurait opérer sous sa forme ordinaire; il devient ce que l'on appelle de l'ozone.

Cette unité, vers laquelle tend la chimie, peut-elle nous faire supposer que des lois complétement identiques régissent le monde animé et le monde brut? Devons-nous nous flatter de pouvoir un jour non-seulement refaire artificiellement toutes les matières organiques, mais reproduire à volonté les conditions dans lesquelles naîtra la végétation ou la vie? Je ne le pense pas. La physiologie et la chimie sont deux domaines bien autrement distincts que ne l'étaient, il y a un siècle, la chimie organique et la chimie minérale. Nulle part la plante même la plus élémentaire, l'animal le plus bas placé dans l'échelle zoologique, ne sont nés du concours d'affinités chimiques, de la combinaison des simples matières organiques ou inorganiques. Longtemps, il est vrai, on a cru aux générations spontanées; mais cette idée a perdu chaque jour du terrain malgré la ténacité de ceux qui la défendent, et, grâce aux beaux travaux d'un chimiste français, M. Pasteur, elle vient d'être définitivement ruinée. Ces germes que l'on supposait prendre naissance tout à coup, comme certains composés chimiques, ont trouvé leurs ancêtres. M. Pasteur nous a révélé l'existence dans l'atmosphère d'une multitude de corpuscules organisés qui sèment partout la vie en même temps qu'ils portent partout la destruction. Nulle part on n'a pu découvrir de germes là où ces animaux microscopiques n'existaient pas déjà; aucune réaction, aucune solution n'a pu présenter de ces animaux où l'air, à défaut d'un autre véhicule, ne les y eût pas déjà portés, et ces animaux infusoires interviennent eux-mêmes comme de grands agens chimiques; ils aidaient à leur insu les savans et les industriels dans quelques-unes des méta-

morphoses auxquelles ceux-ci avaient recours. Les mycodermes, ces pellicules lisses ou ridées, vulgairement appelées *fleurs du vin*, *fleurs de la bière*, *fleurs du vinaigre*, que l'on voit apparaître à la surface de toutes les liqueurs fermentées, sont des êtres organisés qui portent sur les matières organiques, telles que les sucres, les acides organiques, les alcools, les matières albuminoïdes, l'action comburante de l'oxygène. Les mucédinées, et sans doute aussi de petits infusoires, se trouvent ainsi être non pas la cause directe, mais la cause accidentelle de la fermentation. Telle est leur action que M. Pasteur a reconnu que l'on pouvait, par le développement d'une seule mucédinée, transformer en eau et en acide carbonique des quantités relativement considérables de sucre sans qu'il restât dans la liqueur la plus faible proportion de cette substance. Le même savant a constaté que toutes les fermentations proprement dites, visqueuse, lactique, butyrique, la fermentation de l'acide tartrique, celle de l'acide malique, étaient dues à la présence d'êtres organisés. Ce ne sont pas les matières albuminoïdes exposées au simple contact de l'air, de l'oxygène, qui constituent les fermens : ces matières n'en sont que l'aliment. C'est parce que l'air est tout rempli de corpuscules organisés, microscopiques, qu'il détermine par le simple contact la fermentation. Partout où l'atmosphère a été purgée de ces petits corps qu'elle charrie incessamment, qu'elle dépose à la surface des objets, la décomposition acide ou putride ne se produit plus. Ainsi, si les êtres microscopiques disparaissaient de notre globe, la surface de la terre serait encombrée de matières organiques mortes, de débris d'animaux et de végétaux. Ce sont les êtres microscopiques principalement, écrit M. Pasteur, qui donnent à l'oxygène ses propriétés comburantes : sans eux, la vie deviendrait impossible, parce que l'œuvre de la mort serait incomplète.

Ces poussières animées ou végétantes dont l'atmosphère inférieure est comme saturée, surtout dans nos villes, ces cellules organisées qui transportent l'oxygène de l'air sur toutes les matières organiques pour les brûler plus ou moins complétement, conservent leur fécondité jusqu'à la température de 130 degrés, c'est-à-dire jusqu'à cette même température au-delà de laquelle les spores ou germes reproducteurs des plantes cryptogames, appelés par le vulgaire *moisissures*, perdent leur faculté de reproduction. Ainsi nulle part nous ne pouvons saisir la vie apparaissant au sein d'une matière brute ou minérale, d'une matière même d'origine organique d'où elle s'est retirée. La condition indispensable de la transmission de la vie par un être déjà vivant ou végétant au germe qui en doit produire un nouveau se retrouve à tous les degrés de l'organisation. Certaines expériences cependant ont pu tout d'abord faire

concevoir l'espérance de créer la vie ou la végétation de toutes pièces, comme on crée maintenant des matières organiques. On a, par des moyens mécaniques, opéré des fécondations artificielles. Je ne parle pas seulement de la substitution de la chaleur habilement distribuée à la couvée pour les œufs de la poule, mais de véritables fécondations où l'on se passe du mâle, où un moyen mécanique porte sur les œufs, sur les germes, le fluide qui doit les rendre féconds. Ces expériences, qui datent déjà du siècle dernier, ont été renouvelées de nos jours même sur des animaux d'un ordre élevé, tels que les chiens. Le phénomène est sans doute digne d'attention; mais, notons-le bien, ce qui est artificiel, c'est le transport du liquide fécondant sur l'œuf : les deux facteurs de la génération, le liquide et l'œuf, étaient déjà donnés. Pour que la création de l'être vivant fût véritable, il faudrait que l'expérimentateur pût refaire à la fois artificiellement et l'œuf et la liqueur fécondante. Quant à l'œuf, produit d'une évolution si complexe et si intimement liée aux opérations de la vie, la chose est manifestement impossible; il faudrait avant tout refaire non-seulement ces principes immédiats que M. Frémy et Valenciennes ont retrouvés dans l'œuf, et qu'ils appellent *substances vitellines*, mais substituer à l'appareil ovarien, dont le produit diffère de composition pour chaque espèce, une série d'opérations chimiques exigeant une délicatesse, une rapidité, des soins qui dépassent la dextérité humaine. Quant à la liqueur fécondante, il peut paraître moins difficile de la fabriquer de toutes pièces avec les matières purement chimiques dont elle se compose, — l'eau, le phosphate calcaire, le chlorhydrate de chaux, la soude, et cette substance fort analogue à la fibrine, s'en rapprochant du moins, qu'on a nommée *spermatine*. Cette composition de la semence, qui n'est pas d'ailleurs la même pour les différentes classes d'animaux, offre au fond une complexité non moins grande que celle de l'œuf. Il y a là trois ou quatre liquides élémentaires : les uns constituent le principe fécondant, les autres en sont le dissolvant ou le véhicule; mais ce ne sont pas seulement des liquides qui figurent dans la liqueur reproductrice, il y a encore des élémens organiques indispensables à la fécondité, doués d'un mouvement propre, et où l'on a vu tour à tour des animaux ou de simples corpuscules mouvans. Ces zoospermes, ces spermatozoïdes, comme on les appelle, tiennent l'espèce de vie propre dont ils sont doués de l'animal au sein duquel ils ont pris naissance. Ainsi le chimiste, eût-il refait artificiellement toutes les matières chimiques que renferme la semence, serait ramené par ces corpuscules en présence du principe mystérieux de la vie qu'il s'efforcerait en vain de remplacer.

C'est ce principe animé et invisible qui préside à la formation de l'embryon, qui en distribue les diverses parties sur le modèle

de l'espèce, qui lutte contre les causes extérieures tendant à contrarier son action. Dans les opérations qu'il exécute, il n'a recours qu'aux seules forces mécaniques, physiques ou chimiques. Voilà pourquoi il n'est pas impossible, par l'application intelligente et l'action combinée de ces diverses forces, de recréer les matières à l'aide desquelles il façonne le germe, il nourrit la plante ou l'animal, il y entretient la chaleur et le mouvement; mais refaire dans sa complexité le végétal ou l'être vivant en se passant du principe animateur lui-même, voilà ce à quoi on ne saurait arriver. Il y a dans la formation d'un être vivant, d'un végétal nouveau, autre chose que du mouvement mécanique, de l'affinité, autre chose que des agens purement physiques; et même ce que nous appelons une création artificielle n'est point encore une création fatale et spontanée. Sans doute il n'y a plus là la force vitale qui dans la plante ou l'animal dispose les choses pour l'élaboration de la matière, puisque le chimiste obtient cette matière dans son laboratoire; mais l'expérimentateur qui se substitue comme ordonnateur à la force cachée que nous appelons la végétation ou la vie est lui-même une intelligence, un être animé qui n'a point été engendré artificiellement. On tient pour démontré le caractère tout artificiel des opérations de la synthèse chimique, parce qu'on ne prend les élémens formateurs que dans les sources minérales; on fait observer que la formation de toutes pièces des substances organiques ne serait pas démontrée si l'on se bornait à les composer avec des élémens produits eux-mêmes par l'action physiologique. On a certainement raison; mais il existe un élément dont il est absolument impossible de se passer : c'est l'intelligence, le génie de l'homme, et cet agent directeur de l'expérience a une origine purement organique, pour ne parler que le langage de la physiologie.

Est-ce à dire que l'apparition de la vie sur le globe ait été un miracle, un fait surnaturel? A mon avis, non. La rareté d'un phénomène ne le place point pour cela en dehors de l'ordre naturel; elle montre seulement que les conditions nécessaires pour le produire ne se rencontrent que rarement. Pareillement, de ce qu'un phénomène qui s'est produit il y a des myriades d'années ne se passe plus sous nos yeux, il faut simplement en conclure que les conditions nécessaires à la production n'existent plus. Tel est précisément le cas pour les végétaux et les animaux, qu'ils soient originairement issus d'êtres non semblables à eux, et qu'ils se soient graduellement modifiés sous l'influence des milieux, ou qu'ils aient surgi tout formés par le jeu de forces ne pouvant plus se faire jour, mais qui reprendraient leur effet si les conditions cosmiques redevenaient ce qu'elles ont été dans le principe. Dieu, toujours présent dans l'univers, ne s'est pas retiré de son œuvre après la création,

qui a d'ailleurs duré bien des siècles. Il a naguère agi comme il agit encore, suivant des lois générales dont la permanence et l'inflexibilité ne sont que la conséquence de l'infinie sagesse et de l'infinie prévoyance qui les ont établies. Partout et toujours, Dieu s'est manifesté dans la nature par des règles qui peuvent être déterminées à l'avance, calculées, combinées, parce qu'elles ont entre elles un admirable enchaînement et qu'elles sont immuables dans des conditions identiques, à l'instar de l'intelligence suprême dont elles émanent. Quand la vie est apparue, quand les différentes formes végétales, animales, se sont succédé en se modifiant, l'intervention de Dieu n'était pas plus active ni plus absente qu'elle n'est actuellement, et si nous avions pu assister aux divers actes de la création, nous n'aurions rien vu que des phénomènes dont nous pouvons, grâce à la géologie, nous représenter quelques-uns en imagination.

La vérité de cette observation ressort de certaines recherches contemporaines. A l'aide de hautes températures et de puissantes pressions, en se soumettant à de certaines conditions laborieusement obtenues, on a réussi à refaire artificiellement des substances minérales, des pierres précieuses, des roches qu'on était d'abord enclin à regarder comme le produit des phénomènes mystérieux accomplis lors de la création. Des matières produites accidentellement dans les usines métallurgiques ont mis sur la voie des procédés à employer. C'est ce qu'on peut voir dans le beau mémoire de M. Daubrée sur *le métamorphisme des roches*. Les causes de production de ces matières avaient cessé à la surface du globe; dès qu'elles ont été réunies artificiellement, les matières ont reparu. Seulement, comme on n'a pu opérer que sur une très petite échelle, on n'a produit qu'en une quantité très réduite ce que la température fort élevée de la terre a autrefois engendré en grandes masses.

Tout le problème consiste donc à ramener dans nos laboratoires les conditions primordiales, et c'est là pour les êtres complexes, pour les êtres organisés, une chose des plus difficiles. Non-seulement ces conditions sont aussi nombreuses qu'instables et délicates, mais nous manquons de données pour les apprécier, l'observation nous fait défaut. Voilà pourquoi on ne saurait nourrir raisonnablement l'espérance de fabriquer des végétaux, même les plus simples, des germes d'animaux, infusoires ou radiaires. Quelque progrès que fasse la chimie organique, elle sera toujours arrêtée par l'impossibilité de donner naissance à la force vitale, dont elle ne dispose pas, comme elle le fait pour la chaleur, la lumière, l'électricité, — force dont une fonction spéciale dans les deux règnes organiques garde le dépôt. La force vitale s'est produite dans des conditions dont nous n'avons aujourd'hui aucune notion, aucune idée.

ALFRED MAURY.

LES

CRISES DU LIBÉRALISME

EN ESPAGNE

SIMPLE HISTOIRE D'UNE SITUATION POLITIQUE.

Depuis que les révolutions ont transformé ou tendent à transformer la plupart des contrées de l'Europe, la vie publique est de plus en plus un combat, une série de crises, de contradictions et d'oscillations. Ce n'est point en un jour en effet, ce n'est pas sans de violens conflits intérieurs qu'une société se détache en quelque sorte de son passé et arrive à se créer des mœurs, des institutions, des traditions nouvelles. Passions, idées, intérêts, se livrent bataille, se défendent, résistent ou se précipitent en avant, et prédominent tour à tour, se disputant incessamment la politique d'un pays, se personnifiant dans des pouvoirs qui se succèdent. Cet état de lutte est le phénomène universel, immédiatement saisissable et mille fois observé des sociétés européennes de notre temps. Ce qui est plus nouveau, ce qui est aussi plus caractéristique et plus instructif, c'est cette nécessité de libéralisme qui semble s'échapper aujourd'hui de tout un ensemble de choses comme le dernier mot de toutes les tentatives, c'est cette conviction croissante, précisée et fortifiée par les événemens, que le libéralisme n'est pas seulement une vague et séduisante théorie, qu'il est la loi pratique du monde moderne, une condition définitive d'ordre et de sécurité,

qu'il est la vraie et unique solution des problèmes contemporains, qu'on peut tout avec lui, et que tout ce qu'on fait sans lui ou contre lui n'est qu'un expédient précaire et périlleux. Quels sont les peuples qui sont le plus à l'abri des révolutions? Ce sont assurément ceux qui jouissent régulièrement et grandement de la liberté. Quels sont ceux qui sont le plus menacés, qui vivent entre la crise de la veille et la crise du lendemain? Ce sont, à n'en pas douter, les peuples qui passent leur temps à se débattre sous l'étreinte intermittente des réactions absolutistes. Quand les difficultés s'amassent et que les gouvernemens assiégés d'impossibilités ne savent plus que faire, quel est leur procédé invariable pour se tirer d'embarras et se rouvrir une issue? Ils font entendre ce mot de libéralisme, qui est, à ce qu'il paraît, un cri de miséricorde dans la détresse. Quand des ministères nouveaux se forment, comment cherchent-ils à légitimer leur avénement, à se populariser? Ils se présentent tout simplement comme plus libéraux que ceux qui les ont précédés. Et comment tombent-ils? Parce qu'ils n'ont pas tenu leurs promesses. Les idées libérales font ainsi leur chemin par l'impuissance des réactions autant que par leur propre vertu. C'est l'expérience qui se poursuit confusément en Espagne à travers les malaises politiques, les perturbations financières, les luttes intimes, les grandes intrigues et les petites tempêtes.

Ce n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier au surplus que se prolonge au-delà des Pyrénées cette situation où des recrudescences de réaction absolutiste alternent avec les incohérentes velléités d'un libéralisme qui s'essaie sans pouvoir se préciser, surtout sans réussir à pénétrer au cœur même de la politique; ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Espagne voit passer des ministères qui périssent périodiquement d'impuissance et tourbillonner des partis qui ne sont plus des partis. A vrai dire, la première des faiblesses de la politique espagnole, celle qui laisse apparaître toutes les autres, c'est justement cette absence de direction, cette décadence confuse des partis qui sont les forces morales coordonnées d'un pays. C'est un fait évident que les deux grandes opinions dont les luttes ont rempli les premières périodes du régime constitutionnel au-delà des Pyrénées, et qui avaient leur organisation, leur programme, leurs représentans, n'existent plus désormais. La révolution de 1854, cette révolution préparée par les modérés, perdue par les progressistes, a achevé la déroute des uns et des autres en précipitant une décomposition qui est restée en définitive le résultat le plus clair de ce violent ébranlement.

Où en est aujourd'hui le parti progressiste, le vainqueur improvisé, embarrassé et momentané de 1854? Il s'est réfugié depuis

deux ans dans une abstention à peu près complète d'où il ne sait comment sortir. Il est travaillé de profondes divisions, envenimées par les animosités personnelles. Entre le duc de la Victoire, resté le chef passablement inactif de la masse de l'opinion progressiste, et M. Olozaga, qui ambitionne d'être chef à son tour, ou le général Prim, qui ne demanderait pas mieux que de les remplacer l'un et l'autre, il y a d'amers ressentimens que rien n'a pu apaiser. Et de plus ces vieilles fractions progressistes sont déjà dépassées par un jeune parti démocratique dont la raison d'être au-delà des Pyrénées n'est pas très saisissable, mais qui se remue, s'étend, fait sentir son action, quoiqu'on lui refuse le droit de vivre légalement et même de s'appeler de son nom. Le parti progressiste n'a point compris que se retirer systématiquement de la scène pour un prétexte léger et dans tous les cas accidentel, pour une circulaire plus ou moins restrictive d'un ministre qui était au pouvoir il y a deux ans, et persister dans sa retraite après que le prétexte a disparu, c'était ou livrer sa fortune à l'éventualité d'une révolution, ou avouer son impuissance en dissimulant ses divisions sous le voile d'une abstention calculée. Le parti modéré aurait pu sans doute profiter de cette éclipse des progressistes; mais où en est de son côté le parti modéré lui-même? Vaincu en 1854, il a retrouvé une apparence d'ascendant, il n'a pas retrouvé la cohésion. Il va de démembremens en démembremens, il ne peut se mouvoir sans se pulvériser. Les uns se sont repliés vers la réaction pure et ont formé un parti *néo-catholique* qui n'a vraiment rien de nouveau, qui n'est tout simplement que l'ancien carlisme, un absolutisme religieux et politique avec M. Nocedal pour pontife et M. Aparici pour acolyte dans le congrès. D'autres, moins absolus, mais aussi peu éclairés par les événemens, ne trouvent rien de mieux que de renouer les traditions d'il y a quinze ans, de recommencer le passé, de s'en tenir strictement aux programmes d'autrefois : ils s'appellent le parti modéré *historique*. Un petit nombre d'hommes plus jeunes et d'esprit plus ouvert ont levé hardiment le drapeau d'un parti conservateur retrempé aux sources libérales, et, chose curieuse aujourd'hui, c'est M. Gonzalez Bravo, le ministre de l'intérieur du dernier cabinet, qui a été pendant cinq ans le promoteur le plus passionné, le plus éloquent de ce parti nouveau, de cette nécessité du rajeunissement de l'opinion conservatrice par le libéralisme.

De cette poussière des anciens partis enfin est née l'*union libérale*, qui a trouvé son chef dans le général O'Donnell, et qui vient de reconquérir le pouvoir après l'avoir perdu il y a deux ans; mais quelle est la politique de l'*union libérale* elle-même? C'était sans doute une idée heureuse de créer dans le désordre croissant des

opinions une sorte de camp nouveau où pussent se rencontrer les hommes sincères de tous les anciens partis, modérés et progressistes. Malheureusement ce qui était une idée à l'origine est devenu un expédient fondé sur une large satisfaction d'intérêts personnels bien plus que sur une raison politique. C'est par là que l'*union libérale* a péri une fois, c'est par là qu'elle est encore menacée aujourd'hui. Ainsi s'explique cette succession de ministres naissant et mourant un peu au hasard, faibles devant la couronne, faibles devant le pays, forts uniquement du prestige d'un chef militaire ou de cette force factice que donnent des chambres créées à l'image de chaque cabinet. De là encore cette situation troublée tout à la fois par l'abstention des uns, par les efforts confus des autres, par la fantaisie de tous, atteinte de cette débilité intime et profonde qui fait de la politique comme un terrain miné et aminci, toujours près de s'effondrer dans une révolution. Et à mesure que cette crise des partis se déroule, ce n'est plus seulement la difficulté de composer un ministère qui grandit, c'est la monarchie elle-même qui se découvre, qui s'engage corps et biens, et devient peut-être l'enjeu de ces agitations stériles.

I.

Je viens aux faits, qui ne sont que la traduction sensible et palpable de cette incohérence morale au bout de laquelle est peut-être une révolution nouvelle. Au commencement de 1863, une administration de l'*union libérale*, présidée par le général O'Donnell, duc de Tetuan, vit encore; mais elle est déjà mortellement atteinte : elle s'en va par morceaux dans une série de crises partielles; elle périt pour n'avoir rien fait pendant cinq ans, pour s'être bornée à vivre, harcelée par ses adversaires naturels, progressistes et modérés, abandonnée par quelques-uns de ses amis qui l'accusent d'avoir compromis l'idée même qu'elle personnifie, et laissant en définitive un amas de difficultés politiques et financières. A ce moment, l'*union libérale* semble bien ruinée. Pour qu'elle redevienne possible, il faut évidemment ou qu'elle se retrempe dans la retraite ou que d'autres viennent lui rouvrir le chemin du pouvoir par leurs fautes. C'est là justement ce qui arrive. A dater de la chute de l'*union libérale*, en moins de deux ans, trois ministères se succèdent, le ministère Miraflorès, le ministère Arrazola, le ministère Mon, tous plus ou moins modérés d'origine et de tendances, tous inscrivant plus ou moins sur leur drapeau ces mots de conciliation et de légalité constitutionnelle, tous aussi aspirant à se faire une vie propre et distincte, mais ne réussissant en fin de compte qu'à

multiplier les nuances, à créer des fractions nouvelles. Le ministère du marquis de Miraflorès, qui fait des élections et qui, par une circulaire maladroite, provoque l'abstention des progressistes, dure dix mois; le ministère de M. Arrazola, qui prend le nom pompeux de cabinet du parti modéré *historique*, dure quelques jours; le ministère de M. Mon, qui se compose d'élémens semi-libéraux, semi-conservateurs, qui revient au système de fusion représenté par le général O'Donnell, ce ministère a une existence de six mois. Au fond, ce sont moins des cabinets aux couleurs tranchées, à la politique caractérisée, que des pouvoirs de transition, des relais ministériels entre l'ancienne *union libérale*, ce qu'on appelle déjà l'*union libérale historique*, et un retour du duc de Tetuan ou une combinaison modérée plus forte et plus efficace. Voilà le mot de la situation de l'Espagne durant ces deux années.

Et par le fait les choses se trouvent lancées sur une telle pente que les difficultés anciennes s'aggravent, que des difficultés nouvelles s'élèvent, que partout se manifeste une tension croissante. — Un jour, c'est l'abstention des progressistes qui est maladroitement provoquée et qui laisse un vide inquiétant dans le mouvement régulier des partis; un autre jour, c'est un symptôme de sédition militaire qu'on croit saisir, et on exile des généraux, on met en jugement des sous-officiers qui sont acquittés. Une nouvelle loi sur la presse, censée plus libérale, est à peine promulguée que, par une interprétation des plus étranges, on en vient à traduire les journaux devant des conseils de guerre. L'adoucissement pour les journaux consiste à passer sous la loi martiale! La question de la rentrée de la reine Christine en Espagne se réveille tout à coup, et ce qui était tout simple, ce qui ne pouvait avoir nulle importance avec un gouvernement sérieux, devient une grosse affaire d'état qui ravive les divisions. Avec des intentions assurément libérales, tous ces ministères, qui commencent par des protestations de légalité et de conciliation, finissent par pousser tout à l'extrême et par se voir assaillis de problèmes qui se traînent sans solution. Est-ce le pays cependant qui se montre agité et difficile? Nullement; le pays est plus fatigué et plus déconcerté qu'ému : c'est la faiblesse des ministères qui a ses conséquences naturelles, qui produit l'incertitude et le malaise. En août 1864, après six mois d'existence du cabinet présidé par M. Mon, nul ne doute à Madrid qu'un changement ne soit devenu nécessaire, qu'il n'y ait un effort décisif à tenter pour relever la direction des affaires, pour raffermir les conditions de la vie publique au-delà des Pyrénées, et par je ne sais quel lien mystérieux le voyage du roi en France à ce moment même, la visite qu'il fait à la reine Christine, semblent le prélude de cette évolution

attendue de la politique espagnole. Une brochure publiée à Paris avec un certain apparat et faite évidemment pour retentir à Madrid, *le Voyage du roi d'Espagne*, rattache à cet incident le programme de toute une situation.

Ainsi, au lendemain du retour du roi, aux premiers jours de septembre 1864, la pensée d'un changement est dans l'esprit de tout le monde en Espagne, jusque dans l'esprit de quelques-uns des ministres qui prennent eux-mêmes l'initiative de la crise d'où doit sortir une combinaison nouvelle; mais quelle sera cette combinaison? Les membres du ministère Mon, qui abandonnaient ainsi en chemin leur président du conseil et qui provoquaient la crise, M. Antonio Ulloa, M. Canovas del Castillo, avaient bien clairement la pensée secrète de favoriser la résurrection d'un cabinet de l'*union libérale;* seulement c'était trop tôt : l'*union libérale*, malgré l'autorité toujours survivante de son chef, n'avait ni la popularité, ni la majorité dans les chambres, ni un prestige moral suffisant après sa chute désastreuse de 1863. Si, d'un autre côté, à défaut de l'*union libérale* et du général O'Donnell, il ne s'agissait que de rassembler encore une fois quelques hommes de bonne volonté dans un cabinet promis d'avance à une vie incertaine et précaire, ce n'était point la peine d'ajouter un essai de plus à tant d'autres essais. Il fallait reconstituer ou tout au moins tenter de reconstituer un gouvernement. C'est là l'origine et la raison d'être du cabinet Narvaez, formé le 16 septembre 1864, de ce cabinet préparé par l'impossibilité ou l'inefficacité de toute autre combinaison, et appelé à résoudre les problèmes qui faisaient des affaires de l'Espagne l'écheveau le plus embrouillé et le plus confus.

Au premier moment de cette crise nouvelle et inévitable du mois de septembre, la reine avait appelé le duc de Tetuan; mais le général O'Donnell, qui était tombé pour n'avoir rien fait, pour avoir laissé s'embourber sa politique dans toute sorte d'embarras extérieurs, intérieurs ou financiers, le général O'Donnell présentait un programme qu'il n'était pas encore en mesure de faire accepter, et puis ce n'était là en réalité qu'un chemin détourné pour arriver à la seule combinaison prévue, peut-être possible ou du moins sérieuse. Le général Narvaez, qui était la personnification désignée de cette combinaison, se trouvait en Andalousie, à Loja, lorsqu'il sut qu'il était rappelé au pouvoir, et la promptitude avec laquelle il réussit, dès son arrivée à Madrid, à rassembler autour de lui quelques-uns des hommes les plus considérables, M. Gonzalez Bravo, M. Llorente, M. Arrazola, M. Alcala Galiano, le général Armero, le général Cordova, M. Barzanallana, cette promptitude attestait assez qu'il n'avait point été pris à l'improviste, qu'il s'était pré-

paré à ce rôle de reconstructeur d'un gouvernement. Le nom même des hommes d'ailleurs, leurs antécédens, leurs opinions, le talent de quelques-uns, tout était de nature à rehausser la signification de cette tentative. Dans ce ministère, il y avait cinq anciens présidens du conseil, ce qui dénotait tout au moins l'intention patriotique de subordonner toute considération vulgaire d'amour-propre à un intérêt public supérieur. Si par quelques-uns de ses membres, tels que M. Arrazola, M. Alcala Galiano, M. Seijas Lozano, le général Narvaez lui-même, le cabinet de septembre se rattachait au vieux parti modéré pur, il tendait aussi la main d'un autre côté aux fractions libérales par M. Gonzalez Bravo, qui depuis plusieurs années, notamment sous l'administration O'Donnell, s'était fait l'orateur véhément du libéralisme conservateur, par le ministre des affaires étrangères, M. Alejandro Llorente, esprit éclairé et habile qui n'entrait point assurément au pouvoir pour rétrograder et retomber dans les vieilles routines semi-absolutistes.

C'était, il faut le dire, un coup de fortune pour le parti modéré de se voir ainsi ramené au gouvernement sans violence, par le cours naturel des choses, dans des conditions qui étaient difficiles, il est vrai, mais où il pouvait aussi faire acte d'initiative, retrouver sa cohésion et son ascendant, s'il avait un instinct juste et ferme des circonstances, s'il était réellement à la hauteur du rôle qui s'offrait à lui. Personnellement le général Narvaez était un homme d'état favorisé : il trouvait l'occasion de se relever de l'échec de son médiocre ministère de 1857; il avait ce bonheur rare et singulier, après avoir préservé l'Espagne des contagions révolutionnaires en 1848, de revenir au pouvoir en 1864 pour la remettre dans le vrai chemin par un libéralisme intelligent, pour exercer une action réparatrice, conciliante et pacificatrice. Ce que l'*union libérale*, en un mot, avait promis de faire et n'avait point fait, le parti modéré et le général Narvaez avaient à le réaliser dans des conditions différentes, sans esprit de coterie, sans l'embarras des souvenirs compromettans de sédition militaire. C'était là pour le moment la vraie, l'unique politique. L'instinct public la pressentait et la demandait; la force des choses l'imposait; elle se dégageait comme une nécessité impérieuse de la situation tout entière de la Péninsule.

Ce n'était point, je le sais bien, une de ces situations criantes où les élémens de combustion sont déjà en flammes et où il ne reste plus qu'à couper le feu en toute hâte; c'était une de ces situations où les difficultés de toute sorte se sont accumulées, où le désordre et la confusion ont pénétré partout, dans la politique extérieure, dans la politique intérieure, même dans les affaires économiques et financières. Il faut se rendre compte de ces difficultés progressive-

ment amassées et en face desquelles se trouvait le ministère de septembre. Au premier coup d'œil, une question dominait tout et pesait sur la politique de l'Espagne, sur ses finances, sur l'esprit public : c'était la question de Saint-Domingue. Lorsqu'il y a quelques années le ministère O'Donnell, poussé tout à coup, lui aussi, par l'humeur des annexions, — qui n'a pas dans ces derniers temps médité sa petite annexion? — réincorporait à la monarchie espagnole cette partie de l'île de Saint-Domingue qui s'est appelée la république dominicaine, il ne songeait qu'à la satisfaction d'orgueil national qu'il procurait au pays et peut-être aussi au prestige qu'il se donnait à lui-même; malheureusement il introduisait du même coup dans la politique espagnole le germe d'une complication douloureuse. Il s'est trouvé en réalité que cette annexion spontanée et acclamée s'était accomplie avec une légèreté singulière. On n'a rien fait pour adoucir le poids de la domination nouvelle; on l'a au contraire aggravé par une nuée d'employés qui se sont abattus sur le pays, et une insurrection formidable a éclaté. Le gouvernement de Madrid a envoyé généraux sur généraux, régimens sur régimens, toute une armée, et cette armée est allée mourir en détail de la fièvre, perdant chaque jour du terrain, réduite à se replier sur quelques points principaux, dégoûtée de cette guerre ingrate, impuissante enfin devant un petit peuple tout entier en armes et embusqué dans ses forêts ou dans ses montagnes, si bien que le moment est venu où l'Espagne s'est trouvée en face de cette cuisante et amère alternative : ou il fallait envoyer toute une armée nouvelle, procéder par la conquête, par le fer et le feu, au risque de voir cette nouvelle armée périr dans sa victoire avec les insurgés eux-mêmes, ou il n'y avait plus qu'à s'avouer virilement qu'on s'était trompé et à se retirer franchement, courageusement d'une entreprise lointaine qui dévorait des milliers de vies humaines sans profit et sans gloire, en faisant de cruelles saignées aux finances déjà fort malades de l'Espagne. C'était ou une erreur de politique à soutenir jusqu'au bout sans espoir d'une compensation, ou une déception à subir avec un bon sens résigné. C'était d'abord justement le choix que le ministère nouveau avait à faire, auquel il avait à rallier l'opinion du pays.

Il rencontrait bien d'autres questions difficiles dans l'ensemble de la politique. L'attitude extérieure de l'Espagne en ce moment n'était certes rien moins que brillante, rien moins que simple et aisée. Au fond, l'Espagne est peu portée à se mêler aux affaires du monde; par goût, par habitude, peut-être par nécessité de situation, elle incline volontiers vers un système de neutralité qui est l'idéal de beaucoup de ses hommes d'état; mais en même temps,

par son légitime instinct d'orgueil national, elle aime à être comptée; elle voudrait avoir un rôle, une opinion dans les mêlées contemporaines, et de là des mouvemens contradictoires qui finissent souvent par de la confusion, quelquefois aussi par des déboires, à travers lesquels perce trop un sentiment dominant de méfiance et de mauvaise humeur vis-à-vis de la France. Je ne veux plus parler de cette affaire du Mexique où l'Espagne, on le sait, se jetait la première tête baissée, pour s'en évader en quelque sorte la première, et qui a été le plus clair témoignage de cette politique qui veut et ne veut pas. Cette difficulté, je l'avoue, avait disparu dans les rapports de la France et de la Péninsule, non cependant sans laisser quelques traces.

Deux questions tout au moins pesaient sur la politique extérieure espagnole au mois de septembre 1864. L'Espagne en était encore à reconnaître l'Italie. Elle avait sans doute plus que tout autre état des intérêts de dynastie qui étaient blessés, des intérêts religieux à sauvegarder; mais ce qu'il y avait d'étrange, c'est que, relevée par une guerre d'indépendance en 1808, rajeunie par une révolution en 1834, elle restait obstinément dans une attitude d'hostilité vis-à-vis d'une révolution de nationalité et de liberté. Puissance constitutionnelle, elle s'asservissait à un système qui aurait pu être celui d'un Ferdinand VII ou d'un duc de Modène se vantant de n'avoir jamais reconnu le gouvernement français de 1830 ou l'empire, et par le fait elle était moins avancée que les puissances absolutistes de l'Europe. Pendant que la Russie elle-même reconnaissait l'Italie, elle en était toujours à entretenir un ambassadeur auprès du roi François II à Rome, et elle confondait sa politique avec celle de l'Autriche, sans s'apercevoir que ce qui était naturel à Vienne ne l'était plus à Madrid, que cette réserve, d'ailleurs parfaitement impuissante, n'était que l'expression d'une mauvaise humeur dont elle avait à souffrir plus que l'Italie. C'était assurément une situation aussi bizarre, aussi embarrassée que stérile. D'un autre côté, l'Espagne se voyait engagée depuis peu dans un puéril et désastreux imbroglio sur les côtes de l'Océan-Pacifique. Pour obtenir la réparation de quelques méfaits dont avaient eu à souffrir quelques Basques fixés sur le territoire péruvien, elle avait commencé par commettre la faute d'envoyer, au lieu d'un plénipotentiaire ordinaire, un agent revêtu du titre vague et énigmatique de *commissaire royal*, qui sentait l'ancienne suprématie métropolitaine, et, par cet agent exalté de l'importance de sa mission, elle se trouvait sans le savoir, sommairement et sans déclaration de guerre, mise en possession des îles Chinchas, qui sont la richesse du Pérou. On avait donné à cet acte le nom de *revendication*, comme l'annexion

de Saint-Domingue s'était appelée une *réincorporation*. Qu'était-il arrivé? Le procédé des agens espagnols, de M. Salazar y Mazarredo et de l'amiral Pinzon, avait soulevé le sentiment national au Pérou et préparait déjà au gouvernement de Madrid une autre querelle du même genre avec le Chili. La question s'était rapidement envenimée par suite d'une tentative de meurtre dont M. Salazar y Mazarredo croyait avoir été l'objet, et voilà un conflit allumé ou tout près de s'allumer. Au premier moment, le ministre des affaires étrangères du cabinet Mon, M. Pacheco, s'était hâté sagement de désavouer ce mot de *revendication* appliqué à la prise de possession imprévue des îles Chinchas; mais l'occupation de ces îles ne subsistait pas moins, et cet incident restait dans toute sa gravité, plaçant le gouvernement de Madrid dans l'alternative de faire la guerre au Pérou ou de frapper ses agens d'un désaveu plus complet. Ici encore une politique sans précision et sans direction mettait l'Espagne entre une folie ruineuse et un acte de bon sens nécessaire, quoique toujours pénible à l'orgueil national.

La politique intérieure enfin était ce que j'ai dit déjà, un mélange de réaction impatiente, presque involontaire, et de mouvemens incohérens. Il était cependant libéral, constitutionnel, ou il voulait l'être, ce ministère de M. Mon qui vivait encore au mois d'août 1864, et il finissait par tomber dans le piége des politiques à outrance. Tout comme un autre, il exilait les généraux, et, chose qui n'était arrivée qu'exceptionnellement aux heures des luttes les plus ardentes, il livrait les journaux, comme en plein état de siége, à la juridiction militaire, au risque de les voir acquitter pour avoir voulu trop les frapper. Par la violence de ses procédés, il éveillait l'idée d'une crise imminente qu'il ne contribuait pas peu à provoquer. Au fond, il était très embarrassé, et il se débattait dans le vide, condamné même par les conseils de guerre qu'il érigeait en juges de la presse, errant entre les partis et considéré par tous, par quelques-uns de ses membres eux-mêmes, comme un ministère transitoire, sentant sa fin prochaine et créant sans préméditation, uniquement pour se défendre, une tension dangereuse. Le mal intérieur de l'Espagne n'était pas là seulement, il était plus encore peut-être dans les finances, dans une situation économique arrivée au dernier degré du désordre.

Que la crise économique de l'Espagne ne soit dans une certaine mesure qu'un épisode d'une crise plus étendue qui embrasse tous les pays, qu'elle tienne par quelques côtés à des causes générales, aux embarras monétaires universels, à la guerre d'Amérique, aux complications imprévues de la politique européenne, à tout ce qu'on voit et qu'on touche, cela se peut : elle a aussi certainement ses causes

propres et son caractère particulier; elle tient à des accumulations de déficits, à des excès de dépenses, à des opérations mal calculées et ruineuses de trésorerie, aux sacrifices imposés par des erreurs de politique qui se paient toujours. Je ne voudrais pas entrer ici dans de trop minutieux détails : qu'il me suffise de résumer cette situation financière de 1864 dans deux chiffres. Les déficits accumulés du budget ordinaire s'élevaient à plus d'un milliard de réaux; le déficit du budget extraordinaire constitué particulièrement depuis 1859 montait à près d'un milliard. Ce dernier provenait de ce qu'un ensemble de crédits de 2 milliards 800 millions de réaux votés par des lois successives de 1859, 1861 et 1863, et destinés à s'échelonner sur un espace de huit années, avaient été en réalité dépensés beaucoup plus vite. Sans doute ce budget extraordinaire avait et a toujours pour garantie le produit d'une certaine quantité de biens nationaux affectés à cet ordre de dépenses; il ne restait pas moins pour le moment un découvert considérable qui, en se joignant aux découverts du budget ordinaire, formait un beau déficit de plus de 2 milliards de réaux, — chiffre équivalant au budget d'une année!

Jusque-là et pendant plusieurs années, le gouvernement avait pourvu à tout de deux façons principales : il avait combiné toute sorte d'opérations avec la banque d'Espagne pour en avoir de l'argent, et il s'était servi au-delà de toute mesure des sommes confiées à la caisse des dépôts et consignations; au mois d'août 1864, l'état devait à cette caisse quelque chose comme 1 milliard 600 millions et plus. Malheureusement, en transformant ces deux institutions en agences, en succursales ou pourvoyeuses du trésor, il les avait mises à une dangereuse épreuve, il avait exposé la banque à suspendre ses paiemens en espèces par un refus plus ou moins déguisé de l'échange de ses billets, et la caisse des dépôts à ne pouvoir rembourser aux déposans les sommes qu'elle avait reçues : c'était ce qui avait eu lieu déjà et ce qui causait une véritable perturbation. Comment se tirer de là? Procéder par une augmentation d'impôts! Il sera certainement possible d'obtenir beaucoup plus des forces contributives de la Péninsule le jour où il se trouvera un ministre assez hardi pour mettre la main à de larges et intelligentes réformes économiques; jusqu'ici ce ministre ne s'est pas trouvé. Il ne restait donc qu'un moyen, le crédit; mais les sources du crédit intérieur étaient épuisées. Si d'un autre côté le gouvernement portait ses regards au-delà des frontières de l'Espagne, il trouvait tous les marchés étrangers fermés, impitoyablement fermés à toutes ses valeurs nouvelles depuis 1861, depuis qu'il a refusé d'en venir à un arrangement avec cette classe de créanciers connus sous le

nom de porteurs de la dette amortissable et des *certificats de coupons anglais*, et c'est là même un des épisodes les plus curieux de l'histoire financière de l'Espagne.

Je n'irai pas certainement me perdre dans ces débats épineux. Entre les créanciers de l'Espagne réclamant comme une conséquence légitime de la loi de 1851 l'affectation des produits d'une certaine catégorie de propriétés à l'extinction de leurs créances et le gouvernement de Madrid se retranchant dans une résistance presque irritée, écartant sommairement toutes les réclamations, qui a raison et qui a tort? M. Bravo Murillo, l'auteur de la loi du 1er août 1851, qui règle la dette espagnole, et M. Pedro Salaverria, l'homme qui a le plus longtemps administré les finances depuis dix ans, ont écrit des brochures et n'ont pas beaucoup éclairci la question; ils n'ont montré qu'une chose : c'est que si M. Bravo Murillo, l'adversaire le plus implacable des réclamations anglaises et françaises, a raison, il a été bien subtil dans la rédaction de sa loi, et les créanciers de l'Espagne ont été quelque peu pris au piége. Toute la question est dans une interprétation de textes, presque dans des distinctions qu'on croyait discréditées depuis Figaro. Ce qui est certain, c'est que par suite de ce refus obstiné des gouvernemens, qui ont mis un zèle étrange à se faire une arme de l'amour-propre national, l'Espagne a beaucoup plus perdu assurément qu'elle n'aurait perdu par un arrangement équitable à l'origine, et qu'elle a eu l'ennui de voir son nom inscrit dans les bourses étrangères parmi les noms des débiteurs insolvables. Et voilà comment on ne pouvait faire appel au crédit étranger pour alléger le fardeau d'une situation financière des plus compromises. Faute d'autres moyens, le ministre des finances du cabinet Mon, M. Salaverria, venait de se faire autoriser par les chambres à ouvrir une négociation nouvelle avec la banque pour une somme de 1,300 millions garantie par des billets hypothécaires et à émettre directement par souscription publique 600 millions de titres; mais c'était tourner encore une fois dans un cercle vicieux, s'épuiser en expédiens qui retombaient de tout leur poids sur le trésor, sans compter même qu'autre chose était de faire une loi, autre chose d'avoir de l'argent. On en était là au mois d'août 1864, et cette paralysie financière ne laissait pas d'être une partie intime de la politique, car on accusait M. Salaverria, qui avait été le ministre des finances du cabinet O'Donnell comme il l'était dans le cabinet Mon, d'avoir accumulé ces embarras, d'avoir aggravé cette plaie des déficits et des opérations ruineuses pour faire vivre l'*union libérale*, pour soutenir une situation.

Ainsi des finances poussées à bout et exténuées, une politique

extérieure nouée pour ainsi dire en Europe, ou engagée dans des aventures en Amérique, une tension intérieure allant jusqu'à se traduire en un malaise public chaque jour plus sensible, en anomalies confuses, c'était là, au vrai, la situation de l'Espagne à ce moment d'une crise peut-être décisive, et si je rassemble ces traits, c'est pour en dégager, comme une nécessité souveraine, ce qui était évidemment à faire, la politique qui s'imposait naturellement à un ministère nouveau. Des difficultés, on en trouverait assurément, et des plus graves, dans les choses et dans les hommes. L'*union libérale*, qui venait de se voir près de rentrer aux affaires, se reconstituerait sans doute sous l'autorité du général O'Donnell, et se formerait en opposition; les semi-absolutistes ou néo-catholiques deviendraient peut-être des ennemis, surtout si on reconnaissait l'Italie; les modérés, qui se sont appelés *historiques* et qui aiment la stabilité, s'inquiéteraient s'ils voyaient du mouvement, et resteraient froids en attendant de devenir dissidens sous quelque chef nouveau; les progressistes attendraient peut-être avant de se décider à rentrer dans la vie publique, affaiblie par leur absence. Voilà les difficultés; voici où étaient la force et la possibilité du succès. Elles étaient dans l'autorité d'une conception nette et résolue, d'une volonté sérieuse et ferme chez les nouveaux ministres, elles étaient dans le pays lui-même, à qui on allait s'adresser par des élections pour inaugurer une situation nouvelle,— dans le pays, qui était fatigué, qui sentait le besoin de trouver la sécurité dans l'équité, et dont on pouvait se faire un auxiliaire par l'ascendant d'une pensée conciliante et réparatrice; mais pour en arriver là, pour gagner le pays autrement que par des tours de scrutin, pour lui faire accepter des choses toujours pénibles à l'orgueil national, comme l'abandon de Saint-Domingue, des nécessités toujours dures, comme une liquidation financière, il fallait évidemment le rassurer, lui inspirer confiance, le débarrasser des fantômes de réaction, lui rouvrir une voie régulière et sûre; il fallait en un mot une politique à laquelle je donnerai son véritable nom en l'appelant une politique de libérale initiative, pratiquée par des conservateurs intelligens, pénétrés des nécessités de leur temps.

II.

Est-ce là ce qu'a fait le cabinet né le 16 septembre 1864 sur les ruines de trois ministères? Est-ce pour l'avoir tenté qu'il est tombé, et que, ruine à son tour, il n'a plus été bientôt que le piédestal d'une résurrection de l'*union libérale*, qu'on croyait, il y a un an à peine, pour longtemps impossible? La vérité est que, dans son

existence de neuf mois, le ministère du 16 septembre a eu deux périodes distinctes, tranchées, parce qu'il portait en lui deux tendances, voilées à l'origine sous l'entrain d'une récente victoire, et confondues ou paraissant confondues dans un même sentiment des nécessités publiques. Au premier moment en effet, ce pouvoir nouveau semblait très décidé à entrer dans la voie que les circonstances ouvraient si naturellement devant lui. Il était et se montrait libéral d'intentions, de desseins, et avouait tout haut la pensée d'aborder, de résoudre successivement toutes les questions qui pesaient sur la situation de l'Espagne, avec le concours de l'opinion et des chambres. Le général Narvaez lui-même, l'heureux vainqueur du moment, n'était pas insensible à l'éclat de ce rôle de conciliante réparation; il semblait comprendre tout à fait qu'il n'y avait point d'autre issue possible, et, à côté de lui, cette politique était particulièrement représentée dans le cabinet par deux hommes d'une singulière valeur, — le ministre d'*état*, M. Alejandro Llorente, intelligence juste, sagace et éclairée par l'expérience, qui ne cachait nullement son ferme dessein de ne se prêter à aucune réaction, et le ministre de l'intérieur, M. Gonzalez Bravo, l'homme qui avait le plus marqué par son opposition contre le ministère O'Donnell, qui avait assez de mouvement d'esprit pour ne pas craindre de gouverner par les idées libérales, comme aussi, par malheur, il avait assez de flexibilité pour essayer au besoin de gouverner sans elles. Gâté par une précoce élévation, — il fut président du conseil en 1844, à l'âge où l'on peut à peine être ministre, — et tourmenté depuis du désir de retrouver son ancienne fortune, nature impétueuse et prodigue, tempérament d'orateur et même de journaliste assoupli par le goût du pouvoir, homme de lutte et d'éloquence, d'imagination et de hardiesse, sinon de forte consistance, M. Gonzalez Bravo avait tout ce qu'il faut pour cette attitude qu'il acceptait, qu'il prenait, de porte-parole un peu retentissant du ministère devant le public. Il recommandait aux gouverneurs des provinces l'impartialité dans les élections qui allaient se faire; il développait tout un programme de légalité, d'équité, de conciliation, ouvrant la porte aux progressistes, s'ils voulaient rentrer dans la vie publique; il faisait ces circulaires qui eurent un jour la fortune imprévue d'inspirer à M. Thiers la pensée de nous proposer le trop modeste idéal de la liberté comme en Espagne.

C'était certes un début plein de promesses. On n'amnistiait pas seulement les journaux, on ne les délivrait pas seulement de la maussade perspective des conseils de guerre, on allait jusqu'à leur restituer toutes les amendes dont ils avaient été frappés depuis 1858, c'est-à-dire depuis cette fameuse loi Nocedal que le général

Narvaez, dans son dernier ministère, avait eu la faiblesse de couvrir de son autorité. On ne pouvait mieux avouer une erreur. Dans un autre ordre d'idées, la question de la reconnaissance de l'Italie, sans avoir été précisément posée, avait été du moins abordée. Le ministre d'*état*, M. Llorente, était pleinement favorable à la reconnaissance, le président du conseil n'y était pas absolument opposé, et la question n'était ajournée que parce qu'on voulait connaître la signification réelle qu'allait recevoir des explications des gouvernemens ou des discussions des chambres à Turin et à Paris la convention du 15 septembre, signée en ce moment même entre la France et l'Italie. Le principe de l'abandon de Saint-Domingue était accepté, d'autant plus aisément que c'était une mauvaise affaire de l'*union libérale*. La nécessité d'en finir pacifiquement avec le Pérou, sans prolonger cette absurde et ruineuse aventure, était entièrement admise. Enfin le ministre des finances, le plus embarrassé de tous, M. Barzanallana, était bien obligé pour vivre de recourir encore à des expédiens, à des emprunts, à des négociations avec la banque, avec la caisse des dépôts, avec les capitalistes; mais il mettait déjà la main à l'œuvre, et il rassemblait tous les élémens d'une liquidation sincère qu'il était décidé à soumettre aux chambres en leur demandant les moyens de rétablir la situation financière de l'Espagne.

Un souffle de bonne volonté libérale semblait donc animer ce commencement d'un ministère. Et le premier résultat, c'est qu'immédiatement la dangereuse tension de la veille cessait. Il y avait une sorte d'apaisement dans les esprits. Les journaux retrouvaient le droit de respirer et de parler, et il ne s'ensuivait vraiment aucune révolution. Ce qui semblait peu de jours auparavant une grosse difficulté, — par exemple la rentrée de la reine Christine, — devenait tout simple. Les élections se faisaient assez librement, peut-être plus librement qu'elles ne s'étaient jamais faites. Il y avait du calme dans le pays et un certain désarroi dans les partis réduits à murmurer sans oser éclater encore, comme les néo-catholiques et les conservateurs timorés, ou à battre des mains, comme tous les esprits libéraux, sincères et indépendans des coteries. Les progressistes seuls, un moment déconcertés, mais clairvoyans comme des adversaires, affectaient de se tenir en dehors et se réfugiaient dans un doute ironique en répétant sans cesse dans leurs polémiques ou dans leurs discours : Attendez, attendez! Ce n'est que le commencement, ce n'est pas encore le vrai Narvaez; laissez passer quelques jours, vous verrez reparaître le Narvaez véritable, tel que nous le connaissons, celui dont la présence au pouvoir se manifeste toujours par ces signes infaillibles, les rigueurs contre la presse, les lois ré-

pressives et l'état de siége, les coups de fusil, les baisses de fonds publics. — C'était là en définitive la vraie question du moment que le ministère avait à résoudre, cette question délicate et décisive de savoir s'il avait la volonté et le pouvoir d'en finir avec tous ces expédiens de la force, avec tous ces fantômes de réaction, pour réaliser en toute sincérité les conditions d'un gouvernement libéral, — si ce ne serait qu'une lune de miel éphémère, ou si c'était le commencement d'une ère nouvelle. Tout le monde y était intéressé, la reine, le parti modéré, le général Narvaez, les adversaires eux-mêmes du gouvernement, qui ne résisteraient certes pas longtemps à la tentation d'accepter des mains d'anciens antagonistes une liberté qu'ils n'avaient pas su se donner, ou qu'ils avaient compromise quand ils étaient aux affaires.

Si le ministère avait eu la clairvoyance virile d'un pouvoir maître de lui et embrassant fortement une situation, il aurait vu que ces doutes ironiques de ses adversaires, qui n'étaient que des craintes déguisées, lui signalaient justement la voie qu'il devait suivre, que puisque de simples promesses avaient suffi pour produire un véritable allégement, sa persistance dans une politique libérale lui assurerait vraisemblablement un ascendant devant lequel toutes les dissidences seraient bien obligées de plier. Il aurait vu qu'à tenter l'entreprise il ne mourrait jamais plus misérablement que ses prédécesseurs, qui n'avaient rien fait, et que dans tous les cas, dût-il succomber pour le moment, il élevait le drapeau de la seule politique possible, il laissait son parti animé d'un esprit nouveau, il se ménageait à lui-même, il ménageait à l'opinion modérée un rôle décisif dans un avenir prochain. Le ministère du 16 septembre ne vit ni cela ni bien d'autres choses, et par une inconséquence étrange, au moment où on le croyait sur le chemin du libéralisme, il s'arrêtait brusquement, sur place pour ainsi dire, comme un corps d'armée en marche qui entend le feu de l'ennemi. Où était donc l'ennemi? Il n'était sérieusement nulle part. Or rien n'est plus dangereux pour un gouvernement que de chercher partout l'ennemi quand l'ennemi n'existe pas. En se défiant, on fait croire qu'il existe, et en affectant de croire à son existence, on le crée quelquefois.

Le premier symptôme de cette évolution fut une circulaire du 28 octobre sur l'instruction publique. S'il ne s'était agi que de réprimer les écarts de quelques professeurs, de maintenir une limite entre la politique et l'enseignement, c'était assez simple et sans grave conséquence; mais la circulaire du 28 octobre avait évidemment une portée plus générale, plus menaçante, qui eût été bien plus sensible encore, si elle fût restée telle qu'elle était primitive-

ment rédigée, si elle n'eût été modifiée dans un esprit de concession mutuelle. Elle tendait à limiter la liberté du haut enseignement, et on y voyait particulièrement une menace contre certains professeurs de l'université de Madrid connus pour leurs opinions démocratiques. N'eût-elle pas eu la portée que les partis se hâtaient de lui attribuer, — les néo-catholiques pour en triompher, les libéraux pour s'en alarmer, — elle devenait, par suite de toutes les interprétations dont elle était l'objet, le signe visible de ce qu'on appelait le dualisme du ministère. Après les manifestations libérales des premiers jours, les idées conservatrices pures prenaient leur revanche. Un autre symptôme, bien plus significatif encore, c'était une circulaire nouvelle que M. Gonzalez Bravo adressait aux gouverneurs des provinces, le 25 novembre, au lendemain des élections. Cette fois le langage commençait à prendre une couleur assez singulière, et ici je voudrais laisser parler M. Gonzalez Bravo lui-même en l'abrégeant un peu.

« La période électorale est terminée, disait-il, et avec elle cessent les circonstances spéciales qui ont porté le gouvernement à laisser complétement libre et livrée à elle-même l'action de la presse. Le gouvernement a voulu que tant que durerait la lutte, toutes les opinions, même les plus extrêmes, pussent se manifester... La nation a tout entendu dans une attitude sereine et impartiale, et elle a répondu à l'exagération révolutionnaire de certaines attaques en élisant à une immense majorité les candidats ministériels. Le dédain avec lequel le pays a repoussé les débordemens de certains journaux ne pouvait être plus éloquent. Maintenant l'époque de transition est passée,... l'heure est par conséquent venue où le pouvoir exécutif doit recouvrer la plénitude de la force que lui assurent la confiance de sa majesté, l'appui probable de la nation légitimement représentée et la protection tutélaire des lois... Le moment est arrivé de contenir et de réprimer ceux qui, dirait-on, manquent de la volonté et du pouvoir de se soumettre et de se corriger eux-mêmes. Dorénavant le gouvernement, qui n'hésite pas à livrer sans crainte ses actes aux plus acerbes récriminations, parce qu'il est sûr de les réfuter victorieusement soit dans les cortès, soit dans la presse elle-même, soit devant les tribunaux, le gouvernement est résolu à défendre énergiquement, par tous les moyens que la loi met à sa disposition, les fondemens de l'ordre social et politique que la législation constitutionnelle en Espagne et le sens commun dans tous les pays mettent à l'abri de toute espèce de controverse... Je recommande à votre seigneurie de se bien pénétrer de l'esprit de ces dispositions pour appliquer les articles les plus essentiels de la loi de la presse... La loi actuelle sur la presse a été appliquée en peu d'occasions ; on peut dire que ce n'est qu'aujourd'hui qu'elle va être mise à l'épreuve avec une certaine résolution... (1). Le gouvernement est déterminé à savoir ce qu'il peut at-

(1) La loi dont il est ici question datait à peine du 29 juin 1864. Comparée à la loi

tendre d'une œuvre législative qu'il n'a point faite; il veut arriver à une complète connaissance du pouvoir répressif qui est à sa disposition et vérifier jusqu'à quel point répondent à l'intention et à l'efficacité de la loi les tribunaux qui doivent l'interpréter et l'appliquer... »

Dépouillez ce langage : en d'autres termes, à travers tous ces subterfuges et toutes ces amplifications, M. Gonzalez Bravo avouait que la politique libérale des premiers jours n'avait produit que de bons effets, que l'Espagne venait de traverser une crise d'élections sans s'émouvoir, sans qu'une certaine liberté eût enfanté un désordre, que les journaux avaient pu tout dire sans danger, sans troubler le pays, — d'où il tirait cette conclusion hardie, que le moment était venu de revenir à la politique répressive, de mettre un frein à la presse! Ce n'était peut-être pas d'une logique bien serrée, sans compter que M. Gonzalez Bravo laissait entrevoir la possibilité d'une loi nouvelle. Je n'ajoute pas qu'il y avait assurément quelque chose d'étrange dans cet aveu presque naïf qu'on avait donné une représentation de libéralisme sur laquelle il était temps de baisser le rideau. La force que croyait se donner le ministère par des actes faits peut-être pour répondre aux puériles alarmes de quelques modérés retardataires, cette force était au moins problématique; le coup qu'il se portait était certain et immédiat. Le ministre d'*état*, M. Llorente, se retirait presque aussitôt, refusant nettement de suivre le cabinet dans cette voie; il se retirait en homme qui avait ses opinions, qui ne les avait pas cachées, qui les gardait, et qui s'en allait sans attendre la fin de la comédie. Ainsi le cabinet Narvaez n'avait pas encore deux mois d'existence qu'il était déjà entamé. Il l'eût été également d'un autre côté, dira-t-on, s'il n'avait pas donné des gages aux conservateurs effarés qui l'assiégeaient de leurs défiances et l'embarrassaient dans sa marche. C'est bien possible; cela prouve seulement que le général Narvaez manquait dans ces circonstances de l'ascendant que donne une idée nette servie par une volonté résolue; il flottait, et le cabinet flottait avec lui, n'étant plus déjà libéral et n'étant pas encore précipité dans la réaction. La retraite de M. Llorente, arrivant sur ces entrefaites, rendait plus sensible cette situation, découvrait le ministère et mettait à nu sa faiblesse, si bien qu'en peu de jours, presque en quelques heures, il tombait d'une crise partielle dans une crise plus générale; mais cette fois c'était une crise prodigieuse, fantasque, étourdissante, comme on n'en voit qu'à Madrid, un véritable imbro-

de 1857, qui a reçu de son principal auteur le nom de loi Nocedal, et qui était toujours en vigueur, quoiqu'il fût toujours question de la changer, la loi de 1864 était certainement un progrès; c'est néanmoins avec elle qu'on avait trouvé le moyen de traduire des journaux devant des conseils de guerre.

glio à l'espagnole né tout simplement de ce fait que le ministère avait choisi le moment où il se sentait le plus atteint pour se donner une attestation de puissance. On était à la mi-décembre, à la veille de l'ouverture des chambres.

Le prétexte ostensible était la difficulté de s'entendre sur la rédaction du passage du discours de la couronne qui devait annoncer l'abandon de Saint-Domingue; au fond, il s'agissait de tout autre chose. Le général Narvaez avait voulu essayer sa force en abordant des questions très intimes et très délicates, en demandant l'exclusion de certaines influences qui s'agitent toujours au palais et par lesquelles il se croyait menacé. Seulement il se trompait : d'abord il voulait toucher à une influence qui ne lui était point hostile sans mettre en cause d'autres influences qui étaient bien plus dangereuses pour lui, qui ont une action bien plus marquée sur la politique, — et de plus, pour tenter ce grand coup, il avait trop attendu. Au premier instant néanmoins la reine n'avait fait aucune objection, quoiqu'elle ressentît peut-être quelque surprise; mais comme à la question intime se mêlait toujours la question politique, qui n'était rien moins que claire, comme elle n'avait point de peine à démêler la situation affaiblie que le ministère s'était faite, la reine ne se hâta pas, et au moment où le général Narvaez se croyait déjà maître du terrain, il s'aperçut qu'il n'avait rien gagné, que rien n'était fait et que rien ne serait fait. Alors éclate la crise par la démission du cabinet et commence cet imbroglio bizarre où pendant quatre jours toutes les ambitions sont en éveil, où tous les bruits se croisent, où tout est en confusion dans le monde politique de Madrid. A qui s'adresser? Au général O'Donnell, au marquis de Miraflorès, à M. Isturiz, à d'autres personnages du parti modéré? L'embarras, il est vrai, n'était pas de trouver quelqu'un. Il y a malheureusement en Espagne, sans sortir du parti modéré, un luxe démesuré de présidens du conseil en disponibilité ou en expectative, les uns militaires, les autres civils, tous pénétrés de leur importance, tous également prêts à se dévouer; la seule difficulté, c'est de ne pas prendre l'ombre pour la réalité.

La reine, dans l'embarras, s'adressa d'abord au général Pavia, marquis de Novaliches. C'était un général comme un autre, ayant plus qu'un autre, à ce qu'il paraît, la vocation d'être président du conseil, car son nom avait été mêlé depuis quelque temps à diverses combinaisons; la brochure publiée à Paris en 1864 avait révélé ses visées à la direction des affaires, et il avait refusé une place de simple ministre dans le cabinet Narvaez. Il avait révélé son programme au sénat sous la forme d'un discours, et c'était assez. Le général Pavia se mit donc à l'œuvre en homme peu étonné de sa

fortune, ne doutant de rien, et il rassembla facilement quelques noms; mais on s'aperçut bien vite que ce n'était là qu'un ministère modéré, moins les personnages qui sont l'autorité de ce parti, et lorsque le général Pavia tenait déjà ses collègues sous les armes, c'est-à-dire en uniforme, pour aller prêter serment, la reine, informée peut-être du médiocre effet de cette combinaison déjà ébruitée, ajourna poliment, — puis elle finit par laisser entendre que les nouveaux ministres ne répondaient peut-être pas à tout ce qu'exigeaient les circonstances. Il fallait se tourner ailleurs : cette fois ce fut vers M. Isturiz, vieillard fort respectable, utilité des plus souples et des moins gênantes, qui se laissa aisément persuader, et fit partager sa bonne volonté par MM. Bermudez de Castro, Salaverria, Arrieta, Ibarra, Ardanaz; mais on s'aperçut aussitôt que c'était l'*union libérale* moins ses représentans les plus désignés, moins O'Donnell, et il en fut de la combinaison Isturiz comme il en avait été de la combinaison Pavia. La reine fit appeler bien d'autres personnages, notamment le général don Francisco Lersundi, dont elle aime l'indépendante loyauté, mais qui déclina, quant à lui, toute mission officielle, et se contenta de faire entendre la parole d'un soldat fidèle, attristé et sans illusions.

Enfin, durant ces quatre jours d'hiver où la neige tourbillonnait sur la ville et où l'effervescence gagnait les esprits, il y avait à Madrid des collections de ministres en permanence, occupés à revêtir ou à dépouiller l'uniforme; ils se succédaient d'heure en heure, et comme en Espagne une crise ministérielle devient aisément l'affaire de tout le monde, c'était un vrai bourdonnement de rumeurs étranges, de bruits contradictoires qui grossissaient et prenaient des proportions fantastiques en se répandant. On s'abordait dans les rues, dans les réunions en se demandant : « Que se passe-t-il au palais? Qui a été appelé? Quel est le cabinet d'aujourd'hui? — Est-ce Pavia? — Non, c'est Isturiz. — C'est peut-être Espartero. » Si ce n'eût été que cette excitation de curiosité dans un monde de fonctionnaires attendant ou redoutant tous les changemens d'administration, passe encore. Par malheur, pendant ce temps rien ne marchait et les intérêts prenaient l'alarme. Le change sur Paris montait d'une façon inquiétante. La foule se pressait à la banque pour échanger les billets qui n'étaient pas remboursés et que le commerce ne recevait plus. Le trésor était vide, et on était bientôt obligé, pour attirer l'argent, d'élever à 9 pour 100 l'intérêt des sommes remises à la caisse des dépôts. En un mot, la situation finissait par devenir tout à la fois ridicule et désastreuse. C'était une comédie qui pouvait d'un instant à l'autre se changer en drame, si les passions publiques, déjà vivement excitées, entraient en scène, lorsque, de guerre lasse, et le sentiment de la gravité des circon-

stances se réveillant, une vue plus nette des choses ramenait à une solution des plus inattendues, quoique pourtant assez naturelle : la démission de l'ancien cabinet ne fut point acceptée. Et en effet quel autre ministère d'un caractère un peu sérieux pouvait se former en présence d'un parlement inconnu, élu sous d'autres auspices, avec la perspective d'une dissolution nouvelle? C'était au contraire le ministère Narvaez qui avait présidé aux élections, qui avait travaillé à s'assurer une majorité dont il ne doutait pas; il était donc tout simple qu'il attendît au moins la réunion des chambres pour paraître devant elles, pour leur soumettre son programme et leur déférer les questions qui, une fois posées, ne pouvaient plus être ajournées. La reine sentit la force de ces considérations aussi bien que le général Narvaez et ses collègues, qui après tout ne demandaient pas mieux que d'être convaincus, et après quatre jours d'étourdissement, de fièvre et de bruit, Madrid se réveilla avec un ministère tout ensemble vieux et nouveau. Quant aux conditions, elles se résumèrent naturellement dans des concessions mutuelles. Le ministère n'était pas en état de gagner beaucoup sur la question intime; sur ce qui avait été le prétexte transparent, il fut entendu que, dans son discours aux chambres, la reine, — sans prononcer le mot cruel d'abandon de Saint-Domingue, après s'être glorifiée de l'annexion, — se bornerait à annoncer la proposition prochaine de mesures « d'une importance et d'une gravité considérables. »

Je m'arrête ici un instant, et je me tourne vers un des élémens essentiels de cette crise, une des plus singulières qui aient étonné et passionné Madrid depuis longtemps. La politique de l'Espagne, — et n'est-ce pas l'histoire de la politique de tous les pays? — n'est pas assurément une simple abstraction. A Madrid comme partout, plus que partout, la politique ne se compose pas seulement de principes; elle se compose bien plus encore des passions, des faiblesses, des caprices de ceux qui la font. Que les influences contre lesquelles se démenait le général Narvaez et dont il demandait l'exclusion existent réellement, c'est bien certain, et elles sont même de diverse nature. Il y a des influences auprès de la reine, il y a des influences auprès du roi; elles ont un nom et se mêlent à tout, jouant quelquefois un rôle des plus actifs. A la veille même de la crise de décembre, un écrivain hardi, progressiste il est vrai, M. Jose Maria Diaz, publiait dans le journal *la Iberia* une lettre qu'on se hâta de poursuivre et qui n'était au fond qu'un résumé de tout ce qui se dit à Madrid, une sorte de photographie de personnages dont tout le monde parle, qui ont plus ou moins un rôle. « Le frère Cirilo de La Alameda, général des franciscains, disait-il, jouissait d'une grande influence à la cour de Ferdinand VII. Conseiller du prétendant durant la guerre civile, il prêta plus tard serment à la reine.

Il ne prit aucune part à la conjuration de San Carlos de La Rapita, à en juger du moins par un écrit dans lequel il qualifie les fils infortunés de celui qui fut son bienfaiteur et son roi de *bande de gens perdus.* » Le frère Cirilo est aujourd'hui cardinal-archevêque de Tolède, et il est fort écouté à la cour. « Le père Claret de soldat devint ecclésiastique, puis missionnaire, puis évêque. Il a acquis une certaine célébrité par ses sermons et par la publication d'un livre, *la Clé d'or, — la Llave de oro,* — opuscule peu digne de l'homme et du prêtre par l'impudeur de la pensée et la grossièreté du langage... » Le père Claret est aujourd'hui confesseur de la reine.

La plus curieuse de ces influences assurément, celle qui fait le plus parler d'elle et autour de laquelle peut-être toutes les autres se groupent, c'est une religieuse, sœur Maria-Dolorès Patrocinio, abbesse du couvent de San-Pascual d'Aranjuez. Comment une religieuse qui a été condamnée autrefois par les tribunaux pour imposture, parce qu'elle se donnait comme l'objet d'un miracle permanent et montrait les plaies du Christ sur ses mains, comment cette religieuse a-t-elle pu devenir un personnage? Elle a passé pour avoir été un moment autrefois la dépositaire d'un document d'une certaine importance que les ministres d'alors auraient été obligés de racheter à prix d'argent. On paya le document et on exila la religieuse. Elle a été ainsi exilée plus d'une fois, et ce qui est curieux, c'est qu'elle l'a été le plus souvent par les modérés; mais elle est toujours revenue. On dit à Madrid, — que ne dit-on pas? — qu'un jour, il y a bien des années, le roi, par qui cette influence s'exerce principalement, avait pressé la reine d'aller à un sermon, au couvent de sœur Patrocinio. Il y avait là un prédicateur qui se livra à de tels excès d'éloquence, que la jeune souveraine en fut toute saisie et se retira malade. La reine Christine, qui était à cette époque à Madrid, sut la cause de cette indisposition, et elle intervint pour qu'une scène de ce genre ne se renouvelât point. Depuis il y a eu toujours une certaine antipathie entre la religieuse et la reine-mère. Malgré tout, sœur Patrocinio n'a pas moins prospéré, assez forte pour survivre aux ministères et même pour ne pas obéir au pape, qui s'est prêté quelquefois sans succès à l'appeler à Rome. Aujourd'hui, outre le couvent de San-Pascual d'Aranjuez, elle a plusieurs maisons de son ordre élevées avec l'argent qu'elle tient de la cour, et il est arrivé parfois au général O'Donnell, pendant son premier ministère de cinq ans, de s'entendre reprocher en pleines cortès ses ménagemens pour la nonne.

Ces influences, sans parler de quelques autres, peuvent certainement être gênantes autant qu'elles sont irrégulières; elles sont peu prévues par le mécanisme constitutionnel, quoiqu'elles soient toujours prévues pour celui qui sait bien qu'il y a inévitablement

à compter avec cette grande capricieuse, cette grande improvisatrice de l'inattendu qui s'appelle la nature humaine. Il ne faut cependant rien exagérer. Ces influences existent, elles ne devraient point exister; mais elles ne suppriment pas l'essence politique d'une situation; elles ne sont fortes qu'avec ceux qui sont faibles. Elles avaient été la cause première, elles restaient peut-être l'embarras de cette crise de décembre. Ce n'est point par elles toutefois que le ministère se trouvait dans une condition ébranlée et moralement diminuée. Elles n'eussent point existé que le ministère n'eût pas moins ressenti dans sa marche, dans son action, l'effet du travail de conversion qui se faisait en lui. Et puis, s'il ne se rencontrait pas des hommes toujours disposés à accepter toutes les situations, se piquant d'émulation dans la complaisance, déguisant souvent leur impatience du pouvoir sous la forme d'un dévouement sans conditions, si la reine n'avait pas été accoutumée à trouver toujours des combinaisons toutes prêtes, des présidens du conseil plus qu'elle n'en désire, ces crises produites par des influences irrégulières n'arriveraient pas, ou du moins elles seraient circonscrites et neutralisées. Sœur Patrocinio ou d'autres auraient peu d'importance.

Il faut dire en toute franchise un mot dont se plaindront peut-être les hommes publics de l'Espagne. Presque tous, plus ou moins, beaucoup si l'on veut, se servent de ces influences ou s'accommodent avec elles; ce n'est que lorsqu'ils sentent le terrain se dérober sous leurs pieds qu'ils songent à protester, à se plaindre, ce qui équivaut de leur part à dégager leur responsabilité au dernier moment, à se faire un titre de leur retraite en laissant la reine à découvert, — lorsqu'un peu de fermeté et d'indépendance chez les hommes de tous les partis à l'heure voulue suffirait pour arrêter la politique espagnole sur cette pente périlleuse. La reine Isabelle d'ailleurs n'est rien moins qu'opiniâtre dans ses volontés. Avec de la finesse naturelle d'esprit, de la pénétration, un sentiment très espagnol, elle n'est nullement insensible à ce qui peut la servir en servant le pays. Elle peut se laisser aller à des influences, céder à des obsessions; mais quand on lui parle sérieusement, — plus d'un ministre l'a éprouvé, — elle écoute, et même elle s'arrête. Il y a des hommes à qui elle se fie et dont elle recherche volontiers les conseils. Le général Lersundi, je le disais, est un de ces hommes; c'est lui peut-être qui contribua le plus à hâter la solution de la crise de décembre. Plus que tout autre, par son passé, le général Narvaez est certainement fait pour avoir de l'ascendant auprès de la reine. Il n'y a qu'un malheur : toutes les fois que le général Narvaez revient au pouvoir, il lui semble qu'il doit procéder d'autorité, que tout doit plier devant lui, et avec des qualités reconnues il finit par avoir moins d'influence qu'on ne le croirait dans les choses les plus

délicates. Là est peut-être la clé de cette facilité avec laquelle la reine avait accepté la retraite d'un cabinet qui, à tout prendre, était seul en mesure pour le moment de rester au pouvoir. Là est peut-être l'explication de cette crise mêlée de politique et de questions intimes.

III.

Quoi qu'il en soit, c'est à travers ces insaisissables péripéties que le ministère reconstitué pouvait arriver à l'ouverture des chambres. L'embarras n'était point dans un vote : il y avait dans le congrès une majorité ministérielle décidée, plus que suffisante. Les progressistes étaient absens. L'*union libérale* était représentée sans former un faisceau bien redoutable. Les autres groupes, sur lesquels on ne pouvait compter que conditionnellement, si on se rapprochait d'eux, les néo-catholiques avec M. Nocedal, la fraction dirigée par le comte de San-Luis, ces groupes, dangereux, il est vrai, par leurs affinités, étaient peu nombreux. En un mot, l'opposition existait sans être inquiétante. Le péril n'était pas là; il était dans le ministère lui-même, qui s'était relevé de la crise de décembre avec une apparence d'ascendant, mais qui n'avait pas moins reçu une sérieuse atteinte, qui restait incertain dans des conditions plus que jamais incertaines. Il fallait s'affirmer, se mouvoir entre les partis, dérouler toute une politique, et c'est là que commençait l'épreuve décisive. Ne rien faire n'était pas même une ressource : il y a des momens où la force des choses contraint invinciblement les situations à se dessiner, à prendre leur vraie couleur. C'est ce qui arrivait par degrés, à mesure que les circonstances se développaient et qu'on s'avançait sur ce terrain mal affermi, travaillé par toutes les passions. Une question s'est élevée et a enflammé toutes les polémiques dans ce que j'appellerai cette seconde période du cabinet Narvaez, une question dans laquelle viennent se confondre toutes les autres. En restant tel qu'il avait été primitivement constitué, moins M. Llorente, le ministère était-il le même qu'aux premiers jours? N'avait-il pas sensiblement changé au contraire? Sa politique, après avoir pris tous les dehors du libéralisme, ne tendait-elle pas incessamment à revenir, comme par une aimantation secrète, vers la réaction? N'était-ce pas tout simplement la résurrection graduelle d'un ministère modéré quelconque d'autrefois, dépaysé dans des circonstances nouvelles? M. Gonzalez Bravo, qui est de force à soutenir toutes les luttes de parole et à y briller, mettait toute son éloquence à prouver que rien n'était changé, que le ministère, libéral à son origine, n'avait pas cessé de l'être, que tout était pour le mieux. Il ne voyait pas qu'un gouver-

nement n'a pas précisément le caractère qu'il prétend lui-même s'attribuer; il a le caractère que lui donnent les faits, les choses, même les mouvemens des partis, qui, dans leur travail incessant, se rallient à lui ou s'en détachent.

Un fait bien simple éclairait cette situation singulière : c'était justement cette évolution universelle des partis et des opinions à mesure que la politique ministérielle se déroulait ou se dégageait. La transformation était complète. Au commencement, le ministère trouvait son appui le plus chaud et le plus efficace parmi les esprits libéraux, surtout dans ce jeune groupe du parti modéré où comptent M. Albareda, M. Valera, et dont M. Gonzalez Bravo avait été longtemps un des guides tant qu'il ne s'agissait que de tenir la campagne contre l'*union libérale* et O'Donnell. Dès le début de la session, le général Narvaez, pressé par les modérés purs, désavouait nettement les jeunes libéraux, et les rejetait dans une réserve qui allait se changer en opposition. Au contraire, le général Pezuela, dont les opinions monarchiques touchent à l'absolutisme, et qui avait refusé dans les premiers temps une des grandes directions de l'armée, finissait par accepter, tout comme son frère, le marquis de Viluma, qui a les mêmes opinions, avait été appelé à remplacer le duc de Rivas à la présidence du conseil d'état. M. Nocedal et les néo-catholiques avaient commencé par une grande méfiance, si ce n'est pas de l'hostilité, à l'égard du cabinet, et peu après ils lui prêtaient leur compromettant appui. Pour eux, ils n'avaient sûrement pas changé. Il en était de même du comte de San-Luis, qui d'une attitude expectante était passé à une alliance presque intime, et qui à la fin avait reçu comme gage de son appui sa nomination à l'ambassade de Londres, tenue provisoirement secrète.

Comment s'était donc opéré ce déplacement singulier? Que s'était-il passé? Bien des choses sans doute. Je n'en veux citer qu'une seule, parce qu'elle touche à une question qui depuis longtemps est le grand champ de bataille des partis. Le ministère avait fini par se décider, au mois de février 1865, à présenter une nouvelle loi sur la presse, qui, bien avant d'être connue, avait été la cause de la retraite de M. Llorente, une loi qui, sous le prétexte libéral de soumettre les journaux au droit commun, rétablissait en fait la censure avec une complication de plus. Le projet créait un délit d'une espèce nouvelle, — comment dirai-je? — le délit déjoué, empêché, *delito frustrado*, en d'autres termes le délit non commis, non connu du public, constaté et arrêté au passage par l'autorité chargée de recevoir le dépôt, comme si en affaires de presse la publicité n'était pas l'élément constitutif du délit. On n'avait pas imaginé jusqu'ici, je crois, de chercher un délit dans un article qui n'a pas vu le jour, connu seulement de celui qui l'a écrit. Ce n'est

pas tout : à côté des délits multipliés et énumérés avec un luxe inquiétant, il y avait un autre genre d'infractions, les *fautes*, qui, elles aussi, passaient sous le droit commun, c'est-à-dire sous l'arbitraire commun d'un gouverneur ou d'un simple alcade pouvant infliger sommairement, administrativement, des amendes de 400 à 2,000 réaux. On était décidément en progrès, et il y avait bien de quoi rassurer M. Nocedal et les modérés purs en simplifiant, en éclairant la situation.

Ce n'était pas, je le crois bien, de la part du général Narvaez un système prémédité; c'était plutôt le réveil d'une nature qui s'embarrasse aisément au milieu des difficultés, qui a pris l'habitude de les trancher par la répression ou par la force, et qui ne peut arriver à se transformer. Placé entre deux politiques, l'une de libéralisme, l'autre de réaction, le général Narvaez avait bien vu tout d'abord avec les lumières de son esprit que la première seule était possible, qu'elle répondait à une nécessité, et c'est là l'explication des actes qui avaient signalé le commencement de son ministère; par instinct inavoué, par passion, il cédait à la seconde. L'excitation du pouvoir le ramenait à la lutte, à la résistance. Au fond, l'année 1848, avec ses souvenirs d'émeutes domptées, de factions dispersées, d'ordre vigoureusement maintenu, est restée pour lui l'idéal du gouvernement, un idéal que le moindre obstacle ravive, et c'est là d'un autre côté l'explication de ses entraînemens aussi bien que de ses embarras dans des circonstances qui n'étaient plus les mêmes. Une fois sur ce terrain, ce n'était plus de la politique, c'était la guerre; mais, la guerre une fois acceptée ou provoquée, c'était inévitablement la réaction à outrance dans le régime intérieur, la continuation des expédiens dans les finances; en d'autres termes, c'était se hasarder, sans possibilité de retour, dans une voie où le ministère allait attester son impatience et son impuissance par ces deux faits, qui révèlent sa politique sous un double aspect : — les événemens d'avril 1865 et l'emprunt du mois de mai.

Voyons un instant. Il est vrai qu'à la veille des événemens du 10 avril, qui allaient à l'improviste ensanglanter Madrid, un prétexte venait de lui-même s'offrir au ministère; mais justement les gouvernemens sensés sont faits pour ne pas saisir les prétextes qu'on leur donne de commettre des fautes. Il y a en Espagne, je le disais, un parti démocratique; il y en a même deux, qui se font aujourd'hui la guerre : l'un créé, dirigé par un homme d'un talent énergique, orateur parlementaire des plus brillans, avocat et directeur du journal *la Discussion*, M. Nicolas Rivero, — l'autre formé et conduit par un jeune écrivain de savoir et d'imagination, M. Emilio Castelar, qui n'a jamais été député, mais qui est professeur à l'université de Madrid, et qui a, lui aussi, son journal, *la Demo-*

cracia. M. Emilio Castelar avait écrit, sous le titre d'*El Rasgo*, un article d'une véhémence singulière sur le don que la reine venait de faire de son patrimoine pour aider le trésor dans ses détresses. C'est là le prétexte. Aussitôt le ministère, s'armant de sa circulaire du 28 octobre, voulant à tout prix atteindre le professeur dans le journaliste, se hâte, non-seulement de déférer l'article aux tribunaux, ce qui était tout simple, mais encore de provoquer une procédure académique conduisant à la suspension d'abord, puis à l'exclusion définitive de M. Castelar. Le recteur de l'université de Madrid, homme de sens et de rectitude, qui a longtemps enseigné le droit, M. Montalvan, se dit que les cas pour l'exclusion des professeurs sont prévus, légalement précisés, que M. Castelar n'est point visiblement dans un de ces cas, et il élude. De là emportement du ministère, brusque révocation du recteur lui-même, et remplacement de M. Montalvan par un autre recteur, le marquis de Zafra, appelé de Grenade. C'est ici que tout se complique et se précipite. Au premier moment, les étudians de Madrid, prenant parti pour leur recteur destitué, veulent donner une sérénade à M. Montalvan, et cette jeunesse n'agit pas vraiment trop en étourdie : elle se met en règle avec l'autorité publique, elle demande une autorisation, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'autorisation est accordée, — pour être bientôt retirée, il est vrai. Voilà justement où le ministère aggravait un danger qu'il avait d'ailleurs créé lui-même. Avait-il agi simplement avec légèreté en permettant une démonstration publique? Ne s'était-il arrêté et ne se mettait-il en défense que parce qu'il avait vu que sous cette ovation d'étudians se cachait une manifestation politique, que c'était une occasion attendue par les passions extrêmes? Toujours est-il qu'offrir le spectacle de ces fluctuations, de cette action saccadée, donner une autorisation pour la retirer au dernier moment, c'était aller au-devant de la nécessité de réprimer, assigner un rendez-vous à tous ceux qui ont le goût de l'agitation, laisser s'allumer le feu pour l'éteindre; c'était, pour tout dire, renouveler quelque chose des incidens du 24 février 1848 à Paris avec la confiance d'être plus heureux.

Et ce qui devait arriver arriva en effet. Le 7 avril, le jour fixé pour la sérénade, la foule se pressait dans les rues de Madrid. Ce soir-là cependant il n'y eut rien de grave, rien, si ce n'est des cris, des huées et des attroupemens bientôt dissipés; mais les esprits se montaient et s'échauffaient visiblement. Deux jours après, le 10 avril, à l'occasion de l'installation du nouveau recteur, la démonstration recommençait plus nombreuse, plus animée, plus hostile, quoique la multitude fût sans armes. Cette fois les choses se passèrent moins pacifiquement. Ce n'était pas un conflit sans doute, c'était ce que les Espagnols appellent une *asonada*, une série de

rassemblemens tumultueux coupés et disséminés par la force militaire lancée contre eux. Sur ce triste champ de bataille, on releva une douzaine de morts et plus de cent blessés. Parmi les victimes, la plus notable, le jeune Alfonso de Nava, était un ami du gouvernement lui-même, et il y avait eu jusqu'à des sénateurs qui, assaillis dans les rues par la garde vétérane, avaient été obligés de se réfugier dans des bouges. Le duc de Veragua, peu connu pour ses fantaisies séditieuses, était du nombre. Comme il n'y avait d'ailleurs ni plan, ni chefs, ni armes, ni la moindre trace d'une insurrection organisée, c'était fini presque aussitôt que commencé, en quelques heures : il n'y avait plus qu'à laver en toute hâte le pavé rougi de ce sang inutilement versé; mais, en disparaissant de la rue, la question restait comme un poids sur l'opinion. Elle allait se réveiller dans les chambres, où elle était portée en quelque sorte par l'émotion publique, où elle suscitait les débats les plus passionnés, et où, malgré les efforts, malgré l'habileté de M. Gonzalez Bravo, l'opposition finissait par réunir dans un vote 105 voix, — 40 voix de plus qu'elle n'avait pu en réunir au commencement de la session.

Tout ce que peut une souple et ardente fécondité de parole, M. Gonzalez Bravo l'avait prodigué; il avait prononcé dix discours au moins. Après avoir conduit lui-même sur le terrain la répression du 10 avril, il avait fait face à toutes les attaques dans le parlement en homme qui aurait pu, certes, jouer un autre rôle dans un ministère mieux inspiré, mais qui cédait visiblement à la fascination du pouvoir, et qui, une fois engagé dans cette voie, soutenait une défense désespérée. Un vote, M. Gonzalez Bravo pouvait sans doute l'obtenir encore d'une majorité diminuée. Ce qu'il ne pouvait changer, c'est ce fait, que dans toute cette crise la politique du gouvernement n'avait été qu'un enchaînement de fautes depuis la brutale destitution du recteur accomplie par une impatience d'autorité jusqu'à cette espèce de chasse à travers les rues contre une population désarmée. Ce qu'il ne pouvait changer surtout, c'est qu'en fin de compte, morts et blessés étaient du côté de la foule, tandis que les soldats n'avaient reçu que quelques blessures légères. Je voudrais ajouter, comme épilogue, qu'au lendemain de ces tristes scènes, le ministre de l'instruction publique, M. Alcala Galiano, mourait avec cette obsession du sang versé, en répétant, dit-on, cette date du 10 avril, qui lui rappelait une autre journée semblable de sa jeunesse libérale, et que peu après le ministère avait le désagrément de trouver devant lui au congrès le recteur destitué, M. Montalvan, que les électeurs venaient de relever de sa disgrâce pour en faire un député. Après cela, le ministère aurait eu beau se débattre, il était sous le poids d'une logique invincible,

il ne pouvait plus quitter l'attitude de résistance et de combat. Il en était là politiquement après une durée de six mois.

La réaction d'un système de force et de tension sur les finances était inévitable. Sur quoi reposait la confiance de M. Barzanallana quand il était entré au pouvoir avec le général Narvaez au mois de septembre? Elle s'appuyait évidemment sur cette pensée d'un système de libérale conciliation faisant marcher ensemble l'apaisement politique et la réorganisation financière. En fait d'expédiens, on était, on semblait être au bout; de l'excès du mal naissait la nécessité d'un remède radical et décisif. Dès l'origine, en faisant face de son mieux aux plus pressans besoins du trésor, en rassemblant péniblement les moyens de vivre, M. Barzanallana s'était préoccupé avant tout de reconnaître cette situation, dont il recevait le lourd héritage, et il avait trouvé le crédit intérieur épuisé, le crédit extérieur détruit par les difficultés survenues avec les créanciers anglais et français, le déficit enraciné dans les budgets. Sa première pensée était donc de faire d'une large et sincère liquidation le préliminaire d'un rétablissement des finances et du crédit; il en réunissait les élémens pour les soumettre aux chambres. Il portait du reste dans ce rude travail une sincérité d'aveux poussée presque jusqu'à la crudité; mais voyez comme tout se tient entre la politique et les finances! Quelque temps se passe, la politique se trouble, et les embarras de celui qui est chargé de l'administration financière augmentent. Les difficultés sont les mêmes, elles s'aggravent, et les moyens diminuent, le cercle de l'action se resserre. Chercher un secours dans le rétablissement du crédit extérieur par quelque transaction avec les créanciers de France et d'Angleterre! M. Barzanallana y eût songé peut-être, il ne le pouvait plus : il eût rencontré autour de lui, même dans le parti modéré, surtout dans ce parti, une opposition acharnée prête à exploiter cet acte de hardie prévoyance comme une trahison. Je ne parle pas du don fait par la reine Isabelle du patrimoine royal, parce que ce don, qui offre sans doute une ressource réelle et considérable pour l'avenir, était pour le moment plutôt une charge en grossissant la masse des propriétés nationales à vendre et en imposant d'abord à l'état l'obligation de payer à la reine le quart de la valeur de ses biens; c'était plutôt un acte retentissant destiné à exercer une influence politique. Il ne restait donc qu'à recourir encore une fois à tous ces moyens de négociations, d'émissions de titres. Émettre de la dette! M. Barzanallana s'expliquait sur ce point avec une rare franchise. « Une émission de titres, disait-il devant les chambres, quel gouvernement peut la faire dans les conditions actuelles? Je ne ferai cette émission que dans des circonstances économiques qui la rendront acceptable et honorable, et qui n'en feront pas, comme cela serait

aujourd'hui, une immense perte de capital national, perte pour le trésor, perte pour le commerce, perte pour les classes productives, perte qui ne serait pas au-dessous de 2 milliards!... » C'est alors que M. Barzanallana proposait avec plus de hardiesse que de succès une anticipation d'impôts de 600 millions de réaux représentée par des obligations hypothécaires remises aux contribuables. Contre cette proposition tous les partis se soulevaient, et M. Barzanallana, d'ailleurs peu soutenu par le ministère, se retirait plutôt que de se laisser enfermer dans un cercle d'impossibilités.

Autre étape dans l'administration économique du cabinet Narvaez. Cette fois c'est M. Alejandro Castro, la veille encore président du congrès, compagnon de M. Gonzalez Bravo dans son opposition contre le général O'Donnell, qui est ministre des finances. Les circonstances politiques sont déjà fort aggravées; que va faire M. Alejandro Castro? Celui-là est un modéré assez emporté, c'est un ministre des finances un peu fier et glorieux, qui ne veut pas se laisser mettre en état de siége par les créanciers étrangers. L'administration de M. Castro, sans parler de quelques économies de détail par lesquelles il a pensé rétablir l'équilibre dans le budget, cette administration se résume dans deux faits qui se passaient au mois de mai, — un placement de billets hypothécaires et une émission de titres de la dette. M. Castro ne reprenait pas le projet de M. Barzanallana, il le transformait ou il le gâtait en réduisant la somme de 600 millions à 300 millions, en présentant l'opération sous la forme d'un emprunt volontaire pour la moitié ou pour le tout, avec la faculté, si la souscription volontaire était insuffisante, d'imposer le surplus aux contribuables les plus haut taxés; mais, hélas! voici où est la déception cruelle. Le jour où l'opération s'ouvrait, quoique le gouvernement eût réduit le prix de négociation de ses billets à 88 au lieu de 100, il ne s'est trouvé de souscripteurs volontaires que pour 55 millions; le reste va peser sur les contribuables, de telle sorte que cette opération est, à tout prendre, l'idée de M. Barzanallana forcément reprise, appliquée seulement dans des conditions plus mauvaises, incomplètes et inefficaces. Notez qu'avec une confiance un peu précipitée dans l'affluence inévitable des capitaux, M. Castro avait annoncé fièrement qu'il n'aurait sûrement pas besoin de recourir à l'imposition forcée. Quant à l'émission de titres de la dette qui se faisait peu après et devant laquelle M. Barzanallana avait reculé comme devant un expédient ruineux, elle était l'application d'une loi du 25 juin 1864 autorisant le gouvernement à se procurer par cette voie 600 millions, et elle a eu tout juste autant de succès que le placement des billets hypothécaires, qui devait, disait-on, dispenser de cette mesure extrême. En réalité, l'état se trouve avoir émis ses titres à un

prix tel que, pour avoir 600 millions effectifs, il a dû assumer la charge d'une dette perpétuelle de 1 milliard 400 millions. — Un milliard 400 millions ajoutés à la dette, sans compter 300 millions de billets hypothécaires qui ne trouvent pas de souscripteurs et qui vont s'abattre sur les contribuables, ainsi marchaient les finances sous l'heureuse administration de M. Castro! Et ce que j'en dis du reste n'est que pour montrer comment les finances à leur tour payaient la rançon d'une politique de lutte et de répressions à outrance.

IV.

Ainsi engagée et devenue en quelque sorte la proie d'une fatalité qu'elle se créait de ses propres mains, cette politique n'était plus assurément la même qu'aux premiers jours; elle changeait à vue d'œil, elle subissait cette espèce de métamorphose que décrit si merveilleusement Jocrisse lorsqu'il trouve dans une cage un chat qui vient de dévorer un serin, et qu'il explique à son maître que l'oiseau est devenu un chat. En un mot, elle se transformait absolument. Et voyez comme les conséquences de deux politiques se dégagent invinciblement dans l'ensemble de la situation d'un pays! Au premier moment, le ministère a l'air de se rallier à un système de libéralisme sincère et pratique; il commence par des actes qui sont plus que des promesses, qui paraissent inaugurer une ère nouvelle. Il semble vraiment porter au pouvoir un esprit d'équité et de tolérance, une bonne volonté sérieuse, et tout aussitôt l'apaisement se fait sentir, la situation se détend, une certaine confiance renaît. Le pays ne demande pas mieux que de suivre un pouvoir décidé à relever la direction des affaires sans violenter l'opinion, en marchant au contraire d'intelligence avec elle. Les partis, sans désarmer entièrement, sont déconcertés et impuissans; les plus hostiles se bornent à une incrédulité ironique : ils craignent que cela ne dure. Toutes les difficultés n'ont point disparu, il s'en faut; mais la première condition pour les résoudre est à demi réalisée, — la paix, — et c'est M. Gonzalez Bravo lui-même qui le constate, comme le signe de l'influence heureuse d'une administration conciliante. Changez la politique, laissez entrevoir le réveil de l'esprit de réaction, et tout change aussitôt. Le malaise reparaît, les animosités se ravivent, les partis reprennent leurs armes envenimées en retrouvant des griefs. Les inquiétudes et les méfiances se traduisent par des accidens lugubres, comme ceux du mois d'avril. Le trouble pénètre dans le parlement lui-même et conduit aux scènes les plus violentes entre M. Rios Rosas et le gouvernement, entre M. Alejandro Castro et un membre de l'*union libérale*, M. Ar-

danaz. Les assemblées locales se mettent de la partie, et la députation provinciale, le conseil municipal de Madrid, par leurs protestations après le 10 avril, vont au-devant d'une dissolution qui ne manque pas de les frapper. En un mot, le trouble et le doute sont partout, absorbant et irritant les esprits, embarrassant plus que jamais la solution des questions sérieuses. Pendant qu'on s'excite ou qu'on se querelle, on met quatre mois à décider comment s'accomplira l'abandon de Saint-Domingue; on se traîne en discussions sur les finances, pour en revenir à des expédiens qui ne font qu'aggraver la situation du trésor, en lui donnant le moyen de ne pas mourir pour le moment d'inanition.

Voilà le bilan net et clair des deux systèmes, de la politique libérale et de la politique de réaction : d'un côté un commencement de paix, de l'autre plus que jamais l'incertitude. Et comme la logique gouverne plus qu'on ne croit les affaires des hommes, même en Espagne, il y a une sorte d'intime et profond enchaînement dans le développement de cette situation qui s'aggrave de jour en jour durant quelques mois. Chaque pas qu'on fait dans la réaction ajoute au malaise du pays, et chaque progrès du malaise public pousse le gouvernement à s'avancer encore, à s'armer de quelque mesure nouvelle de défense. Les scènes du 10 avril conduisent à une tentative d'échauffourée militaire à Valence dès le mois de juin, et cette échauffourée à son tour devient un stimulant de répression. Le ministère n'a plus le temps d'attendre que les chambres discutent le projet de loi sur la presse présenté au mois de février : il demande l'autorisation sommaire de rétablir en fait et immédiatement la censure. Il n'a plus assez des mesures ordinaires de vigilance auxquelles est soumis le droit de réunion : il fait en toute hâte une circulaire (12 juin) par laquelle il donne l'ordre aux gouverneurs des provinces de dissoudre immédiatement « tous les casinos, *tertulias*, réunions ou sociétés, quelle que soit leur dénomination, où l'on s'entretiendrait d'affaires politiques... » La censure pour les journaux et l'interdiction de dire un mot de politique dans un casino, dans une *tertulia*, qu'y avait-il au-delà? Je n'en sais, ma foi, rien. Seulement le ministère ne s'apercevait pas que dans cette voie d'aventures déjà il touchait à cette alternative en face de laquelle M. Rios Rosas venait de le placer d'une façon saisissante, — l'impossibilité de gouverner ou la dictature, c'est-à-dire des deux côtés infailliblement une révolution à court terme. C'était bien la peine d'avoir commencé par la politique du désarmement et de la conciliation! Cette politique, suivie jusqu'au bout avec résolution, ne pouvait assurément en aucun cas conduire le cabinet Narvaez à un dénoûment plus triste, et j'ajouterai que si M. Gonzalez Bravo, soutenu par le général Narvaez, eût mis à la pratiquer, à l'imposer au

besoin, la moitié de l'énergie et de l'habileté de parole qu'il mettait dans la défense d'une politique opposée, il eût vraisemblablement réussi.

Ce qu'il y avait de réellement dangereux pour le ministère à cette extrémité vers les premiers jours de juin, c'est qu'il ne pouvait en vérité aller plus loin dans aucun sens, et c'était là sa faiblesse, qui s'était accrue tout juste dans la même proportion où il avait amassé les difficultés autour de lui. Il était à ce moment où un prétexte est à peine nécessaire. Le prétexte, ce fut le choix du comte Ezpeleta pour une des grandes charges du palais : encore un conflit sur les choses intimes de cour! — Le choix d'un majordome, la question était grave et de puissante considération! Après tout, ce n'est pas encore cette épreuve qui eût tué le ministère, si depuis quelque temps il n'avait pris le soin d'accomplir sur lui-même le plus étrange suicide. Il ne mourait pas pour le choix du comte Ezpeleta, il ne mourait pas non plus pour l'échauffourée de Valence, qui l'eût peut-être servi, si elle eût été un peu plus sérieuse; il mourait le 21 juin parce qu'il était à bout, parce qu'il ne pouvait plus rien, parce que des deux politiques entre lesquelles il s'était débattu l'une avait été abandonnée après avoir été à peine essayée, l'autre était impossible ou conduisait au seuil d'une révolution. Voilà de quoi il mourait réellement, et jamais ministère en Espagne, il faut le dire, n'avait laissé fuir une occasion plus belle d'identifier sa fortune, la fortune de son parti, avec une œuvre de pacification morale. Le ministère Narvaez avait trouvé à son avénement une situation tendue, il laissait à sa chute une situation plus tendue encore, plus violente, plus menacée surtout : dernier résultat de ce travail de neuf mois d'où allait sortir, — quoi donc? — tout simplement une résurrection de l'*union libérale*, qui un an auparavant eût soulevé l'opposition la plus vive, et qui cette fois s'accomplissait presque spontanément, sans effort, accueillie par d'anciens adversaires, considérée par tous comme une garantie. Au 16 septembre 1864, c'est le général Narvaez qui était l'homme du moment, le grand pacificateur; au 21 juin 1865, c'est le général O'Donnell qui devient l'homme nécessaire, le seul qui réunisse à la fois une force d'ascendant sur le pays, sur l'armée, et une force d'intimidation vis-à-vis des partis révolutionnaires, le seul enfin qui puisse rallier tous les élémens d'un libéralisme modéré.

Chose curieuse que cette reproduction périodique d'une même situation! Depuis quelques années en Espagne, chaque ministère arrive pour tout apaiser et se retire après avoir tout troublé, laissant au ministère qui lui succède ce rôle de réparateur, de conciliateur, qu'il n'a pas su remplir. C'est ainsi que le général O'Donnell s'est trouvé ramené au pouvoir pour reprendre à son tour cette œuvre

de pacification sans cesse interrompue. Ce n'était pas, à vrai dire, un ministère très nouveau, qui eût le prestige de l'inconnu. Si on n'eût pas vécu si vite depuis un an, si les crises ne s'étaient pas multipliées de façon à faire disparaître les griefs anciens sous les griefs nouveaux, on se serait souvenu sans doute que ce cabinet du 21 juin, principalement représenté par le général O'Donnell et par M. Posada Herrera, avait déjà existé pendant cinq ans, de 1858 à 1863, qu'il avait éludé les questions les plus pressantes pour se livrer à des entreprises comme celle de Saint-Domingue, que c'était lui qui avait le plus engagé les finances espagnoles, et qu'en fin de compte il était mort pour n'avoir rien fait, surtout dans le sens libéral. La vérité est que malgré tout, après le ministère du 16 septembre, le général O'Donnell semblait encore l'homme le mieux fait pour la situation. A qui aurait-on pu s'adresser? Aux modérés de la résistance outrée et absolutiste? C'était aller droit à une explosion inévitable le lendemain. — Aux progressistes? On en a parlé, je le sais bien, et on parle encore d'une combinaison de ce genre comme d'une ressource héroïque. Malheureusement le parti progressiste, beaucoup moins redoutable par ses idées que par ses procédés, se met toujours dans des situations d'où il ne peut sortir qu'avec effraction : tant qu'il ne s'est pas fait un programme légal, fût-il le plus large, et qu'il ne s'est pas rallié avec un peu d'ensemble à ce programme, son avénement risque de devenir une révolution qu'il ne serait même pas très apte à gouverner. Le général O'Donnell restait donc le seul qui pût faire face aux complications du moment, à cette nécessité souveraine d'un gouvernement doué de bonne volonté libérale et de force conservatrice. Un cabinet de l'*union libérale*, il est vrai, a contre lui ce passé d'il y a trois ans qui se relève comme une ombre peu rassurante; il a justement aussi pour lui, comme préservatif, le souvenir de ses propres fautes, de ses propres déceptions, le souvenir plus récent encore et plus vif de l'expérience du général Narvaez. Il sait pour l'avoir éprouvé, et pour avoir vu d'autres l'éprouver cruellement, ce qu'il en coûte de lever un drapeau de libéralisme sans être libéral, pour tomber dans l'impuissance ou les réactions, et de plus le général O'Donnell a eu cette fois la clairvoyance de fortifier un peu les élémens de son parti, de prendre dans diverses nuances des hommes dont quelques-uns ont même été ses adversaires : M. Manuel Bermudez de Castro, qui est ministre d'*état*, M. Canovas del Castillo, qui s'est fait depuis quelque temps une certaine importance dans le parlement, M. Alonso Martinez, qui passe pour porter au ministère des finances un esprit sensé, ayant le goût de l'ordre et des réformes.

La politique du cabinet du 21 juin était d'ailleurs toute simple. Ce que le ministère Narvaez avait fait au 16 septembre 1864 en

recevant une situation compromise, le cabinet O'Donnell, à bien plus forte raison, avait à le faire après le ministère du 16 septembre : réparer, pacifier. De là ce programme des premiers jours, tout tracé par les circonstances, puisé en quelque sorte dans les fautes de la veille : amnistier encore une fois les journaux poursuivis, retirer immédiatement les lois répressives sur la presse et proposer l'établissement du jury, faire cesser l'exil de quelques généraux, rétablir la municipalité de Madrid dissoute après le 10 avril, rendre à ses fonctions le recteur destitué, M. Montalvan, désavouer les doctrines d'état dans le haut enseignement. Et tout comme après le 16 septembre 1864 il y avait eu un apaisement, après le 21 juin 1865 il s'est produit une trêve, — non, certes, une paix sans orages et sans luttes intimes, mais un acheminement à un régime moins menacé à travers des difficultés toujours renaissantes.

Deux faits ont servi jusqu'ici à caractériser plus particulièrement cette phase nouvelle de la politique à Madrid : la reconnaissance du royaume d'Italie, qui dégage l'action extérieure de l'Espagne, et une réforme électorale qui est, si l'on me passe le mot, un coup de fouet donné à la situation actuelle, qui tend à dissoudre, à renouveler en même temps les cadres d'une représentation étroite et dépendante par l'extension du droit de suffrage et par un système de circonscriptions plus larges. Si la reconnaissance de l'Italie n'avait eu qu'un caractère international, sans doute elle aurait gardé toujours encore l'importance d'un acte faisant disparaître une anomalie bizarre, remettant la diplomatie espagnole au pas des événemens européens, rapprochant deux nations liées par les souvenirs du passé aussi bien que par les intérêts contemporains. La vérité est que dans les conditions actuelles, telle qu'elle se présentait, cette question des rapports avec l'Italie n'avait plus seulement une importance extérieure, elle avait encore et par-dessus tout un caractère intérieur; elle était devenue la pierre de touche des partis. Ni le général O'Donnell pendant son premier ministère, ni le général Narvaez à son passage plus récent au pouvoir, n'avaient osé, il est vrai, aborder résolûment la difficulté; ils s'étaient arrêtés parce qu'ils se trouvaient en face d'une multitude de scrupules, de susceptibilités, d'inquiétudes religieuses, de craintes dynastiques, de préjugés habilement excités. L'un et l'autre cependant avaient senti que la reconnaissance de la révolution italienne se liait intimement à tout essai de gouvernement libéral. Aussi le général Narvaez ne s'était-il point montré dès l'origine opposé en principe à cette reconnaissance, et le général O'Donnell s'est-il hâté, dès sa rentrée au pouvoir, de l'inscrire dans son programme.

Pour une politique libérale en effet, c'était une nécessité d'en

finir, aujourd'hui plutôt que demain, avec cette attitude d'une puissance constitutionnelle cherchant des exemples dans l'histoire de Louis XIV pour entretenir des ambassadeurs auprès d'un roi fugitif, et renouvelant à l'égard de l'Italie les procédés de l'Europe du nord à l'égard de l'Espagne elle-même pendant la guerre civile. Pour les passions et les velléités absolutistes de toute nuance au contraire, cette abstention hostile où l'Espagne restait enfermée était une attestation permanente d'influence, un dernier moyen de reconquérir l'ascendant à l'intérieur : on l'a bien vu à leur déchaînement le jour où la question a été tranchée. Tant qu'elles ont gardé une espérance, elles se sont bornées à répéter : On n'osera! Le jour où il n'y a plus eu de doute, elles ont fait explosion, elles ont proféré des menaces, elles ont juré, elles aussi, qu'elles n'obéiraient pas; jusqu'au dernier moment, elles ont assiégé la reine, et peut-être ont-elles réussi un instant à l'ébranler. Si elles avaient triomphé et que le général O'Donnell se fût retiré, je ne sais trop ce qui serait advenu; les idées absolutistes auraient peut-être vu le lendemain leur victoire écrite dans des ruines : de telle sorte que, par elle-même et par les circonstances au milieu desquelles elle s'accomplit, cette reconnaissance de l'Italie est certainement le pas le plus décisif que le libéralisme ait fait depuis quelques années en Espagne, — d'autant plus décisif qu'il a été plus disputé. Elle tranche du moins la situation, et scelle de ce côté la rupture du ministère avec la politique de réaction.

Quant à la réforme électorale, ce n'est pas d'aujourd'hui que la question s'est élevée entre les partis, que s'est révélée la nécessité de chercher un milieu entre le système modéré, qui, en rétrécissant les districts, livre les élections au gouvernement, et le système progressiste du scrutin de liste, qui les livre aux hasards d'une direction arbitraire en annulant toutes les influences locales. La loi nouvelle que le gouvernement a été autorisé à établir a précisément la prétention de concilier les deux systèmes en les transformant, — en augmentant d'abord le corps électoral par une réduction du cens et en combinant ensuite quelque chose comme les bourgs d'Angleterre avec des circonscriptions d'un caractère moins local. Que vaudra cette loi à l'épreuve? On le verra. Pour le moment, elle rompt avec un système visiblement usé; elle change assez sensiblement les conditions de l'élection pour qu'il puisse sortir du scrutin un parlement moins prévu d'avance, composé d'élémens nouveaux, plus favorable peut-être à de nouvelles agrégations des partis. Au demeurant, le ministère du 21 juin 1865 a donc fait acte de vie en reconnaissant l'Italie, en réalisant une réforme électorale souvent réclamée et toujours ajournée, en accélérant d'un autre côté le désamortissement des biens ecclésiastiques, et ce sont ces

premiers actes qui ont fait sa force; mais d'un autre côté, il ne faut pas s'y tromper, il a aussi sa faiblesse secrète, la faiblesse de toutes les combinaisons qui ne reposent pas sur un ensemble coordonné de principes, qui vivent par une large satisfaction d'intérêts personnels, par un ralliement perpétuel d'adhésions éparses, et finissent par se réduire aux proportions d'une coterie. L'*union libérale*, qui a trouvé là son écueil une première fois, qui a péri par là, n'est pas sans être menacée encore d'être envahie par cet esprit de coterie. Elle a, elle aussi, ses *historiques* ou sa cohue de prétendans qui revendiquent les emplois, qui crient lorsqu'on ouvre les rangs aux travailleurs de la onzième heure. Les choix de l'*union libérale* témoignent manifestement quelquefois d'excellens sentimens de famille. Les ministres, comme ce bon maire de France qui trouvait que M. le préfet ne pouvait être mieux représenté que par son gendre, les ministres se disent qu'ils ne peuvent être mieux représentés que par leurs frères. Il reste à savoir si on va loin par ce chemin. Si le général O'Donnell se laissait aller à cet esprit, il rencontrerait bientôt devant lui une opposition dont on peut déjà distinguer les élémens, à laquelle il s'occupe lui-même de donner des chefs, — sans compter l'opposition de ses adversaires naturels et toute cette agitation de partis, de fractions de partis, acharnés à se disputer la prépondérance, au risque de sentir à tout instant le sol s'effondrer sous leurs pieds.

Qu'est-ce donc que le ministère actuel? C'est évidemment une halte entre des crises qui se succèdent; mais ce n'est évidemment que cela au milieu d'une situation qui sous une apparence de calme matériel reste livrée à d'incessantes perturbations. Au fond, il n'y a point à s'y méprendre, l'Espagne est dans un de ces états presque indéfinissables où la veille encore on dit qu'une révolution est impossible, parce qu'on n'aperçoit pas un but précis, et où le lendemain, lorsqu'elle a éclaté, on se demande comment elle n'est pas arrivée plus tôt, parce que tout le monde y travaillait. Je ne veux point dire assurément que cet état, si grave qu'il paraisse lorsque les crises deviennent plus aiguës, que cet état soit sans remède. L'Espagne possède sans doute en elle-même tous les élémens d'un développement moral et politique régulier, comme elle a tous les élémens de fortune matérielle, comme elle a enfin tous les élémens d'une puissance extérieure proportionnée à sa situation, à ses intérêts et à ses ambitions légitimes; mais ce qui est vrai aussi, c'est que les hommes, les partis, ont à secouer bien des préjugés, bien des illusions, bien des passions, dont la trace est visible dans la politique contemporaine, et qui ne sont point étrangères aux crises actuelles. Ils ont à se pénétrer tout d'abord de cette vérité d'où découlent toutes les autres, qui éclate dans l'histoire la plus récente, —

que tout ce qui favorise l'absolutisme accélère la décomposition et le péril, qu'une politique libérale n'est pas même seulement une condition de progrès, qu'elle est plus encore peut-être aujourd'hui, une stricte garantie d'ordre et de préservation. S'ils veulent en même temps faire de leurs finances les auxiliaires de leur politique, ils ont aussi à comprendre que le premier moyen est de répudier tous ces expédiens sans efficacité, d'en venir à réaliser hardiment de larges réformes. Sans doute, comme on dit quelquefois pour se rassurer, l'Espagne n'est point autant en danger qu'elle le paraît. Elle a entre les mains pour plus de trois milliards de réaux de propriétés nationales, c'est-à-dire une fortune excédant ses charges. Qu'arrivera-t-il cependant si on continue? On se trouvera un jour au bout sans que le crédit et les finances de l'Espagne soient reconstitués, sans que la ressource extraordinaire des biens nationaux ait servi à créer un ordre régulier et durable, et c'est bien réellement cette fois qu'on aura jeté les fondemens de ce « grand édifice » que M. Bravo Murillo appelait « une banqueroute nouvelle. » Et si les hommes, les partis en Espagne veulent enfin assurer à leur pays le rôle naturel que lui assignent son passé, ses intérêts et ses instincts, ils ont à se guérir de cette passion d'isolement qui les jette quelquefois dans une abstention hostile, de cette méfiance qui se tourne principalement contre la France. Il y a des partis en Espagne qui se nourrissent de ce sentiment stérile et suranné. Ils voient déjà, — ils le voient depuis quinze ans sans que cela vienne! — la serre de l'aigle sur leurs provinces du nord. Qu'il soit question d'un chemin de fer à travers les Pyrénées, c'est une porte qu'on veut ouvrir pour aller surprendre l'indépendance espagnole. Qu'on reconnaisse l'Italie, c'est la France évidemment qui l'impose. Les partis vaincus se déguisent à eux-mêmes leurs fautes en représentant leurs échecs comme l'œuvre des influences étrangères. Le moins que puisse méditer ce terrible étranger, c'est à coup sûr de mettre la main sur la couronne de la reine Isabelle! Croirait-on qu'il y a peu de jours à peine, au moment de la dernière échauffourée de Valence, au mois de juin, on s'est amusé à dire à Madrid, — quoi donc? je vous le donne à deviner, — que le prince Napoléon pouvait bien n'être pas étranger à l'échauffourée, qu'il attendait peut-être l'issue en croisant quelque part! Et c'est ainsi qu'on finit je ne dis point par ébranler, — les intérêts communs sont trop puissans, — mais par fatiguer, par énerver l'alliance la plus simple, la plus naturelle, celle qui plaît le mieux à la France, et qui est aussi la moins incompatible avec la grandeur de la nation espagnole, avec toute cette régénération libérale dont la bonne volonté des hommes pourrait si aisément faire plus qu'un *rêve* en Espagne.

CHARLES DE MAZADE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août 1865.

Naguère tout ce qu'il y avait en Europe de diplomates corrects, rengorgés dans leur sagesse, fidèles aux bonnes traditions, se piquant de belles manières et de savoir-vivre, souriait et haussait les épaules au nom de M. de Bismark. C'était un casse-cou, un brise-raison, un rêveur loquace et vantard qui avait usé d'avance ses utopies à force de les divulguer à tout propos et à tout venant, et à qui l'on ne faisait pas l'honneur de le croire dangereux parce qu'on le trouvait ridicule. Nous voudrions bien savoir s'il y a en ce moment parmi les diplomates confits et déconfits des grandes et des petites cours quelqu'un qui pense encore que M. de Bismark soit *moquable*.

M. de Bismark a pour lui le succès. Il a remporté la victoire de Gastein, il s'approprie le Lauenbourg, il a Kiel sous le nom et sous le prétexte de la fantastique marine fédérale; il a Rendsbourg, il a le Slesvig et les routes militaires du Holstein, il aura le canal qui doit joindre la Baltique à la Mer du Nord; il est moralement et presque matériellement maître des duchés de l'Elbe. On peut en effet, quoiqu'elle soit en apparence destinée à ne régler encore qu'une situation provisoire, considérer la convention de Gastein comme consacrant l'ascendant définitif de la Prusse dans la question des duchés. L'Autriche a cédé, l'Autriche abandonne la protection des états moyens; une grande tradition allemande est ainsi détruite. La vieille diète est mise de côté, elle enregistrera passivement, sous la double pression de la Prusse et de l'Autriche, les arrangemens concédés par l'Autriche à la Prusse. La Prusse enfin voit s'accomplir le plus impatient de ses vœux; elle s'agrandit par un procédé qui fait planche pour l'avenir, suivant une méthode qui indique et détermine la voie de ses agrandissemens futurs.

Malgré le peu d'attention qu'on prête à la politique dans cette saison de l'année, il est impossible de relever par un simple badinage ce qui vient de se passer en Allemagne. Ce qu'il y a de plus intéressant dans la comédie qui s'est dénouée à Gastein, ce n'est pas la pièce elle-même, c'est l'ensei-

gnement qu'elle donne sur la situation générale de l'Europe. La pièce a été curieuse sans doute : elle a eu tout d'abord et elle a conservé jusqu'au bout l'air d'un anachronisme. Après le fait accompli, on en est réduit à répéter un aveu que l'on a eu souvent l'occasion d'exprimer depuis quelques années : nous ne pensions pas que ces choses fussent possibles de notre temps! — Eh bien! oui, cela est encore possible de notre temps, et cela devrait nous engager à nous préoccuper de ce qu'est en effet notre époque. L'escamotage des duchés peut nous aider à comprendre certains faits de l'histoire, et nous rendre plus indulgens par exemple pour nos pères, qui ont laissé faire le partage de la Pologne, si nous ne voulons point être trop sévères envers nous-mêmes. On ne se figurait pas, il y a quelques années, que l'Europe, au point de vue des frontières des divers états, fût encore en voie de formation; on pensait du moins que, si la carte devait être remaniée, c'était sous l'influence de certaines aspirations d'indépendance nationale et de certains principes de liberté politique. Il nous semblait que notre siècle eût ainsi donné son empreinte à la politique internationale : la configuration des états, leur extension ou leur diminution nous paraissaient devoir être la conséquence de la lutte engagée entre les principes anciens et les principes modernes, entre les idées de légitimité et de conservation et les idées de liberté et de nationalité, entre l'ancien régime et la révolution. La question était posée dans ces termes par les gouvernemens conservateurs aussi bien que par les partis libéraux. Ces gouvernemens avaient relevé leur cause d'une prétention de doctrine; ils s'appelaient, en face de la propagande révolutionnaire, la sainte-alliance. Aussi les accidens de la lutte entre la révolution et l'ancien régime depuis 1815, si douloureux qu'ils aient pu être parfois, ont été moins surprenans pour l'esprit moderne que le présent épisode des duchés de l'Elbe. Quand à la suite des congrès de la sainte-alliance l'Autriche envahissait l'Italie ou la France entrait en Espagne, on ne voyait là que les conséquences naturelles de l'immense duel engagé en Europe. La contre-révolution abusait de ses forces et commettait des usurpations iniques; mais on connaissait du moins son ennemi, et l'on attendait du prochain triomphe révolutionnaire la réparation de ses injustices. Ce qu'une victoire contre-révolutionnaire avait accompli au point de vue des arrangemens territoriaux, une victoire révolutionnaire pourrait le détruire. La politique prussienne dans les duchés rompt pour nous cette habitude d'esprit; le coup de partie de M. de Bismark nous fait sortir de notre siècle.

C'est bien en effet, et sous tous les aspects, un échantillon de l'histoire politique du XVIII[e] siècle que nous venons de voir. Ici aucun intérêt de haute doctrine sociale et politique, aucune maxime de droit, n'ont été mis en avant par le facile vainqueur. Le gouvernement prussien n'a eu en vue que son intérêt, et s'est servi de prétextes si futiles et si promptement désavoués par lui-même qu'il n'a dû son succès qu'à son adresse et à l'imbécillité des autres états européens. La Prusse brûle d'étendre son terri-

toire; la Prusse, qui est la plus petite et la moins peuplée des grandes puissances, la Prusse, qui se trouve géographiquement mal faite, veut porter ses ressources matérielles au niveau des prétentions de grand état que son ambition et son histoire lui ont inspirées. Elle a trouvé une occasion de satisfaire cette tendance; elle l'a saisie avec autant de fermeté que d'habileté. Il n'est pas même question en cette circonstance des intérêts d'hégémonie allemande qui pourraient se confondre avec une aspiration de la race germanique à l'unité de gouvernement. Pour le cabinet prussien, la politique de nationalité est hors de cause; il s'agit purement et simplement pour lui du développement du royaume dans l'ancien sens du mot. Sa politique de 1865 se rattache directement à la politique de 1765 : M. de Bismark n'entend procéder que du diabolique Frédéric II, il a mené l'affaire des duchés comme Frédéric avait conduit le rapt de la Silésie et la conspiration contre la Pologne. Aussi ce sont les vieux procédés qui ont été mis en œuvre : on a joué au plus fin, au plus hardi, au plus cynique; on s'est fait un art et une gloire de la dissimulation et de la tromperie. On a commencé l'entreprise en se servant de certains prétextes, on l'a conclue en désavouant ces mêmes prétextes. On a fait la guerre au Danemark au nom du droit fédéral allemand, on en recueille les résultats au nom des intérêts prussiens. On a contesté les droits de succession du roi de Danemark au Slesvig-Holstein, on a mis en avant ceux du duc d'Augustenbourg, on a pris une conférence des puissances européennes à témoin des principes de droit public qu'on entendait faire prévaloir; puis, du moment où le roi de Danemark a été dépouillé des provinces qu'on l'accusait de posséder injustement, on l'a reconnu comme seul légitime propriétaire de ces provinces que l'on se faisait céder par lui. Des droits de nationalité, des droits des duchés à se prononcer sur la forme de leur gouvernement, sur le choix de leur souverain, sur leur participation à l'administration de leurs affaires, il n'en a plus été question; des droits du *Bund* à régler ces graves matières, il n'en a plus été question. Une fois entrée dans la maison, la cour de Berlin a fermé la porte au nez de ceux à qui elle avait annoncé qu'elle y entrait pour leur compte, et, se retournant vers eux, elle leur a dit : Chassez-m'en! Dans le cours de ces belles transactions, on a eu d'ailleurs l'agrément de mettre à profit le concours reconnaissant de la Russie, de jouer la politique anglaise personnifiée dans l'empressé et candide lord Russell, d'exploiter un dépit de la France caché sous le platonique amour des nationalités, de forcer la main à l'Autriche humiliée. La gloire est aussi complète que le succès, et M. de Bismark peut demander aux détracteurs et aux jaloux si jamais partie fut mieux jouée.

C'est déjà beaucoup qu'un pareil tour de force diplomatique ait pu être exécuté de notre temps. Il serait extraordinaire, il nous paraîtrait impossible que cet événement n'eût point de graves conséquences. Cette solution de l'affaire des duchés ne réveillera-t-elle point en Allemagne cette conscience publique qui doit y représenter les principes et les tendances

de l'esprit moderne? Ce succès du cabinet prussien est-il bien un succès allemand? Est-ce ainsi que les patriotes au-delà du Rhin entendent le progrès de la cause nationale et l'acheminement vers l'unité? Consentent-ils à une abdication par laquelle ils confieraient l'exécution de la politique nationale au dehors à un cabinet qui résiste à l'intérieur à l'expansion des idées libérales? Ne sont-ils point confus d'avoir fourni par l'agitation imprévoyante à laquelle ils se sont emportés contre le Danemark, d'avoir fourni à M. de Bismark l'occasion d'un tel succès et de s'être préparé à eux-mêmes de tels désappointemens? En présence de la situation nouvelle créée par l'ascendant du cabinet prussien, que devient d'ailleurs la confédération germanique? Les petits états peuvent-ils être plus longtemps les dupes de la comédie qu'ils ont jouée dans ces dernières années? Des hommes d'esprit et d'imagination, M. de Beust, M. von der Pfordten, s'étaient figuré qu'ils étaient de force à constituer une troisième Allemagne, qui ferait compter avec elle la Prusse et l'Autriche. Nous voyons aujourd'hui ce que devient cette troisième Allemagne quand la Prusse et l'Autriche sont d'accord. Où est maintenant cette jactance que montrait M. de Beust à la conférence de Londres? Lui qui mettait un si naïf orgueil à passer des notes à lord Russell, au grand ministre d'un grand pays, aura-t-il l'audace de passer des notes à M. de Bismark, appuyé sur sa petite Saxe, que la Prusse broierait en fermant ses mâchoires? Nous le demandons encore une fois, ces faits, cette situation nouvelle ne remueront-ils rien dans la conscience germanique? L'Allemagne réagira-t-elle contre les empiétemens de la cour de Berlin, ou bien, abattue par la déception qu'elle vient de subir, cherchera-t-elle ailleurs, comme toujours, des diversions? Renoncera-t-elle à l'ambition de former des hommes politiques libéraux? Se consolera-t-elle en produisant des gymnastes et des exégètes? Voudra-t-elle toujours qu'on lui applique la vieille épigramme d'Érasme : *Germani corporum proceritate et magiæ cognitione sibi placent?*

Il ne nous est point permis, à nous autres Français, d'assister avec une indifférence frivole à ce qui vient de se passer, à ce qui va se passer peut-être en Allemagne. Depuis la fin de 1863, nous avons été surpris de l'indifférence singulière manifestée par notre gouvernement à propos de la question danoise. Ce fut une grande erreur, on doit commencer à s'en apercevoir aujourd'hui, de croire que l'Angleterre était plus intéressée que la France dans l'affaire des duchés. La France n'est point une île, elle ne peut avoir une politique insulaire et se mettre à l'écart de l'Europe quand en Europe on dédaigne ses conseils. Puissance continentale, tous les mouvemens qui s'accomplissent sur le continent touchent de près ou de loin à sa sécurité. Elle a beau feindre de les ignorer ou de n'en pas tenir compte, elle est nécessairement atteinte par les accidens de la politique continentale. C'est la première fois peut-être dans notre histoire que nous aurons laissé rompre l'équilibre du Nord, comme si nous n'avions nul intérêt à la conservation des monarchies scandinaves, qui ont toujours été des gardes avancées de

la France, soit du côté de l'Allemagne, soit du côté de la Russie. Le coup porté à la monarchie danoise ne pouvait manquer de retentir sur nos intérêts, puisqu'il devait déterminer en Allemagne un changement de situation et d'influence. Or, depuis François Ier jusqu'à Napoléon, il est sans exemple que la France ait assisté à un changement de cette nature sans en être affectée. L'évolution allemande déterminée par l'affaire des duchés commence à s'accomplir aujourd'hui, et, nous le demandons, de l'Angleterre et de nous qui est le plus directement intéressé à cette situation nouvelle? L'ascendant de la Prusse, accepté par la complaisance intéressée de l'Autriche, subi par l'impuissante faiblesse des états secondaires, modifie nécessairement notre position relative envers l'Allemagne. L'esprit remuant de M. de Bismark n'est point fait pour nous inspirer une entière sécurité; les besoins et les tendances politiques de la Prusse nous avertissent qu'un succès tel que celui qui vient d'être obtenu par le cabinet de Berlin est le commencement de quelque chose. Les liens qui unissent maintenant les cours de Pétersbourg, de Berlin et de Vienne n'ont plus besoin d'être dévoilés par des indiscrétions de chancellerie, ils apparaissent dans les faits et dans la nécessité des choses. Le vieux faisceau est reformé; la convention de Gastein le serre d'un nouveau nœud. Quel prix l'Autriche obtiendra-t-elle de ses complaisances? On parle déjà d'une garantie qui, avec l'accord de la Prusse, serait donnée par la confédération germanique aux possessions allemandes et non allemandes de l'Autriche. Une telle mesure, quoiqu'elle n'eût qu'un caractère défensif, n'eût point été soufferte par le gouvernement républicain de 1848; elle serait moins tolérable encore aujourd'hui, car elle serait offensante et menaçante pour la France et pour des intérêts que nous protégeons. Il n'est pas même nécessaire que des rapprochemens semblables soient inscrits dans des actes officiels pour que nous ayons à nous en préoccuper; c'est bien assez qu'ils nous soient révélés dans les faits. Un changement très grand est opéré dans la proportion des forces de la France vis-à-vis de l'Allemagne, si une alliance active et durable comme les intérêts qui l'ont produite se forme sous nos yeux entre la Prusse et l'Autriche, et si la confédération germanique est destinée à être entraînée activement elle-même et dominée par cette alliance. Une grande force de coalition s'organise ainsi, et cette force ne peut menacer que la France. Voilà les conséquences qu'il eût fallu prévoir et prévenir dès le commencement de l'affaire danoise, et qui maintenant se présentent à nous avec le caractère d'un fait. Puisque les cours allemandes se sont remises à faire ainsi de la vieille politique, de la politique d'où les principes moraux sont exclus, et qui ne poursuit que des combinaisons de force par des tours d'adresse, deux voies sont ouvertes à la France : ou bien il faut qu'elle aussi elle demande des garanties matérielles contre les agglomérations de forces qu'on prépare en face d'elle, ou bien, et c'est quant à nous la direction que nous préférerions, il faut qu'elle oppose à ces combinaisons l'ascendant de la force libérale et révolutionnaire, il faut

qu'elle réalise chez elle les libertés que la révolution de 1789 lui a pro mises, il faut que par son exemple et par sa propagande elle crée en sa faveur une vaste et profonde diversion morale au sein des états qui reprennent le jeu périlleux des alliances d'ancien régime.

Tout le monde est d'accord que, si en 1863 la France et l'Angleterre se fussent unies avec une confiance mutuelle dans un commun effort, l'affaire des duchés eût reçu une solution plus équitable, et l'on eût prévenu la pensée même des alliances qui se sont formées depuis en Allemagne. Il serait oiseux de récriminer sur un passé fâcheux; il suffit pour le présent qu'il soit démontré qu'il n'y a rien de juste et de rassurant à attendre dans la politique européenne que de l'entente des deux puissances occidentales. C'est cette pensée qui semble présider aux courtoisies échangées en ce moment entre les marines de France et d'Angleterre. D'ailleurs la coïncidence est curieuse : c'est lorsque les deux plus puissans souverains d'Allemagne viennent de cimenter leur union par des arrangemens qui blessent à la fois l'équité envers le Danemark, envers les duchés et envers la confédération germanique, que la France et l'Angleterre se montrent l'une à l'autre leurs escadres cuirassées et réunissent dans un esprit d'amitié cordiale ces engins de guerre qu'elles n'eussent pas même eu besoin d'employer pour calmer efficacement, il y a trois ans, l'effervescence germanique et pour s'épargner le désagrément que les négociations de Gastein et l'entrevue de Saltzbourg doivent aujourd'hui causer à chacune d'elles. Ces fêtes navales de Brest et de Portsmouth offrent un autre contraste plus agréable à l'esprit. Ces terribles escadres cuirassées sont nées d'une émulation, d'une rivalité naturelle entre la France et l'Angleterre; elles étaient le moyen d'attaque ou de défense que chacune des deux nations préparait contre l'autre. Aussi, pendant qu'on les construisait, quelle surveillance des deux côtés et quelle jalousie! Que de controverses sur l'excellence de tel ou tel modèle de vaisseau, sur la force des armures, sur la puissance des canons! Quels rêves se dressaient devant l'imagination quand on se représentait le choc épouvantable de ces navires, l'explosion des canons monstrueux, le craquement des plaques épaisses! La première action de ces vaisseaux créés et mis au monde pour s'entre-détruire est au contraire de servir de décor et de théâtre à de joyeuses fêtes internationales. Nous ne leur demandons point quant à nous d'autres services; ils ont coûté cher sans doute, et, comme on l'a montré récemment ici, l'expérience de la guerre des États-Unis ne permet guère de croire qu'ils jouent longtemps le rôle d'instrumens efficaces dans la tactique navale; cependant ni la France ni l'Angleterre n'auront à regretter les dépenses que leur a imposées ce luxe naval, si elles ont le bonheur de n'employer jamais leurs vaisseaux de fer que comme des *yachts* de plaisance et des salles de danse où se rétablit gaîment l'entente cordiale.

La nouvelle Italie est un exemple instructif du bien que peuvent produire la France et l'Angleterre quand elles s'intéressent à une même cause

politique en suivant chacune les procédés qui lui sont propres. On peut considérer l'Italie comme n'ayant encore à s'occuper pendant longtemps que des questions intérieures. Ce ne sont aussi que des questions de cette nature qui excitent en ce moment en Italie un certain émoi. Il y a d'abord l'affaire des élections générales, qui auront lieu au mois d'octobre, des tiraillemens ministériels et une crise de cabinet, le tapage que fait la circulaire adressée aux chefs de corps par le général Petitti. Ce dernier document a créé en Italie une sorte de conflit entre la presse et l'armée. Le ministre de la guerre, ému par les attaques dirigées par un journal contre les sévérités imputées à un colonel, s'est laissé aller à un mouvement de susceptibilité militaire, et a fait appel en termes un peu vifs à l'esprit de corps de l'armée. La circulaire ministérielle a été suivie de quelques manifestations militaires qui semblaient hostiles à la presse et de violentes récriminations des journaux du parti avancé. C'est un conflit regrettable où des deux côtés on peut avoir manqué de prudence et de modération, mais qu'il serait absurde de vouloir éterniser en l'envenimant. On peut adresser aux organes importans de la presse en Italie l'éloge que les Italiens ont mérité depuis leur émancipation : ils ont montré un véritable esprit politique. Nous espérons que l'esprit politique ne les abandonnera point en cette circonstance. C'est un des plus difficiles problèmes politiques des temps modernes que de faire vivre des institutions libres avec de grandes armées permanentes. Pour réussir dans cette conciliation de l'esprit militaire et de la liberté, il faut une adresse et un bonheur que la France elle-même n'a pas toujours possédés. L'Italie a besoin d'avoir une armée, et il n'y a pas d'armée sans esprit militaire. L'armée est la condition de l'indépendance future de l'Italie. Contre un retour offensif de l'Autriche, les journaux auraient malheureusement moins d'efficacité que des soldats et des officiers animés d'un vigoureux esprit militaire. La presse italienne doit donc respecter avec une patriotique sollicitude tout ce qui touche aux sentimens d'honneur et à l'esprit de discipline de l'armée. Les organes élevés de la presse comprennent cela en Italie, et ils ne consentiront point à soulever un funeste antagonisme entre les libertés, — qui sont la garantie intérieure, — et l'armée, — qui est la garantie extérieure de l'indépendance nationale. Peut-être cet incident eût-il excité une animosité moins vive si l'on n'eût été à la veille des élections, et si l'on n'eût cherché dans la circulaire du général Petitti une arme de parti. Nous ne pensons point que les élections qui vont avoir lieu puissent être pour l'Italie une épreuve difficile. Il n'y a eu parfois de dissentimens graves dans la péninsule qu'entre le parti d'action et le parti modéré, qu'on ferait mieux d'appeler le parti politique. Les chances du parti d'action n'ont jamais été bien grandes dans le corps électoral; l'immense majorité des électeurs italiens appartient au parti politique. La situation générale de l'Europe diminue encore aujourd'hui les chances du parti d'action, à qui les événemens font défaut. Au sein de la majorité des politiques, il n'y a point

de dissidences profondes, et on les a toujours vus dans les chambres se réunir avec un louable esprit de conduite toutes les fois qu'un intérêt vital de l'Italie était en jeu. Les divisions ne commencent que sur des questions secondaires, et les changemens ministériels dépendant des variations des situations personnelles n'altèrent point la suite de la politique générale. La retraite annoncée de M. Lanza, motivée, dit-on, par des dissentimens sur la nomination de deux secrétaires-généraux, nous paraît donc devoir être considérée, à la veille des élections, plutôt comme un contre-temps que comme l'éclat d'une crise ministérielle dangereuse. Personne en Italie ne regardait le ministère actuel, dont M. Lanza était le personnage politique important, comme pouvant avoir une longue existence. C'était un cabinet de transition, qui, sous la direction loyale du général Lamarmora, s'était chargé, après les tristes événemens de Turin, d'exécuter la convention du 15 septembre et d'opérer la translation de la capitale. Le ministère Lamarmora a honnêtement rempli cette mission patriotique. On voulait lui laisser faire les élections; mais on s'attendait à ne point le voir survivre à la réunion du prochain parlement. C'est un embarras sans doute qu'un ministre de l'intérieur se retire un mois avant les élections générales, mais ce n'est qu'un embarras. On nomme divers successeurs possibles de M. Lanza : M. Cantelli, ancien vice-président de la chambre des députés et actuellement préfet de Florence; M. Vigliani, préfet de Naples, ou M. Natoli, qui passerait du ministère de l'instruction publique à celui de l'intérieur. Dans tous les cas, le général Lamarmora paraît bien décidé à faire les élections, qui auront lieu dans les premiers jours d'octobre, et à convoquer la chambre pour le commencement de novembre.

Le projet de décentralisation élaboré à Nancy, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, et les nombreuses et remarquables adhésions données à cette étude par les principaux hommes politiques du pays commencent à occuper sérieusement l'attention publique. Il n'y a rien de plus simple et de plus digne d'applaudissement que l'œuvre modestement essayée par la réunion de Nancy. Quelques citoyens épris du bien public et dévoués au progrès politique de la France ont eu la pensée de faire sortir du vague cette idée de décentralisation caressée par tous ceux qui ont été frappés des obstacles que le développement de la liberté rencontre chez nous dans l'excès de la centralisation administrative. La France, depuis la révolution, cherche à fonder son gouvernement sur le système représentatif, c'est-à-dire à faire participer les citoyens par le mandat électoral au gouvernement du pays; elle cherche en un mot à se gouverner elle-même. Ce que l'esprit de nos institutions dérivées de la révolution française a voulu faire pour le gouvernement général, il l'a voulu faire aussi pour l'administration. Le pays a été divisé et subdivisé en groupes administratifs; à la tête de chaque groupe a été placé un agent du pouvoir central avec un organe représentatif formé par l'élection. Depuis la révolution française, les cadres du pouvoir et de ses agens et les cadres des assemblées représentatives

demeurant les mêmes, toute notre politique constitutionnelle a roulé sur deux points : sur le partage des attributions entre le pouvoir exécutif et les assemblées représentatives, et sur le système électoral d'après lequel ces assemblées devaient être formées. Nous le répétons, toute notre histoire constitutionnelle depuis soixante-dix ans a porté sur ces deux points, et chacune de nos révolutions secondaires n'a fait que déplacer la limite des attributions entre le pouvoir et les assemblées représentatives ou déplacer la limite du droit électoral. On peut considérer désormais un de ces points comme résolu et définitivement écarté du débat. La révolution de 1848 a fondé le suffrage universel, la lutte sur le droit électoral est terminée; mais il n'en est point de même du partage des attributions entre le pouvoir exécutif et les corps représentatifs nommés par le suffrage universel; ici la lutte continue, et s'il y a en France au point de vue constitutionnel un parti libéral et un parti qui n'est pas libéral, c'est qu'il y a un parti qui pense que les attributions des assemblées représentatives doivent être augmentées et un parti qui pense le contraire, un parti qui réclame le couronnement de l'édifice et un parti qui accepte l'édifice tel qu'il est. Ce qu'on peut appeler les malheurs de la liberté dans notre histoire depuis la révolution forme la série des restrictions qui ont été imposées à l'action des assemblées représentatives. Cette histoire nous apprend qu'à plusieurs reprises les assemblées représentatives ont succombé sous les empiétemens du pouvoir exécutif, et que cette défaite des assemblées a été la conséquence de l'inexpérience ou des défaillances des corps électoraux de qui elles émanaient, et qui ont manqué ou de l'intelligence ou de la force nécessaire pour les soutenir. Cette histoire nous apprend encore que tout pouvoir exécutif triomphant a trouvé dans l'organisation de ses agens le moyen assuré de composer les fantômes d'assemblées représentatives dont il avait besoin pour faire consacrer ses empiétemens. Cette longue expérience a donc démontré à tous ceux qui ont réfléchi sur la destinée politique de notre pays que la liberté ne serait fondée en France que lorsqu'on l'aurait fortement assise aux premiers degrés de la hiérarchie représentative en limitant à ces degrés mêmes, conformément aux intérêts de la liberté, le partage des attributions entre les agens du pouvoir exécutif et les assemblées destinées à représenter les groupes de la commune, de l'arrondissement, du département. C'est cette pensée d'étendre autant que possible, dans une mesure compatible avec les intérêts généraux du pays, l'action des citoyens et des assemblées qui les représentent dans la sphère de la commune, de l'arrondissement ou du canton, du département, — c'est cette pensée essentiellement libérale, inhérente aux principes de 1789, conforme aux constitutions votées par nos premières assemblées révolutionnaires, que l'on exprime par le mot de décentralisation, — mot impropre peut-être, parce que tout ce qui peut mêler davantage les citoyens à la délibération et à la direction de leurs affaires, tout ce qui peut leur apprendre à se gouverner

doit au contraire assurer et fortifier la centralisation morale et matérielle, la centralisation vivante du pays.

La question que nos volontaires de Nancy ont mise à l'étude et ont proposée à une enquête d'opinion est si conforme au progrès de la vie politique en France, aux traditions libérales, à l'idée de 1789, qu'elle ne pouvait être accueillie qu'avec une loyale sympathie par les libéraux démocrates auxquels elle était soumise. Pour notre compte, nous avions pensé que ce projet serait pris en considération par tous les organes des opinions libérales et n'était exposé qu'aux attaques de la presse officieuse. Nous nous étions trompés : le projet de Nancy a eu l'étrange fortune d'être rejeté sur une fausse étiquette du sac par une partie de la presse démocratique, à laquelle nous avions prêté jusqu'à présent plus d'ouverture d'esprit, plus d'intelligence politique, un zèle plus éclairé pour l'éducation de notre pays. Les écrivains dont nous parlons ont traité, à ce propos, avec un sans-façon plaisant les représentans de la démocratie libérale qui ont adhéré au projet de Nancy. Ces démocrates égarés ont manqué, suivant leurs censeurs, à la vraie tradition révolutionnaire, ils n'ont pas compris ce qu'ils faisaient, ils ont été dupes d'un malentendu, et ont côtoyé la trahison parce que les idées pratiques et désintéressées qu'ils ont approuvées ont eu la mauvaise chance de ne pas déplaire à M. de Montalembert et à M. de Falloux ! Là-dessus on a ressuscité le souvenir de nos vieilles luttes révolutionnaires; on a fulminé l'anathème contre les néo-fédéralistes, on a dénoncé les décentralisateurs comme ceux qui fraient la voie aux restaurations. Ç'a été un émoi, un bruit, ce que les Irlandais appellent un *row*. Ce qui rend cette excommunication plus amusante qu'irritante, c'est qu'elle tombe sur des esprits éminens qui sont l'honneur et l'action vivante du libéralisme démocratique de notre époque, sur des penseurs élevés et désintéressés tels que MM. Vacherot et Jules Simon, sur des hommes jeunes et zélés tels que MM. Lanfrey, Ferry, Hérold; nous ne nommons point MM. Jules Favre, Pelletan et les autres. Nous croyons n'être pas plus suspects de tendresse que les écrivains auxquels nous faisons allusion pour la politique de MM. de Montalembert et de Falloux, et parce que ces messieurs penseront comme nous sur les excès de la centralisation en France, nous ne nous préparons point à penser comme eux sur les avantages de la centralisation catholique à Rome. Nous ne saisissons point le rapport qui peut exister entre des décentralisateurs et des artisans de restaurations. Cette horreur des restaurations ne sied d'ailleurs à personne en France. Des restaurations, tout le monde en a fait, et après la restauration de la république nous avons celle de l'empire. Nous éprouvons pour notre part une sincère sympathie pour tous ceux qui se réclament de la révolution française, même lorsqu'ils nous paraissent se tromper; mais nous avertissons ceux qui cherchent à la centralisation une origine conventionnelle et qui oublient qu'elle date de la consti-

tution consulaire, que parmi les vieilles choses qu'on peut avoir la fantaisie de restaurer celle qui a le moins de chance de plaire à la France de l'avenir est la résurrection du jacobinisme mâtiné d'absolutisme.

Jacobinisme à part, nous ne pensons point que ceux qui se sont intéressés aux travaux intellectuels et à l'élaboration des systèmes politiques de notre époque puissent laisser passer sans un témoignage de regret la mort récente de M. Buchez. Quand on étudiera avec calme les variations de la pensée française à notre époque, on ne s'arrêtera point sans une sympathie respectueuse devant les images de ces curieux chercheurs de notre temps parmi lesquels M. Buchez a occupé un rang distingué. Il y a eu un moment singulier dans notre siècle où de belles âmes ont apporté une sorte de flamme religieuse dans la poursuite de la vérité politique. Il y a eu de nos jours des hommes qui ont été des chercheurs désintéressés et dévoués de vérités morales et sociales. M. Buchez a été de ceux-là. Il avait été, avec son ami Bazard, un des fondateurs du carbonarisme en France. Il fut ensuite frappé du *nouveau christianisme* de Saint-Simon. Plus tard, les tendances morales de la doctrine saint-simonienne le rebutèrent; la réhabilitation de la chair répugnait à cette âme austère. Alors deux attractions s'emparèrent de son esprit : le christianisme et la révolution française. La démocratie évangélique et la ferveur épurée du génie révolutionnaire lui parurent se réconcilier. Il s'habitua bientôt à regarder la révolution française comme la réalisation du christianisme en politique. Ce travail d'idées, qui a fait depuis bien du chemin, était accompli et exposé par lui plusieurs années avant que M. de Lamennais en donnât la formule éclatante et populaire dans les *Paroles d'un croyant*. Ce zèle touchant de la vérité, ce génie de charité politique, allèrent sans doute se heurter à bien des erreurs; mais peu importe : il y avait là une noble droiture de conscience, un admirable désintéressement, et en apprenant la mort de l'ancien président de la constituante, nous nous rappelions avec émotion le temps où au collége nous nous cotisions pour souscrire entre camarades un abonnement au journal de M. Buchez, *l'Européen*.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LA CHAMBRE DES COMMUNES D'APRÈS UNE STATISTIQUE ANGLAISE (1).

Tout récemment, l'attention publique se portait vers les élections anglaises et les agitations qui en sont inséparables. Dans la plupart des bourgs et dans plusieurs comtés, le débat électoral a roulé sur la réforme parle-

(1) *Tableaux de la distribution actuelle de la chambre des communes en Angleterre par comtés, villes et bourgs* (*equitable Distribution of members of parliament*, etc.), par David Chadwick, 1859-1865.

mentaire; les candidats ont dû fournir à ce sujet des explications précises et dans beaucoup de cas prendre des engagemens. Les incidens politiques qui avaient servi de prétexte à un atermoiement n'existent plus; en Europe, les difficultés graves ont disparu, et les chancelleries n'échangent que des notes insignifiantes depuis le triste abandon de la Pologne et du Danemark. En Amérique, la guerre civile a heureusement cessé, et les susceptibilités de puissance à puissance y sont contenues par les ruines à réparer. L'Inde est florissante et tranquille; ses finances, grâce au coton, n'ont jamais été sur un meilleur pied. Dégagée des soucis extérieurs, l'Angleterre a donc une heure de pleine trêve pour réfléchir à son mécanisme constitutif et y apporter telles modifications qu'il lui conviendra avec une entière liberté d'esprit.

Les partis, sur cette question de réforme parlementaire, sont tous liés par des promesses dont il leur serait bien difficile de se dégager. Ni lord Derby ni lord Russell n'en ont contesté la nécessité; tous deux ont déclaré à diverses reprises qu'ils avaient leurs plans et qu'ils en saisiraient les communes dès que l'opinion publique s'y montrerait moins indifférente. M. Bright a aussi le sien, et l'a introduit dans le parlement par voie de motion. Entre ces plans connus ou inconnus, il y a nécessairement de grandes distances; mais le mot de réforme leur est commun, et c'est déjà beaucoup. Il s'agit toujours d'avancer plus ou moins, de porter la hache dans des priviléges caducs d'où la vie se retire pour faire place à des droits plus légitimes et doués de plus de vie. Une répartition plus équitable des siéges au parlement, telle est la formule qui prévaut à travers des modes variés et des intentions qui ne sont pas toutes sincères. On convient d'ailleurs qu'avec les déplacemens de la richesse et de l'activité la représentation du pays ne peut pas rester seule immobile. Il semble qu'il est temps d'agir ou du moins de préparer le terrain pour l'action. La chambre qui vient d'être être nommée serait ainsi appelée à abréger elle-même l'exercice de ses pouvoirs par un changement dans les conditions de son mandat, et à ouvrir aux institutions en vigueur un lit plus large et mieux approprié au temps où nous vivons.

Cette circonstance ajoute un intérêt de plus à une épreuve qui est toujours critique. Aussi les projets ne manquent-ils pas. Nous avons sous les yeux celui de M. David Chadwick, nous verrons bientôt en quoi il consiste; mais ce qu'il a de plus précieux pour nous, ce sont des tableaux très exacts de la composition de la chambre des communes, rapprochée du chiffre de la population et de celui du revenu territorial. On voit ainsi d'un coup d'œil les disparates qui régnent dans la distribution des siéges et les inégalités qui de comté à bourg et de bourg à ville altèrent l'équilibre du droit de suffrage. C'est le legs des anciens temps qui s'en va lambeau par lambeau, mais qui n'en demeure pas moins le canevas sur lequel toutes les réformes s'opèrent.

L'acte de 1832 avait porté à ce régime des atteintes profondes qu'il est bon

de rappeler. Il avait enlevé leurs franchises, c'est-à-dire la disposition d'un siége, à 56 bourgs d'une population de 1,200 à 3,961 âmes, réduit 30 autres bourgs entre 2,525 et 8,915 âmes à un siége au lieu de deux, et un bourg de 7,700 âmes à deux siéges au lieu de quatre. En même temps il avait investi 22 bourgs nouveaux, entre 23,129 et 359,864 âmes, du droit de nommer deux membres au parlement, et 26 bourgs, entre 10,339 et 40,786 âmes, du droit de nommer un membre. Même remaniement dans les comtés : l'un d'eux, le Yorkshire, avait à disposer de six siéges au lieu de deux; 26 comtés, de quatre au lieu de deux; 7 comtés, de trois au lieu de deux; 1 comté, de deux au lieu d'un. Enfin un siége nouveau était créé pour l'île de Wight. En plus ou en moins, il y avait, dans cette nouvelle répartition, 172 modifications fondamentales. Le nombre total des siéges restait le même, — 658 après comme avant.

Voici trente-trois ans que cet acte de 1832 est en vigueur, et la chambre des communes de 1865 a été nommée d'après les règles qu'il a prescrites. Jusqu'à quel point cette façon d'opérer répond-elle au chiffre de la population et à l'état des fortunes? Le tableau suivant va l'indiquer.

	NOMBRE des membres du parlement.	POPULATION d'après le recensement de 1851.	NOMBRE des électeurs légaux.	REVENU territorial.
		Comtés.		
Angleterre et pays de Galles...	159	10,495,930	506,654	60,564,288 l. st.
Écosse.	30	1,726,620	50,403	7,937,063
Irlande	64	5,960,109	149,354	9,825,190
	253	18,182,659	706,411	78,326,541 l. st.
		Bourgs et villes.		
Angleterre et pays de Galles...	337	7,443,822	435,604	42,898,247 l. st.
Écosse.	23	1,136,122	49,668	4,636,715
Irlande	41	878,430	29,633	2,089,191
	401	9,458,374	514,905	49,624,153 l. st.
		Total des comtés, bourgs et villes.		
Angleterre et pays de Galles...	496	17,939,752	942,258	103,462,535 l. st.
Écosse.	53	2,862,742	100,071	12,573,778
Irlande.	105	6,838,539	178,987	11,914,381
	654 (1)	27,641,033	1,221,316	127,950,694 l. st.

Dans un second tableau, M. David Chadwick dégage le sens du premier et fixe par le calcul le nombre moyen de population, de revenu territorial et de votans légaux, ou, comme nous disions autrefois en France, de censitaires que représente chaque membre de la chambre des communes. L'unité du second tableau que nous offre M. Chadwick est donc le siége

(1) Sudbury (deux membres) et Saint-Albans (deux membres) ont perdu leur franchise depuis l'acte de 1832. Quatre siéges restent donc vacans.

au parlement; les autres quantités qui se rapportent à la population, au revenu et au vote démontrent l'irrégularité des proportions actuelles.

	RAPPORT de 1 membre du parlement au chiffre de la population.	RAPPORT de 1 membre du parlement au chiffre des électeurs légaux.	RAPPORT de 1 membre du parlement au chiffre du revenu territorial.
Comtés.			liv. st.
Angleterre et pays de Galles.....	66,012	3,186	380,907
Écosse........................	57,554	1,680	264,568
Irlande.......................	93,126	2,333	153,518
Moyenne............	71,828	2,792	309,591
Bourgs et villes.			
Angleterre et pays de Galles.....	22,028	1,292	127,294
Écosse........................	49,396	2,159	201,596
Irlande.......................	21,425	722	50,955
Moyenne............	23,586	1,284	123,751
Total des comtés, bourgs et villes.			
Angleterre et pays de Galles.....	36,168	1,899	208,593
Écosse........................	54,014	1,888	237,241
Irlande.......................	65,128	1,704	113,470
Moyenne............	42,264	1,867	195,643

Les inégalités de proportions contenues dans ce tableau se signalent d'elles-mêmes. Il n'y a d'accord pour les nombres ni entre les trois parties du royaume, ni entre les comtés, les bourgs et les villes, pris collectivement ou séparément; ce ne sont que des chiffres de hasard, sans concordance, et qui ne relèvent d'aucune règle uniforme.

La représentation moyenne de chaque membre de comté est :	Population.	Revenu territorial.
En Angleterre....................................	66,000	380,000 l. st.
En Écosse..	57,000	264,000
En Irlande.......................................	93,000	153,000
La représentation moyenne de chaque membre de bourg ou de ville est :		
En Angleterre....................................	22,000	127,000
En Écosse..	49,000	201,000
En Irlande.......................................	21,000	50,000
La représentation moyenne de chaque membre portant sur la totalité de la chambre des communes est...	42,000	195,000

Ces chiffres exposés, M. David Chadwick se demande s'il y a un motif vraiment valable pour que la représentation du comté ne dérive pas du même principe et ne soit pas placée sur le même pied que celle du bourg. Pour remédier à cette inégalité comme à tant d'autres qu'il signale, et dont se préoccupent les personnes en quête de réformes, il propose un plan des plus simples. Il voudrait que le droit d'élire un membre au parlement résultât d'une prescription fixe et uniforme, qui serait 10,000 âmes de population et 50,000 livres sterling de revenu territorial ou immobilier, en y compre-

nant les terres, les maisons, les ateliers, les chemins de fer, les canaux, en un mot tout ce qui est assujetti à une taxe foncière. Il fournit à l'appui une échelle de proportion jusqu'à 500,000 âmes de population et 5 millions de revenu, lesquels permettraient de disposer de six siéges. Au-dessous du premier de ces termes (10,000 âmes et 50,000 livres de revenu), le droit s'éteindrait; au-dessus du second (500,000 âmes et 5 millions de livres), ce droit ne pourrait dépasser sept siéges, qui seraient la limite des grandes agglomérations. Sur cette base, M. Chadwick a fait le calcul des modifications que son procédé entraînerait, et il arrive à 205 retranchemens sur la composition de la chambre actuelle, dont 175 pour l'Angleterre et le pays de Galles, 3 pour l'Écosse et 25 pour l'Irlande. Ces vides seraient comblés par un renfort équivalent de 205 membres, renfort qui serait obtenu si l'on ajoutait 133 nouveaux siéges aux anciens siéges des comtés, 60 aux bourgs ayant déjà qualité pour élire, et si l'on créait 12 siéges en faveur de bourgs qui n'ont pas aujourd'hui de représentation.

Dans ces conditions, la réforme indiquée comprendrait 410 changemens, c'est-à-dire plus du double des changemens réalisés en 1832. Il est douteux que le parlement se prête désormais à de telles coupes réglées. Il est moins probable encore qu'il consente à asseoir la représentation sur des bases numériques qui seraient invariables, et ne tiendraient compte que de la population et du revenu en faisant abstraction de la qualité des hommes. La simplification d'ailleurs ne serait qu'apparente; on ne coupe pas facilement en cases de damier un pays qui a des divisions déjà faites, et qu'on s'accorde à respecter. Certains priviléges résisteraient, ceux d'Oxford et de Cambridge entre autres, qui, avec quelques milliers de docteurs et maîtres ès arts réunis en comité électoral, envoient quatre membres au parlement. Le moyen imaginé par M. Chadwick est donc condamné d'avance; il pèche par excès d'équilibre. Celui de M. Bright a une tout autre autorité, et pourtant il n'a réuni dans la chambre des communes qu'un nombre très limité de voix. M. Bright n'a pas procédé mathématiquement; il a étudié un à un les comtés, les bourgs et les villes, et les a un peu arbitrairement réduits ou relevés dans leurs attributions respectives. Tandis que M. Chadwick s'attache à donner plus de poids aux comtés dans la balance des forces, c'est vers les grandes villes et les centres populeux que M. Bright incline plus volontiers. Pour n'en citer que deux exemples, il porte à 38 membres le contingent des villes et bourgs du Lancastre, au lieu de 22 membres, qui sont le chiffre actuel, et réclame 28 membres en place de 12 pour les paroisses du Middlesex qui font partie de l'agglomération de Londres. La combinaison n'est plus numérique, elle est ouvertement politique, et M. Bright ne s'en cache pas; il entend fortifier son parti et affaiblir ses adversaires. C'est au nom des radicaux qu'il parle, ce sont les élémens favorables aux radicaux qu'il enrégimente et cherche à mettre en ligne pour un combat d'influences. Quand la réforme sera vraiment mûre, les conservateurs et les whigs feront le même calcul et déploieront le

même zèle pour la défense de leurs commettans. Chacun plaidera pour son comté, son bourg ou sa ville; sur tout détail, les positions comme les opinions seront en jeu. Pour les individus, il y va de leurs siéges; pour les partis, de la puissance.

De toute façon, ce remaniement sera le premier et le principal objet de la réforme parlementaire, si on l'entreprend. Il faut ajouter qu'une chambre une fois nommée en perd volontiers le goût; elle aime mieux durer que se congédier de ses propres mains. Celle dont les pouvoirs viennent d'expirer en est la preuve; elle s'est séparée sans avoir fait un effort proportionné aux engagemens pris. L'élan de 1832 ne s'est pas reproduit; il est vrai que les circonstances ne sont plus les mêmes. Le scandale était alors flagrant. Quelques bourgs ne comptaient que 13, 12, 8 électeurs; deux, Gatton et Old Sarum, n'en avaient qu'un. Dans les villes, les choix appartenaient aux maires et aux aldermen assistés de quelques bourgeois au nombre de 12 ou 16. Lord Grey avait pu dire en pleine chambre que la majorité, alors de 330 membres, était le produit de 15,000 suffrages, et lord John Russell ajoutait, en défiant les démentis, que 7 pairs faisaient arriver sur les bancs des communes 63 de leurs créatures. Aujourd'hui l'abus est moins criant et n'a plus cet excès d'impudeur. Il ne s'agirait que de faire un triage dans les bourgs et les villes dont la population flotte entre 3,000 et 8,000 âmes, et qui disposent encore d'un ou de plusieurs siéges. C'est une besogne de détail, presque nominative, délicate par conséquent. Il n'en est pas moins urgent qu'elle s'achève. On ne peut pas toujours se couvrir du motif, assurément fondé, que la représentation actuelle, telle qu'elle est, réfléchit avec assez d'exactitude les opinions sensées du pays et les intérêts démontrés de toutes les classes. Ce fait ne prouverait qu'une chose, c'est que les hommes valent mieux que le mécanisme d'où ils procèdent. Il y a d'ailleurs des ombres au tableau, ce sont les actes de corruption et l'achat direct ou indirect des suffrages. Dans un pays scrupuleux à beaucoup d'égards, on s'étonne que de telles traditions persistent, et que tant de membres des communes se résignent, pour atteindre leurs siéges, à passer par ce marchepied déshonoré. C'est dans les petits bourgs, ceux qu'on nommait des bourgs pourris, que la contagion est née. Tout bourg qu'on raie de cette catégorie est un foyer d'infection de moins. A mesure que les nombres s'élèvent, les entreprises sur les consciences sont plus coûteuses, et par suite deviennent plus rares. Les bons exemples feront le reste, et il est opportun de rappeler celui qu'a donné M. John Stuart Mill. Sur l'offre qui lui avait été faite d'une candidature dans l'une des circonscriptions de Londres, il n'a consenti qu'à la condition d'être affranchi des servitudes et des charges qui enlèvent à un mandat son caractère le plus précieux, le mouvement libre et spontané des mandataires. Cette hardiesse l'a bien servi, et la voie est ouverte à ceux qui voudront, au prix de quelques risques, concourir à cette révolution morale.

Cette nécessité d'augmenter les nombres des votans pour diminuer les

vénalités est le grand argument des radicaux et de la fraction des whigs qui s'en rapproche par les opinions. A leurs yeux, il n'y a qu'un moyen sûr d'y aboutir, c'est l'élargissement des cadres électoraux. Le royaume-uni ne compte que 1,221,000 électeurs, qui font une assez médiocre figure auprès des 10 millions qui couvrent nos listes. Nous avons à peu près 1 électeur pour 4 habitans; les Anglais n'en ont qu'un sur 23 : ils ne seront à notre niveau que lorsqu'ils auront 7 millions d'électeurs. Comme on le voit, les distances sont grandes. Les conditions de l'électorat sont pourtant assez larges chez nos voisins; on y peut arriver de diverses manières. Tous les anciens francs-tenanciers qui jouissent d'un revenu annuel de 40 shillings sont inscrits de droit; c'est un legs de la conquête normande que l'acte de 1832 a respecté. Il existe aussi une clause connue sous le nom de clause Chandos, qui confère le droit d'élire à tout citoyen justifiant qu'il est propriétaire d'une maison ou d'un bien valant 40 livres sterling. Ces deux catégories relèvent de l'ancienne coutume, qui n'est guère applicable qu'aux élections de comtés. Pour les bourgs et les villes, la formalité se réduit à une clause très simple. Est électeur tout propriétaire ou locataire d'une maison ou partie de maison qui représente 10 livres sterling de loyer. Le droit est donc inhérent à un certain minimum de valeur locative. C'est là-dessus que le débat peut se rouvrir. Cette base est-elle la meilleure, ou bien convient-il de lui en substituer une autre, par exemple les taxes auxquelles toutes les classes de la communauté sont assujetties, et qui feraient descendre le droit d'élire dans des masses plus profondes? Il y a plusieurs projets dans ce sens; il y en a d'autres qui, en conservant le loyer comme étalon, abaissent de quelques livres sterling le minimum de quotité exigé par la loi actuelle. De ces projets prématurés il n'y a rien à conclure; de tels actes ne sont sérieux que quand ils prennent une forme régulière et se produisent sous la responsabilité du gouvernement ou des grands partis : nous les verrons à l'œuvre; mais on peut prévoir d'avance que le droit d'élection, quoi qu'il arrive, sera placé où il doit l'être pour être exercé avec discernement. Les portes ne seront pas ouvertes sans mesure ni réserve. L'Angleterre attache au suffrage politique un certain prix et n'est pas d'humeur à le jeter à tous les vents; elle ne jouera pas sur un coup de dés, comme de bien des côtés on l'y invite, l'économie entière d'un régime d'où elle a tiré une bonne partie de sa grandeur.

LOUIS REYBAUD.

RECHERCHES NOUVELLES SUR LE SYSTÈME PÉNITENTIAIRE (1).

Lorsque nous disions récemment dans la *Revue* (2) que tout semblait annoncer le réveil de la question pénitentiaire, nous étions loin de penser qu'à l'instant même, et comme par enchantement, cette question allait

(1) *Observations sur le système pénitentiaire*, par M. N. Alfaro, envoyé par le gouvernement espagnol (1862-1864) en mission scientifique à Londres et à Paris.

(2) Du 1er juin.

être ravivée et rajeunie. Chacun sait d'où lui vient cette bonne fortune, simple et rapide effet d'un premier mouvement d'une grâce et d'nue bonté d'autant plus souveraines qu'il s'agissait de la population si intéressante des jeunes enfans détenus. Rien de mieux assurément, rien de plus heureux; il nous sera cependant bien permis de dire que c'est surtout aux amis de la réforme pénitentiaire qu'il appartient de s'en réjouir. Ils savent en effet, et de vieille date, qu'autant ils ont à redouter l'indifférence et l'oubli, autant ils sont autorisés à beaucoup attendre de l'examen et de la discussion. C'est là qu'est en définitive leur force véritable. N'est-ce pas ainsi que, quand il s'est agi de montrer tout d'abord le vice incurable et l'insuffisance avérée des modes actuels de répression, la discussion a fini par exercer un tel empire qu'après de trop longues incertitudes on peut affirmer que l'unanimité s'est faite? N'oublions pas cependant, pour être juste, que nul autre sur ce point n'a mené la démonstration aussi vaillamment que M. le conseiller Bonneville, particulièrement dans son dernier ouvrage sur l'amélioration de la loi criminelle (1). Toutefois, lorsque, ce premier point vidé, on dut songer à déterminer quel était entre les divers systèmes celui qui pouvait le plus efficacement agir au point de vue de l'intimidation préventive et de l'amendement moral des détenus, les avis furent longtemps partagés. Dès lors, comme il arrive à peu près toujours en pareil cas, on en vint à essayer de nombreuses combinaisons mixtes ou intermédiaires, participant à la fois de la détention en commun et de l'isolement. Ces tentatives, il faut le dire, ne furent pas heureuses : aussi, après cette première phase de doute et d'hésitation, très laborieusement traversée, fut-on conduit, irrésistiblement en quelque sorte, à chercher dans la détention cellulaire un refuge contre des tâtonnemens sans résultat et des expériences en somme fort malencontreuses.

C'était donc un pas en avant; on en retrouve partout la trace, mais on ne la rencontre nulle part aussi profonde et aussi vive que dans les délibérations de la grande assemblée de 1857 qui s'appela depuis le « congrès de Francfort. » On y vit accourir de tous les pays civilisés, et en très

(1) En parlant de cet ouvrage dans la *Revue* du 1er juin, je signalais l'abolition des circonstances atténuantes facultatives comme l'un des moyens les plus expédiens de réforme proposés par l'auteur; il est vrai cependant que mon affirmation sur ce point a pu d'abord paraître trop absolue. M. Bonneville croit utile (je reproduis son observation), non d'abolir le droit conféré aux juges et aux jurés par l'article 463 du code pénal, mais de le soumettre à une simple réglementation. Rien de plus vrai. C'est ainsi d'ailleurs que je l'entendais moi-même lorsque j'ajoutais, quelques pages plus loin, que, lorsque M. Bonneville se rapprochait davantage de la difficulté, il en revenait à la simple réglementation des circonstances atténuantes, et que peut-être même n'en regarderait-il finalement l'abolition comme utile qu'envers les récidivistes. Il me semble que dans ces termes le malentendu aurait bien pu être sans grande conséquence pour tout lecteur un peu attentif. Quoi qu'il en soit, je me réjouis de l'occasion qui m'est donnée de reconnaître avec le plus sincère et le plus cordial empressement que, même pour le travail qui a suscité l'observation de M. le conseiller Bonneville, rien ne m'a été plus utile et plus profitable que son ouvrage.

grand nombre (quatre-vingts au moins), les hommes les plus compétens : des membres de diverses assemblées représentatives, des magistrats éminens, de hauts fonctionnaires de l'ordre administratif, des directeurs ou employés supérieurs des prisons, des médecins spécialistes, des aumôniers appartenant à toutes les communions chrétiennes. L'assemblée fut présidée par M. Mittermayer, sans contredit l'une des gloires de l'Allemagne : elle se prononça énergiquement en faveur du régime cellulaire. Un trait qu'il est bon de noter, c'est que l'illustre président du congrès, jusque-là l'adversaire du système de Philadelphie, en devint à Francfort le défenseur ardent et convaincu. Le principe semblait conquis sans retour : il ne s'agissait plus que de l'application; aussi est-ce de ce côté que se tournèrent très vivement les esprits. M. Mittermayer fut un des premiers à entrer dans cette voie, et immédiatement après le congrès de Franfort il publia un écrit très remarquable où il résumait en douze points les conditions que doit réunir une bonne prison cellulaire.

Bien avant cette époque, le vénérable président de la société néerlandaise pour l'amélioration des prisonniers, M. W.-H. Suringar, annonçait, dans un discours qui eut un grand retentissement, que les régens de la prison d'état à Leeuwarde avaient reconnu unanimement, à la suite de vingt ans d'études, qu'il y avait lieu de préférer le régime de l'isolement. Depuis, et en 1860, il exprimait encore sa conviction avec un redoublement d'énergie dans un écrit où le système cellulaire est considéré à tous les points de vue et apprécié par chacun de ses effets. Avec M. Suringar, nous sommes cependant, qu'on y songe bien, en Hollande, pays de bon sens et d'honnêteté proverbiale, où l'on ne se paie pas de mots, où les chimères et les visions fantastiques n'ont jamais, dit-on, beaucoup hanté les esprits. C'est encore de ce pays que nous viennent ces paroles écrites d'hier dans l'avant-propos de la traduction française du discours de M. Suringar par M. Camille Ramperti, ancien consul-général de Hollande à Milan, esprit très sérieux et depuis longtemps préoccupé de la question. « Quatorze ans se sont écoulés depuis que ce discours a été prononcé; beaucoup de bien a été acquis et obtenu depuis dans de nombreuses conférences et délibérations. L'échange des diverses opinions touchant le meilleur système pénitentiaire a été fréquent, et le résultat d'une haute importance, c'est la conviction presque unanime qu'au *système cellulaire pur* doit décidément être accordée la préférence. »

Tandis que le mouvement de la réforme s'accréditait ainsi dans le nord, le midi ne pouvait y demeurer à son tour absolument étranger. Le livre d'un observateur compétent et zélé du régime des prisons dans divers pays de l'Europe, M. N. d'Alfaro, en est un curieux témoignage, et certes ce fut une bonne inspiration du gouvernement espagnol que de lui confier cette grave étude. Du moins peut-on dire, et ce ne sera pas un faible éloge, que M. d'Alfaro l'a entreprise et accomplie sans parti-pris, avec un profond désintéressement d'esprit et le plus sincère amour de la vérité. On

voit bien qu'il n'a eu d'autre préoccupation que celle de la difficulté de la tâche et de la responsabilité qu'elle comporte. Du commencement à la fin, le problème n'a pas cessé un moment d'être présent à sa pensée avec ses plus légitimes et ses plus sérieuses exigences. Pour lui comme pour tous ceux qui veulent y bien regarder, ce problème se résume dans les termes suivans : d'une part, il faut réduire de plus en plus le nombre des crimes et des délits; d'autre part, il faut rendre les condamnés à la liberté dans des conditions telles que la peine subie constitue préventivement un obstacle véritable à de nouveaux méfaits, si même elle n'est point par sa nature et ses effets le principe et, dans une certaine mesure, le gage du retour au bien.

Voilà bien la question posée on ne peut plus correctement. Pour chercher la vraie solution, M. d'Alfaro a vu de près tous les établissemens pénitenciers, particulièrement en Suisse, en Allemagne, en Angleterre et en France : il a examiné tous les systèmes, il a étudié toutes les hypothèses, et c'est après ce grand et long travail qu'il conclut, dans sa plus intime conviction, pour la détention cellulaire. A l'égard des simples prévenus, sa conclusion est péremptoire et absolue : dans ce cas, la détention en commun serait, à ses yeux, un odieux oubli de la protection qui leur est due. Quant aux condamnés, il admet également la détention cellulaire, — à deux exceptions près cependant. Il suppose d'abord que, dans ce régime, la surveillance intérieure, combinée avec l'action du patronage, pourrait, dans beaucoup de cas, permettre la concession plus ou moins prompte de la liberté provisoire en faveur de ceux qui en seraient jugés dignes, sauf leur réintégration s'ils trompaient ces espérances : ce serait là une première exception. La seconde serait celle-ci : lorsqu'il s'agirait des peines à perpétuité ou d'une très longue durée, les condamnés jusque-là les plus endurcis et les plus dangereux pourraient être non pas rendus, même provisoirement, à la liberté sur le sol continental, mais admis au bénéfice de la transportation coloniale, et encore dans le cas seulement où leur mauvaise nature semblerait soit modifiée et vaincue par la rude épreuve de la cellule, soit amollie par ses influences régénératrices.

C'est ici que commence à poindre, à travers ces premières indications du régime de la cellule, la notion trop peu aperçue ou très imparfaitement appréciée de la réduction notable, sous ce régime, de la durée de la détention : cette réduction en est cependant le corollaire obligé et comme le couronnement. M. d'Alfaro ne s'y est pas trompé : aussi insiste-t-il beaucoup, et en toute occasion, sur cette circonstance essentielle et vraiment fondamentale, essentielle surtout en ce sens qu'elle tend directement à ramener à des conditions vraiment peu inquiétantes cette éternelle objection que ce régime aurait pour résultat de ruiner la santé de ceux qui y sont soumis, ou tout au moins d'altérer profondément leurs facultés intellectuelles. Ce n'est pas que M. d'Alfaro néglige pour cela de rechercher, même en l'état actuel des choses, ce qu'il peut y avoir de vérité dans cette

objection. Eh bien! envisagée de la sorte, elle a si peu de consistance qu'il n'hésite pas à déclarer, après le plus mûr examen, que, sous ce rapport, le régime de la cellule peut, en ce moment et sans l'ombre de désavantage, soutenir la comparaison avec les autres systèmes. Que serait-ce donc lorsque ce régime, assis enfin sur ses véritables bases, aurait été successivement doté des diverses améliorations qu'il comporte? N'est-ce pas ici le lieu de faire remarquer que depuis un demi-siècle les anciens modes de répression ont reçu des modifications de toute nature pour lesquelles rien n'a été épargné, tandis que le système cellulaire, ballotté entre des essais incomplets tour à tour repris et abandonnés, n'a jamais été l'objet d'une expérience sérieuse? Et de ceci il y a plusieurs raisons, très justement relevées par M. d'Alfaro. Il importe d'en dire quelques mots.

La première, c'est qu'à l'apparition de ce système les esprits, soit ignorance, soit surprise profonde, n'en envisagèrent le trait principal, l'isolement, qu'avec une sorte de terreur. Aussi, sur cette première impression et sans autre examen, se hâtèrent-ils de le rejeter; puis bientôt on se prit à croire que l'on pourrait suffire à tout, moyennant les combinaisons mixtes ou intermédiaires dont nous avons parlé tout à l'heure : il fallait donc aller au bout de cette autre déception. Peut-être aussi alors, comme encore aujourd'hui, aurait-on difficilement trouvé dans le commun des âmes et des caractères une suffisante énergie pour envisager, humainement sans doute, mais froidement et sans sourciller, la nature même du devoir à remplir. Grande et rare qualité en effet que celle-ci, plus rare peut-être de jour en jour! — Comment se flatter d'ailleurs que de prime abord, et à l'origine précisément de l'une des questions les plus ardues de l'ordre social, on aurait l'heureuse fortune de rencontrer, parmi ceux qui administrent ou gouvernent, un de ces esprits à la fois compréhensifs, lumineux et méthodiques qui, après avoir résolûment admis le principe même du système et en avoir saisi l'ensemble et les traits principaux, saurait et voudrait entrer dans l'examen détaillé des moyens d'exécution? Cela ne se voit guère, et dans tous les cas, ici du moins, ne s'est pas encore vu.

Peut-on s'étonner maintenant que le système cellulaire, pressé entre tant d'obstacles et de difficultés, n'ait pas réussi à frayer sa voie? et ne doit-on pas admirer au contraire comment il a pu encore, et malgré tout, conserver tant de puissance et de vitalité? C'est que sans doute il a eu pour lui le temps et l'expérience; c'est que de plus, sous l'impulsion directe et impérieuse de l'intérêt social, qui domine ici tous les systèmes, les âmes se sont retrempées, les esprits se sont raffermis, et que, de proche en proche, le vrai même des choses, dégagé enfin des idées préconçues qui trop longtemps l'avaient obscurci, a fini par se montrer sous un jour plus vif. Peut-être aussi convient-il de dire que ce n'est pas absolument en vain que les amis de la réforme pénitentiaire sont restés inébranlables dans leur foi, et qu'ils n'ont pas cessé un seul jour de multiplier leurs efforts. Il est bien rare en effet qu'un zèle aussi pur et aussi persévérant ne

soit pas bien près de la vérité, et que même il n'aide pas un peu à ses progrès et à son triomphe. S. AYLIES.

LA SŒUR DE HENRI IV (1).

Les ressources innombrables que présente l'étude du XVIe siècle sont encore loin d'être épuisées. C'est une mine féconde qui ne saurait être trop exploitée aussi bien par les arts que par l'esprit de critique et d'investigation de la science moderne. Déjà quelques œuvres remarquables ont montré les trésors qu'on peut retirer de pareils travaux. M. Mérimée dans sa *Chronique sous Charles IX*, M. Vitet dans ses *Scènes de la Ligue*, ont mis en pleine lumière le côté pittoresque de ce temps, qui aurait été digne d'inspirer un Shakspeare. Un grand musicien en a rendu par la puissance des sons les contrastes et la poésie. Les romanciers, moins heureux, ont exagéré la peinture de ces mœurs si curieuses. Au lieu d'imiter Walter Scott, qui ne prend à l'histoire que le cadre et l'esprit du temps où se passe l'action, ils se sont emparés des personnages historiques eux-mêmes, et en surchargeant les couleurs, en grossissant les vices et les crimes d'un siècle déjà si vicieux et si criminel, ils ont dépassé le but et altéré non-seulement la vérité, mais même la vraisemblance.

A quoi bon d'ailleurs le roman, quand l'histoire est déjà si riche en incidens, en péripéties de tout genre, quand, pour donner aux récits l'intérêt le plus pathétique, il suffit de remonter aux sources, quand il reste tant de portraits à tracer, tant de vieilles chroniques à faire revivre? Ne serait-il pas à désirer, par exemple, que M. Cousin eût des émules, et que la vie des femmes des guerres de religion fût aussi bien décrite que celle des femmes de la fronde? Ce ne sont pas les matériaux qui manquent. Ce qu'il faut, c'est la patience de l'investigation. « Je me suis cent fois étonné et émerveillé, dit Brantôme, de tant de bons écrivains que nous avons vus de notre temps en France, qu'ils n'aient été curieux de faire quelque beau recueil de la vie et gestes de la reine-mère, Catherine de Médicis, puisqu'elle en a produit d'amples matières, et taillé bien de la besogne, si jamais reine en tailla. » Cette judicieuse réflexion de Brantôme n'a rien perdu aujourd'hui de son opportunité. Pour ne citer que quelques noms illustres, Jeanne d'Albret, Marguerite de Valois, la duchesse de Montpensier, ne mériteraient-elles pas, elles aussi, de longues biographies? Les femmes du XVIe siècle ont un attrait exceptionnel. Elles jouent un rôle actif dans tous les événemens de cette époque à la fois élégante et brutale, où, selon la remarque de Montaigne, la nature humaine était secouée dans tous les sens. Elles sont mêlées à toutes les intrigues politiques. Elles savent par cœur les vers de Baïf et de Ronsard. Elles écoutent avec intérêt les disputes des théologiens. Elles protégent les arts et les lettres. Chrétiennes par certains côtés de leur caractère, païennes par certains autres, elles mêlent

(1) *Catherine de Bourbon*, par Mme la comtesse d'Armaillé.

l'Évangile à la mythologie et sortent de l'église pour aller consulter les devins et les astrologues. Aussi courageuses que savantes, elles montent à cheval, bravent la fatigue, supportent avec énergie les plus cruelles épreuves de la guerre civile; mais la plupart d'entre elles joignent le vice à l'élégance. Cependant au milieu de cette cour voluptueuse, dont Jeanne d'Albret disait : « Ce ne sont pas les hommes ici qui prient les femmes, ce sont les femmes qui prient les hommes, » on rencontre des types exemplaires. La femme de Charles IX, Élisabeth d'Autriche, celle de Henri III, Louise de Vaudemont, épouses irréprochables, ornées de toutes les vertus de leur sexe, vécurent et moururent comme des saintes, et les écrits du temps, si prodigues en révélations scandaleuses, respectent tous la sœur de Henri IV, Catherine de Bourbon.

Cette figure intéressante et sympathique a trop longtemps été laissée dans l'ombre. La digne compagne des dangers et des épreuves de Henri IV mérite pourtant, comme femme et comme princesse, l'attention de la postérité : on ne peut en douter après avoir lu la récente publication dont elle a été le sujet. Elle avait les qualités de son frère, le courage, l'affabilité, la haute intelligence, avec des mœurs plus pures et une franchise de caractère plus véritable. Tourmentée d'abord dans son amour, et ensuite dans sa foi religieuse, elle résista aux obsessions dont elle était environnée, et la lutte qu'elle soutint pour ne pas renier le culte de son enfance indique bien tout ce qu'il y avait de fermeté dans son âme. Son esprit était cultivé. Élève de Théodore de Bèze, elle savait le latin, et prouvait une fois de plus que, pour montrer des talens politiques, il ne manque souvent aux femmes que l'occasion. Elle partagea toutes les vicissitudes de la carrière de Henri IV. Elle était avec lui au Louvre, dans cette nuit terrible où Charles IX criait : « Messe, mort ou Bastille! » Elle administrait avec sagesse le petit royaume de Navarre pendant que le vainqueur d'Arques et d'Ivry devenait roi de France par droit de conquête. Au siége de Dreux, elle faillit périr à ses côtés pour être venue imprudemment visiter la tranchée, et les balles effleurèrent sa robe. Henri IV sentait bien tout ce qu'il devait d'estime et de reconnaissance à cette sœur vertueuse et fidèle. Cependant les exigences de la politique lui imposèrent la nécessité de la rendre souvent malheureuse. Quand elle mourut, il écrivit à M. de Beaumont, ambassadeur de France en Angleterre : « Je ne pouvais faire perte plus grande et plus sensible. Elle avait été compagne de toutes mes aventures bonnes et mauvaises, et avait plus constamment supporté celles-ci qu'elle n'a eu loisir de participer aux autres. » M^{me} la comtesse d'Armaillé a été fort bien inspirée de choisir une pareille héroïne; elle en a parfaitement compris le caractère, et en recueillant des documens peu connus, en puisant aux archives de Paris, de Rouen, de Pau, de Nancy, de Florence, elle a retracé la vie de cette femme d'élite avec autant d'exactitude que de charme et de délicatesse.

Catherine de Bourbon naquit à Paris le 7 février 1559 d'Antoine, duc de

Vendôme, et de cette vaillante Jeanne d'Albret, « reine n'ayant de femme que le sexe, comme dit d'Aubigné, l'âme entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires et le cœur invincible aux adversités. » En 1563, Jeanne d'Albret, déjà veuve, embrassa le calvinisme et fit élever ses deux enfans dans la religion réformée. Tout le monde connait la rude et vigoureuse éducation qu'elle donna à son fils, « nourri en lieux âpres, tête nue et pieds nus. » Ce fut à lui qu'elle confia en mourant la défense de sa fille. « Je supplie mon fils, écrivit-elle dans son testament, de prendre sa sœur Catherine sous sa protection, d'être son tuteur et son défenseur, de lui servir après Dieu de père. » Catherine n'avait encore que treize ans, et l'exécrable trahison de la Saint-Barthélemy se préparait. La jeune princesse était au Louvre dans cette nuit funèbre et sanglante dont les mémoires de Marguerite de Valois tracent un tableau si saisissant. Henri de Navarre fut obligé d'abjurer, pour lui et pour sa sœur, et tous deux restèrent à la cour dans une sorte de captivité qui dura de 1572 à 1576. Tandis que son frère, pour tromper les soupçons, se faisait un masque de frivolité bruyante, d'inoffensive jovialité, et que les seigneurs catholiques traitaient cavalièrement « ce petit prisonnier de roitelet qu'on galopait à tous propos de paroles et de brocards, » la jeune Catherine, à qui la vue de scènes terribles avait fait perdre la confiance et l'enjouement de son âge, s'abstenait de figurer aux fêtes de la cour des Valois. Malgré son abjuration forcée, elle était restée calviniste dans le cœur; lorsqu'en 1576 elle rejoignit son frère, qui, pendant une partie de chasse à Saint-Germain, avait trouvé moyen de s'évader et de gagner son gouvernement de Guyenne, la première chose qu'elle fit fut de se rendre au prêche et de chanter les psaumes des huguenots. A partir de ce jour, elle se dévoua de toute son âme aux intérêts de son frère. Gouvernante et lieutenante-générale du Béarn à l'âge de vingt ans, elle publiait des ordres militaires et veillait à la défense des places fortes.

Elle fut demandée en mariage par le roi d'Espagne, Philippe II, en 1580. Le puissant souverain promettait à Henri de Navarre des secours suffisans pour fonder une monarchie indépendante dans le sud de la France. La Gascogne, augmentée du Languedoc et réunie aux deux Navarres, au comté de Foix, au Béarn et au Bigorre, devait former ce royaume. En outre Philippe II se faisait fort d'obtenir du pape la rupture du mariage de Marguerite de Valois et de Henri, à qui était destinée la main de l'infante Clara-Eugenia, fille de la sœur de Charles IX, Élisabeth de France. Quoi de plus dangereux qu'un tel projet pour l'unité française, dont les débuts avaient été si laborieux et si sanglans, et qui devait encore traverser de si rudes épreuves? L'avenir de la France se trouvait suspendu à la résolution d'une jeune fille; son refus préserva sa patrie des plus grands malheurs, et l'Espagnol ne franchit pas les Pyrénées.

Cependant la jeunesse de Catherine se passait calme et pure. Elle présidait avec tact et sagesse la petite cour de son frère, à Nérac ou à Pau; pen-

dant ses nombreuses absences, Henri lui confiait le gouvernement de son petit royaume, et ce pays privilégié demeurait tranquille, tandis que toutes les provinces françaises étaient en proie aux dissensions et à la guerre. Calviniste rigide, Catherine observait avec une sévérité rigoureuse les pratiques de son culte; mais elle se préservait de l'intolérance, qui avait été la tache principale du caractère de Jeanne d'Albret. Active et intelligente, elle s'occupait à la fois de littérature et de gouvernement. C'est pour elle que l'austère Mornay avait composé ses méditations sur l'Évangile. Palma Cayet était son lecteur. Elle traduisait des psaumes en langue française et faisait quelques poésies religieuses. Tout le monde l'honorait en Béarn, car elle n'oubliait ni les châteaux ni les chaumières, et remplissait ses devoirs de régente avec autant de justice que de bonté. On admirait « sa bouche expressive, son teint délicat, son regard doux et vif, ses yeux du même bleu que celui de Henri, ses cheveux blonds encadrant un front ouvert et pur. » De nombreux prétendans aspiraient à sa main, et, il faut le dire, son frère n'était que trop disposé à la promettre successivement aux princes et même aux simples gentilshommes dont il réclamait les services. Le cœur de Catherine avait parlé cependant : elle ne voulait pas d'autre époux que le jeune comte de Soissons, de la maison de Condé. Ce fut par amour pour elle que le comte amena sous les drapeaux de Henri de Navarre une partie de la noblesse de Beauce et de Normandie, et décida le gain de la bataille de Coutras. Sully, qui n'aimait pas le comte de Soissons, le traite mal dans ses mémoires. Il le représente comme un esprit naturellement froid, remarquable par sa dissimulation, par son flegme, par une conduite extérieure qui n'était que « cérémonial et formalité. » C'était l'opposé même du caractère de Catherine, vive et affable comme son frère; mais l'amour se plaît aux contrastes, et la princesse était subjuguée par l'éclat de ce jeune et brillant seigneur, dont la comtesse d'Armaillé nous trace un remarquable portrait. Le comte de Soissons avait sept ans de moins que Catherine. A l'époque de la bataille de Coutras, il n'avait que vingt ans, et déjà il était célèbre par ses succès et sa vaillance. « Aimant la gloire comme un Bourbon, l'intrigue comme un Valois, les arts comme un Médicis, » il exerçait dans ses châteaux de Nogent et de Blandy une hospitalité splendide. Il était aimé par le peuple, qui le disait en rapport avec les esprits invisibles, fêté et admiré par la cour, qui voyait en lui l'un des hommes les plus élégans de son siècle. Il avait la richesse et la bravoure, la jeunesse et la beauté. Ajoutez à cela une ambition ardente, un amour insatiable des grandeurs. Frère catholique d'un prince huguenot, courtisan de Henri III, ami du duc de Guise, compagnon d'armes et proche parent du roi de Navarre, il passait d'un parti à l'autre suivant son intérêt ou son caprice, et L'Estoile l'appelle le « Protée de son temps. » Henri de Navarre lui avait promis la main de Catherine, mais il n'avait pas tardé à se repentir de cette promesse. Il ne put s'habituer à l'humeur inquiète et arrogante du comte, à ses manières orgueilleuses et froides pour les gen-

tilshommes pauvres de la petite cour béarnaise. Il prit donc le parti de se dégager de sa parole. Le comte en fut indigné, et Catherine, aussi constante que son frère était volage, resta fidèle au fiancé que son cœur avait choisi. C'est à lui que s'adressaient toutes ses pensées et tous ses vœux alors qu'elle contemplait avec mélancolie, sur la terrasse du château de Pau, les vallées de Gan et de Lestelle, les coteaux de Jurançon et de Gélos.

Un jour, le comte de Soissons arrive à Pau à l'improviste pendant que les troupes royales assiégeaient Rouen, il avait brusquement quitté l'armée. Avec douze cavaliers, il entre fièrement dans le vieux palais de Gaston de Foix; mais Henri IV, qui est prévenu, a déjà écrit à M. de Ravignan : « J'ai reçu du déplaisir de la façon que le voyage de mon cousin le comte de Soissons s'est entrepris. Je ne vous en dirai autre chose, sinon qu'il ne se passe rien où vous consentiez ou assistiez contre ma volonté; votre tête en répondra. » M. de Ravignan n'hésite point. Il fait cerner le château par les troupes. Les magistrats en robe rouge pénètrent auprès de Catherine, et le comte de Soissons est obligé de rendre son épée.

La princesse, profondément affligée de ces rigoureuses mesures, s'en plaignit amèrement à son frère. « Vous m'avez toujours aimée, lui écrivait-elle. Je n'ai assurance ni support que de vous; pour Dieu! mon roi, faites paraître à ce coup que vous m'êtes bon roi et bon frère. Quand je ne serais que la moindre demoiselle de votre royaume, vous ne me dénieriez pas la justice. Si, par l'importunité de cet outrage, je me vois abandonnée de vous, je ne veux plus vivre. Je vous en supplie très humblement, les mains jointes. Ce n'est pas sans pleurer, et plût à Dieu que ce fût en votre présence! » Peu de temps après, Catherine quittait pour toujours la ville de Pau, où s'était écoulée sa jeunesse. « Je reviendrai pour vous, » disait-elle, en partant, aux vieilles paysannes béarnaises. Les paysannes répondaient : « Nous voyons bien votre départ, comme celui de votre mère, mais nous ne verrons pas votre retour. » Lorsque Henri IV fut sacré à Chartres en 1594, sa sœur, assise sous le même dais que lui, occupait la place que l'étiquette réservait à la reine de France. Cependant, malgré ses prières, malgré tous les services qu'elle lui avait rendus, elle ne put décider son frère à permettre le mariage qui était son plus ardent désir. Henri IV resta inflexible dans ses refus.

De nouvelles douleurs attendaient Catherine de Bourbon. Cette princesse dont tant de prétendans avaient recherché la main, et qui avait dû épouser le duc d'Alençon, Henri III, le vieux duc de Lorraine, Philippe II, le duc de Savoie, le roi d'Écosse Jacques VI, le duc de Montpensier, cette princesse approchait de la quarantaine, sans conserver aucun espoir d'être unie au comte de Soissons. Henri IV, dont toute la politique consistait alors à effacer le souvenir des anciennes dissensions, prit la résolution de marier sa sœur au duc de Bar, héritier présomptif de Charles III, duc de Lorraine. C'était là une satisfaction donnée à la France catholique et aux anciens ligueurs. Catherine finit par consentir à cette union, mais elle ne

voulut pas abjurer la foi protestante. « L'exemple du roi, disait-elle, est une loi pour moi, mais en ce qui ne touche pas la loi de Dieu. Je sais sur ce point où doit aller mon obéissance. » Elle partit pour la Lorraine avec son époux, mais l'on raconte qu'elle s'évanouit en disant adieu à son frère, « qui pleura fort aussi. »

C'était le moment où, arrivé après la plus aventureuse carrière au terme de ses espérances et monté, comme il le disait lui-même, « sur son char triomphant, » Henri IV, malgré ses succès, se sentait moins heureux qu'aux jours troublés de sa jeunesse. Ce grand souverain, si profondément national de cœur et de pensée, ne faisait que des mécontens et des ingrats. Entouré de courtisans ambitieux et brouillons, il ne se conciliait ni les ligueurs, péniblement ramenés aux devoirs de l'obéissance, ni les calvinistes, ses anciens compagnons d'armes. La petite phalange protestante, qui avait si vaillamment combattu sous le panache blanc, s'attristait de voir le Béarnais accorder sa faveur aux hommes de la journée des barricades, traiter avec considération la duchesse de Montpensier, recevoir le fougueux curé Lincestre, Lincestre l'apologiste de Jacques Clément, le prédicateur-tribun qui, du haut de la chaire, avait appelé Catherine de Bourbon « la Jézabel française, le démon sorti des montagnes. » Tourmenté dans sa vie privée et environné de trahisons, Henri IV était souvent atteint d'une tristesse silencieuse. Il perdait chaque jour cette verve de bonne humeur, ces saillies spirituelles qui lui avaient fait tant d'amis. La gaîté béarnaise était remplacée par la gravité castillane. Le plus français de nos rois demandait à Antonio Perez des leçons d'espagnol et endossait le costume sombre de Philippe II. Parvenu au faîte des grandeurs, il regrettait les glorieuses misères de sa jeunesse, les jours où, « roi sans royaume, mari sans femme, capitaine sans argent, » il se plaignait de son pourpoint percé au coude et de ses souliers ressemelés. Souvent il s'entretenait de l'ingratitude humaine. « Je mourrai un de ces jours, disait-il, et quand vous m'aurez perdu, vous connaîtrez tout ce que je valais. »

Cependant, au milieu de ses inquiétudes et de ses soucis, l'affection de sa sœur lui restait. Elle lui adressait des lettres empreintes d'une respectueuse tendresse. « Mon Dieu! mon brave roi, lui écrivait-elle, que j'ai envie de vous voir, et quand aurai-je cet honneur et ce contentement de pouvoir vous embrasser, les yeux aussi gais que je les avais pleins de larmes quand je pris congé de vous? » Une sorte de fatalité obligeait Henri IV à troubler le repos de cette sœur si noble et si dévouée, sa plus digne, sa plus fidèle amie. Les foudres du Vatican n'étaient pas émoussées, et le roi, qui avait courbé la tête devant Rome, s'étonnait qu'une femme résistât. Il usait de tout son pouvoir pour essayer d'arracher à Catherine une abjuration, et la malheureuse princesse, tourmentée à la fois par le cri de sa conscience, par la crainte d'encourir la disgrâce de son frère et de causer le malheur de son époux, était plongée dans le désespoir. Son mari, le duc de Bar, lui témoignait une affection sincère; mais il était si profondé-

ment inquiet des censures de l'église qu'il parlait quelquefois d'échanger son titre de duc contre l'existence d'un disciple de saint François d'Assise. Aux premiers jours du XVII[e] siècle, un jubilé s'ouvrait à Rome. Le prince s'y rendit comme un simple pèlerin, dans l'espoir de fléchir Clément VIII; mais le pape refusa la dispense tant désirée. Lorsque Catherine vint à Fontainebleau pour la naissance du dauphin, il y eut encore des conférences de théologiens qui essayaient de la convertir. « Je sais bien que ma religion vous est préjudiciable, dit-elle alors à Henri IV; laissez-moi donc retourner en Béarn, où du moins je n'importunerai personne et vivrai tranquille. » Un jour que les théologiens venaient de parler de Jeanne d'Albret: « sire, s'écria-t-elle, ils veulent que je croie que notre mère est damnée. » Henri se détourna pour cacher ses larmes. « C'en est assez, mon frère, dit-il au duc de Bar, je renonce à la dompter. »

Peu de temps après, les dispositions du saint-siége parurent plus favorables; mais le chagrin avait détruit la santé de Catherine de Bourbon. « Ah! mon cher roi, écrivait-elle dans sa dernière lettre à son frère, je crois que la cruelle douleur que je ressentis en vous disant ce mot d'adieu est cause du mal que j'ai. » Le pape venait enfin d'accorder cette dispense si longtemps sollicitée; mais au moment où le bref arriva en Lorraine, Catherine avait cessé de vivre. Elle n'était âgée que de quarante-cinq ans. L'historien de Thou raconte que, le nonce exprimant à Henri IV les craintes du pape sur le salut de cette princesse, morte hors du sein de l'église, Henri IV répondit qu'il fallait croire, pour penser dignement de Dieu, que le moment même où l'on rend le dernier soupir suffit à la grâce divine pour que « le pécheur, quel qu'il soit, devienne en état d'entrer dans le ciel. — Je ne mets point, dit-il, le salut de ma sœur en doute. »

La tolérance était encore bien loin de l'esprit de l'époque. Ils étaient rares alors, les hommes qui disaient, comme le chancelier de L'Hôpital: « Otons ces mots diaboliques, noms de partis et de séditions, luthériens, huguenots, papistes; ne changeons le nom de chrétiens. » Henri IV devançait son temps aussi quand il écrivait: « Ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma religion, et moi je suis de celle de tous ceux-là qui sont braves et bons. » Sans doute, les passions religieuses ne furent pour la plupart des acteurs principaux de ces luttes violentes que le masque de l'ambition et de l'intérêt, et la réforme n'oublia que de se réformer elle-même. Cependant, parmi les catholiques comme parmi les protestans, il y avait de nombreux exemples de convictions profondes, par conséquent respectables, et bien des consciences eurent à subir les mêmes tortures morales que Catherine de Bourbon. Nous qui vivons dans un siècle où la liberté de conscience paraît être une conquête définitive de l'esprit humain, nous ne devons oublier ni les luttes secrètes ni les angoisses intimes qui firent à d'autres époques le tourment de certaines âmes.

IMBERT DE SAINT-AMAND.

V. DE MARS.

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

XXVII.

LA VIE RELIGIEUSE DANS LES CAMPAGNES.

LE PRESBYTÈRE, L'ÉGLISE ET L'ÉCOLE.

L'un des traits caractéristiques de l'Angleterre est, depuis le XVI[e] siècle, la possession d'une église nationale, qu'on croit d'ordinaire avoir été établie par Henri VIII. Plusieurs d'entre nos voisins néanmoins n'admirent pas plus que nous la conduite de ce roi et lui disputent l'honneur d'avoir arboré l'étendard de leurs croyances. Henri VIII avait fait un schisme, il n'avait point fondé une religion. Ses passions violentes, ses vues intéressées et ses persécutions n'ont au contraire servi qu'à ternir la cause de la réformation dans la Grande-Bretagne. C'est à d'autres sources plus anciennes et mille fois plus pures que s'adressent les Anglais pour trouver les origines de leur culte. Ils font volontiers remonter les commencemens du protestantisme à Wicleff, ce réformateur avant la réforme, cet humble prêtre jugé, condamné après sa mort pour ses opinions religieuses, et dont le concile de Constance ordonna de déterrer les ossemens. Ainsi qu'une semence emportée par le vent, la doctrine de Wicleff se répandit en Allemagne parmi les lollars et les hussites, puis elle fut ramenée deux siècles plus tard

vers les rives de l'Angleterre par la grande tempête qu'avait soulevée Luther dans toute l'Europe. Il serait téméraire de nier que le triomphe des idées nouvelles n'ait été aidé de l'autre côté du détroit par diverses circonstances politiques et par la raison d'état; mais est-ce bien d'en haut qu'est parti le mouvement? Tout porte au contraire à croire que la réformation religieuse est sortie en Angleterre du peuple et du clergé.

Les premiers docteurs révoltés contre Rome se proposaient surtout d'abolir le principe d'absolutisme dans le gouvernement de l'église. Leur œuvre ressembla, pour la lenteur et l'étendue des développemens, à ce grain de senevé dont parle l'Évangile. Ce n'était presque rien à l'origine; mais, à force de croître, ce germe devint un arbre sur lequel les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les libres esprits du temps, vinrent se reposer. Après la mort de Henri VIII, sous le règne si court d'Édouard VI, les nouvelles doctrines dépassèrent de beaucoup les limites que leur avait assignées une politique ombrageuse. Combien cette église naissante ne fut-elle point troublée ensuite par les réactions sanglantes du règne de Marie Tudor, le despotisme inquiet d'Élisabeth et les ardentes controverses du temps de Charles Ier! Le triomphe éphémère des puritains changea la forme de la liturgie, abolit l'épiscopat et remit la direction des affaires spirituelles à une assemblée (*Westminster assembly*) composée de cent vingt ecclésiastiques et de trente laïques. La restauration fit revivre l'ancienne hiérarchie protestante; mais l'église dite établie (*established church*) était encore déchirée par de terribles divisions. Les Anglais ont aussi leur Saint-Barthélemy : ce jour-là (*Saint-Bartholomew's day*), deux mille ministres durent abandonner leurs bénéfices pour n'avoir point voulu accepter le livre de prières imposé par l'autorité, et l'anniversaire de cet événement, qui eut lieu en 1662, se célèbre encore avec amertume dans les chapelles non conformistes.

Ce n'est qu'après la révolution de 1688 que l'église put enfin s'asseoir sur des bases solides. Le nom de *national church* qu'elle conserve encore aujourd'hui veut dire qu'elle est regardée comme orthodoxe par l'autorité du pays, que la loi lui accorde le droit exclusif de prélever les dîmes et d'autres impôts, qu'elle est soutenue en partie par les fonds du trésor public, et qu'elle se trouve soumise au contrôle de l'état. Ceux qui refusent de se rallier aux croyances et aux formules de cette église officielle ont d'ailleurs la liberté pleine et entière de suivre un autre culte; ils sont seulement tenus de contribuer de leur argent dans une certaine mesure au maintien de la foi légale (*legal faith*). Pendant longtemps, ils ont en outre été frappés de diverses incapacités civiles que des actes

successifs du parlement ont pour la plupart abrogées ou modifiées, surtout depuis le commencement de ce siècle.

Le sentiment religieux n'a rien perdu de sa séve depuis qu'il s'est séparé en Angleterre de l'église romaine; on dirait au contraire un arbre qui a repoussé plus vigoureux après avoir été émondé. Le mouvement de la réformation, en simplifiant le culte extérieur et en relâchant à certains égards les liens du dogme, n'a fait au contraire que concentrer les aspirations de l'homme vers l'idéal. L'église née du protestantisme, solidement greffée sur une certaine autorité civile et sur la Bible, occupe une grande place dans l'état; mais c'est au milieu des campagnes, où la foi exerce le plus d'empire sur les mœurs, qu'il faut surtout étudier l'organisation de la paroisse anglaise (*parish*). Chargé du soin des âmes, des intérêts du culte national et de l'éducation du peuple, le recteur ou le vicaire s'acquitte chez lui, à l'église, dans les écoles, d'une haute magistrature morale, et son ministère est considéré de tous comme un des points d'appui du gouvernement de la reine. Il se voit en outre aidé dans son œuvre par des laïques qui s'associent à tout un système d'influences locales bien digne d'appeler l'attention de quiconque veut pénétrer dans l'esprit des institutions britanniques. La paroisse est à la constitution générale de l'église anglicane ce que l'alvéole est à la ruche.

I.

Des circonstances favorables m'ont permis d'étudier quelques aspects de la vie religieuse dans un village anglais. Ce hameau se compose d'un groupe de maisons éparpillées, dont les unes bordent la route, dont d'autres ont escaladé le sommet d'une colline, et dont plusieurs se cachent au fond de chemins creux et ombragés. La campagne y entre de toutes parts : des bouquets d'arbres, des vergers comblent les lacunes d'un cottage à l'autre, et les haies d'aubépine sur lesquelles voltige le rouge-gorge (*robin redbreast*) servent de lien entre les villas et les fermes. Comme c'est un pays à cidre, les pommiers se penchent au-dessus des clôtures, tout chargés de fruits que le soleil a rougis d'un côté. Les habitans se montrent peu dans le village; les hommes sont aux champs, et quant aux femmes, elles sont trop occupées dans la maison pour s'asseoir en causant sur le seuil de la porte, comme font volontiers nos paysannes du midi. Les oiseaux jasent plus haut qu'elles autour des meules de grain, et leur babil remplace même la voix des enfans, enfermés pendant la journée dans le silence de l'école. Pour quiconque arrive de Londres, le passage du bruit et de la fumée à la

verte sérénité d'un endroit si recueilli est plein de charme, d'apaisement et de douceur. Les villages anglais se distinguent surtout des nôtres en ce qu'ils renferment dans un petit cercle toutes les classes de la société. Un peu à l'écart s'élève le manoir du *squire*, ancien et vénérable édifice entouré de grands arbres centenaires sur lesquels les choucas se donnent rendez-vous au tomber de la nuit, et qu'ils remplissent alors de croassemens tumultueux. Une belle *rookery*, sorte de parc habité par les choucas et les freux, est l'orgueil de tout gentilhomme d'outre-mer. Sur la hauteur se dresse une grande maison blanche, construite par un paysan enrichi, mais occupée par deux demoiselles nobles, et des fenêtres de laquelle on aperçoit un paysage bien anglais : des prairies d'une sombre verdure dont les lignes ondoyantes contrastent avec la brume argentée d'un ciel indécis. D'autres riches villas, disséminées dans le voisinage, trahissent aussi à l'extérieur les habitudes élégantes de ceux qui les habitent. Ce hameau, situé à plus de cent milles de la capitale, et qui semble à première vue l'idéal réalisé d'une idylle de Gessner, est donc au contraire une miniature de Londres transportée au milieu des champs. En Angleterre, les familles les plus distinguées, au lieu de s'enfermer dans les villes, se répandent au contraire par petits groupes dans les provinces. Le rêve des hommes d'affaires qui ont fait fortune est de s'établir dans un district agricole, d'y mener la vie du gentilhomme campagnard, et de grossir ainsi les rangs de ce qu'on appelle la *gentry*, — classe assez nombreuse qui tient le milieu entre la bourgeoisie et la noblesse. Les descendans de ces parvenus restent pour la plupart sur leurs domaines, ornés, cultivés à grands frais, et les plus heureux d'entre eux s'allient même quelquefois aux anciennes familles du pays. Ainsi se renouvelle le sang de l'aristocratie foncière (*land aristocracy*), désignée de la sorte au-delà du détroit parce qu'elle appartient plus à la terre que la terre ne lui appartient. L'église occupe le centre du village, symbole en cela du pasteur anglican, qui sert de trait d'union entre les élémens si divers d'une société hiérarchique. Par son éducation et ses manières, il se rattache aux classes supérieures; par son caractère évangélique, il se doit surtout aux classes pauvres; par la nature de sa charge, il appartient à tous les hommes.

Le presbytère (*vicarage*), entouré de murs et de jardins, s'élève naturellement à une très courte distance de l'église; on y entre par une porte cochère ouvrant sur une ruelle qui commence par des maisons et qui finit par se perdre sous les arbres au milieu des prairies. C'est un bâtiment qui n'est point sorti en bloc du cerveau d'un architecte, mais qui s'est accru de constructions successives

à mesure que les besoins de la vie domestique devenaient plus étendus et plus raffinés. Une épitaphe gravée sur une des pierres moussues du cimetière nous apprend qu'un vicaire de cette paroisse, depuis longtemps décédé, a eu entre autres mérites celui de faire bâtir à ses frais une cuisine dans le presbytère. Les offices à demi voilés par un rideau de feuillage, les écuries, les remises, trahissent aussi une origine plus récente que le corps du logis. Tel qu'il est, l'ensemble du bâtiment respire un grand air de comfort et même de luxe sévère qui présente un contraste frappant avec l'humble et maussade demeure de nos curés de campagne. Des touffes de plantes grimpantes couvrent une moitié de la façade, et avec le temps elles ont poussé si hautes, si épaisses et si vigoureuses, qu'il faut tous les efforts d'un vieux jardinier, juché sur une échelle, pour élaguer ou rattacher au mur leurs rameaux indépendans. L'autre côté est occupé par une serre longue et vitrée, toute garnie de fleurs, et sous le toit transparent de laquelle courent des festons de pampre laissant pendre çà et là des grappes de raisin muscat. Au milieu s'ouvre le *hall*, sorte de grand vestibule carré qui communique d'un côté avec le salon (*drawing room*) et de l'autre avec la salle à manger (*dining room*). Pendant la journée, le vicaire travaille dans sa bibliothèque, également au rez-de-chaussée. Une porte à deux battans masque les escaliers, qui se divisent en deux branches conduisant aux chambres à coucher. Celles-ci, détachées les unes des autres, quoique réunies par un grand couloir, permettent de loger la famille et d'exercer largement les devoirs de l'hospitalité. Des fenêtres qui s'ouvrent au premier étage, sur la longueur du jardin d'agrément, on aperçoit un tapis vert borné par de grands arbres entre les têtes desquels se détache en vigueur la sombre tour de l'église, autrefois surmontée d'une flèche que la foudre a détruite. Au presbytère se rattachent en outre un jardin potager tout enclos de murs et deux grands champs, propriétés de l'église, où paissent quelques moutons; à droite du potager se trouvent les étables. Le jour de mon arrivée, ces champs étaient le théâtre d'une fête; des bannières flottaient au vent, rattachées de distance en distance par une corde aux rameaux des pommiers; de joyeux cris d'enfans éclataient au milieu des jeux, et l'herbe était en quelque sorte fleurie de visages roses animés par l'action. On célébrait la *fête des écoles*.

Tous les presbytères anglais, il faut bien le dire, ne ressemblent point à celui-ci. Il en est d'autres tombés dans un état de dégradation et de caducité qui a dernièrement appelé l'attention des autorités ecclésiastiques. En principe, un *parsonage* (demeure du pasteur) devrait durer toujours : c'est un bien spirituel, une pro-

priété viagère que le nouveau vicaire reçoit à son installation dans la paroisse et qu'il est tenu de transmettre intacte à son successeur. Malheureusement les biens spirituels, quand ils sont composés de brique et de mortier, ne se montrent pas plus que d'autres à l'abri des injures du temps, et, pour que le bâtiment pût durer toujours, il faudrait au moins qu'il fût souvent réparé. Or comment en serait-il ainsi? Il y a des paroisses où les revenus du vicaire ne se trouvent point du tout en rapport avec la magnificence du *vicarage;* l'entretien de la maison est alors pour lui une lourde charge, et si son caractère religieux ne lui imposait la résignation, j'imagine qu'il maudirait volontiers cette riche demeure qui le fait si pauvre. N'arrive-t-il pas aussi tous les jours que le pasteur vieillisse, — c'est la loi commune, — et qu'incapable de veiller sur ses propres intérêts, il oublie ceux de son successeur? Peu à peu les pierres tombent avec les forces de l'homme qui déclinent, le plancher tremble sous ses pas mal assurés, les toits s'affaissent au-dessus de sa tête courbée, et le bâtiment tout entier participe à la triste décrépitude de celui qui l'habite. En pareil cas, le successeur a le droit d'intenter une action soit au dernier occupant, s'il vit encore, soit aux héritiers; mais d'abord son bon cœur lui interdit très souvent de telles poursuites. Je suppose pourtant qu'il les entame; deux inspecteurs sont alors nommés par chacune des parties intéressées pour examiner l'état des lieux, et un tiers cherche à régler le différend. La tâche de l'arbitre est plus difficile qu'on ne le croirait dans l'état actuel de la législation anglaise : il s'ensuit quelquefois un procès qui dure des années, et pendant lequel les deux avocats se disputent pied à pied le terrain, — c'est la maison que je devrais dire, — enlevant d'assaut par des efforts successifs d'éloquence aujourd'hui les escaliers, demain les fenêtres, plus tard les toits. Encore faut-il que le dernier occupant ait laissé de quoi couvrir les frais de réparation. C'est ainsi que certains presbytères de la Grande-Bretagne sont tombés dans un état de ruine (*dilapidation*) constaté par plus d'une enquête.

Le presbytère fait partie de la charge ecclésiastique, ou, si l'on veut, du bénéfice, *living.* A qui maintenant ce bénéfice appartient-il? Le plus souvent à ce qu'on appelle ici les *patrons de l'église* (1).

(1) Sur 11,728 *benifices* qui existent en Angleterre et dans le pays de Galles, 1,144 sont entre les mains de la reine, qui les donne par l'entremise du lord-chancelier; 1,853 se distribuent par les archevêques et les évêques; 938 se trouvent à la disposition des doyens et des chapitres; 770 dépendent des universités d'Oxford et de Cambridge, ainsi que de grands collèges tels que Eton, Winchester, etc.; 931 sont concédés par les ministres des églises-mères (on appelle église-mère celle dont on a détaché des succursales), et le reste (c'est-à-dire 6,092) relève de particuliers qu'on nomme *patrons.*

L'origine de ce droit de patronage est facile à saisir. La nomination des ministres du culte appartenait autrefois à l'évêque du diocèse; mais plus tard le lord du manoir ou tout autre grand propriétaire, non content d'ériger une église à ses frais, détachait volontiers de ses domaines une portion de terre qu'il affectait pour toujours avec les dîmes à l'entretien du prêtre résidant. L'alliance intime de l'aristocratie et du clergé n'est nulle part plus fortement indiquée que dans la Grande-Bretagne : on peut en juger par le nombre de villages dans lesquels à une portée de fusil de l'église s'élève le château. La destinée de ces deux édifices a été bien différente : le château en ruines a presque disparu sous le lierre et la ronce; l'église est demeurée debout et toujours jeune, protégée par la foi des habitans. Un air de famille dans les traits de l'architecture proclame néanmoins entre l'un et l'autre une communauté d'origine; ils sont bien frère et sœur. Pour encourager le zèle des seigneurs laïques à construire des églises et à les doter largement, les évêques accordèrent jadis au fondateur et à ses héritiers le droit de choisir eux-mêmes le ministre de la paroisse. Les choses se passaient ainsi du temps où l'Angleterre était catholique, et la réformation n'y a presque rien changé. L'église anglicane est restée dans sa constitution matérielle une branche de la féodalité. Aujourd'hui un bénéfice vient-il à être vacant, trois personnes entrent en scène pour le remplir, — le *patron* de l'église, le *clerc* et l'évêque. Le patron est censé le descendant ou le substitut des anciens fondateurs, et à ce titre il jouit du privilége de *présenter* à l'évêque du diocèse, en cas de vacance, l'ecclésiastique (*clergyman*) qu'il juge capable d'occuper le bénéfice confié à sa tutelle. Ce privilége s'appelle *advowson* (d'*advocatio*), parce que celui qui l'exerce est tenu en conscience de protéger les intérêts de l'église et ceux du futur bénéficier. Le clerc est l'ecclésiastique recommandé par le patron. Quant à l'évêque ou *ordinaire*, son rôle se borne le plus souvent à enregistrer la demande par écrit que lui adresse le protecteur laïque de l'église. Il a bien, il est vrai, vingt jours pour réfléchir et pour examiner les titres du candidat; il peut même à la rigueur le refuser, mais il est obligé, dans ce cas, de dire pourquoi il refuse (*quare impedit*). Les motifs sur lesquels s'appuie son rejet peuvent ensuite être attaqués devant les tribunaux par le patron ou par le *clergyman* repoussé. La cause est alors déférée devant la cour des *plaids* communs (*court of common plays*), et décidée en dernier ressort par le jury.

Le pouvoir des évêques, en ce qui regarde la nomination aux bénéfices, n'a donc rien de discrétionnaire; c'est un frein, si l'on veut, aux envahissemens du favoritisme et aux manœuvres intéressées des laïques; mais il arrive très rarement que l'*ordinaire* exerce

son droit de *veto*, et le candidat désigné par le patron est en quelque sorte nommé d'avance au bénéfice. Il y a même des cas où l'approbation de l'évêque n'est point du tout nécessaire. Le patron, qui est ordinairement dans cette circonstance-là un grand seigneur, a le pouvoir de donner directement l'église et le bénéfice au clerc qu'il a choisi lui-même. C'est ce qu'on appelle *donative advowson* (1). Quand il a le droit d'intervenir, l'évêque lit au candidat accepté une formule écrite, et lui remet un acte revêtu du sceau épiscopal. Il donne ensuite à l'archidiacre ou à tout autre officier supérieur du diocèse l'ordre d'installer le nouveau bénéficier dans son église et dans la jouissance de ses droits. Ceci fait, le clerc devient ce qu'on appelle en Angleterre un *parson* (ministre en titre d'une paroisse).

Un *advowson* constitue aux yeux de la loi une véritable propriété; il peut être transmis, aliéné, vendu pour toujours ou pour un certain nombre d'années, et même saisi par les créanciers dans le cas où le patron de l'église viendrait à mourir en laissant des dettes. Ce privilége donne le plus souvent lieu à un autre ordre de transactions. Il arrive tous les jours que le propriétaire d'un *advowson* cède à un tiers pour de l'argent le droit de *première présentation*, c'est-à-dire le droit de désigner un titulaire dès que le bénéfice deviendra vacant. Il y a même des cures qui sont ainsi vendues d'avance jusqu'au second et au troisième successeur. Ces sortes d'affaires figurent de temps en temps dans les journaux, à la colonne des annonces (2). La propriété d'un *advowson* est en outre régie par des lois particulières et des usages assez curieux. Un enfant de l'âge le plus tendre peut présenter un clerc au bénéfice placé sous son patronage : s'il n'est point même capable d'écrire, son tuteur ou tout autre personne qui a dicté le choix lui guide la main pour signer l'acte. Dans le cas où le patron viendrait à être

(1) La plupart des légistes anglais font remonter à la couronne l'origine de ces donations. « Le roi, disent-ils, a le droit de fonder des églises et des chapelles indépendantes de la juridiction de l'évêque; il peut aussi, par une faveur spéciale, transmettre cette même prérogative à quelques-uns de ses sujets. »

(2) Voici un spécimen de ce genre d'*advertisements* : « Lundi dernier, MM. *** et *** ont offert aux enchères publiques un *advowson* avec le droit de présentation au *vicarage* de North-Weald, Basset, Essex. La situation a été reconnue salubre. On y jouit d'une bonne société, et les communications sont faciles avec Londres par le chemin de fer. Le presbytère (*parsonage-house*) a été construit avec un excellent goût : les plans en ont été dessinés conformément aux idées modernes de bien-être et de convenance. La maison est entourée de jardins d'agrément et de jardins potagers. Les terres couvrent une superficie de quatorze acres. Les dîmes du *vicarage* ont été rachetées pour la somme de 466 livres sterling par an. Le présent bénéficier est dans sa soixante-quatrième année. Population de la paroisse, huit cent quarante-trois habitans. — Mise à prix, 2,880 livres sterling. »

frappé d'aliénation mentale, le lord-chancelier exerce le droit à sa place, et le plus souvent en faveur d'un des membres de la famille du malade, pourvu toutefois qu'il s'en trouve un engagé dans les ordres. Les femmes propriétaires d'un *advowson* ont tout aussi bien que les hommes voix au chapitre; si elles sont plusieurs filles héritant du même droit et qu'elles n'arrivent point à se mettre d'accord sur le choix du candidat, elles *présentent* chacune à tour de rôle, en commençant par l'aînée. Le pouvoir de faire des recteurs ou des vicaires appartient à toute sorte de laïques souvent fort peu orthodoxes : le patron de l'église peut être dissident, juif ou même athée; mais il ne doit point être catholique. Après tout, il est facile de saisir les motifs de cette dernière restriction dans un temps où la religion catholique était pour l'Angleterre une source de dangers et de menaces. On craignait que les patrons, dont plusieurs appartenaient à d'anciennes familles, n'introduisissent des prêtres de l'église romaine dans les bénéfices, et, selon le langage biblique de l'époque, n'ouvrissent ainsi aux loups l'entrée de la bergerie. Certes l'exercice du droit d'*advowson* peut engendrer plus d'un abus, et quelques *clergymen* eux-mêmes en conviennent. Il ne faut pourtant point oublier que dans un pays où l'on peut tout dire et tout écrire le choix du bénéficier se trouve soumis dans une certaine mesure à la sanction de l'opinion publique. Sans ces garanties, beaucoup d'anciens usages auraient peut-être disparu depuis longtemps en Angleterre, et c'est surtout en ce sens que la liberté se montre chez nos voisins un élément de conservation. Et puis, qu'on y prenne garde, cette intervention de l'élément laïque dans le choix des ministres de l'église permet aux personnes riches d'acheter ce droit de présentation pour placer un de leurs protégés. Aussi l'*advowson* est-il en quelque sorte la porte par laquelle entrent dans les bénéfices les cadets des familles nobles ou les fils de l'aristocratie d'argent.

Pour être à même d'obtenir un bénéfice, il faut préalablement être ordonné prêtre. Comment donc en Angleterre devient-on *clergyman?* Tout jeune homme qui se propose d'entrer dans les ordres commence avant tout par suivre les cours d'une université, et là il doit atteindre au moins le grade de bachelier ès-arts. Sans ce titre (excepté dans des circonstances particulières), il ne trouverait ni évêque pour le recevoir, ni vicaire pour l'employer comme curé (1), et il ne ferait jamais son chemin dans l'église. Une bonne éducation classique est donc considérée comme le fondement du

(1) On sait qu'en Angleterre les rangs sont intervertis, si on les compare à ce qui existe en France. Le vicaire est le chef ecclésiastique de la paroisse, tandis que le curé n'en est que le délégué, *curator animarum*.

sacerdoce. Le séjour dans les universités offre d'ailleurs plus d'un avantage : l'aspirant aux ordres religieux peut avoir coudoyé sur les bancs des classes Byron, Shelley, Stuart Mill : il a vécu au milieu des libres esprits et des libres études. Là, aucune pression morale ne détermine son choix, et c'est volontairement qu'il embrasse la carrière du clergé. Il n'est point de ceux qui, séparés du monde dès l'enfance, apprennent à maudire le siècle qu'ils ignorent et le fantôme d'une société qui leur apparaît à travers les terreurs de la conscience. Jusqu'ici, ses études n'ont guère été que littéraires; pourtant l'évêque exige de lui, outre le diplôme de bachelier ès-arts, un certificat constatant qu'il a suivi les cours du professeur de théologie à l'université. Pour le reste, rien ne le distingue à l'extérieur des autres étudians auxquels il s'associe, et ses habitudes ne ressemblent en aucune façon à celles d'un séminariste. Après avoir pris ses degrés, le candidat aux ordres se prépare à soutenir l'examen de l'évêque. A moins qu'il ne soit agrégé de quelque collége, *fellow*, il cherche en même temps un recteur ou un vicaire qui veuille bien le nommer son curé (*curate*) dans le cas où il serait admis à faire partie du clergé. Ce recteur ou vicaire signe alors un papier qu'on appelle *title for orders* (titre pour recevoir les ordres), et sur lequel se trouve spécifié le chiffre des émolumens (*stipend*) attachés à la fonction. C'est ordinairement 80 liv. sterl. (2,000 fr.) par an; il est rare dans tous les cas que la somme excède 100 liv. sterl. (2,500 francs). Il y a même des bénéficiers (*incumbents*) qui n'aiment point du tout à délivrer ces sortes de titres, d'abord parce qu'ils s'obligent ainsi à essayer des hommes nouveaux, et ensuite parce que durant les deux premières années de son noviciat un tel curé est seulement diacre et ne peut en conséquence administrer le sacrement de la communion, ou, comme on dit ici, le souper du Seigneur (*our Lord's supper*) (1). On en trouve pourtant qui en vue des intérêts de l'église ou pour toute autre cause consentent à faire ainsi l'apprentissage du jeune ministre. Muni de son degré universitaire, de son titre pour recevoir les ordres (*title for orders*) et d'un certificat de bonne conduite durant les trois dernières années qui ont précédé sa demande, le candidat se présente enfin devant l'évêque, qui l'examine en grec, en latin et en théologie. S'il sort vainqueur de cette épreuve, il reçoit des mains du chef spirituel du diocèse un brevet (*licence*) qui l'autorise à officier comme curé sous les ordres de celui qui l'a engagé pour deux ans. A l'expiration de ce terme, il a beaucoup appris dans ses visites aux pau-

(1) L'usage de l'église anglicane est d'ordonner les diacres à vingt-trois ans et les prêtres à vingt-cinq.

vres et aux affligés; il a essayé ses talens oratoires dans la chaire, et il connaît pleinement les devoirs auxquels l'oblige son état. S'il persiste dans sa vocation et qu'il veuille faire un pas de plus dans l'église, il lui faut alors se représenter devant l'évêque du diocèse et subir un second examen en vue d'être ordonné prêtre. Cette dernière cérémonie a lieu dans la cathédrale. La réunion est grave et imposante, mais les rites protestans n'invoquent, même dans cette circonstance, aucune image de mort volontaire ni de renoncement au monde. Le nouveau ministre est seulement tenu de *souscrire* aux trente-neuf articles de la liturgie et au livre de prières (1). Il s'engage ainsi à croire et à professer les doctrines de l'église anglicane.

Revêtu désormais du caractère sacerdotal, il continue le plus souvent à servir comme curé dans une paroisse. Là, il fait généralement un bon mariage. Pour qu'il en soit ainsi, un jeune *clergyman* a plus d'un avantage sur les autres hommes : d'abord il est admis dans la meilleure société, car il n'y a guère de district agricole où, dans un rayon de quelques milles, ne se trouvent plusieurs familles riches et considérées. Ces dernières exercent généralement l'hospitalité selon les vieilles traditions anglaises, et il y a peu de grands dîners où l'on ne réserve à table une place pour le curé de la paroisse. Étant garçon, il se loge comme il peut dans le village, et son intérieur est quelquefois des plus modestes; mais son éducation et ses manières ne craignent point la comparaison avec celles des classes supérieures. Puis le lien des œuvres de charité établit entre lui et les jeunes héritières du voisinage une sorte d'intimité respectueuse qui peut bien recouvrir dans certains cas un sentiment plus tendre. Il prend d'ailleurs les cœurs par de nobles côtés : sa jeunesse, son éloquence, son zèle religieux, sont autant de moyens de séduction involontaire auprès du sexe faible et enthousiaste. De telles amours ressemblent à ces eaux tranquilles qui, selon le proverbe anglais, n'en coulent que plus profondes (*still waters run deep*), tout en réfléchissant à la surface le bleu du ciel. Beaucoup de jeunes filles de l'aristocratie qui refuseraient d'épouser un avocat ou un médecin ne croient point du tout se mésallier en s'unissant à un membre du clergé. Par les mariages ainsi contractés, une partie de la richesse des classes supérieures tombe entre les mains des ministres de l'église. Le curé marié aspire généralement à devenir recteur ou vicaire; mais il s'en faut de beaucoup qu'il atteigne toujours son idéal. Le plus grand nombre ne s'élève jamais au-dessus du grade inférieur. Celui qui n'a ni in-

(1) Ces trente-neuf articles, qui contiennent la profession de foi de l'église anglaise réformée, furent adoptés en 1571 par la reine Élisabeth et par un acte du parlement.

fluence, ni recommandations puissantes, ni moyens personnels extraordinaires, reste curé toute sa vie. Les mieux protégés ou les plus instruits peuvent au contraire obtenir un bénéfice de la reine, de l'évêque, des universités ou des chapitres métropolitains. Les autres, c'est-à-dire ceux qui ont de l'argent, conservent l'espoir d'en acheter un; encore ne faut-il point qu'ils l'achètent eux-mêmes : ils se rendraient coupables de simonie. Voici donc ce qui arrive : un de leurs amis ou un des membres de leur famille acquiert pour eux du propriétaire d'un *advowson* le droit de première présentation à la mort du titulaire (1). La valeur d'un bénéfice ainsi acheté d'une manière indirecte dépend, on le devine, de plusieurs conditions; mais les parties contractantes ne manquent pas de considérer d'avance si le presbytère est en bon ou en mauvais état, et quels sont les revenus annuels qui s'y trouvent attachés. C'est dans tous les cas de l'argent placé, et dont il faut retrouver les intérêts.

L'église anglicane présente le spectacle extraordinaire d'une église de l'état qui n'est point payée par l'état. Elle vit d'un fonds de propriété considérable accumulé depuis des siècles par la piété des fidèles sous forme de dotations. Les principales sources de revenus pour un bénéfice rural sont les terres appartenant au *vicarage*, les dîmes (*tithes*), les taxes pour l'entretien de l'église (*church rates*), les offrandes de Pâques (*Easter offerings*), et le casuel ou les honoraires du surplis (*surplice fees*). De toutes ces branches de produit, la plus abondante est généralement la dîme. Voilà un mot, je le crains, qui sonnera mal aux oreilles françaises. Chez nous, la révolution et plus tard le concordat ont profondément altéré la constitution matérielle de l'église, sans toucher en rien aux doctrines ni à la liturgie catholique. Tout le contraire a eu lieu dans la Grande-Bretagne. La réformation a considérablement modifié les dogmes religieux et les cérémonies du culte, mais en respectant dans la plupart des cas l'ancienne organisation et les priviléges du corps clérical. On a ainsi le phénomène d'une église protestante greffée en partie sur les institutions du moyen âge. La dîme sous son ancienne forme n'était pourtant guère plus populaire, il y a une vingtaine d'années, au-delà qu'en-deçà du détroit. L'abolir, il n'y fallait point songer : elle constituait pour l'église un droit de propriété reconnu par la loi, transmis de génération en génération et fondé sur d'antiques contrats. Les Anglais ne transigent point

(1) Plus d'un genre de fraude peut se glisser, on le suppose bien, sous de telles transactions; aussi la loi a-t-elle cherché à combattre les causes qui étaient de nature à corrompre la source des dignités cléricales. Par exemple, le droit de présentation ne peut être vendu dès qu'un bénéfice devient vacant ni même durant la dernière maladie du titulaire ou *incumbent*.

légèrement avec de pareils titres. Ce fut pourtant un membre du clergé, le docteur Paley, qui, frappé lui-même des inconvéniens de cet impôt, proposa de le convertir. L'état inquiétant de l'église d'Irlande, où la perception de la dîme rencontrait de la part des catholiques une résistance opiniâtre, détermina le succès d'une mesure qui, recommandée dès 1832 par les comités des deux chambres, ne fut définitivement adoptée qu'en 1838. Dans chaque paroisse de la Grande-Bretagne, à la dixième partie des denrées constituant les grandes et les petites dîmes fut substitué un paiement annuel représentant la valeur des anciennes offrandes. Un consentement mutuel entre les propriétaires du sol et les propriétaires des dîmes fixa presque partout les termes de ce changement, et dans le cas où les parties intéressées ne réussissaient point à s'entendre, des commissaires intervinrent pour les mettre d'accord. Cet impôt est maintenant assis sur la propriété foncière, mais il peut varier selon le prix des grains à partir des sept dernières années. Pour éviter toute contestation, le contrôleur des céréales (*controller of corn-returns*) publie au mois de janvier la valeur moyenne d'un boisseau de blé, d'orge et d'avoine durant la période fixée par la loi. Le bénéficier reçoit ainsi en argent, et non plus en nature, sa part de la récolte. Un tel système d'impôt flottant introduit, il est facile de le prévoir, quelque incertitude dans les revenus du vicaire ou du recteur. Je suppose que les dîmes aient été rachetées pour 300 livres sterling par an; il se peut néanmoins que, par suite des variations dans le prix des céréales, le ministre reçoive tantôt 260 livres sterling, et tantôt 340.

A la plupart des presbytères anglais sont en outre attachées des terres, connues sous le nom de *glebe-lands*, que le vicaire est libre d'affermer ou de faire valoir par lui-même. Les *church-rates* (taxes de l'église) sont surtout affectées à l'entretien de l'édifice religieux. Les offrandes de Pâques (*Easter offerings*) forment une sorte de contribution volontaire. Tous les ans, à Pâques, le clerc de la paroisse va présenter, de la part du vicaire, un petit livre aux familles nobles ou bourgeoises en les priant d'y inscrire leur offrande. Quant au casuel (*surplice fees*), il se compose, comme chez nous, des sommes payées pour les baptêmes, les mariages et les enterremens. Toutes ces sources réunies constituent ce qu'on appelle en Angleterre un *living* (ensemble de moyens d'existence), car le pasteur ne reçoit point de traitement proprement dit. Entre les bénéfices règne d'ailleurs la plus grande inégalité : les uns sont une sorte de terre promise où coulent le lait et le miel; d'autres ressemblent au désert infertile de Chanaan.

Il existe en Angleterre plus de dix mille paroisses, qui diffèrent

absolument les unes des autres en importance et en étendue. Tout annonce qu'aucun plan n'a présidé dans l'origine à la circonscription de ces districts religieux. Ils se sont formés au hasard et selon le caprice des donataires. Là encore la trace du régime féodal est restée imprimée sur la distribution du sol, et les limites de la paroisse coïncident le plus souvent avec les anciennes limites du manoir. Le zèle, la générosité, les moyens pécuniaires des familles nobles, en un mot diverses causes accidentelles ont ainsi déterminé la valeur du bénéfice, c'est-à-dire des moyens d'existence affectés à l'ecclésiastique. On a calculé que la moyenne de ces bénéfices était de 300 livres sterling (7,500 fr.) par an; mais comme les revenus de certains vicaires s'élèvent bien au-dessus de ce chiffre, d'autres reçoivent naturellement beaucoup moins (1). Dans ce dernier cas, le *clergyman* est souvent très gêné, d'autant plus pauvre en vérité qu'il est tenu de dissimuler sa misère. En Angleterre, toute position oblige; combien ai-je connu de *gentlemen* qui se ruinaient ou se privaient secrètement du nécessaire de la vie pour sacrifier aux apparences! La femme du vicaire doit être *mise comme une dame.* Un œil exercé pourrait peut-être découvrir dans sa toilette une différence avec celle de la femme du *squire* ou d'un riche recteur; mais encore faut-il que le vulgaire s'en doute le moins possible. Ses enfans, d'un autre côté, doivent être propres et bien tenus, comme de *genteel children* (enfans bien élevés), et quant à lui, il est obligé de porter une cravate blanche, de fins habits de drap noir, en un mot tout l'extérieur *respectable* d'un homme d'église. Ajoutez à cela l'entretien du presbytère, qu'il ne faut point laisser dépérir. Trouvant la balance inégale entre ses charges et ses revenus, le *clergyman* cherche généralement à améliorer sa situation par divers moyens. La loi lui défend de se livrer au commerce,

(1) Il y a des *livings*, en assez petit nombre il est vrai, qui ne rapportent pas plus de 50 à 100 livres sterling par an (1,250 à 2,500 fr.). Certains districts ecclésiastiques, par exemple celui de Saint-Mark's, Horselydown, n'ont ni presbytère, ni école, ni service public du culte, et la population s'élève pourtant à deux mille neuf cent vingt habitans. D'autres jouissent au contraire de revenus qui n'ont plus aucune raison d'être. Entre Gravesend et Rochester, à Merston, se trouve une paroisse dont le bénéfice, placé sous le patronage du lord-chancelier, est estimé valoir 90 livres sterling (2,250 fr.) par an. L'église a depuis longtemps disparu, et à partir de 1455 il n'y a plus eu d'habitans à Merston. Cette sinécure est généralement accordée à quelque vicaire du voisinage dont elle grossit ainsi les ressources. L'un d'eux, ayant succédé dernièrement au *living* de Merston, vint prendre possession des lieux. C'était un dimanche : une large tente fut dressée sur l'emplacement de l'ancienne église, une congrégation de six cents personnes s'y rassembla, attirée sans doute par la nouveauté du spectacle, et le chant des psaumes s'éleva au milieu de la solitude. Ce service religieux est sans doute le premier et le dernier qui aura été célébré à Merston durant la vie du présent bénéficier.

mais elle lui permet, avec le consentement de l'évêque du diocèse, de faire valoir pour sept années des terres pouvant couvrir une superficie de quatre-vingts acres. C'était la ressource du père d'Olivier Goldsmith, le docteur Primrose du *Vicaire de Wakefield*, qui était à la fois prêtre et fermier. D'autres reçoivent chez eux quelques jeunes pensionnaires auxquels ils distribuent l'instruction. Il y en a aussi qui écrivent pour les *magazines* et les *revues*. Plus le *clergyman* est pauvre et plus sa famille reçoit généralement une riche éducation classique. N'ayant rien de mieux qu'il puisse laisser à ses enfans, il leur donne libéralement ce qu'il possède. Les jeunes filles n'échappent point elles-mêmes à cette influence cléricale, et sous le toit silencieux du presbytère deviennent parfois des modèles d'érudition. Quelques-unes d'entre elles, savantes hellénistes, aident même leur père à traduire pour les libraires de Londres certains auteurs de l'église primitive. Cette grande éducation, fruit de la retraite et des habitudes sévères d'une vie uniforme, ne concourt pas toujours, je dois le dire, à favoriser le mariage des filles du clergé ni leur établissement dans le monde. Plus d'un jeune homme à cervelle étroite recule devant l'idée « d'épouser les saints pères. » En dépit de la plus riche chevelure blonde, de l'œil bleu le plus agaçant, de la main la plus blanche qui semble demander grâce pour les trésors de l'éloquence antique, une fille de *clergyman* sans fortune se trouve donc souvent vouée au grec à perpétuité.

La lutte de certains ecclésiastiques contre les dures nécessités de la vie n'exclut pas toujours un rayon de gaîté chez ces philosophes chrétiens. Un des plus charmans humoristes de la Grande-Bretagne, le docteur Sydney Smith, n'est peut-être jamais si intéressant que lorsqu'il nous raconte d'un air enjoué ses tribulations personnelles. La maison du pasteur bâtie par lui-même, ses meubles grossièrement façonnés dans une provision de bois blanc achetée par hasard, son vieux carrosse, qui rajeunissait tous les ans grâce aux réparations nécessaires pour l'empêcher de tomber tout à fait en ruine, la petite jardinière taillée par la nature en forme de borne milliaire, et dont il avait fait son sommelier, tout cela représente bien la vie d'un pauvre vicaire de campagne dans certains districts de l'Angleterre ou de l'Écosse (1). La femme du *clergyman* exerce en pareil cas une grande influence sur le bien-être de la maison ; active comme l'abeille et non moins économe, ministre de

(1) On peut consulter *A Memoir of the Rev. Sydney Smith, by his daughter lady Holland, with a selection from his letters*. Voyez d'ailleurs sur Sydney Smith la *Revue* du 15 octobre 1844. Un autre pasteur de l'église établie, un Écossais, le révérend docteur Paterson, a également publié un livre très curieux sur l'économie d'un presbytère, *the Manse Garden*.

l'intérieur du presbytère au même titre que son mari est le ministre de l'église, institutrice des plus jeunes enfans, elle multiplie en quelque sorte les faibles ressources du *living*. Et puis comme elle se plie de meilleure grâce que lui aux dures nécessités de l'infortune en acceptant quelquefois un bienfait! Tandis que l'ancien élève d'Oxford ou de Cambridge cherche à couvrir son dénûment sous la gravité digne et raide d'une âme stoïque, comme elle glane volontiers dans le champ de l'église les quelques gerbes échappées de la main des riches! Après tout, n'est-elle point mère et ne doit-elle point songer à ses enfans?

On a proposé divers systèmes pour effacer, du moins en partie, cette grande inégalité entre les revenus des bénéfices. Il suffira de dire ce qui existe. Des fonds désignés sous le titre de *Queen Anne's Bounty*, et formés de l'impôt ecclésiastique sur les premiers fruits de la terre, ont été institués même avant la reine Anne pour accroître les ressources de certaines cures. Les administrateurs de ces fonds (*governors of the Bounty of Queen Anne*), pour la plupart dignitaires de l'église anglicane, accordent une compensation aux petits bénéficiers recevant moins de 200 liv. sterl. par an. Diverses sociétés appuyées sur un système de contributions volontaires viennent d'un autre côté au secours du clergé malheureux (1). Enfin une commission ecclésiastique s'est formée dans ces dernières années pour ouvrir dans l'église elle-même une nouvelle source de revenus et pour améliorer ainsi la situation des vicaires de campagne. Dans chaque diocèse, les évêques, les doyens et les chapitres possèdent de temps immémorial de grands biens consistant surtout en terres. D'après une ancienne coutume, ces terres étaient affermées pour un certain nombre de vies d'homme, le plus souvent trois. Le premier de la série des tenanciers payait à son entrée une grosse somme d'argent connue sous le nom d'amende (*fine*), et une petite somme annuelle était ensuite servie pendant toute la durée du bail. De cette manière, les membres des grands corps ecclésiastiques, vivant à l'époque où le contrat s'était formé, avaient été favorisés au détriment de leurs successeurs. Ces derniers pouvaient bien, il est vrai, jouir du même avantage, s'ils avaient le bonheur de survivre aux termes du bail; mais il faut naturellement

(1) L'une de ces sociétés célébrait dernièrement son deux cent onzième anniversaire présidé par le prince de Galles, *festival of the sons of the clergy* (fête des enfans du clergé). Elle assiste par an douze cent cinquante personnes, parmi lesquelles sept cent douze veuves ou filles d'ecclésiastiques. Il y a aussi *the poor clergy relief society* (société de secours pour le pauvre clergé), dont le secrétaire, le révérend W. G. Jervis, publia en 1861 un rapport navrant et plein de faits authentiques sur l'extrême misère de quatre cents *clergymen* appartenant à l'église d'Angleterre.

du temps pour éteindre trois existences humaines. Afin de répartir plus également les revenus de la corporation entre les membres successifs, il fut ensuite décidé qu'au fur et à mesure qu'un des tenanciers viendrait à mourir, on pourrait lui en substituer un autre, et que cet autre devrait payer à son installation une *amende* convenue. Tel est le système de fermage à vie d'après lequel étaient régies la plupart des propriétés foncières de l'église lorsque la commission entreprit ses travaux. Frappée des inconvéniens de cette méthode et du mauvais parti que l'église tirait de ses domaines, elle a proposé de prendre en mains les terres des corps ecclésiastiques (de ceux du moins qui voudraient bien les lui céder) et de leur servir en retour une rente proportionnée à la valeur de ces biens. Elle s'est engagée en outre à leur acheter par la suite et à leur remettre des terres libres de tout engagement. Ce changement promet de grands avantages, et le surplus des profits doit être appliqué à l'augmentation des petits *livings*. La fortune du clergé anglais se trouvera tellement accrue, on l'assure, par cette nouvelle manière de la faire valoir, qu'aucun vicaire de campagne ne recevra moins de 300 liv. sterl. par an.

Le clergé, dans les districts agricoles, est représenté par le recteur, le vicaire et le curé. Le recteur est l'ecclésiastique (*persona ecclesiæ*) recevant toutes les dîmes de la paroisse. Le vicaire est, d'après l'origine même du mot, celui qui agit à la place d'un autre, *vicarius*. A une époque déjà reculée, certains patrons de l'église qui pouvaient désigner eux-mêmes le recteur cédèrent ce droit à des monastères ou à des communautés religieuses. Les moines, au lieu de nommer un recteur, trouvèrent avantage à faire remplir par un des leurs ou par quelque autre ministre stipendié les devoirs de la charge et approprièrent ainsi à leur maison les revenus du bénéfice. De là vient que plusieurs églises d'Angleterre ont été dépouillées par les couvens. Dans plus d'un cas, les évêques intervinrent et forcèrent les congrégations religieuses à instituer non plus des desservans révocables, mais un délégué sérieux, et à lui allouer une portion des dîmes. Telle est l'origine des vicaires. Le couvent n'en conservait pas moins en pareil cas le double caractère de patron et de recteur. Il ne manquait pas, à ce titre, de se faire la part du lion, et c'est pourquoi certains vicariats sont aujourd'hui si maigrement pourvus. A l'époque de la réformation, tous les biens des ordres monastiques furent saisis par la couronne, et cette confiscation s'étendit aux intérêts qu'ils pouvaient avoir dans les paroisses. Quelques-uns de ces biens furent restitués au clergé, mais le plus grand nombre a été vendu à des particuliers. Ainsi se forma en Angleterre la classe des *lay impropriators* (propriétaires laïques

d'un bénéfice séculier). Ces derniers sont en fait les recteurs de la paroisse, tandis que le vicaire remplit pour eux les devoirs spirituels de la charge et reçoit la portion des dîmes qu'on veut bien lui allouer.

Le curé de son côté est l'assistant du recteur ou du vicaire, mais il ne peut être renvoyé ni par l'un ni par l'autre. Il est en quelque sorte breveté (*licenced*) par l'évêque sur la nomination du recteur, et son traité ne peut être rompu que par l'autorité épiscopale. Il existe pourtant entre les parties contractantes un accord secret par lequel le vicaire s'engage sur l'honneur à se retirer volontairement dans le cas où il ne conviendrait point au recteur. Beaucoup moins bien rétribué que son supérieur, quelquefois plus éloquent, le curé est aussi plus populaire dans les campagnes. Les ouvriers des champs sont en général un peu effrayés du recteur : il est trop riche pour eux. La plupart des jeunes curés au contraire, possédant encore toute la fraîcheur du zèle clérical, sympathisent volontiers avec les classes pauvres et travaillent bravement en leur faveur. Au milieu de la confusion des doctrines que souffle un siècle de doute et de libre recherche, ils s'attachent plus volontiers aux bonnes œuvres qu'aux controverses religieuses. « Agir quand même » est leur devise, et ils exercent une véritable influence sur le peuple (1).

Un trait qui distingue à presque tous les degrés de la hiérarchie le clergé anglais est qu'il ne vit pas entièrement de l'église. Fils de parens nobles, de riches marchands ou de grands propriétaires, la plupart des recteurs et des vicaires ont par eux-mêmes ou par leur femme une fortune personnelle qui leur crée une sorte d'indépendance. Il faut même qu'il en soit ainsi, car comment pourraient-ils soutenir d'autre façon dans leur paroisse les œuvres de charité, les écoles, qui tombent en grande partie à leur charge, et les frais de représentation? En moyenne, le vicaire de campagne possède par lui-même un revenu égal à celui de son bénéfice. Ce n'est donc point l'église qui entretient le clergé; c'est, du moins en partie, le clergé qui entretient l'église. Une situation si peu commune a beaucoup contribué à étendre en Angleterre l'influence sociale et politique des ministres du culte. N'étant séparé des classes supérieures ni par le célibat, ni par des préjugés de caste religieuse, ni par une grande infériorité de fortune, le vicaire se mêle librement à toutes les parties de plaisir du voisinage. Au lieu de s'asseoir hum-

(1) On donne aussi le nom de curés, mais cette fois de curés perpétuels, *perpetual curates*, aux desservans d'églises dans lesquelles il n'a jamais été institué de *vicarage*, ou aux ministres de chapelles fondées depuis l'établissement des paroisses et dotées par la bienfaisance de quelqes âmes pieuses.

blement à la table du château et de recevoir un dîner qu'il n'est point à même de rendre, il invite au contraire chez lui des baronnets, des juges, quelquefois même des lords, confondant ainsi les rangs dans l'égalité de l'intelligence. Ses talens, qui comptent aussi en Angleterre pour un capital, lui donnent le droit d'être écouté, car plusieurs des vicaires de campagne sont des savans et des lettrés; ils auraient pu choisir une autre carrière et s'y faire remarquer par les travaux de l'esprit. La situation du vicaire anglais n'est pas non plus soumise, comme celle de nos curés de campagne, aux caprices de l'évêque. Il a acheté sa charge, ou un autre a consenti à l'acheter pour lui, ce qui revient à peu près au même; il est dès lors investi d'une sorte de propriété, et l'on connaît le respect de nos voisins pour les droits acquis. Suivant quelques-uns, ce respect a même été poussé beaucoup trop loin, et nuit en plus d'un cas à la discipline de l'église. L'évêque n'a presque aucun moyen de destituer un vicaire infidèle à ses devoirs; il peut, il est vrai, le poursuivre devant les tribunaux, mais il ne fait ainsi qu'éventer le scandale, et il est rare qu'il obtienne une réparation sérieuse. Un procès de ce genre s'ouvrit, il y a quelques années, en Angleterre. Un *clergyman*, appuyé par le lord d'un ancien manoir, menait depuis plusieurs années une vie peu édifiante. Après avoir épuisé en vain les remontrances et les avis, le chef spirituel du diocèse crut devoir recourir aux moyens judiciaires. L'évêque dépensa beaucoup d'argent, le lord ami de l'ecclésiastique incriminé en dépensa davantage, et à la suite de longues épreuves le *clergyman* sortit du procès, sinon justifié, du moins impuni. Il se peut d'un autre côté que le vicaire, sans donner lieu par sa conduite à aucune censure, entretienne des opinions contraires à celles de l'orthodoxie anglaise : dans ce cas encore, il est très difficile de l'atteindre. La vérité est qu'à l'époque de la réformation, l'église anglicane, ayant passé des mains du pape entre les mains du souverain, se trouva tellement subordonnée aux autorités civiles et confondue dans l'administration des affaires séculières, qu'elle demeure encore aujourd'hui désarmée et presque impuissante vis-à-vis des abus de ses propres membres. Par un contraste frappant, l'évêque exerce une sanction absolue et discrétionnaire sur les actes du curé; il peut le suspendre ou le destituer à son gré. La raison de cette différence est facile à saisir : le curé est un simple salarié (*stipendiary*), tandis que le vicaire se montre en quelque sorte inexpugnable derrière les lois de la propriété, qui le couvrent comme un rempart contre les foudres de l'autorité ecclésiastique.

Le clergé anglais, on le voit bien, n'a point pris à la lettre les conseils de l'Évangile à propos des oiseaux du ciel et du lis des champs : il a au contraire jugé prudent d'amasser le lin pour filer la

toile de son surplis et de construire, quand il le pouvait, des greniers d'abondance. Dans un pays où la propriété est une grande source d'influence, il tient à être riche pour être puissant, et en cela il a été aidé de siècle en siècle par la générosité des fidèles. Il ne faudrait pourtant pas croire que ce soin des intérêts matériels absorbe chez lui l'ardeur des convictions religieuses. L'église anglicane est une institution à la fois temporelle et spirituelle : c'est surtout à ce dernier titre qu'elle commande le respect des populations. Le protestantisme a son idéal; mais cet idéal se traduit constamment en devoirs pratiques. Ce qu'on attend donc surtout du vicaire de campagne est un exemple. Il faut que sa maison soit un modèle, car aux yeux des Anglais les devoirs religieux commencent à la vie domestique. Pour qu'il en soit ainsi, il est nécessaire que le *clergyman* soit marié; comment donnerait-il sans cela aux autres le type des vertus de famille dont certains vœux personnels lui interdiraient l'exercice? La force morale qui distingue surtout dans la Grande-Bretagne la classe moyenne tient en grande partie à sa manière de vivre. Ici chacun a sa maison où il enferme le meilleur de son âme; cette séparation favorise les habitudes de réflexion et de recueillement d'où se dégage presque toujours un certain idéal religieux. Une solitude qui n'a d'ailleurs rien d'exclusif ni de farouche développe ainsi les qualités morales de l'individu, la vie intime et les nobles sentimens qui élèvent les rapports de l'homme avec la nature. Le presbytère, entouré de paix et de verdure, caché comme un nid à l'ombre des grands arbres et de l'église, se trouve plus que tout autre placé dans de bonnes conditions pour l'étude et la rêverie. Au fond de ces calmes retraites, il faut que le cœur se replie sur lui-même ou qu'il s'élance vers Dieu.

L'emploi du temps et de la journée y est sévèrement réglé : à huit heures du matin, la cloche sonne le déjeuner. Ce repas frugal est précédé d'une prière à genoux que lit le pasteur et à laquelle assistent le cercle de famille ainsi que les domestiques de la maison. Durant la matinée, le vicaire travaille dans son cabinet ou visite les malades. Couvert d'un chapeau rond et sa canne à pomme d'or sous le bras, il se dirige à pas lents le long des haies. Les écoliers le saluent au passage; les plus braves d'entre eux osent même lui adresser la parole. Un vénérable pasteur laisse derrière lui un long souvenir dans le village; ses bons mots, son sourire, l'air dont il accueillait les enfans, sont restés gravés dans la mémoire de ceux qui l'ont connu et qui en parlent le soir autour du foyer de la chaumière. A une heure, un second déjeuner (*lunch*) réunit autour de la même table la famille du vicaire, qui, avant et après le repas, offre au ciel en peu de mots une action de grâces. L'après-midi est consacrée aux visites, aux excursions ou à certaines affaires de la pa-

roisse. Une demi-heure avant le dîner, tout le monde se retire dans ses chambres pour s'habiller. La cloche sonne, on descend, et dans le salon se trouvent le plus souvent quelques personnes invitées par le maître ou la maîtresse de la maison. Il est dans les habitudes des vicaires anglais de recevoir; ces rapports de table entretiennent un lien entre l'église et les familles charitables de la paroisse. Après le dîner, qui se passe à la manière britannique, les femmes d'abord, puis les hommes, rentrent dans le salon, où l'on prend le thé et où l'on fait de la musique. Quelques vicaires, en petit nombre il est vrai, ont eu, dans ces derniers temps, l'heureuse idée d'inviter une fois par semaine à leurs soirées les fermiers et un autre jour les laboureurs eux-mêmes. Si l'exemple était suivi, ce serait un excellent moyen d'élever les classes inférieures. La société se retire vers onze heures, et, le salon étant rendu à la solitude, le pasteur y récite en famille la prière du soir. Ce petit nombre de pratiques très simples s'observe d'ailleurs dans beaucoup d'autres maisons anglaises : où est donc alors l'originalité du presbytère? Elle consiste dans un parfum de mœurs antiques, dans la sainteté des rapports sociaux unis à la vie de famille, et dans le rayon que jette sur un intérieur calme et réglé le reflet des idées religieuses.

II.

Le grand jour où s'exercent en public les fonctions du pasteur est naturellement le dimanche. Ce jour-là, les cloches de l'église s'éveillent vers dix heures et demie du matin et appellent les fidèles au service religieux. Quelques paysans sont déjà réunis par groupes dans le cimetière : c'est un lieu de rendez-vous, une sorte de forum rustique où l'on discute parmi les tombes les intérêts des vivans. Le dimanche enlève la rouille de la semaine : on s'habille, on se rassemble, et l'homme isolé pendant le reste du temps renoue certains rapports avec la vie sociale. C'est à qui fera meilleure figure aux yeux du village : les jeunes filles surtout cherchent à relever les avantages de leur personne en portant sur elles avec orgueil le fruit de leurs économies. Le pasteur ne tarde pas cependant à traverser le cimetière pour se rendre à la sacristie, il est salué au passage par de graves paysans dont le visage respire la franchise. Si le ciel est pluvieux ou bien encore si c'est le temps de la moisson, il arrive quelquefois que son auditoire se montre peu nombreux. Il a en pareil cas l'art de cacher une réprimande sous un air d'intérêt bienveillant et de sollicitude. Questionnant les paroissiens l'un après l'autre, il leur demande des nouvelles de leur femme, de leur mère, de leur fils. Seraient-ils malades, qu'il ne les voit point à l'entrée de l'église? Les braves gens comprennent et balbutient

quelques excuses en rougissant. Un pasteur avait un *squire* qui n'assistait jamais au service religieux; il lui offrit un jour de prier pour lui devant toute la congrégation. « Et pourquoi cela? demanda le gentilhomme étonné. — Parce que, répondit le recteur, vous ne priez jamais vous-même. » On ne dit point si la menace fut assez forte pour vaincre la résistance du rebelle *squire*.

Cependant l'église s'ouvre : l'intérieur se distingue par une extrême simplicité; ni statues, ni tableaux, pas même l'image de la croix. Il y a des races qui croient par les yeux; la famille anglo-saxonne récuse au contraire l'intervention des sens dans la pratique des devoirs religieux. Elle se défie des entraînemens de la beauté extérieure, et, selon l'expression même d'un des premiers réformateurs, elle ferme les yeux et les oreilles aux grâces perfides de la sirène. Ce que les protestans anglais reprochent le plus à nos églises catholiques est de ressembler, disent-ils, à un théâtre. Les anciens édifices ont donc été purifiés dans la Grande-Bretagne des traces de la superstition, c'est-à-dire dépouillés des images qui les encombraient. La sévère nudité des ogives appuyées à temps égaux sur de robustes piliers n'est tempérée dans certains cas que par la joyeuse couleur des vitraux peints et par quelques plaques de cuivre curieusement gravées indiquant la place d'antiques sépultures. Ces vieilles églises ont été pendant un temps des espèces de nécropoles; aussi Charles Dickens prétend-il qu'elles sentent le mort et qu'on y éternue en respirant à plein nez la poussière des générations éteintes. Tel n'est pourtant pas le fait dans la plupart des campagnes, où par la porte ouverte entre au contraire pendant l'été une douce odeur de prairies et de foins coupés. Le protestantisme, en greffant sa liturgie sur les anciens édifices catholiques, a modifié la disposition des bancs, *pews*, qui envahissent ici presque toute l'église et convergent surtout vers la chaire, *pulpit*. A ce premier trait, qui ne reconnaîtrait tout d'abord une religion fondée en grande partie sur le culte de la parole? Les bancs, enfermés dans des compartimens de bois, sont distribués pour l'année aux diverses familles de la paroisse par les *church-wardens* (officiers civils de l'église). L'Anglais aime à être chez lui, même dans la maison de Dieu; aussi était-ce autrefois l'habitude de s'isoler par groupes ou par famille au moyen de rideaux qui masquaient la vue des personnes. Ce système d'*individualisme* et de séparation, combattu par quelques membres du clergé, a heureusement disparu de la plupart des églises britanniques. Un autre caractère qui frappera sans doute à première vue les étrangers est l'absence de l'autel. On l'a remplacé par la table de la communion; mais aux yeux des protestans la communion n'est point un sacrement, c'est un symbole. L'abolition de la messe a été partout le point de départ de la ré-

formation religieuse : ce que les docteurs protestans détestaient dans cette cérémonie était l'immolation en chair et en sang d'une victime; c'était la sombre image de l'agneau égorgé, qui ramenait, disaient-ils, le christianisme aux anciennes formes du culte juif et païen. L'autel a dû nécessairement tomber en Angleterre lorsque le sacrifice fut supprimé.

Le prêtre est en chaire, et le service commence. Revêtu d'un long surplis blanc à manches flottantes, dont le modèle n'a point changé depuis l'époque de la réformation, il lit à haute voix dans le livre de prières communes (*book of common prayers*) l'office du matin. Cet office est naturellement en anglais, car le protestant ne parle à Dieu que sa langue nationale. La voix du ministre alterne avec celle de la congrégation, qui lui répond selon les formes de la rubrique. De temps en temps, des chants religieux accompagnés par le son grave des orgues s'élèvent vers les voûtes de l'église. L'officiant lit aussi quelques passages des Écritures. L'élocution des jeunes ministres a beaucoup attiré dans ces derniers temps en Angleterre l'attention de la presse et des évêques. Une bonne prononciation est pour le clergé d'outre-mer un moyen d'influence sur les masses, et un paysan frappé de la manière dont son pasteur s'acquittait d'une telle partie du service laissait échapper cette exclamation naïve : « Il lit la Bible comme s'il l'avait faite! » A un certain moment, le prêtre descend de la chaire et se retire dans le fond du sanctuaire pour réciter les commandemens de Dieu et le symbole des apôtres. Ce qui étonnera peut-être en France est que les Anglais se croient très sincèrement catholiques, et cela d'autant mieux qu'ils n'y ajoutent aucune restriction. Catholique romain, ces deux mots, selon eux, présentent à l'esprit une contradiction : on ne peut être à la fois universel et local. Ce que nous appelons l'église catholique est connu en Angleterre sous le nom d'église de Rome, laquelle forme, aussi bien que l'église d'Orient, un des rameaux de la catholicité. Les protestans nos voisins n'accordent à aucune de ces branches ou églises particulières un caractère d'infaillibilité pas plus qu'ils ne se l'attribuent à eux-mêmes : toutes peuvent se tromper, et celle de Rome, disent-ils, a montré qu'elle était moins que toute autre à l'abri de l'erreur. Ils réservent le nom d'église, dans le sens le plus absolu du mot, à la société générale des chrétiens répandus sur toute la terre, et qui, à quelque division qu'ils appartiennent, forment les membres d'une grande famille universelle. Plus même une œuvre est indépendante de l'esprit de secte ou dégagée d'un intérêt religieux particulier, et plus elle mérite aux yeux des Anglais éclairés l'épithète de catholique. On comprendra ainsi que leur *Credo* ait conservé l'idéal d'une église cos-

mopolite, tout en rejetant le lien de dépendance vis-à-vis d'un pouvoir étranger.

Après avoir récité à genoux et en surplis les prières au fond du chœur, l'officiant reparaît dans sa chaire, mais couvert cette fois d'une longue robe noire, et il commence le sermon. Les prédicateurs anglais s'adressent plutôt à l'esprit et à la raison qu'au sentiment : peu de gestes, un sermon écrit, un haut enseignement des devoirs, tels sont les principaux traits d'une éloquence qui s'accorde bien avec le caractère sérieux de la nation. Quel effet moral exercent maintenant sur les consciences des rites si simples, une parole forte et ornée? Je n'affirmerai point que tous en soient également frappés; on cite l'exemple d'un petit débitant qui assistait tous les dimanches au service de la paroisse, et qui pourtant ne se faisait guère scrupule de tromper ses pratiques. Un jour qu'on lui reprochait sa mauvaise foi et qu'on lui rappelait un sermon du pasteur sur l'intégrité des transactions commerciales, « il est bon, répondit-il, de croire ces choses-là un jour par semaine, d'autant plus qu'on a six autres jours pour les oublier et pour agir tout différemment. » Il est pourtant certain qu'au milieu des campagnes l'église protestante, avec très peu de cérémonies et à l'aide de sévères leçons, grave dans le cœur des populations agricoles un idéal religieux qui ne s'efface point aisément au frottement des intérêts de la vie matérielle.

Les réformés anglais ne reconnaissent que deux sacremens, le baptême et l'eucharistie (1). Les autres ont été abolis ou convertis en simples cérémonies religieuses. Le confessional est au nombre des choses détruites et inspire encore dans les campagnes une certaine horreur puritaine. Ici c'est à chacun de se juger et de s'éprouver lui-même dans tous les actes de la vie. L'homme, n'étant plus confessé, absous, ni justifié par l'homme, se trouve ainsi obligé de se faire par ses propres lumières une conscience, un système de responsabilité morale. A ce point de vue du moins, le protestantisme est une religion virile qui consacre dans la pratique la sou-

(1) Le baptême ne s'administre guère aux enfans protestans que trois semaines ou un mois après la naissance : l'hygiène publique a reconnu l'inconvénient de les exposer trop tôt au grand air, et certains faits, suivis de conséquences mortelles, ont soulevé tout dernièrement l'indignation de nos voisins contre les usages bien différens de l'église romaine. L'eucharistie se distribue dans les temples le premier dimanche du mois ou à quelques grandes fêtes. Tous les fidèles communient sous les deux espèces, car la revendication de la coupe par les laïques a été en Angleterre aussi bien qu'en Allemagne un des griefs de la réforme religieuse contre les priviléges sacerdotaux de l'ancien culte. Les théologiens anglais ne croient point à la transsubstantiation : pour eux, le pain reste du pain et le vin reste du vin entre les mains du prêtre; mais ils croient participer néanmoins dans un sens spirituel à la chair et au sang de Jésus-Christ.

veraineté du *moi* en face même de Dieu et de l'éternité. L'église anglaise intervient encore dans les enterremens, et pourtant elle ne croit pas depuis longtemps à l'efficacité des prières pour les morts. A quoi bon alors, dira-t-on, offrir ses services? C'est surtout un honneur qu'elle rend au défunt. Il est d'usage dans certaines campagnes que les fermiers accompagnent les funérailles à cheval, recouverts de longs manteaux noirs et le chapeau décoré d'ornemens de crêpe. Ces processions, ces sombres cavalcades, pour mieux dire, produisent un effet extraordinaire entre les haies vives bordées de houblon sauvage et d'aubépine en fleur; elles passent lentement et en silence. Les visages sont tristes, mais résignés, car l'Anglais se soumet fièrement à ce qui est irréparable. Cependant la cloche tinte de moment en moment dans la tour de l'église. A l'arrivée du cortége devant la grille du cimetière, les fermiers descendent de cheval, et bientôt le sable de la grande allée crie sous les grosses bottes des *mourners* (personnes qui suivent le deuil), ainsi que sous les pas lourds et mesurés de ceux qui portent la bière. On s'avance ainsi vers l'entrée de l'église, où le ministre se tient debout et la tête découverte pour recevoir le cercueil. Le service des morts, qui commence aussitôt, a été institué pour instruire et pour consoler les vivans. La voix du psalmiste les avertit qu'ils sécheront un jour comme l'herbe des champs, que l'homme, ombre vaine, marche un instant sur la terre, et qu'il sème des richesses sans savoir qui les récoltera. Ces premières images ne nous entretiennent que de notre néant; mais une *leçon* extraite des épîtres de saint Paul fait bientôt luire sur cette nuit du sépulcre un rayon d'immortalité. Du reste aucun chant, nulle tenture funèbre, rien de ce qui peut frapper les yeux ou l'imagination; c'est toujours le même culte immatériel, qui s'adresse à la foi ou à l'intelligence. Le cortége quitte alors l'église et se dirige à la suite du ministre vers la partie du cimetière où la tombe a été creusée d'avance. Des planches en bordent et en consolident l'ouverture. En face de cette « bouche ouverte, qui engloutit l'une après l'autre les générations humaines, » le prêtre continue de réciter quelques sentences mélancoliques. « Au milieu de la vie, s'écrie-t-il, nous sommes dans la mort. » Puis, au moment où quelques pelletées d'humus tombent avec un bruit sourd et intermittent sur la bière descendue au fond de la fosse, il prononce les paroles suivantes d'une voix solennelle : « Nous confions ce corps à la sépulture, la terre à la terre, la cendre à la cendre, la poussière à la poussière, avec l'espérance certaine de la résurrection à une vie immortelle. » Les parens et les amis du défunt s'avancent alors vers la charpente de bois pour jeter un dernier regard à ce cercueil que la main du fossoyeur va recouvrir : c'est l'adieu de l'éternité. Pendant ce temps-là, le ministre se retire,

laissant en paix cette âme dont il respecte l'individualité jusque dans les ombres mêmes de la mort.

La religion protestante se mêle, dans les campagnes de la vieille Angleterre, à d'autres scènes plus agréables : je veux surtout parler de la fête de la moisson, *harvest home*. Tous les ans, on se réunit ce jour-là dans l'église, vers onze heures du matin, pour célébrer un service d'actions de grâces. Les laboureurs, précédés d'une bande de musiciens, se rendent ensuite vers une tente dressée au milieu des champs dans une situation favorable, et d'où la vue s'étend vers un large horizon. La campagne anglaise conserve assez souvent au mois d'août l'éclat de la fraîcheur; on dirait une robuste fille qui a eu la beauté du diable et qui en garde des restes. Moins remarquable en général par les grands traits du paysage que par l'abondance et la riche variété des détails, moins frappante que jolie, elle ne laisse point que d'inspirer aux paysans une sorte d'orgueil. Après tout, ne sont-ce point eux qui l'ont faite ainsi? La pioche, la bêche, la charrue, ont ici modifié toute la nature, adouci les pentes des coteaux et changé la terre en un jardin. Ce rideau d'arbres où courent les frissons du vent dans les branches, c'est la main de l'homme qui l'a planté pour abriter des cultures. Dans la tente ornée de guirlandes et où figure avec honneur une grosse gerbe blonde, fruit de la dernière moisson, un banquet rustique a été préparé par les fermiers et les propriétaires du voisinage. Ce n'est point, on le pense bien, l'appétit qui manque, car les laboureurs anglais, forts et vaillans enfans de la terre, ont conservé à plus d'un égard les mœurs des temps homériques. La table est ordinairement présidée par le recteur, qui, debout, récite les grâces. « Que Dieu, s'écrie-t-il, soit loué pour toutes ces choses à notre usage! » Le protestantisme anglais n'est point une religion de jeûnes ni d'austérités; au lieu de s'abstenir des biens de la terre, il aime mieux bénir la main qui les envoie. Les convives, au nombre de quatre ou cinq cents, ne se sont point encore assis que déjà le recteur a plongé un formidable couteau dans un monstrueux quartier de bœuf. Les plats de viande se succèdent si nombreux et si pesans, que toute autre table moins solidement construite gémirait et s'écroulerait sous le fardeau. La bonne chère et les joyeux propos disposent aisément les cœurs à la reconnaissance; aussi parle-t-on avec effusion des qualités de la récolte et de la Providence, qui l'a fait mûrir. Quand on a fini d'attaquer les viandes, — et les laboureurs n'y vont point de main morte, — on attend un moment pour le second service. Une troupe de *ladies*, au nombre d'environ soixante, précédées par la même bande de musiciens qui accompagnait naguère la sortie de l'église, entrent par les deux ouvertures de la tente et s'avancent le long des tables en une seule file, chacune d'entre

elles tenant en mains un *plum-pudding* fumant décoré de fleurs et de branchages de houx. Dans cette procession figurent quelquefois la femme et les filles du recteur. Le *plum-pudding* ayant disparu, quatre hommes apportent sur leurs épaules un pain immense fait avec le blé de la dernière moisson et le placent en grande cérémonie devant le président. L'un des convives, — quelque gros fermier, — un pied sur la table et l'autre sur son siége, entame vigoureusement cette pièce pantagruélique, tandis qu'au même moment arrive un fromage, digne frère du pain massif et ne lui cédant guère en volume. A la suite du banquet, les laboureurs se répandent sur un terrain préparé d'avance où ils se livrent en plein air aux jeux et aux exercices athlétiques. Les Anglais, il faut le dire, s'amusent de peu; la joie pour eux, c'est le mouvement. Cette simplicité est si bien dans leur caractère qu'elle s'étend à toute la vie. Dans les campagnes surtout, les arts et les raffinemens du luxe sont la plupart du temps, même pour les familles riches, des importations étrangères. De même qu'il a le plaisir facile, le paysan anglo-saxon, malgré sa rude écorce, s'émeut aisément, et l'on s'explique ainsi comment un culte très rapproché de la nature le touche profondément, sans avoir besoin de recourir aux pompes ni aux grands effets dramatiques. La joie, le triomphe de la force physique, le bonheur d'être ensemble pour remercier celui qui dore les épis dans le sillon, tel est le caractère religieux de cette fête champêtre. Sur le terrain des jeux, une autre tente a été plantée pour les femmes et les filles des laboureurs. Cinq ou six cents personnes s'y rassemblent vers quatre heures du soir pour prendre le thé. Des membres du parlement et du clergé, ainsi que des familles nobles du voisinage, assistent volontiers à ces réunions intéressantes où l'intelligence et la richesse viennent rendre honneur au travail agricole.

Le recteur ou le vicaire est bien le maître de l'église; mais on se tromperait beaucoup si l'on croyait son autorité absolue. Il n'existe rien de pareil en Angleterre. Chaque paroisse est au contraire un petit état qui se gouverne par lui-même. La division des pouvoirs, des fonctions et du travail y est aussi fortement indiquée que dans la constitution même du royaume. D'abord, à côté de l'église, s'élève d'ordinaire la chapelle méthodiste. Voilà donc au moins deux centres vers lesquels convergent quelques-unes des nobles aspirations de la vie sociale. Il arrive aussi le plus souvent que dans un coin obscur du village se trouve un conventicule de quakers. Il se tient d'ordinaire dans une petite maison ancienne, mais toute blanche, fraîchement recrépite à la chaux, tapissée de jasmin ou de vigne vierge et entretenue avec un soin extrême par quelque vieille fille de la secte. Les divisions entre l'église établie et les autres congrégations indépendantes de l'état ne reposent point sur des

différences bien graves en matière d'articles de foi; chacun n'en met pas moins à suivre les usages de son culte une sorte de fidélité qu'on pourrait appeler le point d'honneur de la conscience. La plupart de ces sectes sont sorties d'anciennes disputes théologiques, lesquelles ne naîtraient plus aujourd'hui; mais elles forment ainsi l'héritage d'un passé dont les Anglais ne se dépouillent point aisément. Quelques-unes d'entre elles répondent d'ailleurs à un besoin; les divers esprits réclament, comme le dit saint Paul, une nourriture différente, et c'est pour satisfaire à cette variété de goûts spirituels que les chapelles ont été fondées. Tous les dissidens sont néanmoins obligés de payer les taxes de l'église (*church-rates*), et ils en murmurent, car ils se voient ainsi condamnés à payer deux fois, d'abord pour l'église où ils ne vont pas, et ensuite pour la chapelle où ils assistent au service divin. Aussi l'abolition des *church-rates* a-t-elle été proposée plusieurs fois, quoique sans succès, à la chambre des communes. Sous la législation actuelle, cet impôt constitue pour les *dissenters* (dissidens) une charge qu'il est difficile de justifier; mais il leur donne aussi des droits. Un de ces droits est celui d'assister aux *vestry meetings* (assemblées de la sacristie). Dans ces réunions, qui ont lieu plusieurs fois l'an et qui sont annoncées par une affiche à la porte de l'église, on discute les questions relatives à certaines dépenses du culte et aux travaux de réparation que nécessite l'édifice. Le chef de l'opposition locale est d'ordinaire quelque paysan enrichi, esprit entier, nourri dans les principes des dissidens et fier d'élever autel contre autel. L'amour-propre des pasteurs a souvent beaucoup à souffrir de cette liberté de discussion; mais qui pourtant voudrait l'abolir? Les Anglais ne dirigent si bien les affaires de l'état que parce qu'ils ont su placer le droit de contradiction à la base même de leur édifice social. Les événemens de clocher excitent mainte fois entre les partis des animosités et donnent lieu à des exagérations d'éloquence dont on peut sourire; s'ensuit-il que ces foyers d'agitation ne contribuent point à entretenir la vie du pays? Presque toutes les opinions des grandes villes se trouvent représentées dans les villages de l'Angleterre; j'y ai rencontré un libre penseur sous les traits d'un vieillard greffant lui-même ses arbres à fruit et lisant avec dévotion des ouvrages scientifiques. Sa maison, huchée au sommet d'une colline, percée à l'étage supérieur d'une rangée de fenêtres dominant toutes les vallées des environs, et flanquée d'une tour, débris d'un ancien moulin à vent, était regardée par les bonnes gens du pays avec une sorte de terreur superstitieuse. C'était, disaient-ils, la demeure de l'athée, épithète que l'on donne ici trop gratuitement à quiconque ne fréquente aucun endroit consacré au culte. Ces cas d'isolement sont d'ailleurs assez rares :

pour avoir de l'influence, il faut appartenir à l'église nationale ou tout au moins à quelque congrégation religieuse. Un Anglais qui avait des idées à lui, mais qui n'en était pas moins un croyant sous certains points de vue, répondait à quelqu'un lui demandant sa profession de foi : « Ma chapelle n'est point encore bâtie; quand elle le sera, j'irai. »

Le grand événement qui a lieu tous les ans durant la semaine de Pâques dans le *vestry-meeting* est l'élection des magistrats de la paroisse (1). Ces autorités de village sont les *churh-wardens* (marguilliers) les *overseers* (trésoriers de la paroisse), le *constable* (officier de la paix publique) et le *way-warden* (surveillant des routes). Ces fonctions, si j'en excepte celle du constable, ne rapportent que l'honneur; elles n'en sont pas moins très recherchées. Dans certains villages, les élections se passent fort paisiblement; il en est d'autres au contraire où elles soulèvent de grandes et de puissantes rivalités. Chacun des deux partis déclare hautement l'Angleterre perdue dans le cas où son adversaire viendrait à triompher. Cette grande émotion s'apaise bientôt cependant, ainsi qu'un feu de fougère, devant les résultats du scrutin, et le village rentre le lendemain dans sa paix accoutumée. Les autres personnes attachées plus spécialement au service de l'église et nommées directement par le vicaire sont le *clerk* et le *sexton*. Le *clerk*, qui exerce le plus souvent dans l'endroit une profession manuelle, se charge de fournir les répons à l'officiant durant la célébration des services religieux. Le *sexton* est une ancienne puissance tombée. Comme son nom l'indique, il remplissait autrefois les fonctions de sacristain, c'est-à-dire qu'on lui confiait le soin des vases sacrés. La réformation, ayant beaucoup simplifié les appareils du culte, lui a retiré plusieurs de ses attributions, et a remis au clerc la surveillance d'ailleurs peu importante du *vestry* (vestiaire ecclésiastique). L'emploi du *sexton* se réduit maintenant à balayer l'église et à creuser les tombes. Pourquoi oublierai-je le maître-sonneur (*steeple-keeper* ou *bell-ringer*), qui, presque aussi vieux que le clocher, présente dans certains villages un type assez curieux? Après avoir sonné toutes les joies et toutes les douleurs de la vie, il s'est fait philosophe en devenant veuf, et, un pot de bière à la main, il se console aisément de la vanité des choses humaines, telles que les mariages et les enterremens.

Les deux *church-wardens*, dont l'un est élu par le *vestry meeting*, tandis que l'autre est nommé le plus souvent par le recteur ou le vicaire, jouissent dans les affaires de la fabrique d'une assez grande autorité. Ils assignent à chaque famille sa place dans l'intérieur de

(1) Les électeurs se composent des contribuables aux *church-rates*, car la propriété est jusqu'ici en Angleterre la racine de tous les pouvoirs civils et religieux.

l'église, — honneur dangereux, et qui soulève le plus souvent bien des jalousies entre les habitans du village. Il arrive presque toujours que le nombre des *pews* (siéges) n'est point suffisant pour les paroissiens; on est alors obligé de ranger les pauvres sur des bancs de bois, — les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, — le long des ailes de l'édifice. Les pauvres ne disent rien; mais cette distinction dans la maison de celui qui « ne fait aucune acception des personnes » n'en est pas moins assez blessante pour la dignité humaine. Les *church-wardens* exercent en outre un certain contrôle sur la conduite et sur les doctrines du pasteur. Ce dernier, on l'a vu, n'a presque rien à craindre de l'autorité ecclésiastique; mais il a beaucoup à compter avec son auditoire. La constitution présente de l'église anglicane laisse aux recteurs et aux vicaires une grande liberté d'opinions religieuses : le frein, on ne le croirait point, est dans les paroissiens eux-mêmes. Les laïques ne jouissent, il est vrai, sur le pasteur que du droit d'intervention morale : leur résistance serait au besoin toute passive; mais elle n'en opposerait pas moins une barrière à certaines tendances rationalistes. L'alliance intime qui règne entre l'état et l'église a ainsi sa source beaucoup plus bas, dans les rapports constans entre la nation et le clergé. La foi nationale est un héritage commun sur lequel veillent surtout dans les campagnes toutes les classes de la société. Il y a deux ou trois ans, un pasteur de l'église anglaise adressait à ses *church-wardens* une lettre touchante en leur annonçant sa résignation volontaire d'un bénéfice qu'il occupait depuis plusieurs années. Avec le temps, disait-il, ses idées avaient changé, et il se trouvait toujours, comme ministre du culte, en face de dogmes immobiles, d'un *livre de prières* consacré par l'usage, ainsi que d'un auditoire qui était en droit d'attendre de lui un enseignement conforme aux doctrines de l'église anglicane. Sa position dans la chaire n'était plus tenable, et il l'abandonnait. Il est très rare qu'un *clergyman* se retirant de l'église établie pour de tels scrupules se rattache à une autre secte religieuse : il ne ferait ainsi que resserrer ses chaînes, car la plupart des dissidens croient encore plus étroitement que les orthodoxes à la lettre de la Bible.

Au vicaire appartient généralement dans les campagnes la direction des œuvres de charité. Les Anglais, si l'on excepte certains cas extraordinaires, ne sont point du tout partisans du système de secours directs : le plus grand service qu'on puisse rendre, selon eux, aux classes nécessiteuses est de leur apprendre à se passer de l'assistance publique. Il s'agissait alors de trouver un moyen pour dissimuler l'aumône, et ce moyen est l'association assise sur de certaines bases. Dans presque tous les villages de l'Angleterre, il existe des *clubs* qui sont à la fois des caisses de secours et des caisses

d'épargne. Chacun de ces clubs se compose de membres honoraires et de membres participans. Les premiers contribuent à l'œuvre pour une somme quelconque dont ils ne retireront jamais aucun avantage personnel : c'est de leur part un don volontaire; les seconds reçoivent au contraire en nature la valeur de leurs cotisations, et de plus ils bénéficient de la générosité des autres. En invitant ainsi les pauvres à coopérer avec les riches, on peut soulager la misère sans blesser la dignité humaine (1). Les ouvriers agricoles retirent de ce système d'association plus d'un genre d'avantages : le club, achetant en gros et donnant les marchandises au prix coûtant, peut les procurer à meilleur marché que la boutique. Ces résultats matériels sont encore peu de chose, comparés aux habitudes d'ordre et de prévoyance que de telles institutions gravent dans le caractère des ouvriers agricoles. Il y a bien dans la caisse du club une partie des fonds versée par l'aumône; mais cette aumône n'humilie point celui qui la reçoit, car à côté de ces dons se trouve le fruit personnel du travail et de l'économie. Le pasteur utilise volontiers dans ces œuvres de charité le ministère des femmes. Ses filles donnent bravement l'exemple et sollicitent autour d'elles le patronage des riches. Tous les *clergymen* que j'ai consultés attribuent le succès de ces associations à l'absence du principe d'autorité. D'abord il ne faut pas que l'état s'en mêle, car il gâterait tout; la surveillance même du pasteur doit en quelque sorte se voiler derrière l'organisation du club. Il est bon qu'il se tienne à l'écart, qu'il laisse les pauvres administrer eux-mêmes leurs affaires et qu'il les accoutume ainsi à l'exercice de leurs droits. Diriger n'est point gouverner, et il y a là une nuance délicate qu'il ne faut jamais perdre de vue dans la pratique. La science de faire le bien exige donc de la part du *parson* des lumières et de l'expérience; il est facile de donner, mais un secours matériel n'a souvent d'autre effet que d'appauvrir l'homme qui le reçoit en lui enlevant la confiance en lui-même. Tout ce qui tend au contraire à relever l'individu, à accroître sa force morale, à lui communiquer la notion juste de ses intérêts, est autant d'ajouté à ses moyens de vivre. La vraie

(1) Dans le village sur lequel ont porté particulièrement mes observations, et qui embrasse une population de dix-sept cents habitans, le club à charbon (*coal club*) avait reçu en argent du 1er mars 1863 au 1er mars 1864 85 liv. sterl. 18 sh. 6 d. (2,147 fr. 50 c.), et il avait à peu près distribué la valeur de cette somme en charbon de terre aux ouvriers des champs. Le club aux vêtemens pour les adultes (*adult clothing club*) avait contribué pour plus de 80 liv. sterl. (2,000 fr.) à la toilette des hommes et des femmes. Le club aux vêtemens pour les enfans (*children's clothing club*) avait fourni pour 22 liv. sterl. (550 fr.) d'habits à ceux dont il est dit dans l'Évangile : *Sinite parvulos venire ad me*. Le club aux souliers (*shoe club*) a délivré dans cette même année cent quarante-huit chaussures après avoir reçu en dépôts et en souscriptions la somme de 31 liv. sterl. (775 fr.).

charité aux yeux des Anglais est celle qui procure aux pauvres un bien-être qu'ils ont le droit de croire leur ouvrage.

A ces institutions quelques vicaires de campagne ajoutent encore d'autres pratiques sociales, par exemple les « parties de thé » (*tea parties*). Profitant de l'influence qu'exerce sur les mœurs anglaises la boisson fraternelle venue de Chine, on a établi dans certains villages des réunions de deux cents à trois cents personnes qui ont lieu soit l'été au coin d'un bois, soit pendant l'hiver dans les murs de l'école. L'intention de ces agapes est facile à saisir : les ministres de l'église se proposent ainsi de rapprocher les rangs et les conditions sociales. La dépense est légère et accessible à toutes les bourses : six deniers pour les grandes personnes et trois deniers pour les enfans. On vient pour s'amuser, mais les bonnes manières et les bons exemples de quelques-uns exercent une heureuse influence sur le ton général des divertissemens. Pendant que les bouilloires remplies d'eau chaude bourdonnent et chantent, la conversation se poursuit, et les différentes classes de la société apprennent à s'estimer davantage en apprenant à se connaître. Les paysans anglais sont robustes, et il faut que leur force se dépense dans quelque exercice; abandonnée à elle-même ou mal dirigée, elle trouble quelquefois dans les villages la vie paisible des habitans. Pour éviter cet inconvénient, des pasteurs ont eu l'idée de régulariser les jeux athlétiques; ils ont ouvert des clubs dont les séances se tiennent tantôt en plein air, tantôt dans une salle, et où l'adresse tient en échec la violence. Jusqu'ici, les ouvriers des champs n'avaient guère pour médecin en cas de maladie que la nature ou le charlatan. Le *sick club*, fondé dans plusieurs villages, leur assure aujourd'hui, moyennant une faible contribution hebdomadaire, les secours d'un homme de l'art et les médicamens. Toutes ces réunions sont d'ailleurs conduites d'après le même principe. La force morale qui donne l'impulsion s'y montre très peu et n'aspire point à dominer.

La vie d'un pasteur anglais est assez occupée. Deux services et deux sermons le dimanche, — pendant la semaine, des malades à visiter, des réunions à présider, des paroissiens à entretenir, les intérêts de l'église à surveiller, — tout cela n'est point une sinécure. Quelques vicaires, il est vrai, se contentent des devoirs de la chaire et se retirent ensuite dans les loisirs d'un intérieur comfortable; mais ils sont peu aimés et n'exercent aucune influence dans le village. Ce que les paysans désirent, c'est un ministre qui vienne quelquefois s'asseoir l'hiver au coin de leur feu, qui leur parle de leurs travaux, qui attire les têtes blondes des enfans entre ses genoux et qui oublie un instant parmi eux la dignité du prêtre pour se souvenir du père de famille. Le caractère du protestantisme anglais

est d'avoir insinué le sentiment religieux dans le foyer domestique, et c'est surtout là qu'il est fort, parce qu'il est naïf. La foi ne s'affiche, il est vrai, par aucun signe extérieur : elle est dans les cœurs et non sur les murs; pourtant c'est une sorte de parfum biblique remplissant toute la maison. Ces visites du pasteur causent une grande joie, et le grillon lui-même fait entendre un chant plus fier dans la cheminée. Un faux sentiment de dignité personnelle et des égards que se doit à lui-même le *gentleman* est l'écueil de plus d'un caractère engagé dans les ordres. Quelques pasteurs vivent trop loin de leurs paroissiens : raides et réservés dans leurs manières, ils peuvent bien commander le respect extérieur, mais ils n'ont ni l'estime ni la confiance des populations, qui les connaissent à peine. Dans plusieurs endroits, les *clergymen* sont en même temps magistrats civils (1); cette confusion des pouvoirs nuit beaucoup plus à l'église qu'elle ne la sert. Ce n'est point par l'autorité que le clergé anglais peut aujourd'hui étendre son influence, c'est par la tolérance et la douceur. Une autre fonction rentre beaucoup mieux dans les attributions du pasteur : je veux parler de la surveillance des écoles. Il n'est guère de villages où ne s'élève à côté de l'église un bâtiment plus ou moins moderne avec des velléités d'architecture gothique. Dans le premier de ces édifices, le protestantisme adore Dieu; dans le second, il donne l'instruction à l'enfance.

III.

Le village où j'ai passé quelque temps a deux écoles : l'une, située sur la colline au milieu d'une nappe de verdure, est l'*infant school* (asile ou école gardienne). Le bâtiment neuf se compose d'une grande salle avec une petite chambre latérale et un vestibule. L'intérieur ressemble assez bien à une chapelle; les murs, blanchis à la chaux et décorés de gravures coloriées, supportent un plafond voûté avec des boiseries de chêne et des architraves revêtues de quelques sculptures. On y reçoit pendant le jour cent dix enfans en bas âge : aussi cette salle participe-t-elle en même temps du caractère d'une école et d'une de ces *nurseries* où l'on élève les enfans dans les maisons riches. Il y a deux maîtresses, l'une salariée, l'autre qui a offert gratuitement ses services. La première est une jeune fille, la seconde une *lady* en noir qui a un peu l'air et le costume d'une religieuse : c'est elle qui fait presque tout dans l'école. La religion protestante inspire de pareils dévouemens. La réunion

(1) En Angleterre et dans le pays de Galles, il y a, d'après un rapport au parlement, onze cent quatre vingt-trois ecclésiastiques exerçant les fonctions de juges de paix (*justice of peace*).

de ces enfans des deux sexes, assis sur les bancs et pour ainsi dire étagés, selon les âges, de gradin en gradin, comme des espaliers en fleur au versant d'un coteau, offre tout d'abord un coup d'œil intéressant. L'éducation est naturellement très élémentaire : elle se borne à communiquer quelques notions utiles, et pour mieux les graver elle fait intervenir au besoin l'action et la mimique. Ces enfans répondent tous ensemble aux questions que leur adresse la maîtresse en frappant leurs petites mains l'une contre l'autre et en mesurant leurs paroles sur une sorte de ton rhythmé. Les plus avancés apprennent aussi à lire et à écrire. On les divise en plusieurs classes, qui portent chacune le nom d'une fleur, de sorte qu'une petite fille peut être une *violette*, une *rose*, une *marguerite* ou un *géranium*. L'autre école est celle des adolescens, et s'intitule la *national school* (1). Elle est séparée de l'église par la maison du vicaire et entourée d'une cour pour les récréations (*play ground*). Ce lien de famille entre le presbytère et l'école n'est d'ailleurs point particulier à l'église établie : il n'y a guère de chapelle dissidente qui n'abrite aussi sous son aile une ruche bourdonnante d'enfans. Dans la *national school* se tiennent les classes du jour, suivies par cent trente élèves, et les classes du soir, auxquelles assistent une trentaine d'adultes. Le maître reçoit 80 livres sterling (2,000 francs) de la paroisse et à peu près 25 livres sterling (625 francs) du gouvernement, sans compter 10 autres livres sterling pour l'instruction de six apprentis sous-maîtres (*pupil-teachers*). Il a en outre une maison et un jardin. Dans le même bâtiment, consacré aux classes de la semaine, se tient aussi l'école du dimanche (*sunday school*). L'origine de cette institution est assez intéressante. La première école du dimanche fut ouverte en 1781 par Robert Raikes, un libraire, qui réunit alors dans la crypte de la cathédrale de Gloucester quelques pauvres enfans ramassés dans la rue. Il publiait en même temps un journal (*the Gloucester's Journal*), et se servit de cet organe pour propager en Angleterre l'idée d'une œuvre à laquelle il attachait avec raison une grande importance (2). Les progrès d'une telle institution tinrent en quelque sorte du merveilleux, et les *sunday schools* couvrent aujourd'hui comme d'un réseau non-seule-

(1) A l'*infant school*, les enfans paient 1 denier par semaine; à la *national school*, 2 deniers.

(2) Il avait été aidé et inspiré dans cette œuvre par le révérend Stock, curé de Saint-John's à Gloucester. Dans le chevet de cette église, on lit l'inscription suivante, gravée sur un monument de marbre érigé par les souscriptions des habitans : « A la mémoire du révérend Thomas Stock, recteur de cette paroisse, qui le premier, d'accord avec M. Raikes, établit et maintint les quatre premières écoles du dimanche instituées en Angleterre. Il mourut en 1803. »

ment l'Angleterre, mais encore l'Écosse et l'Irlande. Le dimanche, qui passe pour un jour de repos, est au contraire chez nos voisins un jour très occupé. Les filles du vicaire ou d'autres personnes instruites président volontiers ces écoles soit dans la matinée, soit dans l'intervalle des services; l'instruction y touche principalement aux sujets religieux, et, tout en écartant les broussailles de la théologie, ouvre certaines perspectives à travers la forêt mystérieuse des Écritures. Les leçons y sont gratuites, et beaucoup de pauvres jeunes gens occupés toute la semaine aux travaux de la terre n'ont en vérité que ce lien pour les rattacher au monde idéal. Là du moins ils apprennent à lire et à raisonner sur la Bible. L'église anglicane a cela de bon qu'elle s'adresse tout d'abord à l'intelligence : elle lui demande d'être active et non passive dans la réception des doctrines qui doivent former plus tard le fondement de la foi; avant de croire, le protestant doit penser. Enfin des cours publics (*lectures*) ont lieu durant les soirées d'hiver dans cette même école nationale, et réunissent un auditoire de quatre-vingts à cent cinquante personnes. Le vicaire lui-même est un des *lecturers*. On jugera sans doute que pour un village de dix-sept cents habitans les sources de l'instruction y sont assez abondantes.

Les *national schools* remplacent ce que nous appelons en France les écoles primaires; elles doivent leur origine à un ministre de l'église anglicane, le docteur Andrew Bell, né à Saint-Andrew en Écosse. Après avoir fait de bonnes études à l'université de sa ville natale, Andrew Bell s'embarqua pour l'Amérique en 1774; cinq années plus tard, il quitta New-York pour revenir en Angleterre. La traversée fut désastreuse; le brick échoua contre une côte déserte, et comme on était en hiver, les passagers se trouvèrent exposés sans aucun abri au froid et à la neige. La seule trace d'habitation était une cabane de pêcheurs en ruine qu'on découvrait vers le sud-ouest. Andrew Bell désespérait de survivre à ce naufrage; il fut pourtant sauvé par un petit bateau qui longeait le rivage, et qui, après seize jours de terribles souffrances, le conduisit à Halifax. Il se rembarqua, et cette fois du moins arriva en Angleterre à bon port. Après quelques années d'une vie errante et aventureuse, durant laquelle il courait le pays tantôt à cheval et tantôt à pied, il reçut les ordres sacrés et fut installé en qualité de ministre dans la chapelle épiscopale de Leith. Cette situation tranquille n'était guère de son goût; il la quitta pour voyager dans les Indes orientales. Le 2 juin 1787, il arrivait à Madras, d'où il se dirigea ensuite sur Calcutta. Chemin faisant, il avait rempli sa bourse à donner des *lectures*, grande ressource des Anglais instruits qui cherchent fortune. Ayant été plus tard nommé directeur (*superintendent*) de l'asile militaire des orphelins de Madras, il se livra tout entier aux devoirs de

sa charge. Les méthodes d'enseignement étaient alors bien imparfaites, et Andrew Bell, l'esprit perdu dans le doute, cherchait en vain de tous côtés un rayon de lumière, lorsque, passant un soir à cheval devant une école hindoue, il avisa des enfans assis à terre, traçant avec le doigt quelques caractères sur le sable qu'on avait répandu devant eux. Il rentra chez lui, se disant comme tant d'autres : « J'ai trouvé! » Andrew Bell recommanda donc aussitôt à son maître d'études de se servir de ce procédé pour apprendre l'alphabet aux écoliers anglais de la classe inférieure. La découverte n'était pas aussi sûre qu'il le croyait, car, soit mauvaise volonté, soit négligence, son maître d'études lui signifia qu'il était impossible de rien apprendre aux enfans de cette façon-là. Andrew Bell n'était point homme à reculer (on n'est point né Écossais pour rien); il choisit un des élèves de l'asile, fils d'un simple soldat, et lui confia l'exécution de son plan. Ce que le professeur avait déclaré impossible fut accompli sans peine par l'écolier. Apprendre à lire et à écrire était jusque-là une affaire d'état; ce fut désormais, grâce à cette méthode, un jeu d'enfans. Le docteur Bell, voyant que cette expérience lui avait si bien réussi, eut l'idée de choisir les meilleurs parmi les élèves et de s'en servir comme de *moniteurs* pour instruire les autres : ainsi se forma par ses soins le système d'enseignement mutuel. Il conçut alors le projet de revenir en Angleterre et d'y répandre ses idées. De retour à Londres, où il se maria, il exerça durant plusieurs années une grande influence sur l'éducation primaire du royaume, et mourut prodigieusement riche en 1830, laissant la plus grande partie de sa fortune à des écoles et à des villes de l'Écosse.

Au même temps vivait un autre homme d'un caractère bien différent, quoique voué au même ordre de recherches et de travaux : son nom est Joseph Lancaster. Né en 1778 à Southwark, il appartenait à la secte des quakers, ou en d'autres termes à la Société des Amis. Son père, un vétéran de l'hôpital militaire de Chelsea, avait servi dans l'armée anglaise durant la guerre avec l'Amérique. Dès l'âge le plus tendre, Joseph témoigna toute l'exaltation d'un cerveau mystique : à quatorze ans, ayant lu par hasard l'*essai* de Clarkson sur la traite des esclaves, il résolut de partir pour la Jamaïque afin d'apprendre aux nègres à lire « la parole de Dieu. » Sans rien dire à personne, il quitte la maison paternelle et se dirige vers Bristol, ayant pour tout bagage une bible, le *Pèlerinage du Chrétien* (*Pilgrim's Progress*), de John Bunyan, et quelques shillings. La première nuit, il coucha sous une haie, et la seconde, au pied d'une meule de foin. Chemin faisant, il eut pourtant le bonheur de rencontrer un ouvrier qui allait également à Bristol; ils marchèrent ensemble, et le plus grand vint au secours du plus petit.

Quand Joseph arriva au lieu de sa destination, il n'avait plus ni sous, ni souliers. Il s'engagea comme volontaire dans la marine et fut expédié le lendemain pour Milford-Haven. A bord du vaisseau, il fut raillé pour le tour de ses idées religieuses et reçut de ses camarades le surnom de *parson*. Un dimanche que le capitaine était absent (1), les officiers vinrent trouver Joseph Lancaster et lui demandèrent s'il pourrait leur prêcher un sermon. L'adolescent réclama une demi-heure pour réfléchir et pour lire sa bible. Quand il reparut sur le pont, on dressa un tonneau en forme de chaire, et l'équipage du navire se rangea autour du jeune prédicateur. Il commença par reprocher aux rudes matelots leurs mauvaises habitudes, et ne fut d'abord accueilli que par des sarcasmes; mais bientôt son âpre et vigoureuse éloquence, nourrie à la lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament, triompha des dispositions hostiles de l'auditoire. A partir de ce jour, il fut pris au sérieux et traité avec respect par les hommes de mer. Sa famille, ayant enfin découvert où il était, obtint du gouvernement la permission de le faire revenir.

A dix-huit ans, Joseph Lancaster avait ouvert une école dans la maison de son père. Ayant fourni lui-même à ses frais les bancs et les pupitres, il groupa quatre-vingt-dix enfans autour de ses leçons. C'était alors un temps de disette (1798) : les pauvres cigales de l'école allaient criant famine près des fourmis du voisinage; touché de leur détresse, il intéressa en leur faveur quelques personnes charitables et trouva moyen de les nourrir tout en les instruisant. A la porte de son établissement, il avait lui-même placardé une affiche conçue en ces termes : « Tous ceux qui veulent peuvent envoyer leurs enfans pour qu'ils reçoivent une éducation gratuite. Ceux qui n'aimeraient point à les faire instruire pour rien sont libres de payer, si bon leur semble. » Cet avis eut pour conséquence d'emplir l'école, mais non point, il s'en faut de beaucoup, la bourse du maître. Il étendit néanmoins ses opérations sur une grande échelle. « Les enfans, dit-il, accouraient à lui comme des troupes d'agneaux. » Quelques personnes influentes, entre autres le duc de Bedford et lord Somerville, s'intéressèrent à l'œuvre de Joseph Lancaster. Cependant le nombre des élèves augmenta tellement que ses forces se trouvèrent inférieures au fardeau. La nécessité, que les Anglais appellent la mère de l'invention, lui vint en aide, et lui fit découvrir un sentier nouveau pour arriver à ses fins. N'ayant point d'argent pour payer des sous-maîtres, il eut l'idée de se multiplier lui-même au moyen des *moniteurs*. C'est ainsi que le système d'enseignement mutuel

(1) On sait que dans les vaisseaux anglais le capitaine remplit les fonctions de ministre du culte.

fut trouvé presque au même moment par deux hommes sous l'empire de circonstances particulières. Andrew Bell l'inaugura dans l'asile de Madras par défiance de la routine, et Joseph Lancaster dans ses écoles par économie (1). Ce dernier faisait alors tant de bruit et avait obtenu de tels succès par sa méthode que George III témoigna le désir de le recevoir. L'entrevue eut lieu en 1805 à Weymouth. « Lancaster, s'écria le roi, j'entends dire que dans vos écoles un professeur enseigne à la fois cinq cents élèves. Comment peut-il les tenir en ordre? — De même que votre armée, sire, est mise tout entière en mouvement par un mot de celui qui la commande, » répliqua le quaker. George III ajouta : « J'approuve fort votre système, et mon vœu est que tout pauvre enfant de mon royaume apprenne du moins à lire la Bible. » Le roi lui remit sur-le-champ 100 livres sterling, la reine 50, et chacune des princesses 25, pour qu'il pût propager selon ses vues les bienfaits de l'éducation. L'exemple de la cour ouvrit la source des libéralités personnelles, et l'argent affluait de toutes parts entre les mains de Lancaster : ce fut sa perte. Exalté, enthousiaste, dévoré du zèle de son œuvre, il oublia les conseils de la prudence, dépassa de beaucoup, dans le maintien de *ses enfans*, la limite de ses ressources, et s'endetta. Quelques amis vinrent à son secours et le tirèrent quelquefois d'embarras; mais sa prodigalité envers les autres était incorrigible, et il retombait toujours dans les mêmes difficultés d'argent. Sa correspondance nous le représente alors tour à tour abattu ou triomphant, passant d'un accès de mélancolie à un excès d'espoir. L'esprit livré à toute sorte de visions, il contemplait « les chevaux de feu qui lui apportaient des montagnes dans des chars de feu toutes les richesses de la terre » pour préserver son système d'une ruine irréparable. Malheureusement on ne paie point ses dettes avec l'or de l'Apocalypse, et le prophète tomba plus d'une fois aux mains des recors. Ses amis les quakers, hommes d'ordre et de commerce, qui mettent une sorte de religion dans la tenue des livres, finirent par l'abandonner après avoir condamné ses extravagances. En 1808, sa banqueroute fut déclarée : il partit alors pour l'Amérique, où il passa de nouveau par toute sorte d'épreuves. Il songeait à revenir en Angleterre, lorsque le 23 octobre 1838 il fut écrasé par une voiture dans les rues de New-York, à l'âge de cinquante et un ans.

Ces deux hommes ont donné naissance à deux sociétés dont le but est l'instruction de la jeunesse, mais dont les tendances sont fortement opposées. Le docteur Bell se rattache par son influence à

(1) Tous deux se disputèrent plus tard l'honneur d'une découverte qui a été depuis longtemps ou abandonnée ou fort modifiée en Angleterre.

la *National Society*, et Joseph Lancaster à la *British and foreign school Society*. Comme ces deux centres d'action religieuse ont exercé et exercent encore une grande influence sur le maniement des écoles primaires, il est nécessaire de s'y arrêter. La Société nationale a été fondée en 1811, mais elle ne se développa vraiment qu'en 1815, après la bataille de Waterloo, et lorsque les bienfaits de la paix appelèrent l'attention publique sur l'éducation des classes pauvres. Ses affaires sont administrées par un comité composé du banc des évêques, des plus hautes autorités ecclésiastiques, et de plusieurs laïques jouissant d'une grande considération dans le monde. Tous les souscripteurs d'une guinée par an ou tous ceux qui ont versé en bloc la somme de 10 guinées sont d'ailleurs membres de la société. Ils ont le droit de voter à l'assemblée générale. Des conseils provinciaux d'éducation, présidés par l'évêque du diocèse, se rattachent en outre de toutes les parties du royaume à l'institution centrale, dont les bureaux sont situés dans Westminster. Quel est maintenant le but de cette société, appuyée sur d'actives influences et sur un mécanisme aussi puissant qu'étendu? Elle se propose d'instruire les enfans de la classe ouvrière et agricole dans les principes de l'église établie. Pour arriver à ses fins, elle cherche d'abord à développer les moyens d'éducation en accroissant le nombre des écoles. Les diverses sommes qu'elle a tirées de sa caisse pour assister dans cette voie certaines localités s'élevaient vers la fin de 1864 à un total de 389,964 livres sterling (9,749,100 francs). Elle ne donne toutefois son argent que contre de l'argent, c'est-à-dire qu'elle exige des localités secourues une dépense correspondante, et même généralement beaucoup plus forte que le secours. On calcule par exemple que, pour l'érection seule des édifices consacrés à l'instruction élémentaire, elle a provoqué dans le pays l'émission d'une somme trois fois égale à ses déboursés, et de plus elle impose à chaque paroisse la charge de maintenir et de défrayer l'école une fois bâtie. Pour qu'une maison d'enseignement primaire se trouve dans tous les cas en rapport avec la *National Society*, il faut que les directeurs ou *patrons* de l'établissement souscrivent à certains « termes d'union : » on entend par là qu'ils s'engagent à seconder les vues de la société dans l'éducation religieuse de l'enfance. Le nombre des écoles ayant un lien de famille avec la *National Society* atteignait à la fin de 1864 un chiffre de 12,366, et ces 12,366 établissemens abritaient 1,172,306 écoliers (1). Non contente de répandre dans le royaume l'instruction primaire, la société s'occupe en outre de former des instituteurs. Afin d'atteindre ce but, elle a sous son contrôle immédiat cinq écoles normales, dont

(1) En y comprenant les écoles du dimanche, ce nombre s'élevait à 1,818,476 élèves.

trois pour les jeunes gens et deux pour les jeunes filles qui se destinent à l'enseignement. De 1843 à 1863, 4,447 professeurs des deux sexes sont sortis de ces pépinières. Qu'on ajoute à cela les secours fournis aux institutions normales des diocèses, la surveillance des écoles par des inspecteurs indépendans de l'état, un dépôt de livres fixant le type orthodoxe de l'instruction primaire dans toute la Grande-Bretagne, et l'on comprendra l'influence de la *National Society*, appelée avec raison, par un membre même du clergé, « la servante (*handmaid*) de l'église anglicane. » Il y a des servantes maîtresses.

La *British and foreign school Society* (société des écoles britanniques et étrangères) poursuit le même but que la *National Society*, et ce but est l'instruction de l'enfance; mais, fondée en 1808 par des dissidens, elle embrasse dans son cercle d'action toutes les sectes, ou, comme on dit en Angleterre, toutes les *dénominations* religieuses. Bien différente en cela de sa rivale, elle n'impose aucune obligation à la foi des élèves qu'elle reçoit dans ses écoles. L'enseignement est pour elle un terrain neutre sur lequel il faut respecter avec soin les distinctions de croyances. Tout en inculquant à la jeunesse certains principes généraux de morale, elle s'abstient donc de toucher aux questions épineuses du dogme. Si elle fait lire la Bible dans ses écoles, c'est que la Bible est une base d'instruction admise par le consentement universel des congrégations chrétiennes. Le siége de cette socité est à Londres, dans Borough-Road, où elle a élevé un édifice en pierre d'assez bon style. Une assemblée générale, qui a lieu tous les ans au mois de mai, et qui se compose de tous les membres de la société, c'est-à-dire de tous les souscripteurs à une guinée, élit un président, des vice-présidens, un trésorier et des secrétaires. Elle choisit en outre un comité de quarante-huit personnes chargé de conduire les affaires de l'institution. Ce comité général nomme à son tour un comité de vingt-quatre femmes pour surveiller l'éducation des jeunes filles. Les revenus, fruit des souscriptions, des legs ou des dons volontaires, s'élèvent à 13,868 liv. sterl. (346,700 francs) par an. Ainsi que la Société nationale, la *British and foreign school Society* fonde, inspecte, dirige des écoles normales et un grand nombre d'écoles primaires. Le seul caractère qui la sépare du système suivi par l'établissement contraire est l'absence de toute restriction en matière de foi; elle ne met point de condition à ses services, et fait luire l'instruction primaire sur tous les enfans de la classe pauvre. Elle assure ainsi aux familles dissidentes la liberté de conscience, sans renoncer toutefois à seconder une certaine propagande chrétienne.

L'éducation du peuple a été jusqu'en 1832 entièrement soutenue en Angleterre par ces deux sociétés, par de nobles dévouemens

individuels et par les sacrifices des paroisses : l'état se tenait à l'écart. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Comment donc le gouvernement a-t-il pu intervenir dans le système de l'instruction publique en ce qui regarde les écoles primaires? A titre de souscripteur. L'état souscripteur! voilà une alliance de mots qui étonnera peut-être des lecteurs français : rien n'est pourtant plus d'accord avec les faits. Le parlement vota d'abord quelques subsides (*grants*) qui devaient être distribués par le département de l'éducation (*education department*) pour seconder certains efforts locaux dans la fondation des écoles. Toute paroisse s'adressant à l'autorité pour obtenir une concession d'argent devait avoir recueilli elle-même une somme égale au secours demandé. L'état se trouvait avant 1852 en face de deux anciennes sociétés rivales, dont l'une (la *National Society*) représentait l'église, et dont l'autre (la *British and foreign school Society*) représentait les dissidens : il se servit volontiers de leur ministère, et c'est généralement par le canal de ces institutions que passaient les dons de l'état. L'alliance entre l'éducation et le principe religieux n'était d'ailleurs point rompue : pour avoir droit aux faveurs du budget, il fallait que l'école appartînt à une profession de foi quelconque. Les demandes de fonds affluèrent, et l'ensemble des *grants* s'éleva rapidement à près d'un million de livres sterling par an. Les économistes commencèrent à s'alarmer; d'un autre côté, certains membres du haut clergé regrettent aujourd'hui d'avoir mordu, disent-ils, à l'hameçon d'or. Quel peut être le sujet de leurs plaintes? L'état, tout en restant dans son rôle de souscripteur, revendiqua bientôt les droits que donne en pareil cas aux simples individus tout apport de fonds dans une œuvre de charité : quiconque donne est admis à s'assurer par lui-même que son argent est bien donné. Le conseil privé (*privy council*), appuyé sur cette théorie, posa donc des conditions aux écoles qui acceptaient les services du gouvernement. Peu à peu le système des études fut modifié, les bases de l'enseignement furent remaniées d'après les vues des hommes d'état. Le conseil décida par exemple que les maîtres d'école, au lieu de recevoir du budget de l'instruction publique un traitement fixe, seraient dorénavant rétribués selon leurs œuvres. Une partie de leur salaire dépend aujourd'hui du nombre des élèves qui assistent à la classe et du succès qu'obtiennent ces élèves dans les examens. Des inspecteurs du gouvernement viennent constater l'état des études et déterminent d'après les efforts du maître la valeur de la récompense matérielle qu'il mérite. L'état veut, comme on dit, en avoir pour son argent : au lieu de payer les moyens d'éducation, il paie les résultats. Ces changemens alarmèrent une grande

partie du clergé, car il ne faut pas oublier que dans les campagnes surtout les recteurs avaient presque seuls la direction des écoles. Ce n'est donc point sans inquiétude qu'ils virent à la suite et à la faveur des secours se glisser dans l'instruction primaire le contrôle de l'état. Le *revised code* (c'est le nom qu'on donne aux nouveaux règlemens) est célèbre en Angleterre par les objections qu'il a soulevées de la part de l'église. Parmi ces griefs, il en est sans doute d'exagérés : il faut pourtant le reconnaître, le gouvernement s'est préoccupé d'étendre, et non d'élever, le niveau de l'éducation du peuple dans les écoles. Le programme d'études conçu et appliqué avant ces derniers temps dans certains villages par quelques *clergymen* était beaucoup plus libéral que celui du conseil privé (1).

Quoi qu'il en soit, l'action des pouvoirs civils ne ressemble en rien dans cette circonstance à ce qu'on appelle chez nous intervention de l'état. D'abord on est libre de repousser une telle intervention en renonçant aux avantages matériels qui s'y rattachent, et ensuite elle n'absorbe point l'autonomie des localités. Deux forces agissent ici de concert, la société et la paroisse, — ce que nous appelons en France la commune. Le système de contributions volontaires, quand il fonctionne seul, présente un inconvénient : il fournit aux districts riches l'aide et l'assistance qu'il retire aux districts pauvres. Les sources de la charité ressemblent alors à ces torrens qui s'emplissent pendant l'hiver, lorsque l'eau est partout en abondance, et qui se dessèchent pendant l'été, lorsqu'on aurait le plus besoin de leurs services. Aujourd'hui, grâce à la distribution des fonds publics, cette inégalité existe beaucoup moins, car l'école primaire se trouve soutenue par trois branches de revenus : — ce que souscrit la paroisse, ce que paient les enfans, et ce que donne l'état.

Une partie du clergé anglais accuse surtout le gouvernement de lui avoir tendu un piége et de s'être servi de ses dons pour séculariser l'éducation primaire. Qu'y a-t-il de vrai dans ce reproche? L'église et les sectes dissidentes ont un droit égal à solliciter les subsides de l'état, et leurs demandes sont accueillies avec la même faveur. Dans tous les endroits où se rencontrent en même temps un nombre suffisant de *churchmen* (partisans de la religion dominante) et un groupe assez fort de *dissenters*, il n'y a guère lieu à aucune difficulté : on voit alors s'élever deux écoles. Il s'en faut pourtant de beaucoup qu'il en soit ainsi dans tous les villages. La richesse est d'ordinaire entre les mains de ceux qui professent la

(1) On se borne aujourd'hui, dans ces écoles, à enseigner la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Le plan tracé vers 1859 par plus d'un recteur de campagne embrassait bien d'autres branches des connaissances humaines.

religion de l'état, tandis que les *dissenters* sont généralement assez pauvres; or, pour obtenir un secours du trésor public, les congrégations devraient d'abord recueillir parmi elles une somme d'argent le plus souvent au-dessus de leurs moyens. Il ne reste donc alors aux familles dissidentes d'autre ressource que d'adresser leurs enfans à l'école de la paroisse; mais cette école appartient à l'église d'Angleterre, et ils ne peuvent y être reçus que par tolérance. Il faut dire que les pasteurs à vues larges ne refusent point d'accueillir au bercail ces jeunes brebis égarées; pourtant l'instruction religieuse, inséparable ici de l'instruction classique, entraîne plus d'un inconvénient. Dans l'école, on enseigne le catéchisme et d'autres formulaires dont s'alarment quelquefois en secret les parens fortement attachés à l'esprit de leur secte. Le gouvernement, frappé de cet état de choses, et craignant qu'un assez grand nombre d'enfans pauvres ne fussent ainsi tenus à l'écart des sources de l'instruction par les scrupules de leurs familles, voulut dernièrement introduire ce que les Anglais appellent la clause de conscience (*conscience clause*). C'est une nouvelle condition que dicte l'état à ceux qui acceptent ses secours : il enjoint aux personnes chargées de la direction de l'école (*managers*) de recevoir tous les enfans de la paroisse, qu'ils appartiennent ou non à l'église d'Angleterre; il leur interdit en outre de soumettre à l'enseignement des doctrines religieuses ceux dont les parens s'y opposeraient. Une telle clause a soulevé de la part des autorités ecclésiastiques la plus vive polémique dans tout le royaume. Pour le clergé, garder l'école, c'est garder l'église. On ne doit donc point s'étonner de la résistance que rencontre une pareille mesure, et certes les argumens ne manquent point pour la combattre. Ces écoles d'où l'on veut bannir, du moins en partie, l'enseignement de la foi nationale, n'est-ce point l'argent de l'église qui les a bâties? Ne sont-ce point les généreux efforts du clergé qui ont soutenu pendant des siècles presque tout le fardeau de l'instruction primaire dans les campagnes? Et que vient-on lui demander? De scinder son œuvre, de garder le silence sur ses dogmes, d'ouvrir les portes à l'indifférence en matière de religion! Les docteurs se renferment alors dans cette ancienne formule : *Nolumus leges Angliæ mutari*. D'un autre côté, l'état n'a-t-il point aussi des devoirs à remplir? Dépositaire de la bourse publique, n'a-t-il point pour mission de respecter les droits pécuniaires et les convictions religieuses de tous ses membres? Pour faciliter à tous les enfans de la classe ouvrière l'accès des écoles, ne doit-il point abaisser les barrières qu'oppose la division des croyances aux progrès de l'instruction laïque? Il serait difficile de préjuger l'issue d'une lutte dans laquelle se trouvent engagées de part et d'autre

de hautes influences; mais ce qui est bien certain, quoi qu'on en dise, c'est que le gouvernement ne cherche point à saper les bases de l'église en Angleterre.

L'enseignement primaire est malgré tout sous la main du clergé. S'agit-il par exemple de nommer un instituteur, ce dernier est choisi par le vicaire de la paroisse, qui dans certains cas est le seul directeur (*manager*) de l'école; le plus souvent néanmoins quatre ou cinq laïques, membres de l'église d'Angleterre, élus par les souscripteurs, et dont les noms se trouvent mentionnés dans l'acte de fondation (*trust deed*), assistent le pasteur dans l'exercice de ses pouvoirs. Il entre dans l'école comme chez lui; les enfans le connaissent et le respectent : c'est sa seconde famille. Dans certains pays, on pourrait s'effrayer à la vue de la grande influence exercée par l'église sur l'enseignement du peuple; mais les mêmes causes de défiance n'existent point en Angleterre. Ici la fortune et la science obligent. Le vicaire, appartenant aux classes riches et instruites, se croit tenu de communiquer aux classes inférieures les bienfaits qu'il a reçus de la société. Le clergé protestant ne craint d'ailleurs point les lumières. L'expérience lui a démontré que chez un peuple indépendant l'éducation était la seule garantie contre les abus de la liberté. Aussi quel changement, depuis les premières années de ce siècle, dans l'apparence des édifices consacrés à l'instruction primaire! Jadis les fonctions d'instituteur étaient quelquefois remplies dans les campagnes par un barbier, et les armes du métier, — une longue perche terminée par un plat à barbe, — figuraient sur le devant de la boutique ou de l'école. Aujourd'hui il reste encore plus d'un vieux bâtiment de brique où se rassemblent les enfans, mais les murs intérieurs en sont blanchis à la chaux et décorés d'images, de cartes de géographie ou d'instrumens scientifiques. Par les fenêtres ouvertes et tapissées d'un rideau de feuillage entrent pendant l'été un joyeux rayon de soleil et le chant des oiseaux. On n'a rien négligé pour rendre l'instruction attrayante, car on sait bien que les institutions anglaises n'ont d'autre ennemi à craindre que l'ignorance. Ce n'est point seulement à la mère-patrie, c'est en même temps aux colonies, où se rendent chaque année un si grand nombre d'émigrans, que s'étendent les heureux effets d'un système d'éducation auquel concourent l'état et le clergé. Il y a quelques années, seize jeunes filles furent envoyées de l'école du *workhouse* en Australie. Toutes trouvèrent à se placer convenablement, et l'une d'elles eut même le bonheur d'épouser un homme de grande fortune. Revenue plus tard en Angleterre, elle alla rendre visite dans sa voiture à la maison des pauvres, et fit demander la maîtresse d'école. « Je vous remercie, lui dit-elle;

c'est à vos bons services et aux leçons que vous m'avez données que je dois d'avoir acquis une telle position dans le monde. »

Tout en croyant poursuivre une œuvre divine, le clergé anglican cherche à l'atteindre par des moyens humains et matériels. A ce dernier point de vue, l'église n'échappe point chez nos voisins eux-mêmes aux traits de la critique. Les uns lui reprochent sa grande richesse, d'autres la confusion de ses doctrines et les divisions qui la déchirent. Ce sont autant de griefs dont il faudra tenir compte dans une prochaine étude sur la vie religieuse au milieu des villes. Dès ce moment, je suis du moins frappé de l'harmonie qui existe entre le protestantisme et les institutions anglaises. Dans d'autres contrées de l'Europe, la question religieuse a été plus d'une fois une source de conflits pour la société. La nation avait-elle le bonheur de conquérir après une révolution les formes du gouvernement représentatif, elle se trouvait le lendemain en face d'un ordre d'idées immobile et indépendant des pouvoirs civils. Le nouveau gouvernement avait alors à lutter dans les consciences contre une loi au-dessus de la loi, contre une autorité absolue supérieure à celle de l'état, contre un souverain étranger et infaillible, dont les oracles, quelquefois même les anathèmes, limitaient à chaque pas la marche du progrès. Rien de pareil n'a jamais existé en Angleterre depuis la révolution de 1688. L'état, en réduisant la suprématie de l'ordre spirituel et en mettant les institutions religieuses d'accord avec les institutions politiques, avait écarté d'avance une des principales causes de division. Cette absence d'absolutisme dans les croyances a rendu facile au-delà du détroit le triomphe du régime constitutionnel, car déjà s'était enracinée dans les mœurs une religion appuyée sur le grand principe de la liberté d'examen, sur la responsabilité individuelle de l'homme devant Dieu et devant la conscience. Depuis ce temps-là, les Anglais exercent un contrôle perpétuel, sinon sur le fond des dogmes, du moins sur les formes extérieures qui les consacrent. Chez eux, le même pouvoir qui fait la loi est aussi celui qui gouverne les affaires de l'église nationale. Le clergé, marié, fonctionnaire de l'état, lié au maintien de la constitution, ne forme point dans la société une caste à part; il peut être animé de l'esprit de corps, mais ses intérêts et ses devoirs le ramènent sans cesse vers les grands courans de l'opinion publique. L'église unie à l'état forme ainsi la clé de voûte de l'édifice politique, et cet édifice même ne subsiste en Angleterre que par le consentement de la nation.

ALPHONSE ESQUIROS.

L'AVIATION

ET LES AVIATEURS

I. *L'Aviation ou Navigation aérienne sans ballons*, par M. G. de La Landelle, 1863. — II. *L'Aéronaute, moniteur de la Société générale de navigation aérienne*, 1864. — III. *Collection de mémoires sur la navigation aérienne sans ballons*, publiée par le v[te] de Ponton d'Amécourt, 1864-1865. — IV. *Le Droit au vol*, par M. Nadar, 1865. — V. *Astra Castra, experiments and adventures in the atmosphere*, by Hatton Turnor, London 1865. — VI. Société d'encouragement pour la locomotion aérienne, rapport du conseil d'administration, etc., 1865.

S'il suffit pour résoudre un problème de le discuter bruyamment, quelques-uns des promoteurs de la navigation aérienne sont dans la bonne voie : ils sollicitent l'attention publique par tous les moyens possibles, ils lancent des ballons d'essai dans la presse et dans l'atmosphère, ils n'ont point de cesse qu'ils n'aient fait parler d'eux. Ils feront bien cependant de se défier du public français : on le séduit facilement par des promesses éclatantes, il ne lui déplaît pas qu'on fasse, pour piquer sa curiosité, quelques frais de mise en scène; mais il y a dans cette voie je ne sais quelle limite délicate qu'il ne faut pas franchir sous peine de cruels mécomptes; il y a je ne sais quel rapport à garder entre les espérances qu'on excite et l'effet qui les suit.

Nos lecteurs savent comment MM. de Ponton d'Amécourt, de La Landelle et Nadar ont repris de nos jours la question anciennement agitée de la navigation aérienne (1). Ils déclarent qu'il faut renon-

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1863.

cer à diriger les aérostats, c'est-à-dire les appareils gonflés d'un gaz moins dense que l'air et qui s'élèvent dans l'atmosphère en vertu de leur légèreté relative. Ces appareils en effet offrent toujours une très grande surface, et en raison de cette circonstance la force motrice dont ils peuvent disposer ne leur permet pas de lutter contre l'action du vent. Que faire dès lors? Imiter les oiseaux, qui volent en étant beaucoup plus lourds que l'air. L'appareil que proposent les *aviateurs* consiste donc en une machine motrice qui doit s'élever elle-même soit en battant l'air avec des ailes, soit en se vissant dans l'atmosphère à l'aide d'une ou de plusieurs hélices. Ce n'est point d'ailleurs la première fois que l'on propose de résoudre ainsi le problème de la locomotion aérienne, et les récens promoteurs de cette solution ne se piquent pas de l'avoir inventée. Ce qui leur appartient en propre, c'est d'avoir organisé une sorte d'agitation autour de cette idée. Ils ont réussi à créer une *société d'encouragement pour la locomotion aérienne au moyen d'appareils plus lourds que l'air*. Organisée à titre provisoire au mois de janvier 1864, cette société a été définitivement constituée au mois de mai de la même année sous la présidence de M. Barral. Elle se propose un double but : elle cherche à réunir des fonds pour faire des expériences; elle veut aussi centraliser les recherches des inventeurs et faire fructifier leurs travaux en les soumettant à un comité d'examen.

« Cherchez, et vous trouverez! » dit la sagesse des nations. Vous trouverez souvent tout autre chose que ce que vous cherchez. Un savant découvre quelquefois dans les cornues de son laboratoire des corps nouveaux auxquels il ne songeait pas. Les alchimistes du moyen âge, qui s'ingéniaient à produire la pierre philosophale et l'élixir de longue vie, n'y sont pas parvenus; mais ils ont amassé de précieux matériaux d'où est sortie la chimie moderne. Colomb lui-même cherchait les Indes orientales quand il a trouvé l'Amérique. Quelque opinion que l'on ait donc sur la possibilité d'atteindre le but que poursuivent les aviateurs, on ne saurait qu'applaudir à la formation d'une société qui ne peut manquer d'avoir quelque utilité. Jusqu'à ce jour, il faut l'avouer, les ressources financières qu'elle a pu réunir ont été trop faibles pour lui permettre de commencer des expériences. Jusqu'ici également, le travail de son comité d'examen semble avoir été assez stérile. Néanmoins ces libres associations sont d'un exemple salutaire à une époque où l'esprit d'initiative a besoin d'être excité. Il est toujours bon de voir des hommes qui se réunissent et qui, sans rien demander au gouvernement ni aux académies, consacrent leur temps et leur argent à poursuivre la réalisation d'une idée qu'ils croient praticable. Quant

à ceux qui nous occupent en ce moment, ce n'est point seulement par métaphore qu'ils veulent nous apprendre à voler de nos propres ailes. En principe, il n'y a donc que des félicitations à adresser aux novateurs qui ont fondé la société de locomotion aérienne; toutefois, après avoir obtenu ce premier succès, il importe maintenant qu'ils se recueillent. Leur zèle, leur entrain, sont des qualités précieuses; mais il faut qu'ils les gardent pour le moment où leur société aura produit quelque chose, si peu que ce soit, et où il y aura quelque résultat utile à livrer à la publicité. Jusque-là, de nouveaux appels à la curiosité publique resteraient sans doute infructueux, et courraient même le risque de nuire à la cause qu'ils prétendraient servir : quand les prés ont assez bu, il faut fermer les ruisseaux.

Dans cet ordre d'idées, nous devons signaler comme un symptôme fâcheux pour la société constituée au mois de juin de l'année 1864 que M. de Ponton d'Amécourt ait cru devoir se démettre des fonctions de vice-président qu'il y remplissait d'abord. M. d'Amécourt, dans le triumvirat des promoteurs de l'*aviation*, représentait le travail modeste et persévérant. C'est lui qui, sans aucun secours étranger, a fait construire presque tous les modèles d'appareils qui ont été expérimentés jusqu'ici. Il paraît s'être retiré, laissant ses compagnons chanter seuls des victoires qui ne sont pas encore remportées. Sans doute il aura été un peu effarouché de leur ardeur, et il aura voulu mettre son nom à l'abri des reproches que peut mériter leur enthousiasme préventif. Il n'en continue pas moins les recherches qu'il a entreprises, et qui, s'il n'avait écouté que son propre désir, n'auraient point reçu une publicité si hâtive. M. d'Amécourt a commencé d'ailleurs en 1864 la publication d'une *Collection de mémoires sur la locomotion aérienne sans ballons;* il compte y placer successivement les travaux de quelque importance qui paraîtront sur la question dont il se préoccupe à un si haut degré. Cette collection de mémoires, dirigée par M. d'Amécourt seul, fera ainsi concurrence à *l'Aéronaute*, journal non périodique que publie la *Société d'encouragement.* Aussi bien, puisque nous en venons à établir des distinctions entre les partisans de la locomotion aérienne, il faut tout de suite que nous fassions une place à part à plusieurs savans qui suivent aussi la bannière de l'aviation. M. Barral, avons-nous dit, a accepté la présidence de la Société d'encouragement, tout en professant sur les résultats qu'elle pourra obtenir des opinions fort éclectiques. M. Babinet a embrassé leur cause, et il l'a soutenue avec une ardeur toute juvénile, non-seulement dans la presse, mais aussi dans plusieurs conférences publiques. M. Emmanuel Liais, un de nos plus savans astronomes, que des travaux scientifiques ont longtemps retenu au Brésil, a envoyé de Rio-de-

Janeiro des projets d'appareils dont la réalisation lui paraît facile. Enfin, depuis deux ou trois ans, plusieurs jeunes mathématiciens, appliquant le calcul aux problèmes difficiles que soulève la locomotion aérienne, ont conclu à la possibilité de solutions prochaines, et dans ce groupe nous devons placer en première ligne M. Landur. On trouve donc dans le camp des aviateurs une petite phalange de calculateurs et de savans. Ils se montrent en général, — avons-nous besoin de le dire? — moins décisifs que les autres dans leurs conclusions et plus réservés dans leurs espérances. En tout cas, leur enthousiasme tient compte des véritables données du problème et respecte les lois de la physique. Si donc nous signalons, chemin faisant, dans les pages qui vont suivre, certaines opinions tout à fait singulières qui n'ont rien de commun avec la science et qui tendent à nous promettre une conquête trop facile des domaines de l'air, on se gardera de faire tomber nos critiques sur ceux à qui elles ne s'adressent pas. Cette réserve faite, nous essaierons d'indiquer rapidement en quels termes se pose actuellement le problème de la navigation aérienne.

I.

Une question préjudicielle se présente naturellement : faut-il perdre tout espoir de diriger les ballons? Dans un air absolument calme, les ballons se dirigent. Une expérience intéressante a été faite à ce sujet dans le vaisseau du Palais de l'Industrie à Paris au moyen d'un aérostat captif. Cet appareil, trop petit pour porter un homme, était muni d'organes de mouvement que l'on dirigeait d'en bas à l'aide de poulies de renvoi : il obéissait facilement à son moteur dans le vaisseau clos où il était contenu. Cependant, à peine les ballons se trouvent-ils en présence de vents même très faibles, de vents n'ayant qu'une vitesse de deux à trois mètres par seconde, toute la puissance motrice qu'ils peuvent emporter avec eux se trouve paralysée; l'action du vent sur la surface de l'aérostat devient prépondérante et rend inutiles tous les engins à l'aide desquels l'aéronaute essaie d'agir sur l'air. Sans doute, impuissant à lutter contre les courans atmosphériques, le ballon peut les employer comme auxiliaires; il peut, dans une certaine mesure, choisir le sens de sa marche en trouvant par d'habiles manœuvres le flux d'air qui doit le pousser. C'est là une ressource qui n'est point à dédaigner dans la pratique et dont les progrès de la météorologie augmenteront l'importance. Néanmoins, s'il s'agit de se diriger en tous sens dans l'atmosphère et d'y suivre une marche sûre, c'est là un effet qu'on ne peut espérer que des appareils plus lourds que

l'air, de ceux que, par opposition aux aérostats, on a appelés des *aéronefs* (1).

Les systèmes d'après lesquels on propose de construire ces machines rentrent en général dans une des trois catégories suivantes. — On peut, en premier lieu, se servir d'une ou plusieurs surfaces qui agiraient à la façon des parachutes en s'appuyant sur l'air, et qui remonteraient successivement en prenant, à la montée, la forme nécessaire pour n'éprouver qu'une faible résistance. Qu'on se représente par exemple deux parapluies conjugués dont chacun se déploie pour soutenir le corps et se ploie pour remonter. Dans cette catégorie, il faut encore ranger les systèmes munis de palettes qui se placent horizontalement pour battre l'air et qui se relèvent verticalement; les oiseaux sont à peu près dans ce cas. — En second lieu, on peut employer une surface légèrement inclinée et à laquelle on communique un mouvement horizontal. L'air résiste à ce mouvement; une partie de cette résistance, c'est-à-dire la composante verticale, peut vaincre l'action de la pesanteur et enlever le corps. On aura une idée d'un pareil système en songeant au cerf-volant; seulement le cerf-volant est tiré par une force extérieure, tandis que la machine proposée devrait avoir en elle-même la cause de son impulsion horizontale. — Si maintenant, au lieu de donner à la surface inclinée un mouvement rectiligne, on suppose qu'elle tourne autour d'un axe vertical, on aura une troisième série d'appareils, les systèmes à hélice. Il sera nécessaire, afin que l'axe ne prenne pas aussi un mouvement de rotation, de faire tourner en même temps, dans les deux sens contraires, des jeux superposés d'ailes équivalentes; nous disons équivalentes et non pas égales, car les ailes inférieures, se mouvant dans un courant produit par les ailes supérieures, et ne se trouvant pas par conséquent dans les mêmes conditions que celles-ci, devront sans doute, pour produire le même effet, avoir soit une forme, soit une surface différente. Les jouets connus sous le nom de *spiralifères* ont d'ailleurs vulgarisé la notion

(1) Nous adoptons le mot *aéronef* comme ceux d'*aviation*, d'*aviateur*, qui sont commodes dans le discours et qui sont maintenant entrés dans l'usage commun. M. de Ponton d'Amécourt avait, au début de ses travaux, donné le nom d'*ef* à l'appareil destiné à porter l'homme dans les airs. *Ef* venait d'*avis* (oiseau), comme nef vient de *navis* (vaisseau). Ce mot se rattachait donc à la même racine que ceux d'*aviation* et d'*aviateur*, et indiquait comme eux la préoccupation d'imiter le vol de l'oiseau. M. d'Amécourt a renoncé depuis à cette appellation, d'ailleurs originale et expressive. Oserons-nous dire le motif de ce changement? L'inventeur a reculé devant la crainte de mauvaises plaisanteries. Au milieu des controverses qui se sont élevées récemment sur la navigation aérienne, on a vu d'ailleurs une série de nouveaux vocables s'introduire dans le langage : *aéromotion*, *aéromotive*, *aéroscaphe*, *orthoptère*, *aéroplane*, *gyroptère*, *hélicoptère*, *volateur*, etc.

élémentaire de cet appareil. — On appelle d'ordinaire *orthoptères* (à ailes plates) les appareils de la première catégorie, *aéroplanes* ceux de la seconde, *gyroptères* (à ailes tournantes) ou *hélicoptères* ceux de la troisième. C'est à ces trois genres principaux que l'on peut ramener, sauf quelques exceptions, les nombreux projets qui se sont produits depuis quelques années au sujet de la navigation aérienne. Agira-t-on sur l'air avec des ailes d'oiseaux, avec une surface poussée horizontalement, avec des ailes héliçoïdales, ou avec des appareils combinés au moyen de ces divers organes? C'est là une question intéressante sans doute et qui peut fournir des sujets d'étude fort piquans; mais nous la laisserons de côté pour le moment, car dans l'état actuel des choses elle nous paraît devoir être reléguée au second plan. Au point de vue de la théorie, on peut dire que les systèmes des trois catégories que nous venons d'énumérer utilisent la force motrice dans des conditions presque équivalentes. Sans doute, si l'on en vient à la pratique, ils offrent des avantages différens et sont d'une réalisation plus ou moins facile. L'hélice par exemple jouit d'une préférence marquée, elle a fourni en quelque sorte aux fondateurs de la Société d'encouragement leur cri de ralliement et leur drapeau; mais, encore une fois, il n'y a qu'un intérêt de second ordre à se préoccuper actuellement du mode suivant lequel agira la force motrice. Avant tout, il faut construire des moteurs légers, très légers, infiniment plus légers que ceux que nous connaissons jusqu'ici. Là est la vraie et pour ainsi dire la seule difficulté du problème, — difficulté assez grave pour qu'on puisse sérieusement se demander si l'on doit espérer de la vaincre avec les moyens dont on dispose actuellement. Les aviateurs ne l'ignorent pas, on le leur a dit de toutes parts. Cependant beaucoup d'entre eux négligent volontiers ce côté du problème, et ils aiment à fermer les yeux sur cet obstacle, qui est peut-être de nature à rendre stériles tous les efforts qu'ils peuvent faire d'ailleurs. En cela, ils sont assez semblables à des gens qui, voulant faire un voyage, s'ingénieraient à installer commodément un carrosse, sans s'occuper d'avoir des chevaux pour le traîner.

Veut-on voir comment cette question de la force motrice reste toujours oubliée et comme non avenue pour quelques-uns des promoteurs de la locomotion aérienne? L'auteur d'un petit écrit que nous avons sous les yeux cherche à exposer à ses lecteurs, à l'aide d'un exemple familier, le principe de l'aviation. Il s'agit d'une grosse éponge qu'un ouvrier, placé tout en haut d'une échelle, a laissé tomber dans la rue aux pieds d'un aviateur, tandis que celui-ci cheminait pensif et songeait aux argumens qui peuvent rendre sensibles les avantages de l'aéronef. Un autre ouvrier passe, ramasse

l'éponge, et, pour la jeter à son camarade, estime du regard la hauteur à laquelle il doit atteindre; l'échelle était longue et le but éloigné; ce que voyant, il trempe l'éponge dans le ruisseau et, « suffisamment alourdie, » la lance à son compagnon. L'homme qui allait songeant déclare aussitôt que cet ouvrier en sait plus que toutes les académies, et que le principe de l'aviation est démontré. C'est aussi la conclusion que l'auteur tire tout de suite de son récit. Il faudrait cependant ne pas s'arrêter là, et il serait nécessaire de considérer le phénomène plus complétement. Sans doute, quand on veut lancer une éponge à la hauteur d'un second étage, on fait bien de la charger d'eau afin de triompher de la résistance de l'air. Cette action est rationnelle; mais pourquoi? C'est qu'on dispose d'assez de force pour lancer le mobile alourdi. Comme chaque unité de masse reçoit alors, pour un même effort, la même vitesse, le corps fend l'air d'autant mieux qu'il renferme sous le même volume une masse plus grande; mais tout changerait si la force impulsive n'était pas en excès. Qu'on suppose par exemple qu'il s'agisse de jeter, non plus une éponge chargée d'eau, mais un lingot de plomb de même volume, et on sera ramené à tenir compte de la force motrice qu'on néglige trop aisément. Quand on a dit que l'aéronef, étant lourde, fendra l'air facilement, il faut ajouter tout de suite que c'est à la condition de contenir, eu égard à son poids, une force motrice considérable. Ce sont là deux idées qu'on ne peut pas séparer sans aboutir à des résultats bizarres.

On ne doit donc pas se flatter de faire naviguer dans l'atmosphère des appareils automoteurs avant que d'immenses progrès n'aient été réalisés dans la construction des machines motrices. On pourra en juger par les indications qui suivent. A quel taux faut-il évaluer la force motrice dont l'appareil aérien devra être pourvu pour se soutenir dans l'atmosphère? La pesanteur, suivant une loi connue, tend à faire tomber cet appareil de 5 mètres en une seconde; la force motrice doit être capable de l'élever de 5 mètres dans le même temps. Or le poids que la force d'un cheval-vapeur peut élever à 5 mètres en une seconde est égal à 15 kilogrammes. C'est dire que l'appareil entier, y compris son moteur et tous ses accessoires, ne devra peser que 15 kilogrammes par force de cheval. Est-il impossible de construire un moteur qui remplisse cette condition? Personne n'oserait le dire; mais nous verrons tout à l'heure qu'on est encore loin de ce résultat. Si nous tenons compte des accessoires que doit porter la machine motrice, si nous remarquons surtout qu'il ne lui suffit pas de se soutenir en l'air et qu'il lui faut un excédant de force pour se diriger dans l'atmosphère, nous ne nous tiendrons pas à cette limite de 15 kilogrammes. Nous

demanderons, et en le faisant nous montrerons encore une réserve très grande, que le moteur lui-même ne pèse que 12 kilogrammes par force de cheval. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de chiffres précis; ceux que nous indiquons ne doivent être regardés que comme des approximations grossières destinées à fixer les idées et à donner un corps à nos appréciations. Aussi bien il faut nous expliquer sur le raisonnement que nous venons de faire en comparant l'action de la pesanteur et celle de la force motrice. Ce raisonnement est commode et sommaire; il a été fréquemment employé dans la controverse relative à la question même qui nous occupe, et on peut dire qu'il a déjà de jolis états de service; mais il n'est point rigoureusement exact : dans sa forme concise, il néglige des conditions essentielles et notamment il ne tient compte que fort implicitement de la résistance de l'air, qui est une des données principales de la question. Nous l'avons reproduit cependant parce qu'il présente à l'esprit une image très nette et qu'il est suffisamment vrai dans les limites où nous voulons borner notre appréciation. Hâtons-nous d'ajouter d'ailleurs que l'on arrive à des résultats analogues si on soumet le problème au calcul. M. Landur, à la demande de M. de Ponton d'Amécourt, a traité la question dans plusieurs mémoires par les procédés de l'analyse mathématique. Il a donné à ce sujet des formules simples et élégantes; on en peut facilement conclure que le maximum du poids du moteur par force de cheval doit être compris entre 10 et 15 kilogrammes (1). Nous ne sommes donc pas loin de la vérité en adoptant le chiffre douze, comme nous venons de le faire.

Il faut naturellement comprendre dans le poids du moteur celui des matières qu'il doit emporter pour sa consommation. Suivant la nature de la machine motrice, le poids de ces matières pourra varier considérablement. S'il s'agit, par exemple, d'une machine à

(1) Les formules données par M. Landur sont naturellement différentes suivant la nature des surfaces qui agissent sur l'air et leur mode d'action. On peut cependant les ramener à un type général dans lequel le poids du moteur par force de cheval est égal, en kilogrammes, à 30 divisé par un certain *module*. Ce module dépend de la nature de l'appareil; il est déterminé par le rapport du poids de cet appareil (en kilogrammes) à la surface agissante (en mètres carrés), et il est précisément égal à la racine carrée de ce rapport. Dire exactement quelle valeur ce module doit prendre dans la pratique n'est point chose aisée; mais il est clair qu'on ne sera point maître de le diminuer au-dessous d'une certaine limite. Si par exemple on en cherche la valeur chez les oiseaux, on trouve qu'on peut l'estimer environ à 6,5 chez la perdrix, à 3,5 chez l'hirondelle, à 2,25 chez le martinet. Dans les conditions qui sont imposées par la pratique, il ne paraît pas probable qu'on puisse faire descendre ce module au-dessous de 2 ou même de 3. Suivant qu'on adoptera l'un ou l'autre de ces deux nombres, le poids du moteur par force de cheval se trouvera limité à 15 ou à 10 kilogrammes.

vapeur, elle devra emporter, pour chaque heure de navigation aérienne, au moins un kilogramme et demi de charbon par force de cheval; c'est ce que brûlent actuellement les appareils les plus perfectionnés. Pour un voyage de quatre heures, voilà donc six kilogrammes sur douze à attribuer au seul poids du charbon! Il faudrait encore tenir compte de l'eau; mais nous ne voulons pas pousser les choses à l'extrême: on pourrait nous dire que, si l'on obtenait un appareil capable de voyager en l'air pendant un seul quart d'heure, ce serait déjà là un beau commencement, et nous sommes de cet avis. Si l'on se contente de ce modeste objectif, le poids du combustible qui doit chauffer la machine est réduit à une faible part du poids total, et nous pouvons le négliger, au moins dans une première appréciation des phénomènes, tout en faisant nos réserves pour le cas où il faudrait serrer la question de plus près.

Peut-on espérer que l'on puisse bientôt construire un moteur tel que ses organes ne pèsent que douze kilogrammes par force de cheval? Si on le peut, les chemins de l'air nous sont ouverts. Nous chercherons donc une réponse à la question que nous venons de poser, et à laquelle nous paraît se réduire pour le moment le problème de la navigation aérienne. Nous la chercherons en examinant d'abord dans leur état actuel les machines usuelles, et en essayant d'apprécier les améliorations que l'on peut attendre d'un avenir prochain. Si le résultat de cette recherche est favorable, nous sommes tout disposé, nous aussi, à nous écrier :

Cœlum certè patet, ibimus illàc!

Mais, avant d'entreprendre l'examen des moteurs mécaniques, nous dirons quelques mots des moteurs vivans. Dans quelles conditions les divers animaux, l'homme, les oiseaux, se trouvent-ils placés au point de vue de la locomotion aérienne? En traitant rapidement ce sujet, nous trouverons, chemin faisant, la confirmation des vues qui viennent d'être exposées, et nous pourrons recueillir quelques enseignemens utiles pour la solution générale du problème.

II.

L'homme peut-il voler au moyen d'un appareil convenablement disposé, et dont il serait le moteur unique? C'est une question à laquelle il n'est point difficile de répondre. Le poids moyen d'un homme est d'environ 72 kilogrammes; on a vu déjà qu'il faut, pour

élever ce poids, un moteur de la force de six chevaux : or l'expérience montre que la force d'un homme ne peut être évaluée qu'à un quart de cheval; on est donc loin de compte. Pour s'élever dans l'air, il faudrait que l'homme, à force égale, pesât vingt-quatre fois moins qu'il ne pèse.

Cependant bien des inventeurs, séduits par l'exemple de l'oiseau, ont essayé de se construire des ailes pour voler. Des expériences hardies ont même été faites, et quelques-unes, à en croire la tradition, ont été couronnées d'un demi-succès. Il faudrait contrôler de près le récit de ces tentatives. Dans toutes celles dont la relation paraît authentique, les expérimentateurs se sont précipités d'un lieu élevé et ont pris terre après une descente plus ou moins longue. Évidemment nous n'avons pas à tenir compte ici de ce résultat, que plusieurs aéronautes ont atteint avec des fortunes diverses, depuis Olivier de Malmesbury et Dante de Pérouse jusqu'au marquis de Bacqueville et à M^lle^ Garnerin. Ce n'est point là voler, c'est descendre en parachute. Il y a aussi une réserve importante à faire : quand on estime en chevaux la force d'un moteur, on admet qu'il agit d'une façon continue et dans des conditions normales. Toute machine peut, pendant quelques instans, produire un effort de beaucoup supérieur à sa force nominale; l'homme aussi peut concentrer dans un instant très court des efforts considérables. Que certains expérimentateurs aient pu ainsi voleter pendant deux ou trois secondes, on l'admettra sans difficulté; mais on aurait tort d'en conclure que l'homme, quelque engin qu'il emploie, puisse espérer, avec sa seule force, s'élever dans l'atmosphère.

On a fait grand bruit des résultats obtenus par Blanchard, qui, vers 1780, avant l'invention des montgolfières, cherchait à s'élever à l'aide d'appareils plus lourds que l'air. Blanchard fit publiquement de nombreux essais dans le jardin d'un grand hôtel de la rue Taranne à Paris. Il avait construit un bateau volant où il se plaçait au bas d'un grand mât de 80 pieds de hauteur. Une corde attachée à la nacelle montait jusqu'au haut du mât et redescendait, portant un contre-poids de vingt livres. Blanchard, dit-on, faisait mouvoir les ailes de son bateau à l'aide de leviers, de cordes et de poulies de renvoi, et, sans autre aide que celle du contre-poids, il s'élevait à l'extrémité supérieure du mât. Or Blanchard et son appareil ne pouvaient guère peser moins de deux cents livres. M. de La Landelle, en comparant ce nombre et celui qui exprimait la valeur du contre-poids, conclut que Blanchard, avec sa seule force musculaire, enlevait cent quatre-vingts livres sur deux cents, qu'il avait donc réussi dans sa tentative à un dixième près, ou, suivant une expression ingénieuse, qu'il « volait aux neuf dixièmes. » Hélas! non. Les personnes que

ce récit a remplies d'admiration doivent se résigner à le rayer de leurs papiers. Il y a erreur dans les chiffres, ou l'expérience a été mal rapportée; mais le résultat que l'on énonce est tout à fait inadmissible. Peut-être faut-il renverser les deux nombres cités, peut-être Blanchard s'enlevait-il, lui et son appareil, à l'aide d'un contre-poids de cent quatre-vingts livres. Il aurait alors volé « au dixième, » et on serait encore en droit de regarder ce fait comme très remarquable, puisque l'homme ne peut guère réaliser un vol soutenu « qu'au vingt-quatrième. » Que si par hasard Blanchard recevait en partant une impulsion qui faisait à elle seule la plus grande partie du travail, c'est là une circonstance qui vicie l'expérience et lui ôte toute valeur. On assure du reste que les plans et les mémoires de Blanchard existent, et qu'on pourrait à peu de frais reproduire exactement sa tentative; nous ne craignons pas cette épreuve pour nos assertions. Blanchard, qui était un fort habile mécanicien et qui avait construit, chose merveilleuse pour son temps, une voiture marchant sans chevaux, renonça à son bateau volant dès qu'il connut, en 1783, l'invention des frères Montgolfier; il acquit plus tard un grand renom par ses ascensions aérostatisques.

Après avoir présenté sous leur vrai jour les expériences de Blanchard, nous avons à peine besoin de mentionner Degen, constructeur allemand, qui vers 1808 reprit à Vienne les travaux du mécanicien français. Degen mettait en mouvement, à l'aide de leviers, des ailes de vingt-deux pieds d'envergure. On assure qu'il parvint à perdre terre en Allemagne. Quand il vint à Paris, en 1812, pour y montrer publiquement son système, il annonça qu'il partirait de l'École militaire et volerait jusqu'aux hauteurs de Chaillot; mais il ne fit autre chose que s'attacher avec ses ailes sous un aérostat, et faillit être assommé au Champ-de-Mars par la multitude, irritée contre l'inventeur, qui ne donnait pas un spectacle conforme à son programme. Sans qu'il soit utile d'insister plus longtemps sur ce sujet, on aura pu déjà comprendre que l'homme doit renoncer absolument à voler à l'aide de sa seule force. Aussi ne laissons-nous pas d'être étonné d'une décision prise par la Société d'encouragement pour la locomotion aérienne, décision qui se trouve mentionnée dans le rapport du conseil d'administration lu aux sociétaires le 3 février 1865. La société, dont les ressources financières sont si bornées qu'elle n'a pu jusqu'ici faire aucune expérience, a décidé que les premiers fonds dont elle disposerait seraient affectés à la construction d'un appareil présenté par M. de Groof et basé sur l'emploi de la force humaine. Le rapport loue M. de Groof d'avoir présenté à cet égard un projet « sans lacunes. »

Si l'homme ne peut pas voler à l'aide de sa seule force, comment

donc volent les oiseaux, et d'où leur vient ce privilége? — On peut répondre qu'il leur vient de leur constitution physiologique, qui les rend aptes à développer sous un très petit poids une force considérable. Puisque les oiseaux volent, c'est donc qu'ils remplissent les conditions que nous avons indiquées déjà comme nécessaires pour l'automotion aérienne. Ils pèsent moins de 12 kilogrammes par force de cheval, ils pèsent même d'ordinaire beaucoup moins. En voyant l'énorme disproportion qui se manifeste ainsi entre les forces relatives de l'homme et de l'oiseau, certains aviateurs s'étonnent; ils nient l'exactitude des faits qu'on leur présente. « Vous négligez, disent-ils aux physiciens, une foule de considérations importantes. Il y a dans le phénomène du vol tout autre chose que la simple question dynamique. Quand l'oiseau vole, la pesanteur est supprimée pour lui, ou à peu près, car le premier principe du vol soutenu chez l'oiseau est qu'il ne laisse jamais commencer sa chute : » réflexion bizarre, et que nous rapportons à cause de sa singularité même! Ceux qui raisonnent ainsi doivent bien se persuader qu'en décomptant le travail des forces mises en jeu par le vol de l'oiseau, il faut faire état de la pesanteur dans son intégralité et sans en rien rabattre. Que dirait le tribunal de commerce si un négociant, en établissant son bilan, refusait d'y faire entrer une de ses dettes, ou en demandait l'atténuation, sous prétexte qu'il n'a jamais commencé à la payer? On conçoit d'ailleurs combien le problème de la locomotion aérienne se trouve simplifié dans l'esprit de ceux qui comptent faire naviguer dans l'air des corps pesans sur lesquels la pesanteur n'agira pas ou n'agira que très peu!

Revenons à l'oiseau, essayons d'analyser les conditions de son vol. Deux faits nous frapperont d'abord : la perfection de ses organes de locomotion et la puissance du foyer qui donne le branle à ces organes. Bien que, dans l'ordre d'idées où nous sommes engagé, nous voulions surtout mettre en lumière le second de ces deux faits, nous ne pouvons nous refuser à donner quelques indications sur le mécanisme ingénieux des ailes de l'oiseau. Tout y est disposé pour que, dans leur mouvement descendant, elles appuient fortement sur l'air, et pour qu'au contraire elles n'éprouvent qu'une très faible résistance dans leur mouvement ascendant. Les plumes glissent les unes sur les autres, à la façon des plis d'un éventail, afin que l'aile puisse diminuer de surface en se relevant. Les barbes des grandes plumes sont placées de telle sorte qu'à la descente elles restent appliquées par la pression de l'air contre les plumes voisines, et forment ainsi comme un plan continu ; quand l'aile monte, elles s'écartent au contraire sous l'influence de la pression supé-

rieure. Ces barbes mêmes sont armées d'une grande quantité de parachutes microscopiques qui s'ouvrent en descendant et se replient en montant; cette disposition est si efficace qu'en prenant à la main la plume d'un grand oiseau et la plaçant dans son sens naturel on éprouve une grande difficulté à l'abaisser de plein fouet, tandis qu'on la relève sans aucune peine. Enfin, si on considère la forme générale des ailes, on reconnaîtra qu'elles présentent une surface concave pour battre l'air et une surface convexe pour se relever. La manière dont l'oiseau opère ses mouvemens seconde toutes ces circonstances favorables. M. Emmanuel Liais, qui a étudié avec soin le vol des grandes espèces, donne à ce sujet des détails intéressans dans plusieurs notes insérées aux comptes-rendus de l'Académie des Sciences. M. Liais a particulièrement observé la frégate, grand oiseau qui fait parfois de longs voyages maritimes. Les battemens d'aile de la frégate sont assez lents pour que l'œil puisse facilement les suivre. Dans un de ces battemens, l'aile descend environ cinq fois plus vite qu'elle ne remonte. Cette différence de vitesse dans les mouvemens alternatifs est d'ailleurs une loi générale du vol des oiseaux, et la différence d'action qui en résulte dans les deux mouvemens serait sans doute suffisante pour permettre au volatile de s'élever verticalement dans l'air alors même que les ailes seraient plates et que les deux faces en seraient semblables : c'est ce qui arrive par exemple pour certains insectes volans.

Nous sommes loin d'avoir épuisé les particularités curieuses qui se présentent dans le vol de l'oiseau. Voyez un oiseau qui se meut horizontalement en battant des ailes : il n'agite pas son aile tout d'une pièce; dans un même battement, il la fait pivoter au moins deux fois autour de sa tranche antérieure. D'abord il la présente inclinée d'avant en arrière, il renverse ensuite le sens de cette inclinaison, puis, quand l'aile est au bas de sa course, elle se trouve de nouveau penchée comme au début. Dans ce jeu oscillatoire, l'animal recueille adroitement toutes les composantes verticales que peuvent lui fournir la résistance de l'air chassé devant lui et le mouvement d'appel qui se fait derrière lui. Il y a plus : en suivant attentivement les phases de ce mouvement oscillatoire, M. Liais a reconnu que l'oiseau, relevant son aile en même temps qu'il se meut en avant, arrive à la faire passer tout entière par la trajectoire même que décrit son bord antérieur; l'aile, en remontant, n'éprouve ainsi de résistance que par sa tranche.

Ce qu'on vient de dire s'applique au vol avec mouvement des ailes; mais souvent l'oiseau s'avance horizontalement, quelquefois même avec une grande vitesse, sans que l'on voie ses ailes se

mouvoir. On dit alors qu'il plane. Comment l'oiseau plane-t-il? Il se donne d'abord par quelques battemens une grande vitesse horizontale; puis, laissant ses ailes déployées, il s'avance, légèrement incliné de la gorge à la queue : la résistance que l'air oppose à sa progression produit une composante ascendante qui peut équilibrer son poids, ou même le surpasser. Dans ce dernier cas, l'oiseau monte; on voit alors sa vitesse s'épuiser assez rapidement, et s'il veut s'élever encore, il est bientôt obligé de battre des ailes pour se donner une nouvelle impulsion. S'il consent à redescendre, il profite du travail qu'il vient de produire en s'élevant; changeant le sens de son inclinaison, il se présente légèrement penché d'arrière en avant; la résistance de l'air lui fournit ainsi une composante horizontale dans le sens de son mouvement, et l'on voit sa vitesse s'accroître jusqu'au moment où il veut arrêter sa descente. Cette vitesse acquise peut être utilisée à son tour pour un nouveau mouvement d'ascension, moins étendu naturellement que le premier. C'est ainsi que l'on voit de grands oiseaux s'avancer rapidement les ailes immobiles, monter et descendre successivement en changeant l'inclinaison de leur corps, et prolonger cette manœuvre pendant deux ou trois minutes, jusqu'au moment où leur vitesse épuisée les oblige à donner de nouveaux coups d'aile. Au reste, cette manière de voler n'est pas seulement propre aux oiseaux de forte taille, on peut l'observer chaque jour chez les humbles passereaux; mais chez ceux-ci l'élan initial produit peu d'effet : ils donnent huit ou dix coups d'aile précipités, montent un peu, descendent presque tout de suite, et recommencent de nouveaux battemens. On les voit suivre ainsi une ligne sinueuse à courtes ondulations.

Les organes qui servent à la locomotion de l'oiseau sont en définitive merveilleux, et il en tire un parti excellent; mais, si bien organisé que soit ce moteur, il lui faut, pour suffire au travail considérable qu'il doit produire, un foyer où se produise une active combustion. Or c'est une condition à laquelle se prête admirablement la constitution physiologique de l'oiseau. Voilà ce que nous avons surtout à cœur de montrer, car c'est là ce qui lui donne sur l'homme une supériorité que celui-ci ne peut racheter par aucun mécanisme. Tout le monde sait aujourd'hui dans quel réservoir un animal puise son énergie musculaire : produire un effort, c'est transformer en travail la chaleur due à la respiration. Les progrès que la thermo-dynamique a faits depuis quelques années ont mis cette vérité en pleine lumière (1). L'animal sera donc capable d'un travail d'autant plus

(1) Voyez à ce sujet, dans la *Revue* du 1er mai 1863, une étude sur l'équivalence de la chaleur et du travail mécanique.

énergique qu'il pourra respirer plus fortement et consommer plus d'oxygène en un temps donné. Chez l'oiseau, l'appareil respiratoire est d'une puissance extrême. Les poumons, au lieu d'être restreints comme chez l'homme, s'étendent sur toute la longueur du corps. Le diaphragme, organe délicat qui règle notre respiration, et qui ne peut se prêter qu'à un jeu modéré, a disparu chez l'oiseau; ses poumons sont directement soulevés et dégonflés par le va-et-vient des côtes, que les ailes entraînent dans leurs battemens; ils s'ouvrent donc largement, et d'autant plus fort que le vol est plus rapide. Ce n'est pas tout : les poumons de l'oiseau sont percés de nombreux canaux qui vont porter l'oxygène dans tout le corps, afin que le sang soit revivifié au milieu de son circuit. Arrivé au bout des vaisseaux capillaires qui terminent les artères, le sang rencontre de petits réservoirs, véritables poumons supplémentaires, où il fait une nouvelle provision d'oxygène avant de recommencer sa course vers le cœur. Ajoutons que le ventricule gauche du cœur, qui lance le sang dans les artères, a des parois extrêmement épaisses, afin de remplir ses fonctions avec une grande énergie. Vigoureusement fouetté et fortement oxygéné, le sang charrie ainsi dans tout le corps de l'oiseau d'énormes provisions de chaleur que les muscles peuvent convertir en travail. Aussi, tandis que la température intérieure de l'homme reste fixée entre 36 et 37 degrés, celle de l'oiseau atteint 43 et 44 degrés. Elle dépasse par conséquent les limites au-delà desquelles nos organes deviennent impropres à la vie. On a constaté qu'au repos l'oiseau absorbe une grande quantité d'oxygène : on serait sans doute effrayé si l'on pouvait connaître ce qu'il en consomme dans un vol rapide!

L'oiseau est donc comme une machine motrice dont le foyer est organisé en vue d'une combustion prodigieusement active. Là est le secret de la force qui lui permet de voler. Comme cette combustion active se fait en somme aux dépens des alimens ingérés dans son corps, il est nécessaire que les organes de la nutrition permettent à l'oiseau de réparer promptement les pertes qu'il subit. On trouve en effet que la digestion se fait chez lui avec une célérité extrême. Son gésier, estomac puissant, dur comme de la corne, broie sans difficulté les alimens les plus résistans; un foie volumineux verse des torrens de bile sur les matières qui sortent du gésier, et la fabrication du chyle s'achève en très peu de temps. Aussi l'oiseau ne peut-il pas jeûner; il faut qu'il renouvelle très fréquemment sa provision de nourriture. A défaut d'alimens, le corps, s'oxydant lui-même, serait bientôt consumé. On dit quelquefois d'une personne qui prend peu de nourriture qu'elle mange comme un oiseau; c'est là une comparaison qui manque de justesse, et qu'on fera bien de

n'accepter que sous bénéfice d'inventaire. Les espèces qui se nourrissent de proies vivantes en font un très grand carnage; celles qui vivent de fruits ou de grains mangent peut-être peu à la fois, mais à la condition de trouver toujours table ouverte. L'oiseau a d'ailleurs une ressource pour les cas d'abstinence forcée : avant d'arriver dans le gésier, les alimens trouvent au milieu de l'œsophage un ou plusieurs renflemens où ils peuvent séjourner plus ou moins longtemps. Ces réservoirs sont évidemment fort utiles aux oiseaux voyageurs, lorsqu'ils ont une longue traite à fournir.

En même temps que l'oiseau emploie une partie de sa force à vaincre l'action de la pesanteur, il en dépense une certaine partie pour se transporter dans le sens horizontal. On peut se demander quelle est celle de ces deux actions qui lui coûte le plus d'efforts, et dans quelle proportion l'une est plus laborieuse que l'autre. Il serait nécessaire de résoudre cette question pour savoir au juste quelle force motrice l'oiseau renferme sous un poids donné, et l'on en tirerait une induction précieuse pour le problème de la navigation atmosphérique. En étudiant les conditions générales de ce problème et en cherchant le poids maximum que devrait présenter par force de cheval un moteur aérien, nous venons de supposer que le moteur aurait pour principal travail d'élever son propre poids, et qu'il aurait peu à faire pour se diriger horizontalement. Nous voulions par là montrer dans notre calcul, s'il est permis de parler ainsi, une extrême modération, et faire au désir des aviateurs la part aussi belle que possible, car il est clair que, si un moteur de la force d'un cheval doit, contrairement à notre hypothèse, fournir pour se transporter autant de travail que pour se porter, il va falloir réduire son poids de moitié; il ne s'agira donc plus de 12 kilogrammes, mais bien de 6, et voilà le problème qui devient deux fois plus difficile que nous ne l'avons supposé jusqu'ici! Or il est certain que les oiseaux disposent, pour se mouvoir, d'une force égale ou supérieure à celle qu'ils emploient pour se soutenir, sans compter la force qu'ils tiennent en réserve pour les cas extraordinaires. L'aigle emporte quelquefois dans ses serres un mouton qui pèse autant que son ravisseur. Un observateur qui a étudié les mœurs du martinet noir, oiseau de la famille des hirundinées et fort connu des Parisiens, a prouvé qu'il fournit en volant quatre ou cinq fois le travail nécessaire pour porter son poids. Il est vrai que le martinet a le vol très rapide et que sa vitesse atteint quelquefois 40 mètres par seconde, c'est-à-dire la vitesse du vent dans les plus fortes tempêtes. Si l'on s'arrêtait à cet exemple, on trouverait que dans ce volatile, considéré comme moteur, la force d'un cheval pèse moins de 3 kilogrammes. Nous n'entendons point tirer parti de

quelques cas exceptionnels, et nous devons avouer qu'en raison du petit nombre des faits recueillis jusqu'à ce jour, il n'est point facile d'établir quel est, en moyenne, dans les oiseaux, le poids de la force d'un cheval. Cependant on ne peut guère hésiter à affirmer que ce poids moyen n'est pas supérieur à 5 kilogrammes. On voit si nous sommes fondé à dire que l'oiseau est une machine motrice admirable, douée d'une incomparable légèreté spécifique!

Les insectes volans, quelques-uns d'entre eux au moins, ont à déployer une grande force pour se soutenir dans l'air. Si par exemple on considère le poids du hanneton et la ténuité des membranes qui lui servent d'ailes, on est comme stupéfait qu'il puisse voler. Sans doute il se meut lourdement, et il ne peut fournir de longues courses, mais il n'en est pas moins vrai qu'il développe, pour agiter ses ailes, un travail considérable, et l'on doit s'attendre à ce que son organisme intérieur soit en état de suffire à une grande dépense de puissance motrice. Cependant, si on regarde sous la cuirasse du hanneton, on n'y trouve point, comme chez l'oiseau, un sang rapidement charrié dans tout le corps; ici le système circulatoire a disparu; plus de cœur, plus d'artères, plus de veines, plus de poumons non plus; toute la cavité intérieure du hanneton est remplie d'une matière blanchâtre. Néanmoins, il ne faut pas s'y tromper, cette matière, malgré sa couleur, joue le rôle d'un sang très actif et se prête à une combustion très vive. Un mécanisme spécial lui fournit d'ailleurs de l'oxygène en très grande quantité. Sous les ailes de l'insecte, on voit le long du corps une ligne percée de distance en distance de petits trous que ferment des volets mobiles. Par ces trous se fait un appel d'air très énergique, et l'oxygène s'insinue dans une multitude de petits canaux qui vont le répandre dans toute la masse du sang. C'est là, comme on voit, une circulation d'un nouveau genre : le sang ne vient plus chercher l'air dans des poumons, c'est l'air qui va trouver le sang et qui le revivifie à la fois dans toutes les parties du corps. Cette combustion directe qui se produit dans la masse entière du sang fournit abondamment la chaleur nécessaire au travail des ailes. Le hanneton est donc encore, toutes proportions gardées, un moteur très puissant. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que, pour les petits insectes, la difficulté du vol diminue à mesure que la densité du corps est moins éloignée de la densité de l'air.

III.

Nous ne nous étendrons pas plus longtemps sur les conditions que les êtres vivans doivent remplir pour voler; les indications

sommaires que nous venons de donner à cet égard confirment ce que nous avions dit précédemment au sujet des moteurs mécaniques destinés à la navigation aérienne. L'aviateur doit donc se faire mécanicien et s'appliquer avant tout à construire des machines qui ne pèsent que 12 kilogrammes par force de cheval. Quel succès peut-il espérer des efforts qu'il fera pour atteindre ce résultat? Avant d'entrer dans le champ des hypothèses, où le terrain est glissant, il convient que nous restions un moment dans le domaine des faits et que nous examinions les moteurs usuels, ceux que nous voyons fonctionner dans la pratique journalière. A ce titre, nous n'avons guère à parler que des machines à vapeur, qui peuvent d'ailleurs se diviser en quatre classes : locomotives, machines navales, locomobiles, machines fixes.

C'est parmi les locomotives que nous trouvons les types les plus légers. Certaines machines anglaises fourniraient sous ce rapport des résultats fort remarquables, s'il faut croire le rapport de M. Flachat sur l'exposition universelle de 1862. Celles de la compagnie du *North-Western* ne pèseraient, avec leur tender garni d'eau et de combustible pour une heure, que 85 kilogrammes par force de cheval; mais ce chiffre semble résulter d'expériences faites dans des circonstances exceptionnellement favorables, et il ne paraît pas correspondre au travail normal des machines. On ne peut l'accepter sans faire de graves réserves. Sur les chemins de fer français, les machines les plus légères sont les locomotives à douze roues de la compagnie du Nord construites d'après les plans de M. l'ingénieur Pétiet. Elles pèsent 44 tonnes et demie quand elles sont vides, et 60 tonnes quand elles sont garnies de leur tender avec l'eau et le combustible. On peut estimer leur force à 466 chevaux (1), ce qui donne 95 kilogrammes par force de cheval, si on considère la machine vide, et 128, si on considère la machine garnie. Parmi les autres locomotives des chemins de fer français, on chercherait en vain un modèle qui, sans tender et sans approvisionnement, pesât moins de 100 kilogrammes par force de cheval.

Si nous passons aux moteurs usités dans la marine, nous trou-

(1) Des expériences plusieurs fois répétées sur la rampe de Saint-Gobain ont permis de fixer ce chiffre. Sur cette rampe, inclinée de 18 millimètres par mètre, une machine pesant 60 tonnes remorque un train de 250 tonnes avec une vitesse de 17 kilomètres à l'heure ou de $4^{m},7$ à la seconde. La résistance au roulement de la machine et du train pour cette vitesse, et en ayant égard aux courbes de la ligne d'expérience, doit être évaluée à 6 kilogrammes par tonne. L'effort total de traction est donc $(250 + 60)(18 + 6) = 7,440$ kilogrammes, et le travail par seconde $7,440 \times 4,7 = 34,968$ kilogrammètres. Ce travail correspond à une force de 466 chevaux, ce qui donne bien, par force de cheval disponible sur la circonférence des roues, 95 kilogrammes pour la machine vide et 128 kilogrammes pour la machine garnie.

verons des chiffres bien plus élevés; mais ici vient se placer une remarque nécessaire : c'est que dans la construction des machines motrices la question de légèreté n'a joué jusqu'à ce jour qu'un rôle fort secondaire. Un ingénieur, un mécanicien, qui s'occupe d'établir un moteur pour un usage déterminé, se trouve en face de difficultés complexes : il cherche une solution moyenne qui soit comme un compromis entre des nécessités souvent contraires, il sacrifie certains avantages pour en obtenir d'autres d'un rang plus élevé. Or dans beaucoup de cas il n'a qu'un intérêt d'ordre secondaire à réduire considérablement le poids de la machine. La construction des locomotives pourrait nous fournir des exemples à cet égard. Plusieurs causes concourent à donner aux machines de cette espèce une légèreté relative : c'est d'abord la haute pression à laquelle elles fonctionnent, car leur travail croît avec cette pression plus vite que le poids de leurs principaux organes; c'est ensuite l'énergie du tirage obtenu par l'échappement de la vapeur dans la cheminée qui permet de réduire l'importance de la surface de chauffe, c'est-à-dire le poids de la chaudière; c'est enfin la grande vitesse donnée aux roues motrices. Cependant telle locomotive, qui ne doit remorquer que des marchandises, n'a que faire d'aller vite; ce qu'on lui demande, c'est de produire un grand effort de traction avec une faible dépense de combustible : on sacrifiera la vitesse, on augmentera le poids de la machine et on en calculera les organes de telle sorte qu'elle puisse surtout, à peu de frais, traîner une lourde charge. Dans les machines navales, une considération importante prime toutes les autres: il faut y employer l'eau de la mer, et dès lors on doit renoncer à former de la vapeur à haute tension ; quand la pression dépasse trois ou quatre atmosphères, la vapeur salée laisse des dépôts adhérens qui empêchent la vaporisation, détériorent rapidement les chaudières et peuvent causer de graves accidens. La pression des machines navales est donc ordinairement limitée entre une atmospère et demie et trois atmosphères. Aussi ont-elles un poids considérable. Nous ne parlerons pas des anciennes machines à balancier placées de vieille date sur certains bâtimens et qui pèsent entre 8 et 900 kilogrammes par cheval. Les machines oscillantes à chaudières tubulaires qui servent aux bâtimens de construction récente pèsent moyennement 300 kilogr. par cheval (1); c'est le poids de la machine de l'*Aigle*, yacht impérial.

(1) Il est nécessaire d'indiquer ici une particularité qui cause une grande confusion quand il s'agit d'évaluer en chevaux la force des machines navales. Les marins désignent sous le même nom de cheval des unités de valeurs tout à fait différentes. Ils ont le cheval de 200, celui de 225 et même celui de 250 kilogrammètres. Alors même qu'ils emploient, comme on a coutume de le faire, le cheval de 75 kilogrammètres, ils esti-

Les machines anglaises du modèle Maudslay vont à 375 kilogr.; celles qui sortent des ateliers de MM. Penn, à Greenwich, atteignent 350 kilogrammes. Quelques bâtimens destinés à des usages spéciaux peuvent être munis de machines travaillant à quatre ou cinq atmosphères : ce sont les canonnières et batteries flottantes, les remorqueurs et bateaux pilotes; ces navires, ne s'éloignant pas des côtes et ne faisant que de très courts voyages, peuvent fréquemment nettoyer leurs chaudières et parer aux inconvéniens produits par l'eau de mer; il ne paraît pas d'ailleurs que le poids de leurs machines les plus légères descende au-dessous de 210 kilogrammes par cheval. On ne trouve pas de résultats plus favorables, si on considère les paquebots qui naviguent sur les fleuves, et qui sont ainsi dans les meilleures conditions, puisqu'ils emploient de l'eau douce pour alimenter leurs chaudières.

Parmi les machines locomobiles, les plus légères que nous puissions citer sont celles du système Benjamin Normand; elles donnent un travail de 20 chevaux et pèsent 6,500 kilog., soit 325 kilog. par cheval. Les machines fixes sont généralement beaucoup plus lourdes encore, surtout quand elles sont construites pour une petite force. On remarquera à ce propos que les exemples que nous venons de citer se rapportent en général à des moteurs puissans auxquels leur grande force donne une sorte de légèreté relative. — En dehors des moteurs à vapeur, nous ne pouvons guère mentionner, comme susceptibles d'applications usuelles, que les machines à gaz combustibles; le moteur Lenoir en est le type le plus connu. On sait que dans cet appareil un mélange d'air et d'hydrogène carboné s'enflamme au moyen d'une étincelle électrique et agit sur le piston par sa détente. Jusqu'ici ces moteurs, soumis à des réactions brusques, ont dû être construits avec une grande solidité; les modèles qui fonctionnent, et dont la force ne dépasse pas 2 ou 3 chevaux, pèsent au moins 400 kilogrammes par chaque cheval. L'échauffement considérable qu'éprouve le cylindre ne peut être combattu dans l'état actuel des choses que par un courant continu d'eau froide; il y aurait à tenir compte du poids de ce réfrigérant, si on voulait évaluer rigoureusement celui de la machine. — Nous ne

ment la force sur les pistons de la machine, ce qui est contraire à l'usage général. On a l'habitude fort naturelle de caractériser une machine par son effet utile et d'estimer par conséquent la force sur l'arbre moteur. Or entre les pistons et l'arbre un quart environ du travail se perd. Il serait sans doute fort désirable que la marine renonçât à ses erremens pour adopter dans tous les cas l'unité qui est maintenant sanctionnée par l'usage. Quoi qu'il en soit, dans les évaluations que nous donnons ici, nous voulons parler du cheval de 75 kilogrammètres, et nous supposons que la force est évaluée sur l'arbre moteur.

citons que pour mémoire les moteurs électriques, dans lesquels la puissance motrice ne s'obtient encore qu'au moyen de substances lourdes et encombrantes.

Voilà pour le présent. Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à attendre de l'avenir? Il est certain au contraire qu'on réalisera de grands progrès dès qu'on se préoccupera sérieusement de construire des moteurs légers et appropriés à la navigation aérienne. Bien des projets ont été mis en avant : quelques personnes paraissent compter sur les machines à air chaud; cependant ces machines, qui ne sont point jusqu'ici plus légères que les autres, n'ont jamais pu fonctionner d'une façon satisfaisante et semblent abandonnées en France. On a proposé d'emporter en l'air un gaz fortement comprimé dont la détente servirait directement de force motrice, et il est certain qu'il y aurait dans ce sens de fort curieuses expériences à faire. On peut, sous un poids de 2 kilogrammes, avoir une enveloppe remplie d'air comprimé et capable de fournir le travail d'un cheval pendant une minute; le poids serait notablement diminué si au lieu d'air on employait de l'hydrogène. A l'aide d'une provision de gaz comprimé, on pourrait donc sans doute soutenir en l'air, pendant plusieurs minutes, un appareil d'expérience. La détente du gaz agirait comme agissent les ressorts que l'on adapte actuellement à de petits modèles d'hélicoptères; mais elle donnerait une action beaucoup plus prolongée. Quoi qu'il en soit, on ne peut espérer d'un engin de cette espèce qu'une traversée aérienne de quelques minutes, car le moteur devrait emporter de terre toute sa provision de travail, et il est clair qu'il ne faudrait pas songer à la renouveler, chemin faisant, en comprimant de l'air : la force qu'on y dépenserait serait mieux employée à exercer une action directe sur les organes de locomotion. Quelques personnes comptent beaucoup sur les perfectionnemens à introduire dans les machines à gaz combustibles. La combustion des mélanges gazeux a été dans ces derniers temps l'objet d'études très intéressantes, notamment de la part de MM. Schlœsing et Demondésir, et l'on triomphera sans doute des inconvéniens que présentent les chocs dus aux inflammations. On a songé aussi, pour éviter l'échauffement excessif du cylindre, à employer des gaz qui donnent par la combustion des produits relativement froids : l'azotate d'ammoniaque par exemple, sous l'action d'un comburant, se dédouble en eau et en azote, et ne développe ainsi qu'une chaleur modérée; on réaliserait, en l'employant, une sorte de machine à vapeur à forte pression sans chaudière. On conçoit que nous ne puissions faire autre chose en ce moment que de prendre acte des espérances que l'on nous donne; il nous serait difficile d'émettre un avis sur des moteurs mal étudiés encore, et

dont quelques-uns ne sont que des projets à peine définis. A tout prendre, ce sont les machines à vapeur d'eau ou à deux vapeurs combinées qui nous semblent promettre les perfectionnemens les plus certains : elles laissent un très vaste champ aux recherches, car l'on n'a fait jusqu'ici que bien peu de tentatives pour juger de l'aptitude de ces machines à résoudre le problème de la locomotion atmosphérique. On en pourra juger par quelques indications qui résument l'histoire des essais faits pour donner le mouvement aux appareils aériens.

Dès l'année 1784, MM. Lannoy et Bienvenu apportèrent à l'Académie des Sciences un modèle d'appareil qui s'élevait au moyen d'hélices mises en mouvement par un ressort. La petite machine consistait en un axe vertical au milieu duquel était placé un barillet. En haut se trouvaient deux ailes inclinées en sens contraires; deux ailes semblables étaient fixées à la partie inférieure. Le rapport présenté à ce sujet dans la séance du 1er mai 1784 est signé des académiciens Jeanrat, Cousin, Meusnier (1) et Legendre. « L'effet de cette machine, disait le rapport, est très simple : lorsqu'après avoir bandé le ressort et mis l'axe dans la situation où l'on veut qu'il se meuve, dans la situation verticale par exemple, on a abandonné la machine à elle-même, l'action du ressort fait tourner rapidement les deux ailes supérieures dans un sens et les deux ailes inférieures en sens contraire. Ces ailes étant disposées de manière que les percussions horizontales de l'air se détruisent et que les percussions verticales conspirent à élever la machine, elle s'élève en effet et retombe ensuite par son propre poids. Tel a été le succès du petit modèle, du poids de trois onces, que MM. Lannoy et Bienvenu ont soumis au jugement de l'Académie. Nous ne doutons pas qu'en mettant plus de précision dans l'exécution de cette machine, on ne parvienne à en construire de plus grandes et à les élever plus haut et plus longtemps; mais les limites en ce genre ne peuvent être que très étroites. » C'est donc, comme on le voit, à une date assez ancienne que remonte l'origine des appareils que l'on appelle maintenant hélicoptères, c'est-à-dire munis d'ailes en hélice. MM. Lannoy et Bienvenu employaient comme moteur un ressort se détendant dans un barillet. C'est sous une forme analogue que se produisirent de 1861 à 1863 les divers appareils construits par les soins de MM. de Ponton d'Amécourt et de La Landelle, et à l'aide desquels furent faites dans Paris plusieurs démonstrations publiques des principes de l'aviation. Les

(1) C'est le même Meusnier qui fut général du génie et qui a laissé d'importans travaux sur l'aérostation.

ressorts employés ne donnaient que très peu de force et pendant un temps très court. En effet, les ressorts sont en général de fort mauvais réceptacles de travail : on a calculé qu'un ressort d'acier dans lequel on voudrait emmagasiner le travail d'un cheval pendant une heure ne devrait pas peser moins de 30,000 kilogrammes. En admettant même que ce chiffre soit un peu exagéré, on conçoit que les premiers modèles présentés par MM. d'Amécourt et de La Landelle n'aient pu donner que de très faibles résultats. Les appareils ne s'enlevaient pas de terre; ils *s'allégeaient* seulement : on plaçait un hélicoptère avec son ressort bandé dans le plateau d'une balance, ou bien on l'équilibrait par un contre-poids de la manière qui a été indiquée plus haut au sujet du bateau volant de Blanchard; on laissait alors le ressort se dérouler, et on constatait que, pendant ce déroulement, très rapide d'ailleurs, l'appareil entier paraissait avoir perdu environ 2 grammes pour 100 de son poids. On pouvait donc dire, en employant la formule dont nous nous sommes déjà servi, qu'il « s'enlevait au cinquantième. » Cependant, en concentrant l'action du ressort dans un temps de plus en plus court, les expérimentateurs arrivèrent à produire des modèles qui pouvaient quitter terre et faire une sorte de bond aérien.

Dans le courant de l'année 1861, MM. Du Temple frères, tous deux officiers de marine, firent connaître le résultat de tentatives qu'ils poursuivaient depuis 1857. Ils avaient construit une sorte de canot très léger qui portait à son avant deux ailes déployées et inclinées sur l'horizon de 14 degrés. Un moteur intérieur donnait une impulsion horizontale au système. Monté sur un petit chariot à roulettes et placé au bas d'un plan incliné, le canot commençait à gravir la pente; la résistance de l'air, agissant par sa composante verticale sur les ailes de l'appareil, l'enlevait de terre : il faisait ainsi une sorte de saut et venait se reposer doucement sur ses roulettes, comme fait un oiseau sur ses pattes. Le moteur placé dans le canot était d'abord un ressort d'horlogerie; ce fut ensuite une petite machine à vapeur, mais les documens publiés par MM. Du Temple ne permettent point d'apprécier l'effet qu'ils obtinrent de cette machine.

Cependant, dans cette même année 1861, M. d'Amécourt s'était proposé de faire construire un petit moteur à vapeur aussi léger que possible. Il s'adressa à cet effet à Froment, l'habile et ingénieux constructeur qu'une mort prématurée a récemment enlevé à l'industrie et aux sciences. Froment livra une petite machine presque entièrement faite d'aluminium, et qui pesait à peine plus de 2 kilogrammes. Au mois de mai 1863, ce petit moteur fut essayé sans être muni d'ailes héliçoïdales. Au bout de très peu de temps, le ser-

pentin de sa chaudière, qui était en aluminium, s'avaria, et il fallut le remplacer par un serpentin de cuivre. Au mois d'août de la même année, la petite machine fut de nouveau expérimentée : elle pesait 2k, 08, et l'on y mettait un peu d'eau et de charbon, de façon à atteindre 3 kilogrammes. On la munit de ses ailes, et l'on essaya d'appliquer à ce système la méthode des allégemens; mais, soit par la faute de ceux qui conduisaient les essais, soit par le défaut de la machine elle-même, on ne put tirer aucun enseignement de cette tentative. Le moteur fut bientôt mis hors de service et jeté au rebut; le fonctionnement capricieux et éphémère de ce petit bijou mécanique n'avait pas permis d'apprécier la force qu'il pouvait développer sous son poids de 2 ou 3 kilogrammes. Pendant l'année 1863, une autre petite machine à vapeur fut construite chez un nouveau mécanicien, M. Joseph. Le manque de volant avait surtout empêché le premier moteur de fonctionner; on donna à celui-ci deux cylindres, afin qu'il pût sans volant vaincre les points morts. Il était en aluminium, et ne pesait que 2 kilogrammes; sa chaudière était un serpentin extrêmement mince; ses pistons n'avaient que 15 millimètres de diamètre et 4 centimètres de parcours. Ce petit chef-d'œuvre eut à peu près le sort de son devancier; il fut relégué dans une vitrine avant qu'on en eût tiré quelque donnée utile. Ces deux modèles, les deux premiers, à vrai dire, que l'on ait établis en se préoccupant uniquement de la légèreté du moteur, ont eu ainsi une assez triste destinée. Il était regrettable qu'on leur eût donné des dimensions assez restreintes pour qu'ils pussent difficilement se prêter à des essais instructifs. La frêle structure de ces appareils n'a pas même permis d'apprécier s'ils étaient près ou loin d'atteindre la force d'un douzième de cheval par kilogramme. Dans leur courte existence, ils n'ont rien pu nous dire sur cette question fondamentale.

Les expérimentateurs n'avaient guère eu sans doute à s'applaudir beaucoup de ces débuts, car M. d'Amécourt, infatigable dans ses travaux, se décida bientôt à essayer un nouveau moteur à vapeur, très différent des premiers par la forme. La disposition des machines usuelles qui avait été suivie dans les modèles de 1863 lui parut défectueuse. Les tiges des pistons tirent obliquement sur leurs bielles et perdent beaucoup de force à convertir un mouvement rectiligne en mouvement circulaire; M. d'Amécourt estimait que, pour faire tourner des hélices, on avait tout intérêt à faire directement travailler la vapeur en cercle et à employer une machine du genre de celles qu'on appelle *rotatives*. Un modèle de cette espèce fut donc construit en 1864. Qu'on se figure une boîte cylindrique et plate, une sorte de poulie creuse. Elle est traversée par un axe auquel est attaché un

piston en forme de valve, placé dans la cavité de la boîte, de manière à en occuper et à en fermer hermétiquement un rayon; le piston et l'axe peuvent tourner solidairement sans entraîner la boîte. Dans ces conditions, la vapeur introduite dans la cavité presserait les deux faces du piston et le laisserait immobile, si un mécanisme spécial ne venait lui donner une cloison d'appui : à cet effet, une plaque de tôle, une sorte de vanne, glissant dans des rainures, s'abaisse à travers le couvercle du cylindre et vient former, suivant un des rayons, une cloison fixe. Une chambre de pression s'établit donc entre la vanne et le piston, et celui-ci commence une marche circulaire qui se continue indéfiniment, si la vanne se soulève chaque fois qu'il doit passer, et si elle s'abaisse de nouveau derrière lui. M. d'Amécourt emploie d'ailleurs, afin de vaincre les points morts, deux vannes symétriquement placées suivant un même diamètre. La vapeur est introduite très simplement par l'arbre même, qui est creux, et par une des faces du piston; le piston, par son autre face, absorbe la vapeur détendue. Rien de plus séduisant que ce mécanisme. Un robinet permet d'intervertir les fonctions des deux faces du piston et de renverser ainsi le sens du mouvement. On peut aussi à volonté changer les rôles de l'arbre et du cylindre. Laisse-t-on le cylindre fixe, c'est l'arbre qui transmet le mouvement; fixe-t-on l'arbre au contraire, la boîte tourne et fait poulie. On peut même les laisser tourner tous les deux en sens contraires, et cette disposition s'adapte merveilleusement au cas où il faut faire mouvoir dans des sens inverses deux jeux équivalens d'hélices.

Cette petite machine rotative se présentait donc sous les dehors les plus favorables. Elle était si simple qu'on pouvait en attendre beaucoup de force sous un poids léger; mais, hélas! elle semble avoir échoué devant les difficultés spéciales qui ont jusqu'ici empêché les machines à rotation directe d'entrer dans la pratique des arts. Aussi, dans les derniers jours de 1864, retrouvons-nous M. d'Amécourt occupé à faire construire une nouvelle aéronef où le piston du moteur ne doit plus avoir un mouvement circulaire. Il s'agit cette fois d'un appareil qui rentre dans la catégorie de ceux que nous avons désignés plus haut sous le nom d'orthoptères. Deux plans horizontaux conjugués doivent s'élever alternativement; chacun d'eux s'appuie tour à tour sur l'air et supporte ainsi l'effort nécessaire pour mouvoir l'autre. Les deux surfaces sont formées de palettes qui restent pendantes dans le mouvement d'ascension et qui se ferment quand il faut prendre appui sur l'atmosphère. Un cylindre ordinaire, un piston à marche rectiligne, conviennent naturellement au moteur d'un pareil système : le cylindre est vertical; l'un des plans horizontaux est fixé à la tige du piston, l'autre à la

tête du cylindre. La tige agit ainsi tour à tour par effet direct, pour élever la plate-forme d'en haut et pour attirer celle d'en bas.

Dans ce rapide aperçu, nous n'avons pu mentionner que quelques-uns des essais de M. de Ponton d'Amécourt. Que voyons-nous d'ailleurs au milieu de ces tentatives, poursuivies avec une louable ardeur? Nous voyons plusieurs modèles de machines à vapeur abandonnés à mesure qu'on les expérimente; mais nous cherchons en vain quelque lumière sur le point où nous avons réduit le problème de la locomotion aérienne, et qu'il importe avant tout d'éclaircir. Signalons cependant, car c'est là le résultat le plus certain de ces essais, l'usage des petites chaudières en serpentin que M. d'Amécourt a expérimentées sur les indications de M. Landur. Les chaudières tubulaires dont les machines ordinaires sont actuellement munies ont été inventées pour produire une vaporisation très active, la flamme traverse les tubes et donne une très grande surface de chauffe; mais la chaudière, pour résister à la haute tension de la vapeur, doit avoir des parois très résistantes et partant très lourdes. Aussi le poids du générateur est-il beaucoup plus considérable que celui des autres organes de la machine. MM. Landur et d'Amécourt renversent le rôle des tubes : ils y mettent l'eau; ils se servent d'un serpentin dont le diamètre a moins d'un centimètre et dont les longues circonvolutions sont placées dans le foyer. La surface de chauffe est ainsi très considérable, et le tube, presque capillaire, peut résister à de fortes pressions sous une épaisseur d'un dixième de millimètre. « Je plonge dans le brasier, dit M. d'Amécourt, tout le corps du serpentin, et j'en garde seulement par devers moi les deux bouts, que je mets en communication avec un récipient d'eau froide. L'eau entre par l'une des extrémités, s'échauffe, se vaporise en circulant, et sort par l'autre extrémité en formant un jet impétueux de vapeur surchauffée. Je plonge ce jet dans un récipient, la vapeur s'y condense et donne à l'eau froide son calorique; bientôt elle rentre à nouveau dans le tube, le courant est établi, la circulation continue, la vapeur ne revient en eau que pour retourner un instant après en vapeur, et, si mon récipient est un vase clos, il se trouve chargé en peu de temps de vapeur à haute pression : j'y fais une prise, et je fais manœuvrer ma machine. » Ce système, expérimenté sur une échelle très restreinte, a donné de bons résultats; il permettra certainement de diminuer beaucoup le poids des chaudières, au moins dans les petites machines.

Si l'on essaie maintenant de se rappeler tout ce que nous venon- de dire sur le problème de la navigation aérienne, on ne désespé

rera sans doute pas de le voir un jour résolu; on reconnaîtra aussi qu'il demande avant tout de lents et persévérans efforts dans une voie bien déterminée. — Mais, dira-t-on peut-être, un coup de génie peut changer soudainement la face de la question. A cela nous ne pouvons rien répondre, si ce n'est qu'une telle hypothèse se place d'elle-même au-dessus de tous les raisonnemens. Ici nous avons étudié le problème froidement, en restant aussi près des faits que possible et en suivant un chemin aride, que nous avons dû un peu encombrer de chiffres. Nous tenons d'ailleurs à renouveler à l'égard de ces chiffres une remarque déjà faite. Pour rendre nos argumens plus nets, nous leur avons donné une forme numérique; il faut cependant qu'on ait soin de laisser à nos conclusions un peu de jeu autour des nombres qui les représentent. A l'abri de cette déclaration, nous pourrons nous résumer ainsi. — Combien doit peser le moteur qui pourra enlever l'homme dans les airs? — Douze kilogrammes par force de cheval. — Combien pèsent les moteurs les plus légers que l'on ait construits jusqu'à ce jour? — Quatre-vingt-quinze kilogrammes par cheval (1). — Nous ne doutons pas que les aviateurs ne puissent facilement rapprocher la seconde limite de la première; mais, tant qu'ils n'auront pas à montrer au public quelques progrès faits dans cette voie, ceux d'entre eux qui cherchent à frapper les esprits par des fantaisies brillantes feront sagement d'y renoncer. Pourquoi nous représenter d'avance l'atmosphère sillonnée en tous sens de navires ailés? Pourquoi, dès maintenant, nous énumérer tous les types de la flotte aérienne : « l'*avicule*, petite nacelle, n'emportant que son aviateur; l'*avicelle*, barque portant deux ou trois hommes; l'*ave*, grande barque; l'*aéronef*, proprement dite, petit navire; l'*aéronave*, corvette aérienne; le *mégalornis*, vaisseau de la taille d'un aviso-vapeur de 120 à 130 chevaux, pouvant porter une trentaine d'hommes? » Pourquoi nous donner le plan des gares d'atterrissement qui serviront aux *steamers* aériens? Pourquoi dès aujourd'hui esquisser les ordonnances de police qui régleront la circulation des véhicules atmosphériques? Pourquoi discuter dans leurs détails, ce qui paraît d'ailleurs de nature à effrayer des esprits timides, les différens genres d'accidens qui peuvent troubler cette circulation : « chute sans renversement, avec ou sans démâtage; chute sens dessus des-

(1) On peut, pour compléter ce résumé, rapprocher des chiffres que nous rappelons ici ceux qui, d'après les explications que nous avons données précédemment, se rapportent à la force moyenne de l'homme et à celle de l'oiseau. Si l'on considère le corps humain comme un moteur, on trouve que la force d'un cheval y correspond environ à un poids de 288 kilogrammes; la même force correspond chez l'oiseau à un poids de 5 kilogrammes.

sous après chavirement; choc contre un corps immobile, tour, montagne ou falaise; abordage entre aéronefs? » Pourquoi étudier d'avance les changemens que subira la thérapeutique et les nouvelles règles d'hygiène qu'il conviendra d'adopter lorsque l'homme aura pris l'habitude de se transporter à travers l'atmosphère? Pourquoi nous inspirer l'horreur des chemins de fer où l'on voyage « dans d'horribles boîtes d'une intolérable lenteur, au prix de mille supplices insupportables, » où l'on est secoué par un affreux mouvement de *lacet*, au milieu « d'un bruit infernal de chaînes, de bois et de vitres heurtés, » tandis que des flots de poussière « couvrent de leur linceul étouffant le voyageur infortuné? » Sans doute les routes de l'air sont charmantes, et il nous plairait de nous y diriger à notre gré « sans heurts, ni secousses, ni bruit, ni poussière, ni fatigue ; » mais les perspectives merveilleuses qu'on présente au public le laisseront sans doute assez froid tant qu'on n'aura point fait, pour se rapprocher du but, quelque pas décisif.

On aurait mal compris notre pensée si l'on nous prêtait l'intention de décourager les personnes qui cherchent précisément à se rapprocher du but au prix de consciencieux et persévérans efforts. Nous croyons servir leur cause à notre manière en indiquant avec insistance le point précis où les recherches doivent d'abord être dirigées. Plusieurs des membres les plus actifs de la Société d'encouragement pour la locomotion aérienne, ceux qui rédigent le journal *l'Aéronaute*, protestent avec énergie contre « les formules algébriques, » qui sont fausses d'ordinaire pour avoir négligé « quelque coefficient, » et qui « posent la question de la force motrice dans des termes tels qu'on serait tenté de la regarder comme insoluble. » — Il faut, disent-ils, soutenir le courage des travailleurs. Vous les effrayez, vous les éloignez de leurs études, lorsque, la théorie à la main, vous les menacez de périr à la peine s'ils ne produisent pas un cheval de force sous un poids donné! — Qu'y faire? Est-ce donc en fermant les yeux sur un obstacle qu'on peut espérer de le vaincre? Nous estimons au contraire que rien n'est plus propre à hâter la solution d'un problème que d'en montrer nettement la principale difficulté.

EDGAR SAVENEY.

GUSTAVE III

ET

LA COUR DE FRANCE

VI.

MARIE-ANTOINETTE ET LES SUÉDOIS A VERSAILLES. — SECOND VOYAGE DU ROI DE SUÈDE A PARIS.

Gustave III n'avait réussi ni à retenir auprès de lui la jeune noblesse de son royaume ni à rompre le charme qui l'attirait encore lui-même vers la cour de France (1). Ceux d'entre les jeunes nobles suédois qui ambitionnaient sa faveur en cherchant fortune croyaient avec raison que le plus sûr moyen pour arriver à lui plaire était d'avoir passé quelques années à Paris et à Versailles. Précisément un attrait nouveau les y appelait : c'était le gracieux et profitable accueil que leur faisait la jeune reine de France, l'aimable Marie-Antoinette.

La présence d'un grand nombre de brillans étrangers admis sous le règne de Louis XVI dans l'intimité de la cour, grâce à des présentations que l'étiquette rendait peut-être plus faciles que pour nos Français eux-mêmes, a été un des griefs que la médisance a le plus malignement exploités contre la reine. Alors qu'on la voyait courir au Bois avec le prince de Ligne et le comte d'Esterhazy,

(1) Voyez, sur les premiers rapports de Gustave III avec la cour de France après la mort de Louis XV, la *Revue* du 15 août dernier. Voyez aussi, pour le commencement de cette série, la *Revue* du 15 février, 1er mars, 1er avril et 15 juillet 1864.

danser une écossaise avec le jeune lord Strathavon, ou converser au bal de l'Opéra avec Stedingk et Fersen, avec Dillon, avec le prince George de Darmstadt ou le duc de Dorset, la jalousie s'emparait de ces noms et les livrait aux soupçons calomnieux. La moindre accusation était d'être restée Autrichienne. Les conseils de sa mère, auxquels elle accordait beaucoup de respectueuse déférence, ne contribuaient pas à la préserver de ce danger. Il suffit d'avoir parcouru la précieuse correspondance publiée il y a quelques mois à Vienne par M. d'Arneth pour se rappeler ces paroles de Marie-Thérèse à sa fille, si souvent répétées : « Faites accueil aux Allemands, — restez bonne Allemande, — ne vous laissez pas aller à la légèreté française. — Voyez plus souvent Mercy; ne craignez pas les *qu'en dira-t-on*. » Le retour incessant de tels avis prouve que Marie-Antoinette ne les écoutait pas toujours, et il est juste de lui en savoir gré; mais il est peu vraisemblable qu'elle ait prodigué volontiers dans ses lettres, comme il semblerait d'après certaines correspondances qui lui sont attribuées, ces expressions contraires : « Je suis toute Française, — Française avant d'être Allemande, — Française jusqu'aux ongles. » Parée des naïfs attraits d'une sincère nature germanique, Marie-Antoinette ne semble pas avoir échangé ces dons, qui lui suffisaient pour plaire, contre les charmes différens de notre caractère national; l'union constante des deux cours de France et d'Autriche lui a paru la condition de leur salut, et elle n'a jamais fait difficulté d'admettre un grand nombre d'étrangers dans l'intimité de Versailles. Lui prêter un sentiment libéral, ardent, exclusif, de nationalité française, serait une de ces fausses vues qu'ont autorisées de récentes publications, suscitées par la généreuse réaction de notre temps en faveur de sa mémoire.

Ceci m'amène, que je le veuille ou non, à dire quelle distinction doit être faite entre divers recueils de lettres de Marie-Antoinette. Deux éditeurs zélés, M. le comte d'Hunolstein et M. Feuillet de Conches, ont récemment fait paraître chez nous, d'après des papiers en leur possession, une suite de lettres attribuées à la reine, mais non sans éveiller de sérieux doutes d'authenticité. Appelé à me servir de ces documens, j'ai eu le devoir de les examiner à mon tour. Or le volume de M. d'Arneth, composé de pièces tirées de la bibliothèque privée de l'empereur d'Autriche, rendait ici l'œuvre de la critique prompte et facile, grâce à un caractère d'incontestable autorité reconnu de tous (1), et la comparaison lumineuse dont il a

(1) Il semble, à vrai dire, que la publication de Vienne ait eu pour but de donner un terme de comparaison pouvant servir, — M. d'Arneth le dit expressément dans sa préface, — à contrôler l'authenticité de tant de lettres attribuées à la reine, et qui ont soulevé, ajoute-il, des doutes fondés : « ..... Ist dies so manchem der Königin zugeschriebe-

donné les élémens montre avec la clarté de l'évidence que les lettres de Marie-Antoinette à sa mère et à ses sœurs contenues dans les deux recueils français (excepté celle du 14 juin 1777, donnée par M. d'Arneth et par M. Feuillet de Conches) ne peuvent être employées comme documens historiques. Voici, dans le résumé le plus concis, les principales preuves.

Nulle correspondance ne présente une plus parfaite identité de manière et de ton littéraire ou moral que celle du recueil allemand. On en peut dire autant des lettres de Marie-Antoinette à sa mère et à ses sœurs que donnent les deux publications françaises. C'est une seule et même main qui a écrit la série de Vienne; c'est à une seule et même plume, ou du moins à un seul et même système qu'on doit la double série publiée à Paris. Cependant pour quiconque fera l'une des deux lectures en regard ou à peu de distance de l'autre, il ressortira qu'il n'y a entre les deux ensembles nul rapport réel et constant, nulle parité de ton littéraire ou moral, nul point de repère commun, nulle concordance, bien que toutes ces lettres, celles de Vienne et celles de Paris, attribuées à la même personne, soient datées des mêmes années. — Les lettres publiées à Paris ne nous apprennent aucun fait nouveau : vous reconnaissez les anecdotes dont se composent les mémoires de Soulavie et de Mme Campan. Si cependant vous lisez le volume publié à Vienne, vous êtes transporté tout à coup au milieu d'un monde de faits que vous ignoriez naguère. — Quant à la forme, les lettres publiées à Paris offrent volontiers des anecdotes ou des récits. En général, chacune traite d'un sujet particulier : il y en a une sur la vie à Compiègne, une sur le mariage du comte de Provence, une sur une prise de voile à Saint-Cyr, une sur Mme Élisabeth. Les récits amènent des portraits avec des plaisanteries, du bel esprit et des mots heureux. Voici la comtesse d'Artois, « toute petite de taille, avenante de figure et fraîche comme une rose, avec un nez qui n'en finit pas. » Le comte d'Artois, « toujours monté en gaîté et qui a un mot sur tout, est léger comme un page et s'inquiète peu de la grammaire ni de quoi que ce soit. » Monsieur est « un homme qui se livre peu et se tient dans sa cravate;..... il glisse sur ses pointes. » Dans la publication de M. d'Arneth au contraire, Marie-Antoinette procède toujours par courts paragraphes répondant à chacun des articles touchés par sa mère : point de développemens en général, point de récits, très peu d'anecdotes, surtout point de portraits ni de badinage; c'est qu'ap-

nen Briefe gegenüber der Fall, über dessen Echtheit begründete Zweifel sich erheben. » On sait que M. de Sybel, de l'université de Bonn, a le premier fait la comparaison qu'indiquait M. d'Arneth. M. Edmond Scherer a reproduit les argumens sur lesquels M. de Sybel appuyait ses doutes. J'ai dû reprendre l'examen à nouveau.

paremment Marie-Thérèse ne demande pas à sa fille de jolis billets, tournés à la française : ce sont ici lettres intimes, traitant d'affaires ou d'intérêts de famille. — Les lettres publiées à Paris nous offrent une Marie-Antoinette très désireuse de paraître infiniment spirituelle, et qui sollicite, pour le succès de ces petites pièces écrites avec art, une place dans notre littérature épistolaire. Cela n'est pourtant pas d'accord avec ces lignes de Marie-Thérèse : « Vous perdrez tous vos soins si vous prenez la plume; ni le caractère ni la diction ne préviendront pour vous. » Cela n'est pas d'accord non plus avec l'impression générale qu'on reçoit des lettres publiées à Vienne. Ici vous ne trouverez rien, à vrai dire, de ce qu'on appelle le charme littéraire, mais vous ferez en revanche de précieuses découvertes morales.

En face de la vie réelle, la vraie Marie-Antoinette a l'expression forte et grave. Elle sent vivement et elle écrit de même, soit qu'elle rende sa profonde et inébranlable affection envers sa mère ou ses propres sentimens maternels, soit que sa généreuse fierté répugne à faire un pas vers M^me^ Du Barry, et que, contrariée sur ce point par l'impératrice, elle aille jusqu'à la colère méprisante à l'égard de « la sotte et impertinente créature, » soit qu'une haine instinctive l'anime, bien avant l'affaire du collier, contre le cardinal de Rohan, soit enfin qu'elle saisisse et montre ce qu'elle aperçoit de redoutable dans les dispositions ou la conduite de ceux qui l'environnent. Une surprenante clairvoyance lui tient lieu alors des dramatiques pressentimens qu'ailleurs on lui prête. Non, ce n'est pas la même plume qui, peu de temps après les trop spirituels portraits de Monsieur, du comte d'Artois et des belles-sœurs, a écrit ces lignes sanglantes (page 149 de la correspondance de Vienne) sur « la marche souterraine et quelquefois très basse du comte de Provence, » puis ce cruel aveu : « ... Je suis convaincue que, si j'avais à choisir un mari entre les trois frères, je préférerais encore celui que le ciel m'a donné. » Voilà de durs mots assénés, qui révèlent un vif instinct de dignité soutenu par une franche nature. La personne qui se déclare ainsi, jusqu'à reconnaître et avouer ses tristes blessures, a pris la vie au sérieux, quelles que soient certaines apparences, et ne cherche à tromper ni soi-même ni les autres en s'abaissant aux faux-semblans ou au bel esprit. Ici respire la vérité morale; ici nous avons, pour objet de nos sympathiques hommages et déjà de notre pitié, un vrai cœur, une vraie chair, un vrai sang.

Telle est la femme; voici la reine. A la date du 11 mai 1774, au lendemain de la mort de Louis XV, le recueil de M. d'Hunolstein a une lettre où Marie-Antoinette écrirait à sa mère : « Nous avions beau nous attendre à l'événement, devenu inévitable; le premier moment

a été atterrant, et nous n'avions pas plus l'un que l'autre de parole. Quelque chose me serrait à la gorge comme un étau... J'ai des momens de frisson; j'ai comme peur, et le roi me disait tout à l'heure qu'il était comme un homme tombé d'un clocher. » En d'autres endroits du même recueil, Marie-Antoinette a des paroles de regret pour le silence et pour la retraite; elle déplore « la destinée cruelle des filles du trône; » elle a « des instans de noir qu'elle a peine à secouer; » elle voudrait « se laisser aller et s'écouter vivre. » De telles mièvreries ont-elles été le langage de la fille de Marie-Thérèse? Ouvrez le volume de M. d'Arneth : voici comment, dans la lettre bien authentique du 14 mai, la nouvelle reine de France parle à sa mère : « Quoique Dieu m'a fait naître dans le rang que j'occupe aujourd'hui, je ne puis m'empêcher d'admirer l'arrangement de la Providence, qui m'a choisie, moi la dernière de vos enfans, pour le plus beau royaume de l'Europe. Je sens plus que jamais ce que je dois à la tendresse de mon auguste mère, qui s'est donné tant de soin et de travail pour me procurer un bel établissement. Je n'ai jamais tant désiré de pouvoir me mettre à ses pieds, l'embrasser, lui montrer mon âme tout entière, et lui faire voir comme elle est pénétrée de respect, de tendresse et de reconnaissance. » La main vraiment royale qui a écrit ces fières lignes est-elle la même qui a tracé les précédentes? Toute la question est là.

A côté des discordances littéraires et morales, veut-on des contradictions de faits? Ce nouveau genre de preuves abonde. — Alors que, dans le recueil de M. d'Arneth, on a vu Marie-Antoinette et Marie-Thérèse s'occuper pendant quinze mois continûment, et avec une incroyable ardeur, de l'attitude que la dauphine doit tenir envers M^me^ Du Barry, chose très grave au double point de vue des intérêts autrichiens et du crédit de la jeune archiduchesse à la cour, vingt-deux jours après des paroles amères sur ce sujet, il faut accepter une lettre des deux recueils français qui fait dire à Marie-Antoinette : « Reste M^me^ Du Barry, dont je ne vous ai jamais parlé(1)... » — Le recueil de M. d'Hunolstein nous présente pour le mois de mai 1774, au premier moment de royauté, une série de lettres fort émouvantes qui ont été, alors qu'on n'avait pas le recueil de M. d'Arneth, savourées dans nos salons. Voici pourtant que, dans la correspondance authentique, Marie-Thérèse se plaint, le 30 mai, d'avoir été sans lettres depuis le malheureux jour du 10; elle est restée, faute de nouvelles, « en des inquiétudes insoutenables. » — Dans une de ces lettres suspectes, Marie-Antoinette aurait écrit le 11 mai :

(1) *Parlé*, suivant la troisième édition de M. d'Hunolstein; *reparlé*, suivant le second tirage de M. Feuillet de Conches; mais que fait-on du mot *jamais*?

« Je presse beaucoup le roi de se faire inoculer avec ses frères, » et voici que, dans le recueil publié à Vienne, Marie-Thérèse écrit le 1er juin : « Dieu en soit loué, que vous n'ayez rien contribué à la décision » (sur cette inoculation du roi)! — Des dix-huit lettres de Marie-Antoinette à Marie-Thérèse que contient le volume de M. d'Hunolstein, et dont six figurent dans le premier volume de M. Feuillet de Conches, quatorze se terminent par cette formule ou ses variantes : « Je vous baise les mains, » qui se retrouve au bas de certaines lettres aux sœurs, communes aussi aux deux recueils. Vous ne la rencontrerez cependant pas une seule fois (je dis pas une) dans tout le volume de M. d'Arneth, dont les cent soixante-trois lettres se terminent toujours, sauf quelques cas où il n'y a point du tout de formule, par ce mot ou ses variantes : « je vous embrasse. » — De tels détails, qu'on pourrait multiplier, ne sont pas insignifians quand ils se présentent avec une constance remarquable. Nos éditeurs français, en dépit de leur expérience et de leur mérite, ont pu être trompés avant la publication de M. d'Arneth; ils ne le seraient plus aujourd'hui. C'est pour nous un nouvel avertissement qu'en des sujets d'histoire presque contemporaine, comme celui qui nous occupe, les documens originaux n'étant pas encore tous réunis, il faut de préférence recourir aux collections de papiers d'état ou de familles dont les acquisitions s'expliquent par l'histoire même, seul moyen de se préserver des pièces altérées ou apocryphes (1). Telle est aussi la règle que nous continuerons d'observer ici.

I.

On a déjà vu dans les premières parties de ce travail quelle bonne mine faisaient à la cour de France, pendant les règnes de Louis XIV et de Louis XV, les ambassadeurs suédois. On peut les revoir encore aujourd'hui à Versailles, dans les grands et beaux portraits du temps, où ils sont peints en buste, par Largillière et d'autres, en riche costume de cour. Ils avaient des mots heureux, comme ce Sparre à qui Louis XV disait, dans un grand dîner, en 1716 : « Monsieur de Sparre, vous n'êtes pas de la même religion que moi; j'en suis fâché : j'irai un jour au ciel et je ne vous y trou-

(1) C'est ainsi que M. Feuillet de Conches a dû les plus précieuses séries de son recueil aux archives de Vienne et de Stockholm. Son troisième volume emprunte particulièrement aux archives de Suède une suite de pièces dont je sais tout le premier la valeur, les ayant depuis longtemps moi-même, avec beaucoup d'autres papiers inédits, dont les dernières parties de cette étude vont me permettre l'emploi. De ces documens-là personne ne contestera l'authenticité, ni, dès qu'ils offriront un ensemble complet, l'importance historique.

verai pas. — Pardonnez-moi, sire, répondit l'ambassadeur, le roi mon maître m'a ordonné de vous suivre partout. » M. de Tessin, son gendre, ambassadeur de Suède en France, lui aussi, n'était pas moins spirituel, lorsque, rapportant cette réponse dans ses mémoires, en 1757, il ajoutait : « Un mot comme celui-là ne tombe pas à terre dans un pays tel que Versailles; aussi est-il encore de nos jours en l'air. » — Ces Suédois étaient parmi nous tour à tour diplomates et capitaines. Leur nation avait combattu avec la nôtre pendant la guerre de trente ans, et maintes fois sous Louis XIV; la guerre de sept ans, puis, sous Louis XVI, la guerre d'Amérique, mêlèrent encore leurs volontaires á nos soldats. Un des régimens dits étrangers qui s'ajoutaient aux cadres de l'armée française, longtemps commandé par un colonel et des officiers de cette nation, avait pris le nom de régiment Royal-Suédois : on voit dès lors figurer dans ses rangs presque tous les grands noms de la noblesse du Nord. — Diplomates, officiers, hommes de cour, ces jeunes Suédois, parés de la beauté franche et ouverte de leur race, très braves à la guerre, très épris de la France, intelligens, sincères, spirituels, brillèrent dans le Versailles rajeuni du règne nouveau, justifiant chacun à son tour ce que naguère Saint-Simon avait si bien dit d'un de leurs prédécesseurs à la cour de France : « Toujours le cœur français, des plus galans et des mieux faits qu'on pût voir, avec l'air le plus doux et le plus militaire. »

Trois noms surtout, parmi ceux des Suédois accueillis à Versailles pendant la première partie du règne de Louis XVI, sont mêlés presque également à l'histoire de Gustave III et à l'histoire de la France.

Le comte de Stedingk, trop peu connu aujourd'hui en France, a montré, dans les rangs de nos armées, dans les salons de Versailles, puis en Suède même contre les ennemis de son pays, un noble caractère. Né dans la Poméranie suédoise en 1746, la même année que Gustave III, et petit-fils par sa mère du célèbre feld-maréchal prussien comte de Schwerin, tué devant Prague, Curt de Stedingk est mort seulement en 1837, plus que nonagénaire. Le service lui offrant en Suède peu de ressources pour l'avancement, il obtint un grade en France, dans le Royal-Suédois, en 1766. De sous-lieutenant devenu en quatre ans capitaine, il se trouvait en garnison à Strasbourg quand Gustave III fit sa révolution du 19 août 1772; c'était chose si bien prévue en Europe que le baron de Trenck, dans son *Journal de Trèves*, en publia la nouvelle dès les premiers jours du mois d'août. Aussi l'adresse de félicitation partie de Strasbourg avec les signatures de Stedingk et de ses camarades parvint-elle à Stockholm, par un singulier à-propos, quelques minutes seulement

après le fait accompli. Stedingk avait connu Louis XV, et il se plaisait à rappeler l'étonnement que lui avait causé le scandale d'une grande revue, près de Versailles, dans laquelle le vieux roi à cheval fit défiler les troupes devant la calèche dorée de M^{me} Du Barry; mais c'est auprès de Louis XVI et de Marie-Antoinette qu'il trouva surtout un excellent accueil. Nommé lieutenant-colonel au service de France en 1776 et à peu près en même temps colonel de cavalerie en Finlande, il fut introduit à la cour de France grâce aux recommandations personnelles de Gustave III, et il sut s'y faire promptement une place à part dans le groupe fort en vue qu'y formaient ses compatriotes. « Tous nos Suédois, écrit le comte de Creutz le 7 mars 1779, réussissent ici au-delà de toute expression. On les trouve instruits, aimables et de la meilleure compagnie : on m'a demandé récemment si le roi choisissait ceux à qui il permettait de venir en France...; M. de Stedingk l'emporte sur tous les autres. M^{mes} de La Marck, de Boufflers, de Lauzun, de Luynes, de Fitz-James, de Brancas et de Luxembourg ne peuvent plus se passer de lui. »

Stedingk voulut mériter davantage encore cette faveur en prenant part à la guerre d'Amérique de concert avec la noblesse française, avec le duc de Lauzun, les marquis de Coigny, de Talleyrand-Périgord, de Vaudreuil, de La Fayette, les comtes de Noailles, de Ségur, de Vauban, Du Houx de Vioménil, etc. Commandant une brigade d'infanterie, il partit en 1779 sur la flotte du comte d'Estaing et se distingua plusieurs fois à la tête de nos troupes. La flotte avait fait voile d'abord vers Rhode-Island et forcé les Anglais à lever le blocus de New-York; mais le comte d'Estaing changea ensuite de plan et se porta sur l'île de Grenade, où il débarqua trente mille hommes. Le comte d'Estaing, d'une grande valeur personnelle, voulait conduire lui-même l'assaut de la forteresse. Il forma son corps en trois colonnes, celle de droite commandée par le comte de Noailles, celle de gauche par ce malheureux Dillon, dont la belle tête devait tomber quelques années plus tard sur l'échafaud; — il avait dès lors un pressentiment de cette mort prochaine, et s'en ouvrit plusieurs fois à son ami Stedingk; celui-ci commandait la colonne du centre, et il a vivement raconté dans sa correspondance toute cette victorieuse campagne contre les Anglais, à laquelle il prit une part fort brillante. Lorsqu'ensuite le comte d'Estaing résolut la funeste expédition de Savannah, en Géorgie, ce fut contre l'avis de Stedingk, qui y fut blessé. Cela ne l'empêcha pas de veiller à la retraite. « Les cris des mourans me perçaient le cœur, écrivait-il à Gustave III le 18 janvier 1780; je désirais la mort et je l'aurais trouvée peut-être, s'il n'avait fallu songer à sauver quatre cents hommes arrêtés dans leur retraite par un pont rompu. » La cour et le public lui firent un

véritable triomphe au retour. Sa blessure, qui le força quelque temps de se servir de béquilles, le rendit populaire, et l'on donna sur un théâtre de Paris une pièce où on le représentait montant à l'assaut. Louis XVI lui conféra l'ordre du Mérite, institué sous le règne de Louis XV pour les officiers étrangers que leur religion empêchait d'être chevaliers de Saint-Louis; il lui donna en outre une pension à vie de 6,000 francs (1). Gustave III, de son côté, adressa une lettre de félicitations à Stedingk pour la prise de la Grenade, et lui envoya sa croix de l'Épée. Il écrivit de plus à Marie-Antoinette, probablement d'Aix-la-Chapelle ou de Spa, pour lui faire donner un régiment-propriétaire, et la reine fit au roi de Suède la réponse suivante en date du 3 novembre 1780 :

« Monsieur mon frère et cousin, les Suédois qui sont venus ici ont justifié par leur conduite et leurs qualités personnelles le bon accueil que je leur ai fait, et j'ai eu grand plaisir à leur témoigner mes sentimens pour leur souverain. Quant à M. de Stedingk, il est impossible, quand on le connaît, de ne pas s'y intéresser; votre majesté doit bien compter que sa recommandation lui assure tous les avantages qui dépendront de moi. Le retour de M^me^ de Boufflers m'a fait d'autant plus de plaisir qu'il me donne l'occasion de parler de votre majesté et du sincère attachement avec lequel je suis, monsieur mon frère et cousin, votre bonne sœur et cousine,

« MARIE-ANTOINETTE (2). »

En attendant, Stedingk était fêté à Versailles; la reine le voulut avoir à ses petits soupers. Les étrangers n'y étaient pas admis d'or-

(1) La révolution priva naturellement M. de Stedingk de cette pension. En 1810, Napoléon lui fit offrir le remboursement, avec les intérêts, de la somme entière qu'on lui devait en France; les circonstances politiques ne lui permirent pas d'accepter. Plus tard, une banqueroute survenue en Russie ayant fait brèche à sa fortune, Stedingk adressa à Louis XVIII une réclamation à cet égard, qui ne fut pas écoutée. Il avait cependant à cette date rendu de nouveaux services aux Bourbons : il avait conduit la duchesse d'Angoulême pendant son exil, à bord de la frégate l'*Eurydice*, de Libau à Carlscrona; c'est de là qu'elle s'était embarquée pour l'Angleterre pendant l'été de 1808. La duchesse avait même offert, à cette occasion, d'adopter la troisième fille de Stedingk qu'elle avait prise en affection, et de qui je tiens ces renseignemens.

(2) Mes sources les plus ordinaires, dans le cours de cette étude, sont les archives de notre ministère des affaires étrangères, celles de Suède et de Danemark, et la collection des papiers de Gustave III à Upsal. Les quatre lettres de Marie-Antoinette citées dans la première partie de cet article, ainsi qu'une lettre de Louis XVI du 26 septembre 1784, qui a sa place un peu plus loin, sont empruntées d'un ouvrage étranger. La discussion où j'ai dû entrer tout à l'heure me rendant scrupuleux, je dois dire que l'auteur de ce volume, en publiant ces lettres inédites, n'a pas donné les garanties d'authenticité. Elles figurent ici, jusqu'à plus ample informé, comme inconnues en France et vraisemblables. Quant aux autres lettres de Louis XVI et à celles de Gustave III qui se présenteront dans la suite de notre récit, elles sont copiées sur les originaux autographes ou sur les minutes officielles des archives de Suède ou de France : rien de plus sûrement authentique.

dinaire, mais elle déclara que les services éclatans du jeune officier suédois l'avaient naturalisé. Louis XVI, un jour de grande réception, s'approcha de lui et dit à très haute voix : « Il fait bien chaud aujourd'hui, monsieur de Stedingk, mais pas autant qu'à la Grenade! » Comblé de ces faveurs, Stedingk n'était pas ingrat; il écrivait à Gustave III des descriptions de la cour vives et charmées; on jugera, par une de ces lettres, de son ardeur loyale et de la verve d'esprit avec laquelle il savait manier notre langue. Voici comment il racontait au roi de Suède la naissance du premier dauphin, celui qui mourut en 1789. On sait que Marie-Antoinette, après avoir attendu six années sans motif d'espérance, avait mis au monde une fille en 1778. Il s'agissait de savoir si, par les secondes couches de la reine, au mois d'octobre 1781, la succession serait assurée. On verra la part que Stedingk prenait à cette commune émotion, son cri de joie quand on sut qu'on avait un dauphin, et son mauvais compliment, tout involontaire, à Madame, comtesse de Provence, que cette naissance éloignait du trône.

« La reine est accouchée d'un dauphin aujourd'hui (22 octobre) à une heure vingt-cinq minutes après midi... On avertit M^me^ la duchesse de Polignac à onze heures et demie. Le roi était au moment de partir pour la chasse avec Monsieur et M. le comte d'Artois. Les carrosses étaient déjà montés, et plusieurs personnes parties. Le roi passa chez la reine; il la trouva souffrante, quoiqu'elle n'en voulût pas convenir. Sa majesté contremanda aussitôt la chasse. Les carrosses s'en allèrent. Ce fut le signal pour tout le monde de courir chez la reine, — les dames, la plupart dans le plus grand négligé, les hommes comme on était. Le roi cependant s'était habillé. Les portes des antichambres furent fermées, contre l'usage, pour ne pas embarrasser le service, ce qui a produit un bien infini. J'allai chez la duchesse de Polignac, elle était chez la reine; mais j'y trouvai M^me^ la duchesse de Guiche, M^me^ de Polastron, M^me^ la comtesse de Grammont la jeune, M^me^ de Deux-Ponts et M. de Châlons. — Après un cruel quart d'heure, une femme de la reine tout échevelée, tout hors d'elle, entre et nous crie : « Un dauphin! mais défense d'en parler encore. » Notre joie était trop grande pour être contenue. Nous nous précipitons hors de l'appartement, qui donne dans la salle des gardes de la reine. La première personne que j'y rencontre est Madame, qui courait chez la reine au grand galop. Je lui crie : « Un dauphin, madame! quel bonheur! » Ce n'était que l'effet du hasard et de mon excessive joie; mais cela parut plaisant, et on le raconte de tant de manières que je crains bien que cela ne servira pas à me faire aimer par Madame...

« L'antichambre de la reine était charmante à voir. La joie était au comble, toutes les têtes en étaient tournées. On voyait rire, pleurer alternativement des gens qui ne se connaissaient presque pas. Hommes et femmes sautaient au cou les uns des autres, et les gens les moins attachés à la reine étaient entraînés par la joie générale; mais ce fut bien autre

chose quand, une demi-heure après la naissance, les deux battans de la chambre de la reine s'ouvrirent, et qu'on annonça M. le dauphin. M^{me} de Guéménée, toute rayonnante de joie, le tint dans ses bras, et traversa dans son fauteuil les appartemens pour le porter chez elle. Ce furent des acclamations et des battemens de mains qui pénétrèrent dans la chambre de la reine et certainement jusque dans son cœur. C'était à qui toucherait l'enfant, la chaise même. On l'adorait, on la suivait en foule. Arrivé dans son appartement, un archevêque voulut qu'on le décorât d'abord du cordon bleu, mais le roi dit qu'il fallait qu'il fût chrétien premièrement. Le baptême s'est fait à trois heures après midi...

« On n'avait pas osé dire d'abord à la reine que c'était un dauphin, pour ne pas lui causer une émotion trop vive. Tout ce qui l'entourait se composait si bien que la reine, ne voyant autour d'elle que de la contrainte, crut que c'était une fille. Elle dit : « Vous voyez comme je suis raisonnable ; je ne vous demande rien. » Le roi, voyant ses inquiétudes, crut qu'il était temps de l'en tirer. Il lui dit, les larmes aux yeux : « M. le dauphin demande d'entrer. » On lui apporta l'enfant, et ceux qui ont été témoins de cette scène disent qu'ils n'ont jamais rien vu de plus touchant. Elle dit à M^{me} de Guéménée, qui prit l'enfant : « Prenez-le, il est à l'état; mais aussi je reprends ma fille. » Il est temps que je finisse ce bulletin; je demande très humblement pardon à votre majesté du désordre qui y règne. On me dit que le courrier part, et je n'ai pas le temps de le mettre au net. »

Ce récit, vivement conté, est plus intéressant et plus complet que celui de M^{me} Campan. Voilà comment ces étrangers maniaient notre langue, voilà ce qu'étaient ces Suédois à la cour de Versailles. Par eux, Gustave III était présent à cette cour; il était très sincère quand il répondait, le 10 décembre, à la précédente lettre de Stedingk : « Les détails que vous m'envoyez sur l'accouchement de la reine de France m'ont fait un plaisir infini. Personne ne pouvait s'y intéresser plus que moi, et je vous assure qu'on a eu autant de joie à Drottningholm de la naissance du dauphin qu'on en a pu avoir à Versailles. Vous m'avez transporté un instant dans ce dernier château... Je n'ai pu m'empêcher de rire de la manière galante avec laquelle vous avez annoncé à Madame que son mari avait perdu l'espérance d'être roi de France. Il est si naturel d'être attaché à la reine, et elle vous a si particulièrement comblé de bontés, que vous ne pouviez moins vivement partager un événement si heureux pour elle sans manquer à la reconnaissance que vous lui devez, et comme Suédois, et comme particulièrement honoré de sa bienveillance. »

Il ne tint pas à Marie-Antoinette que Stedingk ne se fixât pour le reste de sa vie parmi nous : elle voulait lui faire épouser M^{lle} Necker, elle lui destina ensuite une riche héritière de Bourgogne; mais Stedingk était jaloux de sa liberté, et quand Gustave III, commen-

çant la guerre de Finlande, rappela ses meilleurs officiers en 1787, il n'hésita pas à quitter la France. La reine lui dit en le recevant pour la dernière fois : « Rappelez-vous, monsieur de Stedingk, qu'il ne peut rien vous arriver, » l'invitant par là sans doute à recourir, en cas de malheur, au roi et à la reine de France, qui ne l'abandonneraient pas. Elle était loin de prévoir que, trois ans plus tard, c'était elle-même et Louis XVI qui allaient tomber dans l'excès de l'infortune, et qu'elle était destinée à voir précisément quelques-uns de ces Suédois loyaux et dévoués s'efforcer d'accourir à son secours.

Une autre carrière s'ouvrait dès lors pour M. de Stedingk. Chargé de défendre contre les Russes les frontières de la Finlande, il s'éleva par son rare mérite, par une bravoure et une énergie singulières, jusqu'au grade de feld-maréchal. Toute la dernière partie de sa longue carrière fut d'un habile diplomate; nous le verrons, pendant les premières années de la révolution française, remplir avec dextérité le difficile rôle d'ambassadeur de Suède auprès de Catherine II; il signa en 1809, avec des larmes de dépit, la paix de Fredrikshamn, qui donnait la Finlande à la Russie, revint en France en 1814 comme ambassadeur auprès de Louis XVIII, et fut un des cosignataires de la paix de Paris. M. de Maistre, qui l'avait beaucoup connu à Saint-Pétersbourg, rend de lui plusieurs fois dans ses écrits un bon et noble témoignage, et les poètes modernes de la Suède, depuis Tegner, n'ont pas négligé de rendre hommage à sa mémoire. Il serait juste que cette mémoire ne fût pas délaissée entièrement parmi nous, car M. de Stedingk, après avoir servi bravement la France, l'a toujours aimée. On peut suivre dans sa correspondance combien le cher souvenir de Paris et de Versailles lui est présent au plus fort de ses guerres en Finlande. « Sire, écrit-il à Gustave III de l'extrême frontière russe, le Savolax (province de Finlande) est une triste demeure pour un homme qui a joui longtemps de la vie de Paris... Le ciel me fait la grâce de ne pas songer à la France; c'est la plus forte preuve que je puisse donner de mon attachement pour votre majesté. » Le 5 août 1788, il s'enquiert avec inquiétude d'une lettre, — que nous ne connaissons pas, — par lui adressée à Marie-Antoinette, et, quand il reçoit par Gustave les premières nouvelles de la révolution, quand il apprend qu'il va être rayé, comme absent, du tableau des officiers français, il en est profondément affligé. « Au moment de perdre mon existence en France, écrit-il, mon cœur gémit; j'étais fier du titre de Français que j'avais acquis en l'unissant à celui de Suédois : faut-il donc que ce ne soit plus une même chose! J'aime encore assez cette belle France pour aller me noyer avec elle, si mon

devoir et mon attachement pour votre majesté ne me retenaien aux lieux où je suis. » Ne fut-il pas vraiment un des nôtres, par le cœur et par l'esprit, ce brave général comte de Stedingk, qui écrivait si bien notre langue et qui battait gaîment les Russes?

Stedingk avait pour ami intime à Paris et à Versailles son compatriote, le célèbre et malheureux comte Axel Fersen, celui qu'on appelait le beau Fersen, comme on disait le beau Dillon. Il était, lui aussi, de noble naissance, non point sans doute qu'on doive ajouter foi aux inventeurs de généalogies qui le font descendre des Mac-Pherson d'Écosse, comme ils donnent pour premier aïeul à une autre famille suédoise, celle des Fleming, le consul romain Titus Quinctius Flamininus. L'illustration était ici toute moderne, mais éclatante : le père d'Axel était ce fameux comte Frédéric-Axel Fersen, chef éloquent de l'ancien parti français ou des *chapeaux* en Suède, et constant inspirateur, sous Gustave III lui-même, d'une opposition libérale. La fortune, l'intelligence, les talens, l'élégance extérieure et la beauté même paraissaient héréditaires dans les diverses branches de cette famille. La sœur d'Axel, Sophie Fersen, inspira au plus jeune frère de Gustave III, le duc Frédéric, une passion ardente et sincère; ce prince la demanda en mariage, et ne se consola pas de son refus. Axel avait pour tante la belle Charlotte-Frédérica Sparre, comtesse de Fersen, qui avait été admirée à Paris, où on l'appelait « la charmante rose » au temps de l'ambassade du comte de Tessin, et pour qui Fontenelle, à quatre-vingt-dix ans, avait écrit de jolis vers. Il avait enfin pour cousines Ulrica et Augusta Fersen, celle-ci mère des deux frères Löwenhielm, dont l'aîné, Gustave, ministre de Suède en France de 1818 à 1856, a laissé dans notre société parisienne un souvenir si respecté. — Après avoir étudié à Strasbourg et à l'académie de Turin, fort célèbre alors, Fersen entra dans le régiment de Royal-Bavière et vint à la cour de France, où il fut présenté, comme Stedingk, sous les auspices de Gustave III. De retour en Suède après ce premier voyage de France et d'Angleterre, on le voit briller, auprès du roi son maître, dans les nombreuses fêtes de Gripsholm et d'Ulricsdal, et son nom paraît aux premiers rangs dans les programmes qui nous restent de ces élégantes journées. Représente-t-on à la cour de Suède le 24 février 1776 la foire de Saint-Germain, — le voici qui, déguisé en jockey anglais, fait exécuter cent tours à un cheval savant. Deux mois après, il paraît avec sa sœur dans *la Rosière de Salency*, où tous deux font partie du ballet des « pâtres et pastourelles, » pendant que leur père, le sénateur, figure comme « un voisin du lieu, » et que leur oncle Charles, grand-veneur, représente « le bailli. » Il se retrouve encore, au mois d'août suivant,

dans un splendide tournoi qui dure trois journées. — C'était ainsi, nous le disions, qu'on plaisait à Gustave III, et que tant de jeunes seigneurs suédois commençaient gaîment auprès de lui des carrières destinées, pour plusieurs d'entre eux, à devenir sanglantes.

Axel Fersen, déjà signalé par l'éclatant renom de sa famille, s'était partout fait accueillir par ses propres qualités. Dès son premier voyage en France, à la date du 29 mai 1774, Creutz, l'ambassadeur de Suède à Paris, lui rend ce premier témoignage :

« Le jeune comte de Fersen vient de partir pour Londres. De tous les Suédois qui ont été ici de mon temps, c'est celui qui a été le plus accueilli dans le grand monde. Il a été extrêmement bien traité de la famille royale. Il n'est pas possible d'avoir une conduite plus sage et plus décente que celle qu'il a tenue. Avec la plus belle figure et de l'esprit, il ne pouvait manquer de réussir dans la société : aussi l'a-t-il fait complétement. Votre majesté en sera sûrement contente; mais ce qui rendra surtout M. de Fersen digne de ses bontés, c'est qu'il pense avec une noblesse et une élévation singulières. »

Cet éloge que Fersen méritait déjà à vingt ans à peine (il était né le 4 septembre 1755), nous l'allons voir s'en montrer plus que jamais digne dans une circonstance délicate de sa vie. De retour en France, sa faveur à la cour devint extrême et ne tarda pas à être fort remarquée. C'était en 1779, et l'on sait que les soupçons malveillans contre Marie-Antoinette n'attendirent pas la fatale affaire du collier pour l'atteindre comme souveraine et comme femme. Fersen était accueilli dans les cercles intimes de la reine; le même accueil fait à Stedingk passa pour n'être qu'une feinte qui devait dissimuler la présence, particulièrement désirée, de son ami; on accusa les petites fêtes données pour la reine par M^mes de Lamballe et de Polignac dans leurs appartemens, et où Fersen était admis; on parla de rencontres et d'entretiens prolongés pendant les bals de l'Opéra, de regards échangés à défaut d'entretiens pendant les soirées intimes de Trianon; on avait vu la reine, assurait-on, chantant au piano les couplets passionnés de l'opéra de *Didon :*

Ah! que je fus bien inspirée
Quand je vous reçus dans ma cour!

chercher des yeux Fersen et mal dissimuler son trouble. Il n'en avait pas fallu davantage pour faire ajouter publiquement le nom du jeune comte à ceux dont la calomnie croyait dès lors pouvoir s'armer contre Marie-Antoinette. — Voici quelles furent, dans la situation difficile qui lui était faite, l'attitude et la résolution du jeune officier suédois; nous en trouvons le récit dans une dépêche secrète adressée à Gustave III par le comte de Creutz :

« 10 avril 1779. Je dois confier à votre majesté que le jeune comte de Fersen a été si bien vu de la reine que cela a donné des ombrages à plusieurs personnes. J'avoue que je ne puis pas m'empêcher de croire qu'elle avait du penchant pour lui : j'en ai vu des indices trop sûrs pour en douter. Le jeune comte de Fersen a eu dans cette occasion une conduite admirable par sa modestie et par sa réserve, et surtout par le parti qu'il a pris d'aller en Amérique. En s'éloignant, il écartait tous les dangers; mais il fallait évidemment une fermeté au-dessus de son âge pour surmonter cette séduction. La reine ne pouvait pas le quitter des yeux les derniers jours; en le regardant, ils étaient remplis de larmes. Je supplie votre majesté d'en garder le secret pour elle et pour le sénateur Fersen. — Lorsqu'on sut le départ du comte, tous les favoris en furent enchantés. La duchesse de Fitz-James lui dit : « Quoi! monsieur, vous abandonnez ainsi votre conquête? — Si j'en avais fait une, je ne l'abandonnerais pas, répondit-il; je pars libre, et malheureusement sans laisser de regrets. » Votre majesté avouera que cette réponse était d'une sagesse et d'une prudence au-dessus de son âge. »

Ceux de nos contemporains qui ont connu M. de Fersen rapportent en effet qu'il était d'une discrétion rare; ils disent qu'on pouvait bien le faire répondre à une question, à deux peut-être, mais non pas à une troisième, car il entrait aussitôt en défiance de lui-même, sinon des autres. Le duc de Lévis, dans ses *Souvenirs*, le représente d'une taille haute, d'une figure régulière sans être expressive, d'une conversation peu animée, de plus de jugement que d'esprit, circonspect avec les hommes, réservé avec les femmes, sérieux sans être triste. « Sa figure et son air convenaient fort bien, ajoute-t-il, à un héros de roman, mais non pas d'un roman français, dont il n'avait ni l'assurance ni l'entrain. »

Son départ, dans les circonstances que nous venons de dire, fit taire les bruits injurieux. Il fallait bien qu'ils n'eussent pas une grande consistance, puisque les dépêches de cette époque en général, et particulièrement celles de Creutz, si vivement intéressé, n'offrent à ce sujet aucune autre médisance. Nous y trouvons au contraire de nouveaux témoignages d'une estime non équivoque prodigués vers le même temps à Fersen. Diverses personnes, voulant le recommander, n'hésitent pas à rappeler auprès de M. de Vergennes et de tous ceux que l'honneur de la reine et le respect de la cour doivent toucher de quel crédit ce jeune homme a été honoré par Marie-Antoinette et Louis XVI. Le père de Fersen et le comte de Creutz s'adressent à notre ministre des affaires étrangères, Gustave III à Louis XVI, pour obtenir en sa faveur les récompenses de sa bonne conduite en Amérique, où il vient de faire, d'abord comme aide de camp de Rochambeau, la campagne de 1780, puis celles de 1781, 1782 et 1783. Ils n'eussent certainement pas invoqué,

comme ils le font dans chaque lettre, la bienveillance témoignée quelques années plus tôt par la reine, si le scandale eût été attaché invinciblement à ce souvenir. Gustave III avait adressé à Louis XVI, dans les premiers jours de septembre 1783, le billet suivant :

« Monsieur mon frère et cousin, le comte de Fersen ayant servi dans les armées de votre majesté en Amérique avec une approbation générale, et s'étant rendu par là digne de votre bienveillance, je ne crois pas commettre une indiscrétion en vous demandant un régiment-propriétaire pour lui. Sa naissance, sa fortune, la place qu'il occupe auprès de ma personne, la sagesse de sa conduite, les talens et l'exemple de son père, qui a joui auparavant de la même faveur en France, tout m'autorise à croire que ses services ne pourront qu'être agréables à votre majesté, et, comme il restera également attaché au mien et qu'il se partagera entre les devoirs qu'exige son service en France et en Suède, je vois avec plaisir que la confiance que j'accorde au comte de Fersen et la grande existence dont il jouit dans sa patrie étendront encore davantage les rapports qui existent entre les deux nations et prouveront le désir constant que j'ai de cultiver de plus en plus l'amitié qui m'unit à vous, et qui me devient tous les jours plus chère. C'est avec ces sentimens et ceux de la plus haute considération et de la plus parfaite estime que je suis, monsieur mon frère et cousin, de votre majesté le bon frère, cousin, ami et allié. « GUSTAVE. »

Très probablement le roi de Suède en avait pareillement écrit, comme pour Stedingk, à Marie-Antoinette, car on voit la reine elle-même envoyer à Gustave III cette réponse dès le 19 septembre :

« Monsieur mon frère et cousin, je profite du départ du comte de Fersen pour vous renouveler les sentimens qui m'attachent à votre majesté ; la recommandation qu'elle a faite au roi a été accueillie comme elle devait l'être, venant de vous, et en faveur d'un aussi bon sujet. Son père n'est pas oublié ici ; les services qu'il a rendus et sa bonne réputation ont été renouvelés par le fils, qui s'est fort distingué dans la guerre d'Amérique, et qui, par son caractère et ses bonnes qualités, a mérité l'estime et l'affection de tous ceux qui ont eu occasion de le connaître. J'espère qu'il ne tardera pas à être pourvu d'un régiment. Je n'oublierai rien pour seconder les vues de votre majesté, et vous donner en cette occasion comme en toute autre les preuves du sincère attachement avec lequel je suis, monsieur mon frère et cousin, votre bonne sœur et cousine.

« MARIE-ANTOINETTE. »

Ainsi la reine elle-même, loin d'observer sur le compte du jeune officier suédois une réserve qu'on pourrait tenir pour suspecte, ne faisait aucune difficulté de lui accorder publiquement les éloges qu'il méritait, et d'en écrire au roi de Suède. Plus tard cependant, la calomnie se réveilla ; mais on sait que l'assertion des prétendus *Mémoires de lord Holland* à l'occasion de la nuit du 5 au 6 octobre

1789 a été réfutée dans la *Correspondance entre Mirabeau et le comte de La Marck*, et par le témoignage de Mme Campan elle-même, qu'on avait faussement invoqué. Nous verrons, il est vrai, le comte de Fersen se dévouer dès les premiers périls de la révolution, puis chercher avec ardeur, pendant la captivité du roi et de la reine, les moyens de les sauver. Ce dévouement nous paraîtra chevaleresque et sincère; nous pourrons bien y distinguer la trace de premières et jeunes émotions préparant, pour le temps du malheur, un sentiment de pitié active; mais nous ne trouverons nulle part, ni dans plusieurs sources encore inédites, ni dans les documens imprimés, la preuve que ce sentiment ait cessé jamais d'être respectueux.

En même temps que Fersen et Stedingk, un autre Suédois, d'un nom qui allait devenir célèbre, hantait la cour de France avec la ferme résolution d'y faire une brillante fortune : c'était M. de Staël-Holstein. Une première inspiration l'avait conduit à s'engager, lui aussi, dans la guerre d'Amérique : il voulait alors se distinguer et acquérir de la gloire; mais, ayant réfléchi, il avait reconnu que c'était là, pour aller à son véritable but, un chemin détourné, long et périlleux, que le plus sûr et le plus court était de ne pas partir, de demeurer à Paris ou à Versailles, c'est-à-dire sous les yeux du roi son maître ou du moins là où était son cœur, de l'y servir suivant ses goûts, et de s'élever en s'attachant à ce service. Nous ne redirons pas en détail, l'ayant jadis racontée ici même (1), la curieuse histoire de son rapide avancement : sa nomination, de par un traité formel accepté de Gustave III, comme ambassadeur de Suède en France *à perpétuité*, et son mariage avec Mlle Necker, condition formelle du traité. Peu de diplomates ont jamais conduit une affaire intéressant les cabinets et les peuples avec autant de constance, d'habileté et de bonheur que M. de Staël en eut à diriger la négociation où il avait engagé toutes ses espérances de fortune. Il lui fallut cinq ou six ans, il est vrai, depuis le mois de juin 1779, où nous trouvons dans ses propres lettres à Gustave III, conservées à Upsal, la première trace de son dessein, jusqu'au 14 janvier 1786, jour de la bénédiction nuptiale; mais on doit se rappeler qu'il était parti de loin, puisque, au moment même où il commençait de prétendre au plus opulent mariage, Creutz écrivait de lui : « Le pauvre Staël est dans une situation qui fait pitié; il n'a pas un sou vaillant! » Insensiblement et avec une adresse merveilleuse il sut engager tout le monde dans cette seule affaire de la riche alliance qu'il convoitait. Les grandes dames de la cour de France, auprès desquelles il avait commencé de gagner du crédit en faisant

(1) *Revue* du 1er novembre 1856.

les commissions galantes de Gustave III, furent auprès des deux cours ses premières protectrices, et Mme de Boufflers, entre toutes, se donna mille peines, avec des façons de duègne vers la fin, pour le faire réussir; le comte de Creutz, ambassadeur de Suède à Paris, après s'être maintes fois apitoyé sur le sort du baron quand il le voyait s'endetter à plaisir en vue du succès, finit par s'employer pour le faire nommer secrétaire et par le désirer même comme son successeur à Paris. Gustave trouva son avantage à introduire auprès de la cour de Versailles un ambassadeur à qui une si riche alliance donnerait du crédit, et auprès de la société parisienne une ambassadrice déjà renommée pour son esprit; les correspondances diplomatiques expriment d'ailleurs cette pensée qu'il entrait dans les vues du roi de Suède d'attirer un jour dans son royaume la fortune ainsi conquise. M. et Mme Necker se tinrent satisfaits d'obtenir pour leur fille un titre de noblesse et des entrées à la cour. Pour ce qui est de la fiancée, qui devait être Mme de Staël, personne ne s'en occupe, à vrai dire, dans toute la correspondance relative à cette négociation, excepté l'excellente Mme de Boufflers, quand elle écrit naïvement à Gustave III que, si cette jeune femme avait eu l'esprit un peu moins gâté, elle aurait essayé de la former par ses leçons aux belles manières.

La fille de M. Necker, qui avait déjà révélé sa nature enthousiaste et sa vive intelligence, et qui avait vingt ans, a-t-elle seulement voulu, en acceptant ce mariage, complaire à son père bien-aimé, comme elle s'était sérieusement offerte naguère à épouser le gros Gibbon, pour que M. Necker eût toujours auprès de lui ce causeur agréable? ou bien a-t-elle été séduite, elle aussi, par le seul désir de paraître à la cour et de se faire un grand nom? Il y a là un problème littéraire et moral dont la solution ne s'offre pas d'elle-même. La réponse est à chercher sans doute dans le célèbre chapitre du livre *De l'Allemagne* où se trouvent des plaintes éloquentes sur cette légèreté de mœurs de la fin du XVIIIe siècle qui avait dénaturé le vrai sens du mariage, ou peut-être aussi dans la curieuse page où Corinne parle des divers prétendans qui s'offrirent à elle. L'un d'eux, ce seigneur allemand qui occupait un rang élevé, lui inspira d'abord de l'estime, et puis elle s'aperçut avec le temps qu'il avait peu de ressources dans l'esprit... Quel mari pouvait répondre à l'idéal qu'une Corinne avait rêvé?

Nous ne savons pas qui inventa le premier cette combinaison ingénieuse qui destinait Mlle Necker à devenir le gage d'un accord nouveau entre la France et la Suède par son mariage avec n'importe quel diplomate suédois représentant à Paris le roi Gustave. M. de Staël ne fut pas tout d'abord le candidat élu, mais c'était

toujours d'un Suédois qu'il s'agissait avec l'ambassade en perspective. Il fut plusieurs fois question de Stedingk et de Fersen; le baron de Staël eut sur ses concurrens l'avantage d'un esprit résolu et actif : il alla trouver ses deux compatriotes et obtint de leur désintéressement l'abandon de toutes prétentions rivales. Bien que la reine eût d'elle-même favorisé successivement l'un et l'autre en vue de ce double succès, il sut obtenir que de Versailles on ne parlât finalement que pour lui. Dès 1781 (24 mars), nous voyons la reine écrire à Gustave III :

« M. le baron de Staël, dont je vous ai déjà parlé, est toujours fort aimé et considéré dans ce pays-ci, et je ne doute pas qu'on n'eût grand plaisir de le voir un jour fixé ici plus particulièrement au service de votre majesté. »

Deux ans après, le 11 mai 1783, la reine écrit encore au roi de Suède :

« Monsieur mon frère et cousin, M. le comte de Creutz, en quittant la France, emporte les regrets de toutes les personnes qui ont eu l'occasion de le connaître. Je profite de son départ pour témoigner à votre majesté ma reconnaissance à l'égard qu'elle a eu à ma recommandation en faveur de M. de Staël. J'espère que sa conduite justifiera ce choix à la satisfaction des deux cours. Votre majesté ne doit pas ignorer que, dans la guerre qui est heureusement terminée, les officiers suédois se sont particulièrement distingués. J'ai applaudi de tout mon cœur à l'éloge public que le roi a fait de leur conduite, et j'ai saisi cette occasion de manifester le sincère attachement avec lequel je suis, monsieur mon frère et cousin, votre bonne sœur et cousine. « MARIE-ANTOINETTE. »

Dès l'époque de cette lettre, c'est-à-dire trois ans avant la conclusion du mariage, l'active intervention du roi et de la reine de France auprès de M[lle] Necker en faveur de M. de Staël n'était plus un secret pour personne. Du cabinet même de Versailles, on en donnait l'assurance. M. de Sainte-Croix mandait à son tour de Stockholm, le 9 avril : « Le roi de Suède m'a fait part de ses desseins sur M. de Staël. Il m'a dit qu'il condescendrait d'autant plus volontiers à ses vœux qu'il n'ignore pas l'intérêt que la reine daigne prendre à son établissement. » Il fallut cependant trois années encore pour que le nouvel ambassadeur de Suède, au comble de ses vœux, pût écrire à Gustave III ces paroles deux fois enthousiastes : « Je n'aime en ce moment que ma femme et mon roi, et le premier de ces sentimens ne nuit pas au second. » La spirituelle ambassadrice avait enfin le droit de paraître à la cour; sa présentation en février 1786 fit grand bruit. Elle y parut gauche, ayant manqué une de ses révérences et porté la garniture de sa robe un peu détachée; mais

ses admirateurs, — elle en avait déjà beaucoup, — lui firent ce quatrain :

Le timide embarras qui naît de la pudeur,
Bien loin d'être un défaut, est une belle grâce.
La modeste vertu ne connaît pas l'audace,
Ni le vice effronté l'innocente rougeur.

Elle prit du moins au sérieux son nouveau rôle en rédigeant pour le plaisir de Gustave III ces curieux *bulletins de nouvelles* que nous avons publiés ici pour la première fois et qui contiennent, vivement contée, la chronique amusante de la cour, du théâtre et de la ville.

Il semblait que M. de Staël eût recueilli à lui seul tous les fruits de cette bonne renommée des Suédois à Versailles; il pensait avoir édifié sa fortune à toujours, ayant fait de cette assurance la condition d'une sorte de traité consenti par deux souverains. Tout cela était bien combiné : il ne fallut rien moins que la révolution française, dans laquelle nous le verrons mal engagé, pour dissiper le petit édifice que son ambition avait construit. L'éclat de la gloire resta du moins, de par son mariage, attaché à son nom, que la France adopta.

Aux trois exemples de Stedingk, Fersen et Staël, nous aurions pu en ajouter beaucoup d'autres pour montrer combien de leurs compatriotes venaient mériter un bon accueil parmi nous. Les seules archives de notre ministère de la guerre nous eussent offert une suite de noms suédois illustrés par une belle conduite sous nos drapeaux avant de l'être pareillement dans les guerres que soutint Gustave III. J'y trouve ceux de l'héroïque Döbeln, que le poète finlandais Runeberg a si dignement célébré, — du baron de Lieven, le même qui était venu, en 1772, annoncer à Louis XV le succès de la révolution du 19 août, et qui prit une part glorieuse à trois de nos grandes batailles navales, — de Wachtmeister, Sprengtporten et bien d'autres à qui un rôle était préparé dans la suite du règne de Gustave III. — C'étaient là les vrais représentans, les vrais chargés de missions du roi de Suède auprès de la cour de France et de l'opinion. Fier de leurs succès, dont il voulait être solidaire, il se sentait impatient de venir réclamer lui-même une part de la récompense.

II.

Dès le printemps de l'année 1780, notre ambassadeur à Stockholm écrit que Gustave III semble résolu à faire chaque été un voyage sur le continent: il se propose surtout, dit-il, d'achever enfin cette visite à Paris qu'il n'a pu qu'ébaucher naguère. La

bienveillante faveur que Marie-Antoinette avait témoignée envers les Suédois à Versailles avait sans doute effacé de part et d'autre certaines impressions fâcheuses, et l'exacte correspondance de Stedingk, de Fersen et de Staël, s'ajoutant à celle des comtesses de La Marck et de Boufflers, ravivait incessamment les souvenirs et les regrets de Gustave. Les papiers d'Upsal nous offrent en outre, précisément vers cette époque, des lettres d'un baron de Taube qui paraissent avoir été de nature à séduire le roi de Suède. La verve spirituelle de ce nouveau correspondant n'excellait pas seulement à faire briller aux yeux de son maître les charmes toujours renouvelés de la société française; esprit aventureux, comme Gustave lui-même, il l'appelait à Paris en lui proposant des plans politiques : c'était offrir de spécieux prétextes à une conscience peu timorée. Tout au moins fallait-il, suivant l'ingénieux baron, que le roi vînt rétablir la paix entre M^mes^ de Boufflers et de La Marck, devenues, à propos de sa majesté, rivales et jalouses. Taube, chargé particulièrement de surveiller leur utile amitié, avait usé tout son crédit et demandait du secours.

« M^me^ de La Marck, mandait-il le 20 janvier 1780, me dit hier qu'elle ne pouvait s'offenser qu'on lui préférât M^me^ de Boufflers, plus jeune et plus aimable; je lui répondis qu'elle ne devait pas redouter d'être vieille, et qu'elle ne connaissait pas combien le roi aimait les vieilles femmes; elle m'interrompit et me dit froidement : « Vous m'avez entièrement rassurée, monsieur. » Elle écrira sans doute à votre majesté que j'ai l'âme très sensible, mais que, quand je suis attendri, je ne sais plus absolument ce que je dis... Je la préfère d'ailleurs de beaucoup à M^me^ de Boufflers. Celle-ci veut savoir tout ce qui vous concerne et connaître les personnes qui vous entourent. A tout cela elle prend un vif intérêt; mais cet intérêt me paraît beaucoup plus voisin de la curiosité que du sentiment. M^me^ de La Marck au contraire ne veut rien savoir que de vous seul, si vous êtes heureux, si votre santé est bonne, si vous la ménagez, si on vous aime. Je l'ai rassurée sur tout cela, et alors elle jouit, comme elle le répète, du bonheur de vous être attachée et de vous aimer. »

Quelques mois après, Taube écrit encore :

« Je ne fais que courir entre le Temple et les Tuileries (c'étaient les demeures des deux comtesses). Ces dames sont charmantes, mais elles me tourmentent impitoyablement pour savoir laquelle sera la plus aimée de vous, sire, et la plus distinguée. Comme elles ne se voient pas, je réponds à chacune : « Ce sera la plus aimable, et c'est donc vous sans doute, madame. » Je tâche de remplir ainsi mon rôle d'Osmin; mais je prévois qu'il surviendra quelque Roxelane qui l'emportera sur ces deux sultanes respectables, et Osmin, qu'on caresse maintenant, sera furieusement détesté! »

Parti de Stockholm le 15 juin 1780, Gustave III, après avoir passé

quelques semaines du mois de juillet à Aix-la-Chapelle, pour y prendre les eaux, se rendit à Spa, d'où il écrivit au comte de Creutz que son intention était de se rendre à Paris. Il avait projeté d'entraîner la France dans une guerre contre le Danemark, et il avait fait la faute de laisser pénétrer ses intentions. Aussi le prudent ministre des affaires étrangères, M. de Vergennes, lui fit-il répondre que sa présence à Versailles serait également compromettante en ce moment pour lui et pour ses alliés. Gustave se vit donc obligé de renoncer pour cette fois encore au voyage depuis si longtemps projeté, et il dut s'en consoler en tenant sa cour à Spa, où ses meilleurs amis lui vinrent faire visite. Mme de La Marck et Mme de Boufflers avaient, bien entendu, pris les devans; chacune avait loué à Spa un hôtel le plus près possible de celui qu'habitait Gustave.

« Le roi de Suède est toujours à Spa avec la société française, écrit le ministre de Danemark à Paris le 7 août 1780. Il y a beaucoup de rivalité entre Mme de Boufflers et Mme de La Marck, parce qu'il montre beaucoup d'assiduité pour celle-ci, sans cependant négliger l'autre, qui dit qu'elle n'est pas venue pour voir sa majesté le roi de Suède, mais son ami particulier. — Il aime à redire l'histoire de la dernière révolution; on la lui fait répéter souvent, et il la conte, dit-on, fort bien, avec des circonstances jusqu'ici inconnues au public qui lui donnent plus d'intérêt. Il montre un désir extrême d'aller à Paris, sans pouvoir toutefois le satisfaire. A Aix-la-Chapelle, il a été obligé de quitter l'incognito pour voir certaine relique qu'on ne découvre que tous les sept ans, et que Mme de La Marck, qui est fort dévote, désirait vivement de voir. Le chapitre exigea que ce prince prît pour cette occasion le caractère de roi. En même temps on lui a offert quelques reliques qu'il vient d'envoyer à la maréchale de Noailles, belle-sœur de la comtesse de La Marck. Il soupe tous les jours chez cette comtesse, où toutes les dames de la société s'assemblent. Il aime fort le jeu et y est très heureux, mais très noblement. »

Cette société française et étrangère accourue vers Gustave III comptait de grands personnages : le duc de Chartres, sous le nom de comte de Joinville, le margrave de Bayreuth, les comtes d'Avaux et de Castellane, le comte et la comtesse d'Usson, la duchesse d'Ahrenberg, la princesse Orlof, les marquises de Brunoy et de Coigny, et la princesse de Croy. Celle-ci paraît avoir été, ou peu s'en faut, la Roxelane que Taube avait prédite : Gustave lui fit tout particulièrement accueil, et ne retourna pas dans ses états sans lui avoir été rendre sa visite au château qu'elle habitait près de Bruxelles.

De retour en Suède, Gustave s'y trouva plus que jamais à l'étroit. Les difficultés qu'il commençait à rencontrer dans son gouvernement excitaient son impatience. En même temps, comme l'ambition

de compter et d'être en vue aux yeux de l'Europe le possédait, il se persuadait que le moyen de vaincre ses adversaires intérieurs était de leur opposer l'ascendant d'un grand renom conquis au dehors : faux calcul qui doublait pour lui, en les dispersant, les efforts nécessaires, et qui eût demandé un esprit de suite fort au-dessus de ce que le caractère de Gustave III pouvait donner. Impatient des soins obscurs du gouvernement intérieur, il quitta de nouveau son royaume, pour toute une longue année, dans la nuit du 27 au 28 septembre 1783. Il comptait aller prendre les eaux de Pise pour guérir les suites d'une chute de cheval, visiter l'Italie, comme il convenait à un protecteur des arts, et revoir enfin la France, où il espérait que les circonstances politiques lui permettraient cette fois d'entrer. Sa suite était nombreuse : le baron Charles de Sparre, membre du cabinet suédois, et le secrétaire Franc devaient l'aider dans l'expédition des affaires; les barons d'Armfelt et de Taube lui serviraient de chambellans ou de pages, bien qu'il dût observer l'incognito sous le nom de comte de Haga; enfin le célèbre artiste Sergel, membre de notre académie de sculpture et d'architecture, et les barons d'Adlerbeth et d'Essen, tous deux écrivains distingués, l'assisteraient de leurs lumières spéciales et de leurs conseils dans les visites des musées ou en vue des achats qu'il méditait. Gustave emmenait donc avec lui certains hommes dont les talens déjà connus lui devaient faire honneur, mais aussi quelques jeunes gens légers d'esprit et de mœurs, dont l'influence sur son caractère était déjà redoutée. Voici quel fut, si nous en croyons les correspondances allemandes, le début du voyage. Gustave, depuis longtemps déjà, avait promis à la petite cour de Schwerin sa royale visite. A peine la duchesse de Mecklenbourg apprend-elle son arrivée à Travemünde, qu'elle fait préparer, ignorant par où il lui plaira de passer, deux fêtes en son honneur, l'une dans sa capitale, l'autre dans un château de plaisance nommé Ludwigslust; mais Gustave III, qui dédaigne fort ces petites cours germaniques, trouve plaisant d'envoyer à Schwerin deux Français faisant partie de sa suite : le page Peyron (1) et un valet de chambre, ancien acteur, nommé Desvouges, qui se donneront pour le comte de Haga et pour son principal ministre. Les deux aventuriers soutinrent leur rôle jusqu'au bout : tous les hommages destinés à leur maître, ils les acceptèrent hardiment; ils dansèrent avec toutes les dames de la cour mecklenbourgeoise qui leur furent présentées; même l'effronté Peyron trouva l'une d'elles à son gré et daigna lui demander

(1) Le même qui devait être tué en duel par le comte de La Marck à Paris quelques mois après, pour n'avoir pas suivi les officiers suédois, ses compatriotes, à la guerre d'Amérique.

son portrait. Pendant ce temps-là, Gustave, qu'on croyait à Schwerin, se promenait fort inconnu dans les jardins illuminés de Ludwigslust, et l'erreur dura assez longtemps pour qu'il pût jouir de cette mystification (1).

Après avoir visité Brunswick, Nüremberg, Augsbourg, Munich et Insprück, Gustave III entra en Italie vers la fin du mois d'octobre 1783. Le baron d'Adlerbeth, le même qui a laissé des mémoires très curieux sur tout son temps, a rédigé une suite de lettres intéressantes, conservées aujourd'hui manuscrites dans la bibliothèque particulière du roi Charles XV, avec lesquelles il serait aisé de reconstruire non-seulement le voyage du roi de Suède, mais tout le tableau moral de l'Italie à la fin du XVIII^e siècle. Un journal écrit par le baron d'Essen, et qui mériterait d'être publié en entier, y ajoute une curieuse chronique des arts. — Les plaisirs commencèrent dès Vérone, où des combats d'animaux furent offerts dans l'amphithéâtre antique; mais Gustave se hâta d'arriver aux bains de San-Giuliano, tout voisins de Pise, et c'est dans cette ville qu'il fit la connaissance du grand-duc de Toscane. Léopold, frère de Marie-Antoinette et de Joseph II, auquel il succéda comme empereur en 1790, était depuis près de vingt ans, dans ses états de Toscane, un des souverains les plus éclairés du siècle. Il avait aboli l'inquisition, introduit de sages réformes ecclésiastiques, adouci les lois, encouragé l'industrie, le commerce et l'agriculture. Son sens pratique et ses vues libérales, après avoir fait leur œuvre en Italie, devaient plus tard aussi mener à bonne fin en Autriche les réformes que le zèle inconsidéré de son frère y avait multipliées et compromises. Cela n'empêche pas Adlerbeth d'ajouter à l'éloge mérité qu'il fait de ce prince une observation digne de remarque. « Il est seulement dommage, écrit-il avec simplicité, que le grand-duc soit Autrichien; les Florentins n'ont pas oublié leurs Médicis, et dans aucun cas la différence de nationalité n'est plus sensible ni plus funeste que lorsqu'elle s'élève entre le souverain et ses sujets. » En revanche, Adlerbeth trace un tableau attachant de l'aimable vie florentine. De Brosses l'avait décrite quarante-cinq ans auparavant : visitant la Toscane au moment même où la maison de Lorraine-Autriche venait de succéder aux Médicis, il remarquait déjà que, pour un pays habitué à ses souverains nationaux, rien n'était si dur que de devenir province étrangère. Il avait trouvé d'ailleurs dans la riche Florence de 1738 un goût effréné du luxe et du plaisir qui,

(1) Ces détails sont rapportés dans les dépêches du ministre de Saxe auprès du cabinet de Stockholm sous la date du 2 décembre 1783. Une lettre de Gustave III, écrite d'Ylsen en Lunébourg, 6 octobre, et adressée au comte de Creutz, ne dit rien d'une telle aventure, mais ne la contredit pas.

depuis, à en croire les relations d'Adlerbeth, s'était calmé : là comme en France et comme dans presque toute l'Europe il semblait que le siècle se corrigeât.

« Beaucoup de riche et illustre noblesse habite Florence, dit le narrateur suédois; mais la cour donne l'exemple de la modération dans le luxe et les fêtes. Quelques maisons étrangères compensent cette retenue : le ministre d'Angleterre, sir Horace Mann, donne des soupers de quatre-vingts personnes, avec un luxe délicat et recherché. Il y a invité M. le comte de Haga et quelques-uns de nous. Un autre Anglais fort riche, lord Cowper, qui a été élevé au rang de prince d'empire et qui s'est fixé à Florence, rivalise avec lui. Il y a aussi deux Français de distinction dont les maisons sont brillantes et hospitalières : c'est le chevalier Des Tours, marié à une grande dame anglaise, et le comte d'Hautefort, qui, revenu de ses grands voyages en Orient, a choisi cette ville comme lieu de résidence temporaire et y a donné quelques *conversations*. On appelle de ce nom en Italie ce qu'en Suède nous appelons des *assemblées*. Une nombreuse société priée se réunit le soir, de sept à dix heures, pour jouer aux cartes et converser; on distribue des glaces, des limonades, des oranges, des raisins ou d'autres bons fruits de ce pays. Beaucoup de chambres très éclairées, un nombreux et empressé domestique, des coureurs qui, avec des flambeaux de cire blanche, éclairent les hôtes à la montée et à la descente des escaliers, telles sont les manières de faire bonne figure. Je n'ai pas remarqué qu'il y eût de luxe particulier dans les vêtemens, si ce n'est que les fleurs de fabrication française sont fort recherchées pour la coiffure des femmes; il en est de même pour les dentelles, les bijoux et les parures, qui viennent de Paris. — Les dames mariées de Florence sont entourées de *cavaliers servans*, usage qui semble être un reste de l'ancienne chevalerie. Le cavalier prend les ordres de la dame à sa toilette; il lui donne la main et l'accompagne tout le jour, aux promenades, au spectacle, aux conversations. Cette sorte de liaison dépasse quelquefois, et quelquefois non, les limites du respect. Il arrive qu'un homme soit le cavalier servant d'une dame dont le mari est celui de sa femme. On change de cavaliers servans... »

Telle était cette société italienne du XVIIIe siècle où Gustave III retrouvait, avec quelques traits du génie national qui persistaient heureusement, l'uniformité de l'imitation française. Il ne perdait cependant pas de vue le profit qu'il devait retirer de son voyage. Ses lettres écrites des bords de l'Arno le montrent visitant sans cesse la galerie du grand-duc, avec l'évidente ambition de mériter un jour, lui aussi, le renom de protecteur des beaux-arts; mais d'autres desseins l'occupaient encore. Il allait rencontrer à Florence deux personnages importans dont il croyait utile de se rapprocher : c'étaient l'empereur et le fameux comte d'Albany. Sans espérer du premier le profit d'une alliance, il était bien aise qu'on le vît avec lui, qu'on publiât dans les gazettes leurs entrevues,

comme on avait publié, quelque temps auparavant, sa propre entrevue avec Catherine II. De ces rumeurs semées dans le monde diplomatique à l'opinion qu'il pourrait être, en de subites et graves circonstances, l'allié de l'empire comme celui de la Russie, Gustave III estimait qu'il n'y avait pas loin. Ajoutez le désir de montrer ses talens et ses grâces personnelles, désir qui ne le quittait jamais et qui ne se séparait pas de quelque pensée de rivalité vaine. — Joseph II voyageait lui aussi, incognito, sous le nom de comte de Falkenstein. Accompagné de son frère le grand-duc de Toscane, il fit la première visite au comte de Haga. C'était entre neuf et dix heures du matin; Gustave III, encore au lit, n'eut que le temps de passer une robe de chambre, mais ne négligea cependant pas de mettre son grand cordon de l'Étoile polaire par-dessus, et reçut de la sorte ses hauts visiteurs étonnés. En ville, Gustave III affecta de se joindre à Joseph II, de se montrer en même temps aux cérémonies religieuses, aux théâtres, aux galeries, aux réunions. Après chaque entrevue qu'il obtenait, il se hâtait d'écrire à Stockholm pour qu'on insérât dans la gazette officielle une nouvelle si importante. « Pour ceux qui connaissent le fond des choses, ajoutait-il un jour, cela n'a pas de conséquence; aux yeux de notre public, il en est autrement. » La rencontre des deux souverains ne contribua cependant point à les rapprocher; loin de là, Gustave et Joseph ressentirent l'un pour l'autre une visible antipathie. Gustave se moquait de la dévotion extérieure de Joseph, qui, parfaitement sceptique, assurait-il, courait les églises pour obtenir des indulgences, et l'empereur, de retour à Vienne, fit représenter un opéra où l'on voyait un héros ridicule paraître en robe de chambre avec le grand cordon suédois. « Le roi de Suède, écrivait-il dédaigneusement à sa sœur Marie-Christine, est une espèce qui ne m'est point homogène; faux, petit, misérable, un petit-maître à la glace. Il passera par la France, et, si vous le voyez, je vous le recommande d'avance (1). »

Les malheurs du comte d'Albany semblaient offrir à Gustave III une occasion plus propice de se mêler à la politique de plusieurs grandes cours européennes. On sait toutes les aventures du malheureux prétendant. Lui-même, les racontant sans cesse et continuant à implorer de tous côtés des secours, empêchait qu'on ne les oubliât (2), non pas qu'il eût entièrement conservé tous ses rêves ambitieux : s'il se refusait à aliéner le gros rubis de la couronne d'Écosse en disant qu'il devait en faire la restitution quand il recouvrerait le trône, il déclarait aussi que dorénavant, pour le déci-

(1) *Louis XVI, Marie-Antoinette*, etc., par M. Feuillet de Conches, tome III, p. 81.

(2) Les lecteurs de la *Revue* ont encore présente au souvenir la série publiée par M. Saint-René Taillandier sur *la Comtesse d'Albany* (15 janvier, 1er et 15 février 1861).

der à tenter de nouveau la fortune, il lui faudrait une invitation solennelle de l'Angleterre, pareille à celle qu'elle avait adressée jadis au roi Guillaume. Se croyant d'ailleurs toujours obligé au train d'une maison presque royale, et privé cependant, — par suite de ses démêlés avec son frère, le cardinal d'York, et la comtesse d'Albany, sa femme, — d'une partie des subsides qui lui avaient été alloués, il invoquait de tout venant une intervention auprès de la cour de France et du saint-siége, et excitait, à vrai dire, la pitié par le contraste de sa misère avec le souvenir de son origine. « Le comte d'Albany, écrit Adlerbeth, s'est efforcé d'attirer l'attention du comte de Haga. Ce personnage vit à Florence avec un éclat qui dépasse ses ressources. Il a donné de grands dîners auxquels il nous a conviés. Agé de soixante-trois ans, il est décrépit, courbé, ne marche qu'à peine, et conserve si peu de mémoire qu'en un quart d'heure il répète toutes les mêmes choses. Sur ses tristes vêtemens de chaque jour, il ne manque pas de porter le ruban bleu, et, quand il est en cérémonie, le manteau de la Jarretière avec le ruban au genou. La façade de son hôtel porte l'écusson d'Angleterre surmonté d'une couronne royale. Il parle avec feu des épisodes de sa jeunesse, avec fermeté de ses malheurs, avec ressentiment de la conduite de la France... » Gustave écrivit en sa faveur à Louis XVI, que Charles-Édouard avait déjà fait solliciter par le chevalier Des Tours, et à Charles III d'Espagne; bientôt, se trouvant à Rome, il intervint directement aussi auprès du cardinal d'York et du pape. Ses efforts ne furent pas inutiles, car il obtint qu'un divorce régulier séparât enfin le prétendant et la comtesse d'Albany, et qu'un accommodement pécuniaire vînt augmenter les ressources du malheureux prince. Il y avait ici d'ailleurs, indépendamment du renom qu'une négociation de ce genre pouvait lui conquérir, un avantage particulier que briguait le roi de Suède: en échange de ses bons offices, il obtint du prétendant, grand-maître de la franc-maçonnerie, d'être par lui reconnu comme son coadjuteur et son successeur éventuel; nous verrons plus tard de quelle manière Gustave comptait mettre à profit un semblable héritage. Quant à l'amie d'Alfieri, elle quitta Rome pour venir se fixer en France. Tout le monde sait la place qui lui fut réservée dans la société parisienne; elle y rencontra M^me^ de Boufflers et M^me^ de Staël, et entretint, elle aussi, avec Gustave III une correspondance dont M. de Reumont a donné de curieux fragmens.

A Rome, Gustave III remplit un double personnage, en se donnant d'abord comme un des fondateurs de la liberté religieuse et ensuite comme un royal protecteur des arts. — Dès le lendemain de son arrivée, le 25 décembre 1783, jour de Noël, il se hâta d'aller

trouver le comte de Falkenstein, qu'il retrouvait ici, et l'accompagnait à Saint-Pierre, où tous deux, empereur catholique et roi luthérien, entendirent la grand'messe, agenouillés côte à côte pendant tout le long office (pénible effort pour Gustave, qui n'y était pas exercé). A peine le pape était-il remonté dans ses appartemens que le comte de Haga, accompagné du seul comte de Fersen (1), s'y présentait pour lui faire visite. C'était la première fois que Rome et le saint-père recevaient un souverain protestant du Nord, et la démarche imprévue de Gustave produisit un grand effet; il entendait qu'elle eût d'utiles conséquences au profit de la liberté de conscience et des cultes. Se posant sur un pied d'égalité comme chef d'une église indépendante en face du chef de l'église catholique, après avoir assisté à la communion du pape, il invitait le souverain pontife, sans plus de façons, à venir assister à la sienne. Pie VI, qui était un homme d'esprit, sut éluder poliment sans rompre; Gustave réussit du moins à faire ouvrir tout auprès de Saint-Pierre une chapelle luthérienne, et le même jour furent publiquement célébrés la messe à Stockholm et à Rome l'office protestant. C'étaient de tels triomphes que Gustave recherchait pour se recommander envers le siècle.

Il voulait aussi, disions-nous, faire servir le voyage de Rome à sa renommée de protecteur des arts. Il y fut beaucoup aidé par François Piranesi, le fils du célèbre graveur. On sait que ces deux artistes avaient fondé une importante maison pour le commerce des estampes; après avoir fait quelques acquisitions par leur intermédiaire, Gustave nomma François Piranesi son agent-général en Italie pour les beaux-arts et la littérature. Un échange très actif de dépêches d'un nouveau genre commença dès lors entre l'agent italien et le comte de Fredenheim, ministre de la maison du roi de Suède; chaque dépêche, ou peu s'en faut, contenait une lettre particulièrement destinée à Gustave III. Cette curieuse correspondance, rédigée en français, dont nous avons publié pour la première fois une notable partie et dont le reste, entièrement inédit, est sous nos yeux, forme presque un cours abrégé d'archéologie et d'esthétique. L'auteur décrit un à un les principaux objets d'art, vases, statues, bas-reliefs, qui ornent les musées ou les villas de Rome. Il parle des récentes découvertes, des fouilles qui se succèdent en grand nombre, et il joint à ses messages des dessins, des *fac-simile* et des inscriptions. Après que Gustave a personnellement visité Rome, il l'entretient des galeries qu'il a le plus goûtées, et

(1) Axel Fersen était venu de France joindre Gustave à Nüremberg et faisait le voyage d'Italie avec lui.

souvent, si les occasions paraissent propices, des morceaux qu'il lui conseille d'acheter. Ces détails d'archéologie ou d'esthétique remplissent presque toutes les lettres adressées par Piranesi à Gustave III; les dépêches à M. de Fredenheim contiennent de préférence les comptes-rendus des acquisitions faites ou préparées pour la couronne suédoise. Les principales furent certainement une remarquable série de *muses* antiques, obtenue par les soins du sculpteur suédois Sergel à Rome, et la belle statue d'*Endymion*, acquise du comte Centini par l'intermédiaire de Piranesi pour une somme de 4,000 écus le 23 avril 1785. Piranesi fit acheter en outre, soit par le roi de Suède, soit par les principaux personnages de la cour, une foule d'objets d'art qui ornent aujourd'hui le musée de Stockholm ou les riches galeries particulières de la Suède. Gustave III accepta la dédicace des grands ouvrages gravés que Piranesi préparait, et, si vous feuilletez son volume contenant « les statues les plus célèbres, » vous verrez cette cour suédoise y faire, dans les dédicaces, une assez bonne figure.

Outre Piranesi, Sergel, Adlerbeth et Essen, qui lui faisaient une brillante escorte, Gustave rencontra dans Rome deux artistes français : il commanda au peintre Gagnereau une grande toile représentant la *Rencontre du roi de Suède avec Pie VI dans les galeries du Vatican*, et au peintre Desprez, associé de Piranesi, deux tableaux : *la Messe papale le jour de Noël* et l'*Illumination de la croix de Saint-Pierre*. Desprez avait séduit Gustave par la vivacité de son pinceau; le roi, qui n'oubliait pas son théâtre de Stockholm, l'attira en Suède. Doué d'imagination, épris de la nature du Nord, il contribua pour sa bonne part à l'éclat des fêtes suédoises. Il composa pour les opéras de Gluck et pour les tragédies du nouveau théâtre d'imposans décors, dont la tradition se conserve aujourd'hui. Architecte, il dessina le joli pavillon de Haga, résidence d'été toute voisine de Stockholm, et donna le plan du château que le roi comptait édifier dans ce lieu de plaisance. Peintre de marine, il accompagna Gustave III pendant sa guerre de Finlande, dont il dut représenter les scènes principales dans une série de tableaux. Ces travaux lui valurent la faveur du roi, celle de l'opinion, et une situation élevée dont il put jouir pendant une résidence de vingt ans en Suède.

Les lettres de Piranesi témoignent que Gustave III avait songé à instituer dans Rome une académie pour les jeunes artistes suédois sur le plan de l'Académie de France. La Suède y avait déjà des pensionnaires, parmi lesquels nous trouvons un Français de naissance, Louis Masreliez, dont le père, avec tant d'autres de nos peintres et sculpteurs du XVIII^{e} siècle, avait été appelé à Stockholm

au temps de Tessin pour décorer le château royal. Un continuel échange d'artistes avait été pendant toute la première moitié du siècle et continuait d'être un lien étroit entre les deux pays. Les ateliers de nos peintres en renom, Vanloo, Pierre, Boucher, Deshays, avaient compté beaucoup de Suédois parmi leurs élèves, et jusque sous Gustave III deux Suédois, Roslin et Vertmüller, étaient en grande réputation à Paris. Roslin fut sous Louis XV et Louis XVI le peintre de cour pour les portraits officiels; pas un souverain étranger ne visita Paris qu'il ne fît son portrait. Quant à Vertmüller, M[me] Campan déclare que son grand tableau représentant Marie-Antoinette en pied, dans le jardin du Petit-Trianon, avec ses deux enfans, la duchesse d'Angoulême et le premier dauphin, tableau exposé au salon de 1785 et conservé aujourd'hui à Gripsholm, offre le meilleur portrait qu'on ait de la reine. — Telles étaient ces relations établies par le goût des arts; elles montrent une des voies les plus lumineuses et les plus sereines par où l'esprit français du XVIII[e] siècle a su exercer son charme irrésistible.

Gustave III s'acquittait d'ailleurs en conscience de son métier de touriste : on le voyait parcourir toutes les galeries de Rome, grandes et petites, visiter la *Propagande*, où son éloge était imprimé en quarante-sept langues, monter dans la coupole de Saint-Pierre, jusque dans la boule qui supporte la croix, y écrire son nom sans scrupule, comme il l'avait inscrit dans le Campo-Santo de Pise, et fréquenter le soir les principaux cercles; mais il revenait toujours de préférence au salon de notre ambassadeur. Le cardinal de Bernis étant chargé de gérer les affaires suédoises à Rome, Gustave était presque chez lui dans son hôtel : suivant ce qu'il écrivait au comte de Creutz, les spirituels entretiens qu'il rencontrait là lui étaient « comme une sorte de baume qui le guérissait des fatigues et de l'ennui des *conversations* romaines. » La politique se mêlait à ces entretiens, et ce fut seulement quand on eut, par l'entremise du cardinal, sondé le roi de Suède sur certaines questions du moment, qu'on lui adressa de Versailles une invitation expresse à venir visiter Paris et la cour. M. de Vergennes, notre ministre des affaires étrangères, écrit le 16 mai 1784 : « Le roi de Suède ayant trouvé dans le cardinal de Bernis un homme disposé à satisfaire sa curiosité sur tous les points comme à l'écouter avec intérêt, il s'est établi entre sa majesté suédoise et cette éminence une liaison très particulière qui n'a pas peu contribué à rendre le séjour de Rome agréable à Gustave III. Nous en avons tiré des lumières sur le caractère et la façon de penser de ce prince qui sont fort à son avantage : j'ai lieu de croire qu'il s'en apercevra par la manière dont il sera accueilli par le roi. »

Gustave III allait donc enfin l'accomplir, ce voyage de Paris tant rêvé! Ce voyage, à vrai dire, était pour les souverains du XVIIIe siècle comme un pèlerinage philosophique et moral intéressant leur bonne renommée. Comme jadis Solon et Pythagore, avant de réformer les lois d'Athènes et de la Grande-Grèce, avaient visité les nations et les cours étrangères, comme Pierre le Grand naguère s'était fait ouvrier charpentier à Saardam, on pensait au XVIIIe siècle que les rois eux-mêmes devaient voyager pour s'instruire et pour rendre meilleure au retour la condition de leurs sujets. ***Erudimini, qui judicatis terram***, « instruisez-vous, juges de la terre; » cette parole du psalmiste servait alors d'épigraphe aux relations des voyages de princes. On la tempérait par une citation de Voltaire qu'on voit appliquée au même usage :

Ce sont les souverains
Qui font le caractère et les mœurs des humains.

Les rois en effet, pour condescendre à quelques adages philosophiques, n'en prétendaient pas moins conserver intacte, en pratique aussi bien qu'en théorie, leur puissance suprême, s'arrêtant pour toute concession à ce qu'on appelait l'absolutisme éclairé. Ils comptaient toutefois avec l'opinion quand ils venaient chez nous briguer ses faveurs; les princes du Nord surtout, qui s'étaient mis à la tête d'un mouvement de réformes législatives, vinrent presque tous à Paris pendant le dernier tiers du siècle, et la France reçut de la sorte successivement les hommages du roi de Danemark Christian VII, du fils de Catherine II, plus tard Paul Ier, et par deux fois de Gustave III lui-même, puis des frères de Marie-Antoinette, — l'archiduc Maximilien, l'empereur Joseph II et le duc de Saxe-Teschen, époux de Marie-Christine, sœur de la reine. Quelque habitués qu'ils fussent à l'honneur de ces visites, les Parisiens n'en firent pas moins à Gustave III un accueil particulier. Il se présentait à eux, on le sait, avec une certaine auréole d'homme d'esprit et de roi philosophe, de protecteur des lettres et des arts. Ce qu'il avait accompli de réformes sociales avait eu du retentissement, et la traduction française du livre de Sheridan sur la révolution suédoise de 1772, publié en Angleterre quelques mois avant son arrivée en France, avait de nouveau présenté sous des couleurs favorables un acte politique pour lequel la philosophie de ce temps-là offrait d'être indulgente à la condition de trouver son compte dans les conséquences sociales que les peuples en recueilleraient.

Le 7 juin 1784, Gustave III, revenant d'Italie sous le nom de comte de Haga, arrive à Paris avant midi, descend chez le baron

de Staël, son ambassadeur, qui demeurait dans la rue du Bac, la rue au célèbre ruisseau, et se rend le soir même, sans être annoncé, à Versailles. Louis XVI était à Rambouillet : un courrier de M. de Vergennes l'avertit; il laisse Monsieur souper avec les chasseurs, commande ses chevaux, aide lui-même à les atteler, et part. Arrivé à Versailles, point de clés, point de valets de chambre; les premiers venus habillent Louis XVI en toute hâte, et il paraît devant son hôte avec un soulier à talon rouge et un autre à talon noir, une boucle d'or et une autre d'argent, et ainsi du reste. — Le comte de Haga soupa ce soir-là avec le roi, la reine et une partie de la famille royale dans ce qu'on appelait le cabinet, c'est-à-dire les petits appartemens. On lui avait préparé un magnifique logement dans le château : il le refusa, et voulut, pour être plus libre, loger en ville chez Touchet, baigneur. Joseph II, sept ans auparavant, était de même descendu à l'hôtel de la rue de Tournon : c'était encore un trait du temps que cette revendication affectée, par les souverains eux-mêmes, de leur liberté personnelle, avec un mépris apparent de l'étiquette. A Paris, Gustave déclara qu'il ne recevrait aucune visite; mais il alla voir lui-même les personnes qui s'inscrivaient chez lui : on le vit accepter des invitations à souper, surtout chez les comtesses de Boufflers et de La Marck, chez la duchesse de La Vallière, chez les princesses de Lamballe et de Croy, à l'hôtel de Richelieu et à l'hôtel d'Aiguillon.

Nous n'avons pas d'ailleurs à refaire, après le chevalier Du Coudray et plusieurs autres, la relation jour par jour du voyage de Gustave III. Quiconque a feuilleté les mémoires du temps, la *Correspondance* de Grimm et Diderot, les longues éphémérides de Bachaumont, sait bien qu'il y avait pour toutes ces visites de princes à Paris pendant les dernières années du XVIII^e siècle un programme à peu près invariable dicté par la mode, et auquel d'eux-mêmes ils venaient s'offrir. En tête de ce programme était, bien entendu, le théâtre. A chacun des trois spectacles, comme on disait alors, c'est-à-dire à l'Opéra, au Théâtre-Français et à la Comédie-Italienne, le public influent et nombreux des gens de lettres se trouvait réuni : c'était donc là qu'il fallait se montrer et se faire applaudir. De vrais triomphes y attendaient le comte de Haga. Arrivait-il au second acte du *Mariage de Figaro*, à la seconde scène d'*Adélaïde Du Guesclin*, le parterre et les loges faisaient recommencer la pièce, et tout prétexte d'allusion flatteuse donnait lieu à de chaleureux applaudissemens. Gustave témoignait d'ailleurs de son goût irrésistible pour la scène française en allant presque chaque soir à deux ou trois représentations. Pour suffire à cette curiosité insatiable, en trois semaines l'Opéra monta pour lui, indépendamment du service de la cour, jusqu'à huit ou neuf grands

ouvrages : *Armide* et les deux *Iphigénies* de Gluck, *la Caravane* de Grétry, *Atis*, *Didon*, *le Seigneur bienfaisant*... La Comédie-Française, cherchant ce qui pourrait surtout lui plaire, donna *le Siége de Calais*, *le Roi Lear* de Ducis, *le Jaloux*, *le Séducteur*, *l'Impatient*, *les Rivaux amis*, sans parler du *Mariage de Figaro*, qui précisément alors causait tant d'émotion, surtout parmi les prudes. Gustave y alla deux fois, et dit de cette pièce qu'elle était « encore plus insolente qu'indécente. » C'était la voir des mêmes yeux que Louis XVI, lorsqu'il déclarait qu'après avoir laissé jouer un tel ouvrage, il n'y aurait plus qu'à renverser la Bastille.

Après le théâtre le parlement, car les souverains philosophes paraissaient volontiers devant cette magistrature française, à laquelle était revenue de fraîche date une réelle popularité, qui faisait entendre de fortes expressions sur les droits des peuples, mais qui n'en conservait pas moins la tradition des sentimens, des éloges, des admirations monarchiques. Gustave assista aux derniers débats d'un procès où le comte d'Artois était impliqué. M. Séguier, l'avocat-général, avant de clore les débats, parla de la sorte : « Nous sommes heureux d'avoir, en finissant, l'occasion d'exprimer notre profond respect pour un prince que la France revoit avec une joie sincère, pour un roi dont le peuple, courageux et libre, a conservé son antique honneur à travers toutes les vicissitudes. Après avoir connu les dangers de la liberté sans limites, ce peuple jouit maintenant, sous le successeur des deux Gustave et de Charles XII, d'un gouvernement sage et pacifique, également éloigné de l'anarchie et du despotisme, et fondé sur le principe le plus inébranlable, le bien public, etc... » M. Séguier continua longtemps encore sur ce ton sans risquer de déplaire au comte de Haga, qui s'empressa d'envoyer en Suède une copie de la harangue, avec ordre de l'imprimer au plus vite dans la gazette officielle de Stockholm.

L'Académie française n'était pas à négliger. Sans être précisément en veine de popularité, elle gardait une grande part du solide crédit qu'elle avait su conquérir pendant les premières années du protectorat de Louis XVI, alors qu'elle appelait Malesherbes dans ses rangs et que le grand nom de Voltaire la protégeait encore. La séance à laquelle assista le comte de Haga n'offrit d'édifiant que la multitude de louanges que la cour et Gustave lui-même y recueillirent. On recevait le marquis de Montesquiou, un des beaux esprits qui entouraient Monsieur. Le public ne lui connaissait pas beaucoup de titres, si ce n'est un petit livre sur l'histoire de sa famille qu'il distribuait à ses amis :

Montesquiou-Fezensac est de l'Académie :
Quel ouvrage a-t-il fait? — Sa généalogie;

et le talent des bouts-rimés, par lequel il réjouissait fort son maître et le roi. Jaloux de plaire à tout le monde, il rétablit à son usage l'ancienne coutume des éloges adressés aux fondateurs et protecteurs de l'Académie, s'étendit sur les vertus de Louis XVI et de la reine, sur les mérites de Monsieur et sur les qualités héroïques du comte d'Artois. Pour le comte de Haga, sans lever absolument le voile qui l'enveloppait, il se jeta dans le panégyrique des monarques qui voyagent pour s'instruire et ne font de la sorte, assurait-il, qu'étendre et centupler leur juste renommée. On admira l'habileté du directeur, Suard, qui, en répondant au récipiendaire, sut refaire l'éloge de Gustave sans tomber dans les redites; La Harpe, moins adroit, loua longuement, en présence du roi de Suède, l'impératrice de Russie; enfin le duc de Nivernais lut quelques-unes de ses fables, auxquelles le succès ne faisait jamais défaut. Après la séance, Gustave s'entretint quelque temps avec les académiciens : il avait, en de telles occasions, des mots aimables, des reparties heureuses; les relations de son voyage en sont remplies.

Les souverains philosophes s'intéressaient à toutes les nouveautés scientifiques, et Gustave particulièrement s'en montrait avide. C'était donc, comme parle Bachaumont, un *cadeau* à lui faire que de lui donner le spectacle d'un aérostat. L'invention en était toute récente, puisque la première expérience datait du mois de juin 1783. La montgolfière *Marie-Antoinette*, montée par Pilâtre de Rosier et Proust, ornée du chiffre des deux rois et d'un brassard blanc, emblème de la révolution de 1772, s'enleva en son honneur le 23 juin 1784 dans la cour des ministres, à Versailles. Les aéronautes descendirent à terre trois quarts d'heure après, aux environs de Chantilly. On trouva qu'ils auraient dû mieux faire :

C'était en Suède et non ailleurs
Qu'il fallait, mes braves messieurs,
Aller à tire d'ailes
Et porter des nouvelles.

Déjà vous seriez de retour,
Et vous auriez fait votre cour
A ce roi dont la gloire
Ornera notre histoire.

Une bien autre nouveauté, le mesmérisme, était en 1784 dans tout son essor : Gustave ne manqua pas de s'approcher du fameux baquet. Des visites à la manufacture des Gobelins, à la Savonnerie et à Sèvres faisaient encore partie du programme que devaient remplir les princes étrangers. Il fallait enfin connaître les promenades et jardins de Paris ou des environs, et suivre la mode là où il lui plaisait d'entraîner les goûts de la foule parisienne. Gustave suffit à tout cela. Il partageait trop les goûts de son temps, il avait

trop de sensibilité, comme on disait alors, pour ne pas faire le pèlerinage d'Ermenonville. C'était là que le monument funéraire de Jean-Jacques s'élevait, au milieu d'un parc dont la disposition réalisait fidèlement l'idéal de la nature telle que Rousseau et ses disciples l'avaient rêvée. Ce vaste jardin anglais, ces belles pelouses, ces eaux vives, ces saules pleureurs abritant une tombe, ces rochers couverts d'inscriptions morales, ce temple de la philosophie, c'était le pur miroir du XVIIIe siècle qui se contemplait dans son œuvre. Depuis que Marie-Antoinette, dans l'été de 1780, avait visité Ermenonville, ce petit voyage était de mode, et Gustave ne laissa pas échapper l'occasion d'offrir à la philosophie un hommage sincère. Trianon dut le séduire aussi dans la fête brillante que, pour lui, la reine y donna : s'y trouvant entouré de ces jeunes officiers suédois si bien reçus à la cour, Gustave put hésiter par momens à distinguer sa réelle patrie; mais ce qui le ravissait sans mélange, c'était de se mêler à la vraie vie parisienne, d'aller le soir souper après le théâtre chez ses bonnes amies les grandes dames, et d'errer le jour, comme le dernier des bourgeois, dans la ville. Bien que la capitale n'eût pas encore été embellie par ces grands travaux qui faisaient dire à Mercier dans son *Tableau de Paris* en 1788 : « Il ne nous reste plus qu'à démolir la Bastille; cela viendra, » de notables changemens avaient commencé d'y répandre l'air et la lumière, et certains quartiers, créés nouvellement, semblaient donner rendez-vous à tous les plaisirs : c'était le temps où le Palais-Royal voyait commencer sa multiple renommée; les boulevards, récemment ouverts et plantés d'arbres, avaient remplacé l'ancienne ceinture des fortifications et s'étaient promptement garnis d'habitations brillantes, de cafés et de théâtres. Nous qui avons vu les derniers restes de ces joies et de ces fêtes, nous pouvons imaginer ce que leur éclat pouvait être à une époque où le mélange des classes, l'excitation des esprits, la facilité des mœurs, la familiarité du langage, semblaient inviter au plaisir. Gustave subit l'enivrement de cette vie parisienne dont il était capable de goûter le charme, et lorsque, vers la fin de sa carrière, au milieu des inquiétudes d'une guerre en Finlande contre les Russes, il se vit trahi par les siens et entouré de complots, on l'entendit affirmer un jour qu'il était résolu d'abdiquer : après quoi, libre de tous soins, il achèterait, pour passer gaîment ses vieux jours, un hôtel à Paris, sur les boulevards (1)!

On doit rendre cette justice à Gustave III, qu'à travers les plaisirs du voyage il ne perdait pas de vue les calculs politiques. Il lui fal-

(1) *Souvenirs* de C.-W. Bergman, t. II, p. 29. Je trouve dans la correspondance de M. de Staël, sous la date du 1er juillet 1788, que Gustave III veut alors acheter une maison à Paris. M. de Staël lui envoie des plans.

lait à tout prix quelque heureuse négociation avec la France, de nouveaux secours d'argent si cela était possible, tout au moins quelque renouvellement d'alliance dont il pût se parer à son retour en Suède comme d'une victoire personnelle. Depuis le commencement de la guerre d'Amérique, il était en instance auprès du cabinet de Versailles pour obtenir la cession d'une de nos Antilles en échange d'un entrepôt français à Gothenbourg, et le jeune comte de Fersen, lorsqu'il était parti pour les États-Unis, avait reçu de lui à ce sujet une mission spéciale. L'affaire fut conclue pendant son séjour en France par la convention de Versailles, signée le 1er juillet 1784. Bien plus, d'inquiétantes nouvelles d'armemens en Danemark et en Russie ayant circulé vers ce même temps, il en profita pour demander que la cour de France promît une intervention armée en cas de guerre et ajoutât aux subsides annuels que recevait depuis longtemps la Suède un secours d'argent extraordinaire. A la suite d'une conférence tenue en présence de Louis XVI, des comtes de Vergennes et de Breteuil, une note fut rédigée pour être remise à l'ambassadeur de Suède, après avoir été lue à Gustave III lui-même. On y promettait, dans le cas où la Suède serait attaquée, de fournir un secours de douze mille hommes d'infanterie pourvus d'une artillerie convenable, ainsi qu'une escadre de douze vaisseaux de ligne et six frégates. Si la Grande-Bretagne, toujours ennemie de la France, empêchait l'expédition de ces secours, il serait payé comptant au roi de Suède une somme équivalente, suivant une évaluation convenue. Ce n'était pas le compte de Gustave, qui désirait un secours d'argent immédiat. Il insista donc en adressant directement à Louis XVI une longue lettre, restée inédite, dont nous donnons ici la partie principale. Datée seulement sur l'original autographe de juillet 1784, elle doit être du 11 de ce mois :

« Monsieur mon frère et cousin, n'ayant pas pu hier trouver l'occasion d'entretenir votre majesté des affaires importantes que j'ai entamées avec elle, et le moment de mon départ approchant, elle ne trouvera pas mauvais que je me serve de cette voie pour lui en parler. J'ai cru m'apercevoir, en lisant l'écrit que M. de Vergennes a remis à mon ambassadeur, que je n'avais peut-être pas expliqué assez clairement les motifs qui m'avaient porté à faire à votre majesté les propositions que l'on a mises sous ses yeux. Je m'adresse donc directement à votre majesté pour les lui détailler, porté par cette confiance que l'amitié personnelle qu'elle m'a témoignée m'inspire, autant que par celle que les plus anciens et les plus constans principes de nos monarchies m'autorisent d'avoir en elle. Deux amis doivent se parler avec franchise de leurs intérêts réciproques, et, lorsque deux rois comme nous se connaissent personnellement, il convient à notre dignité réciproque de traiter directement ensemble. C'est sur ces fondemens que je vais ouvrir mon cœur à votre majesté et y déposer mes sen-

timens, mes intérêts, sûr que je les confie à un ami et au plus honnête homme de son royaume. Votre majesté connaît sur quel fondement l'union de la Suède et de la France a été basée depuis plus de deux cents ans; elle sait que l'intérêt réciproque de Gustave I^er^ (ennemi du beau-frère de Christiern II) et de François I^er^ (qui trouva nécessaire d'avoir un allié dans le Nord) posa les premiers fondemens de cette alliance que Gustave-Adolphe et Louis XIII cimentèrent encore par une suite de succès et de gloire qui firent monter les deux monarchies à un degré de puissance et de grandeur dans laquelle la France s'est maintenue, mais dont la Suède est tombée, par les fautes moins encore que par les malheurs de Charles XII et surtout par l'anarchie qui suivit sa mort. Cette anarchie, en mettant la Suède presque sous la tutelle de ses voisins, la rendit une alliée inutile et souvent onéreuse. L'heureuse révolution qui, en étouffant l'anarchie, y a rétabli l'ordre, a rendu la Suède à ses anciens amis, et le temps qui a écoulé depuis l'a mise en état de pouvoir lui être utile. Élevé dès ma plus tendre enfance dans les principes constans de mes ancêtres d'amitié pour la France, et fortifié dans ces sentimens par ceux que le feu roi de France Louis XV me témoigna dans les momens les plus périlleux de ma vie, mon soin constant a été de lui témoigner, ainsi qu'à votre majesté, combien mon cœur en sentait de reconnaissance, et combien je mettais de prix à perpétuer l'union qui, depuis si longtemps, subsiste entre nos deux états. C'est dans ces sentimens que je suis arrivé ici. Votre connaissance, vos sentimens, la cordialité franche et noble que vous m'avez témoignée, tout servit à fortifier d'un sentiment d'amitié personnelle pour vous ceux que j'avais pour ainsi dire reçus dès mon berceau pour la France. C'est dans ces momens que les inquiétudes, la jactance de mes voisins, m'ont été rendues. J'ai cru que, pouvant vous offrir un allié qui, par l'ordre qu'il a mis dans ses affaires, par une flotte considérable, par la générosité et le courage connu de sa nation, et j'ose même ajouter par son personnel, pourrait vous être utile, j'ai cru, dis-je, qu'en vous présentant l'alliance de la Suède sous ce point de vue, et me trouvant, dans un moment où j'étais près de vous, convaincu des mauvaises intentions de mes voisins et de votre naturelle et implacable ennemie l'Angleterre, je ne devais pas balancer un moment à resserrer des nœuds que notre amitié me rendait doublement chers et que l'état actuel de l'Europe semblait me prescrire... J'ai cru qu'il était de la gloire de la France et de son intérêt d'avoir un allié dans le Nord qui pût contre-balancer le colosse énorme qui s'y augmente tous les jours, et qu'il nous était à tous les deux nécessaire de nous unir avant que le tourbillon des grands événemens qui se préparent eût tout emporté... C'est pourquoi je souhaite que nous contractions des engagemens réciproques qui, par leur nature même, fussent plus sacrés que ces unions ordinaires de deux souverains, et plus secrets, puisqu'ils seraient conclus entre nous-mêmes et par nous. J'ai une trop grande confiance en votre amitié pour croire que votre majesté voudra me laisser partir sans avoir établi sur des fondemens solides l'union qui a régné entre nos deux états. Il ne faut pas que la crainte d'exciter la jalousie de nos envieux nous retienne. C'est par une fermeté inébranlable qu'on en impose aux ambitieux; ce n'est pas par des ménagemens et des égards qu'on les retient... »

Cette lettre est curieuse, non pas seulement comme document politique, mais parce qu'elle montre bien quelle attitude Gustave III prétendait garder envers le cabinet de Versailles et envers la personne même du roi de France : il s'offrait comme un indispensable ami et comme un habile homme d'état. C'est pourtant à cette lettre, selon toute apparence, que répondit la suivante, écrite de la main de Louis XVI et dont nous avons pu copier la minute autographe :

« 12 juillet 1784. — Monsieur mon frère, j'ai lu avec beaucoup d'attention la lettre que votre majesté m'a écrite hier. L'ancienneté des liens qui m'unissent avec la Suède me rend son alliance chère, et plus particulièrement depuis que j'ai eu le plaisir de renouveler personnellement la connaissance de votre majesté. J'espère qu'elle ne doute pas de tous mes sentimens pour elle, le papier que j'ai ordonné au comte de Vergennes de communiquer à son ambassadeur en est une nouvelle preuve; mais votre majesté, qui fait un si glorieux usage de son pouvoir, sait que le premier devoir des rois est de soulager les peuples qui leur sont confiés, surtout au sortir d'une guerre dont les charges ont été fort pesantes, et que les circonstances alors ne permettent pas de faire tout ce que l'on voudrait pour ses alliés. Au reste, votre majesté doit être sûre de la volonté où je suis de l'assister efficacement dans les occasions où les mauvaises intentions de ses voisins feraient craindre qu'elles ne troublassent son repos. En tout temps, je la prie de ne pas douter de la vive et sincère amitié fondée sur l'estime personnelle avec laquelle je suis, monsieur mon frère... »

C'était un refus d'aller plus avant. Il paraît toutefois que, dans la journée même où cette lettre avait été écrite, le cabinet de Versailles se ravisa; Gustave eut le soir une entrevue avec le ministre des finances, M. de Calonne, dans laquelle il dut beaucoup rabattre de la somme par lui demandée, et deux jours après, le 14, Louis XVI lui écrivit pour l'informer de l'acceptation d'un traité secret avec un secours d'argent immédiat. C'est encore une importante lettre inédite qui fait partie du même dossier.

« Versailles, 14 juillet 1784. — Monsieur mon frère, mon amitié personnelle pour votre majesté et les liens qui unissent si anciennement nos couronnes me portant à contribuer en ce qui peut dépendre de moi à la tranquillité et sûreté de celle de Suède, j'accède avec plaisir au pacte secret que votre majesté m'a proposé. En conséquence, je lui donne ma parole que, dans le cas où elle viendrait à être attaquée, j'emploierai d'abord mes bons offices pour détourner, s'il est possible, l'agression et trois mois après je lui administrerai, soit en nature, soit par un équivalent en argent, les secours énoncés dans la note explicative que mon ministre des affaires étrangères a remise de mon ordre à son ambassadeur le 9 de ce mois, et, pour aider dès à présent votre majesté dans les réparations dont elle s'occupe pour donner plus de consistance aux forces de son état, je m'engage, indépendamment du subside annuel convenu entre nous, à lui

donner un secours extraordinaire de 6 millions de livres, qui seront payées à raison de 100,000 francs par chaque mois jusqu'à extinction entière de la susdite somme.

« La position de votre majesté exigeant des ménagemens, elle est libre de stipuler elle-même les secours de réciprocité qu'elle estimera convenables : le mieux serait qu'elle promît de se concerter avec moi sur le meilleur emploi à en faire dans le cas où je me trouverais engagé dans une guerre de mer. Je ne doute pas au reste, aussi longtemps que nos engagemens dureront, que votre majesté voudra bien s'engager à n'en contracter aucun qui pourrait contrarier ceux que nous formons, qu'elle n'entrera dans aucun traité défensif avec la Russie, quelque dénomination qu'on puisse lui donner, et plutôt qu'elle me communiquera confidemment toutes les ouvertures et propositions qui pourraient lui être faites et intéresseraient notre alliance. Votre majesté peut être assurée que j'en userai de même, et que je lui ferai part de tout ce qui peut avoir rapport à sa sûreté.

« Je compte sur le secret de votre majesté. Elle doit compter sur le mien, et les dispositions que je lui manifeste dans cette lettre lui garantissent la fidélité de mon intérêt et la sincérité de l'amitié avec laquelle je suis, monsieur mon frère, de votre majesté le bon frère, LOUIS. »

Dès le lendemain de la signature de ce traité secret, Gustave partait triomphant. De retour dans sa capitale le 2 août, il écrivit à Louis XVI un mois après :

« Drottningholm, 7 septembre (1784). — Monsieur mon frère et cousin, je profite du courrier qui porte la ratification de la convention de commerce pour m'entretenir librement avec votre majesté, et lui renouveler les assurances de ma tendre et inviolable amitié. Votre majesté sait déjà la promptitude avec laquelle je suis revenu chez moi, et que la distance entre Versailles et Stockholm n'est pas si grande qu'on la croit. Elle n'est qu'assez éloignée pour que l'amitié entre les deux états soit aussi éternelle que notre amitié personnelle sera constante. Cependant j'avoue que je ne puis dans ce moment penser qu'avec regret que je ne puis m'entretenir avec vous que par écrit, et qu'il n'y a qu'un mois que j'avais le plaisir de vous voir à tout moment et de pouvoir épancher mes inquiétudes et mes pensées dans votre sein ; j'ai de la peine à me voir privé de cette douce habitude et d'être obligé d'attendre des occasions, souvent bien rares, où je puis vous parler sans contrainte. J'ai exécuté en arrivant ce dont j'étais convenu avec votre majesté en annonçant au sénat en grand mystère la convention explicatoire du traité de commerce de 1741 et la cession de l'île Saint-Barthélemy faite par votre majesté en retour des avantages accordés au commerce français dans le port de Gothenbourg. J'ai ajouté que je pouvais avec bien de la satisfaction leur dire que j'avais trouvé dans les sentimens personnels de votre majesté pour moi et pour la Suède la même amitié et le même intérêt que Louis XV m'avait témoignés dans les dernières années de son règne. Cela a fait un effet très utile, et a absolument éloigné toutes les idées qu'on avait semées par des lettres particulières de

Paris d'autres engagemens contractés entre la Suède et la France. Je sais même que le ministre d'Angleterre et le chargé d'affaires de Russie ont mandé à leurs cours que le bruit d'une nouvelle alliance entre nous était faux, et n'avait d'autre fondement que les transactions relativement à un établissement de la Suède en Amérique. Ainsi j'espère avoir rempli les intentions de votre majesté, et que le pacte que nous avons signé restera dans le secret le plus profond... Je puis assurer votre majesté qu'elle peut compter que la Suède ce printemps peut sortir avec une flotte de vingt-deux vaisseaux de ligne presque tout neufs et quinze frégates, et cela dans l'espace de six semaines. L'artillerie n'a pas été négligée, et votre majesté sait déjà, par l'inquiétude que cela a donnée à mes voisins, qu'elle a été distribuée dans tous les endroits où elle doit être tant pour la défense que pour le prompt transport en cas de nécessité. Nous avons aussi une garniture toute nouvelle de fusils et d'armes pour l'infanterie et la cavalerie... »

La suite de cette lettre laissait paraître des velléités belliqueuses que le cabinet de Versailles n'était pas disposé le moins du monde à encourager. Aussi trouvons-nous encore une lettre de Louis XVI, en date du 26 septembre 1784, qui est évidemment une réponse au précédent message :

« J'ai lu avec intérêt le détail dans lequel votre majesté a bien voulu entrer touchant les progrès des réparations de toute espèce qu'elle avait ordonnées, et je la félicite de l'état solide et brillant où elle a déjà mis ses forces de terre et de mer; il ne peut manquer de lui assurer la considération de ses voisins et la tranquillité de ses peuples. Connaissant la prudence et la sagesse de votre majesté, je suis bien assuré que, contente de pourvoir à la sûreté de ses états, elle évitera toute démonstration qui pourrait être un sujet ou même un prétexte d'inquiétude pour qui que ce soit. »

Ces dernières lignes contenaient des avis dont Gustave III, nous le verrons bientôt, ne comprit pas toute la gravité. Elles voulaient dire que, pour chacune des deux cours, les temps étaient venus d'une politique soucieuse de nouveaux problèmes. La France venait de prodiguer encore une fois au roi de Suède les preuves de son ancienne bienveillance; mais elle lui donnait à entendre qu'elle devait songer, après le dernier succès de la paix glorieusement conclue avec l'Amérique, à d'autres soins que ceux des guerres étrangères, et elle lui conseillait à lui-même d'abandonner les vastes pensées pour conjurer les difficultés intérieures et menaçantes qui se montraient déjà dans les deux royaumes.

A. Geffroy.

LE ROMAN

D'UNE

HONNÊTE FEMME

TROISIÈME PARTIE (1).

XI.

En revenant à moi, je me trouvai étendue sur mon lit. Marguerite, ma femme de chambre, se tenait debout près du chevet. Il faisait grand jour; un rayon de soleil se glissait jusqu'à mes rideaux: par ma fenêtre entr'ouverte, j'apercevais une branche de chèvrefeuille qu'une brise légère berçait doucement; j'entendis le chant d'un oiseau.

Je rassemblai avec effort mes idées; enfin la mémoire me revint, et je fermai les yeux par un mouvement de cette haine instinctive pour la lumière qu'a ressentie quiconque a souffert. Marguerite m'interrogea; je lui racontai que, ne pouvant dormir, je m'étais levée à la pointe du jour, que j'avais été prise d'un vertige, que j'étais tombée. Comme elle insistait, je lui imposai silence. Elle s'assura que je n'étais pas blessée; ma blessure en effet n'était pas de celles qui se voient. Max avait envoyé chercher un médecin qui vint presque aussitôt; mais je me refusai obstinément à le recevoir: ses questions m'auraient mise au supplice.

(1) Voyez la *Revue* du 15 août et du 1er septembre.

Je demeurai toute une semaine enfermée chez moi. Le jour, je ne souffrais que d'une excessive faiblesse; le soir, le frisson me prenait, et j'avais chaque nuit un accès de fièvre. J'avais défendu qu'on me veillât; je redoutais les indiscrétions du délire, et j'aurais rougi de mettre mes gens dans mon secret. Du reste, mes *rêvasseries* n'avaient, je crois, rien d'effrayant; toutes les nuits j'étais hantée de la même vision. Il me semblait que les murs de ma chambre, les meubles, les vases, les tableaux, les rideaux de mon lit portaient le deuil de quelqu'un; ils se faisaient entre eux des signes d'intelligence, accompagnés de soupirs douloureux; ils racontaient qu'une personne bonne, généreuse, digne d'être aimée, qui avait foi dans la vie, avait habité quelque temps cette chambre, qu'elle l'avait animée et réjouie de sa présence, qu'elle y avait rêvé le bonheur, et qu'un jour elle avait disparu sans qu'on sût ce qu'elle était devenue. Je ressentais pour cette personne une inexprimable pitié; je crois que je lui parlais, et assurément je pleurais en lui parlant, car à la fin de chaque accès je sentais des larmes sur mes joues.

Le troisième jour, je reçus un billet de Max. « Je crains, madame, m'écrivait-il, que ma présence dans cette maison ne retarde le progrès de votre convalescence. Voulez-vous que je parte? Je ferai ce qui vous plaira. » Je lui répondis : « Ne partez pas avant que je vous aie parlé. J'ai des décisions à prendre, je ne tarderai pas à vous les faire connaître. Quelques journées perdues, c'est peu de chose; la vie est si longue! »

Enfin, un soir que le frisson n'était pas revenu et que je me sentais assez de force pour affronter les émotions d'un entretien, je descendis au salon et fis appeler Max. Il parut aussitôt; nulle trace d'embarras ni de contrainte dans son maintien; il s'avança d'un air libre, dégagé, m'aborda avec cette grâce de grand seigneur et cette exquise élégance de manières que j'avais admirées autrefois et qui dans un pareil moment m'épouvantaient. Il s'informa en deux mots de ma santé, s'assit et me fit signe qu'il était prêt à m'entendre. L'indignation que me causait sa tranquillité raffermit mon courage; j'aurais eu honte de laisser voir le moindre trouble, la moindre faiblesse.

— Monsieur, lui dis-je, cette entrevue n'est probablement pas de votre goût, vous n'aimez guère les explications; mais il est nécessaire que je vous en demande et que je vous en donne : vous conviendrez qu'il n'y a pas de ma faute.

Il fit un geste d'assentiment, sans que je visse remuer une fibre sur son visage impénétrable comme un masque de bronze.

— Du reste, continuai-je, ne vous alarmez pas trop. Vous n'aurez à subir ni questions ni reproches. J'ai fait des provisions de sagesse

depuis quelques jours. Il est bon d'aller à votre école pour apprendre à vivre; vous tenez vos élèves sous une discipline un peu sévère, mais leurs progrès sont rapides.

Il s'inclina comme pour me remercier du compliment.

— Si vous vous ravisiez, me dit-il, je me croirais tenu de répondre à vos questions avec une entière sincérité et d'écouter vos reproches jusqu'au bout sans vous interrompre; mais, vous avez raison, de quoi nous serviraient tant de paroles? Le passé est irréparable; ne nous occupons que de l'avenir.

— Oui, monsieur, le passé est irréparable, repris-je avec trop de chaleur, — et si je m'avisais de m'en plaindre, vous me renverriez sûrement au destin, qui dispose de tout, qui régit tout, qui est l'éternel, l'unique coupable. Je connais vos doctrines; vous les professez de vive voix et par écrit, non sans une certaine éloquence. Mon Dieu! je suis prête à vous en croire; de quoi pourrais-je encore m'étonner? Au surplus, loin de vous chercher querelle, je tiens à vous témoigner toute ma gratitude. Il est des outrages qui tuent l'amour comme un coup de foudre; vous vous entendez à frapper, monsieur; le mien est mort sans agonie; ce sont de grandes souffrances que vous m'avez épargnées...

Je sentais l'émotion me gagner; je me tus un instant pour me donner le temps de me calmer, puis je repris d'un ton plus tranquille :

— Oui, laissons là le passé. Qu'en pourrais-je dire? Comment me ferais-je comprendre? Nous ne parlons pas la même langue. Votre chaîne vous pesait, l'ennui vous rongeait, ma molle tyrannie révoltait votre fierté, — vérités sublimes et sacrées où ma faible intelligence ne peut atteindre, mais que je dois admettre avec le même respect que les mystères de la foi. Je vous fais grâce de mes objections, vous les réfuteriez sans peine; je me tais et j'adore. Il ne s'agit donc plus que de régler l'avenir, et sur ce point peut-être réussirons-nous à nous entendre. Je n'ai pas besoin de vous dire que mon premier mouvement a été de quitter à jamais cette maison; mais j'ai réfléchi, et la réflexion plaide toujours contre les partis violens. Je connais quelqu'un qui prétend qu'après tout le malheur est plus sot que méchant, et on a toujours tort de se fâcher contre les sots. Je ne pourrais me retirer auprès de mon père sans lui conter de point en point toute cette aventure; je crois le connaître, il ne se consolerait pas; je crois me connaître aussi, son désespoir me briserait le cœur. Je me résigne donc à rester ici jusqu'à nouvel ordre, mais à une condition que je me flatte de vous faire approuver.

Le regard de Max s'était animé; il m'observait attentivement; je

crois qu'il s'était attendu à autre chose; je lui apparaissais sous un jour nouveau.

— Quelle est cette condition, madame? demanda-t-il d'un ton grave.

— Je vous dois, repris-je, d'avoir acquis des idées toutes nouvelles sur un sujet qu'à vrai dire je n'avais guère médité. Je comprends depuis quelques jours que le fond des choses dans le mariage, c'est la crémaillère, qu'à le bien prendre c'est même à cela que se réduit cette admirable institution. Vous voyez que je vous ai lu avec fruit. De grâce, monsieur, ne laissez plus traîner vos papiers; une femme en colère se croit tout permis. Eh bien! s'il le faut, je consens à vivre auprès de vous, à rester votre femme aux yeux du monde; mais du même coup je me délie de tout autre engagement, ou pour mieux dire nous nous engagerons, vous et moi, à nous laisser l'un à l'autre une entière liberté. Pas d'équivoque, je prétends m'appartenir, être libre, absolument libre... Oh! n'ouvrez pas de grands yeux; ce n'est pas une menace que je vous fais. Je n'ai point de projets et ne me pique pas de pénétrer les secrets de l'avenir; je réclame un droit, voilà tout.

— Ce que vous me proposez, madame, répondit-il avec un sourire ironique, c'est un ménage dans le goût du XVIII[e] siècle. En ce temps-là, on ne mettait en commun que la crémaillère; aujourd'hui cela souffre quelque difficulté: nous vivons dans un siècle de bourgeois et nous en tenons tous. Nos pères entendaient mieux la vie que nous...

— Oui, interrompis-je, les marquises d'alors ne s'évanouissaient pas. Je pense, comme vous, que celles d'aujourd'hui sont des bourgeoises; mais il en est qu'on peut former: il ne s'agit que de savoir s'y prendre comme vous.

— Allons, dit-il, j'accepte vos conditions; c'est au moins une expérience à tenter...

— Oh! permettez, lui dis-je, il ne s'agit pas d'expérience, mais d'un traité en bonne forme. Je vous demande votre parole de gentilhomme, j'y crois encore.

— Je n'hésite pas à vous la donner, répondit-il, et je découvre avec plaisir que vous avez une raison supérieure. Je regrette seulement que vous ne m'ayez pas parlé sur ce ton dès le premier jour; qui sait? vous auriez peut-être fait de moi le modèle des maris, car je me sens un faible pour les devoirs qu'on ne m'impose pas.

— Que voulez-vous? lui dis-je. Est-ce trop de six mois pour apprendre la vie et le monde? J'étais si naïve; j'ai dû revenir de loin... Et maintenant, je vous prie, quand partez-vous?

— Ah ! je suis libre, reprit-il vivement, et je ne pars plus.

Et, s'approchant de moi, il eut l'audace d'ajouter : — Les traités, madame, se scellent d'ordinaire par un serrement de main.

Mais je lui répondis : — Veuillez me dispenser de cette formalité. Je crois voir encore au bout de vos doigts une tache d'encre. Souffrirez-vous que je vous donne un conseil, monsieur? Écrivez moins; les marquis du bon temps n'écrivaient pas. Dans certains cas, écrire est une faute et presque un ridicule.

Et à ces mots je me retirai, le laissant à son étonnement, dont il eut peine, je crois, à revenir.

Il est aisé d'être fort dans les grandes crises de la vie : la violence du malheur exalte l'âme, porte à la tête, on se grise de son désespoir; mais cette ivresse ne peut pas durer, et, après s'être senti comme transporté par sa douleur, le cœur retombe lourdement sur lui-même. Oui, le malheur est plus facile à supporter que ce qui l'accompagne, car les grandes infortunes sont des reines couronnées d'une funèbre beauté, mais qui traînent sur leurs pas un long cortége d'obscures et misérables souffrances dont il n'est pas une seule qui porte un nom, qui fasse quelque figure, cour indigne et dérisoire dont leur majesté est avilie. Avez-vous jamais lu *Delphine*, monsieur l'abbé? C'est dans ce livre qu'ont été retracés d'un immortel pinceau « les faiblesses, les misères qui se traînent après les grands revers, les ennuis dont le désespoir ne guérit pas, le dégoût que n'amortit point l'âpreté de la souffrance. » Voilà pourquoi le courage de la première heure est le plus facile, et pourquoi un cœur qui, égalant ses forces à la violence du coup qui l'a frappé, s'est précipité hardiment dans sa douleur, recule ensuite avec effroi devant les innombrables et cruels détails qu'il y découvre. Quant à moi, je sentais bien que mon effort avait dépassé les bornes de mon courage naturel, et que je ne tarderais pas à revenir en-deçà. Toutefois je ne laissai pas de soutenir mon triste rôle avec une fermeté qui m'étonna moi-même, et qu'admira Mme d'Estrel.

— Que vous êtes forte en vérité ! me dit-elle après avoir entendu mes confidences. Le parti auquel vous vous êtes arrêtée m'effraie ; j'en sens toutes les difficultés. Vous venez de vous créer une situation plus délicate et plus embarrassante que vous ne pensez ; mais je n'ose vous blâmer. Vous avez pris conseil de votre caractère ; c'était le seul juge à consulter. Je regrette seulement que mes expériences ne puissent vous servir ; je ne vois rien dans mon passé qui s'applique ici. Je vous ai laissé deviner que j'avais beaucoup souffert. M. d'Estrel n'était pas un Max, c'était un homme de plaisirs que le bruit de la vie étourdissait, et qui n'a jamais eu le temps d'é-

changer deux mots avec sa conscience. Toujours allant, toujours hors d'haleine, et pour ainsi dire tout essoufflé de son bonheur, avait-il crevé sous lui un plaisir, il changeait lestement de monture, et le voilà reparti. Nul choix, tout lui était bon, et par la bienveillance du sort, qui a toujours eu un faible pour les sots, les relais ne lui ont jamais manqué; il est mort au dernier : — au demeurant, assez bon homme, très candide dans ses vices, ne voulant de mal à âme qui vive, mais si infatué de sa personne qu'il m'estimait trop heureuse de porter son nom, et que, si je m'étais plainte, il fût tombé de son haut. Aussi ne me plaignis-je pas; j'affectai de ne rien voir, de ne rien deviner, de ne rien sentir, et je me réfugiai dans le silence du mépris, abri propice aux âmes trop faibles pour combattre leur destinée, trop fières pour la chicaner. Vous, ma chère Isabelle, vous êtes de force à lutter; votre cœur est armé en guerre, persévérez, votre courage vous sauvera, et, si redoutable que soit votre adversaire, j'ose vous promettre avec confiance que vous gagnerez la partie.

Je fondis en larmes.

— Quelle partie? balbutiai-je. De quoi parlez-vous? Quel rêve avez-vous fait? Ne voyez-vous pas que j'ai le courage du désespoir? Et que peut-on espérer quand on ne désire rien? Ramener Max! mais il ne m'a jamais aimée, je ne l'aime plus, et ma victoire me ferait horreur. Non, n'essayez pas de me consoler, de me tromper. Je ne vois rien devant moi; je sens dans ma douleur une fixité qui m'épouvante. Que ne puis-je m'attendre à de nouveaux combats quand j'en devrais payer les émotions par un redoublement de peines! Mais mon malheur n'a pas même d'avenir; il sera demain ce qu'il est aujourd'hui; il se répétera jusqu'à la fin, et je ne prévois pour lui que les radotages et les enfances de la vieillesse, car le malheur qui a trop duré finit par perdre sa dignité; il ne se respecte plus, l'âme se flétrit; des dégoûts et des lassitudes pires que la souffrance, voilà les présens que fait le temps à la douleur. Ah! madame, ne me parlez pas d'espérance. Hélas! qu'ai-je donc sauvé de mon naufrage? Un vain débris, ma liberté que je me suis fait rendre, triste épave qui a pour ma fierté le prix d'un trésor. Quel trésor, grand Dieu! et qu'en ferai-je? De grâce, n'allez pas m'attribuer de secrets et indignes calculs. Moi, je voudrais, par une indifférence affectée, me rouvrir un accès dans le cœur d'un homme qui m'a possédée sans m'aimer! Vous m'offensez. Qu'ai-je été pour lui? Un caprice de curiosité bientôt épuisé. Eh! n'avez-vous pas compris que le pire de mes maux est l'amer chagrin de m'être donnée, que ses embrassemens ont laissé sur moi comme une souillure, et que je veux chercher à venger ma honte par l'insolence de mes mépris?

Elle me reprocha mon exaltation, s'efforça de me calmer, de me ramener à la note juste; mais je n'étais pas en état de l'écouter. Elle n'avait jamais aimé; qu'avaient été ses peines, comparées aux miennes, et pouvait-elle entrer dans mes sentimens? Cependant sur un point elle n'avait que trop raison : ma situation était difficile, et quand le cœur est dévoré, affecter l'indifférence est un rôle malaisé à soutenir longtemps; je n'eus que trop d'occasions de m'en convaincre. Dans le mouvement et le tourbillon de Paris, la difficulté eût été moindre : j'aurais mis le monde entre Max et moi; mais dans la solitude de Lestang les tête-à-tête étaient inévitables, et je ne cherchais même pas à les éviter; je n'aurais pas voulu laisser croire à Max que j'avais peur de lui ou de moi-même.

C'était bien là l'idée secrète que s'était formée son orgueil et qu'il se plaisait à nourrir. Il ne croyait pas aux femmes, il ne les prenait pas au sérieux; il leur refusait toutes ces qualités supérieures qui font la grandeur et la dignité de l'âme. Aussi avait-il passé sa jeunesse à les aimer sans les respecter; encore dis-je trop, car l'amour ne va pas sans l'illusion du respect; — il les avait désirées, parce qu'elles ne se rendent pas sans combat et qu'il les faut disputer aux autres et à elles-mêmes, mais je doute qu'il eût jamais ressenti dans ses aventures d'autres transports que l'ivresse de la victoire et du triomphe. On n'a qu'un dieu; le sien était son orgueil, implacable idole à laquelle il sacrifiait son cœur et sa vie. C'est ainsi que, toujours supérieur aux entraînemens des sens et n'estimant ses jouissances qu'au prix qu'y mettait sa superbe, il se passionnait pour la conquête d'un cœur dont les refus irritaient ses désirs; mais il se lassait bien vite de la possession, semblable à ces chasseurs qui aiment la chasse pour ses fatigues et ses hasards, et qu'on voit ardens à la poursuite d'un gibier qu'après l'avoir abattu ils daignent à peine ramasser. Les femmes en effet n'avaient à ses yeux qu'une valeur de convention : la société ayant imaginé de mettre leur honneur à haut prix, elles l'en ont crue sur parole et se laissent longtemps marchander; mais à part le mérite de cette résistance, qui procure à l'homme ses plus vives et ses plus agréables émotions, il les considérait comme des êtres subalternes, charmans animaux qui n'écoutent que leur instinct et qu'on gouverne par des gimblettes et des menaces; il leur refusait les seules vertus qu'il estimât, la parfaite sincérité, la fierté, la hauteur d'âme, le vrai courage et cette constance dans le vouloir que le temps ne lasse pas.

Dans le commencement, il avait été surpris de mon attitude. Il avait compté sur des scènes de reproche et de désespoir : il m'avait trouvée froide et hautaine; j'avais relevé le gant et accepté le défi, mais saurais-je soutenir jusqu'au bout mon nouveau caractère? Ne

serais-je pas bientôt fatiguée de mon rôle? C'est là qu'il m'attendait. Sa curiosité était excitée, il observait tous mes mouvemens, il tournait autour de moi, cherchait à surprendre ma faiblesse, déguisée sous une force d'emprunt; qu'elle vînt à se trahir par un mot, par un soupir, par une rougeur subite, par un geste incertain, et je croyais déjà entendre le cri de sa victoire. Par momens, ses yeux attachés sur moi me fascinaient, ses regards durs et pénétrans me perçaient de part en part et faisaient sentir à mon cœur le froid de l'acier, ses sourires me donnaient des frissons, sa politesse ironique faisait bouillonner mon sang; mais je redoublais d'attention sur moi-même, je commandais à mon visage, je refoulais le flot de ma colère, toujours prêt à déborder sur mes lèvres. Je n'aurais pu supporter la honte d'une défaite, non qu'il eût tenté d'en profiter, mais son orgueil eût été satisfait, et il me semblait que je ne pourrais survivre à ce triomphe.

En attendant, je lui rendais service, je travaillais à son bonheur; il ne s'ennuyait plus, ne songeait plus à chasser au lion; il avait repris intérêt à la vie, je lui donnais de l'occupation, il était au spectacle, il observait, il attendait, il avait une gageure à gagner, je m'étais chargée de fournir de l'aliment à cet éternel besoin de combats qui était sa passion dominante. Ce qui m'effrayait, c'est que je sentais mes forces diminuer, que j'étais déjà lasse, et que d'instant en instant mon masque me pesait davantage.

XII.

Un jour, après déjeuner, j'allai m'asseoir à la lisière d'un de nos bosquets de chênes. On était à la fin de juin, la chaleur était ardente; les bois et les champs dormaient; le milieu du jour amène dans la nature comme une suspension de vie : c'est vraiment le sommeil de Pan. Il n'y avait pas un souffle dans l'air; je ne voyais remuer ni une branche ni une herbe. Seules les cigales faisaient retentir leurs timbales au haut des chênes. Ce bruit m'était nouveau; la cigale, *qui n'a ni chair ni sang*, est chargée d'annoncer les brûlans étés du midi; le soleil l'a choisie pour son héraut. Monotone comme le bourdon d'une vielle, mais aigre et strident, son cri est l'âpre cri de guerre d'une lumière implacable qui consume et dévore; on croit entendre la crépitation de l'air et de la terre en feu; c'est bien la musique du soleil, mais j'y crus reconnaître aussi celle de la douleur, la plainte violente et monotone de mon cuisant chagrin.

Ce chant triste, l'éblouissement du jour, la langueur de toutes choses autour de moi me plongèrent dans un profond accablement, et je pleurai à chaudes larmes. Tout à coup Max parut au bout de

l'avenue; je serais morte de confusion s'il avait vu ou deviné mes larmes. Je me levai précipitamment et m'enfuis dans l'épaisseur du taillis. Un sentier s'offrit à moi, je le descendis en courant. Ayant traversé un endroit découvert, avant de rentrer dans le bois, je me retournai pour m'assurer que je n'étais pas suivie, et je dis à haute voix : — Fuir! toujours fuir! quand cela finira-t-il?

En ce moment, j'entendis près de moi un bruissement de feuilles, je tournai la tête et j'aperçus un inconnu que je regardai, je crois, d'un air sévère, car je lui en voulais de sa fortuite indiscrétion. Assis sur une pierre, au pied d'un arbre, il s'était levé à ma vue en faisant un geste de surprise. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans à peu près, un peu trapu, une tête de caractère d'un type méridional, de grands yeux noirs pleins de feu, le teint d'une pâleur mate, une abondante chevelure bouclée, l'air noble, ardent, exalté, un peu étrange, où la douceur se mêlait à l'austérité. Il restait immobile devant moi et comme plongé dans la stupeur. Si préoccupée que je fusse, je ne laissai pas de m'apercevoir qu'il entrait dans cette stupeur un peu d'admiration; mais ce n'était pas tout. Avait-il l'esprit dérangé? Je l'entendis s'écrier à deux reprises, d'une voix vibrante et musicale : Quelle réponse! puis, revenant à lui, il me salua respectueusement et fit mine de s'approcher de moi pour me parler; mais l'air dont je le regardais le troubla, il balbutia quelques excuses et s'éloigna d'un pas rapide, non sans retourner souvent la tête.

Bien que la chaleur fût étouffante, je poursuivis mon chemin; je voulais me mettre hors d'atteinte. Par une éclaircie, je découvris la Berre sur ma gauche; les ardeurs de juin l'avaient presque tarie; à certains endroits, on pouvait la franchir à pied sec. — L'été, pensai-je, se charge de leur assurer des communications plus faciles; mais que m'importe? Le ciel soit loué! je n'ai plus rien à perdre, plus rien à craindre.

Je poussai jusqu'à une retraite sauvage qui termine le bois de ce côté. Le terrain, se relevant brusquement, forme un tertre rocheux arrondi en cirque; des arbustes aux rameaux noueux et contournés le décorent de ces épais halliers qui sont une des grâces du midi. Au-dessus des halliers croissent des bouquets de pins d'un vert tendre. Je m'assis à l'ombre, parmi des genêts fleuris, dans l'enfoncement que laissaient entre eux des rochers. De mon réduit j'apercevais au travers des feuillages une clairière du bois, et plus bas, à l'un des coudes de la Berre, une flaque d'eau croupissante sur laquelle se penchait tristement un saule poudreux que tourmentait la soif. J'étais bien cachée; dans le silence de ces genêts et de ces rochers, je pouvais soupirer librement, et si les larmes revenaient, personne du moins ne les verrait couler.

Je m'oubliai des heures entières dans mon tranquille asile, et j'avais fini par m'assoupir légèrement quand un bruit de voix me réveilla. Au sommet du tertre passe un chemin vicinal peu fréquenté qui descend à la rivière, et que les hauts talus qui l'encaissent dérobaient à ma vue. Deux personnes montaient ce chemin; elles causaient d'une voix bruyante et animée comme dans l'échauffement d'une querelle, l'une sur un ton de basse continue, l'autre sur un ton de fausset dont les aigreurs m'étaient trop connues. On s'arrêta juste au-dessus de ma tête, et je pus entendre le dialogue suivant.

— Encore un coup, madame, que venez-vous faire ici?

— Encore un coup, monsieur, que venez-vous y faire vous-même?

— Eh bien! madame, je vous ai vue sortir, je me suis inquiété, je vous ai suivie.

— Eh bien! monsieur, je suis lasse de vos éternels espionnages, de vos poursuites, de vos obsessions et de vos fureurs d'alguazil.

— Pour venir ici, madame, vous avez dû traverser mon champ.

— Que le bon Dieu vous bénisse, vous et votre champ! Faites dresser procès-verbal.

— Convenez, madame, qu'il y a eu rendez-vous donné.

— Il en sera exactement, monsieur, ce qui vous plaira.

— Il ne vous suffit plus de recevoir votre amant chez vous, vous venez le chercher chez lui.

— Je ne sais pas si je reçois mon amant chez moi, mais je sais que vos insultes m'en donneraient l'envie.

— Oh! ne niez pas. Nous avons des preuves. Mon chien de garde que j'ai relevé mort dans mon champ...

— Tous les chiens sont mortels, monsieur. Que ne faites-vous assurer les vôtres?

— Cela finira mal, madame.

— Cela ne finira pas, monsieur.

Il se fit une pause, après quoi M. de Malombré reprit d'un ton larmoyant : — Malheureux que je suis! Qui me guérira de mon indigne faiblesse? Vous aimer encore après tant d'affronts, tant de trahisons, tant de promesses dont vous aviez amusé ma crédulité!

— Il est vrai, dit-elle, que je me suis ruinée en promesses. Quand un fâcheux devient pressant, on promet, monsieur, on promet,... mais on change d'avis. Il n'y a que Dieu et les sots qui ne changent jamais.

— Non, rien ne peut vous arrêter, ni mon désespoir...

— Je me suis toujours défiée des soupirs que vous tirez de vos talons.

— Ni votre dignité...

— La dignité! C'est une idée de vieille femme.

— Ni les droits d'une innocente jeune femme dont vous troublez le bonheur.

— Vous moquez-vous de me parler d'elle? Mais ne savez-vous pas qu'elle m'avait ravi un cœur qui m'appartenait? Ignorez-vous que je la hais, et que je donnerais volontiers dix années de ma vie pour avoir la joie de la voir pleurer?

— Ah! vous me rendrez fou, madame! s'écria M. de Malombré. Faut-il que je me mette à vos genoux?

— Ici, dans la poussière du chemin? Gardez-vous-en bien, vous auriez besoin de mon aide pour vous relever.

— Vous m'insultez, madame. Vrai Dieu! je reste ici. Arrive que pourra, je ne vous lâche plus, je m'attache à vos pas, je vous suis comme votre ombre!...

— En ce cas, c'est moi qui quitterai la place! s'écria-t-elle avec colère; mais, entendez-moi bien, je vous défends de remettre les pieds chez moi. Depuis trop longtemps vous me compromettez; vous êtes, monsieur, le fléau de ma vie. Ma dignité, dont vous vous faites l'avocat, mon devoir, tout m'interdit de vous revoir jamais.

A ces mots, elle partit. Je crois qu'il la suivit. J'entendis encore quelques mots, puis tout rentra dans le silence. — Serait-il vrai, me demandai-je, qu'il y eût un rendez-vous donné? Et je me répondis : Mais encore une fois que m'importe, et qu'ai-je affaire de l'apprendre?

Assurément il ne m'importait guère, et pourtant je demeurai plus d'une heure encore tapie dans mon coin, sans trop savoir pourquoi. Enfin je me mis à réfléchir, et la réflexion me révéla que j'étais restée pour éclaircir un doute qui m'importait si peu. J'en éprouvai quelque confusion, et je me levais pour partir quand Max parut dans la clairière. Oui, c'était bien lui. Je m'effaçai derrière le tronc d'un pin. Il venait donc au rendez-vous! Cependant une circonstance me frappa : il était accompagné d'une levrette qu'il m'avait donnée, et dont je faisais ma compagnie ordinaire. Pourquoi l'avait-il amenée? Je crus m'apercevoir qu'il l'envoyait à la découverte. La chienne partait comme un trait, le nez au vent, courait en tous sens, faisait le tour de la lisière du bois, puis, comme se trouvant en défaut, revenait auprès de Max, qui la faisait repartir. N'était-ce pas moi qu'il cherchait?

— Elle ou moi? repris-je, outrée d'indignation. Elle ou moi!... Cette question m'intéresse donc? Tout n'est donc pas mort dans ce misérable cœur? Il remue encore, il y reste une fibre vivante et sensible que le doute peut tourmenter! Quand ne l'entendrai-je plus battre? Quand sera-t-il de pierre?

Je me glissai à travers les rochers et les buissons, non sans y laisser quelques lambeaux de ma jupe, et j'atteignis la crête du tertre et le chemin qui contourne le parc.

— Il faut que je m'éloigne pour quelque temps, me disais-je. Aujourd'hui j'ai été faible, j'ai pleuré; c'est un avertissement. Demain peut-être je pleurerais encore, je me laisserais surprendre, l'œil insolent de la haine boirait mes larmes. L'événement est trop récent, mon cœur n'a pas encore eu le temps de se bronzer, le mépris n'y a pas tué la colère. Partons, partons; je ne reviendrai que rassurée contre moi-même et certaine de ne me plus démentir.

A gauche du chemin, au premier tournant, est une croix en fer au pied de laquelle un tronc couché en travers sert de siége aux passans. En portant mes yeux de ce côté, j'avisai, assis sur ce tronc, l'inconnu que j'avais rencontré dans le parc. Il tressaillit visiblement en me reconnaissant, et resta comme la première fois en contemplation devant moi. Je ne doutai plus qu'il n'eût le cerveau malade; mais, se remettant de son trouble, il se leva et vint me saluer avec l'aisance d'un homme du monde.

— Excusez-moi, madame, me dit-il, d'avoir pénétré tout à l'heure chez vous; nulle part dans ce pays, où je suis arrivé depuis peu, les propriétés ne sont closes de murs; cet usage me plaît, mais il met trop à l'aise les indiscrets et les distraits, et j'ai cédé à la tentation d'admirer vos beaux ombrages.

— Ne vous faites aucun reproche, lui répondis-je; mais me trompé-je? il me semble que vous cherchez ou que vous attendez quelqu'un. Si vous aviez besoin de quelque renseignement...

Il rougit, hésita un instant à me répondre, puis me dit d'une voix émue : — J'attends depuis bien longtemps...

Et d'un mouvement de tête faisant flotter sur ses épaules ses longs cheveux châtains : — Je n'ai pas trouvé ce que je cherchais, poursuivit-il, et ce que j'ai trouvé, Dieu m'est témoin que je ne le cherchais pas.

A ces mots, il me salua et s'éloigna.

— Ce jeune homme est singulier, me dis-je; mais un peintre en tirerait parti.

En rentrant au château, je trouvai une lettre de mon père qui m'arrivait fort à propos. Il me témoignait un vif désir de me revoir. « Arrache-toi à ton bonheur, fille ingrate, m'écrivait-il, et viens charmer par tes récits la solitude de ton vieux père. » A dîner, je prévins Max de mon départ. Il me jeta un regard scrutateur. — Combien de temps serez-vous absente? me demanda-t-il.

— Quelques semaines, je pense.

— Quelques semaines ou quelques mois?

— Je ne sais trop, répondis-je sèchement.

— Je vous souhaite un heureux voyage, madame, me dit-il, et puissiez-vous découvrir que le Jura ne vaut pas le Ventour!

Quand le cœur est blessé, on a beau se tourner et se retourner dans sa vie, nulle position n'est bonne, car le mal est partout; en s'agitant, on agite son chagrin, on s'aperçoit qu'on ne le connaissait pas tout entier, et à la souffrance se joint une inquiétude qui l'aigrit. J'espérais reprendre à Louveau un peu de calme, un peu de force; j'étais loin de compte. La joie que témoigna mon père en me revoyant me fit mal, et j'eus peine à répondre à toutes les questions dont il m'accabla; quels efforts d'imagination je dus m'imposer! Mais il n'était pas seul à m'interroger; dans ces lieux pleins de souvenirs, tout me parlait, tout jusqu'aux routes et jusqu'aux cailloux des chemins. Mille circonstances effacées de ma mémoire s'y retraçaient soudain pour m'affliger; elles se dessinaient comme une broderie lumineuse sur le fond sombre du présent. Au prix de ce qui avait suivi, me répétais-je sans cesse, quelles délices pures et sans mélange que mes tristesses passées!

Je ne puis vous peindre l'émotion que je ressentis en rentrant dans ma chambre de jeune fille. Je m'arrêtai un instant sur le seuil; puis j'entr'ouvris les volets, la lumière entra à flots. Rien n'avait été changé de place, je retrouvais chaque chose, chaque meuble tel que l'avais laissé; mais quel silence! celui que commande le respect du malheur. Et quel étonnement aussi! Comment m'eût-on reconnue? Dans un coin, j'aperçus une feuille de papier gris. Je savais ce que renfermait ce papier : une fleur séchée, un lis. Vous vous rappelez où et par quelle main il avait été cueilli. Le temps n'avait donc pas marché dans cette chambre; il ne s'y était rien passé! Le lit aussi était demeuré le même : des rideaux blancs, une courte-pointe piquée, une taie d'oreiller en mousseline. O mes sommeils d'autrefois! Et au jour pouvoir s'éveiller sans se dire : Non, ce n'est point un rêve; certaine nuit je l'attendis jusqu'au matin, et quand il parut, ce que je lus dans ses yeux me fit tomber comme morte à ses pieds!... Je n'osais m'approcher de ce lit; je le regardai longtemps; enfin je cachai en pleurant mon visage dans l'oreiller, et une prière folle sortit de mon cœur. Je soupirais après l'impossible, je redemandais une chose perdue, et une voix inexorable me répondait : Jamais, non, jamais!

J'étais depuis un mois à Louveau, et je commençais à me sentir incapable de tromper plus longtemps mon père, quand je reçus de Max le billet suivant :

« J'attends des hôtes, et je vous avoue que je serais embarrassé si je devais être seul à les recevoir. Ne viendrez-vous pas remplir

vos devoirs de maîtresse de maison? Il me semble que cela rentre dans le programme dont nous étions convenus. Si vous ne venez pas, je n'aurai garde de me plaindre; mais je ne saurai que penser, car je suis naïf, et je crois à la lettre ce qu'on me dit. »

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette lecture. — Il regrette son jouet, me dis-je; l'expérience qu'il avait commencée était pour le moment le grand intérêt de sa vie, et j'ai trompé sa curiosité en m'en allant; il a bien sujet de m'en vouloir... — Je me représentais un papillon qu'un enfant a pris et qui par miracle s'envolerait avec l'épingle dont il l'a percé. L'enfant le traite d'ingrat : — Reviens donc, je n'avais pas encore tout vu; cruel! je ne sais pas encore comment tu meurs!...

Je répondis aussitôt : « Vous avez raison de croire que je reviendrai. Je sais ce que j'ai promis, et je serai exacte à tenir ma parole. Comptez sur moi comme je compte sur vous. »

Mon père n'essaya pas de me retenir. Il s'était avisé depuis quelques jours que je manquais d'appétit et que j'avais un certain air rêveur dont s'alarmait, disait-il, sa clairvoyance. Il se plaignait que mon corps seul fût à Louveau; mon cœur était reparti pour Lestang, et il citait là-dessus ses poètes : « l'amour est un oiseau doux et cruel, on ne lui peut résister... Andromède, je vous suis maintenant odieux, tandis que toutes vos pensées sont pour le bel Athis. » Je partis deux jours après avoir écrit au bel Athis. Le dernier soir, pour mettre le temps à profit, mon père me traduisit, je crois, plusieurs centaines de vers grecs. J'eus bien des distractions pendant cette lecture; son secrétaire, qui est homme d'esprit, lui poussait le coude en disant : — Monsieur, vous y perdez votre grec; on ne vous écoute pas.

Cependant un mot me réveilla : « je porterai mon glaive caché sous une branche de myrte. » Qui a dit cela? Peut-être le savez-vous. Ce mot me resta dans l'oreille et dans le cœur; le lendemain, le long de la route, je répétais machinalement : « Je porterai mon glaive caché sous une branche de myrte. » Et je souriais tristement en regardant mes pauvres mains nues et sans défense.

XIII.

Max me remercia sans empressement, mais non sans grâce, d'avoir répondu à son appel. Il attendait en effet des hôtes qui ne tardèrent pas d'arriver; il avait si bien pris ses mesures que, pendant plus de deux mois, la maison ne désemplit pas. Ce fut un va-et-vient continuel de visiteurs, les uns séjournant, les autres ne faisant que passer, tous gens qu'il fallait loger, nourrir et amuser.

Vous jugez bien que pendant tout ce temps je ne fus pas sans occupation; mille petites et grandes affaires demandèrent mes soins : j'eus bien des arrangemens à combiner, je dus songer à bien des détails. Des logemens à préparer, de grands dîners, des courses à cheval, des parties champêtres, des concerts improvisés, des charades, un théâtre de société, — à quoi ne fallait-il pas penser! Dès le premier jour, Max s'était reposé sur moi du soin de tout régler; il me regardait faire, et, sans me flatter, je crois que ma présence d'esprit, la liberté et la vivacité de mon coup d'œil, mon infatigable attention, dépassèrent son attente. Je n'étais plus la femme dont il avait vu à Paris les débuts embarrassés, car tandis qu'alors, tout entière à mes rêves, je ne m'étais prêtée au monde qu'à regret, maintenant je me donnais à lui volontiers, lui sachant gré de m'étourdir et de me dissiper. Je vous ai dit, je crois, que pour aimer le monde il faut y avoir affaire; je n'étais occupée que de m'éviter moi-même; c'est à quoi il me servait.

Vous ferai-je le détail de ma vie pendant ces deux mois? Non, car ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je vous dirai seulement, si vous le voulez, que je jouai une comédie d'insouciance et de gaîté qui peut-être n'en imposa pas à tout le monde, que chaque soir j'étais brisée, que chaque matin les forces me revenaient, et que je bénissais cette belle invention des indifférens qui fait passer le temps et qu'au besoin on peut mettre comme un écran entre son cœur et soi. Je vous dirai aussi que, parmi ces indifférens, plusieurs se lassèrent de leur métier d'écran, qu'ils s'essayèrent à autre chose, qu'ils entrèrent discrètement en campagne, que plus d'une fois des curiosités téméraires rôdèrent à pas de loup autour de moi, que je pus lire dans plus d'un regard une question plus humble que respectueuse, et que je répondis toujours avec hauteur.

Je vous dirai encore (on dit toujours plus qu'on ne veut) qu'un peintre célèbre dont je vous ai parlé passa quinze jours à Lestang, qu'il me supplia de poser, que j'y consentis, qu'il fit un chef-d'œuvre, que le dernier jour, dans un moment où nous étions seuls, il changea tout à coup de visage, prit un air sombre, soupira, hasarda les premiers mots d'une déclaration, et me demanda d'une voix étouffée une rose que je portais dans mes cheveux, que cette petite scène ne m'émut point, que je pris la rose, qu'en la prenant je la secouai, qu'elle s'effeuilla, et que, présentant la tige dépouillée à ce beau ténébreux, je lui dis : — Voilà tout ce que je peux donner. — Trois heures plus tard, il était en route pour Paris.

Vous dirai-je enfin que plus d'une fois la nuit, tourmentée d'insomnie, j'eus avec moi-même des entretiens singuliers? Je me demandais : Le pourrais-je, si je le voulais? et je me répondais : Je

ne peux pas le vouloir. Dans ces momens, j'avais la mesure exacte de ce qui m'était possible, je voyais mon âme à nu; je sentais que j'étais également incapable de tout entraînement irréfléchi et des calculs de la coquetterie, que mon imagination avait une invincible répugnance pour les aventures communes, que, dussé-je m'aider, je ne m'enflammerais jamais pour un caprice, que jamais non plus je ne m'abuserais sur l'état de mes sentimens jusqu'à prendre pour de la passion une complaisance passagère de mon cœur. — Mon âme, me disais-je, est tout d'une pièce; elle ne peut se prêter à aucun partage; il faut qu'elle se donne ou se refuse tout entière : elle n'a le choix qu'entre le trop-plein des affections violentes ou le vide de l'indifférence. C'est que je suis à la fois raisonnable et passionnée, trop raisonnable pour m'aveugler sur rien, trop passionnée pour me contenter de peu.

Et je me disais encore : Que ces hommes à la mode sont peu de chose! Que leur répertoire est court! Comme on les sait vite par cœur! Le plus souvent leur fatuité est à fleur de peau, ou, si elle cherche à se cacher, comme elle se trahit gauchement! Tout leur esprit ne leur sert qu'à mettre en œuvre leur sottise. Tous taillés sur le même patron, il n'est rien en eux qui soit à eux; leurs travers mêmes ne sont pas de leur façon; on dirait qu'ils ont des faiseurs attitrés chez qui ils se fournissent de vices comme ils commandent leurs bottes et leurs habits. Et il en est de leurs idées comme de leurs sentimens, elles sont toutes de fabrique. Ne cherchant rien, ils n'ont pas même le mérite de se tromper, et ces petites âmes sont au-dessous de l'erreur. Ce qui est fâcheux, c'est qu'ils gâtent tout ce qui les approche. Cet artiste de l'autre jour est un homme de cœur et de grand esprit, j'avais de l'amitié pour lui; mais je ne sais quelle mouche le piquant, il a voulu, lui aussi, jouer le rôle d'un homme à prétentions; il lui en a mal pris : je crois qu'en lui répondant j'avais aux lèvres un sourire qu'il n'oubliera pas. Que Max est supérieur à tous ces gens-là! Il les domine tous de la tête. Ses regards, ses attitudes, tout marque une âme et une volonté; tel qu'il est, son caractère est à lui; il l'a fondu dans le creuset de sa vie; il avait lui-même fait son moule, et il a jeté la statue en bronze. Pauvres marionnettes que les autres! Comme il serait aisé d'en tirer les fils! Il est d'une autre race, lui; il y a sous ses vices une nature. Aussi l'ai-je aimé, follement aimé, et maintenant je suis condamnée à le haïr; mais que lui importe ma haine? Que puis-je oser? Et quand j'oserais, qu'a-t-il à craindre? Où frapper pour qu'il sente le coup?

Et là-dessus je recommençais à sonder, à interroger mon cœur, à calculer ses chances, à me représenter tous les hasards possibles

et la figure que j'y ferais, et j'en revenais toujours à cette conclusion, qu'on est ce qu'on est, qu'on dépend de son caractère, et que la plus dure des servitudes est de se sentir l'esclave de sa liberté. Plus d'une fois l'aube me surprit raisonnant encore avec moi-même et me débattant contre l'évidence.

Mais je vous entends : « Et votre conscience, me criez-vous, et la religion! n'avaient-elles pas un mot à dire dans ces débats? » Non, mon père, elles ne disaient rien. Il me semblait que tout devoir est un contrat et que la trahison m'avait affranchie. La conscience, la religion! elles ont parfois d'effrayans silences qui m'étonnent autant que vous.

Vers la fin de septembre, la vieille duchesse de C..., qui revenait des eaux et se rendait dans sa terre de Provence, vint nous voir en passant, et cette visite donna lieu à un incident qu'il faut que je vous rapporte. Vous savez qu'à Paris je m'étais donné quelque peine pour m'insinuer dans ses bonnes grâces et pour la mettre dans mes intérêts. Mon brusque départ m'avait mal notée dans son esprit : elle y avait vu, selon son expression, une escapade de pensionnaire, et j'imagine qu'elle passa par Lestang à la seule fin de décocher quelques épigrammes aux *deux pigeons fuyards*, du moins elle ne s'y épargna pas; mais je résolus de la regagner, car c'est après avoir perdu le bonheur qu'on commence à tenir au succès. Je réussis si bien que dans un moment d'effusion elle me déclara qu'elle me trouvait singulière, mais charmante, et il y parut bien, puisqu'au lieu de ne faire que toucher barres, elle s'arrêta toute une semaine à Lestang.

Un jour, s'étant échappée pour faire toute seule le tour du parc, car elle est ingambe, elle nous dit en revenant : — Il serait bon de faire murer ce parc; c'est un lieu de rendez-vous, et en battant vos buissons on fait lever un étrange gibier. — Puis elle nous conta qu'arrivée à peu de distance du bois de pins, elle avait entendu du bruit derrière un hallier.

— Je suis peureuse, dit-elle : je tressaillis, je regardai et je ne sus d'abord si ce que je voyais était un sanglier, un serpent à sonnettes ou un brigand; mais je nettoyai mon lorgnon, et j'aperçus très distinctement une jeune femme qui s'enfuyait devant moi; au dernier détour du sentier, elle se retourna, me regarda, repartit et disparut.

— Était-elle jolie, madame? demanda Max.

— Cela va sans dire, répondit-elle; mais ne vous montez pas l'imagination, mon cher marquis. Je l'ai bien lorgnée, et je n'ai vu qu'un minois chiffonné, une toilette de carême-prenant, l'air évaporé et un peu somnambule d'une chambrière qui a lu *Atala* et qui attend Chactas.

Le portrait, quoique peu flatté, était parlant; je sentis que Max me regardait, et j'évitai son regard.

— Mais ce n'est pas tout, reprit la duchesse. Je prends sur la droite, j'avise un nouveau buisson; grand bruit de feuilles; un second lièvre part à dix pas de moi.

— C'était Chactas? demanda Max.

— Chactas ou non, dit-elle, je n'ai vu cette fois qu'un dos, de grandes boucles de cheveux châtains et un chapeau pointu de brigand d'opéra. Et là-dessus je suis revenue en hâte sur mes pas, car chacun de vos buissons me faisait l'effet d'une boîte à surprises, et je n'aime pas les émotions.

— Le fait est, répondit Max, qu'on entre ici comme dans un moulin; je suis bien tenté de faire une clôture, mais cela serait contraire aux usages du pays.

Le lendemain matin, M^me^ de C... me prit à part et me dit d'un air de mystère : — Je crains d'avoir été indiscrète hier au soir et qu'il n'y ait anguille sous roche,

— Que voulez-vous dire, madame?

— La lune m'empêche de dormir; aussi veillai-je fort tard cette nuit. Comme j'allais me coucher, je crus entendre des pas près de la maison; je m'approchai de la fenêtre, et j'aperçus à travers la persienne une ombre humaine qui se dessinait sur le gravier d'une allée. En ce moment, les chiens aboyèrent, et l'ombre s'évanouit. Cette ombre, ma chère, a un défaut grave pour un fantôme dont le premier devoir est la discrétion; elle agit fort à l'étourdie, car dans sa fuite précipitée elle a laissé tomber quelque chose qu'auraient pu ramasser d'autres mains que les miennes... Tenez, voyez; tout à l'heure au pied d'un rosier j'ai trouvé le carnet que voici. Les grands cheveux bouclés, le chapeau calabrais, le carnet... Vraiment je crains que le rôdeur d'hier soir et celui de cette nuit ne soient de la même couvée.

J'ouvris le carnet qu'elle me présentait. Le premier feuillet était écrit en italien; au bas, je lus ces mots en français : « Arsène, fuyez les hommes, et vous serez sauvé. »

— Oh bien! dis-je, votre rôdeur n'est pas un homme compromettant. Almaviva a brisé sa mandoline et se dispose à prendre le froc.

— A moins qu'il ne l'ait jeté aux orties. D'ailleurs ne vous pressez pas trop. « Arsène, fuyez les hommes! » Des femmes, pas un mot. Et puis tournez, je vous prie, quelques feuillets; ce que vous allez voir vous surprendra.

Je tournai les feuillets, et j'avisai une suite de six croquis qui étaient comme les épreuves successives du même portrait. On avait cherché en tâtonnant une ressemblance, et on avait fini par la trou-

ver, car dans le dernier croquis je ne pus m'empêcher de me reconnaître.

Mme de C... m'étudiait avec attention; mon étonnement, qui n'était pas joué, dissipa ses soupçons.

— Je me rappelle, lui dis-je, avoir rencontré un jour près d'ici un homme qui avait à peu près les cheveux et le chapeau que vous dites. Vous verrez que c'est quelque peintre chevelu qui fait des études de tête pour un tableau de dévotion.

— En ce cas, dit-elle, il s'entend à choisir ses modèles, et je lui en fais mon compliment, bien qu'au dire de Mme de Ferjeux, qui n'a pas tort, vous ressembliez plutôt à une Junon antique qu'à une madone; mais, croyez-moi, brûlez ce carnet : j'imagine que Max est jaloux comme un tigre.

— Autant que cela? lui demandai-je.

— Votre bel époux m'a toujours fait un peu peur, reprit-elle. C'est un de ces caractères extrêmes qui ne gardent ni loi ni mesure ; violens dans le bien comme dans le mal, quoi qu'ils fassent, ils dépassent toujours ce qu'on attendait.

— Savez-vous que vous m'effrayez? lui dis-je en souriant.

— Riez, riez, dit-elle. Vous êtes une femme étonnante; vous avez apprivoisé le monstre. Ce que j'ai vu hier m'a fort surprise. Il faut vous dire qu'hier soir vous étiez ravissante avec votre fleurette sur l'oreille; peut-être n'en savez-vous rien, je vous crois capable de tout. Le petit vicomte, qui a de l'esprit, vous avait mise en verve; pour la première fois, je vous ai entendue dire des folies, et la galerie émerveillée vous contemplait bouche béante. Max se tenait à l'écart; debout dans l'embrasure d'une fenêtre et les bras croisés sur la poitrine, il vous regardait avec une fixité qui me parut bien étrange après un an de mariage. Dès qu'il s'aperçut que je l'observais, il détourna la tête et reprit cet air d'insouciance ironique qui lui est familier; mais il n'échappa pas à mes lazzis... Brûlez ce carnet, ma belle enfant, brûlez-le, défiez-vous d'Arsène, et Dieu maintienne en paix le colombier!

Je pris le carnet, mais je ne le brûlai pas; ce n'est point qu'il eût du prix à mes yeux, toujours est-il que je ne le brûlai pas.

Vers le milieu d'octobre, nos derniers hôtes partirent. La maison se désemplit tout à coup, et le silence y rentra, envahit tout, les corridors, les escaliers, les appartemens, un silence morne qui faisait le vide autour de moi et permettait à mon cœur de s'entendre parler. Plus de barrière entre Max et moi! Nos deux âmes se retrouvèrent en présence et comme en champ clos; elles allaient de nouveau se regarder de près et se toucher. D'avance j'avais redouté ce moment; je sentais qu'il serait critique pour moi, et Max ne l'ignorait pas.

A une portée de fusil du château, dans un champ en friche attenant à la terrasse, s'élève une vieille tour ronde à deux étages qui tombe en ruine. Une après-midi, étant allée me promener au penchant d'une de nos collines, je fus surprise au retour par une ondée subite; j'étais à deux pas de la tour, je m'y réfugiai. L'intérieur est encombré de gravois et des débris d'un plancher qui s'est récemment écroulé; un étroit escalier en pierre, attaché aux flancs de l'épaisse muraille, grimpe en spirale jusqu'à la plate-forme à demi effondrée. La pluie cessa presque aussitôt; au lieu de partir, bien que je sois sujette au vertige, j'eus la tentation de m'aventurer sur ce périlleux escalier. Je devais avoir dans ma vie de bien autres difficultés à surmonter que celle de grimper au sommet d'une vieille tour; peut-être à mon insu éprouvais-je le besoin de m'aguerrir avec les dangers.

Je me mis en marche et j'atteignis la plate-forme sans avoir ressenti la moindre inquiétude. Un vent impétueux me fouettait le visage; debout derrière un créneau, je regardais courir d'épaisses et sombres nuées qui s'enfuyaient avec une rapidité folle vers le nord; au midi, le ciel, d'un bleu pâle, se dégradait par des teintes fondues jusqu'au vert de l'algue marine. Je contemplais depuis quelque temps ce contraste et cette lutte de l'ombre et de la lumière, quand je vis venir Max, qui m'avait aperçue et se dirigeait à grands pas vers l'entrée de la tour. L'idée d'avoir un tête-à-tête avec lui sur cette plate-forme, dans cette solitude, entre ciel et terre, m'épouvanta. Je m'empressai de redescendre; mais l'émotion gênait et ralentissait mes mouvemens. Max eut le temps de pénétrer dans la tour et de gravir en courant l'escalier jusqu'à la hauteur du premier étage. Ce fut là que nous nous rencontrâmes.

Il s'appuya au mur et me regarda en souriant. — Nous voilà, me dit-il, comme les deux chèvres de La Fontaine : qui de nous deux cédera le pas à l'autre?

Et il ajouta aussitôt d'une voix presque caressante : — J'ai quelque chose à vous dire; nous serions bien là-haut pour causer.

— Nous serons mieux partout ailleurs, repartis-je d'un ton bref; on ne cause pas d'affaires dans une tour en ruine.

Il insista; mais, sans lui répondre, je fis mine de me remettre en marche. Il me jeta un regard de reproche et fronça le sourcil. A sa droite, de niveau avec le degré sur lequel il s'était arrêté, s'allongeait dans l'espace une solive scellée dans la muraille et rompue vers le milieu, seule pièce de charpente qui fût restée en place lors de l'écroulement du plancher. Pour me laisser le champ libre, Max, au lieu de redescendre, s'élança sur cet ais vermoulu, qui craqua et plia sous lui. Je fus prise d'un frisson; je retins un cri et franchis précipitamment quelques marches en détournant les yeux.

Au même instant, j'entendis un second craquement plus fort que le premier. La solive s'était détachée et tomba avec fracas sur les poutres qui jonchaient le sol; mais j'entendis aussi la voix de Max, qui, descendant derrière moi, me cria : — Prenez garde, Isabelle, serrez de près la muraille, l'escalier est fort étroit.

Je me hâtai de sortir de la tour et de reprendre le chemin du château. Au bout d'un instant, Max me rejoignit et marcha à mes côtés. Je ne le regardai pas; je ne trouvais pas un mot à lui dire; j'avais la gorge serrée et j'éprouvais un tremblement nerveux dont il me fit la grâce de ne pas s'apercevoir. Je m'en voulais de la violence de l'émotion que j'avais ressentie, et j'étais indignée contre l'homme qui, ne me comptant pour rien, cherchait cependant à m'étonner, à me troubler, et qui, ne m'aimant pas, se plaisait en quelque sorte à se sentir vivre en moi. Entre ses mains, mon cœur était un instrument docile sur lequel il jouait à sa guise tous les airs que lui suggérait son caprice. Pour la seconde fois, en s'exposant follement, il venait de me prouver qu'il osait tout. Je me disais que, pour être admirable, il faut que le mépris de la mort soit une vertu. Il y avait dans l'âme de Max des profondeurs plus effrayantes que le vide sur lequel je l'avais vu suspendu, et c'est sur cet abîme que flottait ma vie. Comme nous arrivions à la porte du château, son valet de chambre vint l'avertir qu'un de ses fermiers demandait à le voir, et il me quitta sans que nous eussions échangé une parole ni un regard.

Quelques heures plus tard, j'étais seule au salon, assise près d'une lampe et occupée d'un grand travail de broderie que je venais d'entreprendre; j'espérais que le canevas dont je remplissais le fond serait tour à tour un désennui pour mes heures de solitude et un tiers qui romprait en quelque façon des tête-à-tête dont j'avais peur. Une femme qui brode a le droit d'être distraite, de ne pas répondre; elle choisit ses laines, elle compte ses points.

Du reste, je croyais rester seule ce soir-là; pendant le dîner, Max avait été presque muet, et en sortant de table il s'était enfermé chez lui. Je me sentais comme perdue dans ce grand salon où depuis quelques jours tout bruit et tout mouvement avaient cessé. Je crois que toute la maison dormait; il y régnait un profond silence qu'interrompait seul le tic-tac de la pendule. Qu'il est triste, le pas des heures! Je me prenais à regretter les indifférens qui étaient partis, j'aurais voulu les entendre encore marcher et parler autour de moi; des questions oiseuses, de fades sourires, des sautillemens de perruches, des propos en l'air, des caquets, je sentais le prix de tout cela; jamais je n'avais mieux compris combien l'inutile est nécessaire dans ce monde, et que ce qui ne peut ni occuper ni consoler notre vie nous rend encore service en la remplissant, car rien n'égale le

tourment d'un tête-à-tête entre un cœur vide et le vide du temps.

Cela me donnait à rêver, et je laissais reposer mon aiguille quand j'entendis marcher dans le vestibule. Je me remis vivement au travail; la porte s'ouvrit, Max entra. Sur-le-champ je devinai qu'il avait un projet, car depuis longtemps son visage n'avait plus de secrets pour moi. D'un air déterminé et de belle humeur, il approcha un fauteuil de ma table à ouvrage, s'assit, et, tirant de son portefeuille deux papiers : — Tantôt vous n'avez pas voulu m'entendre, me dit-il, et il est certain que j'avais mal choisi le moment et l'endroit. Serai-je plus heureux ce soir? Vous êtes une femme d'excellent conseil, et je viens de recevoir deux lettres auxquelles je ne veux pas répondre sans vous avoir consultée.

Je lui marquai par un signe de tête combien j'étais flattée de sa confiance, et il me présenta un papier que je parcourus rapidement. Son avoué lui mandait de Nîmes qu'il n'y aurait pas de procès, que les héritiers naturels s'étaient désistés et que la succession était ouverte.

— Je ne sais si je dois vous féliciter, lui dis-je, car je crois me souvenir que vous vous promettiez d'agréables émotions de ce procès qui n'aura pas lieu.

— C'est de l'histoire ancienne, mes idées ont bien changé, je suis devenu très pacifique, et je ne demande qu'à vivre en bonne harmonie avec tout le monde.

— C'est bien pensé et facile à faire; j'imagine qu'il ne tiendra qu'à vous.

— Ah! il faut toujours craindre les rechutes; mais avec votre aide...

— Assurément ce ne sont pas mes affaires, et je ne me sens aucun talent pour la direction des consciences.

— Qui sait? répliqua-t-il, vous dirigez si bien la vôtre! Mais à propos nous étions convenus, il vous en souvient, d'employer tous les fonds de cette succession, qui nous a donné tant de tracas, à la fondation d'un hospice.

— C'était bien votre projet, lui dis-je.

— Et le vôtre aussi, reprit-il avec un peu d'impatience. Donnez-moi, je vous prie, vos instructions, j'aurai soin de m'y conformer.

Et il me fit à ce sujet force questions auxquelles je répondis de mon mieux, c'est-à-dire le plus brièvement que je pus.

— Puis, me présentant le second papier : — Lisez encore ceci, me dit-il, je tiens beaucoup à en avoir votre avis.

Je crus que c'était encore une lettre d'affaires, mais je vis des pattes de mouches qui n'étaient point sorties de la plume d'un avoué; quelle ne fut pas ma surprise en apercevant au bas le nom d'Emmeline! Ma main trembla, j'eus un frémissement de colère.

— Que vous êtes étourdi, monsieur! lui dis-je en m'efforçant de me contenir, missives d'avoué et poulets galans, tout se mêle dans vos poches. Ces confusions-là sont aussi dangereuses que des quiproquos d'apothicaire. Qu'en penseraient vos maîtresses?

— Il n'y a point là de méprise, me répondit-il avec une assurance qui me confondit. Je vous demande en grâce de lire cette lettre, car je ne sais qu'y répondre. Tout à l'heure j'irai chercher de l'encre, une plume, je m'assiérai à cette petite table que voici, et j'écrirai mot pour mot la réponse que vous voudrez bien me dicter.

L'audace de cette requête me révolta; je refusai. Il insista; ma fierté, se ravisant, me conseilla de céder; il ne me convenait pas d'avoir l'air de rien craindre.

— Vos fantaisies sont étranges, dis-je, et ma complaisance ne l'est pas moins; mais j'imagine que vous voulez compléter mon éducation et former mon style par l'étude des bons modèles. Fort bien, j'y consens.

Je pris le billet et le lus à haute voix. Dès les premiers mots, je ne m'étonnai plus qu'il tînt à me le faire lire; ce billet était ainsi conçu :

« Je ne me lasserai pas de vous le demander : est-il vrai qu'un soir, il y a aujourd'hui six mois, je m'étais endormie de lassitude dans un fauteuil, que je me suis réveillée en sursaut, qu'à la faveur d'un rayon de lune je vous ai aperçu debout et immobile devant moi, que vous m'avez regardée un instant en silence, et que vous avez disparu comme une ombre? De ce moment je ne vous ai pas revu, et mon cœur en est, vous le pensez bien, tout consolé; mais je voudrais savoir ce qui s'est passé, ce que vous vouliez, ce que vous espériez, et je n'ai cherché à vous rencontrer que dans le désir de m'en informer. Un mot de réponse, et vous en aurez fini avec moi. Je vous le demande pour la vingtième fois : avez-vous eu l'audace de pénétrer de nuit chez moi? ai-je rêvé? suis-je une hallucinée? La curiosité me dévore, et j'en deviendrai folle. »

En lisant, je n'avais pu me défendre d'un violent transport de joie; mais j'en sentis bien vite la folie. Durant six mois, pensai-je, il m'a laissé croire... Que suis-je donc à ses yeux?

Je rendis le billet à Max sans mot dire, et je me remis à broder. Il me regarda un instant en silence. — Eh bien! madame, dit-il, venez donc à mon aide. Dois-je répondre? Et que répondrai-je?

— Ah! monsieur, lui dis-je, partez à l'instant, courez chez cette pauvre femme qui me fait pitié; une réponse ne suffit pas, vous lui devez des consolations.

— Mais vous l'avez vu, reprit-il, elle est toute consolée, et si j'en crois mon valet de chambre qui sait les nouvelles, avant peu de jours M. de Malombré sera le plus heureux des hommes.

— J'en suis charmée, repartis-je, je lui veux du bien; mais que vous coûte-t-il donc de donner l'éclaircissement qu'on vous demande?

— Vous en parlez à votre aise, dit-il; le cas est embarrassant, et moi-même j'aurais besoin d'être éclairci. Il me semble bien qu'une nuit qu'il faisait grand vent je fus pris d'un accès de folie, que je sortis en courant, que je traversai une rivière je ne sais comment, que je me débarrassai d'un chien qui me barrait le passage, que j'escaladai un balcon, que je me trouvai dans une chambre où une femme dormait. Elle s'éveilla; un rayon de lune donnait sur son visage; je la regardai, je n'avais qu'à étendre le bras pour prendre sa main, mon bras demeura pendant. Il me semblait qu'entre cette femme et moi il y avait un fossé, une barrière, que sais-je? un fil peut-être, rien qu'un fil, mais un de ces fils qui ne rompent pas. Je la regardai, vous dis-je, et je partis. Je revins lentement; je restai longtemps assis sur une pierre, au bord de l'eau. Je me demandais : Si j'étais tenté de retourner sur mes pas, le pourrais-je? Je me répondais : Non, et j'écoutais le vent.

— Le cas est vraiment bizarre, lui dis-je; mais à supposer que cela m'intéressât, je voudrais en savoir davantage. Un fossé, une barrière... comparaison n'est pas raison. Peut-on savoir ce que signifient au fond tous ces grands mots?

— Il ne faut pas être trop rigoureux pour les actions humaines, répondit-il en souriant; si j'étais législateur, j'interdirais la recherche des motifs comme celle de la paternité. Mon Dieu! il est déjà fort beau de bien faire sans savoir pourquoi; mais si l'on vous disait que ce qui vint se placer entre cette femme et moi, ce fut l'ombre d'une autre femme, et que la comparaison qui s'établit dans mon esprit fut cause que je partis sans retourner la tête, ne conviendriez-vous pas que comparaison est quelquefois raison?

— Je pourrais vous dire qu'il en est d'odieuses, lui repartis-je; mais vos ombres sont pour moi une énigme comme vos barrières, et je me soucie des unes autant que des autres.

Un peloton de laine que je tirai de ma corbeille s'échappa de ma main et roula sur le tapis. Max se baissa vivement pour le ramasser; il me le présenta à genoux, et après que je l'eus pris, il ne se releva point. Il était là à mes pieds, me regardant fixement; je ne l'avais jamais vu si séduisant. Ses yeux brillaient d'un feu sombre, et je voyais errer sur ses lèvres un sourire de sphinx, à la fois doux et terrible.

Nous nous regardâmes un instant les yeux dans les yeux; puis il m'échappa un rire amer, et je lui dis : — Savez-vous à quoi je pense? Si vous aviez un couteau à la main, je vous prendrais pour un sacrificateur en fonctions. Mes genoux sont l'autel, vous vous

apprêtez à immoler solennellement la victime. Hélas! cette victime n'est qu'un sot et pauvre caprice qui depuis longtemps est mort de sa belle mort. Trompe-t-on ainsi le ciel, et quelle divinité serait assez indulgente pour s'accommoder d'une si méchante offrande?... Allons, relevez-vous; cette comédie n'a que trop duré.

Et cela dit, je me remis à broder.

Je pensais l'avoir mis en colère; il n'y parut pas. Se relevant : — Pourquoi broder avec tant d'acharnement? me dit-il. A la lumière de la lampe, on ne peut distinguer un vert-pomme d'un vert-bouteille; je suis sûr que vous vous y trompez et que demain vous devrez défaire votre ouvrage.

Et comme je ne répondais pas : — Vous avez tort, poursuivit-il; vous avez pris un parti et juré de n'en pas démordre. Ce n'est pas de la sagesse, ni de la fermeté, c'est de l'entêtement. Quand tout change sans cesse autour de vous, pourquoi vous piquer de ne pas changer? Et qu'est-ce que cette hauteur intraitable qui croirait s'abaisser en pardonnant? Vous parliez tout à l'heure de prêtres et de divinités. Moi, j'imagine que Dieu voulut que le pardon eût un asile et un sanctuaire dans ce monde, et qu'à cette fin il créa le cœur de la femme; mais ce n'est pas à votre cœur que je m'adresse, c'est à votre raison. Qu'est-ce que la vie? Un perpétuel compromis. Nous commençons toujours par trop demander; on nous marchande; bien fou qui par orgueil s'en tient à son premier mot! Oui, débattre et rabattre, voilà la vie! Eh! je vous prie, n'avez-vous pas observé cent fois que l'extrême justice est toujours injuste, et qu'user de tout son droit, c'est abuser? Bon Dieu! les choses sont ainsi faites que tout sentiment vif est nécessairement outré : nos vieilles colères nous étonnent, on ne se comprend plus, et pourtant on était sincère en se fâchant; mais nos colères sont de toutes nos illusions les plus trompeuses; la passion exagère tout, la raison vient ensuite à pas comptés et souffle sur le fantôme... Ah! madame, ne nous piquons pas de conséquence, ne craignons pas de nous démentir; puisque le monde change, changeons aussi. Les idées, les sentimens, tout se renouvelle comme les eaux d'un fleuve, et l'homme que nous punissons aujourd'hui n'est plus celui qui avait failli hier. Quant à moi, si j'étais juge, je voudrais que la condamnation suivît la faute dans les vingt-quatre heures; quinze jours plus tard, je craindrais de n'avoir devant ma barre qu'un crime et plus de criminel...

Et d'ailleurs n'y a-t-il pas crimes et crimes? Doit-on poursuivre à la dernière rigueur une faute qui ne fut qu'une sottise ou une folie passagère, une faute qui, à vrai dire, n'a pas été commise, parce qu'au dernier moment, averti par une ombre, atteint d'un remords subit, le coupable recula devant son action et dut s'avouer à lui-même qu'il avait trop présumé de son audace? Quel gage

pour l'avenir qu'un tel aveu de faiblesse! Comme ce pauvre homme a expié sa forfanterie! Il se croyait libre, il s'est senti lié; il se flattait de ne relever que de son caprice et de sa volonté, son caprice s'est évanoui, sa volonté s'est brisée comme un fer mal trempé, et, tout ému de cette trahison, il a découvert que son cœur ne lui appartenait plus et que son servage lui était cher. Ah! madame, les femmes sont si fines! Elles ne se trompent pas sur ces choses-là, elles lisent dans nos plus secrètes pensées, il n'est pas besoin que nous leur apprenions nos défaites et leurs victoires; leur sagacité devance toujours nos aveux, et quand elles sont bonnes et sages, elles se disent qu'il est des absolutions qui lient et que se confier à propos est la moitié de l'art de régner...

Pendant qu'il parlait, je me ressouvenais de ces mots qu'une nuit j'avais lus et relus : *Aventure vieille comme le monde, mais qui me semblera peut-être nouvelle.* A chacun son tour; ce soir, c'était à moi de fournir à son ennui cette aventure. Je me souvenais aussi de cet autre mot : *Et demain!* « Oui, me disais-je, si je cédais aujourd'hui, demain de quel œil me verrait-il? Oh! les sourires du lendemain! » Et je pensais encore : Langage d'avocat; dans tout ce qu'il dit, il n'y a pas un mot, pas un accent du cœur!

Cependant il parlait avec chaleur et avec une émotion qui me gagnait, celle d'un homme désireux de convaincre; il me semblait que ses regards traçaient autour de ma tête comme un cercle de feu qui allait se rétrécissant d'instant en instant.

Alors je me levai et je lui dis : — Vous êtes éloquent; mais quelqu'un a remarqué qu'on a toujours plus d'esprit quand on offense que quand on s'excuse, et ce quelqu'un-là n'était pas un sot. Il se fait tard, je suis lasse, permettez-moi de me retirer.

Il se leva aussi, et comme je vis qu'il se disposait à me suivre, au lieu de monter chez moi par le grand escalier intérieur, je changeai de chemin; je m'avançai sur la terrasse, longeai la façade de la maison, me dirigeant vers la tourelle et le petit degré tournant qui aboutit sur la galerie. Il comprit, je pense, mon intention, mais ne laissa pas de me suivre. Arrivée à la petite porte : Vous devez en avoir la clé, lui dis-je. Il la chercha, la trouva et ouvrit. Je montai, et quand j'eus atteint la dernière marche, je retournai la tête pour le saluer; mais il vint se placer devant moi et attacha sur mon visage des yeux ardens de désir et d'audace; je reconnus ce regard ou cet éclair dont j'avais été éblouie le jour qu'il m'avait offert un lis et sa vie.

— On pourrait détruire cette clé, me dit-il d'une voix frémissante, ou mieux encore condamner et murer cet escalier.

A ces mots, mon cœur éclata. — Cela ne suffirait pas, m'écriai-je. Il faudrait aussi faire disparaître cette statue qui m'a vue pleurer,

cette galerie où j'ai attendu pendant quatre heures, ce pliant, ces fleurs, ces balustres, ces arbres, cette terrasse, ces étoiles mêmes, tous ces témoins d'un horrible désespoir et qui tous crient contre vous. Et quand ils se tairaient, comment vous y prendrez-vous pour réduire au silence un cœur qui ne sait pas oublier et qui a juré de ne jamais pardonner?

Sa figure prit une expression farouche et terrible, et je ne sus ce qui allait se passer; mais au bout d'un instant son front s'éclaircit, ses traits s'adoucirent, un sourire moqueur effleura ses lèvres.

— Ah! fi donc, madame, dit-il, vous déclamez!

Et, pirouettant sur ses talons, il se dirigea vers son appartement, tandis que, pour gagner le mien, je parcourais la galerie d'un pas mal assuré.

XIV.

Je ne pus dormir de la nuit. Dès que je commençais à m'assoupir, je croyais entendre des pas dans la galerie, et je me tenais sur mon séant, le cou tendu et prêtant l'oreille. Le jour parut, j'étais brisée; l'envie me vint de sortir, de humer la fraîcheur du matin. Avant de revoir Max, je voulais recouvrer des forces et un peu de tranquillité d'esprit. Je m'habillai en hâte, je descendis sans bruit, fis seller Soliman et partis.

Tout annonçait une belle journée d'automne. Le ciel, un peu couvert au nord, était pur et doux au midi. Il était tombé une ondée pendant la nuit; la terre était légèrement humectée; une brise au souffle court caressait mon front par intervalles, et les branches que je froissais en passant me secouaient leur rosée au visage. Je me sentais renaître, je respirais à pleins poumons.

Je cheminai quelque temps dans les bois. Par les échappées qui s'ouvraient à ma gauche, j'aperçus au loin la cime nuageuse du Ventour; une vapeur argentée était répandue au pied des montagnes comme une gaze légère et transparente; le rocher et le château de Grignan se découpaient en noir sur ce fond d'argent.

Je quittai les bois, et, prenant sur la droite, je suivis parmi des champs et des landes le chemin pierreux qui conduit à Réauville, village situé sur une crête. La fraîcheur de l'air, la beauté du jour, avaient insensiblement dissipé mon trouble. Je mis mon cheval au pas et m'abandonnai à mes réflexions.

— Quelle âme dure! me disais-je; quel cœur de bronze! quel orgueil de titan! Pourquoi m'a-t-il fait lire cette lettre? Tout d'abord j'ai tressailli de joie. Quelle déraison! Hélas! si mon erreur était cruelle, la vérité l'est plus encore. Il a donc pu voir mes larmes, mon désespoir, sans s'écrier : « Pardonnez-moi, je suis moins

coupable que vous ne pensez! » Pendant des mois, il m'a laissée aux prises avec ma douleur sans essayer de me consoler, de se justifier; pas une explication, pas une promesse; son orgueil lui fermait la bouche. Aussi bien je lui étais un spectacle, il faisait une expérience. Comment allais-je me conduire? Saurais-je me tirer de mon rôle? Ma volonté me soutiendrait-elle jusqu'au bout? Ne me prendrait-il pas une défaillance? Quel serait le dénoûment? Mes angoisses, qu'il devinait, servaient de pâture à sa curiosité. Qu'il est maître de lui et que je suis faible! Hier ses regards, sa voix, me troublaient; je respirais avec embarras, je sentais mes forces s'en aller. Ah! grand Dieu! si j'avais faibli, si je m'étais rendue, quel changement soudain se serait fait en sa personne! Je crois voir d'ici le haussement de son superbe sourcil, sa joie méprisante et la glace de son sourire...

Et maintenant, poursuivais-je en moi-même, que va-t-il faire? Apparemment son orgueil offensé se piquera au jeu; je dois m'attendre à de nouveaux assauts; il n'est pas homme à lever le siége; peut-être médite-t-il en ce moment quelque ruse de guerre; il se dit : « Tel jour, j'aurai ville gagnée... » Ce n'est pas de mon courage que je me défie, mais de mon bon sens. Ces pauvres femmes! qui peut dire jusqu'où vont leurs crédulités? Si j'allais me figurer l'impossible, si j'allais croire follement que son orgueil n'est pas tout, qu'il a encore un cœur, et que dans ce cœur... Ah! je ne saurais trop veiller sur moi-même; on n'a jamais touché le fond du malheur, et je sens maintenant qu'il me reste encore quelque chose à perdre.

A peine a-t-on gravi la côte et traversé le village de Réauville, le chemin redescend par une pente rapide, et on voit s'ouvrir devant soi une gorge étroite, arrondie en forme d'entonnoir, et qu'enveloppent de toutes parts les replis d'une immense forêt. Au fond de ce vallon solitaire et sauvage se cache un couvent de trappistes, le célèbre monastère d'Aiguebelle. Perdue au sein des bois, enfermée par des hauteurs qui la dérobent aux yeux du monde, dominée par des rochers à pic, sans vue, sans horizon, ignorant le reste de la terre, on peut dire de cette sainte demeure qu'elle *ne respire que du côté du ciel.*

L'aspect de cette solitude me saisit. Le silence, qui en est comme l'âme, n'était interrompu que par le sourd murmure d'un ruisseau qui s'écoule tristement entre deux rangées de peupliers; par intervalles j'entendais un court tintement de cloche; l'air frémissait, les rochers répondaient faiblement, et tout rentrait dans le repos. Je m'arrêtai quelques instans sur la hauteur à contempler cette thébaïde et les noires forêts qui semblent faire la garde autour d'elle,

comme pour en écarter les bruits du monde et y attirer ceux du ciel. J'étais venue jadis à Aiguebelle; mais, arrivée à la lisière du bois, une sorte d'inquiétude m'avait fait rebrousser chemin. Cette fois je descendis dans le fond du vallon, et je passai le ruisseau, dont je remontai le cours.

En approchant du couvent, l'âpreté du paysage s'adoucit, les bâtimens sont environnés de cultures, des champs plantés d'amandiers et de mûriers s'étalent au soleil; à gauche, le chemin est bordé par un grand mur en pierres sèches qui soutient un talus et que tapissent des ronces et des liserons; des courtines de lierre en décorent la crête. Par-dessus ce mur s'avancent des figuiers au tronc blanchâtre qui tordent en tous sens leurs bras noueux; une vigne folle entremêlait au luisant de leurs troncs le reste de ses pampres rougis par l'automne. Je fus frappée de ces grâces de la nature au pied des murailles de la trappe, et je m'étonnai de ce sourire du désert.

Avant de retourner sur mes pas, je fis une courte station à l'ombre d'un chêne. Je regrettais que l'accès du couvent fût interdit aux femmes. J'aurai voulu pénétrer dans le mystère du cloître, voir de près ces déserteurs du monde et ces apprentis de la mort qui s'essaient avant l'heure au silence éternel. Je les admirais et je les enviais. De l'endroit où je m'étais arrêtée, j'en aperçus un qui creusait une fosse le long d'une haie; c'était un grand vieillard maigre et cassé; chaque fois qu'il se redressait, il semblait ramener en l'air avec sa pioche le fardeau de ses ennuis et de ses années. — Trouve-t-on l'oubli à la trappe? pensais-je. En recevant la tonsure, ces moines ont-ils appris le secret d'anéantir le passé? Leurs souvenirs sont-ils tombés de leur tête avec leurs cheveux? Et après que toute vie a cessé autour d'eux, ne sentent-ils pas encore dans leur cœur la fièvre du passé, comme un amputé souffre du membre qu'il a perdu? Se débattre entre la vie et la mort, ce doit être un cruel supplice, et si je mourais, je voudrais mourir tout entière...

Je pris un sentier de traverse, et après avoir repassé le ruisseau je gravis une pente escarpée et rocheuse où mon cheval butta plus d'une fois. Parvenue sur une plate-forme, je me retournai pour jeter un dernier regard sur le couvent, et au même instant j'avisai à peu de distance de moi le personnage mystérieux que j'avais rencontré un jour dans le parc de Lestang, et qui depuis, au dire de M^me^ de C..., était venu se promener la nuit sous mes fenêtres. Assis sur une pierre, ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains, immobile comme une statue, sourd aux croassemens d'un corbeau qui tournoyait au-dessus de lui, il était plongé dans une rêverie qui paraissait tenir de l'extase. Je fus convaincue plus que

jamais qu'il avait l'esprit dérangé, et je m'empressai de m'éloigner avant qu'il s'éveillât et me reconnût, car il me faisait peur.

Quand j'eus regagné Réauville et le sommet de la crête, j'eus presque un éblouissement. Quel contraste entre le mélancolique vallon que je venais de quitter et la vaste et riante étendue qui se déroulait avec mollesse sous mes yeux! A l'horizon, quelques nuages roulés en flocons promenaient sur le flanc des montagnes leurs ombres portées, tandis qu'inondée de soleil, la plaine immense semblait sentir sa beauté, et, s'enivrant de lumière, s'abandonner avec délices aux embrassemens du ciel. Une brise fraîche me soufflait en plein visage. Je ne sais ce qui se passa en moi, mais je ressentis quelque chose qui ressemblait à l'espérance. Qu'osais-je donc espérer? Je ne sais. Il est un drame, si je ne me trompe, qui a pour titre : *Aimer sans savoir qui*. On peut aussi espérer sans savoir quoi. Le fait est qu'un instant je me surpris à croire vaguement à la vie, à l'imprévu, et ce sentiment confus que je n'aurais su définir me causa une vive émotion. A mesure que j'approchais de Lestang, cette émotion s'accrut. J'allais revoir Max; de quel air m'aborderait-il? Que lirais-je dans ses yeux? Quel serait son premier mot? Qu'y faudrait-il répondre?...

J'arrive. Un domestique vient me recevoir au bas du perron et me remet un billet que j'ouvre en tremblant.

« Vous avez les sentimens d'une âme vraiment romaine, m'écrivait Max, et votre fermeté est à l'épreuve du temps et de mon éloquence. Je m'empresse de quitter la partie. Loin de moi de condamner vos défiances! Peut-être sont-elles fondées. Vous avez raison, le plus sage sera de nous en tenir exactement aux termes de notre traité. Je pars pour Nîmes avec le regret de n'avoir pu vous faire mes adieux; je réglerai, selon vos instructions, l'ennuyeuse affaire que vous savez, après quoi je ferai usage de ma liberté en me rendant directement de Nîmes à Paris, où j'espère que j'aurai le plaisir de vous revoir. »

Le cœur me faillit, et je dus me tenir à la balustrade pour gravir les marches du perron. Cette fois mon sort était fixé; je n'avais plus rien à apprendre; plus de doute, plus d'hésitation; Max avait mis tout son cœur dans cette lettre; j'avais vu, j'avais touché, je pouvais m'endormir en paix dans une bienheureuse certitude.

En entrant dans ma chambre, je vis dans la glace du fond mon image qui s'avançait au-devant de moi, et je fus épouvantée de ma pâleur. Je jetai à terre avec violence ma cravache et mon chapeau, et, froissant mes gants, mes vêtemens et mes cheveux, je m'écriai d'une voix étouffée : — Bénie soit cette nouvelle insulte! je l'aimais encore...

Vous souvenez-vous, mon père, que nous eûmes un jour un entretien sur des matières graves? Au retour d'une promenade, nous nous étions assis sur le revers d'un fossé. J'avais osé disputer contre vous; vous vous échauffiez, je m'obstinais, et je me rappelle que dans la vivacité de notre querelle votre bâton de houx s'échappa de vos mains et roula dans le fossé. « Non, vous disais-je, n'espérez pas que la résignation soit jamais une vertu à mon usage. Sans me flatter, je me crois très capable de me dévouer, de me sacrifier à ce que j'aime; mais la résignation, c'est la vertu des gens qui sont nés tout consolés, et je défie le malheur et l'injustice de me toucher sans me faire crier. » Votre patience était à bout. « Brisons là, me dîtes-vous. Voilà ce qu'on gagne à être élevée parmi des vases grecs et par un père qui lit plus souvent Platon que l'Évangile; vous admirez les vertus sages, vous niez ces vertus divinement folles qu'inventa le christianisme... Mais bah! sans que vous vous en doutiez, la vie vous instruira, et, le moment venu, vous vous résignerez sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. »

Vous vous trompiez, monsieur l'abbé; le moment venu, je ne sus pas me résigner. Que n'avais-je mérité mon malheur! Avec quelle joie je me serais sentie coupable! Le souvenir d'une faute m'eût réconciliée avec mon sort, j'aurais pu croire encore à quelque chose; mais que pouvais-je me reprocher? qu'avais-je donc fait pour tant souffrir? Je ne voyais dans ma destinée que désordre, déraison; je me sentais le jouet d'une puissance aveugle, et le cri de ma colère montait jusqu'au ciel.

Quand je me rappelais la cérémonie de mon mariage, le poêle nuptial suspendu sur ma tête, l'éclat des autels qui avaient reçu et béni nos sermens, l'église, le prêtre, le tabernacle, la sincérité de mes promesses, la candeur de mes émotions, il me semblait que la religion m'était apparue sous les traits d'un ange de lumière, et que, complice du malheur, me prenant par la main, elle m'avait entraînée vers l'abîme. Tout mon être s'indignait de cette trahison. Quel était donc le sens de cette aventure? que faisais-je dans le monde? à qui profitaient mes souffrances? à qui étais-je offerte en holocauste? quel Dieu de colère se repaissait de mes humiliations et s'abreuvait de mes larmes? La nuit s'épaississait autour de moi; le mystère de ma destinée m'effrayait; mon cœur n'était plus qu'amertume, âpreté, sécheresse; je ne le reconnaissais plus; l'incendie y avait passé. Si accoutumée que je fusse à me commander, je m'aperçus que je n'étais plus maîtresse de mon visage, qu'en présence de mes gens mon parler était rude, mon ton saccadé, mon geste impérieux et emporté; plus d'une fois je les vis s'étonner du chan-

gement de mes manières; plus d'une fois ma pauvre et innocente Marguerite me regarda avec stupeur, et marmotta entre ses dents de timides *Jésus-Marie!*

Durant plusieurs semaines, je ne sortis que pour faire quelques visites de charité. Que ces visites me coûtaient! Quel effort pour moi que de consoler des infirmes, des affligés! Que pouvais-je leur dire? Rien, sinon que la vie est maudite et que j'enviais leurs douleurs. Le reste du temps, je ne voyais personne; l'idée d'une conversation à soutenir, la nécessité de dissimuler, de composer mon visage, m'épouvantait. Souvent, en proie à une agitation fébrile, je changeais sans cesse de place, ne sachant où m'arrêter dans cette grande maison silencieuse, passant du salon dans mon boudoir, de la terrasse dans le parc, cruellement blessée de tout ce que je voyais, pressée du désir de m'enfuir, mais sentant bien que je ne ferais pas trois pas sans tomber de lassitude, et que dans un malheur extrême tout est plus difficile que de souffrir.

Souvent aussi j'étais prise d'une langueur qui me rendait tout mouvement impossible, et je passais des journées entières enfermée dans ma chambre, attachant machinalement les yeux sur la copie d'un tableau de Watteau qui ornait un des panneaux, copie faite peut-être par Watteau lui-même. Dans un charmant pavillon d'été, deux jeunes femmes debout tiennent un papier de musique; une troisième, d'une beauté ravissante, a dans les mains un luth dont elle vient de jouer; on a entendu un bruit de pas, le concert s'est interrompu; un jeune et gracieux cavalier se présente; il s'incline; qu'il soit le bienvenu! Tout à l'heure l'entretien s'engagera, et par intervalles le luth l'accompagnera en sourdine, — tout cela peint d'une touche libre, fine, élégante, exquise, dont Watteau seul eut le secret. Au bas du cadre on lit ces mots : *le Charme de la vie.*

Je ne me lassais pas de regarder cette toile, ni de faire en la regardant d'amers retours sur moi-même. Tout y respire le plaisir; on y sent je ne sais quelle légèreté de l'air, des pensées et des heures. Ces trois femmes me semblaient heureuses entre toutes; je cherchais à lire dans leurs yeux le secret du bonheur; que la vie leur était facile! Elles n'avaient jamais connu que ces ennuis commodes qu'un air de guitare étourdit ou endort. Pourquoi étais-je condamnée à leur ressembler si peu? Je faisais réflexion que bien des femmes avaient été trahies et s'en étaient consolées. Les unes avaient trompé leurs peines par la dévotion, d'autres par de frivoles plaisirs, d'autres enfin par ces affections légères qui ont tous les semblans de l'amour et dont on ne reconnaît la vanité qu'après en avoir épuisé le charme. J'étais autrement faite. Cet art ou ce don de s'échapper à soi-même, de tromper le sort qui nous trompe,

m'avait été refusé; trop concentrée, trop sérieuse, mon âme pesait sur sa destinée et creusait dans la douleur; qu'attendre de l'avenir? Sur la foi d'une erreur, je m'étais donnée tout entière sans me rien réserver, — et cette erreur d'un jour avait dévoré toute ma vie.

Cependant je ne pouvais me dissimuler que j'aurais tôt ou tard une décision à prendre : le malheur sans dignité, c'était plus que je ne pouvais supporter. Max s'était cru dispensé envers moi de ces égards élémentaires qu'on nomme les procédés; il m'avait quittée brusquement, sans me prévenir, sans prendre congé, en me laissant ignorer si je le reverrais jamais. C'était à moi d'aviser; que faire? à quel parti me résoudre? J'attendais qu'il me vînt quelque inspiration, et comme il ne m'en venait point, j'éprouvai le besoin de me remuer, de me secouer un peu pour recouvrer quelque liberté d'esprit, car je sentais toutes mes facultés s'engourdir dans mes éternelles et solitaires rêveries, et j'étais comme hébétée par le chagrin.

Je fis donc quelques promenades, non pas à cheval, je n'en avais plus ni le goût ni la force, mais en voiture, cette façon d'aller étant la seule qui me convînt, car il me plaisait de changer de place sans avoir à me conduire. Une après-midi, je me fis mener à Chamaret. Mme d'Estrel poussa un cri de surprise en me voyant; toujours souffrante, elle ne quittait plus sa chambre et m'avait écrit plusieurs fois sans obtenir de réponse.

— Mon Dieu, que vous êtes changée! s'écria-t-elle.

Je m'assis à ses pieds sur un coussin et posai ma tête sur ses genoux; je demeurai plus d'une heure dans cette posture. Je rêvais, il me semblait que ces deux genoux étaient ceux de ma mère, et sans parler je disais en moi-même à ma vieille amie tout ce qu'on dit à une mère. A plusieurs reprises, elle essaya de me consoler; mais je mettais ma main sur sa bouche : — Pas un mot! murmurais-je; laissez-moi rêver; vous ne diriez pas une parole qui ne me fît du mal.

Au retour, je trouvai à Lestang un visiteur inattendu; c'était M. de Malombré. En vain Marguerite avait-elle essayé de le renvoyer; il s'était obstiné à m'attendre. Mon premier mouvement fut de refuser de le voir; toutefois je me ravisai, j'eus la curiosité de savoir ce qu'il me voulait. En me voyant entrer, il eut ou fit paraître beaucoup d'émotion. Peut-être mon doute est-il injuste: mais tout dans ce bizarre personnage me semblait artificiel, et il est certain qu'avec ses allures compassées et ses gestes anguleux il ressemblait plutôt à une poupée de bois qu'à un homme. Assurément jamais marionnette ne fut plus lugubre; habillé de noir de

la tête aux pieds, il avait ce soir-là l'air d'un déterré, et il s'exprimait d'un ton si précipité et si véhément que j'aurais pu croire qu'il avait perdu l'esprit.

— Elle est partie, madame! s'écria-t-il. J'avais son consentement; le contrat était dressé, il ne restait plus qu'à le signer; j'arrive; pour la seconde fois, je trouve la cage vide; où s'est envolé l'oiseau?

Et là-dessus il entreprit de me démontrer que ce dernier outrage l'avait rendu à lui-même, qu'il avait enfin brisé sa chaîne, que désormais M. de Malombré ne serait plus le jouet d'une coquette sans cœur et sans scrupules. La démonstration fut si longue que je finis par laisser voir mon impatience. Il se tut. Je jetai les yeux sur lui; il me regardait fixement; bientôt son front et ses pommettes se couvrirent d'une vive rougeur. Une idée audacieuse, que lui inspiraient peut-être mes distractions et mon accablement, venait de se faire jour dans son esprit. Je le vis se jeter résolûment à genoux en s'écriant avec un soupir : — Madame, vengeons-nous... Je traversai la chambre, je tirai un cordon de sonnette. Il comprit, se releva, me lança un regard de reproche. Marguerite entra. — Éclairez M. de Malombré, lui dis-je.

Cette pitoyable petite scène me causa la plus vive irritation; j'y voyais une dérision de la fortune. Voilà donc les vengeances qu'elle m'offrait!

Le lendemain fut certainement de tous les jours de ma vie celui où j'ai vu la folie de plus près. De bon matin je me fis conduire à Donzère, et de là, par le chemin de fer, je remontai le Rhône jusqu'à la station qui fait face à Viviers, ville admirable et étrange, qui, avec ses rues étroites et tortueuses, ses maisons croulantes de vétusté et ses collines nues dont l'âpreté se marie à la douceur d'un beau ciel, ressemble, dit-on, à une ville de Syrie transportée par miracle sur les bords d'un fleuve français. Je passai le pont et errai au hasard dans un labyrinthe de sombres ruelles. Il me semblait à tout moment qu'une découverte, une rencontre imprévue allait faire jaillir dans mon esprit cet éclair qui montrerait à ma vie son chemin. J'arrivai enfin devant la cathédrale; j'y entrai; je restai longtemps assise au fond de la nef, contemplant d'un œil stupide les gobelins qui décorent l'abside, les stalles de chêne noir, les arceaux de la voûte; j'adressais des questions à la solitude et au silence, et les sommais en vain de me répondre.

La cathédrale est précédée d'une terrasse plantée d'arbres qui s'avance jusque sur le bord du rocher à pic où a été bâti Viviers. Cette terrasse, entourée d'un mur à hauteur d'appui, commande la plus vaste vue. Elle était déserte quand je sortis de l'église; j'allai

m'accouder sur le parapet. Entre le rocher et le Rhône s'étend un faubourg. Mon regard plongeait sur des toits moussus, des balcons de bois, des auvens, des cours; malgré la saison avancée, le temps était si doux que les femmes travaillaient en plein air, assises en rond devant le pas de leur porte; j'entendais des cris, des chants et des rires qui se détachaient sur le grave mugissement du fleuve. J'avais en face une école : l'heure de la récréation avait sonné; les enfans s'ébattaient sur la place; un vieux magister à la tête blanche les surveillait de sa fenêtre, et par instans élevait la voix pour tenir leurs vivacités en respect, pendant que d'un colombier voisin partaient à tire d'aile des pigeons qui s'allaient désaltérer dans une anse du Rhône, et, après avoir bu, retournaient à leurs boulins en décrivant de grands cercles dans l'air.

Tous ces mille détails indifférens me navraient par leur indifférence même. Qu'étais-je pour le monde? Qu'était-il pour moi? Je me sentais comme séquestrée de la société des choses et des hommes; tout allait, venait, s'occupait de vivre; j'étais comme perdue dans ce grand tourbillon des êtres, et mon cœur voyait sa tristesse comme un néant. J'éprouvai alors un accablement, une oppression dont je ne puis vous donner l'idée. Penchée sur le parapet, je ne regardai plus que des broussailles et des orties qui croissaient entre deux arêtes du rocher. Un corbeau passa en croassant au-dessous de moi; j'avançai la tête, j'entrevis l'abîme, le vide; le vertige me prit; cette sensation me parut pleine de délices, je m'y abandonnai; ma tête se perdait, je me penchai davantage encore, mais je me sentis retenir par ma robe; je me retournai, et me trouvai en présence d'un vieux prêtre infirme à la figure vénérable et qui, pour se tenir debout, s'aidait d'une béquille. Il me dit en souriant : — Prenez garde, madame, vous m'avez fait peur...

Puis, me regardant avec plus d'attention : — Vous trouvez-vous mal? me demanda-t-il d'un ton de douceur paternelle, et, m'ayant prise par la main, il me fit asseoir sur un banc.

Je le regardai un instant en silence. — Comment s'y prend-on pour se résigner, monsieur? lui dis-je à brûle-pourpoint.

D'un air étonné : — On pense à Dieu, me répondit-il.

— Dieu est bien loin!

— Il ne tient qu'à nous de l'attirer dans notre cœur, et quand la foi l'interroge, il répond toujours.

— J'écoute et n'entends rien, repartis-je sèchement.

Il fit un geste de pitié. — Vous avez eu de grands malheurs, madame?

Point de réponse.

— Mon Dieu! reprit-il, qu'est-ce qu'une vie d'un jour auprès d'une éternité bienheureuse?

— Triste condition que la nôtre! lui dis-je. Nos consolations sont un mystère, mais le malheur est évident.

— C'est que Dieu l'a voulu ainsi, et il faut accepter les épreuves qu'il nous envoie, sinon redouter ses jugemens.

— Je n'ai peur de rien ni de personne! m'écriai-je avec une véhémence dont je rougis encore.

Il recula d'effroi, et, prenant un visage sévère : — Vous vous trompez, madame, dit-il d'une voix forte, vous avez peur de souffrir, et tout à l'heure vous pensiez à mourir. En langage humain, cela s'appelle une lâcheté.

Je me calmai tout à coup. — Enfin, lui dis-je, vous avez trouvé un mot qui me donnera de la force!

Et, m'emparant d'une de ses mains séchées par l'âge et la maladie, je la baisai avec respect et m'éloignai. Il me rappela, voulut me suivre; mais je doublai le pas et disparus.

Chemin faisant, à la porte d'une boutique, j'aperçus une femme qui tenait sur ses genoux un bel enfant de trois ans. Je m'arrêtai, je regardai avidement cette tête bouclée; elle me faisait rêver, et en partant je la baisai avec tant de passion que l'enfant prit peur et cria. Je glissai dans sa petite main une pièce d'or à fleur de coin : l'éclat du métal tout neuf le charma, et il sourit.

— Voilà des sourires, dis-je à la mère, qui attirent Dieu dans le cœur d'une femme.

Le jour baissait; je m'acheminai vers la station. Arrivée au milieu du pont, je retournai la tête. Le couchant était d'une beauté magique; le soleil venait de disparaître, et le clocher moresque de la cathédrale profilait ses pignons et ses dentelles sur un ciel couleur de perle poudré de l'or le plus doux et le plus fin; les grandes eaux majestueuses du fleuve charriaient de l'argent, de la pourpre, mille reflets changeans; immobiles et silencieux, les saules et les peupliers défeuillés les regardaient couler et enveloppaient la rive du mystère de leur ombre glacée de lumière. Cependant la lune à son croissant commençait à se montrer, et mêlait à cette magnificence la douceur de son regard.

La beauté divine de cette soirée m'émut jusqu'aux larmes; il me semblait que la vie se plaisait à étaler devant moi tous ses trésors, mais en me défendant d'y toucher, et je me comparais à une mendiante assise à la porte d'un palais : une fête se célèbre, dont elle entrevoit la splendeur, et elle regarde sa besace; elle songe à sa chaumière nue où elle rentrera à tâtons et trouvera deux hôtes taciturnes qui l'attendent accroupis devant le foyer mort, — le froid

et la faim... Je ne pouvais m'en aller; appuyée sur la balustrade du pont, je regardai longtemps l'eau couler. Il en sortait une voix qui me parlait d'oubli, de repos éternel; mais je pensai au vieux prêtre, à ses cheveux blancs, à sa béquille, à son dernier mot, et je me remis en chemin.

A Donzère, je trouvai mes gens dans l'inquiétude. Incertaine de mes projets, je les avais quittés sans leur laisser d'ordres. A vrai dire, je n'étais pas bien sûre de les jamais revoir. Ils n'avaient pas laissé de m'attendre, et ils firent paraître en m'apercevant une joie qui me surprit. J'étais encore quelque chose pour quelqu'un.

J'arrivai assez tard à Lestang, où m'attendait un billet de Mme d'Estrel.

« Ma chère Isabelle, m'écrivait-elle, l'état où je vous ai vue hier m'a beaucoup alarmée, et je vous supplie de ne pas vous enfoncer ainsi dans votre chagrin. Les âmes fortes sont sujettes à tourner leur force contre elles-mêmes; il leur convient que leurs douleurs soient violentes, et elles prennent un secret plaisir à les irriter. Vous ne voulez pas de mes consolations, je ne vous en donnerai point. Permettez-moi seulement de vous dire que votre situation actuelle n'est que provisoire; je pressens, je suis certaine qu'un jour vous aurez des combats à livrer, de sérieux dangers à courir. Réservez soigneusement vos forces pour ce moment; ne faites pas la folie de les employer à soulever des orages dans votre cœur; laissez-le à lui-même, ce pauvre cœur, ne le tourmentez pas; il a bien assez de ses peines, n'y ajoutez rien.

« Mon Dieu! le temps a cela de bon qu'il s'en va sans que nous ayons besoin de nous en mêler. Le soleil se lève et se couche. Chaque matin, en regardant le château de Grignan, répétez-vous ce mot de Mme de Sévigné : « qu'on n'est jamais resté au milieu d'une semaine. » Ma chère fille, venez me voir demain dans l'après-midi; j'ai un important service à vous demander, et en même temps je vous ferai faire la connaissance d'un homme qui, sans cause apparente, sans avoir sujet de se plaindre de personne, est peut-être aussi malheureux que vous. Quand on souffre, il est bon de voir des malheureux; on se dit qu'on n'est pas une exception, qu'on vit sous la loi commune, et sans se consoler on s'apaise. »

C'était la prudence même que Mme d'Estrel, et cependant sa lettre était une imprudence.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La quatrième partie au prochain n°.)

HUIT MOIS

EN AMÉRIQUE

LETTRES ET NOTES DE VOYAGE

1864 — 1865

III.

LA CONVENTION DE CHICAGO. — LE HAUT-MISSISSIPI. — LUTTE ÉLECTORALE A SAINT-LOUIS.

Saint-Paul, 1er septembre 1864.

La grande convention démocratique de Chicago a prononcé, et elle a choisi pour candidat le général George Mac-Clellan. La nation américaine tout entière, au sud comme au nord, attendait avec anxiété sa décision. Le vent semble avoir tourné depuis quelques semaines, et les démocrates passent d'un découragement mal déguisé à une confiance pleine de forfanterie (1). Ils se disent « le grand jury délégué par le peuple pour punir les crimes du passé. » Ils n'admettent pas que le succès de leur candidat soit mis en doute. On espérait qu'une fois réunis, ils ne pourraient jamais s'entendre, et que les *war democrats* viendraient, comme autrefois, grossir les rangs des républicains; mais on comptait sans la lassitude de la guerre et sans le courant d'opinion qui pousse insensi-

(1) Voyez la *Revue* du 15 août et du 1er septembre.

blement les esprits vers la paix. Au lieu de tomber dans la risée et dans la confusion, la convention de Chicago met fin aux dissensions intestines du grand parti démocrate, et reconstitue la puissance qui, sauf de rares intervalles, a pendant quarante ans gouverné l'Union. C'est une victoire pour les rebelles, et les républicains, qui baissent l'oreille, avouent par leur allure un peu inquiète l'avantage inattendu de leurs ennemis.

La convention était convoquée pour le 29 août, et dès le 26 cent mille étrangers inondaient la ville. Esclavagistes et radicaux, démocrates et républicains étaient accourus de tous les états de l'Union, ceux-ci pour prendre part au triomphe et grossir l'apparence de leur parti, ceux-là pour surveiller des adversaires dont ils redoutaient les desseins. Des processions, bannières déployées, musique et tambour en tête, parcouraient sans cesse les rues encombrées. Des clubs en permanence s'ouvraient jour et nuit à la foule; des orateurs improvisés dans tous les carrefours haranguaient le peuple au son des fanfares et au bruit de la poudre. Des députations tumultueuses assiégeaient la demeure des chefs venus à l'avance pour rallier et discipliner leur monde. Il y avait là tous les héros de la grande armée esclavagiste, les gouverneurs Seymour, Wickliffe, le député Cox, de l'Ohio, dont j'ai entendu à Washington hurler la voix furibonde, le sénateur Powell, du Kentucky, accoutumé à soulever des tempêtes dans l'enceinte paisible du sénat, le ministre des finances Guthrie, Richardson, l'élève et l'ami de Douglas, les deux frères Wood, de triste renommée, propriétaires du *Daily-News* de New-York, Vallandigham enfin, le traître gracié, rentré audacieusement dans la vie publique, aujourd'hui salué, acclamé, suivi partout d'une foule enthousiaste, et partageant avec Fernando Wood l'engouement populaire. Cependant il courait des bruits sinistres : on disait que les *copperheads* avaient monté un grand complot, qu'ils devaient délivrer les prisonniers du camp Douglas, incendier et piller la ville. Tout le peuple était en armes, et d'immenses rassemblemens stationnaient à la porte du *wigwam* où la convention allait s'ouvrir. Les délégations des états, assemblées séparément, discutaient et préparaient leurs votes.

Enfin la session s'est ouverte. On élut par acclamation un président temporaire, puis l'assemblée se constitua. Les présidens des délégations locales, appelés l'un après l'autre, déposèrent sur le bureau les pouvoirs écrits des délégués de leur état. Trois comités furent nommés, séance tenante, l'un pour vérifier les pouvoirs, l'autre pour organiser la convention, le troisième pour rédiger les résolutions ou le manifeste du parti. L'ouverture du congrès n'eût pas été plus solennelle.

Voilà un curieux spectacle pour un Européen paisible, accoutumé aux ingénieuses restrictions de nos lois électorales et à l'exercice modeste de nos libertés. Un comité de neuf cents membres formé visiblement pour renverser l'administration, une réunion électorale usurpant les attributions d'une assemblée souveraine et osant opposer son candidat officiel à celui du gouvernement, une ville enfin transformée tout entière en un club immense ouvert à tout un peuple, ce sont des choses monstrueuses, inouies, qui bouleversent tous nos principes d'ordre social; pour tout dire en un mot, c'est *un état dans l'état.* Nous voulons bien la liberté politique, mais sans le scandale de l'organisation des partis et de ces insurrections permanentes auxquelles ils affilient la moitié des citoyens. En Amérique au contraire les partis sont pour ainsi dire des institutions publiques, et tout le monde voit dans leur organisation puissante la condition indispensable d'un exercice sérieux et régulier des libertés démocratiques. Pas une entreprise, pas un *meeting*, qu'il s'agisse de politique ou de science, de religion ou de plaisir, d'une course de chevaux ou de l'élection d'un président, qui ne s'organise tout d'abord en corps politique. Après quatre ans d'une guerre civile qui met la nationalité en péril, telle est encore l'inviolabilité du droit d'association, que tout un parti peut s'entendre pour prêter ouvertement un appui moral aux rebelles. Depuis que la république existe, toutes les grandes crises qu'elle a traversées ont ramené périodiquement ces conventions nationales où les opinions se concertent et comptent leurs défenseurs. Chaque état a ses députés nommés dans les formes, un nombre de votes proportionnel à sa population : moitié de la délégation représente l'état tout entier, — ce sont les délégués *at large;* l'autre moitié représente spécialement chaque district. Ce n'est pas là un conciliabule séditieux, c'est la représentation libre et régulière d'une des opinions qui se partagent le pays.

Au début, les *peace democrats* montrèrent beaucoup de modération. M. Belmont, président du *comité national démocratique,* qui siége en permanence à New-York, prononça un discours d'ouverture où il les priait d'oublier leurs différends et de s'unir aux *war democrats* pour la défense des idées communes. Vallandigham et les deux Wood avaient pris, au nom des sécessionistes avancés, l'engagement d'accepter, quel qu'il fût, le candidat nommé par la convention, « à moins pourtant, avait ajouté Benjamin Wood, que les démocrates de la paix n'eussent à leur tour leur convention opposée à celle de Chicago. » Les candidats possibles étaient MM. Nelson, Guthrie, O'Connor, Seymour et Mac-Clellan, les deux derniers seuls sérieux. Seymour, dont le nom semblait préféré par quinze

ou seize des états comme plus propre à concilier les deux fractions du parti démocrate, retira dès le début sa candidature, et laissa le champ libre à celle de Mac-Clellan, dont le succès fut assuré.

C'est alors que les *peace democrats* commencèrent à faire sentir leur influence. On pouvait croire qu'ils auraient à cœur de se laver du reproche de trahison qu'ils ont encouru depuis la guerre, et qu'ils saisiraient cette occasion solennelle pour faire à l'Union une promesse d'inébranlable fidélité. Le gouverneur Hunt, de New-York, tout en recommandant l'armistice, avait en effet proposé au comité d'affirmer énergiquement le dévouement des démocrates à la cause de l'unité nationale. M. Aldricks, de la Pensylvanie, voulait déclarer que l'Union devait être « maintenue dans son intégrité. » Enfin plusieurs chefs de la démocratie modérée exposèrent la nécessité de continuer vigoureusement la guerre; mais la clameur des *copperheads* imposa silence à ces voix timides, et le délégué Long, de l'Ohio, leur répondit par une proposition insolente d'envoyer à Washington une députation sommer le président de suspendre la levée de cinq cent mille hommes jusqu'à l'élection de novembre et d'arrêter immédiatement « l'effusion d'un sang fraternel. » L'opinion dominante dans la convention était évidemment la paix à tout prix. Wood et Vallandigham dirigeaient en maîtres les délibérations et les votes. Vallandigham, élu président du comité des résolutions, allait sans doute rédiger de sa main le programme du parti; Fernando Wood prononçait une prière larmoyante au Dieu de ses pères en faveur de la paix et de l'humanité. Toutes les séances débutaient ainsi par une prière : c'était un révérend démocrate de Chicago qui se chargeait de l'édifiante cérémonie. Il est d'usage en Amérique de mêler Dieu à toutes choses et de l'invoquer à tout propos, même en faveur des ambitions les plus humaines. Gardez-vous d'y voir l'effusion d'un patriotisme austère et exalté. Parmi ces religieux sauveurs de la patrie, l'un a soudoyé à New-York l'insurrection et l'assassinat, l'autre a passé sa vie à se vendre, ce dernier enfin est connu pour ses escroqueries. La piété de l'intègre Fernando Wood étonne et indigne bien des gens; mais ces moralistes sévères sont presque tous des républicains : la décence, comme le reste, est affaire de parti.

Cependant les unionistes essayaient une protestation. Un *war meeting*, tenu à Metropolitan-Hall, resta presque vide, tandis que le *wigwam* regorgeait de monde et qu'une foule compacte assiégeait les séances. Les *copperheads* avaient le haut du pavé : ils pouvaient empêcher le choix de Mac-Clellan, ils aimèrent mieux le soutenir. Deux fois le délégué Harris, du Maryland, se leva comme un possédé pour s'écrier que Mac-Clellan était un usurpateur, un

tyran, et n'aurait jamais son appui : on lui imposa silence et on le chassa de la convention. M. Long, de l'Ohio, vint à son aide, mais sans plus de succès. Ils étaient dans la logique en accusant le général d'avoir porté les armes contre le sud et en rappelant l'arrestation sommaire de la législature sécessioniste du Maryland : il y avait alors entre Mac-Clellan et les séparatistes purs et simples autant d'antipathie et plus peut-être qu'entre Mac-Clellan et les républicains radicaux. Ce choix si modéré des *copperheads*, cette espèce de défaite volontaire qu'ils acceptent à l'heure même où ils sont maîtres de leur parti, ne peut s'expliquer que par une arrière-pensée perfide. S'ils eussent attaqué le général, ils auraient perdu le concours des démocrates *loyaux* qui tenaient à se mettre à l'abri de son nom. En leur faisant au contraire des concessions habiles, ils les attirent dans le piége qu'ils leur ont dressé, ils comptent sur la fatigue de la guerre pour les ramener insensiblement à leurs desseins sécessionistes, et ils espèrent mener en laisse le président qu'ils auront élu.

Il y a chez les démocrates de toute nuance un sentiment commun : c'est la haine de l'abolition, qu'ils s'accordent à regarder comme la cause de la guerre civile. Les *war democrats* eux-mêmes, qui, dans la question des territoires, se prononcèrent contre l'esclavage en élevant M. Lincoln à la présidence, regrettent une politique qui les a conduits malgré eux à l'émancipation des noirs. C'est sur la question de l'esclavage qu'ils reforment aujourd'hui leur ancienne alliance avec les sudistes; mais ils s'arrêtent là. Ils veulent que la nationalité soit maintenue, que la constitution soit remise en vigueur, et, malgré quelques dangereuses réserves relatives au droit démocratique des états, ils sont plutôt en faveur de l'Union qu'en faveur des rebelles. Tandis que les démocrates de la paix sont prêts à payer le maintien de l'esclavage du sacrifice de l'Union, les autres paieraient volontiers du sacrifice des nègres la restauration du passé. Tant que l'abolition a pu être un auxiliaire utile, la masse de l'opinion dans le nord est demeurée abolitioniste. A présent le principe de l'abolition la gêne; le maintien, au moins provisoire, de l'esclavage paraît être la condition d'une paix dont on a besoin : l'émancipation redevient un vol, et l'esclavage un droit sacré. Il est commode pour les démocrates qui ont voulu la guerre d'en imputer tous les maux au parti abolitioniste : c'est le baudet de la fable, le bouc émissaire qu'on sacrifie de bon cœur à la colère divine. Si l'Union a péri, ce n'est pas à cause de l'énorme ambition du sud, de ses insultes intolérables, de ses anciens projets de guerre civile, mais à cause de ces émancipateurs sanguinaires qui prêchent aux nègres la révolte et l'assassinat. Le grand parti démo-

crate se relève pour en faire justice, et il souhaite que le sud, apaisé, veuille bien se contenter de la réparation qu'il offre, sans exiger du nord le sacrifice éternel de toute espérance d'union.

Telle est en général la mesure un peu humble du sentiment public. Je ne m'étonne pas de voir les principes changer avec les événemens. Sauf quelques fourbes qui tour à tour exploitent toutes les passions populaires, le peuple américain est sincère dans sa palinodie. C'est de bonne foi qu'il érige l'intérêt du jour en morale : il obéit à cette règle qui n'est pas la conscience, mais qui, moins sévère, est plus praticable, et qui s'appelle le bon sens. Le sud, assure-t-on, n'attend plus pour traiter qu'un prétexte et une apparence de victoire. Cette apparence, le succès des démocrates la lui donne, le maintien de l'esclavage en est le signe, et rien n'empêche plus le nouveau président de ramener le sud au bercail.

On se rappelle que dans aucun temps le général Mac-Clellan n'a été un ennemi de l'esclavage, que lorsqu'il commandait l'armée, — et ce n'est pas là, à mon avis, le plus beau trait de sa vie publique, — il restituait les fugitifs à leurs maîtres au mépris des ordres du président. On se rappelle en même temps qu'il a combattu pour l'Union, qu'il ne peut consentir à ce qu'elle soit démembrée : c'en est assez pour les hommes honnêtes, mais peu chevaleresques, qui tiennent plus aux faits qu'aux idées. Les démagogues d'autre part, dirigeant l'opinion, qui semble les conduire, l'acceptent, le patronnent, le vantent comme leur créature, et crient plus fort que personne pour avoir le droit de lui donner des ordres. Ainsi tout le monde paraît s'unir pour sacrifier « l'infernale politique de l'abolition sur l'autel de l'Union et de la patrie. »

Je m'y résignerais, si le sud consentait réellement à traiter en ces termes. Je crois l'esclavage frappé de mort, et si l'on me prouvait que le salut de l'Amérique est à ce prix, je serais bien près de déserter provisoirement la cause des pauvres nègres, et de remettre au temps, à la force des choses, l'accomplissement de l'œuvre qui n'a pu s'achever à coups de canon. Je me rappelle aussi cependant l'arrogance inouie du gouvernement confédéré. Le président Davis a déclaré maintes fois qu'il n'y avait pas de paix possible, quelles que fussent les concessions du nord, sinon sur le fondement de la séparation et de l'indépendance absolues des deux peuples. Le vice-président Stephens, le même qui à l'origine condamnait si éloquemment la rébellion, répète chaque jour que tout espoir de paix est illusoire sans la rupture de l'Union. Savez-vous la part qu'ils réclament? Il leur faut, outre le territoire qui demeure entre leurs mains, « le Missouri, l'Arkansas, la Louisiane, le Tennessee, le Mississipi, l'Alabama, la Georgie, la Floride, le Kentucky, la Virgi-

nie, le Maryland, et toutes les parties du sud où a été plantée la bannière fédérale. » Telles sont les prétentions énormes auxquelles les rédacteurs des *résolutions* de Chicago répliquent par une proposition d'armistice et de désarmement qui mettrait le nord à la discrétion du sud.

Il suffit de lire ce programme pour comprendre la combinaison dont les *war democrats* ont été les dupes. L'influence déguisée des amis du sud y éclate à chaque ligne. Quand l'imprudent M. Long, de l'Ohio, osa proposer dans la convention la reconnaissance absolue de la souveraineté du sud, « pour sortir, disait-il, des équivoques et en venir à la paix immédiate, » l'âme du complot, Vallandigham, ferma la bouche au révélateur indiscret en faisant voter la question préalable; mais ne se trahit-il pas lui-même dans cette profession de foi pleine d'allusions, de contradictions et de réticences, qui est aujourd'hui la *plate-forme* de l'opposition démocrate? Il promet que « dans l'avenir, *comme dans le passé*, elle adhérera fidèlement à l'Union sous la constitution. » Qu'est-ce qu'adhérer à l'Union comme dans le passé, lorsqu'on a depuis trois ans servi les rebelles? Qu'est-ce que « l'Union *sous la constitution*, » lorsqu'on professe, quelques lignes plus loin, que les états ont le droit constitutionnel de *sécéder* quand bon leur semble? Je doute que le général Mac-Clellan veuille se prêter à cette comédie. Comme on l'a dit spirituellement, on veut en faire un cheval de Troie, qui porte la trahison au sein même du gouvernement. S'il accepte en silence, il devient l'esclave de ceux qui le nomment; s'il les désavoue, il ruine son élection. Il n'a qu'un parti à prendre, c'est de refuser une candidature qui coûterait si cher à sa conscience et à son pays.

Mais on me dit que le général Mac-Clellan est un homme faible, indécis, qui aura la tête tournée de sa fortune, et ne saura pas refuser un rôle de chef d'état trop grand pour sa taille. On m'assure que, pour être président des États-Unis, il acceptera toutes les politiques en se flattant de les dominer plus tard. Ce n'est pas qu'il y ait de sa part aucune tyrannie à craindre : il est trop honnête pour frapper jamais un coup criminel et dangereux. Bien loin d'être un « président de fer » comme André Jackson, on craint qu'il ne soit un président de terre, et, qui pis est, peut-être un président de paille, pliant sans se briser à tous les vents et à toutes les influences du parti qui l'aurait élu. Déjà les *copperheads* s'apprêtent, s'il se cabre, à lui faire sentir le mors et la bride. Ils ont bien soin de dire qu'en acceptant leur candidature il prend l'engagement de servir leur politique et d'accomplir fidèlement le mandat qu'ils lui confient. Ils lui donnent pour collègue à la vice-présidence un homme qui est franchement leur complice. Dévoué toute sa vie aux intérêts

du sud, vétéran de la rébellion dans le congrès de Washington, M. Pendleton n'a élevé la voix depuis quatre ans que pour désarmer la république et déchirer l'Union. « Laissez, disait-il à l'origine de la guerre dans un discours resté célèbre, laissez les états séparés s'en aller en paix; laissez-les établir leur gouvernement et remplir leurs destinées suivant la sagesse que Dieu leur a donnée. » Actif, énergique, ambitieux, il semble n'avoir été choisi que pour assurer l'obéissance du président et peut-être pour lui ravir le pouvoir. Ne va-t-on pas jusqu'à dire que Mac-Clellan sera assassiné après l'élection, et qu'on fera de son corps le marchepied sur lequel la rébellion, personnifiée dans Pendleton, montera à la présidence? Sans ajouter foi à ces bruits absurdes, je suis bien convaincu que le nom honorable de Mac-Clellan n'est qu'une enseigne mise en avant par un parti méprisé, qui espère bien trouver en lui un serviteur au lieu d'un chef.

Les journaux démocrates entonnent un chant de triomphe. On dirait, à les entendre, la vengeance d'un peuple opprimé sur un despote sanguinaire. Si quelques soldats ivres ont troublé un *meeting* démocrate, c'est un complot infâme des « satellites du tyran. » Quant aux membres de la convention, ce sont des héros, des Brutus, des Guillaume Tell, qui ont bravé la hache et l'épée, et fait trembler la tyrannie derrière ses baïonnettes. Leur manifeste est une « nouvelle déclaration d'indépendance, » et les « sauveurs de la république » sont aussi grands que ses fondateurs. « Il y avait, dit une feuille épileptique qui me tombe entre les mains, 200,000 couteaux et pistolets prêts à bondir de toutes les poches, brillant au soleil doré, pour se plonger dans le cœur de quiconque eût osé frapper un homme libre à cette heure solennelle. » Quand la nomination du général fut proclamée dans la convention, et son portrait élevé sur l'estrade avec sa devise : « si vous ne me rendez pas le commandement de mes soldats, laissez-moi du moins partager leurs épreuves sur le champ de bataille, » — l'enthousiasme alla jusqu'au délire; la ville se pavoisa de portraits du grand homme. Ce furent des illuminations, des hurrahs, des pétards, des feux de joie, des discours sur la borne, tout le carnaval d'une ville américaine en saturnales politiques. Les historiens de cette « splendide journée » vont chercher jusque dans la Bible des expressions à la hauteur de leur enthousiasme. Rien de burlesque comme Moïse, les prophètes, les tyrans engloutis dans la Mer-Rouge, accoutrés en argot démocratique et jouant leur rôle dans la parade avec « old Abe » et « little Mac. » — « C'était, s'écrie le *La Crosse Democrat*, un écho de la voix qui s'éleva dans le ciel purifié par l'expulsion des anges déchus; la paix est rétablie! » et plus loin : « Pauvres dia-

bles, vous pouvez crier! Votre temps est fini; vous êtes à bout. Agonisez tout votre saoûl, si cela vous soulage, mais la défaite de votre parti abominable et de votre plus qu'abominable politique est certaine! » Les républicains répondent par un flot d'injures; personne d'ailleurs ne s'en offense. N'est-il pas curieux que là où la presse est si violente, on ne la trouve jamais trop libre, et que là au contraire où elle reste inoffensive, on la traite comme un fou furieux ou comme un chien enragé?

On parlait, il y a quelque temps, d'une convention modérée qui devait siéger à Buffalo et rassembler les hommes prudens de tous les partis : elle n'a pas eu lieu. Il faut choisir à présent entre la politique unioniste et la politique de sécession, ou, pour parler le jargon du pays, entre la *plate-forme* de Baltimore et la *plate-forme* de Chicago. « C'est le premier devoir de tout bon citoyen, disait en juin 1864 la convention républicaine assemblée à Baltimore, de maintenir l'intégrité de l'Union, l'autorité de la constitution et des lois des États-Unis. Mettant de côté toute dissidence d'opinions politiques, nous nous engageons à faire tout ce qui sera en notre pouvoir pour aider le gouvernement à éteindre par la force des armes la rébellion soulevée contre lui. » A quoi l'assemblée de Chicago vient de répondre : « Après quatre années employées sans succès à rétablir l'Union par l'expédient de la guerre, la justice, l'humanité, la liberté et l'intérêt public exigent la cessation immédiate des hostilités en vue d'une convention ultérieure des états ou de toute autre démarche pacifique propre à rétablir au plus tôt une paix fondée sur l'union fédérale. »

Voilà les deux drapeaux et les deux programmes en présence. Ils sont assez explicites pour se passer de commentaires. L'un veut l'Union sans compromis, la nationalité tout entière; l'autre veut la paix à tout prix, la retraite des armées, l'indépendance immédiate du sud, avec l'*espoir* d'un arrangement ultérieur d'où naîtrait une union nouvelle, c'est-à-dire une humble prière faite aux rebelles de vouloir bien rentrer en maîtres dans la famille américaine. Reste à savoir à qui le peuple donnera raison.

3 septembre. Sur le Mississipi.

Me voici encore une fois en route. Je descends le Mississipi jusqu'à Dubuque, ville florissante de l'Iowa, et s'il y a un chemin de fer qui conduise de Dubuque à Iowa-City et à Council-Bluff, sur le Missouri, je ne descendrai pas plus loin; sinon je me rembarque jusqu'à Davenport, d'où je gagne le Missouri en passant par la cité nouvelle de Fort-des-Moynes, capitale de l'état d'Iowa. Peut-être même suivrai-je le fleuve jusqu'à Hannibal, où je prendrai le che-

min de fer de Saint-Joseph; puis je remonterai le Missouri jusqu'à Omaha-City, capitale du Nebraska, située en face de Council-Bluff; de là je compte gagner le Kansas, soit en voiture, s'il y a des routes praticables, soit à cheval à travers la prairie. On me vante les territoires de l'ouest comme les plus sains et les plus fertiles de tout le continent d'Amérique. C'est le Bas-Mississipi seulement qui est fiévreux et humide. Les plateaux élevés qui bordent les deux rivières au-dessus de leur confluent ont au contraire un climat pur, sec et léger. Les chaleurs de l'été et les rigueurs de l'hiver y sont moindres, dit-on, que partout ailleurs. Plus loin, sur l'autre versant des Montagnes-Rocheuses, le territoire de l'Utah jouit d'une température mongolienne. Je serais curieux de voir les mormons et leur ville du Lac-Salé, plus curieux encore de voir la Californie, qu'on dit être un pays magnifique, le plus montagnenx et le plus pittoresque de l'Amérique du Nord; mais je ne puis songer à ces expéditions lointaines, et je reviendrai du Kansas à Saint-Louis par la grande route du Missouri.

J'ai fait avant-hier une jolie promenade aux environs de Saint-Paul, jusqu'aux chutes de Saint-Antoine, sur le Mississipi. J'aurais pu m'y rendre en chemin de fer; j'aimai mieux prendre un *buggy* qui m'y mena par un chemin capricieux à travers les forêts et les pâturages. Je ne vous dirai rien des chutes, encombrées de barrages, de moulins, de scieries, bordées d'usines et d'auberges, réduites d'ailleurs par la sécheresse à de maigres proportions. D'un côté s'alignent les maisons de Saint-Antoine, de l'autre celles de Minneapolis. On passe d'une rive à l'autre par un pont suspendu jeté d'île en île. Le lit du fleuve est jonché de grands débris de roches qui roulent en hiver par-dessus les digues; plus bas se dresse une île abrupte, et la vallée s'entoure de riantes collines parsemées de verdure et de maisons blanches. Je ne vous parlerai pas non plus de Minnehaha (ou l'eau souriante), une jolie cascatelle dans un frais ravin plein d'herbes et de buissons fleuris, pour le moment dénuée d'eau, — bien que Longfellow l'ait rendue fameuse par son poème d'*Hiawatha*. L'aspect général de la contrée est ce qu'il y a de plus curieux : de grandes prairies chauves ou de grands champs de maïs dans une plaine immense, infinie, — un terrain sablonneux et ondulé qui semble le dépôt d'une mer antédiluvienne, — des troupeaux errans, çà et là une ferme, des bois incultes, — puis une coupure au fond de laquelle coule une rivière, invisible et silencieuse, entre deux bancs de verdure. Un lieu surtout m'a charmé, c'est Fort-Snelling, forteresse située au confluent du Mississipi et du Minnesota, sur un escarpement qui domine les deux rivières. Sous les rayons du soleil couchant, les deux vallées, pleines de

verdure, brillaient enveloppées de lumière à nos pieds. Les deux rivières tranquilles circulaient parmi leurs îles, blanches et polies comme des rubans de soie. Nous passâmes le Mississipi sur un bac, le premier véhicule primitif que j'aie encore vu en Amérique; puis, gravissant la côte opposée et courant à travers la plaine, parmi les troupeaux mugissans qui revenaient des pâturages, nous vîmes poindre au crépuscule les quinze clochers de Saint-Paul.

Fort-Snelling est le quartier-général de l'armée qui garde la frontière indienne; j'y ai vu deux prisonniers : on en a fait quelques centaines durant la dernière incursion des Indiens. Ils étaient enchaînés dans leur cachot, l'air noble et fier, bien différens des Indiens dégénérés que j'avais vus au nord. Il est vrai qu'on les dit mêlés de race blanche, ce qui explique leur beau profil et leur front ouvert. L'un d'eux gisait enveloppé dans sa couverture, condamné à être pendu le lendemain, — il a massacré treize personnes de sa main; il me regardait fixement en murmurant des paroles entrecoupées. Le second n'a commis d'autre crime que de tuer en combattant; on lui rendra la clé des champs. J'avais à la main un bouquet de fleurs sauvages, de belles fleurs jaunes et rouges embaumées; il me fit un signe, je les lui donnai. Alors il se mit à les baiser, à les sentir, à grignoter les tiges, à effeuiller les corolles, à faire siffler les pétales entre ses lèvres, à jouer en un mot comme un enfant. Il était touchant de le voir, au fond de son cachot obscur, témoigner une sorte d'amour enfantin à ces fleurettes qui lui parlaient de ses solitudes et de ses chères prairies. Je regardais cette figure joyeuse et inoffensive, me demandant s'il était bien vrai que ce grand enfant cachât une bête féroce.

Saint-Paul est une ville irrégulière et naissante, où rien n'est symétrique et achevé que l'alignement des rues. Les magasins sont des bazars mal fournis, où l'on ne trouve que les objets de rebut des manufactures de l'est. Je demande quel est le meilleur chapelier de la ville; on m'envoie chez une sorte de tailleur, drapier, libraire, papetier, marchand d'habits et de comestibles. J'y trouve un pauvre assortiment de misérables chapeaux de paille fabriqués à New-York, et de feutres encore plus tristes qui portaient l'estampille de Paris. Les vêtemens tout faits sont seuls en usage, parce qu'on n'en trouve pas d'autres. Un méchant feutre rond, des bottes ferrées, un paletot de toile jaune, tel est le costume national. Sous la dénomination de *dry goods* (marchandises sèches), on comprend dans le commerce tout ce qui n'est ni vin, ni bière, ni liqueurs. Les articles d'habillement sont encore appelés *yankee notions* en souvenir du temps où les colporteurs *yankees* de la Nouvelle-Angleterre en faisaient seuls le commerce, et ce nom reste un signe de la su-

prématie industrielle des états de l'est. Les colonies de l'extrême ouest ne sont que des avant-postes et des comptoirs; toute leur richesse est dans les matières premières : elles ne fabriquent pas ce qu'elles consomment, ne consomment pas ce qu'elles produisent, et ne vivent que par un continuel échange. Ce sont les rameaux verts de la grande souche américaine, qui mourraient séparés du tronc où ils puisent la séve et la vie. C'est pourquoi il est insensé de croire à la division prochaine des états de l'ouest et des états du nord. Le sud, appauvri par l'esclavage, a rompu avec le nord comme un débiteur obéré qui fait banqueroute; mais l'ouest est le grand chantier d'où le nord tire sa richesse, le nord la maison de banque où l'ouest puise son crédit. Formé à l'image du nord, l'ouest lui emprunte chaque jour ses institutions, ses hommes, ses capitaux. Leurs intérêts sont inséparables; l'un ne peut pas plus prospérer sans l'autre que la mine qui exploite les métaux sans l'usine qui les élabore.

Vous serez étonné d'apprendre que ce pays est plein de Français. L'ancienne colonie a laissé ici un petit noyau suffisant pour attirer des recrues. Quelques-uns viennent de la mère-patrie, la plupart ont émigré du Canada par les grands lacs. Les matelots du bord parlent français. Quand je ne les aurais pas reconnus à leur langage, leurs plaisanteries, leurs danses, leur gaîté invincible à la fatigue, me les auraient désignés. D'ailleurs tous les anciens noms de la vallée du Mississipi portent la trace de cette origine. On trouve dans le Minnesota Saint-Cloud, Saint-Paul, Saint-Antoine, Sainte-Croix, le lac Pépin, plus bas, dans le Wisconsin, La Crosse, Trempeleau, Prairie du Chien, et tant d'autres. Ces lieux, qui sont devenus des villes, n'étaient au temps de la domination française que des postes militaires ou des comptoirs isolés, le bassin des deux fleuves comptait à peine quelques milliers de colons; mais le nom français y reste attaché comme un indestructible souvenir.

Je vous écris sur le pont, où je me suis réfugié pour être plus libre, où du moins je n'ai d'autres ennemis que le vent, la poussière et les flammèches de la machine. Nous sommes précisément au passage le plus joli de la route. Le soleil, après avoir tardé derrière les montagnes et comme hésité à paraître, s'est enfin décidé. Il inonde tout de lumière, le fleuve, les forêts et les îles; mais adieu les grandes ombres bleues du matin, si fraîches, si pures, si veloutées! Un manteau uniforme de vapeur grise, costume habituel de la campagne américaine, a déjà tout voilé.

Dubuque, 6 septembre.

Je vous ai quitté l'autre jour entre le lac Pépin et La Crosse, après une nuit passée dans une cabine grande comme la main avec cinq

compagnons, dont trois soldats; heureusement, portes et fenêtres, tout était ouvert. A La Crosse, vers le soir, nous avons changé de bateau; nous nous sommes embarqués sur le steamer *Key City*, immense et rapide machine où erraient quelques rares voyageurs, et où j'eus le bonheur d'occuper une cabine à moi tout seul. La soirée était grise et calme; nous filions silencieusement sur le blanc miroir du fleuve, entre de grandes et gracieuses collines percées de vallées verdoyantes et couronnées d'une crête ardue de *bluffs* crénelés. Le lendemain, le paysage n'était pas moins riant, moins vert, moins sauvage; mais il y pendait partout des nuées sombres et des rideaux de pluie. Les côtes s'abaissent peu à peu. On dit qu'aux environs de Saint-Louis la vallée est plate comme la main; plus loin, vers son embouchure, il n'y a plus qu'une immense plaine de roseaux étendue à perte de vue jusqu'à l'horizon.

Voici enfin la ville de Dubuque avec ses clochers, ses grands bateaux à vapeur, ses murs de briques rouges. C'est la plus ancienne ville de l'état d'Iowa. Fondée par les Français en 1786, elle compte aujourd'hui environ huit mille habitans. En face, sur l'autre rive du fleuve, s'élève le gros village de Dunleith, où aboutissent deux ou trois chemins de fer, et qu'un bateau à vapeur toujours mouvant relie à Dubuque. Je me rendis hier à Galena, ville récente de l'Illinois, connue pour ses mines et ses fonderies de plomb, qui compte déjà plus de dix mille âmes. Je pris le chemin de fer de Dunleith à Chicago, longeant d'abord la vallée de La Fèvre, une jolie rivière entre de fertiles collines, et après quelque trente milles de chemin dans une campagne inhabitée je débarquai à Galena. Je vis une petite ville à cheval sur la vallée, couvrant les deux côtes, des jardins potagers à l'entour avec de pauvres cahutes, quelques jolies habitations rurales éparpillées dans les faubourgs, mais pas une seule cheminée d'usine, pas une fumée noire, à l'horizon. Me voilà bien empêtré : sur la chaussée du chemin de fer, il y avait un grand tas de lingots de plomb; où donc étaient les mines, les fonderies? Probablement dans le voisinage, car dans la ville même il n'y en avait pas trace. Galena n'est pas le siége même de l'industrie minière, c'est son entrepôt et son centre d'exportation. Que vais-je faire de mes quatre heures? Je traverse nonchalamment un pont de fer jeté sur la rivière. J'entends du bruit, des cris, une voix tonnante qui pérore; je lève les yeux, et je vois en face de moi un nombreux rassemblement. Je m'approche, je m'y mêle : un orateur barbu, corpulent, à figure joviale, haranguait le peuple dans un langage âpre, grossier, entremêlé de bouffonneries qui mettaient son auditoire en grande joie. Il se promenait sur une estrade de planches, ornée de deux drapeaux des États-Unis. Der-

rière lui se tenaient assis les personnages d'élite, — en face, la foule mouvante des paysans et des mineurs. Il y avait là des types et des échantillons de toutes les races, depuis l'Allemand rabougri des villes, avec sa grosse tête sur un corps malingre, jusqu'au grand *Yankee* sec, coriace et raide, avec sa touffe unique de barbe rousse, ses lèvres pincées, sa mâchoire gravement occupée à ruminer du tabac. Des femmes se pressaient aux fenêtres des maisons voisines; des gamins déguenillés grimpaient à cheval sur la balustrade sous le nez même de l'orateur. Quelquefois une charrette passait bruyamment, au grand mécontentement du public, mais l'orateur à poumons de stentor couvrait le tumulte d'un éclat de sa voix puissante. De quoi donc s'agissait-il? J'avais vaguement entendu parler de conscription : c'est en effet l'époque où, selon le décret du président, la conscription doit compléter les quatre cent mille hommes appelés sous les armes. Probablement l'orateur stimulait à ce propos l'enthousiasme public. En effet, il attaquait *little Mac*, glorifiait *honest old Abe*, et tirait à boulet rouge sur la convention de Chicago. Sensée d'ailleurs lorsqu'il défendait la politique républicaine et refusait de voir dans la constitution la sanction de la révolte, son éloquence populacière ne manquait ni de sel ni d'énergie. Les rudes mineurs l'écoutaient bouche béante; quelques malins avaient un fin sourire approbateur; d'autres, endimanchés, coiffés de grands tuyaux de poêle, faisaient les hommes d'état et branlaient gravement la tête. Quelques visages renfrognés et hautains promenaient leur déplaisir parmi la foule avec un haussement d'épaules ou un grognement étouffé. Enfin l'orateur conclut et présenta au public le *gallant* général O... « Vous allez entendre, dit-il, le meilleur discours et le meilleur *gentleman* de l'Illinois. » La musique entonna une lente et triomphale mélopée, trois *gentlemen* s'avancèrent et chantèrent une chanson bouffonne en manière d'intermède, pour tenir la foule en belle humeur; puis le général se leva, un grand homme à cheveux gris, en tenue négligée, avec je ne sais quoi dans toute sa personne qui sentait plus le procureur que le soldat. La foule poussa trois *cheers* en son honneur, et il commença de parler.

Il débuta, non sans bonne grâce, avec une certaine dignité de maintien, annonçant qu'il serait bref, que sa voix usée ne lui permettrait pas de parler longtemps ni « avec enthousiasme. » Peu à peu cependant il s'échauffa, ses sourcils se froncèrent, sa tête devint rouge, sa figure grimaçante, ses yeux égarés. Il se mit à frapper des poings, à trépigner des pieds, à se renverser en arrière, à se pencher en avant, à déployer ses bras avec des gestes d'épileptique. Sa voix devenait âpre, enrouée; il allait toujours. Pendant

deux heures, il vociféra ainsi sans repos, à la façon d'une bête sauvage emprisonnée. De temps en temps son « enthousiasme » s'évanouissait tout d'un coup, il s'essuyait le front, s'asseyait sur la balustrade, les jambes pendantes, et commençait sur un ton goguenard une conversation familière avec le public; puis il bondissait de nouveau, comme saisi d'une commotion électrique, et entassait sur un adversaire imaginaire toutes les injures du vocabulaire des cabarets. Il s'arrêtait par momens, l'air hagard, et semblait regarder fixement quelqu'un, comme s'il eût voulu le défier des yeux. L'ensemble de son discours était long, lourd, pâteux, interminable; il ressassait cent fois les mêmes choses dans les mêmes termes. Quand l'attention de l'auditoire paraissait fatiguée, il trouvait pour la ranimer des inspirations sublimes. « Je regrette, disait-il en parlant de M. Harris, du Maryland, et de sa boutade violente dans la conférence de Chicago, — je regretterai toujours qu'il ne se soit pas levé un nouveau Brutus pour le frapper au cœur; » puis il l'appelait « cet infâme coquin qui mérite non-seulement d'être jeté à la porte d'une convention nationale, mais d'être chassé à coups de pied de toute société décente. » — Alors les hurrahs éclataient de tous côtés. — « Oui, nous leur ferons une guerre sanglante, une guerre impitoyable, jusqu'au couteau (*bloodred war unto the knife.*)» — « Si vous êtes loyaux, faites comme moi, allez droit aux *copperheads*, aux traîtres, et dites-leur : *Sir*, vous êtes un misérable, un gredin, une canaille, *and a damned thief*. Quant à moi, je le leur dis en face : Oui, monsieur, j'espère bien que vous serez pendu. » — « Si ces misérables veulent approcher de l'urne électorale, nous les fusillerons! » Et ce n'est rien que de lire de sang-froid ces atrocités : il fallait entendre la voix, le ton, il fallait voir les contorsions, les yeux injectés, la bouche écumante de l'homme; l'impression en était pénible comme la vue d'un chien enragé. Il fallait entendre aussi les acclamations des auditeurs, leurs *cheers* joyeux et prolongés chaque fois qu'un bon gros blasphème sortait de sa bouche. On se serait cru dans une réunion de loups sanguinaires; pourtant ces bonnes figures rudes et honnêtes n'accusaient aucune férocité. L'honorable orateur ne faisait que sacrifier aux goûts populaires : le peuple américain, surtout le peuple de l'ouest, aime cette grosse viande de boucherie crue et sanglante. A la fin du discours, quand le général, dans une péroraison de dix minutes, grinçant des dents comme une hyène, sifflant comme un serpent, se tordant comme un damné, déchargea tout d'une haleine sa plus grosse artillerie d'injures et termina le bouquet en adjurant les bons citoyens de « cracher avec lui sur ces puantes charognes, » l'enthousiasme, l'admiration, le ravissement, n'eurent plus de bor-

nes; les chapeaux furent jetés en l'air, les femmes agitèrent leurs mouchoirs, les bons paysans se pressèrent autour de l'orateur pour lui serrer la main. Le général au contraire, devenu tout à coup calme et pâle, épuisé de cette affreuse comédie, les remerciait simplement de leur bon accueil. Évidemment le hasard m'avait servi un haut échantillon de l'éloquence américaine.

Cet homme, direz-vous, était sans doute quelque démagogue de cabaret?... Mais prenez le journal du lieu, et lisez en tête des colonnes le *republican ticket : For president, Abr. Lincoln, of Illinois, — for governor, general O..., come, and hear this brave soldier, eloquent statesman and stern patriot* (1). Ce furieux n'était autre qu'un major-général, futur gouverneur de l'Illinois, faisant son *canvass* pour les élections de novembre. — *A capital speech*, me dit le maître d'un cabaret où j'allai dîner avec du porc salé, des *pickled oysters* et des betteraves au vinaigre. L'orateur qui avait présenté le candidat à l'auditoire l'appelait le « meilleur *gentleman* de l'état d'Illinois, » et les abominations mêmes qui m'avaient révolté lui avaient acquis, paraît-il, le respect et l'admiration des habitans de Galena.

Le *meeting* se termina par une nouvelle chanson patriotique à laquelle la foule se joignit en chœur. D'ici au mois de novembre, le général O... va courir de village en village, faisant le même sermon tous les jours. Peut-être a-t-il honoré d'un redoublement de son éloquence cette ville de Galena, qui passe pour un des repaires du *copperheadisme*, car il annonce que tout ceci n'est que le prélude du feu terrible qu'il compte ouvrir dans la partie sud de l'état d'Illinois, là où les rebelles ont beaucoup de partisans. Voilà ce qui frappe l'imagination des hommes de l'ouest. Bien sot qui leur servirait des friandises littéraires et des vins parfumés; il faut du gin, du whiskey, du « feu d'enfer » pour leur monter la tête. Je rapprochais par la pensée cette scène étrange de nos pacifiques comices agricoles, où un monsieur de bonne compagnie s'adresse à nos bons paysans avec cet air digne et protecteur que vous savez; je la rapprochais même de ces réunions d'ouvriers où règne en général tant de décence, d'ordre et presque de bon ton, et je songeais que nulle part, chez nous, une aussi horrible comédie n'obtiendrait autre chose que des huées. On parle beaucoup de notre violence ingouvernable; c'est même un défaut dont nous faisons volontiers parade. Venez donc en Amérique, hommes délicats et timides, et apprenez par cet exemple à mieux vous connaître vous-mêmes, apprenez à moins craindre les résultats d'une allusion

(1) « Venez entendre ce brave soldat, cet homme d'état éloquent, cet austère patriote. »

plaisante ou d'une critique modérée; voyez jusqu'à quel point la violence peut aller et demeurer inoffensive. Est-ce à dire que je la propose en exemple? Une pareille sauvagerie de langage n'est possible que chez un peuple nouveau et dans une démocratie sans mélange. Le peuple ne veut et ne connaît ici que des égaux; il faut lui parler sa langue et se faire plus grossier que lui. Chez nous au contraire, il se défie des courtisans qui affectent trop de s'abaisser. Si grand que soit notre amour de l'égalité, il nous reste à notre insu un vieux levain aristocratique que rien ne peut détruire. Nous sacrifions tout au masque de la politesse. Si les Américains savent être pacifiques avec des paroles sanguinaires, trop de gens chez nous sont habiles à commettre des crimes avec des gants blancs, et sans qu'il leur reste aux mains une goutte du sang versé.

Dubuque, que je quitte demain, est à mi-chemin environ de Saint-Paul et de Saint-Louis. De là tirez une ligne droite vers l'ouest, et vous arrivez, au confluent du Missouri et de la rivière Sioux, à l'emplacement d'une ville nouvelle, Sioux-City. C'est cette ligne que je vais suivre, moitié en chemin de fer, moitié en diligence. C'est un voyage de quatre jours à travers des pays perdus. Impossible d'obtenir des renseignemens sur la navigation du Missouri. Je vais à l'aventure, quitte à revenir sur mes pas.

7 septembre, à bord.

Je suis souffrant et incapable de supporter les fatigues d'une expédition lointaine. Je descends donc à Saint-Louis directement par la rivière. J'ajourne mon excursion au Kansas sans d'ailleurs y renoncer.

Le temps est triste, brumeux, mélancolique. Mes pensées ont une gravité bien naturelle à un voyageur qui n'a pas vu depuis six semaines une figure amie. Ces gens de l'ouest sont au fond d'assez bons diables, mais j'ai avec eux trop peu de points de contact pour rechercher beaucoup leur commerce. Plus j'avance dans le pays de la démocratie, plus je me sens aristocrate à mon insu. Je n'aime pas ces compagnons débraillés, mal peignés, sans cravate; je me soucie peu de faire des avances amicales à des rustres déjà trop familiers par eux-mêmes. Et puis quel sujet de conversation aborder? Il est un point qu'il ne faut pas toucher, qu'on ne peut effleurer du moins qu'avec d'extrêmes précautions, et sur lequel l'Américain n'entend point raillerie : c'est la politique de son pays. Un étranger soigneux de ne pas se compromettre doit garder dans son langage une stricte neutralité. Les entretiendrai-je de nos affaires? Ils me font là-dessus mille questions vagues et sottes qui m'impatientent; je coupe court à l'entretien en disant que je suis absent

depuis trois mois et devenu presque étranger à mon pays. — Après cela, de quoi voulez-vous qu'on leur parle? Du prix du cuir ou du bois, du charbon ou des pommes de terre? Je ne suis pas savant en ces matières. Je suis donc réduit à ma propre compagnie, soit que je me promène, soit que je lise, soit que j'écrive, au grand étonnement du public qui s'agite autour de moi.

Dans cette solitude, le mouvement devient un besoin. Plus on va, plus on irrite la fièvre du voyage. Cependant on se dégoûte de cette vie publique du bateau à vapeur et de l'auberge. Partout où je séjourne, je ne sais quel besoin du chez-moi me retient dans ma chambre, où je respire plus librement le verrou tiré. Je me prends d'un attachement singulier pour tous les objets que j'emporte avec moi. Si par malheur je perdais mon bagage, je me croirais bien plus isolé. Quant à une lettre d'Europe, c'est une fête qui n'est pas donnée souvent...

Les secousses nerveuses de la machine à vapeur me rendent pénible le travail d'écrire. S'il vous amuse de suivre le cours de mes transformations, sachez que j'étais tout à l'heure élève de l'école militaire et général en herbe de l'armée fédérale. A présent je suis devenu un *novelist* qui écrit ses romans en voyage. Un groupe étonné m'observe à distance : un à un, les curieux s'en détachent et viennent me poser leurs questions à brûle-pourpoint. « Monsieur l'étranger, me dit l'un d'eux qui avait vu mon nom sur le registre de l'hôtel, vous êtes de Paris? — *Yes, sir.* — Donnez-moi donc des nouvelles de X... Vous devez le connaître, il y demeure. — Vous me pardonnerez, Paris est une bien grande ville. — Oh! vous êtes de Paris, France. Je croyais que vous étiez de Paris, Iowa. » Me voilà presque naturalisé Américain.

Rock-Island, 8 septembre.

Rock-Island est un village ou plutôt une ville de l'Illinois située sur le Mississipi, déjà prospère et populeuse. Elle a des usines, des églises, des rues larges, boueuses, tirées au cordeau, des trottoirs de bois, et deux ou trois de ces immenses caravansérails où l'on héberge les voyageurs à la gamelle et à bon marché. Il y règne une extrême activité; maisons de bois et de briques s'y élèvent à l'envi, et un *ferry* à vapeur passe sans cesse du quai de Rock-Island au quai de la ville plus considérable de Davenport, située dans l'état d'Iowa, sur la rive opposée du fleuve. Plus haut, un double pont de fer réunit les deux bords à une île qui se transforme peu à peu en arsenal et en forteresse, entre les mains de cinq ou six mille prisonniers rebelles que le gouvernement fédéral y a cantonnés. On ne les force pas à travailler, mais on les y décide

par de légères récompenses. Du reste, bien couverts, bien logés, bien nourris, ils vivent dans des maisons de bois entourées de palissades et reçoivent les même rations, les mêmes vêtemens que les soldats des États-Unis. Un détachement de troupes de couleur veille aux abords de l'île. On dit que les prisonniers sont furieux d'être gardés par des nègres; c'est pour eux le dernier degré de l'humiliation.

Au-dessus de Rock-Island, il y a des rapides qui s'étendent sur une certaine longueur et où la navigation n'est pas possible en été. Le *steamer* de Dubuque s'arrête alors à Port-Byron, d'où nous sommes venus en chemin de fer. Le bateau de Saint-Louis, retardé sans doute par les brouillards, se fait attendre depuis vingt-quatre heures. Je veille dans une chambre dont les murailles, jadis blanches, disparaissent sous une couche de noir de fumée, dont le tapis bourré de foin cache une poussière de plusieurs années, dont les stores pourris font peur à voir, — où enfin, malgré les deux fenêtres ouvertes, il règne un parfum de cabanon. L'auberge est cependant immense, et je compte le numéro 66. Les hommes de l'ouest ne sont pas plus délicats dans leur intérieur que dans leur tenue.

Je commence à croire que mon excursion au Kansas et au Nebraska se bornera à une tournée sur les bateaux à vapeur et dans les diligences. La prairie n'est pas sûre cette année, et les voyageurs n'osent plus s'y aventurer sans armes. Les Indiens s'agitent partout. Cette guerre indienne a un rapport secret avec la guerre civile. Les gens du sud, pour diviser les forces du nord, ont envoyé chez les peaux-rouges des missionnaires qui, sous prétexte religieux, sont de vrais agens d'insurrection. Ils leur ont promis qu'ils leur rendraient leurs territoires, et les pauvres Indiens, toujours affamés et crédules, poussent le cri de guerre et commencent à massacrer les hommes blancs. Le gouvernement envoie un corps de cavalerie qui les disperse en quelques jours; on en exécute un bon nombre, on renvoie les autres, on prive la tribu du maigre subside qui la faisait vivre, et au bout de quelques mois les meurtres, les incendies recommencent, et recommenceront toujours, tant qu'il restera un Indien vivant dans les Montagnes-Rocheuses. Je vous laisse à juger le procédé fraternel du sud. Les Indiens, qui ont de la morale une autre idée que nous, célèbrent comme un exploit glorieux ce que nous appelons un lâche assassinat. Il n'y a donc pas moyen de s'entendre; du reste, on en a bon marché. Deux cents cavaliers bien disciplinés, avec le sang-froid et le courage calculateur de l'Européen, mettent en déroute en quelques minutes des milliers de ces pauvres loups sauvages. Ils ont toujours leur même stratégie primitive, leurs embuscades disséminées, et ils attaquent

un corps de troupes comme un ours ou un chevreuil; puis, au signal donné, ils se précipitent avec des cris frénétiques, avec une fureur qui les réduit à l'impuissance, — jusqu'à ce que la panique les prenne et qu'ils détalent comme des lièvres. — Les Indiens, me disait un jeune homme qui leur a fait la guerre, si bons tireurs à la chasse lorsqu'ils sont de sang-froid, ne nous tuent en bataille qu'un homme contre dix. — Pas un de leurs coups ne porte, et avec beaucoup de courage, beaucoup de force, beaucoup d'adresse, ils ne peuvent rien contre des ennemis dix fois moins nombreux qu'eux-mêmes.

Ainsi va s'anéantissant la race indienne. Il y a vingt-cinq ans, on voyait en Georgie un peuple indien cultivateur; la tribu était nombreuse, riche, honnête, de mœurs douces et hospitalières; elle respectait ses voisins, observait les traités, se soumettait aux lois : l'état de Georgie s'empara de ses terres. Près du Mississipi, les Creeks et les Cherokees avaient fondé des colonies agricoles florissantes; ils avaient des routes, des métiers et jusqu'à des journaux; leur territoire était sous la garantie solennelle du gouvernement fédéral. Ils furent néanmoins dépossédés malgré la protection impuissante du président des États-Unis. Bêtes et hommes sauvages, l'Américain pousse tout devant lui, et finira par tout détruire. Tous les moyens lui sont bons pour satisfaire sa rapacité. Bien loin de civiliser les tribus sauvages, il les rejette systématiquement dans la barbarie; ses cruautés sont calculées et savantes, ses bienfaits mêmes sont perfides. C'est en vain que le gouvernement oppose à cette abominable politique une résistance timide, qu'il nomme des commissions, qu'il organise des enquêtes, qu'il morigène les états, qu'il destitue les fonctionnaires coupables. Ainsi le veut la force des choses, qui pousse la race blanche à la conquête du continent d'Amérique. La civilisation moderne est impitoyable à qui la gêne. En dehors du cercle où elle règne, elle n'a plus ni foi, ni humanité, ni justice (1).

Les journaux continuent leur sabbat; c'est chose curieuse que leur polémique, feu roulant de calomnies et d'injures. La politique n'est dans aucun pays semée de roses, mais nulle part elle

(1) A l'époque même où j'écrivais ces lignes, il fut commis dans le territoire de Colorado un acte de barbarie qui jette une triste lumière sur les procédés habituels de la race conquérante. La tribu des Cheyennes, qui toujours s'était montrée une alliée fidèle, fit savoir au major Nynkoop, en garnison à Fort-Lyon avec un détachement du 3e régiment des volontaires de Colorado, qu'elle désirait lui remettre quelques prisonniers blancs qu'elle avait rachetés des autres tribus. On reçut les prisonniers, mais les Indiens furent retenus avec eux. On les envoya dans un lieu nommé Sand-Creek, où on leur dit d'attendre les ordres du major Anthony, qui avait succédé au major Nynkoop. Une nuit, le colonel Chivington et le major Anthony, avec huit cents hommes, sur-

n'exige un aussi rude épiderme qu'en Amérique. « On ne peut douter, dit le *Chicago-Tribune*, que Mac-Clellan ne soit entré dans un complot avec les ***, qui sont les plus gros porteurs de bons confédérés en Europe, pour replâtrer, s'il est élu, une paix déshonorante et forcer les États-Unis à reconnaître la dette des rebelles. » D'autres se demandent « combien Mac-Clellan a reçu. » Les journaux sont constamment au-dessus ou au-dessous du ton, et passent des plus grossières inconvenances à des dithyrambes lyriques. Ils ne se contentent pas de parler aux oreilles et de les déchirer, il faut encore qu'ils parlent aux yeux. Ils publient par exemple en tête de leurs colonnes les portraits rapprochés des deux candidats : le général Mac-Clellan en habit militaire, brillant, martial, la moustache frisée, l'air conquérant, — et un affreux Lincoln, noirâtre, bilieux, hypocondre, revêche, avec un regard oblique qui semble méditer quelque horrible scélératesse. On lit d'un côté : *notre candidat*, — et au-dessous : *sa plate-forme*, un drapeau de l'Union flottant sur le monde; de l'autre : *leur candidat, le tyran et le faiseur de veuves du* XIX*e* *siècle; — sa plate-forme*, une charretée de nègres.

L'argument est irrésistible : toutes les femmes seront pour Mac-Clellan. Il paraîtrait cependant qu'elles en sont peu émues. Un journal de Saint-Louis mentionne avec étonnement que, dans le dernier train d'Alton à Chicago, les passagers s'étant amusés à faire une de ces épreuves ou *test-votes* qui sont en temps d'élection la distraction favorite des bateaux à vapeur et des chemins de fer, Lincoln obtint parmi les *ladies* une plus grosse majorité que parmi les *gentlemen*. S'il est le « faiseur de veuves, » Mac-Clellan en revanche est le « fossoyeur qui creuse des tombes. » Un journal illustré montre le général et sa bande traînés dans le char de Jaggernaut par l'Avarice, la Tyrannie et la Lâcheté, écrasant sur leur passage les nègres prosternés et conduits par Satan sur le chemin de l'enfer. Et que dites-vous de ce titre d'un article contre le président : « Agonie! oh! agonie! » — ou des dix points d'exclamation qui suivent le nom de Mac-Clellan? La grosse caisse est l'instrument national des Américains; ils ne savent aller en guerre ni en campagne politique au son d'une autre musique. Il y a chez

prirent le camp des Indiens. Le chef courut à eux avec un drapeau blanc, mais le massacre avait déjà commencé. Hommes, femmes et enfans furent égorgés indistinctement « Les soldats, dit la commission d'enquête nommée par la chambre des représentans, ne se contentaient pas de tuer; ils se livraient à plaisir aux actes de la plus révoltante barbarie... Les officiers ne firent rien pour les retenir... L'œuvre de sang dura deux heures. » La commission demanda la destitution immédiate de tous les officiers qui avaient pris part au massacre et « déshonoré le gouvernement qui les employait. » Ce n'était pas assez : il aurait fallu faire un exemple.

eux quelque chose de la naïveté grossière du sauvage qui fait sérieusement les plus ridicules et les plus grotesques contorsions...

Du Mississipi, 11 septembre.

Il n'y a pas de pays où l'on voyage plus lentement. Pensez que j'ai quitté Saint-Paul le 2 septembre, et que je ne suis pas encore arrivé à Saint-Louis. Voici, depuis Rock-Island, notre troisième jour de navigation. A chaque station, l'on embarque quelque marchandise nouvelle, tonneaux de tabac, tonneaux de farine, meubles, poêles de fonte, balles de chiffons, bottes de foin, pommes de terre, et les passagers s'impatientent en vain. Sans cesse on échoue sur les bas-fonds où le bateau traîne en grinçant. Avant-hier, dans un petit port de l'Illinois, le vent nous poussa sur le rivage, et nous nous trouvâmes si bien engravés que notre arrière était à sec, et que nos roues battaient la plage. Il fallut, avec un gros câble, attacher l'avant du bateau à la rive, puis reculer à toute vapeur : les pilotis du port furent déracinés, mais l'arrière se dégagea, et les roues furent remises à flot.

Les côtes sont insignifiantes; elles s'abaissent tout le jour : bientôt on n'aperçoit plus ombre de colline; on ne voit que le fleuve, la forêt, et le ciel largement ouvert à l'horizon. C'est bien le grand Mississipi, coulant sur son immense plaine, au sein de la riche végétation nourrie du limon de ses eaux, parmi des milliers d'îles qu'il entoure de ses bras sinueux. Il se déploie sur une si vaste étendue que ses rives aussi semblent des îles, et qu'on se figure voguer dans une contrée noyée dont les crêtes seules dominent. Lorsqu'on longe une des rives sous l'ombre des hautes futaies d'ormes, d'érables, de tulipiers et de chênes, où se mêlent par intervalles les ramées bleuâtres des aunes et les blanches touffes du cotonnier sauvage, la lisière des forêts semble naine à l'autre bord. Des volées d'oiseaux aquatiques rasent le fleuve; des oiseaux de proie solitaires planent au ciel. Les tortues d'eau qui se chauffent au soleil dressent partout leurs petites têtes noires sur les troncs à demi submergés de la plage, et plongent brusquement à notre approche. La soirée est lumineuse et sereine; au pied des forêts obscures, l'eau se colore d'un lilas sombre où brillent des flammèches d'or. Le soleil laisse au couchant une flamboyante auréole, puis une rougeur douce et tendre qui expire dans l'azur pâle. Une cigogne attardée regagne son gîte en traînant à fleur d'eau son long vol silencieux; puis un bruissement immense, assourdissant, remplit l'espace : c'est le concert nocturne des milliers de sauterelles qui peuplent chaque broussaille, chaque brin d'herbe de la forêt. Cependant les étoiles timides commencent à se mirer

sur les eaux blanches, et l'on glisse légèrement, poussé par une force invisible, dans la mystérieuse profondeur de la nuit.

Nous débarquâmes le soir à Fort-Madison, où commencent de nouveaux rapides qui descendent jusqu'à Kéokuk. Nous prîmes le chemin de fer qui nous déposa au point du jour au pied du steamer *Œil-de-Faucon*, qui offrait le spectacle le plus animé. Un équipage d'une centaine de nègres plus ou moins vêtus de haillons pittoresques y roulait des montagnes de marchandises entassées sur le port.

C'est un peu au-dessus de Kéokuk que se trouvent les ruines de l'ancienne cité de Nauvoo, les seules peut-être qu'on rencontre sur une terre où tout semble inattendu. Nauvoo fut le premier établissement de cette curieuse société des mormons que le gouvernement des États-Unis a rejetée au-delà des Montagnes-Rocheuses, où l'immigration américaine menace encore une fois de la déborder. On y voit les restes d'un temple immense que tous les efforts des nouveaux habitans n'ont pu détruire, et où les gens du voisinage viennent chercher des matériaux, comme autrefois les Romains au Colisée ou au palais des césars. On dit que dans leur nouvelle et florissante cité du Lac-Salé les mormons ont élevé un autre de ces monumens babyloniens et impérissables, qui font un étrange contraste avec les œuvres éphémères de la civilisation américaine. N'est-ce pas un fait remarquable que toutes les théocraties aient exécuté de ces colossales entreprises qui conservent leur souvenir longtemps après qu'elles ont disparu? Rien de plus bizarre et de plus indéfinissable que la constitution de la société mormonne. Mélange de judaïsme et de mahométisme, de barbarie singulière et d'extrême civilisation, d'oligarchie religieuse et de démocratie industrielle, c'est une espèce de Venise théocratique où le sénat des prophètes écrase les fidèles sous un despotisme de fer. Avec l'unité d'efforts et la discipline qu'impose la tyrannie, ces sectaires ont l'énergie, l'initiative, l'esprit de labeur et d'activité qui sont ailleurs l'apanage de la liberté. Ce sont encore des voisins redoutables pour la population qui envahit chaque année les territoires de l'ouest, et qui finira par les combler. En attendant, le gouvernement des États-Unis les ménage. Quand le congrès leur envoya pour la première fois un gouverneur comme aux *territoires* de l'Union, ils le chassèrent ignominieusement. Pour conserver au moins sa suprématie nominale, il fallut que le cabinet de Washington donnât précisément le titre de gouverneur à leur chef politique et religieux, le prophète Brigham Young. Aujourd'hui encore on les flatte, craignant qu'ils ne prennent parti pour les états du sud. Un jour pourtant doit venir où, pressés par les populations nouvelles, les mormons auront à livrer une lutte sanglante pour la possession du sol.

C'est aussi dans l'Illinois, et non loin du Mississipi, que des aventuriers français fondèrent la fameuse colonie communiste de l'Icarie. Ceux-là ne faisaient pas ombrage au gouvernement des États-Unis; il n'était pas besoin de violence pour en purger la terre américaine : on n'avait qu'à laisser faire le temps. J'ai vu à New-York un ancien colon de l'Icarie bien dégoûté aujourd'hui des chimères qui l'y avaient amené. « Nous étions, dit-il, une bande de fainéans; nous nous disputions tous les jours; nous ne savions pas obéir. Je ne sais si nos enfans se seraient faits à la discipline. Après tout, il n'y a que l'intérêt personnel qui nous pousse. » Voilà comment l'Amérique échappe aux maladies sociales de l'Europe. L'expérience est la meilleure école pour rectifier les idées fausses. On en cherche bien loin le remède : il n'en est d'autre que la liberté.

Hier soir, à Quincy, nous avons pris à bord une complète cargaison de bœufs et de chevaux. Le troupeau rassemblé sur la plage nous salua en mugissant. Un berger armé d'un long fouet, botté, éperonné, les pieds dans de gros étriers mexicains, galopait tout autour sur un cheval mince et actif, à la longue crinière. C'est là le berger des prairies, espèce de centaure sauvage, inséparable de sa haute selle espagnole, de son large chapeau de feutre et de ses habits de peaux. Il amenait la dîme de son troupeau, destinée sans doute au marché de Saint-Louis. Les chevaux entrèrent facilement et de bonne grâce; mais la gent cornue, comme si elle pressentait sa destinée, fut longue à prendre son parti. C'était un curieux spectacle que le troupeau ahuri de ces pauvres bêtes, pressées comme une bande de moutons, cachant leurs têtes les unes sous les autres et beuglant plaintivement, tandis que leur conducteur les accablait de coups de fouet, et qu'une troupe de matelots nègres armés de cordes et de bâtons les poussait à grands cris. Plusieurs fois elles grimpèrent sur les caisses et les marchandises entassées qui s'écroulaient avec fracas, ou, saisies d'épouvante, faillirent se jeter en masse à la rivière. Enfin les matelots, les prenant par les cornes, par les jambes, par la queue, les rouant de coups de poing et de coups de pied, les traînèrent une à une sur la passerelle, jusqu'au moment où la troupe éperdue prit une résolution soudaine et se précipita en rangs serrés. Je les retrouve ce matin dans l'entrepont, tremblantes aux secousses de la machine, aux battemens des roues, les unes tête basse, respirant à peine, et n'osant rien voir autour d'elles, les autres ruminant quelques bottes de foin qu'on leur a jetées, tout en promenant sur nous leurs grands yeux doux et timides.

Nous devons offrir un singulier tableau, flanqués de deux gros bacs chargés jusqu'aux bords, entre lesquels s'élève l'imposant édifice. Nous avons un front de bataille de 30 ou 40 mètres, et ces

machines-là ne seraient pas possibles sur des rivières comme celles d'Europe. Ici, dans la saison des grandes eaux, elles remontent en trois ou quatre jours de Saint-Louis à Saint-Paul. La nuit, quand vous voyez venir à toute vitesse cette montagne illuminée et mouvante avec ses deux énormes tours noires, qui dominent de haut les rivages, et que vous entendez le terrible grondement de la vapeur échappée, vous croiriez voir flotter une île volcanique. Quand la grosse machine glisse à côté de vous avec ses fenêtres brillantes, ses fanaux colorés, ses bouches de feu et ses petites ombres noires qui sont des hommes, elle vous paraît fantastique et monstrueuse. Il y a quelque chose de magique et de grandiose dans ces puissantes créations de l'industrie humaine.

Ces distractions et celles que fournit le paysage, la grande plaine couverte de forêts, le cours large et tranquille du fleuve, les milliers d'îles luxuriantes, ne m'empêchent pas de trouver le temps long. Nous n'avons fait que soixante milles, c'est-à-dire vingt lieues dans les dernières douze heures. Du bruit, de la foule, une chaleur torride, des nuées de moustiques, point ou peu de sommeil possible, tels sont les charmes de la vie de bateau. Cette nuit, nous nous tordions sur les bancs de sable comme une grosse tortue échouée; le grondement de la vapeur, le roulement continu du cabestan mis en mouvement par la machine, les craquemens du bateau, les tintemens des cloches, les grincemens des poulies, les cris des matelots qui hissaient les leviers, et surtout les efforts impuissans des roues qui battaient le sable comme si elles allaient se briser en pièces, formaient un concert effrayant à écouter. On travailla toute la nuit sans avancer d'une ligne. Victorieux enfin au point du jour, nous nous remîmes à voguer dans les brouillards du matin. Un peu d'azur tendre souriait déjà dans le ciel; les vapeurs argentées traînaient sur la rivière comme des mousselines blanches. Nous touchions à une île fraîche et sauvage encore dans tout le luxe de sa végétation du printemps. Des flaques d'eau pâles dormaient sous le fourré des grandes herbes. De fins et délicats feuillages entrelaçaient leurs boucles légères aux arbres de la forêt. Un gros tronc décharné dressait parmi la verdure sa colonne chauve et blanchie. Une cigogne maigre vint s'y poser d'un vol gauche et comme endormi, et nous regardait gravement du haut de son perchoir aérien. Les bords de la vallée se relèvent, le fleuve coule dans un lit moins large, entre deux rangs de rochers ou de dunes amoncelées par les crues de l'hiver. Il y a moins de ces bancs de sable où l'eau s'étend et se dissémine au point de ne plus même offrir les trois pieds indispensables à la navigation.

Il s'est passé de grands événemens depuis quelques jours : d'abord la prise d'Atlanta, et cette fois sans que le doute soit possible.

Ce succès signalé déconcerte les démocrates et ranime les espérances du parti national, qui déjà parle de la chute prochaine de Richmond. Ce qui n'est pas moins grave et moins favorable au gouvernement, c'est la réaction financière qui se prononce de plus en plus. Il y a une semaine, l'or était à 260; il était tombé hier à 218, et la baisse continuait. A Saint-Louis, il trouve à peine acheteur à 211. Peut-être cette réaction est-elle trop prompte, trop impétueuse pour être de longue durée. Elle est sans doute précipitée par la crainte des spéculateurs qui ont acheté l'or aux derniers cours et qui maintenant se hâtent de s'en défaire en se résignant à la perte actuelle pour sauver le reste. Vous verrez bientôt l'oscillation s'arrêter, et le marché ébranlé reprendre son équilibre entre les deux points extrêmes de la balance.

Cependant les républicains se rassurent; un instant surpris par l'unanimité singulière du vote de Chicago, ils retrouvent des forces dans la division qui de nouveau commence à se glisser au sein du parti démocrate. Le général Mac-Clellan n'a pas refusé la candidature; il n'a pas osé répudier ouvertement la politique qu'on lui a tracée, mais il y fait quelques restrictions timides, comme un homme qui n'ose pas briser la glace. Il a écrit une lettre publique où il corrige plus qu'il ne combat et interprète plus qu'il ne corrige le programme de Chicago. « L'Union, dit-il, est la seule condition de la paix. Nous ne demandons rien de plus. Laissez-moi ajouter (ce qui était, je n'en doute pas, le sentiment tacite de la convention comme du peuple qu'elle représente) que, si quelque état se décide à rentrer dans l'Union, il y sera sur-le-champ admis avec le plein exercice de tous ses droits constitutionnels. Que si un effort franc, sérieux, persévérant, pour l'obtenir échoue, la responsabilité doit en retomber sur ceux qui resteront en armes contre l'Union; mais l'Union doit être maintenue à tout risque. »

Voilà sans doute un langage pacifique et beaucoup de circonlocutions oratoires pour arriver à une déclaration qui devrait être en Amérique le cri de tous les partis. Bien modéré serait le gouvernement qui n'exigerait du sud, pour toute réparation de la guerre civile, qu'un retour pur et simple à l'Union. Cette miséricorde ressemblerait à de la faiblesse; mais il n'en faut pas plus pour aliéner au général les démocrates extrêmes. Les journaux *copperheads* commencent à lui dire des injures. Le *Daily-News*, organe des frères Wood, demande « un candidat fait pour la *plate-forme* ou une *plate-forme* faite pour le candidat. » Le *Freeman* de New-York gémit sur les infortunes du parti de la paix, réduit à mendier un candidat. George Francis Train, qui définissait les résolutions de Chicago en deux mots « battre Lincoln, » exhale en boutades pittoresques sa mauvaise humeur intempérante. Vallandigham allait

en Pensylvanie faire de la propagande, lorsqu'il trouva à Columbus la lettre de Mac-Clellan. Il s'écria : « Tout est perdu! » et, retirant lui-même sa candidature au gouvernement de l'Ohio, s'en retourna chez lui. Il faut savoir gré au général Mac-Clellan d'un acte de franchise honnête, qui peut lui coûter la présidence; mais sa position n'en est que plus difficile : qu'il parle, et son élection est perdue; qu'il se taise, et son silence est pris pour une approbation de tout ce qu'on dit en son nom, sa chaîne est rivée à tout jamais.

On dit que le choix du candidat dément la *plate-forme*, qu'il déjouera les mauvais desseins de ses associés. On oublie que le président des États-Unis n'est pas un souverain absolu, qui puise en lui-même son pouvoir et ne doive de comptes à personne. La voix publique a déjà désigné ses ministres : on parle de Vallandigham au ministère de la guerre, de Fernando Wood au ministère d'état. Un capitaine n'est pas maître de son vaisseau avec un équipage traître ou rebelle. D'ailleurs le chef de la république est le mandataire du peuple, l'exécuteur de la volonté nationale, et, comme tel, impérieusement astreint à servir la politique du parti qui l'a élu. Enfin il n'est pas vrai que, dans sa lettre embarrassée, le général Mac-Clellan ait affirmé son droit à ne relever que de lui-même et à ne recevoir de lois d'aucun parti. Cette protestation, bonne tout au plus à satisfaire le scrupule d'une conscience loyale, ne saurait passer pour un programme politique.

La presse de Richmond est plus arrogante que jamais; elle discute la question de savoir si elle condescendra aux prières du nord et écoutera ses propositions d'union nouvelle, ou si elle opposera un dédaigneux silence aux supplications du président *yankee*. Le manifeste de Chicago proposait une convention générale des délégués de tous les états, où chacun déciderait dans sa liberté souveraine s'il consentait à rentrer dans l'Union. Les journaux du sud répondent que le président des états confédérés n'a pas le droit d'ouvrir une convention internationale entre les deux peuples. D'autres pensent que la guerre est finie et qu'ils sont les maîtres. « Nous dicterons, disent-ils, les conditions de la paix. » Tous voient dans le succès des démocrates l'humiliation du nord et le triomphe assuré du sud. Voilà ce qu'on appelle la paix équitable et sans conditions!

Les deux partis se disputent les bonnes grâces de l'armée. « Je ne pourrais, dit le général Mac-Clellan, regarder en face ceux de mes braves camarades qui ont survécu à tant de batailles sanglantes et leur dire que leurs fatigues, leurs sacrifices ont été vains. » De quel côté de la balance cette puissance politique nouvelle jettera-t-elle son poids souverain? Le général Sherman, qui depuis la prise

d'Atlanta est le héros du jour, aurait, dit-on, manifesté le dessein d'appuyer son ancien compagnon d'armes. On en a dit autant du général Grant à l'heure même où il écrivait une lettre publique pour se plaindre de la division politique du nord et de l'assistance secrète donnée par les démocrates aux rebelles. A la nouvelle du choix de Mac-Clellan, une longue acclamation aurait retenti tout le long de l'armée du Potomac. Les républicains prétendent que l'acclamation venait des lignes ennemies, car les armées n'ont pas coutume de se mettre du parti de la paix.

Saint-Louis, 12 septembre.

Je m'aperçois que j'approche du foyer de la guerre : l'atmosphère change autour de moi. Le Missouri est presque un état rebelle et un pays conquis; les fédéraux ne s'y sont maintenus que par l'état de siége : aujourd'hui même on ne sait ce qui adviendrait s'ils retiraient leurs troupes. Les querelles de partis y sont envenimées par des haines sociales : on n'y discute pas seulement la paix ou la guerre, l'honneur ou l'humiliation nationale, mais la question cent fois plus brûlante de l'esclavage et de l'abolition. Ce n'est plus une discussion théorique, ni une rivalité d'influence, c'est une guerre d'intérêt privé entre deux classes inconciliables. L'ancienne population franco-anglaise, attachée aux institutions du sud, nourrit pour l'esclavage une sorte de superstition et de préjugé farouche. Vaincue, mais sourdement exaspérée, elle a la colère implacable des causes perdues. Elle ne prétend plus ressusciter ni l'esclavage, ni sa fortune passée: elle courbe la tête sous les conséquences anticipées et irréparables de l'abolition ; mais elle semble attendre en silence l'occasion de se venger.

La nouvelle population allemande est passionnée pour l'abolition. Elle apporte dans le Nouveau-Monde, avec les instincts de la démocratie européenne, ses procédés radicaux et ses doctrines absolues. Peu lui importent les préjugés séculaires et les lois surannées. Elle n'a point étudié l'histoire, elle ne sait rien du respect qu'on doit aux injustices immémoriales; mais elle a au plus haut degré ce sens moral des principes qui manque un peu à la démocratie américaine. Ce n'est pas elle qui s'effraie d'une révolution : pour détruire une institution barbare, elle met, s'il le faut, la hache aux fondemens de la société. Son intérêt d'ailleurs s'unit à ses principes. Quand même ses opinions plébéiennes, son sentiment inné de justice, ne la soulèveraient pas contre l'esclavage, elle le détesterait encore comme un obstacle à sa fortune et un concurrent déloyal à son industrie.

L'émigrant arrive pauvre et vit de son travail. Nouveau venu,

n'ayant rien à perdre, peu soucieux de l'intérêt des propriétaires établis, il a besoin que le travail libre soit délivré de la ruineuse rivalité du travail esclave. En même temps sa fierté réclame contre le préjugé qui s'attache au travail dans les pays d'esclavage; il veut réhabiliter sa condition. Voilà les sentimens généreux et les intérêts légitimes qui font de l'Allemand de l'ouest un implacable ennemi de l'esclavage. Et si malheureusement quelques colons parvenus à la fortune, pouvant profiter à leur tour de la grande injustice, donnent un triste exemple de l'empire de l'intérêt sur la conscience, la masse n'en poursuit pas moins avec une conviction ardente une iniquité qu'elle regarde comme la ruine de la civilisation et la honte d'un pays libre.

Vous concevez la haine mutuelle des deux partis, pour ne pas dire des deux peuples. Rien n'égale le mépris de l'Américain-né pour les intrus étrangers, sinon l'humeur agressive et batailleuse des hommes nouveaux. Ils nourrissent de part et d'autre des sentimens de guerre civile. C'est parmi ces passions toujours frémissantes que le gouvernement fédéral envoya comme chef d'armée et dictateur un homme énergique, mais le plus impropre du monde à jouer le rôle de pacificateur, le général Fremont. Le général ne tenta ni d'adoucir ni de concilier : abolitioniste et homme nouveau lui-même, il se mit résolûment à la tête du parti allemand pour écraser les amis de l'esclavage. Il forma une armée allemande, toute dévouée à son chef; il s'établit au milieu d'elle comme dans une forteresse, et sous son commandement le pays fut paisible, mais de cette paix apparente et sourdement agitée qui entretient toutes les passions et produit tous les maux de la guerre. Saint-Louis, à demi ruiné déjà par la rébellion, qui lui faisait perdre le commerce du sud, par le blocus du Mississipi, qui détournait vers les routes du nord les produits des états de l'ouest, se mit à diminuer de population avec une incroyable rapidité. La paix était si précaire que le général n'entendait pas un bruit dans la rue, pas un murmure inaccoutumé, qu'il ne crût à une révolte. Il tenait ses canons chargés et ses troupes prêtes à marcher au premier signe. Lui-même, avec la passion d'un chef de parti, se plaisait à braver ses adversaires. C'est de Saint-Louis qu'il écrivit le fameux manifeste d'émancipation qui lui valut le désaveu du président Lincoln et sa propre destitution. Il laissa dans l'ouest le parti abolitioniste organisé, discipliné, plus fort et plus résolu, mais en revanche les sudistes plus exaspérés que jamais et la société divisée sans intermédiaire en deux camps ennemis. La moitié des citoyens sont engagés dans une secrète et perpétuelle conspiration. Tout le monde court à l'extrême : entre les abolitionistes radicaux et les amis du sud, point de milieu unioniste et modéré. Les bandes de guérillas tiennent la campagne

et désolent impunément le territoire. La politique sert de prétexte à leurs brigandages. Ils ont pour chefs des officiers de l'armée du sud, qui reçoivent des ordres du gouvernement confédéré. Celui-ci s'avoue franchement leur complice, et la trahison, qui est partout, ferme les yeux sur les crimes qu'elle a soudoyés. Les Indiens, soulevés par les missionnaires que le sud leur envoie, font cause commune avec les brigands patriotes. Enfin les habitans de certains districts ne les regardent pas en ennemis. Les journaux sont pleins du récit de leurs crimes; ils attaquent et pillent les bateaux à vapeur du Bas-Missouri, et les poursuivent à coups de carabine quand ils ne peuvent s'en emparer. Les bords mêmes du Mississipi ne sont pas à l'abri de leurs ravages. Le passager qui descend le fleuve entend souvent dans les villages le tambour battre l'alarme, et voit s'assembler tranquillement la milice, accoutumée à ces alertes. Jeudi, un vieillard fut tué dans sa maison sans défense, parce qu'il était *union-man*. Samedi, un cavalier, passant sur une route déserte, fut abattu à coups de fusil. On ne sait en quoi il avait déplu aux rebelles. Les *bushwachers*, qui d'ordinaire pillent indifféremment les deux partis, maintiennent leur rang de brigands politiques en tuant çà et là quelque homme pauvre et inoffensif. Enfin les vengeances personnelles profitent de la guerre civile : on cite des villages divisés contre eux-mêmes, où l'on se massacre de porte à porte avec une incroyable férocité. Quant aux représailles, on se les imagine. La semaine dernière, à la suite d'un meurtre publiquement commis, le général Rosecrans imposa, au profit des parens de la victime, une amende de 10,000 dollars aux habitans des comtés de Cooper et de Boone, pour les punir de leur tolérance criminelle et de leur habituelle complicité. Voilà la justice incomplète et sommaire dont il faut se contenter en ce pays. Quelquefois la justice elle-même prend les formes de l'assassinat, et je pourrais citer plus d'un meurtre militaire qui ne mérite pas d'autre nom. La ville même de Saint-Louis n'est pas sûre : on fait sauter les poudrières, on incendie les *steamers* amarrés le long du fleuve; on a trouvé l'autre jour une machine infernale dans un magasin militaire. Vous voyez quelles passions fermentent encore dans ce pays, qu'on croit pacifié!

On ne les voit pas au premier coup d'œil : ces hommes qui mutuellement se détestent semblent vivre dans une harmonie fraternelle. Nulle séparation visible, nulle horreur apparente, nuls dehors haineux et provocateurs; mais si par hasard la conversation tombe sur la politique, tous les regards deviennent sombres et tous les visages altérés. Il se forme un cercle d'auditeurs muets et impassibles qui semblent avoir pris le parti de se taire; quelques-uns parlent à voix basse et semblent effrayés de leur opinion. On sent que

le feu touche à la poudre, et que ces haines violentes aiment mieux ne pas être éveillées. Ce n'est plus cette discussion libre, aisée, pacifique, des hommes du nord, cette sorte de joute familière d'où la bonne humeur et la franche gaîté ne sont pas exclues. Vous ne rencontrez qu'hommes silencieux et effrayés qui murmurent quelques plaintes timides, modérés hypocrites qui semblent cacher sous leurs expressions de patriotisme attristé quelque redoutable sous-entendu de guerre civile, enfin disputeurs acharnés affectant toujours un ton d'insouciance et de bonhomie, mais haineux au fond du cœur, et laissant percer leur colère dans leurs âpres plaisanteries. La prudence veut que la politique soit bannie des entretiens, et que, même au bruit de la fusillade, l'on cause de choses indifférentes. On sent que le couteau suivrait de près les paroles. En général, l'abolitioniste est plus libre et plus emporté : il provoque franchement son adversaire, et lui dit, comme il le pense, que l'esclavage est une abomination et une absurdité. L'autre, plus amer et plus contenu, répond par de dédaigneux sarcasmes, quittant volontiers le champ de la discussion pour insulter l'orgueil national de son adversaire, et lui parler par exemple de son compatriote Siegel, « l'Allemand fuyard. » Si vous le ramenez à la question, il vous fera en peu de mots sa profession de foi : le nègre est d'une race différente de celle du blanc et inférieure, destinée par le Créateur aux usages domestiques, comme le bœuf ou le cheval. Ses opinions sont si arrêtées qu'il ne consent même pas à les discuter : il regarde toute contradiction comme une insolente absurdité. Si vous invoquez la science, il se met à rire; si vous lui parlez de l'Écriture, il lève les épaules et ne répond point. Il a sa religion à lui, dont l'esclavage est le dogme fondamental; ses prêtres et ses pasteurs lui en prêchent la sainteté. On écrit des volumes pour prouver que la servitude est d'institution divine et enseignée dans les livres saints. Des prélats, des docteurs, se livrent à des argumentations métaphysiques dans le goût de Saint-Simon ou d'Auguste Comte, pour prôner, non plus l'égalité ni la fraternité humaines, mais l'excellence morale et les bienfaits de la servitude. Quiconque médit de l'esclavage est un blasphémateur impie et un odieux démagogue : il bouleverse les fondemens de la société. Enfin l'homme du sud est le plus curieux exemple de ce que l'éducation et l'intérêt combinés peuvent produire d'infatuation, d'aveuglement et d'iniquité.

J'ai assisté hier, sur le *steamer*, à l'une de ces conversations brûlantes, et j'y ai même pris part malgré moi. C'est toujours une chose curieuse que de voir les Américains discuter dans un lieu public. Tout le monde entre en scène sur le pied d'une égalité parfaite. Le manœuvre ou le valet de charrue n'y cède point la parole

à l'homme bien disant et bien vêtu. Il l'interpelle hardiment, grossièrement même, et l'autre n'a qu'à le payer de la même monnaie. Il y avait là des fermiers, des mineurs, des soldats, des hommes de loi, un cabaretier français, un négociant suisse, et plusieurs de ces figures louches qui sortent on ne sait d'où. Quelques hommes de couleur timides rôdaient autour du groupe sans oser s'y mêler. Quelques Allemands, l'un énergique, hardi, tenace, les autres doux et flegmatiques, mais obstinés, soutenaient l'abolition contre quatre ou cinq aventuriers et deux riches planteurs coalisés. On parlait haut et fort, d'un ton à la fois goguenard et irrité. L'ironie sortait des bornes permises; les esclavagistes, avec un rire faux et forcé, répondaient aux raisons par des injures. L'Allemand, seul contre tous, avait le langage libre, impétueux d'un homme qui se sent fort et sûr de vaincre, tandis que les autres gardaient l'attitude hautaine et contrainte des vaincus. L'un d'eux, un émigré anglais, qui m'avait fait l'honneur de me parler la veille et de me communiquer ses sympathies pour la sécession, manant brutal, tranchant du grand seigneur parmi les humbles *Yankees*, se tourna vers moi d'un air insultant, et dit en me montrant du doigt : « Voilà un homme qui est l'ami de Vallandigham! » Je lui coupai la parole et lui dis que c'était faux. Jusque-là silencieux et discret, je me mis à formuler mon opinion avec une netteté qui fit ouvrir les yeux à messieurs les sudistes et qui réjouit le cœur à nos bons Allemands. Je leur dis que je n'entrais pas dans leurs querelles de famille, que je n'avais ni le droit ni l'envie de m'en mêler, que je n'affichais de préférence ni de haine pour aucun des candidats à la présidence, mais, puisqu'on me provoquait, que j'exposerais toute ma pensée. Je regardais en principe l'esclavage comme un crime et comme un déshonneur. Enfin, sans avoir pour l'Amérique aucun attachement filial, je ne concevais pas qu'on pût se dire patriote et ennemi de l'Union. — Croyez-vous donc, me répliqua un *gentleman* en paletot noir qui semblait le plus lettré du groupe, que tous les hommes soient nés d'un même couple? — Je m'étonne que des hommes qui professent tant de révérence pour la Bible osent lui donner un si formel et si audacieux démenti. — Mon adversaire, blessé au vif, invoqua le bon sens, l'expérience de tous les jours, la vue, l'odorat, la malédiction de Cham, me demanda si je voulais prendre une négresse pour femme, et s'en alla enfin, de guerre lasse, avec l'air d'un homme à qui l'on nie qu'il fait jour en plein soleil. Je devins alors un pestiféré dont on se tint à distance prudente. Voilà l'Américain du sud : il veut à toute force que le nègre soit un animal un peu inférieur au singe. Quant à l'abolitioniste, souillé par ce contact impur, il inspire la même horreur et le même mépris.

La vallée du Mississipi est charmante à quarante ou cinquante

milles au-dessus de Saint-Louis. Les collines sont arrondies et douces, quelquefois barrant le chemin à la rivière, qui se détourne et s'ouvre un passage entre les rochers. La végétation est d'une richesse et d'une beauté merveilleuses. La tranche des îles coupée par le courant montre dans les eaux basses vingt pieds au moins de terre végétale. Les cultures sont rares; quelquefois, en traversant cet archipel infini, on entrevoit sous la feuillée une cabane dont les habitans solitaires paraissent oubliés sur leur petit continent sauvage. Depuis la guerre civile, la colonisation recule plutôt qu'elle n'avance au Missouri. Il y a des établissemens florissans naguère que les habitans, chassés dans les villes, ont été forcés de rendre aux broussailles et aux déserts.

Nous avons vu hier soir une nuée de pélicans. On les aperçoit au loin, flottant par milliers sur la rivière, comme les flocons d'une neige blanche. Un soldat désœuvré leur tira des coups de pistolet. Ils s'envolèrent comme un tourbillon de neige soulevé par un ouragan. Au même instant, le navire fait un violent soubresaut, puis on entend un grincement aigu, comme si quelque rocher en labourait la coque. Le *master*, une lanterne à la main, se précipite dans la cale : nous avions touché, heureusement sans dommage, un de ces troncs d'arbres cachés sous le fleuve qui sont, dans les eaux basses, le danger de cette navigation. Enfin nous longions ce matin les deux rangées de bateaux à vapeur immenses qui bordent les quais de Saint-Louis sur un espace d'une ou deux lieues. Ils sont si grands que celui qui nous porte passe à leur ombre comme un pygmée. On me dit qu'il y en avait vingt fois plus avant la guerre. Le fangeux Missouri a jauni les eaux noires du fleuve. Une troupe de matelots nègres assis à l'avant du bateau, les pieds pendans dans la rivière, chantent en chœur un refrain singulier, sans doute un souvenir du pays de leur race. Cette mélopée n'a plus de paroles, et se dit sur des sons inarticulés. Un soliste commence d'une voix lente et grêle une sorte de récitatif sauvage, puis tous répondent en chœur et achèvent le motif comme le verset d'un chant religieux. Cette musique primitive et monotone n'est pas sans charme.

13 septembre.

J'ai rencontré sur le bateau à vapeur, en venant de Saint-Paul, un jeune homme, voyageur comme moi et de passage seulement à Saint-Louis. C'est le fils d'un fermier de l'Ohio, ayant lui-même manié la charrue, puis fait ses études, pris ses degrés, travaillant aujourd'hui pour devenir *lawyer* et passer peut-être ensuite à la vie politique, car le barreau, en Amérique comme chez nous, est la pépinière des hommes politiques, et l'étude de la loi est le chemin le plus honorable ouvert aux *rising men* pour parvenir au gouver-

nement. Négligent des apparences et grossièrement vêtu, comme un vrai fermier de l'ouest, mais de figure intelligente, de manières franches et décentes, d'esprit plus cultivé que beaucoup d'élégans financiers des villes, il cache un vrai *gentleman* sous une enveloppe de paysan. Cette espèce d'hommes est particulière à l'Amérique et lui fait honneur. Riche sans être opulente, simple sans être grossière, instruite sans être raffinée, elle a une indépendance et une droiture qui plaisent par le manque même d'artifice. Vivant dans le pays le plus démocratique du monde, elle ne se sent inférieure à personne : elle n'a pas cette humilité envieuse que montre chez nous la classe aisée du peuple, elle a au contraire ce petit sentiment de fierté qu'éveille la propriété territoriale héréditaire. Elle donne l'idée de ce que devait être la robuste *yeomanry* anglaise avant le règne de l'industrie et de la spéculation. Cette classe est, si je ne me trompe, l'espoir de l'Amérique, le fondement de l'aristocratie de fait qui ne peut manquer quelque jour de s'élever comme ailleurs du sein de la masse du peuple. Sur ce sol fraîchement remué, qui se consolidera plus tard, les tiges qui domineront et abriteront les récoltes futures ne sont pas assurément ces monstrueux champignons de la finance, gonflés par une pluie d'orage et renversés du premier coup de vent : ce sont ces arbres sains et vigoureux qui ont pris solidement racine en terre, qui s'appuient sur le ferme fondement de la propriété.

Mais, au lieu de bavarder en style figuré, promenons-nous un peu à travers la cité. La ville de Saint-Louis est sale, vulgaire et délabrée. Le quartier du sud est un amas de baraques irrégulières et mal habitées; le quartier du nord est plein de magasins et d'usines à demi abandonnés. A l'ouest sont les rues neuves, les maisons riches, des jardins, des terrains vides. Dans les rues voisines du port, les trottoirs et les pavés sont en fer tiré des mines et des fonderies de Pilot-Knob. On me fait admirer le *Court-house*, grand bâtiment corinthien des plus ordinaires, avec un péristyle banal et une coupole écrasée, qui a coûté cinq millions de dollars et enrichi successivement plusieurs entrepreneurs, — une cathédrale catholique avec un pauvre fronton grec mesquin et étriqué, — une église protestante ornée d'un triste clocher de briques, — la bibliothèque enfin, grande salle basse décorée de statues contrefaites. Voilà la liste des monumens de Saint-Louis! On me mène à la promenade de *Lafayette-square*, misérable enclos sans ombre et sans verdure, situé dans les champs, au bout de la ville, sur une éminence d'où l'on embrasse un vaste panorama de bâtisses inachevées. Je ne m'arrête que sur le port, devant le steamer *Mississipi*, dont les proportions dépassent tout ce que j'ai vu et imaginé jusqu'à ce jour. Les escaliers sont assez larges pour qu'il y passe vingt hommes de

front; le faîte est aussi élevé que la nef d'une cathédrale. Ces bateaux de la Nouvelle-Orléans sont vraiment prodigieux.

On dit que la ville de Saint-Louis était autrefois très aristocratiquement habitée. Il n'y paraît plus guère aujourd'hui. On n'y trouve même pas ce vernis brillant, mais un peu frelaté, qui couvre la société de l'est, et peut à première vue faire illusion. Les hommes les plus riches, ceux qui comptent par millions leurs revenus, ne se distinguent pas de l'ouvrier des rues : ils s'en vont débraillés, la pipe à la bouche, mal peignés, mal vêtus, un chapeau gras sur l'oreille, des bottes trouées aux pieds. Quant aux hommes d'extérieur convenable, on s'en défie, ce sont des *gamblers*, des aventuriers qui veulent jeter de la poudre aux yeux. Les gens posés et respectables ne connaissent que le luxe positif des dollars. Encore la richesse ne représente-t-elle pour eux qu'un moyen d'en acquérir davantage en faisant plus d'affaires. Ils n'imaginent pas d'autre jouissance que d'ajouter une pierre à l'édifice sans cesse croulant et relevé de leur fortune; ce sont des machines à faire de l'argent, qui ne savent pas l'appliquer à leur usage. Qu'ils aient dix millions ou dix francs, ils n'en ont pas moins la même vie et les mêmes mœurs. J'ai vu le restaurant où dîne la grande finance de la ville : c'est une échoppe borgne, où deux fois le jour les convives s'entassent autour d'une table en forme de tréteaux comme une meute de chiens affamés. Cette collation leur coûte quinze sous et s'achève par d'abondantes rasades de whiskey. En revanche, leurs femmes sont couvertes de bijoux de pacotille achetés au double de la valeur. — Saint-Louis est une des villes d'Amérique où il s'en vend le plus. Dès six heures du matin, dans les auberges où vivent les négocians de la ville, on voit descendre au déjeûner, tout caparaçonnés de pierreries, des mannequins parés qu'on appelle des dames. Si l'on achète une maison, on la décore somptueusement, mais sans ordre et sans tact. Je me suis promené dans les boutiques des marchands d'objets d'art pour étudier les goûts de la classe opulente, et je les ai trouvés dignes des nègres de Guinée. Je ne parle pas de leurs tableaux, de leurs statues, des sujets à la fois bourgeois et pompeux qu'ils préfèrent : on dirait ces papiers peints, à grandes scènes historiques, qui tapissent nos cabarets de province. L'œuvre d'art la plus estimée à Saint-Louis est une sorte de paysage en relief, avec un ciel d'émail, une mer d'ivoire, des arbres de bois et d'étoupe, des bateaux à vapeur sur les fleuves, des chemins de fer sur les rivages et des châteaux sur les montagnes. C'est presque aussi beau que ces jouets appelés par les enfans *ménageries*, où l'on voit des chênes de mousse et des peupliers de copeaux plantés sur un pied de bois peint en vert figurant la prairie. Il ne manque plus

que de faire mouvoir les petites marionnettes de bois qui animent le premier plan.

On me présente à plusieurs gros bonnets de la ville : chacun m'invite à aller boire au cabaret (*take a drink*). Le *drink* est le fondement de la politesse de l'ouest. Il joue ici le même rôle que le calumet des Indiens et la chibouque des Ottomans. Une fois cette formalité remplie, l'homme de l'ouest bannit de ses manières tout le superflu des complimens et des conventions sociales. Quand on l'insulte, il en tire une vengeance simple et *pratique;* il attend son ennemi au coin d'une rue pour le rouer de coups, quelquefois même, si l'injure est grave, pour lui tirer son pistolet par derrière. Ce n'est pas un spectacle extraordinaire à Saint-Louis que de voir deux hommes « respectables » mettre habit bas et se colleter publiquement. La chose faite, on remet froidement son habit et l'on passe; voilà comment se vident ici les affaires d'honneur!

14 septembre.

J'ai renoncé à tout voyage dans le Kansas. D'après les renseignemens que j'ai recueillis, entre les Indiens et les guérillas, il y aurait grand danger de n'en pas revenir. Il est vrai que, si les Indiens tuent, les guérillas se contentent souvent de voler. Ces *gentlemen* ont à peu près les mêmes mœurs que leurs confrères bourboniens du royaume de Naples; mais il ne serait pas agréable d'être dépouillé de toute chose et laissé nu sur une route.

L'état de ce pays-ci est vraiment déplorable, et les habitans de l'est, dans leur tranquille sécurité, ne se le figurent pas. Je ne m'étonne pas de voir les passions sourdement excitées au milieu des horreurs qui se commettent des deux parts. La loi martiale, qui règne dans les *border-states*, y est devenue une nécessité; le gouvernement militaire n'en est pas moins un gouvernement détestable, surtout celui de l'armée américaine, puissance indépendante et anarchique, sur laquelle le pouvoir exécutif n'a pas de prise, ni l'opinion publique de contrôle. Une poignée de soldats peut faire ainsi la loi à des populations entières et commettre impunément des excès dont le seul récit aurait autrefois soulevé l'indignation de tous. Les exécutions militaires ne sont qu'un jeu. Un officier subalterne va saisir un citoyen, le jette en prison, le fait fusiller sans forme de procès. L'autre jour, au Kansas, exécution inexplicable et inexpliquée d'un brave agriculteur unioniste, fidèle à toutes les réquisitions, à toutes les taxes. Les journaux républicains eux-mêmes étaient révoltés. Une courte note au bas d'une page, voilà toute la réparation, voilà tout le châtiment des meurtriers. La semaine dernière, un fou vient à l'état-major de l'armée de Saint-Louis dire

qu'une bande de guérillas a pénétré dans la ville et occupe telle maison dans telle rue. Le général, qui dînait, envoie négligemment au poste voisin l'ordre d'entourer la maison et d'en déloger les rebelles. Ses soldats accourent, se rangent en ligne et font feu; puis ils se précipitent, brisent, tuent, saccagent, brûlent enfin la maison suspecte... Il s'y trouvait des femmes, des enfans, un vieillard, un Allemand, artisan paisible, le plus *loyal* des citoyens; il n'y avait pas un rebelle. L'erreur alors fut reconnue; mais qu'importe? On n'ose pas sévir contre des patriotes coupables seulement de trop de zèle.

A Memphis, dans le Tennessee, la situation est pire encore; on assassine en pleine rue; une troupe de soldats s'empare d'un homme, le mène sur la place publique et l'exécute. L'autorité fédérale a interdit sous les peines les plus sévères de posséder aucune monnaie d'or ou d'argent. La confiscation immédiate et un emprisonnement indéfini sont le châtiment du coupable ou de l'ignorant. Tous les habitans sont engagés de force dans la milice; sur le refus d'en faire partie, on a vingt-quatre heures pour vider la place. Cependant les brigands confédérés rôdent par la ville en plein jour; les *déloyaux* tentent les crimes les plus hardis. On met le feu aux bateaux à vapeur, aux arsenaux; on se venge sur les choses quand on n'ose pas toucher les personnes. Pilot-Knob, dont je comptais visiter la montagne de fer et les mines de houille, vient d'être pillée pour la seconde fois. La guerre civile est dans toute la contrée, à quelques lieues seulement de Saint-Louis, et c'est au milieu de ce désordre qu'on va faire les élections!

La balance penchera sans doute du côté du sabre. Le gouvernement l'emportera, si à l'opposition des démocrates et des sudistes coalisés il peut opposer à son tour une coalition des radicaux abolitionistes et des républicains modérés. Le général Fremont, chef du parti radical et candidat favori des patriotes missouriens, n'a aucune chance de succès dans les autres états de l'Union; si, comme tout porte à le croire, il retire sa candidature, ses amis reporteront leurs voix sur le président Lincoln. Malgré sa disgrâce déjà ancienne, le *pathfinder* laisse à Saint-Louis beaucoup de souvenirs et beaucoup de chauds partisans. J'entends raconter des choses curieuses de l'espèce de proconsulat et presque de royauté qu'il a exercée dans l'ouest. Comme toujours, les opinions varient beaucoup sur son compte : les radicaux le peignent comme un homme énergique, actif, un administrateur habile et un grand général. Les démocrates, les sudistes et le petit nombre de républicains modérés qu'on rencontre au Missouri s'unissent pour l'accabler. Ils en parlent comme d'un homme ambitieux, suffisant, indécis, dévoré

du besoin de faire du bruit. Ils prétendent que dans ce pays des gloires surfaites nulle réputation n'est si usurpée. Pendant qu'il était maître à Saint-Louis, il y menait vie de prince, toujours chamarré d'or, entouré d'officiers nombreux, ne se montrant au peuple qu'en grand équipage, n'accordant une entrevue qu'avec l'étiquette d'un empereur. Tandis que la Maison-Blanche à Washington est ouverte à tous venans, blancs et noirs, et que le laboureur y vient chapeau sur tête, en gros souliers ferrés, serrer la main du président, il fallait, pour parvenir jusqu'au général Fremont, percer deux ou trois phalanges d'aides de camp et de chefs de bureau; quand on avait obtenu l'audience, on ne trouvait au fond du sanctuaire qu'une idole de bois.

On ajoute qu'il est plein de son génie et se croit destiné à jouer le rôle de dictateur dans la république américaine régénérée. Fabuleusement enrichi par la découverte d'une mine d'or dans ses propriétés de Californie, il a voulu se rendre populaire par de folles prodigalités. Les ouvriers de Saint-Louis se rappellent l'heureux temps où il les enrichissait en les faisant travailler à de gigantesques et inutiles ouvrages. Fortifications, bateaux à vapeur, monumens inachevés, que n'a-t-il pas entrepris! Enfin, quand il s'est agi de faire la guerre, Fremont a réuni des ressources immenses, de quoi faire vivre une armée de cinq cent mille hommes; puis, nouveau Xerxès, il s'est mis en campagne avec un air de triomphateur anticipé pour s'en retourner au premier choc et laisser tout son coûteux appareil aux mains de l'ennemi. C'est alors que le gouvernement fédéral, engagé malgré lui dans d'énormes dépenses, ferma sa bourse et refusa péremptoirement de rien payer. Il fallut trouver en quelques jours près de cent millions, et toute la richesse du général y passa.

On l'accuse enfin d'être ambitieux et révolutionnaire. Il voulait, dit-on, séparer l'ouest du nord et s'y faire une sorte d'empire. Pendant tout le temps de sa dictature, il a régné pour son compte et en dépit des injonctions du président. Entre les républicains du nord et les démocrates du sud, il n'y avait qu'une place vide, le radicalisme, et il est devenu le chef des radicaux. Toutefois ses allures indépendantes et dictatoriales l'ont mal servi : le gouvernement, impatienté de l'opposition systématique de ce lieutenant indocile, lui a retiré son pouvoir avant qu'il se crût assez fort pour résister ouvertement. Visant à être une sorte de César nouveau dans la république américaine, il n'a trouvé nulle part et dans aucun parti le grand rôle qu'il voulait jouer. Ses partisans traitent le président Lincoln, ses généraux et ses financiers d'incapables; mais le peuple américain n'est pas de cet avis. Si le général Fre-

mont ne retire pas sa candidature, il va essuyer un échec éclatant qui lui fermera à jamais la carrière politique.

15 septembre.

Vous vous demandez où le sud a puisé ses forces, et par quelle vertu secrète il a trouvé en lui-même de quoi résister trois ans à un ennemi dix fois plus fort. La réponse est facile : le sud a puisé sa force dans la complicité d'une partie du nord. On s'est habitué chez nous à ne voir dans toute l'insurrection du sud qu'un essai d'indépendance nationale; on oublie qu'avant d'être une nation séparée, la rébellion était un parti politique, et que la guerre n'a point brisé le lien qui l'attache à ses adhérens du nord. De même qu'il y a au sud des unionistes opprimés, il y a dans le nord des sudistes qui font une guerre persistante à l'Union. Il y a six semaines, le bruit courait qu'il s'était formé dans l'ouest une grande association secrète, une sorte de charbonnerie de l'esclavage, militairement organisée, dont le grand-maître, nommé par le président des confédérés, était le célèbre Vallandigham. On ajoutait à la nouvelle toute sorte de broderies américaines, toute sorte de détails terribles et ridicules; en peu de jours, les journaux républicains, trop prompts à la propager, réussirent à la rendre absurde et à faire lever les épaules à tous les gens de bon sens. Il semble aujourd'hui prouvé que la rumeur était vraie, et un récent procès donne de curieux détails sur l'origine et le but de la conspiration.

L'accusé n'est pas Vallandigham, c'est un certain Harrison Dodd, délégué à la convention de Chicago, traduit devant la cour martiale d'Indianapolis, où ont été découvertes les traces du complot. L'ordre des *American knights* ou des *Fils de la liberté* semble avoir des adhérens nombreux dans l'Indiana, l'Illinois, le Kentucky et le Missouri. Dodd lui-même et quelques autres y occupent un rang élevé sous les ordres d'un commandant militaire suprême, investi de pouvoirs illimités, et dont le nom reste inconnu. Le *credo* de la conjuration déclare usurpateur le gouvernement des États-Unis, légitime la rébellion des états du sud, et contient un engagement de prendre les armes au premier signal du chef suprême. Il s'agit de saisir les arsenaux, de mettre en liberté les prisonniers de guerre, de leur donner des armes et d'ouvrir le territoire aux rebelles. En attendant, les affiliés s'engagent à empêcher de toutes leurs forces le recrutement de l'armée fédérale. Je ne dis pas que ce soit bien terrible : peut-être les soixante-dix ou quatre-vingt mille affidés dont se vantent les registres de l'ordre dans les seuls états d'Indiana et d'Ohio n'existent-ils que sur le papier; mais ce complot n'en prouve pas moins l'existence dans les états du nord d'un parti de rebelles aussi décidé et plus audacieux encore que celui de Richmond.

Les *border-states* sont le foyer de ces trahisons. Le nord les a occupés avec ses armées; il y a, comme on dit, *protégé la liberté du vote*, et sous ses auspices une administration républicaine a surgi partout des suffrages populaires dans un pays qui compte deux tiers de partisans du sud. La population s'y divise en citoyens *loyaux*, qui se disent fidèles à l'Union, et *déloyaux*, qui s'y disent hostiles; on a imposé le serment de fidélité aux électeurs, et une classe considérable, ayant le courage de s'avouer déloyale, s'est trouvée du même coup exclue des droits politiques. Dans le Missouri, une assemblée constituante, nommée par les soins de l'armée, a prononcé récemment, avec un sursis de dix années, l'abolition radicale de l'esclavage. Un parti puissant la réclame déjà immédiate, et si l'on touche à la dernière loi, ce ne sera point pour en allonger le terme. En attendant, l'œuvre de l'abolition a commencé : par décret du président, les esclaves des rebelles ont été mis en liberté. Ceux des loyaux, anticipant sur leur délivrance, ont pris sans façon la clé des champs; le gouvernement ne s'est pas soucié de les poursuivre, et leurs maîtres découragés n'osent plus les reprendre. L'esclavage est mort dès ce moment et tombe en désuétude avant le jour qui doit l'abroger légalement : il a diminué dans le Missouri des trois quarts, ailleurs d'une bonne moitié; l'avenir enfin, dans un court délai, doit en effacer les dernières traces. On dirait donc que l'opinion publique est décidée pour l'abolition. Regardez pourtant le dessous des cartes; suivez les mouvemens des déloyaux, leurs complots, leur concert occulte avec ceux qui, moins courageux ou plus politiques, n'avouent que leur opposition légale : on se dit citoyen des États-Unis, on est quelquefois au service du gouvernement fédéral, et l'on tend la main gauche à la rébellion. Les riches habitans du Missouri paient, nourrissent, choient les bandes de brigands qui désolent la contrée. Ils ont envoyé tous leurs fils, l'un après l'autre, se faire tuer sur les champs de bataille du sud : on voit souvent dans une fonction publique un homme dont les enfans servent avec son consentement, si ce n'est par sa volonté, dans les rangs des rebelles. A moins qu'il ne soit un Romain, comme l'ancien Brutus ou le vieil Horace, je vous demande de quel côté peuvent être ses préférences. Les femmes elles-mêmes sont fanatiques. Elles ont joué un grand rôle dans cette guerre civile, portant de l'argent aux rebelles, espionnant à leur profit, courant le pays déguisées en hommes et le revolver à la main. On me nommait une jeune fille qui seule, avec un cheval et une voiture, colportait de Nashville à Atlanta des selles et des galons d'or pour les uniformes des officiers. Les journaux vous ont parlé d'une célèbre héroïne, la Clorinde du sud, M^lle^ Belle Boyd, qui, trois fois prisonnière, presque fusillée, a trois fois recommencé son aventureux métier pour con-

quérir enfin à la bonne cause l'officier qui l'avait faite captive, et le retourner contre ses anciens compagnons d'armes (1). Il y a à Saint-Louis toute une prison pleine de ces amazones appartenant aux meilleures familles du pays. Malheureusement leurs exploits ne sont pas toujours si chevaleresques. Vous savez peut-être avec quels transports de joie elles ont accueilli les rebelles lors de leur invasion dans le Maryland, leur ouvrant les portes des maisons sans défense, leur indiquant la retraite des fugitifs, les aidant à voler de leurs propres mains. Plusieurs ont été prises sur le fait, en flagrant délit, témoin la jeune lady de Baltimore qui s'amusa avec ses chers rebelles à dévaliser dans sa chambre un pauvre chirurgien de l'armée. Cette folie furieuse des femmes est un indice expressif des sentimens secrets nourris dans les familles. La division profonde de la société dans le nord, l'unanimité au contraire de la société du sud, expliquent assez la faiblesse de l'Union malgré son million de soldats.

Quand nous voyons la carte des états du sud serrés entre les flottes et les armées fédérales, il nous semble que tout doive y être épuisé. Nous disons : Où prennent-ils des vivres? où prennent-ils de l'argent? où trouvent-ils encore des hommes? Nous avons toujours devant les yeux l'image d'une ville assiégée que la famine réduit lentement. C'est une idée fausse. Bloquez donc un pays entier, surveillez donc une frontière qui s'étend de la Virginie au golfe du Mexique! Ces *raids*, ces incursions hardies qui vous surprennent, sont inévitables dans des solitudes où, avec la plus puissante armée du monde, on ne peut occuper que des points clair-semés et lointains. Où trouvent-ils des vivres? Dans les pays environnans. Chaque jour, les campagnes devenant plus désertes, ils vont chercher plus loin leur subsistance, au cœur même du pays ennemi. Où trouvent-ils de l'or? Dans la bourse des riches des *border-states*, qui se ruinent pour les soutenir. — Enfin où trouvent-ils des hommes? Dans les familles qui se déciment pour les sauver. Quant au blocus maritime, la navigation à vapeur déjoue tous les efforts des croisières fédérales. Chaque nuit, les *blockade-runners*, navires bas et rapides, passent inaperçus à travers la flotte, portant à l'île anglaise de Nassau un chargement de coton qu'ils changent en munitions de guerre. Ce commerce durera tant que les rebelles conserveront les ports de Charleston, de Wilmington et de Mobile. A l'intérieur, tant qu'ils auront une armée, il sera impossible d'empêcher leurs communications avec leurs amis du nord. On ne peut

(1) M[lle] Boyd vient justement de publier elle-même le récit de ses aventures et de ses campagnes.

les emprisonner à moins d'un concert unanime de tous les habitans. Aussi se promènent-ils à l'aise tout le long des frontières. Hier c'était le général Smith qui envahissait l'Arkansas, aujourd'hui c'est une autre expédition qui menace l'état du Missouri. Le Mississipi est aux fédéraux, c'est-à-dire qu'eux seuls y naviguent au risque d'y être attaqués; mais les confédérés le traversent tous les jours. Leurs troupes sont à quelques milles de Memphis, toujours mouvantes et insaisissables, et tiennent bloquée la ville avec sa garnison. Leur confiance dans la neutralité, sinon dans la connivence des habitans, leur donne une audace incroyable. Une nuit, pendant que la garnison dormait, le général confédéré Forrest envahit la ville avec cinq cents cavaliers. Le général fédéral avait soupé la veille chez un de ses amis, et à force de discourir des chances de la campagne et du mérite du whiskey, il s'était trouvé incapable de rentrer chez lui. Les rebelles courent à sa maison pour le prendre dans son lit : ils trouvent la proie échappée. On l'éveille, on lui demande des ordres : pris de terreur, il s'enfuit dans un petit fort où il se barricade avec ses officiers. La ville contenait alors quinze mille hommes : il suffisait d'un mot pour fermer la souricière et prendre sans combat les cinq cents hommes de Forrest; mais la garnison, sans ordres, ne bougea point. Cependant les confédérés allaient de maison en maison, prenant l'argent et emmenant les chevaux. Au point du jour, ils se retirèrent en visiteurs paisibles, après que le général Forrest et ses officiers eurent inscrit leurs noms sur le registre de l'hôtel. On se mit à leur poursuite deux jours après.

A vrai dire, le sud-ouest n'appartient pas plus aux fédéraux qu'aux rebelles. Ceux-ci ne se contentent pas d'y jeter leurs bandes et d'entretenir des relations clandestines avec les habitans; ils y ont organisé, — la chose semble incroyable, — un gouvernement. Sous l'édifice extérieur du gouvernement régulier de chaque état, ils se sont creusé un établissement souterrain dans l'espérance de faire un jour sauter la mine. Pendant que le peuple nomme ses représentans, son sénat, son gouverneur, les déloyaux, hypocrites ou avoués, ont aussi leur législature, leur gouverneur occulte. Ce pouvoir fait des lois, recueille des subsides, paie des guérillas et donne des ordres secrets, dont les assassinats qui frappent çà et là des têtes inoffensives ne sont trop souvent que la sanglante exécution. Le chef du gouvernement sudiste du Missouri était alors le général confédéré Sterling Price, le même qui prépara depuis une invasion redoutable. Les fidèles n'attendaient que sa venue pour jeter le masque.

Et remarquez la curieuse coïncidence! Tandis que les unionistes

ont pris pour candidat au gouvernement de l'état le colonel Fletcher, l'homme même qui est chargé de les défendre contre l'expédition du général Price, les *copperheads* ont choisi Thomas Price, homonyme et parent du général. N'est-il pas évident que le but qu'on se propose est la réunion en un seul des deux gouvernemens, celui des démocrates constitutionnels et celui des sudistes insurgés? Les ennemis du dedans donnent la main à ceux du dehors. Les unionistes le savent et s'en vengent en traitant comme traître quiconque fait une résistance légale à leur politique. A la trahison ils opposent la force, et si vivement qu'on le regrette, on ne peut leur en faire un crime.

16 septembre.

Hier soir, deux *meetings* devaient avoir lieu à Saint-Louis en même temps et à quelques pas de distance, l'un pour la nomination d'un *Fletcher-Club* en face du café Guénaudon, l'autre en faveur de Mac-Clellan et de Price, en face de l'hôtel Lindell, où je demeure. Vers huit heures, la musique, la grosse caisse, les pétards, les cris, les fusées, m'attirèrent à la porte, et je vis qu'on faisait les préparatifs de l'assemblée : les feux de joie, les feux d'artifice des deux partis se faisaient concurrence et tâchaient de s'éclipser mutuellement. A gauche s'assemblait une foule républicaine, à droite une foule démocrate. Les orateurs montaient déjà sur l'estrade au milieu des bannières, des transparens et des lanternes. Je fis quelques pas, et je me trouvai devant le restaurant Guénaudon. L'obscurité était grande, mais à la lueur d'une guirlande de lanternes vénitiennes je pus voir sur la terrasse un groupe d'hommes assis. L'un d'eux se leva, et d'une voix tonnante (les Américains, habitués à parler dans les rues à des multitudes bruyantes, crient toujours à tue-tête) accusait les traîtres et les déloyaux. « On ne peut pas dire, s'écriait-il, qu'on n'ait pas de liberté de parole dans un pays où je viens de rencontrer, se rendant librement à leur assemblée séditieuse, tous les rebelles les plus détestables de la ville. » Tout à coup une grande clameur éclate, je retourne en hâte à l'hôtel Lindell. Je cherche des yeux les orateurs, l'estrade, la lampe électrique : tout avait disparu. La foule, dispersée, silencieuse, frémissante, s'écoulait lentement par les rues latérales; je voyais partout errer les uniformes et briller les baïonnettes. On se pressait contre les murailles comme dans l'attente de la fusillade; au milieu de la rue, je pouvais voir, à la lueur mourante d'un feu de joie, un tumulte auquel je ne comprenais rien. C'étaient peut-être de bruyantes manifestations d'enthousiasme; mais que signifiaient ces coups de poing, ces coups de pierre, ces crosses qu'on voyait s'élever et s'a-

battre, ces fusils brillant dans l'ombre, ces officiers qui se promenaient, sabre en main, dans les groupes? Je compris alors ce qui s'était passé : les soldats avaient résolu que le *meeting* n'aurait pas lieu. Sur un signal, une grêle de pierres avait assailli la foule; la soldatesque s'était ruée sur les orateurs désarmés; en un clin d'œil, elle avait brisé les lampes, déchiré les devises, abattu l'estrade, traîné dans la boue les bannières qui portaient le nom de Mac-Clellan, et une troupe de gamins, guidés par les uniformes, s'acharnait avec de grands cris sur les derniers débris de ces planches rebelles. Je m'attendis alors à une émeute; je crus qu'une légion de revolvers et de couteaux allaient mettre les soldats à la raison. Il n'en fut rien : l'armée est trop puissante à Saint-Louis pour qu'on lui rende ses insultes. Il y eut quelques rixes, quelques blessures, quelques pistolets tirés; on releva quatre ou cinq victimes assommées et foulées aux pieds durant le tumulte. La foule, muette et irritée, stationna longtemps, comme hésitante. La nuit était si obscure qu'elle ne savait ni le nombre ni la force de ses ennemis. Enfin elle se dispersa en chuchotant avec des murmures : « Ces damnés soldats! — Avaient-ils des ordres? — Sans doute, ils avaient leurs fusils! » Et les républicains restèrent maîtres de la place, triomphant d'un succès qui n'était pas bien glorieux.

Je revins au *meeting* du café Guénaudon. L'éloquence y était médiocre, et franchement l'occasion mal choisie pour parler de liberté; mais les soldats, armés et présens partout, veillaient à ce que l'enthousiasme fût unanime. Une douzaine d'orateurs se succédèrent à la file, s'indignant qu'on osât réclamer pour les déloyaux les mêmes droits que pour les patriotes. « Montrez-nous, disaient-ils, un homme connu pour être un bon et fidèle citoyen, un défenseur dévoué de l'Union, à qui jamais on ait refusé le droit de parler devant le peuple. Quant aux traîtres, nous les chassons, et c'est justice : nous ne les laisserons pas répandre leurs doctrines venimeuses et envahir le gouvernement de notre pays. » En d'autres termes, nous voulons la liberté pour nous-mêmes, mais nous ne la voulons pas pour nos adversaires. — La liberté a partout de ces jaloux défenseurs, de ces adorateurs respectueux qui craignent de la souiller en la prêtant à une mauvaise cause, et qui en conservent pour eux-mêmes le dépôt sacré. — L'argument d'un major Miller me paraît digne d'être cité comme fort pittoresque. « Je connais Tom Fletcher, et je le soutiens parce que je l'aime. Quant à *big Tom Price,* il boit plus de *whiskey* à lui tout seul que Fletcher et moi à nous deux. » Ce trait d'éloquence souleva un trépignement d'admiration. Une voix malencontreuse s'avisa de crier : *Three cheers for Mac-Clellan!* Aussitôt tumulte, agitation; un grand cri

de *kick him out!* interrompt l'orateur; on se précipite sur l'infortuné démocrate, qui est en un clin d'œil saisi, terrassé, battu par les soldats; le malheureux, à demi brisé, s'enfuit avec la moitié du *meeting* à ses trousses. Enfin le *Fletcher-Club* ou comité électoral républicain fut nommé par acclamation, et je m'en retournai chez moi.

Je trouvai une scène toute différente dans le vestibule de l'hôtel; au moment de l'émeute, une foule effrayée y avait cherché refuge. Peu à peu, la colère succédant à la crainte, il s'éleva des voix séditieuses, et l'on commença à jeter des regards menaçans sur les uniformes victorieux. Un officier fédéral eut l'imprudence d'y répondre et de provoquer tout haut les démocrates. En un instant, ils devinrent furieux, se jetèrent sur lui et l'auraient mis en pièces sans le secours de deux camarades qui réussirent à le dégager. Il resta quelque temps derrière le comptoir, debout, le pistolet à la main, tenant la foule écartée. Les gens de l'hôtel l'emmenèrent de force pour prévenir une lutte sanglante, puis tout rentra dans le calme; mais je me trompe fort si ces tragédies ne se sont pas renouvelées, et si l'élection présidentielle ne se fait pas dans le Missouri au bruit du canon.

Voilà les bons exemples que donne ici la force armée : les défenseurs de la paix publique imposent à coups de pierre leur caprice aux citoyens. Au lieu de la réduire sévèrement à la discipline, ses chefs, qui sont des hommes de parti, l'encouragent dans sa turbulence. Peut-être même ne sont-ils pas fâchés de donner à l'exécution de leurs fantaisies l'apparence d'une émeute populaire. Les soldats du poste voisin se sont-ils, comme on veut bien le dire, mêlés accidentellement à la foule avec leurs officiers, et le tumulte a-t-il échauffé leurs têtes? ou bien était-ce un coup prémédité? Le général Rosencrans, qui du balcon de l'hôtel voyait la scène, s'est-il amusé à jouer ce tour aux démocrates? Tout est possible, et ce doute même est la condamnation du système. Chez nous, le soldat est l'esclave de sa consigne, et n'exécute jamais que les ordres qu'on lui a donnés. En Amérique, son indépendance est inouie; il va se promenant tout armé dans les villes, le fusil sur l'épaule, usant comme bon lui semble de la poudre et des baïonnettes. Engagé volontaire pour une, deux ou trois années, il n'a pas abdiqué sa liberté en touchant sa paie; il se considère non pas comme attaché à un devoir, mais comme lié par un contrat à rendre certains services. Le reste du temps, il est son maître et use à son gré de la force dont il est revêtu. L'uniforme qu'il porte est bien moins un signe d'assujettissement qu'une garantie d'impunité. Un soldat enfin est une chose rare, chèrement achetée et doublement pré-

cieuse en sa qualité d'électeur. L'armée en effet n'est pas seulement une force militaire, elle est aussi un grand corps politique investi de la force au service d'un parti. Le gouvernement, qui compte sur ses suffrages, et qui a besoin de ses services, ne se soucie pas de la mécontenter : il ferme donc les yeux à ses désordres, et couvre de son nom des excès qu'il devrait punir. Le danger n'est pas tant ce despotisme si souvent et si vainement prédit à l'Amérique que l'anarchie, c'est-à-dire la tyrannie des subalternes et l'impuissance du pouvoir qui devrait les dominer.

Chez les nations européennes, l'armée est un instrument docile placé dans les mains du pouvoir. Il n'est pas à craindre qu'elle opprime pour son propre compte. Si jamais elle devient l'outil du despotisme, on sait à qui s'en prendre et sur qui faire peser la responsabilité des crimes qu'elle a commis. Elle est une chose dangereuse, mais ce n'est point une chose malfaisante, et il suffit de peser sur le gouvernement pour peser en même temps sur elle. En Amérique, elle n'est ni une institution ni un instrument; c'est une force irrégulière, convoquée à la hâte, mal faite à l'obéissance, agissant d'après ses passions et ses caprices plutôt que par une direction suprême qu'on n'essaie même pas de lui imprimer. C'est pourquoi un système régulier de despotisme militaire n'est pas à craindre en Amérique, si ce n'est de la part de quelque général victorieux que détrônerait bientôt la jalousie de ses rivaux. C'est pourquoi aussi la domination de l'armée n'est pas durable, et doit peu à peu s'évanouir après la guerre, à mesure que les bandes licenciées se disperseront dans les nouveaux territoires de l'ouest ou se perdront dans des brigandages obscurs. Jusqu'alors les violences, les crimes même sont inévitables, et il faut s'en prendre, non pas à l'administration *républicaine*, mais à l'organisation même de l'armée. Cette organisation est-elle donc si mauvaise? Est-il déplorable qu'on ne puisse la changer? Il me semble que le remède serait pire que le mal. Si une fois l'armée devenait une force constituée et obéissante, si elle prenait la permanence et l'unité qui lui manquent, le despotisme sortirait nécessairement de la guerre civile. Mieux vaut souffrir temporairement son indiscipline que d'avoir plus tard à courber la tête sous la tyrannie savante dont elle serait la servante trop docile. Le mal même du présent est une garantie du mieux à venir.

ERNEST DUVERGIER DE HAURANNE.

(*La quatrième partie à un prochain n°.*)

UN

ROMANCIER SATIRIQUE

DE LA GRANDE-BRETAGNE

M. ALFRED AUSTIN.

I *The Season, a Satire*, 1861. London, G. Manwaring, ed. — II. *My Satire and its Censors*, id., id. — III. *The human Tragedy, a Poem*, 1862. London, Robert Hardwicke. — IV. *An Artist's Proof, a novel*, 3 vol., 1864. London. Tinsley brothers.

Parmi les jeunes écrivains qui depuis trois ou quatre ans se sont fait un nom chez nos voisins d'outre-Manche, aucun n'est arrivé plus vite que M. Alfred Austin à ce résultat essentiel. Dès le premier pas, il était au but, c'est-à-dire qu'il s'était fait connaître, et, ce qui ajoutait à l'étrangeté de cette bonne fortune exceptionnelle, c'est qu'il en était redevable à une simple fantaisie de poète. Les poètes ne sont pas de nos jours habitués à faire tant de bruit, et bon nombre d'entre eux accepteraient pour salaire de longs travaux cette renommée qu'un jeune satirique venait de conquérir en se présentant à ses contemporains, comme Louis XIV devant le parlement ébahi, l'éperon sonnant, la cravache haute, en homme de haute race égaré parmi des manans.

Il s'agissait tout simplement d'une satire, d'une satire de mœurs, et le scandale fut sans doute pour quelque chose dans le prompt éveil de la curiosité publique. Avouons que, sous ce rapport, bien des gens, parmi lesquels nous nous comptons à regret, durent être un peu désappointés. L'hyperbole poétique de M. Austin, dans ses licences les plus désordonnées, n'atteint pas, il s'en faut, aux

cruautés du compte-rendu judiciaire. Le procès *de lunatico* intenté au jeune Wyndham par exemple, celui qui nous révélait hier encore, dans la personne de miss Cross, jusqu'où peuvent descendre les fantaisies conjugales d'une jeune personne bien née, portent avec eux des enseignemens plus terribles et jettent sur le désordre moral des classes aristocratiques en Angleterre un jour tout autrement vif que le « fouet de feu » dont le nouveau Juvénal avait cru se servir. Cette *verge de feu* était tout simplement une cravache de *gentleman* maniée avec grâce et discrétion. Loin de cautériser la plaie saignante, elle laissait à peine quelques vestiges sur l'épiderme environnant, et si quelques vivacités malsonnantes, — supprimées à la seconde édition, — purent motiver cette accusation, « qu'en voulant souffleter le vice le poète avait fait rougir la vertu, » somme toute, ces rougeurs ne durent naître que sur des joues virginales. En effet, les romanciers les plus accrédités dans leurs ouvrages les plus populaires, — Thackeray dans *Vanity Fair*, Dickens dans *Hard-Times*, Bulwer lui-même dans mainte de ses fictions, avaient abordé le même ordre d'idées, formulé des griefs beaucoup plus graves, et donné à leur blâme un relief au moins égal.

Sous un seul rapport, de pure forme, leur successeur se distinguait d'eux. Il avait pour lui un vers net, rapide, à l'accent byronien, rappelant tantôt Pope et tantôt Churchill, riche en antithèses et tout parfumé de classique ambroisie. On ne peut donc s'étonner que le poème intitulé *the Season* ait conquis du même coup les priviléges et subi les inconvéniens d'une incontestable notoriété. Si nos souvenirs sont exacts, l'éditeur lui-même de cette œuvre déclarée abominable se vit traduit à la barre de l'opinion et forcé de confesser humblement sa faute. Le *hue and cry*, la clameur de *haro* s'élevait de toutes parts. Avec un lord-chancelier comme le fut lord Eldon, M. Austin eût peut-être encouru les sévérités qui frappèrent Shelley. Dieu sait pourtant s'il y avait lieu à malentendu pareil. Suppléant à l'intervention absente de la police judiciaire, quelques feuilles littéraires voulurent se faire les organes de l'indignation rigoriste qui s'était ainsi manifestée. Malmené, rudoyé comme Byron, M. Austin, qui semblait avoir à cœur de l'imiter en tout point, crut se devoir une vengeance pareille. *My satire and its Censors* fut la contre-partie, trop exacte hélas! du virulent anathème lancé par l'auteur des *Hours of idleness* aux « poètes d'Angleterre et critiques d'Écosse. » Les « censeurs, » ainsi traités du haut en bas, se gardèrent sagement de descendre dans l'arène où semblait les appeler leur irritable adversaire, et celui-ci put se flatter de les avoir réduits au silence. Le silence, qu'avaient-ils de mieux à lui opposer? M. Austin a pu se convaincre depuis lors que c'est là précisément l'*ultima ratio* de leur royauté

collective. Un roman-poëme, son œuvre de prédilection, publié sur ces entrefaites, et tandis qu'il sonnait encore ses fanfares triomphales, fut simplement voué au néant et regardé comme non avenu. Où il avait semé la colère, l'auteur de *la Tragédie humaine* moissonna l'indifférence; une indifférence imméritée, hâtons-nous de le déclarer, attendu que, malgré ses défauts essentiels, l'œuvre nouvelle était de beaucoup supérieure au poëme dont on avait fait si grand bruit. On en peut dire autant, comme valeur relative et comme succès, des trois volumes, — en prose cette fois, — qui terminent la liste des ouvrages jusqu'à présent signés par l'écrivain dont nous saluons ici les débuts (1). M. Austin a trente ans à peine, et sans doute ce n'est pas là son dernier mot. L'existence indépendante dont il revendique volontiers les enviables priviléges, le rang qu'il occupe dans cette phalange des *dix mille* (*upper ten thousand*) qui constitue l'élite et la réserve de l'aristocratie anglaise, l'ambition très légitime qui le portait tout récemment à se présenter aux suffrages de l'élection politique sous les auspices de M. Disraeli (à qui par parenthèse était dédiée *with permission* la première satire de M. Austin), enfin le sentiment très accusé de ce qu'il doit à la « dignité de sa vie, » entraveront-ils définitivement l'essor de son talent littéraire? Cela se pourrait à la rigueur, mais nous regretterions ce résultat inattendu, — et selon nous illogique, — de circonstances éminemment favorables à la libre expression d'une intelligence bien douée.

A tout événement, il ne nous paraît ni prématuré, ni sans profit possible, de nous occuper avec quelque détail des tentatives de M. Austin comme poëte et comme romancier. Le principal mérite de ces écrits satiriques est d'agiter des questions aujourd'hui pendantes, de répondre aux préoccupations contemporaines, de toucher à ce qui nous touche, et cela sous une forme toujours élégante, quelquefois exquise. — Le mérite secondaire est une sorte d'originalité cavalière, — peut-être plus affectée que réelle, — par laquelle ils tranchent sur le commun des productions que multiplie le jeu régulier de l'industrie appliquée aux œuvres de l'esprit. De là deux motifs, dont un seul suffirait à la rigueur, pour leur accorder quelque attention.

I.

La satire, vieille comme le monde, durera sans doute autant que lui. Elle est l'antithèse immuable, le correctif nécessaire de l'opti-

(1) A dix-neuf ans, paraît-il, M. Austin préludait à ses futurs travaux par un roman que nous ne connaissons point, et qu'il semble regarder lui-même comme un « péché de jeunesse. »

misme aveugle et crédule. Les littératures primitives l'ont connue dès le berceau. Les plus anciens monumens littéraires, sanscrits ou chinois, les prophéties des Hébreux, le *Margitès*, que l'opinion d'Aristote et de ses contemporains attribuait à Homère, et qui était évidemment une invective satirique, les noms d'Archiloque, d'Hipponax et de Ménippe le Cynique, sans parler de beaucoup d'autres moins connus, protestent hautement contre la prétention des Latins, qui revendiquaient l'invention et, pour ainsi dire, le monopole de ce genre de conceptions (1). Le mot seul de *satira* leur appartenait en propre, mais les *psogues*, les *silles*, les *iambes* de la Grèce en existaient-ils moins pour s'appeler autrement? *Græcos interpretamur*, disait loyalement Varron quand il publia ses *Ménippées*.

C'est donc bien la comédie avant le théâtre, la critique en germe, le libre examen philosophique que doit représenter pour nous ce genre particulier de poème. L'histoire de la satire serait celle de l'esprit humain lui-même cherchant à secouer le joug, à s'affranchir du respect, à décomposer tout prestige, et protestant par son rire éternel contre tous les genres de misère, d'oppression et de tyrannie. Ce n'est point ici le lieu de chercher même simplement à esquisser le plan général d'un travail aussi vaste. Embrassant d'un rapide souvenir ces annales encombrées, du vieil Ennius allant à ses glorieux successeurs, de la satire latine au *sirvente* provençal, saluant au passage Lucien et Dante, Arioste et Boccace, Érasme et Reuchlin, Rabelais, Marot, d'Aubigné, Regnier, puis le groupe classique, Boileau chez nous, Butler, Dryden et Pope chez les Anglais, nous nous retrouverions en face des modernes, et surtout en face des contemporains, dans un dénûment relatif qui surprend au premier coup d'œil, et pourrait faire croire à l'épuisement définitif de ce riche filon, exploité par tant de mineurs illustres.

Qu'on se rassure cependant, il n'y a là qu'un trompe-l'œil. Pour que la satire agonisât, comme on serait tenté de le craindre, il faudrait que les vices et les ridicules dont elle vit l'eussent devancée dans la tombe. Il faudrait que la belle chimère de l'humaine perfectibilité fût autre chose qu'une vague et contestable espérance. A qui se bercerait d'une si douce erreur, nous conseillerions simplement, non pas la lecture de tel ou tel satirique, mais celle de tout ce qui s'imprime chaque jour. Choisir est inutile; que l'on prenne au hasard! Romans ou comédies, débats judiciaires ou parlementaires, études de mœurs, le titre importe peu. Partout on retrouverait ce qui a pu sembler perdu : ici la mordante hyperbole du

(1) *Intactum carmen*, disait Horace. *Satira tota nostra est*, a répété Quintilien. Comment se trompaient-ils, et qui pensaient-ils tromper?

poète d'Aquinium, là l'indignation stoïcienne de Perse, l'ingénieuse causticité d'Horace, ailleurs la verve antimonacale de Rutebœuf ou d'Henri Estienne, chez quelques-uns de nos bohêmes le franc-parler de leur aïeul Villon, modifié, contenu par la crainte de Dieu... et des sergens. On pourrait citer des sermons, des lettres pastorales dont l'accent amer rappellerait les *Épîtres macaroniques* du temps de la réforme, et il n'est pas jusqu'aux séances solennelles de l'Académie où, sous les fleurs du compliment officiel, sous les perfides aménités de l'accueil cérémonieux, ne soient parfois cachées de terribles « exécutions » à rendre jaloux les plus habiles tortionnaires du temps jadis.

Sous toutes ces formes, variées, nuancées à l'infini, la satire se fait insaisissable comme Protée, ou comme les vices, les abus, les ridicules qu'elle prend corps à corps. On ne la reconnaît plus. De là cette erreur que nous signalions tout à l'heure. Le satirique d'autrefois exerçait en quelque sorte une profession spéciale, il avait son rôle à part et pour ainsi dire son enseigne. Que sa puissance y gagnât, on n'en saurait douter. Tout entier dans son œuvre, il y portait une gravité, une concentration, qui manquent aux polygraphes contemporains. Ceux-ci s'éparpillent et s'émiettent au jour le jour, laissant parfois entrevoir d'admirables dons naturels, laissant parfois aussi déplorer l'incroyable négligence qu'ils mettent à cultiver ces dons précieux. Ils y sont en quelque façon autorisés par la complaisante indulgence, disons mieux, l'indifférence de leur auditoire, indifférence qui gagne jusqu'à leurs victimes les plus maltraitées. Six cents ans avant l'ère chrétienne, chassé de sa patrie par les tyrans qui la gouvernaient, Hipponax força l'un d'eux à se pendre de désespoir. Nos bannis peuvent recourir à la même vengeance, sans craindre qu'elle soit aussi complète. On ne voit pas quelle sanglante ironie, quelle cruauté lyrique atteindrait, sous l'épaisse enveloppe qui les protége, les nombreux et puissans bénéficiaires de la comédie qui se joue sous nos yeux. Ils ont pour les flèches que leur décoche en pleine poitrine une muse inexorable l'impassible dédain qui sied à une invulnérabilité bien garantie. Peut-être le poussent-ils un peu loin; mais leur intrépidité n'est pas sans motifs. La satire, qui est en définitive une négation presque toujours violente et sans mesure, n'a rien par elle-même de sympathique et d'entraînant. Parmi nos instincts, elle flatte ceux qui nous isolent et dont l'intime satisfaction est un dissolvant amer. Elle sert d'antidote à ces banalités emphatiques dont les multitudes aiment à se leurrer, et dont on repaît, sans qu'elles s'en lassent jamais, leur immortelle candeur; mais le poison est doux, le remède est âpre, et de l'un à l'autre le choix reste facile à prévoir.

Entraîné, comme malgré nous, par les généralités d'un tel su-

jet, nous aurions peut-être dû nous rappeler plus tôt que l'écrivain auquel ces pages sont consacrées n'a de près ni de loin le moindre rapport avec les représentans actuels de la satire politique. Sur ce terrain mobile et confus, il n'a posé, semble-t-il, qu'un pied mal assuré; en sa qualité de conservateur du groupe de la *jeune Angleterre*, il décoche volontiers aux radicaux de son pays quelque boutade capricieuse; mais, par une inconséquence flagrante, on le voit ensuite s'incliner devant le représentant couronné de la démocratie française (1), et du même train célébrer les victoires de Garibaldi, sans trop s'inquiéter de confondre ainsi dans une admiration commune deux individualités passablement hostiles et deux tendances absolument opposées. Ne nous étonnons pas trop de ces antinomies : le nouveau torysme en est fait de toutes pièces, et l'inéluctable nécessité de se rendre populaire le conduit parfois à d'étranges compromis, à de surprenantes contradictions, que nous pourrions du reste noter ailleurs et retrouver plus près de nous, si telle était notre affaire.

A quoi bon cependant? La politique est à peine effleurée dans les poèmes de M. Austin, et nous n'irons pas lui chercher querelle sur l'ordre composite des bouquets qu'il assortit à ses heures d'enthousiasme. Mieux vaut chercher à savoir ce que pense des travers du monde où il vit le chantre inspiré de *la Saison*. Fort peu de nos lecteurs ignorent sans doute ce qu'on nomme ainsi chez nos voisins. C'est le temps où, désertant ses châteaux, l'aristocratie britannique vient passer à Londres sa grande revue de printemps; ce sont ces trois ou quatre mois durant lesquels on la voit s'abandonner avec une frénésie sérieuse, et comme pour s'acquitter d'une austère mission, au tourbillon des fêtes incessantes, des prodigalités ruineuses, au dur labeur des nuits sans repos et des plaisirs sans relâche. Il suffit d'avoir côtoyé cette espèce de *maëlstrom* mondain pour prendre en pitié sincère ceux qu'il emporte dans sa spirale de raouts, de concerts, d'exhibitions et de bals. Dès la première quinzaine, on peut constater chez eux une lassitude particulière, mélange de fièvre et d'ennui, qui doit prendre plus tard les caractères d'un vrai désespoir. Leur joie fait peur, tant on y entrevoit de soucis cachés et de poignantes préoccupations. On dirait une mauvaise plaisanterie qui s'aggrave en se prolongeant, et qu'il faut subir néanmoins sous peine de trahir quelque vice d'éducation. Chaque matin, bien évidemment, on suppute les jours qui restent et les guinées qui ne sont plus. Vers les dernières semaines, les faibles santés et les portefeuilles dégonflés trahissent l'épuisement par mille symptômes. L'inquiétude de leurs nobles

(1) *Self-crowned Democrat* (*The human Tragedy*, st. CLXXVI).

cliens gagne les fournisseurs attitrés : quelques téméraires devancent l'heure; mais aussitôt qu'elle a sonné, le sauve-qui-peut s'étend sur toute la ligne. On fuit, comme une terre volcanisée, ce sol encore jonché de fleurs; on se dérobe à cette atmosphère brûlée de parfums comme à l'air infect d'une cité envahie par le choléra, et c'est à qui rentrera plus tôt dans les conditions saines et normales de la vie, de l'hospitalité champêtre, si bien comprises par les représentans actuels des grands thanes d'autrefois. Dans l'intervalle, quelques jeunes gens ont fait leurs débuts, quelques belles *misses* sont arrivées au terme naturel de leur *pourchas* conjugal, tout le monde a vu tout le monde, chacun s'est payé ce qu'il devait à sa prud'homie, et si l'on n'en peut dire autant de beaucoup d'autres dettes selon nous plus sacrées, les créanciers seuls ont le droit de s'en formaliser.

Voilà, mot pour mot, ce tohu-bohu vu du dehors, et tel qu'il apparaît au spectateur, quand le spectateur ne se laisse pas trop facilement éblouir. Supposons maintenant qu'un des initiés, dérogeant à la coutume et violant, il faut bien le dire, les clauses du contrat tacite qui fait la sécurité de la caste privilégiée, revendique tout à coup les licences du franc-parler, il y aura, selon toute apparence, et grand scandale et grand émoi, — moins grand toutefois qu'il n'eût été dans d'autres temps chers à la vieille Angleterre, sinon à la jeune. Certaines phrases des mémoires de Byron donnent à penser que les *mystères* d'Almack durant les premières années du siècle ressemblaient parfois à ceux de la bonne déesse, et que sous George IV on avait vu pousser comme un regain du règne de Charles II. Il s'ensuit que M. Austin lui-même, comparant ses révélations et ses hardiesses à celles de Buckhurst par exemple, d'Etheredge ou de Rochester, doit s'apercevoir que ses plus virulentes attaques peuvent compter pour une sorte de plaidoyer indirect en faveur de ceux-là mêmes dont il critique les travers relativement inoffensifs. Pour que le défilé de Hyde-Park, les galeries du Théâtre de la Reine, les bals du West-End, ne lui aient pas fourni plus de corruptions à flétrir, — et si dans le franc-parler dont il se targue il ne faut pas démêler quelques réticences, — nous devons croire que les classes riches de son pays se sont singulièrement amendées. Relativement parlant, ceci nous paraît assez probable; mais, pour reconnaître à ce phénomène le caractère absolu que lui prête à son insu le jeune satirique, il faudrait effacer de notre mémoire une foule de souvenirs importuns que nous a légués l'étude des romanciers modernes. Sans s'être montré aussi résolu à déshabiller la Vérité, à lever tous les masques, à bien étiqueter chaque vice, l'auteur des *Newcomes* par exemple nous a laissé entrevoir, sous les beaux dehors dont elles se parent, des misères morales

bien autrement caractérisées, et les a fouillées d'un scalpel plus impitoyable. Il est vrai qu'il procédait volontiers par ironie, et son poétique émule se défend de toute intention railleuse. Il est jeune, sincère, nul frein n'enchaîne sa langue : il dira nettement ce qu'il a vu, ce qu'il sait, au lecteur ami qu'il prend familièrement sous le bras. Soit, mais qu'a-t-il vu? Il a vu miss Skittles, — ou Skittles tout court, — conduire elle-même dans Rotten-row un attelage fringant! Certes le scandale est grave; mais il ne nous paraît pas avéré que, bien avant la saison de 1861, l'Angleterre n'ait vu beaucoup mieux ou pire, comme on voudra. Cette Skittles, dont les allures excentriques attiraient l'attention des plus sévères matrones, et dont elles s'entretenaient à huis clos plus que les convenances ne l'eussent permis, nous paraît, — de loin, il est vrai, — une bien pâle contre-épreuve de quelques célébrités du même ordre, Emma Lyons, qui fut lady Hamilton, ou cette mistress Elliot que ses relations avec Philippe-Égalité mêlèrent aux premiers événemens de 89. Elle n'en fournit pas moins au poète une façon de prosopopée.

O vous, s'écrie-t-il, chères demoiselles, à peine sorties du nid rustique, — pour grignoter, gazouiller, voleter dans le West-End, — vous dont la fraîcheur rosée, les bouderies et les grâces changeantes, — s'épanouissent comme un printemps sur la ville charmée, — vous aussi, demoiselles un peu avariées, partant moins chères, — que trois, quatre saisons perdues ont vouées à un demi-désespoir, — dont l'ardeur baisse d'heure en heure, — ainsi que s'use la puissance attractive de l'aimant, — et vous enfin, qui n'êtes plus demoiselles ni chères, — vierges mûres d'un placement impossible, tannées et fanées, — remplaçant par de feintes délicatesses l'embonpoint qui vous a fui, — sous le fard et la piété masquant vos peccadilles, — riches ou belles, prudes ou coquettes, répondez! — de qui nous occupons-nous le plus, de Skittles ou de vous?

Il paraît que la question est tranchée d'avance, car les personnes interpellées se bornent à rejeter leur défaite sur les indignes artifices de l'aventurière qui les écrase de sa supériorité; mais l'inflexible moraliste (*uncompromising moralist*, le mot y est) ne leur laisse pas même cette consolation. — Non, dit-il, reconnaissons à l'homme le droit de chercher partout où ils sont les dons qui l'attirent, le naturel, l'esprit, la grâce. Aucune convention sociale ne trouble son flair et ne donne le change à ses instincts. Il préférera toujours l'oiseau libre et vagabond des forêts prohibées à celui dont une mère inquiète a rogné les ailes et qu'elle retient, à l'abri de tout danger, derrière les grilles de l'enclos. Maintenant, jeunes filles disposées à tout croire, laissez-vous persuader que vos rivales triomphent uniquement par ce qui les rend infâmes. Lorsque je proteste contre cet isolement et cet esclavage qui paralysent chez vous tout essor d'âme et d'intelligence, quand j'ajoute que pour

vous et pour elles tout irait mieux si elles avaient votre innocence et que vous eussiez leur liberté, ne m'écoutez pas, je le veux bien; mais alors, forcées de choisir entre l'indépendance qui avilit et l'asservissement qui met à l'abri du blâme, les unes préféreront au respect la liberté, tandis que les autres expieront par des regrets humiliés un parti-pris dont elles croient avoir eu l'initiative. Belle alternative établie par la morale systématique! revêche, on reste poupée; un sourire vous fait courtisane (1).

Si le dilemme était rigoureux, il serait désespérant; mais l'on nous permettra de croire qu'entre ces deux redoutables extrémités il existe bien quelque moyen terme. Il y aurait ensuite beaucoup à dire sur la supériorité de grâce et d'esprit que le poète accorde si libéralement et si gratuitement aux belles *affranchies* de Rotten-row. On ne se targue pas volontiers de les connaître, et l'on sait pourtant, au moins par ouï-dire, qu'elles ont en général pour mérite éminent, pour unique avantage, ce qui les distingue le mieux des « oiseaux de basse-cour » aux ailes rognées, que le jeune satirique traite avec une familiarité si dédaigneuse, l'abandon de tout principe et de toute pudeur. Il y a donc là un malentendu qu'on doit attribuer à la précoce dépravation du goût chez une jeunesse mal contenue, et qui donne pour résultat un être hybride auquel M. Austin aurait pu réserver une bonne partie de ses anathèmes : nous voulons parler de la *fast young lady*, c'est-à-dire de la jeune miss qui s'affranchit, elle aussi, des règles communes, parle sans broncher le jargon des clubs, adopte ou devance les modes les plus excentriques et les plus risquées, hante l'écurie, fume au besoin la cigarette et romprait en visière, s'il le fallait, aux Skittles les plus effrontées. Rien de haïssable à nos yeux comme cette émulation à rebours, ce contre-sens de la vanité, cet assouplissement de la fierté légitime, ce besoin de descendre et de chercher son niveau parmi les êtres infimes ou déclassés. S'ils devaient se propager et si nous étions réduits à désespérer des retours salutaires que l'âge et la réflexion peuvent amener chez ces pauvres enfans perdues de la *fashion* mal comprise, quelles mères, grand Dieu! auraient les filles de nos fils!

En signalant ce sujet à la verve railleuse de M. Austin, nous le maintenons dans le cercle habituel de ses observations. Les femmes, et les femmes encore, il ne connaît guère d'autre sujet, ou du

(1) Nous avons résumé, sans oser la traduire littéralement, cette curieuse apostrophe, dont il fallait adoucir quelques nuances :

Go, girls! to church! believing all you hear,
Think that their lack of virtue makes them dear,
Unheeding me who say that ban and bar
Make you the *stupid stunted* things you are...

moins nul autre ne l'intéresse à un si haut point. Lui-même s'en aperçoit et se justifie avec un sourire de cette préoccupation que son âge explique. « La science a démontré, dit-il, que jusqu'à certain degré de leur développement tous les embryons appartiennent au sexe le plus faible. De même pour nos vertus viriles, qui sont certainement des vices féminins parvenus à maturité. Or les savans qui s'arment du scalpel pour rechercher dans l'organisme le principe vital se sont aperçus que le fœtus servait mieux leurs desseins, et on ne doit pas s'étonner que je m'approprie les avantages de leur méthode. » Là-dessus, et de par cette logique triomphante, il s'en va, binocle en main, observer les poses savantes que prennent, accoudées au velours des loges, les belles habituées du théâtre où régnait Lumley. Leurs épaules nacrées, leurs beaux bras nus, la mollesse calculée, la savante lenteur de leurs moindres mouvemens, voilà ce qu'il faut étudier quand on est moraliste et lorsqu'on se sent inexorable; mais alors il arrive infailliblement qu'on s'attendrit, malgré soi, sur le sort de ces charmantes séductrices. Tout à l'heure encore on les montrait frivoles ou dissimulées, on se plaignait de ces cœurs si bien cachés dans ces blanches poitrines que rien ne voile, et maintenant la vue se trouble, la scène change. Ce sont elles, ce sont ces êtres faibles et confians qu'on nous montrera écrasés dans les redoutables engrenages de la machine sociale. En attendant, suivons-les, au sortir du théâtre où elles viennent de faire pleuvoir leurs bouquets sur *la Traviata*, dans la salle de bal où elles vont rejoindre les valseurs impatiens. Comme Byron, son modèle, le poète exagère un peu les côtés périlleux de ces danses vertigineuses, où il ne tiendrait qu'à nous, d'après lui, de retrouver une véritable kermesse sensuelle et brutale comme celles que peignait Rubens jusqu'au moment où le tableau change brusquement d'aspect. Tout à l'heure encore les bras s'enlaçaient, les poitrines palpitaient, les fleurs tombaient des tresses dénouées, les ceintures semblaient se relâcher d'elles-mêmes, et la transparence des gazes, l'enivrement des parfums, égaraient à l'envi la pensée; mais un coup de baguette transforme en une espèce de bazar le salon où nous avons suivi l'impitoyable magicien, et l'orgie naissante devient tout simplement un encan matrimonial.

« Ces belles personnes, à bout de souffle, — et pour qui la danse est affaire de vie ou de mort, — sont tout uniment des demoiselles que la valse est appelée à *damer*. — Reconnaissez dans les matrones souriantes — qui réglementent l'ordre des pas, les serremens de mains, les soupirs, — ces évaluateurs habiles qui gourmandent l'acheteur timide, — et adjugent leurs filles à l'enchérisseur le plus généreux. »

Suit un retour assez naturel sur cet âge d'or (exista-t-il jamais?)

où l'amour sincère, la tendresse mutuelle des jeunes gens, étaient seuls consultés, où on laissait un libre essor à des sentimens spontanés, où ils germaient et grandissaient sous l'influence alterne de l'absence et de la réunion, de la sécheresse et de la rosée, où l'intervention prématurée des parens ne hâtait pas l'éclosion du secret encore enfoui dans les ténèbres d'une jeune âme. Ce secret, mûr enfin, tombait de lui-même dans le sein maternel. Et si par hasard les conditions d'un hymen raisonnable n'étaient pas remplies, si le jeune fiancé riche d'amour n'avait pas les ressources indispensables à un chef de famille,...

« Il n'était pas exilé pour cela par un sort vénal. — L'enfant pouvait travailler, la jeune fille pouvait attendre. — Mêlé aux plus sérieux intérêts de la vie, — l'amour sanctifiait la lutte et allégeait le travail. — Plus de dangers qu'on ne brave, plus de rigueurs qu'on n'endure, — quand on a devant soi la promesse d'un si beau guerdon! — Celle que j'aime sera mienne, et, ceci dit bravement, — le plus triste labeur devenait œuvre divine, — aussi longtemps qu'on se savait en *elle* un appui dévoué... »

Les progrès de la morale ont changé tout ceci et prescrivent la surveillance la plus stricte. Plus de paroles échangées à voix basse, plus de pitié pour les muettes confidences du regard. Le joli tournoi des préliminaires amoureux ne doit rien avoir de caché pour les juges du camp. La flânerie à deux au sein des vertes prairies, les promenades crépusculaires, ne se prêtent plus, comme jadis, au mutuel épanchement des jeunes cœurs.

« Après deux bals, trois dîners, une exhibition florale: — Expliquez-vous, monsieur, que penser de vos intentions? On ne joue pas avec le cœur de ma fille. — En effet j'espérais,... bien qu'à vrai dire ma position présente... — Un instant! dois-je croire que vous êtes endetté?... Dans ce cas, avouez que vous élevez une singulière prétention. — Le soupirant éconduit se console de son mieux. — Et la jeune fille? Elle épouse un capital doublé d'un homme. »

A vrai dire, — et nous aurons occasion de nous en convaincre, — c'est là le principal grief du poète contre notre état social. Le cœur et la dot constituent l'antithèse de tous ses récits. Blanche Darley, la douce et candide enfant vers qui volent tous les cœurs, et dont on se dispute les chastes sourires, brille à peine un moment sur l'horizon. On vient de la saluer reine, et la rumeur de son premier triomphe n'est pas encore apaisée que Vaux ne craint pas d'aspirer à elle.

« Qui, Vaux? ce blême familier des lieux infâmes! — Vaux, ce débris éclopé, courbé, chancelant, paralytique, — comte de droit, homme seulement par courtoisie; — ce faux soldat tout couvert de cicatrices, — dont pas une seule ne vient des champs de bataille! »

Mais la jeunesse indignée a beau réclamer : la vie n'est pas affaire de sentiment. Mercure, tout comme Mars, trouve faveur auprès de Vénus. Donc taisez-vous, langues importunes!

Hush your lewd tattle! seek your slighted beds!
A cornet waltzes, but a colonel weds.
The Countess comes.

Une pairie, une maison splendide, un mari goutteux et décrépit avant l'âge, qui donc n'accepterait un si beau marché? Cette vieillesse anticipée du comte figure d'ailleurs au chapitre des compensations, car

The mother's milk but mars the maiden's mould,

et l'admirable beauté de la jeune comtesse n'aura pas à redouter les ravages d'une fécondité désastreuse; mais, tandis qu'on l'admire au parc, dans ce brillant équipage où son mari ne monte guère et autour duquel se presse la fine fleur du dandysme, voici qu'une incroyable nouvelle circule, toujours *rinforzando*, malgré les doutes qu'elle soulève: « Blanche Vaux est menacée du divorce!... » Or il y a de par le monde un pauvre jeune homme, un cœur brave et loyal, que Blanche aimait, à qui elle a donné des gages d'une tendresse imprudente, et qui n'en a pas moins supporté avec une résignation chevaleresque le coup porté à ses plus chères espérances. A son retour de Crimée, ils se sont revus, et il n'eût tenu qu'à lui de soulever le masque léger sous lequel la jeune comtesse lui dérobe un amour tout prêt à renaître. Frank néanmoins s'interdit toute espérance coupable, et pour prix de son abnégation il voit cet amour, découragé par son humble réserve, s'égarer sur quelque indigne rival; mais cette fois la mesure est comble. Il a survécu à l'écroulement de ses rêves, il ne survivra pas à la dégradation de celle qu'il a tant aimée, et de propos délibéré courra chercher la mort dans le cratère en éruption de la grande révolte indienne.

Ce petit roman, égaré dans une satire où il n'était pas rigoureusement appelé par l'ordre logique de la composition, ressemble fort, — ceci n'est pourtant qu'une conjecture, — à une de ces menues chroniques du monde élégant qui se racontent longtemps tout bas avant qu'une douteuse publicité s'en empare au profit de la curiosité vulgaire. Cela étant, nous comprendrions mieux le scandale causé par le début littéraire de M. Austin et les airs offusqués de certains critiques dont il s'irrita plus que de raison. Il fut ainsi poussé à des représailles sur lesquelles nous devons nous expliquer nettement malgré la répugnance que nous éprouvons toujours à user de sévérité envers un homme dont les intentions

et le talent ont droit à beaucoup d'égards. Nous ne saurions cependant lui dissimuler ce qu'il y a de tristement suranné dans sa façon de comprendre la polémique littéraire. Les injures, les invectives personnelles, rimées à loisir par un homme de sang-froid, ne se comprennent plus aujourd'hui. Et ce n'est pas d'hier qu'elles ont porté malheur à quiconque s'en est voulu servir. Regnard conspuant Boileau, Voltaire lui-même quand il entre en lice contre Fréron, Nonotte et Desfontaines, rappellent malheureusement Trissotin et Vadius. Churchill est plus odieux encore quand il insulte à la vieillesse d'Hogarth, et c'est tout au plus si les rigueurs, les persécutions d'une mère dénaturée ont justifié Richard Savage d'avoir invoqué contre elle le secours des muses vengeresses. Qui saura comprendre leur haute mission ne les abaissera jamais jusqu'à l'insulte, et on se rend coupable d'un crime de lèse-poésie quand on abuse de ce don sacré pour dégrader dans la personne même de l'écrivain, — fût-ce du plus humble et du moins méritant, — la classe à laquelle il appartient, la noble profession qu'il exerce. Ces vérités-là, devenues banales et gagnant chaque jour du terrain, ont exclu de la critique permise tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à une diffamation privée. Avec son goût si sûr, sa mesure si parfaite, Boileau, que nous nommions tout à l'heure, ne se permettrait pas de nos jours certaines allusions blessantes qui étaient encore de mise à son époque. Nous le verrions supprimer, non sans quelque regret d'avoir pu les écrire, les traits décochés à ce malheureux Colletet, qui.

. . . . . crotté jusqu'à l'échine,
Va mendier son pain de cuisine en cuisine.

Aussi regretterons-nous de les voir paraphrasés avec une malencontreuse insistance dans la satire adressée aux *censeurs* qui s'étaient permis de traiter légèrement les débuts de M. Austin. Comme ce dernier a pris soin de réimprimer en note les passages qui l'avaient particulièrement choqué, nous pouvons mesurer exactement la défense à l'attaque, et dire en toute sûreté de conscience que celle-ci ne justifiait en aucune façon une riposte pareille. Les deux aristarques, — plus ou moins compétens, plus ou moins équitables, — que le poète prit spécialement à partie n'avaient aucunement empiété au-delà de leurs attributions, et ne s'étaient occupés que de l'ouvrage soumis au public, non de l'auteur, de sa vie ou de sa personne, qui étaient restées, comme cela se devait, en dehors du débat. Où donc le *satirist* puisait-il le droit de reprocher à l'un ses humbles débuts derrière un comptoir, à l'autre les lacunes de son éducation, à tous deux le singulier tort d'écrire

pour vivre, d'avoir fait de leur plume un gagne-pain? Comment un poète qui est en même temps un *gentleman* ne s'abstenait-il pas de porter la querelle sur ce terrain, et ne voyait-il pas que les imputations avilissantes dont il accable ses antagonistes ricochent sur lui, qui accepte la lutte avec eux? Ici nous touchons à un trait distinctif de la hiérarchie sociale admise chez nos voisins, et qui s'accuse nettement jusqu'au sein de ce que nos aïeux les plus monarchiques appelaient la « république » des lettres. Un impérieux préjugé s'élève contre quiconque, n'ayant pas ses brevets de *scholar* et n'offrant pas toutes les garanties universitaires, prétend se mêler d'écrire, à plus forte raison de régenter ceux qui écrivent. Un autre préjugé, non moins impérieux, jette dans un certain discrédit, — contrairement aux idées reçues en toute autre matière, — le travail régulier de l'homme qui voue son existence à la littérature envisagée comme profession. Par une inconséquence flagrante, il est complétement admis que le prêtre doit vivre de l'autel, et on conteste à l'écrivain, même alors qu'il n'a pas d'autres ressources, le bénéfice qu'il tire du produit de ses ouvrages. Contester, c'est trop dire : ce bénéfice est reconnu légitime; mais il déclasse, il diminue l'homme assez maltraité par le sort pour que son existence matérielle en dépende absolument. Ce n'est plus un *gentleman*, c'est un *tradesman* à qui, s'il s'émancipe, un bel esprit de salons, un poète bien né, bien renté, pourvu de belles relations et de loisirs indépendans, jettera fort bas la qualification de « valet » ou de « roquet, » d'« oiseau de mansarde, » voire de « manant » et de « drôle » au besoin (1). N'est-ce pas, nous le demandons, outrer singulièrement le privilége aristocratique, et si Cambridge, Eton, Oxford, ne forment pas à de meilleures façons les nourrissons d'élite qu'on leur confie, doit-on se targuer tellement d'y avoir passé?

Merveille d'inconséquence! le poète recueille ensuite *con amore* les hommages que la presse lui a rendus, les éloges que son mérite a reçus d'elle. De qui émanent ces jugemens favorables? D'écrivains évidemment placés dans les mêmes conditions que ceux dont il croit avoir à se plaindre. Si ces derniers sont aussi méprisables qu'il le proclame, comment l'opinion favorable des autres peut-elle avoir quelque prix à ses yeux? Ou bien, renversons les termes de la proposition, s'il se reconnaît justiciable des premiers, comment admettre qu'il ait à récuser les seconds, et que ceux-ci soient vraiment les misérables parasites dont il peint en des termes si durs les rapports avec le monde élégant?

(1) « ... Flog these *whelping garret hounds*... Uncloak these *knaves*... Turn on these *whelps*... Ye, *varlets*, do ye hear?... » Tout ceci en trois pages (10, 11, 12). Encore une addition aux *Amenities of Literature* du vieux Disraeli.

« Quand ils ont dîné à quinze *pence* par tête — du volume qu'ils ont pu critiquer et vendre, mais qu'ils n'ont pas lu, — il arrive de temps en temps par une faveur du destin, — qu'ils prennent l'omnibus de Brompton et vont frapper à la porte des grands. — Bloquer l'escalier, peut-être même arriver jusqu'à la porte, — faire danser une tapisserie (*wall-flower*), occuper un ennuyeux, — regarder le whist, fournir un quatrième, s'il est requis, — se glisser, après les autres convives, vers la table du souper, — avaler les glaces en fusion, vider jusqu'aux lies des bouteilles entamées, — et protester bien haut, penser peut-être que c'est là un régal des dieux, — puis, évitant les fiacres indiscrets et railleurs, — regagner à pied, faute de véhicules économiques, son grenier de Fleet-street, — trébucher dans l'escalier obscur et périlleux, trouver son feu éteint, sa note non acquittée, — décrire alors les splendeurs du banquet et la gaîté des causeries, — payer ainsi l'accueil glacial et le champagne attiédi : — tels sont les corvées légères du scribe rompu à son métier de cheval. »

C'est fort à regret, on peut le croire, que nous avons dû, pour justifier la vivacité de nos reproches, placer ici un spécimen textuel de ces *aménités* significatives. Plus elles s'éloignent de nos traditions françaises, plus elles choquent nos idées de savoir-vivre, plus nous sommes tentés de reléguer parmi les banalités archéologiques ces armes du temps jadis, aussi hors d'usage que l'arquebuse à rouet ou le mousquet à mèche, mieux aussi s'accuse la différence des résultats révolutionnaires obtenus chez nous et chez nos voisins. Ils nous ont, il est vrai, devancés; mais leur émancipation n'a pas été aussi complète que la nôtre. Leur affranchissement, prématuré peut-être, a laissé subsister dans leurs notions hiérarchiques on ne sait quelle rouille tenace dont rien ne semble pouvoir les débarrasser. Malgré la tendance pratique de leur esprit, ils n'en sont pas encore à savoir que le moindre inventeur devrait, en bonne justice, prendre le pas sur le plus noble pair du royaume. La vanité que mettaient nos anciens preux à ne pas savoir signer leur nom se retrouve, bien qu'atténuée, dans l'aversion de certains gentilshommes anglais pour tout ce qui est savoir professionnel, industrie de la pensée, emploi régulier de l'intelligence et de ses dons subtils. Comment ne signalerions-nous pas en passant un si curieux phénomène? Et fallait-il adhérer par notre silence aux bizarres appréciations, aux fantasques dédains d'un esprit distingué que la colère aveuglait sans doute quand il abusait ainsi du droit de légitime défense?

II.

N'insistons pas outre mesure. Sans se désavouer en termes exprès, M. Austin a laissé entrevoir qu'il n'entendait pas continuer une guerre mal engagée. Nous pourrions relever dans sa *Tragédie hu-*

maine tels et tels passages qui nous le représentent sous un aspect plus pacifique. L'athlète a déposé le ceste, et le satirique ne brandit plus qu'en passant son « fouet enflammé » sur la tête des ennemis qu'il se flatte sans doute d'avoir réduits au silence. Quoi qu'il en soit, le poème ou plutôt le roman poétique dont nous venons d'écrire le titre réveille à peine, par quelques allusions passagères, le souvenir de la lutte récente. Nous y retrouvons encore maint retour d'humeur satirique, mais détendue pour ainsi dire, et la loyale confession du jeune écrivain : « je raille des folies que j'aime, » semble indiquer la note dominante de ce récit, qui rappelle en même temps le *Beppo* de Byron et la *Namouna* de Musset.

Ce sont les mêmes strophes à l'allure abandonnée, le même sans-gêne apparent, le même soin apporté à la broderie d'un récit qui va comme il peut, tantôt repris, tantôt délaissé, simple prétexte d'arabesques et de fioritures. Avant qu'il ait été seulement effleuré, nous avons déjà fait, en une vingtaine de strophes, le tour à peu près complet des grandes villes européennes, comparé Vienne à Paris et l'une à l'autre les principales cités italiennes. La palme reste non pas à Gênes la superbe, non pas à la triste Venise, mais à Florence, la vieille ville des Médicis, promue tout récemment au rôle de capitale. Rome a contre elle son prêtre-roi, Naples sa fermentation volcanique. Paris serait charmant, s'il n'était ruineux.

« Parlez-moi de Florence, jamais malpropre, toujours économique, — et qui vous prodigue de façon ou d'autre son *caffè nero*, — son *cioccolate*, ses *paste*, ses *gelati*, ses sorbets parfumés, — ses vins nombreux (je préfère celui d'Asti), — dont les uns sont âpres et verts, les autres plus doux que miel. — Tout voyageur vous dira, si vous insistez sur ce chapitre, — qu'on y peut gaillardement déjeuner pour quelques *centesimi*. »

Et plus loin, à dix strophes de là :

« Je parlais de Florence. Notre histoire nous y mènera. — Mais elle débute en Angleterre, — où les hommes, à tout prendre, nous offrent les plus nobles échantillons de l'espèce, — où les femmes sont plus belles et plus aimantes que partout ailleurs. — Je ne fais pas mystère de mes projets. Je compte dérouler ici — les aventures d'un couple uni par l'hymen et d'un homme condamné au célibat. — Ce simple trio, sans aucun accessoire, — me fournira tous les élémens de la tragédie humaine. »

A la bonne heure; mais avant qu'on nous ait seulement nommé les trois acteurs du drame, il aura été question des catholiques émancipés, du vote secret demandé par les radicaux, de la politique whig et de ses éternelles mystifications, plus d'un livre intitulé la *Vie des Saints*, à propos duquel M. Austin se demande pourquoi on n'écrit pas la *Vie des Pécheurs*, certain, dit-il, que cet autre livre se vendrait encore mieux. Ces longs détours, ces divagations à perdre

haleine, s'embranchent et s'enchevêtrent autour d'une historiette dont le début nous remet en mémoire la malheureuse Blanche Darley. Comme ce personnage de *la Saison*, la belle Mary *** s'est promenée tout un printemps au bras d'Hubert Wardour en tout bien, tout honneur, ainsi que cela se pratique, à ce qu'il paraît, lorsque le jeune amoureux, retenu par le sentiment de sa pauvreté, n'ose prononcer le mot d'hymen; mais, l'heure de la séparation venant à sonner, nos deux jeunes gens, laissés seuls pendant quelques minutes et cédant à une irrésistible émotion, sont tombés dans les bras l'un de l'autre. Ce baiser fiévreux, qu'un bruit de pas interrompt, engage l'action et noue le drame. Hubert, rentré à Londres, y reçoit, quelques semaines plus tard, un billet de miss Mary, qui lui fait timidement pressentir son prochain mariage. « Formez quelques vœux pour mon bonheur, afin que nulle amertume ne trouble ma joie... — Si mes vœux peuvent avoir la moindre influence sur vos destinées, votre avenir conjugal sera prospère, lui répond-il aussitôt; mais je le crois en grand péril, s'il dépend aucunement des souhaits qu'un étranger peut adresser au ciel. » Là-dessus, avec un geste de mépris il scelle sa lettre... et va dîner, sans se douter le moins du monde que cette amourette esquissée au passage, et après tant d'autres, puisse lui tenir autrement au cœur. Mary elle-même n'a pu le soupçonner en lisant les trois ou quatre billets qu'il a cru devoir à leurs pathétiques adieux. Elle a répondu sur le même ton, et l'herbe pousse déjà sur la verte allée de leur naissant amour. Pourtant, accoudée à son balcon pendant les nuits d'été, ce n'est point à son fiancé que rêve la jeune fille : sir Gilbert, le riche baronnet, n'a aucune place dans ces longues méditations où parfois elle sent frémir ses lèvres, comme effleurées par celles d'un fantôme importun, d'un indiscret souvenir. Aussi, libre de toute influence, elle se refuserait à l'hymen qu'on lui propose; mais les prières, les gronderies, les obsessions de tout ordre usent peu à peu sa résistance, dont le vrai motif est à peu près soupçonné par sa mère. Qu'objecter d'ailleurs à sir Gilbert? Il a trente-cinq ans au plus, sa santé n'a point trop souffert, il manie le fleuret avec une rare distinction et se connaît en vins comme en escrime. Ce n'est point un lettré de premier ordre, mais il nommerait sans hésiter l'auteur d'*Othello*. Ses agrémens personnels ne lui permettent pas de rivaliser avec Adonis, mais ses attelages sont irréprochables. Donc le mariage est convenu, et Mary, accompagnée de sa mère, vaque aux emplettes de son trousseau, lorsque ces dames, venant à rencontrer Hubert, l'engagent poliment à renouveler sa visite. Trois semaines au plus doivent s'écouler avant la noce, on peut donc sans danger faire acte de courtoisie. Ainsi raisonne l'im-

prudente mère, et Hubert lui-même ne la démentirait pas, tant il se trouve indifférent à la nouvelle qu'on lui notifie. Ce n'est là pourtant qu'une illusion, et quand il reverra, seul avec Mary, ce lac dont tant de fois ils ont suivi les marges humides, lorsque, debout auprès d'elle et laissant tomber un regard sur ce visage qu'elle cherche à lui dérober, il y surprendra des larmes involontaires, adieu ce sang-froid superbe, cette indifférence impassible dont il se targuait si consciencieusement! Une grotte est près de là, — qui rappelle un peu celle de Didon, — mais d'où Mary sortira moins coupable que la reine de Carthage, grâce aux scrupules découragés du rival de sir Gilbert. Pauvre comme il l'est, le bonheur de la jeune fille qu'il associerait à son sort courrait, en vérité, trop de risques. Il renonce donc à elle, précisément parce qu'il l'aime, et Mary elle-même, redoutant d'enchaîner, de limiter l'avenir qu'elle croit ouvert devant lui, l'encourage à ce sacrifice. Un dernier baiser, un adieu frémissant, et que prolongent toute sorte d'innocens subterfuges, l'octroi d'un gage d'amour que la pâle fiancée détache de sa poitrine, et que le jeune stoïque fixe pour jamais sur son cœur, — après le départ de celui-ci quelques lettres passionnées que les parens interceptent au passage, des vers d'amour qu'Hubert adresse à son amie, et qu'il veut posséder copiés de sa main, terminent le premier chant du poème, et la toile tombe au moment où les nouveaux mariés montent ensemble dans la chaise de poste traditionnelle.

Peut-être nos lectrices seront-elles scandalisées d'apprendre qu'Hubert, loin de s'abîmer dans un désespoir stérile, cherche très naturellement à se consoler. Le poète ne nous dit pas en termes exprès de quelle façon, mais il le laisse très suffisamment deviner, et fustige de main de maître les utilitaires qui voudraient voir le jeune homme pauvre demander au travail l'oubli de ses déceptions amoureuses.

We are not, please you, sir, *all* beasts of burden.

Les natures d'élite ne savent point obéir aux lois qui régissent la vulgaire multitude. Pour se soustraire à de douloureux souvenirs, elles s'abandonnent tout simplement à l'inconstance de leurs penchans. C'est leur droit, leur privilége spécial, que les « bêtes de somme » dont parle le poète seraient mal venues à revendiquer: reste à savoir si celles-ci ne sont pas plus vite et plus sûrement consolées. On le croirait en voyant Hubert, exilé par l'ennui, porter ses pénates en Italie et se fixer provisoirement au cœur de cette Florence que le poète chantait naguère sur un mode lyrique. Il ne

part cependant qu'après avoir cherché près de lady Gilbert une explication suprême, d'abord embarrassée et suivie de nouvelles effusions plus passionnées que jamais. Heureusement la jeune femme, puisant quelque force dans sa faiblesse même, est encore sortie saine et sauve de cette épreuve nouvelle.

Florence pourtant a beau être la cité par excellence, un paradis à bon marché, peuplé de bonnes âmes hospitalières et paisibles, de souvenirs puissans qui calment et fortifient : la patrie de Dante et de Galilée, de Michel-Ange et de Savonarole, ne parvient pas à combler le vide qui s'est fait dans le cœur d'Hubert. Un vague besoin d'action tourmente cette organisation condamnée au repos. Ni la contemplation des chefs-d'œuvre de l'art, ni les enivrantes soirées de la Pergola, ni les douceurs proverbiales de la familiarité toscane, n'ont plus assez de prise sur elle, et le clairon qui annonce les débuts de la guerre de l'indépendance la fait au contraire tressaillir de joie. Hubert, sollicité à une vie nouvelle, va revêtir l'uniforme et saisir une épée, lorsqu'au milieu de ses préoccupations guerrières son passé se dresse tout à coup devant lui. Le bras de lady Gilbert s'est posé sur le sien. Seule auprès de son mari mourant, n'ayant pour combattre les progrès de la fièvre des maremmes que l'assistance de quelques mercenaires étrangers, elle croit pouvoir faire appel à la généreuse affection dont Hubert lui a donné tant de preuves. Après quelques hésitations, il la suit en effet au chevet du malade, et tous deux, par un bel assaut de dévouement, le disputent avec succès à la mort. Grâce à leurs soins, sir Gilbert, ressuscité, se ranime par degrés. Un jour, laissé seul, il se sent la force de quitter sa couche brûlante. Il aspire avec bonheur les premières bouffées de la brise printanière, il emplit ses oreilles du gazouillement des oiseaux, du bourdonnement des abeilles et du bruit des eaux lointaines; puis, d'un pas encore débile, étayant aux murs sa marche vacillante, il se traîne dans l'appartement silencieux, et, venant à pousser une porte entr'ouverte devant lui, se trouve en face d'Hubert et de Mary,... profondément endormis dans les bras l'un de l'autre.

Au cri qui sort de ses lèvres tremblantes, Hubert se réveille seul, et reçoit, le front baissé, l'impuissant anathème que lui jette l'homme dont il a sauvé la vie, mais dont il n'a pas respecté les droits et l'honneur. Quant à Mary, elle n'a pas même rouvert les yeux. Comme un luth trop tendu dont le plus léger choc doit briser les cordes, le cri de son mari a suffi pour la foudroyer sur place et la transporter dans le « ténébreux au-delà. » Sans que le baronnet y mette obstacle, Hubert escorte jusqu'au cimetière la pauvre femme que son amour a tuée. Sir Gilbert le reçoit ensuite avec

une sorte de pardon, et tous deux se donnent rendez-vous sur les champs de bataille italiens, où le poète les perd de vue,

. . . . . In the rattle
Of maddened tumbrils and the reek of battle.

III.

Avant d'esquisser rapidement le dessein général du roman-poème que nous regardons, malgré ses extravagances, comme le chef-d'œuvre de M. Austin, nous avons essayé de caractériser la désinvolture et la grâce du style qui lui sert de passe-port. C'est par là surtout que vivent ces conceptions discursives, où la fable proprement dite, sans cesse immolée aux caprices du poète et dépouillée du rôle principal, devient un accessoire tel quel, traité avec toute la négligence imaginable. Un beau plant de vigne, repliant et tordant ses pampres noueux, son feuillage opulent, ses vrilles flexibles autour du premier poteau venu, serait assez l'emblème de ces variations exécutées sur le thème le plus simple et le plus insignifiant. On chante ce qui ne valait guère la peine d'être dit, et si on le chante bien, la musique doit faire passer les paroles.

La prose cependant est plus formaliste que la poésie, et ne se prête pas avec la même complaisance à déguiser, sous les luxuriances de la forme, les lacunes ou l'inanité du fond. Le roman de M. Austin, *une Épreuve d'artiste*, démontrerait au besoin cette vérité banale. Dans cette œuvre comme dans celles qui lui avaient frayé la voie, le talent de l'auteur se dégage encore çà et là, comme par éclairs et brusques saillies, mais sans pouvoir racheter ni déguiser tout ce qu'il y a d'artifice paradoxal, d'outrances affectées, de combinaisons hasardeuses, dans les données premières et les développemens de cette fable bizarre.

Le principal objet du romancier est de mettre en lutte avec les tendances du XIX[e] siècle une nature d'artiste, et, dans la pensée de l'auteur, le récit devrait tirer son intérêt de cet antagonisme, qui aboutit d'abord à une défaite, puis à une victoire signalée. Ce programme, en lui-même et dans sa généralité, n'a rien de vulgaire : reste à savoir dans quelle mesure et par quels moyens on le réalisera. Or nous devons avouer que nous en sommes réduit à de très vagues conjectures sur le rapport qui existe entre les intentions délibérées de M. Austin et les combinaisons par lesquelles il a cru pouvoir les réaliser.

Son héros, — ou, comme il le dit, sa « figure centrale, » — est évidemment Mortimer Dyneley, en qui nous retrouvons, presque

trait pour trait, un frère de Hubert Wardour de *la Tragédie humaine*. Tous deux ont une supériorité intellectuelle généralement reconnue, tous deux refusent de lui donner un emploi régulier, qu'ils regardent comme une déchéance, tous deux paraissent aimer la vie oisive et facile, et mépriser les « bêtes de somme, » auxquelles en définitive ils sont redevables et de leurs jouissances et de leurs loisirs. Ajoutons que tous deux tiennent l'Italie en grande estime, et ne professent pour leur pays qu'un goût des plus modérés. Chacun d'eux enfin tombe dans le piége d'un amour malheureux, et, après avoir vu sa maîtresse devenir la femme d'un autre, est ainsi conduit à un adultère qui ne le dédommage ni ne le venge. Voilà, pensera-t-on, bien des ressemblances, et cependant nous ne les avons pas toutes accusées. Mortimer Dyneley est par lui-même aussi pauvre que Hubert Wardour; mais il a un oncle très riche, qui, spéculant sur l'avenir promis à un neveu aussi distingué, le prend à sa solde et le pensionne largement en attendant qu'il l'introduise à la chambre des communes et fasse de lui le marchepied de son ambition politique. Un ami intime de Mortimer, Grattan Horncastle, arrivé par une sorte de miracle à un siége parlementaire, d'où sa misérable condition de fortune semblait l'exclure, travaille, complice intéressé, dans le même sens que le vieux millionnaire. Ils s'entendront facilement pour combattre chez leur futur auxiliaire toute tendance, toute passion contraire à leurs vues. Mortimer cependant s'est épris d'une jeune et belle personne qu'il voyait dépérir sous l'inintelligent despotisme d'une famille aux idées étroites. Une inspiration généreuse et simplement amicale l'a d'abord entraîné vers miss Chesterton; la fierté résignée, la sincérité, la loyale confiance qu'il trouve en elle, le captivent tout à fait et le décident à lui offrir sa main. Les parens d'Isabelle, qui avaient rêvé pour leur fille un mariage tout autrement brillant, élèvent alors mille difficultés. La position de Mortimer leur paraît trop dépendante, trop mal garantie, et l'intervention de Roger Dyneley, l'oncle opulent, pourrait seule vaincre leurs scrupules. Or on sait que Roger Dyneley a déjà de bonnes raisons pour tâcher de faire avorter par mille faux-fuyans une combinaison fatale à ses projets. Il en aura de meilleures encore quand il aura vu miss Chesterton, dont la fraîche beauté réveille la convoitise de ce libertin blasé. De concert avec Grattan Horncastle, il éloigne un moment Mortimer, et pendant que ce trop docile neveu poursuit les chances d'une élection chimérique, miss Chesterton, circonvenue par d'adroites manœuvres, trompée sur les dispositions de celui qu'elle aime, persuadée qu'elle se dévoue à sa fortune et qu'elle assure son avenir, consent à devenir la femme du perfide Roger. Celui-ci s'est doublement trompé en supposant qu'il pour-

rait se faire aimer d'Isabelle et que Mortimer se laisserait acheter à beaux deniers comptans un pardon facile. Sans s'inquiéter des conséquences, le neveu répudie les bienfaits de l'oncle, et ne veut plus rien accepter d'un homme qui l'a si indignement joué. La misère, qui lui apparaît tout à coup, ne l'effarouche pas, et, renonçant aux douceurs de son poétique *far niente*, il demande courageusement au travail littéraire les moyens de vivre sans s'avilir. La nécessité de quitter Londres et même l'Angleterre, où sa nouvelle situation lui crée des difficultés toutes spéciales, le détermine à s'établir sur les côtes de France. Une humble maisonnette des faubourgs de Caen reçoit ce déshérité du sort, et c'est de là qu'il adresse aux recueils périodiques dont il est devenu le collaborateur des communications de plus en plus fréquentes, de mieux en mieux accueillies.

Dans sa vie laborieuse et solitaire, un intérêt nouveau se dessine. Le hasard l'a mis en rapport avec un ancien militaire, le colonel de Saint-Front, père d'une simple et timide enfant qui assiste en silence à leurs longues causeries esthétiques. Ce qui suit est facile à prévoir. Mortimer, secrètement adoré de Marian, ne lui accorde en retour qu'un intérêt tout fraternel. Saint-Front venant à mourir sur ces entrefaites et lui léguant en quelque sorte la tutelle de l'enfant qui va rester sans protecteur, la situation devient plus délicate, et c'est justement alors qu'elle se complique d'un nouvel incident. Ramené pour quelques jours en Angleterre, Mortimer y rencontre, dans des circonstances éminemment périlleuses, la jeune femme qu'il accuse de l'avoir trahi. Les explications qu'ils ont ensemble pendant un orage dans une maison déserte leur révèlent à tous deux l'indigne complot dont ils ont été victimes, et comme pour détruire le reste de scrupules qui retenaient encore Mortimer aux prises avec sa passion d'hier subitement réveillée, Isabelle lui laisse entrevoir ou deviner les odieux traitemens auxquels elle est en butte de la part d'un mari exaspéré de sa froideur, torturé par une jalousie secrète, et sur lequel l'habitude des plus honteux désordres a repris peu à peu tout son empire. Ce n'est pas impunément qu'une situation pareille se révèle à un homme chez qui le besoin de consoler la victime stimule encore l'âpre rancune qu'il garde au bourreau. De cette maison fatale où l'orage les a trop longtemps retenus loin de tout regard indiscret, Mortimer et Isabelle emportent un remords mêlé de joie, le souvenir d'un éclair de félicité coupable. Peut-être ont-ils cru que cette heure d'ivresse les affranchirait définitivement; mais ce n'est là qu'une illusion passagère, et la destinée inexorable les sépare presque aussitôt. Une lettre anonyme, écrite par la maîtresse de Grattan Horncastle, apprend à mistress Dyneley que Mortimer, adoré de Marian et tout dis-

posé à la payer de retour, ne doit demander qu'à l'hymen l'apaisement et le bien-être domestique dont il a besoin. Sommée de se dévouer, de se sacrifier encore une fois, Isabelle n'hésite pas : elle rompt d'une main résolue le nouveau lien qui l'attache à Mortimer, et, le conjurant elle-même de se marier, elle met à ce prix la perspective de leur réunion ultérieure. Mortimer obéit, il épouse Marian, et — seulement lorsqu'elle est sur le point de le rendre père — apprend que mistress Roger Dyneley vient de donner un héritier à son vieil époux. La date de cette naissance coïncide avec une autre date à jamais gravée dans ses souvenirs, et ne lui permet guère aucun doute sur l'inavouable paternité dont il se trouve désormais investi à ses propres yeux. Le trouble où elle le jette, les démarches auxquelles il se croit obligé, suscitent la jalousie de Marian, jalousie bizarre qui se traduit par un immense désir de connaître sa rivale, de vivre auprès d'elle, et de réconcilier pour cela son mari avec Roger Dyneley. Sur ces entrefaites et pendant une absence de Mortimer, elle donne le jour à une petite fille qui meurt au bout de quelques heures. Par un caprice assez étrange, Marian veut provisoirement cacher un désastre qui doit, pense-t-elle, lui faire tort dans l'esprit de son mari, et obtient d'une jeune femme anglaise, récemment accouchée dans le même hôtel, qu'elle lui prêtera le *baby* nécessaire à cette pieuse fraude. Cette étrangère (qui a de bonnes raisons pour se montrer aussi complaisante) se prête à la substitution proposée; mais avant le retour de son époux Marian découvre la lettre d'Isabelle, et, naturellement offensée de n'avoir dû la main de Mortimer qu'à la volonté de la seule femme qu'il aimât réellement, elle prend le parti de quitter à l'improviste le domicile conjugal, avec prière expresse qu'on ne cherche pas à découvrir ce qu'elle sera devenue. Offensé à son tour de cette conduite qu'il ne peut s'expliquer, le mari qu'elle condamne au veuvage renonce en effet à poursuivre la fugitive et se décide, séance tenante, à partir pour l'Italie, où il emmène, encore au maillot, l'enfant qu'il a tout lieu de croire sienne, mais qui est en réalité la fille de Grattan Horncastle et de la compagne illégitimement associée aux destins de cet aventurier politique.

Une vingtaine d'années s'écoulent. Mortimer Dyneley revient des Indes, où il est allé représenter un des grands organes de la presse anglaise. Au moment de partir, il avait expédié *sa* fille à mistress Dyneley, qui, devenue veuve, s'était chargée avec enthousiasme de cette tutelle officieuse. Une institutrice a été donnée à miss Florence, et dans cette institutrice aux mystérieuses allures force nous est de reconnaître Marian. Si nous ajoutons que le beau Walter Dyneley (l'héritier de Roger) est épris de sa jeune compagne et n'a point affaire à une ingrate, nous aurons initié nos lecteurs aux com-

plications les plus essentielles de cette seconde partie du drame, inaugurée, nous l'avons dit, par le retour de Mortimer, mûri par l'âge et désabusé de sa prétendue vocation d'artiste. Quant aux accidens dont ce retour est suivi, on les retrouverait au besoin dans les péripéties finales de *la Mère coupable*. Il s'agit effectivement, comme dans le drame de Beaumarchais, d'éclaircir un malentendu qui jette un reflet d'inceste sur l'innocente flamme des deux jeunes gens. La présence de Marian et l'arrivée mystérieuse de Grattan Horncastle, dont la femme est mourante, facilitent singulièrement les explications indispensables. Du moment où il est avéré que Florence n'est point la sœur de Walter, leur mariage est affaire conclue d'avance. Mortimer Dyneley pourra désormais sans remords achever sa vie à côté d'eux, entre Marian, qui se repent de ses rigueurs, et Isabelle, qui lui a toujours conservé une affection épurée par le laps des ans.

Que si l'on nous demandait en quoi cette fable un peu confuse se rapporte au thème que semble s'être proposé l'écrivain, nous serions tenu de confesser notre embarras. Il n'est point très clair à nos yeux que le XIX^e siècle soit responsable des vilenies fort exceptionnelles que l'auteur a mises sur le compte de Roger Dyneley et de Grattan Horncastle. Nous sommes tenu au contraire de croire sur parole que Mortimer représente « l'artiste » dans tout ce que ce mot comporte de plus imposant, et l'artiste, à ce compte, serait le jouet assez insignifiant des moindres hasards, sans principes bien assis, sans volonté arrêtée, susceptible tout au plus de certaines répugnances qui sont à l'usage de la plus vulgaire honnêteté, de certains entraînemens auxquels elle résiste sans trop de peine. Pourvu d'argent, il ne met la dignité de sa vie que dans certains raffinemens d'élégance et dans le choix intelligent de ses distractions quelquefois illicites. Aux prises avec la misère, il y puise tout justement l'énergie nécessaire pour remplir dans la grande armée de la publicité quotidienne un rôle de sous-lieutenant. En quoi le XIX^e siècle est-il responsable de cette dégradation relative? Serait-ce par hasard qu'il n'aurait pas accordé toute leur valeur aux élucubrations poétiques de Mortimer Dyneley? Mais l'iniquité de ce dédain reste à démontrer, car nous dresserions sans peine une liste assez longue d'écrivains auxquels ce siècle si mal avisé, si distrait, si rétif au sentiment des belles choses, a donné une éminence, une autorité, une renommée dignes d'envie. Si Mortimer Dyneley n'y figure pas, à qui la faute?

Ceci dit, — et sans insister plus que de raison sur les inconséquences flagrantes qu'une si fidèle analyse avait pour but de mettre en relief, — nous reconnaîtrons dans la prose de M. Austin, comme dans ses vers satiriques ou sérieux, un rare mérite de forme. Les

saillies heureuses abondent dans son dialogue, certaines nuances de caractère ou de sentiment sont rendues avec une délicatesse de pinceau presque féminine, et si on marche dans une sorte de dédale, on y marche du moins au milieu des fleurs. Il y a là un mélange de qualités rares et de défauts irritans dont nous ne pouvons qu'indiquer à peine l'étrangeté caractéristique. Les esprits timides ou délicats ont à coup sûr le droit de protester contre des prétentions trop affichées, contre des paradoxes trop crians, contre des combinaisons trop excentriques parfois et parfois aussi trop vulgaires. On ne peut cependant méconnaître l'originalité relative de l'écrivain, et il convenait, nous le croyons, de saisir au passage, dans son premier essor, — pour l'examiner, le discuter à loisir et le classer à son rang, — ce talent de gentilhomme tranchant et railleur, plus audacieux, plus méprisant que de raison, et cherchant à s'imposer de haute lutte plutôt qu'à se concilier les sympathies. Il convenait aussi de signaler une tradition qui semblait perdue et qui se renoue à l'improviste, la résurrection du *byronisme* retrouvé, comme par miracle, dans les ruines de Newstead-Abbey. Le voici bien avec son parti-pris de misanthropie, son feint abandon sujet à plus d'un retour, sa personnalité envahissante, — ne relevant apparemment que de lui et de ses caprices, mais dominé par la tyrannie du paradoxe et n'osant jamais être parfaitement simple, tant il a peur de sembler candide. Pour nous, qui l'avons beaucoup aimé, qui lui avons beaucoup pardonné, cette palingénésie a presque le charme du renouveau; mais, tout en y cédant, nous sourions pour ainsi dire de notre faiblesse, qui probablement ne sera pas contagieuse. La jeunesse est vieille de nos jours; elle ne se laisse prendre à aucune affectation, à aucune attitude, risquons le mot, à aucune *pose*. Le byronisme — sans lord Byron — passera difficilement par l'étamine de sa clairvoyante indifférence. Nous ne la lui reprocherons pas, mais il vaudrait peut-être mieux voir nos successeurs présomptifs un peu moins judicieux, un peu plus susceptibles d'entraînement, fût-ce au prix de quelque enthousiasme hors de propos. On en revient, après tout, de ces belles et généreuses crédulités; mais la désillusion précoce nous garde à jamais. C'est « l'avare Achéron » du poète, et, fleuve pour fleuve, nous préférons l'Eurotas, l'Eurotas aux lauriers-roses, sur les bords duquel l'auteur de *Caïn* et de *Don Juan* est allé mourir au service d'une cause sacrée.

E-D. FORGUES.

JUILLET

CHANSONS ET POÈMES

CHANSON.

Quand elle entra si brillante et si belle
Dans mon logis, ce fut comme un éclair.
Le gai soleil, par le trou vif et clair,
Comme un oiseau s'abattit devant elle
Quand elle entra.

Quand elle entra, l'instant rapide et vague
Soudain chanta dans mon réduit muet :
Parfums, ardeurs, bruits charmans, tout juillet
Joyeusement entra comme une vague
Quand elle entra.

Puis ce fut tout, — le mur redevint sombre,
La porte close avait éteint le jour,
La belle enfant me souriait dans l'ombre...
C'était l'Été qui m'amenait l'Amour
Quand elle entra.

AU RIRE.

Au rire pareil à l'aurore,
Au rire éclatant et divin,

Au rire fils aîné du vin
Et frère du baiser sonore,
Au parfum de la joie en fleurs,
A l'écho de l'âme en délire,
A l'envers radieux des pleurs,
Au rire!

Qui fait flamber les yeux ardens,
Qui bat la gorge haletante,
Ce fard des dents, des belles dents
Dont l'émail tente,
Plus rebondissant et plus pur
Que le chant de l'oiseau dans l'arbre
Ou que des grenats tombant sur
Du marbre,

Rapide et clair comme le feu,
Retentissant et plein de charmes,
Au rire qui fait croire à Dieu,
Dont nous feraient douter les larmes,
Au reflet céleste et sanglant
Qui dore au front palais et bouge,
Au large rire étincelant
Et rouge!

Toujours vivace et combattu
Comme la séve par l'écorce,
Au rire la seule vertu,
La seule force,
Au rire, cette arme des cœurs,
Que le faible aiguise en satire,
Au rire vainqueur des vainqueurs,
Au rire!

En haine des voleurs d'espoir,
Des larmoyeurs sots ou sinistres,
Cafards, cagots, broyeurs de noir,
Aussi des cuistres,
Au rire viril et sacré,
Malgré les femmes et la mode,
Moi, poëte, j'ai consacré
Cette ode!

Je vous salue, été vermeil,
Pourpre du temps, saison élue,

Éclat de rire du soleil,
Je vous salue!
Juillet rit à cieux déployés,
Le jour est pur, la nuit sans voiles.
Jaillissez, roses! pétillez,
Étoiles!

Fermente et bous dans le sillon,
Sourde allégresse de la terre,
Sonnez, fanfares du rayon,
Couve, mystère!
Accouplez-vous dans la clarté,
Germes féconds de la matière.
Éclate et vis, âme, gaîté,
Lumière!

Allons, forçat du bagne humain,
Sèche tes pleurs, laisse tes haines,
Voici des lis et du jasmin,
Voici des chênes.
Jouir, c'est obéir à Dieu,
Ris donc un peu, la terre est blonde,
Le pampre est vert. Ris donc un peu,
Vieux monde!

Ouvre tes yeux, voici le jour;
Ouvre tes bras, voici la flamme;
Voici l'harmonie et l'amour,
Ouvre ton âme!
Prends tout cela, Dieu te fait don
De l'éternelle et sainte joie.
Ah! chasseur d'ombre, prends-la donc,
Ta proie!

O roi morose comme un roi,
N'écoute pas tes faux prophètes.
Ris à la vie, elle est à toi
Avec ses fêtes;
Elle a promis, Dieu va tenir.
Ce qu'il commence, Dieu l'achève.
Elle est à toi du souvenir
Au rêve!

Ris à la mort, assez douté!
La mort n'est plus un grand peut-être;

As-tu peur que l'éternité
Ne manque à l'être?
O passant d'une heure ici-bas!
Ris aux douleurs, ris aux désastres.
Après la terre, n'as-tu pas
Les astres?

Ris sans trêve à l'amour sans fin;
Après la vie encor la vie!
Ris au désir, divine faim
Inassouvie.
Ris à l'espoir, bonheur enfant,
Ris au bonheur, lointain sourire,
Et ris au rire triomphant,
Au rire!

LA FALAISE.

Nous allions dans le bois silencieux et sombre,
Nous allions tous les deux dans le calme et la paix,
Sur la mousse muette et sous l'ombrage épais,
Écoutant ce silence et regardant cette ombre.

Oublieux et perdus, traversant pas à pas
Les molles épaisseurs de l'obscurité verte,
Nous allions, l'âme ailleurs et ne nous parlant pas...
Tout à coup la forêt sombre s'est comme ouverte!

Devant nous le soleil inondait le chemin,
Et la mer s'étalait étincelante, unie,
Et dans un baiser doux comme un baiser humain
Le ciel pur s'unissait à la mer infinie...
. . . .

Et nous sommes restés palpitans, anxieux.
Vous avez dit : « Mon Dieu! » moi, j'ai dit : « Je vous aime! »
Et devant ce spectacle immense et radieux
Nous n'avons pu trouver que ces deux mots, — le même!

LE GUÉ.

Il fallait passer la rivière,
Nous étions tous deux aux abois.
J'étais timide, elle était fière,
Les tarins chantaient dans les bois.

Elle me dit : « J'irai derrière,
Mon ami, ne regardez pas. »
Et puis elle défit ses bas...
Il fallait passer la rivière.

Je ne regardai... qu'une fois,
Et je vis l'eau comme une moire
Se plisser sur ses pieds d'ivoire...
Nous étions tous deux aux abois.

Elle sautait de pierre en pierre,
J'aurais dû lui donner mon bras;
Vous jugez de notre embarras.
J'étais timide, elle était fière.

Elle allait tomber, — je le crois, —
J'entendis son cri d'hirondelle.
D'un seul bond je fus auprès d'elle...
Les tarins chantaient dans les bois.

LES ROSES.

Elle dort, c'est trop tôt, l'aube à peine se lève.
Je m'étais trop hâté, demeurons un moment;
Allons auprès du lit nous asseoir doucement :
Même par un baiser ne troublons pas un rêve.

Mon bouquet parfumé ne vaut pas son sommeil.
Qui sait ce qu'elle voit sous ses paupières closes?
Attendons tous les deux, aurore au doigt vermeil,
Attendons tous les deux, les mains pleines de roses.

Ah! paresseuse, à peine on l'entend respirer;
Sous ces voiles confus, à peine on la devine;
A voir le fin tissu que sa peau vient moirer,
On dirait des lilas sous de la neige fine.

Ses yeux n'ont pas senti le sommeil se poser,
Sa bouche garde encor son doux pli de la veille,
Et la voilà si belle ainsi que le baiser,
Près de sa joue en fleurs, rôde comme une abeille.

Et pendant qu'aux hasards de son repos charmant
Elle offre ses bras nus et son épaule grasse,

On sent qu'à ses côtés veillent incessamment
Ces anges de l'amour : la Pudeur et la Grâce.

Dors! je suis là qui veille et te parle tout bas.
Celui que vous aimez, madame, vous admire.
Je puis vous admirer, vous ne me voyez pas,
Vous ne m'entendez pas, je puis bien vous le dire.

Ainsi qu'on voit courir les gaîtés de l'azur
Sur les frissons du lac où sa splendeur se mire,
On voit ses songes d'or éclairer son front pur...
N'est-ce pas que j'en suis, chère, de ce sourire?

Repose heureuse, enfant, sous mes regards heureux.
Tout ce bonheur rêvé, je veux qu'il soit le nôtre,
Et que tes jours soient doux comme tes nuits; je veux
Qu'il te semble au réveil passer d'un songe à l'autre!

C'est que j'ai mis sur toi ce que j'ai de plus cher,
Ce qu'épargne le temps et nous laisse l'envie,
Le sang de notre sang, la chair de notre chair,
Tout ce qu'ayant vécu j'ai sauvé de la vie,

Tout ce que l'on dérobe à ce monde moqueur,
Mes plus saintes ardeurs et ma foi la plus vive,
Et mes larmes aussi, — cet écrin de mon cœur, —
Tout ce qui fait qu'on aime et ce qui vaut qu'on vive,

Tout! je t'ai tout donné, d'un seul coup, en un jour.
Ce tout, — tant et si peu, — si puissant et si frêle,
Est dans tes frêles mains, ô mon unique amour!...
N'allez pas le casser au moins, mademoiselle!

Ah! faisons-nous petits! soyons heureux bien bas,
(Hélas! tant de bonheur tient dans si peu d'espace!)
Si bas que le malheur ne nous entende pas,
Et dise en nous voyant : « Je ne vois rien, » et passe.

Car les amours cachés sont les amours bénis.
L'avare pour son or cherche un endroit bien sombre,
L'herbe cache ses fleurs et les oiseaux leurs nids,
Et nous, qui nous aimons, soyons heureux dans l'ombre,

Mais si nos soins sont vains, mais si malgré cela
(Le malheur attentif a des retours tenaces)

Il veut frapper un jour... Eh bien! je serai là,
La poitrine à ses coups et l'œil à ses menaces.

Là, devant toi, toujours, éclairant le chemin,
De tes pieds délicats écartant jusqu'au doute.
Aujourd'hui sans souffrir engendrera demain,
Et, calme, grâce à moi, tu poursuivras la route.

Calme et joyeuse aussi, de sommets en sommets,
Ainsi tu marcheras jusqu'au bout de la voie,
Ayant souri toujours, sans avoir su jamais
De combien de douleurs je te faisais ta joie.

Mais va! mon âme est riche : avant qu'ils soient pillés,
Ses trésors lasseraient tous les destins moroses,
Et pourvu que tes yeux... Ah! vous vous éveillez,
Dormeuse! — Mon amour, je t'apportais des roses.

LA SOURCE.

Sur le cresson noir, sur les cailloux blancs,
Et sans une ride et sans un murmure,
Dans son berceau vert aux rideaux tremblans,
Dort la source froide, immobile et pure.

La broussaille horrible et la roche en pleurs
Couvrent son secret d'une ombre éternelle,
Et, fixe, elle est là comme une prunelle,
Entre les longs cils des iris en fleurs.

Elle est là, bien loin des lieux où nous sommes,
Et loin du soleil qui n'y boit jamais,
Sous la forêt sombre et sur les sommets,
Trop bas pour le ciel, trop haut pour les hommes.

Les oiseaux de l'ombre, aussi ceux de l'air,
Les rossignols blonds et les hirondelles,
Ceux-là seuls à qui Dieu donna des ailes,
Le voient assoupi, le flot chaste et clair.

A travers la branche où sifflent les merles,
Sur son front poli passent tour à tour
L'ombre et le rayon, la nuit et le jour,
L'un la criblant d'or, et l'autre de perles.

De ces drames bleus le mouvant dessin,
Sans plus l'entamer, joue à sa surface;
Elle, vierge et nue, a le calme au sein,
L'ombre à ses côtés et le ciel en face.

Luis au fond du bois triste et murmurant,
Coupe d'émeraude où l'oiseau s'abreuve;
Dors, cristal muet qui seras torrent;
Reste, goutte d'eau qui deviendras fleuve!

Dans tes rochers hauts comme le mépris,
Dans tes bois touffus comme la pensée,
O source farouche, à ces deux abris
Reste obstinément — limpide et glacée.

La mousse t'enchâsse, ô diamant noir,
Ce qui vient d'en haut en toi se reflète,
Silence fluide et divin miroir,
Larme de l'azur, — âme de poète!

ÉDOUARD PAILLERON.

LES

COURSES DE CHEVAUX

EN FRANCE

I. *Le Cheval anglais*, par M. Stonehenge, traduit par le comte de Lagondie, colonel d'état-major. — II. *Le Guide du Sportsman*, par M. Gayot. — III. *Epsom, Chantilly et Bade*, par M. Hiéron, etc.

A voir le développement que les courses de chevaux ont pris en France depuis quelques années et le succès toujours croissant qui les accompagne, on dirait qu'elles sont sur le point d'y devenir, comme chez nos voisins, une institution nationale. Faut-il s'applaudir de ce mouvement ou s'en affliger? Les courses ne sont-elles, comme certains le prétendent, qu'une occasion d'exhiber des toilettes excentriques et des mœurs tapageuses? Répondent-elles seulement à un besoin d'émotion qui porte notre génération blasée à risquer des enjeux énormes sur les jambes des coursiers? Faut-il y voir un signe de notre décadence physique et morale? Et comme les Romains du bas-empire, sommes-nous devenus incapables de nous passionner pour autre chose que pour les *cochers verts* et les *cochers bleus?* Ou bien ces dehors frivoles cachent-ils une institution réellement sérieuse, et sont-ils un moyen d'intéresser le public à des progrès auxquels il serait resté étranger et indifférent? Ce ne sont point là sans doute des questions qui manquent d'à-propos ou d'intérêt.

A vrai dire, l'origine des courses ne plaide pas trop en leur faveur, car elles n'étaient dans le principe qu'un prétexte à paris, et si elles ont eu dans la suite quelques résultats utiles, ce n'est

pas la faute de ceux qui les ont instituées. Pour les faire accepter par les gens sérieux, les *turfistes* ont prétendu qu'elles nous viennent des Grecs, qui se disputaient, comme on sait, les prix des courses en char aux jeux olympiques. Sans trop s'arrêter à cette origine classique, on peut considérer Jacques Ier comme le véritable fondateur des courses modernes, car vers 1603 il organisa celles de Newmarket, de Croydon, etc. Ces courses n'étaient qu'un simple amusement et une occasion de paris; les prix étaient peu considérables et consistaient le plus souvent en objets de peu de valeur, tels qu'une cravache, une sonnette en or, etc. Le premier prix en argent fut de 100 livres; c'est Charles II qui l'institua. Plus tard, la reine Anne en fonda un autre de 150 liv. (3,750 fr.). L'art d'entraîner et d'élever des chevaux spéciaux n'existait pas alors; on se procurait comme on le pouvait les animaux qui paraissaient les meilleurs, c'est-à-dire les plus vigoureux et les plus rapides, car alors les courses étaient longues (de 6 à 7 kilomètres) et les poids considérables (de 60 à 75 kilogrammes). Et comme les meilleurs chevaux connus à cette époque étaient les arabes, c'est d'Arabie et de Turquie qu'on en fit d'abord venir. Charles II y envoya même son écuyer Christophe Wirville, accompagné de George Ferwick, pour lui acheter des étalons et quatre jumens connues sous le nom de jumens royales (*royal mares*) qui donnèrent le jour aux chevaux les plus célèbres du siècle dernier.

Toutefois la véritable souche des chevaux de course peut être ramenée à trois chevaux orientaux : le turc *Beyerley*, dont on ne sait autre chose sinon qu'il a été le cheval de guerre du capitaine Beyerley en 1689; l'arabe *Darley* (*Darley arabian*), importé par M. Darley du Yorkshire vers 1712; enfin l'arabe *Godolphin* (*Godolphin arabian*), importé quelques années après par lord Godolphin, qui l'avait, dit-on, rencontré sur le Pont-Neuf à Paris, attelé à une voiture de porteur d'eau. Étrange vicissitude! Partir de si bas et monter si haut qu'aujourd'hui c'est pour un cheval un titre à l'estime publique que d'appartenir à la descendance de *Godolphin!* Ses mérites ne furent cependant pas immédiatement appréciés à leur valeur, car on lui fit faire pendant quelque temps l'ignoble métier de boute-en-train; mais un jour, par suite d'un défaut de surveillance, il prit son rôle au sérieux, et le résultat en fut si satisfaisant qu'à partir de ce moment il fut promu au grade de reproducteur en titre.

Dès cette époque en effet, on avait remarqué que les parens transmettaient à leurs produits la vigueur et la vitesse qui les distinguaient eux-mêmes, et naturellement on voulut accoupler les sujets qui réunissaient ces qualités au plus haut point; l'on eut soin aussi de tenir un registre de toutes les naissances. Telle est l'origine de la race anglaise pur sang. Cette création fut le résultat non de l'es-

prit de système, mais de l'expérience. On ne se proposa pas d'emblée de façonner des chevaux remplissant telles ou telles conditions, mais simplement d'avoir des chevaux ayant les mêmes qualités que leurs parens, et par le soin que l'on mit à faire les accouplemens, on en vint à constituer une classe spéciale de chevaux particulièrement aptes à la course, et dont tous les individus, inscrits au *stud-book*, ont leur généalogie aussi bien établie que celle de n'importe quel grand d'Espagne ou baron prussien. Cette inscription, qui se fait sur la déclaration de l'éleveur, sauf contrôle s'il y a lieu, est nécessaire pour maintenir la pureté de la race, éviter les croisemens, et pour ne faire courir les uns contre les autres que des chevaux de même âge. Il en résulte qu'il n'y a de chevaux pur sang que ceux qui sont inscrits aux *stud-books* anglais, français, allemand ou belge. C'est la seule définition qu'on en puisse donner, mais elle est fondamentale.

La race anglaise n'est, on le voit, que la race arabe transformée sous l'influence des croisemens et sous celle du climat et de la nourriture. Aujourd'hui cependant cet élevage n'est plus spécial à l'Angleterre, car d'autres pays l'ont suivie dans cette voie. Les résultats obtenus par cette longue élaboration ont été tels qu'il n'y a pas un seul cheval arabe capable de soutenir honorablement la lutte contre un cheval anglais de quatrième ordre. Parmi les chevaux les plus remarquables du siècle dernier, il faut mentionner *Éclipse*, né en 1764, qui comptait parmi ses ancêtres *Darley arabian* et *Godolphin*. Élevé par le duc de Cumberland, il ne parut sur l'hippodrome qu'à cinq ans, mais il ne fut jamais battu et gagna onze plats royaux (1), sans compter une foule d'autres prix. Employé plus tard comme reproducteur, il rapporta à ce titre seul plus de 3 millions à son propriétaire. Il justifia pleinement sa réputation, car on compte dans sa progéniture trois cent quarante-quatre vainqueurs qui ont gagné 158,000 livres sterling (3,900,000 francs). *Flying-Childers* (1715), lui non plus, ne fut jamais battu. Ce fut peut-être le cheval le plus rapide qu'on ait jamais vu, car il parcourut à Newmarket, en six minutes quarante secondes, une distance de 5,717 mètres avec un poids de 57 kilog. 95, soit 14m25 par seconde, ou 52 kilomètres à l'heure. Il est vrai qu'en 1846, *Surplice* gagna le *Derby* (2,413 mètres) en deux minutes dix-neuf secondes, faisant 14m37 par seconde, et que *West-Australian* (2), quelques

(1) Les plats royaux étaient des prix pour les courses de longue haleine.

(2) *West-Australian* est un étalon qui avait été acheté en Angleterre par M. de Morny au prix de 80,000 francs. Lors de la vente de son écurie, il n'a été vendu que 31,000 fr. Cette dépréciation tient à ce que ses produits, remarquables dans les courses de vitesse entre chevaux de deux ans, ne montrent pas, dit-on, la même supériorité dans les courses de fond auxquelles on soumet les chevaux de trois ans et au-dessus.

années plus tard, atteignit 15m 09 par seconde; mais il ne faut pas oublier que ces chevaux ne portaient qu'un poids de 53 kilog. 95, c'est-à-dire de 4 kilog. inférieur à celui que portait *Flying-Childers*. C'est qu'en effet autrefois on ne sacrifiait pas, comme aujourd'hui, tout à la vitesse, les courses étaient plus longues et les poids plus lourds. Ce n'est que plus tard qu'on diminua les poids et les distances, et qu'en même temps, pour obtenir plus de vitesse, on soumit les chevaux à l'*entraînement*. Les coureurs devinrent plus légers, leur taille s'accrut, et leurs membres s'allongèrent. Nos chevaux de course ont au moins de 0m 10 de plus que ceux d'autrefois.

Les courses ont continué à se développer rapidement en Angleterre, elles répondent si bien au génie britannique qu'il en existe aujourd'hui dans presque toutes les villes; mais les principales sont celles d'Epsom, où se court le *Derby*, course fondée par le grand-père du chef actuel du parti conservateur pour les poulains de trois ans, et qui est considérée comme la plus importante de l'année, — celles de Newmarket, dont M. Esquiros a donné ici même (1) l'intéressante description, celles de Doncaster, de Liverpool, etc.

En France, on prétend que les courses étaient déjà connues des Gaulois. Toutefois les premières qu'on signale d'une manière positive sont celles de Fontainebleau, qui eurent lieu en 1776, sous le ministère Bertin. Il y eut des courses sous l'empire et sous la restauration; mais, quoique organisées par l'administration des haras, elles allaient à l'aventure et sans but déterminé. Elles ne sont devenues une institution sérieuse que depuis 1833, époque de la fondation de la *Société d'encouragement*, qu'il ne faut pas confondre avec le Jockey-Club, dont elle est, dans une certaine mesure, indépendante. La société est placée sous le patronage de ce dernier, mais elle a ses règlemens particuliers, son comité spécial et son budget séparé. Le club, en tant que club, n'intervient dans ses affaires que par la création de certains prix, et rien n'oblige les membres qui n'aiment pas les chevaux à s'en occuper. La société fut fondée sous les auspices de M. le duc d'Orléans, qui mit en vogue l'hippodrome de Chantilly. Traversant un jour avec quelques amis cette magnifique pelouse et sentant les pieds des chevaux rebondir sur un sol élastique, l'idée leur vint, séance tenante, de courir une poule qui fut gagnée par M. de Normandie. Quelques jours après, on tenta une nouvelle épreuve, à la suite de laquelle on arrêta un projet de réunion pour le printemps suivant. En 1835, le Jockey-Club adopta Chantilly pour y faire courir le prix de 5,000 francs qu'il venait de fonder; ce prix fut porté en 1840 à 7,000 fr., en 1847 à 10,000 fr., en 1854 à 15,000 fr., et

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1861.

en 1855 à 20,000 fr. Sauf celui de la ville de Paris, c'est le plus important de l'année; il correspond au *Derby* anglais et a pour objet de faire connaître la valeur respective des poulains de trois ans. Chantilly eut dès lors chaque année ses courses d'automne et ses courses de printemps, qui, réservées d'abord à un public spécial, sont devenues, depuis l'établissement du chemin de fer, une fête parisienne à laquelle tous ceux qui se piquent d'élégance se croient tenus de se montrer. Là aussi se sont groupées la plupart des écuries d'entraînement avec leur monde de grooms et de jockeys.

A Paris, les courses avaient autrefois lieu au Champ-de-Mars, dont le terrain, sablonneux et dur tout à la fois, faisait le désespoir des *sportsmen*. Les nombreuses réclamations auxquelles il donnait lieu furent enfin entendues, et l'on profita de la transformation du bois de Boulogne en promenade publique pour créer le bel hippodrome de Longchamp, que tout le monde connaît. Sa proximité de Paris, sa magnifique situation, en firent un but de promenade, et contribuèrent à répandre le goût des courses et des chevaux dans une partie du public qui jusqu'alors y était restée indifférente.

Dans le principe, la Société d'encouragement rencontra peu de bonne volonté de la part de l'administration des haras, qui ne voyait pas sans inquiétude une société particulière faire bon marché des traditions administratives et s'occuper de la question chevaline sans lui demander son avis. L'administration finit cependant par embrasser sa rivale, ne pouvant l'étouffer, et par se servir de son intermédiaire pour la distribution des prix qu'elle accordait aux chevaux pur sang, en se réservant, bien entendu, le droit d'imposer ses conditions et d'envoyer ses inspecteurs pour en surveiller l'exécution (1). On ne compte pas aujourd'hui en France moins de cent cinq hippodromes, dont les principaux, après ceux de Chantilly et de Paris, sont ceux de Versailles, Fontainebleau, Caen, Bordeaux, Moulins, etc. Ceux de La Marche (près de Saint-Cloud) et de Vincennes sont spécialement réservés aux courses d'obstacles.

Les chevaux français n'osèrent pas pendant bien longtemps se risquer à lutter contre les chevaux anglais. Leur infériorité était si notoire qu'ils recevaient une décharge de dix livres sur les hippodromes d'Angleterre; mais les succès que remporta *Monarque*, à M. de Lagrange, en 1857 et 1858, leur firent retirer cette faveur. Peu après, cet habile éleveur, associé à M. de Nivière, fonda à Newmarket même une écurie d'entraînement où il envoyait ses

(1) Les prix distribués en 1861, non compris les entrées, se sont élevés à 1,724,245 fr., somme dans laquelle la part contributive de l'état a été de 505,450 fr.; — celle de la liste civile de 97,000 fr.; — celle des sociétés hippiques, villes, départemens, etc., de 1,121,795 fr.

poulains nés et élevés en France, et la fortune récompensa cette tentative hardie. C'est de cette écurie qu'est sorti *Gladiateur*, l'illustre vainqueur du *Derby* d'Epsom en 1865, du prix de 2,000 guinées, et du grand prix de Paris, et qui en moins de trois mois gagna à son heureux propriétaire une somme de 441,000 francs sans compter les paris. *Fille-de-l'Air* et *Vermout*, quoique d'un ordre un peu inférieur, se mesurèrent souvent aussi avec des chevaux anglais, et les battirent dans plus d'une rencontre. On peut donc dire aujourd'hui que sous ce rapport, comme sous bien d'autres, la France n'a rien à envier à sa rivale. On y a poussé très loin l'étude des questions techniques soulevées par l'élevage du cheval de course, et dont quelques détails feront apprécier l'importance.

Que demande-t-on à un cheval de course? De parcourir le plus d'espace dans le moins de temps possible. Le meilleur cheval est donc celui qui a les organes respiratoires les plus développés, le système musculaire le plus vigoureux, la construction des reins et des jarrets la plus parfaite, enfin le plus grand courage, sans lequel tout le reste n'est rien. On a vu comment on était arrivé, par des alliances continuées pendant un grand nombre de générations entre les meilleurs chevaux, à fixer leurs caractères de manière à constituer une race à part. On procéda d'abord à ces alliances un peu au hasard; il suffisait qu'un étalon eût été vainqueur dans un grand nombre de courses pour qu'on lui amenât de tous côtés des jumens à saillir, et qu'on payât fort cher ses services. Ce n'est que plus tard, quand on vit des étalons renommés donner des produits de premier ordre avec certaines jumens et des chevaux très ordinaires avec d'autres, que l'on comprit la nécessité de faire un choix, afin d'empêcher que certains défauts de conformation des parens ne se transmissent dans les produits. Nous nous trouvons en effet ici en présence d'une des plus curieuses applications du système de l'hérédité. Bien qu'on ignore encore les lois générales de la transmissibilité, l'on sait cependant que généralement les caractères des parens se retrouvent dans leurs descendans, et que si l'on veut perpétuer ces caractères, il faut avoir soin de n'accoupler que des animaux qui les possèdent eux-mêmes. C'est le principe qui a servi de base à l'amélioration de toutes les races d'animaux, quels qu'ils soient; mais on ne s'est pas encore rendu bien compte de l'influence directe de chacun des parens. On a prétendu que le poulain prend à son père le courage, le caractère et la robe, et qu'il tient de sa mère la taille et les allures. C'est peut-être trop absolu, et tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il ressemblera surtout à celui de ses parens qui est le mieux *racé*, c'est-à-dire à celui qui a la plus ancienne origine.

Quoi qu'il en soit, pour avoir des produits aussi parfaits que pos-

sible, il importe, faute de reproducteurs parfaits eux-mêmes, d'éviter d'accoupler des chevaux ayant l'un et l'autre les mêmes défauts, parce que ceux-ci se retrouveraient infailliblement à un degré plus grand encore dans le poulain. Ainsi, si le père et la mère sont un peu trop hauts sur jambes, le poulain le sera encore davantage et peut-être au point d'être difforme; pour les qualités morales, c'est la même chose, comme nous le prouve *Vertugadin*, qui serait, au dire des *sportsmen*, un de nos meilleurs chevaux de trois ans, s'il n'avait pas hérité de ses parens un si mauvais caractère.

Je laisse aux philosophes le soin d'expliquer comment des qualités morales peuvent se communiquer chez les chevaux, puisqu'ici on ne peut faire valoir l'argument de l'exemple et de l'éducation, dont on se sert quand il s'agit des hommes. Dans l'espèce humaine, cette transmission est incontestable, et personne n'ignore que certaines aptitudes et même certains sentimens se transmettent avec le sang; mais les circonstances extérieures agissent sur nous de tant de façons diverses que nos dispositions naturelles peuvent s'en trouver profondément modifiées, et qu'il n'est pas rare de voir les enfans trahir les vertus ou les qualités physiques de leurs ancêtres. L'organisation aristocratique, par exemple, avait bien pour objet de créer en quelque sorte une race spéciale d'hommes mieux doués que les autres, et nous savons les résultats qu'elle a donnés. Chez les animaux au contraire, moins soumis aux causes de perturbation qui agissent sur les familles humaines, l'hérédité se manifeste avec assez de persistance pour qu'on puisse fixer les qualités d'une manière permanente, et ces qualités sont d'autant mieux enracinées qu'elles viennent de plus loin. Ainsi les *sportsmen* ne s'informent pas seulement des qualités spéciales des parens immédiats de leurs chevaux, mais ils veulent connaître leurs ancêtres à un degré très éloigné. Ils tiennent un grand compte de la noblesse et de l'antiquité du sang, et sont plus disposés à payer cher un cheval qui compte *Éclipse* et *Godolphin* parmi ses aïeux, quoique ses parens directs aient été ordinaires, qu'un autre dont le père aura gagné nombre de prix, mais dont l'origine est relativement obscure. Il en est même beaucoup qui font plus de cas de la noblesse que de la perfection des formes, et l'expérience paraît leur donner raison. Il y a un proverbe anglais qui dit qu'une once de sang vaut mieux qu'une livre d'or. Cependant les formes ont une importance capitale, puisqu'après tout ce sont elles qui donnent le mouvement.

Si l'on voulait apprécier l'influence relative de la race et de la conformation, on pourrait comparer le cheval à une machine à vapeur où la race jouerait le rôle du combustible et la conformation celui des organes de la machine. Si le combustible est insuffisant, le

mouvement est lent, quelle que soit la perfection des organes; mais si ceux-ci sont mal agencés, quelle que soit la quantité de combustible employé, la machine ne fonctionne pas davantage. Ainsi, tout en cherchant des reproducteurs d'antique origine, il importe de les choisir de telle façon qu'ils soient physiquement taillés pour la course, et pour cela il faut qu'ils aient avant tout une poitrine profonde afin que la respiration puisse se faire sans effort; il faut de plus que les moteurs, croupe, épaule, jambes, soient très allongés, et que les parties inutiles à la progression, tête, ventre, encolure, soient aussi légères que possible, car elles sont un poids mort et ne contribuent pas au résultat final. Le cheval pur sang est généralement bai, bai-brun ou alezan; on en rencontre aussi quelques noirs, mais fort peu de gris ou de blancs. On préfère ceux qui ont une robe franche avec aussi peu de blanc que possible. La finesse de la peau est tout à la fois une preuve de race et de santé, et jamais dans les races communes on ne rencontre un poil aussi soyeux et un système veineux aussi développé. Ce réseau veineux a une grande importance, car il permet à la circulation de se faire malgré les efforts de la course. Si les vaisseaux sanguins étaient moins abondans et moins gros, le sang, ne pouvant circuler rapidement à la surface, refluerait vers le cœur et paralyserait le mouvement.

Bien des personnes refusent d'admettre que de pareils chevaux soient réellement beaux. C'est, suivant nous, une grande erreur. Si tous les organes sont disposés de manière à augmenter l'impulsion et à développer la vitesse, il est impossible que l'ensemble n'en soit pas harmonieux et ne s'approche pas du type idéal du cheval de course. Je ne voudrais pas à ce propos entamer une discussion d'esthétique; cependant qu'il me soit permis de dire que le beau n'est jamais absolu et n'existe pas par lui-même. Il n'est que l'harmonie entre la forme et la destination des objets; c'est un rapport, et pour le sentir il faut en connaître les deux termes. Veut-on en faire l'expérience, qu'on prenne un de ces vigoureux boulonnais à croupe arrondie qui traînent si gaillardement nos lourds omnibus, qu'on l'affuble d'une selle et d'un cavalier, et qu'on aille se promener à côté d'un pur sang : ce cheval, qui tout à l'heure sous son harnais vous paraissait magnifique, qui représentait le type de la force, sera lourd, gauche et emprunté, tandis que chaque mouvement du pur sang mettra en lumière l'élégance et la finesse de ses formes. Attelez ce dernier à une lourde voiture, et l'effet inverse se produira.

S'il y a de nombreux *sportsmen*, il y a relativement peu d'éleveurs. La plupart achètent quelques poulains qu'ils livrent à l'entraînement et avec lesquels ils tâchent de gagner le plus de prix et le plus de paris possible. Ce système est peu onéreux, et s'ils ont

le bonheur de tomber sur un ou deux bons chevaux, ils trouvent moyen de se tirer convenablement d'affaire. L'élevage exige bien d'autres soins et bien d'autres dépenses, et ceux-là seuls qui ont une fortune considérable peuvent en courir les chances. Tous les pays n'y sont pas également propres. Il faut qu'ils soient favorables à la culture des herbages, et sous ce rapport l'Angleterre est on ne peut mieux partagée. En France, c'est la région ouest, exposée aux vents humides de la mer, qui convient le mieux. L'herbe sèche du midi donne des chevaux trop légers, et les essais entrepris dans les départements de l'est sont jusqu'ici restés infructueux. C'est dans la contrée comprise entre Nantes et Boulogne, sur une largeur de cinquante lieues, que se trouvent nos principaux haras. Celui de M. de Lagrange est à Dangu, près de Gisors, celui de M. Aumont aux environs de Caen, celui de M. Rœderer à Bois-Roussel, près d'Alençon, etc.

De tous ces haras, celui de Dangu est peut-être le plus important. La description de cet établissement, d'après un observateur bien informé (1), fera juger des autres. Le haras de Dangu, créé en 1859 par M. de Lagrange, est situé sur les confins du département de l'Eure, entre Gisors et Vernon. Dépendance du domaine et du château de Dangu, il couvre à lui seul une superficie de 223 hectares sur une colline d'où la vue embrasse la vallée d'Epte. Le château avait autrefois la forme d'un fer à cheval : les deux ailes en ont été détruites, et il n'en reste aujourd'hui que la partie centrale, qui suffit pour donner une idée des anciennes proportions du vieux château. Un parc planté de futaies séculaires et parsemé de pelouses changées en *paddocks* (prairies closes) entoure cette demeure; ce parc a 100 hectares, dont 15 forment des prés réservés aux poulinières et aux poulains. Les bâtimens du haras sont simples, semblables à des fermes anglaises, comfortables et sans luxe: les cours grandes, bien closes, couvertes d'une épaisse couche de paille, rappellent les *straw-yards* de nos voisins. C'est là que pendant l'hiver les poulinières et les poulains viennent jouir d'un pâle rayon de soleil. Seize *boxes* pour les jumens et deux autres pour les étalons composent l'établissement principal. Les poulains d'un an (*yearlings*) ne quittent point ces *paddocks*, où ils errent en liberté; ils ne rentrent que le soir pour s'abriter dans des *boxes* recouvertes en chaume. Les enclos affectés aux différentes poulinières et à leur suite ont de 10 à 15 hectares. Ils sont séparés les uns des autres par deux talus et un fossé plein d'eau venant de l'Epte et où sont ménagés des abreuvoirs. Les prairies actuelles ont déjà 223 hectares, et cependant le propriétaire trans-

(1) *Gladiateur et le Haras de Dangu*, par M. L. Demazy.

forme en prés une immense plaine qui leur fait suite. L'herbe y pousse avec tant d'abondance que les habitans du haras ne suffisent pas à la consommer, et que 100 bœufs par an trouvent encore à s'y engraisser. Le haras de Dangu renferme 5 étalons, 30 poulinières et 36 poulains d'un an. Les 5 étalons sont *Monarque*, *Father-Thames*, *Ventre-saint-Gris*, *Palestro* et *Hospodar*. Le plus renommé d'entre eux est *Monarque*, qui, né en 1852, gagna 22 courses sur 26 qu'il a courues, et qui, employé comme reproducteur depuis 1859, a rapporté à ce titre 81,750 francs à son propriétaire, à raison de 500 francs par saillie. Il est père de plusieurs chevaux distingués, *Hospodar*, *Gédéon*, *Béatrix*, *le Mandarin*, et surtout *Gladiateur*, le cheval le plus remarquable qu'on ait vu depuis longtemps.

Les poulains, tant que le temps le permet, sont laissés dans les *paddocks*, où ils errent en liberté en attendant que viennent pour eux le moment des épreuves; on les met peu à peu au régime de l'avoine, afin d'augmenter leur force et leur vigueur. On les excite aussi à courir les uns contre les autres, et on les soumet successivement aux longues et minutieuses opérations du dressage, de façon à les habituer à supporter la bride, la selle et le cavalier. C'est d'ordinaire à dix-huit mois qu'on les envoie à l'*entraînement*, c'est-à-dire qu'on les prépare pour les courses auxquelles ils devront concourir. L'entraînement se fait non pas sur le lieu d'élevage, mais dans des écuries spéciales ordinairement situées à proximité des hippodromes de courses; il exige d'immenses espaces et des terrains spéciaux qui ne soient ni détrempés par les pluies ni durcis par la sécheresse. Les immenses allées droites de la forêt de Chantilly avec leurs arbres taillés en berceau, dont la perspective indéfiniment décroissante s'étend jusqu'à l'horizon incertain, sont admirablement disposées pour les exercices préparatoires, et la verte pelouse du château est un des plus beaux hippodromes qu'on puisse voir. Aussi est-ce là qu'ont été établies les principales écuries de ce genre. Ce sont ordinairement des bâtimens rectangulaires, entourant complétement une cour de même forme et sur laquelle s'ouvrent les portes des différentes *boxes* ou cellules pavées dans lesquelles chaque cheval est laissé en liberté sur sa litière de paille. Dans le coin de la cellule sont le râtelier, la mangeoire, quelquefois même un bassin plein d'eau courante. Ces *boxes* sont tenues avec une grande propreté et quelques-unes même avec luxe. Chaque cheval a son *lad* spécial, un enfant de douze ou treize ans, qui couche avec lui, qui est chargé de lui donner tous les soins, et cette tâche est assez minutieuse pour absorber presque tout son temps.

Les chevaux réunis dans les *boxes* de Chantilly ont la peau si

fine qu'ils ne peuvent supporter l'étrille, et que le pansage, répété plusieurs fois par jour, est fait à la brosse. Il est très difficile de visiter les écuries, car on a eu des exemples de chevaux empoisonnés par de prétendus curieux. Toute l'écurie est placée sous la direction d'un entraîneur, qui a sous ses ordres les garçons d'écurie, jockeys, etc. C'est lui qui a la responsabilité de tout l'établissement, qui ordonne les exercices, surveille la nourriture et délivre à chaque enfant pour chaque repas la quantité d'avoine nécessaire. Comme c'est de son habileté que dépend le succès des chevaux, il participe à la gloire et aux bénéfices qu'ils procurent. Aussi les bons entraîneurs sont-ils des hommes précieux et très bien payés. La plupart sont attachés au service spécial d'un *sporstman* et exclusivement chargés de son écurie; mais il y a aussi des entraîneurs publics qui, ayant leur écurie à eux, entraînent à forfait et à prix débattu les chevaux de ceux qui les honorent de leur confiance. Presque tous sont des Anglais et sont venus s'installer avec leurs femmes et leurs enfans à Chantilly, où ils forment une véritable colonie.

L'entraînement a pour objet d'habituer peu à peu les chevaux aux dures épreuves qui leur sont réservées; il repose sur le principe de la gradation des exercices. On ne procède jamais aux travaux qui exigent un grand déploiement de force avant que l'habitude ait naturalisé ceux qui en demandent un peu moins. Si l'on voulait aller trop vite, on risquerait soit de donner au cheval une toux chronique, soit de provoquer l'inflammation des articulations. La première préparation consiste dans un exercice journalier au pas, de trois ou quatre heures, pendant une quinzaine de jours, afin de donner à l'animal de l'appétit, d'assouplir son système musculaire et d'affermir ses jambes. Ce résultat obtenu, on commence les suées, qui ont pour objet de durcir les membres et de diminuer les parties graisseuses. On revêt pour cela le cheval d'un drap appelé *sweater* et d'un camail en laine; quand on veut réduire certaines parties spéciales, comme les épaules, on y adapte une couverture supplémentaire qu'on fixe au moyen de courroies. Le *lad* fait alors parcourir à son cheval ainsi accoutré une distance de 6 à 7 kilomètres, d'abord à un galop régulier, puis à fond de train, sans cependant atteindre jamais l'extrême vitesse; il le ramène au pas à l'écurie, le charge de nouvelles couvertures jusqu'au moment où la sueur commence à couler en abondance. Il enlève ensuite les couvertures, puis se met, avec quatre de ses compagnons, à frictionner l'animal avec vigueur, et ne s'arrête que lorsqu'il est complétement sec. Il lui fait faire ensuite une petite promenade et le ramène définitivement à l'écurie. On répète ordinairement les suées tous les quinze jours, en continuant dans l'intervalle les exercices au pas

jusqu'à ce que la graisse en excès ait disparu. Vient alors la deuxième préparation, dans laquelle on cherche à donner au cheval toute sa vitesse et en même temps à lui ouvrir les voies respiratoires, de manière à ce que l'air s'y engouffre sans effort. Dans cette deuxième période, les suées sont plus fréquentes, les galops plus rapides, et la nourriture plus abondante. La troisième préparation est celle qu'on donne en vue d'une course déterminée, et l'on s'attache, pour les distances et la vitesse, à mettre le cheval dans les conditions où il devra se trouver pour cette course. Enfin, quinze jours avant cette époque, on lui fait subir une épreuve réelle en le faisant lutter contre un coursier connu qui permette, par voie de comparaison, d'apprécier ses chances. Il serait fastidieux de décrire minutieusement tous les soins, toutes les précautions à prendre pour en arriver là et qui ont fait du métier d'entraîneur une véritable et sérieuse industrie. Chacun peut se rendre compte de ce qu'il faut de tact et d'habileté pour maîtriser ces animaux indociles, éviter de les surmener, soit par un excès de travail, soit par un excès de nourriture, et les présenter au poteau de départ dans de bonnes conditions. On doit comprendre également qu'un grand nombre de chevaux ne puissent supporter des épreuves aussi dures. Souvent même il arrive que le jour de la course réserve de nouvelles déceptions, et que celui sur lequel on comptait, effrayé par la foule, se refuse à courir et se dérobe au premier galop.

Pendant la course, les chevaux ne sont généralement pas montés par ceux qui les ont dressés, mais par des jockeys spéciaux qui en font leur métier. Tantôt ces jockeys sont attachés à une maison particulière, tantôt ils sont indépendans et se mettent au service de ceux qui les demandent. Sans compter ce qu'ils peuvent gagner avec les paris qu'ils engagent entre eux, les jockeys les plus habiles sont très bien payés, et quelques-uns acquièrent parfois une véritable fortune; mais la plupart gaspillent ce qu'ils gagnent avec une insouciance extrême. Il faut d'ailleurs qu'ils soient assez honnêtes pour refuser les offres qu'on ne manquerait pas de leur faire pour les engager à se laisser vaincre, si on les savait capables de les accepter. Ce n'est là d'ailleurs qu'une honnêteté relative, puisque, sous peine de perdre leur clientèle, leur réputation doit être intacte.

Les jockeys, ne devant pas excéder un certain poids, sont généralement petits et trapus; ils se soumettent à un entraînement semblable à celui des chevaux et s'administrent à cet effet des suées et des médecines. La création d'une race de chevaux a donc amené la création d'une nouvelle race d'hommes, mais qu'on ne peut considérer comme un perfectionnement de l'espèce. Au moment de la

course, ils reçoivent leurs instructions de l'entraîneur, qui, connaissant à fond les qualités et les défauts du cheval, prescrit la manière dont il doit être conduit. Il ne suffit pas en effet qu'un jockey ait une bonne assiette, il faut qu'il ait un grand sang-froid et assez de tact pour tirer tout le parti possible de sa monture. Le point important est d'en ménager les forces de manière à ce qu'elles ne soient pas épuisées au moment où un dernier effort pourrait lui assurer la victoire. Quant à la manière de s'y prendre, elle dépend du cheval qu'on monte et de ceux contre lesquels on lutte. Tantôt il y aura avantage à essouffler ses adversaires en s'élançant à toute vitesse, tantôt il vaudra mieux se tenir d'abord au dernier rang et prendre successivement la place de ceux qui commencent à faiblir.

Si les courses ne servaient qu'à montrer la vitesse de certains chevaux, elles ne mériteraient pas qu'on s'en occupât plus que d'un divertissement public; mais il n'en est pas tout à fait ainsi, et pour peu qu'on examine les choses de plus près, on ne tarde pas à s'apercevoir que le résultat définitif est l'amélioration de la race chevaline. Nous avons vu en effet comment, par l'accouplement des meilleurs chevaux, on était arrivé à former une race dont les qualités dominantes sont la vitesse et l'énergie. Eh bien! les courses sont le moyen de reconnaître, parmi tous les chevaux de cette race qui naissent chaque année, ceux qui possèdent ces qualités au plus haut point et qui sont dès lors les plus aptes à les transmettre à leurs descendans.

Ainsi les courses en elles-mêmes n'ont aucune utilité réelle, elles n'en ont que comme moyen de distinguer les meilleurs parmi les chevaux de même âge, absolument comme les autres concours d'animaux reproducteurs. Elles sont constituées de façon à opérer artificiellement la sélection, à laquelle Darwin prétend que tous les animaux livrés à eux-mêmes sont soumis, de telle façon que la victoire finale reste aux plus vigoureux et aux mieux doués. Cette sélection s'opère sur une si grande échelle que, sur 100 poulains pur sang pris à leur naissance, on en trouve tout au plus 30 en état, à l'âge de trois ans, de se présenter sur l'hippodrome; sur ces 30, 20 au moins sont des chevaux très ordinaires, 9 des chevaux de troisième ordre, et un à peine devient un cheval de second ordre tel que *Fille-de-l'Air* ou *Vermout*, etc. Quant aux chevaux comme *Éclipse* ou *Flying-Childers*, *Monarque* ou *Gladiateur*, on n'en rencontre pas un sur dix mille.

Les courses d'ailleurs sont graduées de manière à ce que cette sélection s'opère successivement. Bien qu'on produise quelquefois sur le *turf* des chevaux de deux ans pour juger de leur force relative, c'est à trois ans seulement qu'ont lieu les épreuves décisives.

La première est la *poule d'essai :* c'est une course de 1,500 mètres, qui a lieu en avril, et qui donne le premier classement; sur trente ou quarante chevaux engagés, il ne s'en présente au poteau que dix ou quinze. Puis vient la *poule des produits* (1,900 mètres), courue, au commencement de mai, ordinairement par d'autres chevaux. En troisième lieu arrive le prix du *Jockey-Club* (2,400 mèt.), qui est couru à Chantilly à la fin de mai, et qui s'élève à 20,000 fr. sans les entrées (1). C'est pour les chevaux français l'épreuve décisive, pour laquelle les éleveurs engagent leurs meilleurs coursiers; mais sur soixante qu'on fait inscrire chaque année, c'est à peine s'il en part vingt. Le classement qui s'opère ainsi tant en France qu'en Angleterre, où la même progression est suivie, est tel que pour la course du *prix de Paris* (100,000 fr. sans les entrées), qui est la grande poule des éleveurs des deux pays, c'est à peine s'il part quatre ou cinq chevaux sur cent vingt engagés.

La sélection est dès lors à peu près complète, et le sort a désigné ses élus. C'est pour ce motif qu'on ne fait plus courir les uns contre les autres les chevaux de quatre ans et au-dessus, car leur valeur relative serait tellement connue que les courses n'offriraient plus aucun imprévu. Si l'on voit cependant par exception quelques chevaux, comme *Monarque*, courir jusqu'à l'âge de six ans, c'est qu'on les fait lutter contre ceux de trois ans, et qu'ils sont assez forts pour supporter la surcharge qui doit égaliser les chances. A la rigueur, le but que l'on poursuit, qui est la sélection des meilleurs chevaux, est atteint par quelques courses dont nous venons de parler, et l'on pourrait presque s'en tenir là. Si l'on continue les épreuves, c'est afin d'opérer un classement même entre les chevaux de second et de troisième ordre, et de donner à leurs propriétaires l'occasion de s'indemniser des sacrifices qu'ils ont dû faire pour l'élevage et l'entraînement. On a institué pour cela des prix de différentes classes, de telle façon que le gagnant d'un prix d'une classe supérieure ne puisse plus concourir pour les prix d'une classe inférieure. On a voulu empêcher ainsi que toutes les sommes consacrées à cet objet ne reviennent à celui qui aura eu la bonne fortune de mettre la main sur un cheval exceptionnel.

Il importe aussi de varier les épreuves, afin de constater les qualités particulières de certains chevaux. Les uns, par exemple, sont d'une extrême vitesse, mais ne peuvent soutenir pendant longtemps une allure aussi rapide; d'autres au contraire courent moins vite, mais plus longtemps. Comme on ne pourrait les juger, si on

(1) En 1865, ce prix a été gagné par *Gontran*, au major Fridolin, dont les couleurs, — casaque blanche, toque bleue, — sont devenues très à la mode cette année.

les faisait courir les uns contre les autres, on a établi des courses de vitesse (1,800 mètres) et des courses de fond (5 ou 6 kilomètres) dans lesquelles les uns et les autres peuvent déployer leurs qualités respectives. Une espèce particulière de course est le *handicap*, qui a pour objet d'égaliser les chances entre tous les chevaux, c'est-à-dire de répartir les poids en raison de leur âge et de leurs succès antérieurs, de telle façon que, s'ils étaient également bien montés, ils arriveraient au but tous ensemble. L'utilité de cette course est peu sensible, puisqu'on ne peut rien en conclure en faveur du gagnant, sinon que le juge s'est trompé en le chargeant d'un poids trop léger. Elle donne lieu même parfois à des fraudes qu'il est difficile d'empêcher, et qui consistent à faire battre un cheval dans d'autres courses pour lui donner ainsi une réputation de médiocrité, grâce à laquelle il obtient dans le *handicap* une diminution de poids qui lui permet de triompher plus facilement de ses concurrens.

Nous en dirons autant des *steeple-chases*, c'est-à-dire des courses d'obstacles, qui nous viennent également d'Angleterre, où elles furent instituées pour encourager la production des chevaux de cavalerie et des *hunters* (chevaux de chasse). Dans l'origine, la distance à parcourir était une ligne droite de 4 milles (6.436 mètres) entre deux points fixes sur l'un desquels les cavaliers se dirigeaient à leur guise à travers tous les obstacles.

Avez-vous jamais vu les courses d'Angleterre?
On prend quatre coureurs, quatre chevaux sellés;
On leur montre un clocher, puis on leur dit : Allez!
Il s'agit d'arriver, n'importe la manière.
L'un choisit un ravin, l'autre un chemin battu.
Celui-ci gagnera, s'il ne rencontre un fleuve;
Celui-là fera mieux, s'il n'a le cou rompu.

Ce n'est que plus tard, pour permettre aux spectateurs de jouir du coup d'œil, qu'on prit le parti d'établir des hippodromes semés d'obstacles artificiels et souvent formidables. Ces courses sont de simples spectacles et ne peuvent avoir aucune action sur l'amélioration de la race, parce qu'elles exigent des chevaux spécialement dressés à sauter, et que cette éducation est personnelle à celui qui la reçoit et ne se transmet pas. Aussi voit-on toujours les mêmes chevaux reparaître jusqu'à ce qu'un accident mette fin à leur carrière. Ils ne sont jamais employés comme reproducteurs. Comme ces courses ont surtout pour objet de mettre en lumière le courage et l'habileté des cavaliers, elles sont souvent courues par des *gentlemen riders* qui ne se montrent guère dans les courses plates.

Il est douteux que les courses au trot donnent des résultats plus sérieux, quoique dans les départemens surtout on croie devoir les encourager. On ne saurait trop le répéter, les courses ne sont pas créées pour donner des coureurs à la consommation, mais pour permettre de choisir parmi eux les meilleurs reproducteurs, c'est-à-dire les plus vigoureux et les plus courageux. Or les courses au galop atteignent ce but beaucoup mieux que les courses au trot, et il est probable qu'un pur-sang, entraîné spécialement pour le trot, pourrait lutter avantageusement contre les trotteurs américains ou hollandais, qui sont les premiers du monde.

Les courses donnent lieu à des paris très considérables, et, bien que ce soit là un de leurs résultats les plus fâcheux, il faut cependant en dire un mot pour faire comprendre comment ils s'engagent. Dans chaque course, les chevaux sont cotés suivant les chances qu'ils paraissent avoir. Si vingt chevaux sont engagés et s'ils sont tous de même force, chacun d'eux a un vingtième de chance; on peut donc parier 20 contre 1 que tel cheval ne gagnera pas : on dit alors qu'il est à 20. Si l'on a des raisons de croire qu'il vaut mieux que ses concurrens, qu'il a par exemple deux fois plus de chance de gagner que chacun des autres, on pariera 10 qu'il ne gagnera pas contre 1 qu'il gagnera. Si ses chances sont plus grandes encore, on pariera 5 contre 1, etc. Enfin, si l'on juge qu'il vaut autant à lui seul que tous les autres ensemble, on pariera 1 contre 1, ce qui s'exprime en disant qu'on le prend à égalité contre le *champ*. On peut parier sur chaque cheval et faire des combinaisons infinies dans lesquelles l'avantage reste à ceux qui ont été à même de connaître les chevaux avant leur apparition sur le *turf*. Toutes ces combinaisons reposent donc sur les cotes des chevaux, et l'on comprend qu'un propriétaire peu consciencieux puisse parfois les faire varier à son avantage en faisant perdre son cheval quand il devrait gagner. Il n'est besoin pour cela de mettre personne dans la confidence, il suffit de donner à boire au cheval un peu plus que d'habitude pour paralyser ses moyens. Aussi ces fraudes sont-elles très difficiles à constater; mais, quand elles sont établies, on applique à celui qui s'en est rendu coupable les peines prescrites par les règlemens de la Société d'encouragement, peines qui peuvent aller jusqu'à l'interdiction de faire courir. La société en effet est souveraine et décide en dernier ressort toutes les questions relatives aux courses; mais elle ne s'occupe que des courses plates, qui sont de beaucoup les plus importantes, puisque, sur 1,724,245 francs de prix distribués en 1854, elles ont absorbé 1,170,065 francs.

Maintenant que nous avons précisé le but des courses, nous pouvons nous demander si ce but a été atteint, c'est-à-dire si les

chevaux choisis réunissent bien les conditions qu'on exige d'eux. Bien des personnes pensent qu'on obtiendrait des résultats supérieurs encore, si on ne soumettait pas les chevaux si jeunes à l'entraînement. Il ne faut pas oublier en effet que l'entraînement surexcite le cheval, lui impose des épreuves souvent supérieures à ses forces et a parfois de fâcheux résultats même pour ceux qui y résistent. Le régime de l'avoine donne aux poulains plus de force et de vigueur, mais on ne peut violenter la nature, et quoi qu'on fasse on n'augmentera jamais la précocité d'un cheval sans diminuer en même temps sa durée. Les chevaux de course actuels se rapprochent par leurs formes du poulain de deux ans, le type n'est plus le même qu'autrefois. Peut-être vaudrait-il mieux ne commencer l'entraînement qu'à trois ans, puisqu'après tout cette opération a pour objet non pas d'améliorer le cheval, mais seulement de le préparer. Les grands coureurs du siècle dernier, *Éclipse*, *Childers*, et les autres, n'avaient pas été entraînés, et n'avaient débuté sur le *turf* qu'à l'âge de cinq ans. La question toutefois est très débattue, mais on remarque que nos meilleurs étalons ne donnent pendant les premières années que des produits médiocres, et qu'il leur faut deux ou trois ans de repos avant de pouvoir être employés d'une manière normale.

Les pur-sang sont trop ardens, trop nerveux, et exigent trop de soins pour être employés aux usages ordinaires. Ce ne sont pas des chevaux de service, ce sont des reproducteurs destinés à communiquer par des croisemens aux autres races quelques-unes des qualités qui les distinguent eux-mêmes, notamment le courage et l'ardeur. C'est en vue de cette amélioration et de la création de chevaux demi-sang propres au service de la cavalerie que l'administration des haras possède un certain nombre d'étalons pur sang avec lesquels elle fait saillir les jumens indigènes (1). Elle avait même établi au Pin une jumenterie composée de vingt jumens pur sang de premier ordre, qui dans son idée devait donner des poulains de choix, et par suite des étalons hors ligne. L'expérience démontra que c'était là un faux calcul, et que les particuliers étaient beaucoup plus à même que l'état de produire de bons étalons. La jumenterie

(1) En 1860, l'état possédait :

1	étalon	ayant coûté	plus de	40,000 fr.
4	—	—	—	30,000
3	—	—	—	20,000
21	—	—	—	10,000
1,117	—	—	moins de	10,000
165	—	de prix inconnus.		
1,311				

du Pin fut supprimée en 1852, et l'on ne conserva que celle de Pompadour, destinée à la création d'une race anglo-arabe dont on ne s'explique pas trop l'utilité.

Depuis longtemps, les règlemens de l'administration des haras donnaient lieu à des réclamations qu'il est facile de comprendre quand on songe qu'il était défendu de faire saillir une jument par des étalons non approuvés par l'état, et qu'un propriétaire ne pouvait chez lui se servir de ses propres étalons. D'un autre côté, cette administration se plaignait que, faute de fonds, elle ne pouvait rendre les services qu'on était en droit de lui demander. Afin de mettre un terme à cette situation, une commission, présidée par le prince Napoléon, fut chargée en 1860 d'étudier la question des haras sous toutes ses faces. Sur les vingt-six membres qui composaient cette commission, deux ne prirent point part au vote, treize se prononcèrent en faveur de l'intervention directe de l'état et du maintien du système en vigueur, en augmentant les allocations budgétaires, et onze conclurent, sinon à la suppression de l'administration des haras, du moins à la transformation complète du système d'intervention. Le rapport de la minorité, qui fut rédigé par M. de La Rochette, et, contrairement à l'usage, livré à la publicité, probablement à cause des noms qui y figuraient (1), est un chaleureux plaidoyer en faveur de la liberté. Il réfute péremptoirement tous les argumens qu'on peut faire valoir en faveur de l'intervention directe de l'état, que ne réclament ni la défense du pays ni les besoins de la consommation. Il démontre que l'industrie particulière et le commerce sont parfaitement à même de faire face à toutes les exigences, que les meilleures races indigènes sont les races de trait, c'est-à-dire celles qui ont été de la part de l'état l'objet de moins d'encouragemens. Il ajoute que les treize cents étalons que possédait alors l'état ne représentaient pas le dixième de ce que réclamait la production du pays, et que néanmoins ils faisaient aux étalons particuliers une concurrence décourageante (2). Enfin il conclut à la diminution progressive du nombre des étalons possédés par l'état, à l'augmentation des allocations en faveur des courses et des primes pour les étalons particuliers jugés propres à la reproduction, à la suppression des jumenteries et à la modification du système adopté jusqu'alors par le ministère de la guerre pour la

(1) On comptait dans cette minorité le prince Napoléon, MM. de Morny, Rouher, Fould, Daru, de La Rochette, etc.

(2) La dépense annuelle moyenne des haras, en y comprenant l'intérêt des immeubles, était de 2,986,000 fr.; le nombre des saillies étant de 62,000, le prix de revient de chacune d'elles était de 47 fr. Cependant elles ne rapportaient à l'état que 486,000 fr., soit 8 fr. par saillie.

remonte de la cavalerie. Bien que ces conclusions n'aient représenté que l'opinion de la minorité, elles ont néanmoins été en grande partie adoptées par le gouvernement, qui, dans cette circonstance comme en beaucoup d'autres, s'est montré disposé à laisser une plus grande latitude à l'initiative individuelle.

Bien des personnes font un reproche au pur-sang d'avoir détruit les anciennes et belles races françaises, comme celles du Limousin, de la Navarre, etc. Voyons ce qui en est, et d'abord demandons-nous ce que sont ces races tant vantées. Il est incontestable qu'à l'époque où les communications étaient plus difficiles, où les provinces, n'ayant entre elles que des rapports fortuits, étaient obligées de produire les objets nécessaires à la consommation locale, chacune d'elles avait sa race de chevaux particulière, apte aux services qu'on exigeait d'eux; mais, lorsque le marché s'est agrandi, les éleveurs ont cherché à satisfaire non plus seulement les besoins locaux, mais les besoins généraux du pays, et à produire des chevaux aptes à divers usages. Nous avons vu ainsi une même province, la Normandie par exemple, produire successivement, suivant la demande, des chevaux de roulage, des chevaux de poste et des chevaux d'omnibus. Les autres provinces ont agi de même, puisque les chevaux qu'on vend aujourd'hui sous le nom de percherons sont originaires de Normandie, du Berri ou des Ardennes, et ont été élevés dans les plaines du Perche. Ainsi la production s'est modifiée en raison des besoins de la consommation, et c'est la vraie cause de la disparition des races indigènes. Il y a aujourd'hui si peu d'intérêt à les conserver que les hippiâtres n'en tiennent plus aucun compte, et qu'ils distinguent les chevaux, non plus suivant les pays de provenance, mais suivant les services auxquels ils sont destinés. Ils en font actuellement quatre divisions principales : — les chevaux propres au roulage et à l'agriculture, — les chevaux de diligence, — les chevaux d'attelage, — les chevaux de selle. Cette division admise, il est facile de comprendre que le sang anglais, donnant de la vitesse et de l'ardeur, pourra avec avantage être infusé aux races indigènes des deux dernières catégories pour leur procurer les qualités qui leur manquent. On a produit ainsi des anglo-normands qui sont d'excellens chevaux d'attelage et des demi-sang qui sont de très bons chevaux de monture. En Angleterre même, on fait des carrossiers en accouplant la jument du Norfolk avec l'étalon pur sang. On obtient par là un cheval très puissant et ayant de belles formes. Quant aux chevaux de roulage et à ceux de diligence, il est au moins douteux que l'introduction du sang anglais puisse améliorer les races que nous possédons. Nos chevaux boulonnais sont connus du monde entier et exportés même en Angleterre; ils sont ardens et durs,

et tirent de très fortes charges avec une vitesse relative considérable.

On a prétendu, il est vrai, que les chevaux d'omnibus en Angleterre vont plus vite, font de plus longues courses et mangent moins que les nôtres, — que par conséquent ils leur sont supérieurs. Les comparaisons de ce genre sont très difficiles à vérifier et presque toujours erronées. Ainsi la moyenne du trajet journalier des chevaux d'omnibus de Paris est de 16 kilomètres; mais il ne faut pas oublier que cette moyenne se répartit sur les huit mille cinq cents chevaux que possède la compagnie, sur lesquels un quart sont malades ou au repos, et qu'il y a des lignes sur lesquelles les chevaux font 28 kilomètres avec des voitures presque toujours complètement chargées. En Angleterre, les voitures sont plus petites, plus étroites et rarement pleines, et il n'est donc pas étonnant que l'allure soit plus rapide. Il faut ajouter d'ailleurs que les Anglais ont pour système d'avoir peu de chevaux, mais d'en tirer immédiatement tout le parti possible; en France, on en a davantage, mais on les ménage beaucoup plus. Le cheval d'omnibus anglais est ruiné en deux ans; le cheval français, acheté 900 francs à l'âge de quatre ans, est revendu à douze ans 400 francs, et est encore en état d'être employé pendant longtemps au labour. Ainsi ne cherchons pas l'amélioration de ces races dans les croisemens avec les pur-sang, mais dans le choix des reproducteurs indigènes, car rien n'empêche de faire pour elles une espèce de sélection semblable à celle qu'on fait pour les chevaux de course et de ne livrer à la reproduction que les animaux supérieurs.

Tels sont les résultats utiles qu'on peut attendre des courses; mais pour les obtenir il faut y chercher autre chose qu'un passe-temps frivole. Il faut qu'elles deviennent de plus en plus une occasion d'expériences sérieuses sur l'amélioration de la race chevaline. Il est regrettable en effet de voir des jeunes gens riches et bien doués rester indifférens aux questions qui passionnaient leurs pères et passer leur vie à supputer les chances de tel ou tel coursier, comme si c'était le plus bel emploi qu'ils pussent faire de leurs facultés et de leur fortune. Si la passion des chevaux les entraîne cependant, rien n'empêche qu'ils ne s'y adonnent; seulement qu'ils étudient la question au point de vue général que nous avons essayé de signaler, et ils n'auront pas été absolument inutiles à leur pays.

J. Clavé.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre 1865.

Bien que la convention de Gastein soit maintenant un fait aussi accompli, aussi vieux, aussi passé et trépassé que la moisson dernière, la pénurie des temps veut qu'à moins de mâcher à vide on s'en occupe encore. Cette convention possède une qualité éminente : elle est le plus européen des faits consommés cet été; elle a un autre avantage, elle ne règle que ce qui s'appelle en latin tudesque un *provisorium;* or, sur le provisoire, la discussion conserve tous ses droits. Si en France le superflu est chose nécessaire, le provisoire en Allemagne est chose éternelle. Les arrangemens de 1851 et 1852, qui disposaient de la condition des duchés de l'Elbe dans leurs rapports avec le Danemark, ont été controversés et ont duré pendant une douzaine d'années. Le *provisorium* convenu à Gastein entre les deux potentats germaniques a droit sans contredit à une existence non moins longue. Le public français s'était imaginé que le canon de Düppel le délivrerait à tout jamais de cette question du Slesvig-Holstein dont on lui avait tant rebattu les oreilles et où il n'avait jamais vu goutte. Pas du tout, cher public, il t'en sera parlé longtemps encore, et peut-être un beau jour seras-tu bien forcé par les événemens de la comprendre.

Notre gouvernement vient de dire son mot sur la combinaison austro-prussienne; nous convenons que ce mot est fort bien dit. La circulaire de M. Drouyn de Lhuys, dont les journaux étrangers ont donné l'analyse, est aussi galamment tournée qu'un *premier-Paris* réussi. Il est impossible de résumer d'une façon plus directe, plus pressante et plus brève, les démentis donnés en cette circonstance par la Prusse et par l'Autriche à toutes leurs professions antérieures et à tous les engagemens de l'Allemagne dans cette question. La dépêche française prend acte avec une netteté très ferme des mobiles égoïstes qui ont dirigé dans cette transaction les deux grandes cours germaniques. Elle ne trouve à la convention prussienne d'autre fon-

dement que la force, d'autre signification que la convenance réciproque des copartageans. Elle constate que la violence et la conquête, ainsi substituées aux principes qui règlent la vie des sociétés modernes, sont un élément de trouble et de dissolution, et ne peuvent que bouleverser l'ordre ancien sans édifier solidement aucun ordre nouveau. On ne saurait mieux dire. Quand on se rappelle les antécédens de cette question, on n'est point surpris que les arrangemens de Gastein aient ému la susceptibilité de notre cabinet. Il semble qu'à la fin de 1863 et au commencement de 1864 notre politique ait caressé l'illusion de gagner la popularité allemande. On n'a point oublié la lettre écrite à l'empereur par le duc d'Augustenbourg et les expressions favorables à la politique des nationalités que contenait la réponse impériale. Pour ne point gêner la satisfaction d'une aspiration de la nationalité allemande, le gouvernement français s'abstint de réclamer l'exécution rigoureuse du traité de Londres, auquel il avait donné sa signature. Notre gouvernement parut croire que l'occasion était bonne pour resserrer nos liens avec les états moyens d'Allemagne, dont les ministres avaient la tête si montée à propos du Slesvig-Holstein. Quand il fut question de la conférence de Londres, c'est la France qui insista pour que la diète y fût représentée, c'est la France qui ouvrit à M. de Beust l'accès de cette imposante et impuissante assemblée où le petit ministre saxon fit un si grand personnage. La France enfin, dans cette conférence où la cause du Danemark fut moralement sacrifiée, exprima au moins une réserve en faveur des droits d'autonomie des populations des duchés, et réclama l'agrégation au Danemark de l'élément danois du Slesvig. Ce n'étaient là, si l'on veut, que des manifestations morales, et le matérialisme politique de notre époque fait bon marché des professions de principes, des avertissemens et des vœux qui ne sont point suivis des sanctions de la force. Il faudrait cependant que nous fussions descendus bien bas et que nous fissions bien peu d'estime de notre propre honneur, si nous consentions à reconnaître que des manifestations morales de la France pussent être comptées pour rien dans les conseils de l'Europe. Or, dans les arrangemens de Gastein, les populations slesvig-holsteinoises ne sont point consultées et perdent leur autonomie; les états moyens d'Allemagne et la diète, dont la France a reconnu et patronné le droit à intervenir dans le règlement de l'affaire des duchés, sont mis à l'écart. En un mot, il n'est fait nul cas de nos avis et de nos réserves. Il n'est pas possible qu'une telle conduite ne soit point ressentie par un gouvernement français. La dissimulation de notre juste mécontentement ne serait point une sauvegarde pour notre dignité. Il peut nous convenir momentanément de ne point nous opposer par la force aux actes arbitraires qui se commettent en Allemagne, mais il ne saurait nous convenir de garder devant ces actes un silence qui serait pris pour une inerte résignation.

Nous applaudissons donc de très grand cœur à la digne et sévère protes-

tation de M. Drouyn de Lhuys contre les arrangemens de Gastein. Nous savons bien ce qu'on dira de ce document : c'est une indignation théorique, c'est un blâme platonique. Une sanction pratique fait défaut à cette revendication du droit, à cette condamnation d'une politique arbitraire et injuste. Voilà que la diplomatie française se met à imiter cette intervention querelleuse qui se contente de mots et ne veut point passer à l'action, intervention qu'elle a trouvée si ridicule chez la diplomatie anglaise dans les affaires de Pologne et de Danemark. Ce que lord Russell faisait avant l'événement, nous le faisons après; voilà toute la différence. En politique, les plaintes répressives qui doivent rester au simple état de plaintes ne valent pas mieux que les plaintes préventives qui ne doivent point être suivies par l'action. — Cette critique railleuse, nous le reconnaissons, n'est point sans portée; mais elle n'est point complétement juste. Il y a dans la politique internationale une chose plus regrettable et plus puérile encore que de ne point exiger la réparation d'un tort : c'est de dévorer l'offense en feignant qu'on l'ignore. La France peut, quand cela lui convient, réserver sa liberté d'action; mais elle se manquerait à elle-même, si elle n'osait exprimer son jugement sur des actes qui blessent la morale internationale et peuvent troubler l'ordre européen.

L'occasion actuelle ne serait point d'ailleurs sans profit pour la France, si elle obligeait notre gouvernement à considérer de haut l'état des affaires allemandes. Il faut que l'on ait chez nous cette idée bien présente à l'esprit : c'est que les intérêts de l'équilibre continental aujourd'hui, de même qu'aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, ne se peuvent décider qu'en Allemagne. Quiconque a un peu d'histoire de France dans l'âme doit comprendre que l'état de l'Allemagne et les combinaisons de forces qui s'y constituent ne peuvent nous être indifférens. Si nous tournions le dos à l'Allemagne, si nous y laissions prévaloir les associations et les plans qu'y pourrait former l'accord de la Prusse et de l'Autriche soutenu dans le lointain par l'alliance prépondérante de la Russie, nous courrions risque de devenir par rapport aux affaires de l'Europe transrhénane ce qu'est aujourd'hui l'Espagne par rapport aux affaires transpyrénéennes. Et il ne faut point que notre amour-propre, complice de notre nonchalance, se révolte contre une pareille hypothèse; nous ne pouvons nous contenter de nous écrier avec un béat optimisme : Cela est impossible! Oui, cela est impossible, si nous ne désertons pas notre propre cause, si nous suivons avec vigilance les affaires germaniques, si nous sommes assez courageux, assez fidèles, assez énergiques, pour ne pas laisser dépérir dans nos mains les immenses ressources morales que le génie de la révolution française nous a données; mais cela est malheureusement possible, si, énervant en Europe par notre propre inertie l'action des principes libéraux et démocratiques, nous abandonnons à une politique d'ancien régime la combinaison des forces de l'Allemagne. L'alliance et la solidarité des intérêts et des forces contre-révolutionnaires

en Europe sont un fait naturel, logique, nécessaire; c'est en Allemagne qu'est le nœud de cette solidarité. Supposez les forces de la confédération germanique concentrées entre les cours qui représentent les doctrines de droit divin, d'aristocratie, et qui, par le partage de la Pologne, sont rivées à l'autocratie russe : l'équilibre matériel du continent est rompu au détriment de la France. Que deviendrait alors notre pays, si, par une erreur funeste, il était contenu à l'intérieur par des entraves qui paralyseraient l'expansion libérale de l'esprit français? Se soumettrait-il à un état de choses qui livrerait les destinées du continent européen à l'alliance absolutiste du Nord et de l'Orient? Essaierait-il de restaurer l'équilibre et de défendre au fond son indépendance par des guerres de conquêtes et des combinaisons empruntées aux traditions de l'ancien régime, telles que celles auxquelles Napoléon eut recours, et qui furent si fragiles aux mains de ce géant du passé? Recommencerions-nous à combattre l'une après l'autre les grandes puissances militaires, à conclure avec elles d'éphémères traités, à nouer de menteuses alliances monarchiques, à bâtir sur l'érection de royautés ridicules des confédérations du Rhin artificielles? Un triste abaissement ou de violentes et stériles aventures, voilà les perspectives qu'ouvrent à la France les arrangemens conclus en Allemagne contre elle et sans elle, si la France ne répond point à la politique des cours du Nord par un prompt et vivace réveil d'esprit libéral et démocratique.

Ce serait s'exposer volontairement à une déception puérile que de compter, pour le redressement des derniers actes de la Prusse et de l'Autriche, sur une résistance quelconque des états moyens de la confédération et de la diète de Francfort. Dans la situation présente, il n'y a, pour la France, aucun fond à faire sur les velléités d'indépendance des états moyens. Nous avions protesté contre une rêverie semblable, lorsqu'au commencement de 1864 on avait l'air ici de caresser les états secondaires et de compter beaucoup sur eux. Ce qui était imaginaire avant la conquête du Slesvig par les Austro-Prussiens est devenu bien plus chimérique aujourd'hui que la diète est écrasée par le fait accompli. Les populations des duchés essaient, il est vrai, de s'adresser à la diète; mais en agissant ainsi elles ne font qu'abriter sous une forme légale une protestation impuissante. Autant les petites cours faisaient blanc de leur épée à la fin de 1863, autant on doit s'attendre à les trouver plates maintenant. Les petits états du nord, le Hanovre lui-même, qui parfois a de courtes velléités d'indépendance, après le coup de puissance que vient d'accomplir M. de Bismark, se rangent auprès de la Prusse dans une situation d'obscure et craintive vassalité; les petits états du midi et du centre, accoutumés au patronage de l'Autriche, ne peuvent que s'incliner avec découragement devant l'abandon de la cour de Vienne. Ce qu'on pourrait appeler le manége intérieur de la confédération germanique est une chose si connue et si percée à jour qu'on s'étonne chaque fois que les gouvernemens de France et d'An-

gleterre ont la complaisance de s'y laisser prendre. La Prusse et l'Autriche nourrissent l'une envers l'autre une bien ardente jalousie; mais elles méprisent encore plus la diète qu'elles ne se détestent entre elles. Les deux grandes puissances allemandes affectent de mettre la diète en avant toutes les fois qu'elles veulent opposer à la France et à l'Angleterre des refus dont elles n'osent pas prendre directement l'initiative et la responsabilité. Dans ces circonstances, la diète a bon dos. S'il s'agit de mettre des bâtons dans les roues, ce sont les interminables lenteurs de la diète que l'on encourage sous main et que l'on a l'air de déplorer tout haut : c'est ce qu'on a vu pendant toute la durée de la guerre d'Orient. Au contraire, si, comme ce fut le cas dans l'affaire des duchés, on veut brusquer les choses, la diète a le diable au corps, on ne peut plus la tenir; il n'y a qu'un moyen de l'empêcher de commettre les témérités les plus périlleuses, c'est d'aller plus vite qu'elle, et par exemple d'envahir le Slesvig quand l'exécution fédérale est commencée contre le Holstein. En revanche, quand les cours de Vienne et de Berlin ont à cœur de terminer une affaire soit entre elles, soit avec une puissance européenne, elles congédient brutalement la diète, elles l'envoient promener sans cérémonie; au besoin, elles prennent volontiers des étrangers plus scrupuleux à témoin de ce singulier sans-façon. Il n'est pas une négociation de ce genre où des ministres de France et d'Angleterre n'aient reçu des ministres de Prusse ou d'Autriche, suivant l'occurrence, des confidences comme celles-ci : — Ne vous préoccupez point de la diète, une seule chose est nécessaire, c'est que Vienne et Berlin soient d'accord; ce que Vienne et Berlin auront décidé sera sans discussion enregistré par la diète. — C'est justement ce qui arriva en 1852 pour le traité de Londres relatif à la succession danoise. Quand on parlait aux Autrichiens et aux Prussiens de demander pour ce traité l'adhésion de la confédération : Gardez-vous en bien, s'écriaient les ministres des grandes cours allemandes, cela ne la regarde point, nous nous portons forts pour elle! — Et plus tard on devait cependant alléguer contre la validité de ce traité le défaut d'adhésion de la diète!

Nous espérons qu'un jeu si éventé ne fera plus de dupes, et que les gouvernemens de France et d'Angleterre ne prêteront plus les mains, même par une crédulité apparente, à cette mystification organisée qui s'appelle la confédération germanique. L'organe principal de la presse anglaise, le *Times*, exprimait naguère son entière sympathie pour le jugement que nous avons porté sur les arrangemens de Gastein. Le *Times* ne faisait qu'une réserve : il supposait que nous aurions voulu pousser jusqu'à un appel à la force des armes les opinions que nous avons soutenues dans la question danoise. Ce journal pense, comme nous, que des remontrances énergiques, présentées conjointement au début par la France et par l'Angleterre, eussent arrêté la Prusse et l'Autriche et contribué à obtenir pour l'affaire des duchés une solution équitable et raisonnable; mais il croit que

nous allions plus loin, que nous demandions que ces remontrances fussent appuyées au besoin par la guerre, et, retombant dans le cercle vicieux où ont échoué à cette occasion les diplomaties de France et d'Angleterre, il déclare que la guerre n'eût point été justifiable. Nous ne voulions assurément pas plus la guerre l'an dernier que nous ne la voulons aujourd'hui; nous sommes convaincus qu'une entente cordiale entre la France et l'Angleterre, fermement et notoirement établie, eût suffi, à la fin de 1863 et au commencement de 1864, pour prévenir les iniquités qui ont été commises à propos des duchés, et cela sans guerre, et en détournant du Danemark l'agression disproportionnée que ce petit pays a eu à subir. Si la France et l'Angleterre se fussent alors sérieusement entendues, on n'eût pas prononcé le mot de guerre, et ni à Berlin ni à Vienne on ne se fût exposé à mettre l'Angleterre et la France réunies en demeure de se prononcer sur le redoutable dilemme de la paix ou de la guerre. Ce serait manquer de justice et de respect envers ceux avec qui l'on traite que de leur dire d'avance qu'en tout cas on est résolu à faire prévaloir sa volonté par les armes; c'est également manquer de respect envers soi-même que de déclarer au début d'une négociation qu'en aucun cas on ne se battra. Dans les transactions entre gouvernemens où sont impliqués des principes de droit public et des intérêts d'équilibre, il faut que le dilemme de la paix ou de la guerre demeure sous-entendu jusqu'à la fin: ce sous-entendu couvre à la fois la prudence et la dignité des négociateurs, et constitue la sanction même de la négociation. Cette règle de circonspection et de décence politique, cette loi du savoir-vivre international a été malheureusement méconnue par les deux puissances occidentales dans les affaires de Pologne et de Danemark. Le gouvernement anglais a commis la faute de s'engager dans la discussion des affaires de Pologne en déclarant à tout moment qu'il ne tirerait point l'épée; le gouvernement français, trop sensible aux procédés de lord Russell dans la question polonaise, n'a peut-être point assez ménagé le sous-entendu de la paix et de la guerre dans les origines de la question danoise. On s'est égaré et affaibli mutuellement par de piteuses restrictions, par de sottes et vilaines réserves qui nous ont conduits à la démoralisation politique actuelle, et le vaillant M. de Bismark a compris que l'heure était venue où il pouvait, d'un air espiègle et sans péril, tirer la moustache à l'Occident.

Les Anglais peuvent plus patiemment que nous prendre leur parti de ces déconvenues. Ils ne sont point continentaux, eux. Ils ne sont point exposés à voir se condenser sur leurs flancs des masses de forces organisées qui pourraient entraver leurs mouvemens naturels, contrarier leur légitime développement. Ils n'ont point de voisins de frontière qui puissent devenir ou les adversaires de leur grandeur nationale ou même les ennemis de leurs institutions politiques intérieures. Ils n'ont point de précautions à prendre contre un changement dans la proportion des forces sur le conti-

nent. Les invasions ne sont pour eux qu'un péril d'imagination, absent de leur histoire moderne, et qui leur sert tout au plus de prétexte pour construire des fortifications baroques ou ajouter un *sport* à leurs jeux nationaux, le *sport* des volontaires. Les conditions de la sécurité ne sont point pour nous les mêmes que pour eux. Nous ne pouvons être indifférens aux changemens qui se préparent ou s'accomplissent en Allemagne. Les gouvernemens germaniques, les uns par leurs principes, les autres par leur faiblesse, ne sauraient nous inspirer une raisonnable confiance. S'il résulte des rapports de ces gouvernemens des combinaisons qui changent la balance des forces entre nous et le système germanique, nous sommes mis en demeure d'aviser, sous peine de la plus coupable des imprévoyances. Faut-il chercher un contre-poids aux agrandissemens de nos voisins dans de simples garanties matérielles, telles par exemple que des extensions du territoire national? Faut-il mettre uniquement notre confiance dans nos forces morales? Le second parti est celui que nous préférons quant à nous. Certes, si l'Allemagne entière était libre, si la nation y avait gagné tout à fait sa cause contre les préjugés des cours et l'arbitraire des souverains, si la constitution germanique était démocratique et libérale, la condensation plus grande de l'Allemagne, son unification même, ne nous inspireraient point d'alarmes; les peuples germaniques ne courraient point alors le danger de devenir les instrumens d'une politique hostile à la révolution française. Telle n'est pas la réalité. Notre plus pressant intérêt serait donc de hâter les progrès de la liberté au-delà du Rhin. Nous en aurions le pouvoir sans doute, si nous étions en mesure d'exercer la propagande de l'exemple. Accroître en France l'intensité de la vie politique intérieure, rendre son essor à la pensée française par la liberté de la presse, s'appliquer avec ardeur au développement des principes libéraux de la révolution, ce sera ranimer la cause de la liberté et la cause de la France au foyer même où se concertent les intérêts qui nous sont hostiles. Aveugles ceux qui ne seraient point suffisamment avertis par les exploits de M. de Bismark, et qui ne comprendraient point que la sécurité extérieure de la France va dépendre plus que jamais du degré de vie et de force qu'acquerront ses libertés intérieures.

Nous avons eu souvent l'occasion de dire, et nous ne craindrons pas de répéter qu'on ne déplacera point le centre de gravité de l'équilibre européen, qui est en Allemagne, avec de beaux projets d'union et de confédération des races latines. Sans doute on assure un grand intérêt d'avenir pour la France en secondant la constitution de l'Italie unitaire; il serait à souhaiter, plus encore pour son bien que pour le nôtre, que l'Espagne se montrât plus accessible aux bonnes inspirations de l'esprit français. Cependant, contre une Allemagne concentrée et hostile, l'Italie et l'Espagne, quand nous serions sûrs de les entraîner dans notre mouvement, ne pourraient avant longtemps nous être d'un secours efficace. Nous ne sommes

donc point disposés à prêter une grande importance politique aux entrevues qui ont eu lieu à Saint-Sébastien et à Biarritz entre l'empereur et la reine d'Espagne. La politique du gouvernement français, c'est une justice à lui rendre, a ménagé les susceptibilités espagnoles, et n'a point pesé sur le cabinet de Madrid par d'importunes prétentions d'influence. La France n'a donné et ne donne aucun ombrage à l'Espagne. C'est à peine si à la réception du dernier ambassadeur venu de Madrid l'empereur s'est permis une allusion inoffensive à l'instabilité à laquelle les fréquens changemens de ministère soumettent les honorables membres de la diplomatie espagnole. L'ambassadeur de Madrid qui inaugurait sa mission dans cette circonstance donnait justement matière à la souriante épigramme impériale. M Bermudez a été en effet le chevalier du pauvre roi de Naples détrôné qui abrite au palais Farnèse sa royauté défunte; peut-être eût-il préféré le poste de Rome à celui de Paris, s'il n'eût fallu compter avec la cour romaine; peut-être aussi sommes-nous destinés à le posséder fort peu de temps, s'il est vrai, comme le télégraphe l'assure, que son frère, M. Bermudez de Castro, songe à quitter déjà le ministère des affaires étrangères. En vérité, l'on est injuste envers la reine d'Espagne quand on lui attribue le désarroi des affaires espagnoles. Il n'est point de pays où un aussi grand nombre d'hommes politiques aient été admis à donner au pouvoir la mesure de leurs idées et de leurs talens. Aucun homme politique et aucune combinaison ministérielle possible n'ont le droit de se plaindre d'avoir rencontré un obstacle dans la volonté de la reine. Tout a été essayé, chacun a été mis à l'épreuve; rien ni personne n'a pu rester. Il ne faut pas parler des influences de camarilla; les hommes politiques supérieurs gagnent ces influences ou les domptent. Si un véritable homme d'état se fût montré capable de gouverner à la satisfaction de l'Espagne, il eût su venir à bout de toutes les camarillas, et la volonté publique eût su l'imposer aux répugnances de cour. Que les hommes politiques d'Espagne n'accusent qu'eux-mêmes de la versatilité et de la stérilité dont le pouvoir semble frappé dans ce pays. Il n'y a certainement aujourd'hui en Espagne pas moins d'hommes d'esprit qu'aux temps de Gil Blas ou de Figaro. Il est curieux qu'il ne vienne à l'idée d'aucun de ces hommes d'esprit de tirer enfin parti des ressources d'un si beau pays et de faire refleurir cette grande et vieille monarchie.

Ce mouvement vers la décentralisation qui nous est venu de Nancy, et auquel nous avons fait accueil comme à un effort utile et à une manifestation opportune de vie politique intérieure, a produit dans la presse un incident vraiment inattendu. Quelques journaux démocratiques, fort peu nombreux il est vrai, se sont scandalisés du mot de décentralisation, ont dénoncé des embûches dans le plan proposé par les publicistes de Nancy, et n'ont pas voulu admettre que des tendances qui ont la mauvaise chance d'être approuvées par MM. de Falloux et de Montalembert pussent mériter d'être

encouragées par MM. Carnot, Jules Favre, Jules Simon, et des représentans éminens des opinions démocratiques et libérales. Nous avons beau faire, nous ne pouvons prendre au sérieux ce petit schisme de presse démocratique. Ces protestations n'ont point de prétexte, elles dénaturent le sens du mouvement décentralisateur commencé à Nancy, elles méconnaissent la tradition constante des représentans les plus autorisés de la révolution française, elles se trompent sur le sens des aspirations libérales de la France, elles sont l'écho de sentimens aussi impolitiques qu'injustes.

De quoi est-il question dans ce débat? On parle de l'unité française mise en péril, des armes que les partis contre-révolutionnaires cherchent dans la décentralisation. Il faut avoir bien peu de sens pratique pour prononcer à ce propos des mots si grands et des accusations si sonores. La vérité du système que la révolution a voulu établir en France, c'est le gouvernement du pays par le pays, et c'est dans un tel système en effet, c'est lorsque tous les citoyens participent au gouvernement directement ou par le mandat représentatif que se trouvent les conditions vivantes de l'unité nationale. Les décentralisateurs de Nancy sont des audacieux et des novateurs qui voudraient qu'un pays appelé à se gouverner lui-même s'administrât aussi lui-même dans le cercle des intérêts locaux tel qu'il a été déterminé par les conditions mêmes de l'unité nationale, dans la commune, dans le canton et dans le département. Ils ont ouvert tout simplement une enquête sur la question de savoir comment il faut s'y prendre pour faire participer le plus directement possible les citoyens à l'administration de leurs intérêts. Lorsqu'on demande aux gens leur avis, il est naturel qu'on commence par leur proposer le sien : ainsi ont fait les Nancéens. Ils ont, sans prétention, sans arrogance, proposé leur plan de décentralisation. Et savez-vous les énormités qu'ils ont mises en avant? Ils voudraient que les maires fussent pris dans les conseils municipaux; ils voudraient que les conseils-généraux fussent appelés à élire leurs présidens; ils voudraient que, comme en Belgique, une délégation du conseil-général assistât et contrôlât le préfet dans les actes de pure administration locale. Et c'est à propos d'idées si simples, si pratiques, qu'on vient parler de l'unité nationale en péril! Mais l'unité nationale, c'est la langue, c'est l'unité de législation civile, c'est l'unité des pouvoirs publics, législatif et exécutif; c'est l'unité financière, c'est l'unité militaire, tout cela cimenté et fortifié par les conditions géographiques du pays et par ces moyens de transmission et de communication si rapides qu'ils ont en fait réduit peut-être au dixième les anciennes proportions territoriales de la France. Y a-t-il une seule de ces conditions morales, politiques, matérielles, de l'unité française, qui soit effleurée par le projet de Nancy? Y a-t-il une ligne de ce projet et des adhésions qu'il a reçues qui puisse donner matière à l'accusation calomnieuse d'une conspiration absurde contre l'unité française?

Irait-on chercher ailleurs les motifs d'une dissidence hostile? Faut-il

interroger l'histoire des divers partis qui ont gouverné la France depuis un siècle, demander aux idées de décentralisation des certificats d'origine et bâtir sur des souvenirs du passé des procès de tendance pour l'avenir? Mais par là encore il est impossible de rendre les idées de décentralisation suspectes aux opinions démocratiques et libérales. Bien au contraire c'est la démocratie libérale qui seule a le droit de revendiquer l'initiative de ces idées. L'ancien régime en effet, M. de Tocqueville l'a irréfutablement prouvé, l'ancien régime, qui était le despotisme, nous a légué tout ce qu'il y a de plus abusif dans le mécanisme centralisateur; nos préfets et nos sous-préfets ont été créés à l'image de ses intendans et de ses subdélégués. Les assemblées révolutionnaires ont eu les premières le sentiment complet des conditions de la vie d'un peuple libre et de la participation des citoyens à l'administration de leurs affaires. Puis sont venus le consulat, l'empire, la restauration, trois gouvernemens essentiellement centralisateurs, — la monarchie de Juillet, qui a rendu aux assemblées locales quelques-unes de leurs attributions essentielles, — la république, qui nous a donné le suffrage universel. Les idées décentralisatrices, notre histoire moderne en fait foi, dérivent donc uniquement et directement de la révolution française, et ce sont d'étranges serviteurs de la révolution que ceux qui voudraient répudier cette portion de son héritage pour en attribuer le mérite, le profit et l'honneur aux opinions légitimiste ou cléricale.

Mais ceux qui voudraient organiser l'opinion démocratique et libérale comme une secte à prétentions exclusives et à humeur intolérante mettent en avant un autre grief. Des membres de l'opinion cléricale ont adhéré au projet de Nancy; ce projet, pour ce motif, n'aurait pas dû obtenir l'adhésion des démocrates libéraux. Il y a là une action commune, une coalition, disent ces puritains, qui sont incompatibles avec les principes démocratiques. Si on ne la rapportait qu'à l'incident du projet de Nancy, cette prétention se réduirait à un véritable enfantillage qui ne serait point digne d'une discussion sérieuse. On devrait cesser de soutenir ses principes lorsqu'on en verrait quelques-uns soutenus par des hommes qui ne les partagent pas tous! On devrait se refuser au triomphe d'une grande cause, au triomphe de la liberté de la presse, de la liberté électorale apparemment, aussi bien qu'au succès de la décentralisation, toutes les fois que des hommes qui auraient appartenu dans le passé à des opinions proscrites s'efforceraient d'y concourir! Ce n'est point avec de pareilles tactiques qu'on a jamais fait de la politique intelligible à l'opinion et féconde en résultats. Quand on a l'esprit si chagrin et qu'on aime ainsi à couver ses rancunes, on ne doit pas viser à être tribun, il vaudrait mieux se faire ermite. Mais on trahit là, à propos du premier prétexte venu, qui est aujourd'hui le projet de Nancy, une prétention à la conduite des opinions révolutionnaires dont il faut avoir raison une bonne fois. Quelques personnes, peu nombreuses, comme celles qui forment ordinairement les petites églises,

voudraient acquérir pour elles seules le monopole des opinions démocratiques et révolutionnaires. Ces inspirés, à les entendre, sont seuls possesseurs de la tradition, et en dignes orthodoxes c'est par les retranchemens et les excommunications qu'ils composent l'unité de leur église. Cette tendance est à nos yeux ce qu'il y a de plus contraire au véritable génie démocratique et à l'esprit compréhensif et large de la révolution française. Bien loin de se montrer jalouse et défiante, bien loin de chercher dans le passé des motifs de soupçon contre les hommes et de marcher à l'avenir par la voie étroite, la démocratie libérale doit être sympathique et accueillante pour tous ceux qui concourent dans le présent à la propagation de ses idées et au succès de ses efforts. Une démocratie intolérante travaille à son propre suicide. Nous avons vu ce qu'il en a coûté en 1848 aux républicains de la veille de repousser les républicains du lendemain. La république était pourtant en elle-même, suivant un mot célèbre, le gouvernement qui nous divise le moins, et les républicains de ce temps-là n'ont point eu à se louer d'avoir éternisé et multiplié les divisions entre les personnes quand l'union sur les choses était possible. Nous ne concevons pas à quel titre, de quel droit la démocratie pourrait être exclusive et intolérante : ses principes étant fixés, quiconque sert momentanément un de ces principes doit être pour elle un bienvenu. Voyez les États-Unis : avec quelle facilité et quelle promptitude ils naturalisent chez eux les nouveaux venus d'Europe! Un parti s'était formé en Amérique, il y a quelques années, qui voulait fermer la cité au flot des émigrans. On appelait les hommes de ce parti les *know-nothing*, ce qu'on pourrait traduire chez nous par le parti des hommes qui n'ont rien appris ni rien oublié. Les *know-nothing* ont disparu de la scène politique des États-Unis. Au nom du ciel, qu'on n'essaie point de former dans notre démocratie un parti de *know-nothing* français! Que nos *précisiens* révolutionnaires veuillent bien d'ailleurs prendre en considération l'époque et les circonstances politiques où nous vivons! D'une part, les événemens ont depuis vingt ans donné aux partis politiques des chocs si violens que l'on doit bien admettre que des transformations très sérieuses ont pu se produire dans les opinions. Quand on excommunie dans le présent un homme public sur la dénomination de parti qu'il a pu porter dans le passé, on s'expose à lui refuser injustement le bénéfice de l'expérience qui a dû profiter à son éducation politique. D'un autre côté, les circonstances ne sont point favorables à l'organisation des partis et à la manifestation de leurs idées. Les partis évincés par les événemens de 1851 n'ont plus d'existence légale et constitutionnelle; ils ne peuvent plus se donner à eux-mêmes leurs anciennes qualifications; ils passeraient leur temps d'une façon fort sage et bien habile, et ils feraient un joli métier, s'ils se combattaient en l'honneur de leurs anciennes querelles, et s'ils se poursuivaient de dénonciations mutuelles. Il n'y a en ce moment pour les démocrates libéraux qu'une seule conduite en même

temps honorable et habile, c'est de maintenir leurs principes en écartant toute prévention et toute animosité fondée sur les souvenirs du passé et en accueillant sur les points politiques où la lutte s'engage tous les concours utiles. N'imitons point ces premiers chrétiens judaïsans qui voulaient soumettre les fidèles aux pratiques de l'ancienne loi; faisons comme saint Paul, ouvrons les bras aux gentils et ne damnons pas les incirconcis.

La mort elle-même se charge de nous donner des leçons d'indulgence envers les hommes qui ont traversé les épreuves politiques de notre temps. Elle vient de frapper tristement et prématurément un des plus brillans et des plus braves officiers de notre armée, le général Lamoricière. Ainsi s'est éteinte une carrière aux débuts de laquelle la fortune avait prodigué tous ses sourires. On a le cœur serré quand on se rappelle ces années d'étincelante jeunesse qui devaient aboutir si tôt à l'éternelle obscurité. Comme la popularité était caressante et douce au commencement, la plus chère des popularités au cœur d'un Français, celle où se mêle la grâce de la jeunesse à la mâle émotion des armes! La France commençait alors une de ses conquêtes dont la figure lui apparaissait au-delà de la mer sous la splendeur d'une lumière orientale. A mesure que la conquête avançait, les jeunes héros se révélaient, et chaque écho de combat nous renvoyait leurs noms plus sonores. Il y avait alors une jeune armée que l'on voyait pour ainsi dire croître et s'illustrer. Un des plus applaudis parmi les heureux de ce temps fut le général Lamoricière. Lorsqu'il quitta l'armée et vint se mêler aux luttes de nos assemblées, la faveur publique le suivit encore et fut méritée par lui. L'orateur n'était pas moins vif, moins spirituel, moins adroit que l'heureux soldat. Puis vinrent les révolutions, les lugubres combats de rues, les coups d'état, et cette brave et honnête existence fut perdue pour le service politique et militaire de la France. Lamoricière a rejoint d'autres hommes éminens qui furent ses amis, et dont la perte n'est guère moins regrettable que la sienne, Cavaignac, Charras. En songeant à la fin hâtive de ces hommes dont les commencemens avaient tant promis, on ne peut se défendre de donner aussi une pensée silencieuse à ceux de nos contemporains vivans encore dont la France a pu apprécier autrefois le mérite et encourager les espérances, et qui sont condamnés depuis longtemps, par de semblables accidens politiques, à consumer dans une oisiveté cruelle des facultés qu'ils avaient rêvé de consacrer au service du pays.

E. FORCADE.

REVUE DRAMATIQUE.

LES COMÉDIES NOUVELLES.

Que nous sommes loin du temps où la littérature dramatique éveillait de si vives espérances! Ne s'est-il écoulé vraiment que trente ou quarante

années depuis les jours d'enthousiasme où la réforme du théâtre passionnait les critiques et les poètes? Il semble que ce soient là des souvenirs d'un autre monde, tant les générations nouvelles paraissent peu accessibles aux agitations qu'ont connues leurs devancières. On croyait alors que, la poésie lyrique ayant été régénérée par des œuvres éclatantes, l'histoire et la philosophie ayant agrandi leurs domaines, enfin toute une littérature étant née au souffle ardent du XIXe siècle, le théâtre devait trouver aussi des formes originales et consacrer par quelque chef-d'œuvre ce mouvement universel. Les erreurs les plus fâcheuses des poètes, les exigences les plus altières des critiques attestaient leur foi commune dans l'avenir de l'art. Le poète pouvait être prétentieux jusqu'au ridicule, le critique pouvait être impatient jusqu'à l'injustice; au fond de ces prétentions et de ces rigueurs, il y avait toujours ce qui fait les littératures vivantes, la poursuite d'un idéal. Le public même remplissait dans ces luttes le rôle qui lui appartient; enthousiaste ou dédaigneux, hostile ou favorable, il n'était pas indifférent. C'était encore un juge, et le premier de tous. Il s'intéressait aux œuvres sans s'occuper des personnes, il approuvait ou condamnait, sinon d'après des principes très nettement formulés, au moins avec un sentiment élevé des ressources de l'art nouveau. Il attendait les conquêtes promises, et cette attente, ce désir, cet appel, entretenaient l'ambition des chercheurs. Je ne dirai pas aujourd'hui : Où sont les poètes? Nous ne manquons pas d'habiles écrivains, d'imaginations fertiles et brillantes; aux hardis pionniers qui essayèrent, il y a plus de trente-cinq ans, de frayer au théâtre des routes inconnues ont succédé des esprits ingénieux, observateurs pénétrans, maîtres consommés dans la science du détail. Je dirai plutôt : Où est le public? où est cette foi commune dont je parlais tout à l'heure? Qu'est devenue cette atmosphère de poésie, d'esthétique, de philosophie de l'art, espèce de printemps de la pensée où tous se sentaient vivre? Le plus souvent aujourd'hui, ce qu'on va demander au théâtre, c'est un divertissement banal, quand ce n'est pas un plaisir grossier. S'élève-t-il quelque discussion un peu vive à propos des choses du théâtre, regardez-y de près, ce ne sont pas des questions littéraires qui se débattent. La critique est obligée de descendre au niveau des ouvrages qu'on lui soumet; tantôt elle se résigne à divertir les lecteurs, n'ayant plus occasion de les instruire, tantôt elle est contrainte de faire la police de la scène pour imposer silence à des voix arrogantes.

Amuser, étonner, parader, voilà trop souvent aujourd'hui l'emploi de ces nobles jeux du théâtre qui ont été, aux grands jours du genre humain, la voix même de la patrie ou l'ornement des sociétés heureuses. Au sortir des temps de barbarie, avant même que la poésie dramatique se couronnât de chefs-d'œuvre, le théâtre le plus inculte a pu être une école de civilisation. « J'ai toujours, dit Montaigne, — et il écrivait cela une cinquantaine d'années avant l'établissement de la scène française, — j'ai toujours accusé d'impertinence ceux qui condamnent ces ébattemens et envient au

peuple ces plaisirs publics. Les bonnes polices prennent soin d'assembler les citoyens et les rallier, comme aux offices sérieux de la dévotion, aussi aux exercices et jeux; la société et amitié s'en augmente. Et puis on ne leur saurait concéder de passe-temps plus réglés que ceux qui se font en présence d'un chacun et à la vue même du magistrat. Et je trouverais raisonnable que le prince, à ses dépens, en gratifiât quelquefois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle, et qu'aux villes populeuses il y eût des lieux destinés et disposés pour ces spectacles : quelque divertissement de pires actions et occultes. » Paroles charmantes et profondes! le moraliste a beau ne considérer le théâtre qu'au point de vue de l'ordre public et comme une institution de bonne police, il n'oublie pas les conditions morales qu'il doit remplir. Il y a toute une philosophie de l'art dans ces simples mots : « la société et amitié s'en augmente. » Société, amitié, ces termes, sous la plume de Montaigne, signifient cette communauté d'intérêts, de sentimens, d'espérances, qui unit les enfans d'une même race; la grande amitié, c'est la patrie. On peut dire que le théâtre déchoit, qu'il manque à sa mission chaque fois que d'une manière ou d'une autre, par le rire ou les larmes, par l'émotion ou la raillerie, il ne sert point un des intérêts de la communauté. Il ne s'agit pas de transformer la scène en tribune, il s'agit seulement de vivre avec ses contemporains et de chercher le succès dans l'étude élevée, dans la peinture vivante de la vérité humaine. Le vrai poète dramatique n'est pas un prédicant, c'est un artiste, mais un artiste qui prend sa tâche de haut et qui domine la foule afin de la mieux servir. L'accroissement continu de la démocratie dans une société comme la nôtre rend plus urgent que jamais le renouvellement du théâtre, et ce n'est pas un rassurant symptôme de voir cette grande forme de l'éducation nationale devenir si souvent une école de vulgarité au moment même où elle aurait à remplir avec plus d'ardeur que jamais sa mission de culture libérale et humaine. Ces reproches ou plutôt ces conseils et ces vœux s'adressent au public autant qu'aux poètes eux-mêmes, à ce public d'élite qui avait naguère encore ses justes exigences, et qui paraît si indifférent aujourd'hui. Je ne méconnais point ce qu'ont accompli ou tenté des écrivains tels que M. Émile Augier ou M. Octave Feuillet; je les plains au contraire de ne plus être soutenus, comme leurs devanciers il y a un quart de siècle, par un auditoire plus lettré, plus attentif aux questions d'art, plus soucieux des problèmes de notre époque. Leurs ouvrages, quand ils paraissent, provoquent au moins des discussions utiles; lorsqu'ils se taisent, on retombe bien vite dans la trivialité d'un art où le décorateur et le machiniste, sans parler des exhibitions dignes du Paris de la régence, tendent de plus en plus à prendre la première place. Heureuse du moins la scène française, quand notre ancien répertoire, interrogé à propos aux heures de stérilité, nous envoie de virils accens ou quelque souffle de fraîche poésie! Non pas certes qu'il faille nous proposer pour modèles les

grandes créations du XVII^e siècle ou les œuvres étincelantes du XVIII^e. La vie se renouvelle à mesure que le temps nous emporte, et on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve. Notre société démocratique a d'autres devoirs à remplir que les sociétés d'avant 89; mais, en appréciant ce que les poètes d'autrefois, esprits sublimes ou charmans, ont fait pour leur époque, nous comprendrions mieux ce que nous devons à la nôtre.

Je ne puis me défendre de ces réflexions attristées au moment où je cherche à résumer les impressions diverses que m'a laissées la littérature dramatique de ces derniers mois. On a beau se dire qu'il ne faut pas juger le théâtre contemporain sur une saison, surtout quand cette saison est abandonnée ordinairement aux œuvres secondaires; on a beau se dire qu'une période ainsi sacrifiée n'est qu'un témoignage incomplet, et que les maîtres se réservent pour une campagne prochaine: il est impossible cependant de ne pas apercevoir ici des symptômes qui tiennent à une situation générale. Certes l'esprit, le talent, la verve, ne nous manquent point, et si l'on comparait de nos jours la scène française aux théâtres d'Angleterre et d'Allemagne, n'importe à quel moment de l'année, je ne doute pas que dans ce concours européen (l'idée est à la mode) la France ne remportât le premier prix. C'est trop peu. Il ne suffit pas de se comparer aux autres, si les autres s'endorment; il faut se comparer à soi-même, à ce qu'on a été, à l'idéal qu'on a poursuivi, à la mission qu'on a reçue. Voici une fantaisie poétique intitulée *la Pomme*. Quand on me prouverait que ni Londres, ni Berlin, ni Vienne, ni Munich, n'ont entendu sur leurs théâtres, pendant l'été de 1865, un dialogue si élégant et des vers si précieux, en serions-nous bien consolés? Non, certes. Il faudrait toujours dire à M. Théodore de Banville : Vous maniez la langue des vers en virtuose accompli, vous jouez avec la rime comme le jongleur avec ses boules; mais quel singulier caprice de porter sur une grande scène ce que vous appelez vous-même des jeux *funambulesques!* — Mercure, le factotum de l'Olympe, est chargé par Jupiter de remettre un message d'amour à l'une des belles enfans de la Grèce. En traversant l'espace, il s'arrête à Cythère, où l'attire une affaire personnelle : amoureux d'Hébé, il veut, pour se faire aimer de la jeune déesse, emprunter ou voler à Vénus sa merveilleuse ceinture. Au moment où il arrive, Vénus se promenait, indolente, languissante, au milieu de ses jardins enivrans : l'éternel parfum des roses, les prestiges éternels de l'île enchantée, ont fini par lui monter au cerveau; elle est lasse de tout, elle n'a rien à désirer, elle s'affaisse dans les bras de l'ennui. A cette vue, le dieu de l'adresse et du vol conçoit tout à coup une orgueilleuse ambition : pourquoi n'essaierait-il pas de séduire Vénus elle-même? L'heure est propice, l'ennui de la déesse servira les desseins du voleur. Vainqueur de Vénus, il s'en retournera chez les dieux avec l'immortelle ceinture qui lui donnera le cœur d'Hébé. Il s'approche, il fait sa cour; mais tout ce marivaudage est inutile, et Cypris l'éconduit le plus galamment du

monde. Il va reprendre sa course et porter au loin ses messages, quand la déesse aperçoit le présent dont il est chargé pour l'une des protégées de Jupiter. « Qu'est cela? Le beau fruit! Tu l'appelles une pomme? Oh! les belles couleurs! la mine appétissante! » Et voilà le désir qui s'éveille dans l'âme de la belle ennuyée. « Laisse-moi la voir, la toucher! » C'est à Mercure maintenant de repousser les câlineries de la déesse. Il ne tarde pas toutefois à s'humaniser. Une de ses missions olympiennes l'appelle aux environs; il part, il va revenir; il confie la pomme à Vénus pendant ce court intervalle, et Vénus, elle l'a juré par le Styx, la lui rendra intacte. Restée seule, la déesse ne peut se lasser d'admirer le fruit défendu, elle le prend, elle l'éloigne, car son serment l'effraie, elle le reprend encore, elle le presse sur ses lèvres, elle finit par le croquer à belles dents... Mais que vais-je raconter ces enfantillages? La pièce est courte, et cependant elle paraît longue, tant il y a de subtilités, de mièvreries, de marivaudage, dans cette conversation alambiquée. Jusqu'au moment où la déesse croque la pomme, l'action, bien que puérile, conserve encore une certaine logique; la seconde partie, où la pensée devait se dégager, est à peu près inintelligible. Je ne reproche pas à l'ingénieux écrivain d'avoir mêlé tous les tons, d'avoir donné à ses dieux le langage des modernes, d'avoir mis dans la bouche de Mercure une citation de Shakspeare, d'avoir fait tenir à Vénus des raisonnemens comme celui-ci :

. . . . . Mercure
Est dieu, par conséquent homme, par conséquent
Imbécile.....

Shakspeare et Goethe ont donné les premiers exemples de ces fantaisies où l'antique et le moderne sont mêlés avec une souveraine liberté; je dirai seulement à M. de Banville qu'il a été bien imprudent d'évoquer de tels souvenirs. Quand les maîtres s'accordent ces franchises, on dirait qu'ils habitent les régions mêmes de l'idéal, et que du haut de ces sphères sereines les choses les plus opposées se confondent à leurs yeux dans un même rayon de lumière. Charmans anachronismes commis en souriant et qui d'ailleurs toujours leur servent à exprimer un sentiment ou une idée. Le sentiment ici est vague, et l'idée se cherche elle-même. Il faut un sens à tout symbole; le sens attendu, le sens annoncé fait trop visiblement défaut dans *la Pomme* de M. de Banville.

Passer de ce symbole élégamment versifié au drame informe des *Deux Sœurs*, c'est véritablement aller d'un pôle à l'autre. L'auteur de *la Pomme* se soucie fort peu des idées, l'auteur des *Deux Sœurs* se croit en mesure d'en fournir à qui en veut. « J'ai l'idée, — dit-il en sa préface avec une modestie particulière, — j'ai l'idée, il me manque l'art. » On verra tout à l'heure combien la seconde partie de cette déclaration est incontestable; on souhaiterait pour l'auteur que la première fût également vraie. Bien

loin d'être édifié à cet égard, je crois que l'écrivain dont il s'agit se méprend absolument sur le sens du mot *idée*. De quelles idées parle-t-il ici? Les idées sont de bien des sortes. De même que, dans la philosophie pure, le psychologue distingue les idées selon leur nature, leur qualité, leur compréhension, de même aussi, dans l'ordre littéraire, il y a des classes d'idées qui ne se ressemblent en aucune façon. L'idée du poète qui conçoit un drame n'a rien de commun, par exemple, avec l'idée du publiciste qui propose un système. L'idée du publiciste, vraie ou fausse, utile ou funeste, n'a besoin que d'être nettement formulée pour être mise en lumière; la discussion ou la pratique la juge ensuite pour ce qu'elle vaut. Entre l'idée du poète et sa réalisation sur la scène, je ne dirai pas qu'il y a la conception des détails, l'intuition des péripéties, la vue de l'ensemble, cet arrangement souverain qu'on appelle l'art, non, je dirai bien plus : l'idée dramatique est tout cela. Je puis avoir le désir de faire un drame sur tel sujet, une comédie sur tel autre; si ce drame ne naît pas en moi armé de toutes pièces, si cette comédie ne vit pas dans ma pensée avant que ma réflexion la féconde, la développe, en combine toutes les parties, l'idée dramatique me manque. Tel est précisément le cas de l'auteur des *Deux Sœurs,* avec cette différence toutefois que, n'ayant point d'idées dramatiques et ne paraissant pas même savoir ce qu'est en réalité une idée de ce genre, il est persuadé que son portefeuille en est rempli.

Mme de Puybrun, pendant un séjour à Vichy en compagnie de sa sœur, n'a pu résister aux séductions de M. le duc de Beaulieu, et leur folle aventure est devenue le scandale de la ville. M. de Puybrun a tout su; il accourt de Paris, il provoque le duc, et, comme le duc refuse de se battre, il le tue d'un coup de pistolet au cœur, puis se fait sauter la cervelle. On peut lire ces choses-là dans les journaux sous la rubrique des *crimes et délits;* on peut voir à la cour d'assises des histoires toutes semblables. Ce sont des faits, rien de plus. Que faut-il pour en tirer un drame digne de la scène? Il faut que la pensée, l'étude des caractères, la peinture des passions, le tableau de la vie humaine et de ses combats transforment la matière brute. Voilà le bloc informe, l'esprit d'un poète peut en faire jaillir un groupe vivant. Est-ce là ce qu'a fait l'auteur? est-ce là seulement ce qu'il a tenté? Pas le moins du monde. Il porte l'événement sur le théâtre, sans le préparer, sans le justifier, sans y intéresser le spectateur. Affirmer que l'adultère crée aux complices une situation inextricable, c'est une thèse excellente en vérité; la poésie dramatique réclame autre chose. Que le moraliste, que le prédicateur cite des exemples, raconte des histoires, évoque des souvenirs sanglans pour prouver à quelles bassesses ou à quelles catastrophes on peut être conduit par la violation de la foi conjugale, sa tâche l'y convie naturellement, et la raison éloquente peut se contenter de pareils récits; le poète, encore une fois, s'il veut mériter ce titre, nous doit la reproduction vivante et saignante des passions hu-

maines. Où est la lutte dans la pièce des *Deux Sœurs*? où est la peinture des caractères? Comment M^me^ de Puybrun a-t-elle succombé? Quelle est la fascination exercée par M. de Beaulieu? A ces questions, comme à bien d'autres, la pièce ne donne que les réponses les plus niaises. Aucun lien, aucun enchaînement, aucune cohésion ; pas la moindre trace de ces méditations morales qui, suivant la belle expression de Rivarol, *font que l'esprit suit l'esprit dans sa route invisible*. Pour remplir ces lacunes énormes, l'auteur a recours à de froides dissertations entre les deux sœurs, l'une qui reste attachée par devoir à un vieux mari qu'elle n'aime pas, l'autre qui, mariée à un jeune gentilhomme ardemment épris et jaloux, est décidée à se perdre. L'une *végète*, l'autre veut *vivre*, et voilà tout le drame expliqué. Je ne parle pas de deux personnages épisodiques chargés d'égayer la scène : le comique faux et forcé, le comique à la glace a-t-il jamais inspiré de plus tristes figures? Ici, une Parisienne de *Grammont-street* qui, dans sa fureur d'anglomanie, ne parle ni le français ni l'anglais, aimant mieux répéter le jargon banal inventé précisément pour ridiculiser les gens dont elle raffole ; là, un habitant d'Aurillac qui répète à tout propos les articles des *Guides-Joanne* ou du dictionnaire Bouillet. Pourquoi ces froides facéties? On le cherche en vain. Pur remplissage qui accuse les vides de l'œuvre, au lieu de les déguiser. Il n'y a qu'une scène vraie dans ces trois actes, et encore n'est-elle pas émouvante, faute d'être préparée ; c'est la scène où le duc de Beaulieu, mis en demeure de briser sa carrière pour s'enfuir avec la femme qu'il a séduite, oppose aux emportemens de la passion la sagesse polie du diplomate. A la bonne heure! voilà une scène vivante ; d'où vient donc qu'elle touche si peu? C'est que nous ne connaissons ni M^me^ de Puybrun ni le duc de Beaulieu, c'est que la passion de la femme, à en juger par le peu qu'on en voit, est aussi vulgaire, aussi sensuelle que l'amour du séducteur est frivole et banal. Quant à la scène du double meurtre, elle est plus ridicule que terrible. Faut-il résumer par une formule l'impression que cette tentative singulière laisse à tout spectateur impartial? Je donnerai celle-ci, que j'ai recueillie chez plus d'un juge : c'est un mélange de violence et de platitude. J'aurais désiré une sentence plus courtoise, certainement je n'en trouverais pas de plus juste.

Si l'auteur des *Deux Sœurs*, avec l'activité qui le possède, veut poursuivre ces tentatives avortées, il fera bien d'étudier les conditions de l'art. Le génie seul, et le génie fécondé par l'étude antérieure, peut improviser pour la scène. Il est vrai que l'écrivain dont nous parlons s'attribue précisément ce don privilégié qu'on appelle génie. Il ne dit pas seulement dans la confession que nous citions tout à l'heure : « Il me manque l'art ; » il ajoute « et le temps de l'acquérir. » Or le génie ne s'acquiert point, et le temps ne fait rien à l'affaire. C'est donc le métier qu'il a voulu dire quand il a parlé de ce qui lui manque, et l'*idée* qu'il se vante d'avoir, c'est le génie, le génie qui peut appeler le métier à son aide sous la forme d'un

collaborateur, mais qui, livré à ses seules forces, peut aussi faire une révolution au théâtre comme ailleurs. Soit! la confiance est une belle chose, et il ne faut décourager personne. Je crains pourtant que ce génie bon à tout ne prépare à l'auteur de nouvelles mésaventures. Écrire un manifeste, exposer une thèse, bâtir des théories sociales à propos de l'adultère, signaler la contradiction de nos lois et de nos mœurs, montrer que, l'indissolubilité du mariage étant une doctrine chrétienne, toute vengeance exercée par l'époux outragé est contraire à cette doctrine, affirmer enfin que le pardon sublime du mari est la seule solution des drames domestiques dans les pays où le divorce n'existe point, tout cela est affaire de discussion, et le réformateur a bien le droit de citer l'Évangile pour enseigner l'esprit de miséricorde. Si cependant le publiciste, transformé en dramaturge, n'invoque le livre saint que pour glorifier son drame, un drame sans intérêt, sans âme, sans vie, et prouver que ce drame est une révélation, le bon goût s'indigne et proteste. Il n'y a pas de dispense de poésie pour l'écrivain qui veut faire acte de poète, et des dissertations à outrance ne valent pas en telle matière une étincelle de talent.

Parmi les jeunes écrivains dont le talent promet au théâtre des œuvres aimables et ingénieuses, M. Henri Meilhac est digne de prétendre à un rang honorable. L'étude du cœur humain, l'analyse délicate des sentimens, l'art de développer une action sans lenteur comme sans brusquerie, telles sont les qualités de cette jolie comédie intitulée *Fabienne,* qui vient d'être représentée au Gymnase. Ce n'est pas assurément du grand art; l'auteur n'a pas de visées ambitieuses, il sait ce qu'il peut faire et sagement il s'y tient. Çà et là, en l'écoutant, on songe à Marivaux: même soin des détails, même délicatesse de touche; j'ajouterai que, s'il a moins de finesse, il a beaucoup plus de naturel. Si M. Meilhac, comme je crois le deviner, a étudié ce théâtre secondaire du XVIII^e siècle où sont enfouis tant de jolis trésors, avant tout c'est notre temps qu'il a interrogé. Un parfum d'honnêteté relève ses élégantes peintures; on sent une atmosphère meilleure, on reconnait un monde où la vie de famille a repris sa dignité. Trois femmes, une grand'mère, sa fille et sa petite-fille, tels sont les principaux personnages de la pièce; entre elles va se nouer et se dénouer une action pénible d'abord, douloureuse, scabreuse même, mais charmante en dernière analyse, car tout est bien qui finit bien. Fabienne, une toute jeune fille, presque une enfant, — Fabienne croit haïr de toute son âme le jeune prince Henri de La Roche Targé; cette haine, elle le saura plus tard, c'est un amour qui s'ignore, et si l'aversion de l'enfant se déclare avec une si âpre verdeur, c'est que le prince aime la mère de Fabienne, la comtesse Amélie, une veuve jeune encore, belle, brillante, avide de plaisirs et de triomphes. Marivaux a inventé ces situations subtiles où l'amour suit son chemin et marche à son but malgré tous les obstacles, en dépit de tous les empêchemens, qu'ils viennent des circonstances exté-

rieures ou des personnes elles-mêmes. *Ah! je vois clair dans mon cœur*, s'écrie Sylvia, lorsqu'elle apprend que ce Pasquin si noble, si fier sous sa livrée, ce Pasquin vers lequel l'attire un charme dont elle a honte, est Dorante lui-même, Dorante qui vient pour l'épouser, Dorante qui s'est déguisé comme elle, afin de l'observer à loisir. La grâce originale de Fabienne, chez M. Meilhac, c'est qu'elle ne voit pas clair dans son cœur, et que le jour où sa grand'mère démêle en souriant tout cet imbroglio, elle s'obstine encore par pudeur, par fierté, par respect et tendresse filiale, à ne pas avouer que sa grand'mère a bien vu. Ces trois caractères féminins sont tracés avec un rare bonheur, la jeune fille candide et farouche, la brillante veuve étourdie par la passion tumultueuse du soupirant et se laissant aller à un amour qui l'aveugle, la grand'mère enfin, la vieille comtesse si clairvoyante et si fine. Il y avait bien des difficultés à sauver dans cette rivalité involontaire de la mère et de la fille; l'auteur s'en est tiré avec beaucoup d'adresse. Un intérêt éveillé tout d'abord et ménagé jusqu'à la fin, des scènes périlleuses très heureusement conduites, des mots spirituels, des éclairs du cœur, voilà de quoi rajeunir un sujet souvent traité sur la scène et révéler un écrivain soigneux initié aux ressources de son art. Des personnages épisodiques, mais tous se rattachant à l'action, viennent compléter cet agréable tableau.

C'est un tableau du même genre, une étude élégante de mœurs contemporaines qu'un écrivain moins expérimenté a donnée aussi au Gymnase sous le titre des *Victimes de l'argent*. Ce titre malheureusement était un peu lourd à porter. L'auteur, dont c'était presque le début, avait composé une œuvre délicate, ingénieuse, peinture souriante des embarras de l'argent, tandis que le public, sur la foi de l'enseigne, attendait une comédie aristophanesque. Les qualités littéraires deviennent si rares au théâtre qu'il faut les noter avec soin; nous prenons acte des promesses que renferme cette œuvre incomplète, et nous ajournons M. Edmond Gondinet à une prochaine revanche.

Ces comédies sans hautes prétentions, études du monde et de ses changemens continuels, analyses légères des sentimens du cœur ou des travers de l'esprit, ont été depuis un siècle et demi une des richesses de notre théâtre. Au-dessous de Molière et de ses fresques puissantes, il y a eu place dès la fin du XVII[e] siècle pour une série non interrompue de *tableaux de genre*, qui ont reproduit avec des chances diverses de succès toutes les transformations de la société française. De Dancourt et Dufresny à Lesage, de Lesage à Destouches, de Destouches à Piron, de Piron à Gresset, de Gresset à Sedaine, de Sedaine à Beaumarchais, comme les rangs sont pressés! et comme chacune des œuvres rappelées par tous ces noms nous conduit sans un seul temps d'arrêt de Louis XIV à la révolution! Aucune autre littérature moderne ne peut nous opposer une telle galerie. Même les plus faibles de ces tableaux ont leur intérêt historique : musée char-

mant où revivent les mœurs, les travers, les ridicules, mais souvent aussi, et plus qu'on n'est porté à le croire, les grâces honnêtes de l'ancienne société. Dans la première moitié du XVIIIe siècle par exemple, aux vingt premières années du règne de Louis XV, les écrivains du théâtre, bien qu'assez indifférens en général au grand mouvement des idées nouvelles, au mouvement d'innovation et d'agression représenté par Montesquieu et Voltaire, penchent plutôt du côté de la résistance. Témoins et peintres des mœurs publiques, ils montrent que le fond de la nation, même en ce temps corrompu, valait mieux qu'on ne le pense d'ordinaire. N'est-ce donc pas au milieu des hontes de la régence et de Louis XV que sont nés plusieurs des types les plus aimables, les plus aimés de l'ancien art français? Il y a plaisir à les voir reparaître sur la scène de nos jours, soit qu'ils réveillent pour le public les souvenirs un peu effacés de notre histoire littéraire, soit que, transformés par l'habileté des interprètes, ils nous permettent de mesurer les progrès accomplis, progrès d'hier devenus un engagement pour aujourd'hui et dont il serait honteux de déchoir.

Tel est précisément le double intérêt que nous offre cette curieuse pièce de *la Métromanie*, reprise il y a quelques jours au Théâtre-Français avec un succès du meilleur aloi. Les lettrés seuls connaissent *la Métromanie;* le grand public, le public de plus en plus mélangé qui ne connaît guère que les choses courantes, a tout au plus le souvenir de ce titre singulier. La surprise a donc été assez vive quand on a vu cette verve d'écrivain unie à des sentimens si honnêtes, parfois même cette fraîcheur d'accens, ce souffle d'enthousiasme, et tout cela signé d'un nom suspect, tout cela en pleine débauche de Louis XV, je veux dire au lendemain des vers trop séduisans du *Mondain,* et onze années avant la prédication de Jean-Jacques. La critique même la plus initiée aux secrets de notre histoire pourrait s'étonner à bon droit; il est évident que la pièce représentée l'autre jour au Théâtre-Français vaut mieux que la pièce imprimée et connue seulement du lecteur. Le jeu du principal interprète y ajoute manifestement quelque chose. Ce n'est pas en vain que M. Delaunay a représenté les juvéniles figures d'Alfred de Musset. Le souffle de la poésie printanière du XIXe siècle a passé, grâce à lui, dans l'œuvre inégale de Piron pour la transformer et la rajeunir.

Il manque bien des choses en effet à ce *chef-d'œuvre* de Piron. Il y manque ce qui manque à la vie même de l'auteur, unité, conduite, caractère. Regardez au fond de cette bonne humeur, tout y est trouble et incertain. La littérature est chose sérieuse, même en ses joyeusetés, c'est la recherche du beau par le bien et le vrai. Que représente Piron au XVIIIe siècle? Absolument rien. Est-ce un philosophe? un ami de la tradition? Est-ce un penseur ou un poète? Est-ce un peintre de mœurs, un artiste amoureux de son art, un lettré passionné pour les lettres? C'est un homme d'esprit qui ne sait que faire de son esprit, un homme de verve rapide qui prodigue sa

verve à tort et à travers. Ah! si ce bohémien du café Procope, si ce railleur que redoutait Voltaire avait voulu défendre contre lui les vieilles mœurs de la France, les mœurs sérieuses, chrétiennes, de la province, opposées à la corruption parisienne du temps de la régence et de Louis XV, il avait des modèles sous les yeux. Il a parlé quelque part avec une émotion contenue de son père et de sa mère. « C'étaient de ces bons Gaulois qui, s'il en existe encore, sont le jouet du siècle poli; on m'entend, je crois : de ces bonnes âmes devenues aussi rares que ridicules, cent fois plus occupées de leur salut ou de celui des leurs que de tout ce qui s'appelle ici-bas gloire et fortune. Le ciel les en a bénis dans la personne d'un frère que je viens de perdre chez les pères de l'Oratoire, et qui, pour ses longs travaux comme pour sa sainteté, meurt honoré des regrets de son illustre congrégation. » Il y a là, si je ne me trompe, une ironie poignante, une sourde et sombre colère contre la corruption du siècle. Ces bons Gaulois devenus le jouet du siècle poli, ces bonnes âmes aussi rares que ridicules, pourquoi ne les venge-t-il pas? Ce serait un utile emploi de cette verve impatiente qui ne demande qu'à éclater. En vérité, il ne s'en inquiète guère; s'il y a songé une heure ou deux, une inspiration suivie lui est trop lourde à porter. Piron n'est pas un écrivain, ce n'est qu'un homme d'esprit.

Quoi! dit-on, pas autre chose? Ce n'est pas un écrivain, et il a écrit un des chefs-d'œuvre de la scène comique au XVIIIe siècle! Avouez que, s'il n'a pas d'inspiration philosophique ou morale, il a du moins l'amour des vers, et qu'il est enthousiaste de son art. — Je réponds : enthousiasme de grand enfant. On ne sent pas l'homme ici. La poésie a été pour lui un puéril exercice au collége, et plus tard, dans une heure de détresse, l'expédient du bohême aux abois. Il nous a fait lui-même cette confession; qu'on lise la préface de *la Métromanie*. Ces pages heurtées, saccadées, semblent un prélude de Beaumarchais, car il y avait du Figaro chez Piron; mais que voit-on là en fin de compte? L'aveu d'une situation d'esprit que nous avions soupçonnée. Piron prend la plume le jour où la nécessité l'y pousse; nulle pensée, nulle inspiration, nul principe à défendre. Et c'est lui, écrivain sans mission, qui prétend mettre sur la scène la figure du poète! Que sera-t-il donc, ce poète, aux mains d'un pareil peintre? sérieux ou ridicule? On ne sait, ou plutôt il sera tour à tour un type grotesque et un personnage digne d'intérêt. Il est sympathique et charmant quand il défend sa vocation contre la sagesse bourgeoise de son oncle, M. Baliveau; mais ce rêveur, que la muse enivre, est en même temps le don Quichotte de la rimaillerie. Il a les prétentions les plus niaises, il se fait appeler M. de L'Empyrée, il tient boutique d'hémistiches, il fait pour qui en veut idylles, sonnets, épithalames; il parle comme un fou, il agit comme un sot. Bref, entre le poète et le versificateur, Piron ne sait pas choisir. Il va de l'un à l'autre sans pouvoir se décider. On ne voit dans l'ensemble de son œuvre ni la satire du faux poète ni la peinture de l'esprit inspiré. Eh

bien! toutes ces fautes disparaissent grâce au jeu de l'acteur qui tient le rôle de Damis. *La Métromanie ou le Poète*, disait en 1738 l'affiche du Théâtre-Français; *la Métromanie* est presque entièrement effacée dans l'exécution présente, et c'est *le Poète* seul qui reste. Qu'il est aimable en son étourderie! quelle foi dans son art! quel amour de la gloire! et comme les ardeurs de son esprit profitent à la générosité de son âme!

Nous signalerons à ce propos un incident qui caractérise les dispositions du public d'aujourd'hui vis-à-vis de ce succès d'autrefois. Lorsque M. Baliveau, voulant détourner Damis de la poésie, lui recommande en nobles termes la profession d'avocat, le public éclata en applaudissemens, songeant sans doute au barreau de nos jours, à tant de voix libérales qui honorent la tribune. Aussi la réponse de Damis, quoique lancée avec entrain, fut-elle d'abord assez froidement accueilie; on résistait pour ainsi dire à la plaidoirie du rêveur, on ne lui permettait pas de mettre le poète au-dessus de l'avocat et d'affirmer qu'à nos yeux Scarron même l'emporte sur Patru. Mais quand l'acteur, piqué au jeu, redoubla d'enthousiasme, et d'une voix frémissante jeta ces vers célèbres :

Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit!
Le vice impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds la vertu, si précieuse aux hommes.
Est-il pour un esprit solide et généreux
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait : pour barreau, je choisis le théâtre;
Pour client, la vertu; pour loi, la vérité,
Et pour juge, mon siècle et la postérité,

il y eut alors de toutes parts une explosion redoublée de bravos. L'image du poète venait d'apparaître enfin, non pas du poète entrevu par Piron, mais du poète, ou plutôt de la poésie idéale et virile dont notre siècle a entendu quelques accens il y a une trentaine d'années. C'est ainsi que le passé parle au présent pour lui reprocher ses défaillances et préparer les revanches de l'avenir.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

V. DE MARS.

LE ROMAN

D'UNE

HONNÊTE FEMME

QUATRIÈME PARTIE (1).

XV.

J'arrivai à Chamaret vers deux heures. Mme d'Estrel était seule; elle me remercia avec effusion d'être venue.

— Vous avez un service à me demander, lui dis-je en l'embrassant; me voici. Puisse-t-il seulement être difficile à rendre! Un peu de fatigue me ferait du bien, et s'il y avait quelque risque à courir, tant mieux; comptez que dans ce moment je serais heureuse de m'exposer.

— Oh! dit-elle en souriant, le service que je veux vous demander n'est pas ce que vous pensez, et vous n'aurez point à risquer votre tête pour l'amour de moi. Il s'agit seulement de braver un peu d'ennui; mais asseyez-vous et tâchez de m'écouter sans distraction.

Voici à peu près ce qu'elle me raconta. — M. d'Estrel avait fait connaissance en Angleterre d'un riche négociant corfiote, M. Dolfin, qui descendait d'une ancienne famille vénitienne établie depuis longtemps dans les Sept-Iles. Un voyage d'affaires ayant amené

(1) Voyez la *Revue* du 15 août, 1er et 15 septembre.

M. Dolfin en Provence, il poussa jusqu'à Chamaret et s'y arrêta quelques jours avec sa femme. A peu de temps de là, il mourut, laissant un fils unique dont l'éducation fut confiée à un ecclésiastique français, l'abbé Néraud. Cœur sec, imagination échauffée, cet imprévoyant gouverneur jeta, paraît-il, inconsidérément son élève dans la mysticité. Ce qui est certain, c'est qu'à la longue le jeune Arsène Dolfin fit voir une exaltation et des scrupules outrés dont sa mère s'inquiéta. Il se plaisait dans les austérités, dans les macérations, dans tous les raffinemens de la piété, qui sont, disiez-vous un jour, « les friandises de la conscience et qui la gâtent aussi sûrement que l'abus des sucreries affadit l'estomac. »

L'abbé Néraud finit par trouver lui-même qu'il avait trop réussi; l'indiscrétion de son zèle est tempérée, à ce qu'il semble, par un peu de ce bon sens français qui répugne à toutes les extrémités, ou qui du moins met toujours quelque méthode dans la folie : si haut que saute un Français, il retombe toujours sur ses pieds. Notre Mentor s'effraya des exagérations de son Télémaque et de cette candeur italienne qui se précipitait aux dernières conséquences. Il donna le conseil à la mère de faire voyager le jeune extatique; il partit avec lui, l'accompagna dans son tour d'Europe, lui prêchant sans relâche ces justes tempéramens qui accordent la ferveur avec le monde, et s'efforçant d'éteindre l'incendie qu'il avait allumé. Le commerce des hommes, le séjour des grandes villes, les distractions de cinq années de voyage, n'eurent pas néanmoins l'effet qu'on espérait. Le jeune Arsène demeura insensible aux douceurs du monde comme aux repentirs de son gouverneur; tout ce qu'il voyait le blessait, et nourrissait l'inquiétude de son esprit; il se sentait, disait-il, en exil, et soupirait après sa patrie, mais cette patrie n'était pas le rocher d'Ithaque. Après avoir visité l'Italie, l'Allemagne, la Russie, il vint à Paris, et ce fut là, en plein boulevard des Italiens, qu'il conçut l'héroïque projet de s'ensevelir à la Trappe; pendant quelques mois, il le couva dans le silence de son cœur; enfin il s'en ouvrit à l'abbé Néraud. Celui-ci poussa les hauts cris; mais en vain prodigua-t-il tour à tour les raisonnemens, les prières et les remontrances: il ne put ni l'émouvoir ni le persuader. L'enfant était devenu homme; le gouverneur n'était plus qu'un compagnon, un confident; ayant perdu son autorité, il était tenu d'avoir raison, et il n'était que trop aisé de le convaincre d'inconséquence; il s'entendait rappeler ses dires d'autrefois et reprocher ses contradictions; ses nouveaux argumens échouaient contre cette logique des cœurs simples qui ne dépend pas des circonstances, et qui déjoue à force de bonne foi toutes les ruses des habiles.

A bout d'objections, il dut consentir à retourner à Corfou pour

annoncer à Mme Dolfin l'étrange résolution de son fils et tâcher d'obtenir son acquiescement. De son côté, le jeune homme s'engageait à donner quelques mois encore à la réflexion, et ces mois d'attente, il était venu les passer dans les environs d'Aiguebelle. Cependant à la nouvelle que lui apporta l'abbé, la pauvre mère s'émut, s'indigna; elle écrivit à son fils les lettres les plus vives, les plus pressantes; elle lui remontra sa folie, lui représenta toutes les chances de bonheur qui l'attendaient à Corfou, les douceurs du mariage, les charmes d'une jeune fille que depuis longtemps elle lui destinait pour femme, que sais-je encore? ce qu'il devait à sa famille, à lui-même, la fortune lentement amassée par ses ancêtres. Que deviendrait cette fortune? irait-elle s'engloutir jusqu'au dernier sou dans le coffre-fort des bons pères? Qu'en penseraient ses aïeux dans l'autre monde?

— Toutes ces considérations mondaines, me dit Mme d'Estrel, n'étaient guère propres à ramener notre jeune homme; que peuvent les intérêts du monde sur un esprit convaincu? Ils n'ont point d'intelligences dans la place. Mme Dolfin s'est souvenue de moi, elle m'a écrit pour me conter ses angoisses et me supplier de lui venir en aide. Avant tout, il s'agissait de dénicher l'oiseau, qui, après avoir habité Grignan, en avait délogé sans trompette. Je m'adressai à ce pauvre Malombré, qui sait tout, qui voit tout; il m'assura qu'il avait tenu plus d'une fois dans le champ de sa lunette un jeune étranger qui rôdait aux environs de votre parc. Trois jours plus tard, un de ses hommes qu'il mit en campagne me rapporta que M. Arsène Dolfin avait pris gîte près de Réauville, dans la maison d'un paysan. Vous voyez qu'il a tenu à s'établir à deux pas de la Trappe, comme un amant bien épris se loge dans un grenier, en face du balcon de sa belle. Je le fis prier de venir me voir, il y consentit. Je m'étais attendue à un visage d'énergumène, à un regard dur et farouche. Je fus agréablement trompée; je vis un homme qui prévient tout de suite en sa faveur par un air de douceur mélancolique et dont la tournure tient plus d'un poète que d'un ascète. Hormis les yeux, il n'est pas beau, mais il a dans la voix je ne sais quelle magie qui surprend; c'est une voix argentine, suave, aux inflexions caressantes, la voix la plus musicale que j'aie jamais entendue, et qui, résonnant dans l'obscurité, pourrait faire des conquêtes; à la lettre, on se rendrait sur parole. Cependant je m'aperçus bien vite que sous le charme et l'aménité du personnage se cache une âme forte, résolue, capable de toutes les vertus et de tous les malheurs attachés à l'opiniâtreté. Il fut aimable, mais toujours sur ses gardes, attentif à déjouer ma curiosité; dès que j'abordais le sujet brûlant, il détournait avec art l'entretien ou se

retranchait dans une réserve pleine de dignité qui me fermait la bouche; bref, il ne se laissa pas entamer. Apparemment il m'a jugée indigne d'avoir part à ses secrets et de discuter avec lui de si graves matières; mais s'il méprise ma cornette, il y a femmes et femmes, et je suis persuadée qu'il ne tiendrait qu'à vous de le confesser. Daignez, ma chère Isabelle, vous mêler de cette affaire; réussir à n'importe quoi est toujours un plaisir pour une femme, et vous aurez le double mérite de faire une bonne œuvre et d'obliger une amie.

Je vis bien qu'en me faisant intervenir dans une négociation si délicate et si singulière, M^me^ d'Estrel se proposait de me distraire un peu de moi-même et de faire diversion à mon idée fixe. « Serait-elle aussi pressante, me disais-je, si elle se doutait que M. Arsène Dolfin ne m'est point inconnu? Que penserait-elle de son talent de dessinateur? » Je fus sur le point de lui parler des six croquis; mais on fait si rarement ce qu'on veut!

— Mon Dieu! lui dis-je, si la Trappe a tant d'attraits pour M. Dolfin, pourquoi le dégoûter de sa maîtresse? pourquoi traverser ses amours? Et qui chargez-vous de le regagner au monde? C'est donc sur mon éloquence que vous comptez pour lui dépeindre les joies du siècle, les délices de la vie mondaine, les douceurs infinies du mariage...

Elle n'eut pas le temps de me répondre; M. Dolfin entra. Je tournais le dos à la porte; il s'avança jusqu'au milieu du salon, et là, me reconnaissant, il recula d'un pas, se troubla, rougit jusqu'au blanc des yeux. Je supposai que dans ce moment il pensait à son carnet. M^me^ d'Estrel parut s'apercevoir de son trouble, qu'elle mit, je pense, sur le compte d'une timidité prompte à s'effaroucher. Cependant M. Dolfin ne semblait point timide, et rien ne marquait en lui la gaucherie d'un nouveau débarqué. La preuve en est qu'il se remit bien vite et engagea l'entretien sur le ton le plus naturel, tout en se tenant sur la réserve et en évitant de me regarder. M^me^ d'Estrel, humiliée de son premier échec, chercha cette fois à brusquer l'attaque; elle lui fit subir sans plus de façons un interrogatoire qui était propre à l'embarrasser. Il répondit en homme qui déclinait la compétence du tribunal, mais sans raideur et en observant toutes les formes d'une parfaite courtoisie. Attentif à ne pas se découvrir, sûr à la parade, sa présence d'esprit ne fut pas un instant en défaut. Il n'y avait ni éclat ni traits heureux dans ce qu'il disait; mais son langage uni avait ce charme de naïveté qui est propre aux âmes pures, joint à cette finesse italienne qui est moins une finesse de saillies que l'art d'éviter les fautes et de profiter de celles d'autrui.

Je ne me mêlai que par quelques mots à l'entretien. Je voyais bien que le moment de m'entremettre n'était pas venu, et que surtout en présence de Mme d'Estrel M. Dolfin ne me dirait rien. En attendant, je ne laissais pas de l'étudier avec intérêt : il me semblait être bien différent de tous les hommes que je connaissais; son âme était d'une autre trempe, et pour ainsi dire d'un autre ordre. A le voir, on devinait en lui un esprit continuellement travaillé par une pensée qui ne lui laisse point de relâche; son front bombé, les coins abaissés de sa bouche, quelques rides précoces, annonçaient l'effort et la fatigue, et cependant l'ensemble de sa figure était jeune comme sa voix. Il y avait de l'ange dans cette voix de cristal : elle était faite pour exprimer les délicatesses d'une conscience innocente, ces désirs où il n'entre rien de la terre, ces repentirs dont Dieu lui-même sourit. Pourquoi donc ce jeune homme soupirait-il après la Trappe? Ce sont les souvenirs criminels, les poignantes douleurs, les âpres dégoûts, qui en connaissent le chemin, et qui, par haine d'eux-mêmes, y vont faire amitié avec la mort; mais qu'irait faire l'innocence dans ce refuge des naufragés de la vie? Que trouve-t-elle à haïr en elle-même? Partout elle porte le ciel avec elle, et tous les lieux lui sont bons pour s'offrir à Dieu.

Après quelques assauts inutiles, Mme d'Estrel posa les armes, et l'entretien ne roula plus que sur des sujets indifférens. Dans un moment où il languissait, Mme d'Estrel me pria de me mettre au piano et de lui jouer une sonate de Mozart qu'elle aimait. J'avais abandonné la musique depuis longtemps; je dus faire quelque effort pour la satisfaire. Souvent l'effort inspire. Cette sonate était celle qu'un jour à Louveau mon père m'avait fait jouer en présence de Max. Pendant que mes doigts couraient sur le clavier, je croyais revoir notre petit salon, mon père hochant la tête en mesure, Max immobile à côté de moi, et finissant par me dire : « J'avais souvent entendu ce morceau, mais je ne le connaissais pas. »

Quand j'eus frappé l'accord final, je retournai la tête, et je fus surprise de voir que Mme d'Estrel était seule.

Elle se mit à rire. — Votre musique a fait envoler l'oiseau de nuit, me dit-elle.

— Elle lui a donc fait peur?

— Peur! ce n'est pas précisément le mot. Vous avez joué divinement! Dès les premières notes, notre jeune homme a été tout oreilles et comme frémissant d'attention; peu à peu il est devenu très pâle, il avait les lèvres serrées et ne vous quittait pas des yeux. J'ai vu le moment où il allait fondre en larmes; tout à coup il a brusquement détourné la tête, et il est sorti du salon sur la pointe du pied. Décidément il est bizarre, et je commence à craindre

qu'il n'ait un petit coup de marteau; c'est grand dommage, car il a du charme.

M. Dolfin rentra, et, s'approchant de moi : — Serez-vous assez bonne pour m'excuser, madame? me dit-il. Je suis sauvage, insociable; je n'ai ni le sentiment ni la peur du ridicule; je ne sais pas vivre, je ne suis pas maître de mes impressions. Tout à l'heure je me suis senti ému jusqu'aux larmes; depuis longtemps je n'avais pas entendu de musique, et à coup sûr on en entend rarement de pareille... J'ai craint d'éclater, de vous interrompre. Je me suis sauvé... Vous le voyez, ajouta-t-il en s'adressant à M^me^ d'Estrel, je puis prendre le froc en sûreté de conscience; je ne ferai de tort à personne, et le monde n'y perdra rien.

— Ah! permettez, lui répondit M^me^ d'Estrel, on ne se fait pas trappiste pour si peu. Vous êtes bizarre, j'en conviens, mais il y a des cas plus graves que le vôtre. Venez nous voir de temps en temps, M^me^ de Lestang et moi, nous vous apprivoiserons.

Et, comme je mettais mon chapeau pour partir : — Demeurez un instant encore, ma chère belle, me dit-elle; confessez donc un peu M. Dolfin. Il ne sera pas dit que deux femmes se liguent en vain pour avoir le secret d'un homme.

— Oh! ne craignez rien, monsieur, dis-je. Si vous acceptez une place dans ma voiture, vous n'aurez point d'interrogatoire à subir, et nous ne parlerons, si vous le voulez, que de la pluie et du beau temps.

Après s'être fait un peu presser, il accepta, et nous partîmes. Ce tête-à-tête me plaisait; tout innocent qu'il fût, il me semblait que je bravais quelqu'un. M. Dolfin garda quelque temps le silence; il avait l'air non pas embarrassé, mais étonné, comme s'il eût cherché à se reconnaître dans une situation toute nouvelle pour lui. Il regardait par la portière, il regardait la garniture de satin blanc du coupé, il regardait surtout le bas de ma robe, et parfois ses yeux remontaient jusqu'au bavolet de mon chapeau, dont ils examinaient la dentelle; mais ils n'allaient jamais plus haut. Pour rompre ce silence, qui commençait à me mettre mal à l'aise, je lui fis l'éloge de M^me^ d'Estrel.

— J'admire, lui dis-je, qu'une personne maladive, toujours souffrante, soit si occupée des autres, si peu d'elle-même.

Il secoua la tête. — Sans doute, me répondit-il, c'est une excellente femme; mais, comme tous les gens du monde, elle traite bien légèrement les questions de conscience. Il lui semble que ce sont des affaires comme les autres, qu'on les a bientôt réglées, qu'il n'est pas besoin d'y chercher tant de façon, qu'après deux ou trois pourparlers on finit toujours par s'arranger avec soi-même. Hélas!

quelles objections pourrait-elle me faire que je ne me sois faites cent fois! Mais résiste-t-on à sa vocation, ou, pour mieux dire, peut-on se soustraire à sa destinée? Que peuvent des milliers de paroles contre ses décrets souverains?

— Prenez garde, lui dis-je; j'avais promis de ne vous pas questionner, vous allez m'en donner l'envie.

— C'est à vous, madame, répliqua-t-il avec feu, d'être en garde contre votre curiosité, car, si vous daignez prendre la peine de m'interroger, je sens que je ne pourrai rien vous cacher. Il y a en vous je ne sais quoi...

A ces mots, il se troubla. — Mais il me semble, reprit-il, qu'il suffit de me voir pour comprendre que je ne suis pas chez moi dans la vie. Pour aimer le monde, il faut avoir des curiosités et des goûts qui m'ont été refusés. Les petites passions aident à vivre, les grandes tuent. Dans mon enfance déjà, j'étais d'humeur solitaire, retiré en moi-même, tourmenté par une idée fixe. Souvent mon père me disait d'un ton grondeur que les idées fixes rendent fou, et il me citait ce mot d'un officier romain, que pour être heureux il faut avoir dans la tête mille idées, un véritable tohu-bohu : *bisogna aver mille cose, una confusione nella testa*. Il avait raison; mais le malheur est qu'on ne se donne pas les idées qu'on veut. Je n'en avais qu'une, je n'ai pu la chasser, et elle me crie nuit et jour que c'est là-bas que je dois vivre et mourir.

Et il me montrait du doigt les forêts qui entourent Aiguebelle.

En ce moment, j'aperçus par la portière, à quelques pas devant nous, M. de Malombré, qui faisait sa promenade quotidienne, les mains derrière le dos et coiffé d'un ample chapeau aux ailes rabattues. Il se mit de côté pour nous laisser passer, et il eut soin, en nous saluant, d'avancer la tête et de plonger son regard de furet dans l'intérieur du coupé.

— Voilà un homme singulier, me dit M. Dolfin, et qui fait mentir la règle : sa curiosité ne le rend pas heureux.

— Vous le connaissez?

— Comment ne pas le connaître? Est-il un seul être si disgracié de la nature que M. de Malombré ne daigne s'ingérer dans ses affaires? Il m'a fait l'honneur de venir me voir à Réauville, se mettant, disait-il, à mes pieds et m'accablant d'offres de service dont je n'avais que faire; après quoi il s'est jeté dans de longs récits; il répondait à cent questions que je ne lui faisais pas, et au travers de tout cela il poussait de grands soupirs. Le pauvre homme! je crois que l'ennui le dévore.

— A tel point qu'il s'efforce de se désennuyer en se créant des

souffrances imaginaires, et qu'il se bat les flancs pour avoir un peu de chagrin.

— Cependant, me répondit M. Dolfin avec hésitation, il m'a conté qu'il vivait dans de grandes peines d'esprit et de cœur...

— Il a besoin d'en parler à tout venant pour y croire, lui dis-je.

— La douleur, la vraie douleur, murmura-t-il, celle qui est le secret de tout, ne se révèle guère qu'aux âmes nobles.

Et cette fois son regard chercha le mien. Je ne sais ce qu'il ressentit, mais je le vis tressaillir, et, baissant aussitôt les yeux pour tromper son émotion, il se mit à moraliser. Je l'écoutai sans mot dire : il divaguait un peu, se perdait par instans dans les espaces; mais il y avait tant d'ingénuité dans sa manière qu'il n'ennuyait pas.

Comme nous approchions de Lestang : — Que vous êtes bonne de m'écouter, madame, me dit-il, et quel fâcheux souvenir je vous laisserai de moi! Heureusement ce souvenir s'effacera bien vite. L'hirondelle ne laisse pas de sillage dans l'air; elle a passé : qui s'en souvient?

— Il ne tiendra qu'à vous de m'empêcher de vous oublier. Si vous aviez quelque service à me demander, quelque message à envoyer à Mme d'Estrel...

— Ah! madame, interrompit-il vivement, il vaut mieux que dès à présent j'apprenne à me taire.

Et il ajouta d'une voix plus basse : — De la maison que j'habite je vois d'un côté la Trappe, mais de l'autre j'aperçois la tour de Lestang; c'est encore trop.

A ces mots, ouvrant la portière, il sauta à terre, me salua, et s'éloigna rapidement par un chemin de traverse.

Si Mme d'Estrel s'était proposé de me procurer une distraction, elle y avait réussi. Ce n'est pas que ce fût à mes yeux un événement que d'avoir rencontré à Chamaret un jeune enthousiaste en disposition de se faire trappiste; mais dans le vide d'esprit et de cœur où je me consumais, c'était quelque chose que l'apparition d'une figure nouvelle qui m'inspirait un peu de curiosité mêlée d'un peu de sympathie.

Pendant plus de quinze jours, le mistral se déchaîna. L'hiver s'était déclaré. A plusieurs reprises le froid fut rigoureux. Je restai hermétiquement enfermée, sans voir personne, le plus souvent assise au coin du feu, comptant et recomptant avec mes doigts les grains de ce collier d'ambre que vous connaissez, et qui tombe jusqu'à ma ceinture. Là, pendant mes rêveries, la figure de M. Dolfin passa plus d'une fois devant moi. Sa physionomie, où se révélaient à la fois des habitudes austères et une âme affectueuse et aimante,

les singularités de son humeur, que ne gênait aucun respect humain, ses longues morales et ses naïfs épanchemens, une sensibilité douce vivant côte à côte avec les maximes de l'ascétisme, une conscience acharnée sur elle-même et un cœur toujours prêt à s'échapper et trop pressé de s'offrir, tout cela m'avait fait impression. Je ne savais qu'en penser, et je cherchais le mot de l'énigme.

Ce qui m'occupait surtout, c'était de me demander au juste quels sentimens j'inspirais à ce jeune homme. Pourquoi ces visites clandestines dans le parc? Pourquoi cette promenade nocturne sur la terrasse? Pourquoi cette rougeur en me revoyant, cette émotion et cet air d'embarras? Et que signifiait ce mot : « de la maison que j'habite, j'aperçois la tour de Lestang; c'est encore trop. » Je n'allais pas jusqu'à me figurer que ce qu'il éprouvait pour moi fût de l'amour; j'étais portée à croire que sa tête était prise plus que son cœur. Un jour qu'à l'ombre d'un buisson il conversait gravement avec sa conscience, une femme lui était apparue, une femme en larmes, et qui n'était pas sans beauté. Cette rencontre inattendue avait causé à son imagination une surprise dont elle avait peine à se remettre. Peut-être ce souvenir l'obsédait-il plus que de raison; peut-être l'image de cette femme le troublait-elle parfois dans ses recueillemens; peut-être la voyait-il se dresser à de certaines heures entre la Trappe et lui...

Je ne savais où j'avais déposé le carnet rouge; je le cherchai, je le retrouvai. Parmi les sentences en italien qui couvraient les premiers feuillets, je reconnus quelques passages de l'*Imitation :*

« Vous trouverez dans votre cellule ce que souvent vous perdrez au dehors. La cellule qu'on quitte peu devient douce; fréquemment délaissée, elle engendre l'ennui. Si, dès le premier moment où vous sortez du siècle, vous êtes fidèle à la garder, elle vous deviendra comme une amie chère et sera votre consolation la plus douce. »

Puis venaient ces mots : « Arsène, fuyez les hommes et vous serez sauvé. »

Les six croquis n'étaient que des crayons bien imparfaits et annonçaient les tâtonnemens d'une main novice; mais cette main avait tremblé peut-être en les traçant, ils respiraient je ne sais quelle naïveté touchante, et le dernier était presque ressemblant. Sur le revers, je lus ces mots écrits en caractères très fins et qui m'avaient échappé : « Parce qu'on est sorti dans la joie, souvent on revient dans la tristesse, et la veille joyeuse du soir attriste le matin. Ainsi toute joie des sens s'insinue avec douceur, mais à la fin elle blesse et tue. »

— O pauvre enfant! disais-je à demi-voix, tu n'es que bien légèrement blessé!

Cependant qui sait? Je pensais par instans que quelqu'un souffrait par moi, et je me sentais moins seule.

XVI.

Une après-midi qu'il neigeait un peu, l'idée me vint tout à coup que M. Dolfin était en chemin pour venir me voir. Une demi-heure plus tard, Marguerite entre, me remet une carte; c'était la sienne, et l'instant d'après il était assis en face de moi au coin du feu.

Les jours précédens, je m'étais laissé aller au plus profond découragement, et j'avais eu une rechute de cet ennui dévorant, de cet esprit de révolte contre ma destinée, qui une fois déjà m'avaient donné l'envie de mourir. — Ai-je donc un boulet au pied? m'étais-je dit. Suis-je à jamais emprisonnée dans cette odieuse maison? La vie ne m'y est plus possible. Ai-je perdu toute force, toute volonté? Qu'est-ce que j'attends pour m'en aller? — Et je songeais sérieusement à partir pour Louveau. Ce jour-là même, j'avais commencé mes préparatifs, et tout à coup, à l'idée du violent chagrin que j'allais causer à mon père, le courage m'avait manqué et j'étais restée en proie à de mortelles indécisions, ne sachant quel mal préférer, accablée du sentiment que tout m'était impossible, faisant pour ainsi dire le tour de ma vie pour découvrir quelque part une issue et me heurtant partout contre des portes fermées.

Aussi j'éprouvai un tressaillement de joie en voyant entrer M. Dolfin; j'étais heureuse que quelqu'un vînt me disputer et m'arracher pour quelques instans à moi-même; j'étais heureuse aussi d'avoir deviné qu'il viendrait; il me semblait que mon âme avait des communications secrètes avec une autre âme et que nous étions au moins deux dans le désert de la vie.

— Je tiens mal mes sermens, madame, me dit-il avec un sourire triste; mais M^me^ d'Estrel, assaillie, je pense, de nouvelles requêtes de ma mère, m'a écrit une longue lettre où elle m'expose toutes ses objections à ce qu'elle appelle ma folie. Je m'étais mis en route pour aller la voir; chemin faisant, j'ai réfléchi que probablement elle ne comprendrait guère ce que j'allais lui dire. C'est à vous seule, madame, que je puis ouvrir mon cœur. Peut-être, après m'avoir entendu, consentirez-vous à lui expliquer mes raisons et à plaider ma cause.

— Parlez, monsieur, lui dis-je; il n'est pas impossible que vous me persuadiez, car je suis tentée de croire que la vraie sagesse a souvent un air de folie et que le monde s'y trompe quelquefois.

Il demeura un instant silencieux, les yeux baissés.

« Il me semblait, en venant, reprit-il enfin, qu'il m'en coûte-

rait peu de tout vous dire, et voilà que le courage me manque. Ce qui me fait peur, c'est de penser que je vous paraîtrai peut-être ridicule ; ce serait un malheur pour moi, et je ne m'en consolerais pas. Que n'ai-je quelque crime, quelque tragédie à vous raconter, quelque sinistre aventure qui vous ferait pâlir! « Ame perverse, diriez-vous, allez ensevelir vos remords à la Trappe. » Qui sait? en me drapant bien dans mes noirceurs, peut-être vous semblerais-je un héros, et quand vous me refuseriez votre admiration, encore aimerais-je mieux vous effrayer que vous faire sourire. Hélas! je ne suis rien, je n'ai rien fait; je ne puis trouver dans tout mon passé l'ombre d'un drame ou d'un événement. Dès ma naissance, la vie me fut facile; enfant gâté de la fortune, je n'eus jamais ni combats à livrer, ni périls à braver, ni sujet de me plaindre de personne. Et cependant, après une enfance heureuse à laquelle tout avait souri, au moment où ma vie était dans toute sa fleur, la tristesse vint à moi, prit mes deux mains dans ses mains froides, et de ce jour elle ne m'a plus quitté. Ah! madame, le malheur n'est pas dans les choses, il est en nous-mêmes, et il suffit d'un point noir dans notre œil pour que la nuit se fasse autour de nous.

« Je crois que j'ai été pétri dans cette argile dont sont également faits les héros et les niais. Ces deux espèces d'hommes se ressemblent un peu, les uns et les autres prennent leur pensée pour la mesure des choses; mais tandis que les premiers n'ont qu'à frapper la terre du pied pour voir leurs rêves marcher au soleil devant eux, les autres, hommes de néant, se débattent tristement jusqu'à la fin contre la vanité de leurs informes chimères : ils ont beau essayer de tout, tout manque, tout échoue entre leurs mains, la vie se refuse à tout ce qu'ils entreprennent, et ils comptent leurs jours par des desseins avortés et des espérances condamnées. Je suis, hélas! je le sens bien, de cette race de niais et d'inutiles qui n'ont pas le secret de Dieu et qui meurent sans avoir jeté en terre un seul germe qui ait pris vie. Et pourtant que j'étais intrépide, vaillant et naïf en mon jeune âge! comme je croyais ingénument en moi-même! J'aurais juré à la face du ciel que j'étais né pour faire de grandes choses; mais le petit homme eut beau se trémousser, il n'ajouta pas un pouce à sa taille.

« Pourquoi es-tu triste? me disait-on. Que manque-t-il donc à ton bonheur? — Mais que m'importait le bonheur? Mon âme aimante sentait l'ardent besoin de se donner à quelqu'un ou à quelque chose; elle était avide des sacrifices et des souffrances du dévouement, — et à ce besoin se joignait celui d'une parfaite conséquence dans ma vie. La logique est plus qu'une loi de mon esprit, elle est une passion de mon cœur; je me promettais d'être toujours d'accord avec

moi-même et de ne jamais transiger sur rien; toute réserve me semblait une infidélité, tout compromis un mensonge, et partant une souillure. Et j'allais ainsi cherchant un maître qui voulût de moi, ou, pour mieux dire, une maîtresse; mais cette maîtresse, je la cherchais par-delà les nues, dans le pur éther, et je regardais le ciel, attendant qu'il s'ouvrît pour lui donner passage, croyant déjà la voir apparaître dans sa gloire, impatient de lui engager ma foi, l'adorant sans la connaître, résolu à souffrir, et, s'il le fallait, à mourir pour elle.

« Je vivais dans cet état d'attente fiévreuse et d'enthousiasme sans objet quand, effrayée de mes bizarreries, ma mère chargea un digne ecclésiastique du soin de me réduire à la raison. Esprit solide, mais triste, et à qui le goût de raisonner tient lieu de tout, l'abbé Néraud m'imposa par son ton d'autorité et acquit promptement de l'empire sur moi. Il m'étudia avec soin, me tâta le pouls, rassura ma mère, lui répondit de ma guérison. Il commença par me mettre au régime, par faire le vide dans mon esprit; avant de me nourrir de la vérité, qui est le pain des forts, il s'efforça de me dégoûter par ses froides ironies de toutes les erreurs qui m'étaient chères. Dans le fait, ma tristesse songeuse était un état heureux; elle était traversée de grands éclairs de joie; je me croyais sans cesse à la veille de contempler cette céleste amie après laquelle soupirait mon cœur; j'étais tourmenté de rêves et d'espérances, et ce tourment me plaisait. L'abbé fit une guerre acharnée à mes illusions. De ses deux mains sèches il secoua fortement le jeune arbre confié à ses soins; il en fit tomber les fleurs, il en fit envoler les oiseaux. Je me débattis quelque temps contre les mains impitoyables qui dépouillaient ma vie; elles ne lâchèrent pas prise, rien n'échappa à leurs ravages, et je demeurai dans un absolu dénûment, contemplant d'un œil atterré le sol jonché de mes chimères mortes.

« Mon sage gouverneur me laissa pour ainsi dire savourer mon chagrin; puis il commença de m'expliquer le grand mystère de la vie, le malheur entrant dans le monde avec le péché, Dieu précipité par la faute de l'homme dans la douleur et dans la mort, ce Dieu crucifié laissant sa croix en héritage aux siens avec l'exemple de son ignominie et de ses souffrances volontaires. Je n'avais eu jusqu'alors qu'une dévotion vague et tiède; on m'avait enseigné une religion accommodante, vain tissu de petites pratiques qui effacent les infidélités du cœur, — et à mon insu je nourrissais un secret dédain pour ce Dieu complaisant qui souffrait des partages dans les âmes et se contentait modestement des restes que lui abandonne le monde. L'abbé Néraud m'apprit à connaître le vrai Christ, celui dont la parole est dure et dont la sagesse est folle, celui qui renie pour son

disciple quiconque ne hait pas sa propre vie, celui qui enseigne que tout dans l'homme est corruption, et qu'il nous faut mourir à nous-mêmes. J'embrassai avec transport ce Dieu triste qui a souffert et qui nous commande de souffrir, et je répandis mon âme à ses pieds comme la pécheresse ses parfums.

« Toutefois, en changeant d'affections et d'idées on ne change pas de nature : j'aimai la vérité comme j'avais aimé l'erreur, avec l'impétuosité d'un esprit extrême ou peut-être d'un esprit juste, car il n'est pas prouvé que la modération ait toujours raison. Je sentis bien vite que si la souffrance volontaire est le seul chemin par où nous allions à Dieu, le moine est le seul chrétien conséquent; je me nourris de la vie des saints, des aventures de ces illustres pénitens qui, secouant la poussière du monde et s'enfuyant au désert, « reposaient sur les collines comme des colombes, se tenaient comme des aigles sur la cime des rochers. » Parmi cette légion sacrée, l'homme de mon cœur était saint François d'Assise, le plus fidèle imitateur du Christ : je brûlais de marcher sur ses traces, d'épouser comme lui la sainte pauvreté et de convertir tout l'univers à la beauté de ma dame; mais, comme la foi n'avait point détruit en moi toute idée de gloriole, je me pris à rêver d'être le fondateur de quelque ordre nouveau. J'aspirais ingénument à la gloire des Bernard et des Dominique, il me semblait qu'il y avait dans ce siècle une grande œuvre à faire; n'étais-je pas l'ouvrier prédestiné? Me voilà entiché de cette nouvelle folie; je m'attendais à toute heure que Dieu allait me parler, me révéler le secret de ma mission; j'interrogeais le ciel et la terre, tout m'était auspice et présage. Après de longs jeûnes qui ruinaient ma santé, courbé sous le poids de ma croix, je montais sur la montagne, j'entrais dans la nuée; mais Dieu n'y était pas, et, attribuant mon mécompte à mon indignité, pour le contraindre à parler, je redoublais mes austérités et mes macérations.

« J'admire comme vous l'avez guéri! dit un jour ma mère à l'abbé Néraud. — Il s'excusa sur ma mauvaise tête, qui, disait-il, versait tantôt à droite, tantôt à gauche : j'avais besoin de distractions, il fallait m'envoyer courir le monde; en frayant avec les hommes, j'apprendrais le proverbe : *Vertu gît au milieu.* Nous partîmes; je vis le monde, mais je ne lui cédai rien. L'abbé, consterné de son succès, s'efforçait de tempérer mon zèle; il me représentait que le bon sens a son prix, qu'à l'impossible nul n'est tenu, — à quoi je répliquais que l'impossible est un mot vide de sens pour le chrétien et qu'un grain de foi transporte les montagnes.

« Partout où nous passions, il tâchait de me mettre en rapport avec des hommes d'une piété sage et discrète qu'il me proposait

en exemple; mais leur sagesse me révoltait, elle n'était à mes yeux que le talent d'accommoder la dévotion avec l'humaine faiblesse. Je voyais avec aversion cette multitude d'inconséquences dont se compose la vie du monde et que par la force de l'habitude il n'aperçoit plus. Le comfort dans la piété, cet art de faire agréablement son salut, qui de nos jours a été poussé si loin, m'outrait d'indignation; j'admirais, non sans les mépriser un peu, ces dévots mondains qui admettent sans difficulté les mystères les plus redoutables de la foi et qui n'en perdent pas un coup de dent, ces consciences béates qui, en attendant la possession des demeures éternelles, cherchent leurs aises ici-bas, ces saintetés bien disantes et bien dormantes qui ont le teint fleuri et l'humeur enjouée, et qui font hommage de leurs sourires à un Dieu crucifié. Si le divin vagabond, pensais-je, apparaissait tout à coup à ces gens-là avec son cortége de publicains et de pècheurs, lequel d'entre eux oserait l'avouer pour son maître? Dix-huit cents ans de date sont une étrange affaire; c'est comme un brouillard à travers lequel on voit ce qu'on veut.

« Je donnais bien du fil à retordre à mon pauvre abbé, je disputais contre lui en ergoteur hibernois, je retournais contre ses maximes de sagesse tous les argumens dont il m'avait autrefois accablé; je triomphais de le voir se prendre dans ses propres filets. A vrai dire, dans nos incessantes discussions, je n'étais ni modeste ni aimable, je ne me souciais que d'avoir raison. Cependant il pouvait se flatter d'avoir gagné quelque chose sur moi, car, si je demeurais intraitable sur les principes, j'avais bien rabattu de mes espérances. Tout ce que je voyais m'avertissait que le temps des saint Bernard est à jamais passé, et mes ambitieux projets se dissipaient en fumée. Plus j'allais en effet, plus je me persuadais qu'un esprit nouveau s'est emparé de la société et qu'elle n'est plus chrétienne que de nom. En vain je cherchais des yeux les tentes de Jacob, les pavillons d'Israël qui s'élevaient jadis comme des cèdres au bord de l'eau... « Le Dieu fort et jaloux, me disais-je, s'est endormi comme un vieux lion; qui le réveillera? » Je comprenais que l'humanité a changé de règle et de maître. Toute son étude est de lire dans le grand livre de la nature; voilà l'évangile éternel. Courbée sur ces feuillets suspects comme un nécromant sur son livre noir, ses institutions, ses lois, ses mœurs, ses doctrines, ses arts, elle a tout puisé à cette source impure. Et soit insouciance de se contredire, soit par une sorte de respect dérisoire, cette prêtresse du dieu de la nature affecte encore de s'incliner devant la croix!

« A mesure que je voyais plus clair, mon courage tombait. Qu'é-

tais-je pour lutter contre ce torrent qui entraîne le monde vers de nouvelles destinées et vers de nouveaux autels? Ce siècle hautain méprise les jalousies d'un Dieu auquel il donne des rivaux; perdu dans ses idées, dans ses affaires, dans ses plaisirs, il n'entend ni les anathèmes qui sortent des antiques thébaïdes, ni les plaintes de la colombe divine qui gémit de son délaissement. Quelle langue parler à ce sourd? Par où attaquer sa superbe? Misérable songe-creux confondu dans la foule, le sentiment de mon néant m'écrasait, et je me prenais en pitié. Mon apostolat, mes miracles, les tempêtes désirées, — adieu tous mes rêves! Une invincible timidité glaçait mon cœur et ma langue. Quelle âme entendrait la mienne? Et quand j'aurais usé mes poumons à crier dans le vent, était-il sûr qu'un seul passant retournât la tête?

« Je renonce à sauver le monde, dis-je un jour à l'abbé Néraud; c'est une entreprise qui souffre quelque difficulté; je me contenterai de me sauver moi-même.

« Et je partis pour Aiguebelle. »

M. Dolfin avait parlé avec une exaltation croissante, en promenant ses regards autour de lui; enfin il les arrêta sur moi et se tut; il m'observait avec inquiétude, il avait grand'peur de me sembler ridicule.

— Vous n'attendez pas, lui dis-je, qu'une femme ait une opinion sur de pareilles matières. Je rapporterai fidèlement notre entretien à Mme d'Estrel. Je crains seulement qu'elle ne se rende pas. Elle répondra peut-être que rien ne vous oblige à vous jeter dans un cloître, que restant dans le monde vous y pouvez mener une vie conforme à vos principes, que la Trappe est un asile ouvert aux dégoûts et aux remords, qu'il n'est rien dans votre passé dont vous ayez à rougir. Que sais-je encore? Ne peut-on vivre dans le monde sans être du monde? Pourquoi fuir la lumière du jour et le commerce des hommes? De quoi avez-vous peur?

Il changea de visage et me dit d'une voix émue :

— C'est de moi que j'ai peur, madame, et puisqu'il faut vous faire des aveux que je ne fis jamais à personne, ce que je vais chercher à la Trappe, c'est un lieu de sûreté pour ma foi. Oui, je tremble pour elle, car il y a en moi deux hommes, deux âmes, deux esprits... Hélas! il se livre dans ma conscience des combats à outrance qui m'épouvantent. Pourquoi faut-il donc que j'unisse à mes aspirations héroïques une imagination trop tendre que le beau ravit et qui caresse des folies? Raisonneur intraitable que le chant d'un oiseau fait pâmer, portant dans mon sein le germe de toutes les fortes vertus et de toutes les faiblesses, avide de souffrir, avide de jouir et mêlant, je ne sais comment, à la rigidité d'un Brutus chrétien

les larmes faciles d'une femmelette... Oh! le bizarre assemblage que je suis!...

J'imagine, mon père, que M. Dolfin appartient à une famille d'esprits qui vous est connue. Peut-être avez-vous rencontré plus d'une fois ses pareils. Est-ce un cas rare que cette maladie d'une âme tourmentée qui tour à tour croit et ne croit pas, et qui recourt aux austérités pour étouffer ses doutes? Vous pensez bien qu'en écoutant les confessions du jeune Corfiote je me sentais fort dépaysée; mais mon étonnement était mêlé d'admiration. Il me semblait noble et d'une race à part, ce pauvre rêveur qui avait passé sa jeunesse dans l'ignorance de tous les plaisirs; ses pensées avaient été ses seules aventures et la vérité sa seule amie dans ce monde, amie sévère jusqu'à la dureté, qui lui demandait beaucoup et lui donnait peu. Avec quelle simplicité d'enfant il me raconta ses peines! Je me disais qu'une telle âme était une plante exotique, qu'il avait fallu le soleil de Grèce et d'Italie pour la faire croître et mûrir.

Dans la suite de notre entretien, il me rapporta un trait de son enfance qui le peint. Il avait douze ans quand vint à Corfou une jeune dame étrangère d'une surprenante beauté. Il la rencontrait quelquefois à la promenade, et ses grâces le ravissaient à ce point qu'il demeurait comme interdit devant elle; laissait-elle tomber un regard sur lui, il rougissait et perdait contenance. Indigné d'être ainsi à la merci d'un regard, il jura de surmonter cette faiblesse. A quelques jours de là, il revit la belle étrangère, et du plus loin qu'elle lui apparut, il sentit, en dépit de ses sermens, l'inévitable rougeur lui monter au front. Il s'enfuit, pleurant de rage, s'enferma dans sa chambre, alluma une bougie, et, pour se punir de ses pâmoisons, nouveau Scévola, il tint sa main étendue au-dessus de la flamme jusqu'à ce que l'excès de la douleur le forçât de la retirer. « De cette aventure, disait-il, il me resta quelque temps une ampoule que je regardais avec complaisance, prenant le ciel à témoin que j'avais un grand caractère. »

Sa redoutable ennemie partit, mais elle n'emporta pas avec elle la douceur du beau ciel de la Grèce, ni des rivages et des vergers, qui parlaient trop vivement à son cœur. Plus tard, au fort de sa dévotion, il se reprocha souvent les rêveries où le jetait la vue d'un beau paysage. La nature était une autre *belle étrangère* dont les séductions lui étaient dangereuses. Dans ses promenades solitaires, pendant que cheminant à l'aventure au penchant d'un coteau il délibérait avec lui-même sur les moyens de devenir un grand homme et un grand saint, et qu'en réglant son sort il se flattait de régler aussi les destinées du monde, un rayon de soleil se jouant

dans les feuillages, l'ombre portée d'un buisson, moins que cela suffisait pour détourner soudain le cours de ses pensées.

Saisi par la beauté de ce qui l'entourait, il entendait une voix lui dire tout bas que peut-être le monde est encore tel qu'en sortant de la main créatrice, que rien n'est déchu, que tout est demeuré dans l'harmonie primitive; que le paradis, c'est ce que nous voyons; que le mal est au bien ce que l'ombre est à la lumière, que l'un ne va pas sans l'autre; que par conséquent tout est dans l'ordre, tout est nécessaire, et qu'il y a dans la nature comme un Dieu répandu.

« A peine avais-je abordé, me dit-il, ces imaginations funestes que je les repoussais avec horreur, et, prenant à deux mains un crucifix, tour à tour j'y tenais mes yeux attachés ou j'y collais mes lèvres afin de ne plus voir, de ne plus toucher dans ce monde que le Dieu crucifié; mais en vain j'exorcisais le fantôme, il revenait à la charge, il choisissait le lieu, l'heure, et tout à coup je le voyais se dresser entre la croix et moi. Non, elle ne venait pas de l'enfer, cette voix émouvante qui jetait le trouble dans mon esprit; elle sortait du fond de mon cœur, qui m'est un mystère. Et c'est elle encore qui naguère, lorsque je fulminais l'anathème contre ce siècle et ses faux dieux, c'est elle qui me disait : Qui sait?... mot redoutable! Oui, qui sait? Ah! pour ne plus entendre ce mot fatal, nul sacrifice ne me coûterait, et il n'est pas de cellule ni de cachot où je ne m'enfermasse avec joie, car je suis las de moi-même, las de mes incertitudes, las de ces doutes qui s'élèvent comme une vapeur entre ce que j'adore et moi, las surtout d'ignorer qui je suis, quelle est ma véritable existence, si je dois me reconnaître dans cet homme qui adore ou dans cet autre qui doute...

« Madame, vous connaissez Aiguebelle, poursuivit-il, c'est un lieu triste; à peine l'est-il assez pour moi. Il y a quelques mois, quand je visitai pour la première fois le couvent, et que, levant les yeux, je lus au-dessus d'une porte cette inscription : *Arsène, fuyez les hommes et vous serez sauvé!* je fus saisi d'une indicible émotion, le ciel me parlait, m'appelait par mon nom : *Arsène, fuyez les hommes!* Ces mots avaient été écrits pour moi; j'étais un hôte attendu, et il me sembla que la porte s'ouvrait d'elle-même pour me recevoir. Un sentiment de paix que je n'avais jamais connu entra en moi et ne me quitta pas durant les quelques heures que je passai au couvent. Cette maison m'avait été préparée, j'avais eu peine à en apprendre le chemin; mes amertumes, mes déceptions, mes tourmens intérieurs, autant de ruses divines par lesquelles la Trappe m'avait attiré dans ses bienheureux filets. Elle se livrait enfin, cette proie désirée, et ces saintes murailles se promettaient de ne pas la

lâcher. Oh! que je songeais peu à me défendre! Je leur disais : Me voici; corps et âme, je vous appartiens... Je ressentais pour la première fois les joies de la certitude, et tout ce que je voyais les nourrissait en moi. Les longues galeries du cloître, qui semblent faites pour y promener des pensées, la nudité des salles que je traversais et où tout annonce une vie dépouillée, le chapitre où l'humilité bat sa coulpe, le réfectoire et la simplicité d'une table dont les mets grossiers suffisent à entretenir la vie et n'accordent rien aux sens, le dortoir avec ses étroites cellules sans clôture, avec ses lits dont la courte-pointe est rayée d'une croix et dont le chevet est protégé d'un bénitier, d'un crucifix, d'un agnus, quelques figures austères de religieux qui passaient près de moi comme des ombres, le silence surtout qui régnait dans toute cette maison dont les murs seuls parlent par leurs inscriptions, ce silence anticipé de la tombe que je sentais pour ainsi dire dévorer et engloutir mes peines, tout m'avertissait que j'étais chez moi, que j'avais atteint le port, et mon cœur délivré goûtait le charme de ces espérances qui renouvellent la vie.

« Tout à coup le frère portier, qui m'accompagnait et semblait jouir de mes extases, me dit à l'oreille : Vous n'avez pas tout vu... Je le suis, il ouvre une porte, et mon regard plonge sur un jardin fleuri, plein de soleil, de parfums et de bourdonnemens. Je reculai d'un pas; j'avais oublié qu'il y eût un soleil, des fleurs, et la fête qui se célébrait dans ce jardin me causait une surprise mêlée d'angoisse. Cependant je fis bonne contenance, je marchai droit à l'ennemi. Au sommet d'un buisson s'épanouissait une rose vermeille.

« — Il y a donc des roses à la Trappe? dis-je au frère portier, qui dut s'étonner de mon étonnement.

« Il me répondit par un sourire qui signifiait : Pourquoi pas?... Je regardais tour à tour la fleur et les murs du couvent, et je sentais se renouveler en moi cette vieille et opiniâtre dispute qui pendant deux heures s'était assoupie. Vous le voyez, madame, Aiguebelle est encore un lieu trop riant pour moi; mais je me flatte que quand j'aurai pris une âme et des yeux de trappiste, je pourrai considérer des roses sans danger... »

— A la Trappe! à la Trappe! s'écria-t-il après un silence, et qu'elle se termine par la mort d'un des deux combattans, l'éternelle inimitié de ces deux dieux qui vident leur querelle dans mon cœur comme en champ clos! — A ces mots il se leva. — Aussi bien, ajouta-t-il d'une voix sourde, il y a six mois je pouvais encore balancer; aujourd'hui je n'en ai plus le droit. Oui, madame, j'ai maintenant une raison décisive d'entrer à la Trappe, et cette raison, je ne puis vous la dire.

Ses lèvres et ses mains tremblaient. Je ne voulus pas avoir l'air de le comprendre, et je me penchai vers le feu pour avancer un tison qui menaçait de rouler. En l'écoutant, j'avais machinalement défait le nœud de ruban que je portais au poignet, et je l'avais chiffonné entre mes doigts. Dans le mouvement que je fis, le ruban glissa sur le tapis. Il s'en saisit, et quand je me retournai, il se disposait à le cacher dans son sein.

— Qu'en ferez-vous à la Trappe? lui dis-je en souriant.

Il me répondit par un regard de reproche et presque de défi. La tête ramenée en arrière, l'œil étincelant, la lèvre frémissante, il avait un air à la fois doux et un peu farouche; puis il regarda tristement le ruban et se disposait à me le rendre quand, se ravisant, il le pressa sur ses lèvres, se frappa le front en s'écriant : Misérable fou que je suis! et sortit précipitamment avec son butin, sans prendre le temps de me faire ses adieux.

XVII.

C'est quelques heures, je crois, après cet entretien que je reçus la lettre suivante :

« Ma chère belle, j'avais juré mes grands dieux de vous oublier. C'est plus difficile que je ne pensais. Pendant un an, je vous ai cordialement détestée; depuis trois jours, mon cœur chante sur une autre note; je me radoucis, je vous plains; c'est une faiblesse. Qui n'en a pas? Peut-être avez-vous celle de m'en vouloir. Seule dans votre grand château, vous m'accusez de vos malheurs. Quelle folie! Je vous ai mariée, il est vrai; mais est-ce ma faute si vous n'avez pas voulu apprendre de moi les secrets du métier? Que ne vous ai-je pas dit à ce sujet! et quel cas avez-vous fait de mes conseils? Vous êtes punie, ma chère, par où vous avez péché. Que vous semble à cette heure de ce divin château où vous rêviez de filer le parfait amour? Moi, je crains que vous n'y preniez des vapeurs. Je vous jure que si je passais un hiver à Ferjeux, on m'en ramènerait folle à lier. Ferjeux est un affreux trou, c'est une découverte que j'ai faite, et bien m'en a pris, car j'aurais été capable d'y retourner, tandis que j'ai passé l'été dernier dans un amour de chalet au bord de l'Océan. Mon chalet a cela de bon qu'il se démonte. L'été prochain, je le chargerai sur une brouette et je l'emmènerai autre part, à moins que je ne le vende ou que je ne le brûle. Le plus sûr dans ce monde est de jeter la plume au vent.

« Ma belle, démontez vos chagrins et amenez-les bien vite à Paris. Ce n'est qu'à Paris que les chagrins sont heureux; s'ils ne

se consolent, ils s'habillent et ils babillent, deux charmans passe-temps qui ne leur laissent pas un instant pour se reconnaître; ils vont, ils vont, et on attrape ainsi le lendemain. Dieu sait, ma pauvre belle, comme vous êtes mise! Je vous vois coiffée à la mode du temps où la reine Berthe filait. Savez-vous seulement comment sont faits les chapeaux aujourd'hui? Ni passe, ni bavolet; ce n'est rien, et à force de fanfioles ça a presque l'air d'être quelque chose.

« A propos, vous doutez-vous de ce qu'on dit? On assure que vous avez abusé des grands sentimens, que Max s'est lassé, que vous vous êtes piquée, et voilà comme on se perd. Vous êtes romanesque comme une Allemande, vous croyez au clair de lune. La lune, ma chère, n'est plus de ce temps-ci.

« Pourquoi la duchesse de C..... passe-t-elle l'hiver à Cannes? Elle vous a vue l'automne dernier; je comptais la questionner. Faute de mieux, j'ai tenté de confesser Max. Ce beau sournois s'est contenté de me dire avec un sourire sardonique que vous êtes la femme la plus raisonnable du monde, que vous savez la vie sur le bout du doigt, et que vous lui avez fait signer un contrat de tolérance réciproque, sans réserve et sans limites. Je suis demeurée sous le coup. Ah! que vous êtes bien de votre village et qu'une Franc-Comtoise hors de son assiette fait d'étranges sottises!

« Ma toute belle, je veux vous sermonner. Le père Félix nous a expliqué l'autre jour qu'une honnête femme doit être contente de son mari quand il ne la bat pas, ne la gronde pas et ne la laisse manquer de rien... Non, ce n'est pas le père Félix qui a dit cela, c'est un roman vieux comme les rues, long comme un jour sans pain, que je lis le soir pour m'endormir. Après cela, si la femme qui ne manque de rien n'est pas contente, eh! mon Dieu! elle reprend tout doucement sa liberté en se glissant par l'escalier dérobé; mais elle ne fait pas le geste des trois Suisses sur leur montagne, elle ne passe pas de contrat par-devant notaire, et surtout elle n'a garde de jeter son bonnet par-dessus les moulins, sans s'être bien assurée que quelqu'un le ramassera. En vérité, il me prend envie de vous battre. Oh! qu'on voit bien que vous avez été élevée dans les bois et par un antiquaire! Vous êtes, ma mignonne, la plus charmante sauvagesse et la plus jolie pédante du monde. Ni les loups ni les vases grecs ne vous ont appris que tout l'art de vivre se réduit à certaines apparences qu'on garde et à d'autres qu'on a l'air d'accepter. — Et voilà tout? — Voilà tout. — Et le fond des choses, le fond du sac?... J'ai découvert, moi qui vous parle, que le sac n'a point de fond; on cherche, on cherche, on ne trouvera rien, car il n'y a rien. Voilà mon secret, faites-en votre profit.

« Mais, je vous le demande, où vous a conduite votre incartade?

Vous voilà bien avancée, car, si vous vous figurez que Max a la mine longue, l'âme contrite, et qu'il passe ses journées à se battre la poitrine, oh! vous êtes loin de compte. Détrompez-vous; Max a rajeuni de dix ans, Max est retourné à ses iniquités; Max a, dit-on, des succès étonnans, étourdissans. On parle d'une princesse de théâtre, il n'est bruit que de certaine aventure... Une pièce classique, unité de lieu, unité de temps... Mais vous ne saurez le reste qu'au coin de mon feu.

« Je vous dis un peu crûment les choses; je ne serais pas fâchée de vous émouvoir. Puissiez-vous seulement secouer votre indolence! Ma belle, la bouderie n'a jamais guéri de rien. Allons, séchez bien vite vos larmes; partez comme l'éclair. Vous arrivez en catimini, vous descendez chez moi; vous y verrez, pour le dire en passant, un petit meuble jaune qui vous enchantera. Je vous cache dans une armoire, je vous endoctrine, je vous console, je vous engraisse, je vous attife, je vous coiffe, et un beau jour que vous serez fraîche, jolie, pimpante, nous faisons venir le monstre : il rougit de ses forfaits et tombe à vos pieds.

« Mon cœur, vous êtes en train de vous noyer; j'ai le génie du sauvetage, je vous tends une perche, vous la prenez, vous voilà séchée, et rira bien qui rira le dernier. Sinon, comme M. Purgon, je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'âcreté de votre bile, et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous soyez ensevelie dans le gouffre de mes oublis.

« Adieu, mignonne; je vous attends par le retour du courrier. »

Cette lettre me fit un mal affreux. Que renfermait-elle pourtant que je n'eusse pu deviner ou qui dût m'émouvoir?

Je la relus cent fois, et je répétais machinalement : « *Partez comme un éclair!* M^{me} de Ferjeux parle sérieusement; elle compte que je partirai. » Cela me semblait incroyable. Et cependant dès le lendemain je partis. Pourquoi? Impossible de vous le dire. Demandez à la paille séchée que le vent emporte où elle court et ce qu'elle veut. A l'heure qu'il est, ce voyage, qui dura quatre jours, me fait l'effet d'un rêve, et je serais tentée de n'y pas croire, si je ne retrouvais parmi mes papiers quelques pages que j'écrivis au retour. Voici ce fragment de journal :

« Je reviens de Paris! cela est certain. En vain ma fierté me criait : Tu ne partiras pas! Elle parla d'abord en maîtresse, puis elle gémit, supplia. Je répondais : Il faut que je le voie, que je lui parle. Qu'avais-je à lui dire? Je ne songeai pas à me le demander. Je n'avais plus ni raison ni volonté; j'obéissais à un aveugle mais ir-

résistible entraînement. Je ne saurai jamais ce qui se passa en moi; un tourbillon me prit, m'enleva... J'eus cependant l'esprit de dire à Marguerite que j'allais passer un jour auprès de mon père. Elle me regarda d'un air d'étonnement; j'étais plus étonnée qu'elle.

« Pour aller de Lestang à Paris, on traverse de grands champs de neige; cela faisait de larges taches blanches dans la nuit. Je n'étais pas seule dans le wagon; il y avait là des gens heureux, ils causaient. On m'adressa la parole, je crois que je répondis. La nuit me parut courte; par momens je ne savais plus où j'étais, et je me frappais le front pour me réveiller.

« J'arrivai à Paris au point du jour. J'avais froid, je frissonnais. Je me fis conduire... à quel hôtel? Le nom ne me revient pas. A peine y fus-je descendue, les forces me manquèrent. Je ne me comprenais plus. Qu'étais-je venue faire? Pendant de longues heures, je me sentis incapable de tout mouvement. Tourner la tête, lever le bras,... l'effort était trop grand pour ma faiblesse.

« A la nuit tombante, je repris quelque courage. Je fis venir un fiacre. Je me mets en route. Voici la rue, voici la maison... Je crus que mon cœur allait éclater. Je descends de voiture, je m'approche de la porte. Impossible de soulever le marteau; ma main se roidissait. Quand je pensais qu'il était là, que j'allais le voir!... Mon Dieu! qu'aurais-je pu lui dire? Je m'éloignai, puis je revins sur mes pas; je m'éloignai encore. Comme je remontais en voiture, j'aperçus d'assez loin deux hommes qui s'étaient arrêtés sur le trottoir, en face de la porte dont je n'avais pu soulever le marteau. Ils causaient. Celui qui me tournait le dos... Oh! quel frémissement parcourut tout mon corps! Comme l'obscurité s'éclaira! Comme je devinai sûrement qui était cet homme! Comme toutes les blessures de mon cœur le reconnurent et crièrent: C'est lui!... La voiture se mit en mouvement; malgré moi, je me penchai à la portière; il ne tourna pas la tête, ne me vit pas; il était occupé, il causait; je crus l'entendre rire.

« Je dis en rentrant à l'hôtel que je comptais repartir ce soir-même, qu'on eût soin de me faire avertir; mais on m'oublia, et moi-même, enfermée dans ma chambre, perdue dans mes pensées, je laissai passer l'heure. J'étouffais, j'ouvris ma fenêtre. Je me demandais: Où est-il, et avec qui? Et je croyais l'entendre rire. Et puis j'écoutais les bruits de la rue, je regardais cheminer les passans... Le roulement des voitures, de confus bourdonnemens, des cris, des chants, des rumeurs lointaines, tout ce va-et-vient d'inconnus, toutes ces ombres affairées et haletantes qui piétinaient dans la boue, qui se coudoyaient dans le brouillard, qui disparaissaient dans la nuit... Qu'était-ce donc que cette ville immense? Une ef-

froyable machine mue par d'invisibles ressorts... Et qui servait à quoi? A broyer des cœurs.

« Je finis par m'assoupir, mais je continuai d'entendre des roulemens de voitures, puis je me réveillai en sursaut; je venais enfin de découvrir ce que j'avais à dire à Max. J'avais parlé, j'avais prononcé en rêve quelques mots, et Max les avait entendus, et je l'avais vu se troubler, pâlir; mais ces mots magiques, j'eus beau chercher, je ne les pus retrouver, et cependant ils avaient laissé dans l'air comme un frémissement.

« Non, je ne partirai pas, me dis-je au matin; si je ne lui parle pas, du moins je veux tout savoir. — Une curiosité dévorante s'était emparée de moi. Si extraordinaire que cela me semble, je résolus de voir M^me^ de Ferjeux, de la questionner. Je voulais apprendre de sa bouche tous les détails de l'aventure, et le nom, et le jour, et l'heure, et ce qu'on en disait, et si cette femme était belle... J'avais soif de poison; j'en voulais boire à pleine coupe. Je sors, j'arrive. Oh! comme à cette heure je bénis le hasard qui me servit si bien et me sauva de moi-même! Du fond de sa loge, un vieux concierge que je ne connaissais pas me cria d'un ton d'humeur que je ne trouverais personne pour m'introduire, que M^me^ de Ferjeux venait de faire maison nette : la figure de ses gens l'ennuyait. Je trouve une porte ouverte, puis une autre; j'entre au salon : dans un cabinet voisin, deux personnes causaient. Avant d'avoir rien entendu, j'eus la certitude qu'il était là. Je retins mon souffle.

« — De grâce, écoutez-moi, disait-elle. Il est bien temps que cette bouderie finisse; j'ai écrit à Isabelle de venir, et vous verrez qu'elle viendra.

« — Je vous répète qu'elle ne viendra pas, répondit-il en riant. Vous connaissez peu sa superbe indifférence!... Et il ajouta d'une voix âpre et hautaine : — Mais vous avez mieux à faire, madame, que de vous occuper de ces misères.

« *Ces misères!* Oh! que ce mot me fit de bien! Oh! qu'à de certaines heures le mépris est bienfaisant! *Ces misères!* Comme par l'effet d'un charme je rentrai en possession de moi-même; ma volonté, mon courage, ma fierté, tout me fut rendu; mon âme se redressa soudain comme un ressort; en cet instant, elle aurait soulevé des montagnes. Qu'il ne sache jamais que je suis venue! Ce fut le cri de mon cœur; si l'on m'avait surprise, je serais morte de honte. Et je sortis sur la pointe du pied, je m'échappai, je m'enfuis; il me semblait que j'avais des ailes et que les murailles s'écartaient pour me laisser passer. Trois heures plus tard, j'avais quitté Paris.

« Pourquoi donc y suis-je allée? Je m'étais trompée : non, je n'avais rien à lui dire, pas un mot, pas un seul mot; mais je tenais

sans doute à m'assurer qu'il est en joie et en santé. que ses souvenirs ne l'importunent point et qu'il sait *rire de ces misères*. Deux fois je l'ai entendu rire. Ne me dites pas que j'ai rêvé... »

XVIII.

Quelques jours plus tard, je vis arriver un matin M^me^ d'Estrel. Sa visite me surprit, car sa paresse, jointe à l'état de sa santé, la confinait chez elle, et elle n'en sortait que dans les cas extrêmes. Qu'avait-elle donc de si pressant à me dire? Je fus frappée de son air agité et presque ému; elle m'observait curieusement. — Vous avez été absente pendant quelques jours? me demanda-t-elle.

— Ne vous a-t-on pas dit, lui répondis-je, que j'étais allée voir mon père?

Elle ne fit aucune réflexion, et, selon son habitude, ne se pressa point d'en venir au fait. — Je vous apporte des nouvelles, repritelle; M^me^ Mirveil...

— Oh! chère madame, interrompis-je, donnez-moi plutôt des nouvelles de la Cochinchine; vous serez plus sûre de m'intéresser.

Elle me répliqua que ce qu'elle avait à me dire m'intéressait plus que je ne pensais, et bon gré mal gré je dus l'écouter.

M^me^ Mirveil s'était retrouvée. Chacun la croyait partie; sa vieille servante Brigitte lui avait fidèlement gardé le secret. M. de Malombré lui-même s'y était trompé; pour la première fois, ses yeux d'Argus s'étaient laissé prendre en défaut. Pendant qu'il la croyait à Paris, cette pauvre folle tenait pied à boule chez elle, enfermée dans une chambre sombre, volets clos et rideaux tirés, et elle avait vécu là deux mois de ses larmes et de coquilles de noix. Cependant un beau jour le vent avait sauté, en elle tout est soudain : elle avait ouvert ses volets, rompu sa clôture et fait irruption dans le salon de ma vieille amie, qui la reçut mal et se disposait même à l'éconduire; mais voilà une femme qui se jette à ses pieds en fondant en larmes.

— Je suis une pauvre et misérable créature! s'écriait-elle. Il n'est âme qui vive qui me veuille du bien. Si vous me rebutez, si vous me repoussez, je me tuerai!

M^me^ d'Estrel n'avait pas précisément peur qu'elle se tuât, mais elle fut frappée du changement qui s'était fait dans sa personne : plus de colifichets, plus de petites mines, le visage pâle, amaigri, une robe brune montante et à manches longues qui lui cachait le cou et les bras, l'air et la tournure d'une béguine. M^me^ d'Estrel la

fit asseoir, et, non sans verser bien des larmes, la dolente Levantine commença de lui ouvrir son cœur et de lui conter sa vie, ses faiblesses, ses fautes. A vrai dire, elle n'en était guère responsable. Sa mère avait toujours été sérieusement convaincue que l'éducation d'une fille est achevée quand on lui a appris à jouer de la prunelle et à pêcher à la ligne un mari. Tous les secrets de la minauderie, l'art de rouler les yeux et de faire la bouche en cœur, avaient été démontrés par principes à la jeune Emmeline. Le moment venu, sa mère aidant, elle amorça son hameçon et le jeta dans un parage poissonneux. Le fretin accourut, on le rejeta à l'eau avec dédain. Enfin un vrai poisson mordit à l'appât. Les deux femmes chantèrent victoire; elles crurent voir dans M. Mirveil un brochet de la plus belle taille; il se trouva que ce n'était qu'une grosse carpe. L'art de jeter de la poudre aux yeux fleurit au Levant; mais si M. Mirveil n'était pas un Crésus, le bonhomme adorait sa femme, qui finit par s'attacher à lui. Il l'amena en Europe; à deux ans de là, il mourut d'une chute de cheval. Elle ne le pleura pas longtemps; une idée fixe, une idée folle s'empara d'elle comme une fièvre et la galopait le jour et la nuit; elle en perdit le boire et le manger. A chaque heure, à chaque minute, elle se répétait : « Ma chère, il ne tient qu'à vous de devenir marquise de Lestang. » Elle ne put se tenir d'en écrire à sa mère, qui donna à plein collier dans ses visions et ne l'appelait dans ses lettres que sa chère marquise.

Elle confessa à M^me^ d'Estrel que ce qui la désespérait, c'est qu'elle ne pouvait reprocher à M. de Lestang de l'avoir trompée. — Il ne m'a jamais donné la moindre espérance, dit-elle. Je me crus habile : l'amour s'en mêlant, je ne fus que facile, et je me perdis. Je vous défie de vous représenter ce que je ressentis à la nouvelle de son mariage; je ne parlais de rien moins que de défigurer ou d'assassiner mon heureuse rivale. Je la vis et me calmai : il me parut qu'elle ne me valait pas, et certainement elle est moins jolie que moi. Convenez-en, chère madame. Je me persuadai que M. de Lestang avait fait un coup de tête dont il ne tarderait pas à se repentir. Dans mes rêves, je le voyais se jetant à mes pieds, me conjurant de le consoler de son erreur, et je me promettais de le tourmenter par une impitoyable coquetterie, de jouer avec son désespoir comme une chatte avec une souris. Que je le connaissais mal! Il vint me voir et me traita en petite fille déraisonnable qu'on corrige avec une chiquenaude et qu'on console ensuite avec des gâteaux... Et puis un soir que, selon ma coutume, portes et fenêtres ouvertes, je m'étais assoupie dans un fauteuil... Non, je n'ai pas rêvé, c'était bien lui!... Sa figure m'épouvanta. Qu'elle était étrange! Il avait escaladé un balcon, et il se présentait non en suppliant, mais en

maître, en vainqueur! Que voulait-il? qu'espérait-il? Pour qui donc me prenait-il?

Et à ces mots elle se remit à pleurer comme une Madeleine; elle se désolait tout à la fois, au dire de Mme d'Estrel, et de ce que Max s'était flatté de réussir, et de ce que croyant tout pouvoir, au dernier moment il n'avait plus voulu.

« Cette visite nocturne me bouleversa, poursuivit-elle. M. de Lestang pouvait s'imaginer que j'avais été à la merci de son caprice. Moi qui avais rêvé de le voir à mes pieds, demandant grâce et désespéré de mes refus! Je lui écrivis lettre sur lettre; j'aurais voulu à tout prix le revoir pour désabuser sa fatuité. Point de réponse. Ma fureur était telle que je me glissai à plusieurs reprises dans le parc de Lestang, espérant l'y rencontrer et l'accabler de mes mépris. Plus sage que moi, le hasard ne m'accorda pas la rencontre que je cherchais. Au lieu du marquis, j'aperçus un jour sa femme. Je la savais aussi malheureuse que moi; je n'avais plus aucune raison de la haïr, et je la pouvais regarder de sang-froid. Elle était seule et semblait accablée par son chagrin. Je persiste à croire qu'elle est moins jolie que moi; ce n'est pas étonnant, je chasse de race : je suis une enfant de la balle et je sais mon métier; mais il y avait dans son air, dans son maintien... Que vous dirai-je? Il se passa en moi quelque chose de bien étrange : pour la première fois de ma vie, je me jugeai.

« En rentrant chez moi, je me mis au lit; le lendemain, je n'eus pas le courage de me lever; je rougissais de moi-même et de la triste figure que je faisais dans le monde. Comme une chatte estropiée qui va cacher son agonie dans le coin le plus sombre d'un grenier, j'éprouvais le besoin de me dérober à tous les regards. Je passai deux mois dans une chambre obscure, rêvassant et pleurant. Mais si la chatte estropiée ne meurt pas, il faut bien que tôt ou tard elle quitte son grenier. Je me réveillai un matin, possédée du désir de voir quelqu'un qui me voulût du bien. Je me suis rappelée qu'autrefois vous m'aviez marqué quelque amitié, témoin vos conseils si mal suivis, vos reproches si mal reçus. Si j'ai lassé votre bon vouloir par mes légèretés, considérez que j'ai bien changé; madame, tendez-moi la main, secourez-moi, conseillez-moi. »

Et là-dessus, avec l'exagération ordinaire des caractères légers, se remettant à genoux, elle donna des marques d'humilité si outrées que Mme d'Estrel la rudoya un peu et la gronda. L'ayant forcée de se relever : — Vous m'intéressez, lui dit-elle; vous valez mieux que je ne croyais; il y a toujours quelque chose de rare dans une âme qui a la force de se juger. Séchez vos larmes, soyez sage;

sinon, je vous abandonne. Voyons, songeons à l'avenir; que comptez-vous faire?

— Ma mère m'engage à retourner au Levant. Elle veut revoir sa chère marquise, car jusqu'à sa mort je serai *sa chère marquise.* Dieu sait les histoires qu'elle a contées dans le quartier franc! Je ne la démentirai sur rien; il sera entendu que mon mari le marquis est mort. Quant à mon marquisat, le voici! et elle montrait ses deux mains vides.

M^me^ d'Estrel lui conseilla de se rendre aux prières de sa mère et de s'en aller faire la marquise au Levant. — Autrement, lui dit-elle, il ne vous reste qu'à épouser M. de Malombré, et c'est un parti que je n'ose vous recommander.

— Épouser M. de Malombré! plutôt épouser une grille! Vingt fois j'ai consenti, vingt fois je m'en suis dédite. Sans compter qu'il m'a poussée à bout par ses perpétuels espionnages; je n'ai jamais pu me faire à sa personne. Ah! franchement je suis un morceau trop friand pour lui. Que penserait ma mère de sa chère marquise? Oui, vous avez raison, il faut que je parte; mais je ne peux m'en aller les mains vides, et vous savez que le plus clair de mon avoir est le petit domaine que m'a laissé M. Mirveil. Mon Argus lui fait les yeux doux, et il ne disputerait pas sur le prix pour acquérir cette enclave, qui donne droit de passage sur sa propriété. Malheureusement il a mis dans sa chienne de tête d'acquérir à la fois la femme et la terre, car il a besoin d'une mignonne qui le dorlote. Peut-être va-t-il refuser de faciliter mon départ en achetant ma vigne, qui n'a de valeur que pour lui...

« Je lui promis, me dit M^me^ d'Estrel, de l'assister dans cette affaire, d'entreprendre M. de Malombré, et s'il faisait la sourde oreille, de le menacer d'acheter pour mon compte. La pauvrette se jeta à mon cou, pleurant d'un œil, riant de l'autre, me déclara que j'étais la meilleure des femmes, que je lui sauvais la vie; mais au moment de me quitter : — Je n'aurai qu'un regret en partant, s'écria-t-elle, celui de ne m'être pas vengée. Heureusement M^me^ de Lestang s'en chargera.

« Ce dernier mot me fit dresser l'oreille; je voulus la faire s'expliquer, mais je n'en tirai rien. — Point de mauvais sentimens! lui dis-je; mon alliance est à ce prix.

« Le lendemain, je reçus la visite de M. de Malombré. Ma maison est le réservoir où se déversent tous les chagrins du canton de Grignan. Privilége de vieille femme qui regarde la vie d'un œil désintéressé! Jamais mon voisin n'avait eu l'air si sombre, jamais il n'avait poussé de si bruyans soupirs. C'était vraiment le chevalier de la Triste-Figure. Aussi bien avait-il sujet de se plaindre; en dépit

de sa lunette, pendant deux mois, sa prisonnière s'était dérobée à ses recherches; il venait de la retrouver; il avait volé auprès d'elle, lui portant un cœur d'hidalgo dont rien ne peut rebuter la constance, et il avait essuyé des refus obstinés qui ne lui laissaient aucun espoir. Je compatis à sa douleur et m'efforçai de le consoler. Je lui représentai qu'il ne devait rien regretter, qu'une odalisque n'eût été dans sa vie qu'une inutilité coûteuse, qu'une bonne ménagère était mieux son fait. — D'ailleurs, lui dis-je, à défaut de la femme, la vigne vous reste, car je ne suppose pas qu'Emmeline veuille l'emporter au Levant; acceptez de bonne grâce cette consolation.

« Il me répondit en grimaçant : — Achète la vigne qui voudra! Je ne me souciais que de la femme. — Et il me récita de nouveau toute la litanie de son amoureux martyre. Je suis persuadée qu'il était de bonne foi; les Malombré sont de ces gens qui se croient toujours eux-mêmes sur parole.

« — Vous me mettez à l'aise, repris-je, car cette vigne m'a toujours tentée, et à votre refus j'entrerai en marché avec M^me^ Mirveil.

« Il fit un geste de surprise, mais ne releva pas le propos. Il était tout entier à son dépit, qui se tourna en une véritable rage. Il se répandit en récriminations contre M. de Lestang, « l'infâme artisan, disait-il, qui avait ourdi toute la trame de son infortune. » Et bientôt, ce qui me surprit davantage, il vous enveloppa dans ses invectives et s'exprima sur votre compte avec une aigreur, une violence... Quel grief a-t-il donc contre vous?

« — Cette belle marquise! s'écria ce mouton enragé, n'a pas l'air d'y toucher; ce n'est au fond qu'une coquette, et bien m'en prend, je peux me reposer sur elle du soin de ma vengeance.

« Ce propos me remit en mémoire celui de M^me^ Mirveil; je voulus en avoir le cœur net. Je montai sur mes grands chevaux et sommai M. de Malombré d'avoir à s'expliquer ou à se rétracter. Il était trop exaspéré pour tenir sa langue en bride, et il me conta qu'à plusieurs reprises il avait aperçu M. Dolfin se glissant dans votre parc, qu'ayant lié connaissance avec ce jeune homme, il avait eu soin de lui parler de vous et l'avait vu rougir en prononçant votre nom, que plus tard il l'avait rencontré cheminant tête-à-tête avec vous dans votre coupé, que tout récemment il était retourné à Réauville, que, ne trouvant pas M. Dolfin chez lui, il avait demandé à l'attendre, que, laissé seul dans sa chambre, le premier objet qui avait attiré ses yeux fureteurs était un ruban feuille-morte passé au cou d'une statuette de la Vierge. — Je donne ma tête à couper, s'écria-t-il, que ce ruban a appartenu à M^me^ de Lestang. La dernière fois que je l'ai vue, elle avait une robe feuille-morte. Cette couleur lui

plaît, c'est la couleur de son âme; mais les hirondelles sont en train de revenir. Notre petit jeune homme en est déjà aux menues faveurs; ce ruban est une promesse, peut-être un souvenir. Laissez-moi croire qu'il n'a plus rien à désirer... Aussi bien que sont-ils devenus pendant quelques jours? Ils avaient disparu l'un et l'autre. Est-il bien sûr que M^me de Lestang soit allée voir son père? Ah! monsieur le marquis, vous m'avez volé mon bien; c'est de moi que vous apprendrez ce que devient le vôtre en votre absence!

« J'étais indignée et le traitai en conséquence; je lui dis dans quelle occasion vous aviez vu chez moi M. Dolfin et lui déclarai que toutes ses conjectures étaient d'odieuses et ridicules visions. — Quant au mari, ajoutai-je, croyez-moi, ne vous attirez pas son courroux; vous n'êtes pas de force, mon brave homme, à vous mettre sur les bras un pareil adversaire.— Et je lui récitai la fable du pot de terre et du pot de fer; mais de l'humeur dont il était, je ne gagnai rien sur lui : la colère transforme les lièvres en preux. Le pacifique Malombré roulait des yeux terribles, comme s'il eût appelé en champ clos Maures et Castillans, et il me quitta de l'air d'un homme qui se dispose à mettre flamberge au vent... »

— Et maintenant, continua-t-elle, à nous deux, ma très chère Isabelle. Dites-moi de grâce s'il y a quelque chose de vrai dans les extravagances que m'est venu conter ce pauvre hère. C'est moi qui vous ai fait connaître M. Dolfin. En vous présentant ce jeune homme dont le caractère est encore pour moi un problème, je voulais vous procurer une distraction, vous enlever pour quelques heures à vous-même; mais je ne pouvais m'imaginer qu'un futur trappiste allât se brûler comme un papillon à la flamme de vos beaux yeux. Dites-moi ce qui en est, parlez-moi sincèrement, car je ne me consolerais pas si mes bonnes intentions avaient eu de si graves conséquences.

Je l'avais écoutée sans mot dire. — En vérité, lui répondis-je avec le plus grand calme, de quoi allez-vous vous soucier? que vous importe?

Elle me regarda attentivement. — M. Dolfin est-il venu ici? me demanda-t-elle d'un ton pressant. L'avez-vous revu?

— Oui, madame, lui répondis-je.

— Et serait-il vrai qu'il vous aime?

— Je n'en sais rien.

— Et l'aimez-vous?

— Je n'en sais rien non plus; mais quand je le saurais, vraiment où serait le mal?

Elle garda quelques instans le silence. — Prenez-y garde, ma chère enfant, reprit-elle avec quelque vivacité; le pas est glissant.

Vous savez si j'entre dans vos chagrins, dans vos ressentimens, mais je crains qu'ils ne vous entraînent à quelque coup de tête ou de cœur dont vous vous repentiriez cruellement. Dites-vous qu'il arrive bien vite, l'âge où une femme qui a failli achèterait au prix de tous les plaisirs, de toutes les joies de l'amour, un peu de cette considération que donne un passé sans tache. Oh! comme la pauvre créature voudrait forcer les respects, tuer les souvenirs, se mettre à l'abri de ce qui se dit et de ce qui ne se dit pas, de certains sourires qui la font trembler! La considération! tant qu'on est jeune et que la passion parle, il semble que ce n'est rien; mais à peine avons-nous un cheveu blanc, notre bonheur dépend de l'opinion, et nous voudrions effacer de notre vie tout ce qui fait obstacle au respect. Dites-vous encore qu'une honnête femme n'a rien de mieux à faire que de rester honnête : c'est le seul métier qu'elle fasse bien; elle n'a pas de talent pour autre chose; on est toujours gauche dans le mal quand on est embarrassé d'une conscience. Dites-vous aussi (je vous parle avec une entière conviction) que, quels que soient les torts de Max, et Dieu me garde de les atténuer! tôt ou tard il vous reviendra. De grâce ne mettez rien entre le bonheur et vous!

— Quel chaleureux avocat, quelle amie sûre et dévouée Max a trouvée en vous, madame! lui dis-je avec amertume. Je l'en félicite de tout mon cœur; mais ne soyez pas plus royaliste que le roi. J'ai de ses nouvelles; je sais qu'il use à Paris de toute sa liberté et qu'il n'aurait garde de vouloir me gêner dans l'usage que je puis faire de la mienne.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, que les maris sont de sots animaux! et qu'ils sont loin de se douter de ce que peut dire et faire une honnête femme en colère!... Ma chère Isabelle, poursuivit-elle, vous vous mettez en révolte; je relève le gant et vous préviens que je m'en vais de ce pas à Réauville surprendre le lièvre au gîte.

— Allez, chère madame, lui dis-je, et ne manquez pas d'instruire M. de Lestang du zèle avec lequel vous épousez ses intérêts; mais je doute fort qu'il y soit sensible : il a vraiment de bien autres affaires en tête.

Elle remonta en voiture, et deux heures plus tard, en repassant devant Lestang, elle me fit remettre un petit billet écrit au crayon qui contenait ces mots : « Je m'étais sottement alarmée. Oh! la belle peur que j'ai eue! Vous vous êtes moquée de moi, et vous avez eu raison; j'ai appris à Réauville que M. Dolfin fait une retraite à la Trappe. Adieu, chère enfant. Votre vieille amie vous embrasse. »

XIX.

« L'aimez-vous? » Étrange question que je n'aurais jamais osé me faire à moi-même. « Vous aime-t-il et l'aimez-vous? » Cela était donc possible? Avec toute sa sagesse, Mme d'Estrel ignorait qu'un mot, un simple mot, suffit parfois pour ouvrir à une âme des chemins qui semblaient fermés.

Ajoutez que ses représentations, ses conseils m'avaient irritée, révoltée. Eh quoi! le monde, l'amitié même, prenaient par sa bouche parti pour Max contre moi! Tout lui était permis, tout m'était défendu; ses torts les plus graves n'étaient que des peccadilles, et si je m'avisais de me consoler de mon délaissement, si un sentiment un peu vif se glissait dans mon cœur, où il s'était plu à faire le vide, si je disposais à ma guise d'une liberté qu'il n'avait ni le droit ni l'envie de me contester, mes faiblesses ou mes entraînemens me seraient imputés à crime. Je sais que cette morale a cours dans le monde; mais quelle femme pourrait souscrire à une si criante injustice?

Voilà ce que je me disais et comment il se fit que la démarche de Mme d'Estrel produisit un effet tout contraire à ce qu'elle espérait. J'étais disposée à voir en beau M. Dolfin; mon imagination travaillait secrètement en sa faveur, plaidait tout bas sa cause, s'efforçait d'échauffer et pour ainsi dire de passionner les sentimens bien faibles encore et bien indécis qu'il m'avait inspirés. A mon insu, je prenais à tâche de l'aimer; oui, mon cœur se portait au-devant de l'amour comme à la rencontre d'un hôte dont on espère la visite, et il me semblait par instans que l'amour venait, qu'il était venu, que je sentais en moi la présence du divin visiteur et ce trouble délicieux qui accompagne son arrivée.

Quinze jours se passèrent ainsi. A quoi donc? me direz-vous. A relire la lettre de Mme de Ferjeux, à ouvrir et à refermer le carnet rouge, — le plus souvent, la lettre et le carnet posés ensemble sur mes genoux, à comparer entre eux deux hommes, l'un perverti par le monde et sa triste science, l'autre simple et naïf comme un enfant, — l'un n'ayant de sacré que ses volontés, ses caprices, et comme abandonné au démon de son orgueil, l'autre enflammé d'une passion héroïque, humble et malheureuse pour les grandes choses.

Et je pensais aussi que dans une cellule de la Trappe il y avait un cœur en proie à de mortels combats. Rivales acharnées, nous nous le disputions, la dévotion et moi. Je le voyais se débattant, s'efforçant de chasser mon image; mais le fantôme revenait toujours, éclairant et enchantant la cellule; je lui donnais mes ordres,

à ce fantôme; je lui commandais de ne pas épargner sa victime, de l'obséder, de la désespérer... Il faut me pardonner, monsieur l'abbé, j'étais malade. Les brouillards de Paris où j'avais erré comme une ombre, ce que j'y avais vu, entendu... Et pour me guérir, M^{me} d'Estrel me parlait de considération! Elle me vantait le prix de cette perle sans tache! Mais vantez donc à un pauvre qui a faim, vantez-lui la beauté de votre rivière de diamans! C'est un morceau de pain qu'il lui faut, et pour l'avoir il vendrait à vil prix tout un écrin.

Mais enfin qu'espériez-vous? me direz-vous encore. Ce que j'espérais? Je ne sais. Je rêvais à mille choses vagues, et ces songes confus flottaient devant moi comme ces nuages qui d'instant en instant changent de couleur et de figure, et qu'on se plaît à suivre dans leur métamorphose. — « Je crois que c'est un lion, Polonius. — Oui, monseigneur. — Je crois plutôt que c'est une gazelle. — Je le crois comme vous, monseigneur... » Ah! qu'il se passe de choses dans la tête d'une femme qui souffre! Que ses pensées vont vite et vont loin! Comme elles volent sur les nuées et comme elles courent sur la crête des précipices, et comme elles regardent au fond de l'abîme, et que ce vertige leur est doux!... Faut-il croire que toutes ces pensées perdues se rassembleront un jour pour nous accuser devant le tribunal d'un Dieu vengeur? Mon Dieu! refaites, si vous le voulez, le monde et les hommes et nos cœurs, mais ne condamnez pas ce que vous avez fait!

Et quel fut le dénoûment de ces rêveries? Ah! voici le dénoûment.

Au commencement de février, j'étais un soir au salon, seule comme à mon ordinaire. La soirée était si belle et d'une douceur si printanière que j'avais laissé ouverte la porte vitrée qui donne sur la terrasse. Étendue dans un fauteuil, la tête baissée, je rêvais tristement, car ce jour-là je ne voyais rien dans l'avenir et je me sentais comme à l'abri de l'espérance. Tout à coup je crois entendre un faible bruit de pas, je relève la tête, quelqu'un paraît sur le seuil de la porte, pousse un cri, étend les bras, et d'un bond s'élance à mes pieds. C'était lui...

Mon émotion fut si vive que je portai mes deux mains sur mon cœur pour l'empêcher d'éclater. Il restait là, dans une attitude suppliante et comme effrayé de son audace, tremblant, pâle, le visage défait, les mains jointes, levant sur moi des yeux craintifs qui demandaient grâce. Je lui ordonnai de se relever.

— Non, s'écria-t-il avec un accent passionné, non, madame, vous ne me chasserez pas sans m'avoir entendu. Hier, avant-hier, je suis venu jusqu'à cette porte; mais le courage m'a manqué. Aujourd'hui j'oserai tout, je dirai tout; je ne puis garder plus long-

temps mon secret, il m'étoufferait. Je vous ai aimée du premier instant que je vous ai vue. Vous m'êtes apparue comme une vision; je fus ébloui, je crus rêver; pourtant mon cœur avait pressenti cette rencontre; depuis longtemps il vous cherchait. Tout ce qu'il avait aimé, admiré dans ce monde, la lumière, la beauté du ciel, les fleurs, autant de messagers qui vous annonçaient! Vous étiez son espérance, son attente secrète, car en vous voyant je dis : « La voilà donc! c'est elle! » — Il ajouta que, si je lui avais apparu le sourire aux lèvres, la joie dans les yeux, il se serait effrayé des distances qui étaient entre nous, et peut-être aurait-il eu la force de m'oublier; mais j'étais triste, je venais de pleurer; il avait béni mes larmes, béni le malheur, cet ami commun qui me rapprochait de lui et me mettait à portée de son cœur.

« Lorsque je m'imaginais follement, dit-il encore, qu'il était peut-être dans ma destinée de consoler vos peines, je sentais le souffle me manquer, et il me prenait des envies de mourir; mais quand je me disais, revenant à moi : Aime et souffre, pauvre fou! elle n'en saura jamais rien! — alors, dans ma rage, j'aurais voulu anéantir le monde, hommes et choses, tout ce qui nous séparait, tout ce qui vous empêchait de me voir... » Un jour, il m'avait vue passer à cheval, entourée de jeunes gens, tous plus beaux que lui, pensait-il, plus dignes d'être aimés, et qui paraissaient se trouver à l'aise auprès de moi. Il avait senti sa tête se perdre, et peu s'en était fallu qu'il n'allât se coucher en travers de mon chemin et ne se fît broyer le cœur par le sabot de mon cheval...

« Ah! j'ai cependant bien combattu! poursuivit-il; j'ai pleuré, j'ai prié, je vous ai maudite; mais le fantôme se riait de mes exorcismes. Le hasard, si le hasard n'est pas un vain mot, nous rapprocha : je reconnus que vous étiez aussi bonne que belle; je vous ai raconté ma vie, et vous n'avez pas souri. Je fis un suprême effort : je m'enfuis à la Trappe; vous y étiez. Partout votre image passait et repassait devant moi; je la voyais marcher le long des galeries du cloître; me réfugiant dans la chapelle, à peine m'y étais-je recueilli, la dalle froide s'échauffait sous mes genoux, et en relevant la tête je vous apercevais debout devant l'autel. Vous, toujours vous! Je vous parlais, je vous suppliais, sans pouvoir fléchir votre inexorable beauté. Où que je fusse, l'air s'embrasait autour de moi; votre souffle y avait passé, et dans cette maison consacrée à la mort tout m'annonçait les délices de la vie. Le soir, je n'osais me retirer dans ma cellule; je tremblais de m'y trouver seul avec vous. Une nuit, après vous avoir demandé grâce en pleurant, il m'échappa un éclat de rire désespéré dont se souviendront longtemps les échos d'Aiguebelle. Le lendemain, je partis; à peine la porte du couvent

se fut-elle refermée sur moi, ô délivrance miraculeuse! je regardai le ciel, les bois, et je sentis que j'étais à jamais affranchi de mes folles superstitions. Mon cœur nageait dans la paix et dans la lumière; la vie m'apparaissait parée d'une beauté mystique; des larmes de joie inondèrent mes joues. Adieu mes tourmens, mes vaines terreurs! Mes chaînes étaient brisées, les tronçons ne se rejoindront pas. « Plus de doute! m'écriai-je; il n'y a de sacré que l'amour que j'ai pour elle. Mon cœur, qu'elle habite, est un temple; voilà mes autels, voilà mon tabernacle, voilà l'adoration perpétuelle! Elle est en moi, je possède Dieu, et c'est lui qui me commande de vivre et de mourir pour elle; mais le voudra-t-elle?... » Oui, le voudrez-vous, madame? Qu'allez-vous me répondre? Ah! prenez-y garde, il me semble que vous pourriez me tuer avec un mot.

Ce qu'il me disait (m'avait-on rien dit de pareil?) et surtout son accent, sa voix, — toute cette musique de la passion que je n'avais jamais entendue me remua si profondément que je fus quelques instans comme hors de moi. Heureusement il était trop novice et trop sincère pour profiter de mon trouble, il n'y songea même pas; il craignait d'avoir trop osé et de m'avoir déplu. Les yeux baissés, il attendait ma réponse, et comme elle tardait, il attira vers lui d'une main tremblante l'un des rubans de ma ceinture, et le pressa doucement et humblement sur ses lèvres comme une relique.

J'eus le temps de revenir à moi, et, dès que je fus maîtresse de mon émotion, je lui dis d'un ton un peu sévère : — Vous me traitez en idole, je ne suis qu'une femme. Que parlez-vous d'autel, de tabernacle? Il me déplaît que vous mêliez Dieu dans votre amour. De telles adorations sont de méchantes fièvres qui passent. Dans quelques jours peut-être, vous rougirez de votre erreur. Que Dieu est grand! direz-vous, et que mettais-je à sa place?

Il redressa la tête et me jeta un regard de reproche. — Vous ne parleriez pas ainsi, répondit-il, si vous pouviez lire dans mon cœur. Vous ne savez pas ce que vous avez fait de moi. Je suis un homme nouveau. Jusqu'ici j'ai tourné toutes mes forces contre moi-même, je les ai follement employées à tourmenter mon âme et ma vie; mais, grâce à vous, je me possède enfin, je m'appartiens, je puis disposer de moi; je me sens capable de vouloir et d'agir; il n'est pas de résolution si hardie qui puisse m'effrayer. Mettez-moi à l'épreuve, ordonnez, je suis prêt à tout, et si demain...

Je l'interrompis d'un geste.

— Écoutez-moi, repris-je; ce qui se passe ici est bien sérieux. Je me suis trompée une fois, une seconde erreur me tuerait. Je crois à la sincérité de vos sentimens, et je mentirais si j'affectais

de m'offenser de votre amour; mais me connaissez-vous bien, et saurez-vous m'aimer comme je veux qu'on m'aime? Je suis malheureuse, on s'est chargé de vous l'apprendre; la seule consolation que je rêve serait une amitié vraie, sûre, fidèle. Oui, je voudrais avoir un ami qui m'appartînt cœur et âme, qui conformât entièrement ses sentimens aux miens, qui fût capable de pousser l'oubli de soi jusqu'au sacrifice, qui ne demandât rien, n'espérât rien et sût souffrir sans se plaindre. Je voudrais que cet ami tour à tour se tînt dans l'ombre, à l'écart, ou accourût à mon appel, qu'il m'offrît son secours sans me l'imposer, qu'il unît la patience au courage, ne connût ni les inquiétudes de la vanité ni les angoisses de la jalousie, et que, sans jamais m'interroger, jamais il ne doutât de moi. C'est une chimère, n'est-ce pas, que ce rêve?... Ah! croyez-moi, avant de nous rien promettre, éprouvons nos cœurs. Bon Dieu! je ne sais ce que me réserve l'avenir; je marche à tâtons dans mon malheur; j'ignore ce qui est possible, ce qui ne l'est pas. Incertaine de ce que je veux, incertaine de ce que je sens, j'exige de qui s'offre à m'aider à vivre un dévouement absolu, sans savoir si je lui puis rien donner en retour. Ne vous engagez pas, laissez-moi le temps de voir clair en moi-même; je ne me pardonnerais jamais de vous avoir trompé, ni surtout de m'être trompée.

Il se releva. — Ne me demandez pas d'attendre, dit-il d'un ton triste, mais résolu. Je jure d'être l'ami que vous dites, je saurai souffrir et me taire; pourtant j'ai besoin de croire qu'un jour...

Il n'acheva pas, mais ses yeux parlaient.

Je le regardais fixement, je m'efforçais de lire sur son front le secret de mon avenir. Tout à coup je tressaillis, je venais d'entendre un roulement de voiture dans la cour. Onze heures avaient sonné. Qui se présentait si tard? Était-ce M^me d'Estrel qui essayait de me surprendre?

— Partez, partez, dis-je, et ne cherchez pas à me revoir avant que je vous appelle; songez que par-dessus tout je veux être obéie.

Il me prit la main et se contenta de la serrer dans la sienne; il s'essayait à son rôle d'ami. « Que je suis ingrat! murmura-t-il; je devrais être heureux. » Et à ces mots il s'élança sur la terrasse et disparut dans la nuit.

L'instant d'après, une porte s'ouvrit, et Max entra.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La dernière partie au prochain n°.)

LA

SCULPTURE FLORENTINE

AVANT MICHEL-ANGE

Tuscan Sculptors, by Charles C. Perkins. Londres 1864.

Il y a peu d'années encore, l'histoire de la sculpture en Italie à partir du moyen âge se résumait, pour la plupart d'entre nous, dans les souvenirs de la vie d'un homme et dans les quinze ou vingt chefs-d'œuvre que cette vie nous a légués. Le grand nom de Michel-Ange nous apparaissait comme celui d'un messie de l'art et d'un messie sans précurseurs. De même que, vers la fin du dernier siècle, le statuaire Falconet ne reconnaissait aux peintres et aux sculpteurs, « dans le temps du berceau de l'art italien, qu'un droit égal au talent de mal composer, » un écrivain de nos jours qui se croyait pourtant bien affranchi de la routine, Henri Beyle, ne faisait qu'obéir au préjugé commun lorsqu'il prenait si fort en pitié « cet air de maigreur et de malheur qui nous poursuit dans les premiers siècles de l'école florentine. » Il est vrai que, quelques pages plus loin, ce même Beyle, dupe cette fois des enthousiasmes de son temps comme il en partageait les préventions tout à l'heure, transforme sans marchander Canova en un émule de Michel-Ange. « Qui se présentera pour décider entre le *Pâris* de Canova et le *Moïse* de Michel-Ange? » s'écrie-t-il à propos de ces « ouvrages divins! » Bien malavisé, dirions-nous à notre tour, celui qui hésiterait en pareil cas. Autant vaudrait, dans un autre ordre d'art, attribuer les mêmes beautés, la même puissance, à une symphonie de Bee-

thoven et à une cavatine de Bellini, ou, dans l'ordre littéraire, promener une admiration imperturbable du *Cid* de Corneille au *Tancrède* de Voltaire, voire à l'*Aristomène* de Marmontel! Mais laissons là ces méprises ou ces paradoxes sans influence actuelle sur l'opinion. L'essentiel est bien moins de signaler les erreurs commises que d'appeler la lumière sur les vérités que nous avons commencé d'entrevoir. Cherchons donc à poursuivre nos récens progrès en ce sens, et, sans essayer d'attenter à la gloire du plus grand sculpteur de la renaissance, tâchons de n'être ni ingrats ni injustes envers ceux qui l'ont précédé.

Michel-Ange d'ailleurs n'est-il pas tout naturellement un génie hors de cause, un de ces initiateurs souverains dont il serait aussi superflu d'entreprendre le panégyrique que de prétendre critiquer les défauts? Comme Dante, comme Shakspeare, il s'impose à l'admiration tout entier. Il est parce qu'il est, grand par l'excès de ses audaces aussi bien que par sa science prodigieuse et par l'intraitable vigueur de sa pensée, défiant à la fois l'éloge et le blâme, les procédés d'examen ordinaires et jusqu'aux moindres essais d'analyse, forçant enfin ceux qu'auront pu déconcerter d'abord ses bizarreries ou ses violences à se soumettre et à se laisser entraîner sans rien discuter de la domination qu'ils subissent, sans s'étonner même de la subir. Est-ce une raison néanmoins pour répudier toute autorité, toute action, en dehors de cette glorieuse tyrannie? Un livre récemment publié en Angleterre a le mérite de rappeler notre attention sur les prédécesseurs de Michel-Ange et de nous retracer l'histoire de la sculpture italienne avant la dernière phase de la renaissance, sans incertitude quant aux renseignemens biographiques, sans lacune dans la nomenclature des œuvres. Peut-être la méthode d'exposition adoptée ici réduit-elle un peu trop, au profit de la chronologie et de l'érudition pure, la part des aperçus critiques; peut-être, en face d'un pareil sujet, le vieux précepte, *scribitur ad narrandum, non ad probandum,* s'imposait-il moins qu'ailleurs comme un devoir unique pour l'historien. Nous aurions donc souhaité que, sans renoncer à son rôle de narrateur, l'auteur des *Tuscan Sculptors* se fût moins habituellement interdit les considérations générales et les développemens d'où pouvait résulter pour nous, à côté de la notion des faits, la démonstration de quelque vérité esthétique, la solution de quelque question de doctrine ou de foi. Quoi qu'il en soit, en consacrant la plus grande partie de son ouvrage à la description des monumens de la sculpture toscane au XIII[e] siècle et pendant les deux siècles suivans, en nous donnant des informations détaillées sur des maîtres dont les noms étaient à peine connus de beaucoup d'entre nous et les travaux oubliés ou ignorés plus généralement encore, M. Charles Per-

kins a rendu à la mémoire de ces nobles talens un hommage bien mérité, et à quiconque veut étudier de près l'histoire de l'art un véritable service. Il a mené à bonne fin une entreprise que jusqu'à présent on n'avait pas abordée ailleurs qu'en Italie, et qu'en Italie même on n'avait à diverses époques tentée qu'incomplétement.

Les écrivains italiens en effet, qui nous ont laissé tant de précieux documens sur les écoles de peinture et sur les peintres de leur pays, se sont contentés, en ce qui regarde la sculpture nationale, de nous transmettre quelques indications succinctes, fournies le plus souvent à titre de simples commentaires des œuvres ou des progrès accomplis avec le pinceau. Au commencement de notre siècle, il est vrai, Cicognara publiait sa volumineuse *Histoire de la Sculpture*, et dans ce livre, consacré à l'examen des talens qui se sont produits en Europe depuis l'époque de Nicolas de Pise jusqu'à celle de Canova, il fallait bien que les sculpteurs *trecentisti* et *quattrocentisti* (1) eussent leur place. Aussi en occupent-ils une, mais une place relativement restreinte, sans proportion avec le vaste espace réservé aux maîtres des derniers temps de la renaissance et même avec celui où se prélassent Canova et ses contemporains.

En France, sauf quelques fragmens de l'ouvrage de d'Agincourt, l'*Histoire de l'Art par les monumens*, nulle tentative sérieuse jusqu'ici pour s'enquérir et pour nous informer des phases que la sculpture a traversées de l'autre côté des monts. Quoi de plus naturel au surplus? Le silence de nos écrivains sur ce point ne s'explique-t-il pas de reste par celui qu'ils gardent en face d'autres faits qui réclameraient leur attention plus impérieusement encore? Ce n'est pas lorsque notre école de sculpture, — et quelle école! sans rivale dans les temps modernes pour la fécondité soutenue et la longévité, — ce n'est pas lorsque tant de maîtres et tant de travaux admirables attendent encore leur historien dans le pays qui les a vus naître, qu'il y aurait lieu d'accuser l'indifférence apparente des érudits français à l'égard de l'art étranger. Qu'ils nous apprennent d'abord à estimer à leur prix nos propres richesses, à vénérer les gloires qui nous appartiennent; que, depuis les mâles sculptures qui ornent les portails des cathédrales de Chartres, de Reims et de vingt autres églises, jusqu'aux tombeaux ornés, deux siècles plus tard, par le ciseau d'un Michel Colombe, d'un Juste de Tours, d'un Pierre Bontemps; que, depuis *l'Amiral Chabot*, attribué à Jean Cousin, jusqu'au *Voltaire* de Houdon, ils nous montrent cette suite non interrompue d'œuvres éminentes, inspirées au fond par les mêmes principes, issues des mêmes coutumes, des mêmes instincts du génie national : après quoi il sera temps d'interroger le

(1) On sait que cette dénomination de *quattrocentisti* s'applique en Italie aux artistes qui vivaient au XVe siècle, comme celle de *trecentisti* désigne les artistes du XIVe siècle.

passé d'autrui et d'enregistrer des souvenirs que l'auteur des *Tuscan Sculptors* pouvait dès à présent recueillir, parce qu'il ne rencontrait dans l'art de son propre pays ni les longues traditions qui honorent le nôtre, ni les exemples qui l'obligent.

La critique toutefois n'est pas libre de s'ajourner ainsi. Il ne lui appartient pas d'attendre, pour s'exercer sur un sujet, que tel autre sujet ait été préalablement traité, et que les travaux dont elle essaiera de rendre compte se soient succédé dans l'ordre qu'elle aurait voulu : elle se subordonne au fait même de ces travaux, quels qu'en puissent être l'heure et l'objet. Si donc, en ce qui concerne l'histoire de la sculpture française, les thèmes lui manquent encore, si les occasions lui font défaut, elle n'en doit pas moins s'associer avec empressement et participer, dans la mesure de ses ressources, aux efforts tentés pour combler d'autres vides et pour réparer d'autres oublis.

I.

Lorsqu'on envisage dans leur ensemble les anciens monumens de la sculpture florentine, — et par ce mot nous entendons, conformément à l'usage, l'art ayant porté ses fruits, non-seulement sur le sol de Florence, mais sur tout le territoire qui devait être un jour la Toscane, — lorsqu'on examine cette série de travaux qu'ouvrent les austères bas-reliefs sculptés par Nicolas de Pise et qui finit avec l'époque où les élèves de Donatello ont peuplé de leurs œuvres charmantes les églises et les monastères, il n'est pas difficile de reconnaître, sous la diversité des formes, la permanence d'une doctrine unique, la fixité d'un dogme une fois révélé. La foi dans l'infaillibilité des enseignemens fournis par les débris de l'art païen, voilà ce que respire chacun de ces travaux ; l'étude scrupuleuse et l'imitation de l'antiquité, telles sont les règles que les talens appartenant aux générations successives s'imposent et se transmettent. Certes le mode d'application varie souvent; les moyens d'expression se renouvellent en raison des changemens opérés dans les mœurs ou des progrès dus à l'expérience technique. Il est évident par exemple que, sous le ciseau des sculpteurs florentins, le style acquiert plus de grâce et d'élégance à mesure que l'influence des Médicis humanise et attendrit la vieille civilisation républicaine; il est certain aussi que, sous le rapport de la correction et de la vraisemblance, la différence est grande entre les rudes images taillées dans le marbre par les maîtres des premiers jours et les figures aux contours si fins, au modelé si délicat, qu'ont signées les derniers continuateurs de la réforme. Les unes et les autres toutefois se rattachent à un même ordre d'inspirations. Elles

se ressentent toutes de cette passion pour les exemples anciens qui, autant que la ferveur religieuse, a stimulé l'essor de l'art italien après le moyen âge, et dont le mot consacré, « la renaissance, » exprime très exactement les résultats, puisque le passé, incarné en quelque sorte dans le présent, a commencé alors une seconde vie.

Le souvenir pieux de l'antiquité et le désir constant d'en ressusciter les formes, tel est donc le mobile principal, tel est le caractère dominant des entreprises que nous voyons se succéder dans le domaine de l'art florentin à partir du XIIIe siècle. Suit-il de là que le mouvement se propage partout avec une égale énergie, et que tous les artistes, quels qu'ils soient, rivalisent d'abnégation pour s'assimiler les traditions d'Athènes ou de Rome? Les faits n'autoriseraient pas, tant s'en faut, une pareille conclusion. Sans parler du caractère absolument personnel de certains travaux, on peut faire cette remarque générale, que la peinture, à Florence, garde dans sa physionomie et dans ses coutumes beaucoup plus d'indépendance que la sculpture. Tout en subissant l'influence du goût régnant, elle semble ne l'accepter qu'avec une secrète défiance au début, plus tard avec un zèle moins timide, mais assez réservé encore. Et si, comme on en recueillait récemment les preuves dans un livre recommandable par la justesse et l'élévation des aperçus (1), un reflet de la lumière antique ne cesse à aucune époque d'éclairer la marche de l'art italien, il faut avouer que, pour les peintres du moins, cette lueur est, jusqu'à la seconde moitié du XVe siècle, un guide incertain ou suspect. Les arrière-pensées d'érudition, les aspirations vers le beau classique n'apparaissent guère dans les peintures des premiers temps qu'à l'état d'intentions secondaires, de simples velléités, et cela s'explique. Il s'agissait alors de réhabiliter le naturel, de débarrasser le terrain depuis si longtemps envahi par l'ivraie des conventions byzantines, et l'on conçoit que, pour opérer cette réforme, l'étude du fait immédiat, l'imitation de la réalité familière, aient dû d'abord préoccuper les esprits au détriment du reste. De là ce mélange d'analyse subtile et de naïveté, de finesse exquise et de gaucherie, qui caractérise la manière de la vieille école florentine; de là aussi, chez la plupart des peintres qui l'ont fondée, la prédominance du sentiment individuel sur l'intention scientifique, et plus tard ces longs tâtonnemens avant de réussir, de songer même à s'emparer des grands exemples et à s'en approprier l'esprit.

Il n'en va pas ainsi de la sculpture à cette époque. Ici tous les progrès se décident simultanément; le renouvellement de l'art, conformément à la méthode et aux traditions antiques, est tenté

(1) *Raphaël et l'Antiquité*, par M. A. Gruyer, 1864.

dès les premiers jours et se combine avec le mouvement qui s'accomplit dans le sens *naturaliste*. Bien avant le temps où la seconde génération des peintres *quattrocentisti* se résout à interroger de près les monumens grecs ou romains, bien avant la ligue et les manifestes des néoplatoniciens, amis de Laurent de Médicis, les travaux des sculpteurs toscans procèdent franchement de l'antiquité : ils tendent à en restaurer le culte, à en rajeunir les doctrines, avec une éloquence assurément plus entraînante que ne le sera, dans les deux siècles qui vont suivre, la logique des théoriciens ou la faconde des érudits. Comment expliquer cette révolution subite? D'où vient que du jour au lendemain la lumière se soit faite, et qu'à la sombre majesté, aux formules barbares du style byzantin, l'expression d'une grandeur sereine et d'une vérité épurée ait succédé sans transition? C'est la gloire de Nicolas de Pise d'avoir, par la seule clairvoyance de son génie, deviné les moyens d'opérer un pareil prodige, et, le secret une fois trouvé, d'avoir divulgué sa découverte avec un zèle infatigable, avec une autorité d'autant plus sûre que sa foi était au fond mieux réfléchie et sa raison plus fortement convaincue.

On sait que les bas-reliefs d'un sarcophage grec conservé encore aujourd'hui dans le Campo-Santo de Pise suffirent pour révéler à ce grand artiste sa propre vocation et les principes en vertu desquels il devait entreprendre la régénération de la sculpture. Ce n'est pas que jusqu'au jour où ses regards rencontrèrent pour la première fois ce beau monument au milieu d'autres débris qu'on se proposait d'utiliser pour la décoration extérieure de la cathédrale, alors en construction, Nicolas de Pise n'eût déjà laissé pressentir dans plusieurs ouvrages l'élévation de ses instincts et la correction relative de sa manière. Sculpteur et architecte dès sa jeunesse, il avait à ce double titre fait preuve d'une habileté supérieure à la méthode conventionnelle pratiquée par ses prédécesseurs et par ses contemporains. Sans parler des édifices élevés d'après ses plans à Pise et dans plusieurs autres villes, une *Déposition de croix*, sculptée en ronde-bosse au-dessus d'une des portes de l'église de Saint-Martin à Lucques, accuse chez ce maître des ressources d'imagination et un sentiment de l'ordonnance pittoresque bien différens des procédés grossiers de mise en scène auxquels on avait coutume de recourir en pareil cas. Néanmoins il n'y a là encore que les témoignages d'un talent plus personnel ou, pour mieux dire, d'un bon vouloir plus sincère que le banal savoir-faire commun aux autres œuvres de l'époque. La certitude de la doctrine, les caractères formels de l'innovation et du progrès n'apparaissent dans les travaux de Nicolas de Pise qu'à partir du moment où l'occasion s'est présentée pour lui de contempler un spécimen achevé

de l'art antique. Et qu'on ne relègue pas ce fait d'une conversion instantanée, de ce brusque coup de la grâce pour ainsi dire, parmi les anecdotes suspectes ou les légendes dont on a si souvent surchargé les biographies des artistes célèbres. Mieux encore que le récit de Vasari, une œuvre de la main même du maître, la chaire du baptistère de Pise, achevée en 1260, nous raconte l'influence subie et en consacre le souvenir, puisqu'un des bas-reliefs de cette chaire offre, dans plusieurs parties, une imitation presque littérale des figures groupées le long du sarcophage que possède le Campo-Santo.

Il serait facile au surplus de multiplier les preuves de cet empressement à s'approprier les exemples antiques et de noter les emprunts faits à l'art grec ou romain par Nicolas de Pise à mesure que ses voyages ou ses recherches lui procuraient de nouvelles occasions d'étude et un surcroît d'informations. Trois ouvrages principaux, trois chefs-d'œuvre pour le temps d'érudition et de goût, — cette chaire du baptistère de Pise, la chaire de la cathédrale de Sienne et l'*arca* ou châsse de saint Dominique à Bologne, — fourniraient à cet égard bon nombre de témoignages. Ici, l'on reconnaîtrait les fragmens à peine modifiés de certains monumens qui ornent aujourd'hui le musée Pio-Clémentin, au Vatican; là une figure d'esclave faisant partie de la collection du Capitole revit presque trait pour trait dans une des compositions consacrées à la gloire de saint Dominique, tandis qu'une autre figure, — celle d'un *Bacchus barbu*, sculpté sur un vase grec au Campo-Santo, — est devenue le modèle d'un des personnages qui environnent la sainte famille dans un bas-relief représentant *la Circoncision*. Est-ce donc que le mérite de Nicolas de Pise consiste tout entier dans cette aptitude à faire son bien des découvertes d'autrui et à combiner, suivant les exigences de chaque tâche, les matériaux fournis par l'art ancien? La méprise nous semblerait grande de n'attribuer à un pareil homme que l'habileté modeste ou la stérile fécondité d'un copiste. Si son rôle d'imitateur est manifeste, encore faut-il s'entendre, en ce qui le concerne, sur la portée de ce rôle et sur les caractères de l'imitation.

Depuis que les monumens antiques sont devenus pour tous les artistes, mais plus particulièrement pour les sculpteurs, les termes sacramentels du beau, les exemplaires par excellence des intentions et des formes qu'il appartient à l'art de traduire, l'étude de ces incomparables chefs-d'œuvre a eu quelquefois ce résultat, d'immobiliser, de compromettre au moins les progrès qu'elle paraissait devoir stimuler. A force d'admirer la majesté des apparences, on s'est laissé aller à ne plus tenir compte que de ces dehors, à contrefaire inutilement des modèles dont il eût été si profitable de s'inspirer; au lieu de demeurer pour l'imagination une source d'en-

seignemens et de conseils, l'antique n'a plus guère été qu'une occasion d'exercice pour la mémoire, une sorte de dictionnaire où chacun est venu prendre non-seulement des mots, mais des phrases toutes faites, afin de suppléer à des idées absentes ou à l'insuffisance du sentiment. De là, dans les temps modernes et au milieu de la civilisation chrétienne, ces éternels anachronismes et ces banalités mythologiques; de là tant d'images muettes pour l'esprit et tout aussi dépourvues d'intérêt pour les yeux, tant d'*Apollons*, de *Mercures* ou de *Faunes* sans signification actuelle, sans emploi nécessaire, sans raison d'être, après les types consacrés qu'ils réussissent tout au plus à reproduire et que le plus souvent ils parodient.

Objectera-t-on qu'accuser ainsi certains torts d'habitude, c'est en réalité faire le procès à l'art lui-même et méconnaître les lois qui le régissent, les conditions essentielles qui lui sont imposées? Sans doute, je le sais comme tout le monde, la sculpture n'existe pas en dehors du beau et par conséquent en dehors des grands principes que le génie antique a mieux qu'aucun autre définis et proclamés; sans doute la forme nue est pour le ciseau un moyen d'expression principal. Est-ce une raison pour s'exempter du moindre effort d'invention? Le domaine de la statuaire appartient-il aux hôtes du vieil Olympe à titre de fief-lige ou de propriété inaliénable? Ne saurait-on modeler d'autres corps que des corps nourris d'ambroisie, agencer d'autres lignes que des contours prévus, traditionnels, ultra-classiques? Qu'on demande à l'antiquité le secret de rendre noblement le vrai et de concilier avec la soumission au fait le respect de l'idéal, rien de mieux sans contredit : il n'y aura là ni arrière-pensée de rivalité vaine, ni mensonge esthétique vis-à-vis de soi, ni fausse interprétation du passé; mais rentrer de gaîté de cœur en lutte avec la perfection absolue, se remettre en quête de ce qui a été trouvé une fois pour toutes, répéter, au risque d'en amoindrir le sens, ce que d'autres ont pleinement exprimé, — la malencontreuse ambition et l'oiseuse besogne! De deux choses l'une en effet, pour peu qu'on se mette en tête de recommencer de pareils ouvrages : ou l'artiste, découragé par l'excellence des formes qu'il aura entrepris de transcrire, se dégoûtera bientôt d'une tâche qui lui interdit à la fois l'espoir de surpasser, d'égaler même ses modèles dans l'ordre d'art qu'ils représentent, et le droit d'en modifier l'aspect, sous peine d'en dénaturer l'esprit, ou bien, s'il est à court d'idées, de visées propres, il s'accommodera d'autant mieux de son impuissance qu'il l'aura mise à peu de frais sous le couvert de l'abnégation volontaire, et qu'en feignant de se dévouer à la défense d'un principe, il se sera simplement réfugié dans la pratique d'un procédé. Sans répudier l'étude de l'antiquité, — encore une fois, autant vaudrait abolir l'art lui-même, — le moment ne

serait-il pas venu de s'appliquer à mieux observer la limite qui sépare de la manie de copie servile l'esprit judicieux d'imitation? N'est-il pas opportun, n'est-il pas nécessaire d'apprendre à discerner entre les justes raisons de progrès et les prétextes qui ne feraient que légitimer la routine, à interroger enfin les chefs-d'œuvre de la statuaire antique comme on consulte Virgile, non pour lui emprunter sa langue et pour parler en vers latins, mais afin de renouveler en soi quelque chose de ses émotions et de donner aux idées du temps où l'on vit la forme d'expression la plus pure?

Il semble qu'en s'appuyant, pour installer sa réforme, sur le principe de l'imitation, Nicolas de Pise ait pressenti l'abus qu'on en pourrait faire, qu'il ait voulu protester d'avance contre les entreprises où le zèle archaïque nuirait à la recherche du vrai, à la bonne foi. Ses travaux en effet, si directement inspirés qu'ils soient par les exemples de l'art antique, procèdent aussi d'un grand fonds de sincérité. Tout y accuse la volonté de se rapprocher de certains modèles, mais ces modèles ont pris sous la main de l'artiste, ou plutôt sous l'influence de son propre sentiment, une physionomie imprévue, une signification morale en rapport avec le nouveau rôle qui leur est attribué, en sorte que là même où Nicolas de Pise s'empare le plus ouvertement d'une donnée antique, il commet bien moins un plagiat qu'il ne prélève une dîme conforme à son droit et en tout cas profitable à son talent. Est-il besoin d'insister sur la légitimité de ces coutumes et de justifier en détail des emprunts que les plus grands parmi les grands maîtres ont de tout temps pratiqués? Depuis Raphaël, dont le pinceau n'hésitait pas à reproduire dans le tableau des *Trois Grâces* le groupe en marbre de *la Libreria* de Sienne, jusqu'à notre Poussin, qui trouvait dans un bas-relief représentant la *Mort de Méléagre* l'ordonnance de sa composition sur *l'Extrême-Onction*, le nombre est infini des artistes auxquels on pourrait reprocher de pareils larcins, si l'indépendance de la manière et la loyauté des intentions n'excluaient de reste chez eux tout soupçon de tromperie ou d'indigence personnelle. Pourvu qu'en s'aidant des enseignemens du passé on ne convertisse ni ce juste moyen de secours en exaction, ni ces leçons en pures recettes, on a bien le droit, on a le devoir de disposer de ressources qui sont pour tous les esprits de haute race un patrimoine commun.

Le premier parmi les artistes italiens, Nicolas de Pise a su opérer cette conciliation entre l'étude approfondie des chefs-d'œuvre et le respect de l'inspiration personnelle. Personne avant lui ne s'était avisé de consulter l'art antique ailleurs que dans les traductions mensongères données par l'école dégénérée des Byzantins (1). De

(1) Notons pourtant l'exception singulière que présentent, au milieu des monumens de l'orfévrerie et de la sculpture antérieurs de quelques années à l'époque de Nicolas

son temps et après lui, tous s'approchèrent à l'envi des sources qu'il avait retrouvées; tous vinrent y puiser le goût, la science, la certitude du beau, mais sans rien laisser au fond de leurs qualités naturelles. Les œuvres des sculpteurs directement instruits par Nicolas de Pise témoignent de ce besoin d'indépendance dans l'unité et l'amour de la règle, de cette inquiétude du mieux en face du bien. Veut-on une preuve de la liberté laissée, jusque sous les yeux et dans la famille du chef de l'école, aux disciples qu'on aurait pu croire par cela même le plus facilement asservis, que l'on interroge les ouvrages du second de la race, ces œuvres si neuves, si audacieuses à certains égards, qu'a produites le fils de Nicolas, Jean de Pise. Nous n'avons pas à examiner ici celles qui intéressent la gloire de l'architecte : ne suffit-il pas d'ailleurs de mentionner l'église de *Santa-Maria-della-Spina*, et surtout le Campo-Santo, pour rappeler à la mémoire de chacun les innovations introduites par Jean de Pise dans l'art qu'un autre élève de son père, Arnolfo di Lapo ou del Cambio, allait bientôt achever de régénérer? C'est au sculpteur, au sculpteur seulement, qu'il convient de demander compte de ses actes et des efforts tentés par lui pour soutenir la réputation du nom qu'il portait.

Un des monumens qui caractérisent le mieux la manière propre à Jean de Pise et cette espèce de soumission fougueuse avec laquelle il continue et dément à la fois les exemples paternels est le groupe allégorique dédié à la gloire de Pise, qu'on voit aujourd'hui dans le Campo-Santo. Pise est représentée sous les traits d'une femme debout, allaitant deux enfans, — allusion sans doute à la fertilité du sol ou aux richesses de la république, — tandis qu'à ses pieds quatre autres figures de femmes personnifient, comme autant de principes politiques ou, si l'on veut, de vertus d'état, *la Prudence, la Modération, le Courage* et *la Justice*. Que du vivant même de l'artiste le respect de ces vertus-là n'ait pas toujours prévalu à Pise dans les conseils et dans les actions, qu'il soit arrivé par exemple aux deux partis, ayant pour chefs le comte Ugolin et l'archevêque Roger, de pratiquer réciproquement assez mal les lois

de Pise, les pièces de monnaie d'or dites *monete augustali*, frappées à Naples et en Sicile à l'effigie de Frédéric II (1231-1236). Ici en effet l'intention de se conformer à la tradition antique est sensible. La couronne de laurier qui ceint la tête du monarque, le dessin du profil, l'ajustement de la draperie qui couvre les épaules, tout révèle un souvenir assez exact et une étude assez attentive des spécimens de la numismatique romaine au temps des césars. Le mouvement d'idées que ces pièces expriment ne saurait avoir toutefois dans l'histoire du vieil art italien qu'une signification fort circonscrite, et même à Naples que le caractère d'un fait bien passager, puisque tout cesse avec le règne de Frédéric II. Dans le midi de l'Italie, dès la seconde moitié du XIII[e] siècle, on était revenu, pour la fabrication des monnaies, au goût et aux coutumes barbares du siècle précédent.

de la modération, ou aux chefs du gouvernement de se montrer médiocrement attentifs à la voix de la prudence le jour où ils engageaient avec la république de Gênes cette terrible lutte qui devait aboutir à la défaite de la Meloria, — ce sont là des faits trop certains et qui affaiblissent l'opportunité des symboles choisis par le sculpteur. Quoi qu'il en soit, et à n'envisager que les intentions pittoresques, le groupe est hardiment conçu, traité dans chaque partie avec un vif sentiment de la grandeur, avec une énergie un peu âpre, mais dont la rudesse même ajoute quelque chose à la majesté de l'aspect.

Quant à la beauté proprement dite, ici, comme dans la plupart des travaux de Jean de Pise, elle fait presque complétement défaut. Les traits des visages n'expriment plus cette recherche de la régularité, de la sérénité antique que respire chaque tête due au ciseau du chef de l'école; les formes des corps et des draperies ont pris, au lieu de l'exactitude et de la simplicité premières, une apparence tantôt compliquée jusqu'à la lourdeur, tantôt sommaire jusqu'à l'aridité. Là où Nicolas de Pise se serait obstinément appliqué à embellir le vrai, Jean, hésitant entre les conseils de la réalité et les suggestions de la fantaisie, semble avoir alternativement obéi à ces deux influences contraires. Très remarquable au point de vue de l'invention et de l'ordonnance générale, très neuve, au moment où elle parut, par les caractères de l'inspiration, son œuvre a donc beaucoup moins d'importance et de prix, si l'on n'en considère que les mérites matériels. Comme la chaire de l'église de Saint-André à Pistoïe, comme le tombeau du pape Benoît XI à Pérouse, comme les autres morceaux de sculpture que Jean de Pise exécuta successivement dans plusieurs villes de l'Italie centrale, le groupe du Campo-Santo annonce un talent robuste, mais enclin à si bien abuser de sa force qu'il la prodigue jusqu'à la violence, une imagination mâle et entreprenante, mais aussi prompte à s'emporter; on y sent enfin, on y reconnaît un vigoureux tempérament d'artiste plutôt qu'un esprit sévèrement réglé, et les soubresauts de l'audace plutôt que les mouvemens continus du courage.

Si l'on rapproche les ouvrages de Jean de Pise de ceux qui ont fait la gloire de son père, nul doute que, dès la seconde phase de la réforme, la sculpture italienne ne paraisse avoir perdu en correction et en beauté plastique ce qu'elle venait de gagner en puissance du côté de l'invention. Jean de Pise néanmoins n'a pas seul la responsabilité de ce double changement. Qu'il ait contribué à le déterminer plus activement qu'aucun de ses condisciples, qu'il ait de bonne heure acquis une réputation à laquelle nul d'entre eux n'arriva, même au bout de longues années, c'est ce que nous apprennent l'examen de ses travaux et les documens historiques. Tou-

tefois, à côté de ces éclaircissemens sur son rôle et sur ses succès particuliers, d'autres témoignages subsistent où l'on trouve la preuve des tentatives faites autour de lui pour reviser à certains égards les doctrines du fondateur de l'école et pour en vivifier l'application dans le sens de l'expression dramatique. Lorsque Arnolfo di Lapo sculptait dans l'église de Saint-Dominique à Orvieto le tombeau du cardinal Guillaume de Braye, puis à Rome le tabernacle de Saint-Paul-hors-les-Murs, lorsqu'un des aides de Nicolas dans l'exécution de l'*arca* de Saint-Dominique à Bologne, le dominicain Guglielmo Agnelli, travaillait pour son propre compte aux bas-reliefs qui ornent aujourd'hui la tribune de la cathédrale de Pise (1), — l'un et l'autre, tout en se rappelant les leçons de leur maître, ne négligeaient rien de ce qui pouvait les approprier aux nouvelles inclinations de l'art et aux besoins nouveaux des esprits. Est-il nécessaire de relever un à un ces indices, de recueillir ces preuves dispersées çà et là? Un des monumens les plus importans de l'architecture et de la sculpture au moyen âge, la cathédrale d'Orvieto, nous montre, après la mort de Nicolas de Pise, ses élèves opérant côte à côte, rivalisant de zèle, de talent, de hardiesse, pour multiplier les mérites de détail au profit de l'ensemble et pour enrichir l'œuvre commune des produits de l'originalité personnelle. Comme les peintures du Campo-Santo de Pise, mais à une époque plus reculée encore dans l'histoire de l'art italien, les bas-reliefs sculptés sur la façade de ce merveilleux édifice permettent de saisir d'un seul coup d'œil la physionomie de toute une école et d'envisager, aussi bien que ses apparences générales, les traits qui en diversifient les caractères et qui en animent l'unité.

La série des quatre-vingts bas-reliefs environ qui décorent la façade de la cathédrale d'Orvieto se développe sur quatre larges piliers s'élevant de chaque côté des trois portails et consacrant les souvenirs des quatre âges bibliques de l'humanité : l'histoire primitive, depuis la *Création du monde* jusqu'à la *Construction de l'arche* qui sauvera du déluge Noé et sa famille; — l'âge prophétique, depuis le *Sommeil d'Abraham* jusqu'à la *Généalogie de Jésus-Christ;* — les scènes de la rédemption, figurées, non plus comme des visions envoyées aux prophètes, mais à titre de faits historiques, dont le dernier est l'*Apparition de Jésus-Christ ressuscité à la Madeleine;* — les scènes du jugement universel enfin, c'est-à-dire depuis la *Résurrection des morts* jusqu'à *Jésus-Christ sur son trône de justice*, la réalisation finale des promesses et des menaces de l'Évangile. Chacun de ces piliers offre au regard une suite d'en-

(1) Ces bas-reliefs étaient primitivement destinés, dans la même église, à la décoration d'une chaire qui ne fut point terminée, et dont un incendie détruisit en 1596 ce qui avait été édifié.

roulemens et de rinceaux se rattachant symétriquement à une tige plantée au milieu du champ, sorte d'arbre ou de vigne symbolique dont les rameaux encadrent les histoires sacrées, qui vont ainsi, de la base au faîte, s'épanouissant comme autant de fleurs ou se nouant comme autant de fruits, à mesure qu'elles reçoivent de la séve commune la substance intime et la vie.

A qui revient l'honneur d'avoir déterminé ce simple et beau programme? Parmi tous les sculpteurs enrôlés pour la décoration de l'édifice, quel est celui qu'on pourrait regarder comme le directeur responsable de l'entreprise, par conséquent comme l'inventeur du plan primitif, de l'ordonnance générale? M. Perkins parle d'un certain Ramo di Paganello, dont le nom figure, accompagné du titre de « chef d'atelier » (*capo loggia*), dans un acte relatif aux sculptures de la cathédrale; mais il ajoute que le séjour de cet artiste à Orvieto remonte à 1296, c'est-à-dire à une époque où les travaux de construction, commencés à peine depuis six ans (1), étaient trop peu avancés encore pour qu'on s'occupât déjà de sculpter les bas-reliefs de la façade. Il serait assez dur d'ailleurs d'avoir à saluer le poète de cette épopée chrétienne dans ce Ramo di Paganello, sculpteur habile peut-être, mais certainement fort vilain homme, puisqu'il avait été banni de Sienne en punition des mauvais traitemens qu'il avait fait subir à sa femme, en attendant l'heure où il la tua. Autant vaudrait découvrir un beau jour qu'Andrea del Castagno, l'assassin du peintre Domenico, son maître, a laissé quelque œuvre comparable, pour la candeur du sentiment, aux tableaux de l'angélique Jean de Fiesole. — Est-ce à Jean de Pise, le plus considérable par ses antécédens, le plus renommé des artistes appelés tout d'abord à Orvieto, que la tâche fut confiée de choisir les sujets, d'en régler l'ordre et la succession, de préparer l'ensemble de la besogne que chacun devait partiellement accomplir? Cela serait plus vraisemblable, mais cela n'est rien moins que démontré, et, hypothèse pour hypothèse, pourquoi ne pas s'accommoder de celle qui attribuerait à l'architecte de la cathédrale, au Siennois Lorenzo Maitani, le choix et la classification des scènes que représentent ces bas-reliefs? Certes un pareil homme était de taille à se passer, en matière de théologie comme en matière d'art, des secours et des idées d'autrui. L'éloquence, si profondément religieuse et si savante, du monument élevé par lui prouve qu'il eût été capable de rencontrer dans le domaine de la sculpture hiératique les fortes et austères pensées dont ses travaux portent l'empreinte là où les moyens d'expression se réduisaient à la combinaison de lignes et de formes abstraites. D'ailleurs les documens

(1) La première pierre de la cathédrale d'Orvieto avait été posée par le pape Nicolas IV le 13 novembre 1290.

contemporains nous apprennent qu'entouré, dès le début, d'une troupe de quarante artistes, — architectes, peintres ou sculpteurs, — Lorenzo Maitani avait institué une sorte de conseil où siégeaient les chefs de chaque corporation, qu'en s'en réservant la présidence il s'était réservé aussi le droit de statuer en dernier ressort sur toutes les questions, de reviser tous les projets, et que, en vertu de l'autorité que lui donnaient ses rares talens, il entendait bien moins recevoir des avis que dicter et faire exécuter des ordres. Quoi de plus naturel dès lors que de supposer une intervention directe de ce « maître des maîtres » dans la composition ou tout au moins dans la disposition logique des bas-reliefs de la façade? L'admiration due aux sculpteurs qui les ont tirés du marbre n'en serait pas compromise pour cela. Les thèmes une fois donnés, il resterait encore le mérite d'en avoir développé les termes, d'avoir su, dans la représentation de chaque scène, dans l'expression de chaque figure, formuler des intentions si grandioses ou si émouvantes qu'elles inspirèrent souvent d'autres beaux travaux, et que Michel-Ange lui-même, en peignant les voûtes de la chapelle Sixtine, ne dédaigna pas de s'en souvenir.

La grandeur, la force pathétique, telles sont en effet les qualités le plus habituellement remarquables dans les bas-reliefs de la cathédrale d'Orvieto. On y retrouve bien les témoignages de préoccupations analogues à celles qui avaient exercé tant d'influence sur la manière de Nicolas de Pise. Les efforts pour se rapprocher de la beauté antique sont sensibles par exemple dans la plupart des scènes qui nous racontent l'histoire primitive, soit que ces efforts résultent ici de l'obligation imposée au sculpteur de modeler presque toujours des figures nues, soit, — et les apparences nous le feraient croire, — que cette partie du travail ait été le lot d'artistes choisis parmi les plus érudits. Ailleurs encore, dans un des plus nobles bas-reliefs de la suite consacrée à l'histoire de la rédemption, dans une *Nativité,* le jet de la figure et des draperies de la Vierge, le geste du bras qui soulève le rideau sous lequel est placé le berceau de l'enfant Jésus, tout, — jusqu'à la forme et aux ornemens de ce berceau renouvelé des sarcophages, — rappelle les coutumes et la majestueuse sobriété de l'art antique; mais à côté de ces lignes calmes et connues, en regard de ces savans emprunts, que de lignes et de mouvemens imprévus, quelle originalité, quelle hardiesse, lorsque le ciseau fait saillir à nos yeux la dramatique image de la *Résurrection des morts* et les scènes lamentables qui se passent au seuil ou au fond de *l'Enfer!* Où trouver un tableau plus saisissant et plus sinistre des anxiétés, des angoisses qui tortureront les consciences coupables à l'heure où chaque mort

sortira du tombeau pour comparaître devant le juge qu'on ne trompe pas et pour revivre dans l'éternité de ses arrêts? Ici des corps frissonnant de terreur essaient de se dérober encore sous la pierre qui recouvrait le sommeil de leurs dépouilles et que soulève maintenant une force implacable; là, déjà séparés des âmes que le ciel attend, des hommes, — inexprimable douleur! — se retournent vers ceux qu'ils avaient aimés sur la terre, et dévorent d'un dernier regard, appellent d'un dernier sanglot ces êtres chéris qu'ils n'ont retrouvés un instant que pour les perdre sans retour. Cependant d'autres coupables, marqués du sceau de la condamnation éternelle, ont quitté le pied du trône de Dieu pour le chemin qui conduit au lieu des supplices. Sous le fouet de l'ange du jugement et sous les griffes des démons, enlacé par des liens inextricables et comme pris au piége des anciennes passions, le cortége désolé se met en marche. Déjà ceux qui forment les premiers rangs pressentent les approches de l'enfer. Ils en devinent, ils en ont aperçu les mystères, ils voudraient reculer devant cette épouvantable vision; mais il faut marcher, marcher toujours. Bientôt le seuil est franchi, l'abîme a reçu sa proie, et, pour qu'il la garde à jamais, un ange debout, la face tournée vers les damnés, veille à la porte de cette patrie du désespoir, à cette porte fatale au-dessus de laquelle Dante lira un jour avec les yeux du génie les termes de la redoutable sentence.

Ainsi, même avant la grande parole du poète, avant que ces mots, *lasciate ogni speranza*, eussent retenti en Italie et dans le monde, un artiste trouvait pour exprimer la même pensée, pour publier le même arrêt, des formes de langage aussi énergiques et aussi claires. Sans le secours que *la Divine Comédie* devait, un peu plus tard, prêter aux travaux d'Orgagna et de tant d'autres peintres, la sculpture réussissait, dès les premières années du XIVe siècle, à figurer non-seulement les tourmens physiques, mais, — entreprise infiniment plus méritoire et plus haute, — les remords et les immortels supplices de l'âme. Elle avait élevé au niveau d'un enseignement ce qui pouvait aisément demeurer, ce qui a été si souvent depuis lors une image matérielle jusqu'à la brutalité ou fantastique jusqu'au ridicule.

Au reste, ce n'était pas la première fois que le ciseau abordait un aussi sombre, un aussi difficile sujet. Déjà, vers la fin du siècle précédent, le chef de l'école, Nicolas de Pise, avait représenté le *Jugement dernier* sur un des bas-reliefs dont la chaire du baptistère de Pise est revêtue et sur un de ceux qui ornent la chaire de la cathédrale de Sienne; mais, dans les deux ouvrages, l'exiguïté de l'espace ne lui avait pas permis de développer au moyen de scènes successives, de partager pour ainsi dire en plusieurs actes cette effroyable tragédie. Nicolas de Pise s'était contenté d'en mettre

le dénoûment sous les yeux du spectateur et de transporter tout d'abord celui-ci dans les régions où les réprouvés subissent leurs peines. En outre, strictement fidèle, même ici, à son système d'archaïsme, il n'avait pas laissé d'amoindrir un peu la portée dramatique et chrétienne de ses inspirations par l'emploi de certaines formules païennes, par une imitation assez intempestive de certains types. Ainsi, jusque dans la représentation des hôtes de l'enfer, jusque dans la laideur idéale des monstres, le disciple obstiné de l'art antique travaille à faire revivre des idées d'ordre et de règle ou tout au moins les traditions d'une sorte de difformité classique. Le *Satan* que nous montre le bas-relief de la cathédrale de Sienne n'est guère qu'une reproduction modifiée des figures de Pan et de Silène, comme les malheureux dont il surveille les châtimens semblent se souvenir, au milieu de leurs tortures, des graves attitudes et des nobles lignes prescrites par la statuaire grecque. Dans les sculptures de la cathédrale d'Orvieto au contraire, la terreur des criminels à l'heure du jugement et leurs souffrances quand la justice divine a prononcé, les frémissemens de la conscience et de la chair, la désolation des victimes et la rage des bourreaux, s'expriment sans concession, sans équivoque, sans les tempéramens ou les réticences que pouvaient comporter d'autres sujets, mais qui n'auraient fait qu'amoindrir la signification morale de celui-ci. Ajoutons qu'au point de vue de la composition proprement dite nulle turbulence pittoresque en désaccord avec les lois de la sculpture ne vient déconcerter l'harmonie générale et en bouleverser les élémens. Quelles que soient la diversité des gestes, la multiplicité des détails, la complication des lignes, le tout n'en garde pas moins ce caractère monumental, cette unité d'aspect qui parle au regard et l'invite avant même que l'imagination ait eu le temps de s'émouvoir, ou l'esprit d'être persuadé.

Les bas-reliefs de la cathédrale d'Orvieto commandent certes l'admiration; mais ce qui la mérite aussi, c'est l'intérêt passionné avec lequel les habitans de la ville suivirent, à partir du début, les progrès du travail et en saluèrent l'achèvement ; c'est l'ardeur de leur sympathie pour toutes les entreprises, pour tous les efforts tendant à embellir cette chère église que chacun d'eux rêve sans rivale; c'est le concours gratuit enfin que les plus pauvres eux-mêmes prêtent à ceux qui la construisent ou qui la décorent, en s'attelant aux chariots chargés de pierres ou de marbres, en disposant les matériaux dans le chantier, en portant sur place l'eau et le pain aux travailleurs, de peur que l'œuvre ne souffre chaque jour une interruption un peu longue, et que le moment où tomberont les échafauds ne soit retardé d'autant. En France, nous avons quelque peine à comprendre ces formes de l'esprit patriotique. Le peuple

chez nous s'enflamme rarement pour les monumens de l'art de ce zèle auquel il est si prompt lorsqu'il s'agit de ses passions politiques ou de l'honneur armé du pays. Hélas! il lui est arrivé trop souvent de méconnaître à cet égard ses plus précieux titres, de les anéantir même de ses propres mains, et, pour ne parler que de la sculpture, de se ruer, en des heures honteuses, sur les statues des cathédrales ou sur les tombeaux de Saint-Denis! Le peuple italien n'a ni ces aveuglemens ni ces colères. A toutes les époques, sur tous les points du territoire, il sait estimer à leur prix les bienfaits de l'art; il sait en vénérer les reliques ou les nouveaux témoignages, et, à mesure qu'un progrès s'accomplit, célébrer, comme une conquête glorieuse pour tous, ce qui ne serait ailleurs qu'un objet de curiosité pour quelques-uns. Qui ne se rappelle cette *Madone* de Cimabue promenée triomphalement d'un bout à l'autre de Florence et laissant, en mémoire des applaudissemens et des joies populaires, le nom « d'heureux faubourg » à la rue qui l'avait vue naître? L'enthousiasme de tout Orvieto à l'aspect des merveilles de la cathédrale atteste une fois de plus cette clairvoyance de l'esprit public en Italie, et si de tels exemples ne suffisaient pas, les hommages rendus quelques années plus tard au sculpteur de la première porte du Baptistère à Florence confirmeraient sur ce point les traditions nationales et en rajeuniraient les souvenirs.

Quel était donc ce nouveau maître dont les talens occupaient si bien la foule, dont la seigneurie de la république était venue solennellement admirer le chef-d'œuvre, accompagnée, suivant le récit d'un contemporain, Simone della Tosa, des ambassadeurs étrangers et escortée de toutes les corporations? Il se nommait André de Pise, non que Pise eût été le lieu de sa naissance (1), mais parce qu'il avait reçu, à l'école de Jean, ses premières leçons dans cette ville. Son habileté à couler des modèles en bronze à une époque où les procédés de l'art du fondeur étaient à peine connus et pratiqués lui avait valu l'honneur d'être appelé à Florence pour orner le Baptistère de cette *porte* qui, après vingt ans de travail, était achevée, mise en place, et à laquelle Ghiberti devait, dans le siècle suivant, donner deux pendans plus beaux encore et plus célèbres.

Les innovations que révèle l'œuvre principale d'André de Pise ne consistent pas seulement dans la science, prodigieuse pour le temps, avec laquelle la fonte d'un travail aussi vaste, aussi compliqué, a pu être préparée et conduite. L'ordonnance imprévue de ces bas-reliefs consacrés à la vie et à la mort de saint Jean-Baptiste, le mode de composition adopté pour chaque scène, surtout les figures allé-

(1) Des documens récemment découverts et publiés par un érudit des plus sagaces, M. Bonaini, établissent, contrairement à l'opinion accréditée, qu'André de Pise était né à Pontedera.

goriques personnifiant les *Vertus chrétiennes*, accusent chez l'artiste des tendances très formelles à transporter dans le domaine de la sculpture quelques-uns des résultats obtenus ailleurs, et, — comme l'auteur des *Tuscan Sculptors* le fait remarquer avec beaucoup de justesse, — l'imitation de certains moyens d'expression familiers à la peinture contemporaine. « Ces figures allégoriques, dit M. Perkins, se ressentent de l'influence universellement exercée par Giotto, qui avait enseigné à André de Pise les moyens de mettre à profit les élémens mystiques et spiritualistes de l'art allemand, » — ou, plus naturellement peut-être, de l'art propre à Giotto lui-même, — « comme Jean de Pise avait fait intervenir dans ses ouvrages l'élément fantastique et le drame. » Et ce que nous apprend à ce sujet la porte du Baptistère, un autre ouvrage dû à la même main, la série des bas-reliefs qui décorent la base du Campanile de Florence, achève de le démontrer. Ici encore la forme allégorique a été employée. La donnée évangélique, non plus traduite dans son sens historique et littéral, mais commentée, développée dans son esprit, est devenue pour le ciseau une occasion de figurer des préceptes, au lieu de lui imposer seulement la transcription de certains faits. N'est-ce pas ainsi que procédait le pinceau de Giotto lorsqu'il traçait les *Sept sacremens* sur les murs de l'*Incoronata* de Naples, ou que dans les églises de Florence, de Padoue, dans tant d'autres monumens, il entourait les scènes de la passion d'images symboliques qui en résumaient les enseignemens et la morale? En représentant à son tour sur les assises du Campanile, et avec une admirable finesse de sentiment et de style, *les Sept vertus, les Sept œuvres de miséricorde*, d'autres allégories encore, d'autres fictions, André de Pise ouvrait à la sculpture religieuse une voie et des perspectives nouvelles, de même que, sans renoncer dans la pratique à l'imitation traditionnelle de l'antiquité, il réussissait à en assouplir les formes. Il y introduisait une expression de simplicité plus voisine de la grâce, une correction plus facile et plus familière, quelque chose enfin de ces délicatesses exquises dont l'art du xv[e] siècle allait bientôt divulguer les derniers secrets, et qui devaient, en se dégageant, en se définissant de plus en plus, donner aux œuvres de la sculpture florentine un caractère d'élégance incomparable et une physionomie achevée.

Étrange contraste toutefois! à la veille de ce progrès suprême, au moment même où André de Pise a déjà frayé la route aux premiers sectateurs de sa manière et fait pressentir la venue prochaine de Ghiberti et de Donatello, un brusque temps d'arrêt semble tout remettre en question, tout suspendre. Ces principes auxquels l'école fondée par Nicolas de Pise obéissait depuis près d'un siècle et qu'une seconde génération de disciples venait de raffermir en les interpré-

tant, un artiste au génie audacieux et violent entre tous, André Orgagna, les ignore en apparence ou les rejette, et, comme s'il fallait que le démenti publiquement donné par lui empruntât des circonstances domestiques un surcroît de fierté et d'énergie, c'est au sortir de l'atelier d'André de Pise, c'est après avoir fait son apprentissage auprès de ce maître si scrupuleusement informé, que l'impétueux novateur entreprend de rompre avec toute tradition, de répudier les conseils du présent aussi bien que les exemples du passé.

On sait avec quel succès Orgagna pratiqua dans ses peintures à fresque ce système à outrance de liberté et de confiance en soi, avec quelle sauvage puissance il figura, sur les murs du Campo-Santo de Pise, *le Jugement universel* et surtout *le Triomphe de la Mort*, — une des œuvres les plus navrantes, une des moralités pittoresques les plus terribles que la main humaine ait jamais tracées. Sans avoir une originalité aussi farouche, les bas-reliefs et les figures qui ornent le tabernacle d'Or-San-Michele, à Florence, — se distinguent des travaux contemporains du même genre et des travaux antérieurs par l'extrême hardiesse de la pensée, par l'expression d'une émotion immodérée, souvent brutale dans les termes, mais après tout profondément sincère et éloquente à force de franchise. Orgagna d'ailleurs n'eut pas et ne pouvait pas avoir d'imitateurs. Sa manière, si tant est que le mot s'applique à un talent aussi dédaigneux des procédés, sa poétique, absolument personnelle et subordonnée tout entière aux inspirations de son génie, n'était pas de ces secrets qui se transmettent. Aussi l'apparition du sculpteur du tabernacle d'Or-San-Michele, quelque considérable qu'elle soit à titre d'événement isolé, n'a-t-elle dans l'ensemble des progrès et dans l'histoire générale de l'art qu'une signification secondaire. La marche de l'école n'est ni détournée du but, ni même ralentie pour cela, et, s'il n'y a que justice à admirer l'étonnante vigueur des efforts tentés par Orgagna, encore faut-il reconnaître qu'en face du mouvement dont il prétendait se rendre maître, il n'a fait que lancer une protestation stérile, un défi éclatant, mais sans écho.

De l'examen des talens et des travaux dont nous avons indiqué jusqu'ici la succession, deux faits principaux ressortent, qu'il convient de rappeler avant de passer outre. C'est d'abord, malgré de notables différences dans l'application, malgré même cet essai de révolte qui commence et qui finit avec Orgagna, la permanence des doctrines implantées par le régénérateur de l'école; c'est ensuite ce singulier privilége qui appartient à la ville de Pise, et qu'elle garde sans interruption jusqu'aux approches du XV[e] siècle, de défrayer à peu près seule la sculpture italienne, de la représenter au moins dans ses œuvres les plus importantes et les plus expressives. Sans

doute d'autres villes de la Toscane voient naître ou se former des sculpteurs dont les mérites ne sauraient être mis en oubli. Sienne surtout fournit à l'école du XIII[e] et du XIV[e] siècles des disciples assez nombreux pour en augmenter l'activité (1), assez habiles pour être dignes de figurer dans une histoire développée de la sculpture à cette époque, et M. Perkins n'a eu garde de passer sous silence ces artistes diversement recommandables. Toutefois c'est de Pise que viennent les maîtres véritables; c'est à Pise que la race des sculpteurs d'élite croît et se perpétue avec Nicolas, Jean et André, aux noms desquels il faudrait ajouter celui du fils d'André, Nino, le sculpteur attendri de tant de *madonne col bambino*, de cette douce *Vierge à la rose*, entre autres, que possède l'église de *Santa-Maria-della-Spina*. Il n'en sera plus ainsi désormais. Florence, qui, à l'exception d'Arnolfo di Lapo, n'a donné jusqu'ici ni à Nicolas un élève tout à fait éminent, ni à Jean ou à André un rival, Florence va maintenant hériter de Pise ce monopole de l'art et du talent. Quant au reste, quant au fond même des principes, rien ne viendra démentir le passé. Pour avoir changé de théâtre, la pratique des enseignemens légués par Nicolas de Pise ne sera ni moins générale ni moins fidèle, et, loin de perdre de son influence, loin de rencontrer nulle part l'indifférence ou le doute, l'étude de l'antiquité, plus pieuse, plus intelligente que jamais, acquerra, sous des formes nouvelles, une autorité plus féconde encore et un crédit mieux assuré.

II.

Parmi les causes qui ont le plus favorisé l'essor de la sculpture italienne et le plus contribué à ses progrès dans les hautes sphères qu'elle avait abordées dès le début, il faut compter la rigueur des conditions imposées aux tâches successives par les places mêmes où ces tâches s'accomplissaient, la connexité nécessaire entre chaque œuvre et les lignes destinées d'avance à lui servir d'encadrement. A l'époque de la renaissance en effet, aussi bien que dans l'antiquité, la sculpture n'était que l'auxiliaire et le complément de l'architecture. Loin de se trouver ainsi gêné dans sa fonction ou offensé dans son orgueil, le talent empruntait de cette juste dépendance un surcroît de certitude, parce qu'il agissait non-seulement suivant un programme déterminé, mais avec l'épreuve préalable de la lumière qui éclairerait le travail, de la distance où il apparaîtrait, du point de vue où il serait envisagé. On ignorait

(1) Cicognara constate, d'après un acte du temps, que vers le milieu du XIII[e] siècle il y avait à Sienne soixante « maîtres tenant boutique de sculpture, » c'est-à-dire soixante artistes sculpteurs reconnus et patentés.

encore, et fort heureusement, cet usage tout moderne de modeler une statue ou un groupe sans destination fixe, d'en agencer les lignes ou d'en proportionner les reliefs conformément aux effets donnés par l'atelier, au risque de voir, après l'achèvement, le tout dénaturé, vicié, contredit, par les hasards d'une place de rencontre ou par les injures d'un faux-jour. La bizarrerie même de certaines formes assignées quelquefois par l'architecture au champ sur lequel le ciseau devait opérer excitait l'esprit d'invention bien plutôt qu'elle n'en contrariait les hardiesses, car, — j'en appelle sur ce point à l'expérience de tous les artistes, — une surface régulièrement circonscrite offre souvent à l'imagination des secours moins utiles pour l'ordonnance d'une scène que tel autre espace plus étroit, plus capricieusement limité, plus propre par cela même à suggérer des combinaisons imprévues. Il y aura dans les contours inusités de ce champ, dans l'obligation de subordonner les lignes pittoresques tantôt aux vides qu'ils laissent, tantôt aux saillies intérieures qu'ils dessinent, une occasion de calculs facilement ingénieux et comme un préservatif contre toute tentation de composition banale. Les figures, par exemple, des *quatre Évangélistes* et des *Docteurs de l'église* sur la première des deux portes que Ghiberti a faites pour le Baptistère de Florence ne doivent-elles pas en partie l'originalité de leurs attitudes et de leur aspect aux formes étranges du cadre qui entoure chacune d'elles, aux demi-cercles et aux angles aigus dont elles épousent ou contre-balancent tour à tour les développemens?

D'où vient pourtant qu'après avoir ainsi fait ses preuves de clairvoyance et de goût, le maître se soit laissé aller à se démentir lui-même? Comment à côté de ces *évangélistes* et de ces *docteurs* si judicieusement conçus, si sobrement modelés, des œuvres sorties de la même main affichent-elles, dans la composition et dans l'exécution, des caractères tout opposés? Avant d'être sculpteur, c'est-à-dire avant d'obtenir, à l'âge de vingt-trois ans et à la suite d'un concours dont les circonstances ont été bien souvent rapportées (1), le grand travail qui devait immortaliser son nom, Ghiberti avait

(1) Il suffira de rappeler que les compétiteurs de Ghiberti étaient au nombre de cinq, parmi lesquels un seul, Filippo Brunelleschi, le futur architecte du Dôme de Florence, paraissait aux yeux des juges avoir envoyé un morceau d'essai digne de disputer le prix à l'œuvre de Ghiberti sur le même sujet. L'hésitation durait depuis quelque temps, lorsque Brunelleschi lui-même se mit à plaider avec tant de chaleur la cause de son rival, qu'il finit par triompher de la faveur accordée à son propre travail et par obtenir la sentence qui le condamnait. On aurait bien mauvaise grâce à essayer de diminuer le mérite d'un mouvement aussi généreux; mais il est vrai de dire que cet acte de désintéressement semble n'avoir été qu'un acte de la plus simple justice, lorsqu'on jette les yeux aujourd'hui sur ces deux morceaux de concours représentant le *Sacrifice d'Isaac* et conservés l'un et l'autre au musée des Offices.

été orfévre. Cela explique l'habileté particulière avec laquelle tout ce qui se rattache à la décoration proprement dite est traité dans ces deux célèbres portes, dignes, suivant le mot tant de fois cité de Michel-Ange, « d'orner l'entrée du paradis. » Ghiberti d'ailleurs était aussi un peintre, et le souvenir des habitudes qu'il avait contractées à ce titre intervenait assez obstinément pour compliquer ses efforts de certaines recherches inutiles ou de prétentions dangereuses. Proportions relatives des corps à mesure que ceux-ci s'éloignent ou se rapprochent des premiers plans, phénomènes de la perspective dans la représentation d'un monument ou d'un paysage, inégalités du relief en raison de l'atmosphère qui enveloppe plus ou moins les objets, tout ce que son pinceau reproduisait ailleurs à bon droit, il voulait ici le simuler avec l'ébauchoir. Les vingt compartimens de la première porte dans lesquels Ghiberti a représenté les faits principaux de la vie du Sauveur, et notamment ceux qui contiennent, sur la seconde porte, des scènes tirées de l'Ancien Testament, offrent au regard non des bas-reliefs, c'est-à-dire, comme le mot l'indique, un ensemble d'objets à peine détachés du fond et n'ayant qu'une saillie modérée et égale, mais de véritables tableaux en bronze, où certaines parties absolument saillantes forment un contraste d'autant plus tranché avec le demi-relief de certaines autres et la profondeur feinte des derniers plans. Que deviennent alors l'harmonie de l'aspect, les convenances prescrites par la symétrie architectonique, par le goût, par le simple bon sens, qui ne saurait admettre qu'en prétendant figurer un fond de ciel ou de paysage on perce impunément une surface destinée après tout à servir de clôture, ou qu'à force d'en tirer à soi les renflemens divers, à force d'en agiter les formes, on lui donne l'irrégularité extérieure d'un bloc de minerai ou l'apparence effarée d'une fourmilière?

Ghiberti, dit-on, à l'époque où la mort le surprit, méditait une troisième porte en remplacement de celle qu'André de Pise avait exécutée dans le siècle précédent, et Vasari ajoute qu'il en avait déjà dessiné le modèle. Rien de plus vraisemblable que ce projet. L'œuvre d'André, moins belle à quelques égards, moins riche surtout, mais assurément plus sage, faisait trop bien ressortir les côtés excessifs des deux œuvres de Ghiberti, et l'on comprend que, pour achever de donner raison à sa manière, celui-ci ait voulu se débarrasser d'un voisinage qui semblait impliquer en permanence une protestation ou un reproche; mais c'est trop insister sur la partie erronée des doctrines et des intentions qu'accusent les portes du Baptistère. La science consommée du dessin qui se manifeste jusque dans les moindres détails, une connaissance de la structure anatomique qu'aucun des travaux antérieurs ne révèle avec cette

certitude, la noblesse constante et quelquefois la grandeur pathétique des attitudes et des gestes, — voilà de quoi racheter ce que ces ouvrages peuvent avoir de trop pittoresque, d'inconsidéré dans les moyens d'expression, d'inégal et de turbulent dans l'aspect. Si les figures isolées dont nous parlions tout à l'heure nous paraissent préférables aux compositions qu'elles avoisinent parce qu'elles sont plus strictement que celles-ci conformes aux exigences de la sculpture, parce qu'elles ont cette majesté simple et calme que le maître devait ensuite formuler avec plus de précision encore dans la belle statue de *Saint Matthieu* qui orne l'extérieur d'Or-San-Michele, suit-il de là que le reste n'ait qu'un mérite médiocre, ou que la renommée universelle acquise à l'ensemble du travail soit le résultat d'un préjugé? On serait mal venu à le prétendre devant les preuves d'un pareil talent : on semblerait plus malavisé, plus téméraire encore, en face d'une opinion qui a pour elle la garantie de Michel-Ange et le souvenir de ce qu'il a dit.

Il ne faut pas s'exagérer pourtant l'autorité de ces jugemens prononcés par quelques grands artistes dans des momens où ils ne se doutaient guère qu'ils parlaient à la postérité et qu'un propos tombé de leurs lèvres, au hasard de la conversation ou pour se venger, séance tenante, d'un contradicteur, demeurerait enregistré dans les livres comme une décision sans appel. La plupart d'entre eux probablement s'y seraient pris à deux fois avant de rendre leurs arrêts, s'ils avaient soupçonné qu'on en garderait si bien la mémoire. Poussin par exemple n'obéissait-il pas à un mouvement de généreuse indignation contre les outrages dont on avait abreuvé le pauvre Dominiquin plutôt qu'à un sentiment d'admiration absolue pour son œuvre le jour où il saluait dans la *Communion de saint Jérôme* « un des trois plus beaux tableaux de Rome? » Raphaël ne tenait-il pas surtout à se montrer courtois envers Francia lorsqu'il lui écrivait au sujet des *madonne* peintes par l'artiste bolonais : « Je n'en connais pas de plus belles ni de plus dévotement faites? » A vrai dire, il en connaissait « de plus belles, » à commencer par les siennes; mais ce n'était pas le cas d'en parler. Et cependant, emportement de sympathie chez l'un, réserve et urbanité chez l'autre, on a pris le tout à la lettre. La tradition s'est emparée des paroles de Poussin pour en faire le gage inaliénable d'une gloire que *le Possédé* de Grotta-Ferrata et les fresques de Saint-Louis-des-Français justifieraient d'ailleurs beaucoup mieux que le *Saint Jérôme*. Et quant au billet de Raphaël, il est devenu, pour un maître à peine de second ordre, une sorte de laisser-passer ou de brevet en vertu duquel on l'a, sans plus d'examen, classé au premier rang. Le mot de Michel-Ange à propos des portes du Baptistère pourrait bien à son tour avoir amené quelque méprise tant sur les

mérites intimes de l'œuvre que sur la pensée de celui qui la jugeait. Que Michel-Ange ait voulu louer la richesse d'imagination et la science déployées par Ghiberti à une époque où l'on n'avait vu encore ni une abondance d'idées et de *motifs* décoratifs aussi grande, ni une pratique matérielle aussi sûre, — quoi de plus naturel et de plus juste? Mais était-il homme à méconnaître ce que le travail avait au fond de contraire aux conditions de la sculpture, aux théories qu'il professait lui-même, et, citation pour citation, laquelle a le plus de signification et de prix, ou de celle qu'on a coutume de faire ou de ce passage d'une lettre due aussi à la main qui aurait voulu transporter dans le ciel les portes de Ghiberti? « La peinture, écrivait Michel-Ange, est d'autant meilleure qu'elle imite de plus près le relief de la sculpture. En revanche, la sculpture est d'autant plus défectueuse qu'elle s'éloigne moins des conditions de la peinture. » Les bas-reliefs modelés par Ghiberti ont le tort d'exprimer ce rapprochement que condamnait le sculpteur de *Moïse*. On doit y admirer les témoignages d'un double progrès dans le sens d'une étude plus pénétrante de la nature et d'une interprétation plus délicatement savante des modèles antiques : il n'y aura que justice pourtant à y relever une confusion dans les principes, une imprudence au moins dans l'emploi des moyens, très différente de la sage méthode qui s'était perpétuée jusqu'alors, et dont, fort heureusement pour l'art florentin, Donatello et son école allaient, à leur manière, renouer la tradition.

Est-ce donc qu'on ne puisse constater aucune analogie entre les aspirations de Ghiberti et celles de Donatello? Le besoin de faire acte de sculpteur supprime-t-il si bien chez celui-ci toute préoccupation pittoresque qu'il recherche dans ses ouvrages, à l'exclusion du reste, la gravité solennelle des lignes, la simplicité austère du modelé, l'inflexible majesté de l'aspect? Non sans doute. Si discret relativement que soit le ciseau du maître, il s'approprie, lui aussi, quelque chose de la tâche et des procédés du pinceau. Par l'ardente curiosité avec laquelle il interroge la nature et en transcrit jusqu'aux détails les plus subtils, jusqu'aux vérités d'exception et d'accident, Donatello appartient à la même race que ces peintres contemporains qui réussissaient à trouver les secrets du style dans l'expression strictement vraisemblable des choses. Comme Masaccio, il a le don d'ennoblir, à force de bonne foi, la représentation de la réalité pure, et de racheter par l'audacieuse fidélité des portraits la beauté incorrecte ou irrégulière des modèles. Seulement, et c'est là ce qui le distingue de Ghiberti, il n'oublie pas qu'en empruntant à la peinture certains moyens de préciser la physionomie ou la forme, il ne saurait s'aider des mêmes secours en ce qui concerne l'ordonnance linéaire ou les élémens perspectifs de l'effet.

S'agit-il de grouper de nombreuses figures sur les bas-reliefs de la chaire placée à l'extérieur de l'église de Prato, de modeler pour une des niches creusées dans les murs d'Or-San-Michele, à Florence, cet élégant *Saint George* dont la grâce virile et la fine énergie résument mieux qu'aucune autre statue peut-être les caractères de l'art *quattrocentista*, faut-il enfin, en entamant à peine la pierre, en donnant tout au plus à l'image que le ciseau y dessine la mince saillie d'un camée, tracer quelque profil d'enfant ou de jeune femme, comme le *San Giovannino* des Offices ou comme la *Sainte Cécile* conservée, à Paris, dans le cabinet de M. de Vendeuvre (1), — partout Donatello se montre aussi bien en garde contre l'abus des ressources pittoresques que contre l'exagération d'un *purisme* qui aboutirait à la banalité ou à la sécheresse. Il sait, en traduisant la vie dans ce qu'elle a de caractéristique et d'individuel, récuser les témoignages compromettans pour la dignité de l'art, comme il s'affranchit de certaines prohibitions systématiques qui en limiteraient trop étroitement les droits. Il use à la fois, en face du thème à interpréter, de circonlocutions délicates et de termes francs jusqu'à la rudesse; il invente un mode de traduction complexe où le littéral et le recherché, le tour libre et l'imitation docile se combinent ou se succèdent avec une dextérité, avec une hardiesse incroyables; mais, sous ces formes mélangées, je ne sais quelle secrète unité subsiste et se fait jour, je ne sais quoi de sincère, de puissant, de décidément inspiré, vient donner raison même aux bizarreries du style, si bien qu'au lieu de laisser celles-ci à part, on les accepte comme le reste, et que, loin d'être tenté d'y voir des fautes, on les admire presque comme des qualités de plus.

Quelquefois, il est vrai, le goût de Donatello pour tout ce qui implique un défi à l'esprit de convention et de routine peut dégénérer, dans la composition, en témérité, ou, dans la pratique, en véritable manie *naturaliste*. Le groupe en bronze placé sous une des arcades de la *Loggia de' Lanzi*, à Florence, et représentant *Judith et Holopherne*, a ce tort grave de n'offrir au premier aspect qu'un amas de formes incompréhensibles, tant les lignes intérieures sont emmêlées, tant les contours qui devraient dessiner la silhouette apparaissent tourmentés, interrompus, déchiquetés par la multiplicité des angles saillans et des vides. Une figure en pied de *Saint Jean-Baptiste*, conservée dans la galerie des Offices, et la *Madeleine* qu'on voit dans le Baptistère de Florence ont au contraire des formes si grêles, si maladives, que cette imitation à outrance du réel finit par devenir invraisemblable, et qu'à force de raffine-

(1) Une répétition de cette charmante *Sainte Cécile*, ou plutôt de ce portrait d'une jeune fille appartenant, dit-on, à la famille Valori, existe à Londres dans la collection de lord Elcho.

mens, de dissertations sur le fait, le ciseau arrive à exprimer ici, non plus la sincérité et la franchise, mais le pédantisme en quelque sorte de la véracité.

A part ces exagérations assez rares pour qu'on ne puisse les signaler que dans un petit nombre d'œuvres appartenant à la jeunesse du maître, la manière de Donatello est originale sans ostentation, élégante sans afféterie, et, quand le sujet l'exige, ferme et calme jusqu'à la majesté héroïque. Pour avoir la preuve de l'habileté avec laquelle Donatello sait se préserver de l'emphase aussi bien que de la froideur, il suffirait de voir la statue équestre de *Gattamelata* à Padoue, œuvre imposante et en même temps pleine d'animation, œuvre à la fois idéale et historique, qu'il faudrait regarder comme la plus belle en ce genre qu'ait produite l'art florentin, si une autre statue équestre érigée, trente ans plus tard, à Venise par Verocchio, le monument à la mémoire de *Bartolommeo Colleoni,* ne se recommandait par un jet de lignes au moins aussi fier, par une ampleur et une précision dans le modelé à peu près égales, et dans les formes du cheval par une exactitude anatomique que le monument de Padoue ne présente pas au même degré. Qui sait d'ailleurs si, entre autres mérites, la statue de *Gattamelata* n'a pas eu celui de servir de conseil ou d'exemple pour le grand travail que, pendant son séjour à Milan, Léonard de Vinci menait de front avec la peinture de la *Cène?* Le modèle de la statue équestre de *Francesco Sforza*, déjà achevé et prêt pour la fonte, a été mis en pièces par les soldats de Louis XII. Tout a disparu de cette œuvre que les écrivains contemporains qualifient de « merveille, » et certes ce qu'on sait de l'artiste qui l'avait faite permet de les croire sur parole; mais si, comme il y a lieu de le supposer, une miniature peinte sur la première page d'un manuscrit de la Bibliothèque impériale à Paris reproduit les apparences générales de la statue modelée par Léonard, on serait autorisé à dire que celui-ci avait préféré les leçons indirectes de Donatello aux enseignemens de Verocchio, son propre maître, et qu'en combinant les lignes du monument dédié à Francesco Sforza, il se souvenait du *Gattamelata* de Padoue plus encore que du *Colleoni* de Venise.

Combien d'autres travaux de sculpture avant ou après la seconde moitié du XV^e siècle ne fourniraient pas, soit dans le fond des intentions, soit dans les procédés du style, les preuves de l'influence exercée par Donatello! Parmi les contemporains ou les héritiers du maître, quel est celui qui semble mettre en question l'excellence de sa méthode, contester aucun des progrès réalisés par lui, aucun des principes qu'il a une fois définis, sauf à en varier l'application avec un tact admirable suivant les caractères de chaque tâche et le genre d'effet qu'il s'agissait de produire? Ce n'est assurément ni

Michelozzo Michelozzi, l'auteur de cette charmante figure digne de Donatello lui-même, — le *Saint Jean-Baptiste enfant*, qui orne la porte d'une maison sur la place du Dôme à Florence, — ni Nanni di Banco, dont Donatello a plus d'une fois retouché les ouvrages, — ni Antonio Filarete, ni les autres sculpteurs appartenant à la même génération. Encore moins l'exception se rencontrera-t-elle parmi les disciples qui, en étudiant sous les yeux du maître, en l'aidant chaque jour dans ses travaux, ont appris à se pénétrer de sa doctrine et à s'approprier, quant à la pratique, une partie de ses secrets. Tous au contraire restent jusqu'à la fin de leur vie fidèles aux traditions qui avaient nourri leur jeunesse, et si les deux plus éminens d'entre eux, Desiderio da Settignano et Verocchio, réussissent parfois à perfectionner les moyens d'expression transmis, si le tombeau de Carlo Marsuppini dans l'église de Santa-Croce à Florence, le tombeau de Pierre et de Jean de Médicis dans la vieille sacristie de Saint-Laurent, enchérissent à quelques égards sur l'élégance des monumens qui leur avaient servi de modèles, toujours est-il qu'ici encore les innovations introduites par Donatello s'accusent clairement et se perpétuent.

Un autre progrès d'un ordre plus matériel, plus strictement technique, résulte des calculs en vertu desquels Donatello soumettait l'exécution de chaque travail non-seulement aux formes données par l'architecture, mais à la distance entre la place qu'occuperait ce travail et celle où se trouverait le spectateur. Avant lui, on l'a vu, les sculpteurs qui opéraient sur les murs mêmes d'un monument n'avaient garde de négliger une condition de succès aussi essentielle, et, pour ne rappeler que cet exemple, les bas-reliefs de la cathédrale d'Orvieto, plus largement traités à mesure qu'ils s'éloignent de la base de l'édifice, prouvent qu'on a spéculé en les faisant sur les phénomènes de l'optique; mais, soit science incertaine chez les artistes, soit excès de scrupule dans l'exécution, il n'en allait pas ainsi des statues sculptées en dehors des monumens qu'elles devaient décorer. Que les niches qui les attendaient fussent à quelques pieds au-dessus du sol ou dans le voisinage de l'entablement, la manière de procéder ne variait guère. Aussi bon nombre de ces statues, perdues autrefois pour les regards à la hauteur où elles avaient été reléguées, ont-elles reçu dans les musées une hospitalité aussi bien justifiée en apparence que la place faite à tels morceaux de moindres dimensions, à telles figures ayant orné primitivement l'intérieur d'une chapelle ou les appartemens d'un palais.

Les statues monumentales dues au ciseau de Donatello ne sauraient impunément quitter leurs places. C'est précisément parce qu'elles produisent un effet excellent là où nous les voyons, qu'elles nous causeraient ailleurs une impression toute différente. Que de-

viendrait, si on la plaçait sur un simple piédestal, cette figure connue sous le nom du *Zuccone* (*le Chauve*) que Donatello a logée dans une des niches les plus élevées du Campanile de Florence? Tout ce qui, aperçu à travers l'atmosphère et la distance, n'a qu'un juste relief et une fermeté sans violence prendrait, vu de près, les caractères de l'exagération et du mensonge. Exhaussez au contraire de quelques mètres le *saint George* qui orne un des murs d'Or-san-Michele, les finesses de l'exécution que l'œil apprécie sans effort aujourd'hui disparaîtront ou se changeront en pauvretés, en minuties au moins inutiles, tant dans les deux ouvrages les rapports sont étroits et les proportions rigoureusement observées entre les formes préalables du travail et le milieu qui achèvera d'en préciser ou qui en modifiera l'aspect. Dira-t-on que plus d'un monument grec ou romain atteste des calculs analogues, et qu'en ceci comme en bien d'autres choses l'art florentin ne faisait que profiter ingénieusement des enseignemens de l'antiquité? En tout cas, jusqu'à l'époque de Donatello, la leçon à cet égard n'avait été qu'incomplétement féconde, la persistance de certaines traditions léguées par le moyen âge en avait presque supprimé les souvenirs, et, si simples que nous paraissent aujourd'hui de pareilles coutumes, encore faut-il savoir gré de son discernement et de sa hardiesse à celui qui dans les temps modernes les a le premier remises en honneur.

Il semble au surplus que Donatello lui-même ait attaché une importance particulière aux exemples qu'il venait de donner en ce sens, si l'on en juge par sa prédilection constante pour le *Zuccone*, — celle de toutes ses statues en effet où il a le plus énergiquement accentué la vie et le plus habilement combiné les moyens matériels de la figurer. On sait qu'au moment où les maçons installaient son œuvre sur une des faces du Campanile, il l'interpellait et la sommait de parler. *Favella, favella!* s'écriait-il, comme s'il subissait à son tour l'illusion qu'il avait voulu produire. Plus tard, c'était encore cet ouvrage qu'il invoquait, qu'il prenait à témoin de sa sincérité, là même où ni l'art ni son propre talent ne se trouvaient en cause, et lorsqu'il s'agissait simplement d'une opinion à émettre ou d'un argument familier à présenter : « Par la foi que j'ai dans mon *Zuccone*, » disait fièrement le maître, à bien meilleur droit d'ailleurs que Benvenuto Cellini ne devait jurer dans le siècle suivant « par l'admiration universelle » attachée, selon lui, à son *Persée*. Que l'on ne se hâte pourtant pas de tirer du fait une conclusion défavorable au caractère et aux habitudes morales de Donatello. Jamais au contraire l'orgueil légitime d'un grand artiste ne se compliqua moins que chez lui des arrière-pensées de l'intrigue ou des petitesses de la vanité; jamais chef d'école ne s'efforça plus naturelle-

ment, plus simplement, d'élever jusqu'à lui ses inférieurs, de se préparer des rivaux dans ses élèves, de venir en aide même à ses plus dangereux émules. Veut-on des preuves de ce désintéressement, on les trouvera dans la part anonyme que Donatello prit aux premiers travaux de Ghiberti, et, — abnégation plus difficile peut-être, — dans l'amitié qu'il ne cessa d'avoir pour celui-ci, pour Brunelleschi, pour Michelozzo, après que le succès fut venu récompenser leurs œuvres et détourner sur leurs noms quelque chose de la popularité due au sien.

Quant au désintéressement de Donatello dans les questions d'argent, les témoignages qu'en rapporte Vasari sont tout aussi peu équivoques. Le moyen de soupçonner d'avarice un homme qui, sans autre coffre-fort qu'un panier suspendu par une corde au plafond de son atelier, y déposait, à mesure qu'il lui venait, le salaire de chaque travail, laissant d'ailleurs à ses aides le soin d'y prendre ce qu'ils jugeraient convenable pour se payer de leurs peines, et à ses amis la liberté d'y puiser en proportion de leurs besoins ou de leurs fantaisies? Dans sa vieillesse toutefois, Donatello connut un moment les soucis des affaires et les embarras de la propriété. Jean de Médicis, exécutant en cela l'une des dernières volontés de son père, avait fait don au sculpteur d'un petit bien de campagne dont le revenu devait pourvoir aux nécessités de cette vie qui avait pu jusqu'alors s'alimenter tant bien que mal, mais que l'âge et les infirmités menaçaient maintenant de rendre plus difficile. D'abord tout alla au mieux. Donatello, en possession des premiers termes du fermage, trouvait dans sa fortune nouvelle la sécurité du travail; mais survinrent les orages qui compromirent la récolte, les maladies du bétail et les doléances du fermier : il fallut compter et se réduire pour faire face aux exigences de la situation. Tant de soins dégoûtèrent Donatello de la richesse, et il n'aspira plus qu'à en déposer le fardeau. Une année à peine s'était écoulée depuis le jour où la munificence de Jean de Médicis avait fait de lui un propriétaire, qu'il reportait à son bienfaiteur l'acte de donation, afin de recouvrer le repos, comme à une autre époque il refusait certains habits assez modestes que Côme lui avait envoyés, « de peur, dit un historien (1), de paraître à ses propres yeux délicat et efféminé. »

Nous nous représentons assez malaisément aujourd'hui cette bonhomie dans les mœurs du talent, cette extrême simplicité dans la vie, dont les biographies des artistes florentins au xv^{e} siècle nous ont cependant conservé tant de traits. On ne se figure guère Donatello interrompant l'exécution d'un de ses ouvrages pour aller au marché acheter les provisions dont dépend son dîner, et les rap-

(1) Vespasiano da Bisticci, *Vita di Cosimo il Vecchio.*

porter dans un pan de sa robe, sauf à oublier le tout et à perdre contenance, si, chemin faisant, quelque objet d'art vient à s'emparer de son attention : témoin ce jour où, en face du *Crucifix* sculpté par son ami Brunelleschi, l'admiration qu'il éprouva mit si bien ses bras en mouvement qu'œufs et fruits roulèrent à terre, et qu'il fallut retourner au marché afin de s'y pourvoir de nouveau. Si Donatello vivait de nos jours, il aurait en nombre suffisant des domestiques qui iraient aux provisions pour lui, il serait membre de toutes les académies de l'Europe, en possession de tous les honneurs. Au fond, y aurait-il là pour lui beaucoup mieux que ce qu'il a obtenu? Au milieu de ce peuple républicain de Florence, le plus apte qui fut jamais à comprendre et à honorer l'aristocratie intellectuelle, Donatello n'était, je le veux bien, qu'un ouvrier, et, comme tel, il laissait à d'autres le luxe, les superfluités, les aisances même de la vie; mais cet ouvrier faisait des chefs-d'œuvre. On le savait, on s'empressait dans son atelier, dans sa *boutique*, ou devant les monumens décorés par lui, à mesure qu'il avait donné quelque nouvelle preuve d'un mérite dont chacun s'enorgueillissait comme d'un titre de gloire nationale. Qu'importait dès lors à cet homme en si grand crédit auprès de tous, depuis Côme et les siens jusqu'aux plus humbles artisans, qu'importait à ce maître de l'opinion par son talent ce qui n'aurait fait qu'exhausser en apparence sa situation sans augmenter en réalité son pouvoir? Lui et ses pareils trouvaient trop bien le compte de leur amour-propre dans la pratique de leur art et dans les jouissances qu'elle leur procurait pour ne pas dédaigner philosophiquement le reste, c'est-à-dire, comme l'a écrit l'un d'entre eux, Ghiberti, « toutes les fausses richesses, toutes celles qu'on ne porte pas en soi. » Et Ghiberti ajoute, avec moins de commisération peut-être pour les erreurs d'autrui que d'estime pour sa propre sagesse : « Ne rien désirer en dehors des biens de l'intelligence, voilà le point capital. Malheureusement la plupart des gens, croyant cela chose légère, regardent comme les mieux avisés ceux qui ont amassé le plus de richesses, et qui travaillent audacieusement à s'enrichir encore... Pour moi, qui n'appartiens pas à l'argent, je me suis donné à l'art, et j'en ai, depuis mon enfance, suivi constamment les préceptes avec une grande application et une entière docilité (1). » Donatello, que nous sachions, n'a rien écrit de ses théories à ce sujet : elles devaient être toutefois assez semblables aux doctrines professées par Ghiberti, et même, si l'on en juge sur les témoignages de la pratique, elles procédaient plus directement encore d'un fonds de

(1) *Commentario secondo* di Lorenzo Ghiberti, § xv.

philosophie naïve et de sagesse sans parti-pris. Vasari ne se lasse pas de vanter « la bonté, l'humeur facile et cordiale, la complaisance infatigable » de celui qu'il nous montre « toujours plus occupé de ses amis que de lui-même, » pas plus qu'il ne marchande les éloges aux chefs-d'œuvre successifs de l'artiste et « à sa rarissime habileté, digne de soutenir la comparaison avec la manière accomplie des anciens statuaires de la Grèce et de Rome. »

En nous parlant à son tour du plus grand sculpteur que la renaissance italienne ait produit avant Michel-Ange, M. Perkins n'omet rien de ce qui peut en recommander le talent à notre admiration et la mémoire à nos respects. Les pages dans lesquelles il examine les travaux de Donatello et les causes de l'influence exercée par le maître sur l'art de son temps méritent d'être signalées parmi les meilleures de son livre. N'eussent-elles d'autre résultat que de réduire à leur juste valeur certains reproches dont la critique, en Allemagne d'abord, puis en France et en Angleterre, s'est faite quelquefois l'organe trop complaisant ou l'écho, elles auraient rendu à la cause de la vérité et du goût un véritable service. On n'ignore pas l'espèce de réaction suscitée contre le prétendu paganisme de l'art au XV^e^ siècle par l'enthousiasme, si légitime d'ailleurs, qu'inspirèrent parmi nous les œuvres du siècle précédent. Un peu plus orthodoxes que de raison, des écrivains se rencontrèrent pour proclamer Giotto et ses disciples les seuls apôtres de l'art religieux, pour prononcer, au nom de la foi, la déchéance des autres maîtres, pour reléguer au moins leur génie ou leur talent dans le domaine de la pure habileté pittoresque. Survint à Londres la petite secte *préraphaëlite*, qui, sans remonter aussi loin, proposa tout uniment de reprendre les choses au point où elles se trouvaient avant la dernière période de la renaissance, et cela, non par entraînement mystique, mais en vue de restaurer l'imitation du vrai, principe trop méconnu, disait-on, par Raphaël et ses complices. Or, puisque le préraphaélitisme, si avide de leçons naturalistes, se montrait accommodant à l'égard de l'art *quattrocentista*, c'est qu'apparemment il n'y trouvait ou n'y croyait trouver rien que de conforme à ses propres tendances. De ce côté encore il y avait donc, au moins implicitement, une négation de l'élément idéal et religieux dans les œuvres du XV^e^ siècle. Avec un appel de temps en temps aux souvenirs de la réforme tentée par Savonarola, et l'indifférence ou la confiance irréfléchie de bon nombre d'entre nous aidant, les paradoxes émis depuis quelques années ont à peu près fini par faire fortune. Il semble assez généralement convenu aujourd'hui que l'art florentin contemporain des premiers Médicis n'a qu'une signification païenne et un charme tout matériel.

Nous ne prétendons pas qu'au point de vue des inspirations et de

l'expression pieuses, tout, dans les sculptures de cette époque, doive être justifié et absous. Sans parler de quelques distractions mythologiques un peu fortes, de quelques fautes évidentes contre les convenances et le bon sens, — comme celle que commettait Antonio Filarete le jour où il représentait sur la porte d'une église les amours de *Léda et de Jupiter*, — il faut bien reconnaître que les progrès dus à une étude plus attentive de la nature ou de l'antique ne se sont pas toujours accomplis à Florence sans dommage pour la sainteté de la pensée, ni même pour la gravité des intentions. On ne saurait demander aux œuvres de la sculpture florentine au xv^e siècle ces leçons toutes chrétiennes, ces enseignemens au-dessus du fait et comme indépendans de la langue qui les formule, dont le mystique pinceau de Jean de Fiesole répandait le trésor à la même époque sur les panneaux des reliquaires ou sur les murs des couvens. Donatello et ses élèves pourtant prêchent, eux aussi, l'Évangile, il est vrai en prédicateurs fort soucieux du bon choix des termes et des procédés scientifiques, mais en gens pour lesquels l'expression agréable n'est pas tout, et qui ne la veulent si correcte ou si élégante que pour la rendre d'autant plus persuasive. N'y a-t-il donc qu'une manière de comprendre les sujets sacrés, qu'un moyen immuable de les traduire, qu'un ordre de sentimens, d'idées, de règles techniques, pour quiconque entreprendra de représenter une scène évangélique aussi bien que pour ceux à qui l'image est destinée? L'art chrétien doit-il, comme autrefois l'art égyptien, se condamner au respect farouche de quelques conventions hiératiques, de quelques usages convertis en lois, et parce que Nicolas de Pise et Giotto ont admirablement interprété le dogme catholique dans le sens de la majesté et de la grandeur, interdira-t-on à leurs successeurs le droit d'en définir les autres aspects, d'en révéler les côtés moins inflexiblement sévères? Ah! mieux que les argumens et les paroles, vous ferez justice de cette fausse orthodoxie, vous protesterez contre ce rigorisme à courte vue, chastes *anges* que le ciseau de Desiderio ou celui de Rossellino a groupés comme des colombes autour de l'enfant-Dieu ou au-dessus du lit funéraire d'où une âme vient de s'envoler, — *madonne* que Mino da Fiesole nous montre dans le pur et mystérieux éclat de la maternité virginale ou dont Luca della Robbia a fixé sous l'émail le mélancolique sourire, — vous toutes, œuvres charmantes, œuvres pieuses par les séductions mêmes, par la grâce attendrie de vos dehors, et dont l'inspiration ne saurait pas plus être suspecte que l'éloquence exquise qui la traduit!

Qui sait d'ailleurs si, en accusant les caractères profanes de la sculpture florentine au xv^e siècle, on ne trahit pas surtout l'insuffisance de l'expérience personnelle et la légèreté d'une opinion trop

tôt conçue? « Un peu de philosophie éloigne de la religion, beaucoup de philosophie y ramène, » a dit Pascal. Toute proportion gardée et sauf quelque modification dans les termes, on pourrait faire une réflexion analogue sur les conséquences contraires produites, en face de certains monumens de l'art, par un examen superficiel ou par une étude approfondie. Combien d'honnêtes gens, en sortant pour la première fois de Saint-Pierre de Rome, sont tentés de s'inscrire en faux contre l'admiration universelle, ou du moins croient nécessaire de déclarer qu'après tout les détails de l'édifice ne sont pas irréprochables et qu'il y a des ornemens de mauvais goût! Les mêmes hommes probablement se scandaliseraient d'abord de l'élégance raffinée que respirent les *tombeaux* sculptés par les élèves ou les imitateurs de Donatello à la Badia ou à Santa-Croce, à San-Miniato-al-Monte ou à San-Romolo de Fiesole, dans tant d'autres églises de Florence ou des villes voisines. Ils ne manqueraient pas de découvrir ce qu'il y a ici de contraire à l'expression du deuil et nous rappelleraient qu'un monument funéraire devant naturellement nous parler de la mort, c'est bien le moins qu'il n'ait pas un air de fête.

Rien de plus attrayant en effet que ces rians tombeaux. Point de ces rudes avertissemens qu'adresse ailleurs aux vivans l'effigie sans merci de la mort et de ses œuvres, point de corps déformés par les luttes de l'agonie, ni de squelettes; nulle trace, dans l'ensemble ou dans les détails, d'une arrière-pensée amère, d'une intention lugubre, on dirait presque d'un regret. Chacun de ces poèmes en marbre semble bien moins une élégie sur la fin d'une existence terrestre qu'un hymne à la miséricorde de Dieu qui l'a renouvelée, pour en éterniser la durée dans la félicité et dans la paix. Marqué du sceau de l'élection et comme vainqueur de la mort dans son immobilité sereine, le cadavre de celui à qui le monument est dédié repose sur un lit dont de riches ornemens, des couronnes ou des guirlandes symétriquement suspendues, ont fait un siége triomphal. Dans le fond, les images de la Vierge et de l'enfant Jésus se dessinent au milieu d'un encadrement de fleurs, tandis que des anges à la physionomie fraternelle malgré la variété des types, à la beauté diverse et jumelle à la fois, soulèvent les rideaux de ce lit, livrant passage pour ainsi dire à l'âme qu'ils appellent et qu'ils désignent déjà aux regards du groupe divin. Le reste du monument complète le rapprochement entre cette vie qui vient de se clore et cette autre vie qui commence. Les armoiries du défunt, des inscriptions, rappellent le rang qu'il a tenu et la part qu'il a prise aux affaires humaines: l'agneau, la croix, les pieux symboles font allusion aux promesses évangéliques et à l'éternel repos qu'il a conquis.

Rarement, dans les tombeaux sculptés par les artistes florentins,

les élémens de l'ordonnance diffèrent de ceux que résume ce programme. Presque partout les mêmes principes se reproduisent, les mêmes intentions se répètent quant au caractère général et à la signification morale de l'œuvre; mais que de variantes partielles, quelle abondance, sinon d'invention, au moins de goût dans l'agencement et l'exécution des détails! Quelle souplesse de sentiment en raison des souvenirs inhérens au nom de chaque personnage, en raison de l'âge, de l'importance sociale, des habitudes privées ou publiques de celui dont il s'agissait de consacrer la mémoire! Lorsque Desiderio da Settignano et Rossellino érigeaient à la gloire de Carlo Marsuppini et de Leonardo Bruni les tombeaux magnifiques qui ornent l'église de Santa-Croce, ils mettaient leur travail en harmonie avec la renommée de deux érudits dont le front avait été couronné du laurier réservé aux grands poètes. Lorsque Mino da Fiesole sculptait à la Badia, plus de quatre siècles après la construction du couvent, le tombeau de celui qui en avait été le fondateur, de ce comte Ugo dont parle Dante, il entendait, par un mélange d'élégance et de simplicité dans le style, rappeler les souvenirs complexes, indiquer les deux faces d'une existence tour à tour brillante et cachée (1), comme, en regard de ce monument, il ornait avec une égale délicatesse, mais avec plus de sobriété encore, la sépulture d'un grave magistrat, d'un ambassadeur de la république, Bernardo Giugni, mort en 1466. Enfin, si abrégée que doive être ici la nomenclature des chefs-d'œuvre de l'art florentin, comment ne pas citer le monument élevé par Antonio Rossellino dans l'église de San-Miniato à la mémoire d'un jeune cardinal portugais, Jacques, mort avant vingt-six ans, et, nous dit l'épitaphe, « aussi illustre par son origine royale, aussi remarquable par sa beauté qu'exemplaire par la pureté de ses mœurs? » Où trouver une expression plus doucement éloquente de l'innocence virginale, de la paix de l'âme et du corps, que celle de cette chaste figure livrée à la mort sans combat, dans la première fleur de la grâce et de la jeunesse? Et comme tout ce qui environne tourne au profit de l'émotion que l'artiste a voulu produire! comme tout l'accroît, la confirme, l'achève! Bien que la composition générale ne s'éloigne pas ici des données ordinaires, bien que, suivant la coutume, des anges veillent au chevet du lit et voltigent, sous les rideaux de marbre, autour du médaillon d'où la Vierge et l'enfant Jésus abaissent leurs regards vers le mort, — il y a dans les détails de cette ordonnance connue une finesse et une grâce si particulières, si bien appropriées au sujet, qu'on accueille presque comme une révélation ce qui n'est qu'un

(1) Après avoir gouverné la Toscane au nom de l'empereur Othon II et avec le titre de vice-roi, Ugo abandonna aux pauvres ses immenses richesses et renonça au monde pour se consacrer au service de Dieu.

spécimen plus concluant des traditions et des qualités communes à toute une école. Ajoutons que les voûtes de la chapelle où s'élève le *tombeau du cardinal de Portugal* sont revêtues de terres émaillées qui méritent d'être comptées parmi les meilleurs ouvrages de Luca della Robbia, et que d'autres ornemens de sculpture encore font de cette chapelle un véritable sanctuaire de l'art et du goût florentins dans la seconde moitié du XVe siècle.

Si le nom de Luca della Robbia, que nous venons d'écrire, ne rappelait qu'une innovation industrielle, que la découverte d'un procédé décoratif, il conviendrait aujourd'hui surtout de mesurer strictement l'éloge à l'importance du bienfait. Au milieu des admirations assez voisines de l'engouement et des sympathies plus qu'indulgentes qu'affiche notre temps pour le moindre plat modelé par Bernard Palissy ou pour les pièces de vaisselle dites *faïences de Henri II*, l'opinion qui attribuerait à la fabrication des terres émaillées florentines la valeur d'un événement principal dans l'histoire de l'art rencontrerait peut-être moins de contradicteurs que d'adhérens. Il convient toutefois de reléguer un pareil progrès parmi les faits secondaires pour apprécier dans les travaux de Luca della Robbia des mérites plus considérables, bien qu'avec lui déjà la sculpture entre dans une période où tout commence à incliner vers la décadence, où la grâce du style est bien près de dégénérer en mollesse, et l'étude délicate des choses en pure recherche de l'agrément. On ne saurait d'ailleurs rendre Luca della Robbia responsable des innombrables produits qu'on a mis sous son nom, par cela seul qu'ils continuent, quant aux apparences matérielles, la tradition qu'il avait fondée. Pendant plus de cinquante ans, son neveu, Andrea della Robbia, et les quatre fils de celui-ci exploitèrent avec une telle persévérance les procédés dont Luca leur avait légué le secret que, sur tout le territoire et même au-delà des frontières de la Toscane (1), il n'y eut guère d'église, de palais ou de couvent qui ne possédât quelque morceau sorti de leurs ateliers ou de leurs fabriques. De là tant d'œuvres compro-

(1) Un des fils d'Andrea, Girolamo della Robbia, vint en France vers 1527 et orna de terres émaillées l'extérieur du château de Madrid dans le bois de Boulogne. Un autre, nommé Luca comme son grand-oncle, fut chargé par Léon X d'exécuter le pavement des *Loges* au Vatican. C'est avec l'aide de ce même Luca, dit-on, qu'Andrea fit pour la façade de l'hôpital de Pistoie cette suite de bas-reliefs polychromes ou plutôt de tableaux sculptés qui représente *les Sept OEuvres de la Miséricorde*, travail méritoire à n'envisager que les efforts de talent qu'il a coûtés, mais faux dans son principe, désagréable dans ses résultats, puisqu'en prétendant faire la part égale entre la sculpture et la peinture, il n'aboutit qu'à les déposséder l'une et l'autre de leurs exactes ressources, qu'à exprimer une vérité figée, trop loin de la vie encore pour produire une illusion complète, trop près de la réalité cependant pour laisser deviner l'intervention de l'art et la main inspirée d'un artiste.

mettantes aujourd'hui pour la gloire du chef de l'école, tant de *madonne* doucereuses et de *têtes de chérubins* qui semblent accuser les négligences ou les faiblesses de ce talent, et qui n'attestent que l'infatigable activité de ses copistes.

Les *terres* authentiques de Luca della Robbia unissent à une grâce plus sérieuse dans les intentions une élégance moins prévue dans les formes. Quoique les sujets ne varient guère et que *la Nativité*, *la Vierge en adoration*, *le Couronnement de la Vierge*, soient à peu près les seules scènes reproduites, le soin, sinon la sagacité tout à fait magistrale, avec lequel les traits de chaque physionomie, les ajustemens de chaque figure sont étudiés et rendus, préserve l'œuvre d'une monotonie que sembleraient impliquer les lignes générales et l'aspect uniforme de ces groupes en émail blanc, se dessinant sur un fond bleu, avec des auréoles de couleur jaune pour simuler l'or. Aussi quelques-unes des *madonne* dues à ce talent judicieux et fin, — celles entre autres qu'on voit au-dessus de l'église d'*Ognissanti* à Florence et dans l'église du monastère *dell' Osservanza*, près de Sienne, — pourraient-elles, pour la grâce du style et la chasteté de l'expression, soutenir la comparaison avec les plus aimables ouvrages des élèves de Donatello. Les *terre invetriate* modelées par Luca sont au reste assez rares, et cela s'explique par le nombre et l'importance des sculptures en bronze et en marbre qu'il a laissées, les bas-reliefs par exemple qui ornent la porte de la sacristie dans la cathédrale de Florence, et ces autres bas-reliefs représentant des chœurs de chanteurs, de danseurs, de joueurs d'instrumens, destinés primitivement à la décoration des orgues de la cathédrale et transportés depuis longtemps au musée des Offices.

Certes quiconque a vu les *Chanteurs* à la place qu'ils occupent maintenant se souvient de la spirituelle vraisemblance avec laquelle l'artiste a réussi à figurer l'émission de la voix et la qualité même de chaque organe par la posture plus ou moins souple des personnages, par la contraction inégale des traits, par les mouvemens différens des têtes, les unes à demi renversées comme pour lancer vers le ciel les sons aigus du *soprano*, les autres droites, immobiles, s'aidant en quelque sorte de la ligne verticale pour tirer plus énergiquement de la poitrine les notes profondes qui serviront de basse au concert. On aura admiré aussi l'extrême élégance du dessin, la délicatesse du modelé, un fini dans l'exécution en un mot d'autant plus aisément appréciable que l'examen a lieu face à face; mais lorsqu'on songe que ces bas-reliefs si précieusement travaillés ont dû être une œuvre monumentale, — que, loin d'apparaître, comme aujourd'hui, à la hauteur de l'œil, ils ont été faits pour une place élevée de vingt ou trente pieds au-dessus du sol, on sent ce

qu'il y a au fond d'un peu grêle dans l'habileté de Luca della Robbia et ce qui manque à cette manière, si séduisante qu'elle soit, du côté de la franchise et de la force. Même en dehors des conditions imposées ici par l'architecture, un certain amoindrissement se trahit dans les tendances et dans les doctrines. Le respect des monumens de l'antiquité et le désir d'en mettre à profit les enseignemens subsistent encore, mais le sculpteur des *Chanteurs* s'inspire de ces grands modèles moins pour s'en approprier l'esprit que pour en imiter les surfaces. Ce qu'il demande à l'art grec, ce sont surtout des exemples d'ajustement, des détails de costume, des documens sur la coupe d'une tunique ou d'un manteau. Il y a loin déjà de cette humble méthode aux nobles ambitions, aux procédés savans de Donatello. A quoi bon insister au surplus? Sans sortir de la salle où sont exposés les bas-reliefs de Luca della Robbia, on pourra juger de la distance qui sépare les talens des deux artistes, puisqu'à côté des marbres sculptés par l'un pour la tribune des orgues de la cathédrale, une frise sculptée par l'autre et ayant décoré jadis une tribune qui s'élevait en face, dans la même église, a été également transportée aux Offices? Que serait-ce si l'on rapprochait de cette œuvre si fièrement conçue et exécutée, si vraiment monumentale, les travaux appartenant, non plus à l'époque de Luca della Robbia, mais aux dernières années du XV^{e} siècle! La sculpture florentine alors semble se souvenir de moins en moins des traditions qui l'obligent, ou, s'il lui arrive de continuer en quelque chose le passé, c'est par un retour à des erreurs dont Donatello et son école avaient fait justice, par des tentatives renouvelées de celles qui, à un certain moment, avaient failli tout compromettre. En sculptant sur la chaire de Santa-Croce les cinq sujets en ronde-bosse consacrés à la vie de saint François, Benedetto da Majano faisait preuve d'une habileté remarquable; mais il tendait à remettre en honneur les dangereux principes adoptés jadis par Ghiberti dans l'exécution des portes du Baptistère, il pratiquait même avec moins de retenue ce système d'usurpation sur les droits et la fonction du pinceau. La voie une fois frayée ou plutôt rouverte, ce fut à qui s'y précipiterait le plus vite et s'y aventurerait le plus loin. Matteo Civitali, Benedetto da Rovezzano, nombre d'autres encore ne songèrent plus qu'à engager avec la peinture une lutte dont aucun d'eux ne devait sortir victorieux, et qui ne pouvait aboutir, malgré tous les efforts, qu'à une dépense inutile d'adresse et aux fatigues sans profit du talent.

Cependant l'incomparable génie de Michel-Ange s'annonçait dans des travaux d'une bien autre audace. La *Piètà*, le *David*, venaient de révéler, en même temps que le plus grand sculpteur dont l'Italie dût se glorifier, une méthode absolument nouvelle, un art sans

précédent comme sans rival; mais lorsque ces prodigieux chefs-d'œuvre parurent, lorsque, trente ans plus tard, cet art si profondément personnel eut achevé de se manifester dans les *tombeaux des Médicis*, ne semblait-il pas que le tout, en vertu de son excellence et de son originalité mêmes, découragerait l'esprit d'imitation? On sait pourtant si les imitations abondèrent, de quels entraînemens fut suivie la révolution opérée par Michel-Ange, et avec quel zèle, tantôt irréfléchi, tantôt pédantesque, l'école tout entière se mit à la poursuite du « grand style. » C'en est fait dès lors, pour l'art florentin, non du talent, non de l'industrie matérielle, mais de l'inspiration sincère, de la bonne foi. On pourra compter encore parmi les sculpteurs nés ou établis à Florence quelques savans, comme Baccio Bandinelli et le Flamand Jean de Bologne, quelques ouvriers adroits comme ce Benvenuto Cellini, qui, entre autres habiletés, a eu celle de se faire passer pour un artiste de premier ordre et de se faufiler, en compagnie des grands maîtres, jusque dans l'admiration confiante de la postérité : on ne trouvera plus, ni pendant ni après le règne de Michel-Ange, un digne successeur, un héritier tout à fait légitime des talens appartenant aux deux périodes antérieures. Peut-être, pour rencontrer ce dernier descendant de la race, faudrait-il arriver jusqu'à notre époque, jusqu'au temps où travaillait un maître dont la *Revue* rappelait, il y a quelques années, les énergiques efforts et les titres (1).

L'histoire de la sculpture en Toscane, c'est-à-dire l'histoire de ses progrès, de son développement continu depuis la réforme entreprise par Nicolas de Pise jusqu'à la mort de Michel-Ange, ne comprend donc en réalité que trois siècles; encore Michel-Ange en remplit-il un presque tout entier de son importance personnelle et de ses succès, à partir du moment où il sculpte, à quatorze ans, cette *Tête de Faune* qui attire sur lui les faveurs de Laurent, jusqu'à celui où il succombe à Rome (1489-1564), plein de jours, rassasié de gloire, et n'aspirant plus, comme il l'a dit lui-même dans un de ses derniers *sonnets*, qu'à « atteindre le port commun en vue duquel le cours de la vie, pareil à une mer orageuse, a ballotté sa frêle barque. » Renfermée dans les limites que nous nous sommes tracées, cette histoire n'excède pas une période de deux cent quarante années. Sans doute, en comparaison des faits qui se sont produits ailleurs, la vie de l'art florentin peut paraître courte : la sculpture dans notre pays a, nous le disions en commençant, une tout autre longévité. Le temps et le pays toutefois qu'ont honorés tour à tour Nicolas de Pise et son école, Ghiberti et Donatello, les élèves de celui-ci et les prédécesseurs immédiats de Michel-

(1) Voyez dans la livraison du 15 septembre 1855 *le sculpteur Lorenzo Bartolini.*

Ange, se recommandent plus qu'aucun autre pays et qu'aucune autre époque par la valeur des talens qu'ils ont vus naître, par la grandeur des exemples qu'ils nous ont légués. S'il faut reconnaître à la sculpture française le privilége d'une fécondité inépuisable, ce n'est qu'à la condition de saluer dans les œuvres de la sculpture florentine avant la fin de la renaissance des prérogatives plus hautes encore et des mérites plus éclatans.

Et maintenant est-ce tout? avons-nous tout dit? En résumant, après M. Perkins et avec l'aide de nos propres souvenirs, l'histoire d'un art trop peu connu de beaucoup d'entre nous parce que les spécimens en sont rares en France (1), avons-nous suffisamment indiqué l'intérêt qu'elle offrirait à ceux qui voudraient l'étudier de près, en face des monumens mêmes, et le profit qu'on tirerait d'une pareille étude? Il nous a fallu, il est vrai, omettre bien des noms, négliger bien des talens secondaires en apparence et cependant dignes d'une place à côté des maîtres, comme ces habiles graveurs en médaille, qui exigeraient un chapitre à part dans un travail complet sur l'art de leur époque. Puisse du moins le peu que nous avons rappelé conseiller un examen plus étendu et plus approfondi! La sculpture florentine au XIV^e^ et au XV^e^ siècle n'est pas seulement la manifestation la plus franche des inclinations naturelles à un groupe d'esprits d'élite, à quelques hommes privilégiés; elle n'exprime pas seulement une certaine vérité de circonstance, les mœurs ou les goûts à un moment donné d'une école, d'une race, d'un pays. N'eût-elle d'autre signification d'ailleurs, elle commanderait encore l'étude et mériterait notre admiration par la netteté de ses aveux en ce sens, par l'insigne précision des formes qui nous les transmettent. Elle nous donne toutefois sur le fond même, sur les principes, sur les moyens de l'art, des renseignemens plus généraux et plus utiles. C'est en cela que consistent la vertu intime et l'efficacité de ses exemples; c'est là, pour ainsi parler, la principale moralité qui en ressort.

A tous les momens de la renaissance, dans tous les travaux qui se succèdent depuis la chaire du Baptistère de Pise jusqu'aux

(1) Le musée du Louvre, si incomparablement riche dans les autres séries, ne possède qu'un bien petit nombre de sculptures italiennes du XIV^e^ et du XV^e^ siècle, et cette pénurie est d'autant plus regrettable que, depuis la création du *South-Kensington Museum*, l'Angleterre a réussi à conquérir beaucoup de précieux morceaux en ce genre. On trouve bien parfois dans nos autres collections publiques quelque monument de l'ancien art florentin, comme la charmante *Tête de femme* par Mino da Fiesole que possède le département des médailles et antiques à la Bibliothèque impériale; mais à Paris les témoignages les plus significatifs sont conservés dans les collections particulières, au premier rang desquelles il faut citer celles de M. Thiers, de M. His de La Salle, de M. Seillière, et surtout la collection formée par M. Timbal avec le goût éclairé d'un artiste et la sollicitude érudite d'un curieux.

tombeaux de la Badia et de San-Miniato, les sculpteurs toscans se montrent les disciples zélés de l'art antique. Ils travaillent sans relâche à s'en approprier l'éloquente concision, à en emprunter les procédés, à en posséder la grammaire; mais le désir ou la volonté de l'imitation ne va pas chez eux au-delà de cette ambition scientifique. Les inspirations de la pensée n'en sont pas plus compromises que les droits du vrai ne subissent pour cela quelque atteinte, et, là même où le parti-pris archaïque semble le plus formel, le naturel perce sous ces apparences systématiques, la séve originale et personnelle vient vivifier en la renouvelant cette tradition des anciens âges. L'art florentin accommode à ses inclinations les leçons de l'antiquité. Il les pratique savamment, mais avec une science ingénue, avec une docilité sans danger pour les franchises du génie national; il garde jusque dans l'érudition ses instincts et ses habitudes, comme, en parlant un idiome étranger, on conserve les tours et l'accent de la langue maternelle. Les artistes modernes malheureusement semblent se défier à l'excès de ces salutaires infidélités à la lettre. Beaucoup d'entre eux oublient trop que la sculpture n'est pas simplement une exilée de la Grèce et de Rome à laquelle il faut rendre, bon gré mal gré, toutes les illusions de la patrie absente, une rareté exotique transplantée dans notre sol, où elle ne pourra vivre que d'une vie factice. Au lieu de s'évertuer à naturaliser parmi nous les simulacres matériels de l'art païen, à transcrire les formes d'une mythologie muette et à galvaniser ce qui n'est plus, que ne travaillent-ils, comme autrefois les Florentins, à prendre à leur compte ce qui de cet art n'a pas péri et ne saurait périr? Que ne s'aident-ils de l'antiquité, à l'exemple de l'illustre chef de notre école de peinture, pour achever de comprendre, pour commenter la nature qu'ils ont devant les yeux, et non pour subordonner absolument celle-ci, pour en sacrifier l'étude sincère à la recherche d'une correction banale, d'une beauté sans âme, d'un style de convention et de seconde main? Si ce retour aux principes qui ont dirigé jadis l'école florentine et plus récemment notre brillante école du XVI^e siècle, si ce mouvement deux fois fécond venait à s'opérer de nouveau, tout le monde et toutes choses y gagneraient : le talent, puisqu'il ne se dépenserait plus dans des entreprises en dehors de nos besoins et de nos mœurs, — le public, qui se désaccoutumerait ainsi de ne voir dans la sculpture qu'une formule archéologique, — enfin l'art antique lui-même, parce que, loin de servir de couverture ou de laisser-passer à l'esprit de routine, il reprendrait sur le progrès l'influence généreuse qui lui appartient, et auprès de quiconque aspire à exprimer l'idéal l'autorité sans tyrannie de ses conseils.

HENRI DELABORDE.

LE

CHRIST PAÏEN

DU TROISIÈME SIÈCLE

APOLLONIUS DE TYANE ET LA COUR DES SÉVÈRES.

I. *Apollonius von Tyana und Christus, oder das Verhæltniss des Pythagoreismus zum Christenthum* (*Apollonius de Tyane et le Christ, ou le Rapport du pythagorisme au christianisme*), par F.-C. Baur, Tubingue. — II. *Apollonius de Tyane, sa vie, ses voyages, ses prodiges*, par Philostrate, traduit du grec par A. Chassang, Paris 1864.

On a longtemps considéré la victoire du christianisme sous Constantin comme l'une de ces révolutions inexplicables, une de ces surprises historiques, sans connexion démontrable avec le passé, qui semblent des miracles divins. Comment de la négation hautaine et radicale opposée d'abord aux premières affirmations chrétiennes, l'esprit humain était-il passé à l'intérêt, puis à la sympathie avouée pour la nouvelle croyance? On ne croyait pas possible de résoudre ce problème. Le fait est cependant que là comme ailleurs la transition ne s'est pas faite brusquement, et que la critique moderne a découvert une série de moyens termes dont l'histoire religieuse devra désormais tenir compte.

C'est au IV[e] siècle, au lendemain des persécutions les plus violentes, et bien que professé seulement par la minorité, que le christianisme arrive à dominer la situation politique et sociale. Pendant le III[e] siècle toutefois, les mouvemens intérieurs du paganisme permettent à l'observateur attentif de prévoir cette victoire inespérée.

Une singulière évolution s'opère dans les idées religieuses du monde païen. On est encore très loin de se dire chrétien, et pourtant l'on cherche à *christianiser* la vieille religion de la nature. On veut qu'elle devienne spirituelle, morale, qu'elle se purifie des absurdités et des souillures traditionnelles; bien plus encore, on sent que l'incarnation dans une vie humaine toute sainte et toute belle de l'idéal religieux que l'on rêve peut seule conférer à cet idéal la puissance communicative dont il a besoin pour s'emparer des consciences, et l'on cherche par divers moyens à fournir au paganisme réformé ce que l'Évangile donne aux chrétiens dans la personne de Jésus de Nazareth. En un mot, on tâche d'avoir un *Christ païen.* Le ridicule, parfois même la niaiserie de ces efforts, ne doivent pas en voiler le sérieux ni l'intérêt historique. Ce mélange de grandeur dans l'idée et de puérilité dans la réalisation constitue même la moralité essentielle de cette situation remarquable entre toutes, où la vieille religion, se sentant près de périr, s'imaginait prolonger son existence en se parant de formes qui n'allaient bien qu'à sa jeune rivale.

I.

L'un des manifestes les plus curieux de cet essai de rajeunissement du paganisme est la biographie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate de Lemnos. Ce Philostrate faisait partie du cercle de lettrés et de savans que l'impératrice Julia Domna, femme de Septime Sévère, avait réunis autour d'elle. On sait l'influence que Julia Domna exerça sous le règne de son mari (193-211) et plus encore sous celui de son successeur, Caracalla, mort en 217. C'est conformément au désir exprimé par son illustre protectrice que Philostrate rédigea la biographie du sage Apollonius de Tyane, qui avait vécu, disait-on, sous les premiers empereurs, d'Auguste à Domitien, c'est-à-dire pendant toute la durée du Ier siècle. Déjà d'autres auteurs, tels que Maxime d'Égée et Mæragène, avaient traité le même sujet. Philostrate affirme néanmoins qu'il s'est principalement servi des anecdotes inédites recueillies sous le titre de *Reliefs* par un disciple fidèle d'Apollonius, qui l'avait toujours suivi. Il paraît que l'imperfection de ces premiers travaux rendait désirable une refonte totale de son étrange récit.

Intéressant, disons le mot, amusant comme peu de romans modernes, le livre de Philostrate est un des plus instructifs que nous possédions (1). Il jette une vive lumière sur les mœurs, les idées,

(1) La critique allemande s'en est plus d'une fois occupée, et dans un ouvrage important le dr Baur, l'éminent professeur de Tubingue, a étudié, à propos d'Apollonius de

les croyances de son époque. Il nous aide à fixer la physionomie morale d'une période difficile à décrire de l'histoire romaine. Il nous fait entrer de plain-pied sur le terrain religieux qui devait toujours de plus en plus conquérir les sympathies des penseurs païens. A tous ces titres, il mérite le haut rang que la critique moderne lui assigne parmi les documens relatifs au IIIe siècle. C'est surtout quand on connaît le milieu d'où le livre est sorti qu'il est facile d'en apprécier l'intérêt. L'histoire n'a pas encore relevé comme il conviendrait la puissante influence d'une famille sacerdotale composée tout entière de femmes dans sa période de célébrité, et qui, tout le temps que dura la dynastie des Sévères, exerça une action peu visible, très réelle pourtant et très forte, sur la marche des affaires et des idées dans l'empire romain. Nous entendons par ces mots « la dynastie des Sévères » les quatre empereurs dont Septime Sévère inaugure la série en 193, et dont le dernier fut Alexandre Sévère, mort en 235.

Septime Sévère arriva au pouvoir suprême dans un de ces momens d'ébranlement où l'on devait se demander si la colossale machine fondée par Jules César et Auguste n'allait pas se briser en cinq ou six tronçons. A la mort de Néron déjà, une crise de ce genre avait éclaté; Vindex, Galba, Othon, Vitellius, s'étaient succédé avec une rapidité effrayante. Heureusement pour l'empire il se trouva un soldat énergique et habile, Vespasien, qui d'une main vigoureuse rassembla les rênes du char impérial et le remit sur son chemin. Septime Sévère fut en réalité un second Vespasien. A la mort du dernier des Antonins, Commode, tout fut remis en question. Pertinax, jouet de la soldatesque, ne régna que quelques mois. Didius Julianus, Pescennius Niger, Albinus, Septime Sévère, furent proclamés à peu près en même temps par les légions; mais Septime, général intrépide et énergique, fort aimé des soldats et redouté du sénat, triompha de tous ses rivaux et régna, non sans gloire, pendant dix-huit ans. S'attacher l'armée par de grandes libéralités tout en y rétablissant une sévère discipline (il débuta par un coup d'audace en cassant la garde prétorienne), l'occuper dans des expéditions lointaines qui la faisaient voyager des bords de l'Euphrate aux montagnes d'Écosse, et comprimer d'une main de fer les velléités de conspiration de l'aristocratie, telle fut toute sa politique. Ce fut un des empereurs les plus belliqueux, et quand il mourut, son dernier conseil à ses enfans, Caracalla et Géta, fut qu'ils devaient à tout prix se concilier l'armée et se moquer du reste. Il ne se doutait pas

Tyane, les rapports du pythagorisme avec le christianisme. Il a paru tout récemment une traduction française de l'ouvrage de Philostrate, et cet intéressant travail est dû à M. Chassang, déjà connu par ses études sur le roman dans l'antiquité.

qu'en refusant de chercher une base plus solide pour sa dynastie, il préparait sa ruine à bref délai. Le successeur de Septime, Antoninus Caracalla (1), passionné comme son père pour l'art militaire, n'avait ni sa fermeté de caractère ni son habileté. Assassin de son frère Géta, qui probablement l'eût assassiné lui-même s'il n'avait pris les devans, il joua au soldat pendant six ans et se laissa sottement égorger près d'Édesse par le préfet du prétoire Macrin, qui ne porta pas longtemps la pourpre impériale, car l'armée était demeurée très attachée à la famille de Septime Sévère, et Héliogabale, fils prétendu de Caracalla, tiré du temple du soleil à Émèse, fut proclamé empereur par les soldats. C'était un pauvre enfant de quatorze ans, d'une corruption précoce, d'un bigotisme ridicule, et qui joua, lui, à la procession pendant quatre ans, dans l'espoir de convertir le monde à son dieu syrien. Il fut égorgé à son tour, du consentement tacite du sénat, par les prétoriens, et son cousin, Alexandre Sévère, malgré son extrême jeunesse (il n'avait que treize ans), le remplaça de 222 à 235. C'était un prince d'un bon caractère; mais les historiens chrétiens l'ont un peu surfait. Instruit, de mœurs douces, économe des deniers publics, il semble avoir manqué de courage militaire, et comme les soldats, habitués aux prodigalités de ses prédécesseurs, n'aimaient guère et craignaient encore moins cet inoffensif jeune homme, ils l'assassinèrent près des frontières germaines et se donnèrent pour maître un fier-à-bras selon leur cœur, le robuste et grossier Maximin.

Voilà, en résumé, la superficie de « l'histoire auguste » pendant le laps de temps au milieu duquel tombe la publication de la vie d'Apollonius par Philostrate : en somme, des princes moins que médiocres, sauf le premier. Et pourtant durant cette période l'empire demeura relativement solide et même entra sans troubles profonds dans une véritable ère nouvelle, car c'est sous Caracalla que s'opéra la grave transformation, depuis si longtemps caressée en rêve par l'autocratie impériale, de tous les hommes libres de l'empire en citoyens romains. Ce fut le dernier coup porté à ce qui restait de la vieille république romaine. Rome fut dès lors conquise par les provinces. L'universalisme religieux que l'on peut constater dans la doctrine d'Apollonius a pour pendant cet universalisme politique dont l'apparition a valu à l'épais Caracalla une importance historique à laquelle il ne songeait guère; mais aussi, quand on étudie de près cette période, une foule de faits démontrent que l'histoire « masculine » s'arrête à la surface des choses,

(1) On sait qu'il naquit à Lyon et qu'il dut son nom à une tunique gauloise fort semblable à notre capote d'infanterie qu'il avait adoptée et mise à la mode.

et que sous ces princes nuls ou débauchés régnèrent des femmes fort distinguées.

La première de toutes, Julia Domna, femme de Septime Sévère, était fille d'un prêtre du soleil d'Émèse ou Émath en Cœlésyrie. Son mari l'avait choisie, avant même son arrivée au trône, en vertu d'un oracle qui, dès son enfance, lui avait prédit qu'elle serait reine. Julia Domna était assez belle pour que cette prédiction à plusieurs sens s'accomplît de manière ou d'autre, et il est à présumer que sa beauté et son esprit ne touchèrent pas moins que ce galant oracle le cœur de l'austère général. Une fois impératrice, elle s'entoura d'un cercle de beaux esprits et de rhéteurs dont firent partie Dion Cassius l'historien, les jurisconsultes Paul, Ulpien, Papinien, et le biographe d'Apollonius, Philostrate. L'influence dont elle jouit auprès de son mari dut être considérable, car le favori de Sévère, Plautien, ne cessa de lui faire une opposition systématique, et fut à la fin le vaincu de ce duel à mort. C'est peut-être à ses calomnies intéressées qu'il faut attribuer les rumeurs fâcheuses qui circulèrent sur les mœurs de Julia Domna. Son mari n'était pas homme à fermer les yeux sur un tel genre d'écarts, surtout s'il est vrai qu'à l'infidélité conjugale elle joignît la trahison politique. Cette réputation de mauvaises mœurs s'accrut encore sous le règne de son fils Caracalla, dont, selon plusieurs historiens, elle était seulement la belle-mère, son mari l'ayant eu d'un premier mariage. Ces historiens veulent même que ses charmes, admirablement conservés, aient séduit ce rustre couronné, qui se serait uni à elle par un mariage incestueux. De là le surnom de Jocaste, qui lui fut donné par ses ennemis. Bayle a signalé l'invraisemblance de cette allégation en s'appuyant sur le silence de deux historiens contemporains, Dion Cassius et Hérodien, peu indulgens l'un et l'autre pour la famille de Sévère, et qui désignent Julia comme la mère de Caracalla sans dire un mot qui puisse la faire soupçonner d'une pareille turpitude. Il faut donc n'y voir qu'une calomnie de ses adversaires. Elle mourut quelques jours après Caracalla; mais elle avait gardé longtemps près d'elle sa sœur, Julia Mœsa, femme de tête aussi et ambitieuse. C'est elle qui fit sortir du temple du soleil le petit Héliogabale et le présenta aux troupes en leur disant que sa fille Julia Soémis l'avait eu clandestinement de Caracalla. Victorieuse de Macrin, elle régna de fait avec sa fille pendant qu'Héliogabale, son petit-fils, scandalisait Rome par ses mœurs de *hiérodule* et son fanatisme solaire. C'est sans doute à leur instigation que ce triste empereur, qui avait contraint le sénat à donner droit de séance à sa mère, institua un sénat de femmes qui rendit gravement des sénatus-consultes sur les vêtemens, la préséance, le droit

au baiser, les voitures suspendues, les perles aux chaussures, etc., mais qui probablement ne se borna pas à ces futilités malicieusement relevées par les historiens. Quand Mœsa s'aperçut que la première popularité d'Héliogabale déclinait rapidement, elle prit soin de lui faire adopter, malgré ses répugnances, son cousin germain, Alexandre Sévère, fils de son autre fille Julia Mammæa, la dernière femme de cette étrange famille. Soémis périt avec Héliogabale en 222, Mœsa mourut bientôt après, et Julia Mammæa régna jusqu'en 235 sous le nom d'Alexandre Sévère, dont tous les historiens attestent d'un commun accord la soumission absolue à sa mère. Celle-ci conserva jusqu'à la fin la direction politique et morale de son fils, dont les vertus privées contrastèrent fort heureusement avec les débordemens infâmes de son prédécesseur. Elle en abusa même au point de le séparer de la jeune femme qu'il adorait, et dont elle ne tarda pas à être jalouse. Une autre maladresse fut de ne savoir ni comprimer d'une main énergique l'armée, qui se mutina souvent et tua même Ulpien sous les yeux de l'empereur, ni se la concilier par ses largesses. A la fin, et quand les vétérans de Septime Sévère eurent fait place à de nouvelles recrues, l'armée se révolta contre Mammæa plus encore que contre son fils et la fit périr avec lui.

En somme, et en dépit des meurtres périodiques qui furent une des institutions de l'empire romain, voilà une véritable dynastie d'impératrices, toutes sorties d'un sanctuaire de l'Orient, imbues des mêmes traditions, fort influentes, et même pendant près de vingt-cinq ans, depuis la mort de Septime jusqu'à celle d'Alexandre, en possession d'une véritable omnipotence. Or quand on a, sous un gouvernement absolu surtout, découvert l'existence d'une influence féminine prolongée, on peut être certain de ne pas s'égarer en cherchant du côté des affaires religieuses les conséquences les plus directes de cette intervention. En fait, les données éparses chez les contemporains Dion Cassius et Hérodien, chez les écrivains de l'*Histoire Auguste*, qui les suivent de près, chez ceux mêmes du bas-empire, nous permettent de discerner une même ligne de conduite religieuse qui commence avec Julia Domna sous le voile d'un certain mystère et se révèle pleinement sous les auspices de Julia Mammæa. Les folies mêmes d'Héliogabale trouvent leur explication dans leur connexité avec ce qu'on peut appeler la théologie de sa famille maternelle. N'oublions pas que Philostrate écrit son *Apollonius* sur l'ordre de Julia Domna, et que le livre s'est trouvé prêt quelque temps après la mort de celle-ci.

Les campagnes de Septime Sévère dans l'extrême Orient avaient élargi l'horizon intellectuel. On commençait à savoir que le monde était passablement plus grand que l'empire romain. L'empereur

s'était arrêté à Tyane, il y avait été malade, sa guérison pouvait bien s'être rattachée d'une manière quelconque à l'invocation du génie guérisseur de l'endroit. Ses soldats avaient rapporté de leurs expéditions lointaines de vagues données touchant les royaumes de la Perse et des Indes, sur lesquelles l'amour du merveilleux avait ensuite brodé tout à l'aise. Il y a dans les récits indiens de Philostrate un singulier mélange de réalité et de fantaisie. Sévère lui-même en était venu à partager les récréations philosophiques et littéraires de sa femme. Il semble que, se faisant peu d'illusions sur l'avenir des institutions impériales et même de toute la culture gréco-romaine, il ait vu sans déplaisir des élémens étrangers s'introduire dans la vie morale de ses contemporains. Ce qui est certain aujourd'hui et démontré contre quelques apparences contraires, c'est qu'il adoucit les peines portées contre les Juifs et les chrétiens, et que, s'il leur interdit le prosélytisme, les persécutions locales qui sévirent sous son règne ne doivent pas être imputées à sa volonté personnelle. Proculus, son esclave favori, était chrétien, la nourrice de Caracalla était chrétienne, et sous le règne de celui-ci, pendant lequel l'influence de Julia Domna fut toute-puissante, l'église chrétienne jouit à peu près partout d'une tranquillité parfaite. Il en fut de même sous Héliogabale, qui pourtant avait des opinions religieuses fort arrêtées; mais nous savons que pendant son règne sa grand'mère Mœsa et sa mère Soémis eurent en main la direction des affaires. La position des chrétiens fut encore meilleure pendant le règne d'Alexandre Sévère, dirigé par sa mère Mammæa.

C'est donc à Julia Domna que remonte l'impulsion première à laquelle obéissent fidèlement, à travers les nuances individuelles qui les distinguent, les princesses de sa famille qui se succèdent jusqu'en 235. Par conséquent on a le droit de chercher l'idée-mère du mouvement religieux qu'elles s'efforcèrent de seconder dans le manifeste que Philostrate de Lemnos lança, conformément aux vœux de Julia Domna, sous le titre de *Vie d'Apollonius de Tyane*, et l'instant est venu de résumer cette étrange histoire.

II.

Apollonius naquit à Tyane, ville grecque de Cappadoce, on ne dit pas en quelle année; mais on peut inférer des autres données du livre que l'époque de sa naissance ne différa guère de celle de la naissance de Jésus-Christ. Sa mère eut, pendant sa grossesse, une sorte d'annonciation : le dieu de la divination et de la science pénétrante, Protée, lui apparut et lui laissa entendre que l'enfant qu'elle

portait dans son sein n'était autre que lui-même. Quand elle le mit au monde, un chœur de cygnes, oiseaux messagers d'Apollon, célébra sa naissance, et la foudre tomba du ciel pour y remonter sur-le-champ : c'était le salut des dieux à l'enfant nouveau-né. Doué d'une précocité merveilleuse, d'une beauté qui charmait les regards, Apollonius étudia d'abord à Tarse, patrie de saint Paul, auprès d'un rhéteur renommé; mais les mœurs dissolues de cette ville le forcèrent de s'en éloigner, et il se rendit à Égée, où il devint adorateur zélé d'Esculape et pythagoricien déterminé. Il s'imposa toutes les épreuves du rude noviciat, tous ces *exercices spirituels* de l'antiquité que le philosophe de Samos faisait subir à ses disciples, et bientôt on le vit paraître avec le costume particulier de la secte pythagoricienne, c'est-à-dire avec une tunique de lin, nu-pieds, laissant croître sa chevelure, du reste s'abstenant de vin et de viandes. Ses idées sur l'inutilité ou plutôt le caractère blâmable des sacrifices sanglans, ses observations empreintes d'une sagesse fort au-dessus de son âge, les excellens conseils qu'il adressait aux malades venus pour consulter Esculape, émerveillaient les prêtres de ce dieu, et l'admiration s'accrut encore quand on le vit à vingt ans se dépouiller de son patrimoine en faveur de sa famille et se vouer à une continence perpétuelle. Après cinq ans passés, selon la règle, dans un silence absolu, il se met à parcourir l'Asie-Mineure en commençant par Antioche. Partout il prêche les préceptes de la sagesse, le respect dû aux dieux, la vraie manière de les adorer, la nécessité de revenir aux anciens rites tombés en désuétude ou altérés. Déjà il a des disciples qui le suivent partout. Lui-même cependant ne se trouve pas encore assez instruit, et, voulant aller plus loin que Pythagore et Platon n'allèrent eux-mêmes, il part pour les Indes, afin de puiser auprès des brahmanes la science divine par excellence. En passant par Babylone, il visitera les mages. C'est dans ce voyage qu'il s'adjoint pour disciple le Ninivite Damis et qu'il arrive à comprendre, outre les langues humaines, qu'il possédait toutes sans avoir eu besoin de les apprendre, le langage même des animaux. Le roi de Babylone, ravi de le posséder sous son toit, ne se lasse pas de l'entendre et le retient huit grands mois. Enfin Apollonius le quitte pour se rendre aux Indes et « franchit le Caucase, » dit gravement Philostrate, dont l'ignorance en géographie, même pour un ancien, est très grande. Il est vrai qu'il suit ici fidèlement le récit de Damis, un chroniqueur d'une imagination sans pareille. Ce Damis n'a-t-il pas vu, en traversant le Caucase, les chaînes qui servirent jadis à lier Prométhée! Encore a-t-il soin d'ajouter, en narrateur consciencieux, « qu'il lui fut difficile d'en déterminer le métal. »

Le Caucase franchi, il se trouve encore un roi indien d'une vertu incomparable, presque pythagoricien par son genre de vie, et qui se confond en admiration, en éloges, en prévenances pour Apollonius. C'est auprès de lui qu'on reçoit les premiers renseignemens détaillés sur les sages indiens. Ils habitent le sommet d'une montagne d'où ils repoussent à coups de tonnerre les téméraires qui voudraient y monter sans leur permission. Plus on approche de la montagne, plus on rencontre de choses extraordinaires. C'est par exemple un insecte qui produit une huile de laquelle on peut se servir pour lancer des flammes inextinguibles sur les murs des villes ennemies. Plus loin, c'est une femme, noire de la tête aux seins, blanche des seins aux pieds, colorée tout exprès comme cela par la nature pour rendre à la Vénus indienne le culte qu'elle réclame. Ailleurs on rencontre des champs de poivriers cultivés par des singes, et puis des serpens énormes que l'on prend rien qu'en étendant devant leur repaire un linge rouge portant des caractères magiques : dans leur tête se trouvent des pierres dont la vertu est la même que celle de l'anneau de Gygès. Voici enfin la montagne sainte; elle est entourée d'un brouillard qui s'épaissit ou se dissipe au gré des sages. On remarque, en la gravissant, un feu qui purifie de toute souillure, un puits qui rend des oracles, deux grands vases de pierre contenant l'un de la pluie, l'autre du vent, le tout à la disposition des sages. D'ailleurs ceux-ci affirment que cette montagne est l'ombilic des Indes. Ils y adorent le feu, qu'ils se vantent de tirer directement du soleil, prérogative de Prométhée, symbole pour eux comme pour lui de la science inventive. Damis a vu, de ses yeux vu, ces sages s'élever en l'air, sans appui, sans artifice aucun, à la hauteur de deux coudées. Les sages n'ont pas de maison : quand il pleut, ils font venir un nuage pour se mettre à l'abri. Ils portent la chevelure longue, des mitres blanches, des vêtemens tissés d'un lin que la terre ne permet qu'à eux de cueillir. Leur prodigieux savoir déconcerte Apollonius, qui ne s'étonnait pas aisément. Ils possèdent la science absolue, ils connaissent le passé de quiconque se présente à eux, ils ont réponse à tout. Quand on leur demande : « Qui êtes-vous? » ils répondent : « Des dieux. » — « Pourquoi? » — « Parce que nous sommes vertueux. » — « Cette réponse parut pleine de sens à Apollonius, » continue son biographe, qui, parmi toutes les vertus dont il pare son héros, a oublié la modestie. Naturellement Apollonius reçoit des brahmanes la confirmation littérale des doctrines de Pythagore. Jarchas, leur chef, se souvient d'avoir été *un autre*, un ancien roi ou demi-dieu du pays dont il entonne lui-même les louanges avec la parfaite humilité qui caractérise, on le voit, cette vénérable corporation. A côté de lui se trouve Pala-

mède, un des héros de la guerre de Troie, ressuscité brahmane. Profitons de l'occasion pour dire qu'Apollonius lui-même se souvient d'avoir été pilote dans une existence antérieure, et même d'avoir joué un bon tour à des écumeurs phéniciens qui voulaient l'embaucher dans un complot de piraterie. Du reste ses entretiens avec les sages de l'Inde sont sans cesse interrompus par des prodiges dont la singularité va croissant. Ce sont des trépieds qui se meuvent d'eux-mêmes, des échansons d'airain qui servent à boire aux convives, une coupe qui se remplit miraculeusement à mesure qu'on la vide, une pierre qui a le don d'attirer à elle toutes les autres, et tout cela pour illustrer une doctrine panthéiste d'après laquelle le monde serait un animal vivant, à la fois mâle et femelle pour s'engendrer lui-même, gouverné par un Dieu suprême et une foule de dieux subordonnés qui font eux-mêmes partie du grand tout. Bientôt Apollonius est initié par ses hôtes à la science des astres et de la divination. Damis n'assistait pas à ces séances, et, Apollonius ayant jugé à propos de garder ses secrets pour lui, Philostrate n'a pu nous dire en quoi consiste cette reine des sciences. Enfin, après quatre mois d'ébahissement et d'étude, Apollonius, saturé de science surhumaine, quitte les sages dans les meilleurs termes et s'en revient par la Mer-Érythrée, l'Euphrate, Babylone, l'Asie-Mineure; puis, ne voulant pas se fixer à Antioche, dont les mœurs licencieuses l'offusquent, il se dirige sur l'Ionie et fait une entrée triomphale à Éphèse.

Le temps des initiations est désormais passé, et dès lors Apollonius va parcourir le monde en réformateur et en prophète. Éphèse, ville toute frivole et efféminée, est ramenée par ses prédications à la philosophie et à la vertu. Les dissensions de Smyrne sont apaisées par sa sagesse. Cependant Éphèse le rappelle, la peste fait d'affreux ravages dans ses murs. Pour délivrer la ville du fléau qui la désole, il se borne à faire assommer un vieux mendiant. Quand on enlève le tas de pierres sous lequel il gisait écrasé, on trouve à sa place un énorme chien noir : ce mendiant n'était autre chose qu'un mauvais esprit. Il part ensuite pour la Grèce, s'arrête à Troie, où il a une conversation avec l'ombre d'Achille, et où il apprend que la belle Hélène n'a jamais été dans la ville de Priam, visite à Lesbos le sanctuaire d'Orphée et débarque à Athènes, où il guérit un jeune homme possédé tout en dissertant contre les danses voluptueuses de l'Attique; puis il s'en va visiter tous les oracles de la Grèce, se présentant partout comme réformateur ou restaurateur des rites. A Corinthe, il dessille les yeux de l'un de ses disciples éperdument amoureux d'une femme fort belle et fort riche en apparence, mais qui en réalité n'était qu'une *lamie*, un de ces méchans démons femelles qui ne se font aimer des jeunes gens que pour les dévorer

ensuite tout à leur aise. A Lacédémone, il remet en vigueur les anciennes lois. A Olympie, il assiste aux jeux, presque adoré par la foule. De là il passe en Crète; enfin il se rend à Rome.

Néron régnait. Ennemi des philosophes, il les persécutait sous prétexte qu'ils étaient magiciens. Aussi la plupart des disciples d'Apollonius le quittent-ils, n'osant point affronter avec lui les fureurs du tyran; mais Apollonius, qui n'a peur de rien, entre dans la capitale et passe ses journées dans les divers temples, où ses discours religieux font une sensation immense. Tegellinus, le préfet du prétoire, le fait arrêter comme séditieux; mais, frappé de ses étonnantes réponses et croyant avoir affaire à un démon plutôt qu'à un homme, il le fait élargir. Apollonius en profite pour ressusciter une jeune fille morte; puis, comme Néron, partant pour la Grèce, venait d'interdire le séjour de Rome aux philosophes, il se décide à visiter le *far west* de ce temps-là, c'est-à-dire l'Espagne et l'Afrique.

Là encore il est témoin d'une foule de choses merveilleuses, entre autres du phénomène des marées, qu'il explique doctement par l'action de vents sous-marins qui sortent de cavernes latérales à l'océan, dont ils sont la respiration. Nous reconnaissons ici le point de vue fondamental de la vieille philosophie de la nature, qui partit toujours de l'idée que le monde est animé. C'est pendant ce voyage que la nouvelle du soulèvement de Vindex dans les Gaules vient le réjouir. Son biographe laisse entendre qu'il l'avait lui-même préparé de concert avec le gouverneur de la Bétique. En Sicile, il apprend la fuite et la mort de Néron, et prédit la courte durée du règne de ses trois premiers successeurs. Il reparaît en Grèce, visite Chio, Rhodes, toujours en réformateur, et enfin débarque à Alexandrie, car depuis longtemps il éprouvait le désir d'étudier sur les lieux mêmes la sagesse égyptienne, dont on parlait tant alors. C'est là que Vespasien, aspirant à l'empire, confère avec lui sur l'art de gouverner, et qu'il s'attire l'inimitié d'Euphrate, un de ses premiers admirateurs, devenu conseiller de Vespasien, lequel eût désiré que celui-ci rétablît la république romaine; mais Apollonius, en vrai pythagoricien, n'est que médiocrement libéral. Le despotisme éclairé, tel est son idéal. « Le gouvernement d'un seul, lorsqu'il veille au bien de tous, voilà, dit-il, la vraie démocratie. » Inutile d'ajouter que Vespasien est tout à fait du même avis. Vers le même temps, le philosophe devin reconnaît le roi Amasis dans un lion apprivoisé et lui fait rendre les honneurs dus à son rang. Il s'embarque enfin sur le Nil, suivi de ses disciples les plus courageux, et remonte le fleuve sur un bateau du haut duquel il prononce des discours religieux. « Cela ressemblait à une *théorie*. » Il arrive au pays des *gymnosophistes*, ces sages égyptiens qui se sont

voués à la nudité perpétuelle et à l'étude des vérités célestes; mais il les trouve bien inférieurs aux sages des bords du Gange. Évidemment Philostrate en veut à la sagesse des bords du Nil. Ce n'est pas que les gymnosophistes ne soient très forts aussi en fait de prodiges. Ils ont par exemple des arbres intelligens qui, à leur ordre, saluent poliment les passans. Apollonius ne leur en démontre pas moins fort savamment leur infériorité, et si bien, que leur chef Thespésion, tout noir qu'il est comme un corbeau, en rougit de la tête aux pieds. La mythologie égyptienne est aussi l'objet de ses critiques acérées. Il reproche aux Égyptiens leurs idoles grotesques à tête de chien ou d'épervier, comme si l'Inde avait, sous ce rapport, le moindre reproche à faire à l'Égypte.

Après un voyage aux sources du Nil ou plutôt aux grandes cataractes qu'on prenait alors pour les sources réelles du fleuve, on revient de ce terme ultime du monde dans les terres civilisées; c'est alors que va commencer ce qu'on peut appeler la *passion* d'Apollonius. Domitien règne, second Néron, dépassant même son prototype en méchanceté. Apollonius parcourt l'empire, semant partout l'esprit de la rébellion contre le monstre couronné. Il prépare de loin une conspiration dans Rome même en faveur du vertueux Nerva, dont il prévoit l'élévation prochaine. Domitien averti envoie l'ordre de le faire arrêter, lorsque le philosophe sans peur, prenant les devans, fait spontanément son apparition dans Rome en dépit de ses disciples et de Damis lui-même, qui le conjuraient de n'y pas aller. Il y retrouve une vieille connaissance, Élien, préfet du prétoire, qui fait ce qu'il peut pour le protéger contre la fureur du tyran, et lui apprend qu'il devra surtout se défendre contre l'accusation d'avoir coupé en morceaux un jeune enfant dans une opération magique, accusation d'autant plus noire qu'Apollonius ne cessait d'attaquer la coutume des sacrifices sanglans. Jeté en prison, le sage console et conseille ses compagnons de captivité. Il comparaît devant l'empereur, qui tient à interroger lui-même son adversaire, et comme la conversation ne tourne pas précisément à l'avantage du despote, Domitien fait d'Apollonius une sorte d'*ecce homo*, ordonnant qu'on lui rase la barbe et les cheveux, et qu'il soit couvert de chaînes au milieu des plus vils scélérats. C'est très bénévolement du reste qu'Apollonius endure ce traitement ignominieux, car, profitant d'un moment où il est seul avec Damis, il lui montre qu'il ne tient qu'à lui de faire tomber ses fers ou d'en rester chargé. « Et Damis comprit alors qu'Apollonius était d'une nature divine et supérieure à la nature humaine. » Dorénavant il ne fera plus d'objection au maître. Celui-ci lui enjoint de quitter Rome, d'aller rejoindre son ami Démétrius à Puteolis (Pouzzoles) et de l'y attendre. Pourtant Domitien vient de le citer de nouveau devant son tribunal. Il l'interroge sur sa

philosophie, son art divinatoire, son genre de vie. Il répond à tout si pertinemment que l'empereur se demande s'il ne l'absoudra pas, lorsque tout à coup il disparaît aux yeux de l'assistance. On a beau le chercher, courir après lui; nul ne l'a vu, nul ne peut le voir, car c'est une disparition surnaturelle.

Le soir même du jour de ce miracle, ses amis, Démétrius et Damis, conversaient ensemble à Puteolis, localité distante de Rome d'environ cinquante lieues. Ils désespéraient de revoir jamais celui dont ils attendaient le salut de l'empire, quand un bruit mystérieux se fit entendre : Apollonius était devant eux. Ils eurent besoin de lui saisir la main pour s'assurer que ce n'était pas un spectre qu'ils voyaient. Désormais les heures de la passion sont finies, les gloires du triomphe recommencent. De retour en Grèce, Apollonius voit toutes les populations à ses pieds. Il veut pourtant avoir aussi sa descente aux enfers, c'est-à-dire qu'il désire se procurer la seule initiation qui lui manque encore, celle qu'on allait chercher dans l'antre de Trophonius. Il y pénétra malgré les prêtres, encouragé par Trophonius lui-même, avec lequel il conversa pendant sept jours pleins. Entré dans le monde souterrain à Lébadée en Arcadie, il en ressortit en Aulide. Il avait demandé au dieu des lieux sombres quelle était la reine des philosophies : comme les sages des régions éthérées, celui-ci lui avait répondu que c'était celle de Pythagore.

La carrière d'Apollonius se termina en Asie-Mineure. A Éphèse, sa faculté de seconde vue lui permit d'assister, comme s'il eût été présent, à l'assassinat de Domitien, et il le décrivit avec toutes ses circonstances aux Éphésiens, qui n'en pouvaient croire leurs oreilles, mais qui durent se rendre lorsque la nouvelle de l'événement leur parvint par la voie ordinaire. Apollonius avait alors quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans, et même, selon quelques-uns, plus d'un siècle. Plusieurs traditions circulent sur sa mort, dont le fidèle Damis ne fut pas témoin, car son maître l'avait chargé d'une mission auprès de Nerva, et c'est pendant son absence qu'il disparut aux regards des mortels. La légende la plus répandue raconte que, s'étant rendu en Crète, il entra dans le temple de Diane Dictynne et n'en sortit plus. On entendit comme des voix de jeunes filles qui chantaient dans les airs : « Quitte la terre! monte au ciel! » On ajoute que, quelques années plus tard, il terrassa, par une apparition imprévue, un jeune incrédule qui tournait sa doctrine en dérision. Après sa mort, la ville de Tyane lui rendit les honneurs divins, et la vénération de tout le monde païen témoigna de l'ineffaçable impression laissée dans les esprits par le passage de cet être surnaturel qui faisait dire à ses contemporains : « Un dieu habite parmi nous. »

Telle est, résumée dans ses traits principaux et d'après l'ouvrage de Philostrate, la biographie d'Apollonius. Il convient maintenant de dire quelques mots de ses miracles, de sa doctrine, de son caractère. Nous avons, chemin faisant, signalé plus d'une prouesse miraculeuse opérée par le sage de Tyane; nous aurions pu en citer bien d'autres. Il est évident que le biographe d'Apollonius a compté sur la crédulité sans limites de ses lecteurs; mais ce qui mérite notre attention plus encore que les contes bizarres recueillis par Philostrate, c'est le soin extrême qu'il prend de disculper Apollonius de tout soupçon de magie. Les magiciens formaient alors une classe nombreuse de charlatans, justement méprisée par les gens de bon sens, redoutée et pourtant invoquée à chaque instant par le grand nombre. Ils étaient positivement les sorciers du temps, et il suffit de lire un ouvrage tel que celui de Philostrate pour s'assurer de l'erreur commise par quelques historiens contemporains qui ont fait de la sorcellerie une des conséquences du christianisme, en ce sens qu'elle aurait été la réaction légitime de la religion de la nature contre l'oppression sacerdotale. Disons plutôt qu'elle fut, avec ses illusions et ses impostures, un de ces trop nombreux reliquats du polythéisme que l'idée chrétienne, même de nos jours, n'a pas encore réussi à faire entièrement disparaître. Le magicien dans l'antiquité opère des prodiges, comme la sorcière de nos jours, grâce à l'intervention des esprits malfaisans ou moyennant des formules, des cérémonies, des conjurations d'un caractère immoral. Aussi est-il un être dangereux, qui ne cherche que son lucre et la satisfaction de ses mauvais penchans, et que le pouvoir a raison de proscrire. Tout autre est le thaumaturge, qui, comme Apollonius, fait des miracles en vertu de sa science supérieure et de sa communion avec les dieux. Pour en arriver là, il lui faut une vertu austère, une extrême pureté de mœurs et l'observation d'une discipline rigoureuse. C'est par là qu'il obtient la faculté de mettre en fuite les esprits impurs, de connaître l'avenir, de discerner les pensées secrètes, d'être à volonté visible ou invisible, etc. En un mot, ce n'est pas à la magie, c'est à la théurgie qu'Apollonius doit ses pouvoirs. Si la théurgie n'est pas plus vraie que la magie, si elle dénote, comme celle-ci, une épaisse ignorance de la nature et de ses lois imprescriptibles, elle part pourtant d'un point de vue moral beaucoup plus élevé.

Quant à la doctrine philosophique et religieuse d'Apollonius, nous avons déjà résumé son principe théologique. C'est un panthéisme latent sous des formes polythéistes, qui toutefois ne cherche pas à engloutir la personnalité individuelle dans le gouffre du grand tout, et qui même affecte une tendance monothéiste très marquée. Apollonius serait fort disposé à considérer les dieux po-

pulaires comme les symboles ou les faces diverses d'une seule et même divinité. C'est pour cela qu'il visite tous les temples sans distinction et s'efforce de purifier les cultes qu'on y professe de tout ce que la superstition vulgaire y mêle d'élémens licencieux. Vénus elle-même doit devenir la déesse de l'amour pur, exempt de toute passion charnelle. Le sens moral devient ainsi le moyen de discerner la vérité religieuse et doit rectifier souverainement les traditions les plus accréditées. Ainsi Apollonius portera souvent une critique très hardie sur les croyances et la mythologie traditionnelles. Comme Platon, il en veut aux poètes d'avoir rabaissé le caractère des dieux par leurs descriptions fabuleuses. Il trouve absurde qu'un tyran cruel tel que Minos exerce la justice aux enfers, tandis qu'un bon roi comme Tantale est condamné à un affreux supplice. Il se moque des fables racontant la guerre des géans contre les dieux, ou bien affirmant que Vulcain frappe sur une enclume réelle au fond de l'Etna. On ne doit, selon lui, représenter les dieux que sous la forme humaine la plus idéale, et encore les chefs-d'œuvre de l'art religieux n'ont-ils d'autre valeur que d'offrir autant de reflets du beau éternel. C'est le soleil, en définitive, qui est l'image la plus pure et la plus convenable de la Divinité, et c'est aussi au soleil, aux dieux-soleils Apollon, Esculape, Hélios, Hercule, qu'Apollonius adresse de préférence ses hommages. Son nom à lui-même indique déjà cette dévotion particulière au soleil. C'est aussi le soleil que les plus sages des hommes, les brahmanes, qui vivent en réalité de sa substance, adorent toute la journée. L'essence des dieux, c'est la lumière éthérée. On devient dieu en y participant, et cela est d'autant plus naturel à l'homme que son âme est un rayon d'essence divine emprisonné dans un corps et traversant une série d'existences jusqu'au moment où elle sera assez exercée par la science et la vertu pour pénétrer dans le monde divin. De là la légitimité, l'utilité supérieure de l'ascétisme ou de la guerre déclarée au corps, qui est la prison corruptrice de l'âme. Apollonius et les siens, comme du reste Pythagore et ses disciples, forment un véritable ordre de moines païens, et quand on pense qu'en dehors de tout contact avec le christianisme, le paganisme de l'extrême Orient nous offre depuis des siècles un spectacle tout semblable, on ne peut qu'admirer l'étrange persistance que plusieurs écrivains modernes ont mise à affirmer que la vie monastique est une des institutions les plus spéciales et les plus caractéristiques du christianisme. Dans la doctrine religieuse comme dans la théurgie d'Apollonius, on voit donc un effort sérieux du paganisme pour devenir une religion morale sans trop changer de formes et de croyances. Ce n'est plus la nature envisagée dans ses phénomènes terribles ou gracieux, ce n'est plus même le héros dompteur de monstres et

champion redoutable des opprimés qui doit concentrer la vénération religieuse, c'est le sage menant une vie divine au milieu des hommes et leur communiquant la science de s'y élever. Comme on voit bien pourtant qu'une religion ne renie jamais entièrement son principe! Non-seulement Apollonius persiste à attribuer au rite extérieur une valeur intrinsèque, mais même dans ce paganisme épuré nous retrouvons l'erreur, l'illusion fondamentale qui a engendré tous les polythéismes, à savoir la confusion de la nature et de l'esprit, du phénomène visible et de la réalité invisible, qui semble avoir avec ce phénomène une analogie plus ou moins prochaine. On ne sait en vérité si Apollonius adore le soleil lui-même ou s'il n'y voit que la plus haute manifestation de Dieu. Ce qui est certain, c'est qu'il explique la sagesse supérieure des brahmanes par le fait que, vivant sur une très haute montagne, plongés ainsi dans l'éther pur, ils possèdent toutes les lumières morales en puisant sans cesse à la source par excellence de la lumière physique. On retrouve ici le même procédé de raisonnement que dans le mythe grossier de la naissance de Minerve Athéné, la lueur pure qui suit l'orage, et qui sort du front fendu de son père le ciel : le mythe n'avait-il pas fait de cette divinité physique celle de la sagesse, lucide et pénétrante? C'était bien la peine qu'Apollonius déployât tant de rationalisme païen pour retomber en plein dans le point de vue mythologique le mieux accusé!

Un contraste, une inconséquence du même genre ressort des vues d'Apollonius sur l'humanité. D'une part, toute sa carrière, tous ses enseignemens partent de l'idée que tous les hommes sont appelés à recevoir et à pratiquer la vérité. En un sens, il peut dire, comme saint Paul, que pour lui il n'y a plus ni Grec, ni barbare. Il parle, il agit en réformateur sur les bords de l'Euphrate et sur ceux du Nil, en Éthiopie comme en Espagne. La sagesse suprême se trouve, selon lui, en dehors de l'empire, chez les Indiens. De telles idées montrent sans contredit combien l'esprit étroit de nationalité, ce particularisme de l'ancien monde si bien entretenu par les religions païennes, qui étaient essentiellement locales et nationales, avait faibli sous la pression des événemens et du joug romain porté en commun par cent nations vaincues. Nous avons devant nous un véritable universalisme, une sorte de catholicité païenne; mais cela n'empêche pas l'esprit aristocratique de l'antiquité de percer encore à chaque pas. La vanité grecque, le dédain superbe avec lequel l'homme né et grandi dans la civilisation grecque regarde tous les autres peuples ne cesse de ressaisir ses droits. Cela rappelle tout à fait ces Juifs chrétiens des deux premiers siècles qui prêchaient une religion universelle par son principe, et qui pourtant voulaient à tout prix maintenir la suprématie de droit divin de

l'israélite. Chez eux comme chez le héros de Philostrate, le préjugé national est plus fort encore que le principe nouveau qu'ils prêchent. On ne voit pas non plus briller dans l'évangile païen d'Apollonius cette larme compatissante, communicative, que l'évangile chrétien laisse tomber si vite sur les souffrances du petit et du pauvre. Apollonius guérit beaucoup de malades et fait beaucoup de bien, mais il le fait froidement, correctement, en artiste plus préoccupé d'éliminer les sons discords qui troublent l'harmonie de l'univers qu'attendri par les souffrances de cet être sacré, si grand et si misérable à la fois, qui s'appelle l'*homme*. Il sait bien se faire passer pour un fils de Dieu, mais ce n'est pas lui qui mettrait sa gloire et son bonheur à mériter le nom de *fils de l'homme*. D'ailleurs il ne voit dans les violations de l'ordre moral qu'une série d'actes mauvais, isolés, dépendant uniquement du libre arbitre de chaque individu, et ses yeux sont fermés, comme ceux de plus d'un philosophe moderne, devant cette incapacité foncière, dont nous souffrons tous, de faire comme il faut le bien que la conscience ordonne, ce penchant égoïste, originel au mal, qui est aux fautes particulières et successives ce que la tige est aux rameaux, aux feuilles et aux fruits d'un arbre. C'est pour cela que sa politique est si médiocre. C'est quand on reconnaît la réalité de l'égoïsme naturel du cœur humain que l'on cherche dans le contrôle, dans la représentation collective, dans la publicité, dans la responsabilité effective des gouvernans, en un mot dans les institutions de la liberté une garantie contre les entraînemens toujours possibles de l'autocratie. Apollonius croit à la possibilité d'un despotisme bienfaisant et ne conçoit pas même une meilleure forme de gouvernement. Si le despote est méchant, il faut le renverser violemment, et lui-même ne refuse pas de tremper dans deux conspirations. L'empire romain durait pourtant depuis assez longtemps, et un penseur religieux aurait pu savoir que la nature humaine est trop faible pour qu'on érige le bon caractère des souverains en institution permanente.

Malgré tout, il n'est pas moins vrai qu'un souffle moral authentique, une sérieuse préoccupation de la vertu considérée comme la seule base du bonheur et de la vraie piété anime tout cet ensemble d'enseignemens. C'est là une plante qu'on est fort étonné de voir ainsi s'épanouir en pleine terre païenne. N'oublions pas qu'Apollonius n'est pas seulement un philosophe, un moraliste à la façon d'Épictète ou de Zénon : c'est un réformateur populaire, un initiateur, une sorte de hiérophante universel, et l'idée essentielle de sa biographie, c'est qu'un sage aussi parfaitement saint a droit aux honneurs divins, et qu'il est au fond un dieu sous forme humaine. Mais maintenant, si nous nous demandons jusqu'à quel point, les

données de cette biographie étant admises, nous pourrions partager l'admiration sans réserve que voue au sage son historien, nous trouverons que son idéal et le nôtre diffèrent notablement. Apollonius est chaste et tempérant, cela est vrai; de plus il est animé d'un noble désir de savoir et du désir plus noble encore de faire profiter l'humanité de sa science. Il est ingénieux, disert, et ordinairement sa parole, quand il ne s'embarque pas dans de trop longs discours, a quelque chose de vif, d'original, qui convient à un réformateur populaire; mais, tout cela constaté et reconnu, quel étrange personnage, et que de fois il est ridicule! Régénérateur d'une religion qu'il déclare faussée par la sottise et l'ignorance, il est superstitieux à un degré inoui. Il croit aux présages, aux *empuses* ou *lamies*, aux éléphans qui lancent les javelots dans les batailles, à la pierre que les aigles mettent dans leurs nids pour éloigner les serpens, aux talismans, que sais-je encore? On remplirait des pages de toutes les folies qu'il débite avec la gravité d'un révélateur. Si ses disciples l'admirent, leur admiration ne dépasse certes pas celle qu'il professe tout haut pour lui-même. A chaque instant, il pose d'une manière insupportable; il est tendu, maniéré, artificiel des pieds à la tête. Il se vante à toute occasion; sa polémique fourmille de bravades. C'est le don Quichotte de la perfection religieuse et morale; Damis est son Sancho Pança, car ce dernier, malgré le plaisir qu'il trouve à suivre comme son ombre ce preux paladin de la vérité, a pour spécialité d'opposer aux théories éthérées de son maître le langage d'un grossier bon sens et même les exigences d'un robuste appétit. Lorsque Apollonius éprouve le besoin de lancer quelque sentence de haute volée, il a coutume d'adresser à Damis quelque question épineuse que celui-ci croit résoudre en disant une balourdise, ce qui fournit à l'incomparable sage l'occasion de faire montre de son écrasante supériorité, et Damis, qui est bon enfant, de rire de sa propre bêtise. Dans ses longs discours, Apollonius devient décidément d'un pédantisme intolérable, et telle est sa manie de tout traiter en rhéteur qu'il s'écoute parler plus qu'il ne s'écoute penser : il lui arrive maintes fois d'oublier en discourant la sévérité morale dont il fait profession. Ne va-t-il pas dans un de ses grands sermons jusqu'à innocenter le parjure?

Toutes ces critiques tombent sur l'Apollonius de Philostrate, car, préalablement à toute discussion sur l'authenticité du personnage et de son histoire, nous pouvons poser en fait que le narrateur a prêté énormément à son héros; mais en définitive il a voulu nous décrire un idéal de perfection humaine. Philostrate était homme d'esprit, quoique rhéteur ampoulé. Le cercle dont il faisait partie, et en vue duquel il écrivait, comptait dans ses rangs les hommes les plus éminens de l'empire. Il paraît que ces défauts, si saillans

pour nous, surtout chez un réformateur religieux, n'étaient pas sentis dans ce temps et dans ce monde; mais ceci ne nous regarde pas. Ce qui est maintenant à faire, c'est d'esquisser les destinées de cette œuvre du favori de Julia Domna et d'en déterminer le vrai caractère.

III.

Rappelons d'abord qu'avant Philostrate il est fort peu question d'Apollonius, tandis que de son temps et après lui le sage de Tyane compte de nombreux et fervens admirateurs. Caracalla lui fait élever un temple; Alexandre Sévère le place à côté du Christ, d'Abraham et d'Orphée, parmi ses dieux lares. A Éphèse, on l'adore sous le vocable d'Hercule Alexicacos ou *tutélaire*. L'empereur Aurélien épargne la ville de Tyane, qu'il avait juré de détruire, en considération d'Apollonius, qui lui apparaît la veille du jour fixé pour le massacre des habitans. Les historiens Dion Cassius, contemporain de Philostrate, Vopiscus, un des écrivains de l'*Histoire Auguste*, sont imbus de la même vénération. La renommée du saint personnage s'accrédite si bien, que Sidoine Apollinaire et Cassiodore, bien que chrétiens, font de lui un grand éloge. Le premier même, plus rhéteur peut-être qu'évêque, traduira sa biographie en latin. On peut s'étonner que l'école philosophique d'Alexandrie, représentée par Porphyre et Jamblique, ne paraisse pas en faire plus de cas; mais elle a peut-être ses raisons. En revanche, l'un des derniers et des plus brillans défenseurs du paganisme mourant, Hiéroclès, dans son *Discours philalèthe*, se servira avec empressement de la personne d'Apollonius pour l'opposer au Christ des évangiles. Il paraît même que ce ne sera pas sans succès, car son adversaire, Eusèbe de Césarée, déclare que ce côté des attaques de Hiéroclès exige une réponse spéciale, tout le reste n'étant, dit-il, qu'une répétition des vieilles objections dirigées contre le christianisme dès les premiers jours. Lactance aussi se croit obligé de combattre le parallèle tiré par Hiéroclès, et il le fait avec une vivacité qui dénote l'importance qu'on attachait à cet élément des controverses contemporaines. Arnobe et les pères du IVe siècle sont d'accord pour expliquer les miracles d'Apollonius par la magie, ce qui suppose qu'on ne cessait pas de les leur opposer. Jusqu'au Ve siècle, nous voyons un proconsul d'Afrique, Volusien, descendant d'une ancienne famille romaine et encore très attaché à la religion de ses ancêtres, vénérer Apollonius de Tyane comme un être surnaturel. Tout concourt donc à prouver que l'œuvre de Philostrate, bien loin d'être lue comme un simple roman, marqua dans les discussions religieuses du IIIe et du IVe siècle tout autrement que ne

l'eût pu faire un livre écrit simplement dans l'intention d'amuser une société de beaux esprits.

A partir du ve siècle, le silence se fait autour du livre et du héros, du moins en Occident. La victoire irrévocable de l'église lui enlève tout intérêt direct. La nuit du moyen âge arrive. Il faut attendre la renaissance pour que la *Vie d'Apollonius* reparaisse avec tant d'autres productions de l'art antique, tout étonnées de revoir le grand jour. Cependant à ce premier moment de sa résurrection Apollonius avait encore quelque chose de suspect. C'est au point que le savant Alde Manuce hésita avant de donner au livre de Philostrate la publicité de la presse. Il s'y décida enfin, mais en ayant soin de publier en même temps la réponse d'Eusèbe à Hiéroclès, et de donner ainsi, comme il le dit lui-même, l'antidote à côté du venin. En général, le xve siècle par l'organe de Pic de la Mirandole, le xvie par celui de Jean Bodin et de Baronius, proclamèrent qu'Apollonius n'était qu'un vil et détestable magicien. Le xviie, sans revenir complétement de ce jugement sommaire, comprit pourtant que la biographie du sage de Tyane était autre chose qu'un centon de sortiléges, et notre Daniel Huet, le fameux évêque d'Avranches, s'exprima là-dessus avec une précision qui emporta depuis lors l'assentiment de nombreux esprits (1). « Philostrate, dit-il, paraît avant tout s'être donné pour tâche de rabaisser la foi et la doctrine chrétiennes, déjà en pleine voie de progrès, en leur opposant ce vain simulacre de toute science et sainteté et vertu mirifiques. Il frappa donc cette image à l'effigie du Christ, et fit rentrer presque tous les élémens de l'histoire de Jésus-Christ dans celle d'Apollonius, afin que les païens n'eussent rien à envier aux chrétiens : en quoi faisant, il amplifia sans y prendre garde la gloire du Christ, car, attribuant faussement à un autre le mérite réel du Seigneur, il accorda à celui-ci les éloges qui lui sont dus, et le proposa indirectement aux éloges et à l'admiration des autres... »

A son tour, le xviiie siècle reprit pour le compte du déisme la tentative de Hiéroclès. S'appuyant sur les incontestables ressemblances du Christ des évangiles et d'Apollonius de Tyane, il prétendit que les deux histoires donnaient également prise au doute. Dès 1680, le déiste anglais Ch. Blount avait développé ce dilemme, qu'il fallait, ou bien admettre les miracles d'Apollonius comme ceux de Jésus-Christ, ou bien, si les premiers étaient tenus pour faux, reconnaître qu'il n'y avait pas plus de raisons pour accepter ceux-ci comme vrais. Voltaire, Le Grand d'Aussy, Castillon, abondèrent dans le même sens. On veut même que la traduction française de Castillon ait été adressée au pape Clément XIV avec une

(1) *Demonstr. evang.*, 677.

préface ironique signée *Philalèthe*, et dont l'auteur ne serait autre que le roi Frédéric II. Il y eut par conséquent, en Allemagne surtout, des réfutations de ces modernes Hiéroclès. Des deux parts on s'accorda dans l'idée que le livre de Philostrate était essentiellement une machine de guerre dirigée contre le christianisme.

On devait revenir de cette idée exagérée, et ce retour s'est accompli de nos jours dans les écrits de MM. Buhle, Jacobs, Neander. Il est vrai qu'on est alors tombé dans un autre excès. On a voulu nier en effet tout rapport intentionnel de la *Vie d'Apollonius* avec le christianisme et les documens évangéliques. On a relevé le fait très réel que l'ouvrage se tait de la manière la plus absolue sur Jésus et ses disciples, qu'il ignore l'existence de l'église chrétienne, que pourtant il combat toute sorte d'erreurs religieuses et morales, et l'on veut que les ressemblances qu'il est possible de signaler entre la carrière du Christ et celle du réformateur païen soient fortuites ou forcées. Est-il possible d'accorder ce dernier point? Et d'autres preuves n'établissent-elles pas que la vie d'Apollonius est taillée en grand sur un patron analogue à celui de l'histoire évangélique? Apollonius naît mystérieusement à la même époque à peu près que le Christ. Il a comme lui une période de préparation où il fait preuve d'une précocité religieuse étonnante, puis un temps d'activité publique et directe, enfin une *passion*, une espèce de *résurrection* et une *ascension*. Les messagers d'Apollon chantent à sa naissance comme les anges ont chanté à celle de Jésus. Il est en butte à des inimitiés ardentes, quoiqu'il ne fasse que du bien. Il parcourt le champ assigné à son œuvre réformatrice suivi de ses disciples de prédilection, dans les rangs desquels la désaffection, le découragement et même la trahison s'introduisent. Lorsque l'heure du danger est proche, malgré les avis prudens de ses amis, il marche droit sur Rome, où Domitien cherche à le faire périr, comme jadis Jésus marcha vers Jérusalem et vers une mort qu'il savait certaine. Auparavant, il avait été en butte aux soupçons meurtriers de Néron, comme Jésus à ceux d'Hérode Antipas. Aussi bien que Jésus, il est accusé d'opérer par des moyens magiques, illicites, les prodiges bienfaisans qu'il ne peut accomplir que parce qu'il est l'ami des dieux et digne de l'être. Comme Jésus sur le chemin de Damas, il confond un ennemi déclaré par une apparition victorieuse plusieurs années après son ascension. Ce qui en particulier est fort remarquable dans un livre grec et pénétré d'esprit grec, c'est le grand nombre des expulsions de démons qu'Apollonius opère par sa parole. Il leur parle, comme il est dit du Christ, avec autorité. Le jeune possédé d'Athènes par l'organe duquel le démon pousse des cris de peur et de rage, ne pouvant supporter le regard d'Apollonius, rappelle à tout lecteur attentif des récits évangéliques le dé-

moniaque de Gadara. L'un et l'autre ne sont guéris qu'après un événement extérieur qui donne lieu de penser que le démon est bien réellement parti : pour l'un, des pourceaux ont dû se précipiter dans un lac; pour l'autre, une statue a dû tomber sous l'impulsion du mauvais esprit battant en retraite. De même un autre possédé ressemble d'une manière frappante à l'enfant épileptique dont il est question dans les trois premiers évangiles. A Rome, Apollonius ressuscite une jeune fille dans des circonstances très semblables à celles qui entourent le rappel à la vie de la fille de Jaïrus : on peut même observer que les deux récits sont conçus de telle façon qu'un interprète scrupuleux a le droit de se demander si la ressuscitée était bien réellement morte. Des boiteux, des manchots, des aveugles, viennent en foule pour être guéris par l'attouchement de Jarchas, le chef des sages indiens, dont nous savons qu'Apollonius emporte avec lui la science et le pouvoir. Son apparition miraculeuse à ses amis Démétrius et Damis, qui croient d'abord voir un fantôme, fait penser, par la manière dont elle est racontée, aux apparitions de Jésus après sa mort, et, comme celles-ci, elle est supérieure aux lois qui régissent le mouvement des corps dans l'espace.

Assurément il ne faut pas exagérer cette ressemblance, comme si Philostrate eût toujours et partout subordonné ses goûts de rhéteur et d'artiste, son imagination et son amour du merveilleux bizarre, au soin de reproduire exactement et minutieusement la figure de Jésus-Christ; mais tous les rapprochemens que nous venons d'énumérer seraient-ils fortuits ou imaginaires? J'aurais d'autant plus de peine à le croire que d'autres indices permettent d'affirmer que, si Philostrate ne parle pas du christianisme, il y pense beaucoup, et que des formes, des traditions, des objections chrétiennes miroitent en quelque sorte devant sa pensée et déterminent fort souvent la forme où elle se produit. Apollonius ne ressemble pas seulement à Jésus-Christ, il doit aussi réunir plusieurs traits caractéristiques des apôtres. Comme Paul, il parcourt le monde de l'orient à l'occident, et comme lui il est victime de la tyrannie de Néron. Comme Jean, selon une tradition déjà formée de son temps, il est persécuté par Domitien. Il comprend et parle toutes les langues du monde, et par conséquent n'a rien à envier aux premiers disciples sous le rapport de ce qu'on appelait le *don des langues*. On l'accuse d'immoler des enfans dans des cérémonies mystérieuses : n'est-ce pas l'accusation que le vulgaire faisait peser sur les premiers chrétiens? En Sicile, il a vu naître un monstre à trois têtes, et il en a conclu que les trois premiers successeurs de Néron, — Galba, Vitellius, Othon, — régneraient à la fois et fort peu de temps : c'est un vrai

symbole apocalyptique. Apollonius est très méprisant pour les Juifs et la Judée. Titus est à ses yeux un instrument de la colère divine, et il refuse de se rendre dans un pays souillé par les vices et les crimes de ses habitans, duquel par conséquent il ne pourrait tirer rien de bon. Ceci nous conduit à une remarque du même genre qui aurait dû frapper la sagacité de M. Chassang. En général, les villes connues pour avoir été les principaux foyers du christianisme primitif sont ou fort mal notées, ou du moins converties par Apollonius. Il a reçu sa première éducation à Tarse, patrie de Paul; mais les mœurs relâchées de cette ville l'en ont éloigné. Éphèse, Antioche, Smyrne, Alexandrie, ces grands centres du christianisme, sont l'objet de censures analogues. Éphèse, le grand quartier-général de Paul et plus tard de Jean, lui doit son salut. Apollonius y a fait beaucoup de bien, mais n'y a rien appris. En même temps un chrétien, lisant sa biographie, devra reconnaître que l'on peut rester attaché à la vieille religion sans être forcé pour cela d'approuver des coutumes immorales, telles que les combats de gladiateurs, ou d'admettre des fables absurdes comme celles qu'ont imaginées les poètes. Qui sait même s'il ne trouvera point une explication lumineuse de la divinité du Christ dans cette réponse d'Apollonius à Domitien, qui l'interroge un peu à la manière de Caïphe : « Pourquoi t'appelle-t-on dieu? — Parce que l'on honore du nom de dieu tout homme que l'on croit vertueux, » répond le philosophe.

Rappelons-nous à présent qu'à l'époque où Philostrate prit la plume, le christianisme et l'église avaient déjà dépassé la période où les haines brutales de la populace dans quelques grandes villes contrastaient seules avec l'indifférence dédaigneuse dont ils étaient l'objet partout ailleurs. On n'en était plus au mépris superbe d'un Tacite et d'un Pline. Celse avait dirigé contre l'Évangile les traits acérés de sa dialectique, Lucien avait aiguisé contre lui sa raillerie mordante. Les platoniciens recherchaient en grand nombre le baptême. Les chrétiens de Rome et leur évêque avaient été en grande faveur à la cour sous Commode. De nombreux et insignes martyres avaient commandé l'attention générale, et les historiens contemporains commençaient à spécifier, en racontant la vie des empereurs, s'ils avaient toléré ou persécuté les chrétiens. Encore une fois, serait-il un moment admissible qu'en un tel temps, ayant à composer un livre sur le thème d'une réforme religieuse du monde entier, Philostrate n'ait pas pensé au christianisme? Et s'il y a pensé et qu'il se soit systématiquement tu sur son compte, n'y a-t-il pas dans ce silence affecté toute autre chose qu'une preuve d'indifférence? Le désintéressement apparent vis-à-vis des systèmes qu'on

veut ruiner n'est-il pas une des formes ordinaires de la controverse antique? L'épître de Jacques ne dit pas un mot de Paul ni de son école : en cherchait-elle moins à réfuter la doctrine de la justification par la foi? Un autre ouvrage théologique, revêtant aussi les allures du roman, les *Homélies clémentines*, est bien certainement inspiré par le désir de combattre Paul et Marcion : pas une seule fois pourtant l'un ou l'autre de ces deux noms n'est prononcé.

Ce qui est très vrai sans aucun doute, c'est que le XVII^e et le XVIII^e siècle se sont trompés également sur le caractère foncièrement hostile au christianisme qu'ils ont attribué à l'œuvre de Philostrate. Cette œuvre n'est ni indifférente ni hostile au christianisme, elle en serait plutôt jalouse. Elle est inspirée par le désir de détourner au profit d'un paganisme régénéré les avantages, les supériorités que le christianisme possède sur le paganisme vulgaire, et si l'on isole le mot de l'évêque d'Avranches : *ne quid ethnici christianis invidere possent* (les gentils ne doivent rien avoir à envier aux chrétiens), des appréciations violentes qui l'entourent dans le fragment que nous avons reproduit, ce mot demeure l'expression de l'exacte vérité. C'est un des nombreux titres du savant professeur Baur de Tubingue d'avoir ainsi marqué la vraie nuance de ce livre aux reflets ondoyans et multiples. Il faut qu'Apollonius ressemble au Christ, mais il faut aussi qu'il en diffère et qu'il lui soit supérieur : voilà la seule explication qui rende compte de tous les phénomènes qu'il s'agit d'expliquer, et sa vraisemblance, déjà si grande, équivaut à la certitude quand nous nous replaçons dans l'atmosphère politique et religieuse au sein de laquelle Philostrate a écrit son livre.

Julia Domna, on le sait, fut l'Égérie de cette réforme païenne poursuivie avec plus ou moins d'habileté, mais avec la persévérance que les femmes peuvent vouer à ce genre d'entreprises, par les impératrices, ses parentes, qui lui succédèrent dans la direction suprême des affaires de l'empire. Il paraît donc que cette famille sacerdotale, sortie du temple d'El-Gebal (le *dieu de la montagne* ou *du haut lieu*), animée d'un esprit de domination religieuse que le paganisme occidental ne connaissait guère, espéra tout à la fois régénérer le paganisme et fonder la suprématie de son dieu oriental, qui n'était autre que le soleil, et dont Héliogabale fit transporter à Rome le grossier simulacre. C'était une de ces pierres noires, peut-être un aérolithe, qui furent de tout temps adorées en Orient comme symboles des astres d'où on les croyait tombées. La liste serait longue des excentricités que ce jeune empereur commit avec tout le sérieux dont il était capable dans l'espoir de consolider la souveraineté de son dieu-soleil. Son premier acte d'autorité fut d'ordonner à tout prêtre sacrifiant de mentionner son nom avant

celui de tous les autres dieux dans les invocations publiques. Il le proclama supérieur à Jupiter. Il voulut lui faire épouser la Pallas romaine, et profana même le sanctuaire très révéré de la déesse en y pénétrant avec ses hiérodules pour enlever sa statue, dont il voulait faire honneur à son idole; puis, craignant qu'elle ne fût trop guerrière à son gré, il se souvint qu'il y avait à Carthage une Astarté d'origine authentiquement phénicienne et l'envoya chercher. Toute l'Italie dut se mettre en fête pour célébrer ces belles noces. Lui-même, scandale inoui! épousa à cette occasion une vestale, et notifia son dessein au sénat en lui expliquant qu'un prêtre pouvait bien épouser une prêtresse. Il fit venir des Phéniciennes, et dansa publiquement avec elles devant le caillou sacré qu'il offrait aux hommages de l'univers. Le malheur est que les symboles de ce culte étaient souvent d'une impudicité révoltante, et peut-être faudrait-il attribuer à des méprises provenant de l'ignorance où l'on était du caractère symbolique de plus d'un acte du rituel d'Héliogabale les incroyables détails que les historiens nous donnent sur ses mœurs privées. Notons aussi que sa mère Soémis et son aïeule Mœsa s'associaient à ce culte. Toutefois Hérodien affirme que Mœsa eût voulu modérer cette fièvre de bigotisme solaire, comprenant qu'elle rendrait bientôt le jeune fou ridicule et impossible sur le trône, et, comme on ne nous dit rien de Soémis, il est à présumer que celle-ci partageait et peut-être même avait dès l'origine inoculé à son fils cet engouement fanatique pour le dieu de ses pères. Ce qui tend à confirmer cette supposition, c'est qu'elle devint aussi impopulaire que son fils et fut tuée en même temps que lui. Toutefois n'insistons pas plus qu'il ne convient sur cette caricature d'une conception religieuse qui avait sa grandeur. Héliogabale dénatura par son fanatisme l'idée-mère qui fait le fond de la biographie d'Apollonius par Philostrate. Cette idée, c'est que le paganisme gréco-romain a besoin d'une réforme, que, sans rompre en principe avec lui, on doit corriger ses légendes, qu'il faut le rapprocher d'une sorte de monothéisme dans lequel le soleil remplira le rôle principal et sera adoré comme lumière physique et aussi comme lumière morale, ce qui d'ailleurs aura l'avantage de confondre dans une même adoration les plus belles et les plus populaires divinités de l'ancien paganisme, Apollon, Esculape, Esmoun, Melkart, Mithras, Hercule et bien d'autres héros de nature solaire. L'invocation *soli invicto* deviendra ainsi la prière universelle.

Adorer un même Dieu sous différens noms et faire prédominer la vertu parmi les élémens de la vie religieuse, voilà donc le fond de cette théologie, dont la tendance tolérante ressort d'elle-même, et qui pouvait très bien considérer le christianisme comme une approximation très imparfaite encore, mais enfin supportable, de l'i-

déal conçu par la nouvelle école païenne. De là au syncrétisme religieux qui s'étale dans tout son jour sous Alexandre Sévère, sous ce jeune élève de Julia Mammæa qui, avec l'autorisation de sa mère, place le Christ à côté d'Abraham, d'Orphée et d'Apollonius de Tyane, il n'y a qu'un pas à faire. Seulement il semble que dans l'esprit de Julia Mammæa le christianisme a plus de valeur encore qu'aux yeux de ses parentes. Une tradition sérieuse prétend que Mammæa avait mandé auprès d'elle le grand Origène pour l'entendre parler sur les choses religieuses, et nul plus que le théologien philosophe d'Alexandrie n'était en état de faire goûter les doctrines chrétiennes à la femme philosophe qui dirigeait l'empire. On a voulu qu'elle et son fils aient adopté secrètement la foi chrétienne. Cette supposition est démentie par les faits, mais il est certain qu'Alexandre Sévère, dans sa conduite, dans ses paroles, dans plus d'un acte de son gouvernement, se montra aussi favorable aux chrétiens que pouvait l'être un prince resté fidèle en principe au paganisme.

Ainsi de Julia Domna à Julia Mammæa le sentiment de la nécessité d'une réforme païenne valut au christianisme d'abord de la tolérance, puis certains égards mêlés d'une secrète jalousie, enfin il alla jusqu'à lui assigner une place légitime au grand jour, à côté des vieilles religions traditionnelles telles que le judaïsme et le paganisme. On dirait vraiment qu'Alexandre et sa mère établissaient entre Abraham et Jésus-Christ un rapport analogue à celui qu'ils voyaient probablement entre Orphée, le poète révélateur de la haute antiquité, et Apollonius, le réformateur moderne, le Christ grec, dont les enseignemens avaient récemment illuminé le monde.

L'évangile de Philostrate, car on peut vraiment désigner ainsi son livre, ne va pas encore aussi loin dans ce syncrétisme religieux. L'esprit aristocratique du Grec païen le domine encore, et Julia Domna, qui inspira ce récit, n'est pas encore aussi bien disposée pour la religion sortie du vieux sol de la Judée que le sera sa nièce Julia Mammæa. Si la réforme qu'elle rêve se réalise, le paganisme aura aussi son fils de Dieu, pur, irréprochable, dévoué et donnant à son enseignement la puissance qu'une manifestation concrète, une vie réelle peut seule communiquer à un idéal théorique. Cette réforme sera donc une religion positive, et non pas seulement une philosophie, et c'est pourquoi Apollonius, grand ami des philosophes, leur sera supérieur à tous, même à Socrate. Leur monothéisme rationnel se conciliera, moyennant l'interprétation symbolique, avec le polythéisme de la foule. Les légendes les plus absurdes seront abandonnées. Les sacrifices ne seront plus ni sanglans, ni impurs, et on y verra des hommages de soumission et

de reconnaissance rendus à la Divinité, source de tout bien, plutôt que des moyens grossiers d'agir sur sa volonté pour la rendre favorable à des vues égoïstes ou basses. L'intention droite, la disposition morale, détermineront seules la valeur réelle des actes religieux. Tout cela, le christianisme le possédait déjà, mais le paganisme réformé l'aura aussi, et de plus il aura des avantages que le christianisme n'a pas. En définitive, Jésus n'est que l'enfant d'un peuple obscur et méprisable; sa doctrine n'est que l'épuration d'une tradition locale et mesquine; sa vie, inconnue de l'immense majorité de ses contemporains, a été très courte. Bientôt il a succombé sous les coups de quelques prêtres, d'un principicule et d'un simple procurateur (1), et c'est tout au plus si quelques prodiges remarquables la distinguent à son avantage d'une foule d'existences indifférentes aux destinées de l'humanité. Apollonius au contraire, Grec de naissance, a réuni dans sa vaste intelligence, des Indes à l'Espagne, la substance religieuse du monde entier; il a vécu tout un siècle, il a parcouru l'univers comme une traînée lumineuse, en relations continues avec les rois les plus puissans de la terre qui le vénèrent ou le redoutent, et s'il a rencontré des inimitiés, des oppositions, il en a triomphé majestueusement, toujours plus fort que les tyrans, jamais humilié, jamais souillé par le contact des bourreaux; les miracles les plus prodigieux ont marqué chacun de ses pas, et s'il ne faut pas contester la part de grandeur que le Christ juif a eue en partage, ni la part de vérité qu'il a enseignée, si l'on peut, par conséquent, tolérer ceux que les abus existans au sein du paganisme populaire ont poussés dans les cadres de sa pauvre petite église, il serait absurde de saluer en lui le fondateur de la religion universelle, et il ne peut compter que comme un pendant très lointain du glorieux et divin Apollonius. Tel est le point de vue auquel se plaça Julia Domna quand elle invita Philostrate à écrire la vie d'Apollonius. Il se pourrait bien que Philostrate fût encore moins frappé que sa maîtresse de la grandeur et de la vérité du christianisme; mais il resta généralement fidèle à l'idée qu'elle s'était faite de la vérité religieuse et qui se retrouve chez Mœsa et chez Soémis, avec plus de complaisance, surtout chez la dernière, pour les superstitions païennes, et chez Julia Mammæa, qui, au contraire, incline vers une appréciation plus élevée du christianisme. Il y a dans l'histoire de Septime Sévère et de Caracalla deux faits isolés, peu significatifs en appa-

(1) Pourquoi, dira-t-on, Philostrate n'a-t-il pas fait mourir son héros comme le Christ dans les tourmens? La répugnance du Grec pour un Christ crucifié suffirait comme explication. Il ne faut pas oublier de plus que, selon la doctrine du livre, la mort d'un sage n'est autre chose que sa disparition.

rence, et qui pourtant ne s'expliquent bien que dans le courant d'idées que nous décrivons ici. Ces deux empereurs permirent aux païens d'instituer Hercule leur héritier, ce qui valut promptement de grandes richesses aux temples et aux prêtres de ce dieu populaire. En même temps, tout en refusant de persécuter les chrétiens, Septime Sévère menaça de peines graves les païens qui, à l'avenir, se feraient chrétiens. Cette loi ne paraît avoir été qu'une menace, mais l'intention qui l'a dictée est évidente. D'un côté, l'on verrait de mauvais œil que le christianisme fît des conquêtes trop rapides; de l'autre, on veut favoriser celles que pourra faire un culte païen déterminé. Et quel est ce culte? Celui d'Hercule, d'un dieu-soleil, ou plutôt de plusieurs dieux que Philostrate nous montre réunis sous le même nom, et qui tous sont « libérateurs, bienfaiteurs, illuminateurs » des hommes.

IV.

Le résultat de cette tentative de réforme païenne, quel fut-il? Très mince. Le fardeau à soulever était bien lourd, les bras qui voulurent le soulever bien faibles. On ne peut que sourire aujourd'hui à l'idée que des esprits sérieux aient cru un seul moment que l'astre du Christ des Évangiles pâlirait devant l'apparition d'un Apollonius de Tyane. Si l'histoire enregistre assez de faits attestant que le culte de ce parangon de sagesse infuse fut plus prolongé que ne le pensent ceux qui ne voudraient voir qu'un roman amusant dans sa biographie, elle nous défend d'admettre que le plan de réforme incarné dans sa personne ait exercé une action profonde sur les esprits ou les institutions.

Un échec signalé de cette œuvre réformatrice fut que les grands philosophes païens d'Alexandrie, Porphyre, Jamblique, peu amis du christianisme, animés, eux aussi, du désir de purifier le paganisme mythologique, refusèrent d'adopter le réformateur que leur proposait Philostrate, et dont l'autorité eût si bien confirmé leurs doctrines théurgiques et extatiques. Il se pourrait que le langage du biographe sur la sagesse égyptienne eût provoqué cette résolution. Qui sait si Philostrate n'avait pas fait habilement sa cour à Julia Domna en censurant comme nous l'avons vu l'Égypte philosophique et religieuse? Il paraît qu'à Alexandrie surtout les rieurs s'étaient égayés aux dépens de la fille du *hiérodule* d'Émèse devenue impératrice et philosophe. Cependant il faut croire aussi que le personnage réel du *Christ païen* ne se prêtait décidément pas à la transfiguration qu'il avait reçue des mains de Philostrate. L'intérêt dogmatique faisant défaut, il n'est point nécessaire de discu-

ter sérieusement la valeur historique de cette biographie. Il est trop évident que lorsqu'on invente comme Philostrate a inventé, en parlant de pays où il croyait bien qu'aucun de ses lecteurs ne le suivrait, on peut lâcher aussi la bride à son imagination en décrivant des événemens accomplis depuis plus d'un siècle. Un détail qui prouve même une certaine effronterie, puisqu'on devait pertinemment savoir à quoi s'en tenir sur ce point à la cour de Septime Sévère, c'est la description qu'il donne de Babylone, comme si elle était encore dans toute sa splendeur, quand il est certain qu'au Ier siècle de notre ère cette ville n'était plus qu'une ruine gigantesque. Celui dont Philostrate veut faire le *Christ païen* n'était qu'un personnage médiocrement estimé de son temps. Dion Cassius en parle comme d'*un certain Apollonius de Tyane*, Ἀπολλώνιος τις Τυανεύς, et en fait un simple devin-magicien vivant au temps de l'empereur Domitien. Lucien n'en parle pas autrement, et même Apollonius n'est pour lui qu'un habile comédien. Nous le voyons encore mentionné par Origène dans son ouvrage contre Celse (VI, 41). Celui-ci, qui attribuait à la magie les miracles de Jésus, avait dit que cet art ne pouvait quelque chose que sur des hommes sans culture et sans moralité, mais qu'il ne pouvait rien sur des philosophes. Origène lui répond qu'il n'a, pour se persuader du contraire, qu'à lire les mémoires de Mœragène sur Apollonius de Tyane, lequel était à la fois philosophe et magicien, et fit sentir son pouvoir magique à plus d'un philosophe. Mœragène est un des écrivains antérieurs à Philostrate dont le biographe d'Apollonius fait mention; mais quand on se rappelle avec quelle insistance l'ami de Julia Domna disculpe son héros de toute accointance avec la magie, quand on le voit se plaindre de ce que les historiens antérieurs à lui, en particulier Mœragène, ont mal compris les actes et les enseignemens d'Apollonius, quand il s'autorise presque exclusivement des anecdotes recueillies par Damis, — le saint Marc de cet évangile païen, — on ne peut se soustraire au soupçon que toute la réalité historique d'Apollonius se borne à avoir été l'un de ces discoureurs nomades à prétentions moitié ridicules, moitié sérieuses, à la fois prédicateurs et charlatans, comme les deux premiers siècles en virent beaucoup. Lorsqu'un peu de popularité les suivait dans leurs pérégrinations, ces discoureurs devenaient le noyau d'une sorte de comète légendaire et ne tardaient pas à disparaître dans les nuages multicolores de la narration apocryphe. Cette catégorie suspecte de personnages se prêtait aussi bien à la satire qu'au panégyrique. C'est aussi un prophète itinérant de ce genre que Lucien a dépeint avec sa malice ordinaire dans son *Alexandre d'Abonoteichos*, l'un de ses meilleurs écrits. Cet Alexan-

dre est, comme Apollonius, beau, imposant, spirituel et adroit, pythagoricien zélé, très dévot à Esculape, grand devin et de plus élève du sage de Tyane. Avec tout cela, c'est un imposteur infâme qui fait servir ses beaux dons à la poursuite des fins les plus honteuses. Ce portrait sans doute est chargé comme tous ceux qu'a faits Lucien. Il ne s'est pas plus attaqué à Apollonius lui-même qu'il n'a voulu frapper un chrétien déterminé dans son *Peregrinus*. Il cherchait à concentrer en toute liberté sur un personnage de fantaisie toutes les noirceurs du genre; mais il a fait la caricature de cette même réalité dont Philostrate nous a livré un tableau plus que flatté. L'histoire de la philosophie nous parle encore d'un certain Anaxilaüs, de Larisse, pythagoricien errant du siècle d'Auguste, moins fameux par sa sagesse que par sa réputation de magicien, ayant écrit sur l'art magique, cité par Pline, et forcé, comme Apollonius, de quitter l'Italie, d'où un décret impérial avait banni les magiciens. Tous ces thaumaturges pythagoriciens portent donc au front un stigmate qui éveille le soupçon. Par conséquent il est naturel que, malgré les efforts de Philostrate pour idéaliser un magicien en vogue dans l'Asie-Mineure, les savans païens d'Alexandrie l'aient jugé trop au-dessous de la haute position qu'on avait voulu lui assigner, et qu'ils aient refusé de le prendre pour l'idéal du sage ami des dieux. Ils préférèrent opposer au Christ des Évangiles une grandeur païenne moins sujette à caution.

En effet, et c'est une preuve nouvelle du lien que nous avons cru reconnaître entre l'œuvre de Philostrate et le mouvement de la pensée religieuse du IIIᵉ siècle, le même besoin d'une incarnation de la vérité et de la sainteté dans une vie humaine, le même sentiment de la puissance qu'une telle incarnation confère à un idéal religieux, se retrouvent chez les illustres païens d'Alexandrie aussi bien que chez le favori de l'impératrice Julia. C'est ce que le docteur Baur a parfaitement démontré. Le temps devait venir en Occident, comme il était venu depuis plusieurs siècles déjà dans cet extrême Orient que Philostrate prétendait connaître, où la vieille religion de la nature s'efforcerait de devenir morale. Et par quel côté se prêtait-elle jusqu'à un certain point à cette transformation, qui du reste jurait avec son principe? C'était évidemment par ses dieux libérateurs et guérisseurs, Apollon, Esculape, Hercule, tous dieux-soleils. Apollon particulièrement fut dans la Grèce païenne le dieu de la purification morale comme il était celui de la purification physique. C'est à son sanctuaire de Delphes que les criminels allaient chercher un refuge contre les Érynnies vengeresses. N'avait-il pas donné lui-même l'exemple de la pénitence en gardant les troupeaux d'Admète? Eh bien! en rapport avec ce cours d'idées, il est une grande

et mystérieuse figure de la sagesse antique qui faillit devenir le Bouddha de l'Occident, et qui le serait peut-être aujourd'hui, si l'apparition et le triomphe du christianisme n'avaient pas fait dévier pour jamais le monde occidental de sa direction antérieure : c'est Pythagore. S'il faut du moins s'en rapporter aux traditions qui le concernent, Pythagore avait voué un culte tout spécial à Apollon, et ses disciples des temps plus modernes voulurent plus d'une fois qu'il fût l'incarnation terrestre du dieu de la lumière. Pythagore ne créa pas seulement une école philosophique; il laissa derrière lui une association organisée, une sorte d'église, dont les membres, unis par des doctrines et des initiations particulières, prétendaient réformer politiquement et moralement les états où leurs communautés étaient fondées. Sa doctrine religieuse avait quelque chose de profondément mystique. L'univers, selon lui, était un grand chœur où les nombres créateurs vibraient dans une éternelle harmonie. Il croyait à la transmigration des âmes. Il avait été, lors de la guerre de Troie, cet Euphorbe que l'*Iliade* représente comme un serviteur dévoué d'Apollon. Comme Bouddha, il avait sa méthode pour atteindre la perfection, et cette méthode, par réaction contre le naturalisme vulgaire, était ascétique, hostile à la vie naturelle, fondée sur les lustrations, les jeûnes, le silence, la continence absolue, la défense de toucher à ce qui pouvait avoir eu vie. Le pythagorisme fut passablement éclipsé par la brillante philosophie de Platon ainsi que par la sévère dialectique d'Aristote, et pourtant Aristote affirme que Platon, devenu vieux, revint au pythagorisme pur, comme on retourne, vers le déclin de l'âge, à la religion qu'on avait oubliée dans les illusions et l'orgueil de l'âge mûr. En tout cas, nous savons par l'histoire que le pythagorisme se réveilla avec une intensité surprenante vers la fin de la république romaine et dans les temps qui suivirent. Des autorités fort compétentes, entre autres le savant M. Zeller, professeur à Marburg, ont cru, dans ces dernières années, pouvoir démontrer que le pythagorisme renouvelé est le vrai père de ces communautés de thérapeutes égyptiens et d'esséniens de Palestine dont l'origine est si obscure. On comprend maintenant pourquoi tous ces philosophes magiciens plus ou moins sérieux des trois premiers siècles sont ou se disent pythagoriciens, et dès lors il n'est pas surprenant que Porphyre et Jamblique, voulant avoir un Christ païen, aient choisi Pythagore plutôt que l'exemplaire suspect que Philostrate leur présentait dans son Apollonius. On a peine aujourd'hui à comprendre le sérieux avec lequel ces deux hommes éminens ont recueilli les contes qui circulaient au sujet du philosophe de Samos. Quel temps que celui où un écrivain tel que Porphyre pouvait ra-

conter gravement que « le fleuve Caucase, » au moment où Pythagore le traversait, lui dit : « Salut, Pythagore! » que Pythagore convertit une ourse vorace à la frugalité, qu'il décida un bœuf, en lui parlant à l'oreille, à ne plus manger de fèves! Chose curieuse, de même que la biographie d'Apollonius est en grande partie une imitation de l'histoire évangélique, de même la vie de Pythagore, telle qu'elle ressort des écrits de Porphyre et de Jamblique, n'est guère qu'une reproduction des traits essentiels du héros de Philostrate. Comme Apollonius, Pythagore a fait de longs voyages pour devenir le réceptacle de toutes les sagesses de la terre. Il a son Domitien dans la personne du tyran Phalaris. Il est fils d'Apollon, comme Apollonius doit l'être de Protée. Il opère d'innombrables miracles. Il est théurge, prédicateur, moraliste, réformateur des abus religieux et politiques. En un mot, le difficile ici est de savoir si le Pythagore des Alexandrins fut un Apollonius antidaté de quelques siècles, ou bien si l'Apollonius de Julia Domna, outre sa ressemblance avec le Christ, fut de plus un Pythagore rajeuni. La vérité pourrait bien se partager par moitié entre les deux suppositions.

Pourquoi Philostrate n'avait-il pas, lui aussi, cherché son idéal dans le vénérable philosophe dont la renommée était si grande et la réputation morale intacte? C'est sans doute que, dans sa préoccupation de ne rien laisser au christianisme qui pût passer pour un titre de supériorité, il trouva, ainsi que son impériale protectrice, Pythagore trop vieux, trop loin des événemens, des institutions, des idées de son temps (1). Il n'y avait pas moyen de faire avec lui de la politique impériale. Il préféra donc faire revivre un autre Pythagore sous des traits appropriés à l'époque où il écrivait. La parfaite impuissance des Alexandrins dans l'œuvre de résurrection qu'ils tentèrent en faveur de leur saint patron montre que sur ce point Philostrate et Julia Domna avaient vu très juste, de même que leur impuissance à eux-mêmes, quand il s'agit de faire prendre au sérieux leur mage transfiguré, prouve qu'ils avaient tenté l'impossible. Le résultat est que, si le paganisme du IIIe siècle voulut avoir aussi son Christ, ce Christ ne se trouva point.

Peu de périodes sont plus fertiles en enseignemens dont la philosophie de l'histoire religieuse puisse faire son profit. Il est donc vrai qu'une doctrine religieuse encore nouvelle, mal vue de l'aristocratie, du peuple, de la philosophie, de l'immense majorité, peut s'imposer à ses tout-puissans ennemis au point que ceux-ci se

(1) Il est visible, par exemple, que les éloges décernés par Apollonius à Vespasien, sauveur de l'empire, s'adressent tout aussi bien à Septime Sévère qu'au successeur de Néron.

voient, sans presque s'en douter, forcés de lui faire la plus grave des concessions, c'est-à-dire de chercher comment ils pourront la faire rentrer dans les cadres traditionnels qu'ils s'obstinent à vouloir conserver. Le christianisme était donc déjà tellement fort en vertu de sa supériorité morale, que les défenseurs les plus intelligens du vieux paganisme sentaient l'impérieuse nécessité de moraliser, en d'autres termes de *christianiser* leur religion pour la mettre en état de résister à son jeune rival. Et quelle tâche ingrate! Que pouvaient faire les beaux sermons de morale païenne à côté des orgies bachiques et des cultes de Cybèle, en face des sourires de Vénus Pandémos et des formes indescriptibles des Hermès de carrefour? Ce mélange de rigidité morale et de religion dévergondée devait produire sur l'esprit des contemporains un effet analogue à celui qu'ont obtenu auprès de notre génération les tours de force qui, il y a quelques années, transformaient la théocratie restaurée du moyen âge en gardienne de la civilisation et du progrès social et l'inquisition ressuscitée en palladium des libertés modernes. Une cause religieuse, quelque puissante qu'elle soit en apparence, est bien malade quand, pour se soutenir, elle est obligée d'emprunter le langage, de copier les allures de la cause opposée.

On peut voir en même temps combien la critique moderne est dans son droit lorsqu'elle affirme qu'en général dans l'antiquité, — particulièrement dans les trois premiers siècles, — le sens de la réalité historique, celui aussi, qui du reste en dépend, de l'authenticité littéraire, étaient encore très peu formés. On a guerroyé contre elle quand elle a fait à plusieurs livres canoniques l'application de ce principe. Il faut pourtant se rendre à l'évidence. Tous en ce temps-là, païens, philosophes, chrétiens orthodoxes, chrétiens hérétiques, tous pratiquent en grand et sans scrupule le procédé qui s'appellera plus tard fraude pieuse, mais qui se cache trop peu à l'époque dont nous parlons pour qu'on ait le courage de lui décerner une dénomination aussi malveillante. Quand Philostrate dessinait un portrait presque entièrement de fantaisie de celui dont il voulait faire l'homme idéal de la religion traditionnelle, quand Porphyre et Jamblique construisaient de toutes pièces un Pythagore légendaire, étaient-ils des imposteurs, des hommes animés d'intentions criminelles ou inavouables? Il suffit de lire leurs écrits pour s'assurer du contraire. En définitive, et toute part faite à la critique, ces hommes ne pouvaient se proposer d'autre but que celui qu'ils avouaient tout haut, celui de travailler à la réforme religieuse et morale de leurs contemporains. Quant à leur manière d'y travailler, ils n'eussent pas même songé à invoquer le bénéfice du principe formulé plus tard, que « la fin justifie les

moyens, » car les moyens qu'ils employaient leur paraissaient n'avoir aucun besoin de justification. Reconnaissons dans notre délicatesse à ce sujet, dans nos sévérités en matière de faux littéraire, dans nos défiances vis-à-vis des témoignages historiques, un fruit authentique de notre éducation chrétienne. C'est un des résultats de cet amour passionné de la vérité, par conséquent de la réalité, que le christianisme a communiqué à l'esprit humain. Vous ne le trouvez nulle part au même degré en dehors du monde chrétien. Il a engendré beaucoup d'intolérance, mais prenez garde aussi que c'est lui qui a fait notre science. Cet « esprit de vérité, » par conséquent de recherche courageuse, auquel nous devons souvent les angoisses du doute et les tristesses de la désillusion, est pourtant une trop belle, une trop noble acquisition pour que nous regrettions les biens apparens qu'il nous a fait perdre. Le progrès indéfini de l'humanité en connaissance et en puissance était à ce prix. Quand on comprend bien l'Évangile, on trouve qu'il a fait mieux encore que de nous procurer la connaissance de certaines vérités : nous lui devons la soif de la vérité, et il en est de la vérité comme de la justice : les bienheureux ne sont pas ceux qui croient l'avoir, mais ceux qui en ont faim et soif.

Enfin l'aperçu que nous avons donné de l'état religieux des esprits au III^e siècle de notre ère nous montre combien de causes diverses concoururent à préparer le triomphe du christianisme sous Constantin. En fait, les idées chrétiennes étaient dans l'atmosphère que respiraient tous les penseurs, avant même que la plupart d'entre eux daignassent seulement faire l'honneur au christianisme de l'étudier sérieusement. Quelle lumière ces essais de réforme païenne du III^e siècle ne jettent-ils pas sur la grande tentative de Julien au siècle suivant! Notons bien que le césar romantique n'a pas fait autre chose que reprendre pour son compte, avec un grain de rancune de plus contre le christianisme, le plan de Julia Domna, de Philostrate et des Alexandrins, c'est-à-dire qu'il a tâché d'infuser de la séve chrétienne dans les veines ossifiées du vieux corps qu'il voulait rajeunir, et c'est encore le soleil, le vénérable Hélios, qu'il proposa tout à la fois comme symbole et comme réalité aux hommages de l'univers civilisé.

Il faut donc que cette manière de concevoir la réforme du paganisme fût dictée par une nécessité évidente; mais quelle succession d'échecs et d'avortemens! quelle faiblesse dans les résultats, si on les compare à la grandeur de l'entreprise! Et que serait donc devenu notre monde occidental, si le christianisme ne l'avait pas baptisé d'esprit nouveau, ne l'avait pas animé de vie nouvelle? Il est certainement permis de se poser la question, et bien que l'invasion des

barbares la complique, on peut sans témérité la résoudre par cette alternative : ou bien la barbarie fût demeurée incurable, et la brillante civilisation gréco-romaine n'aurait pas eu d'héritière, ou bien à la longue, grâce aux institutions municipales par exemple, et quand enfin le flot dévastateur aurait trouvé son niveau, un certain ordre social, une copie grossière de la société antique se fût constituée. Toutefois dans ce dernier cas il est facile de prévoir le genre de civilisation auquel nous serions parvenus. La Chine est là pour nous en donner une idée. Des formes creuses cachant mal la barbarie des mœurs, un manque désespérant de vigueur morale et de goût de l'infini, une sécheresse, une platitude d'esprit incorrigible, les plus grossières superstitions unies à la plus paresseuse indifférence en matière de vérité religieuse et scientifique, voilà quel eût été notre lot. Alors il est bien probable qu'un personnage vaguement connu sous le nom de Pythagore planerait dans nos souvenirs comme le Bouddha de l'Occident. Nous aurions bien aussi nos musulmans, amenés par l'invasion arabe, qui ne changeraient rien aux choses. Le respect, la superstition du passé dominerait nos consciences à tous, comme il arrive lorsque, la décrépitude s'emparant du corps social, on ne peut même songer à la possibilité d'améliorer le présent. Me tromperais-je? Je trouve qu'Apollonius le sage et ses sempiternelles maximes, Damis l'imbécile, Philostrate le rhéteur, ces empereurs et ces impératrices qui décident en petit comité comment on va ramener le monde à la vertu, ces conciliabules de femmes, de lettrés et de gens de première force sur les rites, je trouve que tout cela a déjà un air chinois des mieux caractérisés. On voudrait être sérieux, imposant, et l'on tourne au burlesque. On décrète la régénération de l'univers, et l'on a un Héliogabale pour l'exécuter. On se pique de science vaste et profonde, et l'on prend le Caucase pour une rivière quand on n'en fait pas la montagne qui sépare l'Inde de la Perse. Tout cela, c'est de la science et de la religion de mandarin; il n'y manque plus que le bouton jaune ou rouge, le *fils du ciel* est déjà là pour le donner. Qu'il est bon de penser qu'au moment où se joue cette comédie vieillotte, l'Évangile de la liberté, de l'ascension vers Dieu, du progrès par la sainteté, la vérité et la charité, déjà s'impose à ces grands enfans qui s'amusent à faire des dieux, et qu'aux débiles essais de ces conservateurs attardés répond la voix jeune et vigoureuse qui, sur la base immuable de l'amour infini, prêche à l'individu comme à la société le devoir sacré de la réforme éternelle!

ALBERT RÉVILLE.

GUSTAVE III

ET

LA COUR DE FRANCE

VII.

MALHEURS ET FAUTES DU ROI DE SUÈDE. — GUSTAVE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

I.

Le règne de Gustave III et celui de Louis XVI se partagent au même moment en deux périodes fort dissemblables entre elles. L'année 1783 marque chez nous, par le traité de Versailles, garant de l'indépendance des États-Unis, la fin d'un glorieux épisode qui figure parmi les dernières gloires de l'ancienne France; le fatal procès du collier vient ensuite, dès 1785, ouvrir la série des humiliations et des funestes présages. Et de même pour Gustave III les voyages de 1783 et 1784 offrent l'instant précis où de tristes dégoûts font dégénérer ce qu'il possédait de brillantes qualités d'homme et de roi, et contribuent à le séparer de son peuple en lui préparant, ainsi qu'à la Suède, un sinistre avenir (1). Les dix dernières années de son règne allaient présenter autant de sombres couleurs que les dix premières avaient eu d'éclat. Les causes de ce changement doivent être cherchées dans le caractère même de

(1) Voyez sur le second séjour de Gustave III en France la *Revue* du 15 septembre dernier. Voyez, pour les autres parties de cette série, la *Revue* du 15 février, 1er mars, 1er avril, 15 juillet 1864 et 15 août 1865.

Gustave et dans le malheur des temps. Esprit ouvert, de vive conception et parfois de grandes ressources, mais inconstant, inégal, incomplet, d'humeur bienveillante et aimable, mais accessible à de petites passions et peu maître de lui, Gustave semblait être précisément de ces princes voués à s'offrir d'eux-mêmes pour être les jouets d'un temps fatal et perfide. Non-seulement la longue anarchie qui avait précédé son règne accumulait autour de lui les difficultés du gouvernement intérieur, non-seulement des haines nationales et des ressentimens héréditaires s'imposaient à sa politique envers plusieurs peuples voisins; mais l'oubli des sévères maximes de morale politique ou privée, le relâchement dont le dernier tiers du XVIII[e] siècle continuait d'offrir le scandaleux exemple avait semé autour de lui, jusque dans sa vie intime, des germes de douloureuse infortune.

On se rappelle par quels complots le roi de Prusse avait voulu naguère préparer à la Suède le même sort qu'à la Pologne; à peine sorti de cette embûche par un coup de fermeté, Gustave retrouva dans ses rapports de famille de pareilles intrigues. Il avait en effet pour mère la sœur de ce redoutable Frédéric II, l'impérieuse Louise-Ulrique : elle n'éloigna pas de son fils enfant la malfaisante influence des haines civiles et nationales. La France avait obtenu dès 1750, d'accord avec le parti des *chapeaux*, que le jeune prince, âgé de quatre ans, fût fiancé avec la princesse de Danemark Sophie-Madeleine (1). C'était un coup dirigé contre la reine Louise-Ulrique et son frère le roi de Prusse, qui avaient destiné à Gustave une princesse de la maison de Brandebourg. Louise-Ulrique en montra un si profond ressentiment, Gustave lui-même fut élevé dans un tel mépris de tout ce qui venait de Danemark, que les hommes dont ce plan d'alliance était l'œuvre, y voyant désormais une source de malheurs, voulurent qu'on revînt sur un pareil engagement. La cour danoise n'y voulut jamais consentir, et le mariage eut lieu en 1766. La princesse royale fut mal accueillie; son extrême timidité se retrancha d'autant plus dans une réserve silencieuse qui avait les apparences d'une froideur invincible, et Gustave, entre une mère acariâtre et une épouse qu'il ne savait pas amener à lui par une affectueuse confiance, souffrit d'un cruel isolement. La séparation ne cessa qu'en 1775, par l'entremise de quelques personnes de l'entourage intime du roi et de la reine, surtout d'un favori de Gustave nommé Munck, lorsque après neuf ans de mariage stérile la raison d'état, qui demandait un héritier direct, fut entendue. L'opinion s'en réjouit, car le roi était encore popu-

(1) Fille de Frédéric V, roi de Danemark, elle n'avait que cinq mois de moins que le prince royal de Suède.

laire, et la reine, malgré cette apparente insensibilité qui la faisait nommer la *statue du commandeur*, était fort estimée. Un accident fit évanouir les espérances qui avaient promptement suivi cette réconciliation; mais trois ans après la reine mit au monde un fils qui devait être l'infortuné Gustave IV. Deux années plus tard, elle eut de nouvelles espérances qui furent encore trompées, et en 1782 enfin naquit son second fils, le duc de Smoland, dont la reine de France, Marie-Antoinette, fut la marraine, mais qui ne vécut que sept mois. Personne n'ignore de quels bruits injurieux la première de ces deux naissances fut le prétexte. On prétendit, — et Louise-Ulrique fut la première à accueillir de telles assertions, — que la naissance de Gustave IV était illégitime. On insinua plus tard que, du consentement du roi, un divorce suivi d'un mariage secret de Sophie-Madeleine avec Munck avait seul assuré la descendance royale. Il est aisé de comprendre combien les passions politiques durent exploiter ces étranges récits après la révolution de 1809, quand la Suède, ayant détrôné Gustave IV, avait pour roi le vieux Charles XIII, sans enfans, et qu'il s'agissait d'empêcher une restauration au profit de la légitimité. Bernadotte avait toujours dans son tiroir un manuscrit intitulé *Anecdotes de Suède*, qui contenait, assurait-on, toutes les preuves, et le *Moniteur* français lui-même, lorsque Gustave IV s'obstinait à désigner le souverain de la France du seul nom de M. Buonaparte, menaçait de n'employer à son égard, en face de l'Europe, que la désignation de M. Vasa, fils de M. Munck. Il résulte cependant d'une très soigneuse enquête récemment encore entreprise sur ce problème historique par M. le baron de Beskow, auteur d'une excellente histoire de Gustave III, qu'une telle accusation, qui aurait dû, si elle eût été fondée, se produire en 1775 et se renouveler en 1780 et 1782, n'a pris naissance que dans les haineux calculs d'une opposition politique. Le désordre des mœurs, qui s'était propagé depuis le milieu du siècle dans les hautes classes, et contre lequel nous avons noté seulement quelques nobles efforts de réaction, l'habitude familière du scandale, le mépris et presque le ridicule où étaient tombés les liens du mariage, avaient fait adopter aisément des rumeurs calomnieuses. Gustave, en de si cruelles circonstances, dans l'humiliation qu'elles lui infligeaient, ainsi qu'à la reine, en présence de la cour et de la nation, dans ses amers démêlés de famille, jusqu'au lit de mort d'une mère dénaturée, paya autant la peine des vices de son temps que d'une évidente faiblesse de caractère qui le rendit incapable de dominer des périls tout intérieurs et domestiques.

Ce serait assez de tels dégoûts pour expliquer l'insatiable ardeur avec laquelle Gustave, ne sachant où se prendre, rechercha l'excès

de la distraction et des plaisirs. Nous avons dit son goût des cérémonies et des spectacles; ce goût dégénéra en une passion qu'il lui fallait satisfaire à tout prix. Il en vint à exercer une véritable tyrannie envers la noblesse de sa cour pour que rien ne manquât à ses fêtes. Il fallait que, sur son ordre, des jeunes filles de haute naissance, des mères, des vieillards, quittassent leurs familles pour paraître sur le théâtre, où il se montrait lui-même. On risquait la ruine de tout crédit et le renversement de toute fortune, si l'on tardait de complaire à de bizarres caprices qui donnaient au règne de Gustave III un fâcheux air de ridicule despotisme. C'était à l'Opéra que les ministres étrangers pouvaient entretenir le roi des intérêts de leurs cours, et l'ambassadeur de France regardait comme un solide avantage d'y avoir sa loge à côté de la sienne. Vers l'époque de la naissance du duc de Smoland, cette passion du théâtre ne laissait plus aucun repos à Gustave III. Au mois d'avril 1783, quand il fait représenter sa pièce intitulée *le Comte d'Helmfelt*, c'est lui qui écrit de sa main les cinq cents billets d'invitation; il assiste Monvel pour instruire et diriger les acteurs, il leur donne des leçons de déclamation. Il emploie, pour rendre ses représentations plus magnifiques, les joyaux de la couronne et jusqu'aux diamans récemment envoyés par Marie-Antoinette comme marraine de son fils. En vain le vieux comte Charles Scheffer, son ancien gouverneur, lui rappelle sa promesse de ne plus paraître sur la scène : Gustave répond qu'il se sent en âge de n'avoir plus besoin de tutelle. En vain l'ambassadeur de France expose la nécessité d'une conduite plus politique : Gustave répond que la révolution de 1772 a été préparée pendant une répétition d'opéra. Cependant le mécontentement, devenu public, était exploité par les ennemis du roi; de nombreuses satires qui circulaient dans les salons et à la cour même, d'insolens placards affichés dans les rues, l'accusaient de s'entourer de jeunes débauchés et de corrompre la nation :

« Tel jeune cavalier de la noblesse suédoise, écrit le ministre de Danemark dès 1781, qui autrefois passait ses matinées à lire l'*Esprit des Lois* ou les oraisons de Cicéron, les emploie maintenant à faire des entrechats et des cabrioles. Le peuple, qui s'assemblait anciennement pour disserter des affaires de l'état, court actuellement en foule aux comédies pour voir représenter les parodies des opéras qui se donnent aux théâtres de la cour, et les troupes de comédiens qui se forment de toutes parts dans les provinces, ainsi que les institutions de bals, assemblées et mascarades, prouvent assez que le goût du spectacle et des amusemens se répand à l'excès par tout le royaume. »

Ces dissipations entraînaient d'énormes dépenses. Il y avait pendant des saisons entières cent personnes chaque jour à la table

royale, et trois fois la semaine à Drottningholm plus de trois cents courtisans étaient hébergés. Le nouveau bâtiment de l'Opéra, l'entretien d'une troupe française bien payée, la construction d'une salle de spectacle à Gripsholm, exigeaient des sommes considérables. Les saisons d'hiver de la cour dans cette dernière résidence étaient particulièrement ruineuses : c'était un lieu désert, assez éloigné de la capitale, où il fallait tout faire venir à grands frais et payer fort cher les acteurs. On murmurait en ville de cette mauvaise copie, comme on l'appelait, de Louis XIV et de Versailles, et l'on disait que Gustave ne recherchait ce lieu isolé que pour se livrer avec ses courtisans à la débauche et fuir les reproches de son peuple.

Pour faire face aux prodigalités, il fallut compromettre le succès des utiles mesures datant des premières années du règne et inventer de nouvelles sources de revenus immédiats. Le plus malheureux de ces expédiens fut la mise en régie de l'eau-de-vie. On sait qu'en l'absence du vin les peuples du nord de l'Europe ont toujours recherché avidement l'eau-de-vie obtenue par la distillation des céréales que leur sol produit en assez grande abondance. Dans les conditions particulières d'un climat rigoureux et d'une entière privation de plusieurs jouissances permises à d'autres nations, l'usage de cette eau-de-vie est devenu si général en Suède qu'aujourd'hui encore la coutume y persiste, à tous les rangs de la société, de la servir avant le repas comme liqueur apéritive. De là, dans les classes inférieures, le fléau d'une ivresse particulièrement dangereuse, destinée à ravager longtemps la Suède par l'affreuse atteinte du *delirium tremens*. La législation, appelée à régler une matière si grave aux divers points de vue de l'agriculture, du commerce, des finances, de la santé et de la moralité publiques, abandonna d'abord la production et la vente de l'eau-de-vie sans règle suffisante à l'industrie privée. Gustave III eut l'idée malheureuse d'en faire un monopole au profit de la couronne, c'est-à-dire d'en réserver aux seules distilleries royales la fabrication et le débit. Ce qu'une telle mesure offrait d'odieux est bien exprimé par ce mot du poète Bellman, qui, se promenant un jour avec Gustave III, rencontra un paysan ivre-mort. « Sire, dit-il en saluant l'ivrogne, voici un des nôtres! » C'est en réalité une des plus sinistres pages dans l'histoire de Gustave III que celle qui doit raconter tout ce qui eut rapport à cette mesure financière, par laquelle on vit le gouvernement lui-même contribuer à étendre un fléau dont les progrès, encouragés de la sorte, allaient devenir mortels pour la Suède. De nos jours seulement, par l'initiative de l'honnête roi Oscar, à qui cette question tenait au cœur, la législation suédoise a été réglée sur ce point de manière à concilier en même temps le respect de la liberté personnelle, la garantie de la santé publique et l'intérêt finan-

cier. Tout cela est sauvegardé par une élévation d'impôt sur la fabrication et la vente, abandonnées à l'industrie particulière. Le progrès des communications et l'extension du commerce sont venus concourir à un salutaire changement, dont les résultats définitifs sont aujourd'hui une rapide disparition de l'ivrognerie, et, — se substituant à une importation jadis nécessaire, — une notable exportation, presque chaque année, d'un superflu de céréales.

Le vrai moyen de rétablir ses finances eût été pour Gustave III de se vouer au développement des sources de la richesse nationale; mais il était trop de son temps pour ne pas sacrifier à la gloire du théoricien et du philosophe le mérite solide et fécond du patient administrateur. Les réformes par lui ébauchées au début de son règne, interrompues prématurément, ne donnèrent pas tous leurs fruits; il en résulta que l'argent lui manqua sans cesse. Inquiet et besoigneux, rêvant de suppléer à ce qui lui manquait de puissance effective par la gloire, mais toujours à court de moyens pour arriver à la conquérir, il obséda la France par ses demandes continuelles de subsides, et ne craignit pas même de s'adresser à d'autres puissances, au risque de mécontenter sa plus ancienne alliée. Rien de tout cela n'échappait au cabinet de Versailles, qui lui prodiguait les plus sages avis.

« L'objet essentiel du roi de Suède, écrit M. de Vergennes, doit être de rétablir la population et d'augmenter la richesse dans ses états. Toute autre vue, fût-elle le chemin d'une gloire certaine, tournerait à son désavantage. Il aura assez de poids et de considération en Europe quand la Suède sera gouvernée le mieux possible. — On cherche (dit-il encore) des motifs bien politiques au séjour de sa majesté le roi de Suède à Gripsholm, tandis que ce n'est qu'une imitation de la plupart des rois de l'Europe, qui habitent peu leurs capitales. Ce serait un malheur pour sa majesté suédoise de ne pas considérer si les circonstances locales, l'habitude de la nation, la disposition actuelle des esprits, lui permettent d'introduire de telles nouveautés sans inconvéniens. Gustave III a besoin plus qu'aucun autre prince de se rendre accessible et de ne pas isoler sa cour, pour laisser le champ libre aux habitans de Stockholm, parce qu'il s'en faut de beaucoup que les Suédois soient accoutumés à tout attendre de la seule volonté de leur roi. »

Par ces dernières paroles, M. de Vergennes avertissait Gustave III de prêter une plus sérieuse attention aux difficultés politiques qu'il laissait grandir autour de lui. Non-seulement l'embarras des finances, les fautes de l'administration, le luxe de Gustave, répandaient un mécontentement général, mais chacun des ordres de la nation suédoise avait ses griefs contre le gouvernement du roi. L'ordre des paysans était irrité de la législation sur l'eau-de-vie, qui entravait l'agriculture, et il y eut dans plusieurs provinces des

révoltes à ce sujet. La bourgeoisie se plaignait d'un assez grand nombre de mesures contraires à la constitution de 1772 et à la liberté : elle accusait notamment les restrictions apportées aux lois qui, dans les premières années du règne, avaient proclamé le libre usage de la presse. Le clergé s'élevait sans raison contre les édits sur la tolérance, mais à bon droit contre l'intrusion constante du pouvoir dans ses élections et contre la simonie pratiquée par le gouvernement lui-même. Les ressentimens de la noblesse étaient surtout à redouter. On se rappelle que l'aristocratie suédoise, ruinée jadis par Charles XI, s'était avilie, pendant la longue période des querelles entre les *chapeaux* et les *bonnets*, par une vénalité honteuse. Si elle avait tort de regretter une domination égoïste qui avait failli entraîner le pays dans un complet désastre, ses plus anciennes familles repoussaient, par un sentiment de fierté, les offres de Gustave III, alors qu'il les voulait réduire à la condition d'une noblesse de cour, et ce reste de dignité contribuait encore à les éloigner du roi. Gustave ne tarda point d'ailleurs à supprimer quelques-uns des droits peu nombreux qui restaient à l'aristocratie. Un grand nombre de ces nobles faisaient partie de l'armée, et c'était un usage fort ancien de les appeler aussi bien que les autres pour assister aux diètes. Gustave les priva de cet avantage; bien plus, il leur interdit de revendre leurs commissions d'officiers, qu'ils avaient jadis achetées fort cher. Ne les indemnisant pas, il achevait de les ruiner. La noblesse, de plus en plus irritée, attendait avec impatience l'époque de chaque diète pour réunir toute la nation dans une ligue redoutable contre le roi. La session de 1778 et surtout celle de 1786 montrèrent les progrès de cette lutte. Une seule des propositions présentées par le gouvernement à cette dernière assemblée fut adoptée, et seulement en partie. Le roi lui-même se vengeait en refusant d'accueillir les vœux des états. Une liste de griefs lui fut présentée, la veille de la dissolution, par chacun des quatre ordres; mais il y répondit en manifestant dans son discours de clôture l'espoir que l'état des affaires lui permettrait pendant un long temps de ne pas recourir à une nouvelle convocation de la diète. Gustave était profondément ulcéré, et la pente sur laquelle il s'engageait devait le conduire à des abîmes. Le sage Vergennes, qui connaissait bien ce prince et les Suédois, ne s'y trompait pas, et il écrivait de Versailles, en novembre 1786, au chevalier de Gaussen, notre chargé d'affaires :

« Il serait fort fâcheux que le roi de Suède conservât un trop long souvenir des désagrémens qu'il a éprouvés pendant la dernière diète : on ne gouverne pas bien ceux qu'on n'aime plus. Si Gustave III prenait du dégoût des affaires, on perdrait bientôt le fruit des bons établissemens qu'il a faits. Tous ceux qui prennent un véritable intérêt à la prospérité de ce

pays doivent s'attacher à calmer les ressentimens de ce prince. Attachez-vous à suivre les progrès du mécontentement de la nation, à démêler surtout s'il y a quelque union entre les personnes qui se montrent le plus opposées au roi de Suède, et si elles ont des rapports avec des ministres étrangers. En voulant trop contrarier Gustave III, on peut le porter à désirer un nouveau changement dans la forme du gouvernement, et il ne manquerait pas de trouver des personnes disposées à lui en faciliter les moyens. »

C'étaient là des paroles prophétiques. La mauvaise humeur que lui causait son impuissance allait précipiter Gustave III vers le recours désespéré de l'absolutisme; mais il devait traverser, avant d'arriver à cette faute dernière et fatale, de singulières vicissitudes, de nature à mettre en vive lumière toute l'inconsistance de ses vues politiques et en même temps toutes les ressources de son vif esprit. Le premier de ces épisodes, qui vont nous montrer dans Gustave III un Charles XII, est sa guerre de 1788 à 1790 contre les Russes. Il y était poussé par l'Angleterre et la Prusse, alliées depuis le récent avénement de Frédéric-Guillaume, successeur de Frédéric II. Le but général de la ligue anglo-prussienne était de tenir en échec la Russie et l'Autriche, en suscitant contre elles la Suède, la Pologne et les Turcs. L'Angleterre cherchait particulièrement l'occasion de se venger du secours prêté par la France aux colonies d'Amérique. Déjà, en mettant aux prises les Russes et les Turcs, elle avait causé un grand embarras à la France, amie de ces deux peuples; elle essayait cette fois de nous nuire davantage encore en détournant de nous Gustave III. On sentit bien à Versailles d'où venait le coup, et l'on essaya de retenir le roi de Suède. Le supplément d'instructions qu'on donna au marquis de Pons, retournant à son poste de Stockholm le 22 juin 1788, contenait ces paroles sévères :

« Si tout ce que le roi de Suède tente et projette est le résultat d'un concert formé avec l'Angleterre et la Prusse pour faire le plus grand mal possible aux Russes, le roi ne pourra plus regarder le roi de Suède que comme un ancien ami qui lui a manqué, dont sa majesté déplorera l'égarement, et à la ruine duquel elle ne pourra plus être à portée de mettre obstacle que par les motifs généraux qui lui imposent de prévenir les grandes révolutions en Europe. »

En dépit de ces avertissemens, le roi de Suède n'avait pas dû résister longtemps aux instigations de la ligue anglo-prussienne. La Russie n'avait pas cessé d'être pour la Suède une voisine incommode et menaçante. En Finlande notamment, elle entretenait par ses intrigues un esprit de révolte d'où elle comptait faire naître des mouvemens séparatistes à son profit. Ces intrigues s'étendaient jusque dans Stockholm, où l'hôtel de l'ambassadeur russe était un

foyer de discorde toujours actif. Le cabinet de Pétersbourg cachait mal l'espoir de relever un jour en Suède l'anarchique constitution de 1720. Les mécontentemens soulevés dans chaque ordre de la nation par les fautes de Gustave III, et particulièrement les rancunes de la noblesse, paraissaient devoir favoriser ces funestes desseins, et Gustave ne voyait pas sans une profonde inquiétude la coalition qui, dans l'intérieur même de sa capitale, se formait contre lui : il brûlait du désir d'en punir les auteurs. Enfin la Russie ne cessait d'empiéter par des conquêtes successives sur le territoire ottoman; or un traité du 22 août 1739 entre la Porte et la Suède disposait qu'en cas d'attaque de la Russie contre l'une ou l'autre de ces puissances, les hostilités seraient considérées comme subies par toutes deux : une action commune serait dirigée contre l'assaillant par terre et par mer, et nulle des deux parties ne mettrait bas les armes avant que l'autre eût obtenu le redressement de ses griefs. A vrai dire, une guerre contre la Russie parut surtout à Gustave III le meilleur des expédiens pour sortir des embarras extrêmes de sa situation intérieure. Abreuvé de dégoûts jusque dans sa vie privée, en butte à l'esprit de dénigrement et d'ironie, craignant même les complots et la trahison, il pensa qu'un prompt moyen de confondre les factieux et de ramener à lui son peuple était de se placer, et le pays avec lui, en face de la guerre étrangère. C'était raisonner juste, si le mal contre lequel il fallait réagir n'était pas trop avancé, et que les forces vives de la nation se fussent en effet conservées intactes quelque part, prêtes à répondre à son appel. Ses embarras redoublaient cependant au moment d'engager l'entreprise. En effet, toute guerre offensive devait être précédée d'une convocation des états, appelés à voter les fonds nécessaires; or Gustave ne se résignait pas à affronter le danger d'une diète où ses ennemis réunis le forceraient de renoncer à son dessein. De plus, si la Russie était attaquée, le Danemark, lié à cette puissance par un traité de défense commune (celui de 1773, qui confirmait ceux de 1765 et 1769), était tenu d'opérer une diversion contre l'assaillant.

Il y avait donc pour Gustave III un double intérêt à ne point passer pour l'agresseur. Il crut y réussir en habillant à la russe de pauvres paysans finnois qu'il paya pour venir fourrager dans son camp sur la frontière de Finlande, et avec lesquels on échangea quelques coups de fusil : cela servit de prétexte, bien que nul ne s'y dût tromper. Il offrait en même temps à Catherine II son ultimatum : châtiment exemplaire de l'ambassadeur de Russie à Stockholm, restitution des parties de la Finlande cédées précédemment, et paix avantageuse aux Turcs sous la médiation de Gustave. Où puisait-il la témérité d'un tel langage? Il est vrai que le souvenir était encore vivant en Suède des victoires de Charles XII; on répé-

tait volontiers que l'empire moscovite, s'étant accru subitement, disparaîtrait non moins promptement, et qu'à la mort de Catherine un tel édifice succomberait, pour peu qu'une main habile y aidât. On se rappelait le profond ébranlement causé par la révolte de Pugatschev. En ce moment même, Catherine II, entraînée par sa guerre contre les Turcs, y avait consacré toutes ses forces; Pétersbourg était presque sans défense : il suffirait aux Suédois d'un heureux coup de main pour s'emparer de cette capitale, après quoi les révoltes intérieures travailleraient pour eux. Tout n'était pas absolument faux dans ces calculs; l'action combinée des Turcs et des Suédois parut en effet menaçante à Catherine II, qui n'y était pas préparée, et si Gustave frappait dans le premier moment de surprise quelque coup de vigueur, il pouvait embarrasser gravement l'impératrice.

La bataille navale de Hogland, où le frère du roi, Charles, duc de Sudermanie, se conduisit avec un grand courage, inaugura bien la première campagne. Déjà Gustave se préparait à enlever la place de Fredrikshamn, qui protégeait seule Pétersbourg; mais le roi de Suède avait dans les rangs de sa propre armée ses plus dangereux ennemis. Les hostilités étaient à peine ouvertes, que les officiers de l'armée de Finlande osaient se réunir le 9 août 1788 pour écrire à l'impératrice. Se disant citoyens en même temps que soldats, ils déclaraient que la paix avec la Russie était le vœu de la nation suédoise, particulièrement des provinces finlandaises, et demandaient si la tsarine était disposée à traiter avec les états, quand ils seraient légalement assemblés à Stockholm. La réponse de Catherine II ne se fit pas attendre : elle savait distinguer, disait-elle, entre le roi et la nation. Il lui était très agréable d'apprendre quel était le sentiment de l'armée de Finlande; il ne lui restait qu'à souhaiter qu'un grand nombre de citoyens se réunissent, avec lesquels, en observant les formes légales, il lui fût possible d'ouvrir une négociation et de régler les intérêts communs. Avant même que cette réponse fût arrivée, les officiers suédois, réunis dans le camp du général Armfelt, à Anjala, tout près de la frontière russe, avaient formé entre eux une ligue et adressé un manifeste à l'armée de Finlande; ils conclurent finalement avec l'impératrice une trêve par suite de laquelle leurs régimens, gagnés à l'esprit de révolte, évacuèrent immédiatement le territoire russe.

Voilà par quelle basse trahison, en face de l'ennemi, au milieu des camps, cette noblesse dégénérée entendait se venger de son roi. Un parti nombreux dans Stockholm répondait à cet appel. Gustave, n'ayant autour de lui qu'un petit nombre d'officiers et de soldats fidèles, s'il n'était pas fait prisonnier par les Russes, devenait le captif de ses propres sujets. Sa situation paraissait désespérée

quand on apprit que les Danois, alliés des Russes, avaient envahi la Suède. Leur armée, franchissant la frontière sud-est de la Norvége, province qui leur appartenait alors, s'était emparée de tout le pays au nord de Gothenbourg et menaçait déjà cette grande ville, la seconde de la Suède. En apprenant cette nouvelle, Gustave s'écria : « Je suis sauvé! » En effet, les conjurés de Finlande ayant commis la faute de le laisser partir, il arrive précipitamment en Suède, évite de se montrer dans Stockholm, où il eût retrouvé ses adversaires, mais se rend dans la vieille et patriotique province de Dalécarlie. C'est là que Gustave Vasa jadis a trouvé contre le tyran Christiern un refuge assuré et d'utiles secours. Gustave se rend aux mêmes lieux que le souvenir de son célèbre prédécesseur a consacrés; il harangue les Dalécarliens, lui aussi, du haut de la pierre de Mora, ainsi qu'à Leksand, Tuna et Fahlun. Il leur parle le simple langage que leurs aïeux ont entendu : « L'étranger souille le sol sacré de la patrie; trahi par les nobles, j'ai besoin de vos bras. » En quelques jours, il est en marche avec six mille Dalécarliens pour aller défendre Gothenbourg. Cette ville, qui s'attendait à un assaut des Danois, et qui était dépourvue de défense matérielle, ne songeait qu'à se rendre; le commandant de la place avait déjà fait transporter tout son bagage. Il supplie Gustave III de ne point penser, même avec le secours qu'il amène, à une résistance qui peut amener les plus grands malheurs. Gustave, reçu avec acclamation par le peuple et fort de l'assentiment patriotique des principaux bourgeois, lui répond en lui désignant un successeur immédiat, fait sauter l'unique pont par où la retraite est praticable, et répond aux sommations du général ennemi que la place est décidée à se voir réduire en poussière plutôt que de se rendre.

Il n'y a pas lieu de douter que Gustave et la garnison de Gothenbourg n'eussent fait honneur à cette périlleuse réponse; un nouvel incident vint les dispenser d'en subir l'épreuve : c'était la triple intervention de la France, de la Prusse et de l'Angleterre. La France n'avait pas pu arrêter Gustave au début de son aventureuse entreprise contre la Russie; elle fut par lui-même appelée à le tirer d'embarras : c'est ce que révèle la correspondance diplomatique. Gustave III avait en même temps invoqué la médiation de la ligue anglo-prussienne, à qui il ne convenait pas en effet de laisser grandir la puissance de la Russie. Elles sommèrent le Danemark de rentrer dans les limites de la neutralité. Le ministre anglais à Copenhague, M. Elliot, alla trouver immédiatement le chef de l'armée danoise et lui déclara que, si son armée ne se retirait pas sans rien prétendre, la flotte britannique allait bombarder Copenhague; le ministre de Prusse annonçait, dans le même cas, une invasion du Holstein. Ainsi, contre l'indigne trahison de sa noblesse, au mo-

ment de l'extrême péril, qu'il eût mieux valu prévenir il est vrai, Gustave III avait trouvé en lui-même d'excellentes ressources. Un juste coup d'œil lui avait révélé dans quelle partie de la nation suédoise il rencontrerait encore l'antique dévouement au roi et à la patrie; une heureuse activité, après l'avoir soustrait aux piéges de ses ennemis déconcertés, l'avait mis en contact avec ces populations restées fidèles; son intrépidité s'était élevée à la hauteur de leur dévouement, et il avait su, par ses négociations au dehors, préparer en vue des derniers hasards une issue favorable.

Gustave eut une sorte de triomphe lorsque, — les Danois expulsés et une trêve conclue, — il rentra dans sa capitale. Une réaction de l'opinion publique semblait ramener vers lui les trois ordres inférieurs, qui rejetaient avec raison sur la noblesse la honte de la conspiration d'Anjala. Il voulut profiter de cette disposition des esprits pour infliger à ses adversaires les conditions qu'il aurait dû lui-même, s'il eût été vaincu, attendre d'eux. Il convoquerait une diète, puisqu'on le demandait; mais il espérait bien y avoir raison de l'aristocratie grâce aux ressentimens du clergé, de la bourgeoisie et des paysans, à qui il promettait de rendre justice. Il commença par multiplier les pamphlets royalistes. Dans les campagnes, on trouvait affichés aux portes des églises les versets de la Bible qui recommandent la punition des traîtres vendus à l'étranger, et dans les théâtres des villes, fréquentés par la bourgeoisie, toutes les allusions hostiles à la noblesse étaient vivement accueillies. L'effervescence était manifeste, et, pour le moment du moins, le roi pouvait espérer de la diriger à son profit.

Voilà dans quelles circonstances, fort tristes après tout, l'année 1789 s'ouvrit pour la Suède, avec un pays épuisé par les guerres civiles et étrangères, une nation divisée, une royauté humiliée ou qui ne songeait à se servir de quelques passagers triomphes que pour se venger à son tour d'une partie de ses sujets. Sans doute Gustave III n'était pas responsable de tout ce mal; il n'avait pas su du moins le dominer, et il était destiné aussi à en devenir la victime. La diète se réunit le 2 février; on venait d'apprendre en même temps que le roi avait fait arrêter en Finlande les officiers rebelles : c'était engager vivement les affaires. Un premier triomphe pour le roi fut une adresse votée par les trois ordres inférieurs pour le remercier d'avoir garanti la sûreté du royaume par cette même guerre contre la Russie qui lui avait suscité d'abord tant d'accusations. Il n'était donc plus question de savoir si la guerre avait été offensive de la part de Gustave III, et s'il avait dû convoquer la diète avant de commencer les hostilités; on oubliait ces griefs : la noblesse, qui les avait soulevés, se vit obligée d'adhérer à la résolution des autres ordres et de souscrire ainsi sa propre

condamnation. Le roi continua vivement l'attaque par un de ces coups de théâtre qu'il aimait.

Le 17 février, à huit heures du matin, on avertit à l'improviste les députés des quatre ordres d'avoir à s'assembler dans la grande salle des états à dix heures. A peine sont-ils réunis qu'ils voient arriver en grand appareil le roi, accompagné des princes ses frères et de toute la cour. Gustave a préparé une harangue dont il commence la lecture : s'adressant directement à la noblesse, il lui reproche sa mauvaise volonté, qui répand le trouble dans le royaume; il reconnaît, dit-il, cet ancien esprit d'anarchie qui veut rétablir la constitution de 1720, et qu'on avait cru anéanti en 1772. Lui qu'on accuse d'aspirer au despotisme, il a eu naguère en mains le pouvoir absolu et l'a répudié, il le répudie encore; mais, en qualité de chef du royaume, il a pour premier devoir de ne point souffrir que ceux qui ont porté leurs mains audacieuses sur la couronne de son père insultent encore à la sienne. Des paroles amères ayant été prononcées dans les séances de la chambre des nobles en date du 7 et du 9 février, Gustave impose aux représentans de cet ordre une amende honorable. « Vous allez vous rendre sur-le-champ, dit-il, vers la chambre de la noblesse pour y former une députation que conduira le premier comte du royaume. Vous, comte de Fersen (1), et vous, baron de Geer, vous vous joindrez à cette députation, et vous accompagnerez le maréchal de la diète au fauteuil, où il fera rayer des registres les délibérations factieuses. » Il y eut après ces paroles un moment de sinistre anxiété. Fersen, le visage ému, se leva pour parler. Gustave, qui craignait son ascendant, lui imposa silence. Fersen s'étant assis, le baron de Geer se leva aussi pour parler; mais le roi le lui défendit impérieusement, et, frappant de son sceptre sur la table au milieu du bruit devenu général, il ordonna à la noblesse de sortir sur-le-champ. « L'expression dont il se servit, dit le marquis de Pons dans sa dépêche du 20 février, de laquelle nous tirons tout ce récit, rendue littéralement en français, répondait à ces mots : sortez, noblesse! mais le mot qu'il employa était le même dont on se servait en suédois, dans le langage ordinaire, pour renvoyer les valets. » La noblesse en fut si blessée que le général Duwall, dévoué au roi, ne crut pouvoir garder le silence. S'adressant à Gustave III pendant que la noblesse se levait en tumulte, il dit qu'il réclamait au nom de son ordre le droit reconnu au dernier citoyen de se justifier. Le désordre était à son comble. On entendit le comte de Brahé dire à haute voix : « Je ne sortirai pas, » et son attitude semblait témoigner qu'il ne céde-

(1) On sait qu'il s'agit ici du comte Frédéric Axel de Fersen, père de ce comte Axel si brillant à Versailles. Voyez la *Revue* du 15 septembre dernier.

rait qu'à la force. Quelques membres se joignaient à lui; la crainte de fournir au roi l'occasion d'un coup d'état que les dispositions des autres ordres rendaient facile les arrêta évidemment, et quand le comte de Fersen dit à haute voix ces mots : « Sortons, messieurs! » personne n'y contredit; on se dirigea lentement vers la porte : les trois ordres inférieurs restèrent bientôt seuls en présence du roi. Il leur prodigua ses caresses et leur demanda de désigner une députation pour conférer avec lui sur les nouveaux priviléges qu'il voulait leur accorder. Toutefois, après la scène d'humiliation qui venait d'avoir lieu, les sentimens semblaient partagés : un membre influent du clergé rappela au roi sa promesse de ne porter aucune atteinte à la liberté, tandis qu'au contraire un député paysan l'invita, au nom de tout son ordre, à prendre en main, au moins pour six mois, tout le pouvoir qui lui paraîtrait nécessaire au bien de l'état. Pendant ce temps, la noblesse rédigeait une protestation et une justification de ses actes.

Les journées du 18 et du 19 février 1789 se passèrent à Stockholm dans cette agitation mystérieuse et indéfinissable qui précède et annonce les grandes crises. Le roi avait déjà parlé des priviléges qu'il destinait aux trois ordres et des changemens qu'il voulait faire à la constitution, et plusieurs de ses plus dévoués serviteurs s'étaient en vain récriés. Des conciliabules avaient lieu dans la ville; on allait et venait dans le château; l'aspect de quelques préparatifs militaires achevait de répandre dans la population un vague pressentiment. Le 20 en effet, on apprend que, sur un ordre du roi, le comte de Fersen, le baron de Geer et plusieurs autres membres des états viennent d'être arrêtés. En même temps la diète est convoquée pour le lendemain 21 en assemblée générale.

Le roi vint à ce *plenum;* son langage était cette fois plus modéré. Il affirma qu'il avait entièrement oublié le passé, et qu'il n'avait d'ailleurs jamais entendu faire peser sur tous la faute de quelques-uns; puis, s'adressant à toute l'assemblée, il rappela en quelques mots la nécessité de prévenir toute division ultérieure, de définir plus précisément les rapports des sujets avec le roi, et de donner enfin aux lois fondamentales la solidité et la clarté nécessaires. Ces courts préliminaires achevés, il dit qu'il avait préparé d'après ces motifs un « acte d'union et de sûreté, » comme il l'appelait, dont il allait donner lecture. Les neuf articles de ce nouvel acte constitutif devaient s'ajouter à celui de 1772 pour augmenter la prérogative royale, et surtout pour conférer aux trois ordres du clergé, de la bourgeoisie et des paysans la plupart des priviléges réservés jusqu'alors à la noblesse. Immédiatement après cette lecture, le roi, sans laisser place à aucune délibération, demanda que le nouvel acte fût accepté. Cette manière de procéder

était contraire à la constitution, mais nul ne se permit d'en faire la remarque; l'assemblée répondit par des cris confus. La proposition ayant été renouvelée, on put se convaincre que la noblesse à peu près entière la rejetait, mais que l'ordre des paysans en masse criait *oui!* avec de grandes clameurs. Quant aux prêtres et aux bourgeois, c'étaient surtout les abstentions qu'on pouvait distinguer. Gustave n'en prit pas moins acte d'un prétendu assentiment des trois ordres inférieurs, obtint la signature de leurs orateurs, et força ensuite le maréchal de la diète, président de l'ordre de la noblesse, à donner aussi la sienne, sous prétexte que le consentement de trois ordres entraînait celui du quatrième. L'acte « d'union et de sûreté, » contre lequel la noblesse ne cessa de protester, ne figura point dans le résumé officiel des opérations de la diète, qui seule sanctionnait les résolutions des états : on ne l'imprima et on ne le publia qu'après la session, comme une simple ordonnance; mais Gustave III ne s'était pas abstenu de l'envoyer comme loi du royaume, dès le 21 février, à l'armée de Finlande.

Restait l'affaire importante des finances, sur laquelle Gustave III rencontrait encore une opposition absolue de la noblesse. Elle refusait de voter à l'avance pour plus de deux années les subsides que les trois ordres inférieurs avaient accordés pour un temps indéterminé et jusqu'à la convocation d'une nouvelle diète; c'était lier les mains au roi et l'empêcher de se passer de la représentation nationale. Gustave, enivré par l'apparent succès de sa première proposition, résolut d'enlever ce second vote par la ruse ou par la force et de congédier les états pour le plus long temps possible après cette nouvelle victoire. Il faut, pour avoir une idée de l'imprudence aveugle avec laquelle Gustave III se précipitait dans l'illégalité et faisait appel même à l'émeute, entendre le récit de notre ambassadeur, témoin oculaire :

« La diète, écrit M. de Pons, vient d'être terminée le 28 avril par un dernier coup d'autorité. La noblesse refusant de prolonger au-delà de deux années la perception des impôts, le roi avait résolu de l'y forcer. Le dimanche 26, les suppôts de la police furent employés à réunir les artisans, garçons de métiers, portefaix, qu'elle enivra dans les cabarets des faubourgs; on les exhortait à aider le roi, qui voulait le lendemain, disait-on, soumettre enfin la noblesse. Les troupes bourgeoises furent averties de se tenir prêtes au premier signal; le même ordre fut donné aux régimens d'artillerie. Le lundi matin, on fit boire encore la populace, on lui donna des bâtons et on la dispersa par pelotons dans les différens quartiers, surtout près de la maison des nobles. Gustave III y vint lui-même, à onze heures; il était arrivé en voiture avec sa suite, mais des chevaux attendaient, tout sellés, sur la place. Aussitôt que le roi fut entré, une foule énorme envahit les escaliers et les corridors. Chacun des quatre ordres était réuni dans sa chambre particulière... Gustave III se rendit à

celle des nobles et prit la parole. Il déploya toute son éloquence : l'état souffrirait beaucoup de cet entêtement de vouloir fixer un terme à la perception des impôts; le crédit serait perdu... On réfuta tous ses argumens, et toutes les fois qu'il fit sa proposition, on s'y opposa avec force. Cependant la suite du roi était entrée avec lui, et, bien qu'elle n'eût aucun droit de voter, elle criait de tous les coins de la salle. Gustave III voulait profiter de ces cris et de cette confusion pour supposer qu'on avait voté affirmativement et faire dresser la résolution; mais un membre demanda le scrutin... Gustave s'emporta alors et dit que quiconque s'opposait devenait traître envers la patrie. On vit bien qu'il n'y avait plus de ressources contre la volonté absolue. Le roi fit rédiger la proposition par le secrétaire et nomma la députation chargée d'en aller faire part aux autres ordres, vers lesquels il se rendit à deux heures; trois heures sonnaient quand les trompettes annoncèrent la clôture de la diète pour le lendemain. — Ainsi Gustave III a obtenu, par les trois ordres inférieurs, la garantie de ses dettes et l'absence de tout terme à la répartition des nouveaux impôts... Gustave III a ruiné son pays : il l'a chargé de 21 millions de rixdales de dette. Gustave III s'est emparé par la force du pouvoir absolu et ne peut le conserver que par la force. »

Ces dernières paroles n'étaient que trop vraies. Des nobles faits prisonniers contre toute justice le 20 février, deux finalement furent enfermés dans une forteresse : premier exemple d'une punition infligée sans jugement et par la seule volonté du roi. Quant aux conspirateurs d'Anjala, si leur châtiment était mérité, il n'en fut pas moins remarqué comme le funeste indice d'un changement de caractère de la part du roi. Notre chargé d'affaires, M. de Gaussen, rend bien l'impression qu'on ressentit à Stockholm quand il mande au ministre des affaires étrangères le 10 septembre 1790 :

« Je cède avec une répugnance infinie au triste devoir de vous parler de l'exécution qui a eu lieu avant-hier. Je ne m'appesantirai point sur des détails que vous auriez autant de peine à lire que j'en aurais à vous les retracer. Je me bornerai à vous dire que le colonel Hästesko a été décapité. Le baron de Klingspor n'a pas été dans le cas de les suivre, vu l'état de démence où il est tombé depuis le jour où on lui a annoncé la confirmation de son arrêt; son supplice est retardé jusqu'à ce qu'il soit en état de le subir. Il ne reste plus à Fredrikshof que le colonel Montgomeri et le comte de Leionstedt, dont le sort n'est pas encore décidé. Celui du général Armfelt a été d'être conduit quelques jours auparavant à Marstrand. Le général Hastfer a été relégué pour le reste de ses jours dans une terre qu'il a en Finlande. Un morne silence règne dans le pays; les amis de Gustave III se sont inutilement employés jusqu'aux derniers instans pour le fléchir. Jusque-là on avait eu la plus grande peine à lui faire signer une sentence de mort. On craint les suites du calme avec lequel il a confirmé celle-ci et qu'il a conservé jusqu'à la fin. Assistant la veille à la noce d'une des dames d'honneur de la duchesse de Sudermanie, il y est resté jusque bien avant dans la nuit en montrant une imperturbable gaîté. »

Gustave III avait d'ailleurs repris immédiatement la guerre contre la Russie, toujours de concert avec ses alliés les Turcs; mais les grands événemens dont la France était le théâtre venaient en distraire son attention. Les premiers épisodes de la révolution française lui avaient inspiré une dédaigneuse pitié, et il avait eu certainement la pensée, quand il avait accompli son second coup d'état, de montrer au roi de France comment il fallait s'y prendre pour se faire obéir. La crise révolutionnaire, en se prolongeant, allait lui inspirer de bien autres desseins, plus hardis encore : c'est dans cette nouvelle et folle carrière qu'il nous reste à le suivre.

II.

C'est surtout aux approches des grandes crises que l'attachant intérêt des correspondances diplomatiques s'accroît et se multiplie. Elles permettent de suivre jour par jour des signes précurseurs dont le sens avait échappé jadis, et montrent, se dégageant trait par trait de la mêlée des passions humaines, l'imminente réalité. En même temps elles font comparaître les contemporains, particulièrement les hommes d'état qui les ont méditées ou écrites, et soumettent à une curieuse et suprême épreuve leurs jugemens, leur perspicacité, leur conduite. Les dépêches de M. de Staël à Gustave III pendant toute la première période de la révolution française offrent ce multiple intérêt. Sans être un éminent diplomate, M. de Staël était clairvoyant en politique. Très attentif à des événemens où sa propre famille était mêlée et d'où sa fortune pouvait dépendre, il ne manquait pas, grâce à la nombreuse clientèle de M. Necker, d'être bien informé. Il est vrai qu'il subit à certains égards l'influence de son entourage immédiat. Nul doute que M[me] de Staël, non contente des *bulletins de nouvelles* qu'elle adressait à Gustave III, n'ait saisi plus d'une fois l'occasion d'intervenir dans la correspondance politique pour défendre auprès du roi de Suède quelque thèse qui lui était chère. Il y a telle dépêche de l'ambassadeur qui est certainement l'écho du salon de son beau-père ou celui des ardens commentaires de l'ambassadrice. Quand le baron de Staël raconte la fameuse séance royale du 23 juin 1789, ce n'est pas le discours de Louis XVI, ni l'ordre transmis par le marquis de Brézé, ni la foudroyante réponse adressée au nom du tiers qu'il note avec soin; c'est l'absence, la démission, le rappel du ministre des finances : le héros de la journée pour lui, c'est M. Necker, ce n'est pas Mirabeau. Il en est tout à fait de même dans le chapitre des *Considérations sur la révolution française* qui raconte cette journée. Une fois au moins, le 16 août 1789, M[me] de Staël écrit directement à Gustave III et lui expose toute la politique de son père,

qu'elle dit calomnié; nous avons publié ici même cette dépêche signée de l'ambassadrice (1).

En dépit de cette partialité sur un point important, la correspondance officielle qui arrivait au cabinet de Stockholm était de nature à donner de justes idées sur les approches et sur la première marche de la révolution. Entre le hardi ministre qui avait invoqué la puissance à peine soupçonnée encore du crédit et appelé l'opinion au contrôle des finances — et la femme d'esprit et de cœur qu'animait aussi le vif et indomptable esprit du temps nouveau, l'ambassadeur n'était pas mal placé pour transmettre à son gouvernement une juste vue des grands spectacles auxquels il devait assister. Dès le commencement de l'année 1788, il signale de graves symptômes.

« 8 janvier. — Le fanatisme se donne tous les mouvemens imaginables pour empêcher l'enregistrement de l'édit du roi qui attribue les droits de citoyen aux non-catholiques. L'évêque de Dol osa vendredi dernier adresser à ce sujet au roi un discours qu'il termina par ces mots: « Vous répondrez, sire, devant Dieu et devant les hommes des malheurs qu'entraînera le rétablissement des protestans. Madame Louise, du haut du ciel où ses vertus l'ont placée, voit votre conduite et la désapprouve. » — Le prélat reçut là-dessus l'ordre bien mérité de se rendre immédiatement dans son diocèse. Ces tracasseries, l'état des finances et la situation de plusieurs grandes manufactures désolées par l'importation des denrées anglaises rendent la conjoncture actuelle obscure et pénible. »

« 13 janvier. — On assure que la reine s'est depuis quelque temps adonnée à la dévotion. Cette conversion est attribuée par les uns aux chagrins que sa majesté a subis l'année dernière, par les autres aux terreurs que les agitations fréquentes du bas peuple ont causées et au désir de recouvrer l'amour de la nation. »

« 24 avril. — Les commandans provinciaux ainsi que les intendans ont reçu ordre de se rendre à leurs postes. On travaille à l'imprimerie royale avec une grande activité, et toutes les avenues sont gardées afin d'empêcher que rien ne transpire. Il y a des raisons de croire qu'on verra d'ici à peu des changemens considérables. — On dit que les parlemens s'occupent de faire leur testament entre les mains de la nation. »

« 22 mai. — Dans l'assemblée récente du clergé, l'évêque de Blois a proposé de demander au roi la convocation des états-généraux. L'assemblée a nommé des commissaires pour prendre en considération cette importante affaire. »

« 28 mai. — Il est impossible de prévoir l'issue de la subversion presque générale qui se prépare dans ce pays-ci. »

Après avoir noté en juin et juillet les troubles du Dauphiné et ceux de Bretagne, M. de Staël revient aux mêmes prévisions. « On souffre ici du manque d'argent, de la cherté du blé; l'autorité du roi est presque entièrement perdue par l'abus qu'en ont fait les

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre 1856.

ministres; la désunion est générale entre les différens ordres de l'état; une crise violente approche... » Une fois la révolution engagée, les dépêches se multiplient, et Gustave III les lit avidement. « Ces remarques sont utiles, écrit-il en marge de celle du 29 août 1789. Vous marquerez au baron de Staël de nous faire un tableau détaillé de l'assemblée constituante, de tous les chefs des divers partis, de leurs projets et de leurs talens, de ce qui concerne la personne du roi et de ses rapports avec la reine, avec ses frères, avec ses anciens et ses nouveaux ministres. Vous le chargerez de faire mes excuses à sa femme de ce que je n'ai pas encore répondu à son intéressante lettre. » Il s'agit évidemment de la lettre de M^me^ de Staël sur la politique de Necker, en date du 16 août, que nous citions tout à l'heure. M. de Staël répondit aux ordres du roi son maître par une importante dépêche du 22 octobre, dont quelques extraits suffiront à montrer de quelle manière et avec quel détail Gustave était informé. L'assemblée compte, suivant le baron de Staël, quatre partis bien distincts. Il place en tête ceux qu'il appelle les aristocrates : M. d'Espréménil, « ce fameux parlementaire si ardent pour la délibération par ordres, » l'abbé Maury, puis les évêques, les courtisans, tous ceux en un mot qui doivent beaucoup perdre au nouvel ordre de choses, et voudraient rétablir, pense-t-il, le gouvernement arbitraire. M. de Staël accable de reproches ce parti-là, non sans quelque raison; mais il a tort quand il avance que les principaux chefs en sont la reine et le comte d'Artois : c'est confondre des personnes ou des époques fort distinctes. — Le second parti se compose de ceux d'entre les députés qui, convaincus de la double nécessité de conserver la monarchie et de donner au pouvoir exécutif la force nécessaire pour maintenir l'ordre, vantent la constitution anglaise, le système des deux chambres et le *veto* absolu. Les chefs sont ici M. Mounier, le comte de Lally-Tollendal, le comte de Clermont-Tonnerre, tous les honnêtes gens de l'assemblée et les ministres du roi. Pour M. de Staël, comme pour M^me^ de Staël et pour Necker, c'est là le seul parti honorable, le seul qui soit bien intentionné; aussi les démocrates exagérés veulent-ils le faire proscrire. — Vient ensuite la faction du duc d'Orléans, soudoyée par l'Angleterre; M. de Staël en estime fort peu le chef, à qui il ne reconnaît ni loyauté ni énergie. A cette faction, — car il lui refuse un nom plus honorable, — il croit pouvoir rattacher Mirabeau, mais seulement par des liens de circonstance et peut-être peu durables.

« Le fameux comte de Mirabeau, dit-il, qui se vend tour à tour à tout le monde, qui subjugue par ses talens et son éloquence ceux-là mêmes qui

le méprisent, cet homme qui dédaigne toute dissimulation, non pas à cause de la pureté de ses intentions, mais parce qu'il est sûr d'atteindre son but même après avoir révélé ses moyens, cet homme veut être ministre, et l'on entend des gens raisonnables adopter cette idée. Ce qui l'arrête, c'est qu'il ne se sent pas de force à renverser M. Necker, et il sait bien que ce ministre ne restera pas en place avec lui. Le gouvernement se flatte de le gagner, mais c'est un ouvrage qu'il faudrait recommencer tous les jours et presque toutes les heures, car son imagination mobile n'est fixée par aucun principe : il ne connaît pas même la fidélité de la corruption. Personne ne peut deviner ce qu'il dira ni ce qu'il fera. »

A Mirabeau est lié dans l'assemblée le célèbre évêque d'Autun. « Homme d'esprit, dit le baron de Staël, apte aux affaires, il se nuit par son ambition; mais il est trop intelligent d'ailleurs pour vouloir entrer dans ce ministère, où M. Necker serait trop difficile à remplacer. » L'évêque d'Autun lui-même est lié politiquement avec l'abbé Sieyès, « le plus profond logicien systématique, et plus fait pour être lu qu'entendu. Incapable d'intrigue, il s'est rendu célèbre par le courage avec lequel il a montré à l'assemblée son profond mépris pour ses délibérations et pour ses membres. »

Le baron de Staël n'accorde aussi que le nom de cabale au quatrième parti, et il sert plus que jamais d'organe aux idées et aux sentimens de M. Necker lorsqu'il désigne et juge sévèrement Duport, Barnave et les Lameth. Cette cabale n'a de talens à ses yeux que pour nuire. « Ses membres, sous prétexte d'assurer la constitution, soufflent la révolte à Paris et dans les provinces, veulent effrayer le gouvernement pour le supplanter, et ne conserveraient M. Necker, à cause de son crédit et de sa popularité, que pour l'avilir. » Duport est « un ambitieux sans moyens, frondeur enthousiaste, sans caractère et sans discernement, parlant sans cesse de liberté et ne songeant qu'à parvenir au ministère. » Barnave, qui comptait d'abord entre les amis de Mounier, « las de jouer un rôle subalterne dans le bien, voulut s'en faire un premier dans le mal; homme d'esprit, de talent et de caractère, il est devenu odieux par la dureté qu'il a montrée lors du massacre de Paris. » Le chevalier Alexandre de Lameth, « jeune, ambitieux et ruiné, d'un caractère indomptable et sans aucun talent supérieur, ne pardonne point aux autres d'en avoir, et brigue tout ce qui l'élèverait au-dessus d'eux. » On avait longtemps assigné pour chef à ce parti M. de La Fayette, ajoute M. de Staël, parce que les hommes qui le composent aujourd'hui s'étaient ralliés naguère à lui au nom de la liberté; il était maintenant sans doute éclairé sur leur compte.

« M. de La Fayette a de grandes qualités, mais sa destinée l'a porté plus haut que sa taille. Pour son malheur, ceux qui l'exaltent le gouvernent, et

cependant lui seul peut sauver la France ou du moins la préserver d'une ruine totale, ayant en son pouvoir le seul simulacre de force qui subsiste encore. Le royaume dépend de la tranquillité de Paris, et celle-ci est à beaucoup d'égards entre les mains de M. de La Fayette. On voudrait qu'il fût plus maître des troupes bourgeoises, que, non content d'avoir fait partir le duc d'Orléans, il cherchât les coupables avec plus d'ardeur et ne fût pas arrêté peut-être secrètement par la crainte de trouver parmi eux de ses amis; on voudrait qu'il parvînt à procurer au roi la possibilité de sortir de Paris, afin qu'aux yeux de ses provinces il n'eût pas l'air d'un prisonnier. Enfin ceux qui connaissent le penchant de M. de La Fayette pour un gouvernement démocratique lui savent encore quelques relations avec un parti factieux et conservent de l'inquiétude. Quant à moi, je l'ai vu si pénétré de la nécessité de rétablir l'ordre, devoir que la générosité et la fidélité lui imposaient envers le roi, que je ne doute pas de lui. Le roi et ses ministres s'y livrent entièrement; c'est une nouvelle raison de croire à M. de La Fayette : il n'eût certainement pas accepté une confiance qu'il eût voulu trahir. »

Cette dépêche du baron de Staël est remarquable à beaucoup d'égards. Elle le montre surtout très bien informé non-seulement des faits accomplis, mais encore des opinions et des tendances. Il est vrai que ce parti qu'il vient de qualifier sévèrement devait plus tard, au moins par quelques-uns de ses membres, se rapprocher de la cour, alors qu'il se verrait dépassé lui-même par des partis bien plus avancés; mais, au temps où M. de Staël écrivait, c'était une gauche inquiète et menaçante. Mirabeau les juge de même que l'ambassadeur de Suède, lorsque, dans sa correspondance avec le comte de La Marck (le vrai guide pour qui veut pénétrer l'histoire des premiers temps de la révolution), il reproche à La Fayette son ancienne liaison avec ces pygmées dont l'active inaction, disait-il, pouvait imiter le bruit du tonnerre, mais ne le remplaçait pas. Et n'était-ce pas ce même Duport du Tertre, chef nominal du parti, qui, devenu garde des sceaux par l'influence des Lameth et interrogé par son collègue Montmorin sur l'attitude qu'il comptait tenir à l'endroit des complots annoncés contre Marie-Antoinette, répondait froidement, en 1790, qu'il ne se prêterait pas à un assassinat, mais qu'il n'en serait pas de même s'il s'agissait uniquement de faire le procès à la reine? En jugeant avec rigueur ce parti au lendemain des journées d'octobre, le baron de Staël ne risquait pas de se séparer des esprits justes et clairvoyans. Sa dépêche est d'ailleurs fort curieuse à comparer avec le sixième chapitre de la seconde partie des *Considérations*, intitulé *Des divers partis qui se faisaient remarquer dans l'assemblée constituante*. M^me^ de Staël s'y élève de même contre le parti des aristocrates, qui trouvait ridicule, dit-elle, cette découverte du XVIII^e^ siècle, *une nation*, substituée à l'ancien par-

tage en trois ordres. Elle aussi exprime ses sympathies pour ceux qu'elle nomme les défenseurs de la constitution anglaise, parmi lesquels elle trouve les voix les plus courageuses et les plus pures. Elle sait enfin, dans la gauche de l'assemblée, discerner les forcenés démagogues des chefs élégans du parti populaire, jeunes ambitieux qui attendaient, dit-elle, pour monter sur le char de l'état que, dans sa descente rapide, il s'arrêtât à leurs relais.

M. de Staël s'était toutefois engagé personnellement dans une voie qui ne devait pas être celle du roi son maître. Gustave III s'était bien montré naguère, il est vrai, partisan chaleureux des idées philosophiques et sociales, mais à la condition que les réformes fussent accomplies sous les auspices de la royauté, dont il réservait tous les droits. Quelles qu'aient été jamais l'ardeur et la sincérité de son langage libéral, il n'a pas dépassé les limites assez étroites du système de l'absolutisme protecteur et éclairé; il n'a pas un seul jour entrevu quel avenir prochain devaient enfanter les maximes du XVIIIe siècle; la révolution n'a été à ses yeux qu'une insurrection suivie de succès. Professant, comme l'empereur Joseph II, que son métier était d'être royaliste, il refusait déjà en 1784, à Fersen et à Stedingk, la permission de porter l'ordre de Cincinnatus, qui leur avait été conféré en Amérique; il ne comprenait pas que le roi de France eût accordé des secours à des sujets insurgés contre leur souverain légitime, et de fait Mme de Staël a bien remarqué, elle aussi, que le succès de la guerre d'Amérique a fort contribué à répandre parmi les Français les idées purement républicaines, avec une assimilation peu juste entre une ancienne monarchie et un pays sans traditions ni passé. Quand il apprend la réunion des notables et la prochaine convocation des états-généraux, Gustave III ne voit là qu'une importation ridicule et dangereuse des mœurs anglaises. Pour empêcher la prise de la Bastille, il ne fallait, suivant lui, qu'ordonner quelques charges de cavalerie, qui auraient nettoyé les rues et châtié les factieux. M. Necker n'est à ses yeux qu'un charlatan. M. de Staël a beau vanter son illustre beau-père; en marge d'une dépêche du 9 juillet 1789, où les mérites de cet homme d'état sont exaltés, je lis cette note écrite par le roi de Suède : « Il faut demander au baron de Staël quel est le véritable plan de M. Necker, car je n'en vois encore d'autre que de briller en paraissant le modérateur du royaume, cela aux dépens du roi et de la France. » La Fayette a une bonne part de ses dédains, et c'est un chagrin pour le roi de Suède que ce général des Parisiens, comme il l'appelle, soit le neveu de sa fidèle amie Mme de Boufflers.

Sa correspondance, pendant qu'il est encore occupé de la guerre

contre les Russes, témoigne au reste de la préoccupation constante que lui causent les affaires de France.

« Les choses en France vont de mal en pis, mande-t-il au comte de Stedingk le 1er août 1789. Les gardes-françaises et même les gardes-du-corps ont fait une déclaration dans le goût de celle que fit l'armée suédoise l'année dernière. On ne sait pas quel parti le roi prendra. Le pis dans ces occasions désespérées, c'est de ne pas prendre de parti du tout. Tout cela me fait de la peine : je ne puis quitter l'habitude de m'intéresser à ce pays et à son roi. Un sentiment entretenu pendant quarante-trois ans ne s'efface pas si vite. »

« 3 août. — La France se bouleverse de plus en plus : M. Necker exilé, M. de Breteuil principal ministre... Avec tout cela une émeute affreuse à Paris, le feu aux quatre coins de la ville, l'arsenal pillé et les armes entre les mains du peuple! Le tocsin de Notre-Dame sonne sur les troupes du roi; les Allemands campent au Champ-de-Mars, livrant bataille dans la ville, où il y a eu beaucoup de monde tué : voilà ce que nous apprend aujourd'hui la poste; voilà ce qu'on fait dans la délicieuse France; voilà le fruit de la faiblesse et de l'irrésolution! »

Gustave savait avec quelle douleur le brave comte de Stedingk, qui combattait alors pour lui aux extrémités de la Finlande, recevait de tels messages. Aussi lui écrivait-il le 7 août, après lui avoir fait part de quelques succès remportés par un bataillon finlandais sur les Russes : « Je viens de réjouir le général suédois; je vais affliger le colonel français attaché à la reine et à la France. » Puis suivait le récit de la prise de la Bastille :

« Rien de plus affreux que ce qui s'est passé à Paris du 12 au 15 juillet : les Invalides forcés, le canon et les armes employés contre la Bastille; cette forteresse prise d'assaut; le gouverneur, M. de Launai, traîné par la populace à la place de Grève, décapité, sa tête portée en triomphe autour de la ville; le même traitement fait au prévôt des marchands; la formation d'une milice bourgeoise de 48,000 hommes; les gardes-françaises et les Suisses réunis avec le peuple; M. de Lafayette proclamé commandant-général de la milice parisienne, les cocardes bleues et rouges arborées; les états déclarant les ministres du roi et les agens civils et militaires de l'autorité responsables à la nation; le roi enfin, seul, avec Monsieur et le comte d'Artois, allant à pied, sans suite, au milieu de l'assemblée, faire presque amende honorable, et demander du secours pour apaiser les troubles, voilà comment la faiblesse, l'incertitude et une imprudente violence vont renverser le trône de Louis XVI. Je suis encore si affecté de ces nouvelles que je crains que ma lettre ne s'en ressente. Adieu, mon cher Stedingk. »

Plus la situation violente de la France se prolongeait, plus le roi de Suède était impatient de la guerre qui le retenait aux extrémités de son royaume. D'ambitieux projets commençaient à grandir dans

son esprit. On ne s'étonne pas de cette effervescence quand on se rappelle non-seulement quelle était sa vive imagination, mais aussi au milieu de quelles circonstances la révolution française le surprenait. Au mois d'août 1788, nous l'avons vu, une conspiration formée contre lui par une grande partie de la noblesse avait ruiné le succès de sa première campagne contre les Russes. Il s'en était vengé, pendant la diète du commencement de 1789, par un second coup d'état dirigé contre l'aristocratie suédoise. Gustave était donc triomphant malgré ses témérités, lorsque les courriers de France venaient lui apprendre coup sur coup les désastres de Louis XVI. Sa vanité se nourrissait de cette comparaison. Il se vantait, lui, d'avoir sauvé deux fois son peuple de périls qu'il ne craignait pas d'assimiler à ceux de notre pays. S'il eût été à la place de Louis XVI, il aurait, en un tour de main, conjuré tous les dangers : de ce sentiment à une pensée de solidarité entre tous les souverains, au nom de laquelle Gustave allait rêver la gloire de relever et de raffermir le plus beau trône de l'Europe, il n'y avait pas loin, et c'était au milieu de ces réflexions que, se rendant compte parfois de sa propre faiblesse, il se prenait à souhaiter d'avoir pour alliée cette même Catherine II qu'il combattait aujourd'hui. « Si elle était roi de France, s'écriait-il, que de grandes choses nous ferions ensemble! »

La négociation qu'il offrit à l'impératrice amena d'abord la paix de Verela, signée le 15 août 1790, mais n'aboutit que quatorze mois après au traité définitif. Gustave III n'avait pas même attendu la fin des hostilités pour offrir un refuge à l'émigration française. C'était à ses yeux un insigne honneur pour la Suède et pour lui-même de tendre une main secourable aux petits-fils de Louis XV. Il écrivit en ce sens au comte d'Artois et au prince de Condé, qui avaient quitté la France dès le lendemain de la prise de la Bastille. Le baron de Staël, stupéfait, l'informa, le 1er novembre 1789, que sa lettre au prince de Condé courait Paris et qu'on la lisait publiquement dans les clubs; mais il ne déplaisait pas à Gustave de se désigner dès lors aux partisans de la révolution comme leur adversaire déclaré. Les réponses qu'il reçut des princes étaient bien de nature à exalter encore son zèle. Le comte d'Artois lui disait :

« Je ne saurais exprimer à votre majesté la vive sensibilité dont j'ai été pénétré en recevant la lettre que le baron de Rehausen m'a remise de sa part. La générosité et la reconnaissance sont les vertus des grandes âmes, et j'étais bien sûr de les trouver dans celle de votre majesté. En quittant la cour du roi mon grand-père, votre majesté n'a pas tardé à déployer les grandes qualités qui la caractérisent, et qui la rendront toujours digne du grand nom qu'elle porte. Je n'ose ni ne puis me comparer à votre majesté

que par le désir brûlant d'acquérir une juste gloire. Pourquoi faut-il que la politique s'oppose en ce moment aux souhaits les plus chers à mon cœur? Ayant votre majesté pour modèle, je ne connais rien de noble et de grand à quoi je ne puisse aspirer; mais votre majesté a l'esprit trop juste pour ne pas sentir les motifs qui me forcent à refuser les offres flatteuses qu'elle m'a faites. Reçu, traité comme un fils dans la cour du roi de Sardaigne, c'est là que je dois fixer mon séjour jusqu'au moment où il me sera permis de rentrer dignement dans ma patrie et d'aspirer justement à l'espoir de la bien servir; mais j'ose supplier votre majesté d'être persuadée que je n'oublierai jamais la reconnaissance que je lui dois, et que les sentimens tendres et respectueux qu'elle m'a inspirés ne finiront qu'avec la vie. — Je suis, monsieur mon frère, etc. » « CHARLES-PHILIPPE. »

« Au château de Montcallier, le 12 octobre 1789 (1). »

La réponse du prince de Condé, datée de Turin, 16 octobre (2), égalait, si elle ne la dépassait pas, celle du comte d'Artois en témoignages de reconnaissance et d'admiration. — Si quelque chose pouvait consoler un Bourbon des malheurs de la France, écrivait-il, c'était sans aucun doute l'intérêt d'un grand roi tel que Gustave. Il eût été doux au prince d'admirer de plus près des vertus manifestées avec tant de grâce et de dignité; mais il devait, dans un temps si critique pour sa patrie et pour son roi, se tenir à portée d'en recevoir des nouvelles, jusqu'au moment où il lui serait permis de rentrer en France d'une manière qui convînt à sa naissance et à la pureté de ses sentimens. — La vieille comtesse de Boufflers refusa, elle aussi, un asile dans le Nord, mais demanda sans façon une pension annuelle de douze mille francs; sans pouvoir affirmer que le maigre trésor du roi de Suède ait offert à la comtesse un tel secours, nous trouvons, à la date du 10 mai 1790, une lettre où elle remercie le roi de ses bienfaits.

Gustave III n'avait pas tardé non plus à offrir le secours de ses armes, mais tout d'abord sans se compromettre. Dès l'automne de 1789, le baron de Taube, qui possédait son intime confiance, vint aux eaux d'Aix-la-Chapelle pour guérir une blessure qu'il avait reçue pendant la guerre de Russie, et entama avec les représentans de Louis XVI de secrètes négociations. Le traité d'amitié et de subsides conclu entre les deux cours le 1er juillet 1784, pour six ans, devait bientôt expirer; le négociateur suédois offrait de le renouveler; la Suède enverrait dès le printemps suivant dans la Manche une escadre auxiliaire de douze à quinze vaisseaux de ligne, à la condition que la France augmentât les subsides et rompît son alliance avec l'Autriche. Taube ne put qu'échanger quelques paroles à ce

(1) Papiers d'Upsal, tome XVI, n° 51.
(2) Même recueil, n° 62.

sujet avec les chefs de l'émigration; le jeune comte de Fersen dut poursuivre l'affaire en secret auprès de Louis XVI.

Les journées d'octobre paraissent avoir produit sur Gustave III une profonde impression, et forment le point de départ de ses efforts déclarés contre la révolution française. Elles offrent en effet le premier exemple de la violence populaire s'attaquant, dans Versailles, aux personnes royales, et les privant désormais, ainsi que l'assemblée constituante elle-même, de leur liberté; le 5 et le 6 octobre furent, a dit Mme de Staël, les premiers jours de l'avénement des jacobins. Les esprits sensés ne pouvaient plus s'aveugler, à partir de ce triste épisode, sur la nécessité d'organiser la résistance. En marge de la dépêche qui lui apprenait ces troubles, Gustave a écrit de sa main, le 22 octobre :

« Il me paraît qu'il est essentiel d'avertir M. de Staël de la conduite qu'il doit tenir, si la personne du roi vient à être ouvertement violentée, ou si, la cour se sauvant de Paris, cette ville entre en guerre ouverte avec son roi. Dans l'une et l'autre occasion, il ne doit pas se séparer de la personne royale, auprès de qui il est accrédité. Dans le premier cas, il doit rester absolument passif vis-à-vis de ceux qui, après avoir enfermé leur souverain, usurperaient l'autorité; mais je lui ordonne expressément de rendre en secret au roi et à la reine, au dauphin et aux enfans de Louis XVI, tous les services que les circonstances peuvent permettre. Dans le second cas, il doit sortir de Paris, si cela lui est possible, et, s'adressant au ministre du roi, demander dans quels lieux le prince souhaite que l'ambassadeur accrédité par moi près de sa personne doive se rendre. Il laissera un secrétaire à Paris pour m'informer des événemens qui se passeront dans cette ville. Je veux donner l'exemple aux autres rois de respecter leur égal dans le malheur. »

Peu de temps après, il écrit directement à la reine et probablement au roi de France. La réponse de Marie-Antoinette, qui se trouve conservée dans les papiers d'Upsal, est datée du 1er février 1790 et présente un noble mélange de résignation et de reste d'espoir :

« Monsieur mon frère, j'ai été bien touchée de l'amitié et de l'intérêt particulier que votre majesté veut bien me témoigner dans sa lettre du 22 décembre. Les malheurs inévitables du plus beau royaume possible aggravent nos peines chaque jour. Il faut espérer que le temps et surtout la conviction ramèneront l'esprit et le cœur des Français à sentir qu'ils ne peuvent être heureux qu'en se ralliant sous les ordres et le gouvernement d'un roi juste et bon, et quel autre trouveront-ils jamais, j'ose le dire, qui sache plus sacrifier ses intérêts personnels pour la tranquillité et le bonheur de son peuple? Mes enfans sont bien reconnaissans du souvenir de votre majesté, et, pour moi, je vous prie de ne jamais douter que je partage bien sincèrement tous les sentimens que le roi vous témoigne dans sa

lettre. Vous connaissez depuis longtemps ceux que je vous ai voués et la haute considération avec laquelle je suis, monsieur mon frère, de votre majesté la bonne sœur. » « MARIE-ANTOINETTE. »

Ce n'était pas le dessein de Gustave III de s'en tenir à de vaines offres de services. Pour obtenir d'utiles résultats de ses démarches, il s'adressa en même temps à l'impératrice de Russie et en France au parti de la cour, afin de réunir comme en un redoutable faisceau tous les principaux élémens de la contre-révolution. L'affaire du pavillon national lui parut offrir une excellente occasion d'engager l'impératrice de Russie. On sait que la cocarde puis le drapeau tricolores avaient commencé d'être adoptés dès le mois de juillet 1789, excepté dans la marine. Une insurrection survenue à Brest l'année suivante, à bord de l'escadre revenue des colonies, donna lieu de proposer à l'assemblée nationale la substitution des couleurs nationales au pavillon blanc, resté en usage sur nos vaisseaux. C'est Mirabeau qui, avec des paroles tonnantes, fit adopter cette réforme dans la séance du 21 octobre 1790, en y ajoutant cet amendement, que les matelots remplaceraient désormais le cri de *vive le roi* par celui de *vivent la nation, la loi et le roi!* Le nouveau décret fut presque aussitôt notifié aux diverses puissances maritimes, notamment à la Russie et à la Suède. Le chevalier de Gaussen, notre chargé d'affaires à Stockholm, remit dès le commencement de janvier 1791 entre les mains du gouvernement suédois une instruction imprimée, pour être, avec le consentement du roi de Suède, communiquée à la marine royale marchande; le même document parvenait dans le même temps à Pétersbourg. Gustave conçut aussitôt l'espérance de pouvoir concerter sa réponse avec celle de Catherine II, et de l'entraîner à former cette ligue du Nord à qui sa vive imagination réservait la gloire d'étouffer la révolution française. Un plan une fois arrêté entre les deux cabinets de Stockholm et de Saint-Pétersbourg, on aurait aisément l'adhésion de celui de Copenhague. Gustave en écrivit lui-même, dès le 21 janvier 1791, au comte de Stedingk, devenu son représentant auprès de l'impératrice. Il était indispensable, suivant lui, que les trois puissances maîtresses de la Baltique répondissent par un formel refus; il fallait effrayer par l'imposante réunion de ces réponses « les démagogues qui osaient si audacieusement insulter à tous les souverains dans la personne du roi de France. » Il ajoutait dans cette lettre, qui devait être communiquée à Catherine II :

« Admettre le pavillon national dans nos ports, ce serait montrer aux peuples un signe de révolte et de succès démagogique; ce serait du moins reconnaître hautement la légitimité des attentats de l'assemblée usurpa-

trice; ce serait donner son approbation à un succès d'un exemple si dangereux, surtout dans un moment où il est de notoriété publique qu'une association s'est formée en France pour la propagation des funestes doctrines qui, en renversant le trône de Henri IV, ont bouleversé toute la monarchie, et lorsqu'on en a déjà ressenti les insinuations en Saxe et dans plusieurs endroits en Allemagne, où des Français ont été pris et punis. Je sais que les sujets qui vivent sous la domination de l'impératrice, gouvernés avec autant de bonté que de gloire, ne peuvent que sentir leur bonheur; mais on connaît aussi la force de l'enthousiasme, le danger des exemples et l'épidémie des effervescences populaires, épidémie qui vient de s'étendre du fond de l'Amérique sur la France... Ma proposition serait donc que les ministres des cours du Nord remissent ensemble et le même jour à Paris une note au ministre des affaires étrangères, conçue dans les mêmes termes, déclarant qu'on ne recevrait et ne reconnaîtrait d'autre pavillon français que celui qui, de temps immémorial, a été reconnu pour tel, — qu'on ne souffrirait pas qu'aucun vaisseau quelconque en portât d'autre, et que, comme chaque puissance est maîtresse chez elle, on ne doutait pas que le roi de France ne prévînt par ses ordres les désagrémens que ses sujets éprouveraient, s'ils contrevenaient à cette résolution prise par toutes les puissances maîtresses de la Baltique (1)... »

Gustave terminait en donnant lui-même un projet de note qu'il proposait à la signature de l'impératrice. On voit que l'initiative et la confiance ne lui faisaient pas défaut : déjà il se voyait à la tête d'une armée suédo-russe; il domptait les factions au dehors comme il les avait domptées au dedans; il sauvait de l'anarchie le plus beau royaume de l'Europe, rétablissait Louis XVI et raffermissait en même temps tous les trônes ébranlés. Il ne lui manquait, pensait-il, pour accomplir une œuvre si grande, que des armées suffisantes et de l'argent : la coopération de la Russie lui donnerait tout cela; il y ajouterait l'appoint du génie politique et militaire. — Voyons cependant comment Catherine II accueillait son message. Nous l'apprenons avec un curieux détail par la dépêche chiffrée que le comte de Stedingk adressa au roi de Suède le 8 février en réponse à la proposition royale du 21 janvier. La physionomie du narrateur et celle de la tsarine, dont il raconte l'attitude, sont ici également intéressantes. Stedingk était loin dès lors de partager

(1) Je dois la communication de ces précieux documens et de bien d'autres encore concernant l'histoire de la contre-révolution à l'extrême obligeance de M. le comte de Manderström, ministre des affaires étrangères de Suède, qui a bien voulu me confier les copies faites par lui-même sur les pièces originales ou sur les minutes officielles conservées dans les archives du ministère des affaires étrangères à Stockholm. L'ensemble de ces pièces forme toute une page de notre histoire presque contemporaine qui ne pouvait être mieux traitée que par l'homme d'état si lettré qui les avait d'abord recueillies. Aussi n'ai-je pu consentir à tenter de les mettre en œuvre qu'en gardant le regret du curieux livre que M. le comte de Manderström en eût tiré.

les illusions de Gustave III, et il voyait à jour tout le jeu de l'impératrice. Quant à celle-ci, au lieu de décourager le bouillant roi de Suède par un refus motivé, elle était fort aise de le voir se livrer tout entier à de si lointaines espérances, oublier et les hostilités par lesquelles hier encore il inquiétait les armées russes et la grave négociation d'un traité pendante depuis la paix temporaire de Verela entre la Suède et la Russie; elle comptait bien que de si puissantes diversions lui permettraient de ne signer le traité qu'à son heure et d'imposer, pour le point si important du règlement de la frontière finlandaise, toutes les conditions qu'elle souhaiterait.

« L'impératrice continue à me traiter fort bien, écrit le comte de Stedingk. Si je ne suis pas du *petit hermitage,* c'est-à-dire de la petite société qui voit sa majesté tous les jours, je fais partie d'un *hermitage moyen* formé depuis mon arrivée ici, et composé de cinquante à soixante personnes. — La dernière fois qu'il fut assemblé en habits de masques, dimanche passé, l'impératrice me prit à part, me fit asseoir auprès d'elle, et me témoigna qu'elle avait eu ce jour-là un bien grand plaisir. « J'ai vu, me dit-elle, l'extrait de la dépêche que vous avez reçue du roi au sujet du nouveau pavillon français; le roi me donne là une preuve non équivoque de sa confiance : je vous assure que je la sens vivement... Il défend la cause de tous les souverains; il n'y a que le roi de France à qui tout ce qu'on fait chez lui est égal. C'est un fort honnête homme, je lui suis personnellement attachée; mais quelle faiblesse! Il sanctionne les plus grandes extravagances! Comment aider quelqu'un qui ne veut point être aidé? C'est lui-même qui nous prie de faire reconnaître son nouveau pavillon : comment faire pour le refuser sans attirer à son propre pavillon des suites fâcheuses? » Répondre à ces questions de l'impératrice n'était pas fort aisé; je me rabattis à montrer tous les inconvéniens d'admettre ce pavillon que votre majesté a si bien exposés dans sa lettre. La tsarine reprit : « Il n'y a que l'abus du pouvoir ou l'extrême faiblesse qui fait naître la résistance. Chez moi, on déteste trop les étrangers pour adopter leurs principes; chez vous, le roi saura bien maintenir l'ordre. J'ai eu ici de ces Français qui ont voulu prêcher la nouvelle doctrine; je les ai mis à la maison de force : ils sont devenus doux et tranquilles en fort peu de temps. —Effectivement, madame, ce moyen me paraît infaillible; mais n'y en a-t-il point pour délivrer le roi de France de sa captivité, pour rendre à ce beau pays sa consistance politique? » L'impératrice me répondit : « Écoutez, monsieur de Stedingk, le plus grand obstacle à la démocratie est l'anarchie. Il ne peut manquer que la France ne reçoive quelque secousse de l'étranger ou d'ailleurs; il faudra bien qu'on y donne le commandement à quelqu'un, et si ce quelqu'un est homme de tête, il défera ce que l'on a fait... Pour revenir au pavillon, je vais faire fouiller dans les archives : on m'a dit qu'il y a eu jadis un cas pareil, et nous verrons ce qu'il faut répondre; mais, croyez-moi, il n'est pas encore temps de brusquer les choses. » Cela dit, l'impératrice se leva, et notre conversation finit. »

Ainsi ajournée, la réponse qu'on souhaitait n'arriva point. Pendant ce temps, Catherine, sans se détourner un instant, s'avançait vers son but : ses armées réduisaient les Turcs épuisés, auxquels Gustave ne pensait plus, et elle faisait accepter du roi de Suède, en octobre 1791, le traité de Drottningholm, exclusivement avantageux à la Russie. La négociation relative au pavillon national n'avait servi qu'à montrer à l'avance les deux souverains du Nord dans l'attitude qu'ils devaient conserver à l'égard de la révolution : l'un, avec son ardeur inconsidérée et son incessant besoin de paraître, s'engageait tout d'abord dans les rangs les plus avancés ; l'autre, prodigue de flatteries et de conseils temporisateurs, poursuivait en silence les secrets desseins de son égoïste politique, jusqu'à ce que le temps fût venu à son gré de se déclarer avec les autres puissances contre la république française.

En attendant que la Russie se décidât, Gustave III s'était tourné vers la France et avait adressé de formelles propositions au parti de la cour. Bien qu'il offrît déjà de profonds et funestes dissentimens, ce parti n'était pas encore absolument divisé, comme il le devait être après Varennes. Louis XVI, il est vrai, — par l'apathie de son caractère, par cette résignation qu'il prenait pour du courage et où il mettait sa vertu, enfin par cette répugnance invincible pour tout travail de l'esprit et de la pensée qui lui faisait détourner tout sérieux examen de la situation dangereuse où se trouvaient plongés le royaume et lui-même, — était incapable de régner (1). La reine, — avec des saillies de bon jugement et de vive intelligence dans sa conduite et des momens de rare courage, comme au soir du 5 octobre, quand elle disait : « Je sais qu'on vient de Paris pour demander ma tête; mais j'ai appris de ma mère à ne pas craindre la mort, et je l'attendrai avec fermeté (2), » — n'offrait cependant pas un esprit de suite d'après lequel on pût, en des circonstances si difficiles, construire un plan solide. Elle avait du moins d'excellens conseillers dans son entourage, et elle sut les distinguer d'autres amis imprudens et dangereux. Ce n'est point Mirabeau ni le comte de La Marck, ce n'est pas même le comte de Mercy qu'on peut accuser d'être restés sourds aux concessions que réclamait la nécessité des temps. L'honnête comte de La Marck, qui servit avec l'ambassadeur d'Autriche d'intermédiaire désintéressé entre Mirabeau et la cour, atteste que Mercy avait « un esprit dégagé des préjugés étroits qui l'auraient empêché de reconnaître certaines conséquences utiles de la révolution bien dirigée. » Ils formaient

(1) Voyez la *Correspondance* entre le comte de La Marck et Mirabeau, publiée par M. de Bacourt, t. III, p. 248.

(2) *Mémoires de Rivarol*, p. 302 (cités dans la *Correspondance* du comte de La Marck).

ensemble ce prétendu *comité autrichien* qui s'occupait fort peu, affirme La Marck, de l'Autriche et de ses intérêts, mais beaucoup des intérêts de la France. « Nous voulions arracher ce beau pays à l'anarchie et sauver un malheureux roi qui, s'il ne fut pas le plus habile, a été justement nommé le plus honnête homme de son royaume (1). » A côté de ces conseillers, la cour avait des instrumens dévoués, tels que M. de Breteuil, ancien ambassadeur en Suède et à qui Louis XVI donna des pleins pouvoirs de ministre des affaires étrangères, et M. de Bouillé, que ses idées politiques portaient vers une forme de constitution semblable à celle de l'Angleterre. On ne rencontrait ni de telles idées ni de tels sentimens chez les princes. Dès les premiers jours de l'émigration, ils avaient montré un esprit d'aveuglement et d'irréflexion redoutable. De Turin, ils avaient agité vainement les provinces du midi, et de Coblentz celles de l'est, sans aucun souci des dangers extrêmes que leur imprudence provoquerait. Il fallut, pendant toute l'année 1790 et les six premiers mois de 1791, les efforts constans de la reine et du roi, de M. de Breteuil et de l'empereur Léopold, pour les contenir. Ils obéissaient toutefois encore, bien qu'à grand' peine, et le parti de la cour était par là préservé de cette entière indiscipline qui entraîna dès le lendemain de Varennes son irremédiable division.

C'est ce qui fait que Gustave III, lorsqu'il voulut entrer en négociations directes avec le parti de la cour, loin de se livrer aux princes, comme il devait le faire plus tard, s'adressa directement à M. de Breteuil. Le 20 mai 1791, il écrivait au comte d'Artois qu'il se prêtait à son désir d'employer le chargé d'affaires de Suède auprès de la Porte pour obtenir des Turcs quelques millions; mais il lui recommandait de mettre dans ses démarches, pour ne pas compromettre Louis XVI et Marie-Antoinette, « la plus grande prudence et la plus imperturbable discrétion. » Il mettait en *post-scriptum* que sa santé le forcerait à faire un voyage à Aix-la-Chapelle pendant le mois de juin; mais il se gardait bien de dire qu'il avait écrit trois jours plus tôt au comte de Breteuil pour ouvrir une négociation, et que son voyage à Aix-la-Chapelle était concerté pour suivre de près le développement de cette grande affaire. Gustave n'avait eu qu'à reprendre avec M. de Breteuil la suite de la négociation entreprise inutilement par le baron de Taube et continuée par Fersen. Il offrait (2) de travailler de sa personne au rétablissement du roi de France avec seize mille hommes de troupes suédoises bien aguerries par la dernière campagne en Fin-

(1) *Correspondance du comte de La Marck*, t. Ier, p. 226.

(2) Lettre de Gustave III au baron de Breteuil. Haga, 17 mai 1791. Communiquée par M. le comte de Manderström.

lande, et il se flattait de pouvoir joindre à ces forces au moins huit mille soldats russes. En échange de ces services, il demandait l'argent nécessaire pour le transport et l'entretien de ces troupes, l'assurance que le commandement en chef ne lui serait pas contesté là où il se trouverait en personne, le renouvellement, après la restauration de Louis XVI, des anciennes alliances, nommément de celle du 19 juillet 1784, avec augmentation de subsides au moins jusqu'à la somme de 3 millions de livres. « Si une impossibilité absolue ne s'y était opposée, il se fût fait une gloire de tout entreprendre pour le service du roi de France sans lui rien demander, renouvelant ainsi ces anciens et nobles exemples de loyauté et de chevalerie qui prescrivaient aux guerriers le devoir si juste de secourir les princes malheureux et opprimés; » mais il en appelait aux souvenirs de M. de Breteuil lui-même sur la pauvreté de la Suède. Il pensait qu'on pouvait engager le roi d'Espagne à fournir les secours d'argent pour le compte du roi de France, qui les lui rembourserait aussitôt après son rétablissement. Les troupes espagnoles ne devaient pas être, suivant lui, appelées en France, parce que leur apparition y réveillerait de vieilles haines nationales. Les Suédois au contraire étaient aimés des Français, auprès de qui ils avaient si souvent combattu; en outre on ne pouvait les soupçonner d'aucun projet d'agrandissement aux dépens de la France. Il demandait enfin si le roi pouvait lui faire offrir un port pour débarquer ses troupes, et annonçait sa prochaine arrivée à Aix-la-Chapelle. Il ne craignait pas d'ajouter, en forme d'apostille, que si le roi de France négociait avec ses propres sujets pour alléger sa situation en sacrifiant une partie de sa puissance, il regarderait une pareille concession comme dangereuse et contraire à tous les principes qui allaient déterminer la conduite des souverains armés en sa faveur.

La date de cette lettre coïncidait avec l'arrivée à Stockholm du comte Stackelberg, qui apportait de Pétersbourg un plan d'action commune contre la France. On apprécie facilement quelle était la sincérité de cette démonstration, quand on voit vers le même temps Catherine II essayer de corrompre les députés de l'assemblée nationale et Mirabeau lui-même; mais Gustave III, lui, n'avait contre la bonne foi de l'impératrice aucun soupçon. Il était convaincu que l'alliance du Nord allait se fonder, et nous le voyons partir plein d'espoir, le 24 mai, pour Aix-la-Chapelle. Au milieu de sa route, impatient et ne doutant de rien, il fait un pas de plus vers une rupture éclatante avec le parti qu'il veut combattre. Informé que le gouvernement révolutionnaire se dispose à faire partir le vicomte de Vibray pour le représenter à Stockholm, il informe le baron de

Staël, par une dépêche datée de Brunswick, 8 juin 1791, que nul envoyé de ce gouvernement ne sera reçu dans ses états, et que des ordres sont donnés dans les différens ports, à Stralsund, Helsingborg et Ystad, pour empêcher M. de Vibray de passer outre.

« Je regarde tous ceux qui viennent de la part de cette assemblée (et je ne suis pas le seul des souverains du Nord à penser ainsi) comme autant de conspirateurs gagés pour allumer le feu de la guerre civile dans les différens états, et pour semer partout la discorde entre les peuples et leurs souverains. Avec cette conviction, je me croirai tout permis pour les empêcher de réussir. C'est à vous de prévenir cet esclandre, qui entraînerait nécessairement la cessation de toute mission suédoise à Paris, *ce qui ne pourrait qu'être fâcheux pour vous*. J'apprends aussi qu'il est question de faire prêter à l'armée française un nouveau serment dont le nom du roi est entièrement exclu; en ce cas, je vous ordonne d'avance de signifier à tous les officiers mes sujets de quitter sur-le-champ, sous peine de désobéissance militaire, le service de France. Si quelqu'un persiste à y rester après cet ordre, vous m'en rendrez compte officiellement. »

De pareilles dispositions, que le baron de Staël ne pouvait ni publier ni garder secrètes sans accepter la responsabilité de quelque éclat dangereux, étaient par elles-mêmes singulièrement précipitées. On en jugea ainsi autour de Louis XVI, car M. de Breteuil répondit le 9 juin, de Soleure, la lettre suivante :

« Je n'hésiterais pas, sire, à accepter au nom du roi votre tendre et courageuse proposition, si le roi était libre et à la tête de la plus saine partie de ses troupes; mais, dans la position où se trouve encore sa majesté, elle ne peut et ne doit que vous demander, sire, de tempérer les mouvemens de votre amitié et de lui en conserver les dispositions pour l'instant où elle aura repris le droit de réclamer le secours de son plus ancien allié et de son meilleur ami... Vous sentirez, sire, que tant que le roi est entre les mains des factieux, des démarches éclatantes de votre amitié ne feraient qu'augmenter également ses entraves et ses dangers. J'espère que nous touchons au terme des uns et des autres; mais il faut y être arrivé avant de pouvoir se livrer à la plupart des mesures les plus importantes, les plus désirables et même les plus nécessaires. »

M. de Breteuil acceptait du reste à l'avance toutes les conditions du traité, et il assurait qu'une négociation était déjà entamée avec l'Espagne pour en obtenir des subsides. Le roi de France, disait-il, avait le désir de fournir au roi de Suède tout l'argent nécessaire, et s'engageait en tout cas à trouver dans le succès les moyens de s'acquitter envers son généreux allié. Deux observations graves terminaient la lettre du baron de Breteuil : par l'une, répondant à l'apostille de Gustave III, il affirmait que jamais le roi de France

n'avait pensé ni ne penserait à rien céder de sa prérogative; par l'autre, il conjurait expressément le roi de Suède de se tenir en garde contre les Français qu'il allait trouver sur la frontière : leur légèreté et l'indiscrétion de leurs propos en faisaient autant d'espions pour l'assemblée nationale, et on le suppliait de ne rien leur communiquer de ses desseins.

L'exécution de ces desseins était concertée avec celle du projet de fuite qui devait échouer à Varennes. Gustave III était certainement instruit du plan de la cour : la lettre du baron de Breteuil le faisait déjà supposer, et nous le savons en outre par deux billets adressés par Fersen au baron de Taube pour être communiqués au roi de Suède.

« Tout ce que je vous ai dit que j'avais imaginé pour procurer le départ du roi et de la reine et un changement de la situation politique, ainsi que sur la nécessité d'un secours étranger, est devenu un projet réel à l'exécution duquel on travaille aujourd'hui. Personne n'est dans la confidence, sauf quatre Français, dont trois sont à l'étranger. Je n'en ai rien dit au roi de Suède dans ma dernière lettre, qui est *en clair*, parce que j'ai craint que quelque Français de sa maison, trouvant ce papier sur sa table, n'en prît connaissance. Nous devons être défians; la propagande a trouvé moyen de corrompre tous ceux qui sont au service des princes ou des cours étrangères. »

Le second billet est daté du 4 avril, deux mois avant la fuite.

« Il serait à propos que, pour accompagner le roi de France, je prisse l'uniforme suédois. Demandez à sa majesté si elle permet que je porte en cette circonstance l'uniforme de ses dragons, que j'ai depuis longtemps ici. Je n'ai pas avec moi d'uniforme de la garde, et je n'ose en commander un dans ce moment; mais je le ferai faire et le porterai dès que je serai sorti de la ville (1). »

On voit suffisamment par ces lignes que Gustave III était du complot. Il semble même qu'il ait désiré que l'uniforme suédois se montrât aux provinces françaises dans une si grave circonstance. Aussi disait-on dans Paris, au lendemain même de Varennes, que c'était lui qui avait déterminé Louis XVI, et le ministre de Danemark en Suède écrivait à quelque temps de là : « M. d'Armfelt a marqué assez clairement à M. de Saint-Priest, en ce moment à Stockholm, que sa majesté suédoise a eu part au plan de l'évasion du roi de France. » C'était d'ailleurs un Suédois, le comte Axel de Fersen, que le roi et la reine avaient choisi pour veiller aux préparatifs et à l'exécution de

(1) Ces deux billets de Fersen à Taube se trouvent en suédois dans les *Souvenirs* du colonel Schinkel, t. II, p. 169.

leur dessein. Depuis longtemps, — depuis trop longtemps sans doute pour la garantie du secret désirable, — Fersen, que sa qualité d'étranger rendait plus libre en vue de certaines démarches, s'occupait des mesures préliminaires. Il avait emprunté au nom du roi une somme de deux millions; il avait commandé six mois à l'avance, comme pour une dame russe, M^me^ de Korff, la fameuse berline à six places qui devait servir à l'évasion. Cette berline offrait, comme on sait, une extrême recherche de luxe et de comfortable, et contenait tout le nécessaire pour la vie de plusieurs jours; Fersen en surveillait avec soin tout le travail. Une fois achevée, c'est à Fersen que le fabricant la livra : on la conduisit à son hôtel, rue de Matignon, et le public entrait dans la cour pour la visiter, cela au moment où les papiers publics annonçaient le dessein de la famille royale, et quand Fersen était si connu pour ses relations avec le château. C'est lui qui procure les passeports, toujours au nom de M^me^ de Korff, lui qui loue à l'avance les voitures nécessaires pour que les voyageurs aillent rejoindre la berline à la barrière Saint-Martin, lui qui correspond par chiffres avec M. de Bouillé. On peut rétablir avec les relations du temps tout le détail, heure par heure, de ses derniers préparatifs pendant la journée du 20 juin. Les imprudences y éclatent presque autant que le dévouement et le zèle; mais il agissait en cela comme le roi et la reine, et comme tous ceux qui les entouraient. Qui n'a suivi avec anxiété les vicissitudes étranges de ce funèbre épisode, ces caprices de coquetterie féminine et ces prétentions d'étiquette qui risquent, avant le départ, de tout compromettre, — puis, pendant la fatale nuit du 20 au 21 juin, cette ignorance du chemin qui doit conduire des Tuileries au Carrousel, et ensuite, à travers le labyrinthe des rues de Paris, vers la barrière Saint-Martin, — cette malheureuse reine errante à minuit comme une criminelle, cette berline isolée sur la grande route pendant un navrant retard (1)? Enfin la famille royale arrive. Fersen a présidé, à travers mille dangers, au départ; c'est lui qui a dirigé, à la sortie des Tuileries, M^me^ de Tourzel avec le petit dauphin et Madame royale; c'est lui qui a servi de cocher jusqu'à la barrière. Déjà le jour commence à poindre quand il achève de placer dans la berline les six voyageurs. Il prend place sur le siége; c'est un homme de confiance, le cocher même de Fersen, qui conduit, et le comte a prêté ses propres chevaux. En moins d'une demi-heure on est à Bondy, et c'est de là que, sur

(1) Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié les émouvans récits de M. de Mazade sur Marie-Antoinette. Est-il besoin de dire que son étude, alors même qu'elle aurait fait acception de certains textes récemment discutés par nous, subsiste par elle-même, avec la délicatesse pénétrante de ses appréciations?

les instances de la reine, Fersen, qui la croit sauvée, retourne vers Paris. A peine la grande ville est-elle sortie du sommeil que la sinistre rumeur du départ de la cour y circule. Fersen assiste à cette première et terrible effervescence dont il ne prévoit pas le prochain effet, et réussit à partir le soir du 21 juin pour Bruxelles. Le même jour, Gustave III, arrivé depuis une semaine à Aix-la-Chapelle, se rendait à Spa pour être plus près de la frontière. Exactement informé de l'évasion, il se promenait à pied aux portes de la ville, sur la grande route par où devait venir, à l'heure que ses calculs avaient fixée, le courrier annonçant l'heureuse réussite. On le vit errer impatient et inquiet, compter les minutes et les heures, puis rentrer en ville fort troublé. La nuit suivante, pendant son sommeil, le baron Fabian Wrede entra précipitamment dans sa chambre, et l'informa du désastre qui ruinait tant d'espérances.

Dans la pensée du parti de la cour, l'entreprise qui venait d'échouer à Varennes était la suprême tentative offerte à la royauté pour éviter un formidable avenir. Louis XVI passait, non sans raison, pour être captif depuis que les journées d'octobre l'avaient ramené de Versailles à Paris. La cour se flattait de l'idée qu'une partie de la nation et de l'armée même voulait encore sauvegarder la royauté, avec les garanties de la constitution nouvelle. Il fallait seulement, pensait-on, se soustraire à la tyrannie de la capitale, se retirer dans une forteresse avec quelques régimens dévoués, et donner ainsi le temps aux Français restés fidèles de se prononcer et de se compter. On osait croire que l'effet moral d'un tel changement exercerait, sans guerre civile, une profonde influence, ou que, si la guerre civile devait éclater, elle serait courte, et amènerait de part et d'autre des concessions. On espérait en même temps que le concours des forces étrangères, qu'on avait accepté, resterait superflu : vaines illusions, qui étaient dissipées cruellement. Le parti de la cour, annulé depuis que ses chefs naturels se voyaient condamnés à l'inaction, allait se diviser. A côté de ce qu'il faut appeler désormais le parti du roi, bien impuissant par lui-même, il y a maintenant le parti des princes avec la plus grande partie de l'émigration groupée autour d'eux. C'est ici, à vrai dire, que se retranche l'esprit de la contre-révolution; Gustave III veut en devenir le héros.

A. Geffroy.

LA

CONTRE-GUÉRILLA FRANÇAISE

AU MEXIQUE

SOUVENIRS DES TERRES CHAUDES

I.

LA GUERRE DE PARTISANS DANS L'ÉTAT DE VÉRA-CRUZ.

En France comme au Mexique, on a beaucoup parlé de ce corps irrégulier qui porte aujourd'hui le nom de *contre-guérilla française*. La contre-guérilla, il faut le dire, a versé beaucoup de sang dans les états où elle a guerroyé, Vera-Cruz et Tamaulipas; mais elle en a perdu beaucoup aussi. On saura mieux plus tard si elle a rendu des services au milieu de ses luttes et de ses souffrances de chaque jour. Pour nous, en retraçant le passé de ce corps de partisans d'après quelques notes dignes de foi, comme aussi d'après nos propres souvenirs d'officier de la *contre-guérilla*, nous n'avons qu'un but, celui de dire la vérité sur un nouvel épisode de l'histoire militaire de notre temps.

A ce point de vue tout spécial de l'histoire militaire, le rôle de la contre-guérilla française au Mexique offre plus d'un incident qu'il importe de ne pas négliger. En général, l'art de la guerre est régi par des lois fixes, déterminées, qui ne se modifient que lentement sous l'action des nouvelles découvertes ou du perfectionnement des

armes à feu à longue portée. Les corps réguliers qui composent les armées sont les instrumens naturels de la stratégie, et grâce aux principes de tactique militaire ils doivent, après des marches et des contre-marches savantes, arriver à heure dite et à point nommé sur les vastes champs de bataille de l'Europe. Dans ce duel en champ clos, les masses concentrées s'entre-choquent : c'est Austerlitz ou Waterloo; mais il est des temps et des pays où la lutte prend forcément un autre caractère. L'ennemi, qui se sent incapable de résister en ligne aux troupes aguerries, abandonne brusquement les voies tracées par la grande guerre, il éparpille ses forces; servi par sa connaissance exacte des lieux, il profite des moindres accidens de terrain. Si le climat est dans certaines zones malsain pour l'assaillant, il y appelle la défense et se fait insaisissable, tout en harcelant son adversaire. La guerre de partisans est inaugurée. C'est alors que les corps réguliers, grosses machines difficiles à mouvoir, cèdent la place à des corps irréguliers qui ont leur raison d'être dans leur indépendance même et leur légèreté.

La conquête de l'Algérie a produit les tirailleurs algériens et les spahis. La Crimée a vu naître nos *bachi-bozouks* de la Dobrutscha, trop cruellement décimés par les maladies (1). Au Sénégal, en Chine et en Cochinchine, les contingens français se sont adjoint des troupes auxiliaires spéciales. La création d'une contre-guérilla au Mexique était donc recommandée par des exemples justement célèbres et nécessitée de plus par l'état du pays. Au Mexique comme autrefois en Espagne, dès l'arrivée des Français, des guérillas ou bandes de partisans s'étaient levées sur tous les points du territoire. L'armée française n'en marcha pas moins sur Puebla; mais les guérillas augmentaient en nombre et en audace. On fit alors appel aux hommes de bonne volonté de toutes nations, surtout aux Mexicains et aux Français; les contre-guérillas se levèrent à leur tour. Une mission difficile était confiée à leur courage et à leur dévouement : l'extinction du banditisme, qui aujourd'hui encore désole le Mexique sous le prétendu drapeau de l'indépendance. Les atrocités qu'on allait avoir à punir n'avaient rien de commun avec la défense toujours légitime d'un peuple contre l'invasion étrangère; elles devaient être poursuivies sans pitié ni merci.

I.

Le territoire de l'empire mexicain se divise, on le sait, en trois zones distinctes. La première, connue sous le nom de terres chaudes

(1) Voyez, sur les *bachi-bozoucks* de la Dobrutscha, la *Revue* du 15 octobre 1859.

(*terras calientes*), comprend tout le littoral de la mer, et s'enfonce d'une vingtaine de lieues environ dans l'intérieur du pays. Baignées du côté de l'Océan par le golfe du Mexique, et sur le versant opposé par les eaux du Pacifique, ces terres chaudes, dont le niveau dépasse à peine celui de la mer, ne méritent que trop bien leur nom; c'est un séjour brûlant, exposé sans défense à toute la furie du soleil, et d'une insalubrité proverbiale qu'entretiennent à la fois les miasmes des marécages et la végétation luxuriante des forêts vierges. — La seconde zone comprend les terres tempérées (*terras templadas*), qui s'élèvent peu à peu en gravissant les premières pentes de la chaîne des Cordillères, et dont les riches cultures réunissent les produits du midi de l'Europe aux fruits des tropiques. — Enfin les terres froides (*terras frias*) appartiennent aux hauts plateaux qui s'étendent depuis le pic d'Orizaba jusqu'au pic de Colima. De ces deux points culminans, qui dominent les deux versans opposés du Mexique, se découvrent les deux mers qui baignent ses rives. Sur ces hauts plateaux sont bâties les villes principales, Mexico, Puebla et Guadalajara. On y retrouve toutes les essences d'arbres qui caractérisent les contrées septentrionales.

En 1862, lorsque pour appuyer les réclamations de leurs nationaux les flottes alliées de l'Angleterre, de l'Espagne et de la France se dirigèrent vers le Mexique, c'est au port de Vera-Cruz, situé au fond du golfe, qu'elles vinrent débarquer. On sait qu'après la rupture de la convention de la Soledad, qui entraîna la retraite des forces anglaises et espagnoles, le petit corps expéditionnaire français resta seul pour attaquer la république mexicaine, défendue par son président Juarès. Nos troupes se mirent en marche, s'éloignèrent des terres chaudes tout en conservant leurs communications en arrière avec Vera-Cruz, le port de ravitaillement, traversèrent la zone tempérée, et gravirent les terres froides à travers les escarpemens des Cumbres jusqu'au plateau d'Anahuac, où la ville de Puebla se préparait à repousser les Français. Soixante lieues séparent Puebla de la Vera-Cruz. Le 5 mai 1862, la division française du général de Lorencez soutenait une lutte héroïque sous les murs de Puebla, et, après avoir escaladé sous la mitraille les hauteurs des forts Guadalupe et Loreto, accablée par le nombre et par un effroyable orage, elle battait en retraite. Pour venger l'échec du 5 mai, le gouvernement impérial faisait partir aussitôt un corps d'armée de trente mille hommes, sous les ordres du général Forey, chargé d'aller planter le drapeau national dans la capitale même du Mexique.

Au mois d'octobre 1862, le général Forey arrivait de France et prenait le commandement de l'expédition; mais lorsqu'il eut porté ses deux divisions françaises sur les hauts plateaux pour préparer

le siége de la ville de Puebla, il devint évident qu'une guerre de partisans, organisée par les juaristes dans les terres chaudes, allait se poursuivre à côté de la guerre régulière, et qu'elle exigerait de notre part l'emploi de moyens exceptionnels. Le terrain choisi par les bandes des partisans mexicains était un heureux point de ralliement. Les terres chaudes, le long du parcours suivi par l'armée française, étaient couvertes de bois et de broussailles favorables aux embuscades. Les ardeurs d'un climat embrasé et nouveau pour nos soldats décimaient les escortes d'infanterie et de cavalerie chargées de protéger les convois, embourbés souvent dans des chemins impraticables. Les traînards, accablés par la soif ou épuisés par la marche, étaient achevés par les guérilleros, qui bientôt massacraient les voyageurs et les femmes après les avoir cruellement outragés.

Le 14 février 1863, après avoir repoussé une attaque des lanciers rouges, éclaireurs de l'armée mexicaine descendus de la ville de Tepeaca, la division Douay campait échelonnée sur le plateau d'Anahuac. De l'autre côté de la Sierra-Malinche au front neigeux (1), la division Bazaine couvrait toutes les pentes de la route de Perote (2). Les avant-postes des deux divisions françaises veillaient dans le silence de la nuit. Ce même soir, à vingt lieues en arrière de l'armée, sur la route de la Vera-Cruz à Puebla, il y avait bal. Les salons de M. de Saligny, ministre de France, séjournant à Orizaba, étaient en fête. Pendant les danses, le général Forey, commandant en chef de l'armée du Mexique, se détacha de son état-major et s'approcha du colonel Du Pin, récemment arrivé de France. — Colonel, lui dit-il, les terres chaudes sont infestées de bandits : nos convois sont journellement attaqués; les voyageurs sont dévalisés ou assassinés; les communications sont trop souvent coupées. J'ai jeté les yeux sur vous pour nous débarrasser de ces brigands. Je vous donne le commandement des contre-guérillas des terres chaudes. Il s'agit d'assurer la sécurité du pays et la marche des convois de l'armée pendant que je serai occupé au siége de Puebla, que je vais entreprendre prochainement. — Le colonel Du Pin demanda au général ses instructions. On lui donnait pleins pouvoirs; il n'avait qu'à poursuivre à outrance les bandits et à purger le pays. Le bal continuait cependant : au son des notes languissantes de la havanaise, les couples se croisaient sans cesse; parmi les belles Mexicaines qui s'abandonnaient à l'enivrement de la valse, plusieurs eussent pâli si l'ordre tombé des lèvres du général en chef avait frappé leurs oreilles. Une contre-guérilla française venait en

(1) Pic très élevé qui se dresse en avant de Puebla.

(2) Ville située en avant de Puebla.

effet d'être décrétée, et peut-être y avait-il ce soir-là dans les salons du ministre de France quelques chefs de guérillas travestis en galans cavaliers, dont les têtes, souriantes en cette nuit de fête, devaient plus tard grimacer au bout d'une branche.

Depuis le mois de février 1863 jusqu'au mois de mars 1865, le colonel Du Pin est resté à la tête de la contre-guérilla. Chacun a pu le voir au Mexique coiffé d'un vaste *sombrero*, vêtu d'une pelisse de colonel rouge ou noire, chaussé de bottes jaunes à l'écuyère avec éperons du pays, portant huit ou neuf décorations sur la poitrine, un revolver au côté, un sabre éprouvé pendu à sa selle. Il fallait un homme de forte trempe, un officier infatigable, pour mener à bien l'organisation de la contre-guérilla. Les divers élémens appelés à composer le nouveau corps de partisans étaient épars sur plusieurs points. Les Mexicains Murcia, Llorente et Figarero, transfuges ralliés à la cause française, opéraient pour leur compte avec de petites bandes dans les environs de la Soledad. Quant au corps principal des contre-guérillas dites *mexicaines*, il était stationné à Medellin, à quelques lieues de Vera-Cruz. M. de Stœklin en avait été le chef jusqu'alors. M. de Stœklin, Suisse d'origine, avait, au début de l'expédition de 1862, organisé spontanément une petite troupe restée indépendante, quoiqu'attachée à la cause française, et composée d'aventuriers de toutes les nations. Doué d'un grand courage personnel, il entraînait facilement ses hommes dans les bois de Vera-Cruz, et ses premières incursions furent heureuses; mais, lorsque sa troupe vint à grossir, ses qualités militaires ne furent plus à la hauteur du commandement qui lui était confié. Quelques opérations importantes, où il déploya le plus brillant courage, restèrent sans succès et compromirent son autorité. Son mépris pour les ordres d'officiers français dont il relevait lui porta le dernier coup. La démission qu'il offrit fut acceptée; mais il reçut en même temps la croix de la Légion-d'honneur. Un an plus tard, dans une charge où il fut abandonné des Mexicains qu'il menait au feu, M. de Stœklin tomba criblé de blessures et mourut en brave.

Le 20 février, le colonel Du Pin arrivait à Medellin pour prendre possession de son nouveau commandement. Ce fut un curieux spectacle que la revue de cette cavalerie et de cette infanterie sans uniformes. La troupe sous les armes, fièrement déguenillée, attendait rangée dans un *coral* (1). Toutes les nations du monde semblaient s'être là donné rendez-vous : Français, Grecs, Espagnols, Mexicains, Américains du nord et du sud, Anglais, Piémon-

(1) Enceinte palissée pour les animaux.

tais, Napolitains, Hollandais et Suisses se coudoyaient. On ne pouvait pas dire que chaque pays avait envoyé à cette bizarre exposition les types les plus remarquables de sa race. Presque tous ces hommes avaient quitté leur patrie pour courir après une fortune toujours fugitive. On y trouvait le matelot désillusionné de la mer, le négrier de La Havane ruiné par le typhus destructeur de sa cargaison, l'écumeur de mer ancien compagnon du flibustier Walker, le chercheur d'or échappé d'Hermosillo aux balles qui avaient frappé Raousset-Boulbon, le chasseur de bisons venu des grands lacs, le manufacturier de la Louisiane ruiné par les *Yankees*. Cette bande d'aventuriers ignorait la discipline : officiers et soldats se grisaient sous la même tente; les coups de revolver sonnaient souvent le réveil. Quant au costume, si cette troupe eût défilé, clairons en tête, sur les boulevards de Paris, on eût cru assister au passage d'une ancienne bande de truands exhumés du fond de la Cité. Le quartier, situé au bas de la rivière, entouré d'une palissade en bois dur à travers laquelle une charrette attelée aurait pu aisément se faire jour, était un cloaque infect où les hommes ne trouvaient même pas d'abri pendant les pluies de l'hivernage.

En quelques jours, des carabines rayées, des pistolets, des sabres, des effets de campement, furent distribués aux soldats. La route de la Soledad n'était rien moins que sûre, il fallait tenter au plus tôt une sortie pour la dégager; mais les chevaux manquaient : aucune remonte ne fonctionnait faute de fonds. Il fallait pourtant faire flèche de tout bois et parer aux difficultés. L'alcade de Medellin fut mandé et sommé de trouver les piastres nécessaires, sous la condition qu'elles seraient fidèlement remboursées trois jours après sur la solde de la troupe. L'alcade se retrancha derrière une impuissance absolue; mais, au moment de rentrer dans sa maison, il s'aperçut que sa porte venait de recevoir une garde d'honneur de dix cavaliers, dont le chef lui remit respectueusement un papier au sceau du commandement. Une heure lui était accordée pour faire ses préparatifs de départ : il lui était octroyé quelques mois de loisirs au fort de Saint-Jean-d'Ulloa, si renommé pour sa salubrité! Une demi-heure s'était à peine écoulée, que les fonds publics, qu'on savait cachés dans sa maison, étaient versés à la caisse de la remonte. Ceci donne la mesure de la bonne volonté que les autorités mexicaines nommées par nous apportaient dans leur service. Trois jours après, l'argent fut rendu, au grand ébahissement de l'alcade, peu habitué à trouver chez les fonctionnaires mexicains une fidélité aussi scrupuleuse en matière de deniers publics.

La difficulté pour se remonter ne consistait pas seulement dans le manque d'argent. Les propriétaires des *haciendas* ou fermes voi-

sines ne voulaient pas se défaire de leurs chevaux, de peur de se compromettre aux yeux des guérilleros, qu'ils redoutaient bien plus que les Français. Chaque cheval porte en quelque sorte son certificat d'origine imprimé sur sa cuisse par le fer du propriétaire. Il fallut déclarer aux *hacenderos* que, s'ils ne voulaient pas vendre leurs chevaux aux Français, on irait les prendre dans leurs habitations ou dans leurs pâturages, mais sans les payer. De cette façon, ils auraient réellement cédé à la force devant une razzia de guerre, et leur responsabilité serait à l'abri des représailles des guérillas. Cette menace, appuyée d'un exemple chez le plus gros propriétaire, suffit pour faire affluer les chevaux dans Medellin.

Les maisons de Medellin se groupent sur la rive droite du Rio-de-Jamapa, à trois lieues de Vera-Cruz. Un chemin de fer relie au port cette ville de jeux et de plaisirs, toute parfumée d'orangers. La sécurité des routes pour les joueurs favorisés de la fortune y est malheureusement moins grande qu'à Bade. Medellin est entourée de tous côtés de ces bois épais et odorans dont la végétation luxuriante annonce déjà les forêts vierges des plateaux du Chiquihuite. Sa garnison se composait alors, outre la contre-guérilla, d'une compagnie d'infanterie de marine et d'une vingtaine de fantassins du commandant mexicain Llorente. Toutes les nuits pourtant, la ville était attaquée par les guérillas, qui s'abritaient pour tirer derrière des haies de verdure. Dès que les balles venaient siffler aux oreilles des habitans, toutes les portes se fermaient, et la garnison ne bougeait pas de ses positions. Le système de guerre fut changé: on résolut de passer de la défensive à l'offensive.

Le 3 mars 1863, à la tombée de la nuit, un Espagnol, du nom de Perez Lorenzo, se présentait à la grand'garde. De grosses larmes coulaient de ses yeux; sa figure pâle et maigre accusait la douleur. Il demanda à être reçu en particulier par le colonel. A peine introduit dans sa tente : « Veux-tu me venger? lui dit-il. J'avais une maisonnette entourée de jardins dont je portais les fruits à Vera-Cruz et à Medellin; j'avais une jeune femme de dix-huit ans que j'avais aimée et épousée à La Havane; elle était enceinte de six mois. Hier, la guérilla commandée par don Juan Pablo, lieutenant des bandes de Jamapa, est entrée dans ma maison, m'a attaché à un poteau; ils ont violé ma femme, et après lui avoir ouvert le ventre ils m'ont jeté à la face mon enfant à peine formé. Comprends-tu, colonel, pourquoi je ne me suis pas tué? » Les larmes de l'Espagnol s'étaient taries, son regard était fixe. Lorenzo resta jusqu'à minuit enfermé avec le colonel dans sa tente; dix minutes après sa sortie, trente cavaliers et trente fantassins attendaient des ordres en silence. Lorenzo, les mains liées derrière le dos crainte de surprise ou de tra-

hison, servit de guide, la petite colonne se mit en route, et par un sentier de bêtes fauves se dirigea sur les *ranchos* (1) voisins de l'*arroyo* de Cañas, où se retirait quelquefois don Juan Pablo. La nuit était affreuse, il tombait une pluie torrentielle; les visages et les mains se déchiraient aux épines du chemin. A trois heures du matin, on se précipita sur les cases; tout était désert. Pourtant au pied d'un lit s'élevait un amas de laine fraîchement remuée, les matelas parurent suspects; on fouilla, et grâce à la pointe du sabre qui piqua dans les chairs on trouva deux lieutenans de Juan Pablo, son beau-frère Juan Lopez et son cousin Omata. Ils faisaient tous deux partie de la bande qui la veille avait assassiné l'Espagnole. Les *ranchos* furent livrés aux flammes et les deux prisonniers furent passés par les armes. C'était la première carte de visite de la contre-guérilla française aux bandits des terres chaudes. A six heures du matin, la petite colonne était rentrée à Medellin sans que les habitans eussent eu avis de sa sortie.

Chaque jour, de Medellin on poussait de légères reconnaissances dans toutes les directions; c'était désormais la guerre de partisans. Opérer par petits groupes, voir de ses propres yeux, se tenir toujours au courant des mouvemens les plus secrets de l'ennemi, déjà mieux servi que nous par les indigènes, parcourir de grandes distances en peu de temps, tomber à l'improviste sur les retraites les plus cachées, tel était le nouveau service inauguré, et qui allait former de véritables partisans, reliés à l'armée régulière par une discipline plus ferme et cette assurance d'un appui réciproque qui donne de l'audace.

Le 7 mars, du côté de Puente-Morone, un individu à cheval, à la vue de nos cavaliers débouchant subitement dans un sentier, prit la fuite à toute bride. Malgré la vitesse de son cheval, il fut arrêté. Il était porteur d'un passeport parfaitement en règle que lui avait délivré le jour même la préfecture politique de Vera-Cruz. Rien ne ressemble à un honnête homme comme un voleur. L'exhibition empressée de ses papiers fit pourtant naître quelques soupçons. Après qu'il eut été vainement fouillé, il fut déshabillé, et un soldat découvrit sous l'aisselle du bras gauche un gros paquet de capsules de guerre soigneusement caché. Le fugitif, amené à Medellin malgré ses protestations d'homme de bien, fut reconnu comme membre de la guérilla de Jamapa commandée par Antonio Diaz. Pio Quinto (c'était son nom) avait guerroyé longtemps avec les Indiens *pintos* (2) pour et contre le féroce Alvarez, le vieux chef d'Acapulco

(1) Habitations rurales.

(2) Ainsi nommés à cause de leurs taches de lèpre.

connu sur tout le littoral du Pacifique. Pio Quinto jouissait d'une belle réputation de coupeur de grands chemins. La qualité d'honnête homme qu'il invoquait fit qu'on lui posa cette alternative : ou être pendu sans confession à un arbre de son choix, comme faisant partie d'une bande de braves gens pris en flagrant délit d'espionnage et de commerce de munitions de guerre, ou conduire nos soldats la nuit suivante vers la retraite de ses dignes compagnons. A ce prix, la vie lui était assurée, mais rien de plus. La crainte de mourir sans confession lui fit agréer la seconde proposition ; le désir même d'obtenir un peu plus que la vie lui arracha une confidence. Pio Quinto déclara que la nuit suivante il devait y avoir à Rodeo de Palmas une grande partie de *monte*, et que les principaux guérilleros s'y étaient donné rendez-vous. Avant d'arriver à ce point, ajoutait-il, le chemin menait à Rincon de Pañas, où serait sans faute embusqué un avant-poste de l'ennemi.

Ce même soir, Medellin s'amusait; toute la société de la ville était invitée à une grande réunion; par ordre, tous les officiers de la contre-guérilla y allèrent danser. L'ordre fut exécuté avec d'autant plus d'entrain que les Mexicaines se montraient depuis peu aussi gracieuses qu'élégantes, et que, selon toute probabilité, les guérillas paieraient les violons. A minuit, un cavalier vint annoncer au colonel que tout était prêt. Sans perdre de temps, ce dernier regagnait au galop, près du débarcadère du chemin de fer, une colonne légère composée de quarante cavaliers, de cinquante fantassins et de vingt fusiliers de marine. En écartant les branches, on entra sous bois, puis on trouva un défilé sinueux ; on était forcé de marcher un par un, sans fumer. Des arbres fraîchement coupés barraient de distance en distance le sentier, déjà trop étroit. On pouvait d'un moment à l'autre tomber dans une embuscade; les hommes étaient peu faits encore à ces expéditions nocturnes où l'imagination grandit toujours le danger. Malgré les obstacles, tout marcha avec ordre. A deux heures du matin, on avait parcouru trois lieues. La cavalerie, lancée au galop, se précipita si rapidement sur Rincon de Pañas, qu'elle surprit, appuyée sur son fusil, une vedette qui n'eut pas le temps de faire feu. Les deux cases qui servaient de *ranchos* furent entourées, et presque aussitôt l'infanterie y entrait au pas de course. La première recherche n'amena d'autre découverte que celle d'une Indienne qui se tenait fièrement debout au milieu de la case, une torche de résine à la main, sans autre vêtement qu'une splendide crinoline. L'éclat de ses yeux indiquait qu'elle n'avait pas été surprise dans son sommeil malgré ce costume tout au moins léger. Un soldat, soupçonnant quelque ruse, plongea sa baïonnette dans la crinoline. Tout d'un coup à travers la fente se dressa,

en faisant un bond comme un chat-tigre, un Mexicain richement vêtu de cuir et d'argent, armé d'un revolver. Au même moment, au dehors, entre les deux cases, se passait une scène digne du pinceau de Salvator Rosa. Notre nouvelle recrue, Perez Lorenzo, à la faible lueur d'un rayon de lune, avait reconnu dans la vedette enlevée sous les armes Luis de Leon, sergent de guérilleros, un des assassins de sa femme. Luis de Leon se cachait sous un faux nom. Lorenzo frotta brusquement une allumette et plaça la lumière sous la face du bandit. Le misérable avait cinq pieds huit pouces, et Lorenzo l'avait vite reconnu. Un ancien guérillero converti depuis peu, Joachim Florès, fut toutefois appelé pour constater l'identité de l'assassin. Joachim le réduisit vite au silence en accusant sa propre complicité dans trois meurtres récens commis par Luis de Leon. La lune brillait sous la feuillée, un arbre décharné était voisin : à l'aide d'un nœud coulant, le bandit fut enlevé. Lorenzo regarda longtemps une masse sombre s'agiter en l'air dans les dernières convulsions. Le souvenir de sa femme lui pesait moins : elle était vengée; le lendemain, il disparut.

Restait l'homme de la crinoline. Deux fantassins le traînèrent devant le colonel Du Pin. Il fut constaté que c'était Julio Cara Rubio, adjoint à l'alcade de Jamapa. Ce chef, doué d'une agilité extraordinaire, glissa comme une anguille entre les mains des soldats. Se faufilant entre les jambes des chevaux, il prit la fuite. Il reçut en passant un coup de sabre et un coup de baïonnette. Deux nouveaux engagés, peu habitués à ce genre d'opérations nocturnes, firent feu sur lui. Il se précipita dans la rivière; arrivé au fort du courant, affaibli par ses blessures, il fut entraîné et disparut dans un tourbillon. La salle de jeu était à 400 mètres de là. Les coups de fusil des deux maladroits avertirent les joueurs, qui se dispersèrent en toute hâte dans les bois. Le but principal de la sortie était manqué; mais Pio Quinto eut la vie sauve. La colonne rentrait à cinq heures du matin à Medellin; la fête de nuit durait encore. Les invités furent surpris de voir défiler la troupe, qu'ils croyaient endormie dans son quartier.

Plusieurs petites expéditions conduites avec succès eurent encore lieu autour de Medellin. La ville désormais reposait tranquille : les avant-postes étaient respectés, et la sécurité des routes était rétablie dans un rayon de quatre à cinq lieues. Les guérillas avaient compris que le temps des rapines faciles était passé et que la *fantasia* à coups de fusil autour des faubourgs avait ses dangers. Ils songèrent alors à se réunir pour offrir des centres de résistance plus sérieux. C'était un grand pas vers la pacification du pays, car il était désirable d'avoir affaire à une troupe assez forte pour

attendre ou offrir le combat, plutôt que d'être obligé de mettre chaque jour une partie de ses forces en mouvement à la poursuite de cinq ou six ennemis presque insaisissables.

II.

Trois points de concentration furent choisis par les guérillas mexicaines, qui dès ce jour s'abritèrent sous le titre mensonger de *forces libérales*. Les villes de Jamapa, à quatre lieues de Medellin, sur la même rivière (le *rio* de Jamapa), de Cotastla, à deux marches de la Soledad, enfin de Tlaliscoya, au sud, à deux fortes étapes de Medellin, dont elle est séparée par deux rivières larges et profondes (1), s'organisèrent pour la résistance.

La contre-guérilla avait eu pour premier chef un homme d'une grande audace; le succès de M. de Stœklin eût été assuré, s'il avait eu l'entente des opérations militaires. Il s'agissait maintenant d'apprendre à cette troupe ce dont elle était capable après une réorganisation conforme aux principes de la guerre. Le 16 mars, à cinq heures du soir, la population de Medellin, groupée sous les arcades et les orangers, voyait se former en ligne sur la place de l'église soixante-dix fantassins et quatre-vingts cavaliers de la contre-guérilla, précédés par vingt-six éclaireurs mexicains du commandant Murcia. Ces troupes prirent la route de Jamapa. Depuis deux ou trois jours, on avait fait à dessein circuler le bruit que cette petite localité aurait les honneurs de la première attaque. Après une lieue parcourue, on fit halte sous prétexte d'attendre le retour des espions, et à une heure du matin, après cette feinte, on rentrait dans ses quartiers.

Le lendemain 17, après avoir passé la rivière de l'Atoyac au point du jour à Paso-del-Toro, on se dirigeait vers l'*hacienda* de Mandigue. Les guides qui marchaient à la tête de la colonne connaissaient mal le pays ou avaient intérêt à nous égarer, car Mandigue n'est qu'à huit lieues de Medellin, et pourtant à deux heures de l'après-midi ces guides déclarèrent qu'il y avait encore quatre heures de marche. La chaleur était torride; depuis le passage de l'Atoyac, traversé au soleil levant, pas une goutte d'eau. L'infanterie, encore peu habituée à la marche dans ces sables des terres chaudes, était épuisée et haletante; les plus jeunes avaient l'écume à la bouche. On touchait à un désastre. Les officiers, pour redonner du courage aux soldats, mirent pied à terre et prirent la tête de la troupe; les cavaliers cédèrent leurs montures aux traînards les plus fatigués. Vers quatre

(1) Tlaliscoya est une vieille ville espagnole qui exerce une grande influence politique sur les localités voisines.

heures et demie, un puits délabré contenant un peu d'eau fut signalé : c'était la terre pour les naufragés. Après une halte d'une heure, où la soif avait été modérément apaisée, on se remit en route, et à huit heures du soir on arrivait à Mandigue. Cette *hacienda*, enfermée par une ceinture verdoyante de bananiers et de citronniers, est riche en ressources du pays. Trois bœufs rapidement abattus et dépecés, grillés sur les braises ardentes en plein vent, firent les frais d'un splendide repas arrosé de larges tasses de café indigène aux senteurs parfumées. Un beau ciel étoilé servit de tente; la paille de maïs, ramassée dans les sillons, offrait un lit plein de fraîcheur. Le bivouac fut bientôt silencieux, et la nuit répara les forces des hommes, si gravement éprouvées par la marche de la veille.

L'attaque de Tlaliscoya était préparée par cette pointe en pays ennemi : c'était, des trois centres occupés par les *forces libérales*, le plus difficile à enlever; mais aussi cette position commandait militairement les deux autres. Deux chemins se présentaient pour l'attaque. Le premier, passant par Rancho-de-Plata, demandait deux jours de marche; de plus, avant d'arriver à la ville, il fallait traverser un bois épais et profond. Les guérillas y avaient intercepté la route sur une longueur de 400 mètres par des abatis de bois dur, derrière lesquels ils avaient placé des barricades de distance en distance. Le second tracé était plus court : on comptait six lieues à peine; mais on devait traverser deux rivières rapides, qui n'étaient guéables en aucune saison.

Le 18 mars, à dix heures du matin, la colonne légère fut passée en revue devant le péristyle de l'*hacienda*. Le colonel déclara que, vu les difficultés du second tracé, il se rendrait à Tlaliscoya par Rancho-de-Plata. Tous les habitans de l'*hacienda* et ceux des *ranchos* voisins assistaient à la réunion; les guides étaient commandés; plusieurs espions partirent immédiatement pour avertir l'ennemi du projet de départ et de direction. Le but était atteint : les espions avaient été trompés; aussitôt trente cavaliers se portèrent à fond de train vers la première rivière appelée *Rio-de-Pozuelo*, pour surprendre le bateau qui servait au passage. Le maître de Mandigue se proposa lui-même pour guide. La mission des trente cavaliers fut promptement remplie, et à une heure du soir deux brigadiers apportèrent la nouvelle qu'on s'était emparé du bateau.

Quatorze fantassins, encore sous le coup des insolations de la veille et trop faibles pour suivre le mouvement, se barricadèrent dans l'*hacienda*, prêts à toute surprise. La colonne se mit en marche et n'arriva qu'à quatre heures du soir sur le bord du premier cours d'eau. On organisa rapidement le va-et-vient; l'opération était dé-

licate, car un petit canot, creusé dans un tronc d'arbre, ne pouvait contenir que sept ou huit hommes. L'infanterie passa la première, et les plus valides furent dépêchés sans retard au pas de course pour tâcher de surprendre les bateaux de la seconde rivière. Pendant ce temps, la cavalerie hâtait à son tour son mouvement : il fallut desseller les chevaux, qui suivirent à la nage l'embarcation emportant les cavaliers.

Les hommes d'infanterie partis en éclaireurs se dérobaient sous bois, l'œil au guet, interrogeant les moindres éclaircies, cherchant à découvrir la rive de l'autre fleuve qui les séparait de Tlaliscoya. A un détour, le panorama changea brusquement. A 10 mètres au-dessous du chemin rongé par les eaux, dans un lit taillé à pic, ombragée de hautes futaies, roulait une rivière large de 120 mètres; elle grondait au loin, grossie par les pluies de la montagne. Au bas d'une rampe, véritable escalier de chèvres, la petite baie, réservée d'ordinaire aux canots, était vide et solitaire; le courant venait s'y briser en rejaillissant. A peine les têtes des Français eurent-elles paru au sommet de la berge escarpée, qu'elles furent accueillies par une vive fusillade partie de la rive opposée et dirigée par l'ennemi, caché derrière des barricades de balles de coton. Deux blessés tombèrent sur les feuilles mortes dont le sol était couvert. Au bruit des détonations et des clameurs des guérillas se mêlaient les cris sardoniques d'une nuée de perroquets à l'éclatant plumage, saluant le coucher du soleil et voletant à travers le feuillage aux mille nuances. Les nouveaux engagés, qui voyaient le feu pour la première fois, tiraient un peu au hasard et sans bien ajuster. Défense leur fut faite de brûler une cartouche. Quelques bons tireurs seuls, choisis et embusqués dans les touffes d'aloès, ripostèrent à l'ennemi avec précision. Les chants de triomphe cessèrent bientôt sur la rive opposée. Plusieurs partisans avaient été atteints de balles coniques qui ne pardonnent guère; parmi eux, un cavalier à l'allure hardie, monté sur une belle jument alezane, fut renversé : une balle s'était aplatie sur la plaque de son ceinturon. A peine remis du choc, il remonta hardiment en selle; sa monture fut tuée. Une minute après, il accourait sur un brillant étalon noir et lâchait de pied ferme son coup de carabine. La réponse à son défi fut aussi rapide que la pensée; une balle française lui brisa l'épaule et le jeta à terre. Sa chute fut le signal de la déroute; les embuscades les plus rapprochées de la rivière furent désertées, et beaucoup de guérilleros furent tués en traversant les éclaircies. Cet audacieux partisan qui venait de payer chèrement sa bravade était don Miguel de Cuesta, commandant en second les bandes libérales. Il survécut à sa blessure, et on le vit plus tard se rallier à l'intervention. Il faut remar-

quer à ce propos que le Mexicain, aussi habile à faire le coup de feu qu'à manier sa monture, parade volontiers sans peur devant les balles; l'arme blanche exerce moins de séduction sur son tempérament.

Faute de canots, le passage n'était pas possible. L'ordre de la retraite fut donné au moment où la cavalerie avait déjà traversé le premier cours d'eau. Le maître du bateau, qui paraissait intelligent, déclara que la rivière qui couvre la ville pouvait être franchie à cheval à deux lieues en amont. Sur la promesse de quatre onces d'or (320 francs), il consentit à servir de guide. A la chute du jour, la cavalerie se mit en mouvement dans la direction du gué; à neuf heures et demie du soir, l'infanterie devait reprendre ses positions de la journée et ouvrir son feu sur la ville par-dessus le fleuve, de manière à faire croire à une nouvelle attaque de front.

Les difficultés de cette marche de nuit furent extraordinaires. Le temps venait de changer brusquement; des rafales de vent s'engouffrant dans les broussailles annonçaient un coup de *norte* (1). Pas une étoile au ciel. La lune dans son plein, voilée par les gros nuages courant à toute vitesse, ne jetait sous bois qu'une lueur blafarde : à ses pâles rayons, on eût pu voir les cavaliers, courbés sur leurs chevaux pour éviter les tourbillons de sable soulevés par la tempête, glisser inquiets et en silence à travers des fourrés presque impénétrables. On quittait à tous momens les sentiers frayés pour éviter les *ranchos*, dont les habitans auraient éventé notre marche en lançant dans l'espace quelques notes gutturales, signal toujours convenu avec les guérillas. Parfois on se frayait un chemin à coups de *machete* (2), et les loups des prairies hurlaient en s'appelant, les chevreuils effarouchés bondissaient devant les chevaux, qui se cabraient dans l'obscurité sous leurs cavaliers. Bientôt les ombres de la nuit grandirent sous les arbres à caoutchouc au noir feuillage. Les cavaliers distinguaient à peine ceux de leurs compagnons qui les précédaient. Au passage de l'un de ces ravins profonds et sinueux qu'on nomme des *barrancas*, deux pelotons s'égarèrent, et la cavalerie se trouva réduite à vingt-six cavaliers de Murcia, plus quarante contre-guérillas. Il n'y avait pas à hésiter cependant, et l'on continua de s'avancer. Soudain, vers neuf heures, une fusillade très bien nourrie éclate dans le voisinage. On croit au massacre des deux pelotons égarés, tombés sans doute dans une embuscade. Le colonel Du Pin, voyant que le trouble gagne déjà sa poignée d'hommes, fait mettre pied à terre, visite toutes les armes,

(1) Grandes rafales venant du nord qui désolent trop souvent la plage de Vera-Cruz.
(2) Le *machete* est un grand couteau à large lame fortement emmanchée.

s'assure qu'on a enlevé les capsules, et défend, sous peine de mort, de tirer un coup de feu, quoi qu'il arrive; puis on marche, le sabre au poing, avec les plus déterminés, du côté de la fusillade. L'alerte fut de courte durée : arrivée sur un point culminant, la cavalerie aperçut les lueurs de la fusillade dans le lointain; l'écho, au milieu du silence de la nuit, avait trompé les oreilles les mieux exercées. C'était l'infanterie qui, dans sa fausse attaque, devançant l'heure convenue, avait ouvert le feu trop tôt. La colonne reprit la route du gué, et l'on se remit en selle. Cette fausse alerte sauva la cavalerie, car on sut plus tard que, près du point où l'on avait changé de route pour se porter au secours des deux pelotons qu'on croyait massacrés, nous attendait une forte embuscade ennemie qui, prévenue subitement de l'arrivée des Français, s'était crue découverte, tournée déjà peut-être. Au même moment, des signaux annonçaient aux Mexicains embusqués l'approche du détachement égaré, et la fusillade engagée sous Tlaliscoya mettait en fuite la guérilla, convaincue que la ville assiégée allait être attaquée par des troupes supérieures en nombre.

Une demi-heure après, le Rio-Blanco fut traversé au gué appelé *Callejon-del-la-Lecheria*. On déboucha bientôt sur la route, à 400 mètres en arrière des abatis d'arbres gardés par une portion des « forces libérales. » A quelque distance de la ville, l'ordre est donné de mettre le sabre à la main et d'aborder la position à fond de train. Les cavaliers partent de toute la vitesse de leurs chevaux, et en quelques minutes, au milieu de cris sauvages, tombent à revers sur les guérillas, qui, épouvantées de cette apparition inattendue, lâchent leur décharge et s'enfuient de toutes parts, abandonnant sur place armes, chevaux et drapeaux. Nos fantassins, continuant leur fusillade de la rive opposée, blessent un de leurs camarades, et ne cessent le feu qu'à l'appel de la trompette sonnant la fanfare de la contre-guérilla.

Avant cette attaque, malgré la violence du coup de *norte*, toutes les maisons de Tlaliscoya étaient illuminées *à giorno* sur la face opposée à la rivière. Comme par enchantement, à l'entrée des assaillans, toutes les lumières s'éteignirent, et les portes se fermèrent. La menace de mettre le feu à la ville, communiquée par un *sereno* (veilleur de nuit), produisit un effet magique : les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. On était maître de Tlaliscoya; mais la position était très aventurée, car la guérilla qui avait défendu Tlaliscoya, forte au moins de deux cent cinquante hommes sous les ordres du colonel Gomez, pouvait d'un moment à l'autre, prévenue par la population du petit nombre des assaillans, faire un retour offensif. Le moindre désordre parmi les vainqueurs pouvait causer un désastre,

d'autant plus qu'il n'y avait pour le moment aucun appui à espérer de l'infanterie et du détachement de cavalerie égaré, dont on était séparé par une large rivière, sans moyens de communication. Les boutiques, qui avaient ouvert de nouveau leurs comptoirs, regorgeaient de liqueurs de toute espèce. Les officiers réunirent leurs hommes, leur révélèrent le danger de la situation en faisant appel à leur énergie. Promesse fut faite de ne boire que les liqueurs de distribution régulière. Le serment fut scrupuleusement tenu; il y allait du salut commun. On choisit d'abord sur la rive du fleuve une maison capable, par sa construction, de résister à un assaut, et où les chevaux pourraient s'abriter dans un *coral* sans crainte de ces incendies qui sont une manœuvre de guerre fort en faveur parmi les Mexicains. Les notables de la ville y furent mandés poliment, ainsi que le maître de la maison, José-Maria Billegas. Ordre leur fut intimé de pourvoir sur-le-champ à une réquisition de vivres et de fourrages pour deux cents chevaux et quatre cents hommes. Ce chiffre, grossi à dessein, fit quelque impression. Une partie des notables fut retenue en ôtages, l'autre courut à Tlaliscoya pour assurer l'exécution des ordres. La menace de fusiller ceux qui n'obéiraient pas dans le plus bref délai eut pour premier résultat l'envoi presque immédiat de quantités considérables de maïs et de paille : les *tortillas* (crêpes de maïs), le pain et la viande toute cuite suivirent de près. La petite troupe française était à dessein disséminée par groupes à chaque ouverture de la maison du notable Billegas. Il importait de lui persuader qu'il aurait un grand nombre de bouches à nourrir. Hommes et chevaux firent bonne chère, la litière fut moelleuse pour tous. Le surplus des vivres, grâce à l'obscurité, fut jeté à la rivière.

Il était urgent néanmoins de se mettre en communication avec les troupes restées sur la rive gauche. Un cavalier, fort nageur (1), s'offrit pour aller porter des ordres et chercher des nouvelles. La joie fut grande quand il revint nous apprendre que le détachement égaré dans les forêts avait fini par se réunir à l'infanterie. Malheureusement le chef de cette dernière troupe n'avait pas compris ses instructions; à la première faute d'une attaque prématurée s'était jointe une imprudence des plus graves. Au lieu de faire tirer à courts intervalles quelques coups de fusil pour tenir l'ennemi en éveil sur ses barricades, on avait exécuté des feux aussi nourris que ceux des Mexicains. Les cartouchières ne contenaient plus que quinze ou vingt cartouches. D'un moment à l'autre, on pouvait être

(1) Ce cavalier, nommé Dumont, a donné depuis trois ans mille preuves de dévouement et d'audace; il est aujourd'hui officier dans la contre-guérilla.

attaqué par des forces considérables : les contingens voisins de Santa-Anna, de Tlacotalpan, du Miadero, du Conejo, villages dont les dispositions hostiles étaient connues, prévenus par leurs *avanzadas* (vedettes) et la fusillade, ne viendraient-ils pas grossir la guérilla de Tlaliscoya? Le manque de munitions donnait à songer. Les sentinelles furent doublées; mais il devenait indispensable de se procurer sans retard des bateaux pour communiquer avec l'autre rive du torrent et pouvoir au besoin battre en retraite ou appeler à soi toutes ses forces. Les notables affirmèrent que les guérillas avaient emmené avec eux tous les bateaux. Il fut décidé que, le lendemain matin à cinq heures, les deux canots affectés d'ordinaire au passage de la rivière seraient avec leurs bateliers devant les degrés de la maison de Billegas. La liberté fut rendue à deux des notables, avec mission d'aller en personne à la découverte. Si à l'heure dite les deux notables, connus pour amis des guérillas, n'étaient pas de retour, leurs maisons seraient incendiées; puis, de demi-heure en demi-heure, chacun des quatre notables restés à Tlaliscoya serait fusillé. Chaque demi-heure de retard en outre coûterait 1,000 piastres (5,000 francs) aux habitans. Ces dispositions prises, les officiers, qui depuis le matin n'avaient ni bu ni mangé, songèrent aux affaires sérieuses, c'est-à-dire au souper. Il était déjà deux heures du matin. Billegas offrit galamment à ses hôtes un repas vraiment royal et tout gratuit. Sans nul doute, cette table somptueusement servie était destinée aux chefs des guérillas, dont le quartier-général avait été, quelques jours auparavant, installé en face, dans un café appartenant au noble amphitryon. On y avait trouvé des soucoupes pleines de poudre et de capsules. Avant de faire honneur aux plats, on invita Billegas à les déguster le premier; il y avait lieu de craindre qu'un peu de poison ne fût mêlé aux sauces. Une fois cette formalité accomplie, les vins généreux circulèrent, et la santé de la France fut portée par tous les convives, par Billegas lui-même, qui ne se permit aucune hésitation.

Vers trois heures du matin, on entendit une bande affolée de cavaliers traverser la ville au galop. C'étaient les fuyards de la fameuse embuscade qui rejoignaient leurs compagnons d'armes épars aux quatre vents. A cinq heures, les deux embarcations si bien cachées par les guérillas étaient amarrées devant la maison de Billegas; à sept heures, toutes nos troupes s'étaient ralliées dans la ville. Dès le matin, on recueillit les armes abandonnées par l'ennemi dans sa déroute. Le butin se composa de quatre-vingt-quatorze fusils, de quelques lances, du drapeau de la cavalerie, brodé or et argent, du guidon de l'infanterie, d'un tambour d'origine américaine, d'un trombone et de la canne de commandement de

l'alcade, chef politique et militaire selon l'habitude des temps de guerre au Mexique. Le pillage, quels qu'en fussent le prétexte et la forme, fut sévèrement interdit. Sous la conduite d'officiers spécialement désignés, les perquisitions commencèrent et amenèrent la saisie chez les principaux habitans de plus de 400 kilogrammes de poudre, de balles et de plomb en énorme quantité, de capsules de guerre et de moules faits pour fondre seize balles d'un coup. Les munitions inutiles furent jetées à la rivière; les autres rendirent grand service.

La ville de Tlaliscoya est assez vaste. Elle forme un grand demi-cercle dont la base repose sur la rivière; elle est entourée de bois presque impénétrables. Lors des grandes crues, les eaux jaunâtres du torrent viennent battre les pignons des maisons, construites en pierre volcanique, qui bordent la rive. L'église, de belle et ancienne construction, a été respectée par les guerres civiles; de vieilles fresques à l'intérieur rappellent les peintures murales du midi de l'Espagne. Tlaliscoya était gardée avant l'arrivée des Français par une haie de cabanes en bambou qui servaient de postes aux guérillas. De ces postes, les habitans, pour peu qu'ils fussent parcimonieux envers les bandits, étaient couchés en joue, et payaient cher la protection d'amis toujours armés qui, au moindre danger, disparaissaient dans les forêts, dont seuls ils connaissaient les sentiers sinueux.

A l'extrémité ouest de Tlaliscoya s'élève une riche fabrique de coton, fondée par une compagnie américaine; les murailles, hautes de 6 mètres sur un développement de 80 en longueur, sont à l'abri de toutes les attaques, grâce à une épaisseur qui égale celle des couvens de construction espagnole dont le siége de Puebla devait offrir quelques échantillons dignes de la colère de nos boulets rayés. La fabrique de coton ne compte que deux portes, dont l'une s'ouvre sur la ville et l'autre sur le *rio*. Dès que la troupe des contre-guérillas eut été toute réunie, elle fut massée dans ce vaste bâtiment. La journée s'y passa fort calme. Les magasins contenaient quatre cents barils de farine, des quantités considérables de sucre et de café, et plusieurs milliers de balles de coton, sans compter celles dont l'ennemi s'était servi pour construire ses barricades. Ces richesses accumulées mirent un peu en éveil l'appétit des soldats, forcés de respecter une consigne sévère : pour des estomacs affamés, la tentation était forte; mais la surveillance des chefs calma toutes les convoitises. Quant à la maison de Billegas, devenue le quartier-général, sur la parole donnée par le maître lui-même qu'elle ne renfermait ni armes ni munitions, on s'était dispensé par politesse d'y faire aucune perquisition. Le hasard fit

tomber entre les mains d'un cavalier un sabre et un fusil qu'il reconnut pour avoir appartenu à son frère, tué deux mois auparavant dans une embuscade. Les notables, réunis par ordre, durent interroger Billegas sur la provenance de ces armes, et après une constatation publique de mensonge le condamnèrent eux-mêmes comme recéleur à 500 piastres d'amende, qui furent séance tenante distribuées à la troupe.

A l'approche de la nuit, les officiers furent prévenus que le lendemain matin, au point du jour, on irait attaquer Passo-Santa-Anna; les troupes reçurent une ration de vin et les vivres nécessaires pour le départ. Les chevaux restèrent sellés. A sept heures du soir, le curé de Tlaliscoya fut appelé et invité à désigner, parmi les cases de bambou adossées au bois, celles qui étaient reconnues comme postes de guérillas. Une quarantaine de cases devint la proie des flammes. Si les habitans de la ville avaient été sages, cet incendie pouvait leur assurer la sécurité en les délivrant de cette pression continue exercée sur eux par les fusils braqués à travers les meurtrières des cases de bambou; mais au Mexique, depuis la chute de la vice-royauté, on était habitué à voir une bande de quarante coquins armés jeter la terreur dans une ville de cinquante mille âmes et la rançonner sans qu'aucune résistance se produisît. En janvier 1864, lorsque les forces d'Arteaga s'enfuyaient devant la petite colonne du général Bazaine, arrivant à marche forcée aux portes de Guadalajara, n'avons-nous pas entendu des Mexicaines raconter, devant leurs maris et leurs frères impassibles, que depuis trois mois elles n'osaient plus descendre de leurs maisons dans les rues de la ville, craignant d'être dépouillées de leurs bijoux en plein jour ou entraînées à la montagne faute d'une rançon immédiatement payée! Guadalajara est la seconde ville du Mexique, et la bande de l'assassin Rojas intimidait quatre-vingt mille âmes! Il y avait d'ailleurs trop d'élémens d'hostilité réunis à Tlaliscoya pour que des conseils de paix pussent s'y faire entendre. Depuis la première descente des troupes alliées à Vera-Cruz, Tlaliscoya servait de centre à la réunion des mécontens et des bandits qui, sous le drapeau de l'indépendance, se livraient au pillage. Tous les notables étaient Espagnols, à l'exception d'un seul Mexicain nommé Arrechebalete. Ces dignes fonctionnaires trônaient tous dans leurs *tiendas* (boutiques d'épicerie et débits de liqueurs), où, à l'abri de leur nationalité, ils fournissaient aux guérillas, dont ils devenaient les recéleurs et les commissionnaires en gros, des armes et des munitions de guerre. La position de Tlaliscoya, déjà très forte en tout temps à cause des bois épais et des deux *rios* qui la couvrent, est plus redoutable encore pendant l'hivernage : presque tout le terrain qui

s'étend entre cette ville et l'*hacienda* de Mandigue n'est alors qu'un vaste étang boueux. En présence des difficultés d'une occupation permanente et du défaut de communications, cette place forte eût dû, pour la sûreté des terres chaudes, être impitoyablement rasée. Cette mesure rigoureuse était d'autant plus nécessaire que Tlaliscoya touche presque à Passo-Santa-Anna, le seul point guéable sur le Rio-Blanco de la mer à Omealca. La proximité de ce seul gué établit des relations constantes avec Tlacotalpan, le Miadero, le Conejo et toute la côte du sud jusqu'à Minatitlan, localités très hostiles, et auxquelles Tlaliscoya assurait un ravitaillement et un excellent centre de défense. La mort récente du brave officier supérieur Maréchal, commandant supérieur de Vera-Cruz, qui succomba glorieusement, le 2 mars 1865, dans une embuscade près de Medellin, n'a fait que trop bien comprendre ce qu'a de favorable au banditisme des terres chaudes cette position de Tlaliscoya. Le colonel Du Pin, qui avait résolu la destruction de cette place, céda aux prières du commandant Murcia, qui répondit de la fidélité de Tlaliscoya. La ville fut sauvée, mais elle paya bientôt sa dette de gratitude par la trahison.

La nuit du 21 au 22 mars 1863 offrait à Tlaliscoya un aspect presque féerique. Les rues, l'église et les maisons étaient illuminées au bruit des boîtes d'artifice tirées en l'honneur de l'intervention et des Français. Non moins galans pour leurs ennemis, les Français illuminaient aussi. Les flammes petillantes des cases de bambou incendiées s'élançaient en gerbes de toutes couleurs à travers les branches des vieux géans de la forêt. L'horizon était gros de nuages, et parfois la rafale se mêlait à la fête et promenait la flamme, comme une torche, sur les lauriers-roses et les mimosas aux parfums enivrans. Les sentinelles, abritées derrière les troncs d'arbres, pouvaient entendre le bruissement des serpens à sonnettes se glissant dans les hautes fougères. Peu à peu les débris fumans ne jetèrent plus qu'une lueur incertaine. Les buissons et les sentiers s'étaient emplis de bruits confus et étranges annonçant l'approche du danger. Quelques éclaireurs partirent à la découverte et revinrent presque aussitôt. Nous apprîmes par eux que l'ennemi, encore invisible, avançait, se multipliant de minute en minute, et prenait ses positions pour envelopper la ville au point du jour.

La situation était critique : allait-on se lancer à travers des broussailles inconnues sur des forces supérieures? L'offensive est souvent heureuse; puis le devoir était de courir à l'*hacienda* de Mandigue pour sauver les quatorze retardataires qui s'y étaient renfermés et dont on allait être coupé. Valait-il mieux traverser la rivière en face d'un ennemi nombreux et sur des coquilles de noix malgré

l'impétuosité du torrent? Ce parti était hardi; mais les grandes ombres de la nuit promettaient le succès sans perte d'hommes, si la partie était bien jouée. On commença par éteindre tous les feux : à deux heures du matin, le colonel éveilla lui-même deux escouades d'infanterie, qui traversèrent rapidement le courant. Une d'elles resta sur la rive gauche du Rio-Blanco; la seconde se porta au pas de course au Rio-de-Pozuelo, afin de s'emparer du bateau. Aussitôt après le transport des blessés de la veille, la cavalerie commença son passage. Cette opération, difficile de jour, était encore plus périlleuse à ce moment; mais la disposition des lieux la favorisait. Pendant que les troupes sortaient successivement pour s'embarquer, sans souffler mot, par la porte débouchant sur la rivière, de petites patrouilles d'infanterie défilaient par la porte opposée donnant sur la ville, et faisaient des rondes à 2 ou 300 mètres de distance. L'ennemi, embusqué dans les bois, au bruit de ces marches cadencées sur les dalles, ne pouvait guère soupçonner que le reste de la colonne traversât au même moment la rivière. Dans la crainte de retards fâcheux, les chevaux furent lancés à la nage tout harnachés. L'infanterie suivit. Quelques selles tournèrent, des sangles se rompirent, cinq chevaux et un homme furent noyés; mais un peu après trois heures tout était passé sur la rive gauche. Pour enlever à l'ennemi les moyens de poursuite, les embarcations furent coulées. — Le second passage s'accomplit d'une façon non moins heureuse. Le batelier qui avait fidèlement servi la contre-guérilla et ses deux fils furent largement récompensés : ils refusèrent l'offre de suivre la colonne, et voulurent rester dans leur maison. Deux jours après, leurs trois corps se balançaient au même arbre : sous la plante des pieds presque carbonisés, on remarquait quelques restes d'un feu mal éteint. Les *libéraux* de retour s'étaient vengés.

A cinq heures du matin, après avoir traversé les bois qui couvrent la rive gauche du Rio-de-Pozuelo sur une largeur de 3 kilomètres, notre colonne marchait en plaine sur Mandigue. Le drapeau rouge, enlevé aux guérillas, flottait déployé en tête de la cavalerie. Les premiers rayons d'un beau soleil levant, reflétés à travers une couronne de nuages par les neiges éternelles du grand pic d'Orizaba, dissipaient les fatigues de la nuit. Nos poitrines respiraient plus à l'aise. Chacun à son tour, d'une voix mâle, entonnait un refrain du pays qu'on répétait en chœur. Évoqué par ces accens du nord ou du midi, plus d'un souvenir de la patrie absente se retraçait dans le lointain, et rappelait parfois de douces heures aux pauvres aventuriers. D'autres plus insoucians, blasés d'ailleurs sur les marguerites effeuillées aux heures de rêverie, fouillaient les broussailles

et les touffes de grandes herbes, le fusil à la main, à la poursuite d'un lapin ou d'un dindon sauvage destiné à faire le soir les délices du bivouac. Les écloppés, le cigare à la bouche, mêlés aux cavaliers qui traînaient leurs chevaux fatigués par la bride, flânaient en attendant l'arrivée de l'arrière-garde.

Soudain éclate une décharge en tête de colonne au milieu d'un nuage de poussière; les refrains commencés meurent sur les lèvres des chanteurs, et les retardataires retrouvent des forces pour serrer les rangs. C'était un assez nombreux parti de cavaliers de Tlaliscoya, sorti la veille de Jamapa, où il était allé au secours d'Antonio Diaz, qui redoutait l'attaque annoncée des Français. Ces partisans revenaient en toute hâte défendre leur ville, dont ils avaient appris la situation critique par un courrier des notables. A la vue de la contre-guérilla, trompés de loin par le drapeau rouge déployé en tête, ils avaient cru rencontrer la troupe du colonel Gomez. La bande imprudente, lancée au galop, donna tête baissée dans notre avant-garde, et se dispersa sous la fusillade comme une volée d'étourneaux en s'enfuyant à toute vitesse, non sans laisser quelques hommes sur le terrain.

A dix heures du matin, notre colonne retrouvait à l'*hacienda* de Mandigue les quatorze des siens qu'elle avait laissés en arrière; rien ne les avait inquiétés. L'occupation de Tlaliscoya, due à un heureux coup de main tenté avec une poignée d'hommes, produisit un grand effet dans les terres chaudes. Les gu rillas comprenaient déjà que les difficultés de terrain et de climat ne les défendaient plus des attaques des Français, de ces surprises de nuit que les Mexicains goûtent médiocrement, et où le vaincu n'a qu'un espoir, celui de périr, car ils avaient déjà trop cruellement appris aux Européens à ne plus faire de prisonniers. Le 22 mars, on était de retour à Medellin. On s'arrête malgré soi à cette date mémorable du 22 mars, pleine de grands souvenirs pour l'armée du Mexique. Ce même jour, à quarante lieues de distance, le canon, vengeur de la trahison du 5 mai, commençait à gronder sous les murs de Puebla, déjà témoins de l'héroïsme chevaleresque du général de Lorencez et de son petit corps d'armée. Ce même jour, pour célébrer dignement l'ouverture du siége, le 3e chasseurs d'Afrique, entraîné par son vaillant colonel, aujourd'hui le général du Barrail, enfonçait en un choc terrible les régimens de cavalerie mexicaine venus de bien loin, du Nuevo-Leon et du Cohahuila, dans les champs de Chollula. Pour la contre-guérilla, le 22 mars n'évoque pas d'aussi grands souvenirs. Ce jour-là, il fut convenu qu'elle resterait pour quelque temps à Medellin, sans rien tenter encore contre Jamapa et Cotastla. Sans doute la prise de Jamapa et de Cotastla était d'un grave in-

térêt pour l'avenir des terres chaudes ; mais les communications de la Vera-Cruz avec Puebla exigeaient une grande sécurité pour les convois de vivres, d'argent et de munitions, qui, malgré des efforts inouis, montaient lentement au plateau d'Anahuac. Il fallait se tenir prêt a déjouer une attaque sur Medellin, la Tejeria ou le chemin de fer. En un pareil moment, le succès d'une pareille attaque pouvait avoir de graves conséquences. C'est par ordre supérieur que l'expédition projetée contre Jamapa et Cotastla fut ajournée.

III.

Bien que la troupe fût immobilisée à Medellin, d'où la surveillance était facile, chaque nuit amenait une sortie partielle à quelques lieues de distance. Il était important d'ailleurs de tenir la contre-guérilla en haleine, et d'en éloigner cette oisiveté compagne inséparable de l'indiscipline et des fièvres meurtrières du pays.

Qu'on nous permette d'entrer ici dans quelques vues générales sur le corps que nous n'avons jusqu'ici montré qu'en action. C'est dans les jours de repos que l'on pouvait le mieux étudier les conditions qui convenaient au commandement d'une pareille troupe. L'aventurier qui entre dans une guérilla arrive d'ordinaire tout formé pour le service militaire. C'est un homme qui a quitté jeune encore sa patrie, qui a visité plusieurs pays et s'est habitué de bonne heure au danger. Le caractère de l'aventurier varie à l'infini : l'un est avide d'or, l'autre a soif de plaisirs; un troisième est poussé par le désir de se faire un nom, qui sait même? de conquérir un trône. Tous ont, sans exception, de grands défauts, des vices même; mais d'aucun d'eux on ne peut dire qu'il est le premier venu. Les réunir, les organiser, les discipliner et les faire mouvoir n'est pas chose facile : c'est une affaire de tact, d'autorité, de justice et d'audace. Le chef doit compter avec mille aspirations diverses et inspirer une confiance sans réserve. Le grand défaut d'un corps d'aventuriers est que ces hommes ne servent ni un gouvernement ni une patrie; ils ne combattent pas pour une idée : ils ont pourtant le même drapeau, celui de l'inconnu, et cette bannière merveilleuse, aux mille couleurs de l'espérance, doit toujours flotter à leur tête.

Qu'on n'aille pas croire que les corps de partisans supportent mal la discipline. S'ils sont incapables de s'asservir à tous ces règlemens minutieux grâce auxquels nos escadrons, nos régimens, se meuvent comme de grosses machines de guerre et se décomposent dans tous leurs rouages, ils savent du moins comprendre et pratiquer cette sérieuse et solide discipline qui relie les com-

battans au moment du danger en un seul faisceau. C'est dans les entreprises hasardeuses, éloignées des opérations principales, que ces corps francs, habitués à savoir se suffire et se contenter de peu, révèlent toute leur valeur. La force de ces vrais satellites d'une armée est dans leur excessive mobilité de jour et de nuit. Si le danger séduit les imaginations ardentes, le métier d'avant-postes, d'éclaireurs, d'explorateurs dans les pays inconnus, dépourvus de ressources, où l'ennemi se fait insaisissable, est leur lot indiqué. L'intelligence et l'audace individuelles ont alors un vaste champ devant elles. Si un coup est manqué, l'échec subi n'est jamais complet et ne compromet en rien la réputation de l'armée.

On s'est beaucoup élevé contre la solde extraordinaire allouée aux troupes de cette nature; mais, à bien examiner, coûtent-elles beaucoup plus cher que les corps réguliers? Les aventuriers sont d'ordinaire doués d'une santé robuste, déjà éprouvée et soutenue par une grande énergie de caractère. La nostalgie, qui frappe si rapidement le soldat à l'étranger, les épargne. Leur mouvement perpétuel combat les germes des épidémies, les exhalaisons malsaines, meurtrières pour d'autres, et le séjour des terres chaudes, funestes même aux naturels, a donné des chiffres éloquens en faveur de la résistance du partisan à un climat meurtrier (1). A compter le nombre des combattans sous les armes, quelle différence de pertes dans l'armée régulière! Sous le feu, leurs instincts énergiques se centuplent à la pensée qu'ils n'ont aucun secours à attendre, et qu'il n'y a ni trêve ni merci à espérer; *necessitas est maximum telum*. Aussi les imaginations sont toujours en éveil. La gaîté régnait particulièrement à ce bivouac de Medellin, où chacun racontait les scènes piquantes de ses beaux jours passés. Que de beaux rêves au coin du feu, sous des avalanches de pluie, autour de la gamelle traditionnelle pleine de punch brûlant! Il ne faut pas oublier que les ambulances, les magasins d'habillement, de harnachement, les moyens de transport si onéreux pour l'état, étaient inconnus à la contre-guérilla, qui devait pourvoir à tout avec ses propres ressources.

A côté des jours de loisir, cette vie de bivouac avait ses jours d'émotion. Rien n'était négligé pour déjouer par une active surveillance les manœuvres de l'ennemi. A trois kilomètres de Medellin, dans une clairière reculée, au bord d'un marais, s'élevait, à l'ombre des bananiers, une case couverte de roseaux, habitée à certaines époques par deux Mexicains, le père et le fils, nommés

(1) Après quelques mois de campagne, les régimens comptaient vingt *indisponibles* sur cent. C'est à peine si la contre-guérilla française en a jamais compté cinq sur cent.

Muños. A la suite d'une expédition nocturne, ils furent tous deux saisis et amenés à Medellin. Cette visite domiciliaire fit découvrir plusieurs *rifles* chargés à balles et une carabine rayée enlevée à notre infanterie de marine. Les deux accusés, ainsi que plusieurs de leurs camarades, servaient d'espions et de recéleurs aux guérillas des *ranchos* voisins. Déjà plusieurs de ces espions avaient été surpris, envoyés à Vera-Cruz et mis à la disposition des autorités mexicaines. Bien entendu, une fois arrivés à Saint-Jean-d'Ulloa, ils s'échappaient, grâce au bon concours des employés, séduits par quelques gratifications. Le colonel résolut cette fois de faire un exemple sévère. Il fut donc annoncé au roulement du tambour que le 28 mars les deux Muños, convaincus de culpabilité par la cour martiale, seraient pendus à l'arbre centenaire dont le feuillage immense abrite la place de Medellin. Aussitôt les autorités de la ville et les notables vinrent protester de l'innocence des deux condamnés et demander une grâce qui leur fut poliment refusée. Le soir, ce fut le tour des dames. Un *meeting* émaillé de mantilles noires et de *rebozos* (écharpes) fièrement jetés sur de belles épaules se présenta au quartier-général : les ambassadeurs en jupons parurent trop dangereux, et la crainte de la séduction leur ferma les portes du chef français, dont la réputation de galanterie subit un rude échec.

Le 28 au matin, au milieu d'un océan de *sombreros* (chapeaux du pays en paille ou feutre à larges bords chamarrés d'or ou d'argent, enrichis quelquefois de perles fines), l'arbre de la place fut orné en grande pompe de deux cordes neuves. Ces sinistres préparatifs furent le signal d'une démonstration sans exemple dans le pays. Une foule de plus de quatre cents Mexicains déboucha devant la tente du colonel aux cris mille fois répétés de *vive l'intervention! vive l'empereur des Français! vivent les Français!* Ces hurrahs formidables, auxquels venait de se résigner l'orgueil mexicain, touchèrent notre commandant, et grâce de la vie fut accordée aux deux coquins. Ils l'avaient bien gagnée, car toute la population venait de se compromettre décidément pour le nouvel ordre de choses. Aussi peu à peu le vide se fit-il à cinq ou six lieues à la ronde de Medellin, qui commença de respirer en paix par suite du *pronunciamiento* des *afrancesados* (partisans des Français). Depuis quelque temps, le contingent espagnol avait beaucoup grossi dans la contre-guérilla. Plusieurs mécontens, originaires de La Havane, regrettaient le commandement plus facile de leur ancien chef Stœklin. Un complot fut organisé : il avait pour but de massacrer dans la nuit du 6 avril tous les officiers français, de s'emparer de la caisse et de passer aux bandes ennemies avec armes et bagages. Deux

Grecs dévoués, enrôlés depuis la création du corps, anciens écumeurs de l'Archipel, surprirent le secret dans une partie de *monte* où les têtes s'étaient échauffées en présence de gros enjeux, et vinrent le livrer aussitôt à l'autorité. Le lendemain, dans la nuit du 5 avril, trois Espagnols, les premiers fauteurs de la conspiration, furent enlevés sans bruit, jetés aux ceps, et de là dirigés sur le fort de Saint-Jean-d'Ulloa. Le silence fut gardé sur leur sort; le mystère de leur disparition subite frappa de terreur les autres conjurés, et tout rentra dans l'ordre.

Le moment d'agir était revenu cependant pour la contre-guérilla. Depuis quelques jours, la ville de Vera-Cruz vivait dans l'appréhension continuelle d'une attaque. Le 6 avril, le camp du chemin de fer de la Loma était assailli et détruit par la bande d'Honorato Dominguez, renforcée de tous les pirates des environs, dont le nombre s'élevait à près de trois cents. La dévastation des chantiers fut complète. La plume se refuse à retracer les atrocités dignes des cannibales qui marquèrent l'invasion de ces prétendus soldats de la liberté et de l'indépendance dans le camp des travailleurs : des femmes furent éventrées; le boulanger, surpris au moment où il pétrissait le pain, eut la tête tranchée à coups de *machete*, et les bourreaux, ivres de liqueurs fortes et de pillage, continuèrent à pétrir eux-mêmes la farine avec le sang de ce malheureux. Le 7 avril au soir, des ordres arrivaient à Medellin. La contre-guérilla des terres chaudes devait partir en toute hâte pour aller protéger les travaux de la voie ferrée, qu'il fallait reprendre à tout prix. Le 8 au matin, elle se mit en route; à midi, on entrait à Jamapa, où la cavalerie mettait en déroute un parti de guérillas en leur tuant quelques fuyards. C'était une troupe de *lanceros* nouvellement levés: dans leur empressement à monter à cheval, ils oublièrent quelques lances, sans doute trop incommodes pour la course.

Jamapa, centre assez important au point de vue politique, décoré sur les cartes du nom pompeux de ville, est une bourgade composée d'une trentaine de cases en bambou. C'était la résidence du fameux Antonio Diaz, alcade, chef politique et militaire de tout ce cantonnement. Sa correspondance fut saisie : on y trouva deux lettres de l'alcade de Medellin qui donnèrent une triste opinion de la fidélité de ce fonctionnaire, rallié en apparence à l'intervention. Jamapa a la forme d'une bouteille allongée, large d'environ 70 mètres sur 250 de longueur. Le fond de la bouteille est adossé au Rio-Jamapa. Le village, enveloppé de bois d'une végétation tropicale, est traversé par deux sentiers en croix. Vers trois heures du soir, un cri d'alerte est poussé par une grand'garde qui a failli être enlevée : la chasse est lancée à travers halliers et broussailles. Ce sont les

lanceros qui ont fait un retour offensif. On les poursuit de près : depuis une demi-heure, ils galopent à l'horizon à toute vitesse ; quelques efforts encore, on va les atteindre, la pointe dans le dos. Soudain le cri : halte! se fait entendre chez les Français. Une immense *barranca* coupe le sentier ; l'ennemi s'est dérobé par une autre route. Au bord du ravin se dresse une grande *tienda* isolée. Les portes sont closes, on les enfonce. Quel spectacle pour des cavaliers altérés! Sur une vaste table de bois, trente-huit tasses de café bien sucré fument encore. Sur le feu chante une grande marmite de riz entremêlé de quartiers de volailles et de raisins secs. Le chiffre des *lanceros* était donc clairement écrit sur la table ; c'étaient trente-huit convives que l'on venait de mettre en fuite.

La position de Jamapa était périlleuse à occuper après le soleil couché à cause de son épaisse ceinture de broussailles. On y passa pourtant la nuit ; les sentinelles se cachèrent dans les hautes herbes, de manière à tout entendre et découvrir sans être vues. L'ordre fut donné de n'user que de l'arme blanche en cas d'attaque, et chacun s'endormit jusqu'au matin. Le réveil fut éclairé par l'incendie du village désert, qu'on livra aux flammes. Tous les *ranchos* rencontrés sur la route jusqu'à la Tejeria eurent le même sort. Parmi les *ranchos* brûlés était celui de Rodeo de Palmas. Dans son *coral*, on trouva suspendus à un arbre les crânes blanchis de nos soldats égorgés à Rio-de-Piedras. Ces exécutions énergiques, si même on ne les considère pas comme de justes représailles des horreurs de la Loma, étaient nécessaires : la mauvaise saison approchait, et il fallait enlever à l'ennemi tous les abris, qui lui sont aussi indispensables qu'aux Européens pendant la saison de l'hivernage dans les terres chaudes.

A onze heures du matin, la colonne débouchait à la Tejeria. Le 11 au soir, elle s'établissait au camp de la Loma, près du chemin de fer. Le 12, avant le jour, on tombait déjà sur le *rancho* de Mata-Maria, à deux lieues de distance, où quinze guérilleros surpris payaient de leur vie leur complicité dans l'attentat du 6 avril. Le Mexicain Outrera, régisseur de la ferme, y était fait prisonnier. Il invoqua sa parenté avec le colonel Figarero, chef d'une de nos contre-guérillas mexicaines ; mais deux lettres dont il était porteur, signées par Honorato Dominguez et Marco Heredia, qui commandaient les fameuses bandes, trahirent sa culpabilité et lui ouvrirent les portes du fort Saint-Jean-d'Ulloa. Dans le *coral* attenant à la ferme, on eut la bonne fortune de mettre la main sur trente-sept chevaux, la plupart sellés. Ils devaient servir à remonter la contre-guérilla et à combler les vides opérés par les dernières marches. Avant de rien tenter au loin, il fallait surveiller les ateliers du chemin de fer, qui étaient infestés de bandits. Le directeur

du camp des travailleurs de la Loma avait cru faire acte d'habile politique en traitant avec de grands égards les chefs de guérillas. Il avait été involontairement la première cause de la fameuse attaque du 6 avril 1863. La veille de cette attaque, il recevait à sa table Honorato Dominguez et plusieurs de ses compagnons. On y sablait assez agréablement le champagne. Le lendemain, les convives de la veille profitaient de la courte absence des troupes pour mettre à feu et à sang les chantiers de leur amphitryon.

A cette époque, un changement venait de s'opérer dans le commandement supérieur de Vera-Cruz. Ce cercle important était confié à un officier d'une rare capacité : le colonel Labrousse, homme de guerre qui avait appris son métier dans un long séjour en Afrique (1), notamment à Laghouat, où il avait exercé la première autorité. Le nouveau commandant de Vera-Cruz inaugura bien vite un système d'administration qui, par des mesures énergiquement combinées avec la contre-guérilla placée dans son ressort, ramena la sécurité sur le parcours de la Soledad. Les cachots de Saint-Jean-d'Ulloa regorgèrent de vagabonds, de coupeurs de route, dont les cours militaires avaient constaté les crimes; les travaux malsains du port firent justice d'un bon nombre de ces misérables. Des fractions désignées de la contre-guérilla faisaient tour à tour sur tous les chemins et les marchés le métier de gendarmerie volante, métier rendu plus facile par l'obligation récemment décrétée du passe-port dûment légalisé chez les officiers français placés à la tête des différens petits centres des terres chaudes.

Le 14 avril, un immense convoi militaire, composé de munitions de guerre et de 4 millions en or destinés aux troupes campées sous Puebla, se mit en route pour la Soledad. On parlait vaguement d'une forte attaque de l'ennemi au Rio-de-Piedras, déjà célèbre par la destruction d'un convoi en 1861. Pas un cavalier ne fut signalé sur les crêtes, et la contre-guérilla, après avoir achevé son parcours d'escorte, rentra sous bois dans la direction de Paso-Narangas (Pas-des-Oranges). Après un léger engagement, on parvint le 16, à la tombée de la nuit, à un vaste carrefour hanté par les bûcherons et les charbonniers. Un cours d'eau était tout près; les feux de cuisine furent bientôt allumés. La journée de marche avait été accablante : l'étape poudreuse, inondée de lumière, avait fatigué les paupières des marcheurs; mais la pureté de l'at-

(1) Le colonel Labrousse avait le droit de rêver une brillante carrière. Hélas! quelques mois après, le *vomito* comptait une victime de plus. La marine et l'armée, pas plus que les services administratifs et financiers, n'oublieront les sables de Sacrificios et le *campo-santo* de Vera-Cruz, car elles peuvent appeler avec orgueil ces deux *campos-santos* les champs d'honneur du dévouement et du devoir.

mosphère et le rayonnement de la voute céleste annonçaient pour le lendemain un ciel de plomb. Pour éviter les ardeurs du jour, à minuit on leva le bivouac, en prenant la direction de San-Juan-de-Istancia. La colonne s'engagea bientôt sous les hautes futaies, dont les toucans au bec démesuré et au plumage irisé troublaient seuls la solitude par leur vol effarouché. Un tapis de feuilles mortes et légèrement humides amortissait le bruit de la marche; les mouches à feu voltigeaient dans l'ombre en traçant leur sillon de lumière. Les impressions ressenties sous ces arceaux de verdure étaient vraiment d'une singulière douceur. Après une heure de marche, on fit la première halte. Soudain, dans le calme des bois, s'élevèrent les accents d'une musique pleine de langueur et de folie tour à tour. Chacun rêvait déjà aux enchantemens de la forêt d'Armide; mais le charme fut bientôt rompu. On part au pas de course; la fusillade éclate, les *avanzadas* des guérillas jettent le cri d'alarme. Aussitôt brusque changement à vue comme dans un ballet d'opéra. Une immense *tienda*, richement illuminée, contenant des vivres préparés pour plus de deux cents hommes, apparaît dans la clairière : c'est une salle de bal. Une vingtaine de joyeuses filles, presque toutes jolies, faisaient les honneurs de la fête si violemment troublée. Abandonnées par leurs valseurs mis en fuite, elles réservent un charmant accueil aux Français au retour de la poursuite. L'arrière-salle regorgeait de provisions de toute nature. C'était l'entrepôt des bandits. De ce rendez-vous général situé à 6 kilomètres de la route de Vera-Cruz et nommé la Cañada, ils épiaient nos convois et les attaquaient dans les occasions favorables. Une demi-heure fut accordée aux femmes galantes pour charger leur butin sur leurs épaules, et le repaire avec son mobilier et ses ballots de soieries enlevés aux négocians des hauts plateaux fut livré aux flammes. Seuls les instrumens de musique avaient été épargnés par le feu, car une heure s'était à peine écoulée qu'un modeste concert préludait dans la broussaille, à une centaine de mètres du bivouac. Sans doute les danseuses s'étaient attardées en chemin et avaient tourné la tête en arrière, comme Ève disant adieu au paradis perdu. Il faut l'avouer pour leur excuse, les bandits, quoique aimables, étaient déjà fort loin, et puis la contre-guérilla comptait dans son sein quelques virtuoses distingués aussi bien que des talens chorégraphiques connus jadis au quartier latin.

Aux premiers rayons du soleil, on se remit en route. L'un des trompettes, marchant en tête, emportait sur son cheval la plus jolie de ces Mexicaines, touchée sans doute du talent musical de son chevalier errant. La menace de la prison décida le vainqueur à se

séparer de sa conquête. Vers huit heures du matin, on entrait à San-Juan-de-Istancia, belle *hacienda* bâtie en granit rouge et qui appartenait au général Zenobio, l'un de nos plus ardens ennemis. Cent cinquante guérilleros y étaient cantonnés la veille, mais ils avaient pris la route de la montagne à la vue des flammes qui dévoraient la Cañada. San-Juan subit le même sort; les murs calcinés restèrent debout pour raconter un jour l'histoire des terres chaudes. L'église seule fut épargnée. Les vases sacrés et les ornemens venaient d'être enlevés par les fuyards, qui, en se retirant, avaient mis le feu à des monceaux de maïs. On rentrait à huit heures du soir au camp du chemin de fer, et la lecture du courrier d'Europe arrivé le matin fit oublier la fatigue.

Cette petite sortie eut l'avantage de refouler au loin les bandits, qui, privés de leurs abris d'hivernage et de leurs magasins de vivres, furent obligés de se retirer à six lieues plus loin. Depuis cette époque du reste jusqu'à l'attaque du train de chemin de fer où succomba le brave commandant Ligier, ils ne tentèrent plus d'incursion sérieuse entre la Soledad et Vera-Cruz. Quelques jours après, on détruisit le Rancho-Espinal, grande ferme située sur la gauche de la route de la mer à la Soledad, et qui de son côté jouait le même rôle que la Cañada.

Jusqu'à la fin du mois d'avril, les courses nombreuses opérées dans les environs de la ligne ferrée prouvèrent que l'ennemi s'était lassé; mais ce long séjour de la Loma avait été ruineux pour la cavalerie. Chaque jour, les chevaux faisaient cinq lieues pour aller à l'abreuvoir, et le maïs, complétement avarié par les charançons, eût été une maigre pitance, si à chaque sortie les cavaliers, armés de faucilles, n'avaient ramassé des provisions de vert et de roseaux. Le 1er mai, l'administration du chemin de fer se transporta, pour les besoins de l'exploitation, à la *Pulga*, camp occupé encore le printemps dernier par cette héroïque troupe d'Égyptiens qui, par sa tenue et sa discipline, honore son pays (1). Le 1er mai, la contre-guérilla allait s'établir à la Soledad.

(1) Depuis 1863, date de leur arrivée au Mexique à titre d'auxiliaires, ces braves enfans du désert africain ont eu le cœur aussi vaillant devant le feu que devant les fièvres, et les services qu'ils rendent dans les postes les plus malsains des terres chaudes ont droit à la gratitude du Mexique et de la France. Leur costume tout blanc, d'une exquise propreté, est bien connu dans l'état de Vera-Cruz, et inspire une grande terreur aux bandes mexicaines.

IV.

Dès l'installation de la contre-guérilla française à la Soledad, un nouveau rôle allait commencer pour elle. Après avoir jusque-là vécu presque indépendante, elle allait occuper le même bivouac que les compagnies de la légion étrangère, composées aussi de soldats venus de tous les coins de l'Europe pour servir sous le drapeau de la France. Ses mouvemens seraient de plus en plus subordonnés aux opérations de l'armée régulière, dont elle assurerait les communications avec la Vera-Cruz en escortant les convois de vivres ou d'armes, et en faisant une guerre sans merci aux bandits des terres chaudes. Dans ce bourg de la Soledad, dont le nom rappelle une tentative diplomatique restée sans résultat, la troupe arrivée de Medellin allait connaître la vie des camps sous une forme à la fois plus large et plus sévère.

Quelques mois auparavant, la Soledad était un misérable *pueblo* (village), formé de quelques maisons en plâtre peintes à la détrempe en rouge ou en bleu, couvertes de chaume et à moitié détruites. A droite, sur les rives escarpées du Jamapa, s'élevait une petite église en bois, blanchie à la chaux. Un peu en avant, la *posada*, délabrée et sale comme les auberges mexicaines, se décorait du nom de *casa de las diligencias* (maison des diligences), pour attirer les voyageurs amenés chaque jour par les voitures de Vera-Cruz, d'affreux véhicules rouges d'origine américaine, où, grâce aux cahots, au soleil et à la poussière, on endurait tous les supplices de la question. Sur la place du marché, déserte comme le village, on voyait encore plantés en terre les débris des parasols de palmier qui servaient d'abri pendant les fortes chaleurs aux Indiens vendant les produits de leurs jardins. Tous ces détails, qui donnaient à la Soledad une physionomie si humble et si rustique, avaient à peu près disparu au mois de mai 1863, et la petite bourgade offrait dès cette époque toute l'animation d'un poste militaire. Un fortin bien armé dominait les environs. Au bord du Jamapa, l'administration française avait installé son hôpital, si nécessaire aux nombreuses victimes des terres chaudes laissées en arrière par les régimens et les détachemens qui montaient successivement sur les hauts plateaux. En face s'étaient établis les magasins de ravitaillement; çà et là, sous les grands arbres, les soldats avaient planté leurs tentes, et dans le lointain, cachés sous les bosquets de verdure, les postes avancés surveillaient les routes, sillonnées par les attelages et les troupeaux de mules des *arrieros* emportant les approvisionnemens de l'armée à Orizaba.

La contre-guérilla devait trouver à la Soledad l'occasion de montrer qu'elle ne manquait pas plus de patience que de bravoure. Aux courses lointaines et rapides, aux excursions dans des régions inconnues, succédait le service de patrouilles et d'escortes. Le siége de Puebla avançait : le 8 mai, le combat de San-Lorenzo, si brillamment livré par le général Bazaine, mettait en déroute les forces du général Comonfort, qui tenaient la campagne autour de la place. L'armée d'Ortega, renfermée dans ses positions, perdait tout espoir de secours en voyant son convoi de ravitaillement tomber entre les mains des assiégeans. Pour arriver à ce résultat, le quartier-général avait appelé à lui, en les faisant remonter sur les plateaux, une partie des détachemens laissés en arrière pour la protection de nos communications avec la mer. De plus le commandant Bruat, de la marine impériale, était descendu du *cerro* San-Juan avec une force respectable et un gros convoi pour chercher en toute hâte à Vera-Cruz de nouveaux moyens de destruction plus puissans, les canons rayés de 30 de la flotte. Les terres chaudes, par suite de tous ces mouvemens de troupes, étaient moins solidement occupées, et pourtant il fallait à tout prix défendre la route de la Soledad dans les deux directions de la mer et des montagnes. La contre-guérilla eut ainsi sa part de surveillance sur les deux routes.

Le 8 mai au soir, un grand convoi d'artillerie, remontant de Vera-Cruz et composé de quatre-vingt-quatre voitures chargées de matériel et de munitions, arrivait à la Soledad. Des charrettes du commerce et près de deux mille mulets, portant les provisions des cantiniers civils, s'étaient joints au convoi militaire. Le bruit courait que les « libéraux » avaient résolu de tenter une diversion en faveur de Puebla en attaquant le convoi dans les terres chaudes, où les broussailles sont plus propices aux surprises. Toutes les guérillas et les troupes régulières de Huatusco et Tehuacan (1) devaient l'assaillir en même temps entre Palo-Verde et les pentes boisées du Chiquihuite. Les précautions nécessaires furent prises. Le 9 mai au matin, tout se mit en route sous les ordres du colonel de la contre-guérilla, qui formait l'escorte, avec six compagnies d'infanterie et deux obusiers de montagne. Le coup d'œil était curieux. Sur la route sinueuse de la Soledad au Chiquihuite, les éclaireurs marchaient sous bois à plus d'une lieue sur les deux flancs. Les hauteurs dénudées de Palo-Verde et de tous les points culminans se couronnaient successivement de troupes prêtes à se porter en tête ou en queue du convoi, qui marchait lentement, mais con-

(1) Villes juaristes situées l'une au nord, l'autre au sud de la route de Mexico, à une vingtaine de lieues dans l'intérieur des terres chaudes.

venablement massé. Les lourds chariots soulevaient des nuages de poussière. Les *arrieros*, armés de leurs longs fouets, montés sur le limonier de gauche, tout en causant avec leurs femmes assises nonchalamment sur le timon, la cigarette aux lèvres ou la face voilée comme les Mauresques, conduisaient leurs douze mules à grandes guides, et parfois, les lançant au trot, les dirigeaient dans les ornières avec autant d'élégance que de sûreté. Sur le flanc de la colonne, les majordomes aux vestes de cuir brodées d'argent et aux riches *sombreros* passaient au galop, excitant les retardataires de leurs cris aigus : *macho!* (mulet), mille fois répétés. On s'attendait à une chaude attaque, et le voyage cependant s'acheva sans encombre. A six heures du soir, les feux de bivouac s'allumaient à Paso-Ancho (1); l'ennemi n'avait pas donné signe de vie. Le 10 mai, le Chiquihuite était heureusement atteint, et après un jour de repos la contre-guérilla rentrait à la Soledad, où presque aussitôt ses rangs se grossirent d'une centaine de nouveaux engagés volontaires.

Les libérés français de tous les régimens faisant partie de l'expédition du Mexique, renvoyés dans leurs foyers, avaient gagné Vera-Cruz. Ils étaient impatiens de se rembarquer pour l'Europe; mais la date du départ des navires de l'état, attendus en rade ou retenus par les exigences du service, n'était pas certaine. Les congédiés, lassés par l'oisiveté, attirés par la solde élevée de 30 piastres (150 francs) accordée par mois à la troupe du colonel Du Pin en terres chaudes, signèrent des engagemens d'un an. Ce fut là le premier élément de discipline militaire dont s'enrichit la contre-guérilla, et qui lui promit pour l'avenir de véritables recrues. En effet, depuis cette époque, l'exemple fut suivi par bon nombre des libérés descendant des plateaux, et le recrutement fut désormais assuré.

Jusqu'à cette époque, les troupes de la contre-guérilla avaient manqué d'uniformes. Comme dans les armées de la première république française, chaque soldat prenait le vêtement qu'il pouvait se procurer selon ses moyens, quand il n'avait pas recours à la razzia. Sous tous les rapports, cette irrégularité était préjudiciable à la discipline du corps, à son bon ordre sous la tente et à son amour-propre au feu, car dans l'armée le costume a une immense influence et joue un grand rôle, grâce à la responsabilité du numéro de l'arme et à l'émulation. Cet état de choses cessa heureusement. De nombreuses caisses d'habillemens et de chaussures arrivant des ateliers de France furent débarquées à la Soledad. Dès lors la tenue

(1) Gîte d'étape sur la route de Puebla.

se composa de grands chapeaux de paille du pays à larges bords, de pelisses en drap rouge, à tresses noires et à boutons de cuivre, de ceintures rouges, de pantalons de toile, de grandes bottes à l'écuyère pour les cavaliers, de souliers et de guêtres pour l'infanterie. A partir de ce moment, les Mexicains désignèrent nos guérilleros sous le nom de *colorados* (les rouges). La contre-guérilla n'avait pas été la première à recevoir un surnom. Après le combat d'Atlisco, livré en mai 1863, à douze lieues de Puebla, par le 3e chasseurs d'Afrique, les cavaliers de Porphirio Diaz, devenu plus tard le héros d'Oajaca, avaient laissé aux chasseurs, dont les sabres les avaient cruellement maltraités, le titre glorieux de *carniceros azules* (les bouchers bleus).

Puebla venait cependant de succomber. L'armée faite prisonnière avait été en grande partie incorporée dans les rangs de la division du général Marquez, notre allié depuis l'ouverture des hostilités. Quant aux officiers mexicains, leur internement en France et à la Martinique avait été décidé; ils se mirent en route pour l'Europe vers la fin de mai. Pendant leur séjour à Orizaba, au mépris de leur capitulation, une grande partie d'entre eux, leur général en chef Ortega en tête, parvint à s'échapper. Au point de vue de l'honneur militaire comme au point de vue du devoir, le général Ortega commit une grosse faute. La France était assez généreuse pour lui faire un accueil exceptionnel. Sa défense l'avait honoré, sa fuite produisit une triste impression : l'insuccès de sa campagne de recrutement entreprise plus tard aux États-Unis a dû le lui prouver. Pour les officiers, l'idée d'un exil à la Martinique les avait glacés de terreur. Mille fables absurdes se débitaient parmi eux sur les tortures qui les attendaient dans notre colonie des Antilles. Beaucoup de ces officiers improvisés, galonnés sur toutes les coutures, manquaient d'éducation et trahissaient leur ignorance par une crédulité ridicule. Quoi qu'il en soit, le convoi de prisonniers mexicains repartit fort diminué d'Orizaba, et les chefs d'escorte eurent mission de redoubler de surveillance. La contre-guérilla reçut de son côté l'ordre de monter le 4 juin à Paso-Ancho, pour recevoir le convoi et l'accompagner à la Soledad.

Les Mexicains échappés d'Orizaba s'étaient enfuis dans toutes les directions des terres chaudes. Tlaliscoya sur la gauche et Huatusco sur la droite étaient leurs points de ralliement. Un peu plus à droite, les juaristes avaient réoccupé la ville de Jalapa, traversée en janvier 1863 par la division Bazaine. Le 1er juin, les Indiens, en venant au marché de la Soledad, signalèrent des mouvemens de bandes ennemies dans plusieurs directions. Le colonel Gomez était sorti de Tlaliscoya, qui avait fait un nouveau *pronunciamiento* contre

l'intervention, avec de l'infanterie et deux cents chevaux, pour inquiéter le flanc droit du convoi de prisonniers. La contre-guérilla partit le soir à marches forcées pour attaquer Gomez, en décrivant à travers les bois un demi-cercle vers Paso-Ancho, lieu de rendez-vous assigné pour le 4 juin.

Toute la nuit on marcha. Les renseignemens recueillis en route apprenaient que l'ennemi s'était concentré à la *Catalana*. On fit donc une diversion de ce côté. A mesure qu'on avançait, on surprenait de petits groupes de cavaliers qui se ralliaient vers ce dernier point, et qui, serrés de trop près par les contre-guérillas, se jetaient dans la broussaille en abandonnant leurs chevaux. Cette façon de se dérober en guerre est commune aux Mexicains, qui, sitôt qu'ils sont hors d'atteinte, remplacent aisément la monture abandonnée en attrapant, à l'aide du *lasso* (1), les chevaux sauvages, toujours nombreux dans les bois. Vers le lever du soleil, on n'était plus qu'à quatre lieues de la Catalana; mais un ruisseau, le *rio del Estero*, barrait la route. Le lit vaseux du *rio* était impraticable : les bêtes enfonçaient jusqu'au poitrail le long de la berge trompeuse, cachée par les bambous et les volubilis en fleur. Il fallut se rabattre sur Paso-Ancho, où, le 4 juin au soir, la contre-guérilla reçut enfin la garde des officiers mexicains de Puebla, qui arrivèrent le 6 à la Soledad, sans avoir été secourus par leurs compagnons d'armes.

Le 12 juin, une grande nouvelle, apportée par la diligence de Puebla, dont les voyageurs avaient été dévalisés sur le parcours de Cordova, se répandit dans le petit camp de la Soledad. Grâce à une marche rapide, l'armée française avait escaladé le Popocatepetl (2) malgré les amas d'arbres jetés sur la route par les libéraux battant en retraite, et était entrée à Mexico sans coup férir. Bien des imaginations ce jour-là traversèrent l'Océan et revirent la France. La guerre n'était-elle pas terminée du coup? La fuite de Juarès ne le frappait-elle pas de déchéance ou d'impuissance définitive aux yeux mêmes de ses fidèles? Les bandes des terres chaudes, découragées par ce dernier abandon, n'allaient-elles pas déposer les armes? Les illusions furent de courte durée, car les régions comprises entre la Vera-Cruz et la Soledad recommencèrent à remuer. Néanmoins la prise de Mexico rendit plus de liberté aux chefs de nos postes militaires. En outre il devenait plus facile de soumettre les rebelles, grâce à l'arrivée de la saison de l'hivernage,

(1) On le sait, le *lasso* est une grande corde tressée en cuir ou en fil d'aloès, terminée par un nœud coulant destiné à saisir l'animal qu'on poursuit à la course.

(2) Le pic le plus élevé du Mexique, qui domine d'un côté la vallée de Puebla et de l'autre celle de Mexico.

où les abris sont nécessaires aux habitans, qui ne peuvent résister en plein air aux *aguaceros*, avalanches d'eau qui s'abattent sur le Mexique depuis le mois de juin. Les bras étaient nécessaires aux semailles du maïs, et, pour éviter la famine, le Mexicain des terres chaudes devait rester attaché à son sol durant le temps des travaux agricoles.

A peine la nouvelle de l'entrée à Mexico fut-elle confirmée, que la contre-guérilla leva le camp. Une expédition sur la ville juariste de Cotastla venait d'être décidée. Cent cavaliers et cent trente fantassins se mirent en route au soleil couchant. San-Miguel, à quatre lieues de la Soledad, fut la première étape. Non loin de San-Miguel, il y avait un village nommé *Cueva-Pintada* (la caverne bigarrée), connue par le concours prêté à des massacres qui avaient enlevé à la légion étrangère une de ses compagnies au mémorable combat de Camaron (1). On marcha sur ce village, et malgré les coups de fusil d'un gros parti de cavaliers qui s'était retiré derrière une vaste *barranca* pour surprendre la colonne, la Cueva-Pintada fut réduite en cendres. Les propriétaires des maisons qui récelaient les effets enlevés aux victimes de Camaron furent emmenés prisonniers. Après un tel exemple, on crut pouvoir obtenir la reddition volontaire de Cotastla. Une lettre du colonel Du Pin plaça le commandant de cette place, don Hilario Osorio, dans la nécessité de choisir entre l'amnistie la plus large pour le passé ou une guerre à outrance. Une femme servit de courrier. Le lendemain, l'intrépide amazone, montée sur un bel étalon, amenait au camp le plénipotentiaire d'Osorio, qui acceptait l'amnistie. La colonne se dirigea aussitôt sur Cotastla. L'Atoyac, grossi par les pluies de l'hivernage, était effrayant dans sa course, et roulait avec bruit des blocs de rochers détachés de la montagne. Malgré d'immenses difficultés, toute la troupe, après quelques pertes de chevaux entraînés par le torrent, termina son passage à la lueur de grandes branches résineuses allumées sur la berge. Le curé, entouré d'Indiennes chargées d'enfans qu'elles portaient sur les reins enroulés dans un pli du *rebozo*, attendait le chef français sur la rive. On pénétra dans la ville; elle était déserte. Sur la place, un débit de liqueurs tenu par un Espagnol était seul ouvert.

Cotastla est la plus ancienne ville des terres chaudes, qu'elle domine politiquement. Une centaine de maisons de bambous, une chapelle délabrée, une maison de pierre, une fontaine tarie et un marché couvert en chaume, flanqué de quatre ou cinq bancs de

(1) C'est au bourg de Camaron que le 2 mai 1863 une compagnie de la légion étrangère fut massacrée après une lutte héroïque soutenue contre les troupes juaristes.

maçonnerie peints en rouge, voilà cette ville. Comme tous les centres de la zone du littoral, elle est bordée de bois et forme presque entonnoir, grâce aux mamelons et aux gorges d'aspect sauvage dont elle est cernée. L'isolement de Cotastla, sa sombre ceinture de broussailles presque impénétrables, le silence de la ville et l'absence de tous les hommes qui avaient évacué les maisons pour courir au large, conseillaient des mesures de prudence pour la nuit. On n'alluma pas de feux de bivouac, et les cavaliers couchèrent sur la place à la tête de leurs chevaux, la bride passée dans le bras. Vers le 15 juin, dans la soirée, des Indiens porteurs de dindes et de grandes jattes pleines de graisse vinrent s'installer près du marché. Ils avaient tout l'air, à voir leurs yeux inquiets, d'émissaires chargés d'examiner les allures des Français et de s'assurer de leurs bonnes dispositions. Ils demandèrent en échange de leurs marchandises des prix fabuleux qui furent payés intégralement. Ce dernier procédé leur sembla de bon augure, et quand ils se retirèrent le soir, riches de piastres facilement gagnées, ils firent un adieu cordial. Le 16, avant les premières lueurs du matin, les maisons de Cotastla s'animèrent, et le chef Osorio, précédé par le curé, suivi de tous les notables, se présenta chez le commandant français pour le remercier d'avoir épargné sa femme et ses filles, restées dans la ville. Une allocution des plus conciliantes adressée par le chef de la contre-guérilla à l'alcade offrant sa soumission fit bon effet sur les assistans. Le lendemain, la population, avisée de la conduite des Français, rentrait en masse. Un marché considérable étalait sur la place tous les fruits des terres chaudes. Les approvisionnemens pour la troupe abondaient, et la concurrence, en face des piastres bien sonnantes, avait créé des tarifs raisonnables (1). A midi, dans la salle et sous les arcades de la municipalité, tous les habitans se réunirent d'eux-mêmes pour nommer un nouvel alcade. Le nom d'Osorio était dans toutes les bouches, sur l'avis même de l'autorité française; mais le chef mexicain, avec une grande loyauté, déclara, séance tenante, « qu'il refusait pareil honneur, ses convictions libérales étant contraires à l'intervention; » il ajouta « qu'il avait engagé sa parole de soldat de ne plus servir contre les Français. » Il tint parole. Le vote fut favorable à l'ancien alcade, don Juan Dominguez, que Cotastla s'était donné avant le débarquement des flottes alliées. Le 18 juin, un banquet réunit les fonctionnaires et les notables de Cotastla aux officiers de la contre-

(1) *Bien sonnantes* est le mot, car au Mexique, par suite de la grande quantité de fausse monnaie qui inonde le pays, pas un débitant ou négociant ne reçoit un petit ou gros paiement sans faire rebondir les piastres sur son comptoir, et notre amour-propre a dû céder devant cette mesure générale de prévoyance.

guérilla. On jura fidélité aux ordres du général en chef, et le soir on se sépara.

Aussitôt après la prise de Cotastla, la colonne expéditionnaire reçut l'ordre de se rendre à Cordova, où elle devait se remonter en chevaux. Au moment du départ, un habitant de Cotastla eut à se plaindre de mauvais traitemens exercés sur lui par un *colorado*. Justice fut rendue. Le coupable fut condamné aux ceps. La ville s'était engagée à le ramener à Cordova dès qu'il aurait subi sa peine; elle tint sa promesse : quelques jours après, une bande d'habitans armés sortit de Cotastla pour ramener le soldat brutal à Cordova avec les plus grands égards.

La marche sur Cordova ne fut guère favorisée au début. Les premières journées (19 et 20 juin) furent marquées par des pluies torrentielles. Tous les ruisseaux étaient gonflés, et les chemins de traverse étaient défoncés ou changés en lacs. Un seul incident fut à noter dans ces deux jours, — la visite de la colonne en marche à un curé qui avait fait échapper devant notre cavalerie des partisans mexicains réunis au *rancho* de San-Juan de la Punta. Cet excellent ecclésiastique, décrié à dix lieues à la ronde, tenait boutique de liqueurs, et, tout en les débitant à un prix élevé, chaque samedi il grisait les guérillas, qu'il dépouillait ensuite de leur argent dans une partie de *monte*. La séance de jeu durait deux ou trois jours de suite. Le curé reçut le sage avis de renoncer à son commerce, de moins fréquenter les guérillas, et de travailler à sa propre conversion avant de songer à celle de ses paroissiens.

Un des plus beaux spectacles des terres chaudes, c'est le panorama de la montagne du Chiquihuite. On arrive au pont jeté sur le torrent du même nom après avoir traversé une région aride et monotone. Une fois le pont franchi, on voit l'horizon bleuâtre, fuyant dans les gorges de la forêt vierge du Chiquihuite, se parer de teintes merveilleuses, blanchi parfois par les vapeurs qui s'élèvent légèrement des bois. La route, taillée dans le roc, gravit le flanc de la montagne. Le torrent roule avec fracas ses eaux glaciales et limpides, qui s'en vont jaillissant de cascade en cascade à l'ombre des cocotiers et des bambous. Partout c'est un splendide fouillis de verdure et de fleurs, où se donnent rendez-vous les plus brillans oiseaux de la création, depuis l'oiseau-mouche jusqu'au *guacamayas* (gros perroquet) à la queue traînante. Le touriste qui s'arrête au haut de la pente pour reprendre haleine peut jeter un regard en arrière : de là il découvre, quand les terres chaudes ne sont pas voilées de brouillards, trente lieues de pays jusqu'aux bords du golfe du Mexique.

La grande route, qui monte assez rapidement du Chiquihuite à

Cordova, est par les beaux temps d'un parcours facile. On a quitté à peine les terres chaudes, on est déjà en terre tempérée. Sur les penchans des montagnes, arrosées par de nombreuses sources, fleurissent les caféiers aux baies rougissantes, — dans les bas-fonds les bananiers, — à mi-pente les plantations de coton. Le chemin de Cordova serpente dans les bois. A une lieue de la ville se dresse, comme une sentinelle avancée, un roc volcanique, couronné d'arbres magnifiques, qui commande le défilé. C'était jadis le refuge de tous les bandits, qu'il était impossible d'y poursuivre sous les énormes blocs de pierre qu'ils faisaient rouler pour leur défense.

Le 20 juin, un peu après midi (c'est toujours vers trois heures que les orages commencent à gronder dans le ciel du Mexique), une pluie torrentielle inondait la vallée de Cordova. Les échos du tonnerre roulaient majestueusement de montagne en montagne. Cavaliers et fantassins étaient trempés jusqu'aux os, et les chevaux, aveuglés par l'averse, avançaient avec peine sur la route où, l'été dernier encore, dans des circonstances pareilles, on a vu se noyer des mulets avec leur charge. Enfin apparut à un détour du chemin la *garrita* de Cordova. La *garrita*, peinte en rouge et en blanc, est le bureau d'octroi et de douane placé à un kilomètre de chaque ville, que les contrebandiers savent si bien éviter, grâce à la complicité payée des agens. C'est un bâtiment à trois ou quatre arcades. Au-dessus et au centre se détache l'écusson national, qui porte l'aigle du Mexique reposant sur des feuilles de nopal et écrasant un serpent dans son bec et ses serres. Un quart d'heure après, la contre-guérilla, passant à travers les attelages embourbés dont la route était encombrée, entrait à Cordova, où elle séjourna, pour se reposer de ses rudes fatigues, jusqu'au 25 juin.

Cordova, la première ville après Vera-Cruz que le voyageur rencontre sur la route de Mexico, est admirablement située en terre tempérée. Le climat, quoique toujours imprégné d'une chaleur humide pendant l'hivernage, est agréable le reste de l'année. De rians jardins, désertés encore en 1863, entourent la ville, excepté du côté d'Orizaba, où elle est dominée par les bois. Elle compte aujourd'hui deux ou trois mille âmes; elle en comptait douze mille avant les dernières révolutions. Un des principaux habitans, riche à millions, grâce à ses caféières, qui couvrent tout le flanc droit de la montagne, profita du séjour des officiers français pour les inviter à une petite fête de famille. Après être allé faire ses études de droit et de médecine en France, malgré sa grosse fortune il était revenu au pays natal tenir une petite boutique d'épiceries. Dans son salon d'une élégance toute mexicaine, il y avait quatre pendules dorées; pas une ne marquait l'heure. Les huit jeunes filles de la maison chan-

tèrent au piano, le fils accompagna ses sœurs sur la flûte. Le concert se termina par une distribution de tasses de chocolat toujours admirablement préparé au Mexique, où les indigènes font une immense consommation de cacao, et de grands verres d'eau glacée. Les femmes, dont plusieurs étaient jolies, bien parées, quoique ne portant pas de bas (1), couvertes de magnifiques cheveux épars sur leurs épaules, fumaient la cigarette assises en rond, et leurs petites lèvres aux dents blanches laissèrent échapper après la collation, selon l'habitude du pays, ces légers bruits du gosier que l'urbanité française condamne, mais qui sont très bien reçus par les Espagnols et les Arabes quand ils veulent faire honneur à leurs convives ou à leurs hôtes. La meilleure société de Mexico a plus tard, au contact des officiers français légèrement surpris, modifié cette coutume un peu primitive.

V.

Cinq jours de repos passés à Cordova furent utiles à la contre-guérilla. Pendant ce temps, elle fit les préparatifs nécessaires pour mener à bonne fin diverses opérations projetées contre deux villes juaristes, Coscomatepec et Huatusco. En cas de succès, la tournée devait durer deux ou trois semaines. Le 25 juin, après le coucher de la lune, la colonne expéditionnaire se mit en route, forte de cent cavaliers et de cent fantassins, éclairés par la petite contre-guérilla mexicaine de Cordova du commandant Vasquez, ralliée à nos armes. Après une heure de marche, on rencontra une *barranca* d'une immense profondeur, mais si étroite que le son arrivait d'une berge à l'autre. Une partie de l'infanterie, baïonnette au canon, s'engagea dans les pentes rapides et sinueuses du gouffre, dont les siècles ont creusé le lit souterrain, ravagé par les eaux. La cavalerie mit pied à terre, et malgré tous les éboulemens de cailloux croulans sous les fers des chevaux, on parvint à l'autre pente, pleine de difficultés dans les escarpemens. A mi-chemin, l'infanterie se massa sans bruit; trois *quien viva* (qui vive!) pleins d'angoisse furent lancés dans l'espace. Le silence seul répondit. Les fantassins grimpaient toujours. Un cri d'alerte fut poussé. Une vaste barricade dominant le défilé s'éclaira de mille lueurs, et malgré les décharges de mousqueterie plongeante, la barricade, abordée de front, fut enlevée. Les défenseurs, poursuivis pendant trois kilomètres jusqu'au village de Tomatlan, laissant bonne partie des leurs massacrés à

(1) Encore aujourd'hui beaucoup de Mexicaines appartenant à la classe moyenne (*medio pelo*) conservent les jambes nues ou de longs pantalons fort disgracieux flottant jusque sur la chaussure.

l'arme blanche, s'enfuirent dans les bois après une résistance qui leur coûta cher. La contre-guérilla éprouva aussi quelques pertes : le sergent-major de l'infanterie eut le ventre traversé d'une horrible blessure. Il était temps d'arriver à Tomatlan; ce village, quelques jours auparavant, s'était rallié à l'intervention. Le soir même, des contingens de Huatusco faisaient irruption sur ce petit centre en criant vengeance. L'engagement de nuit l'avait sauvé du pillage. Le 26, on arrivait à Coscomatepec (1) sans combat. La population ne bougea point. Le préfet politique et militaire, à qui on avait offert l'amnistie, avait refusé de traiter avec *los invasores* (les envahisseurs); il était parti. L'attitude de ce fonctionnaire avait heureusement désorganisé la défense.

Toutes ces contrées comprises entre Cordova, Jalapa et Perote (2) sont radicalement hostiles à l'étranger. Aussi la soumission de la ville de Huatusco était-elle d'une importance capitale pour la sécurité des terres chaudes; mais avec une poignée d'hommes, à dix-huit lieues de Cordova, l'entreprise était périlleuse, d'autant plus qu'à partir de Coscomatepec, tous les points en arrière étaient occupés par les forces libérales. La colonne n'en partit pas moins, elle traversa de jour une seconde *barranca;* plusieurs légères escarmouches eurent lieu dans le trajet, mais les *lanceros* (3) se retirèrent de hauteur en hauteur, lâchant toujours pied. A quelque distance de Huatusco, ils prirent le trot et disparurent à l'horizon. Vers midi, la colonne entrait à Huatusco au son de toutes les cloches. Au Mexique, tous les partis vainqueurs ont l'honneur du *repique* (carillon des cloches) : cela est de fondation; il n'y aurait pas de triomphe complet sans une série de carillons déchirans pour les oreilles les moins délicates. Les rues et les places de la ville étaient absolument désertes. La population féminine, entassée dans l'église, priait et tremblait. Le curé, entouré de cinq ou six étrangers qui demandaient aussi protection au saint lieu, attendaient dans la sacristie. L'alcade s'était enfui avec tous les hommes en état de porter les armes; la population fut invitée à nommer le 29 un nouvel alcade, et une proclamation fut affichée sur les murs pour rassurer les habitans sur leur sort et celui de leurs biens.

(1) Bourgade d'origine indienne peuplée aujourd'hui surtout de métis.

(2) Ville fortifiée, située sur l'autre route de Puebla, d'où le sommet du pic voisin, qui a la forme d'un coffre, à pris le nom de « coffre de Perote. »

(3) La cavalerie mexicaine était composée surtout de lanciers. Il est regrettable que la France n'ait pas opposé à ces régimens mexicains des lanciers français, qui eussent rendu de grands services. La France n'a envoyé contre la cavalerie mexicaine que des hussards et des chasseurs de France et d'Afrique.

Le même soir, l'avant-garde des libéraux, sortis en masse de Jalapa et Perote pour défendre Huatusco menacé, avait déjà fait son apparition à Elotepec, village indien distant de la ville de 10 kilomètres. Huatusco était trop vaste pour être défendu par une petite troupe, grâce à ses jardins ouverts sur toutes les faces. Le seul moyen d'arrêter le mouvement de l'ennemi était d'aller l'attaquer avant que ses rangs fussent trop compactes. Dans la nuit du 28 juin, deux officiers de fortune renommés dans la contre-guérilla pour leur hardiesse et leur sang-froid, Sudrie et Perret, bravant les mauvais chemins et les difficultés des pentes, tentèrent, à la tête d'un détachement d'élite, un vigoureux coup de main sur les avant-postes ennemis qu'ils culbutèrent. La rencontre, qui eut lieu à l'arme blanche au ravin nommé *barranca del Diabolo* sous les rayons de la lune, fut sanglante. Cet heureux fait d'armes, qui coûta trente-cinq tués et quarante-six blessés aux libéraux, retarda leur projet d'assaut sur Huatusco. Le 29 juin, l'élection de l'alcade accusa clairement l'esprit d'hostilité de cette ville; les électeurs furent peu empressés, et les candidats nommés refusèrent tous l'honneur dangereux de s'allier à la cause française. En présence de semblables dispositions et devant les forces qui grossissaient à Elotepec, on dut évacuer la place, et, malgré les prières d'une partie de la population désespérée, la contre-guérilla rentra dans Coscomatepec, où deux compagnies du 7^e^ de ligne étaient venues appuyer la colonne. Malgré tous les motifs plausibles qui conseillaient l'abandon de Huatusco, cette opération ainsi terminée fut une faute. Huatusco était un point important dont on savait la population en hostilité ouverte avec les idées françaises. Il valait mieux ne pas y entrer, si on ne devait pas s'y maintenir. Cette manière d'opérer, trop souvent répétée dans la guerre du Mexique en 1863 et 1864, n'a servi qu'à prolonger la résistance de plusieurs centres importans.

A peine l'évacuation de Huatusco était-elle accomplie, que les libéraux vinrent l'occuper avec deux pièces d'artillerie, et s'y livrèrent à toute sorte d'excès. La *barranca* qui traverse Coscomatepec fut solidement fortifiée par six cents soldats réguliers, et le quartier-général du chef Gamacho s'établit au *rancho* de Tlaltingo, qui domine la *barranca* et en commande la sortie. La contre-guérilla française envoya en hâte un détachement chercher des renforts à la Soledad, et, ainsi affaiblie, s'installa, faisant face à l'ennemi, à Coscomatepec, où elle éleva des ouvrages de défense. Les quatre rues débouchant aux angles de la place furent coupées et barricadées. L'église de Coscomatepec, où l'on accumula les munitions, l'eau et les vivres pour dix jours de résistance, devint un formidable ré-

duit. Sa vaste terrasse, protégée par des rangs superposés d'*adobes* (tuiles du pays en terre séchée au soleil), et sa tour carrée, qui sert de *mirador*, (observatoire) se couvrirent de tireurs embusqués, dont les projectiles menaçaient la plaine. Quelques heureuses sorties, grâce à la grande portée de nos carabines, refroidirent un peu l'ardeur de l'ennemi. Le drapeau rouge qui flottait à 1,800 mètres au-dessus du quartier-général de Tlaltingo servit souvent de point de mire aux balles des contre-guérillas, quand l'état-major ennemi se mettait en observation autour du *rancho*, ou quand la cavalerie des libéraux venait y parader. Le 16 juillet enfin, deux compagnies du 7ᵉ de ligne vinrent à Coscomatepec relever la contre-guérilla, qui se rendit à Orizaba pour rentrer le 21 juillet au camp de la Soledad. Une lettre du général en chef, complimentant la contre-guérilla sur sa conduite malgré l'inutile tentative sur Huatusco, décida le 12 juillet sa réorganisation. Le colonel Du Pin et le commandant supérieur de Vera-Cruz devaient arrêter immédiatement la nouvelle composition du corps et la soumettre à la sanction du quartier-général à Mexico.

A ce moment, les populations de l'état de Vera-Cruz semblaient presque pacifiées. Sous les pluies de l'hivernage, le maïs avait grandi, le temps des semailles avait rendu les rebelles moins turbulens; mais vers la fin de juillet, époque à laquelle les cultures n'ont plus besoin des bras des travailleurs, de nouveaux indices de mouvemens hostiles éclatèrent dans les terres chaudes et les terres tempérées. Presque toutes les villes avaient entendu l'appel de deux chefs de bandes, Milan et Cuellar, dont la cavalerie était considérable, et qui dominaient tout le pays jusqu'à la position de *Puente-Nacional* (1). Pendant une opération combinée entre les commandans supérieurs de Vera-Cruz et d'Orizaba pour enfermer les libéraux dans un cercle de fer et réoccuper Huatusco, la contre-guérilla reçut ordre de se porter à San-Miguel, d'où ses reconnaissances protégeraient efficacement la ville de Cotastla, restée fidèle, et que menaçait un parti ennemi; mais presque aussitôt une mission plus urgente obligea la contre-guérilla, relevée de ses positions, à se rendre à marches forcées sur la Soledad. Un convoi de 12 millions de francs destinés à l'armée française, entrée à Mexico, montait à Cordova, et une forte escorte était nécessaire. Le 15 juillet, ce convoi, suivi de deux compagnies du train d'artillerie arrivant de France avec un bon nombre d'équipages, se mit en route, protégé par la contre-guérilla et deux compagnies du 7ᵉ de ligne. Pendant une journée de marche jusqu'à Camaron, Honorato Dominguez, à la tête de six

(1) Très beau pont construit par les Espagnols près de Jalapa.

cents guérilleros mexicains, déroba sa marche sous bois, dans l'espoir de trouver une occasion favorable. A la vue des précautions prises, il renonça à son projet d'enlèvement. Pourtant les difficultés immenses du trajet eussent dû l'amorcer, car les routes étaient complétement défoncées, les boues arrêtaient les chariots, et mille fois, surtout depuis le Chiquihuite jusqu'à Cordova, il fallut tripler les attelages pour les retirer des cloaques et des fossés où ils versaient. Le 21 août, le convoi entrait sain et sauf à Cordova, d'où la contre-guérilla redescendit vers la Soledad. A peine était-elle revenue à son ancien campement, que la nouvelle de la dévastation de Cotastla par les bandes de Tlaliscoya et de Passo-Santa-Anna parvint au colonel. L'alcade Dominguez avait pris la fuite, plusieurs fonctionnaires avaient été pendus, et les maisons des gens compromis étaient incendiées. Cotastla fut réoccupée aussitôt par deux compagnies de la légion étrangère. Après avoir fait le service d'escorte et de convoi jusqu'au 20 septembre, après avoir rendu bonne justice à plusieurs bandits tombés dans ses ambuscades, la contre-guérilla reçut l'ordre de quitter la Soledad pour s'établir au village de Camaron. Elle ne put laisser qu'un faible détachement au camp qu'elle allait quitter.

Les travaux du chemin de fer de Vera-Cruz à Mexico, tant de fois repris et abandonnés depuis dix ans, étaient l'objet de la préoccupation de l'autorité française, car de la rapidité de ces constructions dépendaient la facilité des transports nécessaires à l'armée et la salubrité des divers détachemens envoyés en terre chaude, ou à Vera-Cruz même, pour faire monter les convois jusqu'à Orizaba. Cette entreprise avait malheureusement rencontré d'immenses difficultés. Sans compter l'ardeur du soleil, les miasmes qui frappaient les travailleurs, les attaques continuelles des guérillas avaient plus d'une fois éloigné les bras des ateliers. Le plus grand obstacle du tracé venait au reste de la hauteur des berges du Jamapa, que la voie ferrée devait traverser près de la Soledad. Le tablier de l'ancien pont, brûlé par les libéraux, était en reconstruction, et au-dessus du nouveau tablier, destiné aux voitures et aux piétons, commençaient à se dresser les échafaudages nécessaires à la superposition d'un hardi viaduc. Les remblais s'étaient élevés à leur tour sur la rive droite, et les terrassemens de la Soledad au Chiquihuite avaient été entrepris. C'est alors que la contre-guérilla dut se rendre à Camaron, à 20 kilomètres de la Soledad, pour protéger les nouveaux chantiers. Elle s'y installa le 19 septembre.

Camaron ne comptait plus qu'une maison à longue façade, à rez-de-chaussée et à cour intérieure sur le côté droit de la route. C'est derrière les murs de cette maison que s'étaient abrités les libéraux

pour l'attaque de la compagnie de la légion étrangère retranchée dans les deux maisons situées en face, de l'autre côté du chemin. Aujourd'hui les rails de la voie ferrée traversent les fondations des deux maisons, détruites par l'incendie qu'y alluma l'ennemi. A quelques mètres de là se dresse une croix élevée sur la tombe des soldats de la légion étrangère massacrés le 2 mai 1863. Le premier travail de la contre-guérilla fut de fortifier le poste de Camaron. Des parapets en terre et en pierre furent construits pour abriter les défenseurs en cas de surprise. L'entrée principale fut couverte par un talus et des tonneaux remplis de terre. Les bois trop voisins furent coupés dans un rayon de plusieurs hectares pour dégager le terrain, mettre le quartier à l'abri de l'incendie, et pour allumer les feux de bivouac par les nuits humides. A peine les contre-guérillas y furent-ils installés que des maisons de bois s'y élevèrent par enchantement. A l'exemple de la Soledad, qui était devenue un gros bourg, et qui plus tard reçut de l'empereur Maximilien, à son débarquement, le nom de « Villa-Maréchal, » en souvenir des services rendus par le commandant supérieur de ce nom, Camaron se changea en un village animé. En un clin d'œil, les cantiniers, les maîtres de café, presque tous Américains d'origine, les Indiens des environs, y accoururent avec leurs marchandises, leurs liqueurs et leurs fruits. Tout d'ailleurs était hors de prix, et de simples cabanes, couvertes de grandes herbes du pays apportées à dos de mulet par les indigènes, construites en planches à peine rabotées et en pieux mal équarris, coûtèrent à leurs propriétaires 2 et 300 piastres (1,000 ou 1,500 francs); mais chaque industriel savait que la prochaine station de la voie ferrée après l'achèvement du pont de la Soledad s'arrêterait à Camaron, et que les voyageurs, trop heureux d'y trouver un morceau de pain et un toit de chaume, paieraient leur halte à prix d'or. Camaron offrait vraiment le coup d'œil de ces colonies nées d'hier dans les forêts vierges de l'Amérique du Nord sous la cognée des *Yankees*. Pendant l'hivernage, la chaleur est torride à Camaron; les partisans français construisirent eux-mêmes de grands abris aérés pour les chevaux, qui souvent périssent d'insolation à cette époque, s'ils ne sont pas protégés par la fraîcheur des bois et le feuillage des arbres.

Dès les premiers jours de son installation à Camaron, un détachement de la contre-guérilla eut un sérieux engagement. Un convoi parti de la Soledad pour ce nouveau poste militaire, où il amenait trois voitures de provisions, du matériel pour le génie et les ouvriers du chemin de fer, s'était mis en route escorté de cinq fantassins et de vingt-deux cavaliers. A deux lieues de la Soledad, cette poignée d'hommes, trompés par les renseignemens des In-

diens et croyant la route sûre, s'engagea dans un fourré près de Loma Alta. Tout d'un coup, la guérilla du bandit Honorato Dominguez, suivie d'un escadron régulier sorti de Jalapa, entoura les malheureux en les accablant d'injures. Une lutte désespérée, où le chef du détachement fut tué du premier coup, commença entre les trois cents cavaliers et les vingt-six contre-guérillas. Les cinq fantassins, formés en petit carré, marchaient adossés les uns aux autres. L'un d'eux, le sergent Soliman, ancien turco, d'une force et d'une bravoure herculéennes, faisait le vide autour de lui en portant de terribles coups de crosse. Malgré tout, il tomba, ils tombèrent tous; mais leurs corps étaient entourés de plus d'un cadavre ennemi. Les cavaliers, aveuglés par les lances et les coups de feu des Mexicains, chargèrent à plusieurs reprises. A chaque rencontre, ils étaient décimés. Deux seulement purent se faire jour par une trouée sanglante. L'un de ces cavaliers, nommé Abila, de la Martinique, se traîna dans les broussailles jusqu'à la Soledad, où il arriva la tête hachée d'un coup de sabre et l'épaule droite fracassée. Il a cependant survécu à ses blessures.

Une des incursions de la contre-guérilla donna lieu à une scène émouvante. Dans une course faite du côté de Cotastla, qui réclamait sans cesse l'appui des Français, fut fait prisonnier un certain Molina au moment où il facilitait la fuite des guérillas réunies dans sa *tienda* en coupant avec un *machete* les longes des chevaux attachés au *coral* pour hâter le départ des cavaliers surpris. La boutique de Molina servait de repaire à tous les bandits, qui y apportaient leur part de butin. Molina était connu comme très riche; il achetait aux bandits les dépouilles des convois enlevés, les payait à vil prix, et les faisait revendre le plus cher possible sur les marchés de Vera-Cruz et d'Orizaba. On fouilla sa maison; des lettres significatives établirent sa complicité avec les juaristes. Le colonel Du Pin condamna Molina et l'un de ses parens, son complice reconnu, à être fusillés séance tenante. La femme de Molina était présente à l'arrêt, elle demanda grâce; mais le colonel ne pouvait l'accorder, et les deux coupables tombèrent sous ses yeux. Elle resta froide et impassible. La troupe se remit en route. Lorsque le colonel Du Pin fut à cheval, la femme de Molina se campa fièrement devant sa monture, et, la main levée, lui cria : « Avant huit jours, colonel, tu mourras! » puis elle disparut, éclatant en sanglots.

Le 29 septembre, le colonel se rendit à Vera-Cruz pour y toucher la solde de sa troupe à l'intendance. Le 1er octobre au matin, il repartait en secret pour la Soledad. Il avait eu soin d'annoncer à haute voix la veille son départ par le train de deux heures du soir. Le même jour, à trois heures, le train du chemin de fer

tombait, au milieu des bois de la Pulga, dans une affreuse embuscade. La locomotive était renversée sur les rails; les voitures s'entassaient les unes sur les autres. Du haut des deux berges de la voie ferrée, les guérillas mexicaines faisaient un feu plongeant sur les wagons et les voyageurs. La cavalerie ennemie débouchait des deux côtés de la voie. Le chef de bataillon Ligier, commandant supérieur de la Soledad, fut tué. Égyptiens et Français résistèrent héroïquement; mais il resta sur place beaucoup de blessés et de cadavres. Les blessés recueillis le soir racontaient que partout éclatait ce cri de vengeance lorsque les guérillas fouillaient les corps : *donde es este miserable Du Pin?* (où donc est ce misérable Du Pin?). La veuve de Molina n'avait rien épargné, on le voit, pour réaliser ses menaces. Cette attaque, dit-on, lui coûta une somme considérable.

Les ressources étaient rares à Camaron. L'administration militaire n'avait pu encore y installer les magasins où la contre-guérilla devait prendre des denrées contre remboursement. Chaque jour, nos hommes, obligés de se suffire, montaient à cheval, et tout en donnant la chasse aux bandits, chassaient les taureaux sauvages. Quand la course devenait trop périlleuse, à la vue des guérillas toujours en éveil, on jetait par terre les animaux essoufflés qu'on dépeçait dans la broussaille, et chaque cavalier rapportait un quartier de viande saignante attaché sur le devant de sa selle.

Telles étaient les fatigues et les émotions de la contre-guérilla française dans les premiers jours de l'automne de 1864 au bivouac de Camaron, quand on apprit que le général Bazaine venait d'être promu au commandement en chef de l'armée du Mexique. C'était pour la contre-guérilla une nouvelle ère qui allait commencer.

C^{te} E. DE KÉRATRY.

LE

CAS DE CONSCIENCE

PROVERBE

PERSONNAGES.

RAOUL DE MORIÈRE, quarante-cinq ans.
LE COMTE DE BRION-SAUVIGNY, même âge.
LA COMTESSE DE BRION-SAUVIGNY, trente-cinq ans.
JEAN, domestique.

(Un salon d'été à la campagne. — Portes et fenêtres ouvrant sur un parc. — Vases de fleurs; volière. — Une table chargée de livres, de journaux, etc. — Sur un fauteuil près de la table est posée une grande tapisserie à ramages presque achevée.)

SCÈNE PREMIÈRE.

RAOUL, JEAN.

JEAN, introduisant Raoul.

Si monsieur veut attendre ici?

RAOUL.

Bien, mon ami.

JEAN.

Qui aurai-je l'honneur d'annoncer à M. le comte?

RAOUL, avec embarras.

Mon Dieu!... personne... un de ses amis... Dites-lui qu'un de ses amis est là et le demande.

JEAN.

Bien, monsieur... C'est que M. le comte va partir pour la chasse, comme il a coutume de le faire chaque jour après son déjeuner, et en général il ne reçoit pas à cette heure-ci...

RAOUL.

Je le retiendrai fort peu de temps... Veuillez le prévenir.

JEAN.

Très bien, monsieur. (Il sort.)

SCÈNE II.

RAOUL, seul, puis LE COMTE.

RAOUL, inquiet et rêveur.

C'était un bon diable au temps jadis; mais que sera-t-il devenu entre les mains de ces vertueuses mégères?... Dix ans de belle-mère... et d'une belle-mère de ce modèle... sans compter sa femme qui ne vaut pas mieux, j'imagine... il y a là de quoi bouleverser le meilleur naturel... Enfin nous allons voir.

LE COMTE, au dehors, d'un ton d'humeur.

Qui ne dit pas son nom... qu'est-ce que c'est donc que ça?...

RAOUL.

Le chasseur qu'on dérange... mauvais début! (Le comte paraît en équipage de chasse.) Bonjour, Archibald!

LE COMTE, stupéfait.

Morière!... non! ta parole!... c'est toi!

RAOUL.

Ma parole!

LE COMTE.

Toi, ici!... toi! Ah! çà, mais, veux-tu t'en aller! veux-tu t'en aller bien vite!

RAOUL.

Mon ami, je te remercie de ton accueil... Je m'y attendais bien un peu; mais, c'est égal, cela fait toujours plaisir... Voyons... ta main! (Il le regarde.) Allons! tu as encore ton bon œil humide... et ton bon cœur d'autrefois, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Mon ami, j'ai encore mon bon œil humide et mon bon cœur d'autrefois, c'est possible;... mais je t'assure que tu me mets dans l'embarras... Tu dois comprendre que ta présence ici, dans une maison où ton nom n'a jamais été prononcé sans une légitime horreur

est un fait inoui, renversant, qui touche au scandale... Voyons, qu'est-ce que tu veux? qu'est-ce que tu viens faire?

RAOUL.

Mon ami, puis-je m'asseoir?

LE COMTE.

Certainement... Pardon, mon ami!... (Il lui pousse un siége.) d'autant plus que ma femme est dans sa serre pour une bonne demi-heure... C'est que j'ai d'abord été tellement saisi en t'apercevant;... mais au fond je t'assure que, pour mon compte, malgré les circonstances, je t'ai conservé dans le secret de mon âme tous les sentimens de ma jeunesse... Assois-toi donc... (Il s'assoit lui-même.) Et à propos de jeunesse, sais-tu que tu es incroyable, toi?... Tu ne changes pas! Nous sommes du même âge, et tu parais plus jeune de dix ans!

RAOUL.

Que veux-tu, mon ami?... Je ne me suis pas marié,... je me suis toujours mal conduit... Cela conserve un homme, tu comprends?

LE COMTE.

Diable de Morière, va!... Ah! çà, sérieusement, qu'est-ce que tu viens faire ici?

RAOUL.

Mon ami, je te vais conter cela. Mais d'abord, dis-moi, Archibald, tu as perdu ta belle-mère, n'est-ce pas?

LE COMTE, gaîment.

Oui, mon ami,... (se reprenant) c'est-à-dire... (douloureux) oui, mon ami.

RAOUL.

Tu n'as plus que ta femme?

LE COMTE.

Oui, mon ami.

RAOUL.

As-tu des enfans?

LE COMTE.

Non... Une fatalité!

RAOUL.

Ah! tu n'as pas d'enfans!

LE COMTE.

Non... Une fatalité!

RAOUL.

Et... aurais-tu été bien aise d'en avoir?

LE COMTE.

Oui,... très certainement!

RAOUL.

Ta femme aussi?

LE COMTE.

Ma femme aussi, oui,... ma femme surtout naturellement,... car... Ah! çà, mais je me trouve bien bon, moi, de subir docilement ton ridicule interrogatoire!... Tu n'es pas venu de Paris, tu n'as pas fait vingt-cinq lieues, tu n'as pas tenté cette démarche extravagante uniquement pour me demander si je serais bien aise d'avoir des enfans, n'est-ce pas? Eh bien! au nom du ciel! qu'est-ce que tu veux? qu'est-ce que tu désires? Explique-toi.

RAOUL.

Mon ami, puisque ta femme et toi vous regrettez de n'avoir pas d'enfant, je viens vous en offrir un, moi, — une fillette ravissante, toute venue, un ange qui tombera du ciel dans vos bras.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie-là?

RAOUL.

Je suis aussi loin que possible de plaisanter... Permets-moi, Archibald, de te rappeler une assez triste histoire...

LE COMTE.

Si c'est la tienne, mon ami, c'est bien inutile... Je la connais surabondamment.

RAOUL.

N'importe... Laisse-moi enchaîner les choses... Ta belle-mère avait, il y a une vingtaine d'années, une sœur beaucoup plus jeune qu'elle, à qui elle servait de mère. Pour s'en débarrasser le plus tôt possible, elle la maria au premier venu, et ce premier venu était le vicomte de Thémines,... que je n'ai pas à qualifier autrement.

LE COMTE.

Mon Dieu! Thémines était un animal, je te l'accorde.

RAOUL.

M[me] de Thémines, fort malheureuse avec son mari, se lança pour s'étourdir dans le tourbillon le plus emporté du monde parisien. Je l'y rencontrai, je l'aimai. Après quelques mois, compromise, menacée, elle désira partir. Nous partîmes, laissant dans Paris, et surtout dans la famille de ta belle-mère, une sensation qui peut-être n'est pas encore tout à fait oubliée.

LE COMTE.

Je t'en réponds!

RAOUL.

Je l'emmenai en Italie, après avoir assigné un rendez-vous à Thémines, qui négligea d'en profiter.

LE COMTE.

Un animal!

RAOUL.

La première ivresse passée, la pauvre femme, malgré tous les soins, tous les dévouemens dont je m'efforçais de payer son sacrifice...

LE COMTE.

Je sais que tu t'es conduit en galant homme.

RAOUL.

..... Malgré tout, cependant, écrasée sous le sentiment de la réprobation du monde, elle essaya de retrouver aux sources pures de sa vie, de sa jeunesse, un peu de consolation et de paix. Elle écrivit lettres sur lettres, tantôt à sa sœur, — ta belle-mère depuis, — tantôt à sa nièce, son amie d'enfance, — aujourd'hui ta femme, — implorant avec angoisse un mot de pardon, d'affection, de charité, qui ne vint jamais.

LE COMTE.

Mon ami, tu connaissais ma belle-mère... Elle était fort rigide... Une sainte femme!

RAOUL.

Une sainte femme, soit. Sa jeune sœur mourut désespérée après trois ans d'une vie dont je partageai les amertumes, et qui eût dû me corriger à jamais de mon humeur galante; mais avec l'âge on se corrige quelquefois de ses vertus, rarement de ses vices... Enfin je restai seul avec une petite fille, née de toutes ces douleurs, et qui fleurit sur cette tombe.

LE COMTE.

J'ai su que tu avais une fille, oui.

RAOUL.

Tant qu'elle a été un enfant, je n'ai vu aucun inconvénient à la garder près de moi. Je m'en suis même fait un grand plaisir, car je l'adore... Quand elle a grandi, j'ai cru devoir la mettre dans un couvent, — où elle est encore, mais où elle ne peut rester éternellement. Elle va avoir quinze ans : il est temps de penser à son avenir. La reprendre chez moi, quand elle porte légalement le nom d'un autre, c'est rappeler avec éclat le malheur de sa situation. C'est écarter tous les épouseurs, du moins les plus dignes, qui hésiteraient probablement à venir chercher une femme sous un toit aussi peu vénérable que le mien, et à recevoir des mains de Raoul de Morière la main de M^lle^ de Thémines... (Avec une émotion contenue. Bref, il y a là pour moi un très pénible embarras.

LE COMTE.

Dame! sans doute!... Voilà, mon ami, voilà!... Que diable veux-

tu? Certainement, nous autres qui avons suivi la voie étroite, qui, jeunes encore, avons enfermé notre vie dans le cercle régulier des bienséances sociales,... certainement nous avons des plaisirs simples, sévères,... insupportables quelquefois;... mais au moins nous sommes tranquilles... Toi, tu as choisi la grande vie excentrique, aventureuse, à la don Juan. Tu as eu des joies délirantes,... car je suis sûr que tu en as eu des joies dont je n'ai pas même l'idée... Eh bien! bravo! tant mieux!... Mais au bout de tout cela, quoi? La liquidation... et des désagrémens!

RAOUL.

Tu appelles cela un désagrément, toi!... Enfin tu me vois venir. Dans mon anxiété, je me suis rappelé que ma fille avait d'autres parens que moi, — sa famille maternelle. Ta belle-mère eût été irréconciliable, je l'ai compris; mais elle n'est plus... Qui vous empêcherait maintenant, ta femme et toi, de vous montrer généreux, de recueillir M^lle de Thémines, qui est, après tout, votre cousine germaine, de lui donner dans votre maison un asile honorable qui la réhabiliterait à demi aux yeux du monde, et où quelque jour un honnête homme viendrait vous la demander? La pauvre enfant serait sauvée. Elle est charmante et vous ferait honneur. Pour moi, vous me rendriez un service qui me toucherait jusqu'à l'âme.

LE COMTE.

Ainsi... voilà l'objet de ta démarche?

RAOUL.

Oui, mon ami.

LE COMTE, *se levant.*

Eh bien! mon ami, écoute. Je suis enchanté de t'avoir vu; mais franchement tu aurais pu t'épargner ce voyage.

RAOUL.

Tu me refuses?

LE COMTE.

Moi, non! et pour ma part je serais tout disposé, en souvenir de notre vieille amitié, à accepter la combinaison;... mais tu ne peux pas exiger que je l'impose violemment à ma femme, n'est-ce pas?

RAOUL.

Mais si ta femme l'acceptait de son côté?

LE COMTE, *avec éclat.*

Ma femme! Ah! çà, mais, mon pauvre garçon, c'est de l'égarement, je t'assure! Voyons, comment peux-tu imaginer un instant qu'une femme comme la mienne, élevée, un peu grâce à toi, avec un redoublement d'austérité, plongée et enracinée dans les plus pures traditions et même dans les préjugés de son faubourg, que

cette femme-là aux yeux de qui tu représentes, à toi seul, les sept péchés capitaux, pour qui ton nom, mêlé à celui de sa déplorable tante, est un symbole monstrueux d'immoralité, de scandale et de désespoir, que cette femme-là s'avise un beau matin, sans transition, de se faire la complice de ta faute, et de patronner publiquement le fruit de tes amours!... Mon cher, c'est insensé!

RAOUL.

Cela serait insensé, en effet, si ta femme professait l'inflexible rigueur que tu lui prêtes;... mais, voyons, Archibald, es-tu sûr de bien la connaître, ta femme?

LE COMTE.

Bon! si je connais ma femme maintenant!

RAOUL.

C'est qu'il est très rare que les maris connaissent bien leurs femmes;... ils les croient presque toujours plus froides, plus insensibles qu'elles ne le sont... Ainsi la tienne, j'en suis persuadé, n'est pas aussi implacable que tu le dis pour la mémoire de sa tante... N'ont-elles pas été compagnes d'enfance? Et puis enfin cette jeune tante enlevée, malheureuse, repentante, foudroyée, tout cela doit parler secrètement à l'imagination de ta femme et intéresser son cœur...

LE COMTE.

Mais pas le moins du monde, mon ami! ma femme n'est pas romanesque. Voilà encore une de vos erreurs, à vous autres, libertins... Vous vous figurez que toutes les femmes sont romanesques parce que cela vous accommode, parce que cela vous abrége le chemin d'autant!... Eh bien! non, mon cher, il y a d'honnêtes femmes dans le monde, et les honnêtes femmes ne sont pas romanesques.

RAOUL.

Bah! elles ont toutes une petite pointe du cœur tournée dans ce sens-là.

LE COMTE.

Pas la mienne, mon ami.

RAOUL.

La tienne aussi, va!

LE COMTE.

Tu le veux! eh bien! seigneur Dieu, je vais te faire annoncer. Tu vas voir ma femme, parler à son imagination, à son cœur, à son âme, tout ce que tu voudras... Seulement, si tu reçois un congé des plus brusques, je m'en lave les mains;... tu es prévenu!

RAOUL, lui saisissant la main avec force.

Archibald, est-ce que tu ne comprends pas que cette démarche, cette insistance, cette importunité dont je te persécute, me coûtent

horriblement?... que c'est une angoisse affreuse pour un père de sentir qu'il est un obstacle au bonheur de son enfant, et d'être forcé de la livrer aux étrangers? Est-ce que tu ne comprends pas, sous la légèreté de mes paroles, que je souffre, que je suis déchiré, et que je fais à ton amitié, à ton humanité, le plus sérieux des appels?

LE COMTE.

Mon Dieu! mon ami, je sens tout cela parfaitement;... mais enfin que veux-tu que je fasse?

RAOUL.

Aie le courage, aie la bonté de préparer ta femme à ma visite et à la requête que je viens lui adresser.

LE COMTE.

Eh bien, soit! je vais essayer.

RAOUL.

Je t'en sais gré.

LE COMTE.

Allons! je vais essayer! (Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

RAOUL, seul.

Ah! que c'est dur!... Pauvre enfant! pauvre petite... que je ne puis ni garder... ni donner!... dont personne ne veut! Pauvre chère enfant, va! (Il porte une main à ses yeux.)

SCÈNE IV.

RAOUL, LE COMTE, rentrant.

RAOUL.

Comment! déjà?

LE COMTE.

Écoute, Raoul, plus j'y refléchis, plus je suis convaincu que ma femme ne voudra pas te recevoir, et vraiment je ne peux pas l'y contraindre...

RAOUL.

Ah!

LE COMTE.

Attends!... si tu veux avoir la moindre chance d'être accueilli et d'être écouté, il est indispensable que tu te présentes d'abord sous un autre nom que le tien.

RAOUL.

Comment?

LE COMTE.

L'idée m'en est venue tout à coup, et je la crois bonne. Ma femme ne te connaît pas, elle ne t'a jamais vu... Laisse-moi te présenter par exemple sous le nom de d'Arnaud, notre ancien camarade à tous deux, dont elle m'a souvent entendu parler, et qui est maintenant consul à Trieste. Elle ne le connaît pas plus que toi... Tu arrangeras une histoire quelconque. Tu diras à ma femme que tu es envoyé par M. de Morière,... qu'il est mort... ou mourant, comme tu voudras, qu'il t'a chargé de lui recommander sa fille... Cela peut la toucher... En tout cas du moins, elle t'écoutera.

RAOUL.

Et ensuite?

LE COMTE.

Ensuite... dame... on verra! Si tu réussis à l'intéresser, tu te démasqueras peu à peu, tout doucement. Sinon, eh bien! au moins nous ne serons compromis ni l'un ni l'autre.

RAOUL.

Je t'avoue, mon ami, qu'il me répugne un peu d'employer ce moyen de comédie dans une affaire où mes sentimens les plus vifs et les plus sincères sont en jeu... D'ailleurs es-tu bien sûr que ta femme ne me connaisse pas?

LE COMTE.

Mais j'en suis sûr! Où t'aurait-elle vu? A la suite de ton aventure, tu as été longtemps absent de Paris... Depuis ton retour, nous vivons les deux tiers de l'année à la campagne... Là-bas, ma femme ne sort de l'intimité de son faubourg que pour des circonstances de charité ou de dévotion dans lesquelles elle n'est pas exposée à te rencontrer... Nous n'allons pas au spectacle deux fois par an... Non! je suis sûr qu'elle ne te connaît pas.

RAOUL.

Il est certain que je ne crois pas l'avoir jamais vue, pour mon compte;... mais c'est égal, il me paraît bien étrange que ta femme n'ait jamais eu la curiosité de se faire montrer l'homme qui avait enlevé sa tante!...

LE COMTE.

Mais non, encore une fois! ma femme n'a pas de ces curiosités-là, mon ami.

RAOUL.

Enfin!

LE COMTE, regardant au fond.

Chut! Raoul, la voici!... Eh bien! c'est entendu, n'est-ce pas? D'Arnaud,... consul à Trieste?...

RAOUL.

Mais, mon ami, je vais m'embrouiller, moi, dans cette histoire-là!

LE COMTE, vivement.

Non, non!... penses-y un peu... La voici!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! pardon!... (Elle jette un regard étonné sur Raoul et le salue froidement.)

RAOUL, à part.

Allons! elle est jolie... C'est un espoir!

LE COMTE.

Ma chère amie, j'allais vous faire prévenir... C'est un de mes anciens camarades... dont le nom ne vous est pas inconnu... M. d'Arnaud, consul à Trieste,... que j'ai l'honneur de vous présenter. (La comtesse échange un nouveau salut avec Raoul.) Il est chargé pour vous d'un message;... mais il paraît que c'est un secret entre vous deux... Aussi je vous laisse, d'autant plus que j'ai promis deux faisans à votre chef, et que je me trouve un peu en retard... A bientôt, ma chère... Mon ami!...

LA COMTESSE, à Raoul.

Pardon, monsieur, voulez-vous me permettre de dire deux mots à mon mari?

RAOUL.

Madame! (A part.) Voyons... comment vais-je arranger cette fable? (Il réfléchit.)

LA COMTESSE, prenant le comte à part.

Pourquoi me dites-vous que c'est M. d'Arnaud, quand c'est M. de Morière?

LE COMTE, décontenancé.

Comment! vous le connaissez?

LA COMTESSE.

Apparemment... Eh bien! qu'est-ce que cela signifie?

LE COMTE.

Mon Dieu! ma chère... c'est toute une aventure... Il va vous ex-

pliquer cela... C'est très singulier... très drôle... Vous allez voir... Moi, du reste, je n'y suis pour rien... Vous allez voir, vraiment c'est très drôle... Je vous laisse, ma chère, car vous devez être impatiente... et moi-même... Votre chef... comme je vous le disais... Ainsi à tout à l'heure, n'est-ce pas? (Près de sortir, à part.) Sauve qui peut! (Il sort à gauche. La comtesse hausse légèrement les épaules, lève les yeux au ciel et se rapproche de Raoul.)

SCÈNE VI.

RAOUL, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Monsieur... d'Arnaud, veuillez vous asséoir... (Elle prend sa tapisserie et s'asseit dans son grand fauteuil, près de la table.) Je vous demanderai la permission, monsieur, de continuer mon ouvrage... C'est un tapis que je fais pour mon église... et il faut qu'il soit achevé ce soir.

RAOUL.

Madame! (Il s'assoit. A part.) Maudite invention!... Enfin!... (Haut, cherchant un peu ses phrases.) Mon Dieu! madame, j'ai le chagrin de me présenter à vous pour la première fois dans des conditions peu avantageuses,... car le message dont je viens m'acquitter ne laisse pas d'être très délicat... Je vais être forcé, madame, de réveiller des souvenirs qui vous sont pénibles,... de prononcer un nom qui... nécessairement... ne saurait vous être agréable... Je veux parler de M. Raoul de Morière.

LA COMTESSE, froidement.

Ah! (Tout en travaillant, elle l'examine curieusement à la dérobée.)

RAOUL.

Sans avoir jamais eu avec lui de relations très étroites, je l'avais souvent rencontré dans ma jeunesse...

LA COMTESSE.

Oui.

RAOUL.

... Et nous en étions là, madame,... lorsque notre connaissance s'est renouvelée... et même est devenue en quelque sorte intime... dans les circonstances que voici... (A part.) Comme elle me regarde! (Haut.) Il y a quelques semaines, M. de Morière, passant à Venise,... c'est-à-dire à Trieste,... où je réside,... y tomba malade... Je me fis naturellement un devoir de mettre à sa disposition toutes les ressources médicales que Venise peut offrir...

LA COMTESSE, gravement.

Trieste.

RAOUL.

Trieste! c'est juste... pardon!... Les deux villes se touchent, comme vous savez, madame, et me sont également familières. — Bref, madame, malgré tous mes soins, après avoir langui quelques jours, et souffert... passablement... le malade succomba.

LA COMTESSE, tranquille.

La perte est médiocre.

RAOUL.

Assurément, madame, on en fait de plus regrettables, quoique peut-être le monde, dans ses préventions, eût un peu exagéré la perversité de M. de Morière.

LA COMTESSE.

C'était difficile.

RAOUL.

Au reste, madame, il fut très coupable, je le sais;... mais enfin il est mort... (Très doucement.) Vous ne pouvez pas lui demander mieux?...

LA COMTESSE, froidement.

Je lui demande de ne pas ressusciter, si c'est possible... (Raoul, déconcerté et incertain, l'interroge du regard; elle baisse les yeux sur sa tapisserie, et reprend :) Enfin... ce message!

RAOUL.

J'y arrive, madame... Dans un entretien suprême, M. de Morière se montra fort inquiet, fort touché de l'abandon où il laissait une personne... qui ne porte pas son nom, mais qui n'en avait pas moins ses plus légitimes, ses plus tendres affections... Il me supplia, madame, de recommander instamment M[lle] de Thémines à vos bontés et de la remettre entre vos mains.

LA COMTESSE.

Comment! Mais M[lle] de Thémines n'a besoin des bontés de personne, il me semble... N'a-t-elle pas la fortune de son père? Où est-elle? Dans un couvent, je crois?

RAOUL.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Elle est fort bien là.

RAOUL.

Sans doute; mais on ne peut la condamner à y demeurer toujours,... et il serait fort à craindre qu'elle ne pût trouver un établissement convenable, que son avenir ne fût compromis, si sa seule parente, la première amie de sa mère, ne consentait à la couvrir

de sa protection, à l'honorer de son patronage... M. de Morière, madame, en était tellement persuadé que, s'il eût vécu, il fût venu lui-même, m'a-t-il dit, vous adresser à genoux la prière que je vous adresse en son nom.

LA COMTESSE.

M. de Morière aurait eu grand tort de hasarder une démarche d'une convenance si douteuse : il avait de l'esprit, dit-on, quelles que fussent ses autres qualités, et il eût aisément pressenti ma réponse, sans me donner la peine de la lui faire en face.

RAOUL, à part.

Allons! plus de doute! (Haut.) De grâce, madame, veuillez oublier un instant M. de Morière, que je vous abandonne absolument... Ne pensez qu'à sa fille, si innocente des erreurs paternelles... Veuillez penser aussi à cette jeune femme que vous avez aimée, qui a tant souffert, tant expié, et ayez la charité de préparer à son enfant par vos conseils, par votre exemple, une meilleure destinée.

LA COMTESSE, durement.

Monsieur, en deux mots, vous êtes homme du monde : eh bien! de quel œil le monde, dont j'ai essayé jusqu'ici de mériter l'estime, me verrait-il adopter, protéger, encourager dans ses conséquences une faute, une honte, dont ma famille n'est pas encore consolée? Je vous en fais juge, et voilà ma réponse.

RAOUL.

Elle est rigoureuse... (Contenant sa colère, et haussant un peu le ton, quoique toujours très poli.) Mon Dieu! madame, je ne sais si je me fais une idée bien juste de la vertu...

LA COMTESSE, avec une grâce ironique.

Permettez-moi d'en douter un peu, monsieur d'Arnaud!

RAOUL, s'incline et poursuit.

Mais enfin je m'étais figuré que la vertu véritable, sévère pour elle-même, était indulgente aux autres, qu'elle daignait quelquefois, de la région supérieure et sereine où elle réside, donner une pensée attendrie ou même offrir une main bienveillante à ceux qu'une force moindre ou un naturel moins heureux soumettait à l'empire douloureux des passions; je m'étais figuré qu'elle ne se contentait pas de ces devoirs faciles qui dans certaines situations sont de simples bienséances, de ces pratiques officielles, de ces aumônes, de ces patronages, qui ne coûtent guère à la richesse, qui se concilient avec l'élégance, qui en sont même l'apanage recherché, et qui, en édifiant suffisamment le monde, n'ôtent rien aux agrémens de la vie; je m'imaginais qu'elle visait plus haut, que la vertu vrai-

ment digne de ce nom enfin, lorsqu'elle pouvait découvrir une de ces bonnes œuvres rares que l'opinion du monde peut blâmer, mais qu'une justice plus élevée approuve et bénit, était heureuse de s'en emparer et de s'y consacrer fièrement, dans la joie de sa conscience et sous l'œil de Dieu... Voilà, madame, la vertu telle que j'aimais, du fond de mon indignité, à la concevoir, à la respecter,... et si je me suis trompé, je le regrette profondément. (Il se lève.)

LA COMTESSE.

Mon Dieu! monsieur d'Arnaud, je ne sais si je me fais une idée bien juste du vice...

RAOUL, s'inclinant.

Permettez-moi d'en douter beaucoup, madame!

LA COMTESSE.

Mais enfin, tel qu'il m'apparaît, j'avoue qu'il éveille chez moi une très faible sympathie, parce que sous les beaux noms dont il se plaît à se parer, entraînemens du cœur, aspirations de l'âme,... empire douloureux des passions,... sous tous ces artifices de langage, je ne vois, moi, qu'une chose fort simple et fort peu intéressante : c'est le parti-pris de s'abandonner franchement à ses pires instincts et de se soustraire aux lois qui sont la difficulté suprême, mais aussi le suprême honneur de la vie, à la lutte et au sacrifice... Vous parliez de devoirs faciles, monsieur?... Pardon! mais ce qui est facile, c'est de ne pas faire son devoir et de remplacer par de sublimes théories, qui ne coûtent pas beaucoup, un peu d'humble pratique qui coûterait davantage... Oh! certainement il y a du vrai d'ailleurs dans ces théories,... et je n'ignore pas qu'une honnête femme doit être indulgente même pour les défaillances qui lui sont le plus étrangères;... mais encore faut-il quelque prétexte à cette indulgence..... Ainsi, mon Dieu, qu'une femme, je suppose, se laisse ravir à l'attrait d'un grand mérite, d'un grand cœur, d'une intelligence supérieure, et qu'elle s'égare sur des hauteurs idéales pour se réveiller dans les abîmes,... eh bien! on pourra, sinon l'excuser, au moins la plaindre. Mais voyons, monsieur d'Arnaud, il y a vraiment des chutes que rien ne justifie... Je ne voudrais pas faire une allusion indiscrète à la mémoire de ma malheureuse tante, mais enfin succomber comme elle aux minces séductions d'un homme qui fait métier des aventures de ce genre, de ce qu'on appelle un homme à bonnes fortunes,... profession qui n'exige ni les hautes qualités de l'esprit, ni celles du cœur, et qui semble même les exclure;... s'enivrer de cet encens vulgaire qui fume indifféremment devant toutes les idoles de coulisse ou de boudoir, laisser tomber ses devoirs, sa foi, son honneur, aux pieds d'un

vainqueur banal, voilà en vérité ce que je ne puis, quant à moi, ni comprendre, ni pardonner, et je suis sûre, monsieur, qu'au fond vous êtes un peu de mon avis.

RAOUL, appuyé sur un fauteuil, et parlant sur le ton d'une courtoisie railleuse.

Non, madame,... pas le moins du monde,... et je prendrai même la liberté de vous faire observer que vous êtes ici dans une profonde erreur, et que les hommes à bonnes fortunes, pour employer vos expressions, unissent nécessairement toutes les distinctions du cœur à toutes celles de l'intelligence.

LA COMTESSE.

Ah! grand Dieu!

RAOUL.

D'abord, madame, vous semblez croire qu'ils manquent de cœur;... il est évident au contraire qu'ils en ont trop,... et que c'est là même la source première de leurs égaremens,... sinon de leur puissance... Voyez les héros, madame, et parmi les héros ceux qui, de naissance, vous sont le plus sympathiques et que vous qualifiez le plus volontiers de grands cœurs... Ils ont tous été des hommes à bonnes fortunes... Voilà donc pour le cœur. Quant à l'intelligence, madame, soyez sûre qu'il la faut extrêmement ornée, quand on se voue sérieusement à la carrière... dont nous nous occupons;... car enfin de quoi s'agit-il? De plaire à tout le monde, autant que possible,... c'est-à-dire de captiver tous les genres d'esprits, d'entrer dans les goûts les plus divers... Cela demande, vous en conviendrez, une instruction aussi forte que variée, des connaissances très étendues... Ainsi nécessairement il faut avoir beaucoup de littérature,... posséder aussi bon nombre de sciences, — en particulier celles qui intéressent les dames,... un peu de philosophie,... ne fût-ce que pour savoir se résigner à l'occasion,... un peu de musique, bien entendu,... de peinture,... d'horticulture même...

LA COMTESSE, réprimant un sourire.

Mon Dieu! monsieur, sans épuiser la liste de vos connaissances, qui me paraît très édifiante d'ailleurs, ne pensez-vous pas que cet entretien, au terme où nous l'avons conduit?... (La porte s'ouvre.) Qu'est-ce que c'est? (Entre Jean.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEAN.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que vous voulez?

JEAN.

Madame, je reviens de la ville... Impossible de trouver de la soie de la nuance que désire madame la comtesse... Voici l'échantillon que madame la comtesse m'avait remis.

LA COMTESSE.

Comment? Dans aucun magasin? Vous êtes sûr?

JEAN.

Dans aucun, madame.

LA COMTESSE.

Mais c'est impossible, Jean!... Comment voulez-vous que je fasse ma fleur d'iris, si je n'ai pas de soie violette!... Comment! dans tout Melun, pas un brin de soie violette?

JEAN.

Pas du violet que souhaite madame la comtesse, non, madame.

LA COMTESSE.

Ah! la province est terrible pour cela!... j'aurais dû envoyer à Paris... Il est trop tard à présent... Mais, mon Dieu, cette fleur d'iris manquant, — tout manque... Impossible maintenant de terminer ce tapis pour la fête de demain... Mon pauvre curé va être désolé... Quelle contrariété! — C'est bien, allez, Jean. (Jean sort.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, RAOUL.

LA COMTESSE, absorbée et contemplant son tapis.

Quelle contrariété!

RAOUL.

Oserai-je, madame, hasarder un timide avis?

LA COMTESSE, distraite.

Comment, monsieur?

RAOUL.

Si vous remplaciez votre fleur d'iris par une autre fleur qui ne fût pas violette?

LA COMTESSE.

Mais comme quoi?

RAOUL.

Il y a par exemple une fleur qui fait assez bon effet en tapisserie, et qui sortirait très bien de ces grands feuillages à la place de cet iris... Je ne sais si vous la connaissez, madame,... c'est la fleur du gloxinia.

LA COMTESSE.

Du gloxinia... oui certainement,... c'est même très joli.

RAOUL.

Et il me semble voir, madame, dans vos soies toutes les nuances nécessaires pour le gloxinia... rose... et rouge... solferino, je crois?

LA COMTESSE.

C'est juste,... mais ce n'est que reculer la difficulté,... car il faudrait envoyer mon tapis à Paris pour y faire dessiner cette fleur... Ainsi...

RAOUL.

Oh! mon Dieu, madame, rien n'est plus simple... Si vous avez un crayon?... En voici un justement... (Il s'accoude sur la table et s'apprête à dessiner sur le canevas.) Vous permettez, madame?

LA COMTESSE.

Vraiment, monsieur, je ne sais si... Cependant il s'agit d'une bonne œuvre;... mais vous auriez probablement besoin d'un modèle?

RAOUL.

Pas du tout, madame... Je vais très bien dessiner de mémoire... (Il commence à dessiner.)

LA COMTESSE, tenant la tapisserie pour la fixer.

Ah! tant mieux, car je n'ai pas un seul gloxinia dans ma serre,... c'est un désespoir pour moi... Mais je ne sais comment s'y prend mon jardinier,... il ne peut pas m'en conserver un...

RAOUL, continuant son travail.

Cependant, madame, le gloxinia n'est pas une plante délicate,... c'est un tubercule,... il faut le traiter en conséquence,... le tenir parfaitement sec pendant l'hiver...

LA COMTESSE.

L'arroser au printemps?

RAOUL.

Oh! grand Dieu! non, madame, non!... le bassiner très légèrement depuis la pousse jusqu'à la floraison,... et à la floraison seulement l'arroser à pleine eau,... puis ne pas négliger de brouiller les carreaux de la serre devant la plante... Avec cette simple méthode, madame, vous aurez une collection de gloxinias quand vous le voudrez...

LA COMTESSE.

Eh bien! je vous suis réellement reconnaissante, car j'adore ces fleurs... J'ai toujours pensé, du reste, que mon jardinier arrosait trop... C'est sa manie.

RAOUL.

Où je mets des ombres, madame, c'est solferino.

LA COMTESSE.

Bien entendu. Mais, vraiment, vous dessinez à merveille!

RAOUL.

Oh! madame!... Tenez, c'est charmant, cet oiseau qui est là, madame; si je ne me trompe, c'est une perruche des Indes, la perruche lorri, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Oui... Je l'ai fait placer dans mon tapis par un véritable enfantillage... J'y attache un souvenir de cœur, car j'ai eu la passion de ces oiseaux... Malheureusement, c'est comme pour mes gloxinias, j'ai dû y renoncer; je les perdais tous.

RAOUL, dessinant toujours.

Aviez-vous soin, madame, d'entourer de flanelle les barreaux de leur perchoir?

LA COMTESSE.

Non...

RAOUL.

Ah! mais cela est indispensable;... ces petites bêtes s'enrhument très aisément... Dès qu'elles prennent froid aux pieds, la poitrine s'engage; mais moyennant la précaution que je vous indique, madame, et en ayant l'attention de leur laver les pattes avec un peu de vin chaud, quand vous les voyez un peu souffrantes,... je vous garantis que vous les conserverez. (Se redressant.) Voilà, madame, une esquisse bien grossière, mais suffisante pourtant, je crois.

LA COMTESSE.

Oh! mais... c'est parfait... — Vous avez un vrai talent... Ce sera même mieux que l'iris... Je vous remercie mille fois, monsieur, de votre obligeance,... et aussi de vos bons conseils,... que je ne manquerai pas de mettre à profit. (Souriant avec grâce.) Si vous n'en aviez jamais donné que de ce genre-là!... (Raoul s'incline.) Et maintenant j'ai bien peur qu'il ne me reste qu'à vous rendre votre liberté, monsieur de Morière... (Se reprenant.) M. d'Arnaud... pardon! je ne sais plus, moi... Venise... Trieste! je m'y perds à mon tour!

RAOUL, très sérieux.

Ah! je vous en supplie, madame, épargnez-moi... Je suis assez malheureux déjà de penser que le succès de ma démarche, succès qui me tenait tant au cœur, a peut-être été compromis uniquement par ce déguisement maladroit... dont je me suis laissé affubler.

LA COMTESSE.

Ah! l'idée n'était pas de vous?

RAOUL.

Car,... n'est-ce pas, madame?.... si je m'étais présenté franchement sous mon nom, comme je le voulais, vous auriez mieux compris que le sentiment qui m'amenait près de vous, qui prosternait à vos pieds une âme peu disposée à s'abaisser,... devait être assez amer, assez poignant pour expier bien des torts... Vous auriez compris enfin que le plus sincère, le plus profond hommage que je pusse rendre à l'honnêteté, à la vertu,... c'était l'hommage que je lui faisais de mon enfant!

LA COMTESSE, sérieuse et digne.

Je vous comprends et je vous crois, monsieur. Veuillez me croire et me comprendre de votre côté. Je ne suis insensible ni à la touchante destinée de M[lle] de Thémines ni au souvenir de l'infortunée qui fut sa mère,... et si cette enfant se fût trouvée seule au monde, comme vous me le disiez d'abord, je n'aurais pas hésité à l'accueillir dans ma maison et à veiller sur son avenir.

RAOUL.

Madame!

LA COMTESSE.

Mais M[lle] de Thémines n'est pas seule,... sa présence chez moi y entraînerait nécessairement la présence de son père,... ses fréquentes visites du moins... Eh bien! monsieur, soyez juste, n'y aurait-il pas là, pour la conscience la plus généreuse, la plus libérale, un excès de tolérance vraiment blessant,... impossible?

RAOUL, douloureusement.

Ah! cette pensée ne m'était pas venue... Oui, madame, vous pouvez avoir raison... Je vous suis reconnaissant de votre bonté... Je me retire... Adieu.

LA COMTESSE.

Adieu.

RAOUL, revenant brusquement et parlant avec feu.

Eh bien! madame, laissez-moi vous prouver que ces mauvais cœurs que nous sommes peuvent avoir aussi le courage du sacrifice,... des plus durs sacrifices!... Prenez ma fille, puisque vous le voulez bien, et je m'engage sur ma parole à ne jamais la revoir tant qu'elle sera à votre foyer!... Je m'en irai,... je partirai... Qu'elle soit heureuse et honorée,... c'est tout ce que je demande!

LA COMTESSE, un peu étonnée, après un silence.

A cette condition, monsieur, comptez sur mon dévouement. J'irai chercher M[lle] de Thémines dès que vous m'y autoriserez.

RAOUL, avec agitation.

Je vais ce soir même l'avertir, madame, la préparer... (Il fait quel-

ques pas, puis s'arrête.) Ah! tenez, j'aime mieux ne pas la revoir,... j'aurais peur de faiblir... Je préfère lui écrire... Vous voudrez bien lui remettre ma lettre?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur. (Elle lui montre ce qu'il faut pour écrire.)

RAOUL.

Oh! deux lignes seulement! (Il écrit.) « Ma chère petite mignonne! » — Elle est charmante, vous verrez! — « Je suis forcé de te quitter. Je pars... peut-être pour longtemps. Une parente, une amie de ta mère veut bien te recevoir dans sa famille. Tu trouveras près d'elle l'affection de la sœur la plus tendre... » N'est-ce pas, vous l'aimerez bien?

LA COMTESSE, émue.

Oui.

RAOUL.

« Écris-moi quelquefois, ma chère petite. N'oublie pas, je t'en prie, ton pauvre père qui t'abandonne... et qui te chérit!... » (Des larmes coulent sur ses joues; il porte son mouchoir à ses yeux et étouffe un sanglot; puis il plie la lettre et la remet à la comtesse.) Pardon!... Merci, madame, et adieu! — (Il va pour sortir.)

LA COMTESSE, se levant tout à coup.

Monsieur de Morière, le monde dira ce qu'il voudra; mais vous faites bravement votre devoir,... je ferai le mien de même... Allez me chercher votre fille! (Elle déchire la lettre.)

RAOUL.

Quoi! vous... ah! madame! (Il s'incline, et lui baisant la main avec une profonde émotion) : Vous êtes excellente!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE, qui reste stupéfait en voyant Raoul baiser la main de sa femme.

RAOUL, courant à lui.

Ah! mon ami!... (Il lui serre la main avec effusion.) Je le disais bien! tu ne connaissais pas ta femme! (Il salue encore profondément la comtesse et sort à la hâte.)

OCTAVE FEUILLET.

MILAN ET VENISE

DEPUIS

LA GUERRE DE 1859

La paix de Villafranca donna la liberté à Milan, mais elle laissa Venise sous la domination étrangère. Ainsi étaient séparées tout d'un coup deux cités italiennes qui depuis de longues années vivaient sous le gouvernement d'une puissance allemande. Six ans se sont écoulés depuis cette séparation inattendue. Dans quelle situation se trouvent Milan et Venise au terme de cette période assez courte sans doute, mais suffisamment significative? C'est une question que des faits et des souvenirs recueillis pendant de fréquens séjours dans le nord de l'Italie me permettent d'aborder avec la confiance d'apporter sur ce grave sujet quelques informations dignes d'intéresser les amis de l'Italie nouvelle en France comme dans cette libre Angleterre qui est mon pays. Le contraste de la prospérité matérielle de Milan avec les souffrances et la langueur contre lesquelles se débat Venise n'est pas cependant le seul objet de ces pages. Les exemples ne manquent pas pour nous apprendre ce qu'il y a de vivifiant dans la liberté, de mortel dans la servitude. Nous voulons, tout en signalant un contraste si frappant et si triste, rechercher aussi les ressemblances, l'harmonie qu'on peut remarquer entre Milan et Venise sous le rapport de la vitalité morale. Nous voulons observer le caractère italien mis en quelque sorte à une double épreuve, ici dans les meilleures, là dans les plus mauvaises conditions de développement. Si ces souvenirs prouvent que Venise libre pouvait marcher du même pas que Milan dans la

voie des progrès en tous genres, notre but aura été atteint, et notre conclusion sera plus complète, car, à côté d'une sévère leçon pour l'Autriche, elle contiendra aussi le plus sérieux des encouragemens pour la jeune nation italienne.

I.

Pour mieux faire comprendre les progrès accomplis à Milan, il faudrait donner quelque idée de l'état de cette ville pendant les dernières années de la domination autrichienne. Je n'oublierai jamais l'impression que produisit sur moi l'aspect de Milan quand j'y vins pour la première fois au mois d'octobre 1853. A voir la physionomie inquiète, le regard soupçonneux des sentinelles autrichiennes, j'aurais pu croire que l'ennemi était aux portes; je me trompais, et les sentinelles avaient raison, car l'ennemi occupait une position bien autrement formidable : il était dans la ville même. L'ennemi, c'était la population tout entière. Je pus bientôt remarquer que les Italiens et les Autrichiens ne se trouvaient jamais dans le même café, et j'appris que jamais ils ne se rencontraient ni dans les loges de la Scala, ni dans les maisons particulières. Un officier autrichien ne pouvait entrer dans un salon sans voir les Italiens se retirer aussitôt, faisant le vide autour de lui; mais si les Milanais affichaient ainsi leur dégoût pour le despotisme de l'Autriche, de son côté le gouvernement autrichien redoublait de rigueur contre ceux qu'il appelait « les frondeurs de Milan. »

Un jour je m'étais arrêté devant la magnifique cathédrale, changeant de place de temps en temps pour mieux voir les mille détails du Dôme. Un factionnaire s'approche brusquement et me fait comprendre par ses gestes accompagnés de paroles allemandes, auxquelles je n'entendais rien, que je ne devais plus continuer cette lente promenade à laquelle il trouvait je ne sais quelle allure révolutionnaire. Je m'éloignai donc. Une demi-heure plus tard, je me trouvais près d'une des portes de la ville, et, l'idée m'étant venue de voir un peu les environs, j'étais sur le point de franchir les portes, quand on me demanda mon passeport. Je l'avais laissé à l'hôtel : faute de cette pièce indispensable, je fus contraint de renoncer à ma promenade à travers champs. Dès ce moment, je ne me séparai plus de mon passeport, et, voulant aller voir le lac de Côme, j'eus bien soin de me procurer le *visa* nécessaire pour faire ce voyage d'une heure et demie en chemin de fer. Malheureusement, une fois muni de ce *visa*, j'eus à compter avec la pluie, qui me força de laisser passer deux jours sans exécuter mon projet. Le troisième enfin, par un beau soleil, je me mis en route. Vers le mi-

lieu du trajet, on demanda les passeports, et je donnai le mien avec la plus grande confiance. Cinq minutes après, l'employé vint à moi. J'étais invité à retourner à Milan, car mon passeport n'était pas en règle; le *visa* n'était bon que pour quarante-huit heures, et le délai avait expiré la veille. Je dus descendre de wagon et fus aussitôt mis sous la surveillance d'un soldat croate, l'un des types les plus laids de sa race. L'idée de l'avoir pour compagnon de voyage jusqu'à Milan me décida tout à coup à tenter un dernier effort du côté de l'employé, qui consentit à me laisser partir pour Côme, sur la promesse solennelle que je lui fis, et que je tins scrupuleusement, d'être revenu dans le délai de trois jours.

En 1859, deux mois à peine après la guerre, quelle différence! Par une belle journée de septembre, j'entrai en Lombardie après avoir traversé la Suisse sans montrer mon passeport. Arrivé à Milan, je trouvai la ville en fête; les cloches sonnaient à toute volée, les rues pavoisées étaient remplies de monde, toute la population était en mouvement; bourgeois et militaires, nobles et plébéiens, autorités municipales et simples citoyens, tous, de la classe la plus élevée jusqu'à la plus pauvre, avaient l'air ouvert et joyeux. On riait, on discutait, on parlait politique. J'ouvrais de grands yeux, je me promenais partout, j'écoutais tout, et je regardai plus d'une fois la grande cathédrale pour m'assurer que j'étais bien dans cette ville de Milan, qui naguère avait un air si sombre et où presque chaque citoyen avait l'attitude d'un conspirateur. Que se passait-il donc parmi « ces frondeurs de Milan? » Je le demandai à l'un d'eux. « Aujourd'hui, répondit-il, arrivent les députations de l'Italie centrale, qui vont à Turin présenter au roi leurs votes d'annexion. — Vous êtes contens de vous trouver sous le gouvernement de Victor-Emmanuel? — Si nous sommes contens! répliqua le Milanais. Notre pressant intérêt n'est-il pas de former un royaume du nord de l'Italie qui puisse faire face à l'Autriche, malheureusement restée maîtresse de la Vénétie? » Nous parlions librement, on le voit, en pleine rue, sur cette même place du palais où pendant ma première visite j'avais éveillé, en contemplant tranquillement la cathédrale, les soupçons d'une sentinelle autrichienne.

L'arrivée des députations fut accueillie avec transport par les Milanais. Le soir, la ville et la cathédrale furent illuminées. Le théâtre de la Scala, où les députations se rendirent, retentit au moment de leur entrée des plus chaleureux cris d'enthousiasme, de cet enthousiasme pur et entraînant, où vibre le premier souffle de la liberté récemment conquise par un peuple longtemps opprimé. Le lendemain je présentai à quelques Milanais des lettres que j'avais pour eux, et je me procurai ainsi le plaisir d'entrer pour la

première fois dans un salon italien. L'accueil que je reçus fut plein de courtoisie et de cordiale bienveillance. La politique était, comme on le pense bien, le principal et presque le seul sujet de conversation. On parlait librement, on discutait chaudement, sans dépasser toutefois les limites de la convenance et du bon sens. Ce qui me frappait surtout et ce qui me plaisait fort, c'était la manière pratique et positive dont les questions étaient envisagées. Jamais je n'entendais proposer de théories abstraites. On ne parlait pas « des droits de l'homme, » ni « des origines de l'état social, » ni d'aucune de ces abstractions qui sont à leur place dans les discussions philosophiques et dans les temps de loisir; il n'y avait personne qui s'occupât d'autre chose que des questions urgentes du jour et de l'application du régime constitutionnel à donner à l'Italie enfin émancipée. J'ai eu mainte occasion de voir de près la société milanaise, grâce à cette charmante sympathie, pure de toute morgue, qu'elle prodigue (c'est le mot propre) aux étrangers qui font un séjour un peu prolongé auprès d'elle, et je me suis toujours de plus en plus tenu à la première impression que j'ai ressentie en voyant cette manière d'envisager et de traiter les questions politiques. J'ai assisté à bien des discussions, qui quelquefois furent assez vives; le sujet en était toujours d'une application immédiate et sérieuse, comme le plus ou le moins d'extension à donner au suffrage des citoyens, les rapports de l'église et de l'état, la limite du pouvoir central et des autorités locales, la guérison la plus prompte et la plus sûre de la plaie du brigandage. Ce que j'ai vu et entendu dans d'autres parties de l'Italie m'a prouvé et m'autorise à dire que ce n'est pas seulement à Milan que l'on trouve cette heureuse disposition des esprits, et que là est vraiment le trait caractéristique du génie national. Aussi doit-on beaucoup espérer d'une société qui montre tant de sagesse. Elle n'aurait pu autrement faire en si peu de temps ce qu'elle a fait et se relever déjà si complétement. C'est un grand malheur pour une nation quand ses hommes d'état et les chefs de l'opinion publique, au lieu de porter leur attention sur les questions pratiques, se laissent entraîner vers des théories trop générales et se préoccupent de questions purement abstraites. Les Italiens comprennent à merveille le danger des abstractions; ils semblent s'accorder à reconnaître, contrairement à l'opinion acceptée en d'autres pays, que nos sociétés modernes ne ressemblent pas à une feuille de papier blanc sur laquelle on peut écrire ce que l'on veut, mais plutôt à un champ clos d'intérêts, d'idées et de faits, très divers et très hostiles, où l'on ne doit chercher à faire que ce que l'on peut.

Les élections générales des députés au parlement, qui eurent

lieu au commencement de 1861, m'offrirent l'occasion de voir comment les Italiens savaient remplir cette fonction importante de la vie constitutionnelle. J'assistai à plusieurs des réunions publiques qui précédèrent le jour de l'élection. On y discutait vivement, et en pleine liberté, sur les candidats et sur les principes que l'on voulait appuyer; des discussions semblables remplissaient en même temps les colonnes des journaux, sans que l'autorité s'en mêlât pour agir sur l'opinion dans un sens ou dans un autre. Je n'ai rien entendu ni rien lu qui pût choquer un ami de l'ordre et de la liberté. Milan est divisé en cinq colléges électoraux à peu près égaux, et chacun de ces colléges avait à sa disposition diverses grandes salles où les électeurs allaient déposer leurs votes. Le suffrage n'est pas universel en Italie; il est limité, comme en Angleterre. La garde nationale stationnait aux portes des salles de vote. Toutes les opérations se firent avec la plus grande régularité et au milieu de l'ordre le plus parfait. L'électeur votait avec une entière liberté, sans qu'il fût possible à personne de savoir en faveur de quel candidat son vote était donné. Dans l'intérieur des salles régnaient la tranquillité la plus complète et un silence qui, malgré la foule assez compacte, n'était guère interrompu. L'aspect général de la ville était des plus calmes. En vérité, ces « frondeurs » de Milan étaient devenus le plus paisible des peuples. Le fait est que moi, qui ai vu de bien près, cette année encore, des élections en Angleterre, j'admirais ce calme, cet ordre, et surtout cette entière absence de toute corruption, qui caractérisaient les élections de Milan et faisaient si grand honneur à ses citoyens.

Si la politique et la manière de la pratiquer méritent d'être étudiées avant tout quand on cherche à se rendre compte de l'état d'un pays, il y a cependant d'autres points d'étude qui ont aussi une grande valeur, et je signalerai par exemple le plus ou le moins d'avancement de l'instruction publique. C'est là un intérêt de premier ordre pour tous les pays, mais principalement pour ceux qui se glorifient d'être libres, et où les citoyens ont une large part dans la direction des affaires. Quiconque aime sincèrement les institutions libérales doit être l'ami décidé et agissant de l'instruction populaire. C'est en la rendant saine et solide, en la répandant partout, c'est en surveillant soigneusement l'esprit qui la dirige, que l'on établit sur un fondement durable l'édifice de la liberté d'un peuple. Cette vérité n'a pas échappé aux Italiens, et les Milanais en particulier se sont mis à l'œuvre avec une ardeur qui mérite les plus grands éloges.

La municipalité de Milan chargea en 1860 une commission, composée de six personnes très compétentes en cette matière, d'exa-

miner l'état de l'instruction populaire et de lui adresser un rapport à ce sujet. Ce rapport, très détaillé et soigneusement rédigé, fut présenté au conseil communal le 6 mai 1861. Il établissait que les écoliers, du chiffre de 6,100 qu'ils atteignaient en 1859, étaient arrivés en 1861 au chiffre de 6,700, que le nombre des salles des écoles s'était élevé de 84 à 100, et que plusieurs d'entre elles, qui n'étaient pas installées d'une façon convenable, avaient été remplacées par d'autres qui leur étaient bien supérieures. Néanmoins la commission, tout en constatant cette amélioration, appelait instamment l'attention du conseil communal sur les réformes encore nécessaires et sur l'idéal à poursuivre. Elle faisait observer que la condition matérielle de plusieurs écoles laissait beaucoup à désirer, elle insistait sur la nécessité de construire des salles spacieuses et commodes, au lieu de louer des maisons qui se prêtaient trop peu par leurs dispositions à faciliter les services d'une école publique. Elle voulait que l'on augmentât le salaire des maîtres et des maîtresses, et de plus qu'on leur donnât une augmentation régulière de 100 francs tous les cinq ans. Elle faisait valoir la nécessité d'une école supérieure pour les jeunes filles, puis d'une école de perfectionnement. En proposant ces réformes, la commission faisait remarquer que le développement de l'instruction était la plus sûre garantie de prospérité pour un pays; aussi demandait-elle qu'en vue d'une telle œuvre on ne reculât devant aucun sacrifice. La municipalité ne tarda pas à suivre l'excellent conseil de sa commission et à réaliser la plupart des réformes dont elle lui suggérait l'idée. Elle refondit le système d'enseignement, et lui donna une vie nouvelle par l'introduction des méthodes d'origine récente les plus accréditées. Aujourd'hui encore elle ne cesse d'agir dans le même sens. Quelques chiffres suffiront pour montrer quels progrès a faits l'instruction populaire à Milan depuis 1861. Dans 13 écoles primaires de garçons et 9 écoles de filles, ils indiquent quel a été le mouvement de la population des élèves en quatre ans :

	Écoles primaires de garçons.	Écoles primaires de filles.
1862-63....................	4,849 élèves.	2,986 élèves.
1863-64....................	5,202 —	3,480 —
1864-65....................	5,359 —	3,645 —

En tout, pour 22 écoles, le chiffre était en 1864-65 de 9,004 élèves. Ainsi, de 6,100 élèves, que l'on comptait en 1859 dans les écoles primaires de Milan, on est arrivé progressivement à 9,004 dans l'année scolaire 1864-65.

Milan possède aussi trois écoles pratiques (*scuole techniche*, comme disent les Italiens), une institution du même genre avec

une institution professionnelle supérieure, deux gymnases, deux lycées et deux écoles normales. Toutes ces écoles et ces institutions sont gratuites. Les écoles élémentaires sont entretenues aux frais de la municipalité et en dépendent entièrement. Le gouvernement supporte une partie de la dépense des autres établissemens, et y exerce un contrôle. Il y a en outre des écoles du soir et des écoles des *jours de fête* (*scuole festive*). Les écoles du soir ont été ouvertes en 1861 par la municipalité; ce sont principalement des ouvriers de tout âge qui viennent, du 15 octobre à la fin de mai, y chercher l'instruction au terme de leur journée de travail. Les écoles du soir comptaient, en octobre 1864, 1,684 élèves. Les *écoles des jours de fête* (*scuole festive*), établies vers la fin de 1862, répondent à la même pensée que les écoles du soir, avec cette différence qu'elles sont destinées aux jeunes filles et aux femmes de la classe ouvrière, tandis que les écoles du soir s'ouvrent seulement pour les hommes. Ces *scuole festive* rassemblent leurs écolières les dimanches et les jours de fête, d'une heure de l'après-midi jusqu'à quatre heures. En 1864, les jeunes filles et les femmes qui profitaient de cette admirable institution n'ont pas été au-dessous du nombre de 1,156. Les écoles du soir et celles des jours de fête sont gratuites comme les autres et entretenues aux frais de la municipalité, qui en a seule la direction et la surveillance.

En somme, il n'y avait pas moins de 44 écoles, de 200 salles d'études, de 275 maîtres et de 12,695 élèves à Milan en 1864, — le tout ainsi réparti :

	Salles.	Maîtres.	Élèves.
22 écoles primaires	132	162	9,004
8 écoles du soir	27	37	1,684
8 écoles des jours de fête	22	22	1,156
3 écoles professionnelles	10	31	483
1 école supérieure de filles	3	8	95
1 école normale (garçons)	3	7	65
1 école normale (filles)	3	8	208
	200	275	12,695

Les salles d'asile, qui dépendent entièrement de la bienfaisance privée, bien qu'elles soient sous l'administration du gouvernement, sont au nombre de 7, et reçoivent à peu près 1,200 enfans de deux à six ans. La cité de Milan a élevé sur son budget la dépense de l'instruction publique, de la somme de 100,000 francs, qu'elle comptait en 1859, à celle de 564,000 francs, qui lui est allouée en 1864. On ne trouverait dans aucune autre ville d'Europe l'exemple d'une telle augmentation en cinq ou six années. Dans un des quartiers les plus populeux de Milan, on construit aujourd'hui même un

grand bâtiment destiné aux écoles populaires, et qui coûtera plus de 1 million de francs. La municipalité se propose d'en construire d'autres pour satisfaire aux besoins d'une ville où chaque année s'augmente le nombre des élèves. Ces faits et ces chiffres prouvent d'une manière éclatante avec quel zèle et quelle persévérance les autorités de la ville de Milan travaillent à assurer le bien-être moral de la population, ainsi que l'empressement avec lequel les Milanais profitent des moyens d'instruction qui leur sont offerts.

Je ne me suis pas contenté de lire les rapports adressés à la municipalité milanaise sur les écoles populaires : j'ai voulu voir de près cette œuvre de civilisation, et la toucher pour ainsi dire de la main. Grâce à l'obligeance de l'un des membres de la commission des études, j'ai pu visiter plusieurs des écoles élémentaires de garçons et de jeunes filles, et aussi deux ou trois des écoles du soir. Je suis resté deux, trois et quelquefois même quatre heures dans chaque école, entendant lire et voyant écrire, assistant à l'enseignement de la grammaire et de la géographie, examinant moi-même de vive voix les diverses classes dans ces différentes branches de l'instruction populaire. J'ai été très satisfait de l'état général des écoles, du progrès, de l'ordre et de la bonne tenue des élèves. J'ai dû même à l'obligeance d'une inspectrice de pouvoir visiter à deux reprises une école des jours de fête, et là encore je n'ai pu qu'admirer l'attention soutenue avec laquelle les élèves profitaient de l'occasion qui leur était donnée de s'instruire.

Ce n'est pas la municipalité seulement, c'est l'élite de la société milanaise qui prête son concours au développement de l'instruction populaire. Une telle intervention des familles riches de Milan est excellente en elle-même, c'est aussi un témoignage très favorable de l'état actuel du pays et le gage des espérances que l'on peut fonder sur l'avenir, car il est évident que si elles s'intéressent ainsi aux pauvres, elles comprendront de mieux en mieux les désirs et les besoins des classes ouvrières, et que les pauvres de leur côté seront naturellement portés de plus en plus à regarder leurs concitoyens riches avec de bons sentimens et à s'affranchir de toute défiance. Les diverses classes de la société s'uniront ainsi par le lien durable d'une mutuelle affection. Les pauvres comme les riches se sentiront membres du même corps, enfans de la même patrie, et la nation se trouvera plus forte, plus capable de se développer au dedans, par conséquent mieux en état de résister aux ennemis du dehors.

Quel que soit pourtant l'intérêt qui s'attache au progrès moral réalisé à Milan grâce à la liberté, il n'en faut pas moins rechercher ce qui a été fait pour le progrès matériel. Un premier symptôme qui

frappe tous les yeux, c'est la transformation, l'agrandissement de la ville. Dans la partie la plus populeuse de la capitale lombarde, celle qui se trouve entre la porte Neuve et la porte Garibaldi, il a fallu ouvrir de larges rues qui portent les noms de Solferino, d'Ancône, de Castelfidardo et de Marsala. Deux nouveaux ponts, nommés le pont de Castelfidardo et le pont delle Pioppette (des petits peupliers), traversent le canal qui entoure la ville. Sans trop m'arrêter aux détails, je me contenterai de signaler un grand ouvrage, la construction de la belle galerie Victor-Emmanuel, qui unira la place du Dôme à celle de la Scala et aux grandes rues adjacentes. L'exécution de ce projet permettra d'abattre les rues étroites et tortueuses qui encombrent le centre de la ville, et empêchent d'y pénétrer l'air, la lumière et la circulation; en même temps elle ceindra l'admirable cathédrale d'une place vraiment digne d'elle. C'est l'architecte Mengoni de Bologne qui a fait le plan de ce travail aussi utile qu'il est vaste; l'exécution en a été entreprise par une compagnie anglaise qui l'a soumissionné auprès de l'autorité municipale de Milan. Le 7 mars 1865, le roi Victor-Emmanuel a posé la première pierre de la magnifique galerie qui portera son nom. Malgré un temps affreux, une grande foule était accourue, désireuse d'assister au commencement de travaux qui doivent faire de Milan l'une des plus belles villes de l'Europe. Comme on ne peut exécuter tout cela sans de grandes dépenses, la conséquence immédiate de ces beaux projets est l'augmentation des impôts, mais il ne faut pas oublier que ce mouvement de grands travaux publics donne de l'occupation aux ouvriers, accroît de beaucoup la circulation du numéraire, et l'on a de bonnes raisons pour croire que sous un gouvernement libre il ne fera que rendre plus brillant l'avenir de la cité.

L'abolition des petites douanes qui par leurs mille vexations empêchaient autrefois le développement des intérêts matériels de l'Italie, la grande extension du réseau des chemins de fer depuis 1859, ont donné partout d'ailleurs au commerce de la péninsule une activité inconnue, et Milan a eu naturellement sa part de ce bienfait général. Toutefois il est difficile de trouver des renseignemens bien exacts sur les progrès qu'ont faits le commerce et le mouvement industriel de Milan. Nous n'avons pu guère relever, dans les documens trop peu nombreux relatifs au commerce milanais, que quelques détails qui méritent d'être notés. Dans le compte rendu de l'administration civile de la cité lu au conseil communal du 28 novembre 1864, il est dit que le produit de l'impôt sur les maisons particulières et toutes les autres constructions s'est en 1864 augmenté de 19,693 francs comparativement au produit de

l'année 1863. Cette augmentation provient de l'accroissement du nombre des maisons, dont le revenu total a crû de 613,259 francs dans la même période de temps. Le produit de la taxe sur les revenus du commerce de la ville s'était également développé, car les revenus sujets à l'impôt, de 1863 à 1864, offraient une plus-value d'environ 1 million de francs. Il en était absolument de même pour toutes les autres taxes, et ce résultat était dû au simple développement de la matière imposable, car les taxes en elles-mêmes n'avaient reçu aucune modification.

Un autre document, le rapport de 1863 de la chambre de commerce de Milan, indique spécialement l'extension inattendue de l'esprit d'association depuis 1860, et constate la formation de six sociétés anonymes et de cinq sociétés en commandite dans la province lombarde. L'une de ces sociétés mérite particulièrement d'être signalée, c'est celle qui a pour objet la construction de maisons pour les ouvriers et de bains et de lavoirs publics. Établie en 1861 avec un capital de 350,000 francs, qui a augmenté depuis, elle a déjà construit des maisons ouvrières pour plus de 500,000 fr. Ces maisons se trouvent dans les nouvelles rues de San-Fermo et de Montbello; elles forment aussi en grande partie la nouvelle place qui porte ce dernier nom. Le but de la société est d'offrir à la classe ouvrière des logemens commodes, propres et à bon marché. D'après ses statuts, la société ne peut pas prélever pour ses bénéfices plus de 4 pour 100, et le reste doit être employé à la construction de nouvelles maisons ayant toujours la même destination. Cette société a déjà gagné beaucoup plus de 4 pour 100 et obtenu un grand succès sous tous les rapports. Le nombre des associations de secours mutuels a pris également de l'importance dans ces dernières années. Ces institutions si dignes d'estime, qui préviennent la détresse, qui contribuent à faire naître et à propager l'habitude de l'économie et de l'épargne, et qui établissent d'heureux liens entre les individus épars et les familles, sont maintenant répandues à tel point que le rapport de la chambre de commerce de 1863 déclare que presque tous les individus appartenant aux classes qui vivent de leur travail personnel sont devenus membres de l'une de ces sociétés.

La liberté a donc assuré à Milan le progrès matériel comme le progrès moral. Elle n'a pas moins contribué à développer ce charme, cette aisance des rapports sociaux qu'on ne goûte nulle part si bien que dans la capitale lombarde. L'étranger par exemple trouve dans la société milanaise une prévenance qui ne se dément jamais, une hospitalité toute cordiale et sans aucune affectation. Il y a pourtant un reproche à faire aux Milanais. Les plus riches mêmes et les plus haut placés ont la fâcheuse habitude de parler entre eux le dialecte

particulier, le patois de la contrée. Que le peuple s'en serve, cela se comprend; il en est ainsi dans tous les pays. Or ce dialecte se compose ou de mots barbares qui lui sont particuliers, ou de mots de la belle langue italienne estropiés et horriblement défigurés. La population éclairée de villes qui se glorifient à juste titre, comme Turin et Milan, d'être à la tête du mouvement italien fera bien de suivre l'exemple de la bonne société de Naples, et de laisser le patois aux portefaix ou aux paysans illettrés. Est-ce trop demander aux Milanais que de les engager à bannir de chez eux ce dernier souvenir de la division et de la servitude de l'Italie, pour se servir de cette riche langue nationale, de cette langue presque divine, la plus douce et la plus musicale qu'une société européenne ait parlée? Que mes bons amis de Milan me pardonnent, mais je ne sais pas cacher mon blâme plus que mes sympathies; je puis dire du reste que je n'oublierai jamais le temps si agréable que j'ai passé auprès d'eux, surtout aux heures de paix et de joie où Milan savoura les premiers et nobles plaisirs de la liberté.

II.

C'est dans le même automne où j'avais vu Milan si plein de charme et de vie que je trouvai à Venise la tristesse et le silence. Venise avait l'aspect d'une ville morte; elle pleurait amèrement l'espérance évanouie d'une liberté qu'elle avait presque tenue dans ses mains. J'ai entendu raconter une petite histoire qui peint très bien la situation de la capitale de la Vénétie en 1859. Une Vénitienne devenue veuve avait un fils qui vivait avec elle et qu'elle aimait tendrement. Son unique inquiétude était de le voir se compromettre vis-à-vis du gouvernement autrichien, car le jeune homme était un patriote chaleureux. La pauvre femme avait si souvent vu s'évanouir les espérances de Venise, qu'elle ne croyait plus guère à la délivrance de son pays. Quand son fils lui parlait de quelques chances favorables, elle secouait tristement la tête, et se contentait de prier en silence pour sa chère et malheureuse Venise. Les grands événemens du printemps et de l'été de 1859 réveillèrent l'ardeur du jeune homme. On imagine avec quel feu il racontait à sa mère les moindres nouvelles arrivées jusqu'à lui dans cette époque d'agitations. La vieille femme pourtant n'y croyait pas encore; tout cela lui paraissait trop beau pour être vrai. Enfin un jour le fils, entrant à la hâte dans la chambre de sa mère : « Venez, mère, lui dit-il, venez vite; du toit d'une maison, je vous ferai voir la flotte de nos libérateurs, le pavillon de la France! » Ils

coururent, et quand la pauvre femme vit de loin les vaisseaux français, elle leva au ciel ses yeux pleins de larmes en disant : « Dieu de miséricorde, je vous remercie, je crois enfin à la délivrance de ma chère Venise. » — Le lendemain arrivait la nouvelle de la paix qui laissait Venise à l'Autriche.

Qui voudrait se plaindre à ce propos de la France? Si la France n'a pas tout fait en 1859, elle a fait beaucoup, et à parler net, nous sommes trop près encore des combats inégaux soutenus par la Pologne et le Danemark abandonnés, pour qu'un Anglais se sente le droit de blâmer la France de n'avoir pas été au bout de sa tentative de 1859, elle qui a donné du moins son or et son sang pour la cause italienne. Si j'ai fait ce récit, c'est uniquement pour rappeler combien fut amer le désappointement de Venise, et combien est grande encore sa douleur.

De tous les Italiens que j'ai connus, les Vénitiens sont ceux qui montrent le plus de patience; c'est à eux surtout que j'ai entendu dire : « Que l'Italie ne risque pas de tout compromettre en faisant quelque coup de tête! Nous savons que notre roi et nos frères ne manqueront pas de voler à notre secours quand viendra l'occasion propice, quand sonnera l'heure suprême. » Les Vénitiens ont raison. Si de jeunes et ardens patriotes se jettent de temps en temps dans une lutte sans espérance contre les oppresseurs de leur patrie, cela se comprend sans peine; mais les patriotes sensés doivent les supplier de ne plus commettre cette faute, car c'en est une, et de se réserver pour le dernier effort, qui doit certainement amener un jour le triomphe de la cause italienne.

L'aspect général que présente aujourd'hui Venise est des plus tristes; la population a l'air sombre, et on y remarque une singulière absence de jeunes gens. Cela se comprend quand l'on se souvient que la jeune génération a quitté son pays par milliers pour s'établir dans le royaume italien, et que l'armée de ce royaume compte 14,000 Vénitiens dans ses rangs. Le long du Grand-Canal et ailleurs, les palais sont de plus en plus délabrés; on peut les acheter à vil prix. Tout indique une ville en décadence. Le beau palais des Foscari, converti en caserne, prouve suffisamment le respect qu'a l'Autriche pour les grands souvenirs du passé, si chers aux Vénitiens. L'ancienne reine de l'Adriatique est devenue l'une des plus mornes cités de l'Europe. Le carnaval n'y est plus qu'un souvenir. Depuis 1859, l'opéra, les illuminations, les bals, ont disparu. Les fêtes ne trouvent de place ni dans la vie privée ni dans la vie publique. Les seules démonstrations qui interrompent le deuil national sont celles dont les Vénitiens se servent pour protester contre la domination allemande. Elles prennent quelquefois une

forme plaisante, par exemple quand un beau matin les pigeons de Saint-Marc s'envolent en déployant devant les Autrichiens scandalisés des ailes tricolores. Les Vénitiens trouvent aussi d'ingénieux moyens de célébrer les fêtes nationales de l'Italie, celles par exemple du roi Victor-Emmanuel, du statut italien, la commémoration des victoires de Magenta ou de Solferino. Tantôt ce sont des feux d'artifice aux trois couleurs qui s'élancent de côté et d'autre pendant la soirée, tantôt ce sont des affiches collées à une certaine hauteur le long des murs, qui se font voir aux lueurs de l'aurore, et par lesquelles les Vénitiens saluent leur roi Victor-Emmanuel et lui présentent leurs hommages, ou envoient à leurs frères italiens leurs félicitations. Aussitôt tous les agens de la police autrichienne se mettent en campagne: ils apportent des échelles, des seaux d'eau, de longs bâtons; ils courent, ils grimpent, ils suent, ils font une guerre acharnée aux affiches; partout ils les attaquent, partout ils les détruisent, et, grâce à d'héroïques efforts, ils battent l'ennemi à plates coutures et remportent une victoire complète sur toute la ligne.

Le caractère vénitien est naturellement ouvert et facile. Au café, au bal, dans les rendez-vous publics, l'étranger entrait autrefois sans difficulté en relation avec les gens du pays; maintenant tout est changé : les Vénitiens regardent avec méfiance celui qu'ils ne connaissent pas. Cela n'est pas étonnant, car les espions se trouvent partout et exercent leur métier sous mille déguisemens. Avant 1859, ils couvraient l'Italie entière, le Piémont excepté; aujourd'hui il ne leur reste que la malheureuse Vénétie, et ils s'y abattent en foule. Aussi est-il très difficile d'étudier sur place l'état de Venise. Les autorités sont toujours sur le qui-vive, et l'étranger qui y ferait des recherches et fréquenterait la société vénitienne, ou du moins l'ombre qui en reste, n'y séjournerait pas longtemps.

Je ne puis mieux caractériser cette situation qu'en disant qu'elle ressemble trait pour trait à celle de Milan avant 1859 : même tyrannie et même haine, mêmes soupçons d'une part et même irritation de l'autre, même séparation absolue, en tout temps et en tout lieu, entre les Autrichiens et les Vénitiens, entre les oppresseurs et les opprimés. Combien de fois j'ai entendu ces paroles du voyageur nouvellement arrivé de Venise : « Comme ils sont beaux, les monumens vénitiens, mais quelle ville morte! comme il est triste d'y vivre! » Ce cri s'échappe naturellement de la bouche de quiconque vient de contempler tant d'admirables souvenirs des arts au milieu d'une cité qui souffre la peine inconsolable de la servitude; mais oublions notre propre douleur et ne disons plus ce qu'est Venise qu'en empruntant le langage des faits et des ré-

sultats matériels : l'éloquence en est aussi grande que celle de la plainte.

Un rapport tout récent du comité statistique de la chambre de commerce de Venise donne la valeur en florins autrichiens (1) des marchandises importées dans cette ville et de celles qui y ont été exportées, par voie de mer, de 1860 à 1864. Ce rapport est daté du 31 janvier 1865. Voici les chiffres qu'on y relève :

	Importations.	Exportations.
1860	48,864,500 florins.	21,233,220 florins.
1861	39,145,189	16,982,508
1862	33,359,948	12,945,225
1863	28,346,973	13,245,611
1864	26,108,012	12,822,272

Parmi les industries dont la décadence particulière a contribué, suivant le rapport de 1865, à cette grande décadence du commerce de Venise, on doit citer celle des verreries. Le président de la chambre de commerce en parle ainsi : « Cette industrie baisse notablement, et menace tout à fait ruine, si la main prévoyante du gouvernement ne vient à son aide. » La valeur des produits qu'elle exportait était en 1860 de 2,047,440 florins; en 1864, elle était descendue à 1,550,067. Les importations, de 1,164,980 florins, chiffre de 1860, sont tombées en 1864 à 121,909 florins. Il en est de même pour d'autres branches de l'industrie et du commerce, comme le prouve un court tableau qu'il y a quelque intérêt à consulter.

	IMPORTATIONS.		EXPORTATIONS.	
	1860.	1864	1860.	1864.
Savons	184,580	109,664	26,250	19,760
Bijouterie et quincaillerie	936,430	298,105	721,220	182,805
Métaux bruts et travaillés	8,071,860	850,768	1,771,820	228,005
Denrées coloniales et drogues	4,928,880	3,413,432	295,110	80,264
Fromages	120,890	68,508	212,380	123,640
Animaux de boucherie, viandes et graisses	748,680	216,604	296,580	23,159

On peut noter cependant quelques exceptions dans ce déclin général, — principalement pour le commerce des bois, des couleurs et des matières colorantes, pour celui des chanvres et cordages.

Le même comité statistique de la chambre de commerce vénitienne a publié le 12 janvier 1865 un rapport sur le nombre et le tonnage des vaisseaux qui étaient entrés dans le port de Venise et de ceux qui en étaient sortis de 1859 à 1864. Ces chiffres sont,

(1) Le florin d'Autriche vaut 2 fr. 45 c. en moyenne.

eux aussi, une preuve irrécusable de la ruine qui semble attendre cette malheureuse ville. Nous laissons parler le président de la chambre de commerce. « A partir de la guerre de 1859, dit-il, commence pour Venise une période de décadence si rapide que peut-être n'en trouverait-on pas un second exemple dans l'histoire de notre commerce. » Voici en effet ce que disent les chiffres :

Vaisseaux entrés et tonnage.

	1859.	1860.	1861.	1862.	1863.	1864.
Vaisseaux.............	4,581	4,250	3,788	3,382	3,292	3,123
Tonneaux.............	537,285	436,416	364,792	332,113	312,275	301,337

Vaisseaux sortis et tonnage.

	1859.	1860.	1861.	1862.	1863.	1864.
Vaisseaux.............	4,466	4,251	3,756	3,395	3,211	3,093
Tonneaux.............	519,241	450,980	374,015	336,483	310,968	303,539

En cinq années, la diminution a donc été de 235,948 tonnes et de 1,458 vaisseaux à l'entrée, — de 1,373 vaisseaux et de 215,702 tonnes à la sortie. Tandis que Venise voit son port condamné à des pertes si cruelles, Gênes a doublé en six ans le mouvement du sien, et cette année même, le gouvernement italien a cédé au commerce de Naples l'emplacement du port militaire, parce que le vieux port commercial ne peut plus suffire aux besoins des échanges maritimes de cette ville.

En même temps que les ressources de Venise diminuent, les impôts augmentent. Les caisses d'épargne et les sociétés de secours mutuels faisant presque entièrement défaut à la Vénétie, on comprend que la misère y gagne sans cesse du terrain. L'Autriche cependant s'y maintient par la force d'une armée de 150,000 à 180,000 hommes, appuyée sur son fameux quadrilatère. Les fortifications de Venise ont été considérablement augmentées depuis la guerre : le territoire vénitien s'est couvert de nombreux travaux stratégiques. Cette nécessité d'être toujours sur le qui-vive produit un état financier des plus graves pour l'Autriche. Le fait est que la Vénétie est un bien lourd fardeau pour le gouvernement de Vienne, un fardeau qui épuise les ressources de l'empire. Sans la Vénétie, tout le monde le sent, même à Vienne, l'Autriche serait plus riche et plus forte, on n'en saurait douter, car elle serait à même de diminuer de beaucoup et son armée et ses dépenses. De plus, si la vraie frontière de l'Italie et de l'Autriche, celle des Alpes, était enfin placée par une sage politique là où la nature l'a mise, non-seulement cesserait aussitôt l'hostilité qui divise les deux pays, mais il se créerait entre eux un commerce également

avantageux pour l'un et pour l'autre. L'Autriche réduirait donc ses dépenses militaires, et du même coup elle augmenterait son commerce. Maintenant au contraire l'Italie, qui, maîtresse de son territoire national, serait uniquement occupée de développer son agriculture et son industrie, se voit forcée d'épier à toute heure le moment où elle pourrait affranchir la Vénétie; elle est prête à se lever à tout appel, quand un ennemi de l'Autriche lui offrira de l'aider dans cette revendication. Combien tout serait changé si l'Autriche rompait les fers de Venise, qui pèsent si lourdement sur elle-même! On parle, je le sais, de la nécessité stratégique qu'il y a pour l'Autriche de posséder la ligne du Mincio, et les Allemands la réclament eux-mêmes quelquefois. C'est évidemment une prétention exagérée de leur part et une erreur de l'Autriche. Les Italiens, avec Rome et Venise, forment une population d'à peu près 25 millions d'âmes; la confédération germanique en a 44 millions, l'Autriche, sans la Vénétie, au moins 32 millions, et entre l'Autriche et l'Italie s'élève la grande barrière des Alpes. En vérité, on ne saurait discuter sérieusement la prétention qu'a la puissance la plus forte de posséder au-delà de cette barrière une province du territoire de son voisin, déjà plus faible, en alléguant le danger que ce voisin lui fait courir. Si l'on examine de préférence la question de droit, il faut se souvenir que la possession de la Vénétie par l'Autriche ne date que de l'acte injuste commis à Campo-Formio par le premier Napoléon, alors simple général de la France révolutionnaire. Le congrès de Vienne a commis exactement la même injustice en laissant l'Autriche s'emparer de nouveau de cette province en 1815. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que les généraux autrichiens et anglais, quand ils cherchaient en 1813 à soulever l'Italie, lui avaient pourtant déclaré dans leurs proclamations qu'ils voulaient seulement la délivrer « du joug de fer de Bonaparte et la rendre à *elle-même.* » Ah! certes la Vénétie et l'Italie ont bien raison de protester, et c'est de leur côté que parle le droit le plus clair qu'il y ait au monde.

Traités et possession! est-ce bien le moment pour l'Autriche et ses amis de se servir de tels argumens? Où sont les traités qui liaient le Holstein et le Slesvig au Danemark? Ce n'est point par dizaines, c'est par centaines d'années que l'on comptait la durée de la possession de ces pays par la royauté danoise. Les titres séculaires du Danemark à la possession de ces duchés seraient-ils inférieurs à ceux qui découlent pour l'Autriche d'une injustice moderne commise par le général républicain d'une puissance révolutionnaire? Alléguera-t-on la manière dont le gouvernement danois se conduisait envers les duchés? Il peut avoir eu des torts; mais quand on

pense à tout ce qui a été fait par le gouvernement de Vienne dans la Hongrie et dans l'Italie et à ce qu'il y fait encore, il est tristement ridicule de voir l'Autriche envoyer une armée pour délivrer le Slesvig et le Holstein de la domination du Danemark. Veut-on savoir comment cette grande puissance allemande se conduit dans les pays non allemands qu'elle possède : que l'on se rappelle le procès Saint-Georges, qui a eu lieu, il y a peu de temps, en Vénétie; que l'on s'informe des causes de l'emprisonnement de Mmes Labia, Calvi et Montalban de Venise. Avant de se poser en libératrice sur les bords de l'Eider, l'Autriche n'aurait-elle pas dû renoncer à son rôle d'oppresseur sur les bords du Mincio? Le fait est que tant qu'elle gardera la Vénétie, elle sera relativement faible, et que sa politique continuera d'être inconséquente. C'est en se débarrassant du fardeau de la Vénétie et en se mettant d'accord avec la Hongrie, comme elle cherche à le faire en ce moment, que l'Autriche deviendra une puissance vraiment constitutionnelle et réellement forte. Tous les argumens, tous les droits, tous les intérêts, y compris ceux de l'Autriche elle-même, plaident en faveur d'un arrangement qui séparerait la Vénétie du gouvernement de Vienne. Cette séparation est le seul moyen qu'il soit raisonnable de vouloir employer pour mettre un terme aux souffrances actuelles et à la décadence, même matérielle, de la Vénétie. En ce qui touche l'offre faite par l'Autriche à Venise d'envoyer ses représentans au *reichsrath* de Vienne, elle sera toujours accueillie comme à Inspruck le serait celle de l'Italie d'envoyer des députés au parlement de Florence. Quant à moi, j'ai vu de trop près Milan se réjouir dans la liberté et Venise pleurer dans le deuil et la misère, pour ne pas appeler de tous mes vœux le moment de la délivrance de l'ancienne cité des doges, pour ne pas désirer de tout mon cœur l'arrivée de ce jour où son peuple, affranchi du joug étranger, célébrera avec une joie sans bornes la fête de sa réunion à l'Italie.

On connaît maintenant les principaux traits du contraste qu'offrent en ce moment les deux cités italiennes de Milan et de Venise. Dans la première de ces deux capitales, on voit une population contente et prospère, travaillant avec ardeur à développer tout ce qui constitue le bien-être matériel et moral d'un peuple. L'augmentation du mouvement commercial, la construction de nouvelles maisons, d'hôtels, de rues, de places, d'édifices, la formation de plusieurs nouvelles sociétés pour l'entreprise de travaux d'utilité publique, tout y atteste la prospérité du présent et la confiance dans l'avenir. Les écoles se multiplient, les élèves y arrivent en foule; partout s'organisent des sociétés de secours mutuels, dont les classes ouvrières ont apprécié sur-le-champ l'utilité. Tels sont

les signes d'un véritable progrès moral. La municipalité librement élue de Milan déploie une activité des plus louables, qui répond aux vœux de ses électeurs. Les élections politiques se pratiquent avec une entière liberté, au milieu de l'ordre le plus parfait. Les plus larges franchises sont accordées à la presse et à la parole. En même temps il serait difficile de trouver une ville où la sécurité publique soit plus assurée, où la police et l'administration soient meilleures. Les habitans sont prêts à faire tous les sacrifices que demandent les nécessités de la patrie. Leur dévouement à la grande œuvre nationale qui s'accomplit aujourd'hui en Italie et leur amour pour son loyal souverain n'ont pas de bornes. Voilà l'état actuel de la capitale de la Lombardie, que l'Autriche trouvait si difficile à gouverner et si impossible à contenter. Jamais le régime de la liberté constitutionnelle n'a obtenu un triomphe ni plus complet ni plus éclatant.

Et Venise! Non-seulement les signes de prospérité ne s'y montrent point, mais à chaque pas on y rencontre les signes les plus tristes de la décadence. Les palais y tombent en ruine, le commerce y diminue tous les ans, le port y voit amoindrir chaque année le nombre de ses vaisseaux, l'instruction primaire y est dans l'abandon, la mendicité et le vol s'y étendent toujours. La population est unie dans une haine commune contre le gouvernement étranger qui la domine. En vain celui-ci offre à Venise une participation dans le nouveau système autrichien inauguré par la patente de février 1861; Venise n'en veut pas, elle demande seulement que l'étranger sorte du territoire. Tant qu'il y restera, le peuple de Venise ne cessera de manifester son horreur pour le gouvernement de l'empereur François-Joseph et son attachement à celui du roi Victor-Emmanuel. Ni les menaces ni les offres de l'Autriche ne produiront aucun effet sur la résolution unanime de la Vénétie. Possédée en vertu d'un acte d'une criante injustice, contenue par la force, plongée dans la misère, Venise est à la fois une honte et une faiblesse pour l'Autriche. Tant que durera cette union si contraire à tout principe de justice, elle portera des fruits amers.

Supposons maintenant que la guerre de 1859 eût donné à Venise la liberté; supposons qu'on l'eût réunie, comme Milan, à la mère-patrie, ou du moins à un royaume constitutionnel de l'Italie du nord. Dans ce cas, les Vénitiens n'auraient-ils donc pas fait les mêmes progrès et les mêmes réformes qu'ont accomplis les Milanais? Les écoles populaires n'auraient-elles pas vu augmenter d'année en année le nombre de leurs écoliers? n'aurait-on pas construit de nouvelles écoles pour subvenir aux besoins du peuple? La municipalité de Venise ne se serait-elle pas empressée, comme celle de Milan,

de pousser en avant cette œuvre si digne d'un peuple libre, et qui lui est si absolument nécessaire? N'aurait-elle pas concouru aux travaux pour l'amélioration matérielle de la cité? N'aurait-on pas vu se former en Vénétie, comme dans la Lombardie, des sociétés anonymes et des sociétés en commandite, afin de poursuivre des entreprises d'utilité publique? Sous un gouvernement national et libre, le mouvement commercial du port de Venise ne se serait-il pas accru comme celui des ports de Gênes et de Naples sous le régime de la liberté nationale? Si les ennemis de l'Italie nous répondent que non, en alléguant que les Vénitiens sont trop frivoles, trop légers, trop peu unis entre eux, s'ils ajoutent que ce peuple est bon tout au plus à narguer et à embarrasser ses gouverneurs autrichiens, mais qu'il n'est nullement digne d'être libre, et qu'il est complétement incapable de se gouverner lui-même et de prospérer sous un régime libéral, il y aurait à leur répondre d'abord qu'on en disait autant des Milanais avant 1859. Or les faits et les souvenirs que je viens de résumer sur Milan montrent qu'on s'était gravement trompé. On ajouterait ensuite que pour Venise l'épreuve s'était faite même avant 1859, et il n'est pas déjà si éloigné, le temps où le monde put voir ce dont Venise indépendante était capable. De mars 1848 jusqu'en août 1849, la société vénitienne connut la liberté après avoir subi cinquante ans de domination étrangère; quel usage en fit donc ce peuple accusé de frivolité et de mollesse? Il commença par choisir pour chef un homme qui unissait l'intelligence politique au plus noble caractère, Daniel Manin. Son gouvernement, libéral à l'intérieur, montra en présence des difficultés extérieures autant de diligence que de dextérité. Est-il besoin de rappeler l'héroïque défense qui termina cette courte et mémorable période de l'indépendance de Venise? Certes un peuple qui a fait de telles choses a suffisamment prouvé qu'il est digne de la liberté. S'il s'est conduit ainsi au milieu d'une révolution, après cinquante ans d'esclavage, que ne fera-t-il pas sous un gouvernement national qui lui accordera tous les bénéfices de l'ordre et de la liberté!

Mais il y a encore un fait qui prouve d'une manière éclatante que les Vénitiens sont aujourd'hui, comme par le passé, capables de faire des sacrifices pour la cause de leur patrie. Il y en a douze ou quatorze mille qui se sont exilés de la Vénétie malgré tous les efforts des autorités autrichiennes, et qui se sont enrôlés dans les rangs de l'armée italienne. En même temps l'Autriche contraint cette province de fournir son contingent à la conscription autrichienne. Ainsi la Vénétie subit une double conscription, l'une obligatoire et l'autre qu'elle s'impose volontairement pour la cause de l'Italie. Et

cependant il y a des personnes qui soutiennent aveuglément que les Vénitiens sont dégénérés, indignes de la liberté, que les Italiens ne se battent pas, que leur pays est le pays des morts. C'est pour répondre à ces accusations que nous avons montré ce qu'il reste encore de vitalité à Venise asservie à côté de Milan libre. Qu'on se rassure, Venise reste digne d'un meilleur avenir, elle attend sans faiblir le jour où se réalisera le vœu de Manzoni :

Non fia loco dove sorgan barriere
Tra l'Italia e l'Italia mai più.

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques mots après avoir exprimé cette confiance dans l'avenir de Venise. Il me semble qu'on pourrait accuser d'injustice un Anglais prônant l'œuvre qui s'accomplit aujourd'hui en Italie sans reconnaître la grande part qu'y a prise la France. Sans doute elle n'est pas intervenue dans la guerre de 1859, déclarée par l'Autriche au Piémont, pour former une seule nation des divers états dont se composait l'Italie, et elle ne voulait que construire contre le retour de l'Autriche le rempart d'un royaume de l'Italie du nord; mais n'était-ce pas déjà là un grand bienfait pour les Italiens, un véritable triomphe pour la cause de la liberté et du bon droit? Où en seraient maintenant l'Italie et le Piémont, si la France s'était bornée à leur prêter en 1859, quand l'Autriche passa le Tessin, cet appui de paroles et de dépêches dont nous avons vu l'effet dans les questions polonaise et danoise? L'Italie ne pleurerait-elle pas encore aujourd'hui comme pleure la Pologne? Le Piémont n'aurait-il pas subi les mêmes malheurs que le Danemark malgré son admirable armée, qui s'est si bien montrée en Crimée, mais qui était, comme celle du Danemark, peu nombreuse? Grâce à la France, ces malheurs ont pu être évités. Sa part dans la création de la liberté italienne est donc assez belle pour que l'Angleterre sache la reconnaître et s'associer avec une sympathique ardeur à l'œuvre commencée.

J.-W. PROBYN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre 1865.

Les dernières nouvelles des États-Unis sont une véritable consolation donnée à l'humanité. Nous disions, au moment même où la guerre civile allait se terminer, que le gouvernement de l'Union étonnerait le monde par la générosité de sa clémence envers les vaincus; nous avons eu le bonheur de ne point nous tromper. Le président Johnson et ses ministres déploient dans l'œuvre de la reconstruction de l'Union une application d'esprit et de cœur, un dévouement, une intelligence, une droiture, qui réjouissent tout ce qu'il y a d'hommes de bonne volonté dans le monde. On n'est point accoutumé de notre côté de l'Atlantique à rencontrer dans les gouvernemens une probité semblable, des dispositions si humaines et une si véritable grandeur d'âme. Nous le répétons, c'est un spectacle consolant, et il y a plaisir à détourner un instant ses regards des mesquines et vilaines tracasseries qui forment la politique de nos cours et cabinets d'Europe, pour les porter sur ces dignes citoyens d'une république qui, après avoir conduit triomphalement leur pays à travers la plus terrible des guerres civiles, sont maintenant occupés à conjurer les conséquences de la plus terrible des crises sociales.

L'heure de la justice est enfin arrivée pour le gouvernement républicain de l'Union américaine. Tous ses ennemis, intérieurs et extérieurs, sont obligés de lui rendre hommage. Le mâle et honnête discours du président Jonhson aux délégués des anciens états sécessionistes a excité une sympathie et une admiration universelles. C'est une bonne fortune qu'au moment où le président républicain ouvrait ainsi son âme à ses concitoyens, il se soit trouvé auprès de lui un témoin capable de nous raconter et de nous expliquer cette scène émouvante. C'était, parait-il, le jour de toutes les réparations. Un correspondant du *Times* était reçu par M. Jonhson et par M. Seward au moment où les représentans des anciens rebelles allaient

porter à ces deux chefs de l'Union leurs respects et leurs doléances. La coïncidence était remarquable. Quel journal a été, pendant la durée de la guerre civile, plus injuste, plus cruel envers le gouvernement américain que le *Times* anglais? Il faut le dire à l'honneur de l'esprit libéral des magistrats démocrates de l'Union américaine et à l'honneur aussi de la presse virilement pratiquée, ni ces magistrats ni le *Times* lui-même n'ont gardé, en face de la révélation éblouissante des événemens, le mesquin souvenir, l'étroite rancune des polémiques passées. L'envoyé du *Times* a été reçu avec simplicité et cordialité par le président et le secrétaire d'état : il a été admis à les voir à l'œuvre, il a pu entendre les pensées et les paroles échangées entre eux et les hommes du sud; il lui a été donné de comprendre ce travail de la reconstruction de l'Union, dont les principaux ressorts nous étaient inconnus à nous autres Européens. On croit sans peine à la fidélité du portrait que l'écrivain anglais trace de M. Johnson. Le président porte un double poids : il a la politique générale à diriger, il a aussi les réclamations, les suppliques personnelles à recevoir. Le travail quotidien du président et de ses conseillers est incroyable; il n'est pas de manouvrier européen qui ait pareille fatigue physique à subir. M. Jonhson est surmené; il a l'aspect d'un homme qui n'a de repos ni le jour ni la nuit, dévoré d'anxiété et de soucis. Sa plus grande fatigue vient des audiences. Un président des États-Unis est tout à tous; tout le monde a le droit de l'aborder. Entre les solliciteurs et lui, il n'y a nulle barrière de factionnaires, d'agens de police, de hallebardiers et d'huissiers. Ce qui accroît la foule des visiteurs, c'est la nécessité où sont les hommes du sud de venir demander personnellement leur pardon. L'expédition seule de ces amnisties individuelles occupe pendant douze heures par jour l'*attorney-general* de l'Union. Cet encombrement de sollicitations provient de la clause de l'amnistie qui avait excepté du pardon toutes les personnes possédant un revenu égal ou supérieur à 20,000 dollars. Cette clause n'a point été comprise en Europe, on n'en saisissait point l'objet politique; elle paraissait arbitraire et cruelle.

En réalité cependant, la clause d'exception ne devait produire aucune spoliation, aucun dommage contre les personnes; elle ne devait servir qu'à assurer l'objet poursuivi par l'Union à travers la guerre civile, l'abolition de l'esclavage. Voici comment. La reconstruction de l'Union doit s'accomplir par la réintégration des états sécessionistes dans leurs droits d'états souverains en tout ce qui concerne leur gouvernement intérieur. L'esclavage a bien été aboli durant la guerre par la fameuse proclamation de M. Lincoln; mais cette abolition, prononcée par le pouvoir central, aurait pu être attaquée devant les cours de justice locales des états reconstitués comme contraire à la constitution, qui donne aux états seuls le droit de faire les lois qui régissent leur condition intérieure. Si donc l'on eût purement et simplement reconstitué les états sans prendre aucune précau-

tion, on mettait en péril l'objet et le résultat même de la guerre, l'abolition de l'esclavage. On n'a point trouvé de précaution plus efficace que la clause d'exception. Il n'y avait dans le sud qu'une classe qui pût attaquer par les moyens légaux la proclamation du président Lincoln : c'était la classe des grands propriétaires d'esclaves, la classe de ceux qui avaient un revenu égal ou supérieur à 20,000 dollars. On a excepté ces propriétaires de l'amnistie générale, et on leur a imposé la nécessité de demander des amnisties personnelles, afin de les mettre dans l'impuissance de faire jamais revivre la question de l'esclavage. Le pardon n'est accordé en effet qu'à ceux qui signent l'engagement qu'ils adhèrent à la proclamation présidentielle, que jamais ils n'acquerront des esclaves en propriété et n'emploieront de travailleurs esclaves. Ceux qui violeraient cet engagement détruiraient pour eux le bénéfice de l'amnistie et retomberaient sous le coup des peines prononcées contre le crime de haute trahison. On le voit, l'exception qui frappe les grands propriétaires disparaît en pratique devant la renonciation expresse de ces propriétaires au monopole de l'esclavage. Il n'y a là qu'une sévérité apparente : en fait, chaque propriétaire signe l'engagement qui lui est demandé et se trouve amnistié. C'était bien le moins que le président Johnson, M. Seward et la cause unioniste missent à l'abri de toute contestation et de toute réaction future ce grand intérêt moral de l'émancipation des esclaves, qui a été la cause de la guerre, et en faveur duquel la fortune des armes, juste cette fois, s'est prononcée avec tant d'éclat.

Les pardons s'accordent donc très facilement au prix d'un grand surcroît de travail pour le président et ses ministres, et de quelques retards dans l'organisation nouvelle des états du sud. C'est devant une nombreuse députation de délégués appartenant aux états du sud et soumis à la clause d'exception que M. Johnson a prononcé sa dernière harangue. La députation avait été d'abord reçue par M. Seward. Elle était composée d'hommes considérables dans leurs états, dont plusieurs avaient appartenu au vieux parti whig américain, parmi lesquels le secrétaire d'état retrouvait de vieux amis politiques. Il y eut entre le ministre et les délégués un échange de paroles simples et de plaisanteries un peu dures, à l'américaine. « Nous venons vous présenter nos respects, » dit le chef de la députation à M. Seward. « Fort bien, répliqua le ministre, vous conviendrez qu'il en était bien temps. » Les délégués se mirent à rire et à dire que c'était vrai. M. Seward reprit : « Quand j'ai appris à mon fils que j'allais recevoir une députation de rebelles, il m'a dit qu'à moins qu'ils ne fussent animés de tout autres sentimens que ce dernier rebelle que nous avons vu, il aimait tout autant n'être pas de l'entrevue. » Le dernier rebelle en question était l'assassin dont l'œuvre est inscrite en terribles cicatrices sur le visage du secrétaire d'état. « Nos pensées sont conformes à nos paroles, répondit un délégué de Georgie; nous ne voulons plus être désormais que de bons et

loyaux unionistes. » Cette protestation fut répétée avec emphase par tous les assistans. Quelques-uns firent allusion à la clause exceptionnelle des 20,000 dollars. « Vous savez aussi bien que moi, répondit M. Seward, que ce sont les hommes à 20,000 dollars qui ont provoqué la rébellion et soutenu la guerre. Le gouvernement est-il trop exigeant lorsqu'il leur demande aujourd'hui quelques garanties de loyauté? Si vous voulez que cette clause soit pour vous inoffensive, au nom de Dieu, messieurs, rentrez chez vous et organisez vos états! Abrogez votre acte de sécession, rendez une ordonnance abolissant l'esclavage, comme le Missisipi vient de le faire, et il n'y aura personne alors dans le sud qui soit plus heureux que moi de votre rétablissement dans vos droits de citoyens. » Plusieurs des délégués entourèrent le correspondant du *Times* comme pour le charger de faire connaître leurs sentimens à l'Europe. « Nous voulons nous remettre au travail, disaient-ils tous, et cette clause est un obstacle. — Il vous est cependant bien facile d'obtenir le pardon. — Oui; mais tant que le gouvernement ne croira pas à nos protestations de loyauté, il y aura des délais. Nous voulons le convaincre de notre sincérité, et c'est pour cela que nous sommes ici ce soir. »

C'est la même députation qui s'est rendue auprès du président et à laquelle M. Johnson a fait entendre de si fortes et de si nobles paroles. Même familiarité dans la réception, mais ici il semble qu'une communication plus intense se soit établie entre ces représentans d'une communauté souffrante qui expie et reconnaît son erreur et ce chef d'état plébéien élevé pour ainsi dire au-dessus de lui-même par le sentiment de la responsabilité républicaine et le devoir patriotique que ses fonctions lui imposent. Voilà bien, comme son prédécesseur, un honnête homme, qui ne subtilise point avec ses obligations morales, qui serre de près le devoir étroit et simple. Il s'est opposé au démembrement de sa patrie, et il peut se rendre le témoignage d'avoir travaillé pour la bonne cause, qui a été la cause triomphante; mais aujourd'hui que la cause de l'Union est gagnée, c'est lui qui est chargé de restaurer cette Union, de la faire revivre. L'œuvre de la lutte et du champ de bataille est terminée; à lui la tâche de la réorganisation! Dans cette œuvre, il ne veut rien livrer à l'hypothèse, à la chimère, à l'entraînement. Il ne veut pas que les États-Unis aillent d'un extrême à l'autre, que, par réaction contre un système fédéral qui a failli briser l'unité nationale, ils se jettent dans un système de centralisation où se perdrait la liberté. Il s'en tient à la constitution, et, chose remarquable, cette invocation de la constitution pure et simple est la meilleure garantie de la réconciliation des deux fractions de la nation récemment divisées. En face de la constitution, il n'y a plus de parti victorieux ni de parti vaincu, il n'y a que des états égaux devant la loi commune et des concitoyens qui se relèvent dans leur propre estime par le respect mutuel de leurs droits. Les inspirations de la raison se rencontrent ici avec celles du

sentiment : M. Johnson, répondant aux plus intimes inquiétudes des délégués du sud, a pu leur déclarer avec une noble confiance qu'il croyait à leur sincérité, et il a pu, en leur montrant la place que la constitution leur assure, relever leurs espérances. Ce scrupule dans l'accomplissement du devoir, cet appel cordial et généreux adressé à des ennemis de la veille, ces nobles ménagemens pour la dignité d'adversaires vaincus après une lutte si violente, cet effort virilement tenté pour effacer les mauvais souvenirs et réparer les maux passés, sont un exemple de vertu gouvernementale que le monde n'avait point encore contemplé. Celui qui le donne n'est certes point un dynaste de la vieille mode, un de ces personnages que notre sénile Europe, héritière des formules serviles du bas-empire romain, décore du titre de majesté! C'est un ancien ouvrier, qui savait à peine écrire à vingt ans, dont le vote populaire et un tragique accident ont fait à l'improviste un chef d'état. La vie et la mort de Lincoln et la conduite présente de M. Johnson font grand honneur aux institutions démocratiques et à la forme républicaine. Nous pouvons nous plaindre et nous moquer, nous autres vieux civilisés, des manières grossières et ridicules des *Yankees;* mais ils nous montrent des vertus politiques devant lesquelles il n'est personne qui ne soit contraint de s'incliner. Par malheur, l'expérience nous a trop bien appris que dans notre vieille Europe si délicate, et dont toutes les aristocraties, après tout, ne sont recrutées que de parvenus, les belles manières s'acquièrent plus facilement que les vertus politiques.

A mesure que se dessine la politique intérieure de M. Johnson, on comprend mieux que sa politique extérieure ne sera point faite pour donner des inquiétudes à la France et à l'Angleterre. M. Johnson et M. Seward font très raisonnablement passer la politique intérieure avant la politique extérieure, la reconstitution pacifique de l'Union avant les griefs plus ou moins légitimes que leur ont donnés certains gouvernemens étrangers. On peut donc tenir pour certain que le gouvernement américain, livré tout entier à la tâche qu'il s'est assignée, ne troublera point de longtemps notre entreprise mexicaine. Nous faisons des vœux pour que le délai providentiel qui nous est ainsi donné soit mis à profit par notre gouvernement. Il faut espérer que nous aurons tout le temps nécessaire pour retirer nos troupes du Mexique avant que les États-Unis aient la volonté et le pouvoir de mettre en vigueur la doctrine de Monroë, laquelle restera, — qu'on n'ait point d'illusion à cet égard, — un principe essentiel de leur politique étrangère. De même, malgré les clameurs familières à la presse américaine, le gouvernement de l'Union vivra en bonne intelligence avec l'Angleterre tant que sa diplomatie sera dirigée par M. Seward. L'hostilité querelleuse que les *Yankees* nourrissent contre l'Angleterre ne se trahira que par des incidens secondaires où la responsabilité et l'honneur des gouvernemens des deux pays ne seront point engagés. Le *fenianisme* est

un incident de ce genre. Il a plu au gouvernement anglais de mettre un terme à l'agitation irlandaise qu'entretenait l'association des *fenians;* il a peut-être bien fait, mais il est probable qu'il eût pu s'abstenir sans danger de toute répression. Le trait le plus nouveau et le plus curieux de cette agitation irlandaise, c'est qu'elle a aux États-Unis les principaux élémens de son organisation. La pensée des nouveaux Phéniciens qui préparaient à l'Irlande une renaissance fantastique était de former aux États-Unis les cadres et les ressources d'une armée d'insurrection qui, traversant l'Atlantique, serait venue rendre l'indépendance à la verte Érin. L'immigration irlandaise est si nombreuse aux États-Unis qu'il est naturel que les conspirateurs aient considéré ce pays comme leur base d'opérations. Là ils avaient toute liberté de se réunir, de se concerter, de recueillir des souscriptions réelles et des enrôlemens imaginaires. Les procédés de la liberté américaine grossissent tout. Le bruit que le fenianisme faisait aux États-Unis depuis quelques mois était sans doute plus grand que le travail réel des conspirateurs. Les immigrans irlandais ne sont pas faits d'ailleurs pour gagner à leur pays d'origine les sympathies américaines. Beaucoup d'Irlandais ont servi sans doute dans les armées des États-Unis, quelques-uns, hommes distingués qui ont été obligés de quitter l'Irlande après les événemens de 1848, ont obtenu des grades élevés dans l'armée; mais la population irlandaise des villes, animée d'une sorte de haine contre la race noire, a montré pendant la guerre des sympathies sudistes, a pris part aux tristes émeutes de New-York, et a fait tout ce qu'il fallait pour rendre la cause de l'Irlande peu intéressante aux yeux de la masse du peuple américain. La nouvelle association était en outre réprouvée par le clergé catholique, et malgré le bruit dont elle essayait de s'entourer elle ne pouvait montrer dans ses rangs aucun homme de mérite ou de marque. Nous croyons donc que le fenianisme, même dans son foyer américain, était dépourvu de tout élément de force qui pût inquiéter l'Angleterre. En Irlande, les fenians qui correspondaient avec l'association américaine n'étaient pas plus redoutables. Ils se recrutaient dans les classes infimes de la population, étaient également brouillés avec le clergé catholique, et n'avaient pas de chefs connus. Ce qu'il y a eu de plus remarquable en eux, c'est leur hardiesse ou plutôt leur imprévoyance et leur présomption. Leur but avoué était la guerre civile; ils essayaient de se donner une organisation militaire, et dans un pays qu'ils dépeignent comme dépouillé des plus justes libertés ils ont pu pendant plusieurs mois, sans avoir rien à démêler avec la police et la force armée, se réunir par petites escouades et faire l'exercice quelquefois dans l'intérieur des villes, à deux cents pas de distance d'un poste militaire. Cette conspiration étrange et si peu dissimulée, qui ne gagnait aucun adhérent dans les classes éclairées de la population irlandaise, ressemble à un gigantesque enfantillage. Le procès que vont subir les fenians arrêtés en Irlande montrera, nous n'en doutons point, l'ab-

surdité et la faiblesse du complot. Tout cela n'aurait pu aboutir qu'à une triste échauffourée. En brisant le fenianisme, le gouvernement anglais a mis fin à une mystification plutôt qu'il n'a combattu un sérieux danger. Il faut bien le dire, les griefs de l'Irlande contre l'Angleterre, qui n'ont été que trop réels et trop justes autrefois, ne subsistent plus aujourd'hui. L'Irlande possède toutes les libertés dont jouit l'Angleterre; ses intérêts inspirent aux hommes d'état consciencieux de notre époque la même sollicitude que ceux des autres parties du royaume-uni. L'Irlande n'a plus guère à se plaindre que des priviléges que possède chez elle l'église établie, qui n'est que le culte d'une minorité; mais un tel grief ne justifie ni une insurrection ni une révolution, et l'on doit espérer d'en obtenir le redressement par le progrès que les institutions libérales font nécessairement accomplir aux idées de justice. De ses maux anciens, l'Irlande n'a plus guère conservé que le souvenir; l'affaire des fenians nous prouve que le souvenir et le ressentiment des injustices passées sont difficiles à extirper du sein des populations ignorantes. Les Anglais doivent donc se garder de se montrer trop sévères envers les Irlandais que les vieilles passions nationales égarent, car c'est la cruelle politique de leurs pères qui a semé ces haines séculaires dont nous voyons encore les dernières et tristes manifestations.

En France, tout repose, et si ce n'étaient les ravages commis par le choléra dans quelques villes importantes du midi, nous jouirions d'une fin de vacances singulièrement calme. Nous ne savons pourquoi l'on a troublé récemment une situation si tranquille par des bruits de rénovation politique et de remaniemens ministériels. Il ne s'agissait de rien de moins que le couronnement de l'édifice, et l'on indiquait la date d'un nouveau 24 novembre. Il y a sur ce point dans l'opinion une veine de crédulité qui se réveille volontiers sur le premier prétexte venu : l'opinion a des accès non d'impatience, mais d'espérance. On a mis bon ordre à celui-ci. Le journal officiel a démenti les bruits de crise ministérielle, et à la place du couronnement de l'édifice nous avons eu la circulaire du ministre de l'intérieur qui invite les préfets à ne point épargner les *communiqués* à la presse départementale. Il n'y aura donc rien de changé, soit; mais sérieusement, quand on y songe, il semble que ce ne soit point tout à fait sans motifs que le public ouvre parfois l'oreille à des bruits de changement. Nous approchons de la session, nous avons un nouveau président du corps législatif; le moment ne serait-il point propice pour examiner si les rapports du gouvernement avec le corps législatif sont établis sur la meilleure base possible? Or personne ne croit qu'il en soit ainsi : tout le monde trouve qu'il y aurait quelque chose à faire pour rendre plus faciles, plus pratiques, plus conformes à la logique, les rapports du pouvoir avec la chambre des députés. Les uns disent que l'institution des ministres-orateurs n'est pas viable, qu'il vaudrait mieux que les ministres à portefeuille vinssent

exposer eux-mêmes et défendre devant la chambre les affaires de leurs départemens; la présence des ministres dans les chambres fortifierait les assemblées, à qui elle apporterait des lumières et inspirerait une utile émulation; elle donnerait aussi au gouvernement une autorité plus directe sur les délibérations des chambres. En consentant à ce progrès, on ne porterait d'ailleurs aucune atteinte à l'esprit de la constitution, car déjà le gouvernement se fait représenter par un ministre, — le ministre d'état, — devant le parlement. N'y a-t-il point quelque chose de contradictoire dans la pratique actuelle? Les principaux chefs de service vont à la chambre, et les ministres n'y vont pas! D'autres critiquent le système de discussion de l'adresse. Ils préféreraient les adresses à l'anglaise, présentées et votées dans la même séance. Le système français, disent-ils, a l'inconvénient d'éloigner la discussion de ses objets et de ses conclusions pratiques. Il faut en trois semaines, et sans prendre haleine, discuter toutes les questions l'une après l'autre, sans rien résoudre, pour finir par n'exprimer dans un sens ou dans l'autre qu'une vague effusion. On dépense ainsi inutilement, comme en un exercice académique, un temps précieux; on déroute et on fatigue les esprits. Mais si l'on changeait de système de discussion pour l'adresse, il serait juste cependant de laisser à la chambre la faculté de faire connaître son opinion au moment opportun sur les questions importantes. On obtiendrait ce résultat en rendant à la chambre le droit d'interpellation. Avec une représentation véritablement complète du gouvernement devant la chambre, d'autres questions s'élèvent : ne faudrait-il point par exemple viser à la constitution de cabinets aussi homogènes que possible? Le ministère actuel possède-t-il cette qualité? En allant ainsi d'une chose à l'autre, on voit jaillir les questions qui flottent en quelque sorte devant l'opinion publique et se former les rumeurs plausibles qui annoncent ou un perfectionnement de la constitution ou un mouvement dans le personnel du pouvoir. Vains bruits, visions décevantes pour cette fois! Nous nous en tenons, en matière de progrès, au minimum de la vitesse. M. de Lavalette, on en conviendra, est parfait pour marquer ainsi le pas avec bonne grâce, en faisant le moins de chemin qu'il se peut. Sa circulaire aux préfets sur les communiqués est le modèle du genre, et nous la trouvons fort habile. La presse restera soumise à la loi draconienne des avertissemens; mais avertissons le moins possible et répondons aux articles de journaux par ces articles qui doivent à leur provenance officielle le nom élégant de communiqués. A merveille! et voilà les préfets passés écrivains par grâce d'état! En attendant que les journalistes deviennent préfets, ce qui arrive en France au moins une fois tous les vingt ans, ils auront la consolation de voir les préfets devenir journalistes.

Quand en France la politique étrangère chôme, l'intérieur fournissant peu, il n'y a pas grand'chose à dire. Sans doute il y a aujourd'hui en travail de très graves questions dans la politique générale de l'Europe; mais

ces questions que les sages surveillent sont loin encore d'être arrivées au degré de maturité qui les impose à l'attention publique. De cette nature sont les récentes complications allemandes. Nous n'avons point, quant à nous, dissimulé l'importance des récens succès et des tendances manifestes de la politique prussienne. La France ne peut point assister à la crise commencée en Allemagne sans avoir une politique préparée. Les esprits politiques en Europe, surtout dans les états moyens, comprennent bien la nécessité que créerait à la France un changement qui s'accomplirait dans l'équilibre germanique, — et comme ce changement leur paraît inévitable, ils se préoccupent des desseins et des prochains mouvemens de la politique française. Un ancien ministre des affaires étrangères de Belgique, le chef du parti catholique, M. Dechamps, vient de publier sur cette situation un écrit remarquable. C'est du point de vue belge que M. Dechamps juge naturellement les rapports actuels de la France et de l'Allemagne. Il constate avec regret les faits très graves qu'ont révélés les derniers événemens. Les traités ont perdu la garantie solidaire des grandes puissances; les faibles sont abandonnés sans secours aux entreprises des forts. Les traités ayant perdu leur autorité générale, les états moyens, qui ne devaient la vie qu'à ces traités, qui sont incapables de subsister par leurs propres forces, sont inquiétés et menacés dans leur existence. Leurs destinées ne dépendent plus que des mouvemens des grands états: ils sont à la merci des usurpations des uns, des besoins de compensation des autres. Le dualisme de l'Autriche et de la Prusse peut-il durer en Allemagne? L'une de ces puissances prendra-t-elle sur l'autre une prépondérance décidée? Prolongeront-elles leur accord par des concessions réciproques? Le sort des états secondaires de l'Allemagne est attaché à la solution de ces questions. La Belgique doit s'inquiéter au même titre des variations politiques de la Prusse et de l'Autriche, car des mouvemens de ces puissances dépendent ceux de la France. M. Dechamps comprend bien en effet que la France ne peut point demeurer inerte en présence des déplacemens de puissance qui peuvent s'accomplir en Allemagne. Nous ne sommes point, quant à nous, d'une école qui se plaît à remuer les questions de frontière. Si tout le monde demeurait content en Europe du partage des forces tel qu'il existe actuellement, ce n'est point nous qui exciterions notre pays à le changer. Si l'Allemagne nous paraissait appartenir au peuple allemand gouverné démocratiquement par des institutions représentatives communes, ce n'est point nous qu'effraieraient les progrès de l'Allemagne vers l'unité, car nous sommes convaincus que les nations libres n'ont rien à craindre les unes des autres. Mais si quelqu'un veut changer à son profit les délimitations existantes, si un gouvernement allemand absolutiste, aristocratique et militaire, veut s'approprier la direction des forces germaniques, la France, suivant nous, ne pourrait assister inerte à de tels changemens sans compromettre sa sécurité essentielle, sans encourir une déchéance funeste et honteuse. L'agrandissement de

certains de ses voisins doit être considéré par la France comme une agression contre elle-même; elle doit tout faire pour prévenir une agression de cette nature; elle doit se protéger contre une telle tentative en prenant les garanties territoriales nécessaires à sa sûreté et à l'accroissement de ses moyens de défense. L'économiste et le politique des temps de liberté et de paix où règne la foi des traités et où les peuples se ménagent et se respectent mutuellement peuvent faire bon marché des questions de frontière; mais, quand les choses sont remises à l'ascendant de la force, les questions de frontière ou plutôt d'extension de territoire vers celui qui peut devenir l'agresseur deviennent vitales. L'intérêt capital est de mettre alors entre soi et l'ennemi le plus de territoires et de population que l'on peut. Ce sont ces nécessités des siècles de guerre qui ont contraint la France à étendre successivement son territoire; les mêmes nécessités se produisant nous forceraient à nous agrandir encore sous peine de déchoir.

M. Dechamps se rend parfaitement compte des nécessités qui seraient ainsi créées à la France, et il voit d'avance les dangers que les transformations intérieures de la confédération germanique peuvent faire courir au royaume belge. Nous ne suivrons point l'auteur de la brochure sur la France et l'Allemagne dans les diverses hypothèses que parcourt son imagination, et nous ne nous permettrons point de juger les conseils qu'il donne à ses compatriotes pour les rendre dignes de faire survivre l'autonomie belge à une crise européenne. M. Dechamps sent très bien que le tour que prendront les affaires d'Allemagne va dépendre de l'expérience tentée aujourd'hui par l'empereur François-Joseph du côté de la Hongrie. Toute la question est en effet de savoir si l'Autriche pourra résister en Allemagne aux envahissemens de la Prusse, ou si elle sera forcée de céder à sa rivale en se réservant une part au butin. Or c'est au succès de l'effort intérieur accompli en ce moment qu'est attachée la puissance que l'Autriche pourra déployer dans les affaires allemandes. Si l'Autriche parvient à se rallier la Hongrie, si elle réussit à asseoir son empire sur la fédération volontaire et confiante des nationalités qu'elle régit, elle pourra reprendre son rôle de protectrice des états moyens de la confédération; elle pourra imposer pour la question des duchés une solution plus équitable que celle qui ressortirait des prémisses posées provisoirement à Gastein; elle pourra arrêter la Prusse. Alors la France sera rassurée, et M. Dechamps ne tremblera plus pour l'autonomie belge.

Mais par malheur il est devenu bien difficile de compter sur un succès de la politique autrichienne. M. Dechamps en a fait ingénieusement la remarque. « L'Autriche a eu le tort, que la fatalité des choses lui a peut-être imposé, de poursuivre depuis un siècle quatre politiques à la fois pour les perdre toutes successivement : sa politique danubienne, sa politique italienne, sa politique hongroise et sa politique allemande. » La politique danubienne était celle des vieilles guerres contre les Turcs, que continuèrent Marie-Thérèse et Joseph, et qui a été abandonnée depuis ce

dernier empereur. Sa politique italienne a conduit l'Autriche aux désastres qu'on a vus il y a six ans. L'empereur François-Joseph a essayé de la politique allemande avec M. de Schmerling, et en 1863, le jour où il convoqua auprès de lui à Francfort tous les princes allemands, il sembla espérer qu'il prendrait lui-même l'initiative et qu'il aurait l'honneur de la réforme du pacte fédéral. On sait comment ces illusions se sont évanouies. La Prusse, qui se tint à l'écart de l'assemblée de Francfort, était alors appuyée par la Russie, dont la reconnaissance pour les services que M. de Bismark lui avait rendus dans les affaires de Pologne était encore toute fraîche. La France, qui avait cependant cette année-là si peu de motifs d'être agréable à la cour de Berlin, s'effaroucha trop de la manifestation de l'empereur François-Joseph et fortifia la résistance prussienne. La tentative de Francfort échoua donc. La cour de Vienne n'appliqua pas plus heureusement la politique allemande au gouvernement intérieur de ses états. La Hongrie n'admit point la patente du 20 février: elle resta à l'écart des institutions représentatives unitaires créées et soutenues par M. de Schmerling et le parti allemand. L'abstention de la Hongrie durait depuis quatre ans en dépit de l'essai de gouvernement représentatif qui se poursuivait à Vienne. M. de Schmerling n'obtenait rien des Hongrois; on ne faisait aucun pas vers la réconciliation; l'isolement passif de la Hongrie paralysait tout. C'est alors et sous le coup de l'impuissance où la politique du parti allemand dans les états autrichiens le plaçait en face des affaires germaniques que l'empereur François-Joseph a eu recours à la politique hongroise, qui est la politique de la fédération des nationalités.

Ce dernier effort est digne d'une meilleure fortune que les essais précédens; il nous paraît surtout mériter les encouragemens sympathiques de la France, car il est de nature à satisfaire deux nationalités aimées de notre pays, les Polonais et les Hongrois; mais le gouvernement autrichien joue vraiment de malheur. Même quand il entre dans la bonne voie, ses intentions sont travesties. Le parti allemand, qui a perdu le pouvoir à Vienne, cherche et réussit en partie à faire croire aux libéraux européens que les dernières mesures prises par l'empereur François-Joseph sont un coup d'état absolutiste, et entraînent l'abandon du régime constitutionnel. Cette façon de représenter les derniers actes du gouvernement autrichien nous paraît fausse et injuste. Dans le système adopté par l'empereur François-Joseph, puisqu'il s'agit d'obtenir l'adhésion et la participation de la Hongrie à la politique collective de l'empire, il fallait bien retirer les patentes constitutionnelles auxquelles les partis libéraux et nationaux de Hongrie opposaient une fin de non-recevoir absolue. C'est après les manifestations des diètes que la reconstitution libérale redeviendra possible, et quant à nous, lorsque nous nous rappelons à quel point les institutions représentatives sont inhérentes et chères au génie hongrois, nous nous refusons à associer des idées de réaction absolutiste à un nouveau régime que la Hongrie trouverait acceptable.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

—

QUELQUES TRAVAUX RÉCENS SUR L'ANTIQUITÉ.

Le mouvement qui depuis quelques années entraîne tant d'esprits sérieux vers les études antiques ne s'arrête pas. Ce n'est pas un de ces goûts passagers qui se lassent vite, un de ces caprices fugitifs qui ne durent qu'une saison. Il a déjà vécu plus qu'une mode et ne paraît pas près de cesser. Ne voyons-nous pas l'attention du public, qui d'ordinaire n'est sensible qu'aux charmes de la nouveauté, se laisser détourner sur des faits qui ont vingt siècles de date et s'étonner d'y prendre quelque intérêt? Le culte de l'archéologie et de l'épigraphie compte plus de fidèles qu'il n'en a jamais eu. On publie tous les jours des traités nouveaux sur quelques points de l'histoire ancienne, et l'on traduit de tous les côtés les ouvrages de Mommsen, de Grote, de Merivale, qui étaient célèbres depuis dix ou vingt ans à l'étranger, mais que personne ne s'était encore avisé de nous faire connaître.

Parmi ces publications intéressantes, il en est deux sur lesquelles je voudrais appeler spécialement l'attention des lecteurs (1). Ce sont deux ouvrages récens dont l'antiquité est le sujet, mais qui ne la prennent pas au même moment de son histoire, et surtout qui l'étudient d'une façon très différente. L'un est plus hardiment généralisateur, l'autre aime plus les détails curieux et piquans, le premier tourne davantage du côté de l'érudition, le second est franchement littéraire; mais tous les deux se ressemblent par la sûreté des connaissances, par la fermeté et la netteté des conclusions, par l'intérêt que les auteurs ont su répandre sur des sujets sérieux, et plus encore par un air de bonne foi et de conviction qui donne tout d'abord à ceux qui les lisent l'envie de penser comme eux.

Dans le livre qu'il a intitulé *la Cité antique* (2), M. Fustel de Coulanges veut étudier la constitution primitive des anciennes sociétés. Pour être sûr d'arriver à leurs élémens essentiels, il remonte le plus haut qu'il peut dans leur passé, et il essaie d'atteindre à leurs origines. C'est une entreprise difficile lorsque on ne veut pas se contenter d'une hypothèse. Ces temps reculés n'ont pas d'histoire; ils ne laissent d'eux le plus souvent que des légendes dont le sens échappe, des rites et des usages qui ont survécu aux croyances dont ils étaient l'expression, une langue dont les

(1) Si les travaux philologiques ne m'éloignaient pas un peu de mon sujet, je profiterais de l'occasion pour dire un mot de l'édition de la *Cistellaria* et du *Rudens* de Plaute que vient de nous donner M. Benoist. Ces essais font bien souhaiter que M. Benoist achève son ouvrage, et qu'il nous donne enfin un Plaute tout entier.

(2) *La Cité antique, étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome*, par M. Fustel de Coulanges, professeur à la faculté des lettres de Strasbourg. Paris, Durand.

radicaux conservent confusément le souvenir des premières opinions du peuple qui la forma. C'est avec ces seuls élémens que M. Fustel de Coulanges essaie de reconstruire le passé. Il a employé beaucoup de science pour les réunir et une sagacité remarquable pour les interpréter. Voici en quelques mots à quels résultats il arrive. Selon lui, le principe qui a constitué la famille antique n'est pas l'affection commune des membres qui la composent, ou, comme l'ont pensé des jurisconsultes, l'autorité souveraine du père : c'est une croyance religieuse. Les plus anciens aïeux de la race indo-européenne ne croyaient pas qu'au moment où l'homme expire tout fût fini pour lui. La mort leur semblait un simple changement de vie, et non pas une dissolution de l'être; mais de quelle nature était cette existence nouvelle? Croyait-on que l'âme, une fois sortie d'un corps, allait en animer un autre? Non; la croyance à la métempsycose ne s'est jamais enracinée dans les esprits des populations gréco-italiennes, et ce n'est pas la plus ancienne solution que les Aryas de l'Orient aient acceptée du problème de la destinée humaine, puisque les Védas la contredisent. Pensait-on que les âmes des morts étaient réunies dans une demeure spéciale, comme le Tartare ou l'Élysée? Pas davantage; c'est une croyance assez récente et qui a été clairement exprimée pour la première fois par le poète Phocylide. « On pensait, dit Cicéron, que l'âme, réunie au corps, continuait de vivre avec lui dans le tombeau. » C'est ce que déclarent les plus anciens documens recueillis sur ces époques lointaines; c'est ce que montrent clairement les vieux rites des funérailles. De là ce soin, commun à tous les peuples antiques, prescrit par la loi, imposé par la religion, de donner aux morts une demeure où se continue tranquillement cette ombre de vie; de là cette crainte que, sans la sépulture, les âmes ne soient malheureuses et ne deviennent malfaisantes; de là aussi cette opinion si fortement enracinée chez tous les peuples primitifs que, si les âmes sont encore errantes sous la terre, elles peuvent y conserver quelques-uns des besoins de la vie, comme celui de boire ou de manger. Ces besoins, les descendans sont tenus sévèrement de les satisfaire. A certains jours de l'année, l'Hindou, le Grec, le Romain, apportent sur le tombeau de leurs ancêtres des gâteaux, des fruits, du sel; ils y versent du lait et du vin. C'est ce qui a fait naître partout le culte des ancêtres, devenus des dieux sous le nom de *héros* et de *démons* chez les Grecs, de *lares* et de *pénates* chez les Romains, culte symbolisé par la flamme du foyer sacré qui brûle dans chaque maison.

Cette religion domestique est pour M. Fustel de Coulanges le principe de la famille antique. Il montre avec une rigueur de déduction incroyable que tout l'état social ancien en est sorti. Avec elle, il rend raison du pouvoir absolu du père, des cérémonies du mariage chez les Grecs et les Romains, de la situation si inégale du fils et de la fille dans la famille, de la place qu'y tiennent les serviteurs et les esclaves. Si les races aryennes ne sont pas errantes et nomades, si elles ne se contentent pas d'une tente et d'un chariot comme l'Arabe ou le Tatare, c'est qu'elles ne veulent pas quitter la

terre au sein de laquelle reposent les aïeux. Où ils sont enterrés, elles se fixent. Leur premier soin est de leur trouver une demeure assurée où ils continuent en paix leur vie posthume, et de s'établir auprès d'eux pour ne pas les laisser manquer des honneurs qu'ils réclament. Autour du foyer sacré, la maison s'élève; autour de la maison, le champ qui contient les tombeaux des ancêtres ne peut pas changer de possesseur, et c'est ainsi que naissent le sentiment et le droit de la propriété. Si les fils en héritent seuls, c'est qu'à eux seuls est réservé le soin de perpétuer le culte de famille. La règle pour l'héritage, c'est qu'il suit le culte. Les filles en sont exclues parce qu'en se mariant elles renoncent au dieu du père pour suivre celui de l'époux. On voit donc que c'est la religion domestique qui fonda la propriété chez les peuples de race aryenne. La sépulture des aïeux amena l'union étroite, indissoluble de la famille et de la terre. De là vient le caractère qu'avaient la propriété et la demeure dans ces époques primitives. « Pour nous, dit M. Fustel de Coulanges, la maison est seulement un domicile, un abri; nous la quittons et nous l'oublions sans trop de peine, ou, si nous nous y attachons, ce n'est que par la force des habitudes et des souvenirs, car pour nous la religion n'est pas là. Notre Dieu est le Dieu de l'univers, et nous le retrouvons partout. Il en était autrement chez les anciens. C'était dans l'intérieur de leurs maisons qu'ils trouvaient leur principale divinité, leur providence, celle qui les protégeait individuellement, qui écoutait leurs prières et exauçait leurs vœux. Hors de sa demeure, l'homme ne se sentait plus de dieu; le dieu du voisin était un dieu hostile. L'homme aimait donc alors sa maison comme il aime aujourd'hui son église. »

Je ne puis pas suivre M. Fustel de Coulanges dans toutes ses déductions. Après avoir étudié isolément la famille et son organisation intérieure, il montre comment une réunion de familles a formé la tribu et une réunion de tribus a formé la cité. C'est encore ici la religion qui joue le principal rôle; elle fonde la tribu et la cité, comme elle a fondé la famille. La tribu vénère un héros dont elle croit descendre, et la cité rend un culte à son fondateur. L'organisation primitive de la famille est leur premier modèle à toutes les deux, et dans la cité comme dans la maison l'autorité politique naît de l'autorité religieuse. M. Fustel de Coulanges aborde ensuite les transformations sociales que le temps amène dans la cité, les droits accordés aux cliens et aux plébéiens, l'autorité enlevée aux rois, les principes nouveaux que la démocratie établit dans les gouvernemens et dans le droit civil, les nouvelles croyances répandues par la philosophie, et il nous conduit ainsi jusqu'à la conquête romaine et au christianisme. J'avoue que cette partie de son ouvrage me plaît moins que la première. Du moment qu'il arrive en pleine époque historique, les faits et les idées abondent; il est contraint d'être plus court. Il faut qu'il néglige beaucoup d'aperçus, et nous sommes réduits à un résumé. C'est bien peu de deux cents pages pour nous faire parcourir la série des révolutions qui amenèrent l'humanité de

la royauté patriarcale de Cécrops et de Numa jusqu'à l'empire administratif de Dioclétien.

L'ouvrage de M. Fustel de Coulanges est un système. Il en a tous les mérites et aussi tous les dangers. On est séduit et entraîné en le lisant par l'enchaînement rigoureux des opinions, et il en résulte un bel ensemble dont l'esprit est charmé. Cependant, lorsqu'on y réfléchit, bien des objections s'élèvent. Je crains que les jurisconsultes ne réclament contre bien des assertions qui me semblent contraires aux principes reçus. Les érudits auront peut-être aussi à faire plus d'une critique de détail à l'auteur sur la façon hardie dont il interprète certains textes. Pour moi, l'objection la plus grave que je lui adresserais, c'est qu'il est tellement plein de son idée qu'il veut tout expliquer par elle. Est-il sage d'admettre, dans des sociétés qui ont duré près de dix siècles, que tout découle d'un principe unique? Il convient assurément de faire ressortir l'influence de cette religion domestique sur la constitution de la famille et de la cité; mais n'y avait-il qu'elle? Faut-il croire, par exemple, que cette autre religion, plus étendue, plus générale, qui se retrouve aussi dans les temps les plus reculés chez tous les peuples de la race aryenne, le culte des forces de la nature divinisée, la religion de Zeus, de Jupiter, de Demêter, d'Apollon, n'a point eu d'action et n'a point laissé de traces dans les opinions et les gouvernemens des sociétés primitives? Quelque influence qu'on accorde à la religion domestique sur les esprits des peuples anciens, est-il bon de prolonger trop longtemps cette influence, et de vouloir expliquer l'histoire entière d'un grand peuple par les opinions de son berceau? Quoique Rome se vantât d'être la cité la plus religieuse de l'ancien monde, l'état chez elle me semble s'être sécularisé bien plus vite que ne le croit M. Fustel de Coulanges. Qu'importe que les rites soient respectés, si les croyances ont disparu, et que les augures continuent à interroger les poulets sacrés, s'ils éclatent de rire en se regardant? J'avoue que je suis moins disposé que l'auteur à chicaner Montesquieu quand il dit qu'à Rome la religion était asservie à l'état. Que dans le principe l'état au contraire ait reçu de la religion sa constitution et ses lois, rien n'est plus certain; mais n'est-il pas visible aussi que de très bonne heure des gens si avisés, si politiques, ont reconnu les services que la religion peut rendre, et qu'elle est devenue vite pour eux un moyen de gouvernement? On sait que, pour exclure les plébéiens de la cité, les patriciens alléguaient des considérations religieuses; croit-on que ce prétexte fût bien sérieux, et que le plus grand nombre d'entre eux ne fût pas poussé dans cette résistance par des motifs plus humains? La politique ne les préoccupait-elle pas déjà bien plus que la religion? — Au reste, ces réserves n'affaiblissent pas l'estime que je ressens pour le livre de M. Fustel de Coulanges. Le système qu'il développe est vrai dans son principe, quoiqu'il l'ait peut-être exagéré dans ses conséquences. Il fait comprendre une foule d'usages et de lois qui sans lui resteraient obscurs, et il rend vivantes pour nous les origines des cités antiques.

On peut dire qu'il y a aussi un système dans *les Moralistes sous l'empire romain* de M. Martha (1). Tous les morceaux qui composent ce livre sont sortis d'une même pensée, et une idée commune les relie entre eux. M. Martha a voulu montrer que, sous l'empire, à l'époque où naissait obscurément le christianisme, la philosophie a pris un nouveau caractère. Elle quitte de plus en plus les questions spéculatives, elle se fait autant qu'elle peut pratique et appliquée; elle essaie plus que jamais de pénétrer dans la vie et de régler les actions; elle prend enfin avec un grand éclat le rôle que nous attribuons aujourd'hui à la religion.

Sénèque est celui chez lequel se montre d'abord cette tendance nouvelle. C'est aussi par une étude sur Sénèque que s'ouvre le livre de M. Martha. Il n'a pas de peine à montrer que l'enseignement moral de Sénèque est la partie originale de son œuvre. Ce n'était pas un philosophe spéculatif. Quoiqu'il se dise stoïcien, il n'a point accepté tout l'héritage du portique. Il ne traite que rarement et avec une répugnance visible ces grands problèmes sur l'essence du bien, sur le gouvernement du monde, sur la nature des choses, qui étaient agités avec tant d'éclat dans l'école de Zénon et de Chrysippe. Ce qu'ils ont de trop relevé et de trop subtil le rebute, et il les appelle avec dédain des questions inutiles (*questiunculæ*). Il aime mieux donner des règles pour la vie, et la façon dont il les donne mérite d'être remarquée. Il ne démontre pas, il essaie d'entraîner. Il veut moins éclairer les esprits que saisir les âmes. Aussi emploie-t-il la méthode la plus propre à y réussir. Un raisonnement irréprochable suffit à l'esprit: pour gagner les cœurs, il faut plus d'assauts. De là viennent ces répétitions qu'on lui a reprochées, cette manière de revenir sur son idée, de la reprendre, de la retourner, de l'exprimer dans des termes de plus en plus vifs et piquans, cet effort visible, cette recherche quelquefois fatigante, pour la rendre non pas plus claire et plus démonstrative, mais plus saisissante. Nous connaissons bien ces procédés; ils sont familiers à nos prédicateurs, et M. Martha a bien raison d'appeler l'œuvre de Sénèque une prédication morale. Il a fait voir, par des rapprochemens discrets et habiles, qu'il ressemblait plus d'une façon surprenante à nos grands orateurs chrétiens. Sénèque a souvent défini le rôle qu'il assigne à la philosophie, et ce rôle est tout à fait celui que nous attribuons à la religion. « Tu es appelé, dit-il à son sage, auprès des malheureux; tu dois secourir des misérables, des naufragés, des gens qui ont la tête sous la hache qui va les frapper. » Aussi toutes les âmes souffrantes, et le nombre en était grand alors, avaient-elles recours pour se guérir à la philosophie. Nous avons conservé la lettre qu'un jeune homme de grand avenir, un des officiers de la garde de Néron, Annæus Serenus, écrit à Sénèque pour lui dévoiler l'état de son âme. Il souffre d'un mal que nous connaissons bien

(1) *Les Moralistes sous l'empire romain. — Philosophes et Poètes*, par M. C. Martha, professeur au Collége de France. Paris, Hachette.

et qui est ordinaire aux époques fatiguées; il éprouve ces grands découragemens qui suivent des ambitions exagérées, il est triste et désespéré sans motifs, il ne se trouve pas de ressort pour agir, il est dégoûté de lui-même et des autres. « Dans ce voyage que j'accomplis, dit-il, je suis moins tourmenté de la tempête que du mal de mer, *non tempestate vexor, sed nausea.* » Sénèque est pour lui, comme pour les autres, un véritable directeur de conscience. Il prêche à ces mondains, à ces débauchés, la retraite, la fuite des plaisirs bruyans, la vie solitaire, l'amour de la pauvreté, le dédain des souffrances, la patience dans les maladies, la résignation devant la mort. Ces préceptes n'ont pas été sans résultat. Ce n'étaient pas de vaines paroles, comme on l'a souvent prétendu. Ceux à qui elles étaient adressées s'en pénétraient. Elles les soutenaient dans les épreuves épouvantables auxquelles la vie était alors exposée; elles leur donnaient surtout le courage dont on avait le plus besoin à cette époque, celui de bien mourir. Les hommes illustres de ce temps marchaient à la mort tout pleins de ces nobles pensées; souvent même, pour les avoir présentes à l'esprit, ils se faisaient accompagner jusqu'au lieu du supplice par un sage chargé de les leur rappeler : *prosequebatur eum philosophus suus.* Au lieu de *son philosophe,* on dirait aujourd'hui *son confesseur,* et en vérité, quand on lit certains passages de Sénèque, la différence de l'un à l'autre ne semble plus si grande qu'on le pensait.

Pour nous montrer cette philosophie à l'œuvre, pour nous faire apprécier d'une manière vivante l'influence que ses enseignemens avaient alors sur toutes les âmes, M. Martha a successivement esquissé quelques figures curieuses prises parmi les écrivains ou les hommes politiques de ce temps. Avec Perse, il nous la montre dans les hautes classes de la société, parmi ces patriciens que frappait sans relâche le despotisme impérial. Avec Marc-Aurèle, il nous la fait voir sur le trône. Ce n'est pas là qu'il faut ordinairement l'aller chercher; mais enfin elle s'y est assise une fois, et c'est une grande gloire pour le stoïcisme d'avoir formé celui qui fut peut-être, avec saint Louis, le souverain le plus parfait qui ait jamais gouverné les hommes. Je ne dis rien de ces tableaux, d'une perfection achevée; on les a lus dans cette *Revue.* C'est assurément en écrivant ces pages touchantes, si pleines de sentiment et d'émotion, que l'auteur a pu s'appliquer cette phrase de Sénèque qu'il cite dans sa préface, et dire de lui avec raison que « non-seulement il pense, mais qu'il aime ce qu'il dit. » Cependant quelque plaisir que me causent ces deux morceaux, j'avoue qu'il y a d'autres parties dans le livre de M. Martha que j'ai lues peut-être avec plus d'intérêt encore : ce sont celles où il s'occupe de la prédication populaire. Que la philosophie ait éclairé les hautes classes de la société romaine, je n'en suis pas surpris : elle était aristocratique de sa nature, et ne cachait pas son dessein de s'adresser aux esprits d'élite; mais vers l'époque des Antonins elle a bien une autre ambition, et elle consent à descendre plus bas. Sénèque écrivait pour les lettrés, pour les grands seigneurs, pour les

riches traitans de la cour de Néron; après lui, l'enseignement philosophique quitta ces sommets pour aller trouver la multitude, si dédaignée des anciens sages. Tandis que les sophistes élégans et beaux parleurs se composaient avec un soin infini un auditoire choisi et favorable, les cyniques, véritables moines mendians de la philosophie antique, parcouraient les rues et les places, attroupaient autour d'eux les matelots et les esclaves, quelquefois applaudis, souvent hués, et saisissant toujours l'attention de la foule par la bizarrerie de leurs manières et de leurs paroles. Entre ces deux extrêmes, il y a eu des prédicateurs populaires de la philosophie, moins dédaigneux du peuple que les sophistes lettrés, moins grossiers que les cyniques, et qui faisaient pénétrer jusqu'aux derniers rangs de la société les préceptes les plus élevés de la sagesse antique. M. Martha nous a dépeint l'un de ces sages, le philosophe Dion Chrysostome. Dion passa sa vie à parcourir tout l'empire; il voyagea jusque chez les Gètes, il parut à la cour des empereurs, se donnant partout « pour un homme errant, accoutumé au travail des mains, et qui n'avait fait de la philosophie que pour lui-même, comme les ouvriers en travaillant sifflent ou chantent à demi-voix, sans faire profession d'être des chanteurs. » Quand ce sage en haillons paraissait en public, la foule tourbillonnait autour de lui « comme les petits oiseaux voltigent autour d'un hibou. » Il prenait hardiment la parole; il leur prêchait à tous la concorde, la vertu, la modération; il ne craignait pas de heurter leurs préjugés, bravait leurs cris, leurs railleries, leurs injures, et finissait quelquefois par désarmer leurs haines, par calmer les inimitiés qui divisaient les villes voisines, ou, dans la même cité, par ramener la paix parmi les diverses classes de citoyens. M. Martha fait très justement remarquer que ces habitudes de la philosophie populaire antique ont contribué indirectement à la propagation du christianisme. « Ces usages du discours public, ce droit pour le premier venu de prendre la parole dans les théâtres, dans les cirques, les assemblées, ce droit même de dire des injures au peuple, toutes ces libertés dont les païens avaient tant abusé, permettaient aux chrétiens de haranguer la foule sans l'étonner. On pouvait couvrir leurs discours de huées, railler la simplicité incomprise de leur éloquence, les traiter d'insensés et d'impies; mais enfin, grâce à l'usage établi, on les écoutait. Si les cœurs étaient encore fermés à la religion nouvelle, les oreilles étaient ouvertes. »

Ce n'est pas le seul service que la philosophie antique ait rendu au christianisme naissant. Sans s'en douter, elle a souvent travaillé pour lui : elle a préparé les cœurs à son enseignement. Si l'on veut savoir les obstacles ou les ouvertures que la nouvelle religion trouvait à sa propagation, il importe de bien connaître quel était l'état moral du monde romain au moment où elle a commencé de s'y répandre. C'est ce qu'a étudié M. Martha, et c'est ce qui donne tant d'intérêt à son livre pour ceux qu'attire le grand problème des origines du christianisme. GASTON BOISSIER.

UN MAITRE FRANÇAIS INCONNU.

Une belle page vient d'être restituée à l'histoire de l'ancien art français. On croyait généralement que nos peintres du moyen âge étaient surtout des miniaturistes, des enlumineurs de manuscrits, et qu'après le déclin de cette époque nous n'avions fait que suivre de loin le mouvement de la renaissance sans le préparer en aucune manière. Or, une soixantaine d'années avant l'apparition de Raphaël, il y avait à Tours une école de miniaturistes d'où s'élançait hardiment un peintre original. De récens travaux sont venus fixer nettement dans l'histoire de la peinture française la place de ce maître trop peu connu. Disciple de ces enlumineurs qui avaient formé pendant plusieurs siècles une tradition si riche et que Dante avait signalés avec honneur dans *la Divine Comédie,* cet enfant de l'école de Tours a été le premier initiateur d'un art plus élevé. Il a encore le charme, la candeur, la piété du moyen âge; il a déjà le relief et la variété d'expression qui seront les caractères de la renaissance. A côté de l'idéal convenu et monotone apparaît chez lui l'étude de la nature; l'art se dégage, la vie rayonne, et l'Italie, qui va bientôt inaugurer avec tant de vigueur et d'éclat cette adolescence de l'esprit humain, en salue les symptômes chez le peintre de la Touraine. « Ici, — dit Florio Francesco, un Florentin du xv^e^ siècle qui examinait en artiste les trésors de Notre-Dame de Tours, — ici je compare les images de l'ancien temps avec les modernes, et je suis frappé de la supériorité de Jehan Foucquet sur les peintres des siècles antérieurs. Oui, l'homme dont je parle, Jehan Foucquet, peintre de Tours, a surpassé par l'habileté de son art non pas ses contemporains seulement, mais tous les anciens. Que l'antiquité vante Polygnote, qu'on glorifie Apelle; pour moi, je serais content de mon partage si j'étais capable d'atteindre par la parole à la hauteur des œuvres qu'a exécutées son pinceau. Et n'allez pas croire que ce soit là une fiction poétique; vous pouvez prendre un avant-goût du génie de ce maître en notre église de la Minerve, pour peu que vous examiniez avec attention le portrait du pape Eugène, peint sur toile. L'auteur était bien jeune encore, et pourtant avec quelle vérité, avec quelle puissance d'illusion il a rendu son personnage! Croyez-moi, je ne dis rien de trop, ce Foucquet a véritablement le pouvoir de donner la vie à ses figures par la magie de son pinceau, et de renouveler presque le miracle de Prométhée. »

Comment se fait-il qu'un artiste glorifié en de pareils termes par un Italien de la renaissance soit encore à peu près inconnu chez nous? C'est en 1477 que Florio Francesco écrivait ces lignes. L'école de Cologne, l'école de Bruges, jetaient alors un vif éclat. Ce n'est pas une victoire médiocre que d'obtenir le premier rang au milieu de cette activité féconde, indice d'une rénovation prochaine, surtout quand le juge est un compatriote de Giotto, de Cimabue, un contemporain du Pérugin. Puisque ce portrait d'Eugène IV, si vrai, si vivant, avait été exécuté à Rome pour l'église de la Minerve,

l'Italie avait sans doute inspiré Jehan Foucquet, et l'on voit qu'à son tour elle avait dû profiter des travaux du jeune maître. Six ans après la lettre de Florio Francesco, Raphaël venait au monde, rapprochement aussi périlleux qu'honorable. L'attention et l'enthousiasme que le voyageur florentin réclamait pour le peintre de Tours, toute une moisson de chefs-d'œuvre les lui enleva. Je ne m'étonne donc pas que le nom de Jehan Foucquet se soit bientôt effacé du souvenir des Italiens, quoique certaines paroles de Vasari semblent se rapporter à ses œuvres; mais la France n'avait pas les mêmes excuses, et, encore une fois, comment se peut-il qu'un peintre de cette valeur n'ait été remis à son rang qu'après trois siècles d'oubli? Il faut répéter ici les réflexions si justes de M. Ernest Renan dans son *Discours sur l'état des arts au quatorzième siècle.* « L'Italie a eu deux bonnes fortunes refusées à la France, celle d'avoir conservé intactes les œuvres de ses anciens artistes et celle d'avoir eu Vasari... Sans contredit, la France du XII^e^ et du XIII^e^ siècle posséda dans son sein un mouvement d'écoles comparable à celui de l'Italie du XIV^e^ siècle, mais elle n'eut pas de narrateur légendaire pour ce grand développement. Ses génies créateurs ne nous sont guère connus que de nom ou par les chétives images qui nous les montrent sur le pavé de leurs églises sous l'humble manteau de l'ouvrier. La façon dont leurs œuvres furent traitées a été bien plus déplorable encore. La France a toujours eu le tort de détruire quand elle a voulu bâtir. Trois ou quatre fois au moins, la France a changé de face, et chaque fois elle s'est crue obligée de faire table rase du passé... L'Italie au contraire, même au temps de Raphaël, n'effaça jamais un Giotto. » Ainsi d'une part les œuvres des vieux maîtres détruites ou dispersées, de l'autre nul sentiment de respect pour ces traditions d'un autre âge, aucun récit qui les consacre, en un mot point de Vasari, telles sont les deux causes qui expliquent trop bien l'effacement de ces noms à qui la gloire était promise. Eh bien! c'est précisément ce double mal qui est enfin réparé par la critique et l'art du XIX^e^ siècle. Le nom de Jehan Foucquet reprend sa place dans l'histoire, et ses œuvres, rassemblées avec autant de soin que de patience, vont justifier à nos yeux les paroles enthousiastes de Florio Francesco.

Qu'était-ce donc que Jehan Foucquet? Il était né à Tours vers 1415 ou 1420. Initié de bonne heure aux secrets de l'art chez les maîtres enlumineurs de sa ville natale, il dut se placer tout jeune encore au premier rang, puisque nous le voyons dès l'année 1440 appelé à Rome pour y faire le portrait du pape Eugène IV. Jehan Foucquet à cette date n'avait pas plus de vingt-cinq ans. Vasari signale un portrait de Charles VII peint à Rome à la même époque, et qui, selon toute apparence, était l'œuvre du même artiste. Les éloges que Vasari lui donne rappellent exactement les termes dont s'était servi Florio Francesco : *tête peinte d'après nature, si belle et si bien traitée que la parole seule lui manque pour être vivante.* Quel autre que Jehan Foucquet eût pu faire d'après nature un portrait de Charles VII?

On ne voit pas qu'à cette date aucun artiste italien soit venu en France, ni que d'autres artistes français aient visité l'Italie. Il y avait des rapports d'amitié entre le pape et le roi de France; n'est-il pas naturel de penser que le peintre de Tours, en se rendant à Rome pour y exprimer sur la toile les traits d'Eugène IV, emportait avec lui son portrait de Charles VII, soit qu'il fût chargé d'en faire don au souverain pontife, soit qu'il voulût le reproduire sur les murs du Vatican? C'est au Vatican en effet que ce Charles VII fut placé, au milieu d'autres personnages illustres à qui s'appliquent également les éloges de Vasari; ils avaient été peints à l'endroit même des *chambres* où Raphaël, soixante-dix ans plus tard, exécuta *la Captivité de saint Pierre* et *le Miracle de Bolsène*. Quel que fût le respect de l'Italie pour les vieilles écoles de peinture, Jules II fit effacer toutes ces figures pour donner un vaste champ à son peintre; n'était-ce pas d'ailleurs le temps où ce belliqueux pontife était en guerre avec la France, le temps où Louis XII, ripostant à ses attaques, le laissait bafouer par nos poètes populaires sur les tréteaux de Pierre Gringoire? On ne devait pas tenir beaucoup à conserver au Vatican le portrait d'un roi de France, et il est probable que l'ami d'Eugène IV paya pour l'adversaire de Jules II. Nous apprenons par Vasari que Raphaël fit copier ces peintures avant qu'elles fussent détruites; encore un hommage à Jehan Foucquet. Quoi qu'il en soit, la copie de ce *Charles VII* est perdue, aussi bien que le portrait d'Eugène IV. Il y a là néanmoins des indications acquises désormais à l'histoire. De tels débuts nous montrent quelle était la place du peintre de Tours parmi les artistes de son temps; nous ne sommes donc pas surpris de le voir chargé de travaux considérables par les premiers personnages du xv^e siècle, travaux, hélas! bien dispersés de nos jours, mais non pas détruits, et qu'une sollicitude intelligente essaie de rassembler en ce moment sous nos yeux. Le peintre d'Eugène IV et de Charles VII trouva des protecteurs dont les annales de l'art doivent enregistrer les noms : Étienne Chevalier, trésorier de Charles VII, le duc de Nemours Jacques d'Armagnac, enfin Marie de Clèves, troisième femme de Charles d'Orléans, le poétique prisonnier d'Azincourt, et mère du roi Louis XII. Étienne Chevalier surtout fut le Mécène de Jehan Foucquet. C'est pour Étienne Chevalier que le peintre de Tours illustra de quatre-vingt-onze miniatures la curieuse compilation de Boccace sur les illustres infortunes de l'humanité. *Les Cas des nobles hommes et femmes malheureux*, tel est, dans la traduction du xv^e siècle, le titre de cette longue suite de récits. Les malheurs de ces *nobles hommes et femmes* commençant avec Adam et Ève et se prolongeant jusqu'aux contemporains de l'auteur, Jehan Foucquet avait un large champ pour déployer la variété de son invention et la souplesse de son pinceau. Ce précieux manuscrit, dont la transcription fut terminée, comme l'indique la dernière ligne du texte, « le 24 novembre 1458, au lieu d'Haubervilliers-lez-Saint-Denis en France, pour Étienne Chevalier, conseiller du roi Charles VII, maître des comptes et trésorier de France, » appartient

aujourd'hui à la bibliothèque de Munich. C'est encore pour Étienne Chevalier que Jehan Foucquet exécuta les quarante miniatures d'un livre d'heures, vrai chef-d'œuvre d'élégance, l'ornement et l'honneur de la belle galerie de M. Louis Brentano à Francfort-sur-le-Mein.

Francfort, Munich, voilà des noms qui sonnent mal en pareille matière; notre vieux peintre est-il donc tout entier en Allemagne? Non, Dieu merci. La Bibliothèque impériale possède une collection moins riche, mais singulièrement belle, des miniatures de Jehan Foucquet: ce sont onze sujets composés pour un manuscrit intitulé *les Antiquités des Juifs,* par Josèphe, traduites en français. Commencé dans les premières années du xv[e] siècle, ce beau livre ne fut achevé que vers 1470; il représente ainsi deux périodes très distinctes et permet de mesurer le progrès dont le peintre de Tours a été l'initiateur. Des quatorze miniatures qui le décorent, trois appartiennent à la première période et sont d'une main inconnue; les onze autres sont l'œuvre de Jehan Fouquet, œuvre exquise, pleine de charme et de vie, d'élégance et de hardiesse. Voici enfin un artiste qui sait et qui ose; le souffle de la renaissance est là. Ces belles miniatures, comme celles du livre d'heures d'Étienne Chevalier, appartiennent aux dernières années de la vie de Foucquet et révèlent la pleine maturité de son talent. Une inscription tracée à la fin du volume le désigne en ces termes : « le bon peintre et enlumineur du roi Louis XI[e], Jehan Foucquet, natif de Tours. » Employé longtemps par le trésorier de Charles VII, ainsi que par Agnès Sorel, dont il avait fait le portrait, Jehan Foucquet était donc devenu le peintre ordinaire de Louis XI, comme Michel Columb était son statuaire. On croit qu'il mourut vers l'année 1485, âgé de soixante-cinq ou soixante-dix ans. Il laissa de nombreux disciples, et à leur tête ses deux fils, Louis et François Foucquet.

Cette biographie est bien incomplète, comme on voit; telle qu'elle est pourtant, c'est encore beaucoup de l'avoir retrouvée. Il est probable que nous ne pénétrerons jamais d'une façon plus complète dans l'intimité de Jehan Foucquet. M. Renan a eu bien raison de le dire : Quel malheur que nous n'ayons pas eu un Vasari! Nous n'en sentons que plus vivement le service rendu à l'histoire de l'art français par l'habile éditeur qui publie en ce moment même tout ce qu'il a pu rassembler des trésors épars d'Étienne Chevalier. Grâce à lui, grâce à M. Brentano, qu'il a su intéresser à la cause du maître, les scènes charmantes exécutées pour le *Livre d'heures* d'Étienne Chevalier ont été reproduites avec tout le soin désirable (1). C'est presque l'œuvre elle-même qui nous est offerte, tant les procédés de la gouache ont reçu de perfectionnemens et viennent en aide au crayon du dessinateur. Voici bien le peintre qui clôt le moyen âge et annonce la renaissance. S'il peint une scène religieuse, le sentiment de la vie se fait jour à travers la pieuse timidité des anciennes écoles. Derrière le monde de l'Évangile tel

(1) Jehan Foucquet, *Heures de maistre Estienne Chevalier, trésorier des rois Charles VII et Louis XI.* — In-4°; Paris, 1865, L. Curmer, éditeur.

que l'imaginaient les hommes du XIIIe siècle, apparaissent les hommes et les monumens du XVe. Cet appartement où l'archange vient saluer la Vierge, c'est un salon comme ceux que Bramante et Primatice vont remplir de merveilles. Tandis que Job sur son fumier disserte avec ses amis, regardez le fond du tableau : c'est le donjon de Vincennes, non pas le donjon inachevé comme on le voyait au temps de saint Louis, mais celui dont on avait élevé les étages et couronné les tours à la fin du XIVe siècle. Ici, c'est Étienne Chevalier dévotement agenouillé devant la Vierge; là, dans l'adoration des mages, c'est Charles VII entouré de sa garde écossaise. Est-ce bien une adoration des mages ou une visite du roi dans ses provinces? Quand le roi voyageait à cette époque, on s'arrangeait de telle façon que la journée se terminât dans quelque château fort. Le château occupe le fond de la scène; voyez comme la troupe s'y élance! On n'a pas ouvert librement les portes; c'est un siége en règle, une véritable escalade : vive image du temps où le monarque, à peine délivré des Anglais, rencontrait encore tant de résistance chez ses vassaux et commençait à établir l'unité du royaume. On retrouverait ainsi maintes choses de notre histoire, on retrouverait surtout le Paris du XVe siècle dans ces accessoires si curieux, si vivans, soit que le peintre y consacre le dernier plan de son tableau, soit que par une croisée entr'ouverte il laisse apercevoir la silhouette de la ville. Voici la Sainte-Chapelle, voici Notre-Dame de Paris avec sa petite flèche restaurée sous Charles VII, voici les autres édifices qui couvraient alors l'île de la Cité. Mais ce n'est pas seulement le libre choix des accessoires, ce n'est pas seulement la vie et le tumulte de la scène, c'est surtout l'expression des visages, la variété des physionomies qui révèlent un art à demi émancipé. Encore un pas, et nous sommes en pleine lumière; encore un élan, et ces figures brisent leurs dernières entraves : l'école de Vinci n'est pas loin. A ces miniatures de la galerie de M. Brentano reproduites avec tant de fidélité, l'éditeur en a réuni d'autres qui appartiennent à lady Springle, à M. Ambroise-Firmin Didot, etc. Il serait curieux surtout de pouvoir joindre aux quarante pages de Francfort les onze compositions des *Antiquités juives*. Ces témoignages du progrès du peintre, gardés aujourd'hui avec un soin jaloux à la Bibliothèque impériale et accessibles seulement aux initiés, acquerraient une bien autre valeur, s'il était permis de les comparer à ce *Livre d'heures* dont ils sont la continuation naturelle. La sympathie publique ne manquerait point à une pareille entreprise : il s'agit de compléter l'histoire de l'art et de restituer à la France un de ses plus dignes enfans.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

V. DE MARS.

LE ROMAN

D'UNE

HONNÊTE FEMME

CINQUIÈME PARTIE (1).

XX.

Il est des situations auxquelles il vaut mieux n'avoir pas eu le temps de se préparer. Notre imagination est un artiste; quand elle prévoit, elle met de l'ordre et de l'unité dans ses tableaux, et elle se trompe toujours, parce qu'elle simplifie tout et que rien n'est moins simple que la vie.

Si l'on m'eût annoncé vingt-quatre heures d'avance l'arrivée de Max, j'aurais commencé par être très émue; puis j'aurais fait d'absurdes suppositions et cherché dans ma tête de femme de quelle façon je pourrais lui témoigner le plus d'indifférence et de mépris, — et après tout ce beau travail d'esprit l'événement m'aurait prise au dépourvu. Le Max qui reparut inopinément devant moi après trois mois d'absence n'était pas tout à fait celui que je connaissais. Sa politesse provocante, ses froides ironies, ses sourires glacés où se marquait une personnalité hautaine qui s'arroge tous les droits et se met au-dessus de tous les devoirs, il avait laissé tout cela à Paris, et il en rapportait une sorte de gravité mélancolique à laquelle j'étais loin de m'attendre. Un Max mélancolique! un Max presque doux! Je n'en croyais pas mes yeux.

(1) Voyez la *Revue* du 15 août, 1er et 15 septembre, 1er octobre.

Dès le soir de son arrivée, je lui fournis l'occasion de déployer sa nouvelle vertu tout fraîchement acquise. En le voyant entrer, je demeurai d'abord comme pétrifiée de surprise; mais je fus bientôt réveillée de ma stupeur par un sentiment d'irritation qui tenait presque de la douleur physique. Je venais d'avoir l'oreille et l'âme caressées par des mélodies dont la nouveauté doublait pour moi le charme; cette musique m'avait monté la tête, m'avait grisée. J'entends rouler une voiture; le concert cesse. Par une porte, les songes s'envolent à tire d'ailes; par l'autre, la réalité entre en disant : Me voici! Et quelle réalité qu'un mari! Comme le disait un jour M^me^ de Ferjeux, il n'en est pas d'aussi certaine ni qui saute ainsi aux yeux.

Que l'esprit va vite dans certains momens! Entre l'instant où la porte s'ouvrit et celui où Max s'approcha de moi pour me saluer, j'eus le temps de passer de la stupeur à la colère et de revenir, par un effort de ma volonté, de la colère à une souveraine insouciance, — et ce fut du ton le plus calme que je lui dis : Mais vraiment je crois que c'est vous! — Après quoi je me mis à jouer avec les grains de mon collier.

— Oui, c'est bien moi, me répondit-il d'une voix de basse que je ne lui connaissais pas. Je vous attendais à Paris, vous n'êtes pas venue, je suis parti, et je vous assure qu'en vous revoyant je ne me pardonne pas la longueur de mon absence.

— Voilà un sentiment qui est fort galant ou fort délicat, lui dis-je. Mettez votre conscience en repos. Je suis ravie de vous voir, mais j'ai supporté votre absence avec une résignation exemplaire.

— Je n'en doute pas, reprit-il. C'est moi seul que je plains. Mon Dieu! que les hommes sont fous, et comme ils gaspillent leur cœur et leur vie!

Je me mis à rire. — Je crois rêver, repartis-je; mais sur quelle herbe avez-vous donc marché? Voyez un peu! On m'avait écrit de Paris que vous vous étiez fait ermite, que vous habitiez dans une solitude, sur la pointe d'un rocher, que vous viviez là d'herbes et de racines sans vous mêler de rien que de dire votre rosaire tout le jour. J'avais traité cette histoire de conte bleu. Je rabats de mon incrédulité. A vous entendre, on ne peut douter que vous ne sortiez frais émoulu d'une thébaïde.

Il ne répondit rien, fit un tour dans la chambre, et en revenant vers moi ferma au verrou la porte vitrée par laquelle M. Dolfin était entré et sorti. Je ne pus m'empêcher de sourire intérieurement de cette précaution un peu tardive. Puis, s'étant assis : — Je crois qu'il est bon, madame, me dit-il, que nous ayons ensemble une explication.

— Mais savez-vous, repris-je, que vous me faites passer d'éton-

nement en étonnement? Vous avez toujours professé une sainte horreur pour les explications, et m'est avis qu'aujourd'hui je les hais encore plus que vous. Et sur quoi voulez-vous que nous en ayons une? Je ne me plains pas de vous; vous plaindriez-vous de moi par hasard? Non, monsieur, ne nous expliquons sur rien. Il faut vivre au jour le jour, prendre le temps comme il vient et garder soigneusement pour soi ses petites pensées, ses petits souvenirs, comme une ressource pour les heures de solitude. Aussi bien, quand vous me ferez l'honneur de me tenir compagnie, les sujets de conversation ne nous manqueront pas. Vous me parlerez de Paris, que vous venez, je crois, de traverser, et surtout vous me raconterez votre thébaïde, vos pénitences; nous moraliserons un peu, vous me gagnerez tout doucement à l'austérité de vos maximes; je suis sûre que vous prêchez de la manière la plus édifiante. En attendant, je crains que vous n'ayez faim; je m'en vais donner des ordres pour qu'on vous serve à souper. Mangerez-vous maigre aujourd'hui? Je ne connais pas encore vos jours.

— Vous êtes trop bonne, me dit-il avec un demi-sourire; je n'ai besoin que de repos. Bonsoir, à demain... Et comme il allait sortir : — Ne vous moquez pas trop de moi; reposez-vous sur moi de ce soin, car je vous jure que je me trouve fort ridicule.

Et sur ce mot il me laissa seule avec mon étonnement. — Quelle est cette nouvelle chanson? me disais-je. Moi qui me flattais de connaître tout son répertoire?

Je veillai assez tard, tantôt agitant cette question, tantôt rêvant à autre chose.

Le lendemain et les jours suivans, l'inouie mansuétude de Max ne se démentit pas un instant : un air soumis, résigné, une physionomie intéressante, une douce langueur, des regards abattus; — que se passait-il en lui? Ne se laissant ni rebuter par mes froideurs ni piquer par mes sécheresses, prenant tout en patience, on eût dit un coupable vraiment contrit et mortifié qui espère mériter sa grâce par ses expiations. Rien ne semblait rester du Max d'autrefois, hormis toutefois cette distinction parfaite de manières qu'il ne pouvait perdre. Quoi qu'il en dît, et si bizarre que fût son nouveau personnage, il y avait en lui je ne sais quoi qui le sauvait toujours du ridicule. Il n'avait garde de s'attacher à mes pas, de m'importuner à toute heure de sa présence; il choisissait ses momens, il guettait les occasions. Il se tenait toujours à honnête distance de mon appartement et respectait la liberté de mes promenades; mais après les repas, sous prétexte d'affaires dont il désirait avoir mon avis, il me suivait au salon, m'interrogeait d'un ton de déférence, trouvait moyen de tirer la consultation en longueur, de fil en aiguille entamait un autre sujet, égayait l'entretien de quel-

que anecdote, se donnait la peine d'avoir de l'esprit et me forçait quelquefois à l'écouter.

Le plus souvent néanmoins tout échouait contre ma superbe indifférence; j'avais l'air distrait, las, impatient, je bayais aux corneilles, je comptais les solives du plafond, je ne répondais qu'à moitié, d'un ton bref, comme une personne qui a hâte d'expédier un importun et de se dérober à son ennui. Il lui arriva plus d'une fois de glisser dans ses histoires des allusions détournées qu'il ne tenait qu'à moi de comprendre; j'étais tentée de lui dire : *All'applicazione, signore!* Je m'en gardais bien pourtant. Attentif à mes moindres désirs, je l'aurais rempli de joie en lui témoignant une fantaisie, et je suis persuadée que, si je l'eusse prié de sauter par la fenêtre, il n'eût pas marchandé; mais je lui marquais de mille manières que désormais tout m'était égal. Il ne laissait pas de se prodiguer en attentions. Connaissant mon goût pour les fleurs des champs, il s'en allait cueillir aux bois voisins les premières pervenches fleuries : Némorin n'eût pas mieux fait pour son Estelle. Pauvres pervenches! Je les effeuillais entre mes doigts distraits ou colères, ou bien je les laissais traîner et sécher sur le parquet. Un matin ma levrette s'échappa; tout le jour il battit en personne le pays pour la retrouver. Chaque soir il s'offrait à me faire la lecture. Je lui répondais par un *comme il vous plaira* bien sec. Il lit à ravir, je n'avais pas trop l'air de m'en apercevoir. Un jour il imagina de tirer de sa bibliothèque un volume poudreux de Massillon et commença de me lire le fameux sermon sur l'enfant prodigue. Cette fois je trouvai l'allusion trop directe, et je pris soin de m'endormir avant la fin de l'exorde.

Je m'ingéniais à découvrir le secret de cette métamorphose. — Il s'agit toujours de la même gageure, me disais-je; il a juré ses grands dieux de me faire venir à composition; il serait furieux d'en avoir le démenti. Ses premiers essais ayant échoué, il change de méthode, il espère me prendre par l'attendrissement. Qu'il gagne son procès, et demain il ira s'en faire un autre avec les lions de l'Atlas, car sans procès il périrait d'ennui.

Mais en d'autres momens : — Non, pensais-je, il est plus sincère que je ne crois; une alternative de folies et de lassitudes, voilà sa vie. Après les fatigues d'une campagne, il vient reposer son cœur auprès de moi. Quelle noble, quelle touchante confiance il me témoigne! Il espère qu'au lieu de me plaindre, je le plaindrai, et que par mes complaisances je répandrai quelque douceur dans son ennui. Comme il entend bien son bonheur! A ses maîtresses de l'amuser, et dès qu'il n'est plus amusable, à sa femme de le reposer de ses maîtresses! C'est ainsi que ce superbe sultan distribue le travail entre nous, et assure à la fois ses plaisirs et ses consolations.

Qu'ai-je à redire à mon sort? Après chacune de ses infidélités, il me reviendra en disant : — Consolez-moi, je n'ai pas trouvé ce que je cherchais!

Par instans, j'étais presque heureuse, car je sentais qu'il souffrait de me trouver intraitable, et c'était un commencement de vengeance; mais le plus souvent sa douceur m'irritait : j'aurais voulu la forcer à se démentir; je désirais qu'une injustice nouvelle, un mot dur, une provocation fixât mes secrètes incertitudes. La semence n'attendait qu'un ferment pour lever; je comptais sur la colère pour enflammer mon cœur, pour le contraindre à décider ce qu'il n'osait juger et le précipiter dans sa destinée.

Toute tragédie a son côté plaisant. Max avait emmené et ramené avec lui Baptiste, son vieux valet de chambre, son factotum, son âme damnée, qui entrait dans tous ses sentimens, se figurait être de moitié dans toutes ses aventures, chargeait naïvement sa conscience des péchés de son maître, et, en parlant de lui, eût volontiers dit : « nous, » comme ce sonneur de cloches qui s'écriait au sortir du prône : « Vive Dieu! que nous avons bien prêché! » Quelques mois auparavant, Baptiste affectait en ma présence les allures dégagées d'un homme sûr de son fait; je croyais l'entendre marmotter entre ses dents : « Madame nous boude, mais nous aurons le dernier mot. » Depuis son retour, c'était autre chose : il avait l'air empêché, dolent, il boitait bas, il sentait ses torts, il se reprochait ses trahisons, et quelquefois ses yeux m'adressaient de muettes et respectueuses remontrances qui signifiaient : « Madame a l'humeur trop vindicative; combien de temps encore nous tiendra-t-elle rigueur? »

Une semaine après l'arrivée de Max, je reçus par la poste une lettre de M. Dolfin. Je courus m'enfermer pour la lire; la main me tremblait en la décachetant; je craignais d'y trouver quelque chose qui me blessât ou me refroidît. Il est des plantes exotiques délicates et frileuses dont la culture demande les plus grands soins; il n'est pas besoin d'une gelée pour les tuer. Je fus bientôt rassurée. M. Dolfin s'était appliqué à ne pas écrire un mot qui pût me déplaire; la note dominante était le dévouement; l'amour se voilait sous le respect. Le retour de M. de Lestang, qu'il avait appris, lui avait été un grand sujet de trouble : une imagination blessée accueille l'absurde et s'en nourrit. Bien qu'il tâchât de s'en cacher, il laissait percer des alarmes jalouses qui me firent sourire. Les dernières lignes étaient ainsi conçues : « Les heures se traînent, je me dévore; mais je saurai obéir et me commander. Quelque chose me dit que le moment viendra où je pourrai vous servir. La vie me semble belle; j'espère, je crois et j'attends. »

Cette lettre me rendit rêveuse; on y sentait la candeur d'une

âme vraie, *plus droite qu'une ligne*. J'étais agitée, ma tête fermentait. De ma chambre, je passai sur la galerie et m'approchai de la statue. Pour la première fois depuis longtemps, j'eus quelque plaisir à la regarder. Je l'avais méconnue; ses sévérités n'étaient pas pour moi : c'était bien l'image de la justice céleste; je devinais en elle une amie qui conspirait en secret ma vengeance. — Il a abusé, lui disais-je en moi-même; quand donc frapperas-tu?

Je m'assis; je me croyais en lieu de sûreté. Max n'avait pas remis les pieds dans la galerie; il devait peu se soucier de m'y rencontrer : c'était un endroit trop parlant. A demi couchée dans une causeuse, je fis de longues réflexions; je croyais sentir qu'il se préparait quelque chose dans ma vie, qu'elle fermentait comme mon esprit, que je m'acheminais vers un événement. Je me disais que le hasard avait amené dans le voisinage de Lestang le seul homme qui pût faire impression sur mon cœur. Un homme du monde, un élégant, un héros de roman n'eût jamais triomphé de mon indifférence, car j'estimais que parmi ses pareils Max n'avait point d'égaux; mais M. Dolfin ne ressemblait à rien : il y avait en lui quelque chose de rare et même d'étrange. Son air souffrant, ses grands yeux pleins de feu et de tristesse, cet esprit battu de l'orage et la limpidité de ce cœur transparent comme un cristal, tout faisait de lui un homme à part. Je ne sais si j'avais la fièvre, mais par intervalles je jetais un regard sur la statue comme pour chercher dans ses yeux vides un assentiment à mes pensées secrètes.

Tout à coup une porte s'ouvrit, et j'entendis la voix de Max qui donnait un ordre à son valet de chambre. Bientôt à travers les lauriers et les myrtes qui environnaient la statue, je le vis s'avancer le long de la galerie et se diriger de mon côté. Dans la disposition rêveuse où j'étais, je me sentais incapable de supporter la fatigue d'un entretien, et cependant je ne voulais pas avoir l'air de fuir. A tout hasard, je feignis d'être assoupie; peut-être étais-je curieuse de savoir ce qu'il ferait. Je n'avais pas fermé les yeux depuis cinq secondes qu'un malaise étrange me força de les rouvrir; il me sembla qu'un danger me menaçait. Je relevai la tête et rencontrai les yeux de Max. Debout derrière le piédestal, il avançait vers moi son visage, où se peignait un tel désordre, une sorte de fureur si farouche et si terrible que je ne pus retenir un cri d'effroi. Il se remit aussitôt, reprit sa figure habituelle, et s'inclina en s'excusant d'avoir troublé mon repos; mais au lieu de s'éloigner il vint se placer devant moi, et, croisant les bras, me regarda d'un air d'assurance; il paraissait vouloir profiter de l'avantage que lui avait donné ma frayeur... Que j'aurais voulu reprendre mon cri! Je maudissais ma ridicule faiblesse, et je m'efforçai de la réparer par un redoublement de hauteur.

— J'ai surpris la prêtresse, me dit-il en souriant, endormie au pied de son idole.

— Que voulez-vous dire? lui demandai-je d'un ton brusque.

— Oui, c'est bien là votre divinité, poursuivit-il. J'aimerais vous voir adopter un culte moins farouche. Vraiment, je suis bien tenté de renvoyer à Louveau cette statue de la Vengeance antique; j'ai eu tort de l'enlever à M. de Loanne. Me permettez-vous de la remplacer par une image de Notre-Dame-des-Miséricordes?

— Il est certain que j'ai le cœur dur, lui dis-je; trois mois d'austère pénitence n'ont pu me toucher.

— Veuillez remarquer, me dit-il, que tout mon crime avait été dans l'intention; il n'est pas encore prouvé que l'intention vaille le fait.

— Mon Dieu! vous voulez absolument que nous ayons une explication, soit! mais il est bien entendu que ce sera la dernière. Ainsi nous disions qu'une nuit vous étiez allé faire une innocente promenade au clair de la lune; sur la foi de certains papiers qu'apparemment je ne sus pas lire, j'imaginai autre chose; j'avais dans ce temps le ridicule de vous aimer ou de croire vous aimer; me voilà folle de douleur. Cependant vous revenez le cœur léger et sans penser à mal. Je vous vois encore arriver; c'est au bout de cette galerie que se passa cette petite scène. Je m'élançai vers vous comme une furie; pardonnez à mon inexpérience. Je vous fis pitié, et, s'il m'en souvient, je vous vis tomber à mes genoux en vous écriant : Je vous jure que vous vous trompez!

— Non, je ne l'ai pas fait, et j'ai eu tort; je ne me donne pas pour un homme parfait.

— Mais le lendemain du moins...

— Non, le lendemain non plus. Je me suis tu par un entêtement d'orgueil que je ne comprends plus, et aussi par une sorte de curiosité que je comprends encore moins. Pendant deux mois, je me suis tenu sur l'expectative; je vous étudiais.

— Ah! prenez garde! lui dis-je. Ma mère, qui lisait Quinault, répétait quelquefois :

Le ciel fait un présent bien cher, bien dangereux,
Quand il donne un cœur trop sensible.

— Cependant, reprit-il tranquillement, il me semble qu'un soir je me suis mis très positivement à genoux devant vous et que je vous dis...

— Des choses admirables auxquelles je répondis : Trop tard, mon cher monsieur!... Sur quoi vous êtes allé vous enterrer dans une solitude. Ces cœurs sensibles, à quoi les entraîne la passion!

Il recula de deux pas, et s'appuyant sur un balustre : — Ah çà! que savez-vous donc de mon dernier séjour à Paris?

— Faites-moi la grâce de croire que je n'ai questionné personne; mais on parle de succès étonnans, de conquêtes étourdissantes...

— Des conquêtes! interrompit-il en haussant légèrement les épaules. Sur mon honneur, on vous a trompée, madame. Ce qui est vrai, c'est que j'étais parti d'ici fort en colère contre vous et contre moi; pour me venger à la fois de nous deux, je me suis jeté dans un certain genre de monde et de plaisirs dont je n'ai jamais eu le goût. Soyez persuadée, madame, que pour certains caractères il est peu d'aussi dures expiations. Pendant quelque temps, la rage me soutint, mais le dégoût et la lassitude finirent par l'emporter. J'ai bu le calice jusqu'à la lie; ne vous semble-t-il pas que j'en ai encore le déboire aux lèvres?... Je vous supplie de bien vouloir me comprendre.

— Vous comprendre! interrompis-je avec amertume. Quel singulier devoir vous m'imposez... D'ailleurs il me semble que pour un homme du monde vous prenez bien au tragique vos mésaventures. Vous vous êtes trompé; à l'avenir vous choisirez mieux.

Il soupira, et regardant la statue : — Comme vous lui ressemblez! dit-il. Et que vos ressentimens sont implacables!

— Ni ressentiment, ni rancune, lui dis-je, mais une parfaite indifférence.

— J'ose espérer que ce ne sera pas votre dernier mot, me dit-il, et, s'étant incliné, il se retira.

J'avais forcé l'ennemi à la retraite, et le champ de bataille me demeurait; je n'étais pourtant que médiocrement satisfaite de ma victoire. Je me reprochais mon sot accès de frayeur, je regrettais certaines âpretés d'accent dont je n'avais pas été maîtresse, je m'en voulais d'avoir parlé avec trop de vivacité de mon indifférence; je n'avais pas su trouver le ton juste; quand donc arriverais-je au dédain froid et tranquille? Pour le moment, j'en étais à cent lieues; les confessions de Max m'avaient indignée; je sentais tout mon sang bouillonner, et cependant, par une faiblesse que je n'osais m'avouer, j'étais presque tentée d'admirer sa franchise, qui me révoltait.

J'allai promener dans le parc mon agitation. Je m'efforçai de me distraire, de changer le cours de mes pensées. Je rouvris la lettre de M. Dolfin; mais entre le papier et moi venait se placer la figure de Max debout derrière le socle de la statue et attachant sur moi des yeux égarés. Je secouais la tête pour chasser cette image, et je me représentais Arsène (je m'exerçais à prononcer ce nom) agenouillé devant moi et attendant ma réponse; mais au même instant je me demandais : Pourquoi ce transport de fureur ou de folie? Que signifiait ce regard farouche? Était-ce le courroux du despote poussé à bout par mes résistances, ou le désespoir d'un homme qui a manqué sa vie, dévoré l'avenir, et qui se voit aux prises avec l'irrépa-

rable? S'en prenait-il à moi des mécomptes de ses passions? Me faisait-il un crime de l'impuissance où il était de se rendre heureux à mes dépens? C'était ma faute apparemment si au milieu de ses désordres le dégoût l'avait pris à la gorge, et s'il ne rapportait pour prix de sa glorieuse campagne que des lèvres souillées, un cœur las et une pesanteur d'ennui qu'il ne pouvait plus soulever! Mais enfin que voulait-il? Que me préparait-il? Fureur, haine ou folie, quel que fût son mal, à quoi devais-je m'attendre?

Pour conjurer les pensées qui m'obsédaient, je dirigeai mes pas vers le bosquet de chênes où j'avais rencontré pour la première fois M. Dolfin. Il me semblait que dans ce lieu consacré je serais en repos comme le magicien au centre du cercle qu'a tracé sa baguette et que n'osent franchir les fantômes. J'eus la surprise, en approchant, d'apercevoir M. Dolfin assis au pied d'un arbre, et qui à ma vue se leva précipitamment et s'élança au-devant de moi. Qu'il est difficile de savoir ce que veut et ce que ne veut pas notre cœur! J'étais venue chercher son souvenir; je trouvais la figure au lieu de l'ombre, et j'éprouvais une vive contrariété. Était-ce la crainte qu'on ne nous surprît? Cette partie du parc est à l'abri de tous les regards, et à cette époque de l'année surtout personne n'y venait. Aussi bien j'étais prête à tout, et j'envisageais certaines chances sans trembler. Et cependant je ne laissais pas d'être irritée; je voulais penser à lui et j'étais fâchée de le voir; il me semblait que sa présence gênait mon imagination et la resserrait tout à coup en elle-même. Il est des momens où l'âme a besoin pour ainsi dire de tout l'espace pour respirer, elle n'est à l'aise que dans le vague du rêve, et il lui répugne de prendre l'exacte mesure de ce qu'elle aime.

Mon accueil fut glacial; je reprochai à M. Dolfin avec une sévérité outrée qu'il tenait mal ses promesses et se souciait peu de mes défenses; il s'était engagé à attendre mes ordres et s'était fait fort d'une patience à toute épreuve : pourquoi cherchait-il à s'imposer? Je détestais tout ce qui pouvait ressembler à une entreprise, à des poursuites; tyrannie pour tyrannie, je préférais encore les persécutions de la haine à celles de l'amour; de qui prétendait m'aimer, j'exigeais un respect absolu de ma liberté; ma confiance était à ce prix.

Il m'écouta en silence, dans l'humble attitude d'un pénitent; je le vis pâlir, je sentis que j'avais été trop dure; j'avais sacrifié à ce besoin de faire souffrir qui est naturel à tout être qui souffre. Je m'adoucis, je lui tendis la main; il retrouva la force de se justifier.

— Mon crime est-il donc si grand? me dit-il. Vous condamnez ma faiblesse : écoutez-moi et décidez ensuite si je sais vous obéir et me vaincre. L'autre jour, vous vous promeniez seule le long du

chemin qui descend à la Berre; j'étais caché dans le taillis, je vous vis venir; votre cœur était bien muet, il ne vous avertit pas que j'étais là. Je fis un mouvement pour courir à vous, mais je m'arrêtai court, je détournai la tête, je retins mon souffle; vous avez passé, et je me suis enfui. M'accuserez-vous encore de faiblesse?

Le lendemain, je me promenais près de Réauville; je portais un habit de paysan; je revêts quelquefois le sarrau pour travailler à la terre, car j'aide le bonhomme qui me loge à cultiver son jardin; cela endort un peu mon cœur, et quand je bêche, il me semble que je travaille à creuser une fosse pour y enterrer mes pensées. Je vis passer une chienne échappée, et l'instant d'après un homme tout haletant qui la poursuivait. Il me hêla, m'appela à son aide. Je le reconnus; je l'avais vu une fois il y a six mois : c'en est assez, n'est-ce pas? pour que ses traits soient demeurés gravés comme au burin dans mon souvenir. J'eus un transport de rage; je courus les poings fermés, les lèvres frémissantes, vers l'homme qui m'appelait; j'allais l'insulter, lui chercher querelle, — et cependant je l'abordai humblement, et tourmentant les bords de mon chapeau : — Monsieur le marquis, lui dis-je, qu'y a-t-il pour votre service? — Et je m'efforçais d'éteindre mes yeux dont l'éclat l'étonnait... Nierez-vous encore, madame, que je sache me vaincre? La levrette s'était arrêtée à quelque cent pas, elle le regardait en tirant la langue et le narguant. J'allai m'embusquer à l'endroit qu'il me marquait; il manœuvra si bien qu'elle se rabattit de mon côté; je m'en emparai et la lui amenai. Enchanté de sa capture : — Mon brave homme, vous n'êtes pas de ce pays? me dit-il en m'offrant une pièce d'or que je refusai avec une douceur d'agneau. Cherchez-vous de l'ouvrage? Quel est votre état? — Je lui contai que j'étais jardinier, que je m'entendais à manier la pioche et la serfouette. Il me repartit que justement il avait besoin d'un aide-jardinier et me proposa de me prendre à l'essai. La tête me tourna. Si j'avais dit oui, madame, auriez-vous eu le cœur de me condamner? Aller vivre auprès de vous, à votre porte, entrer à votre service, travailler pour vous, soigner les plantes que vous aimez, à toute heure avoir le droit de vous voir et de vous parler, entendre autour de moi le bruit de vos pas et de votre vie!... Je crus que le paradis s'ouvrait pour me recevoir, — et cependant je dis non et je m'en allai. Madame, m'accuserez-vous encore de ne savoir pas tenir ma parole?

Et en m'en allant je me disais : « C'est moi qui ai pris la levrette, c'est lui qui la ramènera. Peut-être, pour prix de ses peines, obtiendra-t-il un sourire. » J'avais la fièvre, je ne pus dormir de la nuit. Je passai les deux jours suivans à vous écrire des lettres insensées que je brûlais. Je vous le demande, dans celle que vous avez

reçue, avez-vous lu un mot, un seul mot, qui ressemblât à une question?... Et maintenant suis-je donc si coupable d'être venu revoir le lieu où se fit notre première rencontre? Dieu m'est témoin que je n'osais espérer de vous y trouver; mais ces arbres sont vos amis, ils vous connaissent, et dans l'air qu'on respire ici vous avez laissé quelque chose de vous. Ah! c'est vrai, en arrivant j'ai fait une folie : à l'endroit même où vous êtes, j'ai ramassé dans mes mains une poignée de poussière et je l'ai pressée sur mes lèvres. Je ne sais quelle flamme couvait sous cette cendre, mais une âme de feu est entrée en moi, et je me sens au cœur une telle vaillance que je défie la douleur d'en venir à bout.

— Vous me demandez de vous répondre, lui dis-je, et vous me dites des choses auxquelles on ne répond pas. Donnez-vous le mot de devenir sage. Je me défie de toutes les folies : elles ne peuvent durer.

— Il est certain que j'en ai là une provision, me dit-il en se frappant le front, de quoi suffire à plus d'une vie.

Et il ajouta : — Dans les lectures de mon jeune âge, je mêlais les contes bleus à la légende dorée des saints. Qu'ils étaient heureux, ces chevaliers du bon vieux temps, que leur dame, pour les mettre à l'épreuve, envoyait conquérir des îles et pourfendre des géans! C'était de la besogne toute taillée : à courir ainsi les grandes routes et à regarder l'éclair de leur épée, ils s'étourdissaient sur leurs peines... Mais avoir l'ordre de ne rien faire et de ne rien dire, attendre, se croiser les bras, demeurer immobile à la même place sans être jamais où l'on est, compter les heures, regarder passer le temps et se sentir sous son triste regard, — comme un chien dépèce un os, ronger en cachette dans un coin une maigre espérance qui sonne creux, et que demain peut-être on regrettera comme un trésor! — oh! quel supplice!

— Il faut tâcher de guérir, lui dis-je.

Mais il fit un geste de colère qui me ferma la bouche.

— Quand aurez-vous un service à me demander? reprit-il.

— Je ne sais, lui répondis-je.

— Je vous comprends, dit-il : c'est un sphinx que votre cœur. Travaillez-vous du moins à deviner son secret?

— J'attends qu'il me le dise.

Il se tut un instant. — Mon Dieu! je consens à souffrir, reprit-il d'une voix sombre; mais venez-moi en aide : permettez-moi de vous écrire et d'espérer qu'une fois au moins vous me répondrez.

Je lui représentai que je ne saurais par qui lui faire tenir une lettre. Alors il s'avisa d'un expédient renouvelé de l'*Astrée*, et qui remplit de joie cette tête romanesque. Me montrant du doigt le

tronc creux d'un vieux chêne : — Un papier serait bien caché là! me dit-il. Un soir, à minuit, je viendrais le prendre.

Je fis un geste qui signifiait : Comme il vous plaira. Le feu lui monta au visage, il me regarda avec des yeux rayonnans. — J'ai de la force pour trois jours, me dit-il; le quatrième, je viendrai chercher mon trésor...

Et avant que je pusse l'en empêcher, il s'agenouilla devant moi en joignant les mains comme devant une madone.

Je ne me lassais pas de comparer entre eux les deux hommes de qui dépendait ma vie : — l'un qui, possédé d'une idée, avait grandi dans l'ignorance des passions... La coupe était encore pleine devant lui, à peine l'avait-il effleurée de ses lèvres : une goutte avait suffi pour l'enivrer. L'autre l'avait vidée jusqu'à la lie, et cette lie le suffoquait.

XXI.

Le soir du même jour, Max partit pour aller faire la chasse au loup. Le bruit courait que, par le plus grand des hasards, deux de ces animaux étaient descendus dans la plaine, qu'ils avaient été vus près de Taulignan, et que les paysans faisaient une battue. On parlait déjà de bergeries dévastées et d'enfans dévorés : à midi on en nommait deux, le soir ils étaient quatre, tous heureusement bien portans. Faute de lions, on chasse au loup. Dans la disposition d'esprit où il était, Max n'était pas homme à manquer cette occasion de se secouer et de se distraire. « Fatigue ton corps pour reposer ton âme, » cette maxime résumait toute son hygiène.

Il ne fut de retour que le surlendemain, vers midi. Contrairement à toutes ses habitudes d'étiquette, je le vis entrer au salon dans son équipage de chasse, c'est-à-dire assez mal accommodé, comme un homme qui a bivouaqué deux nuits dans les bois. Les plaisirs de la chasse ne l'avaient pas déridé; il avait l'air plus soucieux qu'au départ, et un nuage pesait sur ses deux sourcils. Il me lança en entrant un regard singulier, et, se jetant dans un fauteuil, il se mit à relire un papier qu'il tenait à la main et que l'on venait de lui remettre.

— Eh bien! lui demandai-je, rapportez-vous vos deux loups?

— Je soupçonne que c'étaient deux lièvres, me répondit-il d'un ton bref.

Il se leva, s'adossa contre la cheminée et resta là, les bras croisés et le regard fixe, comme un homme qui rêve. S'apercevant que je l'observais, pour se donner une contenance, il tira machinalement son couteau de chasse de sa gaîne, en examina avec soin la lame,

puis, le jetant brusquement sur la cheminée, il reprit le papier qu'il avait serré tout chiffonné dans son carnier et s'approcha de moi pour me le présenter; mais au moment de me le remettre il se ravisa et sortit avec fracas. Vingt minutes plus tard, je le vis paraître sur la terrasse; on lui amena un cheval, il s'élança en selle, enfonça violemment l'éperon dans le flanc de l'alezan et partit au galop.

Il ne revint pas pour dîner. Je passai la soirée seule au salon; dix heures sonnèrent, et j'allais me retirer quand j'entendis son pas dans le vestibule. Je ne sais ce qu'il me dit en entrant; mais il avait le sourire sardonique et la voix saccadée. Ce n'était plus l'enfant prodigue, c'était le Max d'autrefois, et je n'en fus pas fâchée : je savais à qui j'avais affaire, je n'étais plus dépaysée.

— Aimez-vous les vers? me dit-il en s'asseyant près de moi.

— Quand ils sont bons, lui répondis-je.

— Il faut être indulgent pour les vins du cru, reprit-il. La butte de Chamaret n'est pas le Parnasse. Voici ce que les muses de l'endroit ont dicté à un homme de bien qui ne vous est pas inconnu.

Il mit sous mes yeux le papier chiffonné que vous savez. Je reconnus sur-le-champ la belle écriture de M. de Malombré et ses majuscules fleuries. Voici les vers :

J'aimais Iris; hélas! tu me ravis son cœur.
Je pleurai ma maîtresse et maudis le voleur.
Mais un vengeur m'est né qui, sortant d'une *trappe*,
S'en vient tout affamé mettre chez toi la nappe.
A ta barbe, marquis, il croque en paix ton bien.
Mon voleur est volé : je ne regrette rien.

— Cette pièce, dis-je froidement, est un chef-d'œuvre de calligraphie.

— Et les vers, les vers! dit-il. Il ne faut pas être si difficile. Je savais que M. de Malombré tournait dans ses loisirs des bouquets à Chloris : notre homme a de la littérature, il sait sur le bout du doigt son Parny; mais j'ignorais qu'il s'entendît à aiguiser l'épigramme. Peste! il a une touche mâle et fière, *le tour libre et le beau choix des mots*. J'admire surtout cet hémistiche : *qui sortant d'une trappe*... Sentez-vous bien, madame, toute la finesse de cette allusion?

— Vous vous montez la tête pour peu de chose, lui dis-je. Il n'y a vraiment pas de quoi crier au miracle. Moi, je trouve ces vers obscurs; ils auraient besoin d'un commentaire.

— Comme nous nous rencontrons! reprit-il. Je me suis achoppé comme vous à certains passages difficiles, et, l'auteur n'ayant pas jugé à propos d'annoter son sixain, j'ai eu recours à votre meilleure amie, M^me^ d'Estrel. Elle est femme très entendue en ces

sortes de choses, et m'a fourni tous les éclaircissemens que je désirais.

Je ne pus m'empêcher de tressaillir; je le regardai, puis j'attirai à moi mon éternelle tapisserie, que j'avais posée sur la table, et je me remis à tirer l'aiguille. Il se fit un long silence, interrompu seulement par le balancier de la pendule; il me sembla qu'elle avait perdu son timbre accoutumé; d'une voix sèche et rauque, elle accentuait fortement les secondes, et chacun de ses battemens venait me frapper au cœur.

Enfin Max reprit d'un ton brusque : — Franchement, madame, vous êtes en train de faire une sottise.

Et comme pour toute réponse je m'inclinais légèrement :

— Ne craignez pas que je prétende gêner votre liberté, poursuivit-il. Je me souviens de notre convention. L'homme auquel vous vous intéressez n'a rien à redouter de moi, et, s'il le faut, je lui laisserai le champ libre. J'ai donné ma parole, je la tiendrai; mais l'autre jour vous m'avez favorisé de vos bons conseils; souffrez que je vous rende la pareille. — Vous avez une superbe partie à jouer, car vous avez en main les meilleures cartes. Croyez-moi, c'est une heureuse créature qu'une femme dont le mari a eu des torts et cherche à se les faire pardonner; elle peut tout vouloir, tout exiger, elle mène son monde à la baguette. Je m'imaginais que vous sentiez les merveilleux avantages de votre position. Pas du tout; vous allez tout gâter par un caprice. Et pour qui ce caprice? Que les femmes sont bizarres! Parmi tant de héros, elles choisissent toujours Childebrand. L'été dernier, nous avions ici fort bonne compagnie. Le petit vicomte qui est homme d'esprit et de goût (vous souvient-il de ses historiettes et de ses romances?) avait en vous parlant le cœur gros de soupirs et ne demandait qu'à tomber à vos pieds. Avez-vous même daigné vous apercevoir de ses empressemens?... Et tout à coup vous allez vous éprendre de qui? D'un petit garçon qui est parti à toutes jambes de Corfou pour venir s'enfermer à la Trappe! Aimer un dévot! En sentez-vous les conséquences? Mais quel charme a donc jeté sur vous cet intéressant jeune homme? On le dit un peu fou; je le vois d'ici : un esprit malade, tourmenté. Ce genre de séductions ne manque jamais son effet sur une femme... Je serais curieux, par exemple, d'imaginer sur quoi roulent vos entretiens. Il vous parle beaucoup de lui, cela va sans dire. C'est un écheveau d'or que le moi d'un dévot, et il n'a jamais fini de le dévider. Apparemment il vous conte dans le plus minutieux détail ses retraites à la Trappe. Aiguebelle est un charmant endroit, l'un des plaisirs de mon enfance était d'y aller entendre chanter matines; mais enfin les beautés de ce sujet ne sont pas inépuisables. Votre héros vous a-t-il expliqué comment se disent les coulpes,

comment se font les couronnes, la différence des fêtes de sermon majeur et de sermon mineur, à quoi l'on distingue une inclination profonde d'une médiocre, comme on s'y prend pour faire une satisfaction et dans quel cas on se met sur les formes, sur les articles et sur les miséricordes ? J'aime à croire qu'il joint l'action au discours, — rien n'éclaircit mieux les idées, — et qu'il représente au naturel devant vous les diverses sortes de prosternations.

— Allez, continuez, lui dis-je ; je ne sais à qui vous parlez, mais vous ne m'ennuyez pas.

— Mon Dieu ! poursuivit-il, je ne nie pas les mérites d'un amant dévot. D'abord l'espèce en est rare, et les femmes ont la manie des curiosités. Et puis ces gens-là se connaissent en petites pratiques, en menus suffrages; ils ne sont pas pressés d'en venir au fait; ils allongent le chemin, s'attardent aux préliminaires; ils font l'oraison jaculatoire devant toutes les petites chapelles, le maître-autel n'y perdra rien; les plus patiens font les stations des sept églises pour gagner les indulgences; qu'importe ? on finit toujours par arriver. Et qui dira la douceur de leurs soupirs mystiques? Ils débitent leurs galanteries dans le jargon de la dévotion, ils entremêlent à leurs déclarations des *Ave Maria*; leur amour officie avec un diacre à ses côtés, leurs désirs ont de longues ailes blanches de séraphin; le cœur de leur maîtresse est pour eux comme l'autel où est déposé le saint-sacrement, et daigne-t-elle abaisser sur eux un regard favorable, ils se mettent sur les articles (voyez si je suis au fait !) comme lorsque l'*Angelus* tinte ou qu'on sonne la petite cloche pour l'élévation. Votre jeune homme est, dit-on, fort innocent; il n'a pas encore de l'école. Je m'assure qu'il ne vous demande pas à *tâter votre robe* et qu'il s'inquiète peu si *l'étoffe en est moelleuse;* mais du moins j'aime à croire qu'il vous traite de *suave merveille,* que vous êtes *son bien, sa quiétude,* et qu'il admire en vous *l'auteur de la nature.*

— Est-ce tout? lui dis-je.

— Non, ce n'est pas tout, car enfin qu'une femme ordinaire se laisse prendre à de pareilles pauvretés, j'y consens de grand cœur; mais vous, madame!... Ah! sur mon honneur, je ne vous comprends pas. Vous plaît-il de raisonner un peu? Qu'est-ce donc, après tout, qu'un dévot? Un homme qui a peur de l'enfer. Connaissez-vous dans le monde un sentiment moins chevaleresque que celui-là? Travaille à ton salut! maxime d'égoïste qui n'a jamais fait que de petits esprits et de petits cœurs. Qui pensez-vous, je vous prie, qui soit plus agréable à Dieu, d'un être criminel et souillé, s'il est resté capable de se donner à quelqu'un ou à quelque chose, ou de ces bigots saintement personnels qui spéculent sur leurs vertus, et qui, prenant sur leurs plaisirs, placent leur épargne en hypothèque sur

le ciel? Affaire de calcul, d'intérêt bien entendu : la vie est si courte! laissez-les se mortifier un peu ici-bas; à ce prix, ils auront l'éternité pour s'aimer en paix!...

Si mécréant que je sois, je crois un peu à la raison et à son Dieu; soyez sûre qu'à ses yeux les vices ne sont pas ce qu'il y a de pire au monde, et qu'il est plus sévère pour les calculs. Eh! dites-moi, ne parle-t-on pas d'une femme qui courait les rues de je ne sais quelle ville tenant d'une main une torche et de l'autre un grand seau d'eau, la torche pour incendier le paradis, le seau pour éteindre les flammes de l'enfer? Voilà, madame, la religion de notre siècle, et je sais que c'est un peu la vôtre... D'ailleurs veuillez considérer qu'en amour un dévot ne peut répondre de lui-même. Votre jouvenceau est évidemment épris, et ce n'est pas ce qui m'étonne; il se grise de sa passion; adieu ses terreurs! il oublie la Trappe et l'enfer. Qui vous dit pourtant qu'un beau jour il ne lui viendra pas un scrupule? Les dévots ne se règlent en toute chose que sur les oracles de leur mystérieuse conscience. En dehors des pratiques qui conduisent au ciel, tout leur paraît indifférent, ils ne voient de nuances ni dans le bien ni dans le mal. Nous autres qui ne nous piquons pas d'être des saints, le code de l'honneur nous tient lieu de catéchisme, et s'il nous accorde certaines dispenses que la religion refuse, en revanche il prévoit tout, nous ne sommes jamais quittes envers lui, et c'est souvent où la morale finit que nos devoirs commencent. Mais qu'un dévot dégrisé vienne à voir dans sa maîtresse un obstacle à son salut, il ne se fait pas conscience de la planter là à l'exemple du bigot Énée, en ne lui laissant que ses yeux pour pleurer, et il court s'enterrer dans une cellule pour y gémir sur ses égaremens et redemander à grands cris son lopin de paradis!

— M^me^ Mirveil et tant d'autres, lui dis-je...

— M^me^ Mirveil, interrompit-il avec humeur, n'était pas une Didon; elle ne m'a jamais aimé et n'aspirait qu'à devenir marquise; mon seul tort fut de m'en apercevoir trop tard.

— Vous avez réponse à tout, repris-je. Je vous admire; il faut que vous ayez fréquenté quelque savant casuiste qui vous a initié à tous ses secrets. Cependant il est toujours dangereux de forcer son naturel; entre nous, je ne crois pas que la théologie soit votre fait; malgré tous vos efforts, vous n'y ferez jamais de bien grands progrès. Traitez d'autres sujets qui soient mieux de votre compétence. Parlez-moi plutôt de ces dames, contez-moi leurs grâces, leurs chatteries, leurs aimables lubies, comme elles s'y prennent pour faire leur visage, tous les mystères de leur boudoir et les séductions de leur entretien.

Il fronça le sourcil. — Vous avez tort de plaisanter, madame, me dit-il.

— Je ne plaisante pas, je suis au moins aussi sérieuse que vous.

— Voulez-vous répondre franchement à une ou deux questions?

— Ah! permettez, dis-je en me levant, sur votre demande nous avons supprimé d'un commun accord la question ordinaire et extraordinaire. Aussi bien que vous importe? En quoi tout cela vous touche-t-il?

— Je vous jure, interrompit-il, que s'il ne s'agissait que de moi, je serais moins pressant. Hélas! que me reste-t-il à perdre? Mais il s'agit de vous, de votre bonheur...

— Et je sais par expérience, interrompis-je à mon tour, que je vous suis plus chère que vous-même. Vos ingénieuses attentions, et tout dernièrement les témoignages héroïques de dévouement que vous m'avez prodigués, m'en sont garans. Cependant il ne faut rien outrer; vous m'avez fait entendre de sages conseils : on les méditera comme ils le méritent, vos conseils; mais n'exigez pas que je satisfasse toutes vos curiosités, ni que je discute vos rêveries; ce serait me vendre un peu cher vos coquilles. Restons-en là, monsieur, et surtout ne vous donnez pas cet air chagrin, mauvaise humeur de chasseur qui a fait buisson creux. Patience, ils ne sont pas perdus, vos deux loups. Bonne nuit, je tombe de sommeil; tâchez de vous réveiller demain avec des idées riantes. On ne revient pas toujours bredouille.

Il essaya de me retenir, mais en vain; il me tardait d'être seule, je n'aurais pu soutenir plus longtemps la fatigue de cet entretien sans que mon émotion se trahît. Bien des sentimens divers se pressaient en moi, la surprise que cause toujours un événement même attendu, parce que rien n'arrive comme nous le pensions, un vif ressentiment de la trahison de Mme d'Estrel, une inquiétude qui cherchait à prévoir l'avenir, et par-dessus tout une sorte de malaise vague, indéfinissable; mon cœur n'était pas sorti sain et sauf du combat; les portraits de fantaisie, les sarcasmes, les prédictions de Max l'avaient troublé dans ses espérances; il souffrait pour ainsi dire d'une meurtrissure secrète, et il se reprochait cette souffrance comme une indigne faiblesse, car il protestait que pas un trait n'avait porté.

Je réussis à grand'peine à m'endormir; mais je fus réveillée par un bruit de pas : quelqu'un allait et venait dans la galerie, je crus même entendre à ma porte le murmure d'une respiration oppressée. Tout se tut, et je me rendormis. Une heure plus tard, nouvelle alerte; il m'avait semblé qu'une voix déchirante m'appelait par mon nom; je me réveillai en sursaut, dévorée d'une terreur mêlée de joie. Je maudis les rêves, j'eus honte de ma folie, mais je ne pus refermer l'œil.

XXII.

Le lendemain, avant midi, on m'annonça la visite de Mme d'Estrel. J'hésitai à la recevoir. Enfin je descendis et je l'abordai en lui disant : — Il faut, madame, que la mission dont on vous a chargée soit bien importante pour que vous vous soyez dérangée si matin.

— Ce qui depuis quinze jours dérange toutes mes habitudes, me dit-elle, c'est l'amitié que j'ai pour vous; ma santé s'en plaint tout bas, mais je la laisse dire.

Elle avait en effet l'air souffrant et abattu; mais cela ne me toucha point.

— Vous êtes mille fois trop bonne, lui répondis-je; à ce compte, je vois qu'il est des personnes dont la malveillance est moins à craindre que l'affection.

— J'admets que j'aie eu tort, répliqua-t-elle; mais il est des circonstances qui dispensent des règles ordinaires. Quand on reprochait au comité de salut public de se mettre au-dessus des lois, il répondait : La patrie est en danger. Voilà un mot qui tranche tout. Eh bien! vous êtes en danger, mon amitié s'est alarmée, et ce que j'ai fait hier, je le referais aujourd'hui, car je suis résolue à vous sauver de vous-même.

Je lui repartis qu'après une déclaration si nette nous n'avions plus rien à nous dire.

— Au contraire, reprit-elle, je suis venue ici pour me justifier, et vous m'entendrez.

Je m'en défendis bien fort; mais elle répétait sans cesse : Vous m'entendrez; vous ne pouvez refuser cette grâce à une vieille femme malade qui vous aime un peu comme sa fille.

Je finis par m'asseoir et l'écouter. Comme si elle eût voulu retarder le moment d'en venir au fait, elle m'apprit d'abord le départ de Mme Mirveil.

« Dès que la pauvre femme, dit-elle, sut le retour de M. de Lestang, elle ne balança plus. Avant-hier elle est venue me faire ses adieux, riant, pleurant, chantant sur toutes les notes, tour à tour regrettant son marquisat et se félicitant de n'avoir pas épousé ce *monstre d'homme,* parce que, disait-elle, *il l'aurait tuée et qu'elle en serait morte,* entrant du reste dans son personnage de veuve, bien résolue à aller montrer au Levant une douairière et ajustant à son nouveau rôle ses airs et ses tons, — et au travers de tout cela si frisottée, si pimpante, si folle et si jolie, qu'il me tardait de la savoir embarquée. La veille, nous avions signé par-devant notaire un contrat de vente. Dites-moi, belle ingrate, est-ce par tendresse

pour Mme Mirveil que je lui ai facilité son départ en achetant sa vigne? Du reste ne craignez rien, je la revendrai à mon voisin au prix d'achat. »

Je lui répondis que j'ignorais quelles avaient été ses intentions, qu'assurément j'étais fort désintéressée dans cette affaire.

« J'en appellerai, dit-elle, de Philippe en colère à Philippe dans son bon sens, et soyez sûre que le bon sens aura son tour; mais je reviens à mon récit. Hier après-midi, Max se présente chez moi, m'apportant un méchant sixain dont il ne savait que penser. Dans son embarras, il recourait à moi comme à une vieille amie de sa famille; il me dit des choses charmantes sur ces vieilles amitiés nées avec nous et qui sont les seules bonnes, parce qu'elles n'ont pas été faites à la main. Il avait le ton si simple, si uni, si jeune et un tel air de douceur, que j'en demeurai tout émerveillée; dans ces momens-là, on dirait qu'il recommence la vie sur nouveaux frais. Vous m'avez conté jadis comme il avait fait la conquête de votre père; si j'avais succombé au charme, serais-je donc si coupable? Mais je vous assure que je n'ai vu que vous, ni pris conseil que de votre intérêt. Je fis réflexion que, si je niais tout, il ne me croirait pas, que son imagination travaillerait, et que l'inquiétude, le soupçon, les conjectures vagues le rendraient à la violence de son caractère. En conséquence je lui dis que je pouvais lui donner le mot de l'énigme, qu'il se rassurât, que l'affaire était bien moins grave qu'il ne pensait, mais qu'avant de le mettre au fait, j'exigeais sa parole de gentilhomme qu'il prendrait les choses en douceur et ne chercherait querelle à personne. Il n'hésita point à me le promettre, me déclarant qu'il entendait respecter votre liberté, qu'il reconnaissait les droits de la passion, que s'il ne pouvait vous ramener par la persuasion, il était résolu à ne pas s'imposer, qu'au besoin il partirait, que depuis deux jours il roulait dans son esprit des plans de lointains voyages, que les grandes folies veulent être réparées par les grands sacrifices, que si son malheur était sans ressource, il n'aurait garde de s'obstiner, qu'il arrive un âge où l'on sent la différence de ce qui se peut et de ce qui ne se peut pas, et que par sa faute il avait perdu le droit d'exiger l'impossible.

« Je conviens que son ton tranquille, posé, et la parfaite dignité de son langage me firent la plus vive impression; je renonçai à lui faire aucun reproche; qu'aurais-je pu lui dire qu'il ne se fût déjà dit? Je lui expliquai avec quelle innocence l'*intrigue* s'était nouée; je suis bien aise de vous répéter mes paroles: « Le malheur plaît au malheur; deux enfans très malheureux se sont conté l'un à l'autre leurs peines, il est rare que de telles confidences ne portent pas à la tête. » J'aurais voulu pouvoir lui donner l'assurance que

M. Dolfin s'était enfermé à la Trappe; mais ce maudit fou de Malombré l'avait surpris en rupture de ban et rôdant à son ordinaire autour de votre parc. Mes explications furent bien reçues; je vis le front de Max s'éclaircir, il respirait plus librement. Après m'avoir renouvelé ses promesses, il me quitta pour aller s'expliquer avec mon voisin. Comme il me le conta une heure plus tard, il le trouva s'exerçant à tirer au pistolet derrière un pavillon qui est au bout de son jardin. Un laquais était là qu'on renvoya.

« — Monsieur, ces charmans vers sont-ils bien de vous?

« L'autre le prend de très haut. — Monsieur, si mes vers n'ont pas eu le mérite de vous être agréables, je vous offre tel genre de satisfaction qui pourra vous plaire.

— Allons, monsieur, répliqua Max d'un ton fort calme, je ne doute pas que vous ne soyez au poil et à la plume; mais il est certains genres de satisfaction qu'on répugne à demander à un homme de votre âge.

« Et à ces mots il s'empare du pistolet, le charge, tire, charge encore, et met trois fois de suite dans le noir, après quoi il entre dans le pavillon, avise deux fleurets démouchetés pendus à la muraille, les décroche, en présente un à M. de Malombré, le force à se mettre en garde, lui fait une piqûre au bras gauche pour l'exciter, puis s'en tient à la parade, et comme en se jouant lui fait sauter deux fois son arme de la main. Alors, d'un ton toujours tranquille : — Je ne me battrai pas avec vous, monsieur; mais, comme vous aimez à écrire, je veux avoir deux lignes de votre prose ainsi conçues : « M. de Malombré est un visionnaire, et il est tombé dans une lourde, grossière et injurieuse méprise, dont il demande humblement pardon à M^me^ la marquise de Lestang. »

« — Je ne me suis point mépris, dit l'autre tout essoufflé, et je n'écrirai point.

« — Vous aurez tort, monsieur, car, si vous n'écrivez pas, je vous préviens que j'ai parole de M^me^ d'Estrel, et qu'elle me revendra la vigne de M^me^ Mirveil. Prenez-y garde, je crains de vous être un voisin fort incommode.

« Et, l'ayant salué, il se retira.

« La nuit porte conseil. M. de Malombré est venu me parler tantôt; je devinai tout de suite qu'il était descendu de ses grands chevaux. Ce n'est pas qu'il manque de cœur, mais il est homme de réflexion; ses passions se refroidissent vite, et, un instant oubliés, ses intérêts se rappellent vivement à son souvenir. Le pauvre Malombré avait espéré que M^me^ Mirveil ne partirait pas, ou que dans son embarras elle lui céderait la vigne à vil prix. Trompé dans sa double espérance, la première chaleur de son dépit lui fit écrire et

expédier le sixain; mais petite pluie abat grand vent, et il ne devait pas tarder à se dire que sa vengeance lui coûterait cher, et qu'il était bien fou à son âge de s'aller mettre sur les bras une méchante affaire où il avait beaucoup à perdre et rien à gagner. Ce qui s'est passé hier et les menaces de Max l'ont confirmé dans ses réflexions. La vigne d'Israël tombant aux mains des Philistins, un détail épineux de servitudes à débattre, des chicanes, des procès, ses convoitises déçues, désormais nul espoir de s'arrondir, un voisinage plus que gênant, un ennemi intraitable ayant barres sur lui et lui suscitant mille difficultés, — quelle épine à son pied! C'en serait fait du repos de ses vieux jours.

« Ce matin, à son réveil, il s'est dit : « Mais suis-je donc en colère? » Il s'est tâté le pouls, point de fièvre, point de sang sous les ongles; sa sagesse avait le champ libre. Il a pris son chapeau et est venu me trouver. Je lui posai d'emblée très nettement mes conditions; qu'il écrivît la déclaration qu'on lui demandait, et la vigne était à lui. Il tint à ce que sa retraite fût honorable, et chicana pied à pied le terrain. Le mot *visionnaire* surtout le choquait. Je lui représentai que de fort grands hommes l'avaient été : Socrate, saint Antoine,... dédaignait-il cette compagnie?

« — Aussi bien, lui dis-je, il ne tient qu'à vous que M. de Lestang n'ait pas l'occasion de se prévaloir de votre déclaration. Pourquoi l'exige-t-il? Pour avoir une sûreté qui lui réponde que vous ne tiendrez pas de propos. Ne causez pas, mon brave homme, et cultivez votre jardin.

« Il voulut prendre encore quelques heures de réflexion, mais je ne doute pas de lui; tout à l'heure j'irai chercher ce précieux écrit, et je le remettrai à Max. — Quel moment favorable, ma chère fille, quelle occasion propice pour une réconciliation! »

Tout mon cœur se souleva, mais je réussis à me contenir. — Vous avez tout dit, lui répondis-je froidement, et je vous ai écoutée. Nous pouvons nous vanter, vous et moi, d'avoir rempli consciencieusement notre tâche.

— Je vous en conjure, ma chère Isabelle, reprit-elle, défiez-vous de vous-même; il y a en vous quelque chose qui aime et qui appelle les orages; je crois les entendre déjà gronder. Il ne tient pourtant qu'à vous d'être heureuse; je vous avais prédit que tôt ou tard Max vous reviendrait; il vous aime, je n'en veux pour preuve que le chagrin qui le ronge et qu'en dépit de son orgueil il n'a plus la force de cacher.

— Quelle preuve! repartis-je. Et de bonne foi, pouvez-vous vous y tromper? Ce chagrin n'est que l'irritation d'un maître qui voudrait me tenir sous ses pieds et qui frémit de me voir debout;

mais, soyez tranquille, je dirai à M. de Lestang avec quel zèle vous avez soutenu ses intérêts et comme vous vous êtes bien acquittée de son message.

Elle essaya de me prendre la main, je la retirai. — Pauvre enfant! murmura-t-elle en me regardant, et, prise tout à coup d'une faiblesse nerveuse, elle fondit en larmes.

A peine fut-elle sortie que je me reprochai d'avoir été trop dure. — La pauvre femme, me dis-je, a pour moi une sincère affection; mais puis-je exiger qu'elle entre dans mes sentimens? La longue oppression qu'elle a soufferte, jointe à son esprit positif, l'a accoutumée à demander peu à la vie; elle voit dans la résignation le secret de tout, et prendre le sentiment pour règle de conduite, c'est, selon elle, faire preuve d'exaltation romanesque. Les joies de la passion partagée sont un paradis dont elle n'a pas même l'idée, et elle estime que le souverain bonheur se réduit à l'art d'éviter les malheurs. Toute ambition plus haute n'est à ses yeux qu'une prétention déraisonnable : la vie est ainsi faite, et nous ne sommes plus au temps des fées; mais avec un peu de facilité dans l'humeur on s'épargne bien des souffrances et des dangers, et on se contente d'être mal, crainte de pire. Après avoir voulu arranger les *affaires de conscience* de M. Dolfin, elle veut arranger mes *affaires de cœur.* Il n'est que de se faire à soi-même sa leçon; on congédie ses chimères, on endort son cœur, et on accepte avec empressement la première transaction venue, parce qu'un mauvais accommodement vaut mieux qu'un bon procès. Voilà la sagesse qu'elle me prêche; c'est celle qu'elle a toujours pratiquée.

L'image de Mme d'Estrel en pleurs me poursuivait; plus j'étais résolue à ne lui rien céder, plus je regrettais de l'avoir contristée en affectant de méconnaître ses intentions. Dans les circonstances graves et dangereuses, les scrupules sont plus sûrs d'être écoutés; c'est assez d'avoir à lutter contre la vie, on n'a garde de se créer des difficultés avec sa conscience. Je fis atteler le tilbury et je partis pour Chamaret. Mme d'Estrel n'était pas encore rentrée, elle n'avait pas eu si bon marché de M. de Malombré qu'elle se le promettait, et l'entrevue s'était prolongée. Je me décidai à l'attendre. J'entre au salon et me trouve en présence de M. Dolfin.

A ma vue, la surprise, la joie, la douleur, se mêlèrent sur son visage et y produisirent le plus étrange désordre.

— C'est bien vous, madame! me dit-il. Une main divine est étendue sur nous; deux fois déjà elle vous a conduite où j'étais. Ah! me direz-vous enfin... Il faut que je sache,... l'incertitude me tue.

Et comme je l'interrogeais du regard : — Mme d'Estrel m'a écrit.

Quelle lettre, mon Dieu! quelle lettre! Je suis parti tout courant pour la questionner. Elle me reproche de vous exposer à tous les risques; votre vie même, à l'entendre, est en danger, et c'est au nom de votre sûreté qu'elle me conjure de m'éloigner.

J'imagine qu'un éclair de colère brilla dans mes yeux, car il s'interrompit, inquiet, la tête basse, suspendu entre la crainte et l'espérance.

— Suis-je en tutelle? m'écriai-je sans le regarder et comme me parlant à moi-même. Faut-il donc que je subisse toutes les tyrannies? Je suis libre, on m'a dégagée de tous mes devoirs, je m'appartiens; il est bien temps que je le prouve.

— Vous n'avez donc pas dicté cette lettre? dit-il en relevant la tête, et son front s'éclaircit; mais il n'osa se livrer à sa joie, et c'est d'une voix brisée par l'émotion qu'il me dit : — Non, vous ne voulez pas que je vous dise adieu! Vous êtes la maîtresse, vous n'avez qu'à parler, qu'à faire un signe, vous serez obéie; mais pourquoi le voudriez-vous? Si quelque danger vous menace, partons, fuyons ensemble! Il y a quelque part une retraite écartée où le bonheur nous attend. Le monde nous blâmera; nous soucions-nous du monde? Je l'ai vue dans mes rêves, cette bienheureuse retraite. Quelque chose me dit que cela est écrit là-haut, que cela doit être, que cela sera. Cette nuit je me suis réveillé en criant; j'avais cru entendre le galop de deux chevaux qui nous emportaient au désert... Regardez-moi, madame. Mes yeux ne vous disent-ils pas que mon âme est à vous, qu'elle ne voudra jamais que ce que vous voudrez, qu'elle n'a plus rien de sacré que ce qui vous plaît? Les respects, les soumissions, les longues obéissances seront mon partage; mon cœur est bizarre : si l'amour me promettait autre chose que des croix, peut-être serais-je moins heureux d'aimer. Oui, par mon passé, par mon avenir, par les changemens étonnans de mon cœur, par le vieil homme que vous avez condamné à mort et par l'homme nouveau qui est votre ouvrage, je jure que votre amitié, votre confiance, me suffiront, que, s'il le faut, je saurai tuer l'espérance; vous ne verrez que l'ami, l'ami seul vous parlera. Aux heures où vous serez absente, peut-être l'*autre* viendra-t-il baiser la poussière qu'auront foulée vos pas; mais ses folies vous demeureront cachées. Vivre auprès de vous, sous vos yeux, dussé-je chaque jour immoler et crucifier mon cœur, quelles joies et quelles délices! Le monde, s'il nous découvre dans notre solitude, ne voudra pas croire au miracle de notre sainte amitié; mais qu'il nous raille ou nous outrage, aurons-nous des oreilles pour l'entendre? aurons-nous des yeux pour le voir?... Qu'allez-vous me répondre, madame? Comment châtierez-vous mon audace? M'écraserez-vous de votre colère ou de votre pitié? Je ne suis rien; mais la passion qui me possède est

divine, elle a les secrets de la destinée : c'est elle qui vous parle, elle ne prie pas, elle commande... Ces deux chevaux qui galopaient dans mon rêve! qui donc m'a envoyé ce songe? Non, nous ne sommes pas seuls ici, quelqu'un est en tiers avec nous, et du doigt montre à notre vie son chemin...

J'oubliai durant quelques instans qui j'étais, où je me trouvais. Cette voix qui me parlait de fuite, de vie à deux dans un désert, m'avait enlevée à moi-même. Je voyais une maison solitaire où vivaient, ignorés du monde, deux êtres qui s'aimaient et qui devaient vieillir et mourir là. J'admirais avec un sentiment d'envie leur bonheur, la paix où s'écoulaient leurs jours, l'union de ces deux âmes qui n'en faisaient qu'une, le silence qui les environnait, la douceur de leurs entretiens et de ces joies du cœur qui ne s'épuisent pas; mais quand j'en revins à me dire : Cet homme, cette femme, ce serait lui, ce serait moi!... j'éprouvai un frisson, ce rêve de parfait bonheur me fit peur; je ne le condamnai pas, mais je le repoussai dans un lointain obscur, comme s'il était fait pour n'être vu qu'à distance, et je fus tentée de me réjouir de ce que tout dans ma vie était encore en question.

M. Dolfin attendait; je ne sais ce que j'allais lui répondre quand une porte roula sur ses gonds. Deux personnes s'arrêtèrent un instant à causer dans le vestibule, et bientôt M^me^ d'Estrel parut, accompagnée de Max, à qui elle avait remis le papier qu'il était venu chercher. Elle fut stupéfaite en nous voyant, et peut-être sa surprise était-elle mêlée de colère, car elle pouvait croire à un rendez-vous pris chez elle.

Quant à Max, je crois qu'il n'a donné de sa vie une marque plus sensible de l'empire qu'il sait prendre sur lui-même; il s'avança d'un air aisé, fit une légère inclinaison de tête à M. Dolfin, et, s'approchant de moi, me dit à demi-voix et en souriant : « Les maris sont inévitables comme le destin; » puis il s'assit, et rien ne témoignait de la violence qu'il se faisait, si ce n'est le gonflement d'une veine sur ses tempes et une sorte de hérissement du sourcil qui ne m'était pas inconnu. M. Dolfin était pâle, mais calme, et me consultait du regard; je n'étais guère en état de lui répondre, je respirais à peine; je sentais qu'une lutte allait s'engager, et je tremblais qu'elle ne fût pas égale.

Ce fut M^me^ d'Estrel qui rompit la première lance; sans aucun doute elle était fâchée, car elle oublia dans cette occasion les délicatesses ordinaires de sa bonté.

— Vous connaissez M. Dolfin? dit-elle à Max en le lui présentant du geste. Je crois vous avoir conté son histoire.

— J'ai bien des excuses à vous faire, monsieur, dit Max; si je ne me trompe, je vous ai proposé un soir de vous prendre à mon ser-

vice; il s'agissait, je crois, d'une place d'aide-jardinier. Je dois dire à ma décharge que vous portiez ce jour-là un sarrau de paysan, et que la nuit tombait.

— J'ai de bizarres fantaisies, lui répondit M. Dolfin d'un ton à la fois doux et ferme; mais si j'aime à varier mes costumes, en revanche je ne change jamais de logement. J'habite à droite de Réauville, sur la hauteur, une petite maison isolée que vous avez dû remarquer. Si jamais vous aviez quelque autre place à me proposer ou que vous fussiez curieux de m'étudier de plus près, vous seriez sûr de m'y trouver.

— Pour le moment, je suis trop occupé, répliqua Max avec une nonchalance superbe. Je n'ai en tête que deux loups. Où sont mes deux loups, et est-il bien sûr que ce ne soient pas deux lièvres? A vrai dire, les animaux m'ont toujours plus intéressé que les hommes.

Le serpent a ses mœurs, ses combats, ses amours...

— Mais Dieu lui a épargné les cas de conscience, reprit M^me^ d'Estrel. Quelle étrange maladie! Croiriez-vous, marquis, qu'en dépit des supplications de sa famille et de mes remontrances M. Dolfin est plus résolu que jamais à se faire trappiste? Voyons, soyez notre arbitre, faites entendre raison à ce pauvre enfant; je serais si heureuse de le rendre à sa mère!

Le *pauvre enfant* fut sur le point d'éclater. Il était au supplice, ses lèvres tremblaient; mais son regard rencontra le mien, et il dévora sa colère.

— Madame, répondit-il avec un sourire triste, je ne doute pas que M. de Lestang ne soit un très habile casuiste; mais il vous a dit lui-même qu'il n'avait que ses loups en tête. Aussi bien les secrets de ma conscience ne sont pas matière à causerie; le moyen d'égayer un si triste et si pitoyable sujet! Avec tout son esprit, M. de Lestang n'y réussirait pas.

— M. Dolfin a raison de décliner mon arbitrage, reprit Max. Je n'entends rien aux affaires des autres; c'est à peine si je comprends les miennes. D'ailleurs j'ai trop vu le monde pour rien blâmer. Un peintre, homme du plus grand mérite, à qui l'on contait un jour, d'un ton tragique, les monstrueux détails d'un monstrueux parricide : « Cela ne fait-il pas frémir la nature? lui disait-on. — Mon Dieu! répondit-il froidement, tout dépend du point de vue. » Oui, madame, tout dépend du point de vue, et, selon les cas, tout peut se justifier, tout peut se soutenir, la Trappe et le jeu du bouchon, la princesse Badroulboudour et Margot, don Juan et Céladon, l'ange et la bête, la nuit et le jour, le *Miserere* et le chant du rossignol,

la bagatelle et le parfait amour. La vie a du bon; mais que savons-nous si la mort ne nous tient pas en réserve des plaisirs plus vifs? Le rire soulage; mais les poètes assurent que le monde vu au travers d'une larme leur offre des beautés imprévues. Dans cette universelle incertitude, que chacun prenne conseil de son humeur! Seulement, à quelque parti qu'on s'arrête, il est bon de savoir ce que l'on fait et d'en accepter résolûment toutes les conséquences.

— Bien parlé, monsieur! dit M. Dolfin. Si vous me connaissiez mieux, vous ne douteriez pas que je ne sache très bien ce que je fais, et que je n'en aie prévu comme à plaisir toutes les conséquences.

— Oh! s'écria M^me^ d'Estrel, cela est bien vite dit; mais il en est qu'on ne devine pas. On se croit bien sûr de soi, on compte sans *cette fièvre du temps qui mine tout.* Les regrets, les dégoûts, les repentirs, — nous avons beau sarcler notre jardin, toutes ces ronces poussent sans qu'on y pense. Méchante herbe croît toujours... Je vous en supplie, mon cher enfant, prenez le temps de la réflexion; remettez-vous à voyager, à courir le monde; des objets nouveaux feront diversion à votre tristesse, vous la guérirez en la trompant, et peut-être, dans un an d'ici, vous direz-vous, en vous frappant le front : Ce fou qui se croyait incurable, était-ce bien moi?

— Pour ma part, madame, dit Max, j'ai moins foi que vous dans la vertu des voyages. Les idées que caressa notre jeunesse, et qui eurent les prémices de notre esprit, laissent en nous des traces ineffaçables. On peut avoir des caprices, mais tôt ou tard on revient à ses premières amours. Oui, madame, qui s'est senti une fois attiré vers la Trappe, la Trappe ne le manquera pas. Traversez, contrariez sa passion; il finira toujours par épouser sa maîtresse. Qu'on s'abandonne aux événemens ou qu'on leur résiste, on n'échappe pas à sa destinée. Après cela, il est bon pour un apprenti de la Trappe d'avoir fait l'école buissonnière; certaines aventures posent un homme, et l'éclat de ses péchés rejaillit sur sa conversion, ce qui n'est pas un médiocre avantage, car, Voltaire l'a dit, rien n'est si désagréable que d'être pendu obscurément. Ajoutez que, la question de gloire mise à part, rien n'est si pénible que des repentirs qui mâchent à vide; il est sage de leur préparer d'avance de l'aliment... Un de mes amis, le comte L..., que je vous donne pour un vrai lunatique, se sentit un jour frappé de la grâce. Le voilà qui renonce au monde, dit adieu aux plaisirs, récite son chapelet, se confesse une fois la semaine. Tout à coup il disparaît, plus de nouvelles : dans quelle thébaïde était-il allé pleurer ses péchés? A quelque temps de là, je le rencontrai en Italie, entre Rome et Florence, voyageant en tête-à-tête avec deux

yeux bruns et une tresse noire. — Eh bien! mon cher comte, lui dis-je, allez-vous toujours à confesse? — Ne voyez-vous pas, me répondit-il, que je rassemble des matériaux? — Il croyait plaisanter : deux ans plus tard, madame, il était moine. L'histoire ne dit pas ce qu'en pensa la tresse noire.

M. Dolfin se leva brusquement; la patience lui échappait. Je ne sais ce qu'il allait dire ou faire : il avait l'air d'un homme poussé à bout qui ne consulte plus que son désespoir. Je me levai aussi, prête à intervenir pour éviter un éclat. Heureusement un ecclésiastique entra dont le visage m'était inconnu. A sa vue, M. Dolfin recula d'abord d'un pas; puis, s'avançant vers lui : — Vous ici, mon cher abbé!

— J'arrive en droiture de Corfou, lui répondit le prêtre en le saluant respectueusement, et vous m'excuserez si, avant de vous aller chercher à Réauville, j'ai tenu à rendre mes devoirs à M^me^ d'Estrel. On m'avait chargé d'un message pour elle.

Et se tournant vers M^me^ d'Estrel, qui lui tendait la main : — On vous avait instruite de mon voyage, madame. N'en avez-vous pas prévenu M. Dolfin?

— Je savais en effet, monsieur l'abbé, répondit-elle, qu'on vous avait chargé de faire une dernière tentative auprès de notre cher malade; mais je craignais sa mauvaise tête, et que, prévenu de votre arrivée, il ne se hâtât de brûler ses vaisseaux.

Ces mots de *cher malade* et de *mauvaise tête* sonnèrent mal aux oreilles de l'abbé Néraud. Ses manières et son ton témoignaient de son extrême déférence pour son ancien élève, et cette déférence frappait d'autant plus que sa figure annonçait un homme d'autorité, l'un de ces esprits qui ont peu d'idées, mais qui en sont maîtres, et acquièrent par là de l'ascendant sur les esprits que leurs idées gouvernent et tourmentent. Depuis longtemps d'ailleurs l'élève était hors de page, et il se peut faire que le maître admirât en le combattant ce caractère entier qui avait échappé à sa gouverne et lassé ses remontrances. Aussi regarda-t-il M^me^ d'Estrel avec un étonnement qui fit sourire M. Dolfin.

— Oui, je ne suis qu'un pauvre fou! s'écria le malade en secouant sur ses épaules son épaisse chevelure. Et il ajouta en regardant Max : — Mais il est de saintes folies qui ont le droit de mépriser toutes les sagesses des gens du monde et toutes les petites anecdotes des gens d'esprit. — Puis, prenant l'abbé par le bras : — Remettez à plus tard votre conférence avec M^me^ d'Estrel, lui dit-il avec une gaîté forcée; allons au plus pressé, monsieur l'abbé; venez bien vite donner le fouet au pauvre enfant.

Et à ces mots, moitié de gré, moitié de force, il emmena le prêtre, qui nous salua d'un air interdit.

Je m'étais approchée d'une table et j'affectais de feuilleter un album. Max échangea quelques mots à voix basse avec M^me^ d'Estrel, puis il sortit à son tour. Alors, m'avançant vers elle, je lui dis que j'étais venue m'excuser de mes rudesses, mais qu'après ce qui venait de se passer...

— Oh! ne vous occupez pas de moi! interrompit-elle avec une vivacité qui n'était pas dans son caractère. Votre calme m'épouvante. Que vous semblez peu vous douter de la gravité de votre situation! Mais ne voyez-vous pas que depuis plus d'une semaine Max se livre à lui-même de perpétuels et acharnés combats? A la lettre, il dévore son cœur. Quelle violence il a dû se faire tantôt! J'ai pris l'offensive pour qu'il ne la prît pas; mais demain, dans quelques heures peut-être, sera-t-il encore capable de se résister? Le ressort a été violemment comprimé; la détente sera terrible. Dites-vous de grâce, ma chère fille, que votre vie peut-être est en danger.

— Chère madame, lui répondis-je, ne vous mêlez donc plus de mon triste sort : cela vous réussit mal. Si vous n'aviez pas écrit à M. Dolfin, je ne l'aurais pas rencontré ici. Allons, calmez-vous; je ne crains rien et suis prête à tout.

Elle voulut revenir à la charge. — N'est pire sourd, lui dis-je en lui serrant la main, que qui ne veut pas entendre.

De Chamaret à Grignan, la route fait un ruban en ligne droite de près de quatre kilomètres de long. A la faveur du crépuscule, j'apercevais au bout de ce ruban le cabriolet qui renfermait M. Dolfin et l'abbé Néraud. A deux cents pas derrière eux, Max, monté sur son alezan, cheminait au petit trot. Il finit par s'arrêter, m'attendit, et fit le reste du chemin tantôt devant, tantôt derrière la voiture; quelquefois il s'approchait, me jetait un rapide regard et mordait sa moustache; il avait son visage d'autrefois, cette figure de bronze qui m'était bien connue. Qu'allait-il se passer? Mon cœur était gonflé d'amertume, et cette amertume me faisait regarder l'avenir avec indifférence.

XXIII.

Un profond silence régna pendant le dîner. Baptiste, qui nous servait, paraissait inquiet; il consultait souvent le visage de Max : c'était son baromètre. Dans son trouble, un plateau lui échappa des mains, et, en me versant à boire, le bras lui tremblait si fort qu'il répandit de l'eau sur mon assiette. Évidemment les hirondelles volaient bas.

En sortant de table, Max me suivit au salon, où je repris ma tapisserie, qui n'avançait guère. Il tourna quelque temps autour

de moi, puis sortit, et, bien qu'il ventât et que le froid fût piquant, il se promena près d'une heure sur la terrasse. Je l'entendais aller et venir le long de la maison; sa démarche était vive et saccadée; quelquefois le bruit d'une rafale se mêlait à celui de ses pas, et ces deux bruits se confondaient dans mon cœur. A plusieurs reprises je crus l'entendre parler; peut-être causait-il avec le vent; les deux orages se concertaient. Il me semblait qu'un danger était suspendu sur moi. Mon sort allait-il se décider? J'avais le souffle court; par instans, mes cheveux me pesaient. Une grosse mouche épargnée par l'hiver vint se heurter brusquement contre l'abat-jour de ma lampe, et je tressaillis. Les murs, les meubles, les tableaux semblaient être dans l'attente comme moi; ils avaient un air solennel, un visage de circonstance, et nous échangions des regards mornes. Deux fois Max s'approcha de la porte : je crus qu'il allait entrer, et tout mon sang reflua vers mon cœur; mais après s'être arrêté sur le seuil il s'éloigna, et je lui en voulus de m'avoir pour ainsi dire déçue dans ma crainte. — Ne sera-ce que demain? pensais-je. Il est temps d'en finir; arrive que pourra! il faut qu'il arrive quelque chose.

Enfin Max rentra. Sans que nous nous en doutions, nos esprits s'étaient rencontrés, car de la porte il me cria : — Cela ne peut durer plus longtemps, madame. La mort vaudrait mieux. Vous êtes-vous avisée d'un dénoûment? Moi, je ne trouve rien.

— Je ne vous comprends pas, lui répondis-je. Le dénoûment que vous cherchez est tout trouvé. Dans quelques jours, le goût des aventures et des entreprises vous reviendra; vous vous en irez faire une nouvelle campagne, vous y cueillerez de nouveaux lauriers. Quand vous serez las, vous reviendrez ici, et retrouverez votre maison, vos meubles et votre femme à leur place. N'étions-nous pas convenus de cet arrangement? En quoi vous déplaît-il? Pouvez-vous vous plaindre qu'en votre absence je tienne mal votre maison, que votre château se dégrade, que tout ici soit au pillage, et que les termes de vos fermiers ne rentrent pas?

Il n'eut pas l'air de m'avoir entendu. — Je vous répète, madame, reprit-il en élevant la voix, qu'il est temps d'en finir. Avez-vous des plans? Quels sont-ils? Parlez!

— Mais quelle mouche vous a piqué? repartis-je. On dirait que vous êtes en colère! Pourtant tout vous réussit. Si je ne me trompe, vous avez eu bon marché de M. de Malombré, et tantôt vos anecdotes ont eu du succès. D'où vous vient cet accès d'humeur?

Il prit un vase sur la cheminée, et, le jetant avec violence sur le parquet, le broya sous ses pieds.

— Vraiment, nous sommes dans l'absurde jusqu'au cou, s'écria-t-il d'une voix tonnante. Donnez-moi, de grâce, un rival digne de

moi; mais je ne sais à qui me prendre. Sur mon honneur, c'est un amant de paille que M. Dolfin, et je suis tenté de croire qu'il y a quelqu'un derrière.

— C'est possible, répondis-je; cherchez bien.

Il s'avança vers moi d'un air farouche.

— Ah! prenez garde, dis-je en souriant, vous allez me faire peur.

Tout son corps était agité d'un mouvement fébrile. Il réussit à s'en rendre maître; il se calma, changea de visage, et, s'asseyant à quelques pas de moi, il me dit d'un ton plus doux : — Madame, voulez-vous qu'une fois encore nous raisonnions un peu?

— A quoi cela nous servira-t-il? dis-je en hochant la tête.

— Je veux être de bonne foi, reprit-il. M. Dolfin n'est pas précisément l'homme que je m'étais imaginé sur sa réputation de dévot. Il a du charme et je ne sais quelle grâce romantique qui peut surprendre une imagination de femme. Aujourd'hui, dans sa belle colère, avec ses yeux étincelans et sa chevelure en désordre, il avait l'air d'un lionceau qui pour la première fois hume l'odeur du sang. Comme il eût rugi, si vous n'aviez été là! Et puis quelle ingénuité, quelle candeur d'impressions! C'est une âme qui a gardé toute sa fleur. Faut-il vous dire comment s'appelle ce jeune homme? C'est Chérubin; malheureusement, en prenant de l'âge, Chérubin s'est entêté de mysticisme; cela gâte un peu son personnage : il entremêle dans ses rêves Rosine et le paradis. Un jour il s'avisera qu'il faut choisir : Rosine est belle, le paradis est plus sûr; quel embarras! quels combats! Aujourd'hui dans un casque et demain dans un froc... Allez, je vous connais bien : vous ne ressemblez pas à toutes les femmes; il vous fallait de l'extraordinaire; le hasard vous a bien servie; tout autre que cet enfant eût perdu ses peines. Mais est-ce bien sérieux? Je vous le répète, votre imagination s'est laissé surprendre : un amour de tête, voilà tout. Convenez-en. Vous m'avez assez puni. Avouez que vous avez voulu me faire peur! J'ai eu peur; êtes-vous contente?

Et se rapprochant de moi : — Savez-vous ce que je vous propose? Nous allons partir ensemble pour l'Italie; nous visiterons Rome, Naples, Florence; confiez-moi le soin de vous distraire, je saurai comment m'y prendre. Vos souvenirs s'effaceront bien vite. Peut-être en s'en allant laisseront-ils la porte ouverte, je tâcherai d'en profiter. Et Chérubin? Bah! il aura pour se consoler des avant-goûts du paradis.

— Que vous avez d'esprit, lui dis-je, et comme vous savez varier vos airs! Mais je suis bien ici, pourquoi partirais-je?

Il ne se découragea point. — Vous avez une raison supérieure, poursuivit-il, et je sais que j'ai des intelligences dans la place. Per-

mettez-moi de vous dire crûment la vérité. M. Dolfin est assez candide pour croire à l'amour platonique; dans l'ingénuité de son âme, il prend un tunnel pour une maison. Je suppose qu'il s'aperçoive à temps de son erreur; reviendra-t-il sur ses pas? Non, il est des entraînemens auxquels on ne résiste point. Il traverse le tunnel; jamais personne n'y est resté; le voilà de l'autre côté. Que va-t-il arriver? Ah! si jamais il touchait le fond du bonheur, croyez-moi, sa conscience se réveillerait en sursaut. Et quel réveil! Après l'ivresse viendrait l'étonnement, l'effroi, le remords; il regretterait amèrement ce qu'il appelait tantôt *sa sainte folie;* il pleurerait ses illusions perdues et cette douce erreur qui lui faisait voir dans son amour une flamme toute céleste où les sens n'avaient point de part; il croirait voir les séraphins, ses frères, se détourner de lui avec horreur, en lui reprochant sa victoire comme une honteuse défaite. Le pauvre enfant maudirait la femme qui, en lui donnant le bonheur, lui en a ôté l'attente et le rêve, la femme qui, par ses fatales caresses, a changé l'or pur en un plomb vil et l'ange en un réprouvé... Non, une femme comme vous ne peut courir de tels hasards. Ravir à Dieu son bien, quelle entreprise! Tôt ou tard il faudrait le lui rendre, et vous resteriez avec votre désespoir et votre courte honte... Madame, quand partons-nous pour Florence?

Ses impitoyables dissections me révoltèrent; ma blessure criait. Je m'étais promis de me contenir; j'éclatai, et, voulant rendre blessure pour blessure, je m'écriai en relevant la tête : — Et que savez-vous, monsieur, si je ne me suis pas donnée?

Le trait s'enfonça dans son cœur; il bondit sous le coup, se dressa sur ses pieds comme soulevé par sa colère, et, reculant d'un pas, me cria : — Cela n'est pas, cela ne peut être, puisque je suis ici, que je vous parle, et que je n'ai tué personne!

— Vous avez des absences qui m'étonnent, lui dis-je. Et moi, pourquoi suis-je ici? Je m'imaginais qu'un homme d'honneur n'a que sa parole.

Il me répondit d'une voix terrible : — Et que m'importe ce que j'ai dit, ce que j'ai juré! Vous prenez au sérieux ces enfantillages? Mais vous ne savez donc pas qui je suis? Ma parole, ma parole! qu'ai-je promis? Je ne vis que d'hier. Ne me parlez pas de mes fautes; demandez-en compte à l'insensé que j'étais et que je ne suis plus; c'est à lui d'en répondre, je ne le connais pas. Je ne sais et ne veux savoir qu'une chose : que vous êtes à moi. Malheur à l'homme qui effleurerait de ses lèvres l'un de vos cheveux! Malheur à celui que vos yeux ont regardé, à qui votre bouche a souri! Je ne me laisserai pas prendre mon bien; je l'ai payé avec des larmes de sang. Demain nous partirons, et vous jurerez d'oublier; je le veux, je n'ai qu'une parole, madame... Ah! vous croyez qu'on peut

impunément me réduire au désespoir! Il fallait me tromper, madame, il fallait avoir la générosité de mentir. Vous êtes donc aveugle, votre mauvais génie met un nuage sur vos yeux. Quel scrupule voulez-vous que j'aie? Je ne crois à rien qu'à ma douleur... Et se frappant la poitrine : Que ne vous doutez-vous de ce qui se passe là! Si vous saviez à quoi j'emploie mes nuits, quelles sont mes pensées, mes rêves... Deux fois, oui, déjà deux fois, j'ai juré de vous tuer.

— Tuez-moi, lui dis-je en haussant les épaules; mais j'aime, je suis libre, et je ne partirai pas.

Il poussa un cri et courut à la cheminée : son couteau de chasse y était resté. Avant que j'eusse le temps de penser à rien, il fut devant moi, le visage bouleversé et le bras levé. J'eus peur; ce fut, je crois, ce qui me sauva; j'étendis la main pour écarter le couteau; je me blessai légèrement, et mon sang coula. La vue de ce sang me calma, la mort me fit envie, et, me soulevant à moitié pour aller au-devant du coup, je lui dis, en le regardant fixement: — Frappez, ne me faites pas attendre!

Il contemplait ma main blessée; son bras fut pris d'un tremblement convulsif, et je ne puis rendre ce que je vis dans ses yeux. La flamme s'en obscurcit par degrés : sa fureur fit place à une amère tristesse. Tout à coup il fit quelque chose d'étrange; il regarda le couteau, y aperçut une goutte de sang, et, comme pour étancher une soif mystérieuse, il la porta à ses lèvres et la but; puis, jetant violemment le couteau à terre, il s'enfuit.

Tout cela s'était passé si rapidement que je doutai un instant si je n'avais pas rêvé; ma main blessée, que je dus entortiller d'un mouchoir, me rappela au sentiment du réel. Comme je regrettais que tout mon mal se réduisît à une égratignure! — Pourquoi donc avais-je retenu le couteau? Je serais morte, pensais-je, tout serait fini. Hélas! tout était à recommencer. — Si après un court répit je devais affronter de nouveau de pareilles émotions, mes forces y suffiraient-elles? J'étais sûre de mon âme, je ne l'étais pas de mes nerfs. Un instant de faiblesse, et ma défaite était irréparable. Ah! plutôt mourir!...

Mais ma vie n'était pas seule en danger. Comment prévenir une rencontre que je ne pouvais prévoir sans frémir? Je condamnais mon imprudence. Que j'étais simple d'avoir pensé que Max respecterait ma liberté! Son orgueil outragé pouvait-il se croire lié par les vaines promesses qu'autrefois j'avais si facilement obtenues de son indifférence? A quels entraînemens avais-je cédé? J'avais eu trop de complaisance pour mon chagrin, je lui avais offert comme à un dieu une innocente victime que je m'étais plu à envelopper dans mes malheurs. Pourquoi m'étais-je moins occupée de protéger

l'homme que j'aimais que de braver et d'offenser l'autre? Nuls ménagemens; j'avais attisé le feu, j'avais pris plaisir à tourner le poignard dans la plaie. Ma conscience (ses reproches sont souvent bizarres) me reprochait, elle aussi, de n'avoir pas su mentir, comme si, disait-elle, mon amour m'avait moins tenu au cœur que ma vengeance, comme s'il ne s'était agi que de moi, de déployer à mes propres yeux toute la noble fierté de mon caractère et de me donner en spectacle à moi-même. Ah ! s'il fallait du sang pour expier cette funeste erreur, que le mien seul coulât! Tout à l'heure j'avais eu comme un avant-goût de la mort, et je n'y avais point trouvé d'amertume.

Je montai dans mon appartement; je renvoyai Marguerite, je m'enfermai à double tour. Je me jetai un instant sur mon lit et m'abîmai dans mes pensées. Je cherchais une solution, je n'en trouvais point. Qu'eussé-je trouvé? Je ne savais pas même ce que je voulais. Je me relevai, et pour tromper mon agitation, peut-être aussi par une de ces superstitieuses lubies d'un esprit tourmenté qui, ne trouvant plus de ressource dans sa propre sagesse, recourt à la vanité des oracles, je pris les yeux fermés un volume à l'un des rayons de ma petite bibliothèque. Celui qui me vint sous la main était un vieux livre qui avait fait les délices de mon enfance; de jeunes doigts, toujours impatiens de tourner le feuillet, en avaient fatigué toutes les pages. J'ouvris au hasard ce volume, qui est un recueil d'anecdotes sacrées et profanes, et je lus ceci: « Ainsi Balaam se leva le matin, bâta son ânesse, et s'en alla avec les seigneurs de Moab; mais la colère de Dieu s'alluma, parce qu'il s'en allait, et un ange de l'Éternel s'arrêta dans le chemin pour s'opposer à Balaam. Et l'ânesse vit l'ange qui se tenait dans le chemin et qui avait son épée nue à la main, et elle se détourna du chemin et s'en alla dans un champ, et Balaam frappa l'ânesse pour la ramener dans le chemin; mais l'ange s'arrêta dans un sentier de vignes, et l'ânesse, ayant revu l'ange, se serra contre la muraille, et elle serrait contre la muraille le pied de Balaam, qui continua à la battre. Alors l'ange passa plus avant et s'arrêta dans un lieu étroit, où il n'y avait pas moyen de se détourner ni à droite ni à gauche. Et l'ânesse, à la vue de l'ange, se coucha sous Balaam, qui s'emporta de colère, et la frappa de plus belle. Alors l'Éternel ouvrit les yeux de Balaam, et il aperçut l'ange qui se tenait dans le chemin, et il s'inclina et se prosterna sur son visage... »

Je n'allai pas plus loin et remis le livre à sa place. Qu'y avait-il de commun entre moi et le prophète Balaam? Je me traînai longtemps de chambre en chambre, questionnant avidement mon cœur, qui ne répondait pas, me proposant d'absurdes expédiens que je

repoussais aussitôt, et comme dévorée par mes incertitudes. Que cette nuit me parut longue! Je crus que le jour ne viendrait jamais. Comme il commençait à poindre, je me laissai tomber dans un fauteuil; la fatigue l'emporta sur l'inquiétude : je m'assoupis et finis par m'endormir profondément. On est heureux, quand on souffre, d'avoir un corps qui impose à l'âme ses faiblesses; comment se représenter sans frémir la douleur d'un esprit pur qui s'acharnerait sans relâche sur lui-même et à qui l'épuisement ne ferait jamais lâcher prise?

Quand je m'éveillai, il faisait grand jour. Le sentiment de la vie rentra en moi comme un poison qui se serait soudain répandu dans toutes mes veines. J'eus peine à me lever; le froid m'avait engourdie, j'étais brisée. Le souvenir de Max debout devant moi, un couteau à la main, fit passer dans tout mon corps un frisson d'épouvante. — Il faut partir, me dis-je, et je m'étonnai de ne me l'être pas dit plus tôt. Il faut partir. Max ne se possède plus; on ne raisonne pas avec la folie. Que gagnerais-je à affronter de nouveau ses fureurs? Et qui peut me répondre que, vaincue par la terreur, je ne tomberais pas à ses pieds en demandant grâce? Une seule chose est certaine : à cause de moi, la vie d'un homme est en danger. Je ne puis le sauver qu'en fuyant avec lui.

Je ne comprenais plus mes hésitations; comment avais-je fait pour ne pas me rendre à l'évidence? Je tremblai que les événemens ne m'eussent prévenue. J'ouvris ma porte, je m'avançai à pas de loup sur la galerie; je crus entendre un bruit de voix dans l'appartement de Max. M'étant approchée, je m'assurai qu'il causait avec Baptiste d'un ton grave, mais tranquille. Je rentrai chez moi, j'écrivis rapidement les deux lignes que voici : « Je partirai cette nuit pour Genève; rendez-vous sur-le-champ à Donzère, où vous m'attendrez. Un mot de réponse. » Je glissai ce papier comme un signet entre deux feuillets d'un volume de petit format que j'enveloppai et ficelai, après quoi je fis en hâte ma toilette. En traversant le vestibule, je rencontrai Marguerite, à qui je dis que j'allais prendre l'air, que je serais de retour dans deux heures. Elle n'eut pas l'air étonné; elle était accoutumée à mes promenades matinales.

Je descendis dans la cour, je fis seller Soliman, et me voilà partie. Je suivis un chemin creux et ombragé qui longe le mur d'enceinte et qu'on n'aperçoit pas des fenêtres du château. Je n'avais pas fait vingt pas que, retournant la tête, je vis venir le fils d'un de nos fermiers, garçon de quinze ans qui, sa hotte sur le dos, se rendait à Réauville. Je le chargeai de porter mon petit paquet à son adresse, lui dis d'attendre la réponse, que dans deux heures j'irais la chercher à la ferme. Il me promit de faire diligence et se remit en

marche. Je le regardai s'éloigner, et tout à coup le rappelant, comme si j'avais voulu gagner du temps, je lui répétai mot pour mot mes instructions. Il m'assura en souriant qu'il m'avait bien comprise. Je le suivis encore quelques instans du regard. « C'en est fait, pensai-je, le sort en est jeté. » Et tournant le dos à Réauville, je poussai mon cheval dans un chemin de traverse.

Le mistral était tombé; tout annonçait une belle journée. L'air vif du matin ranimait mes esprits et dissipait par degrés cet engourdissement et cette stupeur que j'avais sentis à mon réveil; mais dans la situation où j'étais on ne recouvre des forces que pour les tourner avec fureur contre soi-même, et en quelques minutes je passai de l'abattement du désespoir à un état d'angoisse et de fièvre plus douloureux encore. Un vent d'orage se leva dans mon cœur; mes pensées s'entremêlaient et se heurtaient dans ma tête comme fouettées par un tourbillon. Je cherchais en vain à ressaisir les motifs et les sentimens qui m'avaient déterminée, et qui peu d'instans auparavant me semblaient décisifs. Plus je m'étais effrayée de la gravité sans ressource du mal, plus maintenant la violence du remède m'épouvantait; n'emporterait-il pas le malade? A chaque pas, mon cœur devenait plus lourd; c'était comme un poids de plomb sous lequel je me sentais fléchir.

Je ne laissai pas de m'obstiner, et, sans trop savoir où j'allais, je pressai la marche de mon cheval. Le sentier que je suivais débouche sur la grande route de Montélimart; au moment de l'atteindre, Soliman, par un bizarre caprice, s'arrêta court. Je redressai la tête, je regardai cette longue voie poudreuse qui se déroulait en serpentant sur les hauteurs et semblait s'enfuir à l'horizon. Je me dis qu'elle allait à Valence, à Lyon, à Genève, en Suisse, et qu'elle passait peut-être près de cette maison solitaire où il serait doux à deux êtres qui s'aiment « de vieillir et de mourir ensemble. » J'eus un frisson; il me parut qu'elle menait aux abîmes. Cependant j'y voulus faire quelques pas comme pour apprendre à ma vie son chemin. J'excitai mon cheval et le mis au trot; tout à coup il fit un écart si brusque que je faillis tomber. Je lui sanglai quelques coups de cravache; mais en le frappant je songeai soudain à l'ânesse battue par le prophète : elle voyait devant elle l'ange qui se tenait debout, son épée nue à la main. Sur la route de Montélimart, il n'y avait ni ange ni épée, mais une voix me criait : Impossible! C'était mon cœur qui me barrait le chemin.

Je tournai bride, revins précipitamment sur mes pas. Arriverais-je à temps? rattraperais-je l'enfant? Je croyais le voir s'enfuir devant moi comme dans un rêve. Je poussai Soliman à travers champs; j'aurais voulu lui donner des ailes. Enfin j'aperçus mon jeune mes-

sager, qui, ayant posé sa hotte, faisait une halte au bas de la colline. L'instant d'après, il se leva et commença de gravir la côte. Je mis mon cheval au pas; je ne quittais pas l'enfant des yeux, c'était mon destin qui cheminait devant moi. Sûre de pouvoir l'atteindre et tenant dans ma main l'événement, je ne sentais plus le besoin de me presser; le cœur me battait, je n'avais qu'à vouloir, et j'en retardais le moment, comme s'il m'avait plu de prolonger le tourment de mon incertitude et de tenir quelques instans encore l'avenir en suspens.

Mais l'enfant allait à peine dépasser les premières maisons du village, que je m'élançai à toute bride. Je le rejoignis en un clin d'œil et lui jetai quelques pièces de monnaie en lui disant que, les hasards de ma promenade m'ayant amenée à Réauville, je me chargerais moi-même de ma commission. Dès qu'il m'eut remis le livre, je redescendis jusqu'à mi-côte, et, m'arrêtant près d'une croix, je repris haleine comme un cerf au ressui. Je contemplais la plaine, les montagnes, le cours de la Berre, le campanile du château, qui s'élevait du milieu des chênes. Il me parut qu'il y avait une secrète attache entre ces lieux et moi, que la souffrance y avait enraciné ma vie, et qu'il m'était impossible de mourir ailleurs.

Et cependant, je ne sais quelle fureur me prenant, je repartis subitement au galop, et j'arrivai en un instant près d'une maisonnette blanche qui est située à une portée de fusil du village. Le brave homme chez qui logeait M. Dolfin ne m'était pas inconnu; pendant une grave maladie qui l'avait tenu deux mois alité, j'avais fait passer à sa femme quelques secours. Je l'aperçus au milieu de son champ, une pioche à la main. Du plus loin qu'il me reconnut, il se découvrit, s'avança à ma rencontre, et comme il est grand parleur, sans attendre mes questions, il me donna d'une voix cassée des nouvelles de sa femme, de ses moutons, de sa basse-cour, et enfin de son locataire. Il le traitait d'étrange original, et, pour me mieux convaincre de sa bizarrerie, me conta qu'il s'était promené toute la nuit avec un prêtre et n'était rentré au matin que pour le prévenir qu'il passerait tout le jour à la Trappe.

— Ah! fort bien, lui dis-je d'une voix sourde; ce qui signifiait apparemment : Merci, un poids vient de se détacher de ma poitrine, je respire, j'ai devant moi vingt-quatre heures de répit; merci, jusqu'à demain point d'explication, point de rencontre! L'homme pour qui je tremblais est en sûreté; il est à la Trappe, on n'ira pas le relancer à la Trappe.

— Portez-vous bien, dis-je au vieillard, et Dieu vous protége! — Et je repris le chemin de Lestang. Il me semblait, grand Dieu! que quelque chose s'était brisé dans mon cœur, et j'aurais voulu broyer

sous le sabot de mon cheval tous les cailloux du chemin... — Je suis venue le chercher, pensais-je, et il était à la Trappe! — Et le long de la route je ne cessai de me répéter avec une inexprimable amertume : — Ah! Dieu soit loué, il était à la Trappe!

XXIV.

En rentrant dans ma chambre, j'eus à subir les soins de Marguerite et à éluder ses questions, car le bandage que je portais à la main droite l'inquiétait. A peine fut-elle sortie que je fondis en larmes. Il était à la Trappe!... Et je comprenais tout, et je m'étonnais de n'avoir pas compris plus tôt; le feu d'un éclair était tombé sur mon cœur, je m'étais soudain apparue à moi-même. — Non, m'écriai-je, je ne l'aimais pas assez pour me donner à lui, et désormais rien ne m'est plus possible dans ce monde!

Le mystère de mes sentimens venait d'être comme percé à jour. Je pouvais m'en raconter toute l'histoire. Il me souvenait comment, dans mes heures de solitude, je m'étais créé un fantôme qui me faisait battre le cœur, et comment plus d'une fois, en la présence de l'homme dont ce fantôme avait le visage, mon imagination s'était sentie froissée et secrètement mortifiée. Elle avait tremblé de ne pas retrouver en lui tout ce qu'elle rêvait; elle lui avait reproché pour ainsi dire d'exister, d'être plus réel que sa chimère, de n'être pas tissu de cette vapeur légère et diaphane dont sont faits les songes, et qui flotte dans l'espace sans contours arrêtés, sans qu'on puisse jamais dire : J'ai tout vu, c'est tout. — Non, pensai-je, ce n'est pas l'homme, c'est le rêve que j'aimais, et le rêve s'est à jamais évanoui. Et je me disais qu'apparemment, avant de naître ici-bas, notre âme a entendu les concerts célestes, qu'elle apporte dans la vie le souvenir de ces bruits harmonieux, et que dans son tourment elle cherche à les redire. — On m'a fait taire, je me suis obstinée, le souvenir du chant divin m'obsédait; j'ai cherché un cœur qui m'en répétât quelques notes, mais l'instrument que m'offrait le hasard s'est brisé entre mes mains. Peut-être ce chant divin, la mort le sait-elle; la vie m'a surprise par ses duretés, peut-être m'étonnerai-je des complaisances de la mort.

La cloche du déjeuner sonna. Je me regardai dans la glace : j'étais bien pâle. — Il en pensera ce qu'il voudra, me disais-je; je n'ai plus de rôle à jouer, et la vérité ne peut plus me nuire. — Je descendis dans la salle à manger; on n'avait mis qu'un couvert. Je m'assis, et, dès que je pus surmonter mon émotion, je dis à Baptiste : — M. de Lestang ne viendra pas déjeuner?

— Non, madame, me répondit-il d'une voix creuse.

— Où est-il donc?

— Il est parti ce matin pour un long voyage; je suis resté pour faire ses malles, et ce soir j'irai le rejoindre.

— Ah! dis-je, — et, bien que les questions se pressassent sur mes lèvres, il m'eût été impossible d'ajouter un mot; je me sentais comme pétrifiée. Après avoir essayé en vain de manger, je me levai de table.

— M. le marquis a écrit à madame, me dit Baptiste. Elle trouvera sa lettre sur la cheminée du salon. — Et il ajouta en joignant les mains : — J'aimerais à parler à madame; sera-t-elle assez bonne pour m'entendre?

— Plus tard, lui dis-je.

Voici ce que contenait la lettre de Max :

« Je pars, nous ne nous reverrons plus. Il le faut bien, je ne puis répondre de moi. Aujourd'hui je frémis au souvenir de ce qui s'est passé hier soir; mais demain? Je ne sais ce que je penserai demain. Je suis capable de tout, et j'ignore même si je me repentirais de rien. Je pars; entre vous et moi, je mettrai l'océan. Rassurez-vous, je sais vouloir. Cela devait finir ainsi. Peut-être nous ressemblons-nous trop : tous deux fiers, entiers, ne sachant pas mentir. Que de malheurs a prévenus le mensonge! Mais ne ment pas qui veut.

« Vous m'avez souvent reproché mon orgueil, vous en avez souffert. C'est la faute de ma vie : tout m'a été trop facile; mais je vous jure qu'à cette heure il n'y a plus de vivant en moi que le cœur; longtemps il m'a servi de jouet, je suis tombé en sa puissance, il est aujourd'hui mon maître et mon supplice. En vain j'ai cherché à vous oublier, à vous arracher de ma pensée et de ma vie... Vous dirai-je ce que vous êtes pour moi? Tous les mots de la langue de l'amour ont été mille et mille fois profanés; il n'en est pas un seul qui ne me fît horreur. Je ne me tuerai pas; quelque chose se révolte en moi contre le suicide. Les occasions de bien mourir ne manquent pas. Il me plaît de courir une dernière aventure et de faire de ma mort une action.

« Oserai-je vous avouer qu'en partant je me flatte d'une espérance? Daignez m'entendre! Je persiste à croire que ce que vous avez pris pour de l'amour n'était que l'ivresse du malheur. Quand vous ne me verrez plus et que vous serez certaine de votre liberté, peut-être rentrerez-vous en possession de votre cœur et serez-vous capable de lui commander. Je ne voudrais rien vous dire de blessant; mais un homme qui s'est piqué de sainteté et qui cède au torrent d'une passion fera toujours triste figure dans les situations équivoques où elle l'engage : la religion avilit ceux qu'elle ne sanctifie pas, car, dans son horreur pour le mal, elle n'enseigne pas les vertus qui l'ennoblissent. D'ailleurs, quel que fût l'événement, vous ne trouveriez pas longtemps le bonheur dans une liaison libre; une

femme qui se donne par amour renonce à tous les droits, accepte toutes les dépendances; tôt ou tard votre fierté révoltée vous ferait payer cher un instant de faiblesse et quelques jours heureux. Je ne vous parle pas de votre conscience; elle est cependant plus à craindre que vous ne pensez. Il y a en vous un goût naturel de l'ordre que vous ne pouvez méconnaître impunément; un jour ou l'autre, il vous rendrait insupportable un état précaire, sans règle certaine, abandonné au hasard des désirs et des caprices. Croyez-moi, votre raison peut beaucoup sur vous, un jour elle rentrerait dans ses droits, elle déciderait en maîtresse, et votre cœur lui rendrait ses comptes en tremblant.

« Vous voyez que je suis calme. Je raisonne, j'ai pris mon parti; il y a du repos dans le désespoir. Vous ne serez pas sourde à ma prière; je demande une grâce, c'est une nouveauté dans ma vie. Délivrée de ma présence, de mes reproches, de mes menaces, vous reviendrez à vous, votre colère tombera, vous verrez les choses telles qu'elles sont. Que vous coûte-t-il d'attendre? Le terme, il est vrai, est incertain; mais fiez-vous à mon impatience. Je ne vous tiendrai pas longtemps en suspens. Passer quelques mois dans l'attente, quand l'événement est sûr... Non, je ne vous demande pas trop. A chacun sa tâche, vous compterez les jours, je me charge du reste.

« Je vous supplie de m'écrire un mot, un simple *oui*. Je sais qui vous êtes, je vous en croirai. Mes résolutions, je vous le jure, n'en seront pas changées; mais ma douleur ne sera plus envenimée par une haine atroce contre l'homme que j'ai laissé vivre.

« Adieu. Le jour que je vous présentai un lis de montagne en vous offrant de vous consacrer ma vie, ce jour-là je vous aimais comme aujourd'hui. Vous vous êtes trop vite rendue; j'ai méprisé le bonheur parce qu'il ne m'avait pas résisté. Comme il se venge! Adieu. Quel mystère que la vie! Soyez heureuse. Un jour peut-être... Adieu! »

Je lus et relus cette lettre; j'en épelai chaque mot. Tout tournait autour de moi; à plusieurs reprises je pressai le papier entre mes doigts comme pour me convaincre que cette lettre existait, que je n'étais pas le jouet d'un rêve.

Tout à coup je m'écriai : — C'est un homme, et un homme qui m'aime! Je dus prononcer ces mots d'un ton bien étrange, car je tressaillis au son de ma propre voix, et je cherchai des yeux qui avait parlé. Je lisais et je pleurais. Nager dans la joie est une expression bien forte, monsieur l'abbé. Prenez-la au pied de la lettre, si vous voulez vous représenter ce que je ressentais. Une immense délivrance, une guérison inouie, une résurrection miraculeuse, voilà ce que me faisait éprouver cette lettre. « L'abîme m'avait envelop-

pée de toutes parts, l'abîme avait rendu sa proie, et ma vie venait de remonter hors de la fosse. » Mes ressentimens, mes angoisses, mes détresses, un rayon de soleil avait tout fondu, et mon cœur nageait dans la joie.

Je sonnai; je fis venir Baptiste. Il se jeta tout ému à mes pieds. Je vous ai dit combien ce pauvre homme aimait son maître, et comme il épousait ses intérêts et se mettait de part dans ses peines et dans ses fautes.

— Nous avons été bien coupables envers madame, me dit-il; mais ne sommes-nous pas assez punis? A tout péché miséricorde! Ah! si madame avait vu la figure de M. le marquis cette nuit! Il ne m'a pas dit ses projets, si ce n'est qu'il partait pour l'Amérique; mais je crains bien qu'il n'en revienne pas, car à quatre heures il m'a envoyé chercher le notaire de Grignan... Non, madame ne nous laissera pas partir pour l'autre monde.

— Où est M. de Lestang? lui demandai-je.

— Il avait décidé, madame, d'aller tout d'une traite jusqu'au Havre; mais au dernier moment il m'a dit qu'il s'arrêterait aujourd'hui à Viviers, que j'eusse à l'y rejoindre ce soir, que nous en repartirions dans la nuit. J'ai deviné ses raisons; il voulait avoir plus tôt la réponse de madame.

Viviers! ce choix me frappa.

— Je vous accompagnerai, Baptiste, repris-je. Allez fermer vos malles, mais nous ne les emporterons pas. Si après m'avoir vue M. de Lestang persiste dans son projet de voyage, je me chargerai de les lui faire parvenir.

Le bon Baptiste s'empara de mes deux mains et les baisa. — Il ne tient qu'à madame, dit-il, de nous rendre tous heureux. Et il ajouta en provençal : Ce sera vraiment une aumône fleurie, *aumorno flourido* (ce qui se dit de l'aumône que fait un pauvre à plus pauvre que lui).

Avec quelle impatience j'attendis le moment du départ! J'allais, je venais, je regardais le ciel, les montagnes, les chênes verts, les amandiers en fleur, leur disant en moi-même : Vous doutiez-vous que cela finirait ainsi? Je regardais surtout la pendule, je m'irritais de ses lenteurs. Pour tuer le temps, je pris la plume et barbouillai force papier.

J'écrivis à M^me^ d'Estrel : « Vous aviez raison, il m'aimait!... Mais vous avez eu tort de vouloir presser le dénoûment. Aucun des incidens de ce long procès ne pouvait m'être épargné; ils étaient tous nécessaires pour que je pusse écrire au bas de cette lettre : votre heureuse amie. »

J'écrivis à la baronne de Ferjeux : « Grand merci pour vos offres de sauvetage. Les filles d'antiquaire ne savent pas vivre, mais elles

savent nager. Ne me plaignez pas, vous perdriez vos larmes; je suis la plus heureuse des femmes. »

J'écrivis à mon père : « Quand donc arriverez-vous, méchant père! Faut-il qu'on vous aille chercher? Nous avons célébré hier l'anniversaire de notre installation à Lestang. Aujourd'hui je suis un peu lasse, comme au lendemain d'une fête; mais ce sont là des fatigues qui plaisent. Némésis se porte bien; je suis tentée de croire qu'elle se mêle des affaires de votre heureuse fille, oh! très heureuse! »

Les joies du cœur sont féroces. La nuit tombait, j'avais cessé d'écrire et attendais au salon que Baptiste vînt m'appeler. Je n'étais plus à Lestang, mais à Viviers, et j'avais oublié qu'il y eût une Trappe au monde. Tout à coup, comme l'autre jour et presque à la même heure, la porte qui donne sur la terrasse s'ouvrit, et M. Dolfin parut, les cheveux en désordre, l'air égaré. L'homme avec qui le matin j'avais voulu m'enfuir était en ce moment si loin de ma pensée, que je dus faire un effort pour le reconnaître. De quelles profondeurs du passé sortait-il?

S'arrêtant à deux pas du seuil, il me faisait signe de venir. Comme je demeurais immobile, il s'avança d'un pas incertain.

— Partons, me dit-il. Dans une heure, tout sera prêt. Est-il vrai que vous êtes venue ce matin à Réauville? Grand Dieu! je n'y étais pas! Quelle nuit! quel délire! L'abbé m'a arraché mon secret, je lui ai tout confessé. Pendant quelques heures, il est redevenu mon maître, mon juge; j'ai tremblé devant lui; il a évoqué les vieux fantômes, il les a tous ameutés contre moi... Pardonnez-moi cette rechute, madame : pendant toute une nuit, j'ai pu croire que vous aimer était un crime, et j'ai blasphémé contre vous; mais l'ennemi s'est pris dans son propre piége; il m'a conduit à la Trappe; là je vous ai retrouvée, et les fantômes ne sont évanouis. Tout conspire pour nous, l'abbé s'est endormi; les fatigues du voyage ont triomphé de ses inquiétudes. Partons; dans une heure d'ici, deux chevaux nous attendront sur la route de Montélimart; je crois les entendre; allez, tout se passera comme dans mon rêve...

Je lui répondis : Depuis vingt-quatre heures, vous ne vous êtes occupé que de vous! Et j'ajoutai : Vous étiez maître de votre secret; mais aviez-vous le droit de disposer du mien?

Il allait se jeter à mes pieds, mais je lui présentai la lettre de Max. Il la prit, s'approcha de la fenêtre; ses doigts tremblaient, il avait les lèvres frémissantes, et plus d'une fois il passa sa main sur ses yeux comme pour en écarter un nuage qui l'empêchait de lire. Quand il eut fini, il froissa le papier et le jeta à terre; puis il vint se placer devant moi, le regard fixe, me dévorant des yeux,

jusqu'à ce qu'étendant le bras et renversant la tête, il s'écria : — Vous l'aimez!

— Je vous jure, lui répondis-je, que je ne le savais pas.

Il était pâle comme un mort, et je crus qu'il allait tomber. Je courus à lui, je lui pris la main; il se dégagea, s'éloigna à reculons en disant : Qui donc m'avait envoyé ce rêve? Et il dit encore : Si ce matin... Mais j'étais à la Trappe! Ne faites pas semblant de me plaindre; il y a de la joie dans vos yeux. Demain, ce soir peut-être... Remerciez-moi; j'ai bien joué mon rôle; vous ne me reprocherez pas de vous avoir été inutile. » — Et il partit d'un effrayant éclat de rire, puis se sauva en courant comme un fou. Oui, les joies du cœur sont féroces; je le regardai s'enfuir le long de la terrasse, j'essayai de le rappeler, je prononçai deux fois son nom, mais deux minutes après je ne pensais plus à lui.

Dix heures sonnaient à la cathédrale de Viviers quand je me présentai à la porte de l'auberge où était descendu Max. Il était debout appuyé contre un des montans. A ma vue, il se retira brusquement, traversa le vestibule, gravit devant moi un escalier, et m'ayant introduite dans une chambre dont il referma vivement la porte : — Vous ici! s'écria-t-il avec violence. Qu'êtes-vous venue faire ici?

— Je vous apporte ma réponse, lui dis-je.

— Vous avez eu tort, reprit-il en s'agitant, vous avez eu tort. C'est une imprudence.

— Suis-je en danger? lui demandai-je.

— Vous pensez trop à vous, me répliqua-t-il d'un ton amer. Et il ajouta : Mais croyez-vous donc que je sois un homme de bronze? J'ai fait un effort dont moi seul peut-être étais capable. En ferai-je deux? Que diriez-vous si, après vous avoir revue, je me décidais à rester?

Je ne répondis pas à sa question. — Et vous-même, lui dis-je, que feriez-vous si je me décidais à vous refuser cette grâce que vous m'avez demandée?

Il tordit sa moustache. — Je ne sais, répondit-il. De grâce, ne me jetez pas de défi.

— Tout à l'heure, repris-je, j'ai fait mes adieux à M. Dolfin, je ne le reverrai plus.

Il se tut un instant. — Merci, dit-il enfin; mais cela prouve que vous ne l'aimiez pas.

— C'est possible. Cependant j'éprouve le besoin de me distraire. Voulez-vous que nous partions pour l'Italie?

— Non, madame, dit-il d'un ton résolu. C'est un expédient absurde que j'ai eu tort de vous proposer. Mendier un cœur qui se

refuse, quelle lugubre folie! Mon Dieu! on ne dispose pas de son cœur, je ne le sais que trop; vous avez pris la peine de me le prouver. Vraiment vous ne vous rendez pas compte de ce que vous êtes pour moi. Je vous aime comme on aime sa maîtresse à vingt ans, avec cette différence qu'un jeune homme tient plus à la personne qu'au cœur, et qu'à mon âge on a la fureur d'être aimé; mais pensez-vous donc que jamais l'amant pourra persuader au mari qu'il n'a pas le droit d'exiger? Les situations sont plus fortes que tous les raisonnemens. Dans trois jours, je voudrais m'imposer; depuis hier soir, j'ai peur de moi. Non, ne tentons pas cette expérience; ce serait m'exposer à jouer un triste ou un odieux personnage. Mourir est plus court; c'est après tout si peu de chose que la vie!

— Ainsi quels sont vos plans? lui dis-je.

— Je me propose de passer en Amérique. On y est à la veille de grands événemens. Je tâcherai de pénétrer jusqu'à Richmond; je suis curieux de voir un siége de près. Une belle mort, voilà ma dernière fantaisie. Peut-être réussirai-je à me satisfaire. A vrai dire, je ne suis pas bien sûr que ces pauvres gens aient raison; mais que voulez-vous? je me sens une immense sympathie pour tous les vaincus.

Sa voix s'altérait; il se dirigea vers la porte en me disant : J'ai des ordres à donner; où est Baptiste?

Je me jetai entre la porte et lui. Nous nous regardâmes un instant en silence. « C'est lui, c'est moi, pensai-je. Que nous avons été longtemps absens! » Et je m'élançai dans ses bras en pleurant et disant : — Tu as bien raison de croire qu'on ne dispose pas de son cœur, puisque je t'aime encore!

Il est en aval de Viviers, monsieur l'abbé, un étroit vallon où passe la route de Saint-Andéol. Il est couronné à droite et à gauche de roches noirâtres, caverneuses, bizarrement déchiquetées, percées par endroits d'arcades à jour. Pendant toute une matinée, nous errâmes le long de ce vallon. Dans les endroits abrités croissent de maigres oliviers. Au-dessus d'un précipice paissait un innombrable troupeau de moutons dont nous entendions les sonnailles et les bêlemens; la mousse des rochers était tapissée de violettes. Au midi, du côté de Saint-Andéol, la vallée nous laissait voir par une étroite ouverture un ciel de saphir teinté de rose d'une ineffable douceur. De longues heures s'écoulèrent qui nous parurent courtes, et nous ne nous fîmes pas une question. Le passé était anéanti; l'avenir s'ouvrait devant nous comme ce ciel doux où s'enfonçaient nos regards.

Trois mois se sont passés. J'imagine que dans le canton de Grignan il n'y a pas un mécontent. M. de Malombré, assure-t-on, a découvert que c'était bien la vigne qu'il aimait. M^{me} d'Estrel me dit

souvent des: *Eh bien!* auxquels je ne réponds pas; avec toute sa clairvoyance, elle ne nous comprend guère.

Il y a quinze jours, un pli m'est arrivé de Sainte-Marie-du-Désert. C'est, vous le savez, le nom d'une maison de trappistes près de Toulouse. Ce pli renfermait un ruban couleur feuille-morte et les lignes que voici : « Dieu voulait mon cœur; je le lui ai longtemps disputé. Sa colère s'est allumée, et il a consumé ma vie. Épée du Seigneur, quand rentrerez-vous dans le fourreau? Je pleure et je prie; peut-être guérirai-je. Voici votre ruban; c'est aujourd'hui seulement que Dieu m'a donné la force de m'en dessaisir. Que ce Dieu jaloux soit content! » Je ne pus cacher mon émotion. Max m'arracha le billet et le lut. — Bah! dit-il, ne plaignez pas trop *le pauvre enfant*. Il n'y a pas de votre faute; quel qu'eût été le nœud de la pièce, le dénoûment aurait été le même. Pendant le reste du jour, j'eus quelques absences; il finit par se fâcher. Il me parle souvent en maître; c'est le même air, mais sur d'autres paroles, et désormais cet air me plaît.

Le lendemain, mon père arriva. Au débotté, il courut à sa chère Némésis, et dans une pathétique allocution la remercia de m'avoir si bien gardée; mais, son discours fini, il devint pensif, se gratta le front, fit plusieurs fois le tour de la statue, la regardant sous toutes les faces, comme s'il avait eu peine à la reconnaître.

— Qu'est-ce qui vous prend, monsieur? lui dit Max. Aurions-nous par hasard endommagé votre déesse?

Mais lui : — Pauvres antiquaires! s'écria-t-il. Ce que c'est que de nous! Croiriez-vous qu'il me vient des doutes?... Examinez, monsieur mon gendre, ces deux bourrelets qui marquent la naissance des ailes et qui sont, hélas! tout ce qu'il en reste. Pour la première fois je m'avise que ce pouvait bien être des ailes de papillon. Cela étant, il en faudrait conclure que le bras droit, dont la moitié manque, ne tenait pas une lance, mais une lampe, et partant que ma Némésis est une Psyché, et que je suis un imbécile.

— Une Psyché! dit Max. Avec cet air féroce?...

— Pas si féroce, dit mon père, mais grave, songeur, inquiet, comme l'exigeait la circonstance.

— En ce cas, quelle singulière patronne vous aviez donnée à Isabelle!

— Pas si singulière, répondit-il encore. Psyché a voulu connaître ce qu'elle aimait; elle a tout perdu et par bonheur tout retrouvé: exemple périlleux, j'en conviens, et cependant on ne possède véritablement que ce qu'on a risqué de perdre.

— Va pour Psyché! dit Max. Votre nouvelle explication me plaît et me semble juste. Je vous dirai pourquoi dans cinq ans d'ici.

Hier nous avons conduit mon père au château de Grignan, puis

à la grotte de Roche-Courbière; nous y fîmes une halte, et comme il avait apporté dans sa poche un volume de sa chère Sévigné, il pria Max de nous faire la lecture. Max ouvrit le volume au hasard et tomba sur ce passage : « Je ne connais plus ni la musique ni les plaisirs; j'ai beau frapper du pied, rien ne sort qu'une vie triste et unie, tantôt à ce triste faubourg, tantôt avec les sages veuves. J'ai un coin de folie qui n'est pas encore bien mort. » A ce mot, je lui lançai un regard; celui qu'il me rendit était rassurant. Mon père, qui avait surpris cet échange, me jeta son bonnet au visage en disant : « Quand donc finira cette lune de miel? »

Je crois à mon bonheur, monsieur l'abbé. J'y crois parce que j'y crois, j'y crois aussi parce que depuis quelques jours j'ai une passion folle pour les fruits verts, et que lorsque je suis seule avec Max, nous sommes trois... Je fais quelquefois des retours sur le passé; ma conscience s'inquiète après coup; c'est sa fantaisie, et je me dis, non sans quelque confusion, que si M[me] d'Estrel, que si l'abbé Néraud... Enfin il y a des *si* qui m'alarment; mais je n'y pense pas longtemps, et mes scrupules s'évanouissent dans mon bonheur, comme au matin notre soleil de Provence boit d'un seul trait toutes les vapeurs de la nuit.

Qu'en pensez-vous? J'attends votre arrêt.

FRAGMENT DE LA RÉPONSE DE L'ABBÉ DE P.....

Non, je n'ai pas frémi. Il me semble assez prouvé, ma chère enfant, que vous n'êtes pas une sainte; mais je crois qu'il ne faut pas s'exagérer les dangers que vous avez courus.

Je crois qu'on peut agir souvent contre son caractère, mais qu'il revient toujours dans les momens décisifs.

Je crois que c'est une étrange chose qu'une femme en colère, mais que les mouvemens involontaires de l'âme ne sont pas un consentement.

Je crois qu'il est sage de vouloir, mais qu'aimer est plus sûr encore.

Je crois qu'il est des abîmes où l'on se perd, mais qu'il plaît souvent à Dieu de nous en approcher, parce qu'il n'est de vertu éprouvée que celle qui a vu le mal de près, et que tout ce qui nous aide à nous connaître est bon.

Je crois enfin que dans les âmes pures, et peut-être dans le monde entier, Dieu n'a pas d'autre ennemi que lui-même; mais je crois aussi que je ne prêcherai jamais sur ce texte ni chez les Indiens ni ailleurs.

VICTOR CHERBULIEZ.

LA

PHILOSOPHIE DE GOETHE

I.

HISTOIRE DE SON ESPRIT. — GOETHE ET SPINOZA.

I. *Œuvres de Goethe*, traduction nouvelle par M. Jacques Porchat, 10 vol. in-8°. — II. *Œuvres scientifiques de Goethe*, analysées et appréciées par M. Ernest Faivre. — III. *Œuvres d'Histoire naturelle de Goethe*, traduites et annotées par M. Ch. Martins. — IV. *Conversations de Goethe* pendant les dernières années de sa vie, recueillies par Eckermann, traduites par M. Émile Délerot. — V. *Correspondance entre Goethe et Schiller*, traduction de Mme de Carlowitz, annotée et accompagnée d'études historiques et littéraires par M. Saint-René Taillandier, 1863.

A mesure que l'on pénètre plus profondément dans l'étude de Goethe, on devient de plus en plus sensible à certaines impressions philosophiques qui, d'abord flottantes et vagues, se précisent à la fin et se déterminent. Nous nous garderons bien d'essayer de réduire ces impressions sous la loi d'une déduction rigoureuse. On chercherait inutilement dans les vues de Goethe quelque chose qui ressemblât à un système organisé, et lui-même nous détourne d'une tentative aussi vaine en se montrant à toute occasion ironique ou révolté contre la prétention dogmatique; mais peut-on nier qu'il y ait chez lui un ensemble d'idées générales et de tendances d'esprit, un tempérament intellectuel qui, développé par la plus haute culture esthétique et scientifique, constitue, sinon une doctrine positive, du moins une nature philosophique des plus originales et des plus rares?

Si chaque philosophie, comme Goethe le prétend, est une forme différente de la vie, une façon particulière de la comprendre et de

s'y poser, comment n'aurait-il pas la sienne? Il est trop évident que l'auteur de *Faust* doit avoir sa manière toute personnelle de concevoir la vie, les lois qui en règlent la manifestation et le cours varié, l'emploi frivole ou sublime que chacun peut faire de ce don purement gratuit, si accidentel et si promptement retiré, les rapports qui unissent cette fragile apparition à l'universalité des choses, le mystère primordial d'où elle est sortie un jour, où un autre jour elle va se perdre, les puissances secrètes qui se laissent à peine entrevoir sous ce flot mobile de créations successives tour à tour disparues, ce jeu ironique de l'éternelle illusion ou ce travail inexplicable de l'existence absolue s'épuisant à remplir l'infini du temps de ses œuvres éphémères que cet infini dévore à mesure qu'elle les achève et les produit.

La nature, voilà le nom sous lequel Goethe désigne ces énergies éternellement créatrices. Il n'accepte pas comme point de départ de sa pensée la distinction des êtres, la réalité de l'âme et celle de Dieu mises à part de la réalité du monde. Il n'arrive pas non plus à les distinguer dans ses conclusions. Il veut que le philosophe se tienne en communication perpétuelle avec ce monde visible qui s'étend et se développe sous ses yeux, sous ses mains, et qui est le centre de l'activité universelle, l'unique foyer de l'être et de la vie. Par l'ensemble de ces idées générales, Goethe se rencontre avec certaines tendances qui sollicitent vivement les esprits en France et en Allemagne, et qui sont comme une tentation irrésistible de la raison contemporaine. La *philosophie de la nature* est en effet celle que l'on oppose avec le plus d'ardeur et de succès à la métaphysique spiritualiste. Elle présente d'ailleurs des nuances fort distinctes, soit qu'elle se développe sous la forme de l'inspiration alexandrine chez Schelling, soit que, comme chez Hegel, elle se déduise sous les formules nouvelles d'une sorte d'algèbre. C'est elle encore que l'on rencontre dans le positivisme scientifique, et il est impossible de la méconnaître dans les émotions panthéistiques de la littérature et de la poésie du XIX^e^ siècle.

Cette même philosophie se produit dans Goethe, mais avec une indépendance de vues, une liberté d'allures et une aisance qui en accroissent singulièrement le prestige et la force. C'est l'esprit le plus affranchi de formules dans lequel le naturalisme se soit révélé à notre siècle. Les penseurs tels que Goethe ont un grand avantage sur les philosophes de profession : ils ne sont pas liés à un système. Le dogmatisme peut être en certains cas une force : il est bien souvent un poids très lourd à porter, un embarras pour la marche et le libre développement de la pensée. Un philosophe est tenu de disposer ses idées par ordre, de manière qu'elles s'enchaînent et se soutiennent. Il faut que, dans cette longue série de déductions, au-

cune ne soit placée au hasard, que chacune présente le même degré de force. Le système, ainsi lié dans toutes ses parties, se suspend à un petit nombre de principes qu'il faut choisir aussi solides, aussi inébranlables que possible. Que de difficultés pour établir ces premiers principes et pour y ramener logiquement la multitude toujours croissante des faits et des idées! Que de périls de toute sorte! Que de surprises possibles, que d'occasions pour les adversaires de saisir la partie faible de cette longue déduction, et d'en rompre la trame artificielle et fragile! Au contraire un écrivain, un poète qui a le goût de la philosophie sans être pourtant philosophe, qui connaît tous les systèmes sans se lier à aucun, et qui réserve la pleine indépendance de sa pensée tout en suivant les pentes secrètes de son esprit, de quelle force il dispose! Quel attrait supérieur il offre à cette multitude d'esprits qui goûtent le plaisir facile des vues et des conceptions dispersées plus que la fatigue des longs efforts. Rien de plus aimable et de plus charmant en effet que de voir avec quel art il a su s'assimiler les idées qui lui plaisent, même dans les systèmes dont il rejette la pesante construction. Il ne voit dans chaque découverte de la science qu'une conception nouvelle sur l'ensemble des choses ou sur une série de phénomènes, un aspect inattendu de la réalité, dont il jouit sans souci d'aucune sorte. Il n'a pas, comme d'autres, à s'inquiéter de savoir si ces découvertes sont conformes au reste du système et comment elles peuvent y prendre leur place. Il s'avance heureux et confiant, enrichissant son esprit, transportant sur tous les points sa noble curiosité, que rien n'arrête ou n'embarrasse dans ses excursions à travers l'inconnu. Il a une philosophie pourtant, mais une philosophie irresponsable, pour ainsi dire, puisqu'elle décline toute autorité, insaisissable à la dialectique par la légèreté même de sa démarche et par sa souple liberté.

A tant d'avantages, dont il use sans scrupule, Goethe en ajoute un autre qui est d'un prix infini pour la propagation et la diffusion de ses idées. La diversité même de ses œuvres, la fécondité merveilleuse et variée de son théâtre, de ses romans, de ses poèmes, lui offrent des moyens incomparables d'action et d'influence. Les expositions philosophiques ne s'étendent pas au-delà d'un cercle très restreint d'esprits voués à des études spéciales et difficiles. Les œuvres littéraires et poétiques pénètrent partout. Elles produisent quelque chose d'analogue à ce que les naturalistes appellent la fécondation à distance; elles transportent et répandent dans l'air une multitude invisible de germes, une poussière féconde d'idées qui va exciter la vie intellectuelle dans des zones lointaines et ignorées où nul philosophe n'aurait pu atteindre.

La philosophie de Goethe dans ses libres inspirations nous ré-

vèle un des aspects les plus curieux de l'histoire des idées au XIXe siècle. L'étude en est singulièrement facilitée aujourd'hui. Il y a eu dans ces derniers temps une recrudescence sensible dans la gloire de Goethe et comme une émulation de travaux importans autour de ce grand nom. Les biographies étendues et les commentaires qui abondent de plus en plus en Allemagne, l'histoire ample et copieuse de sa vie et de ses ouvrages, publiée à Londres en 1855 par Lewes, les traductions, les études (1) qui se multiplient en France, les documens de tout genre qui s'y rattachent, tels que conversations, correspondances, les expositions lumineuses que des savans distingués ont consacrées à la partie scientifique de cette œuvre si vaste, tant d'informations exactes et variées mises à notre disposition dans ces derniers temps nous donnent quelque confiance dans le résultat des recherches que nous avons entreprises. On ne peut jamais dire, quand il s'agit d'un écrivain de cet ordre, qu'il ne reste aucune ombre sur sa pensée. Cependant nous n'avons pas désespéré de faire pénétrer la lumière, aussi loin que cela peut être utile et même désirable, sur les sources diverses et le développement de cette philosophie, et nous estimons qu'il y a dans l'œuvre de Goethe une manifestation de pensée assez haute, assez puissante, pour mériter d'être étudiée de près et à part et de prendre sa place à côté des grands systèmes que l'Allemagne a vus se produire depuis soixante ans.

I.

Essayons de saisir dans ses origines la philosophie de Goethe. Ses *mémoires*, ses *conversations* et ses *correspondances* nous permettent de rechercher quelles influences il a rencontrées, de quel côté s'est portée d'abord sa vive curiosité, quelles affinités il a ressenties ou quelles antipathies pour les doctrines les plus célèbres. Peut-être alors pourrons-nous résoudre avec quelque assurance cette question si importante pour l'histoire de son esprit : dans quelle mesure ses conceptions sur l'ensemble des choses sont-elles originales? d'où lui est venue l'impulsion première de sa pensée? Si l'on excepte un nom, un seul, il semble bien que Goethe doive peu de chose aux philosophes de profession. Il les connaît, il les juge même en quelques traits décisifs; mais on sent qu'ils n'ont eu qu'une action très indirecte sur le développement de sa pensée. La philosophie pure, abstraite, séparée de l'étude de la nature, lui a

(1) C'est un devoir pour nous de rappeler les remarquables travaux publiés dans la *Revue* même (livraisons du 1er juin, du 15 août et du 15 octobre 1839) par M. Henri Blaze de Bury, l'un des plus fervens initiés du culte de Goethe.

toujours paru aussi obscure que peu fructueuse. Il considère comme une des circonstances les plus heureuses de sa vie un des plus précieux avantages obtenus par sa volonté, « de s'être toujours maintenu libre en face de la philosophie. » Son point d'appui le plus solide, dit-il, a été la simple raison de l'homme sensé. C'est là une condition de vérité aussi bien qu'une règle d'art. « Tout art, toute science, qui restent indépendans de la philosophie et ne se développent que par les forces naturelles de l'homme, arrivent toujours à de meilleurs résultats. » Il lui arriva souvent, par la suite, de faire de sérieux reproches à Schiller pour avoir compromis, sous le joug de Kant, la divine spontanéité de sa nature.

D'ailleurs peut-il y avoir une science, surtout une philosophie, apprise à l'école d'un autre? Pour avoir quelque valeur, une philosophie doit être l'expression même et le sentiment général de notre vie. « Stoïcien, platonicien, épicurien, chacun doit à sa manière régler son compte avec l'univers, disait-il à Falk; c'est pour résoudre ce problème que nous sommes nés, et personne, quelle que soit l'école à laquelle il se rattache, ne peut s'y soustraire. Chaque philosophie n'est rien autre chose qu'une forme différente de la vie. Pouvons-nous entrer dans cette forme? pouvons-nous, avec notre nature, avec nos facultés, la remplir exactement? Voilà ce qu'il s'agit de chercher. Il faut faire des expériences sur nous-mêmes; toute idée que nous absorbons est comme une nourriture que nous devons examiner avec le plus grand soin; autrement nous anéantissons la philosophie, ou la philosophie nous anéantit... Il faut d'abord nous maintenir en harmonie parfaite avec notre nature, et nous pourrons alors, sinon faire taire, du moins adoucir toutes les dissonances extérieures qui nous entourent (1). »

D'après ces principes, il est clair que chaque homme qui pense est un *éclectique-né*. « Cet éclectisme ne se confond pas avec cette nullité intellectuelle qu'une absence complète de tout penchant propre et intime fait agir comme les oiseaux que l'on voit formant leur nid de tout ce que le hasard leur présente. Une construction fabriquée ainsi de débris déjà morts ne peut jamais se lier à un ensemble vivant. » Mais s'il ne peut pas y avoir de philosophie éclectique, en revanche il y a beaucoup de philosophes éclectiques, et chacun l'est plus ou moins. « L'éclectique est celui qui choisit dans ce qui l'entoure, dans ce qui se passe autour de lui, tout ce qui est en harmonie avec sa propre nature, pour se l'approprier; j'entends par là qu'il doit s'assimiler tout ce qui, soit dans la théorie, soit dans la pratique, peut servir à son progrès et à son développement. Deux éclectiques pourraient donc être deux adversaires,

(1) *Conversations de Goethe avec Eckermann*, traduites par M. Délerot, 2e vol., p. 323.

s'ils étaient nés avec des dispositions différentes, car, chacun de son côté, ils prendraient dans la tradition philosophique ce qui leur conviendrait. Que l'on jette les yeux autour de soi, on verra que tout homme au fond agit ainsi, et voilà comment on ne s'explique jamais pourquoi on ne parvient pas à convertir autrui. »

En parlant ainsi, Goethe se souvenait évidemment de lui-même. Tous ces traits conviennent à son histoire. Il a pratiqué, toute sa vie, cet éclectisme supérieur, qui n'est que la forme philosophique d'une libre et universelle curiosité. Il a traversé les systèmes pour les connaître, sans s'y arrêter, prenant à chacun d'eux ce qui était d'accord avec le tempérament de son esprit, les réduisant souvent à une seule pensée, qu'il s'assimilait, rejetant toute idée qui aurait été une dissonance, disposant de toutes les philosophies sans être dominé par aucune, et les mettant en harmonie par un sûr instinct avec sa manière d'être et de sentir.

Il y eut cependant une influence philosophique plus marquée que les autres dans le développement de son esprit, et qui persista, sans éclipse, jusque dans la pleine et vigoureuse maturité de son génie : ce fut l'influence de Spinoza. C'est le seul philosophe dont il ait consenti à reconnaître l'empire. Encore nous verrons bien que si le spinozisme entre comme élément dans l'essence subtile et complexe de sa pensée, c'est un spinozisme très libre et singulièrement transformé.

Ce fut un des grands événemens de la vie de Goethe que son initiation à la philosophie de l'*Éthique;* mais jusque-là son humeur libre, sa fantasque indépendance, sa curiosité passionnée, l'avaient attiré dans de singulières aventures d'esprit. Il avait erré de tous les côtés dans sa propre pensée et dans celle des autres, sans rencontrer nulle part de point fixe et de direction. C'est vers sa dix-huitième année, pendant qu'il étudiait à l'université de Leipzig, que se révéla à lui-même l'éveil de sa raison sur les questions de philosophie religieuse. L'ennui de la rhétorique pédantesque, de la philosophie aride, que l'on enseignait dans l'université sous la discipline intellectuelle des Gottsched et des Gellert, le peu de goût qu'il ressentait pour la pauvre et timide littérature classique qui florissait alors en Allemagne avant le *Laocoon,* celle des Besser, des Canitz, des Hagedorn, — le travail intérieur d'un esprit qui sentait s'éveiller en lui des forces inconnues et qui ne savait encore comment les apaiser en les employant, cette agitation, cette première flamme inquiète d'une âme qui se dévore sans alimens, ces distractions cherchées dans la débauche, une grave maladie qui survint, — voilà sous quelles impressions le jeune étudiant de Leipzig avait essayé de résoudre les grands problèmes par sa propre énergie, et sans rien accepter des traditions d'école. On enseignait pourtant à cette époque,

dans les universités allemandes, une grande philosophie, celle de Leibnitz, mais systématisée, régularisée à l'excès, réduite en formules par Wolf, encore appauvrie et desséchée par ses disciples. Comment, sous ce fatras d'une sorte de scolastique renaissante, le jeune étudiant aurait-il pu sentir les divines harmonies, l'âme de cette philosophie dont il devait plus tard transporter quelques conceptions dans sa pensée, et qui même lui fournit dans une occasion mémorable, le jour des funérailles de Wieland, la matière d'une de ses plus belles inspirations philosophiques, d'un dialogue vraiment digne de Platon par l'émotion et par la grandeur des idées? Il faut voir de quel ton il juge dans ses *mémoires* cette philosophie d'école qu'il n'apprit que pour la mépriser. Il y a là quelques traits qui rappellent un passage célèbre du *Discours de la Méthode*, et je dirais presque qu'on y retrouve l'accent de Descartes. « Dans la logique, il me semblait bizarre que ces grandes opérations de l'esprit que j'avais exécutées dès mon jeune âge avec la plus grande facilité, il me fallût les mettre en pièces, les isoler et presque les détruire, pour en découvrir le véritable usage. Sur l'être, sur le monde, sur Dieu, je croyais en savoir autant que le maître lui-même. » Il s'enhardit à penser tout seul, et le spectacle d'une sorte de renaissance du *sens commun* dans l'Allemagne protestante l'y encouragea. « La philosophie de l'école, qui en tout temps a le mérite d'exposer, sous des rubriques déterminées, dans un ordre arbitraire et selon des principes reçus, tout ce qui peut être l'objet de la curiosité humaine, s'était souvent rendue comme étrangère, fastidieuse, et enfin inutile à la foule par l'obscurité et l'apparente frivolité du fond, par l'emploi inopportun d'une méthode respectable en elle-même et par son application trop vaste à un grand nombre d'objets. Bien des hommes se persuadèrent que la nature leur avait donné autant de bon sens et de jugement qu'ils pouvaient en avoir besoin pour se faire des choses une idée claire, au point de pouvoir s'en démêler eux-mêmes et contribuer à leur progrès et à celui des autres sans s'inquiéter péniblement de l'universel, ni rechercher comment s'enchaînent les objets les plus éloignés qui ne nous intéressent guère. On essaya ses forces, on ouvrit les yeux, on regarda devant soi... Chacun se crut autorisé à philosopher et même à se considérer un peu comme un philosophe. La philosophie était donc un sens commun plus ou moins sain, plus ou moins exercé, qui se hasardait à généraliser et à prononcer sur les expériences intérieures. Un discernement clair des choses et une modération d'humeur qui permettaient de chercher le vrai dans la route moyenne entre les opinions extrêmes et dans l'équité envers chacune d'elles assurèrent aux écrits et aux discours de ce genre la confiance et l'autorité. Il se trouva de la sorte des philosophes

dans toutes les facultés, même dans toutes les classes et dans tous les métiers (1). »

Il y eut ainsi, vers 1758 ou 1760, une révolution pacifique en Allemagne; la philosophie se sécularisa. Elle avait été pendant une assez longue période confisquée par les professeurs : elle sortit des écoles et se répandit dans le monde. Le mouvement se communiqua dès lors à la théologie, l'ébranla dans ses bases consacrées, et l'on vit commencer en Allemagne ce grand travail d'interprétation et d'exégèse qui devait aboutir à la pure et simple religion naturelle, plus ou moins surchargée de symbolisme, plus ou moins enthousiaste et mystique, selon les gradations infinies des caractères et des sentimens. Goethe lui-même participa dans sa mesure à ce mouvement théologique, et il nous raconte dans ses *mémoires* comment la lecture d'un livre aujourd'hui oublié, — *Histoire de l'Église et des Hérésies*, par Arnold, — l'amenait à concevoir, par une suite de méditations bizarrement ingénieuses, tout un système de métaphysique religieuse. Il nous en a laissé une esquisse, non sans montrer quelque prédilection pour cette rêverie de sa première jeunesse. Le néo-platonisme, les doctrines hermétiques et cabalistiques s'y mêlent avec quelques idées bibliques. Le trait essentiel est une explication panthéistique de la création et de la rédemption par une séparation qui se produit dans l'essence primitivement simple de la Divinité et par un mouvement contraire qui ramène le monde à son origine. C'est la double loi de « l'émanation » et du « retour » empruntée aux Alexandrins et transportée sans grands frais d'imagination dans le dogme chrétien. Ce projet de religion composite n'a d'importance que par le caractère de curiosité éclectique qui s'y annonce et par la conception fondamentale de l'unité absolue qui s'y marque avec force.

Les premiers pas de Goethe dans la libre recherche de la vérité furent très incertains; sa voie s'embrouilla plus d'une fois et s'obscurcit devant lui. Dans l'intervalle qui sépare son séjour à Leipzig de celui qu'il fit à Strasbourg, pendant toute la durée d'une maladie assez longue qui le retint dans la maison de son père, fort attristée par l'humeur morose et la manie pédagogique du vieux jurisconsulte, nous le voyons livré tout entier à des études et à des expériences d'alchimie avec cette curiosité vive qui n'est pas la crédulité vulgaire, qui est bien plutôt la forme active d'un grand ennui, l'impatience de l'inconnu, le désir de ne rien ignorer, plus fort chez lui que la crainte d'être dupe. Il y avait alors à Francfort toute une petite société mystique de personnes pieuses qui cherchaient leur

(1) *Vérité et Poésie*, — traduction Porchat, p. 236. Nous suivrons généralement cette traduction, en la modifiant parfois dans quelques expressions ou quelques tours restés obscurs.

salut dans des voies bizarres. Goethe nous donne dans ses *mémoires* une piquante peinture de ce groupe. On y voit figurer, à côté de sa mère, cette aimable demoiselle de Klettenberg dont le souvenir a inspiré au poète de belles pages dans *Wilhelm Meister*, un chirurgien piétiste, un médecin aux allures mystiques, au regard malin, à la parole caressante, un peu sorcier. Ce médecin était en possession d'un remède souverain, d'une sorte de pierre philosophale de la santé universelle, d'un sel admirable qu'on ne devait employer que dans les cas les plus dangereux, et dont il n'était question qu'entre les fidèles, quoique personne encore ne l'eût vu et n'en eût ressenti les effets. Par un enchaînement de causes physiques et de causes morales, la recette ne pouvait agir que sur les dévots de la petite église; elle ne pouvait se transmettre que sous certaines conditions d'initiation. Pour la produire et la mettre en usage, il fallait pénétrer plus ou moins dans le grand œuvre, dans les mystères de la nature. « Ce n'était pas quelque chose d'isolé, c'était quelque chose d'universel, et qui pouvait même être produit sous diverses formes et diverses figures. » Goethe devint l'heureux sujet, annoncé sans doute par les astres, sur lequel la grande expérience fut tentée. Une crise dans son mal étant survenue, il crut qu'il allait mourir. Tous les remèdes étaient sans effet. « Dans cette extrémité, ma mère conjura avec les plus vives instances le docteur, fort perplexe, d'employer son remède universel. Après une longue résistance, il courut chez lui, la nuit étant déjà fort avancée, et en rapporta un petit verre d'un sel cristallisé qu'on fit dissoudre dans l'eau et qui fut avalé par le patient. Cela avait un goût alcalin prononcé. Aussitôt après, je me sentis soulagé, et dès lors mon mal parut tourner à la guérison. Je ne puis dire combien cet événement augmenta notre confiance dans le médecin et fortifia notre désir d'acquérir un pareil trésor. » Assistons-nous ici à quelque scène de médecine cabalistique égarée en plein XVIII^e^ siècle, ou bien à la naissance de la médecine homœopathique? La petite fiole du docteur contient-elle quelque substance préparée avec des formules d'incantation ou quelque dose infinitésimale d'un aconit merveilleux?

Quoi qu'il en soit, voilà Goethe guéri et engagé dans la pieuse confrérie. Le voilà même admis aux honneurs, choisi par M^lle^ de Klettenberg pour étudier avec elle l'*Opus Mago-Cabbalisticum* de Welling, pour chercher avec elle le secret de l'auteur, un instant entrevu et disparaissant tout à coup dans ces alternatives de lumière et d'obscurité qui désespéraient les deux amis. Bientôt cet ouvrage ne leur suffit pas. Ils remontent aux sources. Paracelse, Basile, Valentin, van Helmont, Starckey et les autres y passent tour à tour; mais toutes les prédilections de Goethe furent pour l'*Aurea catena Homeri*, « dans laquelle la nature est présentée, *bien que*

d'une manière peut-être fantastique, dans un bel enchaînement. » Durant un long hiver, sa mère et M^lle^ de Klettenberg passèrent toutes leurs soirées avec lui à déchiffrer ces grimoires et d'autres semblables. Goethe nous assure que ce furent des soirées charmantes. Bientôt cependant on voulut appliquer toute cette science, et les expériences commencèrent. On chercha, d'après les formules de Welling et sous la direction du fameux docteur, à décomposer le fer, qui devait recéler les vertus les plus salutaires, et à volatiliser des alcalis qui devaient, en s'évaporant, s'unir avec les substances éthérées et produire enfin le *sel aérien!* La maison de M^lle^ de Klettenberg devint une véritable officine d'alchimie à faire envie au docteur Faust. Ce ne furent partout que fourneau à vent, cornues de grande et moyenne grandeur, bains de sable, ballons transformés en capsules, récipiens de toute forme pour recueillir les *sels moyens* et la *liqueur des cailloux* (*liquor silicum*). Le résultat le plus clair de toutes ces opérations qui se faisaient la nuit et dans le plus grand secret, ce ne fut ni le *sel aérien*, ni la *terre vierge*, ni la pierre philosophale; ce fut d'habituer Goethe aux expériences, et de lui faire acquérir des connaissances utiles en fixant son attention sur les diverses cristallisations qui pouvaient se présenter dans le cours de ces bizarres travaux. Il apprit à distinguer et à classer les formes extérieures de plusieurs substances naturelles, et passa bientôt, par une transition insensible, de l'*Opus Mago-Cabbalisticum* au *Compendium* de chimie de Boerhave. Sa passion scientifique s'éveilla ainsi, et son instruction positive commença au milieu des ingrédiens ridicules du *macroscome* et du *microscome*. Tout son temps n'avait pas été perdu.

Nous n'avons pas craint d'insister sur cet épisode étrange de la jeunesse de Goethe, parce que nous surprenons là, sous sa première forme, la plus naïve, un instinct qui persista toute sa vie et qui entraînait son imagination, sinon sa raison, vers les sciences plus ou moins occultes. Il participa ainsi à l'une des tentations de son siècle, et paya de la même rançon l'affranchissement absolu de sa pensée. On a noté depuis longtemps ce trait de toutes les époques sceptiques, le goût du merveilleux. Les croyances superstitieuses semblent être la dernière foi des siècles incrédules. L'*Ane d'or* d'Apulée est d'un âge où l'on ne croyait plus aux dieux. Voltaire et Diderot n'étaient pas morts que déjà depuis plusieurs années Mesmer, Cagliostro, Saint-Martin, étaient nés. A Paris même, dans la pleine lumière de la civilisation moderne, à deux pas des laboratoires où se développe la science positive, la raison publique est-elle garantie contre toutes les illusions? Ne sommes-nous pas tous les jours témoins de ces entraînemens de la curiosité publique, qui se prête avec tant de complaisance aux formes nouvelles de la théurgie

du XIXe siècle? On dirait que la population qui s'estime elle-même la plus spirituelle du monde, qui en est à coup sûr la plus sceptique, laisse parfois son bon sens aller à la dérive ou s'entraîner lui-même dans un vertige. Si la foi positive a baissé parmi nous, ne semble-t-il pas que ce soit au profit d'une sorte de folie mystique?

Goethe ressentit toujours un certain attrait pour ce *côté nocturne* de la science et de la nature. Longtemps après les rêveries cabalistiques de sa dix-neuvième année, quand il écrivait son *Traité des Couleurs*, voyez de quel ton indulgent il parle de Paracelse et de ses successeurs, comme il plaide en leur faveur les circonstances atténuantes et développe avec complaisance ce qu'on pourrait appeler la philosophie de l'alchimie! « Si l'on considère, dit-il, l'alchimie en général, on reconnaît que son point de départ est le même que celui des autres superstitions; c'est un mélange de faux et de vrai, un bond par lequel nous nous élançons de l'idée à la réalité, une fausse application du sentiment, une promesse menteuse qui flatte nos illusions et nos souhaits. Si l'on regarde comme les plus hautes aspirations de la raison les trois idées si intimement liées l'une à l'autre de Dieu, de la vertu et de l'immortalité, on trouvera trois idées terrestres qui leur correspondent, l'or, la santé, la longévité. L'or est aussi puissant sur la terre que Dieu l'est dans l'univers; la santé et la vertu sont étroitement unies: aussi désirons-nous un esprit sain dans un corps sain; la longévité correspond à l'immortalité. S'il est noble de développer en soi ces trois hautes idées et de les cultiver pour l'éternité, il sera également désirable d'acquérir la puissance sur les idées terrestres qui leur correspondent... Or ces trois élémens de la plus parfaite félicité dont nous puissions jouir ici-bas paraissent si étroitement unis, qu'il semble tout naturel de les réaliser par un seul moyen (1). » Il ne méprise pas la magie naturelle, et à l'occasion de Jean-Baptiste Porta il montre qu'il y a une certaine grandeur dans cette illusion qui, sous une forme ou sous une autre, vient tenter l'esprit humain. « La magie naturelle espère, dit-il, par l'emploi des moyens actifs, excéder les limites du pouvoir ordinaire de l'homme et atteindre à des effets qui dépassent la réalité. Et pourquoi désespérer du succès d'une telle entreprise? Les changemens et les métamorphoses se passent devant nos yeux sans que nous puissions les comprendre. Il en est de même d'une foule d'autres phénomènes que nous découvrons et que nous remarquons chaque jour, ou qui peuvent se prévoir, se conjecturer... Qu'on songe à la puissance de la volonté, de l'intention, du désir, de

(1) *Traité des Couleurs*. Voyez l'analyse de cet ouvrage et la traduction des passages les plus intéressans dans le livre de M. Faivre, *OEuvres scientifiques de Goethe*.

la prière! Combien se croisent à l'infini les sympathies, les antipathies, les idiosyncrasies!... Chez tous les peuples et dans tous les temps, nous trouvons une impulsion générale vers la magie. » L'observation qui termine cette apologie étrange ne manque pas de profondeur. L'activité de notre esprit, son ambition de s'emparer par des moyens extraordinaires des puissances de la nature, sont d'autant plus marquées que le cercle de ses connaissances positives est plus étroit. A mesure que par sa puissance d'intuition bien dirigée il a étendu le cercle de ces connaissances, l'homme possède un plus grand nombre d'élémens naturels, de forces élémentaires, qui, rattachées entre elles par les liens de l'esprit, produisent enfin un art digne de son attention. — N'est-ce pas encore de la *magie naturelle* dans le vrai sens du mot que cet empire sur la nature conquis par la science, exercé par l'esprit souverain et roi?

Dans ces divers jugemens, prononcés par Goethe à quarante années de distance, nous retrouvons l'impression persistante et le souvenir indulgent des magiques expériences, conduites par M[lle] de Klettenberg, qui passionnèrent un instant son imagination de jeune homme. L'année suivante, à l'université de Strasbourg, où il acheva ses études de droit et gagna ses diplômes, il se livra avec ferveur à l'étude des sciences naturelles, en même temps qu'il s'initiait, sous la direction de Herder, très jeune encore et déjà célèbre, à l'étude des idées littéraires dans leurs rapports avec les mœurs et à la philosophie de l'art. Il relut avec lui la Bible, Homère, Shakspeare; il apprit à interpréter le langage symbolique de l'art allemand au moyen âge; il remonta aux origines des civilisations; il commença à distinguer la poésie artificielle de la poésie naturelle, celle qui n'est que le résultat des règles et des conventions de celle qui jaillit du cœur de l'homme touché par la réalité, sollicité par la vie. Toute cette période de la vie de Goethe, qui suivit son départ de Strasbourg, est presque exclusivement consacrée à l'art. Sa philosophie d'illuminé fut quelque peu éclipsée et obscurcie par la splendeur de la nature vivante, qui fit irruption dans son âme et de là jaillit au dehors en magnifiques inspirations. C'est l'heure décisive du poète et de l'artiste, c'est le printemps de son génie; c'est ce divin moment où tout éclôt à la fois dans cette âme, la poésie et l'amour, où s'ébauchent dans sa pensée les premières scènes de *Faust*, où s'achève le grand drame de l'Allemagne au moyen âge, *Goetz de Berlichingen*, où les *Souffrances du jeune Werther* vont éclater au grand jour, où tant de merveilleux petits poèmes et de *Lieder* d'une naïveté pleine d'art prennent leur volée à travers la patrie émue, et se répandent d'échos en échos comme la voix enchantée de la jeunesse et de l'Allemagne nouvelle.

Et pourtant le brillant poète n'était pas encore entièrement sorti des régions ténébreuses où l'avait entraîné sa « chimie mystique. » L'obsession, la possession, si l'on veut, durait encore, se renouvelait sous différentes formes. Il avait à traverser une dernière épreuve avant de s'affranchir : je veux parler de sa rencontre avec Lavater et des aventures intellectuelles où il fut entraîné pendant quelque temps dans cette singulière compagnie.

Le plus curieux portrait que l'on puisse tracer de ce doux rêveur, légèrement fou, une des singularités du XVIII[e] siècle, quelque peu homme de génie, au demeurant excellent homme, c'est Goethe qui nous en fournit les élémens. A diverses époques de sa vie, dit-il, il fut conduit à méditer sur cette nature, une des meilleures avec lesquelles il eût vécu dans la plus complète intimité, et il écrivit à plusieurs reprises les réflexions qu'elle lui avait inspirées. Il nous donne une raison touchante pour nous expliquer cette insistance. L'opposition de leurs tendances, manifestée après une assez longue intimité, les ayant rendus peu à peu étrangers l'un à l'autre, il ne voulut pas cependant laisser déchoir dans son esprit l'idée de cette belle âme, et, pour en conserver la vive et digne empreinte, il aimait à se la représenter devant les yeux. C'est ainsi que furent écrites, sans liaison entre elles, à d'assez longs intervalles, les pages très intéressantes et très animées où apparaît Lavater. Nous emprunterons à ces divers portraits, dispersés à travers les *mémoires* et les *entretiens*, quelques-uns des traits les plus saillans qui, en nous révélant l'aimable et bizarre modèle, nous révèlent quelque chose aussi du peintre et des impressions diverses qu'il en reçut. C'est surtout cela que nous y avons cherché.

Peu de gens, nous dit Goethe, ont pris plus sérieusement à cœur de se manifester aux autres, et c'est par là essentiellement que Lavater fut instituteur. Cependant, quoique ses efforts eussent aussi pour objet le perfectionnement intellectuel et moral des autres, ce n'était pas le dernier terme auquel il tendait. Son occupation principale était la réalisation de la personne du Christ : de là cet empressement presque fou à faire dessiner, copier, imiter l'une après l'autre des images du Christ, dont aucune à la fin ne pouvait naturellement le satisfaire. Comme il acceptait Jésus-Christ à la lettre, tel que l'Écriture le donne, cette idée lui servait à tel point de supplément pour sa propre existence qu'il incarna idéalement l'Homme-Dieu à sa propre humanité, jusqu'à ce qu'il les eût réellement confondus en un seul être, qu'il se fût *unifié* avec lui ou qu'il s'imaginât être réellement le Christ. — Il était arrivé à cette conviction, qu'on peut faire des miracles aujourd'hui tout aussi bien qu'au temps où le Christ en faisait, et il en fit. Comme il réussit quelquefois à obtenir instantanément, par la ferveur presque véhémente de ses prières,

l'issue favorable d'accidens très menaçans, les objections de la froide raison ne purent jamais ébranler sa foi en sa propre puissance. Pénétré du sentiment de la grande valeur de l'humanité régénérée par Jésus-Christ et destinée à une heureuse éternité, mais connaissant aussi les besoins divers de l'esprit et du cœur, sentant lui-même s'étendre à l'infini ce désir auquel nous convie en quelque sorte sensiblement le ciel étoilé, il esquissa ses *Perspectives sur l'éternité*, qui durent sembler fort étranges à la plupart de ses contemporains; mais tous ces efforts, ces désirs, ces entreprises, pesèrent moins dans la balance de l'opinion que le génie physiognomonique dont la nature l'avait doué. Grâce à l'idée pure de l'humanité qu'il portait en lui, à la vivacité et à la délicatesse d'observation qu'il exerça d'abord par instinct, d'une manière superficielle et accidentelle, puis avec réflexion, d'une façon méditée et réglée, Lavater était au plus haut degré en mesure d'apercevoir, de connaître, de distinguer et même d'exprimer les traits caractéristiques des individus. Tous les talens qui reposent sur une disposition naturelle décidée nous semblent avoir quelque chose de magique, parce que nous ne pouvons subordonner à une idée ni ce talent, ni ses effets. Et véritablement la pénétration de Lavater à l'égard des individus passait toute idée; on s'étonnait à l'entendre parler confidentiellement de tel ou tel : c'était même une chose redoutable de vivre auprès d'un homme qui voyait clairement les limites dans lesquelles il avait plu à la nature de vous enfermer... Il se plaisait à étendre son influence dans une vaste sphère; il ne se trouvait bien que dans la communauté, au milieu d'une société nombreuse qu'il savait intéresser et instruire avec ce rare talent et ses dons de physionomiste. Ce juste discernement des personnes et des esprits apercevait tout d'abord les dispositions morales de chacun. Il n'en profitait que pour leur perfectionnement. Si un aveu sincère, une question loyale, venaient se joindre à sa divination merveilleuse, il trouvait dans le riche trésor de son expérience intérieure et extérieure une réponse appropriée à chacun et de nature à satisfaire. Avait-il affaire à la présomption et à la vanité, il savait s'y prendre avec beaucoup de calme et d'adresse, car, en paraissant esquiver une discussion compromettante, il présentait tout à coup, *comme un bouclier de diamant*, une grande vue, une grande idée à laquelle l'adversaire ignorant n'avait pu penser de sa vie, et il savait toutefois tempérer si agréablement la lumière qui en jaillissait, que ces hommes se sentaient instruits et convaincus, du moins en sa présence. Chez plusieurs peut-être, l'impression s'est continuée, car les hommes vains peuvent être bons aussi : il ne s'agit que de détacher par une douce influence la dure écorce qui enveloppe le noyau fécond. — Ce qui lui causait la peine la plus

vive, c'était la présence de ces personnes que leur laideur devait marquer irrévocablement comme les ennemis décidés de sa doctrine sur la signification des physionomies. Elles employaient avec une malveillance passionnée et un scepticisme mesquin assez de bon sens, de talent et d'esprit à combattre une doctrine qui semblait offensante pour leurs personnes, car il ne s'en trouvait guère qui, avec la grandeur d'âme de Socrate, eussent présenté justement leur enveloppe de satyre comme le témoignage honorable d'une moralité acquise en dépit de la nature. La dureté, l'obstination de ces adversaires, le faisaient frémir : il leur opposait une résistance passionnée; sa pensée s'allumait : c'était comme le feu qui, dans la forge, saisit les minerais réfractaires et les embrase (1).

Tel était le voyageur qui s'annonça un jour à Goethe comme devant faire le voyage du Rhin et passer bientôt à Francfort. Ils étaient, depuis un an environ, entrés en relation l'un avec l'autre à l'occasion de la *Lettre du pasteur à ses collègues*, une de ces petites compositions de sa première jeunesse que Goethe appelle lui-même *sibyllines*, et qu'il avait écrite sous l'inspiration un instant acceptée de la théologie malsaine de Hamann, *le mage du Nord*. Certain passage de cette *Lettre*, où se trouvaient indiquées des vues sur un christianisme romantique, avait beaucoup frappé Lavater, qui écrivit à l'auteur. Sa correspondance devint bientôt très active avec ce jeune homme, qui pouvait devenir un brillant adepte. Il entreprit de le convertir d'abord au christianisme pratique, expérimental, sans doute pour l'amener ensuite au *système physiognomonique*; mais il rencontra une résistance inattendue dans la première partie de son programme. — « Mes relations avec la religion chrétienne étaient tout entières d'intelligence et de sentiment, et je n'avais pas la moindre idée de cette parenté physique, de cette identité réelle avec le Christ à laquelle Lavater inclinait. Je trouvai donc fâcheuse la vive importunité avec laquelle il me poursuivait, soutenant qu'on devait être chrétien avec lui, chrétien à sa manière, ou bien qu'on devait le convaincre aussi de la vérité dans laquelle on trouvait son repos. Quand il finit par me présenter ce dilemme rigoureux : ou chrétien ou athée, je lui déclarai nettement que, s'il ne voulait pas me laisser mon christianisme tel que je l'avais nourri jusqu'alors, je pourrais bien me décider pour l'athéisme, d'autant plus que personne ne me semblait savoir exactement ce qu'étaient l'une et l'autre croyance. » La vivacité de cette repartie ne troubla point la bonne harmonie des deux correspondans, qui étaient devenus amis à distance. La foi de Lavater dans sa doctrine, sa douce obstination, ne se décourageaient pas pour si peu de chose. D'ailleurs, religion

(1) *Mémoires*, troisième et quatrième partie, *passim*.

à part, Goethe prenait un vif intérêt au système de Lavater, et il fut ému comme le public à la nouvelle de la prochaine arrivée de l'homme célèbre dont les idées étaient devenues le sujet de toutes les conversations, le texte de toutes les controverses. « Notre première entrevue fut cordiale, nous nous embrassâmes avec la plus vive affection. Je le trouvai tel que de nombreux portraits me l'avaient déjà fait connaître. Je voyais devant moi, vivant et agissant, un personnage unique, distingué, tel qu'on n'en a point vu et qu'on n'en verra plus. Lui au contraire, il laissa paraître dans le premier moment, par quelques exclamations singulières, qu'il s'était attendu à me voir autrement. Je lui assurai de mon côté, avec mon réalisme naturel et acquis, que, puisqu'il avait plu à Dieu et à la nature de me faire ainsi, nous devions nous en contenter. » Malgré tout, malgré la confiance de Goethe en lui-même et dans sa nature originale, je suppose qu'il eût été flatté de produire une autre impression. Il avoua lui-même plus tard qu'il avait toujours éprouvé auprès de Lavater une certaine angoisse. « En s'emparant de nos qualités par son art de divination, il devenait dans la conversation le maître de nos pensées. »

L'impression que produisit Lavater en Allemagne fut vive. « Son regard doux et profond, sa bouche expressive et gracieuse et jusqu'au naïf dialecte suisse qu'on entendait à travers son haut allemand, bien d'autres choses encore qui le distinguaient, donnaient à tous ceux auxquels il adressait la parole le calme d'esprit le plus agréable; son attitude même, un peu penchée en avant, qui tenait à la conformation de sa poitrine, contribuait sensiblement à établir une sorte de niveau entre cet homme supérieur et le reste de la compagnie. » La mystique amie de Goethe, M^lle^ de Klettenberg, ne fut pas la dernière à fêter l'arrivée du pieux personnage. Ces deux folies douces se comprirent aussitôt. Elle quitta son laboratoire, ses fourneaux et l'espoir de la pierre philosophale pour ces plaisirs d'un ordre supérieur, ces voluptés toutes spirituelles de l'extase en commun. Goethe était le confident, mais un confident bien dissipé, un peu mécréant, tantôt frivole, tantôt sceptique. « Les relations mutuelles de mes deux amis, leurs sentimens l'un pour l'autre, m'étaient connus, non-seulement par leurs entretiens, mais aussi par les confidences qu'ils me faisaient tous deux. Je n'étais parfaitement d'accord ni avec l'un ni avec l'autre, car mon Christ avait aussi emprunté à ma manière de sentir sa figure particulière. Et comme ils ne voulaient nullement me passer le mien, je les tourmentais par toute sorte de paradoxes et d'exagérations, et, s'ils me témoignaient de l'impatience, je m'éloignais avec une plaisanterie, quelquefois avec un raisonnement. En matière de croyance, leur disais-je, l'essentiel, c'est de croire : ce que l'on croit est complé-

tement indifférent. La foi est un grand sentiment de sécurité pour le présent et pour l'avenir, qui repose sur la confiance en un être infini, tout-puissant et impénétrable. L'essentiel est que cette foi soit inébranlable. Quant à la manière dont nous nous représentons cet être, elle dépend de nos autres facultés, des circonstances mêmes, et elle est tout à fait indifférente. La foi est un vase saint dans lequel chacun est prêt à sacrifier, autant qu'il est en lui, son sentiment, sa raison, son imagination. La science est tout le contraire : l'essentiel n'est pas le savoir, c'est l'objet, la qualité, l'exactitude et l'étendue du savoir. »

L'action de Lavater fut cependant assez forte pour entraîner Goethe à sa suite dans le voyage pieusement triomphal qu'il accomplit sur les bords du Rhin, à Ems, à Nassau, à Coblentz, à Cologne. Lavater allait bénissant, convertissant, sans oublier de prêcher son petit système, et mêlant si bien les deux prédications qu'il devenait difficile de les distinguer. Chemin faisant, il faisait faire le portrait d'une foule d'hommes diversement célèbres, plus ou moins marquans, qu'il intéressait ainsi personnellement au succès d'un livre dans lequel ils devaient figurer eux-mêmes. Il procédait de même avec les artistes, les pressant tous de lui envoyer des dessins pour son grand ouvrage, demandant de divers côtés des gravures sur cuivre, et en même temps recueillant à mesure ses observations, notant ses expériences, transformant de plus en plus son voyage en une sorte de prospectus en acte de son grand ouvrage. Les villes lui faisaient fête, les châteaux se disputaient l'honneur de sa présence. Quelques nobles dames surtout, telles que M[me] de Stein et M[me] de La Roche, qui étaient beaucoup mieux disposées que les hommes aux mystères de la spiritualité, faisaient de leur enthousiasme aristocratique la plus efficace réclame au mystique voyageur. Goethe, tout illustre qu'il fût déjà et bien qu'auteur des *Souffrances du jeune Werther,* n'était guère, comme il le dit plaisamment, que la queue vaporeuse de la grande comète. Il se fatigua de ce rôle et fit des réflexions. Il ne put se dissimuler qu'il y avait dans tout ce qui se passait autour de lui un singulier mélange de spiritualité et de diplomatie candide, que les voies terrestres et mystiques se mêlaient parfois devant la marche incertaine du prophète. Il l'excusait sans doute, il se disait que son célèbre ami avait véritablement des desseins très élevés, et qu'il pouvait bien croire de très bonne foi que la fin justifie les moyens; mais enfin, en observant de plus en plus Lavater, en lui découvrant librement son opinion, en recevant en retour ses confidences, il arriva à comprendre que l'homme éminent éprouve irrésistiblement le désir de répandre au dehors l'idée divine qui est en lui, qu'ensuite malheureusement il entre en contact avec le monde grossier, et que

pour agir sur lui il doit se mettre à sa mesure, que par là il sacrifie une grande partie de sa prééminence, et à la fin s'en dessaisit tout à fait, que le divin, l'éternel s'abaisse et s'incorpore en des vues terrestres, et qu'il est entraîné avec elles dans des destinées passagères. Lavater lui parut digne à la fois de respect et de pitié, car il prévit que le missionnaire de l'idée divine pourrait bien se trouver un jour contraint de sacrifier le *supérieur* à l'*inférieur*. Et comme, dans son ardente pensée, toute grande conception prenait la forme esthétique, il conçut l'idée d'un drame dont Mahomet serait le héros, et dans lequel il le représenterait non pas, selon le point de vue étroit et vulgaire de Voltaire, comme un imposteur, mais comme un enthousiaste sincère, ramené du ciel à la terre par la lutte et par la résistance aveugle des hommes, finissant par être un politique après avoir été un saint. Ainsi se consolait-il en transformant sa découverte ne théorie philosophique et sa théorie en drame.

De ce moment toutefois le charme était rompu, et Goethe laissa Lavater poursuivre seul ses triomphes. Il le revit deux ans après, en 1775, dans le voyage qu'il fit en Suisse avec les frères Stolberg. La réception fut gaie, cordiale. Il le retrouva tel qu'il l'avait quitté, indulgent, toujours bénissant, édifiant, à moitié ecclésiastique, à moitié éditeur, fort préoccupé des frais matériels dans lesquels la *Physiognomonie* l'entraînait et des objections qui s'amassaient de tous côtés contre l'ouvrage avant même qu'il eût paru. Goethe l'aida de toutes ses forces, de toute sa science, de tout son esprit pendant son séjour à Zurich; plus tard, longtemps après la mort de Lavater, il avoua un jour à Eckermann que tout ce que la *Physiognomonie* contient sur le cerveau des animaux était de lui, et, revenant sur cet épisode de son aventureuse jeunesse, il résumait ses impressions dans ces paroles caractéristiques : « Lavater était un homme tout à fait excellent, mais il obéissait à de fortes illusions, et la vérité stricte n'était pas dans ses goûts; il trompait et lui-même et les autres. C'est là ce qui amena entre nous une rupture complète. Je l'ai vu pour la dernière fois à Zurich, sans qu'il me vît. J'allai déguisé à la promenade; je le vis venir vers moi, je me détournai, il passa devant moi sans me voir. Sa démarche était celle d'une autruche : voilà pourquoi, sur le Blocksberg, il apparaît sous cette forme (1). » Et voilà comment se termina cette grande amitié mystique : Lavater figurant sous la forme d'une autruche dans la seconde partie du *Faust!*

(1) *Conversations avec Eckermann*, traduites par Délerot, t. II, p. 91.

II.

En même temps et du même coup s'était terminée pour Goethe cette période, remplie d'obscurités et de contradictions, pendant laquelle l'illuminisme et le scepticisme se disputent l'orageux empire de ce grand esprit en voie de formation, et que l'on pourrait appeler d'un mot qui lui est cher, *les années d'apprentissage du jeune Wolfgang à la recherche d'une philosophie.* Après quelques tentatives avortées pour s'entendre avec les moraves, dont la doctrine commençait à poindre, Goethe renonça définitivement aux voies mystiques, pour lesquelles il n'était pas fait. Le résultat le plus clair de tous ces efforts contradictoires fut que le vieux fonds du christianisme conservé depuis son enfance se décomposa dans son esprit, et que la dernière barrière était tombée quand il se mit à relire et à méditer Spinoza. Si la poésie, comme il aimait à le dire, fut sa délivrance pour tous les chagrins et les désespoirs de sa jeunesse, le spinozisme fut, à cette heure de sa vie, son affranchissement pour les inquiétudes et les agitations sans but de sa pensée, pour toutes les tentations de cette mobile et fantasque curiosité qui l'égarait dans le chimérique en poursuivant l'inconnu. Après tout, pour ce libre génie, que le christianisme n'avait pu retenir, qui ne connaissait la vraie métaphysique que par des traditions affaiblies d'école, mieux valait cet entretien viril avec un penseur du premier ordre qu'un commerce affadissant avec l'alchimie sentimentale de M^lle^ de Klettenberg ou la *Christologie* humanitaire de l'onctueux Lavater. Avec Spinoza, il s'imagina qu'il rentrait enfin dans la pleine possession de lui-même et dans la libre direction de son esprit, selon ses vrais instincts et ses tendances innées. Sa nature crut se reconnaître dans l'inspiration générale de l'*Éthique*. Ce fut véritablement pour lui un apaisement et une délivrance.

C'est dans un séjour à la campagne, chez Jacobi, que cette claire révélation du spinozisme se fit ou plutôt se confirma dans son esprit. La date de cet événement resta mémorable pour lui, et il la célèbre avec une sorte de solennité dans les annales de sa vie. A diverses reprises déjà, il s'était senti vivement attiré de ce côté. A Strasbourg, Herder lui reprochait d'apprendre tout son latin dans Spinoza; à Francfort, après avoir cessé pendant assez longtemps de s'occuper « de ces généralités abstruses, » il y fut ramené par la contradiction (1). Il trouva dans la bibliothèque de son père un petit livre dont l'auteur combattait avec passion Spinoza, et, pour produire plus d'effet, avait placé le portrait du Juif hollandais

(1) *Mémoires*, quatrième partie.

en regard du titre avec cette inscription : *Signum reprobationis in vultu gerens.* « Et certes on ne pouvait le nier à cause du portrait, car la gravure était misérable, une vraie caricature. Cela rappelait ces adversaires qui commencent par défigurer celui auquel ils veulent du mal, et qui le combattent ensuite comme un monstre. » L'auteur de ce pamphlet était de cette école pieuse qui, dès la fin du XVII^e siècle, confondit le spinozisme avec l'athéisme pur. A cette école appartenait le doux Malebranche, qui, dans sa correspondance, traite tout simplement Spinoza de *misérable athée*, sans doute pour décliner, par la violence exagérée de l'expression, tout soupçon de parenté entre l'*Éthique* et *la Recherche de la vérité*. Ce méchant petit livre ne fit aucune impression sur Goethe, « parce qu'en général il n'aimait pas les controverses, et qu'il préférait toujours apprendre de l'homme ce qu'il pensait plutôt que d'entendre dire à un autre ce que cet homme aurait dû penser. » La curiosité l'engagea pourtant à lire l'article *Spinoza* dans le dictionnaire de Bayle.

Il en fut assez mécontent, sans doute parce qu'il ne saisit pas, à une lecture rapide et superficielle, le procédé ironique de Bayle, qui aime à cacher sa vraie pensée sous une affectation de bonhomie et de bavardage. « On commence par déclarer l'homme athée et ses doctrines extrêmement condamnables, puis on avoue qu'il était paisible, méditatif, appliqué à ses études, bon citoyen, ami expansif, tranquille et doux, en sorte qu'on paraissait avoir entièrement oublié la parole de l'Évangile : « vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » En effet, comment une vie agréable à Dieu et aux hommes résultera-t-elle de maximes funestes? Je me rappelais encore très bien le calme et la clarté qui s'étaient répandus en moi, lorsqu'un jour j'avais parcouru les ouvrages laissés par ce penseur original. L'effet était encore parfaitement distinct, mais les détails étaient effacés de ma mémoire. Je m'empressai donc de revenir à ses écrits, auxquels j'avais eu tant d'obligations, et je sentis l'impression du même souffle de paix. Je m'adonnai à cette lecture, et je crus, portant mes regards en moi-même, n'avoir jamais eu une vue si claire du monde. » Dans une autre partie de ses *mémoires*, faisant allusion aux tentations qui avaient séduit un instant son esprit et l'avaient sollicité dans les sens les plus contradictoires tantôt vers la chimie mystique, tantôt vers les doctrines des frères moraves, dans les intervalles de « ses dissipations, » Goethe exprime avec ravissement le bonheur intellectuel que lui donna la lecture de Spinoza. « Après avoir cherché vainement dans le monde entier un moyen de culture pour ma nature étrange, je finis par rencontrer l'*Éthique*. Ce que j'ai pu tirer de cet ouvrage, ce que

j'ai pu y mettre du mien, je ne saurais en rendre compte; mais j'y trouvais l'apaisement de mes passions, une grande et libre perspective sur le monde sensible et le monde moral semblait s'ouvrir devant moi. » Telles étaient ses impressions d'esprit, vers la fin de ce fameux voyage avec Lavater (1773), lorsque, fatigué de sa courte folie, mécontent « d'avoir trouvé pour son cœur et pour son âme si peu d'alimens » dans ce voyage qui devait être une initiation, il méditait déjà de quitter son compagnon de route. Il descendait le Rhin alors, et l'élargissement du fleuve invitait son imagination à s'étendre et à se porter au loin. Peu à peu il voyait fuir les rives de sa pensée et la sentait elle-même, apaisée, élargie, descendre avec Spinoza vers cet autre océan, l'infini.

Il arriva ainsi à Pempelfort, dans la famille du célèbre Jacobi, dont il nous a laissé une peinture enchanteresse. On sent à l'émotion de l'écrivain, quand, après tant d'années écoulées, après tant d'événemens qui devaient séparer Goethe et Jacobi, il retrace les jours passés au milieu de cette aimable famille, dans le plus riant séjour, qu'il y eut là quelques-unes de ces heures privilégiées de la jeunesse, de l'amitié, qui ne reviennent plus. Il n'y a vraiment qu'un moment dans la vie pour ces libres effusions, pour cet épanouissement de l'âme, pour cette plénitude de bonheur intellectuel et d'harmonie morale. Il faut pour cela non-seulement une rencontre de circonstances inespérées, la saison propice, un site inspirateur, de longs et doux loisirs, l'atmosphère sympathique d'une société affectueusement empressée, il faut aussi cette liberté absolue d'esprit que l'âge enlève. Plus tard, la vie accentue un peu trop les intelligences et les caractères; chacun a pris le pli de son idée ou de son habitude morale; les intelligences peuvent s'harmoniser encore, les âmes ne peuvent plus se fondre. D'ailleurs, la période d'initiation une fois achevée dans l'existence de chacun de nous, où trouver ces ardeurs candides et fraternelles, ces élans en commun vers la vérité à peine entrevue ou encore invisible, cette émulation des nobles curiosités qui cherchent ensemble bien haut, aussi haut qu'elles peuvent monter, cette bonne foi absolue en face de l'inconnu immense ou cette charité de la pensée qui ne croit pas s'appauvrir en partageant le divin trésor? Heures inspirées, jours remplis des plus poétiques travaux, soirées affectueuses où chacun communique librement ses inspirations du jour, nuits consacrées aux plus graves entretiens et prolongées jusqu'au matin, Goethe a connu vos belles ivresses, et dans quel style ému il en a fixé le souvenir!

« Je trouvais infiniment attrayante et agréable la tendance naturelle de Jacobi à poursuivre l'impénétrable. Ici ne se produisait au-

cune controverse chrétienne comme avec Lavater. Les pensées que me communiquait Jacobi jaillissaient directement de son cœur, et comme j'étais pénétré, lorsqu'il me révélait avec une confiance absolue les plus intimes aspirations de son âme! Cependant ce singulier mélange de besoins, de passions et d'idées ne pouvait éveiller en moi que des pressentimens de ce qui peut-être s'éclaircirait pour moi dans la suite. Dans la première action et réaction des idées contradictoires qui s'étaient succédé, tout fermentait et bouillonnait en moi. Jacobi, à qui je laissai apercevoir ce chaos, lui qui était naturellement porté à descendre dans les profondeurs, accueillit avec cordialité ma confiance, y répondit et s'efforça de m'initier à ses idées. Lui aussi il éprouvait d'inexprimables besoins spirituels, lui aussi il refusait de les apaiser par des secours étrangers; il voulait se former et s'éclairer lui-même. Cette pure parenté intellectuelle que je sentais avec lui était nouvelle pour moi, et m'inspirait un ardent désir de continuer ces échanges d'idées. La nuit, quand nous étions déjà séparés et retirés dans nos chambres, j'allais le visiter encore; le reflet de la lune tremblait sur le large fleuve, et nous, à la fenêtre, nous nous abandonnions avec délices aux épanchemens mutuels qui jaillissent avec tant d'abondance dans ces heures admirables d'épanouissement... Je jouissais ainsi profondément d'une liaison formée par ce qu'il y a de plus profond dans les âmes. Nous étions animés tous deux par la plus vive espérance d'exercer une action commune. Je le pressai d'exposer vigoureusement, sous une forme quelconque, tout ce qui fermentait dans son esprit; c'était le moyen dont je m'étais servi pour m'arracher aux troubles qui m'avaient obsédé : j'espérais aussi qu'il trouverait le moyen de son goût. Il ne tarda pas à se mettre à l'ouvrage, et que de choses bonnes et belles et satisfaisantes pour le cœur n'a-t-il pas produites! Nous nous quittâmes enfin dans le délicieux sentiment d'une éternelle union, bien éloignés de pressentir que nos tendances suivraient une direction opposée, comme il ne parut que trop par la suite (1). » Je ne sais par quelle affinité bizarre d'idées cette page de Goethe, quand je la relis, me rappelle irrésistiblement celle de M. Jouffroy où le mélancolique penseur raconte par quelle suite d'impressions, dans une triste et longue nuit d'hiver, il se vit dépossédé de son tranquille bonheur, de la foi de son enfance, il sentit « sa première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et derrière lui s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée où désormais il allait vivre seul, seul avec cette fatale pensée qui venait de l'y exiler et qu'il était tenté de maudire. » Je m'empresse de le dire, les impressions que produisent ces deux

(1) *Mémoires*, troisième partie, liv. XIV.

pages, celle du poète et celle du philosophe, sont des impressions opposées, et ce n'est que par l'opposition même que je puis être tenté de rapprocher ces confidences et les intelligences d'où elles sont sorties; mais est-ce la première fois que dans l'ordre des sentimens et des idées deux situations contraires s'éclairent l'une par l'autre?

Tout ici diffère : la nature extérieure et les âmes; mais que d'enseignemens dans ce contraste même! Quelle tristesse dans la confidence de Jouffroy, quelle teinte lugubre dans ses idées! Tout conspire à jeter sur cette scène un air de désolation : cette soirée de décembre, cette chambre étroite et nue où retentissaient longtemps après l'heure du sommeil les pas du promeneur solitaire, cette lune, à demi voilée par les nuages, qui en éclairait par intervalles les froids carreaux, les heures glacées de la nuit qui s'écoulaient sans qu'il s'en aperçût pendant qu'il suivait sa pensée descendant de couche en couche vers le fond de sa conscience et dissipant l'une après l'autre les dernières illusions, le rêveur tout seul, en proie à l'angoisse, écoutant au fond de lui-même ce grand écroulement du passé, son anxiété presque désespérée en face de l'inconnu qui commence pour lui. Ici au contraire comme tout est brillant, lumineux, rempli de sérénité! Comme tout respire la confiance et l'espoir! Cette belle nuit d'été, ce reflet de la lune qui tremble sur le large fleuve, le Rhin paisible, étalé au loin à travers la campagne, la calme magnificence de cette nature qui se repose, ces deux amis appuyés l'un sur l'autre près de cette fenêtre ouverte, s'abandonnant à la délicieuse extase des grands entretiens, se confiant leurs vastes espérances, s'excitant à une action commune, et s'emparant déjà en pensée de l'avenir qu'ils comptent dominer, toute cette scène n'est-elle pas en harmonie avec cette tranquillité superbe qui sera bientôt le caractère même du génie de Goethe? Nous le voyons ici, à ce moment de sa vie où le *chaos* de ses idées se débrouille, où, pacifié dans ses troubles intérieurs, réconcilié avec ses instincts, il sent tressaillir en lui des facultés presque infinies que jusqu'au dernier jour d'une longue vie la plus heureuse fécondité ne devait pas tarir. Dans l'écroulement de ses croyances passées, ni angoisses ni désespoir; au contraire, une sécurité complète qui se fait en lui en face du problème des choses, fondée non sur l'espoir de le résoudre, mais sur une confiance absolue en soi, sur une foi dans son génie assez forte pour se dispenser de tout point d'appui extérieur, sur l'orgueil presque olympien de la pensée, qui se console de ne pas remplir toute la sphère des idées, ni celle de l'art, par la certitude qu'aucune pensée mortelle ne la remplira. Encore une fois, ce n'est pas là un rapprochement factice que nous avons cherché, c'est un pur contraste de sensa-

tions qui nous poursuit. Il y a ainsi de ces associations singulières d'impressions qui s'imposent à vous, que connaissent bien tous ceux qui ont passé leur vie dans les livres, et dont on ne se délivre un jour qu'en les exprimant.

Quel était le sujet habituel de ces entretiens de Pempelfort dont on nous a transmis l'immortel souvenir? C'était, nous le savons, la doctrine de Spinoza. Plus avancé que lui dans la méditation philosophique et même dans l'étude de Spinoza, Jacobi cherchait à diriger, à éclairer les efforts de son jeune ami vers son affranchissement définitif. Ici cependant se pose naturellement une question qui nous a souvent arrêté dans l'étude de Goethe : par quelles affinités électives Goethe s'est-il senti attiré de ce côté? Comment a-t-il pu devenir spinoziste? Lui-même a bien aperçu cette singulière antinomie de sa destinée philosophique, et il a essayé de la résoudre en quelques mots. « On ne peut méconnaître, dit-il, qu'en cette circonstance encore la plus intime union résulta des contrastes... Le calme de Spinoza, qui apaisait tout, contrastait avec mon élan, qui remuait tout; sa méthode mathématique était l'opposé de mon caractère et de mon exposition poétique, et c'était précisément cette méthode régulière, jugée impropre aux matières morales, qui faisait de moi son disciple passionné, son admirateur le plus prononcé. L'esprit et le cœur, l'intelligence et le sentiment, se recherchèrent avec une sorte de sympathie nécessaire, et par elle s'accomplit l'union des êtres les plus différens. » Cette explication jetée en passant est incomplète et superficielle. Goethe s'approche de plus près de ce que je crois être sur ce point la vérité psychologique, lorsqu'il dit ailleurs « qu'il n'a pas eu la présomption de croire entendre parfaitement un homme qui, disciple de Descartes, s'est élevé par une culture mathématique et rabbinique à une hauteur de pensée où l'on voit, jusqu'à nos jours, le terme de tous les efforts de la spéculation. » et surtout lorsqu'il ajoute « qu'il n'aurait pas voulu signer tous les écrits de Spinoza et les avouer littéralement, ayant trop bien reconnu qu'aucune personne n'en comprend une autre, et que la même conversation, la même lecture, éveillent chez différentes personnes différens ordres d'idées. » Voilà le vrai; mais la pensée de Goethe n'est qu'indiquée. Elle mérite d'être approfondie et développée. La question en vaut la peine. Il semble que le penseur idéaliste de Rotterdam, le géomètre de l'absolu, aurait eu quelque peine à se reconnaître dans ce libre disciple, amoureux de la lumière et de la forme, affranchi de toute formule, ennemi de la métaphysique. Au fond du spinozisme de Goethe, n'y aurait-il pas quelque malentendu?

Ouvrez l'*Éthique* en sortant de la lecture de *Faust*. Quel contraste! Il semble que nous soyons portés tout d'un coup aux anti-

podes de la pensée humaine. L'ironie, la critique, un scepticisme hautain, dominent chez Goethe, quand il se rencontre face à face avec l'énigme des choses. Il veut se venger de ne la pouvoir résoudre en humiliant l'ambition des métaphysiciens qui prennent à cœur de la poursuivre. Or je doute que depuis Parménide il y ait eu un esprit chez lequel cette ambition se soit déclarée avec plus d'audace et de force que chez Spinoza. Rien n'égale l'impassible sécurité de sa marche sur les sommets qui semblaient inaccessibles. Cette puissance de dogmatisme, cette superbe d'une pensée qui semble détruire la difficulté en la niant, cette incroyable ténacité de l'idée, qui reste fidèle et constante à elle-même à travers tous les problèmes et qui réalise l'unité dans le système comme l'unité se réalise dans le monde, cette hauteur et cette universalité d'affirmation, auraient dû irriter Goethe. D'où vient qu'il ne se révolte pas contre le joug sous lequel on prétend réduire son ironique fantaisie? De plus ce dogmatisme si net, si impérieux de Spinoza ne se développe pas avec la belle ingénuité du *Discours de la Méthode* racontant dans un discours uni et familier l'histoire de l'esprit de Descartes; il se démontre à la façon de la géométrie, *more geometrico*, comme le dit fièrement Spinoza. Il s'impose comme un enchaînement de vérités mathématiques, liées de telle sorte entre elles qu'une raison bien faite semble mise en demeure de refuser son assentiment à la première proposition ou de le donner à toutes, tant est serrée fortement cette trame d'axiomes, de définitions, de propositions, de corollaires, de postulats. Le dogmatisme absolu de Spinoza ne s'est pas contenté à moins : il lui a fallu inventer une forme d'exposition absolue comme lui. Cette méthode géométrique d'exposition n'est elle-même que l'expression rigoureuse, l'équivalent exact de la méthode de construction intérieure suivie par Spinoza, la méthode *à priori* prenant pour point de départ une idée pure, pour instrument la déduction, pour objet et pour terme l'universalité des choses à expliquer par le raisonnement; mais tout cela n'est que l'enveloppe du système. Que dirons-nous de la doctrine elle-même, et comment comprendre que l'abstraction à sa plus haute puissance ait pu séduire l'esprit de Goethe, si passionnément épris de la vie? C'est ici surtout que notre étonnement redouble.

Ainsi tout dans Spinoza semblait devoir être antipathique au génie de Goethe : l'esprit dogmatique, la méthode d'exposition, le système. Quoi de plus contraire que les affirmations et les formules de l'*Éthique* à la passion de Goethe pour la liberté illimitée en fait d'idées, à l'orgueil qu'il eut toujours de se maintenir indépendant en face de toute philosophie, à cette habitude d'ironie à l'égard des systèmes qui, jouets de la même illusion, se prétendent tous suc-

cessivement en possession de la vérité absolue et ne cessent pas, depuis que l'homme pense, d'errer dans le cercle d'une contradiction éternelle? Quoi de plus opposé que la pesante et pédantesque méthode des théorèmes à cet instinct esthétique, développé dès l'origine par le commerce des plus belles intelligences de tous les siècles et de tous les pays, formé par la plus délicate culture, le pur hellénisme, avivé et fécondé par l'étude approfondie de Shakspeare, exercé pendant tout le cours d'une longue vie par les amitiés les plus littéraires et les plus poétiques, depuis Herder et Jacobi jusqu'à Wieland et Schiller, et consacré enfin dans le plus intime sanctuaire du génie, transformé en une religion, la dernière qui subsiste dans ce libre esprit, la religion de l'art? Enfin y a-t-il rien qui semble différer plus que l'idéalisme de l'*Éthique* de ce que l'Allemagne a nommé le *réalisme* de Goethe, du sentiment énergique qu'il a eu de la réalité et des conditions expérimentales propres à la bien connaître dans la variété de ses manifestations et dans l'harmonie de ses lois?

Je crois trouver une explication de cette apparente antinomie dans ce fait, que le spinozisme a reçu différentes interprétations selon les temps et selon la disposition générale des esprits. Il n'y a sans doute qu'une seule manière, qui soit la vraie, d'interpréter une doctrine aussi fortement conçue que celle de Spinoza; mais il y a plusieurs façons de la comprendre approximativement, et l'on voit tous les jours des esprits très différens entre eux s'alimenter à la même source d'idées. Évidemment, pour ceux d'entre nos contemporains qui ont suivi de près l'histoire des systèmes et les progrès de la critique, le doute n'est pas possible. Spinoza se rattache à cette chaîne de penseurs idéalistes dont le premier anneau est Parménide. Le vrai spinozisme est l'*acosmisme*, la négation de la réalité du monde, de la nature, l'affirmation de l'unique et universelle substance. Cette substance elle-même, si on la considère de près, qu'est-elle sinon un pur abstrait, la substance absolument indéterminée, un être de raison, un idéal sans vie, et, comme on l'a dit, un rien mystique, un absolu néant? Et le monde, la *nature-naturée* opposée à la *nature-naturante*, que sont-ils sinon une déduction purement dialectique d'attributs et de modes? Dialectique, abstraction, voilà bien tous les caractères communs à l'idéalisme, et nulle part ils ne sont plus fortement marqués que dans le système de Spinoza. Il faut reconnaître cependant que ce système n'a pas toujours été compris et interprété dans ce sens; ou plutôt il faut distinguer, pour se rendre compte des fortunes diverses de l'*Éthique*, l'esprit de la doctrine et la doctrine elle-même. Le système est bien tel que nous venons de le définir, et nous lui donnons son vrai nom en disant qu'il est l'expression la plus rigoureuse de l'idéa-

lisme dans les temps modernes; mais l'esprit du spinozisme est infiniment plus libre, plus large, plus capable de s'accommoder à la diversité infinie des intelligences, plus facile aussi à saisir dans la généralité des idées qui le résument et le traduisent pour tous ceux qui ne font pas de l'étude de la philosophie une étude de précision. Voici quelques-unes de ces idées qui constituent une sorte de spinozisme à l'usage des profanes. C'est, par exemple, ce principe qu'il faut bien se garder de rien déterminer en Dieu, que déterminer Dieu, ce serait le limiter et le détruire, qu'il faut l'adorer comme l'Ineffable sans ajouter un mot à ce nom qui est le vrai. Ou bien encore ce sont ces maximes : que l'infini est le tout, qu'il n'y a rien hors de la substance, que l'être infini est tout l'être, qu'il est cela même en dehors duquel il n'y a rien, qu'il n'y a d'autre absolu que l'universalité des choses, que la substance est unique et qu'il y a contradiction et scandale pour la raison à essayer de concevoir la pluralité des substances, — que Dieu et le monde sont un seul et même objet conçu sous deux aspects différens, ici dans l'unité de son essence intelligible, là dans la multiplicité de ses déterminations, Dieu n'étant que le monde vu du côté des idées, le monde n'étant que Dieu vu du côté de la réalité, — que la nature n'est ainsi que la vie divine, le développement nécessaire, la manifestation de Dieu. Enfin ce sont ces axiomes du déterminisme absolu, à savoir que l'ordre qui règne dans le monde est l'harmonie nécessaire résultant des actions et des réactions des phénomènes entre eux, que tout ce qui est doit être et a sa raison d'être, qu'il n'y a pas plus de place pour la liberté, la noble chimère des métaphysiciens, que pour le hasard, la triste idole des épicuriens, que la contingence est une pure illusion aussi bien dans le monde de la conscience que dans le monde des sens, les deux mondes n'en formant qu'un seul, régi par une loi unique, qu'ainsi la vraie piété consiste à adorer Dieu dans le monde et la vraie sagesse à se résigner à l'ordre universel, lequel, n'ayant rien d'arbitraire, n'humilie personne, à subir la loi des choses qui n'admet pas de résistances, écrase les obstacles chimériques de l'orgueil rebelle sans même les connaître, et demande comme seul culte raisonnable à la moralité de l'homme de savoir se soumettre à la divine fatalité.

Voilà le spinozisme dans son inspiration générale, le spinozisme exotérique. C'est l'esprit du système, moins le système. Tel nous l'avons vu renaître parmi nous. Le spinozisme contemporain, celui qui tend à prévaloir dans les esprits, est un naturalisme plus ou moins scientifique, plus ou moins poétique, selon la diversité des intelligences, bien plutôt que la sévère doctrine du Juif hollandais. En Allemagne, au temps de Goethe, on vit s'accomplir le même phénomène, la renaissance du spinozisme, mais transformé. Comme

les formules sont incommodes par leur rigueur même, comme la déduction est pénible à suivre et les abstractions difficiles à saisir, on abandonna les théorèmes et les abstractions. La substance indéterminée de Spinoza ne se concevait guère; on la transforma en une puissance plus sensible et plus saisissable à l'esprit, la nature. Ce fut quelque chose comme la métamorphose accomplie par ce Mélissus, un disciple infidèle de Parménide, que raille Aristote au premier livre de la *Métaphysique*, et qui, dénaturant la pensée du maître, changea l'*unité selon la raison*, l'unité abstraite et idéale du pur éléatisme, qu'il ne pouvait comprendre, en unité concrète et matérielle, l'*unité selon la matière* (τὸ ἓν κατὰ λόγον, τὸ ἓν κατὰ τὴν ὕλην). C'est un peu là l'histoire de cette brillante et tumultueuse résurrection du spinozisme au-delà du Rhin avant l'heure des grandes épopées métaphysiques de Schelling et de Hegel, qui vinrent changer le cours des choses et porter sur d'autres formules, sinon sur d'autres idées, la passion des esprits.

Il semble que Lessing, initiateur puissant dans la critique d'art, promoteur de la littérature originale qui éclata tout d'un coup dans l'Allemagne et l'affranchit de l'imitation française, fut en même temps le révélateur de ce spinozisme transformé. Il eut vers 1770 des conversations célèbres avec Jacobi, dans lesquelles il ouvrit le fond de son âme. « Ἓν καὶ πᾶν, l'unité et le tout, le tout dans l'unité, je ne sais pas autre chose, » répétait-il sans cesse dans ces intimes entretiens. Ce qui ravissait son esprit dans les vues de Spinoza telles qu'il les comprenait et les expliquait à Jacobi, c'était la subordination de toutes choses au principe unique et souverain, la soumission nécessaire et moralement sainte, quand elle est acceptée, de l'individualité humaine à l'universel, à l'infini. Lorsque, après la mort de Lessing, Jacobi raconta en 1781, dans de brillantes lettres, ses dialogues spinozistes avec l'auteur du *Laocoon*, ce fut le signal d'une polémique fameuse qui agita dans ses profondeurs l'âme de l'Allemagne. La doctrine générale, le nom même de Spinoza, sauf pour quelques rares érudits ou penseurs, étaient tombés dans le plus profond oubli. « La sensation, dit Paulus, l'éditeur allemand de Spinoza, fut semblable à celle qu'eût produite l'apparition d'un monstre africain à peine connu de nous. » On se rappelle la pieuse colère, l'indignation, les protestations de Mendelssohn contre cette indiscrétion de Jacobi, dont il révoquait en doute le témoignage, l'accusant en face de l'Allemagne de profaner la mémoire de Lessing; mais le coup était porté, il retentit au loin dans les âmes, et il y eut dès ce moment en Allemagne toute une famille, continuellement accrue, d'intelligences qui se rattachaient à Spinoza par Lessing, unies dans une foi commune à une sorte de naturalisme mystique où se perdaient de plus en plus les traits ori-

ginaux du système. C'est de cette famille philosophique que sortait Schleiermacher, ce savant platonicien, ce pieux panthéiste, qui employa une admirable vie d'étude à vouloir réconcilier l'*Éthique* et *le Phédon* (1). « Ce qui m'a le plus frappé dans M. Schleiermacher, dit M. Cousin dans ses *Souvenirs d'Allemagne*, c'est ce qu'on m'avait aussi le plus vanté en lui, la prodigieuse subtilité de son esprit. On ne peut pas être plus habile, plus délié, et pousser plus loin une idée... Platon et Spinoza sont les deux hommes de M. Schleiermacher : il va de l'un à l'autre. Il me vanta beaucoup le système de Spinoza. Je faisais mille objections. « Eh bien! alors prenez Platon au lieu de Spinoza; admettez que la matière n'est pas un attribut de Dieu, mais une substance à part et indépendante. — Êtes-vous bien sûr que la matière soit étendue? » Et il m'insinuait que le *moi* pourrait bien être aussi étendu que le *non-moi*, ou le *non-moi* aussi spirituel que le *moi*, la nouvelle physique réduisant tous les corps à des gaz, ce qui est déjà un peu subtil, et le *moi* étant aussi bien dans l'espace que le *non-moi* dans le temps. Nous nous sommes enfoncés dans la question de la création. « Il est aisé, a-t-il dit, de s'élever à Dieu, mais très difficile d'en descendre. Là on ne peut marcher régulièrement; il faut sauter de l'infini dans le fini. » — « L'esprit et la matière, une fois unis, sont immortels; le corps ne périt pas plus que l'esprit; rien ne périt et ne peut périr. » — Schleiermacher est un des types les plus brillans dans lesquels on puisse étudier cette singulière renaissance du spinozisme. Orateur religieux, il ne croyait pas faire tort à l'orthodoxie, très librement interprétée, en adressant cette apostrophe célèbre à ses auditeurs dans le temple évangélique : « Venez sacrifier avec moi une boucle de cheveux aux mânes du saint et méconnu Spinoza! Le sublime esprit du monde le pénétra, l'infini fut son commencement et sa fin, l'universel son unique et éternel amour; vivant dans une sainte innocence et dans une humilité profonde, il se mira dans le monde éternel, et il en était lui-même le miroir fidèle : il était rempli de religion et plein de l'Esprit saint; c'est pour cela qu'il est seul, placé à une hauteur où personne encore n'a su atteindre, maître en son art, mais élevé bien haut au-dessus du monde profane, sans disciples et sans droit de cité. » C'est un vrai dithyrambe : l'apothéose commence; mais qu'on ne perde pas de vue que cet enthousiasme s'exprime en termes très vagues et qu'il laisse à l'orateur toute sa liberté à l'égard du système. L'esprit du monde, l'Esprit saint, voilà des mots qui font un singulier contraste avec la terminologie sévère de Spinoza. C'est du panthéisme mystique; il y en a assurément, et beau-

(1) Il faut lire dans les *Fragmens et Souvenirs*, p. 139, cette curieuse conversation que M. Cousin eut à Berlin avec M. Schleiermacher en 1817.

coup, dans l'*Éthique;* mais il garde chez Spinoza son empreinte particulière, qui est ici un peu effacée. Le dieu de Spinoza, expliqué par Lessing et Schleiermacher, n'est plus la substance unique, ce qui est en soi et conçu par soi, antérieur logiquement aux attributs qui forment son essence. Il ne diffère plus de ce dieu-nature de Novalis qui s'agite sourdement dans les eaux et les vents, sommeille dans les plantes, s'éveille dans l'animal, pense dans l'homme et remplit l'univers d'une activité qui jamais ne se repose et ne s'épuise.

Tel fut le malentendu de l'Allemagne à l'égard de Spinoza. Elle se crut spinoziste quand elle n'était que panthéiste. Le malentendu de Goethe fut précisément celui de son temps et de son pays. Ce qui le ravit dans Spinoza, c'est l'idée vague de la vie divine dans la nature. Nulle part, ni dans les annales de sa vie, ni dans sa correspondance si active et si variée, ni dans ses entretiens intimes avec Falk, Eckermann et les autres, on ne trouve la moindre allusion au système si original et si particulier de Spinoza, à cette distinction de la substance considérée à part des attributs et des modes, à cette déduction du monde, qui se développe non pas organiquement, mais géométriquement, non à la façon d'un animal ou d'une plante, mais à la manière d'un théorème. Les idées que Goethe lui emprunte sont beaucoup plus libres et plus flottantes; elles se réduisent à un aperçu très général. « Ce grand être que nous nommons la Divinité ne se manifeste pas seulement dans l'homme, il se manifeste aussi dans une riche et puissante nature et dans les immenses événemens du monde; une image de lui formée à l'aide des seules qualités de l'homme ne peut donc suffire, et l'observateur rencontrera bientôt des lacunes et des contradictions qui le conduiront au doute, même au désespoir, s'il n'est pas assez médiocre pour se laisser calmer par une défaite spécieuse, ou s'il n'est pas assez grand pour parvenir à un point de vue plus élevé. — Ce point de vue, ajoute Eckermann, Goethe de bonne heure le trouva dans Spinoza, et il se plaît à reconnaître combien les aperçus de ce grand penseur répondaient aux besoins de sa jeunesse. Il se retrouvait en lui, et c'est en lui qu'il pouvait apercevoir la meilleure confirmation de lui-même (1). »

Ce qui l'attire surtout vers l'*Éthique,* c'est l'impression morale qu'il y recueille. « Ma confiance en Spinoza reposait sur l'effet paisible qu'il produisait en moi... Le calme de Spinoza apaisait tout en moi... Je sentais en le lisant comme un souffle de paix. » Il se dégage en effet de la doctrine spinoziste des conseils de résignation fière, une sorte de stoïcisme qui n'est ni sans austérité ni sans

(1) *Conversations de Goethe,* traduction Délerot, t. II, p. 265.

grandeur. Goethe était particulièrement sensible à cette influence du système; il s'efforce de montrer à diverses reprises que Spinoza seul a donné à l'homme les véritables raisons du renoncement viril, qui est la grande loi de la vie, que lui seul a donné une théorie philosophique du désintéressement. Les aperçus qu'il développe à cette occasion méritent d'être recueillis à travers les pages nombreuses où ils sont dispersés. Nous les résumons : — Notre vie physique et sociale, dit-il, nos mœurs, nos habitudes, tout, même les événemens accidentels, nous appelle au renoncement. Il est beaucoup de choses qui nous appartiennent de la manière la plus intime et que nous ne devons pas produire au dehors; celles du dehors dont nous avons besoin pour le complément de notre existence nous sont refusées; un grand nombre au contraire nous sont imposées, quoique étrangères et importunes. On nous dépouille de ce que nous avons acquis péniblement, de ce qu'on nous a dispensé avec bienveillance, et avant que nous soyons bien éclairés là-dessus, nous nous trouvons contraints de renoncer, d'abord en détail, puis complétement, à notre personnalité. Ajoutez qu'il est passé en coutume qu'on n'estime pas celui qui en témoigne sa mauvaise humeur. Au contraire, plus le calice est amer, plus on doit montrer un visage serein, afin que le spectateur tranquille ne soit pas blessé par quelque grimace. — Or, pour accomplir cette tâche difficile du renoncement, c'est une détestable ressource que la légèreté. C'est grâce à elle que l'homme est capable, à chaque moment, de renoncer à une chose, pourvu qu'un moment après il en puisse saisir une nouvelle, et c'est ainsi qu'à notre insu nous réparons sans cesse toute notre vie à mesure qu'elle s'écroule, mettant une passion à la place d'une autre, essayant tout successivement, occupations, inclinations, fantaisies, marottes, pour nous écrier à la fin que tout est vanité, et tenter de nous consoler avec cette maxime fausse et même blasphématoire. — Il n'y a que peu d'hommes qui sachent se préparer virilement à supporter cette impression de la vie : ce sont ceux qui, pour se dérober à toutes les résignations partielles, se résignent absolument une bonne fois. Ces hommes, à l'exemple de Spinoza, se pénètrent de la pensée de ce qui est éternel, nécessaire, légitime; ils cherchent à se former des idées qui soient indestructibles, qui, loin d'être abolies par la considération des choses passagères, en soient au contraire confirmées (1).

C'était là le texte habituel de ses longs entretiens spinozistes avec Jacobi, qui avait reçu l'initiation de Lessing et la transmettait fidèlement à Goethe. En nous racontant ce poétique séjour qu'il fit à Pempelfort, dans la maison de son ami, et les délices philo-

(1) *Mémoires*, quatrième partie.

sophiques qu'il y goûta, il rappelle l'impression que faisait sur son âme le désintéressement sans bornes qui éclate dans chacune des pensées de Spinoza, et que Jacobi lui faisait admirer. « Cette parole admirable : *celui qui aime Dieu parfaitement ne doit pas demander que Dieu l'aime aussi,* » avec toutes les prémisses sur lesquelles elle repose, avec toutes les conséquences qui en découlent, remplissait ma pensée. Être désintéressé en tout, et, plus que dans tout le reste, en amour et en amitié, était mon désir suprême, ma devise, ma pratique, en sorte que ce mot hardi qui vient après : *si je t'aime, que t'importe?* fut le véritable cri de mon cœur. »

Tels sont, à mon sens, les véritables rapports de Goethe et de Spinoza; voilà en quoi consiste exactement cette parenté intellectuelle dont on a tant parlé, et dont Goethe lui-même parle à chaque instant. Il faut donc bien s'entendre quand on parle du spinozisme de Goethe. Spinoziste, il le fut en effet par sa prédilection pour l'auteur de l'*Éthique,* par l'impulsion générale qu'il en reçut pour sa pensée, par le sentiment de délivrance qu'il éprouva quand, après avoir erré à travers tant d'aventures dans le monde intellectuel, il rencontra un maître digne de lui, qui donna à son génie la claire révélation de ses vagues instincts, enfin par quelques aperçus très généraux qu'il transporta de la doctrine générale dans sa pensée et dans sa vie. Spinoziste, il l'est surtout par ses considérations sur la source et le principe de la moralité humaine, par ses réflexions sur la subordination nécessaire de l'individuel à l'universel, de la personnalité humaine, qui est une limite, à l'infini, qui n'en a pas, de l'homme à la nature, qui n'est que Dieu réalisé. Cependant, s'il relève dans une certaine mesure de Spinoza, c'est par l'inspiration plutôt que par le système. Il est de sa famille bien plus que de son école.

Cela ne suffit pas moins pour mettre entre Goethe et Kant, son aîné parmi les fils glorieux de l'Allemagne, tout l'intervalle qui sépare le panthéisme de la religion de la *raison pratique,* de la doctrine de l'âme spirituelle et responsable, librement soumise à un Dieu, son créateur et son juge. Lui-même avoue qu'il ne se rapprocha de la philosophie de Kant que par l'entremise de Schiller depuis l'heure, une des plus belles de sa vie, où il fit amitié d'âme et de génie avec ce noble disciple du philosophe de Kœnigsberg. Quand on lui demandait, vers la fin de sa vie, quel était à son sens le plus grand des philosophes modernes : « Kant, répondait-il, voilà, sans doute possible, le plus grand. C'est celui dont la doctrine a pénétré le plus profondément dans notre civilisation allemande. » — « Il a aussi agi sur vous, disait-il à Eckermann, sans que vous l'ayez lu. Maintenant vous n'avez plus besoin de le lire, car

ce qu'il pouvait vous donner, vous le possédez déjà. Si cependant plus tard vous voulez lire un ouvrage de lui, je vous recommande la *Critique du jugement*, dans laquelle il a traité supérieurement de la rhétorique, passablement de la poésie, insuffisamment des beaux-arts. » — « Kant ne s'est jamais occupé de moi, bien que ma nature me fît suivre un chemin semblable au sien. » Et, développant quelques analogies bien légères que nous aurons à discuter quand nous exposerons ses travaux scientifiques et la philosophie de la nature qui en résulte, il rappelait qu'il avait écrit sa *Métamorphose des Plantes* avant de rien connaître de Kant, et que cependant elle était tout à fait dans l'esprit de la doctrine. La distinction du sujet qui perçoit et de l'objet perçu, et cette vue que toute créature existe pour elle-même et non pour notre usage particulier, « tout cela, disait-il, était commun à Kant et à moi, et je fus heureux de me rencontrer avec lui dans ces idées. Plus tard j'ai écrit *la Théorie de l'Expérience*, ouvrage qu'il faut considérer comme la critique du sujet et de l'objet et comme le moyen de les concilier (1). » Il louait très volontiers Kant dans les dernières années de sa vie, et sans doute la comparaison du maître avec des disciples d'une originalité aussi compromettante que Fichte ou Hegel, pour lesquels il avait un goût médiocre, rehaussait singulièrement dans son estime le vieux philosophe, qu'il n'avait connu que fort tard. « Kant a, sans contredit, rendu le plus grand service en marquant le point limité jusqu'où l'esprit humain peut s'avancer, et en laissant de côté les problèmes insolubles; mais il n'a pas fermé le cercle. Après lui, il y aurait encore deux grandes choses à faire. Il faudrait qu'un homme aussi remarquable que lui écrivît *la critique des Sens* et *de l'Entendement humain*, et si ces deux livres étaient tous les deux bien faits, la philosophie allemande n'aurait pas beaucoup à désirer. »

Dans une de ses dernières conversations, parcourant la longue carrière d'idées et de travaux qu'il avait remplie, et traitant au point de vue de l'histoire de son esprit la question des influences inévitables que le génie même subit, il résumait sa pensée dans ces mémorables paroles : « On parle toujours d'originalité; mais qu'entend-on par là? Dès que nous sommes nés, le monde commence à agir sur nous, et ainsi jusqu'à la fin, et en tout! Nous ne pouvons nous attribuer que notre énergie, notre force, notre vouloir! Si je pouvais énumérer toutes les dettes que j'ai contractées envers nos grands prédécesseurs et nos contemporains, ce qui me resterait serait peu de chose. Ce qui est important, c'est l'instant de notre vie

(1) *Conversations de Goethe*, traduction Délerot, t. II, p. 342.

où s'exerce sur nous l'influence d'un grand caractère. Lessing, Winckelmann et Kant étaient plus âgés que moi, et il a été de grande conséquence pour moi que les deux premiers agissent sur ma jeunesse et le dernier sur ma vieillesse (1). »

Cette action de Kant sur la vieillesse de Goethe n'est guère sensible à l'œil le plus exercé, et nous ne pouvons voir dans l'aveu du poète qu'un dernier hommage au culte philosophique de Schiller, le plus regretté des amis qui ne l'accompagnèrent pas dans la sérénité de sa glorieuse vieillesse. Du reste, il semble bien que Schiller lui-même, après avoir fait de grands efforts pour ramener Goethe à la philosophie de son maître, avait renoncé à cette vaine tentative, en sentant de plus en plus, non l'antipathie, mais l'opposition des natures. « Schiller me détournait de l'étude de Kant, disait Goethe à Eckermann; il prétendait que Kant n'avait rien à me donner (2). »

Je ne saurais mieux définir ce contraste que par la comparaison des impressions que produisaient sur l'un et sur l'autre, dans un âge avancé, les splendeurs de la nature. « Pendant tout l'hiver de 1802, Kant ne sortit pas une fois. Au printemps, on essaya de lui faire faire quelques promenades en voiture et de le descendre dans son jardin; mais il le reconnaissait à peine, et il disait qu'il ne savait où il était. Il se sentait mal à l'aise comme dans une île déserte, et redemandait les lieux auxquels il était accoutumé (son cabinet de travail et cette chambre à coucher toujours fermée, d'où le jour et le feu étaient bannis en toute saison). Le printemps ne lui fit presque pas d'impression. Quand le soleil brillait dans le ciel, quand les arbres commençaient à fleurir, et que ses amis lui faisaient remarquer, pour l'égayer, ce réveil de la nature, il disait avec froideur et indifférence : « C'est de même chaque année, et toujours de même (3). »

Au même âge, voyez quelle vivacité de sensations chez Goethe! Eckermann écrit le mercredi 11 avril 1827 : « Je suis allé aujourd'hui à une heure chez Goethe, qui m'avait invité à faire une promenade en voiture avant le dîner. Nous avons suivi la route d'Erfurt. Le temps était très beau. De chaque côté de la route, les champs de blé rafraîchissaient le regard par la plus vive verdure. Goethe semblait tout sentir avec la sérénité joyeuse et la jeunesse du printemps nouveau; mais dans ses paroles respirait la sagesse du vieillard. Il prit la parole ainsi : « Je le dis toujours, et je le répète, le monde ne pourrait pas subsister, s'il n'était pas si simple.

(1) *Conversations avec Goethe*, tome Ier, p. 216.
(2) *Ibid.*, p. 342.
(3) *Fragmens et Souvenirs*, par M. Cousin, p. 36. *Dernières années de Kant.*

Voilà déjà maintenant des milliers d'années que ce pauvre sol est labouré, et ses forces sont toujours les mêmes. Un peu de pluie, un peu de soleil, et le printemps reverdit encore, et ainsi toujours. » C'est presque le mot de Kant : « c'est de même chaque année, et toujours de même; » mais comme ces deux mots sont dits avec un accent différent! Quel contraste entre le sentiment de cette vieillesse fatiguée par le travail, décolorée au dehors, abstraite, si je puis le dire, qui s'ennuie de voir que le soleil est toujours la même chose, qui se sent mal à l'aise et s'effraie presque en plein air dans son jardin, et la joyeuse vigueur de cet âge mûr de Goethe, prolongé jusqu'à ses derniers jours, toujours aussi sensible aux impressions de la nature, à la joie du printemps nouveau! Des deux plus nobles spectacles qui autrefois avaient fait l'admiration de Kant, le ciel étoilé au-dessus de sa tête, la loi morale dans sa conscience, un seul plaisait encore à son austère pensée, de plus en plus retirée du monde de la forme et de la couleur et recueillie dans le sanctuaire des idées pures. Kant ne vivait plus que par l'âme. Goethe vit par l'âme et par les sens. Il vit en communication mystérieuse avec la nature dont il a senti si profondément la vie secrète qu'il a tenté de la diviniser. On raconte que régulièrement, au commencement de chaque hiver, ses forces s'en allaient avec le soleil disparaissant, et qu'il passait les semaines qui précèdent le jour le plus court dans un état singulier d'affaissement et de tristesse (1). Le mois de décembre 1823 avait été particulièrement pour lui une période de grave souffrance; cet état maladif, se prolongeant, semblait peu à peu l'affecter; mais le dimanche 21 décembre on avait atteint le jour de l'année le plus court, et l'espérance de voir maintenant chaque semaine les jours augmenter rapidement exerça sur lui l'influence la plus heureuse. « Aujourd'hui nous célébrons la naissance nouvelle du soleil! » s'écria-t-il joyeusement en voyant à son réveil le fidèle Eckermann entrer chez lui. La bonne humeur, la santé, toute l'activité de son esprit, tout son génie était revenu comme par enchantement. Les influences mauvaises étaient dissipées; l'hiver et la nuit s'étaient enfuis de son âme; il se sentait renaître avec le soleil.

E. Caro.

(1) *Conversations avec Goethe*, t. Ier, p. 72.

HUIT MOIS

EN AMÉRIQUE

LETTRES ET NOTES DE VOYAGE

1864 — 1865

IV.

UNE VISITE AU KENTUCKY. — LA CAVERNE DU MAMMOUTH. — LA LUTTE ÉLECTORALE A NEW-YORK.

Louisville, 17 septembre 1864.

Je retourne à New-York (1). Hier matin, à cinq heures, je devais partir de Saint-Louis pour Chicago; je descendais quatre à quatre l'escalier de l'hôtel Lindell : le train de Chicago était parti. Il a fallu monter dans le train de Louisville, et voilà comment j'ai changé de route.

En venant de Saint-Louis, j'ai traversé l'Illinois, l'Indiana et l'Ohio. Sauf quelques vallées et quelques rivières bordées de forêts, l'Illinois est un pays plat, triste et vulgaire. J'aime mieux l'aspect des landes que ce paysage tant renommé de la prairie. C'est le pays le plus fertile de l'Amérique; mais ces grandes plaines nues, ces cultures improvisées, ces herbages marécageux, ces villages bâtis en planches sont à nos campagnes riches et populeuses comme

(1) Voyez la *Revue* du 15 août, 1er et 15 septembre.

les faubourgs de New-York aux beaux quartiers de Paris ou de Londres.

Il y a des choses délicieuses dans le sud de l'Indiana, des contrées montagneuses couvertes d'immenses forêts, percées çà et là de grandes cultures de maïs. J'aime l'aspect de ces beaux champs dorés arrondis à l'ombre des futaies, sur les premières croupes de la montagne. Les rivières jaunes et limoneuses, mais calmes, coulent dans des vallons pleins d'une végétation exubérante, entre deux haies de forêts séculaires, où les platanes, les sycomores aux feuilles lustrées, les ormes à la taille svelte et noble, les cotonniers aux guirlandes pâles, les chênes-liéges à fine et sombre ramure s'inclinent sur les eaux et y trempent leurs branches. Il y a dans la profondeur de ces forêts des retraites sombres et humides, où dorment sans bruit sur les feuilles mortes de petits ruisseaux noirs et encaissés. L'Ohio est moins pittoresque et plus cultivé. A la station de Mitchell, où s'embranche le chemin de fer de Louisville, nous trouvons des soldats campés le long de la voie. Des enfans vont et viennent, vendant des œufs et des gâteaux. Dans le wagon délabré où je trouve place à grand'peine, on crie, on chante; l'uniforme bleu règne et domine. Voilà mes compagnons de voyage habituels.

La population du « vieux Kentucky » diffère visiblement de celle des états du nord. Les Kentuckiens sont grands, forts, hardis, pleins de mouvement et de vie: ils plaisantent, rient, parlent haut, chantent à tue-tête. Ils n'ont pas la gravité sèche et raide des Yankees leurs cousins. Les femmes surtout ont un type marqué et singulier : grandes, viriles, dures de traits et d'expression; elles sont d'ailleurs renommées pour la violence de leurs passions politiques. Les nègres encore esclaves abondent au Kentucky. La population allemande, venue de Cincinnati, est fort nombreuse à Louisville, et, pour compléter la revue des races diverses qu'on y rencontre, les rues sont habitées par un peuple de pourceaux nomades qui semblent mener dans les tas d'immondices une vie libre, abondante et délicieuse. Louisville est pourtant une grande et agréable ville de quatre-vingt mille âmes, située sur l'Ohio, à l'endroit où des bas-fonds et des rapides, qu'on appelle emphatiquement *les chutes*, en interrompent la navigation pendant l'été. Un canal creusé dans le roc tourne l'obstacle et peut recevoir d'assez gros *steamers*. La vallée en cet endroit est large, riante et fertile. La rue principale, bordée d'hôtels et de monumens publics, a vraiment un grand air; la ville basse, aux environs du port, est un cloaque; la ville haute au contraire, plantée d'arbres, largement percée, bâtie de petites maisons coquettes entourées de jardins fleuris, garde encore, malgré la boue et les sales masures qu'on rencontre

çà et là, un air d'élégance et d'aristocratie. Quelques monumens d'un style simple, mais assez noble, mêlent leurs masses sévères aux cottages de ce quartier tranquille. Vers le centre de la ville, sur une vaste place plantée d'arbres, s'élève la colonnade du *Court-House*. Partout les pourceaux émancipés promènent impunément sur les trottoirs leurs groins provocateurs.

Je voulais partir le soir même pour la fameuse caverne du Mammouth, qui est située sur le chemin de fer de Nashville, à peu près à mi-route. Par hasard, en me promenant dans les rues, j'achetai un journal et je vis annoncé pour le soir même un grand *meeting* démocrate en face du palais de justice. Les *wards* ou quartiers étaient convoqués d'avance dans leurs lieux de réunion respectifs, et devaient se rendre, enseignes déployées, tambours battans, sur le perron de l'édifice. Vers huit heures, au lieu d'aller au chemin de fer, je me mis à la mode américaine; cela veut dire que je pris mon pistolet dans ma poche. Le *meeting* promettait d'être nombreux et enthousiaste. Qui sait si les troupes de passage dans la ville ne s'aviseraient pas d'intervenir? On les servirait d'ailleurs à souhait, et, quoique étranger à la bagarre, il était prudent de pouvoir se retrancher sous la sauvegarde d'un bon *revolver* armé de six balles; mais la violence même des sentimens démocratiques de Louisville, la presque unanimité de la population fut justement ce qui assura au *meeting* une liberté entière. Pour faire respecter son droit, il n'est rien de tel que d'avoir la force.

Il y avait donc quelques soldats mêlés à la foule comme auditeurs, mais on ne voyait pas la queue d'un fusil ni d'un sabre. Tout Louisville était dans les rues et marchait vers la grande place. Les boutiques étaient fermées; il y avait de grands feux de joie à tous les carrefours, les pétards tonnaient, les fusées sifflaient de tous côtés; les pauvres Diogènes des rues couraient effarés à travers la foule. Rien de plus pittoresque et de plus animé que l'aspect de la grande place. Une multitude immense s'accumulait devant la façade du *Court-House*, autour d'une fragile estrade éclairée de quelques lampes fumeuses. En face, sur les degrés du palais, se tenaient rangées les députations des *wards* avec leurs torches, leurs bannières et de grandes lanternes de toile qui portaient sur leurs quatre faces des devises burlesques : *Comment vas-tu, Abraham? — Plus de springfield-jokes aujourd'hui!* (Vous savez que le président Lincoln est célèbre pour ses *jokes* ou bons mots.) *Plus de tes drogues, vieux charlatan* (1)! *— Old Abe est un cheval, Mac-Clellan un cavalier. — Mac-Clellan est un nouveau Washington. — La lumière*

(1) *No more of this rubbish, old pills!*

éclate, nos ennemis tremblent! — L'Union, la constitution et Little-Mac! — Il y en avait aussi de plus sérieuses : *Lincoln a ruiné le pays en quatre ans. — Nous voulons nos droits, — nous demandons notre liberté, — qu'on nous rende l'habeas corpus!* — Le seul spectacle de cette mascarade sérieuse valait tous les discours; du reste elle n'avait rien de séditieux ni d'inusité. Telle est la décoration ordinaire, tel est le cérémonial obligé de tous les *meetings* américains.

Cependant la multitude s'était tassée; on était monté sur les balcons, sur les toits, on se pressait aux fenêtres. Je m'étais glissé jusqu'au pied du *stand*, au plus dense de la cohue, et je sentais autour de moi des pistolets dans toutes les poches. Les feux de joie et les fusées flambaient de plus belle, avec une lueur rouge d'incendie. Parfois des *chut!* passaient dans la foule murmurante et agitée. Un orateur se leva, un vieillard au front chauve, aux cheveux blancs, simplement vêtu : c'était le président du *meeting*, James Guthrie, ancien sénateur des États-Unis, ancien ministre des finances dans le cabinet de M. Buchanan. D'une voix faible, cassée, mais non sans énergie, il prononça, au milieu des détonations et des hurrahs d'une foule qui ne pouvait l'entendre, un discours modéré dans le fond, sinon toujours dans les mots, parlant beaucoup des libertés atteintes, repoussant bien loin toute pensée d'infidélité à l'Union, et donnant à penser.

Divers *speakers* se levèrent après lui. J'en remarquai deux. Le premier, Judge Bullock, un grand homme mince, brun, de bonne tournure, sobre de gestes et distingué dans son langage, m'inspira tout d'abord quelque sympathie. Je vis bien cependant, dès ses premières paroles, que j'avais affaire à un dévot de l'esclavage, à un partisan à peine déguisé des rebelles. « Je veux, disait-il, défendre les droits du nord, — et ceux du sud aussi. » Mais l'orateur était si contenu, si lettré, en un mot si Européen, il faisait un contraste si frappant avec la déclamation commune des *meetings* populaires, que je m'abandonnai sans mauvaise volonté à son éloquence. Quand il parla de la décadence du peuple américain, des prédictions trop bien accomplies des grands écrivains qui étaient venus d'Europe admirer une nation libre et qui s'en étaient retournés annonçant au monde que ces fiers républicains avaient dégénéré, — quand il adjura ses concitoyens de les faire mentir et de saisir cette occasion dernière, quoique peut-être il fût déjà trop tard, — il me semblait voir un des représentans de cette vieille race de républicains aristocrates qui conduisaient à l'origine les affaires du pays. Ses tirades ambitieuses elles-mêmes ne me déplaisaient point. Ce n'est pas en Amérique que je reprocherai à personne d'encombrer son style d'un trop gros bagage littéraire; mais quand à la fin, dans un mou-

vement d'invective calculé, il jeta adroitement, comme s'ils lui échappaient, ces deux mots, « l'infernale abolition, » j'étais remonté sur mon cheval de bataille et redevenu invulnérable aux séductions oratoires.

Après lui vint un tout autre homme qui me disposa moins à l'indulgence : c'était un *attorney* de Louisville, appelé à la tribune par les cris tumultueux de la multitude, dont il semble être l'orateur favori. Il fendit la foule et grimpa sur l'estrade : un gros homme commun, jovial, débraillé, à la barbe inculte, à la longue crinière, un sourire ironique aux lèvres, chapeau en arrière, l'œil goguenard et le nez au vent. Il monta sur une chaise, retroussa ses manches, défit le dernier bouton de son gilet, cracha deux ou trois fois autour de lui, avala un verre d'eau avec un geste d'escamoteur, et d'une voix perçante qui pénétrait jusqu'aux derniers rangs de la foule entonna à tue-tête son *speech* improvisé; puis, avec force grimaces et pasquinades, affectant à dessein l'accent le plus vulgaire, il débita et mima tout à la fois un long chapelet de plaisanteries en argot de cabaret. Le peuple trépignait de joie. Il y avait sans doute du sel et de la finesse au milieu de ces pantalonnades grossières : comme dans l'extérieur de l'homme, l'esprit et la malice y perçaient une épaisse enveloppe; mais c'était bien là l'*attorney* américain, ancien loustic des *bar-rooms*, devenu homme politique et courtisant sans vergogne les instincts brutaux du bas peuple. Je voyais en lui l'Amérique moderne après l'Amérique d'autrefois. Après le *meeting*, acclamations prolongées, résolution prise de voter en masse pour Mac-Clellan, rassemblemens dans les rues. On pérore auprès des feux de joie; la ville résonne toute la nuit de hurrahs pour Mac-Clellan, sans qu'il ose s'élever un seul cri d'opposition.

Les démocrates conservent à Louisville une écrasante majorité. L'état de siége et la loi martiale n'y peuvent dominer l'opinion publique. On accuse de toute sorte d'atrocités le général Burbridge et le général Payne, qui représentent au Kentucky l'autorité fédérale. Ce dernier surtout est si honni, si détesté, que le gouvernement songe, dit-on, à le destituer. Ce n'en est pas moins une exagération singulière de dire que toute liberté est perdue dans un pays où les mœurs l'ont si profondément enracinée, que, même sous la loi de la guerre, quatre-vingt mille personnes peuvent se rassembler publiquement pour combattre le gouvernement de leur pays et accuser de trahison le chef de l'état. L'abus de la force brutale n'y est pas l'application régulière d'un système savant de despotisme; il n'atteint pas l'ensemble des libertés publiques. Si troublées que soient les institutions de l'Amérique par les nécessités de la guerre

civile, la voix populaire n'a pas cessé de s'y faire entendre, et la liberté politique y est devenue une part indestructible du caractère national.

Mammoth-Cave, 18 septembre.

Le chemin de fer de Nashville est aux mains de l'autorité militaire. Des factionnaires armés refusent l'entrée des wagons. Tout voyageur est suspect : on fouille nos bagages pour voir si nous ne portons pas d'or ou de munitions de guerre aux rebelles. Pour aller à Nashville, il faut une passe du *provost-marshal*. L'officier de garde me demande mon sauf-conduit : je n'en ai pas. Par bonheur, le passage est libre jusqu'à Bowling-Green. Enfin, après de longs pourparlers, on me laisse monter au moment même où le train s'éloigne. Je me cramponne au fourgon des bagages, heureux d'en être quitte à si bon marché.

On ne m'avait pas trompé en me vantant la nature du Kentucky. Tout en cheminant, j'admire la beauté douce et pastorale de ces riches campagnes. Des vallées à demi cultivées, entourées de petites montagnes vertes et boisées, des pâturages semés d'arbres comme les prairies d'un parc, une variété infinie de tours et de détours dans les ondulations des collines, et pourtant une certaine monotonie due à la succession indéfinie des mêmes scènes, voilà le paysage kentuckien. La forêt est si belle que les montagnes se dérobent sous des touffes ondoyantes de verdure, qui pendent sur leurs flancs rapides comme une toison bouclée. Les unes sont coniques et pointues, les autres doucement arrondies. Tantôt elles s'éloignent et font place à une rivière qui coule entre deux haies penchantes de grands arbres; tantôt elles se rapprochent, prennent un aspect sauvage : les vallons resserrés deviennent des ravins tortueux. Les prairies, les champs de maïs, serpentent encore en bandes brillantes au fond du défilé. Bientôt l'espace leur manque, le ravin devient une fissure étroite, et l'on ne voit plus rien que le pêle-mêle de la forêt. On enjambe ces profondeurs sur des charpentes à claire-voie, puis on débouche sur un vaste plateau doucement ondulé où reparaissent les habitations, les cultures, mais aussi les jachères et les ruines. La population blanche presque entière a disparu. Çà et là un vieillard déguenillé ou une troupe de négrillons demi-nus rôdent autour d'une masure écroulée. Tous les hommes valides ont pris les armes; s'ils ne servent dans l'une ou l'autre armée, ils se font dans le pays cette guerre de partisans si implacable qui est la vraie guerre civile. On ne voit tout le long du chemin que désolation et ravages : ici une palissade où le canon a laissé des brèches, là une redoute de terre à demi ruinée. A Munfords-

ville, sur une éminence qui domine la *Green River*, est un petit fortin où, sans vivres, sans munitions, le colonel Wilder et une poignée de recrues de l'Indiana arrêtèrent pendant quarante heures les douze mille hommes de l'armée de Bragg. Çà et là un poste isolé veille au passage d'un pont. Souvent les guérillas rebelles détruisent le chemin de fer, attaquent les trains, pillent les passagers. On ne voyage que sous bonne escorte; cependant il règne sur cette ligne un mouvement prodigieux. Presque à chaque station, on rencontre sur la voie d'évitement deux ou trois trains remplis de chevaux et de soldats. Ils campent dans les gares, ou plutôt, car il n'y a d'autres gares qu'une ou deux baraques, dans les champs voisins. On les voit sur le bord des mares faire leur toilette dans l'eau boueuse, ou bien dormir sur le sommet des wagons avec leur sac et leurs couvertures. Notre *car* offre un assortiment assez complet de types militaires : ici l'Allemand blond et frêle, d'apparence triste et souffrante; là le Kentuckien gai, remuant et robuste; là un enfant de douze ans, écrasé sous l'uniforme, à peine aussi haut que la moitié de son fusil; plus loin, la figure grave, rasée, septentrionale, d'un sergent méditatif et lettré, sans doute un homme des états de l'est, qui lit assidûment un livre d'agriculture; enfin les grosses têtes laineuses et aplaties des nègres, qui se tiennent à l'écart au fond de la voiture, car on les traite moins en compagnons d'armes qu'en bêtes de somme, bonnes à se faire tuer sans mérite. Leurs grands feutres pointus à larges bords sont ornés soigneusement d'un aigle de cuivre et d'une plume noire. Même sous leurs haillons militaires, les noirs conservent un goût inné pour la parure. L'uniforme d'ailleurs n'est jamais très rigoureux, et il règne dans le costume la même liberté que dans les actes. Cependant nous redescendons insensiblement dans les vallées, et voici le but de mon voyage, la station de *Cave-City*.

Une ville sans doute, à en croire son nom? Oui, une ville de quatre ou cinq cabanes. Il n'est pas en Amérique de si petit hameau qui ne s'intitule du premier coup *cité*, et ne trace à angles droits le dessin de ses rues futures. Il y a des villes avant les maisons. Cave-City en possède six, y compris les bâtimens de la station; elle n'a d'autre raison d'être que sa situation à la tête du chemin de Mammoth-Cave et l'appétit des voyageurs qui vont à Nashville. Les cinq ou six cents soldats qui encombrent le train descendent ici pour dîner : — les officiers et les richards à la table d'hôte moyennant la somme élevée d'un dollar, — la plèbe, d'un morceau de pain et de lard tiré du bissac. Après deux heures d'attente arrive une voiture borgne, conduite par un cocher *gentleman* qui m'offre

du tabac et porte des gants de peau : c'est le *stage* de Mammoth-Cave, et j'en suis le seul occupant.

La route est heurtée, rapide, rocailleuse, bonne tout au plus pour des mulets; je n'en aime pas moins cette façon de voyager. D'un chemin de fer ou d'un bateau à vapeur, on ne voit guère qu'un tableau panoramique et à vol d'oiseau; c'est comme si l'on regardait le pays par le gros bout d'une lorgnette. En voiture, on en suit tous les détails et toutes les aspérités pittoresques, on en connaît les retraites intimes. Le chemin courait familièrement le long des prairies, s'enfonçait dans les bois, gravissait les premiers penchans d'une montagne escarpée. En m'élevant, je voyais la contrée se découvrir, une riche, sauvage et riante contrée, qui sous un aspect général de plaine cache des replis innombrables. Aux environs, les montagnes, vêtues de châtaigniers et de chênes, s'allongent comme les promontoires avancés d'une île; au fond, semblable à une mer, la longue ligne bleue des forêts et des plaines. La route passe sur la crête d'un bras étroit de la petite chaîne; à droite s'ouvre une vallée, et dans le lointain le large horizon; à gauche, un ravin plus rapide, plus enfermé, plus sauvage, et si touffu que les arbres obstruent la vue de leurs branches entrelacées. Arrivé au sommet, on court longtemps sur un plateau inégal, au sein de l'éternelle forêt, où çà et là un gros arbre tombé en travers a bouché la route. Et voilà, sur la pente d'un vallon caché, quelques champs, une ferme, l'hôtel enfin dans sa retraite.

C'est une grande masure de bois et de plâtre, un peu branlante, qui a la simplicité propre et rustique des auberges de montagne. J'ouvre la grille, je monte au perron : deux chiens viennent à ma rencontre en aboyant, comme si les visiteurs étaient rares en ce lieu perdu. Une négresse coquette et jolie jouait avec une petite fille blonde; un esclave mulâtre accourut pour me recevoir. Corridors, escaliers, galeries, tout est ouvert au vent; une longue aile entoure une sorte d'enclos ombragé qui sert de pâturage à quelques vaches. Ma fenêtre donne sur une basse-cour où des poules, des porcs, des veaux cabriolent autour de l'étable; derrière est un potager rustique envahi par les fleurs sauvages, un champ de maïs, puis la forêt, dont le rideau impénétrable ferme tout horizon. De chaque côté de rugueux sentiers plongent sous la futaie, et de broussaille en broussaille conduisent au fond de la vallée. J'en prends un au hasard, la forêt se referme sur ma tête, et je descends, je descends toujours. Enfin un rayon de soleil perce à travers les arbres, je saute une barrière, et je me trouve en pleine lumière, dans un champ isolé, ceint tout autour de collines boisées. Pas de maison, pas de chemin, pas de trace récente de l'homme,

mais seulement des arbres fruitiers à demi sauvages dont on vient ramasser la récolte quand elle est mûre, et une forêt de maïs aux tiges colossales, aux épis gros comme les deux poings, poussant presque sans culture dans un terrain à peine remué. De grands sycomores se penchent sur la clairière. On entend bien dans le lointain le mugissement d'un troupeau de bœufs; mais ce bruit lent et vague ne trouble pas le calme silencieux du vallon. On s'y croit à mille lieues du monde, et s'il apparaissait un être humain au détour du sentier, on tressaillirait comme une bête sauvage surprise dans son gîte écarté.

Je me plais dans cette solitude après le tumulte d'un voyage à la vapeur : le sifflet du *steamer*, la cloche de la locomotive, ne viendront pas me troubler jusqu'ici. Les Kentuckiens y viennent prendre le frais dans la saison chaude; mais à partir du mois de septembre l'hôtel est presque désert. Le rez-de-chaussée s'ouvre de plain-pied sur la prairie; les portes sont toujours ouvertes : il n'y en a pas une dans toute la maison qui puisse être fermée. On aime jusqu'à ce délabrement qui parle de repos et de vétusté. Le soir vient avec la fraîche rosée et tous les bruits nocturnes, le chant des cigales, le coassement des grenouilles, la note plaintive de quelque oiseau mélancolique. On s'enfonce dans la forêt, sous les ténèbres où glisse un rayon de lune, et l'Amérique, ses habitans, sa guerre civile, sont oubliés : on se croirait aussi bien sur la terre natale, sous l'ombrage de nos futaies, et à deux pas du toit paternel.

Cette apparence de paix est trompeuse : la fusillade a retenti dans cette retraite. On en voit la trace aux vitres brisées, aux portes enfoncées des chambres, à cette armoire de fer dont les débris se rouillent dans le jardin. Le propriétaire de l'hôtel a un frère dans l'armée fédérale. Un jour qu'il était allé à Louisville, les guérillas confédérées pillèrent sa maison, brisèrent ses meubles, forcèrent son coffre-fort, volèrent 15,000 dollars environ qu'il y avait laissés. On leur sait gré de n'avoir pas mis le feu : sans doute leur prochaine visite sera moins courtoise. Aujourd'hui pillés par les brigands, demain mis à réquisition par les troupes, qui prennent leurs chevaux, leurs mules, et vivent ensuite à leurs dépens, les malheureux habitans du Kentucky et du Tennessee sont pris entre le marteau et l'enclume. Tandis que les états de l'est, éloignés de la guerre, n'en connaissent que les charges pécuniaires, les *border-states* en sont le champ de bataille accoutumé; c'est là, sur cette limite indécise où depuis quatre ans les deux partis se rencontrent, que se fait sentir toute l'horreur de la guerre civile. La population se divise en deux camps à peu près égaux et également exaspérés. La Georgie, la Caroline du sud, les états les plus compromis dans

la rébellion, n'ont pas souffert autant que les *border-states*. Ici l'ordonnance de sécession n'a été obtenue que par l'intimidation et la violence. Pendant les deux mois qui ont précédé les élections, on a menacé, maltraité, persécuté de toute façon les unionistes; on les a chassés des *polls;* ceux qui ont voté n'ont pu le faire que les armes à la main. On cite un M. H..., riche planteur du Tennessee, qui fut officiellement menacé de la potence, s'il ne se rangeait du parti des rebelles. Le jour de l'élection, il alla aux *polls* avec deux de ses esclaves armés jusqu'aux dents et vota contre la révolte. On le traduisit devant une commission militaire, on le mit en prison, on le ruina d'exactions, on fit camper deux régimens sur ses terres, on empoisonna son puits, on tenta de l'assassiner. Ce fut un temps d'affreuse anarchie : le frère trahissait le frère, le père trahissait le fils; d'anciens amis se dénonçaient l'un l'autre. Chacun courait sus à ses ennemis. Les haines privées prenaient le masque des inimitiés civiles, et cela dura jusqu'au jour où les armées fédérales reprirent possession du pays.

Aujourd'hui la plupart des grands planteurs ont émigré vers le sud, laissant leurs esclaves libres et leurs biens abandonnés. Des hommes nouveaux, énergiques, sortis des rangs du peuple, et ennemis fougueux de l'oligarchie esclavagiste, le gouverneur Johnson (1) du Tennessee, le prédicateur abolitioniste Brownlow, le *fighting parson*, comme on l'appelle, rallument au cœur du peuple un ardent patriotisme. Ce sont des hommes qui savent tour à tour parler et combattre, qui ont bravé cent fois la mort, qui paraissent dans les *meetings* le pistolet au poing, qui enfin appartiennent eux-mêmes à cette classe plébéienne des petits blancs (*mean whites*) que le système de l'esclavage tenait dans la misère et dans l'abjection. Sous leur conduite, les unionistes ont repris courage, et maintenant ils savent se défendre; mais ce gouvernement n'est encore que la guerre civile organisée. Les guérillas sont plus nombreuses, plus audacieuses que jamais : tous les voleurs, assassins, repris de justice et coupe-jarrets du pays mettent leurs crimes sous le manteau de la sécession; le gouvernement de Richmond en prend pour lui le bénéfice et la responsabilité. — Un certain Woodward, maître d'école à Hopkinsville, leva au début de la guerre quinze cents hommes, tout un régiment de cette racaille; il en a maintenant de cinq à six mille. Chaque jour, des hommes ruinés, désespérés ou altérés de vengeance, se jettent tête baissée dans cet enfer. On tue, on brûle, on n'épargne rien. Un chef de bande du nom de Ferguson ouvre le ventre à ses prisonniers. Les victimes

(1) Aujourd'hui président des États-Unis.

deviennent furieuses : à leur tour, il leur faut du sang. C'est surtout parmi les gens des *border-states* que l'armée fédérale recrute ces *scouts*, ces éclaireurs, ces *enfans perdus*, dont on raconte à la veillée les aventures héroïques et terribles. On tue un rebelle comme un chien ou un loup. Des hommes qui ont vu leur père pendu, leurs enfans massacrés, leurs femmes outragées, leurs récoltes et leurs maisons livrées aux flammes, appartiennent tout entiers à leur vengeance. Il n'y a point de place en eux pour la pitié...

Je vais rester ici deux jours : ce n'est pas trop pour visiter la fameuse caverne. Je regrette beaucoup d'être ignorant, car ce pays est riche en curiosités géologiques. Sur les sommets des petites montagnes, répandues irrégulièrement par groupes ou par chaînes capricieuses à travers la plaine, on trouve à chaque pas des entonnoirs sans issue, comme les cratères d'un volcan. La plupart aboutissent à des fissures, plusieurs à des trous béans et insondables. Il y a près d'ici, à Munfordsville, un de ces abîmes qui semble n'avoir pas de fond. Le pays tout entier est criblé de cavernes et miné par les eaux souterraines. Les sources minérales, les fontaines intermittentes, abondent dans les vallées. Voilà tout un monde d'observations et d'idées qui m'est fermé par mon ignorance. Je n'en vais pas moins faire mon pèlerinage dans les régions infernales.

19 septembre.

A deux pas de l'hôtel, dans un entonnoir plein de verdure, s'ouvre la gueule noire de la caverne. On y descend par quelques marches grossières, puis on s'enfonce sous la montagne une lampe à la main. Le jour s'efface, disparaît; on n'a plus d'autre clarté que la lueur jaune d'une mèche fumeuse.

On s'avance d'abord dans un long corridor, entre deux murailles de pierres sèches. Le guide raconte qu'en 1812 on établit là une exploitation de salpêtre et une fabrique de poudre à canon. On voit encore sur la terre, alors molle, mais à présent durcie, l'ornière des roues des charrettes, l'empreinte des pieds des bœufs. De grands trous creusés de main d'homme, quelques échafaudages de poutres, et des anneaux naturels dans le rocher, où l'on avait coutume d'attacher les attelages, sont tout ce qui reste de la fabrique. Près de là s'aligne une rangée de maisonnettes bâties, il y a quinze ans, pour les poitrinaires : tous ceux qu'on y envoya moururent en peu de semaines, et la caverne n'a plus maintenant pour habitans que les milliers de chauves-souris, de rats et de lézards qui y prennent leurs quartiers d'hiver.

Peu à peu le toit s'élève; on traverse d'immenses salles subitement éclairées par une pièce d'artifice que le guide jette adroitement sur quelque entablement du rocher. L'une est remarquable par les déchirures bizarres de ses parois, celle-là par son dôme circulaire, celle-ci par une masse de rochers tombés de la voûte, qui s'élève au milieu comme une estrade. Le guide les nomme successivement, — la rotonde, le vestibule, l'église méthodiste, la salle de bal, — et tant d'autres dont j'oublie les noms. Parfois la voûte s'abaisse, on marche tête courbée; mais l'ensemble de cette longue galerie est vaste, grandiose et monumental.

Tout à coup nous tournons à droite et nous nous engageons dans une étroite fissure. Ici le chemin semble barré. La caverne est semée partout de labyrinthes et de chausse-trapes. On monte, on descend, on rampe péniblement dans un corridor escarpé; puis on entre dans quelque vaste salle où les eaux tournoyantes ont arrondi une coupole haute de cent pieds. On rencontre ici des abîmes noirs et inconnus, là des galeries qui plongent dans une profondeur effrayante. Le guide se démêle sans peine au milieu de ces méandres, et vous conduit d'un pied sûr, à travers les ténèbres, au bord du *bottomless pit* (puits sans fond).

Ne vous effrayez pas du nom : le *bottomless pit* a un fond, même assez rapproché, si j'en dois croire mes oreilles : j'entends très distinctement les gouttes d'eau y tomber une à une. J'y peux même jeter une pierre sans l'exposer à la triste aventure de bondir de roche en roche et de rouler à travers l'espace sans jamais trouver de repos. Le spectacle n'en est pas moins surprenant et terrible. Imaginez une galerie horizontale brusquement interrompue : profondeur sombre sous les pieds, profondeur sombre au-dessus de la tête. Un pont de bois franchit le précipice. Imaginez enfin le silence, la solitude, l'atmosphère étouffée et sépulcrale, et nos deux ombres penchées sur l'abîme à la lueur faible de nos lampes vacillant dans les ténèbres.

La caverne a une foule de ces crevasses gigantesques où jadis les eaux s'engouffraient sous la terre et se précipitaient dans les réservoirs souterrains. Elles s'y glissent encore par d'invisibles fissures, et s'en échappent par des conduits submergés dont on ne peut découvrir l'entrée. Les voûtes sont ogivales, les parois taillées en piliers comme par une main cyclopéenne. Quand on s'y trouve suspendu dans l'espace, on se croirait dans la nef de quelque cathédrale haute de trois cents pieds : c'est la hauteur de l'un de ces puits, le plus profond de tous, quoiqu'il ne s'appelle pas *bottomless*. L'an dernier, un Anglais voulut en explorer la profondeur pour immortaliser son nom. On le fit descendre au bout d'une corde : il y avait

un lac au fond du puits. On construisit un bateau. De tous côtés s'élevait l'infranchissable barrière. L'eau était vive et courante; il fallait bien qu'elle eût une issue. Je m'étonne que le nouvel Empédocle n'ait pas plongé dans le gouffre et tenté l'aventure originale d'un voyage aquatique dans ce monde inexploré.

Les eaux se sont retirées dans la partie basse de la caverne; mais on en voit partout la trace aux formes capricieuses des roches. Ici le courant s'est brisé sur une veine dure, et, tournant l'obstacle, s'est creusé une issue tortueuse dans une pierre plus tendre. Là il s'est précipité, entraînant tout sur son passage et entassant d'immenses débris; là encore il a tourbillonné, captif dans sa prison sourde, et usé les parois circulaires de ces blanches coupoles. La pensée des cataclysmes souterrains et du mouvement mystérieux des eaux dans les entrailles du sol accompagne partout le visiteur et prête un charme fantastique à cette promenade. Il semble qu'on pénètre dans les secrets de la nature et qu'on voie revivre les scènes passées. Quelle lutte ont dû se livrer la masse robuste de la montagne et ces masses d'eau non moins puissantes qui bouillonnaient dans ses profondeurs! On se les figure dans les fissures étroites, sur les pentes rapides, précipitées avec une vitesse vertigineuse; on voit ces puits gigantesques débordans, pleins jusqu'à la gueule, et les eaux comprimées, comme souffrantes, soulever les rochers dans un effort suprême et se ruer dans quelque nouvel abîme. Tout ce que nous admirons dans les gorges étroites des montagnes où les fleuves roulent en écumant dans leurs crevasses déchirées a dû se passer ici avec bien plus de puissance et de terreur. Que penser de ce torrent souterrain, sorte d'Achéron tumultueux, qui entraîne au fond des abîmes les débris des forêts, des rochers et des êtres vivans?

Comment vous dire les noms de tous les coins et recoins que j'ai visités? Nous allions dans les ténèbres, allumant çà et là un feu de bengale qui donnait aux sombres salles l'air de palais de fées. Je vis ainsi la *Chapelle gothique*, longue nef écrasée où des stalactites pendantes figurent de vastes colonnades de pilastres massifs et d'ogives entrelacées, assez semblable à l'église souterraine d'une ancienne basilique. Je vis enfin la célèbre *Chambre des étoiles;* c'est le site le plus merveilleux de la caverne, et nous allons nous y arrêter ensemble. Vous arrivez par une large galerie, dont la voûte élevée s'enveloppe d'ombre, ancien lit de quelque grand fleuve du monde des ténèbres. Les murs s'éloignent, le ciel s'élève, et vous regardez au-dessus de vos têtes : oui, c'est bien le ciel qui brille là-haut. La terre s'est donc ouverte? Il fait nuit: notre promenade aura duré jusqu'au soir! Mais voyez ces deux murailles blanches et

leur profil qui se découpe là-haut sur le ciel ; on dirait un ravin désert, lit desséché d'un torrent. Je ne vois pas encore d'étoiles; c'est bien là pourtant le ciel de la nuit, — nuit sans lune, calme et pure, animée d'une douce lueur bleue. Vous faites un pas; regardez bien, que voyez-vous briller là-haut comme une étoile qui scintille et disparaît? Ne croyez-vous point voir passer sur le ciel des nuées blanches et légères? Comme le silence est profond! Quelle immobilité dans cette nuit sereine! Quelle est donc cette contrée aride, muette, désolée, où la nature perd jusqu'à ce vague et léger murmure qui accompagne son sommeil? Vous écoutez, vous retenez votre haleine, — non, pas un bruit, pas un souffle, pas une brise tiède et vivifiante dans cet air glacé. Vous vous taisez, comme si votre voix n'y pouvait retentir. Vous vous croiriez sur une de ces planètes mortes et nues où la nature minérale règne au sein d'une solitude silencieuse et terrible, sur quelque terre que le soleil n'échauffe pas et où il n'anime aucun germe de vie.

Voici le secret de cette fantasmagorie : la voûte de la salle est d'une autre pierre que les murailles, d'un gypse noir à reflets verdâtres et tout couvert de cristallisations étincelantes. Le guide vous poste dans un coin sombre : lui-même descend dans un trou et dirige sur le ciel la lumière de sa lampe. Vous n'y voyez briller que quelques rares étoiles; puis il s'en va par une galerie latérale et vous laisse un peu de temps solitaire dans la nuit noire. Bientôt vous entendez des pas retentir au loin sur le rocher sonore; une faible lueur apparaît, puis l'homme lui-même tenant à la main le soleil, Aussitôt le ciel s'illumine : les étoiles apparaissent par myriades et forment des groupes, des nébuleuses, de longues bandes lumineuses comme la voie lactée; l'illusion ne saurait être plus complète. Voulez-vous maintenant la dissiper : le guide allumera un feu de bengale, qui d'abord fera jaillir là-haut des fusées d'étoiles, mais dont les dernières flammes, plus perçantes, vous montreront le ciel véritable et sa vitreuse surface verte.

Je ne vous parle pas des rochers, des dessins naturels, des monstres fantastiques que l'imagination populaire a baptisés de mille noms expressifs : ici c'est le *cercueil*, là l'*éléphant*, le *chat*, le *fourmilier*, puis le *géant*, sa *femme* assise sur la pointe de ses pieds, et leur *enfant* en l'air, avec lequel ils jouent à la balle. Il y a six heures que nous errons dans ces catacombes. Enfin voici un rayon jaune qui se glisse là-bas par une fissure; voici les parois du rocher qui brillent comme de l'or, puis comme un monceau de neige éblouissante en face de nous. Verdure, pierre, gazon, tout dégage une lumière éclatante et surnaturelle. Je chancelle aveuglé; la terre que je foule étincelle; mille bruits joyeux m'assourdissent. Voilà

l'air tiède et caressant, l'azur resplendissant du ciel, les chansons des oiseaux, les cris des cigales, les rayons glorieux du soleil inondant de gaîté la clairière. Je ne puis vous dire la joie, le ravissement, l'éblouissement des premières minutes : il semble qu'on ressuscite et qu'on sort d'un tombeau.

Je rentre dans le salon délabré de l'hôtel, où se prélasse une épinette édentée, d'antique apparence. Cette vénérable musicienne est aussi une victime politique. Les guérillas ont tenté de l'emporter lors du pillage; mais, désespérant de faire descendre la montagne à cette lourde masse, ils l'ont jetée au bord du chemin à deux lieues d'ici. C'est de là qu'elle est revenue, un peu boiteuse, trôner dans son petit parloir obscur. Un grand feu petille dans l'âtre, et autour de la cheminée au large manteau est assise une famille de Nashville, avec laquelle je noue connaissance. Ce sont des sudistes déclarés, ruinés d'ailleurs par la guerre et chassés de leurs foyers, qui viennent ici chercher un peu de repos. Ils portent le nom d'un homme d'état célèbre et vénéré des sécessionistes. Quoique peu favorable à leur cause, je ne puis rester insensible au tableau qu'ils me font de la ruine de leur pays. Ils me parlent de la loi martiale qui règne au Tennessee, du régime militaire qui livre au bon plaisir des généraux la fortune et la vie des citoyens, du prétendu gouverneur André Johnson, qui exerce au nom du président une sorte de proconsulat militaire, comme en pays conquis. Agriculture, industrie, commerce, tout est ruiné; le pays ne vit plus que du passage de ces mêmes armées qui l'épuisent et l'oppriment. Les lois sont oubliées : dernièrement, un soldat nègre en faction devant le capitole de Nashville menace un passant paisible qui marchait trop près de lui; l'autre s'éloigne docilement, mais il tombe mort, fusillé. On arrête le nègre, on l'enferme une heure, puis on le remet en faction à la même place, bravant à la fois la justice et l'indignation publique. Quand un homme est malveillant ou suspect, on lui envoie un régiment à héberger sur ses terres; s'il se plaint, il est frappé d'une amende de 4, 5, 10,000 dollars; s'il ne se résigne de bonne grâce, l'amende est doublée. On reçoit ici l'ordre d'ouvrir sa bourse comme on recevait à Rome l'ordre de s'ouvrir les veines. Les rapines, imitées de celles que les gens du sud ont commises, s'appellent tout simplement des tributs de guerre; elles passent pour légitimes tant qu'elles n'atteignent que des ennemis publics. Le gouverneur André Johnson a déclaré la guerre aux anciennes fortunes. Homme du peuple lui-même, garçon tailleur à vingt ans, ayant appris seul à lire et à écrire, parvenu successivement à tous les postes électifs les plus élevés de son état, M. Johnson est un type remarquable de cette espèce d'hommes fils de leurs

œuvres dont l'Amérique offre tant d'exemples. Devenu membre du congrès, puis sénateur des États-Unis, enfin dictateur du Tennessee et aujourd'hui candidat des républicains à la vice-présidence, il est demeuré toujours l'homme du peuple et l'homme du sud, le représentant de cette classe que les grands planteurs appelaient avec mépris les *petits blancs*. Quoique enrôlé au service de la politique républicaine, ce n'est ni un abolitioniste, ni un radical, ni même un *ancien whig*; c'est un vieux démocrate de l'école du président Jackson. L'abolition de l'esclavage n'est pas pour lui ni pour ses pareils une question de principes, c'est une question d'intérêt social. Comme tous les hommes de sa classe, il tient moins à émanciper les noirs qu'à affranchir les blancs de l'influence aristocratique des grands possesseurs d'esclaves; mais il ne borne pas son aversion à l'esclavage. Il est encore et surtout l'ennemi de la grande propriété foncière, qu'il dit incompatible avec une vraie démocratie. Il déclare à qui veut l'entendre que le sud ne sera régénéré que le jour où les grandes fortunes territoriales seront détruites, où ces vastes domaines cultivés loin du maître par des troupeaux d'esclaves seront morcelés en petites fermes et occupés par des travailleurs libres qui seront en même temps les maîtres du sol (1). Bref, le gouverneur Johnson est un révolutionnaire, et je ne m'étonne pas que mes nouveaux amis le maudissent de tout leur cœur. Ils disent que si leur pays demeure courbé sous la tyrannie de Lincoln et de Johnson, ils prendront le parti de s'exiler en Europe. Du reste ils proclament le sud invincible et la cause de l'Union à jamais perdue. Ils souhaitent que Mac-Clellan soit élu pour le triomphe des confédérés; mais ils se moquent du parti chimérique qui espère encore reconstituer l'Union par la paix : pas de milieu entre l'asservissement du sud par les armes ou son avénement comme nation séparée. Je n'ai pas entendu de plaidoyer plus éloquent pour la politique guerrière du président Lincoln que cette profession de rébellion quand même, poussée, s'il le faut, jusqu'à l'anéantissement.

Louisville, 21 septembre.

Je suis descendu hier dans la caverne pour la seconde et dernière fois. Traversant de nouveau l'espace que j'avais parcouru la

(1) C'est la même idée radicale qui a dicté plus tard au président Johnson, dans son décret d'amnistie, cette exception singulière dont on lui a fait de si grands reproches, et qui refusait le bénéfice du pardon aux possesseurs de plus de 20,000 dollars. Malgré sa tendance bien connue aux lois agraires, le nouveau président a usé modérément des droits de la victoire; il semble incliner plutôt vers les conservateurs que vers les radicaux.

veille, je me suis enfoncé vers la partie basse, où coule à une profondeur de trois ou quatre cents pieds cette rivière navigable où vit une race de poissons sans yeux, née pour ces régions sépulcrales. On suit un dédale de corridors raboteux, tantôt rampant dans la « vallée de l'humilité, » tantôt se faufilant dans l'étroite rainure appelée *fat man's misery*, « la misère de l'homme gras. » On redresse la tête à *Great-Relief*; puis, descendant toujours, on traverse le chaos de la *Grotte des Bandits*, on jette des pierres et des torches dans la *Mer-Morte*, au fond d'un précipice; on prête l'oreille au bruit lointain d'une cascade invisible; on s'embarque enfin sur la rivière *Styx*, qui pour le moment n'est guère qu'une flaque de boue. Nous y naviguons pourtant à travers mille détours, sous une arche élevée et grandiose où la voix résonne et se répercute en traînant comme sous les arceaux d'une cathédrale. Plus loin, la rivière a trente pieds de profondeur et deux cents pieds de large. Dans les basses eaux, quand rien ne la trouble, elle est si transparente que les rochers de son lit peuvent se voir à la lueur des torches et que l'embarcation semble flotter dans les airs. Quand au contraire elle déborde, elle s'élève à une hauteur de soixante pieds; quelquefois même la galerie entière est submergée. Nous mettons pied à terre pour marcher dans la vase le long du fleuve infernal. Çà et là coasse une grenouille solitaire, entraînée dans ce triste monde par les infiltrations de la rivière *Green*, qui coule au-dessus de nos têtes dans la vallée. C'est ici que se pêche le poisson aveugle, indigène de la caverne. Cet étrange animal est vivipare et d'une entière blancheur : il a des rudimens d'yeux, mais point de nerf optique. On y trouve aussi des écrevisses, aveugles comme les poissons. Plus loin, dans un gouffre appelé le *Maëlstrom*, on a pris des rats d'une espèce singulière, gros comme des lapins, gris sur le dos et blancs sous le ventre; de gros grillons jaunes, lourds et muets, qui ne sautent ni ne chantent, mais se traînent comme des crapauds et se dirigent avec d'énormes antennes; enfin des lézards jaunes et tachés de noir, qui ont de gros yeux hors de la tête. On suppose qu'il y a près de là quelque ouverture cachée par où les ancêtres de ces races mystérieuses ont pu pénétrer dans la caverne à une époque reculée.

Ici le guide s'arrête et me déclare qu'il nous est impossible d'aller plus loin : la rivière déborde, et les corridors bas qui mènent aux *Montagnes-Rocheuses* et à la *Grotte des Diamans* sont obstrués par les eaux. Force est donc de revenir sur nos pas. Je me fais conduire en revanche au Mammoth-Dome. Après un long trajet dans un tuyau écrasé où l'on rampe sur les genoux et sur les mains, on aboutit tout à coup dans une salle immense, si l'on peut appeler

salle un pareil précipice. Une échelle descend au fond, ou plutôt à mi-côte de l'abîme. De là on aperçoit au-dessus de sa tête, à une hauteur prodigieuse, deux ou trois cents pieds, une voûte en arceaux à forme de dôme. A gauche s'ouvre la gueule d'un gouffre obscur; à droite, une pente rapide et glissante sur une montagne de roches ébranlées conduit à une galerie régulière, bordée de gros faisceaux de colonnes, pareille à la nef colossale d'une cathédrale romane. Tout à coup un feu de Bengale illumine ce lieu plein d'horreur. Les grands piliers de la galerie haute surgissent de l'ombre à la tremblante lumière bleue; ils semblent là-haut inaccessibles comme le porche d'un palais aérien. On voudrait y placer la sombre figure de l'hippogriffe aux larges ailes qui emporte Dante et Virgile vers les régions supérieures, à travers les puits sans fond de l'enfer. J'y monte pourtant, à l'aide de mon bâton et de ma lanterne, et là, au milieu d'un pêle-mêle gigantesque de quartiers de roche entassés. je plonge des deux côtés sur l'abîme comme du haut d'un échafaudage élevé dans l'immense édifice. Le guide allume encore une fusée, et j'embrasse d'un coup d'œil l'ensemble du palais infernal. Nefs sombres, voûtes lumineuses, chapiteaux, cannelures, colonnettes, piliers gros comme des tours m'apparaissent dans un demi-désordre grandiose comme un essai prodigieux d'architecture inachevée; puis la vision lutte un instant avec les ténèbres, elle s'évanouit, et l'on n'entend plus rien que le tintement argentin des gouttes d'eau qui tombent une à une au fond du gouffre.

J'en sors comme j'y suis entré, rampant sur mes genoux; je dîne accroupi au bord d'une source, et vers le soir je revoyais le jour. On ne parle à Mammoth-Cave que des cavernes. Il y a pourtant, à deux pas de l'auberge, un fond de vallée frais et ombreux où se cachent de délicieux paysages. Vers le coucher du soleil, je pris en flânant un sentier qui descendait le long du ravin. Tout en m'enfonçant pas à pas dans la vallée, j'admirais les colonnes sveltes des érables et des sycomores, le fouillis des vignes vierges et des lianes sauvages. Là un petit ruisseau serpente sous la futaie; des sentiers courent sous des berceaux naturels de verdure; les arbres élancés semblent choisis parmi les plus beaux et soignés comme dans un parc. Tout à coup le sentier s'enfonce : je me trouve à l'improviste au bord d'une rivière limpide, aux eaux vertes, au courant rapide, qui coule encaissée entre deux bouquets touffus de saules et de platanes inclinés, dont les longues chevelures pendent sur les eaux en guirlandes légères. Çà et là des troncs gisans dans la rivière font bondir l'eau écumante. Une petite île couverte d'osiers la divise en deux branches. J'y passe sur un arbre

renverse qui forme un pont naturel; je m'y promène sur la petite plage de fins cailloux lavée par les eaux, et je ne puis me lasser d'admirer ce tableau doux et gracieux. Les vallées des cantons montagneux de l'Amérique ont une beauté simple et ravissante dont je ne sais comment vous donner l'idée : rien de grand ni de terrible, pas de spectacles singuliers ni effrayans; ce n'est ni l'Angleterre avec la monotonie de ses chênes perpétuels et de ses prairies sans bornes, ni la Suisse avec ses sapins et ses noyers, ni l'Italie avec ses oliviers grisâtres ou ses châtaigniers éclatans. C'est quelque chose de bien plus doux, de bien plus discret, de bien plus aimable. Pas un rocher sévère, pas un feuillage triste, pas un coin de terre qui ne regorge de verdure et de fleurs. La nature semble avoir mis sa plus souriante parure. La soirée est gaie, musicale, étourdissante du chœur de ces voix sauvages qui sortent des bois à l'heure où tombe la rosée. Jamais je n'ai entendu tant de millions d'insectes chanteurs; à leur soprano aigu se mêle la basse grave et nasale d'une petite grenouille presque invisible, qui vit dans la mousse, sur les troncs humides. Dans cette saison tardive où tout chez nous semble sécher et mourir, ces forêts ont plus de vie et de joyeux murmures que nos plus belles soirées de printemps. On se croirait aux plus jeunes mois de la saison fleurie. Pas une feuille n'est tombée; si quelques arbres çà et là prennent un reflet plus sombre, si d'autres se changent déjà en panaches roses, lilas ou dorés, d'une teinte douce et aérienne comme les nuées de l'aurore, la plupart ont gardé la tendre fraîcheur des premiers bourgeons. Je ne puis comparer ce délicieux vallon qu'à nos jardins artificiellement peuplés des arbres de ces climats. Figurez-vous-les plus gros que nos plus beaux chênes, plus altiers que nos sapins les plus élancés, couvrez-en des collines entières au pied desquelles bondit une eau vive, et vous n'aurez qu'une faible idée des beautés de la Rivière-Verte.

Cincinnati, 22 septembre.

Vous savez de quel œil mécontent les Américains voient le nouvel empire du Mexique, et comment leur colère n'est pas exempte d'un peu d'hypocrisie, puisque l'intervention française leur fournit à eux-mêmes l'occasion d'intervenir en libérateurs et de faire leurs propres affaires au nom de la nationalité mexicaine outragée. D'autre part, vous savez combien les rebelles ont jeté de regards d'espérance vers l'armée française et fait au gouvernement mexicain d'avances qui n'ont pas été toujours dédaignées. En tout cas, ce que n'a pas fait un traité d'alliance, la force des choses, l'hostilité des

États-Unis, menacent de le faire malgré nous, et nos troupes, en présence des Mexicains soutenus par les fédéraux, ne peuvent manquer, si la guerre dure, de prêter main forte aux confédérés. Les Américains n'ont pas cessé de regarder le Mexique comme leur patrimoine, et aujourd'hui qu'ils ont affaire à un usurpateur étranger, ils se sentent des entrailles de frères pour ces bons voisins qu'ils allaient jadis fusiller dans leur capitale. L'opinion est là-dessus d'une vivacité qui pourrait bien justifier de notre part quelque ressentiment réciproque. Il ne se passe guère de semaine qu'on ne lise dans les journaux le récit, — vrai ou mensonger, peu leur importe, — de quelque défaite humiliante ou de quelque lâcheté honteuse des Français : c'est la pâture que réclame le patriotisme du lecteur américain. Ouvrez le *Times* ou le *Herald* de New-York, la *Tribune* de Chicago, l'*Enquirer* de Philadelphie, ou bien quelque obscure gazette de province; il est rare qu'à la première page, après la nouvelle obligée d'une victoire, remplacée, quand cette victoire manque, par l'annonce pompeuse de quelques détails réchauffés des dernières batailles, vous ne lisiez en grosses lettres : « Mexique. — Désastre des impériaux. — Triomphe du général républicain un tel. — Fuite de *Johnny-Crapeau* (c'est ici notre surnom national, imaginé sans doute pour être mis en regard de John Bull, comme la grenouille qui voudrait imiter le bœuf). » Les escarmouches insignifiantes sont annoncées comme de grands faits d'armes. Dût la lecture du texte contredire absolument le titre qui vous attire, l'effet est produit, et les grosses lettres moulées de la première page auront toujours raison des petits caractères illisibles égarés au bas de la quatrième. Dernièrement le *Chicago-Times* mettait en vedette : « La déroute des Français continue, » quand au contraire il racontait qu'une bande de guérillas mexicaines avait été fort maltraitée par une patrouille de cavalerie française.

A vivre longtemps en Amérique, on se prendrait à faire des vœux pour Maximilien et le nouvel empire. Il faut avouer pourtant que notre entreprise est bien faite pour porter ombrage aux États-Unis. La fameuse doctrine de Monroë, que nous regardons comme le prétexte grossier d'une ambition sans scrupule, est en elle-même aussi respectable que notre théorie de l'équilibre européen. Quand nous nous armons pour défendre contre l'avidité des forts l'indépendance des faibles, la justice abstraite n'est pas évidemment notre seul mobile : nous obéissons aussi à nos intérêts légitimes en empêchant de s'élever trop près de nous des puissances rivales. Les Américains ne font pas autre chose quand ils interdisent aux nations européennes de prendre pied sur leur continent. Qu'on se figure la juste colère de l'Europe le jour où les Américains s'aviseraient de la

régenter, d'enlever l'Irlande à l'Angleterre, d'entourer les monarchies du continent de républiques hostiles au principe même de leur gouvernement! Washington, dans sa lettre d'adieu, recommandait à ses concitoyens de rester étrangers aux guerres européennes : cette neutralité, devenue pour eux une loi, doit au moins être réciproque. Voilà l'esprit de la doctrine Monroë. On en a souvent abusé pour justifier des entreprises coupables, on en a fait depuis quelques années un code de piraterie et d'usurpation. Il y a, je suis le premier à le dire, une infatuation et une morgue irritantes dans cette prétention qu'affichent les Américains d'avoir reçu du ciel en patrimoine toutes les terres qui peuvent tenter leur ambitieuse avidité. La doctrine du président Monroë n'en est pas moins le développement naturel de la politique traditionnelle des États-Unis, de la sage politique de Washington : elle proclame à la fois comme un devoir et comme un droit la neutralité mutuelle des deux continens; elle ne menace ni le Canada, ni les Antilles, ni le Mexique, — encore moins l'Europe, — mais elle nous interdit de jeter le poids de nos armes dans la balance de la politique américaine.

Les Américains d'ailleurs ressentent notre intervention plus qu'ils ne la redoutent : c'est leur guerre civile qui les inquiète, et non pas notre présence au Mexique. Ne nous ririons-nous pas de leur folie, s'ils avaient la prétention de refaire la carte d'Europe? Eux aussi, ils se rient de nos efforts pour improviser militairement la prospérité d'un pays moitié dévasté, moitié sauvage. C'est le vice de toutes nos entreprises coloniales : nous voulons toujours commencer par la fin, et imposer une tête étrangère à un corps qui n'est pas formé. Le conquérant des solitudes, le véritable agent civilisateur, ce n'est ni un colonel ni un chef de bureau; c'est le pionnier qui, avec sa pioche, sa carabine et sa hache, va se planter seul dans le désert et en tirer richesse, au lieu de manger d'avance le gain d'un avenir problématique. Rien n'empêchera ces hommes de pénétrer et de s'établir un à un sur la terre mexicaine. L'Amérique du Nord tout entière doit, dans un bref avenir, appartenir, sinon à leur peuple, au moins à leur race, car ils sont les seuls capables d'y répandre la civilisation et la vie.....

Il y a eu hier soir à Cincinnati un grand *meeting* unioniste, et les rues sont encore pleines d'immenses bannières presque aussi longues que les maisons sont hautes. Il y en aura un second samedi, où M. Chase, qui renonce décidément à toute candidature, doit parler pour le président Lincoln. Hier, en même temps que les unionistes se réunissaient devant Court-Hall, les démocrates s'assemblaient à Covington, dans le Kentucky, sur l'autre bord de la rivière. Là encore il y eut une sorte d'émeute : il était venu bon

nombre de soldats blessés du corps des invalides. Un des orateurs, l'honorable M. Pugh, de l'Ohio, prit plaisir à les insulter; il déclara que leurs victoires n'étaient que des mensonges télégraphiques, parla de la « bête Butler » et de la « brute Burbridge » (*beast Butler and brute Burbridge*), et dénonça la tyrannie militaire en termes des plus énergiques. Comme il s'apitoyait sur les souffrances de ses frères du sud, un soldat de l'armée de Sherman, défiguré par une balafre au visage, s'écria : « Vous êtes un traître! — Vous êtes des lâches! » répliqua l'orateur. Ce fut le signal du tumulte; les soldats, furieux, le menacèrent, se ruèrent sur lui, et l'auraient tué, s'il n'avait pris la fuite. En cinq minutes, la foule fut dispersée, et l'estrade mise en flammes.

Les journaux démocrates signalent d'autres violences. Il paraît que dans l'Indiana plusieurs *meetings* ont été assaillis par l'armée. L'un d'eux, dispersé une première fois, s'est rassemblé de nouveau en armes; mais ces excès ne profitent à personne, encore moins aux républicains qu'aux démocrates. Les unionistes de Covington regrettent si fort les désordres dont M. Pugh a été à la fois l'auteur et la victime, qu'ils proposent de lui fournir une salle pour y convoquer une autre assemblée. Ils ne veulent pas qu'on puisse leur reprocher d'avoir étouffé la voix de leurs adversaires. En général, le souhait de tous les républicains honnêtes est de faire des élections pacifiques et libres.

Cincinnati, la reine de l'ouest, est la plus jolie ville d'Amérique, pavée à peu près partout, largement percée, bien bâtie dans le quartier central, riche, populeuse, animée et pourtant tranquille. La situation en est admirable, sur le bord de l'Ohio, dans cette belle et féconde vallée où les villages se pressent comme en Europe, où les vignes, les cultures potagères, les champs de maïs se mêlent aux forêts. En face, dans le Kentucky, s'élèvent deux villes déjà considérables, Covington et Newport, séparées par le vallon de *Licking-River*. Un pont suspendu hardiment jeté le traverse au milieu des maisons de campagne et des jardins. On en bâtit un gigantesque sur la grande rivière, à une telle hauteur que les gros *steamers* pourront passer dessous avec leurs tours et leurs cheminées. En attendant, des *ferrys* à vapeur nagent à chaque instant d'une rive à l'autre, chargés de voitures, d'omnibus, de gros chariots attelés de quatre mules. Du faubourg de Covington, l'aspect de la ville est tout à fait pittoresque : rangée en amphithéâtre, hérissée de clochers, dominée par une colline de terre rouge à demi boisée, bordée surtout d'une double ligne de grands *steamers* blancs et d'une forêt de cheminées noires, elle s'étend à perte de vue le long de la rivière et se dissémine dans la campagne.

Ma promenade me conduit ensuite vers le nord, au-delà du canal, dans les quartiers lointains qu'habitent les Allemands, et qu'ils appellent « l'outre-Rhin; » c'est en effet une succursale de l'Allemagne : figures, langage et costumes même à l'avenant; puis je monte par des pentes rapides jusqu'aux sommets qui environnent la ville. La vue qu'on y embrasse est riante et vaste. Cette grande cité avec ses murailles rouges, ses bâtimens et ses tours innombrables, ce cercle de collines couronnées de villas fleuries, ces trois rivières qui serpentent mollement dans la plaine, ces côtes boisées du Kentucky sur l'autre rive, ce mouvement, ces fumées, ce murmure de vie qui s'élève, forment un ensemble riche et gracieux qui rappelle nos plus belles villes d'Europe. On descend de là dans une vallée abrupte, où se groupe autour d'une rivière et d'un canal tout le quartier industriel de la ville. C'est un curieux pêle-mêle de chutes d'eau, de moulins, d'usines en planches, de cheminées fumantes, de machines à vapeur en action. Çà et là je lis sur une muraille en lettres colossales ces deux mots expressifs : *Slaughter house* (littéralement maison de carnage); c'est un de ces grands abattoirs perfectionnés où les troupeaux de porcs entrent vivans par milliers, pour n'en ressortir qu'en barils de viande salée. En face, sur le revers opposé de la vallée, une peuplade de vieilles maisons de bois gravit le flanc escarpé de la colline. De ce côté s'étendent de grands et beaux jardins où trônent cinq ou six habitations monumentales, maisons de campagne englobées par la ville. C'est là le quartier élégant, le *West-End* de Cincinnati. Près de la rivière sont les rues commerçantes et leurs édifices de granit surmontés de tours florentines d'un goût médiocre, mais de proportions colossales. L'hôtel seul, avec son dôme, ses terrasses, ses péristyles, ressemble plus à un monument qu'à une auberge.

New-York, 26 septembre.

En sortant de Cincinnati, le chemin traverse les longs faubourgs qui se pressent dans la vallée, puis il tourne au nord et longe quelque temps le cours du Little-Miami, rivière champêtre et pastorale qui coule sous les noyers et les chênes. A Columbus, capitale de l'état d'Ohio, commencent les forêts monotones et les landes sablonneuses qui couvrent ces grands plateaux. A Crestline, arrivés une demi-heure trop tard, nous trouvons le train parti. Il faut passer tout le jour dans une baraque de planches, à l'angle des deux voies. Je suis le seul parmi ces voyageurs flegmatiques qui ait l'air de trouver le temps long; les autres se couchent sur les bancs, mettent leurs pieds sur la cheminée et fument en silence.

Comme aucun règlement sérieux ne protége le bien-être des passagers contre la négligence des compagnies, ces contre-temps sont journaliers, et nul ne songe à s'en plaindre. Le voyageur américain s'accommode de tout : on le jette sur la voie comme un ballot pour le reprendre au train suivant, on le parque dans d'étroits espaces où l'air n'est pas respirable, ou bien, comme au dernier accident du Pensylvania-Central, on laisse brûler soixante personnes dans une voiture fermée. Les journaux racontent l'événement sans s'émouvoir, le public en lit le récit d'un œil distrait, le *coroner* prononce un verdict de mort accidentelle, et le désastre se renouvelle la semaine suivante par la même incurie.

Recueilli par l'*express* de nuit, je me réveille au point du jour dans la région la plus montagneuse des Alleghanys. La chaussée du chemin de fer longeait des vallées sauvages, sans trace de culture, mais hérissées de cheminées et de puits de mine, et sillonnées par des cours d'eau torrentueux. Une multitude de petites voies ferrées s'engagent dans les ravins tributaires. La tranche nue des montagnes montre des veines noires où l'on trouve la houille à fleur du sol. On y recueille, dit-on, le fer et le cuivre tout près du charbon. C'est la fameuse région houillère des Alleghanys, peut-être la plus riche du monde. Nous touchons bientôt le sommet de la chaîne : une large et profonde vallée s'ouvre à nos pieds avec une vue lointaine sur des montagnes bleues dont les ondulations s'effacent dans la plaine. La descente rapide et tortueuse s'enlace en corniche aux flancs de la montagne, s'enfonce dans les vallées latérales avec des courbes brusques et heurtées. On serre les freins; le train se replie comme une couleuvre, incline à droite, à gauche, soubresaute au bord des précipices, et en une demi-heure nous sommes au fond de la vallée, à la station d'Altona. Pendant cinq ou six heures encore, nous courons dans un pays sauvage, au fond des ravins, au bord des torrens à l'eau verte, au milieu des forêts luxuriantes qui donnent leur nom à la contrée. Il y a là des passes très grandioses et très austères, d'étroits défilés dont les deux bords semblent se rejoindre au-dessus de nos têtes, puis de jolies vallées ornées de villages blancs et propres qu'entoure une ceinture de terres cultivées. Quelquefois, aux coudes resserrés des ravins, on embrasse d'un coup d'œil une longue perspective bornée par les Alleghanys, dont les grandes piles sombres dominent au loin forêts et pâturages. On aperçoit des chalets dans les clairières, des prairies closes de haies; on entend le son argentin des clochettes et les mugissemens des troupeaux. La Pensylvanie est la Suisse américaine, à la fois riante et sévère, sauvage et peuplée. Les populations agricoles que l'Allemagne y envoie complètent la ressem-

blance. On sent qu'on n'est pas dans la *wilderness*, peuplée d'hier et brutalement dévastée, mais dans un pays de culture héréditaire et d'ancienne prospérité.

Plus loin, nous débouchons dans la grande vallée de la Juniatha, un des principaux affluens de la Susquehannah, avec ses rives étagées, ses nuageux horizons, et son manteau de verdure où brillent, parmi les sapins noirs, les ormes dorés et les chênes roses, comme des broderies sur une robe de deuil. L'automne, plus hâtif que dans la plaine, répand déjà partout la magie de ses couleurs brillantes. Depuis l'écarlate éblouissant et l'orangé brillant comme une flamme jusqu'au lilas timide et au jaune de chrome pâle et doré, les arbres affectent toutes les nuances les plus fantastiques : on dirait une forêt de pierres précieuses comme dans les contes de fées, — à tout le moins un parterre de fleurs. Les chênes, les érables ressemblent à d'immenses pivoines ou à des giroflées colossales, les ormes à de grosses touffes de genêts fleuris. Certains arbres ont gardé toute la fraîcheur tendre du printemps, d'autres ont pris une teinte sombre et noirâtre; souvent la même touffe est panachée de vert et de pourpre. Des bouquets d'un vermillon vif se détachent sur le gris-perle des bouleaux ou sur la noirceur bleuâtre des pins. L'effet de ces contrastes est brutal, éblouissant, et d'abord choque la vue. Les forêts de l'Amérique ressemblent à son ciel : c'est partout une violence, un luxe de couleurs à confondre toutes les idées de nos paysagistes européens; l'œil pourtant s'y habitue et finit par s'y plaire.

Mais voici la grande Susquehannah, le pont, la ville de Harrisburg. Les cultures, les villages se pressent, le pays me semble un jardin continuel. Encore quelques heures, et je traverse le Schuylkill, je passe à Philadelphie, je débarque enfin à New-York après un voyage de quarante et une heures.

New-York, 27 septembre.

Je reviens d'un grand *meeting* unioniste tenu à *Cooper's-Institute*, dont le tumulte tient encore la ville éveillée. La lutte électorale est active à New-York. Il y a eu la semaine dernière à Union-square un prodigieux *meeting* démocrate, auquel assistait une immense population venue des faubourgs et des environs. Les républicains ont voulu prendre leur revanche et faire à leur tour leur charivari. Je me guide à la lueur des feux d'artifice accoutumés, et j'arrive à une grande place triangulaire, où parmi la foule mouvante s'élèvent une douzaine de *stands* illuminés et encombrés d'orateurs volontaires qui commencent à haranguer le peuple. De chaque es-

trade, on tire des chandelles romaines, des serpens de feu; on lance des bombes qui éclatent avec fracas. De chaque estrade, on déclame à un groupe d'auditeurs quelque *speech* ou quelque chanson qui se perd dans le tumulte. Ces prouesses oratoires de la place publique ne sont que la queue du *meeting* régulier qui a lieu dans la salle même de Cooper's-Institute, et où je n'essaie pas de pénétrer. M. Blair, M. Noyes, d'autres hommes importans y font des discours que les journaux publieront demain; mais c'est ici l'*outside meeting*, l'assemblée vraiment populaire, dont la mise en scène est plus curieuse que tous les discours; c'est ici que viennent librement se produire toutes les inspirations extravagantes des orateurs de carrefour et des hommes d'état de cabaret. Rien de moins respectable, en vérité, que le peuple de New-York en émotion politique. Plusieurs injurient les orateurs, bien peu les écoutent : la plupart se donnent l'intelligent plaisir de hurler sans repos des hurrahs formidables. Les parleurs eux-mêmes, du haut des estrades où ils gesticulent, au milieu des lanternes, des torches, des feux de Bengale, des soleils, des fusées dont leurs amis leur font une bruyante auréole, ressemblent à des charlatans sur leurs tréteaux. Quand on les voit, d'un *stand* à l'autre, lutter de vociférations et d'invectives, on dirait une guerre civile plutôt qu'une réunion harmonieuse d'hommes du même parti.

Mais que disent-ils? Essayons de les écouter. Ici un Allemand harangue dans sa langue native un groupe de compatriotes. Là c'est un Polonais qui vient bégayer d'un air tragique, avec force coups de poing et trépignemens de pied, ce trait d'éloquence inouie : « Si vous voulez sauver vos familles, vos enfans et votre patrie, nommez Abraham Lincoln. » L'idée était maigre et la grammaire mauvaise, mais l'intention bonne, assaisonnée de blasphèmes, et il n'est rien que ce public peu athénien n'avale avec la sauce de deux ou trois jurons poivrés. Plus loin, une sorte de géant lançait d'une voix éclatante comme une trompette une apostrophe miltonienne à Mac-Clellan, prince des enfers : c'est la métaphore usuelle de la rhétorique américaine, et je n'ai guère entendu de discours où l'on ne fît sortir le diable de sa boîte. Ailleurs c'est un réfugié du Texas qui vient raconter ses longues souffrances pour la bonne cause et des cruautés sans doute très réelles dont il fait par son récit un mélodrame du « boulevard du crime. » Ici le président Lincoln est appelé « l'homme immortel, » l'homme « suscité par la Providence, » le « nouveau Washington. » Là-bas on met la populace en bonne humeur en lui donnant à manger de l'Européen, mets dont elle est toujours très friande. Un Hongrois mime éloquemment, dans un langage indescriptible, une imprécation contre l'Autriche.

Un Irlandais saisit l'occasion d'accuser le despotisme asiatique de la monarchie anglaise. Tous les peuples du globe écorchent à l'envi la langue de leur patrie nouvelle. Enfin c'est la confusion des langues, et l'on se demande dans cette Babel cosmopolite où sont les Américains. Les trouverons-nous dans ces processions triomphales qui parcourent les rues, tambour et musique en tête? Je vois des uniformes, des galons, des drapeaux, des canons, de pleines charretées d'orateurs comme nos voitures de carnaval; mais, hélas! ce sont des figurans qu'on loue pour endosser les couleurs du *ward* et promener son drapeau par la ville. Ils figuraient l'autre jour à Union-square parmi les démocrates : ils viennent aujourd'hui avec le même enthousiasme grossir les rangs des républicains.

Cependant de petits *meetings* démocrates s'organisent dans Broadway; les processions, en passant, ont été assaillies de pierres. Les têtes commencent à s'échauffer. Tout à coup un mouvement se fait dans la foule; la pétarade redouble et s'augmente du bruit du tambour et des instrumens à vent. Les délégués des *wards* débouchent au pas militaire, en longues colonnes, précédés de leurs chefs, suivis de leurs canons et de leurs chariots illuminés, couverts d'orateurs. Ceux-ci commencent à déblatérer; les injures à Mac-Clellan retentissent à tous les échos. Quelques *peace men* protestent, interrompent à grands cris : « A bas les nègres! — *you damned scoundrels! — it is a damned nigger warr* (1). » Cependant le canon tonne, la multitude rugit, la musique souffle à grand orchestre : c'est au milieu de ce vacarme que les *speakers* hurlans, écumans de fureur et de fatigue, essaient encore de se faire entendre. Un orateur de l'antiquité se faisait rappeler par un joueur de flûte à la mesure et à l'harmonie; que penser d'une éloquence qui prend le ton de la canonnade?

On dit que le grand *meeting* de la semaine dernière était bien autrement significatif et solennel. Non-seulement la ville entière y était venue, mais aussi les mac-clellanites, les *little-mackerels* (comme les appellent certains journaux mal élevés) de tout le voisinage, et jusqu'à des députations de la campagne. Union-square contenait à peine la multitude encombrée. L'*excitement* fut tel qu'un des canons ayant éclaté par malheur et fait quelques trouées dans la foule, on emporta les blessés sans aucun signe de trouble, sans même interrompre une minute les hurrahs et les cris de joie. La manifestation des républicains est plus mesquine et fait sentir leur faiblesse; mais elle fait bien comprendre ce que c'est que la politique à New-York.

(1) « C'est une damnée guerre de nègres. »

Dans cette grande cité cosmopolite et mêlée, sentine enrichie des deux mondes, on ne trouve guère de vrais citoyens. La *rabble*, la plèbe grossière y domine. J'ai vu des *meetings* où la passion profonde des auditeurs imprimait un caractère de gravité à l'appareil burlesque qui l'accompagne. Ici le fond même est d'accord avec l'apparence. La politique est une occasion de désordres, le *meeting* un spectacle; la mise en scène en est pompeuse, comme ces pièces insignifiantes qui ne valent que par les décors. C'est en vain qu'on cherche une pensée dans cette cohue, rassemblée par l'unique attrait du tapage. L'on dirait une manifestation commandée d'avance à quelque Barnum politique.

Aussi est-ce dans New-York, au cœur même des états du nord, que le président Lincoln rencontre la plus violente opposition. Sur un million cinq cent mille habitans, il faut compter six cent mille étrangers qui ne sont ni Européens, ni Américains. C'est une grande cause de trouble que cette multitude d'aventuriers sans patrie qui, pour avoir reçu, avec le nom de citoyens, le baptême improvisé du républicanisme, n'ont pas encore appris à pratiquer les droits et les devoirs des peuples libres. Elle n'a ni foi politique, ni desseins arrêtés; elle n'a qu'une humeur aveugle, turbulente et vénale qu'exploitent certains démagogues déshonorés. Nouvelle venue, elle a l'étrange prétention d'être affranchie des charges communes et de faire la loi au pays qui l'adopte. Tous les partis y trouvent des mercenaires : nulle part la république n'a acheté plus de soldats que dans la populace de New-York; mais elle préfère en général le service des démocrates à celui des républicains. Ceux-ci lui demandent des hommes, des subsides, des sacrifices; ceux-là lui promettent l'exemption d'impôts, lui offrent pour passe-temps l'insurrection et le pillage. Ses chefs parviennent aux charges municipales en tenant sous la menace d'une émeute les honnêtes gens timides. Dans ce pays où la liberté fait une si rude guerre à l'ignorance et aux haines sociales, le peuple de New-York en est encore à ce vague communisme qui aboutit au brigandage et à la guerre des rues. Les Américains ont bien raison de ne pas vouloir pour capitale d'une ville qui appartient à peine à leur pays.

Les démocrates comptent sur cent mille voix de majorité dans la ville. Il est probable au contraire que les campagnes nommeront Lincoln. Les populations agricoles, qui, au lieu d'être un ramassis d'émigrans comme celles des villes, se composent en Amérique de propriétaires éclairés, industrieux et honnêtes, sont en général favorables à l'opinion républicaine. Les élections locales du Maine ont donné une majorité unioniste. Tout va donc bien du côté politique malgré une échauffourée sanglante dans les rues de Cincin-

nati; mais l'ouest est gravement menacé par les rebelles. Les trois expéditions concertées de Smith, de Shelby et de Price bouleversent l'Arkansas et le Missouri. A Saint-Louis, les affaires ont été suspendues : on enrôle dans la milice tous les hommes de seize à soixante ans. Price traîne à sa suite un certain Reynolds, qu'il prétend établir gouverneur dans Jeffersonville à main armée. Il a déclaré qu'il ne ferait quartier à personne, et pend, fusille, brûle méthodiquement. Jamais ce pays accoutumé à tant d'horreurs n'avait vu guerre si sauvage, car si le sud fait une défense héroïque, c'est l'héroïsme sanguinaire d'un tigre acculé.

Les conspirations continuent. Le général Hovey, qui commande dans l'Indiana, vient de faire arrêter Richard Barret, du Missouri, Josuah Bullit, du Kentucky, et le général Bowles, de l'Indiana, tous membres de l'ordre secret des *fils de la liberté* et impliqués dans le procès d'Harrison Dodd (1). La société secrète semble avoir passé dans les mœurs politiques du pays : ce n'est pourtant pas faute de liberté. On comprend la conspiration sous le règne d'une loi despotique qui provoque la rébellion cachée en forçant l'opposition publique à se taire; mais dans un pays où la presse, où la parole sont libres, où les citoyens peuvent s'assembler et s'associer entre eux, où la licence de la discussion va jusqu'à prêcher la guerre civile, les sociétés secrètes sont une anomalie inexplicable et propre à faire douter des vertus de la liberté. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elles ne font aucun mal, et qu'il a fallu le trouble de la guerre civile pour donner à ces affiliations inoffensives le caractère dangereux et criminel dont on s'alarme aujourd'hui. Le gouvernement fédéral fait d'ailleurs bonne défense au moyen de la nouvelle autorité militaire et des tribunaux de guerre exceptionnels qu'il a institués. Devant l'inaction ou la malveillance des pouvoirs locaux, nommés souvent en opposition à sa politique, il a dû envoyer dans chaque état un général dont l'autorité, appuyée sur les baïonnettes, s'exerce à côté et parfois en dépit des lois. Les *copperheads* ont beau jeu contre un système dont les unionistes eux-mêmes savent trop bien les inconvéniens. Ils crient à la constitution violée; l'arbitraire donne aux actes les plus justes un air de tyrannie. Qu'ils y songent pourtant, ces démocrates extrêmes, ces admirateurs absolus du système fédéral et de l'anarchie de tous les pouvoirs, c'est justement dans un pays comme l'Amérique que l'abus dont ils se plaignent devient le plus vite une nécessité.

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

30 septembre.

Rien de nouveau dans cette triste ville que les drapeaux tendus à travers les rues, les réunions électorales, les variations inexpliquées du cours de l'or, et la pluie qui depuis quelques jours tombe à torrens. Je commence à connaître sur le bout du doigt les lieux communs de l'éloquence américaine. Quand on a entendu deux ou trois *meetings* de chaque parti, on a approfondi la politique générale du pays comme l'approfondissent la plupart des citoyens. C'est se tromper que de croire, sur la foi des romans, qu'il y a en Amérique une mine inépuisable de curiosités morales. Le peuple américain a une idée fixe, et comme cette pensée dominante est l'argent, on conçoit qu'elle donne à son génie une certaine sécheresse uniforme et déplaisante. Je dis plus : des hommes qui n'ont jamais eu l'esprit éveillé que sur une chose, et pour qui faire de l'argent est la gloire suprême, ne peuvent être des modèles d'intégrité et de puritanisme. Ils seront froids, raisonnables, réguliers, inflexibles; ils auront leurs règles morales raides et étroites, mais établies sur le principe de l'obéissance rigoureuse à l'intérêt et à la légalité, non sur des maximes chevaleresques qui les font rire. Ainsi le duel sera sévèrement jugé; on n'aura pas trop de mépris pour les criminels qui, sans utilité possible, mettent en jeu leur vie et celle du prochain. Est-ce par charité chrétienne ou esprit de soumission? Point du tout; c'est seulement parce que le duel est une sottise et ne peut profiter à personne. En revanche, on attendra son voisin au coin d'un bois pour le rouer de coups ou le cribler de balles. Ce qu'on réprouve, ce n'est pas la vengeance, c'est l'espèce de générosité mal entendue qui s'y mêle.

Autre exemple : la prodigalité sera un crime irrémissible aux yeux des austères faiseurs d'argent qui adorent le dieu dollar. Laborieux, suant pour gagner, ils n'ont pas assez de pitié pour les oisifs qui dépensent; mais on a de l'indulgence pour le banqueroutier habile qui s'enrichit de sa ruine et qui sait garder la confiance publique après ses naufrages. On ne dira pas avec mépris « c'est un escroc, » mais avec admiration « c'est un luron! il est *smart!* » C'est que le point de vue est différent du nôtre : des hommes accoutumés à ne compter que sur eux-mêmes et à coudoyer la foule brutale des compétiteurs voient dans l'intérêt un devoir qu'ils avouent hautement, au lieu d'afficher comme nous autres un désintéressement suspect. Mieux on sert la divinité de l'intérêt personnel bien entendu, plus on a de titres à leur estime.

Les habitudes privées se peignent, comme de raison, dans les

mœurs publiques; il n'est guère d'homme politique qu'on n'accuse de trafiquer de son influence ou de son pouvoir. Je vous ai déjà dit ce qu'il fallait penser de certaines administrations locales; à New-York surtout, l'organisation municipale a beaucoup de petits défauts. Le corps de ville vote bien les impôts, mais on ne sait trop à quoi il les emploie. Le fait est que la voirie, qui figure au budget pour une grosse somme, est singulièrement négligée. Quand une rue devient impraticable, ce sont des pourparlers sans fin entre les propriétaires et les magistrats municipaux, qui ne consentent aux réparations nécessaires que si les intéressés paient la moitié de la dépense. Souvent même, de guerre lasse, les propriétaires font tout eux-mêmes. Comment ces abus persistent-ils malgré l'élection populaire, la liberté de la parole, le contrôle quotidien de l'opinion publique? Les Américains éclairés vous diront qu'ils ont exagéré dans les lois municipales le principe en lui-même salutaire de la démocratie. Ils ont institué l'élection directe et annuelle des administrateurs par la masse du peuple. Si courte qu'en soit l'échéance, cet appel tumultueux à la foule ne remplace pas la surveillance active qu'exercerait une représentation communale sur un agent exécutif qu'elle aurait délégué. Une administration ainsi élue n'a d'autre souci que de flatter les passions de ses juges, et il n'est pas étonnant qu'elle mette à profit son règne éphémère jusqu'au jour où elle courbe la tête devant le pouvoir qui la maintient ou la brise. D'ailleurs elle n'est pas importune : elle fait peu de bruit et ne demande qu'à se faire oublier. Être indépendant chez lui, n'avoir pas de tracasserie à redouter dans sa maison, voilà tout ce que l'Américain exige et ce qu'il paie volontiers; c'est un roi débonnaire qui se laisse gruger par ses favoris.

Quant aux législateurs, ils ne sont pas tous irréprochables : vous savez que la classe des *politicians* ne se recrute pas toujours parmi les plus dignes, et que les querelles des *bar-rooms* ont été la première école de plus d'un homme d'état qui siége au congrès. Le souverain populaire a, comme les rois, ses courtisans et ses parasites, qui font métier de la politique et y cherchent le soutien d'une vie besoigneuse. Ces hommes, une fois parvenus dans les législatures d'états, prennent la fortune aux cheveux. Des Américains qui ont sollicité m'assurent qu'ils ne faut rien demander les mains vides. Avez-vous un droit à faire valoir, une créance à faire payer : obtenèz l'appui d'un législateur qui plaidera votre cause et partagera avec vous le bénéfice. « Dernièrement, me disait un habitant du Minnesota, les Indiens firent une incursion sur le territoire de notre état et pillèrent quelques propriétés. Le gouvernement devant protection aux habitans et leur garantissant la sécurité de la frontière,

les victimes du pillage avaient recours en indemnité. Elles avaient perdu 3,000 ou 4,000 dollars peut-être, 5,000 tout au plus : elles commencèrent par en réclamer 50,000 sur la foi du serment. L'affaire vint devant la chambre, et les plaignans obtinrent 25,000 dollars; il en resta 12,000 aux mains de l'avocat bénévole qui avait soutenu leurs intérêts. » — Un colon français de Saint-Louis avait une affaire pendante devant la législature du Missouri, qui ne prenait aucun souci de sa requête et la laissait dormir depuis plus d'un an au fond du panier. De guerre lasse, il se rendit à Jeffersonville où siégeaient les chambres, acheta un tonneau de whisky, invita ses juges à souper tous ensemble; on ne sait ce qu'il leur dit après boire : le lendemain, vote unanime en sa faveur.

On excuse ce petit commerce des législateurs par l'insuffisance ridicule de leurs traitemens : on dit qu'un homme pauvre, qui n'a pour vivre loin de chez lui que trois dollars par jour, surtout depuis la guerre et le papier-monnaie, est bien forcé, pour manger, de se faire à lui-même un supplément d'indemnité. Il en est de même des petits employés des administrations publiques. Aussi la corruption fleurit-elle surtout dans les rangs inférieurs. Les chefs du gouvernement sont, quoi qu'on en dise, à l'abri de tout reproche; cependant, si j'en devais croire les accusations d'une presse calomnieuse et déshonorée, il n'y aurait pas jusqu'au premier citoyen des États-Unis, jusqu'à celui que la voix publique a appelé l'*honest old Abe,* sur qui je ne dusse perdre mes illusions. Le *World* et le *Daily News,* journaux bien connus pour recevoir les inspirations des frères Wood, ne poussaient-ils pas hier l'infamie jusqu'à insinuer que M^me^ Lincoln, en sa qualité de bonne ménagère, approvisionnait son garde-manger pour le temps des revers politiques? Quant à M. Seward, on le plaisante sans cesse sur ses économies; on lui demande si la « petite sonnette » qui a la vertu magique de fermer les portes des prisons a en même temps celle d'ouvrir le trésor public. M. Chase, qui reste pauvre, est accusé d'avoir fait une fortune scandaleuse. Personne n'ajoute foi à des calomnies qui ne salissent que ceux qui les écrivent, et dont les honnêtes gens dédaignent de s'émouvoir; mais c'est le sang-froid même des honnêtes gens qui m'étonne. Il faut que l'habitude de la corruption soit bien enracinée pour que de pareilles indignités se débitent sans scrupule, et qu'on les supporte si doucement. Et voyez par quel étrange argument de morale un journal républicain réplique aux imputations des *copperheads;* il invoque la minime proportion des escroqueries qu'on prête à M. Chase pour louer sa probité! « A tout prendre, dit-il, M. Chase n'aurait perçu des fonds de l'état qu'un centième tout au plus pour cent, commission bien

inférieure à celle des agens d'affaires! » Attaque injurieuse ou défense perfide, l'outrage est le même des deux côtés. Si je vous montrais les Américains peints par eux-mêmes, je vous en ferais un triste tableau. Ils sont tellement endurcis aux soupçons déshonorans, aux insultes brutales, qu'ils les prodiguent et les acceptent tour à tour sans sourciller, comme des boutades inoffensives. Je sais bien que cette crudité démocratique vaut mieux que l'hypocrisie élégante, l'infamie dorée qui se cache sous un lambeau d'honneur faux et frelaté; mais la nature humaine est la même partout, et la sauvegarde la meilleure contre la corruption est encore dans ces conventions et dans ces chimères que les Américains tiennent en trop grand mépris.

1er octobre.

J'ai à vous annoncer une série de victoires. D'abord le général Sheridan, qui grandit tous les jours, a gagné coup sur coup deux batailles brillantes dans la vallée de la Shenandoah. De son côté, l'amiral Farragut a décidément pris Mobile, ou plutôt il s'est emparé de la baie, et sera maître de la ville quand il voudra. Hier enfin, nouvelles de Richmond, — un combat où l'on a pris une quinzaine de canons. Les confédérés ne manqueront pas de s'attribuer la victoire : il est vrai que Grant est plus lent à « assommer la tête de la rébellion » que Sherman à en « couper la queue. »

Je vous parlerais plus souvent de la guerre, si j'étais sûr de vous dire la vérité; mais dans cette ville de spéculation et de charlatanisme les bruits se répandent et s'évanouissent avec une étourdissante rapidité. C'est dans le quartier des affaires un cliquetis de nouvelles extravagantes, souvent contradictoires, auxquelles les gens sages ont pris, pour leur repos, le parti de ne pas prêter l'oreille. Il ne suffit point, comme à Paris, de rumeurs anodines pour qu'on s'effraie, et les inventeurs américains lancent de bien autres ballons que la mauvaise humeur du sultan, la colique de l'empereur de la Chine, ou le propos guerrier tenu hier en petit comité par tel valet du prince. Lorsqu'on veut émouvoir l'opinion publique ou, plus exactement, le marché des fonds publics, on fait bel et bien écraser le général Grant par le général Lee, ou tomber devant le général Grant les murs de Richmond. Le Mexique est encore, pour les journaux embarrassés de remplir leurs colonnes, une mine inépuisable de nouvelles à sensation (*sensation news*). J'ouvre le *New-York Herald*, et je lis ce matin, comme d'usage : « Désastres des Français. — Miramon à la tête d'une révolution républicaine. — Prise de Monterey par les Mexicains. — Première dépêche : Cortinas a battu les Français à Matamoros; ils se barricadent dans

Bagdad; l'amiral Bosse est au désespoir. — Miramon est à Mexico, maître d'une partie de la ville, s'alliant au clergé contre l'empire. Maximilien est à cheval, traqué dans la campagne. » Deuxième dépêche : « Il paraîtrait que le colonel Du Pin a repris possession de Matamoros, que Cortinas s'est enfui sans combattre, et que le colonel regrette de ne l'avoir pas pendu (1). Mexico est tranquille, l'empereur en bonne santé, et c'est Juarès qui s'est enfui de Monterey, poursuivi par les balles françaises. » Le *Herald* en conclut que le Mexique est la propriété des États-Unis, mais que provisoirement les Mexicains feront bien de se rallier au gouvernement nouveau, afin d'avoir le temps de s'entendre et de se soulever plus tard contre l'étranger.

Ce *Herald* est un des personnages les plus curieux, les plus spirituels et les plus influens de la presse américaine. Personne ne devine encore quelle est son opinion; à vrai dire, on ne le soupçonne pas d'en avoir une. Il ignore lui-même auquel des deux partis il appartient : il sait seulement que c'est le parti du succès. Le voilà aujourd'hui dans une grande perplexité : neutre et déclassé, boudeur, quinteux, mécontent de tous, il ne demande qu'à abdiquer son indépendance incommode pour entrer au service du plus fort. Il erre comme une âme en peine, comme un chien perdu qui n'a plus de maître, et accoste tous les passans, aboyant à l'un, flattant l'autre, disant à tous par sa pantomime : « Je suis à vendre, prenez-moi. » Tantôt il défend le président contre les calomnies du *Daily News*, tantôt il insinue des doutes perfides sur l'honnêteté de l'administration républicaine. Un jour il vengera M^me^ Lincoln contre ceux qui l'accusent d'occuper dans le cabinet de Washington le ministère des petits profits,—le lendemain il pulvérisera Greeley pour avoir dit du mal de Mac-Clellan, puis il fait une sortie furieuse contre les traîtres de Chicago. En même temps il tourmente sans relâche « notre très littéraire et très classique président » pour un mot un peu rustique qui lui est échappé. Enfin Mac-Clellan devient à son tour le but de ses ironies : il lui conseille d'étudier les campagnes de Grant, lui demande s'il n'a jamais entendu parler d'un nommé Grant. Il exploite Grant, Sherman, Sheridan, « cette glorieuse trinité, ces immenses génies » contre le « grand homme manqué » que les démocrates ont imposé au peuple. Il ne se passe pas de jour qu'il ne lui décoche avec un air bonhomme, et sous prétexte de le soutenir, quelque trait mordant et empoisonné. A le voir ainsi isolé, étranger partout, on le croirait à la recherche d'un troisième

(1) Voyez, sur *la Contre-Guérilla française au Mexique* et le colonel Du Pin, la *Revue* du 1^er^ octobre.

parti honnête et modéré. N'en pensez rien : ce n'est qu'un prétexte pour mieux tirailler sur les deux armées en attendant l'occasion de passer au vainqueur, car les républicains ne lui plaisent guère mieux que les démocrates; Horace Greeley n'est pas moins sa bête noire que Fernando Wood. Il confond dans sa haine le fanatique abolitioniste et le venimeux *copperhead*, le rebelle infernal et le nègre sempiternel, la « *shent per shent* convention » de Chicago et la « *shoddy* convention » de Baltimore. Comment prévoir les évolutions capricieuses de ce *bachi-bozouk* politique? Peut-être bien finira-t-il sa fantasque campagne au premier rang de l'armée républicaine. Le *Herald* est le plus riche, le mieux informé, le plus répandu et l'un des mieux goûtés des journaux américains. Cela suffit pour juger des autres. Ce ne sont, pour la plupart, que des flibustiers à l'enchère, fidèles seulement à leur bourse, *bravi* passant tour à tour du pape à l'empereur et de l'empereur au pape, tout en guerroyant pour leur propre compte et harcelant à la fois tous les partis pour se faire acheter plus cher leur alliance ou leur neutralité. A part quelques exceptions rares, ils ne prétendent pas, comme chez nous, au rôle d'initiateurs et d'apôtres d'une *religion politique;* ce sont tout bonnement des industriels qui spéculent sur les changemens de l'opinion. Tout en tenant la presse à la chaîne, nous gardons une haute idée de son pouvoir; nous lui infligeons des châtimens et lui rendons des honneurs exagérés; nous en faisons tour à tour une souveraine et une martyre. La liberté américaine en a fait tout simplement une affiche; loin de la rendre, comme nous le craignons toujours, arrogante et dictatoriale, elle l'a réduite au rôle de servante et d'instrument matériel de publicité. La presse américaine est assurément celle qui se rapproche le plus de la perfection souhaitée par un de nos plus fameux diseurs de paradoxes. Ce n'est pourtant pas qu'elle soit impuissante pour avoir le droit d'être libre; loin de là : elle est au contraire l'intermédiaire indispensable sans lequel les partis ne peuvent se former, les opinions se produire et se répandre dans le pays. Supprimez la presse, et vous n'avez plus en Amérique ni organisation des partis, ni contrôle de l'opinion, ni liberté, ni vie politique. Seulement elle n'a pas pour cela le monopole de l'esprit public, elle ne prend pas ces airs d'autocrate et de prophète qui réussissent si bien chez nous. Quand le *Herald* rappelle avec orgueil qu'il a devancé la voix populaire, il se vante non pas de l'avoir dirigée, mais de l'avoir devinée et suivie d'avance. En un mot, la presse américaine publie, elle n'enseigne pas : toute libre qu'elle est, elle est moins dangereuse, s'il est possible, qu'une presse docile et bâillonnée.

Ce n'est pas, à ce qu'il paraît, l'avis du général Wallace, com-

mandant fédéral dans le Maryland. L'autre jour, il supprimait une feuille sudiste de Baltimore afin de la protéger contre les violences auxquelles il prévoyait que le peuple ne tarderait pas à se livrer contre elle : le prétexte est ingénieux et digne d'être inventé de l'autre côté de l'Océan.

2 octobre.

J'ai fait hier une promenade charmante sur la rivière de l'Hudson. Bien que je l'eusse déjà parcourue dans le brouillard d'un bout à l'autre, je n'avais aucune idée de ce charmant paysage : je n'ai rien vu d'aussi beau dans tout l'ouest. L'Hudson est un long estuaire, une sorte de route liquide qui s'enfonce à cent milles dans les terres, à travers un chaînon des Alleghanys. Un chemin de fer en suit tous les détours, entre New-York, bâtie sur une des îles de son embouchure, et Albany, sise à la tête de sa navigation; mais c'est par eau qu'il faut remonter cette rivière. On dit qu'elle ressemble au Rhin. La nature y est sauvage, mais partout habitée, et les passages les plus rudes, les plus sévères, empruntent au continuel mouvement de l'homme un air de vie et de gaîté. Bien qu'attristé hier par un ciel sombre et pluvieux, l'Hudson est en habits de fête : les feuillages rouges, violets, lilas, dorés de l'automne, émaillent la verdure des rives. A gauche s'élève la longue et sourcilleuse barrière des *palissades*, dont le nom seul indique la structure abrupte. A droite s'étend une côte toute brillante de maisons blanches et de jardins fleuris, parsemée de bourgades industrieuses, au pied desquelles se pressent des forêts de navires. En face, les horizons bleus de montagnes ondulent à perte de vue. Tout à coup la rivière se détourne, se resserre, et entre dans un grand défilé bordé de hautes murailles : c'est ce qu'on appelle les *Highlands*.

Je ne puis vous dire toute la grâce et toute la sauvagerie de ce passage, les masses heurtées de la montagne, sa végétation pastorale, la noirceur des ravins, les anses retirées sous les grands arbres, les maisons de campagne isolées qui se cachent sous la verdure. Plus loin se dresse West-Point, perché sur un escarpement granitique, au bord du lac.

Le village blotti dans le ravin, au fond d'une coupe verte arrondie, l'hôtel assis sur une pile de roches massives, les côtes richement vêtues, et derrière, les montagnes debout dans leur grandeur sévère, tout cela forme un tableau charmant quand au tournant de la rivière West-Point se déroule devant vous. C'est là que je mets pied à terre. Sur le rocher s'étend un petit plateau fermé par des

collines : un ruisseau vient des sommets, s'y arrête, forme un petit lac limpide, puis bondit de roche en roche jusqu'à la rivière. Plus bas, un petit hameau, un moulin, quatre ou cinq maisons rustiques s'accoudent au précipice. La vue plonge sur les eaux dormantes, à travers les châtaigniers, les pins noueux et tordus qui poussent alentour; elle se repose sur un troupeau de barques balancées par leurs voiles blanches, ou bien, suivant les ondulations de la rive, passant par-dessus les golfes bleus et les promontoires, elle s'arrête à une muraille lointaine de montagnes vaporeuses, sur une ligne argentée qui brille à leur pied.

L'hôtel où je descends est la demeure habituelle du vieux général Scott, le vainqueur du Mexique, une des seules ruines américaines auxquelles s'attache une vénération durable. A quelques pas s'élève la fameuse école militaire de West-Point. Enchanté de ce beau site, je ne songe ni à voir le vieux général, ni à visiter le collége, ni même à monter à Fort-Putnam, d'où se découvre un beau panorama de toute la contrée. Le bateau passe, et je m'en retourne à New-York, trouvant ma journée bien remplie.

4 octobre.

Il y a eu des troubles graves, une sorte d'émeute à Chicago. Depuis quelque temps, les événemens militaires ont terriblement agité le marché et fait danser le cours de l'or. Enfin la dernière baisse a fait tomber à Chicago deux banques importantes, où diverses associations avaient fait des dépôts qui se trouvent engloutis dans la faillite. L'un de ces dépôts était le fruit d'une souscription volontaire, et devait servir à racheter les citoyens pauvres du *draft* ou de la conscription. Or le *draft* avait lieu le jour même, et le peuple en fureur courut aux bureaux des banques pour en tuer les directeurs; il a fallu le secours des troupes pour les empêcher d'être pendus. Le bien lui-même a son mauvais côté, et le peuple, qui reprochait au gouvernement l'insuccès de la guerre, va maintenant lui reprocher encore la crise inévitable qu'amènent les récentes victoires.

On craint qu'il n'en arrive autant aux banques de New-York. Le commerce est paralysé; les négocians qui n'ont pas suspendu leurs affaires jouent un jeu très périlleux. Quand la valeur du numéraire change d'un cinquième en huit jours, à moins de spéculer sur le danger même, on aime mieux laisser dormir son argent. Le spéculateur qui joue sur des valeurs fictives, sur du coton qui n'est pas planté, sur du porc salé qui n'est pas tué encore, se meut aisément dans le désordre des fluctuations financières. Il est là dans son élé-

ment, et sa facilité d'évolutions est grande, puisque ses magasins sont vides et sa cargaison imaginaire. Il peut vendre, racheter et revendre encore, comme un joueur qui passe de la noire à la rouge et de la rouge à la noire. C'est un pirate qui suit la vague, qui se retourne au gré du vent, qui épie les naufrages et qui se joue des tempêtes; il a au moins autant de chances de gain que de perte; mais le commerçant sérieux est sûr de perdre. Il lui faut du temps pour opérer sur les valeurs réelles; il ne peut pas en un jour vider son magasin ni jeter son lest à la mer. Il fait un voyage au long cours, et il faut qu'il aille contre vents et marées. Si même il prend le parti de liquider les affaires présentes, sa cargaison est lourde et lente à décharger : il est ruiné avant d'en avoir pu rien tirer.

Il y a ici un journal, le *Herald*, qui a pour système d'attribuer toutes ces variations à des tripotages officiels. La hausse était une *flouerie*, la baisse est un vol, et les voleurs vengent les uns sur les autres l'honnêteté publique outragée. Il est bien possible que le gouvernement aide à la baisse : on assure qu'il a jeté depuis quelques jours une grande quantité d'or sur le marché. Ce n'est, en tout cas, qu'une goutte d'eau dans la mer, et je sais par notre expérience l'effet insignifiant de ces manigances pour faire remonter le courant aux lourdes masses des fonds publics.

Cette crise aura, dit-on, de graves conséquences : le contre-coup s'en fera sentir jusqu'en Europe, et les Américains se consolent de leurs embarras en espérant que la Banque d'Angleterre, et par suite la Banque de France, sauteront. Quant à eux, leurs mesures sont prises, et ils se vantent de l'heureux système qui les met à l'abri de ces catastrophes. En effet, il n'y a aucun danger que le trésor américain suspende ses paiemens, puisqu'il n'en fait plus : la banqueroute, dont le papier à cours forcé n'est qu'un déguisement, est devenue ici un état permanent.

N'exagérons rien toutefois. S'il y a un pays au monde dont la richesse soit pour ainsi dire élastique, et qui puisse supporter un état financier ruineux partout ailleurs, ce sont les États-Unis. Cette reprise si rapide du papier-monnaie dès la première victoire prouve leur vitalité. Il fallait bien qu'après une émission folle, indéfinie, dépassant de beaucoup, je ne dis pas seulement la somme des espèces, mais le besoin des transactions quotidiennes, la valeur du numéraire diminuât d'autant que la quantité en était accrue; mais, sitôt passé l'effroi de la guerre, on commence à voir que les *greenbacks* ne représentent pas au cours actuel une somme de numéraire suffisant, et qu'après la paix la renaissante prospérité du pays les absorbera vite. Souvent, sur le marché de New-York, tout le numéraire est dévoré en quelques heures, et il se fait alors sur le

papier des hausses momentanées qui jusqu'à présent cédaient toujours devant la continuelle et extravagante émission par laquelle M. Chase faisait face aux dépenses. Aujourd'hui les *greenbacks* n'ont pas plus qu'autrefois de garantie positive et de certitude de remboursement; mais il suffit d'une victoire, d'une espérance, de l'intention annoncée par M. Fessenden de briser la planche aux assignats, pour qu'immédiatement la confiance renaisse.

Chez nous, le commerçant est un homme prudent qui ne s'engage qu'à bon escient, pèse et repèse les denrées, compte et recompte son or, le garde dans sa bourse, et s'enrichit par l'économie. Il ne se contente pas d'une demi-promesse, et toute valeur sans garantie tombe vite à néant. Tout autre est l'Américain. Sa fortune roule toujours; il n'en laisse pas une parcelle oisive, et la risque tout entière incessamment. Les valeurs qui passent dans ses mains n'y séjournent guère; il en use comme d'un moyen d'échanges, et se soucie peu du reste, si elles ont cours sur le marché. Il vit au jour le jour; il est comme un créancier pressé d'argent, qui accepterait de son débiteur de la fausse monnaie, comptant la repasser lui-même à ses créanciers, ou bien comme un navigateur impatient qui s'embarque sur un navire avarié : peu lui importe, pourvu qu'il fasse la traversée. Il n'y a pas de perte si lourde qu'il redoute plus qu'un jour de retard ou d'inaction.

Aussi l'Amérique est le pays des chimères. Elle adopte les yeux fermés les théories financières les plus extravagantes, et le succès lui donne raison. Elle accomplit par enchantement les tours de force les plus téméraires. Dans ce pays où la richesse sort pour ainsi dire de terre tout armée, le sol s'affermit sous les pieds de ceux qui s'aventurent au-delà des chemins battus. Les capitaux qui n'existent pas sont dévorés d'avance par les mille entreprises d'une industrie hasardeuse, mais confiante dans le succès. Pour aller plus vite, on gagne à représenter par un crédit fictif la valeur qui n'est pas encore créée : c'est une manière d'emprunter à gros intérêts. C'est même à cet esprit d'aventure et de spéculation intrépide que les Américains doivent en partie leur rapide et merveilleuse prospérité. Ils parlent du *go a head* comme de leur plus grande vertu nationale. Sans doute il serait insensé de vouloir en faire un système applicable à des sociétés anciennes, à ce que sera l'Amérique elle-même le jour où la charrue aura partout remplacé la hache, et où le coup de baguette du spéculateur ne fera plus rien jaillir du désert épuisé. Rien de si funeste que la théorie qui prétend développer une richesse sans limite avec des emprunts et des crédits illimités. L'heure viendra donc où les États-Unis ne pourront plus supporter ces onéreuses hypothèques sur l'avenir qui sont aujour-

d'hui leur ressource; mais la limite est lointaine encore, si lointaine qu'on ne peut la fixer. Les Américains peuvent largement anticiper sur les gains de l'avenir sans compromettre les épargnes du passé. A moins que la guerre ne dure beaucoup d'années, à moins que le fardeau ne les écrase, ils ne seront pas hommes à se laisser abattre par une timidité vaine. Qu'ils la paient ou la répudient, la dette sera vite oubliée; le papier-monnaie reviendra au pair et sera absorbé par de nouveaux besoins. Le jeu hardi que joue l'Amérique dépend seulement du maintien de l'Union. Si l'Union subsiste et se consolide, il ne faut s'effrayer de rien, ni de la dette, ni des impôts, ni du papier. Si fort que soit l'enjeu, la partie alors est gagnée, et paiera cent fois les sacrifices.

7 octobre.

Depuis les deux victoires de Sheridan, le général Grant semble piqué d'honneur : il livre au général Lee une série de combats peu brillans, mais effectifs, qui le mènent pas à pas jusqu'aux murs de Richmond. Ce Grant, qui ne frappe pas de grands coups et n'a pas certainement « l'immense génie » que lui prête ici l'exagération populaire, est néanmoins un homme énergique, laborieux et persévérant. Il avance lentement, parce qu'il rencontre à chaque pas les ouvrages élevés depuis trois ans par les rebelles comme une ceinture impénétrable autour de leur capitale. Le général Lee a fait là ce que les Russes faisaient à Sébastopol, avec cette différence qu'en Crimée la guerre concentrée sur un étroit espace devait finir tout d'un coup. Ici les opérations de la seule armée de Grant s'étendent sur plus de cinquante milles, et ne peuvent être poussées qu'avec grande lenteur. Il y a des fous qui voudraient culbuter Richmond avant la bataille électorale : je n'y compte pas avant l'année prochaine, et dans le cas seulement où nul changement politique ne viendrait troubler la conduite de la guerre. Quand on dit que les confédérés souhaitent que Lincoln soit élu, on dit une folie ou un mensonge, car l'élection de Lincoln, c'est la guerre poursuivie énergiquement et sans trêve. Or l'élection de Mac-Clellan signifie ce que vous savez : avant même la transmission du pouvoir, elle aurait sur l'administration républicaine et sur la conduite de la guerre une influence désastreuse; elle serait pour Lincoln un motif de jeter le manche après la cognée. C'est l'habituelle injustice des peuples que d'imputer au dernier venu les fautes ou les bienfaits de ceux qui l'ont précédé. L'administration vaincue pourrait donc ne pas être désireuse de laisser aux démocrates le triomphe trop facile d'une victoire préparée et d'une paix glorieuse. Ils sont rares en effet les

hommes assez désintéressés pour faire le bien de leur pays au profit de leurs ennemis politiques.

Les journaux du sud affectent d'être indifférens aux événemens du nord. Il est aisé pourtant de voir qu'ils ont joué leur dernière carte sur l'élection de novembre, et qu'ils attendent avec anxiété un vote qui sera leur charte d'indépendance ou leur arrêt de mort. Chaque jour ajoute à l'épuisement du sud. Depuis longtemps, il n'avait de secours et de communication avec l'Europe que par les trois ports de Charleston, de Wilmington et de Mobile. Voilà Mobile étroitement bloqué; Charleston n'a pas encore succombé, mais son port est emprisonné, sa baie aux mains de l'ennemi, et la fièvre jaune aide la canonnade. Il ne reste plus que Wilmington, où les fédéraux vont concentrer tous leurs efforts, et qui ne tardera pas à subir le sort de Mobile. Le président Davis est inébranlable; mais il lui manque les deux nerfs de la guerre, les hommes et l'argent. Ses emprunts sont tombés à néant depuis ses dernières défaites; ses bons nationaux remboursables dix ans après la guerre ne valent pas le vingtième de ceux des États-Unis. Quant aux hommes, il en est réduit, pour recruter son armée, aux plus déplorables expédiens; on dit même qu'il songe à enrôler les nègres en leur offrant la liberté, sacrifiant à la fureur de la résistance jusqu'au principe sacré de l'esclavage. En attendant ce scandale, les guérillas saisissent et envoient au général Lee tout ce qu'ils peuvent ramasser d'hommes. Dernièrement, des habitans de la Louisiane échappés au joug fédéral s'étaient enfuis jusqu'au Texas, à Brownsville, dans le camp du colonel confédéré Ford. Celui-ci leur dit qu'il était bien fâché, mais qu'il était obligé de les envoyer sans retard à l'armée de Virginie, qui avait besoin de renforts, et il expédia sous bonne garde au général Lee ces héros involontaires de la rébellion.

Ceci doit dégriser les énergumènes qui crient dans le nord à la tyrannie. S'ils regrettent si fort de ne point combattre avec leurs frères, il ne manque pas de gens, dans le sud, qui sont prêts à changer de place avec eux. La lassitude y est grande et amène la division. M. Jefferson Davis est forcé, pour soutenir sa popularité chancelante, de courir le pays d'un bout à l'autre, soufflant le feu qui va s'éteindre. Dans une curieuse harangue qu'il vient de prononcer à Montgomery, dans l'Alabama, il avoue les dernières défaites, mais il dénonce énergiquement l'erreur grossière et pernicieuse de ceux qui se figurent que l'avénement de tel ou tel candidat dans le nord peut rétablir l'ancienne Union. — La guerre, dit-il, ne finira que par l'indépendance, et le citoyen du sud qui, au lieu de prendre son fusil, a recours aux négociations et aux intrigues est un déserteur et un traître. La réprimande est visiblement à

l'adresse de ce gouverneur Brown, de la Georgie, dont on annonçait ces jours derniers la défection. Depuis longtemps, le gouverneur est las de la guerre; depuis la chute d'Atlanta, il a retiré au général confédéré Hood les milices d'état qui avaient défendu la ville; on a même dit qu'il avait fait au général Sherman des ouvertures pacifiques.

La nouvelle a été démentie, mais on y croyait à Richmond autant qu'à New-York. Les journaux virginiens ne trouvent pas assez de paroles amères pour cette Georgie qui, après les avoir *traînés à la sécession*, les abandonne à l'heure suprême, quand leur cause est désespérée. Aujourd'hui le gouverneur Brown se justifie avec indignation des rumeurs injurieuses qui ont couru sur son compte, et nie absolument qu'il ait fait au général Sherman aucune proposition de paix. Je ne le crois pas aussi calomnié qu'il veut bien le dire. Si furibond qu'il ait été jadis pour la révolte, il a des terres encombrées de cotons qui expliquent sa conversion récente. Ce sont d'anciennes récoltes dont il n'a pu vendre les produits : encore quelques mois de guerre, et sa ruine est consommée; la paix au contraire, une paix faite à propos, le sauve et l'enrichit. Notez enfin que, si la Georgie veut se séparer de la confédération nouvelle, la théorie de la sécession l'y autorise. Quand les états du sud brisèrent le lien fédéral, ils nommèrent des *conventions* extraordinaires pour voter des *ordonnances de sécession*. Ce qu'a défait la dernière convention, une autre peut le refaire, et cette convention, il est au pouvoir du gouverneur Brown de la convoquer. Sitôt l'ordonnance annulée, l'état rentre en pleine possession de sa souveraineté démocratique, et se trouve, d'après la doctrine même de la constitution confédérée, affranchi de tout devoir de fidélité envers le gouvernement qu'il répudie. Il est curieux de voir la rébellion dissoute à son tour par le principe destructif qu'elle a invoqué contre l'Union.

Cependant le *canvass* se poursuit avec ses incidens accoutumés. Pour le moment, les grands *meetings* se taisent, et les citoyens se réunissent en petites conventions locales pour organiser leurs forces. Ils préparent le feu d'artifice des derniers jours, et l'on se demande encore avec anxiété s'ils n'y mettront pas des boulets de canon.

Il est difficile de dire quelle est précisément la force des partis, car, à mesure que l'heure de la bataille approche, chacun d'eux se vante de ses recrues nouvelles et de son triomphe assuré. Il y a ici, comme ailleurs, une masse indécise qui ne prend parti qu'à la dernière heure, et qui se trouve, en définitive, l'arbitre du combat. Pourtant, s'il est un pays où l'on puisse prévoir le résultat d'une

élection politique, ce sont les États-Unis, car nulle part les partis n'ont une discipline plus régulière, une organisation plus puissante et plus étendue. A la veille de toute élection, il y a quelques semaines d'épreuves durant lesquelles chaque armée dénombre ses combattans. Les comités locaux envoient aux comités d'états les listes qu'ils ont dressées, et ceux-ci en forment de nouvelles listes qu'ils adressent au comité central. Ce mécanisme compliqué fonctionne avec une aisance et une précision parfaites. Les élections locales sont aussi comme des épreuves préparatoires rarement contredites par le jugement définitif. Jusqu'à présent, elles sont favorables au président Lincoln: les démocrates n'ont la majorité que dans trois ou quatre *border-states* et dans la ville même de New-York. Reste à savoir si l'état ne matera pas la ville.

Ils ont pourtant les puissances pour eux : le gouverneur de l'état, M. Seymour, est un de leurs chefs. Quant à l'administration municipale, elle se fait plus royaliste que le roi, plus démocrate encore que New-York. Le maire est un M. Gunther, marchand de fourrures et pauvre politique, mais qui a le mérite de dire très haut ses opinions. Il pousse la rigidité puritaine jusqu'à avouer publiquement sa sympathie pour les rebelles et prendre le deuil à chaque victoire de son pays. Le conseil des *aldermen* ayant voté une illumination pour célébrer les récentes victoires, le maire y a mis sèchement son *veto*, et écrit ou (disent les mauvaises langues) fait écrire aux journaux une lettre fort hautaine pour développer ses raisons. Il ne veut pas, dit-il, fournir à ceux qui se réjouissent des derniers événemens une occasion d'insulter aux sentimens des bons citoyens qui s'en affligent, ni faire à la bourse du pauvre un appel qui ne mérite pas d'être écouté. Cet acte de malveillance maladroite et brutale vaudra plus de voix aux républicains qu'aux démocrates; mais le maire Gunther sait, dit-on, faire lui aussi le miracle de la multiplication des votes, et les vides accidentels qui se font dans le parti sont vite comblés par le flot de l'émigration européenne et le procédé non moins européen de la naturalisation *in extremis*. Il ne se passe pas de jour, — on le dit du moins, — que 300 ou 400 Irlandais, Italiens, Français ou Allemands ne soient expédiés à la mairie et admis sommairement aux bienfaits du droit de cité, sur leur promesse formelle de voter pour Mac-Clellan. Il y a bien une loi qui prescrit aux étrangers, avant leur naturalisation, une résidence de cinq ans sur la terre américaine; mais qu'importe? Autant de gagné sur la loi, et quant aux conditions exigées, les nouveaux citoyens auront le temps de les remplir après l'élection.

On avait pu croire un instant que le parti de la trahison allait

déserter le candidat de Chicago et lui opposer un *copperhead* de meilleur aloi; mais, toute réflexion faite, les Wood, les Vallandigham, les Voorhees et toute leur séquelle ont compris qu'il était plus sage de soutenir Mac-Clellan. Le *Daily News*, journal du *copperheadisme* avancé, affirme que le général a eu connaissance des résolutions de Chicago deux mois avant la convention, qu'elles lui ont été soumises au nom du parti démocrate par Alfred Edgarton de l'Indiana, et qu'il en a approuvé sans réserve l'esprit et la lettre. Si c'est une calomnie, pourquoi ne la point démentir? Fernando Wood, dans un récent discours, justifie son candidat, non pas du reproche de faiblesse, mais du soupçon de patriotisme auquel l'exposent un passé honorable et une loyauté connue. « Il sera, dit-il, notre agent, notre créature; il ne peut désobéir à la voix publique... Quant à sa lettre, tant pis pour qui s'y trompe : ce n'est qu'un subterfuge, une ruse de guerre. » De tels éloges sont des flétrissures. Peut-être en prenant une attitude plus ferme le général Mac-Clellan pouvait-il dérober au président Lincoln l'honneur de défendre l'Union. A présent le dé est jeté, et il ruinerait sa candidature, s'il tentait de répudier des alliés infâmes.

Qu'on ne l'oublie point toutefois; ce n'est pas une lutte ordinaire où il soit permis de consulter des préférences et des sympathies personnelles. Jamais l'Amérique n'a traversé crise si dangereuse et si solennelle; jamais révolution pacifique n'a enveloppé de si redoutables conséquences, et lorsqu'on songe à la gravité des intérêts, à la violence des passions qui sont en jeu, on s'étonne que l'Amérique ne soit pas encore plus déchirée, et que chaque assemblée de cette lutte électorale ne devienne pas un champ de bataille. Néanmoins cette patience dont seul peut donner l'exemple un peuple instruit à la discipline des luttes politiques par un long exercice de la liberté, cette patience extraordinaire ne peut pas être éternelle. Il ne faut pas seulement que le président Lincoln soit élu, il faut encore qu'il obtienne une imposante majorité. Sinon, il est à craindre que les démocrates ne se tiennent pas pour vaincus et jettent le poids des armes dans la balance. Il importe plus que jamais de remporter sur les rebelles cette victoire de l'intérieur qui sera le présage et le commencement de l'autre.

ERNEST DUVERGIER DE HAURANNE.

DU

GÉNIE GREC

AU TEMPS D'ALEXANDRE

ÉPICURE ET PRAXITÈLE.

Praxitèle, Essai sur l'histoire de l'art et du génie grecs, etc., par M. Émile Gebhart.

Loin de s'affaiblir avec le temps, l'intérêt qu'excite l'étude de la Grèce antique semble croître de nos jours. Parmi les gens éclairés, on n'en trouverait plus un seul capable de s'écrier, comme un violent ennemi de Voltaire, le poète Clément :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

C'est qu'il en est de même pour tous les grands objets : un peu de science en éloigne, beaucoup de science en rapproche. Or la science des choses grecques s'est considérablement développée en Europe depuis un demi-siècle, et l'on sait, sans qu'il soit nécessaire d'abonder ici en détails, que la France a pris une large part à ce mouvement, que sur certains points même elle l'a provoqué. Elle a eu, elle a encore des philologues, des érudits, des archéologues, des topographes qui, en réunissant leurs efforts à ceux des Allemands et des Anglais, ont amassé une quantité de témoignages au moyen desquels l'histoire retrouve chaque jour quelqu'un des traits véritables de ce peuple grec « qui, selon une heureuse expres-

sion de M. Grote, a le premier éveillé les facultés intellectuelles encore endormies de notre nature (1). »

Mais il ne servirait de rien de le dissimuler, quelle que soit l'ardeur avec laquelle les recherches sont poussées dans tous les sens, l'histoire grecque demeure extrêmement difficile à écrire. La période purement épique et légendaire y est très longue et n'offre trop souvent à la critique en quête de faits réels et certains que l'appui mobile de la fiction. Même quand on aborde des époques plus récentes, on rencontre à chaque pas des obscurités qu'auraient dissipées ou des lacunes qu'auraient comblées d'importans monumens, si le temps ne les avait détruits. Il faut se résigner, par exemple, à ignorer ce qu'on aurait appris en lisant le fameux recueil, aujourd'hui perdu, où Aristote avait rassemblé les constitutions de cent cinquante villes différentes. Et pourtant que devient la physionomie de la Grèce, lorsqu'on on néglige les aspects divers qu'offrait sa vie essentiellement multiple? On peut se dire, pour se consoler, qu'après tout ce corps aux membres si nombreux eut une tête où vinrent se concentrer les pensées de la nation et un cœur qu'échauffèrent ses plus nobles passions. On peut, afin d'obéir à ce besoin d'unité qui est une des lois les plus impérieuses de l'esprit humain, voir dans Athènes le centre d'une civilisation que cette ville portait à son plus haut point après l'avoir sauvée de la domination des Perses, et dont elle conserva fidèlement les restes jusqu'au v^e siècle après Jésus-Christ. Néanmoins cette façon d'arranger et de composer l'histoire grecque, fût-elle d'ailleurs admise comme légitime, ne dispenserait pas la science d'étudier à fond et de retracer exactement les destinées des peuples qu'elle aurait groupés autour de la cité de Minerve. Et c'est alors que recommenceraient les regrets et les incertitudes; c'est alors que l'écrivain scrupuleux serait obligé de laisser des blancs dans son récit plutôt que d'y introduire des erreurs et de ne présenter que des conjectures ou des probabilités là où la curiosité du lecteur réclame des assertions précises et des affirmations certaines.

La difficulté est grande encore lorsque, au lieu de suivre les Grecs dans les mouvemens compliqués de leur activité politique, on se propose de déterminer les phases successives de leur génie intellectuel, et de saisir les rapports intimes qui, chez eux, rattachèrent l'inspiration à la pensée, la spontanéité à la réflexion, la poésie, la littérature et les arts à la philosophie. De ce côté encore, les routes se croisent, se mêlent, s'effacent; le fil conducteur se

(1) Un savant professeur, M. Sadous, publie en ce moment une traduction de l'*Histoire de la Grèce* de M. Grote. Plusieurs volumes ont déjà paru.

rompt à chaque instant. Que de chefs-d'œuvre mutilés ou réduits en poussière! Que d'écrits tronqués ou perdus! Cependant, grâce au nombre et à la valeur des ouvrages qui ont échappé à la ruine, grâce aussi à la merveilleuse unité de l'esprit grec, dont les changemens uniformément variés marquent de caractères communs les productions d'une même époque, les vues d'ensemble sont possibles et permises, pourvu qu'elles aient été préparées par une exposition savante et une discussion sévère des textes et des faits. C'est ainsi que, dans ces dernières années, des essais consciencieux, quoique limités et timides encore, sur les affinités plus ou moins secrètes et les traits de ressemblance plus ou moins frappans que présentent la plastique et la métaphysique des Grecs, ont été accueillis par les hommes compétens avec une encourageante faveur. A côté de ceux qui refont patiemment l'anatomie de la société grecque, en ramassant deçà et delà jusqu'aux moindres débris de ce beau corps, on a pensé qu'il y avait place pour ceux qui aiment à en retrouver la physiologie et à se demander comment ces membres, épars aujourd'hui, se joignaient, s'unissaient, influaient les uns sur les autres et composaient une organisation vivante et féconde. Cette double façon d'envisager l'antiquité hellénique a produit, à l'École française d'Athènes, deux courans d'études distincts, quoique parallèles, et deux groupes de travailleurs. Les uns, actifs, intrépides, infatigables, véritables soldats de l'érudition, bravant les dangers et les maladies, ont exploré avec succès et enrichi le champ des découvertes archéologiques et littéraires. Les autres, voyageurs aussi et partageant fraternellement les fatigues des premiers, mais portés par goût aux méditations contemplatives, ont essayé, à leurs risques et périls, de remonter des faits historiques à leurs lois et des résultats esthétiques à leurs causes. C'est à ce dernier groupe qu'appartiennent, entre autres, M. Burnouf, bien connu des lecteurs de la *Revue*, M. Fustel de Coulanges, dont l'heureux début a été annoncé ici même, il y a peu de jours, par un habile critique, et M. Émile Gebhart, auteur d'une intéresante *Histoire du sentiment poétique de la nature dans l'antiquité grecque et romaine*, et d'un ouvrage sur *Praxitèle* qui nous paraît mériter une attention particulière.

Le livre de M. Gebhart a pour objet d'expliquer à un point de vue philosophique, et par l'histoire même de la philosophie, non-seulement les vicissitudes de la sculpture, mais celles du génie grec sous toutes ses formes, depuis le moment de son plus grand éclat jusqu'aux jours de sa décadence. L'importance de la question, la nouveauté de la méthode, le talent de l'auteur, que des juges autorisés et peu suspects de faiblesse ont récemment appelé « un brillant

esprit, » nous déterminent à entretenir le public de cette hardie tentative. D'ailleurs des théories philosophiques fort diverses s'efforcent en ce temps-ci d'agir sur la littérature, sur l'art, en un mot sur le génie français. Tandis que les unes, pour le relever et le rajeunir, l'engagent à puiser ses inspirations aux sources les plus hautes, les autres flattent ses plus dangereuses fantaisies et l'aident à déchoir. Les deux partis ne peuvent que gagner à bien savoir comment en Grèce l'inspiration et la pensée se sont d'abord éclairées mutuellement, puis aveuglées. Quelle fut cette réciproque influence aux trois époques de Périclès, d'Alexandre et du démembrement de l'empire macédonien? Jusqu'à quel point l'auteur que nous avons sous les yeux l'a-t-il aperçue et constatée? Voilà ce que nous allons rechercher; mais on nous permettra, dans cette étude, d'avoir surtout en vue les destinées de la philosophie, et de prendre particulièrement à cœur son intérêt et ses progrès.

I.

Au siècle de Périclès, un mouvement extraordinaire se produisit qui a rendu ce temps à jamais mémorable : tout ce qu'il y avait d'intelligent en Grèce afflua vers Athènes, et Athènes imprima un essor immense aux intelligences qu'elle avait enfantées et à celles qui étaient venues du dehors lui demander l'excitation, la lumière et la gloire. Ce fait, très connu, cent fois remarqué, et qui, lorsqu'on le prend en gros, ressemble à un lieu commun historique, paraît au contraire presque nouveau dès qu'on se donne la peine de l'envisager dans les circonstances particulières qui le constituent. Alors, en même temps qu'on voit revivre sous sa plus noble forme une civilisation disparue, on apprend quel degré de force et quel irrésistible ascendant l'amour et le culte de l'intelligence peuvent communiquer à la plus petite des sociétés destinées à jouer un rôle dans le monde.

Ce n'est certes pas, — est-il besoin de le dire? — que ces Grecs fussent autant de purs esprits dégagés des liens de la matière et maîtres absolus de leurs corps. Une sensualité tellement ardente qu'on n'oserait plus en décrire les effets circulait dans leurs veines et les jetait dans les plus déplorables égaremens; mais, sensuels comme ils l'étaient, et tout en continuant de l'être, ce fut leur mérite et leur supériorité de rechercher passionnément les jouissances de l'esprit, d'être fiers avant tout de leur intelligence et de comprendre assez la raison pour y voir le principe même des êtres et la puissance ordonnatrice de l'univers. Un instinct naturel, qui ne manqua probablement à aucune des peuplades hellènes, mais

qui devint chez les Athéniens une faculté énergique et prédominante, poussa ceux-ci à dégager de mieux en mieux des choses, des formes et des notions l'élément purement rationnel et la signification métaphysique qu'elles contenaient.

C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que le mythe primitif d'Athéné ou Minerve se transforma entre leurs mains jusqu'à se changer en une conception admirable. Nulle part ne se trahit plus clairement l'effort d'une pensée toujours en travail qui va élevant et épurant graduellement son objet. Si nous en croyons les plus récens symbolistes allemands et français, et parmi ceux-ci MM. Guigniaut, commentant et complétant Creuzer, et M. Alfred Maury, qui a recueilli et agrandi les vues de ses devanciers, Athéné ne fut, dans l'origine, qu'une personnification féminine de l'élément humide. La preuve en est dans le nom de Tritogénie, qui veut dire *née des eaux*, et que lui donnaient les Minyens. « On comprend, écrit M. Maury, que la Béotie, qui avait été dans le principe un marais sans cesse inondé par les débordemens du lac Copaïs, ait rendu un culte particulier aux eaux et rapporté la personnification de l'élément humide à sa divinité suprême. Des légendes où se reconnaît l'allégorie de l'inondation et de la fertilisation des terres par les eaux constituaient la mythologie locale de ce pays. » Athéné représentait aussi l'air, qui, selon les anciens, se formait de l'eau par voie d'évaporation. Plus tard elle symbolisa l'éther, l'air lumineux et pur, et fut en conséquence considérée de proche en proche comme l'emblème de la pureté, de la chasteté. Enfin ce pur éther, hostile aux forces physiques terrestres et ténébreuses, cette Athéné aux yeux glauques, comme l'eau qu'elle avait autrefois personnifiée, dépouille les enveloppes dont l'avait entourée un naturalisme grossier, et n'apparaît plus que sous l'aspect idéal et presque métaphysique de l'intelligence, fille du cerveau de Jupiter, née sans hymen de l'esprit même du souverain des dieux. L'on voit quelle distance sépare la Tritogénie des Minyens de la Pallas d'Athènes. Cette distance, qui est celle-là même de la matière à l'esprit ou de la force physique à la puissance de penser, le génie grec la parcourut seul, et ne fut satisfait que lorsqu'il l'eut parcourue. M. Grote a raison d'affirmer que l'Athéné-Parthénos est une conception absolument grecque. La raison grecque, parvenue à une certaine conscience d'elle-même, avait recomposé à son image la divinité élémentaire des premiers temps. Elle expliquait par des affinités intellectuelles le choix que Minerve avait fait du peuple athénien à l'époque mystérieuse où les dieux s'étaient partagé le monde. « Vulcain et Athéné, dit Platon dans le *Critias*, qui avaient la même nature, et comme venant du même père et comme marchant au

même but par leur commun amour pour les sciences et pour les arts, eurent ensemble en partage notre pays, qui convenait singulièrement à leur vertu et à leur sagesse. »

Ce côté intellectuel de la religion nationale exerça sur l'art grec une séduction puissante et lui inspira ses plus belles créations. On a dit ailleurs, on se bornera à rappeler ici que Phidias sculpta huit ou neuf fois l'image d'Athéné, et qu'il accumula sur le front et sur la tête de la Pallas du Parthénon tous les signes de la lumière, de la pensée, de la réflexion profonde et concentrée; mais il est un autre fait, moins connu peut-être, quoique remarqué déjà avant M. Gebhart, qui l'a habilement mis à profit, et qui démontre avec quel infaillible instinct le grand artiste sacrifiait les données mythologiques propres à enflammer les sens aux fortes et austères conceptions rationnelles. Pour ceux qui ne possèdent des mythes anciens qu'une connaissance banale et superficielle, il n'y a qu'une Vénus, dont le nom éveille uniquement des idées de voluptés sensuelles. Les Grecs, il est vrai, adoraient celle-là; mais ils en honoraient une autre qu'il faut leur savoir gré d'avoir distinguée de la première. Cette distinction se retrouve dans un des plus exquis passages du *Banquet* de Platon, que nous transcrivons à l'intention de ceux qui ne l'auraient pas lu. « Il est constant, dit Pausanias, l'un des convives d'Agathon, que Vénus ne va point sans l'Amour. S'il n'y avait qu'une Vénus, il n'y aurait qu'un Amour; mais puisqu'il y a deux Vénus, il faut nécessairement qu'il y ait aussi deux Amours. Qui doute qu'il y ait deux Vénus? L'une ancienne, fille du Ciel, et qui n'a point de mère : nous la nommons *Vénus Uranie;* — l'autre plus moderne, fille de Jupiter et de Dioné : nous l'appelons *Vénus Populaire.* Il s'ensuit que des deux Amours qui sont les ministres de ces deux Vénus, il faut nommer l'un céleste, et l'autre populaire... Tout amour en général n'est ni bon ni louable, mais seulement celui qui nous fait aimer honnêtement. L'Amour de la Vénus populaire est populaire aussi, et n'inspire que des actions basses : c'est l'amour qui règne parmi les gens du commun. Ils aiment sans choix et n'aspirent qu'à la jouissance. » Au contraire, toujours d'après Platon, l'Amour qui suit Vénus Uranie participe davantage de l'intelligence, et c'est l'intelligence qui l'attire et le séduit. Il y avait donc, on le voit, chez les Grecs une Vénus intellectuelle, ayant avec Athéné plus d'un trait de ressemblance. Or n'est-il pas très remarquable que cette Aphrodite supérieure, dont la fonction divine était d'allumer toutes les généreuses ardeurs de l'esprit, soit la seule dont Phidias ait voulu ou daigné modeler l'image? Il l'avait sculptée pour la ville d'Élis, où elle avait un temple. Son pied s'appuyait sur une tortue, animal céleste chez les Indiens, et symbole chez les Grecs, selon Plutarque, du silence et de la vie

sédentaire que la religion prescrivait aux femmes. Le bouc, emblème d'une signification fort différente, accompagnait la Vénus populaire, que d'autres artistes se chargèrent de représenter.

Il serait trop long de montrer qu'au même temps Ictinus, Polyclète, Sophocle et leurs plus célèbres contemporains s'appliquaient à donner à leurs œuvres ces fortes qualités qui charmaient le cœur sans le troubler ni le corrompre, parce qu'avant de l'atteindre elles éclairaient et satisfaisaient la raison. Ce que l'on sait moins, c'est que les grands penseurs de cette époque s'efforçaient de conserver à la musique elle-même le caractère mâle, sévère, nous dirons volontiers le caractère moral et intellectuel que le génie dorien avait de bonne heure imprimé à cet art. Rien de ce qui pouvait affaiblir les âmes ou les discipliner ne paraissait indifférent à des hommes tels qu'Aristophane, Platon ou Aristote. Ils croyaient, en s'occupant de l'influence de la musique sur les mœurs, traiter une question des plus graves, et ils ne se trompaient pas. D'ailleurs, quelque sensibles que nous soyons aux beautés musicales, les Grecs les ressentaient plus vivement encore. Finement doués comme ils l'étaient, il n'est pas surprenant qu'on redoutât pour eux les effets irrésistibles d'un art dont la puissance est telle que quelques phrases d'un air national suffisent chez les modernes pour attiser le feu des révolutions. Aristophane pensait que la grave musique des aïeux avait contribué à former une jeunesse chaste et vaillante, et préparé les guerriers de Marathon. « Si quelque enfant à l'école, dit-il dans *les Nuées*, s'avisait de faire quelque bouffonnerie ou de chanter avec les inflexions molles et recherchées introduites par Phrynis, il était frappé et châtié comme un ennemi des muses. » Platon déclare que le mode dorien est la seule et véritable harmonie grecque, née sur le sol grec. Aristote, en traitant dans sa *Politique* de l'action diverse exercée sur l'âme par les différentes espèces de musique, dit qu'il appartient au seul mode dorien de procurer à l'âme humaine un calme parfait. D'après Héraclide de Pont, l'harmonie dorienne a un aspect viril et magnifique; elle n'est ni relâchée ni joyeuse, mais austère et puissante, sans formes variées et raffinées. Il y a donc lieu de conjecturer, sans trop de témérité, que la musique regrettée et recommandée au temps de Périclès s'adressait non à la sensibilité, mais au courage et plutôt encore à l'intelligence. Par là, ainsi que l'a bien compris Ottfried Müller (1), elle offrait les mêmes caractères que tous les arts d'origine et d'inspiration dorienne. De même que l'Athéné de Phidias et que l'architecture du Parthénon, cette musique était un langage qui parlait surtout à la raison.

(1) *Die Dorier*, IV, 6.

Il fut un moment, moment bien court sans doute, mais aussi admirable que promptement écoulé, où la puissance de la raison était si clairement connue et si justement appréciée que la politique grecque sembla ne demander qu'à elle l'art de gouverner les hommes. Le règne de Périclès, si l'on peut appeler de ce nom une domination qui dura un tiers de siècle sans aucun titre officiel, le règne de Périclès serait exactement défini « le gouvernement de l'intelligence athénienne par elle-même, » car Périclès en fut la plus pure et la plus complète personnification. Athènes supporta longtemps Périclès parce qu'elle se reconnaissait et s'admirait elle-même en lui. Ce n'est pas qu'il se soit jamais abaissé à flatter les passions de ses concitoyens, ou que, pour leur plaire, il ait imité leurs défauts : loin de là, il ne leur offrit dans ses talens et dans sa vie qu'une image agrandie de ce qu'il y avait de meilleur dans leur nature. Il fortifia et enrichit son esprit en liant amitié avec Anaxagore et en écoutant les leçons de ce philosophe, qui enseigna le premier que l'esprit est la cause du mouvement et de l'ordre du monde. Les Athéniens idolâtraient l'éloquence : il voulut être orateur, et il le fut; mais son éloquence demeura simple, virile, sans artifices de rhéteur, exempte de subtilité sophistique, à peine émue, presque purement rationnelle. Et cependant avec cette parole nue, fière et d'une hauteur quelque peu aristocratique, il dirigeait à son gré les mouvemens d'une démocratie capricieuse et turbulente, parce qu'il la savait intelligente et la prenait pour ainsi dire par son grand côté. Les Athéniens avaient le sentiment de la beauté : il couvrit leur ville de monumens magnifiques dont le seul aspect était aux âmes comme une sorte d'éducation. « Chaque jour, dit Plutarque, il remplissait Athènes de fêtes pompeuses, de banquets, de solennités, et formait les citoyens à des plaisirs qui n'étaient pas sans élégance. » Il fit décréter par le peuple lui-même qu'à la fête des Panathénées il y aurait un prix de musique, et ce prix fut dès lors décerné dans l'Odéon, dont lui-même il avait tracé le plan. Il élevait, il éclairait ce peuple qu'il lui eût été facile de corrompre et que l'on corrompit après lui. Aussi le plus grave des historiens, Thucydide, a-t-il pu dire : « Puissant par la dignité de son caractère et par son intelligence, à l'abri de tout soupçon de vénalité, Périclès restait libre en dirigeant la foule; il n'était pas mené par elle, mais la menait véritablement. » Périclès fut donc avant tout une grande et forte intelligence : là est le trait saillant de son caractère et le secret de l'ascendant qu'il exerça; là aussi se trouve l'explication de ses faiblesses, car il était homme, et il en eut. On peut, on doit regretter qu'un tel personnage, qui fut à un si haut point maître de son âme et de celles de ses contemporains, ait rendu les armes à une hétaïre. Périclès l'olympien aima éper-

dument Aspasie, il n'y a pas à le nier. Toutefois l'historien qui veut juger équitablement cette liaison et la comprendre, sinon l'excuser, ne saurait oublier que cette femme célèbre, que d'ailleurs Périclès épousa et à laquelle il resta fidèle, l'avait charmé par son esprit et son intelligence singulière des choses politiques, et que, douée de facultés éminentes, elle a mérité que des philosophes comme Socrate et Platon aient parlé d'elle en termes honorables. Ainsi dans Périclès tout est intelligence, tout vient de l'intelligence et y tend, même l'amour. C'est là une admirable figure, calme à la fois et très vivante, grave et sympathique, originale sans bizarrerie et seulement à force de raison, imposante sans orgueil, digne d'intéresser les politiques et les philosophes. M. Gebhart a eu raison d'y chercher et d'y voir la plus haute expression du génie grec au plus beau moment de son histoire. Les pages où il en a parlé sont remarquables et de la même veine que les fermes jugemens portés par l'un de ses prédécesseurs, M. Jules Girard, dans son *Essai sur Thucydide*.

C'est une heureuse nouveauté psychologique, à notre sens, que cette méthode qui consiste à introduire, comme élément essentiel dans l'étude d'un peuple, l'analyse du caractère et des facultés de ses hommes illustres. En appliquant ce procédé à l'histoire morale et intellectuelle des Grecs du v^e siècle, on serait amené à placer le portrait d'Alcibiade immédiatement après celui de Périclès. Une monographie d'Alcibiade, composée avec soin d'après les textes authentiques, serait une œuvre d'un sérieux intérêt. Celui qui l'écrirait aurait à résoudre plusieurs questions complexes et délicates. Si l'on compte les défauts, les vices, les crimes d'Alcibiade, cet homme fut pour son pays une honte et un fléau. D'une insolence sans pareille, il souffletait ceux qui avaient le malheur de lui déplaire; voluptueux jusqu'au cynisme, il affichait sa vie de débauches et en tirait vanité; corrupteur sans vergogne, il jetait au peuple l'argent à pleines mains; blessé dans son orgueil, il se vengeait de sa patrie en la trahissant. Il a mérité qu'un de ses concitoyens dît de lui : « La Grèce n'aurait pu supporter deux Alcibiades. » Enfin c'est dans les bras d'une courtisane, chez les barbares et par eux assassiné, qu'il a terminé son étrange carrière. Eh bien! ce même personnage fut à diverses reprises l'enfant gâté des Athéniens. « Le peuple le désire, tout en le haïssant, et veut l'avoir, » s'écriait Aristophane dans sa comédie des *Grenouilles*. On applaudissait à ses folies, on supportait patiemment toutes ses fautes, on les déguisait sous les noms favorables de traits de jeunesse et d'écarts d'un bon naturel. Ce même personnage fut honoré de la vive affection de Socrate, auquel, il est vrai, il échappait toujours, mais qui s'obstina longtemps à ne point désespérer de lui. Cet homme a obtenu

dans l'histoire une place qu'il gardera. D'où vient cela? Comment résoudre ce problème? En attendant une explication définitive de sa renommée et de son influence, ne pourrait-on hasarder celle-ci? Alcibiade eut le don pernicieux, mais éternellement séduisant, hélas! de relever ses vices par les audaces et les saillies d'un esprit éblouissant. Des témoignages contemporains attestent qu'il fut éloquent moins par la facilité de sa parole, lente parfois et hésitante, que par la solidité des argumens qu'il invoquait. Dans la guerre, telle qu'on la faisait de son temps, il déploya souvent une intelligence féconde en ressources. Ajoutons qu'à certains momens il se montra capable de comprendre et de goûter le génie de Socrate, de s'incliner devant tant de sagesse, et de s'éprendre de tant de vertu, au point que, si Platon n'a pas trop exagéré, nul, si ce n'est Platon lui-même, n'éprouva pour Socrate un aussi vif enthousiasme. Ce que les Athéniens avaient admiré dans Périclès, c'était le prestige imposant de la raison se dominant elle-même et dominant la sensibilité. Ce qu'ils aimèrent surtout dans Alcibiade, mais sans admiration ni respect, ce fut aussi, croyons-nous, l'intelligence, brillante encore, quoique obscurcie par les fumées de la passion.

L'amour de l'intelligence et de la supériorité qu'elle donne à qui la cultive était donc l'instinct le plus puissant, le plus impérieux de la nation grecque. Au moment où cet instinct, qui s'était de jour en jour développé, devenait une faculté pleinement consciente d'elle-même et assez vigoureuse pour produire ses plus belles œuvres, il faillit tout à coup se dépraver et se perdre. La sophistique, qui voulait l'exploiter à bref délai, essaya de l'attaquer à sa racine, comme ces sauvages qui coupent l'arbre dont ils désirent manger le fruit. La lumière n'est pas entièrement faite sur la sophistique. Cette fausse philosophie attend encore son historien. Elle l'aurait déjà depuis quelques années, si la mort n'avait frappé Émile Saisset, dont la critique perçante et sûre eût réduit à sa juste mesure cette école de nihilistes effrontés. On voit du moins par quelques lignes qu'il a laissées, et que semblent confirmer les textes, que la sophistique ne ressemblait en rien à ce que nous connaissons aujourd'hui. On s'est lourdement trompé quand on a pensé que la sophistique venait de renaître parmi nous. Non : il n'est pas un seul penseur du temps présent dont la parfaite bonne foi puisse être mise en doute, tandis qu'il est plus que difficile de croire à la sincérité d'hommes qui avaient une raison à donner pour et contre tout. C'est faire trop d'honneur à ceux-ci que de les comparer, par exemple, au grand sceptique moderne, à Kant, qui demeura dogmatique dans l'ordre subjectif, qui d'ailleurs affirmait la liberté, la loi morale et Dieu. Que les sophistes aient été de fort habiles gens, cela est clair; qu'ils aient même rendu à la science

quelques services en aiguisant la dialectique et en assouplissant la langue, on l'accorde; mais qui oserait leur savoir gré d'avoir poussé l'esprit humain non pas au doute, répétons-le, mais à la négation universelle? Qu'on se figure ce qui serait advenu de la science, s'ils avaient réussi.

Ils échouèrent. Socrate leur opposa son ironie et son infaillible bon sens, Platon ses profondes analyses et cette verve comique qui égalait celle d'Aristophane, et que la malice des *Provinciales* n'a point surpassée. Aristote leur posa ce dilemme sans issue : si tout est vrai, il est vrai que ce que vous dites est faux; si tout est faux, il est faux que ce que vous dites soit vrai. Au lieu de se mettre docilement à la suite d'une société qui semblait se lasser déjà des travaux de la pensée et des nobles jouissances de l'esprit, ces trois hommes de génie lui résistèrent. Ils rendirent à l'intelligence son rôle et ses droits. Les deux premiers enseignèrent que l'ignorance est la mère de la corruption et de l'esclavage, et que la science (on dirait aujourd'hui l'instruction) est la source de toute vertu et de toute liberté. Ils disaient que la politique a pour unique fondement la justice et que la justice est connue par la raison. Le plaisir le plus vrai, et par conséquent le plus vrai bonheur, était, selon Platon, celui que l'âme puise dans l'exercice le plus élevé de l'intelligence. Sans une intelligence parfaite, consciente d'elle-même, belle et heureuse par sa pensée, l'ordre de l'univers paraissait également inexplicable à l'auteur des *Dialogues* et à celui de la *Métaphysique*. La méditation philosophique reprenait à son compte et portait à leur suprême degré de force et de pur éclat les conceptions intellectuelles de la religion et des arts; mais depuis longtemps déjà ces illustres penseurs, quoiqu'ils fussent restés fidèles à la muse de leur patrie, quoiqu'ils n'eussent négligé aucune de ces questions politiques, sociales, religieuses, qui touchent au vif des intérêts toujours présens, ces puissans meneurs d'esprits n'étaient plus suivis que par quelques disciples. L'opinion et l'influence leur échappaient, ce qui prouve, pour le dire en passant, que l'influence est parfois refusée à qui la mérite. La nation grecque s'amollissait : il lui fallait des jouissances faciles, une vie facile, une philosophie facile. L'époque suivante lui donna ce qui lui convenait. Notre pays a eu un temps pareil. En parler, c'est un peu nous entretenir de notre récent passé, qui peut-être dure encore ou tend à redevenir le présent.

II.

Cette analogie, que le lecteur attentif ne peut s'empêcher d'apercevoir, augmente l'attrait des recherches de M. Émile Gebhart

sur le génie grec au temps d'Alexandre. Toutefois on ne peut passer outre sans lui adresser une sérieuse critique. Le nom de Praxitèle, inscrit en tête de son livre, en résume assez bien le dernier tiers; mais c'est un titre trop étroit pour exprimer la pensée de l'ouvrage tout entier. Le second titre, destiné à expliquer celui-là, ne sert qu'à en démontrer l'inexactitude. Le sujet primitivement choisi s'est étendu sous la plume de l'auteur : on ne s'en plaindra pas; cependant il est regrettable que ni l'importance de l'ouvrage, ni l'intention philosophique qui y domine ne soient suffisamment annoncées.

En effet, c'est au point de vue psychologique plutôt qu'à celui de l'archéologie et de l'art qu'est traitée la seconde partie, comme la première. Et tout en approuvant cette façon de procéder qui renouvelle et éclaircit à plus d'un égard l'histoire grecque, nous aurons à voir si une part assez grande a été accordée à la philosophie dans les derniers chapitres de l'étude distinguée que nous examinons. Au siècle d'Alexandre, ce fut l'instinct ou, si l'on veut, l'inspiration qui, en s'affaiblissant, donna le signal de la décadence, de même que l'inspiration, en s'élevant, avait donné aux siècles qui précédèrent le signal du progrès. Si les philosophes de l'école socratique, j'entends les plus puissans, eurent raison d'entrer, pour le diriger et l'accroître, dans le mouvement spiritualiste qu'avaient imprimé aux idées les grands artistes et les grands poètes venus avant eux, tel philosophe moins ancien, Épicure par exemple, eut peut-être tort non-seulement de céder à des entraînemens contraires, mais encore d'en augmenter la force et de les consacrer théoriquement. Dans tous les cas, soit qu'on le blâme ou qu'on l'approuve d'avoir dit, comme Helvétius plus tard, le mot de tout le monde, on ne saurait déterminer au juste les rapports qui le rattachèrent à ses contemporains qu'en exposant d'abord quels étaient les caractères généraux des œuvres d'art ou de poésie que sa doctrine refléta, et en second lieu quels furent les traits principaux de cette doctrine elle-même.

Mais la décadence des mœurs avait précédé et produit celle des arts et de la poésie. Par quel concours, par quel enchaînement de causes religieuses et politiques, le peuple athénien perdit en un seul siècle la plupart des qualités énergiques auxquelles il avait dû sa grandeur, il faudrait un livre pour le dire. Quelques traits suffiront à montrer combien, cent ans après Périclès, cette noble race était tombée au-dessous d'elle-même. On ose à peine croire ce que raconte Plutarque des honneurs que les Athéniens décernèrent à Démétrius, fils d'Antigone, et avec quelle docilité et quel servile empressement ils se firent les serviteurs et payèrent les frais de ses débauches. Ils l'honorèrent, lui et son père, du titre de dieu et créèrent

un prêtre chargé du culte de ces deux divinités nouvelles. Ils consacrèrent, en y élevant un autel, le lieu où Démétrius était descendu de son char. Ils firent broder son portrait parmi ceux des autres dieux sur le voile de Pallas. Ils lui assignèrent pour résidence cette partie du Parthénon qu'on nommait l'*opisthodome*. Et là, dans le temple même d'Athéné-la-Vierge, Démétrius vivait avec ses courtisanes Chrysis, Lamia, Démo et Anticyra. Un jour, il lui prit fantaisie de lever sur les Athéniens l'énorme contribution de deux cent cinquante talens (environ quinze cent mille francs); les Athéniens la payèrent sur-le-champ, et Démétrius envoya cet argent à Lamia et à ses autres maîtresses. Une autre fois, cette même Lamia, voulant offrir un festin à son amant, en demanda le prix aux gens riches d'Athènes, et elle l'obtint. Indigné, le poète Philippide caractérisait Démétrius dans une de ses pièces en l'appelant « celui qui a fait de l'Acropole un mauvais lieu. » De tels scandales peignent cette incroyable époque. Décidément Aphrodite détrônait Athéné, et l'influence de la volupté remplaçait celle de l'austère et chaste intelligence.

Ce changement, dès son origine, avait été secondé par les artistes, dont la nature, essentiellement spontanée, subit plus volontiers qu'elle ne les combat les excitations du goût public. Phidias avait été surtout le sculpteur de Minerve; Praxitèle fut avant tout le sculpteur de Vénus et de l'Amour. Si la critique parvenait à démontrer que les statues de ces deux divinités qui lui ont été attribuées n'étaient pas de lui, son originalité disparaîtrait et sa renommée serait inexplicable. Il eut le bonheur, et peut-être aussi le tort, de présenter aux yeux de ses contemporains les images, il est vrai idéalisées, de la passion qui avait envahi toutes les âmes, et qui, à cause de cela même, n'avait pas besoin d'être attisée. Nous ne saurions blâmer M. Gebhart d'avoir cherché à établir que Praxitèle fut l'auteur des Niobides, et d'avoir déployé à cette occasion beaucoup de science et de critique. Sa discussion sur ce point contesté est solide, habile et mesurée, et ce problème archéologique se rapportait bien, après tout, à son sujet. Néanmoins ce qui importe aux philosophes, justement préoccupés de déterminer les antécédens d'un phénomène intellectuel tel que la doctrine d'Épicure, c'est la place considérable qu'avait prise dans les œuvres de sculpture la représentation de la volupté divinisée. A ce point de vue, Praxitèle, son génie, la source où il puisa ses plus remarquables inspirations, doivent provoquer de sérieuses réflexions.

Si l'on admet les calculs de M. Gebhart, qui paraissent fort plausibles, Praxitèle dut naître vers l'an 384 avant Jésus-Christ. Ainsi il avait environ trente-cinq ans entre 345 et 350, époque des plus brillantes années de Phryné, et il était dans toute sa gloire dix ans

avant l'avénement d'Alexandre, au moment où venaient au jour Ménandre et Épicure. A cette époque, les hétaïres exerçaient un empire universel et presque incontesté. Leurs succès et leur fortune égalaient leur audace. L'heure approchait où, après la ruine de Thèbes par Alexandre, Phryné devait offrir de relever à ses frais les murs de cette ville, à la condition qu'on y graverait cette inscription : *Alexandre les a renversés, mais Phryné les a reconstruits.* Un souffle puissant de sensualité enivrait et emportait la Grèce entière. Sans doute, ce déchaînement d'instincts et d'appétits avait commencé avant Praxitèle; mais s'efforça-t-il de l'atténuer, ou bien contribua-t-il à le rendre plus aveugle et plus violent encore? Quoique incomplets, les renseignemens dont l'histoire dispose suffisent à nous édifier sur ce point.

Les auteurs anciens ne disent pas de Praxitèle qu'il ait, à l'exemple de Phidias, cherché son idéal dans sa pensée plutôt que dans la réalité vivante. D'après quels modèles furent esquissés le Jupiter Olympien et l'Athéné du Parthénon, on l'ignore, tandis qu'on sait de reste à l'image de qui fut conçue et modelée la célèbre Vénus de Cnide. Toutefois il est avéré que Praxitèle ne visait à la ressemblance que pour mieux atteindre la beauté. En donnant à ses personnages tantôt une expression touchante jusqu'au pathétique, tantôt le charme pénétrant de la passion qui se laisse deviner sans éclater au dehors, en contenant les palpitations de la volupté dans des formes pures et presque sereines, il conservait autant que possible à son art le caractère intellectuel qu'il avait antérieurement revêtu. A cela près, les faiblesses de son temps ne le trouvèrent ni dur ni même sévère. Ce qu'on aimait autour de lui, il l'aimait et s'appliquait à le rendre encore plus aimable. Outre ses autres ouvrages, dont il est inutile de parler ici, il sculpta cinq statues de Vénus, deux de l'Amour, une de Bacchus, et deux de Phryné, dont une, en bronze, fut dédiée à Delphes par la courtisane elle-même, et provoqua ce cri du cynique Cratès : « Voici un monument de l'intempérance des Grecs. » C'étaient assurément des merveilles de grâce et de distinction, enveloppées du voile de la plus exquise beauté; mais la beauté y parlait un certain langage alors parfaitement compris, même à demi-mot. Une épigramme disait : « Qui a donné une âme au marbre?... Qui a mis dans la pierre un si brûlant désir de volupté? C'est le travail des mains de Praxitèle. » Voilà pour Vénus. Quant à l'Amour de Parion, Callistrate vante « ses yeux inondés de séduction, de pudeur et de grâce amoureuse. » On objectera peut-être que les monumens antiques aujourd'hui subsistans qui rappellent ceux-là, ou qui en sont d'exactes copies, n'ont rien qui trouble les sens des modernes, que les faiseurs d'épigrammes étaient des rhéteurs portés à l'emphase, qu'enfin

c'est tant pis pour les âmes grossières si la beauté excite en elles autre chose qu'une respectueuse admiration. Ceux qui raisonnent ainsi oublient que nous sommes les enfans et les élèves du christianisme, que nous naissons sous un ciel pâle et souvent froid, que ces marbres immobiles, rencontrés par hasard et rarement, n'ont pour nous qu'un intérêt de curiosité. Autres étaient les compatriotes de Praxitèle, et il les connaissait bien. Il savait jusqu'où iraient leurs transports à la vue de cette Aphrodite au sourire enivrant dont Lucien et Athénée ont décrit l'incroyable puissance de séduction. Ces récits sont tels qu'on ne peut les reproduire. Ils prouvent que sur le front et dans les yeux de la déesse il y avait, malgré tout, un peu plus que le tranquille et noble rayonnement de la beauté. Les dieux du siècle précédent ne subirent jamais d'outrages; ceux de Praxitèle furent plusieurs fois profanés. Ce qu'il fallait présenter aux regards de ces générations amollies, c'était non pas l'image idéalisée de Phryné, mais la Vénus Uranie que Platon avait célébrée. S'il convient d'être de son temps, on ne peut s'empêcher de croire que Praxitèle fut un peu trop du sien.

M. Gebhart ne le lui a pas reproché. Nous comprenons en effet qu'on le traite avec indulgence quand on compare ce qu'il y a encore dans son style de discret et de contenu avec la verve qui s'épanouit librement dans les fragmens qui nous ont été conservés des poètes de la moyenne comédie. Ceux-ci n'étaient plus, comme Aristophane et ses successeurs immédiats, de hardis satiriques abordant les brûlantes questions de la politique ou de la philosophie. C'étaient habituellement des peintres de la vie commune, se plaisant à mettre en scène les vices du jour, quelquefois pour les blâmer, plus souvent pour égayer les spectateurs sans aucun souci de servir la morale. Les personnages favoris de ces amuseurs de profession étaient les gens corrompus de tous les étages, depuis la riche courtisane jusqu'au parasite et même jusqu'au cuisinier. Ils étalaient à l'envi devant le public les formes multiples de cette sensualité effrénée qui prépara la doctrine épicurienne, mais que celle-ci était fort loin de prêcher. Qu'on juge des caractères du temps et de ceux que recherchait cette comédie d'après les passages suivans d'Alexis : « le sage doit réunir toutes les voluptés; il y en a trois qui rendent la vie véritablement parfaite et heureuse : boire, manger et faire l'amour. » — « Que viens-tu me radoter, bavardant du haut en bas, du Lycée à l'Académie, à l'Odéon? Enfantillages de sophistes! Rien de bon dans tout cela. Buvons, buvons à outrance, et assis, mon cher Sicon, et vive la joyeuse bombance, tant qu'il nous est permis d'y fournir! Allons, vive le tapage, Manès! Rien de plus aimable que le ventre! Le ventre, c'est ton père, le ventre, c'est ta mère! » — « Vertus, ambassades, commandemens, vanités que

tout cela, retentissement vide du pays des songes! La mort te glacera au temps marqué, et il ne te restera que ce que tu auras bu et mangé. » Dans une pièce d'Antiphanes, le buveur professe les mêmes maximes. « Dis-moi, qu'est-ce que vivre? — C'est boire, par ma foi! » Le Zacynthien du même poète, espèce de don Juan païen, ne cherche dans l'amour que la jouissance présente. « N'ai-je pas raison, dit-il, d'aimer toutes les femmes?... » Comme leurs pareils d'aujourd'hui, ces hommes de plaisir sont dupés, ruinés, dévorés par les créatures auxquelles ils se livrent. « Nannion, s'écrient-ils, Nannion diffère-t-elle de Scylla, elle qui après avoir étouffé deux amans en cherche un troisième? Et Phryné, n'a-t-elle pas laissé Charybde bien loin derrière soi, elle qui, saisissant un capitaine de navire, l'a dévoré avec son fret? » Mais on ne se lassait encore ni de cette vie désordonnée ni du théâtre qui en était la représentation.

L'amour ne tient pas moins de place dans la comédie nouvelle. Tous les dieux sont renversés; seul, celui-là reste debout. Ménandre, auquel nous arrivons, et qui va nous mener à Épicure, son contemporain et son ami, est, parmi les comiques, le vrai poète de l'amour. Cette passion était l'âme de toutes ses pièces. Il fut, selon Plutarque, le grand disciple et le premier initié de ce dieu. Il en subissait l'empire; il le proclamait plus grand et plus fort que Jupiter. Il l'analysait en philosophe, instruit peut-être à l'école de l'auteur si profond et si pénétrant de la *Morale à Nicomaque*. Sans renoncer à en décrire les ardeurs sensuelles, il en exprima les nuances, les délicatesses, les élans, les chagrins, avec un art qui est son originalité propre. On n'a pas à le caractériser longuement ici : cette tâche est depuis plusieurs années accomplie par trois érudits français auxquels le lecteur peut recourir (1). On se borne à recueillir dans les fragmens de ses pièces quelques-unes des idées qui marquent le mieux quel était alors l'état des intelligences.

La sensibilité que la raison a cessé d'éclairer et que la liberté ne maîtrise plus atteint bientôt ce dernier degré de violence qu'on nomme la passion. La passion, livrée à elle-même, a quelque chose d'aveugle, de fatal, d'irrésistible. Elle frappe à l'aventure, et dans ses allures désordonnées elle semble n'être plus que le hasard lui-même. Les anciens poètes l'avaient confondue avec la fatalité. Le maître du monde et des hommes chez Ménandre, c'est l'amour, mais c'est aussi le hasard. « Mettez bas votre raison, dit-il; l'intelligence humaine n'est rien autre que le hasard..... C'est le hasard qui gouverne tout, soit qu'il renverse, soit qu'il conserve....

(1) MM. Charles Benoit, Guillaume Guizot et Ditandy. Voyez aussi les *Fragmens pour servir à l'histoire de la Comédie antique*, par M. Artaud, avec une introduction de M. Guigniaut.

Toutes nos pensées, toutes nos paroles ne sont que hasard; nous mettons notre nom sur le titre, et voilà tout. C'est le hasard qui décide de tout : c'est lui qu'il faut appeler intelligence, prudence et seul Dieu, si vous ne vous contentez pas du son que rendent les mots vides. » Puisque le hasard est la puissance universelle et souveraine, les dieux n'ont rien à faire et sont inutiles. Çà et là on leur rendra, pour la forme, un hommage dérisoire, mais en les déchargeant des fonctions que le vulgaire leur impose. « Je ne crois pas, Smicrinès, que les dieux soient gens de loisir au point de mesurer à chaque homme, jour pour jour, le malheur et le bonheur. » Que craindre alors ou qu'espérer? Rien. Il faut jouir des biens présens; mais en même temps « l'homme heureux doit toujours s'attendre à quelque vicissitude et ne pas se confier au hasard, qui n'est conduit par rien de semblable à l'intelligence. » Toutefois l'Athénien délicat et raffiné, l'interprète le plus éloquent des joies de la vie voluptueuse, le poète qui conseillait de s'abandonner aux charmes du plaisir actuel, avait déjà trouvé, comme ses contemporains sans doute, l'amertume au fond de la coupe. L'existence lui semblait triste et mêlée de trop de souffrances; le désenchantement le gagnait, et l'ennui le prenait à la gorge. Un simple animal, un âne broutant son pré lui paraissait plus heureux que l'homme. La crainte de la souffrance l'emportait en lui sur le goût de la volupté. Plein de cette mélancolie, nouvelle à cette époque, qu'engendrent infailliblement l'abandon des grands devoirs et l'abus des jouissances physiques, il proclamait que la vie la plus courte est aussi la meilleure, et que « celui qui est aimé des dieux meurt jeune. » — « Celui qui tarde tombe dans la misère, triste vieillard, las, dégoûté, ruiné; il s'égare, il ne rencontre que des haines et des embûches; un long âge ne mène pas à une douce mort. » Ce sont là les accens les plus profonds et les plus touchans qu'ait rendus la poésie de cette génération fatiguée. Pour employer une expression très forte de M. de Tocqueville, qui s'applique parfaitement ici, le froid la gagnait. Trop énervée, elle ne comprenait ni ne sentait le prix de l'existence. La mort l'attirait; son rêve suprême était de ne plus souffrir. Le seul sentiment encore vivace de son âme était la crainte, la crainte de la douleur. Sa mélancolie intéresse et émeut. Cependant la tristesse des modernes désillusionnés est plus fière et plus noble. Aux plaintes de Ménandre nous préférons, quant à nous, ce simple cri du plus sympathique de nos poètes :

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Ni Ménandre ni ses contemporains ne connaissaient les purifiantes

angoisses du repentir : ils regrettaient seulement que la vie fût trop courte pour le plaisir, trop longue pour la souffrance. Ce n'était pas la pensée d'un avenir à la fois certain et inconnu qui nourrissait leur mélancolie.

Lorsqu'on a étudié de près cet affaissement des mœurs et du génie grecs, rien n'est plus aisé à comprendre que la philosophie qui en fut la conséquence. On regrette que M. Gebhart n'ait pas cru devoir insister plus longuement sur les rapports par lesquels l'épicurisme vint se rattacher à cette société finissante. Son talent souple et fin le rendait éminemment propre à suivre dans ses détours le chemin que suivit alors la conscience humaine égarée. En tenant mieux sa promesse de faire surtout œuvre de psychologue, il aurait placé Épicure dans son véritable cadre, ou, comme l'on dit aujourd'hui, dans son milieu, et il aurait ajouté d'utiles lumières à celles qu'ont jetées sur cet étrange moraliste de récens et judicieux historiens (1).

Épicure a été et est encore très diversement jugé. Après avoir comparé sa doctrine aux idées qui avaient cours et aux sentimens qui remplissaient les âmes quand il fonda son école, on arrive naturellement aux conclusions suivantes : il n'a pas directement accru la corruption générale, qui était à son comble; il n'est ni si coupable que le font les uns, ni si méritant que le disent les autres. Entre le délire de la volupté et les luttes de la vertu, il a pris une position intermédiaire; mais là, malgré quelques belles apparences qui trompent les juges inattentifs ou intéressés, malgré son éloignement systématique pour tous les excès, et quoique son sensualisme soit négatif, il a exercé une mortelle influence.

Fuir la douleur physique et morale à tout prix, même au prix du plaisir, telle est en deux mots la théorie morale d'Épicure. Le plaisir qui coûte la moindre peine ne vaut pas qu'on l'achète, et comme la plupart des plaisirs sont précédés, accompagnés ou suivis de quelque souffrance, le seul, le véritable bonheur ne saurait consister que dans l'absence de la douleur. En posant ce principe, en le développant, en le tournant et retournant de tous côtés, il est manifeste qu'Épicure allait à l'encontre de cette fureur de jouir qui était la folie universelle. En ce sens donc, sa philosophie n'était pas corruptrice. Il y a plus : il soutenait qu'on ne peut goûter quelque félicité qu'en vivant honnêtement. Et là-dessus ses partisans de s'extasier et de prétendre que non-seulement il n'a pas corrompu, mais encore qu'il a, autant qu'il était en lui, amélioré ceux qui ont suivi ses préceptes. La méprise disparaît aussitôt qu'on se rend

(1) Notamment M. J. Denis dans son *Histoire des Théories et des Idées morales dans l'antiquité.*

compte du sens qu'il donnait à ces mots d'honnêteté et de vertu qu'il prodiguait avec faste. A ses yeux, la vertu était un simple calcul d'intérêt : ne nuisez pas de peur qu'on ne vous nuise; respectez les lois, non parce qu'elles sont justes, mais parce que là est l'unique moyen d'avoir la paix, en empêchant les hommes de s'entre-dévorer. Ce qui atténue encore plus l'apparente grandeur de cette sagesse, ce qui la réduit à sa juste mesure, c'est qu'Épicure ajoutait à son principe fondamental ce commentaire singulier : au demeurant, s'il vous en coûte par trop de vous abstenir de la volupté ou des plaisirs, quels qu'ils soient, si l'effort que vous auriez à faire est trop douloureux ou trop violent, comme après tout il s'agit de souffrir le moins possible, eh bien! renoncez à la lutte et contentez votre ambition ou votre chair. Cependant ce n'était là, à l'en croire, que l'extrême parti, et le plus sûr était de s'exercer à l'abstinence de tous les plaisirs autres que le bon état du corps et la tranquillité de l'âme; mais là précisément étaient le danger et le poison de son égoïsme, le plus ingénieux et le plus profond qui fut jamais en même temps que le plus stérile. L'on vient de voir que la société grecque était lasse de tout, même de jouir, et que les esprits les plus élevés ne vivaient plus guère que par la crainte de la douleur. Un sentiment unique, la peur, avait presque chassé et remplacé les autres. Le système d'Épicure serait exactement nommé la philosophie de la peur. « Soyez frugal, dit-il, de peur d'être malade; soyez courageux, de peur de trop souffrir au milieu des chagrins; ne vous mariez pas, de peur d'être la victime d'une femme acariâtre; n'ayez point d'enfans, de peur d'entendre leurs cris et d'assister au spectacle de leurs maladies ou à celui de leurs mauvaises mœurs. Ne croyez pas que l'âme est immortelle, de peur d'être tourmenté à la pensée d'une autre vie. Ne croyez pas que les dieux s'occupent de nous, de peur d'avoir à redouter leur colère. Ne vous mêlez pas des affaires publiques, de peur d'être rongé de soucis et écrasé par vos rivaux. Restez en repos, mangez du pain, buvez de l'eau claire : la volupté suprême est là. »

Il n'y a pas à s'échauffer contre un tel système, qui est et qui sera toujours le dernier mot de l'égoïsme matérialiste : c'est assez de l'exposer; mais on aura beau le prendre par ses quelques bons côtés qui étaient autant d'inconséquences, on aura beau en taire ou en voiler les côtés honteux, notamment le remède qu'Épicure recommandait à ceux que tourmentait trop le mal d'amour, quand on aura réussi à prouver que cet ascète par volupté ne fut point un corrupteur de profession, il restera encore ceci : qu'Épicure éleva à la hauteur d'une philosophie et osa appeler du nom de sagesse les plus misérables timidités de son siècle. Au lieu de rassembler

les restes d'énergie qui subsistaient encore et de les employer à relever les esprits et les caractères, il recueillit toutes les débilités intellectuelles et morales, et en composa un modèle qui n'était que l'idéal de la décrépitude. Il ne sut ni expliquer, ni transformer, ni combattre victorieusement le polythéisme. « Il ne fut point athée, » dit M. Gebhart; il ne l'était pas dans la forme; au fond et en réalité, il l'était trop. Un autre écrivain a regretté les déguisemens de son athéisme, lequel, plus franc et plus déclaré, eût été, à ce qu'on prétend, une arme puissante contre les folies de la superstition. L'histoire, bien consultée, montrerait au contraire que, lorsque l'athéisme refoule la superstition d'un côté, elle reparaît aussitôt d'un autre, plus insensée et plus violente. Le sentiment religieux est indestructible; mieux vaut l'épurer et le diriger par un théisme raisonnable, comme l'avaient tenté Socrate et Platon, que de s'épuiser vainement à l'anéantir. Épicure est donc bien difficile à défendre. On ne l'excuse pas en plaidant en sa faveur cette circonstance atténuante, qu'il fut un effet et non une cause, qu'il glissa en philosophe sur la pente où Praxitèle s'était laissé aller en artiste, et que son rôle lui était imposé fatalement par le malheur des temps. Les effets de ce genre ne tardent pas à devenir des causes agissantes, et quand ces causes sont des hommes, elles sont responsables de ce qu'elles font. Si l'on absout Épicure au nom de la fatalité, de quel droit, au nom de quel principe louera-t-on l'attitude militante des stoïciens et leurs mâles résistances? Ceux-ci naquirent au milieu des mêmes conditions politiques, en présence des mêmes défaillances des arts, de la poésie et des mœurs. Comment eurent-ils une morale et un idéal si différens de l'idéal et de la morale d'Épicure? Venus au même temps, enfans de la même race, comment ont-ils, sur tant de points essentiels, démenti leur race et leur temps? N'y a-t-il pas là contre la théorie absolue des *milieux* une objection considérable? C'est ce qu'il reste à examiner.

Les affinités qui existèrent entre la société, la poésie et les arts — et la doctrine morale d'Épicure — sont frappantes. On les avait remarquées avant M. Gebhart. Le mérite de ce jeune savant est d'en avoir fourni la preuve historique en réunissant et en groupant des faits qui aboutissent naturellement aux conclusions qu'il en a tirées. S'il n'a pas assez appuyé sur les théories particulières d'Épicure, et s'il nous a ainsi provoqué à en parler plus longuement que lui, si la fin de son travail est une esquisse plutôt qu'un tableau, les traits généraux en demeurent cependant vrais et curieux.

Sa démonstration toutefois appelait une contre-épreuve. Aux destinées heureuses et facilement poursuivies de l'épicurisme, il eût été utile d'opposer le sort très différent que subit la philoso-

phie stoïcienne : les préférences de la société grecque au IVe siècle seraient devenues évidentes d'une autre façon dans ses répugnances. Pourquoi cette seconde partie de la démonstration a-t-elle été omise? Nous l'ignorons. On aurait pu justifier cette omission en alléguant les difficultés réelles que présenterait une exposition régulière du stoïcisme. En effet, l'épicurisme est connu : outre de nombreux fragmens de cette doctrine partout répandus dans les auteurs anciens, outre le poème de Lucrèce, qui en est la reproduction, Diogène de Laërce nous en a conservé la presque totalité dans trois lettres d'Épicure et dans une série de maximes appelées les *axiomes fondamentaux*. Au contraire, l'on n'a du stoïcisme que des bribes éparses. Tous les ouvrages des premiers stoïciens ont péri. Parmi les morceaux qui ont échappé au temps, il est souvent malaisé de discerner la part respective de Zénon, de Cléanthe et de Chrysippe. Aucun des plus récens historiens du portique, aucun des plus éminens n'oserait se flatter de pouvoir dire au juste ce qui revient en propre à chacun de ces ancêtres de Sénèque et de Marc-Aurèle, et, à ce point de vue du moins, la question du stoïcisme est encore ouverte. D'un autre côté, la société grecque, à l'époque où le stoïcisme, enfin constitué par Chrysippe, aurait pu la pénétrer, se dérobe à toute investigation précise. On n'a pas de Sénèque grec, ayant écrit au milieu du IIIe siècle ou auparavant, de ces *lettres* à un ami où se seraient révélées les intimes pensées d'une âme stoïcienne tantôt travaillant à s'affermir elle-même, tantôt s'efforçant, selon l'heureuse expression d'un ingénieux critique, de remplir le rôle nouveau de directeur de conscience. Ce n'est donc qu'avec des précautions et des réserves infinies que l'on serait admis à indiquer par à peu près l'influence qui avait le plus contribué à produire ou à seconder le stoïcisme et celle qu'il exerça.

Toutefois, en gardant une scrupuleuse mesure, en n'allant pas au-delà de ce qu'apprennent les faits connus, il ne serait pas impossible de hasarder quelques affirmations et même quelques conjectures, sauf à les donner comme telles. L'idée prédominante, originale du stoïcisme, c'est celle de l'action. Les socratiques avaient principalement expliqué le monde par l'intelligence; les stoïciens rapportent tout à l'action. Ils l'appellent, il est vrai, raison suprême; mais cette raison est essentiellement à leurs yeux une force active. Ils disaient que le but de la vie c'est l'action conforme à la nature, c'est-à-dire à la raison. Ils tenaient que la passion, relâchement de la force active, est pernicieuse, mauvaise, et qu'il la faut combattre sans pitié ni relâche. Ils enseignaient cela à une nation dont les plus puissans génies avaient fait à la passion sa part et n'avaient voulu que l'épurer et la gouverner. A cette nation qui

aspirait à goûter les jouissances les plus diverses et qui n'eut rien d'égal à son intelligence, si ce n'est son pouvoir de sentir et son ardeur à poursuivre la volupté, ils répétaient que la volupté est mortelle à l'homme. On a pu trouver à ces adversaires de la passion des antécédens philosophiques; mais en dehors du cynisme, qu'ils modifièrent d'abord considérablement, à ne regarder que parmi les artistes et dans la société contemporaine, quel courant d'idées avait donc favorisé le développement des leurs? On n'a pas su le découvrir encore. Il n'y a donc pas moyen de les considérer comme des produits nécessaires de leur temps, de leur race ou de leur climat, ou, en un mot, de leur milieu. Le stoïcisme reste un phénomène inexplicable et un effet sans cause pour quiconque refuse de reconnaître que l'homme porte en lui-même la faculté de choisir son rôle, sa conduite, ses pensées, ses erreurs, en dépit des influences physiques ou morales qui l'environnent et le pressent. Dira-t-on que cette fière et libre doctrine fut le résultat d'une réaction? Mais alors pourquoi cette réaction n'étendit-elle ses effets que sur un groupe d'âmes d'élite, et pourquoi le succès de leur entreprise fut-il de leur temps si incomplet? Un mouvement de réaction assez fatal et assez fort pour enfanter de tels penseurs n'eût-il pas jeté dans leur école autant de disciples qu'en peut attirer une grande philosophie? Or il n'en fut pas ainsi. Non-seulement les fondateurs du stoïcisme heurtaient de front la société grecque par l'âpreté de leurs principes, mais de plus ils semblaient s'attacher à lui déplaire par un dédain absolu de ce qui peut, dans la forme, attirer et captiver les hommes. D'après certains écrivains, Zénon s'entourait de gens oisifs, pauvres et mal vêtus, quoique d'autres rapportent qu'il n'aimait pas la foule, et qu'afin de l'écarter il exigeait parfois une rétribution de ses auditeurs. Dans une ville éprise des charmes du beau langage, il exposait ses théories en termes froids et souvent concis jusqu'à l'obscurité. Il disait à ce peuple d'artistes qu'on ne devait élever aux dieux ni temples ni statues. Aussi les progrès de sa doctrine furent-ils lents et bornés, tandis que, selon Diogène de Laërce, des villes entières n'auraient pu contenir les amis d'Épicure et cette foule de disciples que retenait auprès de lui le charme de sa philosophie. On ne voit pas, du moins jusqu'ici, que les spéculations des stoïciens sur la beauté aient exercé une action quelconque sur les arts, ni au commencement, ni plus tard, à moins qu'on ne se risque, sans preuves suffisantes, à regarder comme un des résultats de leur morale le goût du colossal et la recherche de l'effet à outrance qui caractérisa la sculpture après Alexandre. Une seule de leurs idées paraît avoir fait un chemin assez rapide et conquis une assez prompte popularité : nous voulons parler de ce cos-

mopolitisme nouveau et généreux qui venait du cynisme, et qui consistait à proclamer que tous les hommes, pauvres ou riches, libres ou esclaves, Grecs ou barbares, étant avec les dieux comme les membres d'un même corps, animé d'une même âme, ne doivent former qu'une seule république régie par l'unique loi de la justice et de l'amitié. Il est vrai qu'en ce point ils eurent pour auxiliaire le conquérant qui mêlait l'Orient à l'Occident, étendait de tous côtés les frontières du monde grec, et mariait hardiment ses Macédoniens à des filles de la Perse. Il semble que la Grèce ait été trop petite pour le stoïcisme, et que cette puissante philosophie n'ait été vraiment à l'aise que dans le monde agrandi par le génie d'Alexandre et par l'ambition du peuple romain.

Par ce qui précède, on jugera, nous l'espérons, du haut intérêt que présenterait une histoire comparée de la philosophie et des arts dans la Grèce antique. Une telle histoire, M. Gebhart n'a pas eu la prétention de l'écrire dans toute son étendue. Il n'a voulu en donner que quelques chapitres, et il y a déployé de rares qualités. Ce genre nouveau, dont l'auteur des pages admirables sur *l'Art français au dix-septième siècle* a fourni le vrai modèle, ce genre nouveau est plein de difficultés, surtout en ce qui touche la Grèce. Ceux-là seuls doivent l'aborder qui ont une ample provision de faits rigoureusement prouvés et qui préfèrent des conclusions peu nombreuses, mais sûres, à de vagues et inutiles généralités. Là, comme partout dans l'histoire, la critique virile et féconde est celle qui se résigne à beaucoup ignorer; mais quoiqu'elle ignore beaucoup, quoiqu'elle s'y résigne et l'avoue, la science récente de la philosophie dans ses rapports avec les arts est déjà en possession de quelques résultats importans. Elle croit notamment, et jusqu'à preuve contraire, que s'il est des temps où l'art, en s'élevant, peut inspirer heureusement le génie philosophique, il en est d'autres où l'honneur et le devoir de la pensée sont de résister courageusement aux entraînemens du goût public. Le philosophe n'est jamais obligé ni forcé de subir son milieu. C'est en échappant au leur, c'est en le défaisant et refaisant jusqu'à un certain point d'après leur idéal, que Socrate, les stoïciens, Descartes et d'autres encore ont donné à l'intelligence humaine ses plus puissantes impulsions.

CHARLES LÉVÊQUE.

UNE

STATION NAVALE AU JAPON

EN 1863-1864

II.

LA GUERRE CIVILE AU JAPON ET LES OPÉRATIONS DES FLOTTES ALLIÉES DANS LA MER-INTÉRIEURE.

I.

Depuis deux ans le Japon, en lutte avec l'Europe et agité par une guerre intérieure, traverse une épreuve dont une première étude sur les expéditions anglo-françaises de 1863 a pu faire apprécier la gravité (1). Le développement des comptoirs européens sur les côtes du Japon ne s'est pas arrêté sans doute, mais il ne se poursuit qu'au milieu d'incidens diplomatiques et militaires qu'il importe de raconter avec quelque détail, car ils mettent à jour une partie des rouages d'une des sociétés les plus difficiles à étudier, les plus mystérieuses de l'extrême Orient.

Au commencement du mois de mars 1864, le ministre d'Angleterre au Japon, sir Rutherford Alcock, était venu reprendre son poste, que le colonel Saint-John Neale avait occupé à titre provisoire pendant deux années. Après s'être jadis éloigné sous l'impression de fâcheuses circonstances, il dut reconnaître avec regret

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1865.

que pendant son absence la situation ne s'était guère améliorée. Le commerce anglais se plaignait beaucoup de la stagnation des affaires; les autorités japonaises n'avaient à la bouche que le mot d'évacuation; les nouvelles recueillies sur les troubles intérieurs du pays étaient d'un fâcheux caractère. Aussi, peu de temps après son retour, le représentant d'Angleterre adressa-t-il à ses collègues une circulaire dans laquelle il s'étendait longuement sur les résultats négatifs de la politique de temporisation suivie jusqu'alors et jadis recommandée par lui-même; il agitait de nouveau la question, déjà débattue l'année précédente, puis ajournée, d'une opération contre le détroit de Simonoseki, toujours fermé par les canons du prince rebelle de Nagato. A cette communication, le ministre d'Amérique répondit en accordant sans réserve l'appui moral et même matériel que réclamait son collègue. L'agent de la Hollande alla plus loin encore en annonçant que trois corvettes de guerre avaient été dirigées des Indes néerlandaises sur le Japon pour tirer satisfaction de l'agression commise contre la *Méduse*. Quant au représentant de la France, M. Léon Roches, arrivé tout récemment au Japon pour remplacer M. de Bellecourt, il fit savoir à sir Rutherford Alcock qu'il désirait, avant de se prononcer, se rendre compte par lui-même de la situation; les instructions de son gouvernement l'empêchaient de promettre autre chose que l'appui moral de la France à l'entreprise projetée; en attendant, il allait réclamer des membres du *gorogio*, et dans l'enceinte de Yédo même, l'entrevue nécessaire à la réception de ses lettres de crédit.

L'entrevue ne fut accordée qu'après de nombreux pourparlers. M. Duchesne de Bellecourt et M. Roches prirent enfin passage, avec le personnel de la légation, sur la corvette le *Dupleix*, qui vint mouiller en rade de Yédo. La réception eut lieu dans l'enceinte des réunions du conseil avec le cérémonial habituel. Après les présentations toutefois, et malgré la convention faite d'avance que la séance se bornerait à la réception pure et simple de notre nouveau représentant, le ministre des affaires étrangères du Japon entama un discours long et diffus, une sorte de litanie dont les périodes se devineront facilement lorsqu'on saura qu'elles avaient pour refrain la nécessité d'une évacuation immédiate de Yokohama. La menace et l'impertinence se succédaient depuis quelques momens dans le langage du ministre, lorsque le ministre de France, interrompant l'orateur, crut devoir lui fermer la bouche par quelques paroles : la discussion d'un pareil sujet devant lui était une injure, la persistance du gouvernement de Yédo dans ce dessein amènerait la France à sévir par les armes. L'air arrogant du daïmio fit place aussitôt aux façons les plus obséquieuses. Des complimens

urent échangés, et l'on se sépara quelques momens après en apparence dans les meilleurs termes.

A quelques jours de là, le 30 mars, les représentans s'assemblaient à Yokohama sous l'impression de ces derniers incidens et des récentes nouvelles arrivées de l'intérieur. Le rôle du prince de Nagato dans les agitations intestines du Japon paraissait être plus important qu'on ne l'avait cru tout d'abord. De nouveaux renseignemens permettaient d'expliquer nettement son attitude dans les événemens de 1863. Parvenu à une haute faveur auprès de la cour de Kioto au moyen d'intrigues, de sommes d'argent, et aidé aussi par une vieille réputation de patriotisme, le prince était, au commencement de 1863, arrivé à ses fins : il avait obtenu un décret d'expulsion contre les étrangers et en même temps le titre de *défenseur du pays*, avec la tâche de faire exécuter le décret. Ce décret avait été rendu malgré les efforts de la cour de Yédo, malgré ceux des daïmios qui, sans être les alliés de cette cour ni les amis des étrangers, envisageaient avec plus ou moins de crainte les conséquences de cette politique désespérée. Le taïkoun avait été mandé à cette époque à Kioto pour expliquer sa conduite; il y avait couru de sérieux dangers, dont ses partisans l'avaient garanti à grand'-peine; mais son pouvoir chancelant ne semblait plus attendre qu'un choc pour s'écrouler. Depuis cette époque, l'affaiblissement du prestige ou de la bonne volonté du gouvernement de Yédo s'était traduit par des symptômes alarmans. Sentant la nécessité pressante d'être définitivement fixé sur ses résolutions, les ministres s'entendirent pour lui adresser chacun, à la suite de la conférence du 30 mars, une note identique. Rappelant d'abord ce gouvernement à la satisfaction des demandes de leurs prédécesseurs, restées sans réponse depuis le mois de juillet 1863 (1), la note exigeait des explications définitives, et de plus le retrait formel de la demande d'évacuation de Yokohama.

Comme il était probable que cette tentative de conciliation n'aurait pas un meilleur effet que les précédentes, sir R. Alcock se préoccupa en même temps d'assurer l'exécution des résolutions déjà presque convenues. Il fit venir de Hong-kong à Yokohama le 20e régiment de ligne, que le gouvernement britannique avait mis à sa disposition pour le cas où la gravité des événemens motiverait son envoi au Japon. A cette même époque, un bataillon de soldats de marine, demandé dès l'année précédente par le vice-amiral Kuper, venait d'arriver sur le vaisseau *Conqueror*, après avoir été dirigé un moment sur la Nouvelle-Zélande. Les nouvelles arrivent

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1865, p. 133.

bientôt de l'intérieur du pays de plus en plus alarmantes. Appelé une seconde fois à Kioto au commencement de 1864, le taïkoun avait été reçu dans ce pays, où l'étiquette règne en souveraine, d'une façon presque insultante pour un homme de son rang; puis, dans les discussions qui avaient suivi, les conseils des ennemis des étrangers paraissaient avoir prévalu. En vain quelques princes puissans, parmi lesquels on citait Satzouma et Etsizen, avaient-ils demandé plus ou moins ouvertement la temporisation. Une résolution avait été prise : Yokohama devait être évacué de gré ou de force à la fin de l'année. Les armemens devaient être poussés avec vigueur. Sans doute le prince de Nagato ne jouissait plus du même crédit à la cour du mikado, mais le feu qu'il avait allumé paraissait gagner de toutes parts; deux foyers d'insurrection se développaient dans l'empire, servant de refuge à tous les gens tarés, aux *lonines* ou bandits, aux officiers sans maître : l'un dans les domaines du prince de Nagato, qui les appelait, l'autre dans la grande province de Yamato, située au nord de Yédo. De ce côté, les lonines, comme on les nommait, s'avançaient peu à peu sur la ville; après avoir ravagé la province, ils venaient impunément jusque dans Yédo, levant des contributions à l'aide de menaces et mettant secrètement à mort les marchands ou les amis supposés des étrangers. Ces exécutions qui restaient impunies répandaient l'effroi; le gouvernement du taïkoun, incapable de rien faire contre cette anarchie, semblait près de succomber. Ses réponses évasives à la dernière communication des ministres furent une véritable déclaration d'impuissance que tout à ce moment paraissait justifier.

Les représentans des puissances étrangères ne pouvaient plus hésiter à marcher dans la voie que sir R. Alcock avait indiquée quelques mois auparavant. Au lieu de laisser s'écrouler le seul pouvoir avec lequel nous eussions des engagemens, au lieu d'attendre tranquillement à Yokohama l'irruption du courant que rien alors ne retiendrait plus, il fallait, par un acte de vigueur, intimider l'ennemi commun du taïkoun et des étrangers, lui montrer la véritable supériorité des Européens, et détacher ainsi de sa cause les princes tenus dans l'indécision par notre faiblesse supposée, où l'on pouvait voir une arrière-pensée d'abandon. S'il ne fallait pas rester sur la défensive, il était également dangereux d'unir les forces étrangères à celles du taïkoun : c'eût été le compromettre irrévocablement vis-à-vis du patriotisme orgueilleux de sa nation. La mesure la plus naturelle était donc une opération contre les défenses du détroit de Simonoseki, en tant que les commandans en chef admettraient cette mesure comme praticable. Telle fut la conclusion du *memorandum* rédigé par les ministres le 22 juillet 1864 pour

servir de base à leur ligne de conduite définitive. « Nous reconnaissons, disait en outre ce *memorandum*, la nécessité de consacrer la solidarité de nos intérêts par une entente cordiale fondée sur la communauté de vues et l'unité d'action. » Le ministre de France en effet s'était peu à peu rallié sans réserve à la façon de voir de sir R. Alcock. Quant aux commandans en chef des forces de la France et de l'Angleterre, moins pressés de mettre à exécution un programme trop en désaccord avec les instructions formelles de leur gouvernement, ils avaient tout d'abord à songer à la sécurité de Yokohama, qu'il faudrait en partie dégarnir. Chargés de la protection de cette ville et reconnaissant la nécessité de défendre avant tout le point où étaient accumulés tous les intérêts, ils attendaient, avant de prendre une décision, des nouvelles définitives de l'accueil fait aux propositions portées en Europe par les ambassadeurs du taïkoun, partis depuis quelques mois.

D'importans événemens ne tardèrent pas cependant à se produire. A la suite d'une tentative d'empoisonnement sur la personne du taïkoun, un changement s'opéra tout à coup dans la composition de son entourage. Une sorte de révolution de palais éloigna brusquement des conseils les hommes ennemis des étrangers; des daïmios dévoués sincèrement aux véritables intérêts du gouvernement les remplacèrent. Une circulaire annonçant ces graves mesures, et que nous croyons devoir reproduire, fut envoyée après ces événemens par le taïkoun aux daïmios dont les résidences entourent son palais de Yédo.

« Notre cœur s'est ému des craintes et des frayeurs du peuple. Nous ne pouvons pas dire que ces craintes et ces frayeurs aient été vaines. Si les dieux kamis ne protégeaient pas le Japon, Yédo aurait pu être brûlée et voir ses habitans dispersés. Que la facilité avec laquelle nous sommes sortis du danger donne de la confiance au peuple pour tous les dangers de l'avenir!

« Depuis que le ciel et le mikado m'ont confié le gouvernement de l'empire, que n'ai-je pas fait pour satisfaire tout le monde? N'ai-je pas rendu les voyages des daïmios à Yédo plus rares et plus faciles? N'ai-je pas donné l'exemple des économies? N'ai-je pas fait deux voyages à Kioto en moins de douze mois pour m'entendre avec le mikado et les daïmios sur les moyens de rendre le Japon fort et prospère?

« La raison exigeait qu'on me tînt compte de mes efforts, de mes anxiétés pour le pays. Si l'expulsion des étrangers par la guerre était chose si facile, au lieu de m'exposer à tant de troubles de tout genre, pourquoi ne l'entreprendrais-je pas? On invoque toujours la volonté du mikado; mais cette volonté ne peut être que conditionnelle. Le mikado n'a pas oublié que mes ancêtres ont autrefois chassé les étrangers du Japon et exterminé leurs partisans contre la volonté d'un très grand nombre de daïmios. Le mikado

ne veut pas de calamités pour le pays; on a pu surprendre son esprit par des mensonges, on n'a jamais surpris son grand cœur.

« Il semblait naturel d'espérer que mon retour à Yédo donnerait une plus forte unité aux membres du gouvernement, et que je serais soutenu et encouragé par eux contre des aspirations et des entraînemens inintelligens. Au contraire mon retour a été le prétexte d'un grand mal, qui révèle aux hommes amis du trouble des faiblesses et des dangers.

« A l'occasion de certaines explications demandées par le mikado, explications mal comprises, plusieurs hauts officiers ont voulu sortir de leur rang, et, interprétant mal le cœur du mikado, ont dépassé ses intentions. Ils ont attaqué non-seulement ma prudence, qu'ils ont appelée les uns trahison, les autres lâcheté, mais ils ont voulu même s'attaquer à ma personne, montrant par là que ce n'était pas seulement l'esprit d'hostilité contre l'étranger qui les faisait agir, mais le zèle d'une ambition mal réglée...

« Ceux qui veulent ainsi précipiter les choses ne peuvent pas se vanter d'aimer le pays... Mais que le peuple se rassure, les murmures ne peuvent qu'aggraver les difficultés. C'est une erreur de vouloir attribuer tous les malaises à la cause étrangère; c'est ressembler à un malade qui, souffrant un peu dans tous les membres, s'en prendrait à un grain de sable qui l'aurait blessé au pied.

« Ne croyez plus ceux qui vous disent que je ne suis plus de l'avis du mikado. Nous n'avons jamais eu qu'un sentiment, bien que souvent, différemment éclairés, nous ayons jugé différemment l'état des choses.

« Que les paysans retournent à leurs champs, les artisans à leurs travaux et les marchands à leur trafic. Le gorogio sera bientôt au complet. Que ceux qui croient renouveler les scènes tragiques qui ont marqué le commencement de mon gouvernement abandonnent tout espoir de succès. Lors même que je déclarerais devant tout l'empire que je suis contre les étrangers, les difficultés seraient-elles pour cela toutes résolues? Si ceux qui se croient sages le pensent, ils se trompent : une telle affirmation ne ferait qu'agiter davantage les esprits sans faire tomber le sabre des mains des étrangers.

« Communiquez ceci à toutes les résidences de daïmios pour être envoyé immédiatement à leurs seigneurs. »

« Le 25e jour du 6e mois (le 29 juillet 1864). »

L'attitude prise ainsi par le taïkoun produisit un heureux effet. Les lonines et les perturbateurs furent chassés de Yédo, où l'on en exécuta un grand nombre. Des forces furent envoyées contre les bandes des agitateurs, et deux combats où les troupes du taïkoun montrèrent une grande bravoure purgèrent de la présence de ces ennemis intérieurs la province de Yamato. Les débris des bandes mises en déroute se réfugièrent dans la chaîne de montagnes qui court du sud au nord de cette province.

Un haut fonctionnaire japonais était venu, avec plus ou moins de

secret, porter à Yokohama la nouvelle de ces résultats. C'était le vice-ministre Takemoto-kaï-no-kami, homme intelligent, de manières conciliantes, et qui, à l'époque d'une meilleure entente, de 1860 à 1863, avait déjà tenu de nombreuses conférences avec les représentans étrangers. Takemoto paraissait avoir joué un rôle important dans les derniers événemens, qui l'avaient ramené aux affaires avec les hommes de son parti. Il paraissait posséder la confiance du taïkoun, ou, si le taïkoun en personne ne gouvernait pas, du nouveau conseil qui dirigeait les affaires. Ses confidences décidèrent les ministres étrangers à persister dans leurs desseins. Le danger, éloigné momentanément, pouvait reparaître. Le daïmio de Nagato restait encore impuni dans ses domaines : il est vrai que le nombre de ses adhérens s'éclaircissait de jour en jour, grâce à ses propres excès. Le prince avait dans ces derniers temps tiré sur un vapeur du daïmio de Satzouma et fait exécuter un officier de ce grand personnage. La tête de la victime avait même été exposée sur une place d'Osaka avec une inscription désignant le malheureux officier comme un ami des étrangers. Des jonques marchandes passant le détroit de Simonoseki avaient été arrêtées, brûlées, et les capitaines mis à mort. Tous ces faits avaient enfin ouvert les yeux du mikado. Au dire de Takemoto, le taïkoun avait reçu de Kioto l'ordre de châtier le prince rebelle. Or Nagato se disposait à la défense, et Satzouma, Higo, Bouzen, ainsi que quelques autres daïmios, devaient réunir les troupes destinées à marcher contre lui.

Mis confidentiellement par les ministres européens au fait de leurs résolutions, Takemoto parut approuver l'expédition projetée. Tandis que le taïkoun ferait acte de vigueur, les étrangers, en prenant les armes contre l'ennemi commun, contribueraient à raffermir le parti qui leur était favorable. Il demandait seulement que l'expédition fût tenue secrète jusqu'au lendemain de son départ : à ce moment, le gouvernement de Yédo, officiellement prévenu, protesterait pour éloigner toute idée de complicité aux yeux de la nation, mais trop tard pour arrêter les flottes alliées.

Dans les derniers jours de juillet 1864, le paquebot anglais déposa à Yokohama, à la grande surprise des autorités, deux Japonais vêtus à l'européenne, qui se dirent officiers de Nagato. Ils ne venaient pas de leur province, mais bien de Londres, où ils avaient passé quelques années, étudiant notre civilisation et nos sciences. Informés, disaient-ils, des événemens qui se passaient dans leur pays et de la conduite de leur suzerain, ils n'avaient pas hésité à quitter l'Europe. Naturellement convaincus de ce que la politique de leur maître avait de dangereux, ils assuraient pouvoir obtenir de

lui, dès la première entrevue, la renonciation à ses entreprises insensées. Ils demandèrent à être conduits jusqu'à leur province, il leur serait impossible de parvenir par terre, à travers le territoire taïkounal. Cet incident inattendu, les chances, fort précaires, il est vrai, de conciliation qu'il faisait entrevoir, suggérèrent aux ministres européens l'idée de rapatrier les deux officiers sur un navire qui ferait en même temps la reconnaissance de la côte de Nagato et s'assurerait des véritables intentions du prince. La corvette la *Barossa*, accompagnée de l'aviso le *Cormorant*, partit donc pour la Mer-Intérieure avec les deux Japonais. Le chef d'état-major de notre division navale prit passage à bord de la corvette anglaise : sa connaissance des lieux y rendait sa présence opportune. Après avoir déposé les deux Japonais sur l'île d'Himesima, où ils nous donnèrent rendez-vous pour dix jours plus tard, la *Barossa* et le *Cormorant* se dirigèrent vers l'entrée intérieure du détroit de Simonoseki.

La côte nord du détroit, depuis le point où la *Sémiramis* avait opéré un débarquement l'année précédente jusqu'à la ville, apparut cette fois armée de nombreuses batteries. Autant qu'on pouvait le constater de loin, les défenses avaient été considérablement accrues. Sur l'emplacement où les bâtimens français avaient mitraillé la colonne japonaise accourant de la ville, à la place d'un village bâti sur la rive, s'élevait un grand ouvrage ayant la forme d'un double redan, où des travailleurs achevaient de poser les traverses. A l'approche du *Cormorant*, qui portait les officiers en reconnaissance, des drapeaux avaient été arborés sur les parapets, les Japonais s'étaient portés aux pièces sur toute la longueur de la côte, et en manière de défi la grande batterie avait tiré quelques coups de canon; des obus étaient venus éclater à la surface de l'eau au milieu même de la passe. La côte sud, comme jadis, parut désarmée.

Après deux reconnaissances et quelques travaux hydrographiques, les bâtimens étaient retournés au mouillage de l'île. Les deux officiers japonais ne manquèrent pas, à l'heure dite, au rendez-vous. Ils avaient déjà quitté l'habit noir pour reprendre le costume national et les deux sabres; mais, chose singulière, ceux qui avaient vu partir dix jours auparavant deux jeunes gens à l'esprit ouvert, communicatif, enthousiastes de l'Europe et de ses libertés, retrouvaient à leur place deux véritables Japonais, à l'air diplomatique, aussi rusés et impénétrables que leurs compatriotes. Après mille précautions destinées à donner à leurs paroles l'importance d'un secret, ils se contentèrent de rapporter au sujet des intentions du prince de Nagato des allégations vagues et vides de sens. On ne put rien en tirer de mieux : peut-être leurs conseils

avaient-ils été repoussés, ou bien au milieu de fanatiques avaient-ils jugé prudent de garder le silence.

La *Barossa* revint le 10 août à Yokohama. Les commandans en chef, invités par les ministres à donner leur avis concernant une opération collective contre les batteries du détroit, s'assemblèrent le 12. Les forces actuellement présentes à Yokohama se composaient de quinze à dix-huit cents hommes de troupes anglaises à la disposition de sir R. Alcock, et de trois cents fusiliers-marins qui avaient relevé, quelques mois auparavant, notre garnison de chasseurs du 3e bataillon d'Afrique. En rade se trouvaient la division anglaise, forte de treize à quatorze navires, la division française, composée alors de la *Sémiramis*, du *Dupleix* et du *Tancrède*, quatre corvettes hollandaises et une corvette américaine. Quel que fût l'accroissement des batteries du détroit et le nombre de ses défenseurs, on pouvait, en dirigeant sur Simonoseki la plus grande partie des forces maritimes, compter sur le succès. Les amiraux répondirent en conséquence qu'ils étaient disposés à se porter avec lesdites forces sur le détroit, si les ministres obtenaient du gouvernement japonais la promesse formelle qu'aucune tentative d'agression ne serait à craindre pour Yokohama; dans ce cas, ils consentiraient à laisser la défense de la ville au plus ancien officier des deux mille hommes de troupes restant à terre. La réponse des ministres, rendue presque aussitôt, ayant été parfaitement satisfaisante, les amiraux pressèrent leurs préparatifs de départ. L'appareillage allait avoir lieu le 20 août; de mauvais temps l'avaient retardé d'un ou deux jours, lorsqu'il fut encore ajourné par une circonstance imprévue.

Le 19 août au matin, le paquebot apportant les nouvelles d'Europe arriva sur rade avec le pavillon japonais au mât de misaine: au grand étonnement de tous, le personnel de l'ambassade japonaise, qu'on croyait partie pour une longue mission, se trouvait tout entier à bord. Quelques heures après, les autorités françaises pouvaient lire dans leur correspondance et dans le *Moniteur* du 26 juin une convention signée à Paris entre le ministre des affaires étrangères et les ambassadeurs japonais. Suivant les termes de l'un des articles, cette convention devait être mise immédiatement à exécution, sans ratification des souverains respectifs, comme faisant partie intégrante du traité du 9 octobre 1858. L'acte signé à Paris traitait de matières commerciales, de la réduction des droits d'entrée imposés à certaines de nos marchandises; mais il commençait par le règlement des questions politiques. Par le premier article, le gouvernement japonais s'engageait, en réparation des hostilités commises en juillet 1863 contre l'aviso le *Kien-chan*, à payer au gou-

vernement français une indemnité de 140,000 piastres mexicaines, dont 100,000 par le gouvernement lui-même, et 40,000 par l'autorité de la province de Nagato. Le second article, traitant de la réouverture de la Mer-Intérieure, était ainsi conçu :

« ... Le gouvernement japonais s'engage également à faire cesser, dans les trois mois qui suivront le retour de leurs excellences les ambassadeurs du taïkoun au Japon, les empêchemens que rencontrent en ce moment les navires français qui veulent passer le détroit de Simonoseki, et à maintenir ce passage libre en tout temps, en recourant, si cela est nécessaire, à l'emploi de la force, et, au besoin, en agissant de concert avec le commandant de la division navale française..... »

Les ambassadeurs japonais, reçus avec courtoisie dans la capitale de la France, avaient tout d'abord préparé les voies à leurs demandes en réglant d'une façon satisfaisante les premiers griefs; mais, dès qu'ils étaient venus à parler de l'évacuation de Yokohama, le gouvernement français leur avait imposé silence en se refusant à discuter sur une pareille base. Les ambassadeurs avaient, en dernier lieu, consenti à signer la convention du 20 juin 1864, et payé immédiatement le montant de l'indemnité offerte pour la famille du sous-lieutenant Camus (1); puis, informés que pareil résultat attendait, près des autres cours étrangères, la poursuite de leur mission, ils s'étaient déterminés à y couper court. Ayant visité nos principaux arsenaux et divers établissemens industriels, ils avaient brusquement repris, non sans faire d'importantes commandes d'armes et de machines, la route de l'extrême Orient.

Cette convention, rédigée à Paris dans l'ignorance des nouveaux événemens qui s'étaient produits au Japon et de la parfaite entente qui y régnait entre les nations étrangères, allait-elle détruire la communauté de vues et isoler l'action de la France? Il n'en fut rien grâce au bon esprit des autorités anglaises, qui déclarèrent renoncer momentanément à l'entreprise, si la France devait s'en retirer, et vouloir attendre, avant de prendre un parti, la réponse du gouvernement de Yédo à la notification de la convention. Les autorités hollandaises et américaines suivirent cet exemple. La réponse du gouvernement de Yédo ne se fit pas attendre : Takemoto vint annoncer que son gouvernement regardait ses ambassadeurs comme ayant outrepassé leurs pouvoirs (2), et se déclarait dans l'impossibilité d'exécuter le second article du traité, tout en donnant satis-

(1) 35,000 dollars (192,500 francs).

(2) Ces derniers étaient retenus à Kanagawa, où le paquebot les avait déposés, sur des ordres venus immédiatement de Yédo.

faction sur tous les autres. Son principal argument était le danger qui résulterait d'une alliance offensive du taïkoun avec une puissance étrangère, pour opérer contre une partie de l'empire, alliance qui ne manquerait pas de soulever tout le pays. Rien ne put faire changer cette résolution, et après plusieurs conférences infructueuses les autorités étrangères, regardant comme le meilleur parti celui qui rendrait inutile le second article de la convention de Paris, ne virent plus d'obstacles à la reprise de l'expédition suspendue. Les commandans en chef, après ce dernier sursis, se disposèrent donc de nouveau à l'appareillage. A d'infructueuses négociations diplomatiques allaient succéder d'importantes opérations militaires.

II.

Le 28 août 1864, lorsque les commandans en chef des forces alliées se portèrent sur le détroit de Simonoseki, ils pouvaient appliquer à cette opération des moyens suffisans pour assurer le succès. Le contre-amiral Jaurès emmenait dans la Mer-Intérieure la frégate la *Sémiramis*, la corvette le *Dupleix* et l'aviso le *Tancrède*; le vice-amiral Kuper, la frégate l'*Euryalus*, portant son pavillon, un vaisseau à deux ponts, une frégate à roues, cinq corvettes et deux canonnières, plus un contingent de cinq à six cents soldats de marine. Quatre corvettes hollandaises étaient réunies sous les ordres du capitaine de vaisseau De Man. Enfin le ministre des États-Unis, pour faire figurer le pavillon dans l'expédition, avait affrété le vapeur de commerce le *Ta-kiang*, sur lequel s'embarquait un détachement de canonniers et de fusiliers pris à bord de la corvette le *James-town*. Cette dernière, étant le seul bâtiment de guerre dépourvu de machine, restait mouillée sur rade de Yokohama, conjointement avec une corvette et trois canonnières anglaises. A terre, environ deux mille hommes de troupes, campés sur les hauteurs de la ville, assuraient celle-ci contre l'éventualité, d'ailleurs bien improbable, d'une attaque.

Le 28 août, plusieurs bâtimens de la division alliée prirent le large. Le *Dupleix* et le *Tancrède* étaient du nombre. Tous ces bâtimens naviguaient isolément, à part la remorque donnée aux canonnières; ils avaient rendez-vous à Himesima, dans la Mer-Intérieure. Le 29 au matin, nous fîmes route avec la *Sémiramis*, naviguant de conserve avec l'*Euryalus*. Le reste de la division nous suivait, la moitié des bâtimens remorquant l'autre. Nous les perdîmes de vue dès le second jour de traversée. Le soir du troisième

jour, parvenus en vue du chenal de Boungo, nous rencontrâmes sous la côte de Sikok le *Dupleix* et le *Tancrède*, qui rallièrent immédiatement. La corvette le *Perseus*, arrivant de Shang-haï avec un trois-mâts chargé de charbon, communiquait à la même heure avec l'amiral Kuper. Le 2 septembre, après avoir franchi les passes de Boungo, nous venions jeter l'ancre au mouillage d'Himesima. Le lendemain matin, les divisions s'y trouvèrent au grand complet. Cette journée fut employée à divers préparatifs.

Himesima, petite île de quelques kilomètres de circonférence, se compose de deux montagnes, dont l'une fort élevée; sur la langue de terre qui les relie s'élève un village de pêcheurs et de paysans qui ont pour industrie l'exploitation de salines situées en arrière du village. Quelques *yakounines*, agens de police d'un grade inférieur, y représentent l'autorité. A notre présence dans l'île, à quelques questions que nous leur fîmes, ils opposèrent une impassibilité et un mutisme obstinés. La végétation de l'île est assez pauvre; mais les pins qui couronnent les falaises donnent à ces rives un aspect pittoresque. Nous gravîmes les sommets de l'île, d'où la vue s'étend de tous côtés sans obstacle. A nos pieds, les dix-sept bâtimens à l'ancre dans la petite baie réfléchissaient leur mâture dans ses eaux calmes et transparentes; les embarcations allant et venant entre les navires donnaient au paysage une animation insolite. A deux milles dans l'ouest, la province de Boungo étalait ses collines couvertes de verdure, tandis qu'au nord les hautes montagnes de Nipon et de la province de Nagato bordaient l'horizon d'une double rangée de sommets brumeux.

Une trentaine de milles nous séparait de l'entrée intérieure du détroit; nous la franchîmes le lendemain. Les divisions se mirent en marche sous vapeur à neuf heures du matin, formant trois lignes de files parallèles, les Français et l'Américain à gauche, les Anglais au centre, les Hollandais à droite. Ce mouvement s'exécuta avec ensemble, et à trois heures les divisions mouillaient dans le même ordre, les premiers bâtimens à 3,000 mètres environ de l'entrée du détroit. Les amiraux se rendirent immédiatement à bord de la *Coquette*, pour faire avant la nuit une reconnaissance le long de la côte ennemie. A ce moment, toutes les lunettes étaient curieusement braquées sur le paysage.

Nous avons déjà donné (1) la topographie de la première partie du détroit, qui figure un entonnoir limité au nord, sur la côte de Nagato, par le cap Kousi (*Kousi-saki*), et au sud, sur la côte de Bouzen, par *I-saki*. Une falaise couronnée de pins forme le premier de ces

(1) *Revue* du 1er mars.

caps et se continue par une suite de collines couvertes de bois du sommet à la base; çà et là un vallon cultivé en rizières vient aboutir au bord de la mer. Le premier de ces vallons, à partir de Kousi-saki, est armé d'une batterie de deux pièces; des canons de campagne s'aperçoivent dans les rochers de la pointe; 500 mètres plus loin, on arrive à la vallée occupée l'année précédente par la compagnie de débarquement de la *Sémiramis*. Les deux batteries reconnues par le *Cormorant* y sont facilement observables. Au-delà, l'éloignement et la verdure ne permettent de reconnaître que le grand ouvrage nouvellement construit, désormais achevé et garni de canons. Des pavillons de diverses couleurs sont plantés sur les parapets; dans les arbres, sur les collines, la lunette permet de distinguer des tentures de guerre en toile blanche, portant en noir les armes du prince de Nagato, trois boules en triangle, soulignées d'un trait horizontal. La canonnière la *Coquette* a passé à portée des canons de la pointe; malgré la présence d'un certain nombre d'hommes dans les batteries, celles-ci sont restées partout silencieuses. La côte sud est tout aussi dépourvue de défenses que l'année précédente; de ce côté, le cap Mozi, qui s'avance jusqu'à 300 ou 400 mètres de la rive opposée, masque la seconde partie du détroit, lequel, après cet étranglement, s'infléchit au sud, vis-à-vis de la ville de Simonoseki, contourne l'île d'Hikousima, et, revenant au nord-ouest, débouche enfin dans la mer de Chine. Les autres défenses ennemies, sur lesquelles il n'existe aucune notion, à part les renseignemens peu précis de la corvette la *Méduse*, doivent donc se trouver sur cette île et dans la ville même.

A la nuit, les commandans en chef arrêtent les premières dispositions de l'attaque. Il s'agit, en considérant la côte sud comme absolument neutre dans le conflit, de s'emparer tout d'abord des défenses qui bordent la rive ennemie depuis Kousi-saki jusqu'à l'entrée des faubourgs de la ville. Vis-à-vis la ligne à peu près droite formée par cette rive, la côte de Bouzen s'infléchit en formant la baie de Tanaoura. Profitant de cette disposition des lieux, une division d'attaque ira s'embosser en arc de cercle dans cette baie, le chef de file mouillant à deux ou trois encâblures en dedans du cap Mozi, et concentrera son feu sur les principaux ouvrages ennemis. Une seconde division, formée des petits bâtimens, canonnera sous vapeur les défenses de Kousi-saki, qui paraissent moins fortement armées. Enfin, au centre, les deux frégates amirales et le vaisseau se tiendront prêts à porter là où il sera nécessaire le secours de leur nombreuse artillerie. Un violent courant de marée traverse constamment le détroit, changeant de direction quatre fois par jour; vis-à-vis du cap Mozi, sa vitesse atteint par momens de cinq à six

nœuds, ce qui rend fort délicate la manœuvre de nombreux bâtimens destinés à prendre un poste et à s'embosser sous le feu de l'ennemi. Il est donc décidé que la marche en avant n'aura lieu qu'à l'heure où le courant, sortant du détroit, deviendra contraire. Cette circonstance oblige à différer le mouvement jusqu'à deux heures du soir le lendemain.

Les conjectures relatives aux dispositions pacifiques de la province de Bouzen se trouvèrent justifiées. Vers huit heures du soir, les gouverneurs de la petite ville de Tanaoura se rendaient à bord de la *Sémiramis*. Se doutant des préparatifs d'attaque des divisions alliées, ils venaient assurer l'amiral de leurs dispositions pacifiques. « Nous avons, dirent-ils, quelques forts et canons sur notre côte; mais ils n'ont d'autre but que notre protection, nous espérons qu'on voudra bien les épargner. » On s'empressa de les rassurer à cet égard. Ils parurent assez mal informés relativement aux dispositions de leurs voisins, et se retirèrent après avoir déploré en termes généraux les malheurs de la guerre.

La nuit se passa sans incident particulier. Un canot, parti de la côte de Nagato, s'était présenté la veille au soir le long de l'*Euryalus*; un officier, évidemment de grade inférieur, qui le montait, avait demandé à parler au vice-amiral anglais; il lui fut répondu qu'on ne parlementerait qu'avec des officiers d'un rang suffisamment élevé et dûment accrédités par le prince de Nagato. Le messager s'éloigna.

Dans la matinée du 5, l'on ne put remarquer, vu l'éloignement assez grand du mouillage, aucun mouvement particulier dans les batteries ennemies. Vers midi, les bâtimens de la première division allumèrent les feux et firent leurs préparatifs : les mâts de perroquet furent calés; le reste des bâtimens suivit bientôt cet exemple. Le changement de flot attendu avec impatience ne se fit sentir que vers les deux heures. Une demi-heure après, les six bâtimens de la première division défilaient lentement entre nous et l'*Euryalus* dans l'ordre qui leur avait été assigné. C'était d'abord la corvette anglaise le *Tartar*, puis le *Dupleix*, commandant Pasquier de Franclieu, la corvette hollandaise le *Metal-Cruis*, la corvette anglaise la *Barrossa*, la corvette hollandaise *Djambi*, enfin la frégate à roues *Leopard*. Tous ces navires étaient en branle-bas de combat. Peu de minutes après, ils mouillèrent à leur poste, tandis que l'ennemi, dont ils étaient à bonne portée, restait silencieux dans ses batteries. Pendant que les corvettes se disposaient à s'embosser, opération que rendait difficile la force du courant, la seconde division des bâtimens légers appareillait pour se rapprocher de Kousi-saki. Elle se composait des navires anglais *Perseus*, *Coquette*,

Bouncer et *Argus*, de l'aviso le *Tancrède*, capitaine Pallu, et de la corvette hollandaise la *Méduse* (1).

Nous appareillons à notre tour pour nous rapprocher, ainsi que l'*Euryalus* et le *Conqueror*, de la première division. Les trois navires mouillent à onze ou douze encâblures des batteries situées en face de Tanaoura. L'amiral Jaurès se rendit à bord de l'*Euryalus*; à ce moment, trois heures quarante minutes, comme les corvettes terminent l'opération d'embossage, les commandans en chef se décident à ouvrir le feu : un coup de canon, tiré de l'*Euryalus*, sert de signal; la première division y répond par une bordée générale de toutes ses pièces.

Nos boulets sont à peine arrivés à terre que la côte ennemie se couvre de fumée sur toute sa longueur; ce sont les Japonais qui, n'attendant que notre premier coup, viennent de riposter par une décharge générale. A côté des batteries reconnues la veille, il est facile de compter d'autres ouvrages dont on ne soupçonnait pas l'existence, notamment une batterie rasante à l'entrée de la vallée occupée l'année précédente par la *Sémiramis*. Des trois batteries de cette vallée et du grand ouvrage situé en face de Mozi-saki part un feu très vif, auquel ripostent non moins vigoureusement les corvettes; autour d'elles, la mer blanchit sous le ricochet des projectiles. Une épaisse fumée enveloppe bientôt toute la scène; fort heureusement une légère brise, soufflant du fond du détroit, vient renouveler l'atmosphère et permettre la continuation du tir.

Il est quatre heures environ lorsque la *Sémiramis* a terminé son embossage et présenté le travers aux principales batteries ennemies. Elle ouvre immédiatement sur ces ouvrages le feu de ses pièces rayées de tribord. Le tir, rectifié après les premiers coups, devient d'une grande justesse; tandis que quelques boulets ennemis essaient en vain d'atteindre la frégate et viennent tomber à quelques encâblures en avant, nos projectiles à percussion éclatent sur les batteries ennemies et écrêtent les parapets. A côté de nous, l'*Euryalus* a cassé son embossure, ce qui ne lui permet d'utiliser que trois ou quatre pièces en chasse; mais devant le feu nourri de la *Sémiramis* et celui des corvettes, qui ne s'est pas ralenti un instant sous une pluie de projectiles, l'ennemi paraît céder peu à peu. Les quatre principales batteries ralentissent progressivement leur feu; à partir de quatre heures et demie, elles n'envoient plus que quelques coups de canon à de longs intervalles.

Les défenses du cap Kousi ont opposé moins de résistance; les

(1) A ce moment, un canot paraissant vouloir parlementer quitta la côte de Kousi-saki et essaya de communiquer avec l'*Euryalus*; les navires étant déjà à leur poste, il lui fut donné l'ordre de se retirer, ce qu'il fit avec précipitation.

petits bâtimens, évoluant avec habileté, se sont avancés peu à peu, en continuant leur tir, jusqu'à se trouver par notre travers. De notre côté, le feu est continué régulièrement jusqu'à ce que la nuit se fasse. Vers cinq heures et demie, l'incendie se déclare dans une des batteries de la vallée; quelques explosions illuminent de leur éclat fugitif les arbres de la montagne, dont les premières assises sont déjà plongées dans l'obscurité. A ce moment, le capitaine du *Perseus*, le chef de file de la troisième division, se trouvant à petite distance de ces batteries et remarquant leur abandon, jette à terre sa petite compagnie de débarquement, y joint celle de la *Méduse*, qui le suit immédiatement, et pénètre successivement dans les trois principales batteries; les servans ont abandonné les pièces en laissant quelques morts à terre; une vingtaine de canons sont encloués. Cette opération rapidement accomplie, les compagnies rentrent à bord de leurs bâtimens respectifs sans être inquiétées, rapportant avec elles quelques trophées. L'éloignement de la grande batterie voisine de la ville n'a pas permis d'y exécuter une descente semblable. — La nuit venue oblige à remettre au lendemain la suite des opérations. La première division a seule éprouvé quelques pertes : trois morts et une quinzaine de blessés sont toutefois un faible chiffre en comparaison du nombre des projectiles qui ont atteint les bâtimens dans la coque et dans la mâture.

Les commandans en chef décident que, pour achever de mettre les batteries hors de service dans cette première partie du détroit, il est indispensable de porter sur ces batteries les troupes de débarquement. Le lendemain, dès le jour, profitant de l'effet moral causé par le tir de la veille, ils jetteront ces troupes à terre en les protégeant du feu des navires; elles enlèveront les batteries, et une partie d'entre elles devra travailler à en détruire l'armement, tandis que le gros des forces maintiendra l'ennemi dans les bois. La nuit a ramené le calme le plus absolu sur le détroit, animé quelques heures auparavant du bruit de plus de cent cinquante pièces de canon. Qnelques lumières se remarquent dans les batteries, sans doute les lanternes que les officiers japonais portent la nuit à leur ceinture.

Le 6 septembre au matin, le jour commence à poindre lorsque des détonations partent subitement de la batterie située en face de Mozi-saki. Ce sont les Japonais qui, pointant leur pièces à la première lueur du jour, ouvrent le feu sur les deux corvettes *Tartar* et *Dupleix*. Ces deux bâtimens, que le renversement du courant a fait aborder pendant la nuit, ont leurs chaînes engagées et présentent l'arrière à l'ennemi. Les deux commandans travaillent activement à se dégager; peu d'instans après, le *Tartar*, puis le

Dupleix, ripostent vigoureusement à l'ennemi, qui de nouveau abandonne ses pièces. Par malheur, ses premiers boulets ont causé quelques ravages : l'officier en second du *Tartar* a été gravement blessé; plusieurs hommes ont été renversés sur le pont du *Dupleix;* le chef de timonnerie, en ce moment sur la passerelle, à côté du commandant de Franclieu, a eu la tête emportée par un boulet. Cet incident fait presser les préparatifs du débarquement; les troupes désignées pour la descente représentent un effectif de deux mille hommes, appuyés de l'artillerie légère des embarcations et de quelques pièces de campagne : — environ trois cent cinquante marins-fusiliers pris à bord des trois navires français, sous les ordres du capitaine de vaisseau Le Couriault du Quilio, — quatorze cents marins et soldats de marine anglais, sous les ordres du capitaine de vaisseau Alexander, — deux cent cinquante marins hollandais. Un peloton de soldats de marine du *Ta-kiang* forme le contingent américain. Ces troupes se disposent dès sept heures dans les embarcations destinées à les porter à terre, et qui se rangent parallèlement à la plage; elles doivent aborder, par le travers de notre mouillage, entre le cap Kousi et la vallée des Trois-Batteries.

Les préparatifs de l'embarquement du côté des Anglais, qui ont le plus grand nombre d'hommes, ne sont pas terminés avant huit heures et demie. A ce moment, les canots et chaloupes se mettent en marche, remorqués parallèlement, en petits groupes, par les bâtimens légers de l'escadre : — à gauche, les compagnies françaises destinées à former la tête de la colonne en marchant sur Simonoseki et les principaux ouvrages, remorquées par le *Tancrède* et le *Ta-kiang;* — puis les Anglais remorqués par le *Perseus*, l'*Argus* et la *Coquette;* — enfin les Hollandais par l'*Amsterdam*. Ces divers bâtimens lancent, tout en s'avançant vers la côte, de la mitraille sur le point vers lequel se dirige le convoi. La plage de débarquement forme une étroite ligne de sable de quelques mètres au pied d'un mamelon escarpé couvert de bois et de broussailles. A neuf heures, les troupes sont à terre, rangées en colonne sur la plage, lorsque les deux amiraux arrivent avec leurs états-majors; ils donnent le signal de marcher en avant, et tandis que quelques compagnies gravissent le mamelon, nos marins, se portant à cinquante pas plus loin, pénètrent sans coup férir dans le premier ouvrage ennemi. Cet ouvrage, sur l'emplacement de celui que nous avions détruit l'année précédente, se compose de deux batteries : la première, armée de six pièces en bronze de 18 et 24, sur affûts de côte à pivot, et d'une pièce de campagne; la seconde, située immédiatement au-dessus, sur la croupe du mamelon, armée de cinq pièces de côte. Les pièces n'ont pas été démontées par le tir de la

veille, mais nos projectiles, dont les traces sillonnent la crête de ces solides parapets, ont dû rendre la batterie intenable pour les servans. Ces pièces ont été enclouées la veille au soir; on achève de les mettre hors de service en brisant les écouvillons, les vis de pointage et en jetant les coins de mire à la mer. Pendant ce temps, les *marines*, les hommes du contingent anglais, en couronnant le mamelon boisé, ont refoulé quelques groupes de fantassins japonais qui se replient en tiraillant dans une vallée située en arrière. Cette vallée est celle qui vient aboutir à la mer, au pied des batteries. La colonne, traversant la rizière et un petit cours d'eau qui en occupe le fond, pénètre de l'autre côté dans une batterie rasante de neuf pièces de divers calibres: c'est, au dire des capitaines des corvettes, l'ouvrage qui leur a donné le plus de mal la veille au soir. Ces neuf pièces sont également mises hors d'état de servir. Pendant qu'un détachement de nos hommes opère ce travail, quelques boulets, lancés du haut de la vallée par un ennemi invisible, viennent tomber dans l'ouvrage. Sur ces entrefaites, les amiraux décident que le corps des marins-fusiliers anglais demeurera, sous les ordres du capitaine de vaisseau Alexander, pour occuper les trois batteries de la vallée, tout en travaillant à les détruire, et que le reste des forces, sous les ordres du capitaine de vaisseau Du Quilio, se portera le long de la mer du côté de Simonoseki. Les marins-fusiliers français, suivis des Hollandais, s'engagent dans la route qui suit le bord de la mer, tandis que les *marines* marchent parallèlement dans les bois. Le long de la plage, les chaloupes de débarquement, armées en guerre, suivent le mouvement.

Les colonnes se trouvent alors sur les flancs d'une montagne boisée qui fait suite à la vallée. Cette montagne se termine, au bord de la mer, par des falaises au sommet desquelles serpente la route suivie par nos hommes. Rien n'est pittoresque comme cette route, étroite comme tous les chemins du Japon, tantôt suspendue au-dessus de la plage, tantôt s'enfonçant sous un dôme de verdure. L'ennemi, qui ne se montre pas, a abandonné deux mortiers, que l'on trouve en batterie sur la falaise. Au-dessus de nous, les *marines*, cheminant sur les flancs de la montagne, s'avancent également sans obstacle; on ne trouve plus trace des tentures de guerre aux armes de Nagato, qui ont été enlevées pendant la nuit.

A dix heures et demie, les deux colonnes arrivent simultanément à l'entrée de la grande batterie. Il y a peu de minutes que l'ennemi l'a définitivement évacuée, car, pendant la marche des colonnes sur la montagne, un dernier coup de canon isolé a été envoyé sur le mouillage des corvettes. Les Japonais se sont repliés sur la ville et dans les bois, d'où ils entretiennent, sans se décou-

vrir, un léger feu de tirailleurs; un feu semblable suffit pour les maintenir dans cette position défensive, tandis que les troupes pénètrent dans la batterie. C'est un fort bel ouvrage, construit avec un grand soin, suivant les profils de notre fortification moderne; les quatre faces sont armées collectivement de quatorze pièces en bronze, dont dix pièces sur affût de côte, une pièce sur affût de campagne, et trois obusiers de gros calibre. Du côté de la colline, une forte palissade entoure l'esplanade de la batterie; plusieurs puits, une poudrière, trois ou quatre casernemens en planches complètent son emménagement. A cent pas dans la colline, un grand magasin à poudre protégé par un pli de terrain renferme un amas considérable d'obus, de la poudre et des armes, principalement des arcs et des flèches.

De cet ouvrage à l'entrée de Simonoseki, la côte est dépourvue de batteries; nous occupons donc en ce moment, à l'exception de l'extrémité de Kousi-saki, toutes les défenses de la première partie du détroit. La ville nous est masquée par le retour du terrain; sur la côte opposée, une grande baie, faisant suite au cap Mozi, se déploie jusqu'au pied des hautes montagnes de Kokoura. Dans l'ouest, l'île d'Hikousima, complétant avec la ville les contours de cette partie renflée du détroit, nous paraît, à la lunette, armée de quelques ouvrages : l'un d'eux envoie des coups de canon, bravade inutile, vu la distance considérable qui permettrait tout au plus à nos boulets de l'atteindre.

Des détachemens sont envoyés en reconnaissance du côté de Simonoseki; ils parviennent sur un plateau d'où l'on domine les faubourgs formant un cordon de maisons le long d'une rue parallèle à la mer; au-dessus de cette rue, des escaliers conduisent à des pagodes et à des bonzeries entourées de bois. La ville paraît déserte et sans ouvrages de fortification, mais du haut des pagodes et des arbres un ennemi presque invisible entretient un tir irrégulier de mousqueterie. Les commandans en chef, après s'être portés sur ce plateau, donnent l'ordre de conserver simplement les positions occupées. La chaleur se faisant vivement sentir, les troupes se reposent et dînent; puis, tandis que des cordons de tirailleurs se maintiennent dans la montagne, l'on procède à la destruction du matériel des batteries; les poudres sont noyées, les affûts sont brisés et réunis en amas auxquels on met le feu; le magasin à obus du grand ouvrage est incendié et fait explosion en couvrant les alentours de débris.

Vers deux heures de l'après-midi, une nouvelle reconnaissance est poussée sur le chemin qui longe la mer par nos fusiliers-marins et les Hollandais, appuyés des embarcations. Au bout de 400 mè-

tres, la tête de colonne arrive à l'entrée du faubourg. Un petit phare en pierre, en forme de pyramide, s'y élève à l'extrémité d'une jetée de quelques mètres, protégeant une flottille de bateaux de pêche. La rue qui se déroule devant nous paraît déserte : à quelques obus lancés sur le faubourg par nos pièces de campagne répondent à peine trois ou quatre coups de fusil tirés des maisons les plus éloignées. Les commandans en chef jugent inutile de pousser plus loin pour cette journée les opérations, et nos fusiliers reviennent avec les Hollandais vers les batteries, où les troupes alliées occupent à cette heure près d'un kilomètre et demi de terrain. De trois à quatre heures, nos fusiliers-marins et les compagnies hollandaises s'embarquent, sous l'escarpe du grand ouvrage, pour regagner leurs navires respectifs; le bataillon des *marines* se replie, en suivant le chemin de la plage, sur les premières batteries.

Vers cinq heures du soir, nous entendons dans la vallée des rizières une légère fusillade engagée entre les troupes anglaises encore à terre et un ennemi qui paraît établi derrière les collines. Cette fusillade s'élève peu à peu vers le fond de la vallée, puis acquiert une assez vive intensité; des détonations d'artillerie viennent s'y joindre. Nous apercevons bientôt quelques files de blessés se diriger vers les embarcations. Le bruit de la mousqueterie persiste jusqu'au crépuscule. A ce moment seulement nous est donné le détail de cet engagement. — Avant de faire embarquer ses hommes, le capitaine de vaisseau Alexander, profitant de la présence du bataillon de *marines* qui venait de rallier, a voulu pousser une reconnaissance dans le fond de la vallée, d'où l'ennemi, pendant toute la journée, a manifesté sa présence en envoyant de temps à autre quelques balles ou boulets dans la direction des batteries. La reconnaissance s'est mise en marche sur deux colonnes, les marins suivant le chemin de la vallée, le corps de *marines*, sous les ordres du lieutenant-colonel Suther, marchant à droite par les bois. Ces colonnes ont été bientôt accueillies par un feu de mousqueterie, et lui ont répondu tout en marchant. A l'extrémité de la vallée, les troupes ont reconnu un ouvrage palissadé, garni d'un corps assez nombreux d'infanterie et de quelques pièces de campagne. L'ordre a été donné d'emporter l'ouvrage. Les deux colonnes se sont avancées simultanément malgré le redoublement du feu de l'ennemi, qui, menacé d'être pris en flanc par la colonne des *marines*, a lâché pied lorsque les assaillans n'étaient plus qu'à une trentaine de mètres. Les Japonais ont fui dans la montagne en emportant leurs blessés. Les Anglais, pénétrant dans l'ouvrage, ont surpris encore quelques traînards. Le retranchement est un assez vaste abri destiné à

loger des réserves de troupes, et contenant, indépendamment de cinq ou six pièces de campagne en batterie, un approvisionnement d'armes et de munitions. La nuit se faisant, les pièces ont été enclouées, les affûts brisés, et les troupes, sans être inquiétées, se sont repliées vers les embarcations après avoir mis le feu aux logemens de l'ouvrage. Cette conquête leur a toutefois causé des pertes assez sensibles : huit morts et une quarantaine de blessés ont été successivement portés au rivage. Parmi ces derniers sont deux officiers des *marines* et le capitaine de vaisseau Alexander, qui, blessé d'une balle au pied vers le milieu de l'action, a dû remettre le commandement au lieutenant-colonel Suther.

La fin de cette seconde journée nous voit donc en possession définitive de la première partie du détroit; à cette heure, quarante-deux pièces de canon sont au pouvoir des divisions alliées.

Le lendemain, 7 septembre, une division de corvettes devra dans la soirée, au changement de flot, doubler le cap Mozi et reconnaître la seconde partie du détroit, celle qui s'étend entre la ville et Hikousima. Si quelques batteries se démasquent au-dessus de Simonoseki, les corvettes répondront à leur feu tout en suivant de près la côte sud, s'éloignant après le cap pour former la baie de Mozi. En attendant l'heure favorable, la division tout entière devra concourir à l'embarquement à bord des navires des pièces conquises la veille, cette mesure paraissant, aux yeux des commandans en chef, la plus propre à démoraliser l'ennemi. Dès le matin, de nombreuses corvées sont envoyées dans les batteries, où elles arrivent sans être inquiétées et commencent leur travail. De forts détachemens qui les protégent se tiennent dans la montagne, où leur présence paraît utile, car elle maintient à distance les Japonais, qui persistent à se montrer de temps à autre sous les bois. La *Sémiramis*, qui est venue mouiller contre le cap Mozi, envoie dans la journée quelques obus sur les faubourgs afin d'empêcher l'ennemi de s'y rassembler à couvert. — Les corvettes *Tartar*, *Dupleix*, *Metal-Cruis* et *Djambi* appareillent vers cinq heures du soir en branle-bas de combat, et passent successivement la pointe: elles disparaissent bientôt derrière les terres. La nuit vient sans que le moindre coup de canon se soit fait entendre de ce côté; les travailleurs sont rentrés des batteries, rapportant dans les chaloupes la plus grande partie des pièces.

Le 8 au matin, des embarcations sont envoyées au-delà de la pointe pour communiquer avec les corvettes. Celles-ci, en défilant la veille en avant de la ville, n'y ont pu reconnaître d'ouvrages de défense. Deux batteries qui s'élèvent sur la côte d'Hikousima ont été occupées sans coup férir; l'une d'elles, complétement désar-

mée, était un grand ouvrage encore inachevé; dans l'autre, sept pièces ont été enclouées. En poussant dans l'intérieur de l'île, un détachement de nos marins, tombant sur un corps de garde que les Japonais évacuent au moment même, y a trouvé un complet assortiment d'armures de guerre.

A neuf heures, tandis que des détachemens retournent aux batteries pour embarquer les dernières pièces, les amiraux montent à bord de la *Coquette*, et, se dirigeant vers le mouillage des corvettes, vont reconnaître le détroit dans tout son parcours. La *Coquette* passe auprès des corvettes, leur communique l'ordre d'embarquer les pièces enclouées sur l'île, et, défilant en vue du château de Kokoura, dont les murs s'élèvent sur la côte de Bouzen, au pied des montagnes, franchit le dernier coude du détroit. Les commandans en chef peuvent constater que désormais le détroit est libre et sans obstacle jusqu'à sa sortie dans la mer de Chine. Ils sont à peine revenus à leurs bords que la nouvelle se répand que l'ennemi demande à parlementer. A ce moment toutefois, le *Tancrède*, mouillé quelque cent mètres en avant des faubourgs de Simonoseki, est assailli de quelques coups de fusil tirés des pagodes. Il y riposte aussitôt par quelques volées de mitraille; mais bientôt le pavillon blanc, arboré au grand mât de tous les navires, vient annoncer la suspension momentanée des hostilités.

La conclusion d'une suspension d'armes est confirmée quelques heures après. Un envoyé du prince de Nagato, accompagné de quelques officiers, s'est présenté vers midi à bord de l'*Euryalus*, où s'est rendu immédiatement le contre-amiral Jaurès pour le recevoir conjointement avec l'amiral Kuper. L'envoyé, introduit auprès d'eux, s'est prosterné à leurs pieds, témoignant ainsi d'une façon tout orientale de l'infériorité que lui a donnée vis-à-vis des chefs étrangers le sort des armes. Le délégué du prince de Nagato est un de ses *karos* (le *karo* est le principal dignitaire attaché à la personne d'un daïmio, son premier conseiller); il a déclaré que son maître n'avait attaqué les étrangers que d'après les ordres formels du mikado et du taïkoun, que les hostilités étaient donc le résultat d'une méprise, enfin que le prince renonçait à la lutte. Les commandans en chef lui ont dicté un projet de convention que devra accepter immédiatement le prince, convention stipulant la libre ouverture du détroit et le paiement d'une indemnité comme remboursement des frais de la guerre et rançon de la ville de Simonoseki, jusqu'alors épargnée. Une première condition de la suspension d'armes, exécutoire le jour même, est la reddition des canons encore en batterie sur Kousi-saki et tout autre point de la côte du détroit. Le karo est reparti après la conférence, promettant de don-

ner immédiatement des ordres concernant cette dernière clause et de présenter les autres au prince de Nagato, qui réside à son château d'Anghi, sur la côte ouest de la province, à une journée de marche environ.

Dès le lendemain matin en effet, les canons armant les rochers et la côte de Kousi-saki étaient remis entre nos mains. Les Japonais eux-mêmes aidèrent nos travailleurs à les embarquer; la plupart d'entre eux, hors de la présence de leurs chefs, ne cherchaient pas à dissimuler leur satisfaction de la terminaison des hostilités. Imitant de la voix le bruit de nos boulets explosibles, ils déclaraient à tout venant que la guerre était une chose fort désagréable. Cette reddition porta à soixante-dix environ le nombre des pièces de tout calibre en notre pouvoir. Elles étaient toutes en bronze; quelques-unes devaient être d'origine étrangère, mais beaucoup avaient pertinemment été fondues au Japon, ce qu'indiquaient les inscriptions gravées sur la culasse. La répartition en fut faite entre les divisions alliées.

Le *Tancrède* fut expédié de Simonoseki à Shang-haï avec les dépêches annonçant à la fois la déclaration et l'heureux résultat des hostilités. D'un autre côté, le *Ta-kiang* fut dirigé sur Yokohama par la route de la Mer-Intérieure avec ceux des blessés qui purent souffrir le transbordement. Une partie de la division alliée, avec les gros bâtimens, vint mouiller dans la seconde branche du détroit, de façon à ce que les navires échelonnés sur sa longueur pussent surveiller tous les points de la côte. Le courant de marée atteint contre la rive même de Simonoseki une violence assez grande pour faire chasser les navires à l'ancre et rendre difficile la manœuvre des embarcations. Nous fûmes obligés d'aller mouiller un peu plus au large de la ville, au fond de la baie de Mozi.

En attendant la réponse du daïmio de Nagato, les états-majors furent autorisés, sous leur propre responsabilité toutefois, à circuler sur les deux côtés du détroit et dans la ville même; chacun s'empressa de mettre à profit cette permission. La ville, pendant les journées de l'attaque, avait été complétement désertée par ses habitans; dès que la suspension d'armes eut été publiée, ils revinrent peu à peu. Le premier jour où nous descendîmes, c'était le 9 septembre, une partie de la population mâle était déjà venue reprendre possession de ses pénates; trois jours après, les rues offraient leur physionomie accoutumée. — Rien n'est pittoresque comme cette vieille cité populeuse et commerçante. Les hautes montagnes qui bordent la première partie du détroit s'abaissent dans la portion suivante en formant un monticule peu élevé qui longe les sinuosités de la côte. La ville, faisant suite à ses faubourgs,

forme au pied de ce monticule un long ruban coupé par une anse et une petite rivière. Ses rues sont irrégulières, bordées de maisons étroites et peu élevées; très propres à l'intérieur, comme toutes les habitations japonaises, elles ont revêtu extérieurement, grâce à leur vétusté, une couleur de vieux bois où le peintre retrouverait avec délices toute la gradation des tons les plus chauds de la palette. C'est d'ailleurs le caractère de toutes les vieilles villes japonaises, et qui manque à Yokohama, de construction toute récente. La plupart des rues sont garnies de boutiques et très fréquentées; les hôtelleries, les magasins de denrées et d'étoffes, les ateliers d'artisans ajoutent leur animation à celle de la foule. Simonoseki est un des principaux entrepôts du commerce japonais. Les jonques marchandes, en quantités innombrables, chargées de riz, de soie, de coton, de bois de construction, de cargaisons de denrées et de *saki* (eau-de-vie de riz), passent à toute heure le détroit; beaucoup d'entre elles stationnent ou déchargent à Simonoseki, mouillées tout contre la ville et dans l'étroit canal qui passe au nord d'Hikosima. Lors de notre arrivée dans le détroit, toutes les jonques avaient fui ou s'étaient cachées dans les criques des côtes voisines; mais bientôt après elles étaient revenues à leur mouillage habituel, et les cales de déchargement de la ville avaient repris leur activité accoutumée.

Les rues transversales aboutissant à la colline se terminent invariablement par des escaliers de pierre, qui conduisent à des pagodes et à des bonzeries dont les immenses toits, les rampes sculptées, les lanternes en forme de pyramide se cachent à demi sous le feuillage des pins, des lauriers-camphre et des cèdres. Simonoseki est renommée pour l'antiquité et la sainteté de ses pagodes; il est probable que les Japonais affectionnent ce lieu pour leurs sépultures, si l'on en juge par les milliers de tombes qui couvrent la colline autour des bonzeries. Comme la plupart des cimetières de l'Orient, ceux des Japonais ont un cachet particulier de grâce et de poésie. Toujours situés dans un lieu pittoresque, ils se groupent à l'ombre de grands arbres, sur la pente d'une colline d'où l'on jouit d'une agréable perspective. Les tombes sont figurées par des pierres rectangulaires, plantées verticalement en rangs serrés; la partie supérieure est souvent façonnée en forme de fleur de lotus; sur la face latérale sont gravés en caractères chinois les noms du défunt; à la base, une ou deux petites cavités creusées dans le soubassement de la pierre recueillent l'eau de la pluie et forment des citernes où l'âme viendra la nuit se désaltérer. Devant les tombes les plus fraîchement creusées, de petits vases formés d'un morceau de bambou fiché en terre renferment des bouquets de fleurs dis-

posés par la main des parens ou les soins des moines de la bonzerie voisine; on y joint quelquefois une coupe en porcelaine remplie de riz. Ici malheureusement, comme ailleurs, le temps fait bientôt succéder à ces pieuses pratiques l'indifférence et l'oubli; les vieilles tombes n'ont plus d'autre parure que l'herbe sauvage, les mousses et les lichens aux brillantes couleurs. Les Japonais ont pour habitude de brûler leurs morts, ce qui explique le peu d'emplacement occupé par ces tombes. De petites concessions entourées d'une barrière sont réservées pour l'usage des familles d'un certain rang; les pierres tumulaires sont disposées, avec des vases de fleurs, des deux côtés d'une allée de quelques pas de longueur; au fond de l'allée s'élève une pagode en miniature. Les pagodes japonaises ont toutes à peu près le même caractère. Construites en bois sculpté, recouvertes d'énormes toits de forme chinoise, ornées de ferremens et de figures en bronze, elles plaisent par l'originalité des détails et le sentiment d'élégance et d'harmonie qui a présidé à la conception de l'édifice. La pagode la plus renommée de Simonoseki est celle de *Kami-hama-You,* bâtie sur le sommet d'un petit monticule isolé, entouré moitié par la mer, moitié par la ville même; on y monte par trois grands escaliers ombragés de beaux arbres, ornés de portiques et de lanternes en granit. En arrivant au sommet, nous reconnûmes facilement, de chaque côté du corps de logis principal, deux esplanades disposées pour loger des canons, mais vraisemblablement abandonnées depuis plusieurs mois. C'est de ce point, l'année précédente, que les Japonais avaient tiré sur le *Kien-chan,* le *Wyoming* et la *Méduse* à leur passage devant la ville.

Les divisions alliées restèrent au mouillage de Simonoseki dix jours environ après la suspension des hostilités. Dans leur mémorandum du 25 août, les représentans étrangers à Yokohama, indiquant aux commandans en chef une ligne générale de conduite, signalaient à leur attention deux points principaux. Ils demandaient d'abord qu'on s'emparât d'une position importante du détroit et qu'on la conservât comme gage jusqu'au jour où, par l'intermédiaire du taïkoun, le prince de Nagato aurait consenti à payer une indemnité en compensation des frais de la guerre. Ils demandaient ensuite qu'on examinât, au point de vue maritime, s'il y aurait avantage à réclamer l'ouverture, dans le détroit de Simonoseki, d'un nouveau port commercial. Sur le premier point, il parut difficile au commandant en chef de notre division navale de suivre la marche proposée. L'occupation plus ou moins prolongée d'une partie quelconque du détroit exigerait un déploiement de forces auquel les Anglais pourraient seuls suffire au moyen de leur bataillon de sol-

dats de marine. Il est vrai qu'une clause d'un autre mémorandum des ministres européens signé le 22 juillet 1864 stipulait qu'en cas semblable l'occupation serait faite au nom des quatre nations alliées pour l'entreprise; mais la présence de troupes au milieu des populations du pays, en contact avec l'élément militaire vaincu et probablement surexcité par sa défaite, pouvait amener de fâcheuses complications; le maintien de quelques navires au mouillage de Simonoseki, sans avoir ces inconvéniens, suffirait à garantir le non-réarmement du détroit et l'exécution des clauses de l'armistice. Le vice-amiral Kuper se rangea à cet avis. Quant au commodore hollandais, il avait la plus grande hâte de renvoyer à Batavia trois de ses navires, conformément à des ordres précis du gouvernement des Indes néerlandaises. Le premier point fut donc ainsi réglé.

Quant au second, l'avis des commandans en chef fut qu'en raison de la violence des courans, la côte de Simonoseki n'offrait nulle part un mouillage praticable aux navires de commerce : la baie de Mozi pouvait seule être utilisée pour la création d'un port; mais dès lors on était amené à fonder l'établissement commercial sur la côte sud du détroit, perdant ainsi les avantages de la proximité d'une ville commerçante. En résumé, devant les difficultés pratiques d'une semblable entreprise, il paraissait plus simple et plus rationnel de songer à avancer le terme fixé pour la prochaine ouverture du port d'Osaka, infiniment mieux situé comme débouché des produits du pays.

La première sollicitude du commandant en chef de notre division fut en définitive d'empêcher l'occupation du détroit par une force étrangère quelconque et d'en obtenir avant tout la neutralisation. La convention provisoire rédigée par les amiraux remplissait cette condition en stipulant que le détroit serait désormais ouvert à tous navires, qu'il n'y aurait ni canons ni défenses sur la côte du nord, et que le ravitaillement des navires de guerre et de commerce pourrait se faire à Simonoseki. Un autre article déclarait qu'une indemnité serait payée par le prince comme remboursement des frais de la guerre et rançon de la ville de Simonoseki, qui avait été épargnée; le chiffre de cette indemnité serait ultérieurement fixé par les représentans à Yokohama des puissances ayant pris part à l'expédition. La convention, dans le dernier article, était déclarée exécutoire en sus des autres arrangemens qui pourraient ou avaient pu survenir entre le gouvernement du taïkoun et les gouvernemens étrangers au sujet du prince de Nagato.

Ladite convention, ainsi libellée, fut définitivement revêtue de la signature et du sceau du prince de Nagato. Le prince, auquel les commandans en chef avaient fait donner l'avis qu'il eût à paraître

en personne, s'excusait sur les ordres formels du mikado, qui le consignaient dans sa demeure comme accusé de révolte contre l'autorité impériale; il ajoutait que son fils, Nagato-no-kami, était du côté de Kioto, travaillant à conjurer les malheurs suspendus sur sa famille. A part la façon dont étaient présentés les faits, l'assertion du prince s'accordait avec des nouvelles parvenues à Yokohama le jour même de notre départ pour la Mer-Intérieure. Les deux karos du prince, qui vinrent en son nom à Simonoseki, accompagnés d'une suite nombreuse d'officiers, furent agréés comme ses fondés de pouvoir. L'examen minutieux qu'ils firent des bâtimens amiraux et de leur artillerie parut les affermir dans leur résolution de mettre fin à toute résistance; ils se retiraient après avoir acquis la certitude qu'en dépit de leurs efforts la supériorité resterait toujours à nos engins de guerre.

Les bâtimens anglais appareillèrent le 19 septembre et prirent la route de la Mer-Intérieure. Un navire de commerce affrété en Chine à destination de notre division était arrivé à Simonoseki, chargé de charbon et de vivres. Ayant donc pu compléter nos approvisionnemens, nous appareillâmes le 20, laissant au mouillage du détroit le *Tancrède*, en compagnie de la *Barossa* et d'une corvette hollandaise. Ayant pris la route de la Mer-Intérieure à la suite des divisions anglaise et hollandaise, nous les trouvâmes le lendemain au mouillage de Marougamé. Sur une colline boisée, les murailles et les hautes tours d'un château de daïmio (1) s'élevaient en étages jusqu'au sommet, à demi cachées sous les bois; une petite ville groupée contre la base de la colline, comme cherchant la protection de la demeure seigneuriale, achevait de donner une couleur féodale au paysage. Le vice-amiral Kuper ayant l'intention d'effectuer son retour à petites journées sans perdre de vue ses canonnières, nous poursuivîmes seuls notre route.

L'approche de la saison d'hiver, toujours mauvaise sur les côtes peu hospitalières du Japon, rendait urgent le ralliement des divisions sur Yokohama. Le 24 au soir, déjà engagés entre les îles qui précèdent le golfe de Yédo, nous fûmes assaillis par un ouragan qui, après nous avoir ballottés quinze ou seize heures dans l'ignorance absolue de la position du navire, nous permit enfin, dans la journée du lendemain, de pénétrer dans la baie et de regagner notre mouillage habituel de Yokohama. Le *Dupleix* avait exactement passé, à quelques milles de nous, par les mêmes péripéties. Cinq jours après, les divisions anglaise et hollandaise, ayant égale-

(1) Marougamé, sur l'île Sikok, est la résidence du daïmio Kiogokou-sanoké-no-kami.

ment essuyé des mauvais temps dans la dernière partie de leur traversée, arrivèrent à leur tour au mouillage.

III.

Pendant notre absence, la situation s'était de nouveau gravement modifiée. Quelques détails sur les événemens qui avaient coïncidé avec notre campagne et sur l'état où le Japon se trouve depuis notre succès militaire seront la conclusion naturelle de ce récit.

Le 28 août 1864, alors que la moitié des bâtimens alliés avait déjà pris le large, le vice-ministre Takemoto était arrivé inopinément à Yokohama. Il venait informer les représentans étrangers d'une importante nouvelle. Le 20 août au matin, un corps de troupes, rassemblé à la faveur de la nuit sur une des collines avoisinant Kioto, avait marché sur la capitale. Ce corps de troupes, composé d'hommes appartenant au prince de Nagato, pénétrant dans la ville par l'ouest, s'était dirigé sur le palais du mikado, qui en occupe l'autre extrémité. L'alarme avait été immédiatement donnée; bientôt les soldats préposés à la garde du palais et des différentes portes intérieures de la ville, prévenus à temps, avaient pris les armes. Un violent combat s'en était suivi, où l'artillerie même avait été employée des deux parts. Le lendemain seulement, grâce à l'arrivée de nouvelles troupes appartenant à divers daïmios et au taïkoun, les assaillans avaient été définitivement dispersés, avec des pertes importantes de part et d'autre. Une grande partie de la ville avait été brûlée pendant le conflit; le palais du mikado était sauf, mais lui-même avait dû se réfugier dans un temple en dehors de l'enceinte de cette résidence.

Le vice-ministre paraissait satisfait d'avoir à transmettre ces nouvelles. « Malgré, disait-il, tout ce qu'a d'odieux un pareil attentat, il sert la cause du taïkoun en mettant définitivement le daïmio de Tcho-chiou (1) hors la loi : telle était la décision du mikado. Chargé d'exécuter ses ordres, le gouvernement de Yédo donne au rebelle quinze jours pour présenter des explications et justifier sa conduite, faute de quoi il sera déclaré ennemi du mikado, du taïkoun et du peuple. »

Le même jour était affiché dans les rues de Yokohama l'avis suivant :

(1) Tcho-chiou (province de Tcho). Tcho est le synonyme de Nagato. Chaque province du Japon a deux noms, suivant que le caractère écrit qui le représente est prononcé à la façon chinoise ou japonaise. Le nom chinois de Tcho-chiou est généralement employé par les indigènes.

Notification du gouverneur de Yokohama au peuple du marché et des Yachikis.

« Cette fois, le palais et la ville du mikado ayant été brûlés, il est défendu de donner la comédie, de jouer d'aucun instrument de musique, de faire des processions joyeuses, en un mot de faire de grandes démonstrations de joie, et ceci doit être scrupuleusement observé jusqu'à nouvel ordre. »

Le taïkoun ne pouvait donner trop de publicité à l'acte de félonie de son plus ancien et plus dangereux ennemi.

Informé officiellement, aussitôt après le départ des derniers bâtimens alliés, du but de l'expédition qu'ils allaient entreprendre, le gouvernement de Yédo protesta de tout son pouvoir, ainsi qu'il en avait été convenu, et demanda en vain le rappel immédiat des bâtimens. Le vice-ministre Takemoto reprit avec les représentans étrangers la suite de ses nombreux entretiens : les affaires du moment et l'espoir de meilleures relations après l'apaisement des troubles intérieurs en étaient le sujet ordinaire. Lorsque les nouvelles du succès des divisions alliées, succès rendu peut-être plus facile par l'emploi d'une partie des forces de Nagato dans ses entreprises sur Miako, parvinrent à Yokohama, elles furent joyeusement accueillies des deux parts. Toutefois, par la suite, une préoccupation parut vivement peser sur le vice-ministre japonais. La présence prolongée des escadres à Simonoseki, en relations avec le daïmio rebelle, et surtout le maintien de quelques navires au mouillage du détroit, le contrariaient visiblement. Ses argumens pour obtenir leur rappel immédiat se succédaient sans relâche. Profitant de cette disposition d'esprit, les ministres étrangers lui firent entendre que ce rappel serait conditionnel, et n'aurait lieu qu'après le règlement des points sur lesquels ils comptaient obtenir prochainement satisfaction définitive.

Pendant ce temps, Yédo avait vu s'accomplir le premier acte d'exécution de la sentence prononcée contre le daïmio de Nagato, déclaré définitivement hors la loi, condamnation retombant, suivant la loi japonaise, sur sa famille et ses serviteurs. Une proclamation, affichée un matin dans les rues de Yédo, avait annoncé pour le lendemain la destruction du palais du prince, situé, comme ceux des autres daïmios, dans le quartier noble de la ville. Après avoir rappelé en termes pathétiques la destruction d'une partie de la capitale et les dangers courus par la personne auguste du mikado, la proclamation concluait ainsi :

« ..... Dès demain, les palais de Tcho-chiou seront détruits et ses gens

châtiés. A partir de huit heures jusqu'à dix heures du matin, aucun Japonais ne pourra quitter sa demeure. A la quatrième heure, au son des tambours et des cloches, tout Japonais pourra, sans franchir toutefois les limites assignées par les yakounines, s'approcher des ruines du palais et assister au châtiment du rebelle Tcho-chiou. »

Le lendemain, à l'heure dite, l'exécution avait lieu. Le palais était cerné par les yakounines, tandis que des escouades d'ouvriers, se mettant à l'œuvre, s'appliquaient à renverser et à détruire tout ce qui s'élevait dans ses murs. Par application de la loi japonaise, qui englobe les serviteurs dans la punition de leur maître, tout ce qui serait trouvé de vivant dans l'enceinte devait être passé par les armes. D'après les premières versions arrivées à Yokohama, un grand nombre de serviteurs, de femmes et d'enfans avaient été ensevelis sous les ruines ou massacrés; il paraît toutefois que ce premier compte-rendu était, sinon faux, au moins entaché de beaucoup d'exagération, et qu'en tout cas un très petit nombre de serviteurs, n'ayant pu ou voulu s'échapper à temps du palais, tombèrent victimes d'une loi qui pousse à ses dernières limites le principe de la responsabilité.

Les derniers bâtimens, avons-nous dit, venaient de rallier Yokohama le 30 septembre. Il fut décidé que, mettant à profit l'effet moral du succès de Simonoseki, les ministres étrangers se rendraient à Yédo pour conférer avec les membres du gouvernement, et qu'ils seraient accompagnés par les divisions alliées. Nous appareillâmes le 5 octobre pour la baie de Yédo avec la *Sémiramis* et le *Dupleix;* trois corvettes hollandaises et cinq ou six navires anglais complétaient la petite escadre, qui fut rendue en quelques heures à son nouveau mouillage.

Le fond du golfe de Yédo est peu praticable aux gros navires, en raison de la faible profondeur de l'eau au-delà de Kanagawa. Nous dûmes jeter l'ancre à deux milles au sud des défenses de la rade : cinq forts en ligne droite, bâtis sur pilotis, montraient au-dessus de l'eau leur escarpe polygonale en maçonnerie. A deux milles en arrière des forts, une suite de collines basses bordait l'horizon d'une ligne confuse de verdure et d'édifices à peine perceptibles dans l'éloignement; c'est ainsi qu'apparaît Yédo vu de la mer. A gauche, une rangée de collines plus élevées nous cachait le mouillage de Yokohama; non loin des forts, un petit groupe de navires portant la flamme et le pavillon du taïkoun était à l'ancre auprès de grosses jonques marchandes (1).

(1) Les Japonais, en raison des inconvéniens du mouillage de Yédo, ont récemment adopté comme arsenal provisoire un petit port situé à l'entrée du golfe de Yédo, en dedans de la pointe d'Ouraga.

Nous n'entreprendrons point de parler longuement de Yédo, dont un voyageur a déjà donné dans la *Revue* de fidèles et pittoresques descriptions (1). La capitale officielle du Japon se recommande moins d'ailleurs par ses aspects extérieurs que par les détails de sa vie intime. De grands enclos boisés, propriété des bonzeries ou de la noblesse, en séparant entre eux les quartiers populeux, donnent à la ville une physionomie agréable, mais sans cachet particulier; on dirait une suite de villages échelonnés à courts intervalles dans une campagne verdoyante. Cette dissémination des divers quartiers, jointe à une population évaluée à trois millions d'âmes, donne le secret de l'immense étendue de Yédo. Quand on pénètre dans le quartier officiel, situé sous les murs du palais du taïkoun, on remarque un changement complet dans la physionomie de la ville. Ce quartier, où s'élèvent les palais des daïmios, offre un groupe d'édifices peu élevés, cachés derrière une enceinte dont les murs, avec leurs fenêtres grillées, ont l'apparence de fortifications. De temps à autre, une porte massive en bois laqué, ornée de gros clous et de charnières en bronze, surmontée des armes du daïmio qui habite le palais, donne accès sur la voie. Après le bruit de la ville plébéienne, ce qui frappe le promeneur introduit subitement dans ce quartier, c'est le silence et l'aspect solennel de ses longues rues. En longeant ces interminables enceintes, vous apercevez à peine quelques figures apparaissant curieusement par l'entrebâillement d'une porte ou le grillage d'une fenêtre. De temps à autre passe le cortége d'un daïmio se rendant à l'audience, assis dans son *norimon* ou palanquin, accompagné de la suite et des insignes exigés par l'étiquette. Quelquefois on rencontre un *hatta-motto*, en grande tenue de ville, sortant de chez lui à cheval. Deux *bétos* tiennent les rênes de la monture sur laquelle il est gravement assis, revêtu de l'élégant *kami-shimon* de soie bleue, son large chapeau plat en laque bleue ou noire ramené sur le front. De chaque côté du cheval marchent deux officiers. Derrière, quelques serviteurs portent la lance, emblème du rang de ce haut fonctionnaire, et les boîtes laquées contenant ses effets. Ailleurs, sur une esplanade de gazon, de tout jeunes garçons, sous l'œil de leur professeur, s'exercent à monter à cheval ou à tirer de l'arc. Généralement toutefois ces exercices ont lieu à l'intérieur des palais, et il est telle de ces grandes enceintes, soigneusement fermées, où l'on peut entendre résonner tout le jour le bruit de la mousqueterie et parfois du canon.

Du palais du taïkoun, l'on n'aperçoit que l'enceinte, énorme muraille revêtue d'une maçonnerie cyclopéenne et bordée d'un fossé

(1) M. Rodolphe Lindau, en ce moment consul et agent politique de la confédération suisse au Japon.

plein d'eau; cette muraille peut avoir deux kilomètres de tour; des portes fortifiées, précédées de ponts, donnent accès dans la demeure taïkounale. En faisant le tour de cette enceinte, nous longeâmes un large emplacement quadrangulaire entouré d'une barricade de planches, et dont le sol entièrement nu paraissait avoir été récemment dévasté; quelques souches d'arbres calcinées, l'orifice béant de deux ou trois puits, des débris informes de tuiles et de pierres, témoignaient que des habitations avaient dû exister sur ces terrains désolés. « Le palais de Tcho-chiou! » nous dirent laconiquement, en montrant du doigt l'emplacement, les yakounines à cheval qui nous servaient d'escorte. C'était en effet tout ce qui restait du palais du prince de Nagato.

Le gorogio ou conseil des ministres du taïkoun siége dans un grand édifice voisin de l'enceinte taïkounale. Le lendemain de l'arrivée des divisions, une séance solennelle réunit les membres de ce conseil aux ministres des puissances européennes, accompagnés des commandans en chef. Les représentans des états européens s'étaient installés la veille à leurs légations respectives, escortés de forts détachemens de soldats et de marins-fusiliers qui campèrent pendant ces quelques jours dans les dépendances des légations. Comme d'habitude, une armée de yakounines en occupait les issues (1). Dans cette séance (du 30 septembre 1864) furent discutées les bases d'un arrangement général des difficultés pendantes, arrangement qui fut libellé définitivement quelques jours après. Le gouvernement japonais renonçait à réclamer la fermeture du port de Yokohama; il cesserait d'apporter des entraves au commerce, et en particulier laisserait immédiatement arriver les soies sur le marché de Yokohama. Il acceptait désormais la convention de Paris, et se chargeait de faire appliquer le traité provisoire signé par le prince de Nagato et les commandans en chef. L'indemnité, arrêtée, comme chiffre total, à 18 millions de francs, serait payée par ses soins aux gouvernemens étrangers. Enfin les représentans des puissances seraient réinstallés à Yédo, où l'on s'occuperait de leur reconstruire des légations. Sir R. Alcock insista néanmoins pour l'insertion dans la convention d'un article laissant aux gouvernemens étrangers le choix d'accepter l'indemnité ainsi fixée, ou de réclamer, en place de cette indemnité, l'ouverture au commerce maritime du port de Simonoseki (2).

(1) Ces précautions, malgré le calme dont paraissait jouir Yédo, ne paraissaient pas plus inutiles que par le passé. Un fanatique parvint à pénétrer, pendant une des premières nuits, dans la légation hollandaise; il fut mis en pièces, après avoir toutefois eu le temps de surprendre et de blesser plusieurs des yakounines de garde.

(2) Les gouvernemens étrangers se sont récemment, d'un commun accord, prononcés pour l'acceptation du paiement de l'indemnité.

Ces concessions promettaient d'être et furent en effet l'inauguration d'une situation meilleure, qu'il fallait attribuer d'une part au raffermissement du pouvoir taïkounal (1), d'autre part, suivant les prévisions, à l'effet produit par la communauté d'entente des nations étrangères et par l'heureuse expédition de Simonoseki. Le commerce des soies avait été complétement interrompu depuis quelques mois; on les vit arriver sur le marché de Yokohama aussitôt après le retour des ministres de Yédo, tandis que le gouvernement japonais s'occupait de l'exécution des autres clauses. Dans les dernières conférences tenues à Yokohama, Takemoto, poussé par les ministres étrangers, avait peu à peu fait des aveux relativement au point fondamental de la constitution japonaise : le taïkoun était bien et dûment le subordonné du mikado; si ce dernier lui laissait, dans le cours ordinaire des choses, la direction complète des affaires du royaume, il se réservait cependant les décisions d'une importance extraordinaire. Enfin il était vrai que, tout en paraissant envisager d'un œil plus calme l'introduction des étrangers sur le sol du Japon, le mikado n'avait pas encore donné sa sanction à leur présence et aux traités qui la légalisaient à nos yeux. C'est donc à cette sanction que devaient tendre désormais les efforts de nos représentans, comme le seul gage certain de la paix et de la prospérité futures. Le gouvernement de Yédo reconnut la justesse de cette conclusion, et promit de s'employer activement dans ce sens dès qu'il aurait dompté le prince rebelle de Nagato. Un corps d'armée, rassemblé par le taïkoun et grossi des contingens de plusieurs daïmios, allait même, assura-t-il, marcher d'Osaka sur le territoire du prince rebelle (2).

Un autre daïmio ami des Européens, Sakaï, vint de son côté à Yokohama renouer ses anciennes relations avec les ministres. Par ses soins, une revue des troupes japonaises du district eut lieu devant les représentans et les commandans en chef étrangers. Après avoir assisté aux manœuvres de ligne exécutées par deux bataillons d'infanterie organisés et équipés à l'européenne, nous eûmes le curieux spectacle d'un corps de guerriers simulant un combat suivant l'ancienne tactique japonaise. Nous aurions de la peine à rendre compte de l'étrangeté de cette scène, à décrire la richesse et la diversité des armures, les évolutions des combattans s'abordant à l'arme blanche, l'éclat des bannières déployant au vent les

(1) Vers cette même époque, les familles de daïmios qui avaient abandonné Yédo depuis 1862 revinrent habiter la capitale.

(2) D'après les dernières nouvelles reçues du Japon (juillet 1865), le taïkoun en personne venait de quitter Yédo pour aller se mettre à la tête de son armée. On l'avait vu passer sur la grand'route de Tokaido à Kanagawa avec un cortége de plusieurs mille hommes.

emblèmes des nobles guerriers, le bruit singulier des conques marines servant de signal d'attaque ou de ralliement. Nous venions de voir défiler sous nos yeux, pendant ces quelques heures, comme une évocation du moyen âge avec sa chevalerie et ses tournois.

Un fâcheux événement ne tarda pas cependant à jeter la tristesse au milieu de cette période de tranquillité. Le 21 novembre, deux officiers de l'armée anglaise, le major Baldwin et le lieutenant Bird, du 20e régiment de ligne, se promenant à cheval dans les environs du temple de Kama-Koura, à six lieues de Yokohama, tombaient sous le sabre d'assassins inconnus. Le châtiment toutefois ne se fit pas longtemps attendre; le principal auteur du crime, le lonine Shimidzo-Séidgi, découvert et arrêté trois semaines après l'événement, subit le dernier supplice à Yokohama, en présence des troupes anglaises formées en carré sur le lieu de l'exécution. Son attitude fanatique et ses dernières paroles ne purent laisser de doute sur son identité (1). Huit jours auparavant, deux affiliés d'une bande dont le lonine Shimidzo était le chef avaient également eu la tête tranchée. Cette expiation publique et solennelle ne put laisser de doutes sur la non-complicité et le tardif bon vouloir des autorités japonaises; suivant leur dire, ce triste événement ne fut, politiquement parlant, « qu'un léger nuage dans un ciel serein. »

Il semble difficile tout d'abord, au milieu d'une succession de crises intérieures aussi rapide que celle dont le Japon vient d'être le théâtre, de reconnaître s'il y a eu progrès dans les relations des étrangers avec ce pays. Ce progrès est néanmoins incontestable, et malgré quelques regrettables collisions il s'est principalement produit dans les deux dernières années; disons-le tout de suite, il faut l'attribuer au bon accord des nations étrangères devant l'attitude hostile du Japon. La communauté de vues et d'action qui sortit en 1863 du danger et de l'intérêt communs devait, plus que toute autre mesure, imposer au gouvernement japonais un plus grand respect de notre force et détruire ses projets de résistance. Les agens de la France, ainsi que l'a fait voir ce récit, ont pris une part importante aux opérations, soit diplomatiques, soit militaires, qui ont amené ce nouvel ordre de choses. C'est à le maintenir qu'ils doivent désormais s'appliquer. Que les nations étrangères abandonnent toute idée de conquête au Japon, qu'elles consentent à y être admises sur le grand pied d'égalité consacré par les traités de 1858, et l'on pourra voir ce curieux peuple s'assimiler peu à peu l'esprit de l'Occident. Sur cette assimilation et la façon dont elle

(1) La veille de l'exécution, le condamné fut promené à cheval dans les différens quartiers de Yokohama. Sa tête resta exposée, pendant trois jours, à la principale porte de la ville.

pourra se faire, l'organisation de la société japonaise, telle qu'on a pu l'étudier depuis deux ans surtout, permet de hasarder quelques conjectures. On connaît cette organisation, dont le régime de la caste est la base. La classe des nobles vit dans ses châteaux, occupant les emplois du gouvernement ou les hautes charges ecclésiastiques de la cour spirituelle du mikado, ayant directement sous ses ordres une foule d'officiers, d'hommes d'armes, de petits fonctionnaires, de prêtres, qui forment entre eux et le peuple une sorte de classe moyenne. Enfin le peuple est divisé lui-même en pêcheurs, agriculteurs, artisans et marchands. Reposant de la sorte sur l'inégalité sociale, cette constitution paraît toutefois exclure l'arbitraire; la grande responsabilité qui incombe aux gouvernans, l'étroite surveillance qu'exerce sur eux le pouvoir centralisateur de Yédo, la force que donne à ce pouvoir l'emploi tout exceptionnel de l'espionnage, tout cela paraît assurer aux gouvernés justice et sécurité. En échange de cette quiétude, ils doivent à leurs supérieurs dans l'ordre social respect et obéissance absolus. Telle est la machine japonaise; une longue paix intérieure et extérieure de trois siècles, un complet isolement du reste du monde, ont permis aux souverains qui se sont succédé de la polir et de la perfectionner dans ses moindres rouages : aussi n'en existe-t-il pas sans doute qui pousse à ce même degré la réglementation et la prévision de toutes choses.

L'irruption dans l'empire japonais des étrangers et de leurs idées ne peut manquer d'introduire tôt ou tard une perturbation dans cet état social, et en particulier d'ébranler l'autorité séculaire de la noblesse. Cette dernière a vite reconnu le danger; aussi avons-nous vu, dans ces dernières années, son animosité se développer peu à peu et se traduire enfin par l'effusion du sang étranger et du sang japonais, la guerre extérieure et la guerre civile. La noblesse a craint une révolution sociale, et peut-être s'est-elle trop hâtée de la croire imminente. Habituées à une existence paisible, à l'abri des soucis qu'amènent l'ambition et la soif d'acquérir, les classes inférieures du Japon ne sont pas faites encore pour comprendre l'esprit remuant et inquiet de notre époque. Il faudra de longues années pour qu'à notre contact ces sentimens se développent chez le peuple japonais. Une classe seule est mieux préparée que les autres à cette transformation d'idées : c'est celle des petits officiers, des petits fonctionnaires, plus instruite, en contact journalier avec les étrangers (les transactions commerciales se font par leur intermédiaire), ayant dans deux ambassades entrevu et paru vivement apprécier la civilisation européenne. Quelques rapides fortunes faites exceptionnellement parmi eux, grâce au talent ou à la faveur, y ont né-

cessairement développé l'esprit d'ambition; la fréquentation journalière et immédiate des hautes classes diminue pour eux le prestige presque sacré qu'elles exercent sur les classes inférieures. C'est donc parmi eux que pourrait germer tout d'abord l'esprit d'indépendance.

Il ne faut pas compter, pour la transformation de la société japonaise, sur l'influence du christianisme, au moins dans les conditions actuelles. Admis par les traités à exercer le culte chrétien pour leurs coreligionnaires, les missionnaires trouvent à la porte de leurs temples une barrière invisible, mais infranchissable, qui ferme absolument le Japon à leurs efforts (1). Au lieu d'y préparer, comme il pourra le faire en Chine et dans certaines autres contrées, un nouvel ordre de choses, le christianisme ne s'y introduira qu'après cette transformation accomplie. Jusque-là, le rôle de nos missionnaires se réduira donc à l'étude, féconde en enseignemens, de la langue et des institutions nationales. L'économiste devra se féliciter de cette transformation lente, mais sûre, du Japon, qui jettera dans le grand courant industriel les ressources immenses d'un vaste territoire. Le gouvernement japonais conserve avec un soin jaloux ces ressources, et d'une main parcimonieuse dispense aux commerçans étrangers ce qu'il est contraint de donner pour suivre la lettre des traités qui le lient; mais laissons-lui le loisir d'apprécier les bienfaits de notre civilisation et les avantages qu'il peut retirer d'un commerce libre de toute entrave. En même temps efforçons-nous, par une politique à la fois ferme et franche, de le maintenir dans l'observation de ses devoirs et d'écarter de son esprit la crainte de la conquête. Nous verrons peu à peu tomber les barrières qui se sont brusquement élevées autour de nos comptoirs au Japon dès le lendemain de leur création, et les brillantes espérances conçues prématurément lors de la signature des traités de 1858 se réaliseront enfin: l'ouverture de l'empire du *Grand-Nipon* sera un fait accompli.

A. Roussin.

(1) Dans les premiers temps de leur arrivée au Japon, les missionnaires cherchèrent à faire secrètement des prosélytes; mais les indigènes qui avaient paru les écouter ne tardaient pas à disparaître sans qu'il fût possible d'avoir de leurs nouvelles. Les missionnaires ont dû renoncer entièrement à toute tentative de ce genre.

D'ALEMBERT

SA VIE ET SES TRAVAUX

I.

Leibnitz, dit-on, ne faisait cas de la science que parce qu'elle lui donnait le droit d'être écouté quand il parlait de philosophie et de religion. L'idée certes est généreuse et digne de son grand esprit: mais, si tous ceux qui abordent ces hautes questions devaient commencer par être des Leibnitz, ils deviendraient singulièrement rares. Quelque haut d'ailleurs qu'ils fussent placés, leurs discours, éloquens ou vulgaires, orthodoxes ou hérétiques, vaudraient seulement par eux-mêmes et nullement par le nom de l'auteur. Les plus illustres sur ce terrain sont les égaux des plus humbles, et l'autorité d'un grand homme n'y peut être acceptée dans aucune mesure. Que les luthériens ne triomphent donc pas pour avoir compté dans leurs rangs Leibnitz et Képler, car les catholiques leur opposeraient Descartes et Pascal, et, si ces grands hommes se sont hautement déclarés chrétiens, on pourrait, parmi les penseurs les plus libres et les sceptiques les plus hardis, citer des génies de même ordre, au premier rang desquels se place sans contredit d'Alembert.

Jean Lerond d'Alembert, né à Paris le 16 novembre 1717, fut, on le sait, exposé immédiatement après sa naissance sur les marches de l'église Saint-Jean-Lerond, située près de Notre-Dame. Le commissaire de police du quartier, touché de sa chétive apparence, n'osa pas l'envoyer aux enfans trouvés, et le confia à une pauvre et honnête vitrière par laquelle il fut bientôt adopté complétement. Sans se faire connaître, le père de d'Alembert lui assura une pension de 1,200 livres, qui, en apportant un peu d'aisance dans la maison de

sa mère d'adoption, permit de développer par l'éducation les rares facultés du pauvre enfant abandonné. Placé à l'âge de quatre ans dans une petite pension, il y resta jusqu'à douze; mais son maître, dès sa dixième année, déclarait n'avoir plus rien à lui apprendre et proposait de le faire entrer au collége dans la classe de seconde. La santé encore bien languissante du jeune écolier ne permit pas de suivre ce conseil, et ce fut deux ans après seulement qu'on le plaça au collége Mazarin, où, sous la règle du plus austère jansénisme, il termina brillamment ses études. Dans les plaisirs mêmes de l'esprit, ses maîtres redoutaient et blâmaient le superflu; le voyant avec inquiétude s'amuser et s'occuper assidûment à la composition des vers latins dans laquelle il excellait, ils le détournaient d'un exercice qui, suivant eux, pouvait dessécher le cœur.

La philosophie qu'on lui enseigna fut celle de Descartes : les idées innées, la prémotion physique et les tourbillons choquèrent son esprit rigoureux et précis sans y apporter aucune lumière. Les seules leçons fructueuses qu'il reçut, dit-il, pendant ses deux années de philosophie furent celles de M. Caron, professeur de mathématiques, qui, sans être profond géomètre, enseignait avec clarté et précision. Il ne fit que lui ouvrir la voie, d'Alembert la suivit seul. Cédant à son inclination naturelle, il allait, tout en faisant ses études de droit, s'instruire sommairement dans les bibliothèques des théories mathématiques les plus difficiles, dont il s'exerçait ensuite à retrouver les détails dans sa tête. Celui qui peut suivre une telle méthode est bien près de devenir inventeur : d'Alembert s'élançait en effet avec tant d'ardeur vers les régions encore inconnues que, devançant quelquefois ses livres, il croyait découvrir des vérités et des méthodes nouvelles, qu'il rencontrait ensuite, avec un dépit mêlé de plaisir, dans quelque auteur plus avancé.

Les jansénistes, croyant voir en lui un nouveau Pascal, essayaient à cette époque de réchauffer sa ferveur un peu tiède et de ramener son esprit secrètement rebelle en lui faisant lire leurs livres de dévotion et de controverse. Ce fut son dernier acte de soumission; mais, loin de le retenir dans la voie où il était déjà fort avancé, ces pieuses lectures, cette fois sans efficace, rompirent au contraire les derniers liens qui l'unissaient aux opinions et aux croyances de ses anciens maîtres.

D'autres amis détournaient aussi d'Alembert des travaux mathématiques, qu'ils regardaient, non sans quelque raison, comme un mauvais moyen d'arriver à la fortune. Il se décida, suivant leurs sages conseils, à étudier la médecine, et, bien résolu de s'y livrer tout entier, eut le courage de porter chez un ami tous ses livres de science, dont la séduction pourrait mettre obstacle à ses projets;

mais son esprit heureusement était moins soumis que sa volonté : la géométrie le poursuivait au milieu de ses nouvelles études. Lorsqu'un problème venait à troubler son repos, d'Alembert, impatient de toute contrainte, même volontaire, allait chercher un des volumes, qui peu à peu, et presque sans qu'il s'en fût aperçu, revinrent chez lui l'un après l'autre. Reconnaissant alors que la lutte était inutile et la maladie sans remède, il en prit joyeusement son parti; les travaux commencés timidement et comme à regret furent continués sans scrupule et avec ardeur. Rassemblant bientôt ses forces, inutilement dispersées jusque-là, d'Alembert composa deux mémoires de mathématiques qui, à l'âge de vingt-trois ans, lui ouvrirent les portes de l'Académie des Sciences; il ne fut plus dès lors question de médecine.

Trois ans après son entrée à l'Académie, d'Alembert publiait le célèbre *Traité de Mécanique* dont le principe, entièrement nouveau, devait renouveler et changer la science du mouvement. A l'aide du principe de d'Alembert, un problème de dynamique, quel qu'il soit, est mis en équation, et si la solution, qui reste enveloppée et cachée dans les formules, demande encore un grand appareil de géométrie, la difficulté devient purement algébrique et indépendante de la science des forces, dont la tâche est accomplie.

Dans le discours préliminaire qui précède le *Traité de Mécanique*, apparaissent pour la première fois quelques-unes des qualités par lesquelles l'esprit de d'Alembert devait bientôt se révéler d'une manière si brillante à ceux mêmes qui ne pouvaient apprécier ni comprendre ses premiers travaux. On y trouve déjà l'écrivain habile et le philosophe hardi qui ose aborder et discuter les questions les plus hautes en cherchant le principe et le degré de certitude de toute vérité acceptée. « Les questions les plus abstraites, celles que le commun des hommes regarde comme les plus inaccessibles, sont souvent, dit-il, celles qui portent avec elles une plus grande lumière. L'obscurité semble s'emparer de nos idées à mesure que nous examinons dans un objet plus de propriétés sensibles; l'impénétrabilité ajoutée à l'idée d'étendue semble ne nous offrir qu'un mystère de plus; la nature du mouvement est une énigme pour les philosophes; le principe métaphysique des lois de la percussion ne leur est pas moins caché; en un mot, plus ils approfondissent l'idée qu'ils se forment de la matière et des propriétés qui la représentent, plus cette idée s'obscurcit et paraît vouloir leur échapper, plus ils se persuadent que l'existence des objets extérieurs, appuyée sur le témoignage équivoque de nos sens, est ce que nous connaissons le moins imparfaitement en eux. »

D'Alembert aborde enfin, dans son discours, une question fort

célèbre alors et que les géomètres, qui peuvent seuls en approfondir la discussion, résolvent tous aujourd'hui, d'une même voix, dans un sens opposé à celui qu'il adopte. Les lois de la mécanique sont-elles des vérités nécessaires ou contingentes? Peut-on, en d'autres termes, par le seul raisonnement, et en dehors de toute expérience, démontrer les principes de la science du mouvement? « Pour fixer nos idées sur cette question, il faut, dit d'Alembert, d'abord la réduire au seul sens raisonnable qu'elle puisse avoir. Il ne s'agit pas de décider si l'auteur de la nature aurait pu lui donner d'autres lois que celles que nous lui observons; dès qu'on admet un être intelligent et capable d'agir sur la matière, il est évident que cet être peut à chaque instant la mouvoir et l'arrêter à son gré, ou suivant des lois uniformes, ou suivant des lois qui soient différentes pour chaque instant et pour chaque partie de matière; l'expérience continuelle de notre corps nous prouve assez que la matière, soumise à la volonté d'un principe pensant, peut s'écarter dans ses mouvemens de ceux qu'elle aurait véritablement, si elle était abandonnée à elle-même. La question proposée se réduit donc à savoir si les lois de l'équilibre et du mouvement qu'on observe dans la nature sont différentes de celles que la matière abandonnée à elle-même aurait suivies. »

Cette seule manière raisonnable de poser la question semble, il faut l'avouer, bien singulière, et l'idée de considérer la matière abandonnée à elle-même et affranchie du gouvernement, on pourrait presque dire du joug de la raison souveraine qui la remue comme il lui plaît, laisse entrevoir l'ami de Diderot disposé déjà à écarter partout et toujours de sa philosophie les argumens puisés dans une telle considération.

Peu de temps après l'apparition de la *Mécanique*, l'Académie de Berlin couronnait le mémoire présenté par d'Alembert en réponse à la question proposée par elle sur la cause générale des vents, et admettait par acclamation le jeune lauréat au nombre de ses membres. Quoique l'Académie de Berlin se soit déclarée pleinement satisfaite, l'ouvrage de d'Alembert est bien loin, il faut l'avouer, de mériter, sans restrictions, les éloges qui lui furent accordés et l'admiration qu'il excita chez les juges du concours.

Il s'agissait de rechercher la cause des vents réguliers qui règnent à la surface de la terre et d'en calculer les effets. L'ouvrage de d'Alembert ne découvre pas le véritable secret du mécanisme, aujourd'hui bien connu dans ses traits généraux au moins, qui explique les vents alizés soufflant sans cesse dans la zone torride et presque exactement de l'est vers l'ouest. Ils sont produits par les différences de température, qui dans ces régions déterminent l'élé-

vation de l'air : l'air plus froid qui le remplace et vient des régions boréales est animé d'une moindre vitesse de rotation et semble par conséquent souffler en sens opposé au mouvement de la terre.

D'Alembert donne à peine une ouverture sur cette cause décisive et prépondérante et n'en parle que pour refuser de s'en occuper. « J'avoue, dit-il, que la différente chaleur que le soleil répand sur les parties de l'atmosphère doit y exciter des mouvemens; je veux même accorder qu'il en résulte un vent général qui souffle toujours dans le même sens, quoique la preuve qu'on en donne ne me paraisse pas assez évidente pour porter dans l'esprit une lumière parfaite; mais si on se propose de déterminer la vitesse de ce vent général et sa direction dans chaque endroit de la terre, on verra facilement qu'un pareil problème ne peut être résolu que par un calcul exact; or les principes nécessaires pour ce calcul nous manquent entièrement, puisque nous ignorons et la loi suivant laquelle la chaleur agit et la dilatation qu'elle produit dans les parties de l'air : cette dernière raison est plus que suffisante pour nous déterminer à faire ici abstraction de la chaleur solaire, car, comme il n'est pas possible de calculer avec quelque exactitude les mouvemens qu'elle peut occasionner dans l'atmosphère, il faut nécessairement reconnaître que la théorie des vents n'est susceptible d'aucun degré de perfection de ce côté-là. » Ces lignes remarquables, qui révèlent un côté fort important de l'esprit de d'Alembert, contiennent une déclaration de principes bien dangereuse pour les progrès de la physique. D'Alembert ne veut accepter que des problèmes bien posés et bien purs, dont l'énoncé permette une solution exacte et achevée; non content de négliger ce qui est petit et sans influence sensible, il écarte avec dédain tout ce qui, lui semblant mal connu et mal déterminé, diminue la netteté du problème et en altère la beauté.

C'est la même tendance qui plus tard et dans un autre ordre d'idées devait le conduire à restreindre, presque jusqu'à l'annuler, le champ de la métaphysique et de la philosophie. Malgré l'habileté qu'il y déploie, l'insuffisance de la théorie de d'Alembert est visible d'ailleurs au premier coup d'œil; la grandeur et la direction actuelle des vents dépendraient en effet, suivant elle, aujourd'hui encore, de l'état initial des couches atmosphériques, sans que les frottemens et les chocs renouvelés depuis le commencement du monde en aient dissipé l'influence. Le prix accordé à d'Alembert fut-il donc le résultat d'une méprise, et le titre de membre de l'Académie de Berlin était-il immérité? Il y aurait grande injustice à le croire. Dans l'ouvrage sur les causes des vents, on reconnaît à chaque page le grand géomètre profondément instruit de la science du

mouvement et capable d'ouvrir en analyse pure des voies entièrement nouvelles; de tels essais, infructueux et nuls dans leurs résultats immédiats, précèdent souvent les chefs-d'œuvre et les préparent, parce qu'ils perfectionnent l'instrument des recherches en enseignant à le manier avec plus d'élégance et de sûreté.

La théorie de la précession des équinoxes, publiée en 1749, marque un nouveau progrès dans le talent de d'Alembert. Assuré cette fois de bien connaître la cause du phénomène, il pousse le calcul jusqu'aux dernières conséquences et dégage de ses formules les lois simples et les chiffres exacts que de récentes et délicates observations avaient fait connaître. Le phénomène de la précession des équinoxes, signalé par Hipparque, 130 ans avant notre ère, consiste dans le déplacement continu des points équinoxiaux où le plan de l'équateur rencontre celui de l'écliptique; l'un de ces plans au moins change donc avec le temps; la comparaison de chacun d'eux avec les étoiles montre avec évidence, dans le déplacement de l'équateur et par suite de l'axe terrestre, la cause du phénomène. La terre, Copernic a osé l'affirmer, ne tourne donc pas toujours autour du même axe; mais quelle peut être la cause de cette rotation si régulière et si lente, et la signification des vingt-six mille ans nécessaires pour en accomplir la perfection?

Cette recherche avait occupé et découragé l'imagination si hardie de Képler, et l'honneur d'en révéler le secret était réservé à Newton. La terre n'étant ni homogène ni parfaitement sphérique, les forces d'attraction de la lune et du soleil qui déterminent et troublent son mouvement elliptique ne passant pas rigoureusement par son centre, il en résulte qu'en la déplaçant dans l'espace, elles tendent en même temps à lui imprimer un mouvement de rotation qui, se combinant avec celui qu'elle possède déjà, altère incessamment la direction de l'axe autour duquel elle tourne. Pour calculer avec précision les lois d'un tel phénomène, il fallait créer la théorie du mouvement d'un corps solide sollicité par des forces connues; cette théorie manquait à Newton, et les considérations par lesquelles il tente d'y suppléer sont sans rigueur comme sans exactitude. D'Alembert vit dans ce nouveau problème une belle application de son principe de dynamique, et après avoir fait connaître la méthode exacte relative au cas *général*, il en déduit habilement non-seulement les lois de la précession, mais celles de la nutation, récemment révélées par les observations de Bradley.

En 1747, d'Alembert avait présenté à l'Académie des Sciences de Paris un mémoire sur le problème des trois corps dont l'apparition marque pour la mécanique céleste le commencement d'une période nouvelle de découvertes et de progrès. La théorie de la

gravitation, qui, depuis la publication du livre des *Principes*, n'avait subi aucun perfectionnement sérieux, était reprise pour la première fois après cinquante ans, à l'aide de méthodes nouvelles et plus puissantes. Par une coïncidence singulière, Clairaut, dans la même séance, présentait un mémoire sur le même sujet, dont Euler, alors à Berlin, s'occupait activement, sans en avoir toutefois rien communiqué au public.

La lune est attirée non-seulement par la terre, mais encore par le soleil, dont l'action détermine les irrégularités de son cours. Il faut bien remarquer cependant que le soleil attire la terre en même temps que la lune, et que, s'il exerçait sur toutes deux des forces parfaitement égales, l'influence sur leur mouvement relatif en serait insensible, et ce mouvement est le seul que l'on ait besoin de connaître, et dont la recherche constitue la *théorie de la lune*. Les irrégularités qu'il faut déterminer proviennent de l'inégalité des deux attractions et de leur direction différente. Ces attractions sont connues à chaque instant, et les principes de la statique permettent d'en déduire la force, dont il faut seul tenir compte.

Cette considération, on le pense bien, ne pouvait échapper à Newton. Il a déterminé la force perturbatrice en en déduisant avec beaucoup d'habileté l'explication des principales inégalités de la lune, et Laplace n'hésite pas à considérer le chapitre consacré à cette question comme l'un des plus profonds du livre admirable des *Principes*. Les difficultés du problème, non encore surmontées aujourd'hui après deux siècles d'efforts, justifient cette appréciation malgré les immenses lacunes qui subsistent et les licences tout à fait insolites en géométrie que se permet l'immortel auteur. C'est ainsi que dans le calcul de l'inégalité nommée variation, et du mouvement rétrograde de la *ligne des nœuds*, suivant laquelle le plan de l'orbite coupe celui de l'écliptique, Newton néglige, sans en donner de raison plausible, l'excentricité de l'orbite lunaire, qu'il remplace par un cercle, alors même qu'il n'est pas bien évident qu'après les perturbations qu'elle a subies on ait le droit d'en faire une ellipse.

En réalité, l'illustre auteur du livre des *Principes* n'avait fait, suivant d'Alembert, qu'ébaucher les premiers traits de la matière. Quelque lumière qu'il ait portée dans l'ordre de l'univers, il n'a pu manquer, ajoute-t-il, de sentir qu'il laisserait beaucoup à faire à ceux qui le suivraient, et c'est le sort des pensées des grands hommes d'être fécondes non-seulement dans leurs mains, mais dans celles des autres. L'analyse mathématique a heureusement acquis depuis Newton, — c'est toujours d'Alembert qui parle, — différens degrés d'accroissement; elle est devenue d'un usage plus

étendu et plus commode, et nous met en état de perfectionner l'ouvrage commencé par ce grand philosophe. Il suffit à sa gloire que plus d'un demi-siècle se soit écoulé sans qu'on ait presque rien ajouté à sa théorie de la lune, et il y a peut-être plus loin du point d'où il est parti à celui où il est parvenu que du point où il est resté à celui auquel nous pouvons maintenant atteindre.

Le point où l'on peut atteindre est placé sans nul doute par d'Alembert lui-même beaucoup plus loin encore que celui où il est parvenu et que les résultats obtenus par ses illustres émules Clairaut et Euler. S'il l'entendait autrement, la part qu'il fait à Newton ne serait pas assez grande, et aujourd'hui encore, après tant de travaux minutieux et d'approximations successives, celui-là seul qui trouverait la théorie exacte et mathématique du mouvement de la lune pourrait être équitablement placé à côté de l'auteur des *Principes*.

D'Alembert obtient par une méthode élégante l'équation différentielle de l'orbite réellement décrite par la lune autour de la terre; mais, cette équation étant trouvée, on n'a surmonté encore qu'une faible partie des obstacles. Les conclusions à en déduire en présentent de nouveaux : il faut trouver le moyen de l'intégrer par approximations et de distinguer les termes qui doivent être conservés dans cette approximation.

L'importance et le détail des calculs de d'Alembert ne peuvent être, comme il le dit très justement, connus que de ceux qui les ont entrepris ou au moins tentés, et l'on n'en peut donner aux autres qu'une idée légère. Ils le conduisent à une formule qui exprime le lieu de la lune en un temps donné, et d'après laquelle il construit de nouvelles tables de ses mouvemens. Parmi les nombreuses conséquences de la théorie de d'Alembert, il en est une restée plus particulièrement célèbre à cause des discussions géométriques et philosophiques auxquelles elle a donné lieu : c'est le calcul du mouvement de l'apogée.

L'apogée de la lune, c'est-à-dire le point où elle est le plus éloignée de la terre, n'est pas fixe dans le ciel; il répond successivement à différens degrés du zodiaque, et sa révolution, suivant l'ordre des signes, s'achève dans l'espace d'environ neuf ans, au bout desquels il revient à peu près au même point d'où il était parti. Si la lune était sollicitée par la seule attraction de la terre, l'apogée serait immobile, et la lune décrirait une ellipse invariable de grandeur comme de position; mais cette attraction est altérée par l'influence du soleil, et il n'est pas étonnant qu'il en résulte un mouvement dans l'apogée de la lune.

Newton, dans la première édition du livre des *Principes*, dit

qu'ayant calculé, d'après les lois de l'attraction, le mouvement de l'apogée, il l'a trouvé assez conforme aux observations; cependant il ne donne pas la méthode, il avoue même qu'elle est peu exacte. Dans la seconde édition, ce passage est remplacé par un autre dans lequel il est encore question du mouvement de l'apogée lunaire, mais déduit cette fois de l'observation. D'Alembert, Clairaut et Euler, qui s'occupaient ensemble et à l'insu les uns des autres de la théorie de la lune, trouvèrent tous trois, par des méthodes différentes, que le mouvement de l'apogée, déterminé par le calcul, est moitié plus lent que les astronomes ne l'ont établi. D'Alembert et Euler donnent leur résultat sans commentaire, Clairaut seul ose y voir une preuve de l'inexactitude de la théorie de Newton. L'illustre Buffon, peu connu alors et trop peu géomètre pour suivre la discussion sur son véritable terrain, s'éleva hardiment contre cette conclusion en se fondant sur cette raison, fort peu géométrique, que, les lois primordiales devant être simples, leur expression ne doit renfermer qu'un seul terme. Il avait raison toutefois, et les trois géomètres, en poussant plus loin leurs calculs et reprenant les termes négligés à tort dans un premier essai, amenèrent la théorie à représenter suffisamment les observations.

II.

D'Alembert, âgé de trente-deux ans et membre des académies de Paris et de Berlin, ne s'était fait connaître que comme géomètre; il trouvait sous le toit de celle qui lui servait de mère toute la tranquillité nécessaire à ses profondes recherches. Ces années de travail et de douces émotions furent les plus heureuses de sa vie. En se réveillant dans sa petite et pauvre chambre, il songeait, dit-il avec un sentiment de joie, à la recherche commencée la veille et qui allait remplir la matinée, au plaisir qu'il allait goûter le soir au spectacle, et, dans les entr'actes des pièces, au plaisir plus grand encore que lui promettait le travail du lendemain. — Le monde, je veux dire les sociétés brillantes dans lesquelles d'Alembert devait être bientôt recherché et admiré, était alors pour lui sans attrait; il ne le connaissait ni ne le désirait. Quelques amis dévoués, dont quelques-uns devinrent illustres, formaient sa société habituelle, et le profond géomètre était cité comme le plus gai, le plus plaisant et le plus aimable de tous.

L'un d'eux, écrivain fort oublié aujourd'hui, a mêlé le nom de d'Alembert à l'histoire assez peu intéressante de ses changeantes amours, et le rôle de consolateur sensible et dévoué qu'il lui fait jouer s'accorde trop bien avec d'autres documens irrécusables pour

ne pas être accepté comme véritable. Chabanon, dans un jour de grande tristesse, entre chez d'Alembert, qui, du premier coup d'œil le voyant malheureux, l'accable de questions pleines d'intérêt sur la cause de son chagrin. Chabanon était amoureux et trahi. « Comment peindre, dit-il, la sensibilité de d'Alembert et la fougueuse précipitation de ses mouvemens? Fermer la porte aux deux verrous, ouvrir un petit escalier qui répondait à la boutique du vitrier, y crier : « Madame Rousseau, je n'y suis pour personne! » revenir à moi et me serrer dans ses bras, ce ne fut pour lui que l'affaire d'un instant. »

Dans les premiers mots de d'Alembert reparaît cependant l'insensibilité affectée du sceptique railleur, sous lequel quelques contemporains ont méconnu l'homme tendre et bon. « Que voulez-vous? dit-il à Chabanon. Vous avez commencé par être heureux! » Et il ajoute de la voix de fausset qui lui était particulière : « C'est toujours la fiche de consolation. » Mais, ému par le désespoir de son ami, il prend aussitôt un autre ton. « Mon ami, lui dit-il, il faut éviter de rester avec vous-même. Jetez là les livres, voyez vos amis, courez, distrayez-vous. Toutes les fois que je vous serai nécessaire, je quitterai avec plaisir mon travail, et nous irons nous promener ensemble. »

Un autre ami de d'Alembert, Diderot, exerça sur lui une très grande influence, et leurs noms, attachés ensemble à une œuvre célèbre et grandiose, sont pour bien des gens devenus inséparables. Diderot et d'Alembert, avec une grande différence de caractère et de talent, avaient un fonds d'idées communes qui pouvait les rapprocher sans peine et maintenir leur union. Libres tous deux de toute ambition, avec la même ardeur pour l'étude et pour les travaux de l'esprit, ils étaient également curieux de science, d'art, de littérature et de philosophie, en enveloppant dans un même scepticisme toutes les questions qui de près ou de loin appartiennent à la théologie. L'exemple de leur vie et de leur noble caractère peut servir d'argument sans réplique à qui voudra convaincre les esprits les plus prévenus que la bonté, le dévouement, le désintéressement et la vertu ne sont l'apanage d'aucune secte, le privilége d'aucune croyance.

Le discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, écrit en entier par d'Alembert, contient, dit-il, la quintessence des connaissances mathématiques, philosophiques et littéraires acquises par vingt années d'études. Il fut reçu avec de grands applaudissemens et considéré lors de son apparition comme une œuvre de premier ordre. L'admiration de Voltaire et de Montesquieu, les louanges sans restrictions du roi Frédéric, celles enfin de Condorcet ne permettent pas de

traiter légèrement cette célèbre préface, aujourd'hui pourtant bien oubliée. D'Alembert s'élève dans un de ses écrits contre le géomètre (on n'a jamais dit lequel) qui, en présence d'une belle œuvre de l'esprit, demandait : Qu'est-ce que cela prouve? « Je me contenterais, ajoute-t-il, de demander : Qu'est-ce que cela apprend? » Cette question, adressée au sujet du discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, semble cependant devoir rester sans réponse. La classification des connaissances humaines, par laquelle il débute, est en effet très incomplète et très arbitraire, et la manière plus ingénieuse que naturelle de les enchaîner, en les faisant naître les unes des autres, semble singulièrement choisie comme introduction à un dictionnaire où l'ordre alphabétique règle seul la succession des articles.

D'Alembert, peu de temps après la publication de son discours, fut nommé membre de l'Académie française. Vers la même époque, la réputation croissante du philosophe géomètre décida celle qui l'avait abandonné lors de sa naissance à réclamer les droits dont elle était devenue fière. Mme de Tencin, célèbre par son esprit et fort influente dans la société lettrée, lui fit savoir qu'elle était sa mère; mais d'Alembert, la repoussant à son tour, n'en voulut jamais reconnaître d'autre que la pauvre vitrière, dont il resta jusqu'au dernier jour le fils affectueux et dévoué.

Le roi de Prusse Frédéric, porté par une inclination naturelle vers les hommes illustres en tout genre, et jaloux surtout de s'attacher les philosophes de tous les pays, fit proposer à d'Alembert la survivance de la place de président de l'Académie de Berlin, occupée alors par Maupertuis. Malgré son refus, il lui offrit une pension de 1,200 livres qui fut acceptée avec reconnaissance et toujours régulièrement payée. Frédéric, qui voulait, suivant l'expression de Voltaire, transporter Athènes dans son cabinet, renouvela plusieurs fois ses instances pour attirer d'Alembert à Berlin. Désespérant d'y réussir, il n'en continua pas moins à entretenir avec lui une active correspondance, en lui témoignant, pendant plus de trente ans et jusqu'à sa mort, la plus amicale déférence. Les lettres de d'Alembert à Frédéric sont celles d'un ami à un ami, et le ton de courtisan qu'il y prend quelquefois ne nuit ni à la franchise de ses opinions, ni à la liberté avec laquelle il dit son sentiment sur toutes choses. D'Alembert, sans quitter Paris, devint bientôt le chef et le directeur véritable de toutes les œuvres scientifiques accomplies sous le patronage de Frédéric et comme son ambassadeur permanent auprès de la république des lettres. Chaque fois qu'une place était vacante, d'Alembert cherchait le savant le plus digne de la remplir, et, lui servant spontanément de médiateur, n'épargnait rien pour lui concilier la bienveillance de Frédéric en le recommandant, souvent même sans l'en informer, à sa générosité, toujours prête.

Assuré de l'amitié du roi, d'Alembert n'en voulait tirer pour lui-même aucun avantage; c'est pour les intérêts d'autrui qu'il réserve tout son zèle. Il presse et sollicite par exemple jusqu'à l'importunité, quand il s'agit de faire appeler Lagrange à Berlin en lui assurant une situation digne de son génie. Non content de le proclamer son égal, il annonce, avec une chaleur dont la perspicacité fait le moindre mérite, que ce jeune homme un jour sera plus grand que lui. « C'est, dit-il, un homme d'un mérite rare, génie supérieur, vrai philosophe, supérieur aux préjugés et aux superstitions des hommes, sans ambition, sans intrigue, n'aimant que le travail et la paix, du caractère le plus doux et le plus sociable. » Parmi tant de traits de généreuse loyauté qui abondent dans la vie de d'Alembert, il n'en est pas de plus caractéristique peut-être que cet hommage spontanément rendu à un jeune homme presqu'inconnu, dont le premier travail contenait la critique respectueuse, mais très nette et très fondée, d'un important mémoire de d'Alembert sur les cordes vibrantes.

Voltaire eut beaucoup de part à la publication de l'*Encyclopédie*; il devint bientôt le lien véritable des collaborateurs. L'autorité de sa gloire et de son génie contribuait puissamment à enflammer leur zèle en maintenant entre eux la concorde et l'unité. Son amitié pour d'Alembert fut constante et sans nuage, et malgré la différence d'âge et de renommée l'illustre vieillard montra toujours autant de déférence que de confiance pour son judicieux et sincère ami. C'est dans la correspondance de d'Alembert avec Voltaire et avec Frédéric que l'on peut étudier surtout les véritables opinions du prudent encyclopédiste. S'associant presqu'à chaque page aux sentimens d'opposition et de répugnance de Voltaire pour toute doctrine théologique, il ne se montre pas moins disposé que lui à rire des choses sacrées, et, croyant comme lui que sur toute matière il est permis de penser et de douter, il le dépasse de beaucoup dans la voie du scepticisme et de la résignation à l'ignorance. Hors du sentier étroit des mathématiques, il n'aperçoit aucune vérité solidement assurée. Affirmer ou nier quelque chose lui semble une inexcusable et présomptueuse audace. Persuadé que nous sommes aveugles, il ne s'effraie pas des ténèbres; mais, sans espoir d'en faire sortir la lumière, il n'a pas l'inutile et vaine curiosité de tourner les yeux vers les régions inaccessibles dont l'esprit humain est exclu pour jamais et l'obstination de sonder des mystères dont le fond lui semble entièrement impénétrable. Son ignorance, qu'il aime à proclamer, ne l'afflige d'ailleurs ni ne l'étonne. Qu'en savons-nous? est, suivant lui, la réponse à presque toutes les questions métaphysiques, et la réflexion qu'il y joint est que, puisque nous n'en savons rien, il ne nous importe pas sans doute d'en savoir

davantage. Frédéric et Voltaire apportent en vain quelques restrictions à une déclaration aussi absolue; ils prétendent que, quoiqu'on ne sache pas tout, on n'ignore pas tout non plus : d'Alembert se montre inflexible.

On peut s'étonner qu'avec un esprit aussi peu disposé à percer les nuages, d'Alembert ait osé écrire un traité de philosophie; mais, sans s'engager dans de téméraires recherches, ce traité, né des études et des conversations préparatoires de l'*Encyclopédie*, forme bien plus de doutes qu'il ne prononce de décisions. « Une nouvelle lumière sur quelques objets, une nouvelle obscurité sur plusieurs a été, dit-il, dans ce siècle, le fruit ou la suite de l'effervescence générale des esprits, comme l'effet du flux et du reflux de l'océan est d'apporter sur le rivage quelques matières et d'en éloigner d'autres. Rien ne serait plus utile, ajoute d'Alembert, qu'un ouvrage qui contiendrait, non ce qu'on a pensé dans tous les siècles, mais seulement ce qu'on a pensé de vrai. »

L'histoire de la philosophie, qui par là se trouve réduite à bien peu de chose, n'occupe en effet aucune place dans son livre. La métaphysique s'y trouve elle-même singulièrement réduite. « La génération des idées appartient, dit-il, à la métaphysique. C'est un des objets principaux, et peut-être devrait-elle s'y borner; toutes les autres questions qu'elle se propose sont insolubles ou frivoles, elles sont l'aliment des esprits téméraires ou des esprits faux. » — « Il ne faut pas s'étonner, dit-il encore, si tant de questions subtiles, toujours agitées et jamais résolues, ont fait mépriser par les bons esprits cette science vide et contentieuse qu'on appelle communément métaphysique; elle eût été à l'abri de ce mépris, si elle eût su se contenir dans de justes bornes et ne toucher qu'à ce qui lui est permis d'atteindre. Or ce qu'elle peut atteindre est bien peu de chose. »

La question de l'existence de la matière est la première que se pose d'Alembert. Nous concluons de nos sensations à l'existence des objets qui les occasionnent. « Cette conclusion, dit-il, est une opération de l'esprit dont les philosophes seuls s'étonnent, et le peuple, qui rit de leur surprise, la partage bientôt, pour peu qu'il réfléchisse. » Notre penchant à juger la réalité des corps est invincible; mais la conclusion est-elle pour cela démonstrative? D'Alembert, qui ne le pense pas, place dans la bouche d'un pyrrhonien décidé les argumens les plus forts, qui, malgré le témoignage des sens et de la raison, permettent de nier que les corps existent effectivement et véritablement; « mais, ajoute-t-il avec beaucoup de bon sens, la meilleure réponse à ce pyrrhonien est celle de Diogène à Zénon : « il faut l'abandonner à sa bonne foi, ou le laisser vivre et raisonner avec des fantômes. » — « La seule réponse raisonnable

qu'on puisse, ajoute-t-il, opposer aux objections des sceptiques est celle-ci : les mêmes effets naissent des mêmes causes. En supposant pour un moment l'existence des corps, les sensations qu'ils nous feraient éprouver ne pourraient être ni plus vives, ni plus constantes, ni plus uniformes que celles que nous avons; donc nous devons supposer que les corps existent. Voilà jusqu'où le raisonnement peut aller en cette matière et où il doit s'arrêter. »

Les autres problèmes métaphysiques sont résolus d'une manière moins dogmatique encore. Nous devons, suivant d'Alembert, les laisser à résoudre à notre postérité, qui les léguera de même à la sienne. « Les idées innées sont une chimère que l'expérience repousse; mais la manière dont nous acquérons des sensations et des idées réfléchies, quoique prouvée par la même expérience, n'est pas moins incompréhensible. Sur tous ces objets, l'intelligence suprême a mis au-devant de notre faible vue un voile que nous voudrions arracher en vain. » Il rapporte les preuves directes de l'existence de Dieu sans en bien apercevoir la rigueur. Les révélations et les lumières de la religion, qu'il salue avec respect, sont le seul guide et le seul flambeau qui puissent les montrer aux âmes pieuses avec une entière certitude. Abordant enfin la question de l'immortalité de l'âme, « nous avons, dit-il, de très fortes raisons de croire que notre âme subsistera éternellement, parce que Dieu ne pourrait la détruire sans l'anéantir, et que l'anéantissement de ce qu'il produit une fois ne paraît pas être dans les vues de sa sagesse. »

Le principe de la morale est, suivant lui, dans nos inclinations naturelles, qui nous montrent, lorsqu'elles ne sont pas perverties, les véritables devoirs de la vie humaine. La nature, qui a voulu que les hommes vécussent unis, les a dispensés de chercher par le raisonnement les lois immuables de la vérité et de la justice suivant lesquelles leur conduite doit être réglée; chacun les entend dans le secret de son cœur et les connaît par une espèce d'inspiration et par le plaisir qu'il éprouve à les suivre (1). La vertu est en quelque sorte un instinct qui prévient la raison, mais n'y contredit jamais. « Le sage, ajoute d'Alembert, cherche et aperçoit l'union intime des sentimens d'équité naturelle avec leur intérêt propre; il la découvre à ceux qui ne la voyaient pas et affermit par là les liens qui les unissent. » Ces doctrines, quelque sceptiques qu'elles soient, ne sont que l'expression affaiblie du doute raisonné et convaincu qui forme le trait saillant de l'esprit de d'Alembert.

D'autres écrits, ceux surtout qui furent composés pour l'Acadé-

(1) Montaigne avait dit : « Serait-il vrai que, pour être bon tout à fait, il nous le faille être par occulte, naturelle et universelle propriété, sans loi, sans raison, sans exemple? »

mie, dissimulent sur bien des points ses sentimens et ses pensées, et ne pourraient choquer même les oreilles les plus sévères. C'est ainsi que l'archevêque de Toulouse, assistant à une séance dans laquelle d'Alembert prononça l'éloge de Bossuet, l'avait vivement applaudi, et d'Alembert, qui le racontait en riant, en tirait gaîment la preuve de sa parfaite orthodoxie.

Quoique ce double visage soit peu digne du caractère noble et franc qu'il montra en tant d'occasions, il y aurait injustice à lui reprocher une condescendance que de récens et terribles exemples rendaient absolument nécessaire. « Il est bien cruel, lui écrivait Voltaire, d'imprimer le contraire de ce qu'on pense. » — « Songez donc, répond d'Alembert, que le bon sens est en prison dans le pays que j'habite. On vient de publier une déclaration qui inflige la peine de mort à tous ceux qui auront publié des écrits *tendant* à attaquer la religion. Vous me reprochez ma tiédeur, la crainte des fagots est très rafraîchissante... Le temps fera distinguer ce que nous avons pensé de ce que nous avons dit. Je crois que le seul parti à prendre pour un philosophe ne pouvant s'expatrier est de céder en partie à cet abominable torrent, de ne dire que le quart de la vérité, s'il y a trop de danger à la dire tout entière. Ce quart sera toujours dit: il fructifiera sans nuire à l'auteur. » Et ailleurs : « Il faut attaquer la superstition indirectement, avec finesse et patience; il ne faut pas braquer le canon contre la maison, parce que ceux qui la défendent tireraient des fenêtres une grêle de coups de fusil; il faut petit à petit élever à côté une autre maison plus habitable : tout le monde y viendra, et la maison pleine de léopards sera désertée. »

D'Alembert cependant est un apôtre fort tiède; malgré la violence de ses paroles, son cœur est au fond paisible et sans fiel : l'esprit de force lui manque pour soutenir un long combat. Sans rechercher la faveur, il craint la persécution, et voudrait bien renverser et ruiner le temple, mais sans être, comme Samson, écrasé dans sa chute.

Voltaire parlant de Frédéric, qui désavouait et tronquait ses propres écrits : « Cela est bien plat, disait-il, quand on a cent mille hommes; » mais il comprenait la prudence de d'Alembert et l'approuvait. « Tout brûlable que vous êtes, lui écrivait-il, vous êtes plus sage que moi. » Et une autre fois : « Vous êtes aussi sage qu'intrépide. » Il l'engage cependant à se mettre plus à l'aise, comme lui-même le faisait souvent en cachant soigneusement l'origine de ses écrits. « Dites hardiment et fortement, lui écrivait-il un jour, ce que vous avez sur le cœur; frappez et cachez votre main. » D'Alembert suivit une fois ce conseil: dans son ouvrage sur la *Destruction*

des Jésuites, imprimé à Genève sans nom d'auteur, il laisse voir toute sa pensée, et, comme il le dit lui-même, distribue sans se contraindre des coups de bâton à tous ses ennemis: jansénistes et jésuites y sont traités avec le même dédain. Indifférent à ce qui les sépare, leur commune croyance est le véritable ennemi qu'il poursuit. « Il m'a paru plus utile, écrit-il à Frédéric, surtout pour le bien de la France, de faire ce que personne n'avait encore osé, de rendre également odieux et ridicules les deux partis, et surtout les jansénistes, que la destruction des jésuites avait déjà rendus insolens et qu'elle rendrait dangereux, si la raison ne se pressait de les remettre à leur place. »

Son esprit toutefois résiste à la passion, il ne connaît pas l'amertume. Avec ce fonds de loyauté et de franchise qui ne le quitte jamais, lors même qu'il est injuste, d'Alembert ne cherche nullement à dissimuler son parti-pris, et s'il approuve les mesures qui ont dispersé la célèbre société, il n'accepte, pour les justifier, aucun grief calomnieux, il ne se fait l'écho d'aucune des accusations lancées contre elle avec tant de légèreté et de fureur. Il trompe même complétement l'attente de ceux qui voudraient pénétrer les doctrines de la société de Jésus et les ressorts secrets qui la font mouvoir. Y avait-il justice à la punir? C'est encore là un point qui n'est pas bien éclairci pour lui; mais, sans assigner et discuter les causes, il les tient, quelles qu'elles soient, pour raisonnables et bien fondées. Toute société religieuse et remuante mérite, par cela seul, c'est d'Alembert qui parle, que l'état en soit purgé : c'est un crime pour elle d'être redoutable.

Le style de cet écrit, beaucoup trop vanté par Voltaire, reste bien au-dessous de celui du maître. Les traits d'esprit, qui rendaient la conversation de d'Alembert si piquante et si fine, ne sont point toujours lancés par lui avec assez d'art, et laissent même parfois le lecteur indécis sur l'impression qu'il en doit recevoir. « Deux fautes capitales, dit-il par exemple, que firent alors les jésuites, commencèrent à ébranler leur crédit et à préparer de loin leur désastre. Ils refusèrent, à ce qu'on assure, par des motifs de respect humain, de recevoir sous leur direction des personnes puissantes qui n'avaient pas lieu d'attendre d'eux une sévérité si singulière à tant d'égards..... » Ainsi ces hommes, qu'on avait tant accusés de morale relâchée et qui ne s'étaient soutenus à la cour que par cette morale même, ont été perdus dès qu'ils ont voulu, même à leur grand regret, professer le rigorisme : matière abondante de réflexions, et preuve évidente que les jésuites, depuis leur naissance jusqu'à cette époque, avaient pris le bon chemin pour se soutenir, puisqu'ils ont cessé d'être du moment qu'ils s'en

sont écartés! Comme il s'agit, après tout, d'un refus qui honore les jésuites, l'occasion est mal choisie pour leur faire un reproche que Pascal d'ailleurs a pour toujours rendu banal. Personne ne fut trompé sur le véritable auteur du livre anonyme. La conversation de d'Alembert, non moins que ses amitiés bien connues, indiquait assez d'ailleurs à quel parti il appartenait, et on lui faisait même l'honneur, auquel il n'aspirait pas, de l'en considérer comme un des chefs. Quoique Voltaire lui ait reproché de n'être libre qu'avec ses amis et quand les portes étaient fermées, son influence, qui était grande, surtout dans les académies, s'exerçait ouvertement en faveur de ceux qu'une trop grande liberté d'opinions désignait aux rigueurs du parti opposé. Il excitait ainsi, en même temps que bien des colères, d'artificieuses et d'implacables inimitiés. « Je suis excédé, écrivait-il à Voltaire après la publication du septième volume de l'*Encyclopédie*, je suis excédé des avanies et des vexations de toute sorte que cet ouvrage nous attire. Des satires odieuses et même infâmes que l'on publie contre nous sont non-seulement tolérées, mais protégées, autorisées, applaudies, commandées même par ceux qui ont l'autorité en main. »

Ceux qui avaient l'autorité en main se souciaient peu au fond des opinions plus ou moins hardies d'un philosophe; mais d'Alembert avait d'autres torts à leurs yeux. Non-seulement son esprit, maladroit sur ce point, ne sut jamais flatter un ministre ni s'empresser près de lui, mais ses lettres à Voltaire, qui étaient ouvertes à la poste, marquent souvent un grand dédain pour les hommes les plus haut placés. « Les ministres, lui écrivait-il une fois, vos protecteurs, ou plutôt vos protégés... » Et peu de temps après : « La France ressemble à une vipère; tout en est bon, hors la tête. » D'Alembert était donc fort mal noté de bien des manières, et lorsque la mort de Clairaut laissa vacante une des pensions destinées à l'Académie des Sciences, on eut grand'peine à obtenir du ministre qu'il la reportât sur son illustre rival. C'était un acte de justice. Depuis longtemps, d'Alembert était hors rang dans l'Académie, et sa réputation ne souffrait aucune comparaison. La résistance du ministre choquait l'opinion de tous les savans, mais leurs vives et pressantes instances mirent plus d'une année à la vaincre.

Le roi de Prusse, à cette époque, offrit de nouveau à d'Alembert la présidence de l'Académie de Berlin. Cette fois encore il refusa. « Il est étonnant, j'en conviens, écrivait-il à son royal ami, que les philosophes méprisés ou persécutés chez eux ne cherchent pas d'asile auprès d'un prince fait pour les consoler, les protéger, et pour les instruire... C'est qu'ils pensent pour leur pâtrie comme la femme du *Médecin malgré lui*, qui aime son mari, quoiqu'elle en

soit battue, et qui répond assez sottement à ceux qui veulent la séparer de lui : « Je veux qu'il me batte. »

Frédéric fut plus heureux dans ses instances pour l'attirer quelque temps à Berlin. Il le logea près de lui dans son palais, l'admit tous les jours à sa table en le comblant de marques d'estime, de bonté et même de confiance. « Connaissez-vous le roi de France? lui demanda-t-il un jour. — Je l'ai vu une seule fois, répondit d'Alembert, le jour où j'ai été admis à lui présenter mon discours de réception à l'Académie. — Et que vous a-t-il dit? reprit Frédéric. — Il ne m'a pas parlé. — A qui donc parle-t-il? »

Des propositions plus brillantes encore que celles de Frédéric furent faites à d'Alembert par l'impératrice de Russie, Catherine, qui le priait de se charger de l'éducation de son fils en lui offrant 100,000 livres de rente. Sur le refus de d'Alembert, l'impératrice le pressa de nouveau par une lettre écrite de sa main. « Monsieur d'Alembert, lui dit-elle, je viens de lire la réponse que vous avez écrite au sieur Odar, par laquelle vous refusez de vous transplanter pour contribuer à l'éducation de mon fils. Philosophe comme vous êtes, je comprends qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce qu'on appelle grandeur et honneurs dans ce monde; à vos yeux tout cela est peu de chose, et aisément je me range à votre avis. . . . . . . Mais être né ou appelé pour contribuer au bonheur et même à l'instruction d'un peuple entier, et y renoncer, c'est refuser, ce me semble, de faire le bien que vous avez à cœur. Votre philosophie est fondée sur l'humanité; permettez-moi de vous dire que de ne point se prêter à la servir, tandis qu'on le peut, c'est manquer son but. Je vous sais trop honnête homme pour attribuer vos refus à la vanité. Je sais que la cause n'en est que l'amour du repos pour cultiver les lettres et l'amitié; mais à quoi tient-il? Venez avec tous vos amis, je vous promets et à eux aussi tous les agrémens et facilités qui peuvent dépendre de moi, et peut-être vous trouverez plus de repos et de liberté que chez vous. Vous ne vous prêtez point aux instances du roi de Prusse et à la reconnaissance que vous lui devez; mais ce prince n'a pas de fils. J'avoue que l'éducation de ce fils me tient si fort au cœur et vous m'êtes si nécessaire, que peut-être je vous presse trop. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de la cause et soyez assuré que c'est l'estime qui m'a rendue si intéressée.

« CATHERINE. »

« *P. S.* Dans toute cette lettre, je n'ai employé que les sentimens que j'ai trouvés dans vos ouvrages. Vous ne voudriez pas vous contredire. »

Ces instances flatteuses échouèrent aussi bien que les plus magnifiques promesses, et d'Alembert refusa de quitter ses amis. Il resta à Paris, membre le plus influent de l'Académie des Sciences et secrétaire perpétuel de l'Académie française. La meilleure partie de son temps et de son application était employée à la composition des discours, constamment applaudis, qu'il lisait presque régulièrement aux séances solennelles des deux académies. Remarquables par l'ordre, la netteté et la précision, ces discours sont faits de main de géomètre, et l'on s'en aperçoit peut-être un peu trop. Les succès qu'ils lui valurent furent une des joies de sa vie, et pourtant, presque oubliés aujourd'hui, ils ne contribuent que pour une bien faible part à la gloire de d'Alembert. « Vous êtes, lui écrivait cependant Voltaire à l'occasion d'une de ces lectures, le seul écrivain qui n'aille jamais ni en-deçà ni en-delà de ce qu'il veut dire. Je vous regarde comme le premier écrivain du siècle. »

Malgré ses occupations littéraires, d'Alembert ne cessa jamais d'accorder une grande place dans ses travaux à la haute géométrie. Également attiré par la recherche des vérités utiles et par le plaisir de vaincre les difficultés de la science, il publia, de 1761 à 1782, huit volumes d'opuscules mathématiques, contenant de nombreux mémoires relatifs aux sujets les plus élevés et les plus difficiles de la mécanique céleste, de l'analyse pure et de la physique. La division des forces de d'Alembert ne semble pas les avoir affaiblies, et ces écrits suffiraient pour placer l'auteur au nombre des grands géomètres. Il serait malaisé d'en faire ici le dénombrement. Parmi les questions traitées par d'Alembert, il en est une cependant sur laquelle il est revenu à plusieurs reprises, après en avoir fait le sujet de l'une de ces lectures écoutées avec tant d'empressement par les gens du monde.

Malgré les travaux de Pascal, d'Huyghens et de Jacques Bernouilli, d'Alembert refuse d'accepter leurs principes sur la théorie des chances, et de voir dans le calcul des probabilités une branche légitime des mathématiques. Le problème qui fut le point de départ de ses doutes et l'occasion de ses critiques est resté célèbre dans l'histoire de la science sous le nom de « problème de Saint-Pétersbourg. » On suppose qu'un joueur, Pierre, jette une pièce en l'air autant de fois qu'il faut pour amener face. Le jeu s'arrête alors, et il paie à son adversaire, Paul, un franc s'il a suffi de jeter la pièce une fois, deux francs s'il a fallu la jeter deux fois, quatre francs s'il y a eu trois coups, puis huit francs, et ainsi de suite en doublant la somme chaque fois que l'arrivée de face est retardée d'un coup. On demande combien Paul doit payer équitablement en échange d'un tel engagement?

Le calcul fait par Daniel Bernouilli, qui avait proposé le problème, et conforme aux principes admis par tous les géomètres, à l'exception du seul d'Alembert, exige que l'enjeu de Paul soit infini. Quelque somme qu'il paie à Pierre avant de commencer le jeu, l'avantage sera de son côté; tel est dans ce cas le sens du mot infini. Ce résultat, quoique très véritable, semble étrange et difficile à concilier avec les indications du bon sens, d'après lesquelles aucun homme raisonnable ne voudrait risquer à un tel jeu une somme un peu forte, 1,000 francs par exemple.

L'esprit de d'Alembert, embarrassé dans ce paradoxe, ne craignit pas de condamner les principes, indubitables pourtant, qui y conduisent, en proposant, pour en nier la rigueur et en contester l'évidence, les raisonnemens les moins fondés et les plus singulières objections. Il refuse, par exemple, aux géomètres le droit d'assimiler dans leurs déductions cent épreuves faites successivement avec la même pièce à cent autres faites simultanément avec cent pièces différentes. Les chances, dit-il, ne sont pas les mêmes dans les deux cas, et la raison qu'il en donne est fondée sur un singulier sophisme. « Il est très possible, dit-il, et même facile de produire le même événement en un seul coup autant de fois qu'on le voudra, et il est au contraire très difficile de le produire en plusieurs coups successifs, et peut-être impossible, si le nombre des coups est très grand. » — « Si j'ai, ajoute d'Alembert, deux cents pièces dans la main et que je les jette en l'air à la fois, il est certain que l'un des coups croix ou pile se trouvera au moins cent fois dans les pièces jetées, au lieu que, si l'on jetait une pièce successivement en l'air cent fois, on jouerait peut-être toute l'éternité avant de produire croix ou pile cent fois de suite. » Est-il nécessaire de faire remarquer que les deux cas assimilés sont entièrement distincts, et que jeter deux cents pièces en l'air pour choisir les cent qui tournent la même face, c'est absolument comme si l'on jetait en l'air une pièce deux cents fois de suite, en choisissant après, pour les compter seules, les épreuves qui ont fourni le résultat désiré? Dans cette discussion, qui d'ailleurs n'occupe qu'une bien faible place parmi ses opuscules, d'Alembert se trompe complétement, et sur tous les points. Son esprit, toujours prêt à s'arrêter, en déclarant impénétrable tout ce qui lui semble obscur, était plus qu'un autre exposé au péril de condamner légèrement les raisonnemens si glissans et si fins du calcul des chances.

Quant au paradoxe du problème de Saint-Pétersbourg, il disparaît entièrement lorsqu'on interprète exactement le sens du résultat fourni par le calcul : une convention équitable n'est pas une convention indifférente pour les parties; cette distinction éclaircit tout.

Un jeu peut être à la fois très juste et très déraisonnable pour les joueurs. Supposons, pour mettre cette vérité dans tout son jour, que l'on propose à mille personnes possédant chacune un million de former en commun un capital d'un milliard, qui sera abandonné à l'une d'elles désignée par le sort, toutes les autres restant ruinées. Le jeu sera équitable, et pourtant aucun homme sensé n'y voudra prendre part. En termes plus simples et plus évidens encore, le jeu, lors même qu'il n'est pas inique, devient imprudent et insensé pour le joueur dont la mise est trop considérable. Le problème de Saint-Pétersbourg offre, sous l'apparence d'un jeu très modéré, dans lequel on doit vraisemblablement payer quelques francs seulement, des conventions qui peuvent, dans des cas qui n'ont rien d'impossible, forcer l'un des joueurs à payer une somme immense, et la répugnance instinctive qu'un homme de bon sens éprouve à admettre les conditions fournies par le calcul n'est autre chose au fond que la crainte très fondée d'exposer à un jeu de hasard, même équitable, une somme de grande importance avec la presque certitude de la perdre.

D'Alembert, aimé et recherché par les personnages les plus illustres, prenait part à tous les divertissemens de la société. Sa conversation, gaie, spirituelle et variée, était admirée dans les salons les plus célèbres. Chez M^me^ Geoffrin d'abord, puis chez M^me^ Du Deffant, d'Alembert était un des causeurs les plus assidus et les plus brillans. Persuadé, quoi qu'en dise l'*Ecclésiaste*, que le rire n'est pas une erreur, il le tenait au contraire pour une douce et excellente chose, dont il aimait, lors même que son cœur était triste, à donner la joie à ses amis. Une circonstance, bien des fois racontée, qui l'éloigna de M^me^ Du Deffant, exerça en même temps une influence profonde sur les dernières années de sa vie.

M^me^ Du Deffant, femme spirituelle et sensée, mais d'un caractère un peu tyrannique, avait pour demoiselle de compagnie M^lle^ de Lespinasse, fille naturelle de l'un de ses parens. Par les grâces de son esprit, le charme et la vivacité de son intelligence, cette jeune fille avait su conquérir, malgré son humble situation, un rôle presque égal à celui de la maîtresse de la maison. Les amis de M^me^ Du Deffant, devenus les siens, vinrent bientôt pour elle seule à l'heure où sa vieille maîtresse n'était pas visible. Dès que M^me^ Du Deffant s'en aperçut, elle congédia M^lle^ de Lespinasse, en rompant avec elle sans retour et demandant impérieusement à ses amis de punir par leur abandon un tort dont ils étaient seuls coupables. D'Alembert, sans hésiter, se déclara pour M^lle^ de Lespinasse, et continua de la voir tous les jours. S'apercevant bientôt après pour la première fois, à l'âge de quarante-sept ans, que son logement chez M^me^ Rous-

seau était incommode et malsain, il alla, par ordre du médecin, s'établir, rue Bellechasse, dans un appartement que son amie consentit à partager.

Une vie nouvelle commença pour d'Alembert. Son affection pour M^lle^ de Lespinasse fut profonde, passionnée, inébranlable, et celui que l'on croyait incapable de vives émotions, que ses ennemis nommaient le sec et froid d'Alembert, dont la jeunesse tout entière, consacrée à la science, avait échappé au souffle des passions, devint à l'âge de cinquante ans l'amoureux tendre et exalté d'une jeune femme restée célèbre surtout par l'excès de sa passion pour un autre.

Le bonheur de d'Alembert fut mêlé de bien des angoisses. Il n'ignorait pas qu'émue quelquefois, mais non captivée par son affection si profonde et si tendre, celle qui tenait si fortement à son âme n'était pas à lui sans partage. Au bas de son portrait, qu'il lui avait offert, étaient écrits des vers qui finissent ainsi :

> Et dites quelquefois en voyant cette image :
> De tous ceux que j'aimai, qui m'aima comme lui?

C'est sous le toit même de d'Alembert que furent écrites ces lettres brûlantes adressées par M^lle^ de Lespinasse à M. de Guibert, et dans lesquelles l'amour qui la tue, et qui seul pourtant la fait vivre, se peint et se répète, sans se fatiguer ni s'éteindre, devant la froideur avouée de celui qui en est l'objet. Mais si elle était changée pour lui, d'Alembert ne le fut jamais pour elle. Il regardait son affection comme endormie, et en espérant de jour en jour le réveil, c'est par les empressemens de la tendresse la plus dévouée et de la plus affectueuse bonté qu'il combattait, sans jamais se plaindre, l'indifférence et les rebuts de cette âme troublée et inquiète. Un jour enfin M^lle^ de Lespinasse, épuisée d'amour et de souffrance, lui révéla toute la vérité. Trois semaines après, elle mourait dans ses bras en murmurant le nom de M. de Guibert.

On n'a pas d'élégie plus touchante que le cri de douleur adressé par d'Alembert aux mânes de M^lle^ de Lespinasse et retrouvé plus tard dans ses papiers. « O vous, qui ne pouvez plus m'entendre, vous que j'ai si tendrement et si constamment aimée, vous dont j'ai cru être aimé quelques momens, vous que j'ai préférée à tout, vous qui m'eussiez tenu lieu de tout, si vous l'aviez voulu...

« Par quel motif, que je ne puis ni comprendre ni soupçonner, ce sentiment si doux pour moi, que vous éprouviez peut-être encore dans le dernier moment où vous m'en avez assuré, s'est-il changé tout à coup en éloignement et en aversion?...

« Que ne vous plaigniez-vous à moi, si vous aviez à vous plaindre!... Ou plutôt, ma chère Julie, — car je ne pouvais avoir de tort envers vous, — aviez-vous avec moi quelque tort que j'ignorais, et que j'aurais eu tant de douceur à vous pardonner, si je l'avais su? »

La profonde blessure de d'Alembert déchira l'enveloppe de froideur et d'insensibilité affectée qui cachait aux yeux du plus grand nombre ses trésors de dévouement et de bonté. Le monde philosophique et lettré, touché par ce désespoir que nul n'avait prévu, l'entoura de sympathie et d'affection. Frédéric et Voltaire surtout, sans essayer de lutter avec sa douleur, firent pour l'adoucir de constans et affectueux efforts; mais la vie de d'Alembert resta décolorée et sans but : la source du bonheur était tarie pour lui. La géométrie, à laquelle il revint, lui rendait seule l'existence tolérable. Le respect et l'admiration qui l'entourèrent jusqu'à son dernier jour pouvaient le distraire, mais non le consoler de vieillir sans famille, sans espérance, et sans tenir à rien ici-bas. Une maladie douloureuse vint bientôt briser sa santé constamment chancelante, et il mourut le 25 octobre 1782, à l'âge de soixante-six ans, en trouvant que la vie ne vaut pas un regret.

Honnête homme et homme de bien, d'Alembert fut aimé et estimé de tous ceux qui l'ont connu. Ses contemporains ont exalté à l'envi sa bonté et sa générosité, toujours prête, sans ostentation de vertu. Admiré et vanté, jeune encore, par les juges les plus illustres, il n'excita l'envie de personne. Il s'exerça dans les genres les plus divers, et, sans avoir produit dans tous d'immortels chefs-d'œuvre, il fut placé par l'opinion au premier rang des savans, des littérateurs et des philosophes. Sans fortune, sans dignités, malgré le malheur de sa naissance et l'humble simplicité de sa vie, il fut grand entre ses contemporains par l'étendue de son influence. L'élévation de son caractère égala celle de son esprit. Dans son commerce familier et intime avec les plus grands personnages de son siècle, il sut conserver sans froideur toute la dignité de ses manières, et obtenir sans l'exiger autant de déférence au moins qu'il en accordait; mais, quoique sensible à la gloire et aux satisfactions de l'amour-propre, il ne cessa jamais, au milieu de ses succès, si nombreux et si constans, de chercher en vain le bonheur, qu'il n'entrevit qu'un instant, celui d'une affection profonde, dévouée, exclusive, et, pour tout dire enfin, égale à celle dont il se sentait capable.

J. Bertrand.

LA RÉPUBLIQUE

ET

LA CONVENTION

I. — LA CONSTITUTION DE 1793. — IDÉES SOCIALES DE LA CONVENTION. — LA PROPRIÉTÉ (1).

Rien, au premier coup d'œil, ne semble plus aisé que de définir les opinions de la convention sur l'ordre social après le 31 mai, puisqu'elle les a promulguées dans la constitution de 1793. Pourtant diverses causes ont voilé à cet égard l'évidence. Une des tâches difficiles de l'historien est de rétablir la vérité sur un des points qui souffrent le moins de doute. Les passions extrêmes, dans un sens ou dans un autre, révolutionnaires ou contre-révolutionnaires, se sont entendues pour jeter à plaisir les ténèbres où était la lumière.

D'où vient cette nuit artificielle à la place du jour de l'histoire? La principale cause, c'est qu'on a jugé du but de la convention par ses moyens. En voyant des efforts gigantesques, inouis, la plupart des hommes ont conclu que cette dépense prodigieuse de forces cachait des intentions également immodérées, qui ne devaient rien laisser subsister du passé. On ne s'est pas demandé si les moyens employés ne dépassaient pas le but. Tout occupés de ce drame, de

(1) Ces pages sont tirées d'un ouvrage en deux volumes qui paraîtront prochainement et qui composent une histoire critique de la révolution française. Ce livre, fruit d'un long travail, a pour introduction la *Philosophie de l'histoire de France* et pour conclusion *la Campagne de 1815*, qui ont paru l'une et l'autre dans la *Revue*. L'auteur a eu sous les yeux ce qu'il y a aujourd'hui de plus rare dans une histoire de la révolution, des mémoires et des documens inédits véritablement authentiques. Son but a été de dire la vérité en dehors des idolâtries comme des vindictes de parti.

cette immense clameur, de cette longue avenue d'échafauds, les écrivains et les lecteurs ont oublié les textes, les déclarations, les lois, les constitutions écrites, et ils ont conclu que ce chemin était fait pour aboutir au renversement complet de tous les principes connus dans les sociétés antérieures.

Deux sortes d'hommes ont été entraînés ainsi à substituer une image de bouleversement absolu à la réalité historique, les uns parce qu'ils découvraient dans cette idée un premier fondement à leurs visions, les autres parce qu'ils saisissaient dans ce chaos imaginaire un aliment et un prétexte de haine contre la révolution. Des deux côtés, on la jugeait sur ses passions plus que sur ses principes, tous y trouvant leur compte pour l'adorer ou la maudire. A force de concentrer ses regards sur les échafauds, on finissait par se convaincre qu'il s'agissait de l'anéantissement de la civilisation, ou bien, si l'on jetait les yeux sur quelques textes de lois ou de discours, on en tordait le sens jusqu'à ce qu'on en eût tiré le monstre désiré. C'est ainsi que l'on s'est fait une convention socialiste, une montagne communiste, et je trouve ces anachronismes non pas seulement, ce qui est compréhensible, chez les écrivains français jetés dans la mêlée des partis, mais chez de graves historiens étrangers que l'éloignement aurait dû préserver de l'idolâtrie ou de la fureur de maudire.

Une circonstance a aidé à cette transformation de l'histoire. La montagne n'avait pas écrit de mémoires comme les autres partis. Elle est morte en emportant son secret. Soit que la postérité eût été trop dure pour elle et lui eût imposé l'oubli, soit qu'elle l'eût elle-même cherché, la montagne n'avait laissé aucun de ces écrits posthumes où un parti donne à la postérité le commentaire de ses actions. Point de confidences en dehors des actes publics, point de déclarations authentiques et pourtant intimes sur ses intentions, ses vues, ses promesses; le silence de la tombe, et de là les hésitations de l'histoire, la facilité d'attribuer à la montagne toutes les vues que l'intérêt ou la haine peut suggérer aux descendans: un nouveau testament de César inconnu, dérobé à tous les yeux, dont on ne connaît ni le texte ni l'esprit, et auquel chaque génération peut ajouter un codicille avec toutes les chances que donnent l'espérance, l'imagination ou la crédulité.

Je n'ai point la prétention de fermer ici d'un trait de plume cet héritage ouvert. De telles énigmes ne se tranchent pas en un instant. Seulement je dois dire que la volonté d'un mort a mis entre mes mains ce qui manquait le plus à l'histoire, les mémoires ou le testament politique de l'un des hommes de la montagne resté le plus fidèle à son esprit, qui a joint aux témérités de ce temps-là une intelligence perçante, éloigné de toute déclamation, observa-

teur au milieu des supplices et des batailles, non pas impartial assurément, mais vrai, pénétrant, qui écrivait, sans souci des contemporains, en vue de la génération prochaine. Je lui emprunterai quelques déclarations qui ne pourront manquer de jeter un peu de lumière dans le débat.

N'est-il pas frappant, en effet, qu'un homme d'un esprit aussi acéré ait pu vivre, pendant toute la convention, sur la crête de la montagne, sans y avoir jamais ouï parler par qui que ce soit, dantoniste ou robespierriste, d'abolition de la propriété, d'état propriétaire, niveleur, producteur, consommateur, ni de loi agraire, ni d'égalité des biens, ni de tendance aux doctrines de Babeuf, ni d'aucun de ces vastes projets que la postérité crédule, soit en France, soit à l'étranger, a si souvent attribués à la convention de 1793? N'est-ce pas la preuve la plus certaine que ces projets n'existaient pas dans les têtes même de Robespierre et de Saint-Just, qu'ils n'avaient sur ces points que des vues vagues, mobiles, changeantes, plutôt littéraires et morales qu'économiques, mais aucun système formel autre que celui de la propriété individuelle? — sans quoi, il leur eût été impossible de faire à la montagne un secret de pareilles intentions : il eût été déraisonnable de le tenter.

« La convention, dit Baudot, n'avait pas sur la propriété une autre opinion que celle du code civil : elle a toujours regardé la propriété comme la base fondamentale de l'ordre social. Je n'ai jamais entendu aucun membre de cette assemblée prononcer ni faire aucune proposition contraire à ce principe. Elle a été souvent accusée d'avoir professé des principes subversifs de toute propriété. A ma connaissance parfaite, il serait impossible de citer un mot, une phrase qui pût donner quelque poids à cette accusation. » Ce ne sont point là des aperçus vagues, exagérés pour le besoin d'une cause; c'est l'impression immédiate d'un homme mêlé aux secrets de son parti, et qui n'eût pu fermer les yeux sur une chose aussi capitale que le projet d'engloutir la propriété individuelle. Autant vaudrait ignorer le Vésuve en habitant près du cratère.

Les idées de la convention en 1793, c'est-à-dire de la montagne, conduisaient si peu à la doctrine de l'égalité des biens, que les conventionnels, sans exception, furent mis en suspicion par Babeuf lorsqu'il dévoila son système. Il avait résolu d'abord de n'en admettre aucun dans ses conciliabules. D'autre part, quand la conspiration éclata, les montagnards les plus hardis, les plus aventureux, furent si surpris de cette explosion d'utopies qu'ils refusèrent de croire à la sincérité de ce qu'ils entendaient pour la première fois. Ils s'obstinaient à penser qu'une tentative si extravagante à leurs yeux ne pouvait être qu'un piége tendu par le directoire.

C'est à lui qu'ils attribuèrent l'invention de la doctrine des égaux, en laquelle ils ne virent qu'une conception de police. Telle fut leur incrédulité à cet égard, qu'ils ne reconnurent l'existence des projets et des idées de Babeuf qu'après que Buonarotti eut levé tous les voiles dans ses mémoires, ce qui n'arriva que vingt ans plus tard, sous la restauration.

Il est donc certain que les montagnards conventionnels n'inclinaient en aucune sorte vers le système communiste ni vers l'égalité des biens. Si l'on arrive à Robespierre, il n'est pas difficile de voir qu'il n'y penchait pas davantage. A cet égard, ses déclarations sont si fortes qu'elles lui liaient absolument les mains. « Vous devez savoir, dit-il le 24 avril 1793, que cette loi agraire, dont vous avez tant parlé, n'est qu'un fantôme créé par les fripons pour épouvanter les imbéciles. Il ne fallait pas une révolution pour apprendre à l'univers que l'extrême disproportion des fortunes est la source de bien des maux et de bien des crimes; mais nous n'en sommes pas moins convaincus que l'égalité des biens est une chimère. Il s'agit bien plus de rendre la pauvreté honorable que de proscrire l'opulence. » Il est vrai que, dans la discussion de la constitution des girondins, Robespierre était allé plus loin. Il avait voulu prendre une avance extrême sur eux, et, sans nier la propriété, il avait demandé, le 21 avril, que le peuple fût dispensé de contribuer aux dépenses publiques, lesquelles seraient supportées uniquement par les riches. Au moment de la crise contre les girondins, il avait mis dans la balance cette puissante amorce à la démocratie, et il jetait par là le défi à ses adversaires de le suivre dans cet enjeu de popularité.

On a vu de nos jours des hommes reprendre pour leur compte le manifeste des droits du chef des jacobins et s'en faire un nouveau *credo*, ne se doutant pas qu'ils se faisaient ainsi plus robespierristes que Robespierre, car à peine les girondins eurent-ils disparu, Robespierre renia la partie de son manifeste qui devait le mieux allécher la foule. Il n'avait plus besoin de cette amorce. La victoire l'avait éclairé, et le 17 juin 1793 il rétracte solennellement ce qu'il a réclamé avec tant de hauteur des girondins le 21 avril comme un droit impérieux. Il est si rare de voir Robespierre faire amende honorable, et le sujet est si grave, qu'il est nécessaire de rapporter ses paroles. « J'ai partagé un moment l'erreur de Ducos, je crois même l'avoir écrite quelque part; mais j'en reviens aux principes, et je suis éclairé par le bon sens du peuple, qui sent que l'espèce de faveur qu'on veut lui faire n'est qu'une injure... Il s'établirait une classe de prolétaires, une classe d'ilotes, et l'égalité et la liberté périraient pour jamais. »

Assurément il est étrange d'entendre Robespierre dire qu'*il croit avoir écrit quelque part* le droit pour le peuple de ne pas suppor-

ter l'impôt. Ce *quelque part* est la déclaration solennelle qu'il a fait adopter le 21 avril aux jacobins et exposé le 24 à la convention. Deux mois après, ce droit ne lui semble plus qu'une *distinction odieuse*. De cette contradiction violente concluez que le manifeste d'avril n'était pour lui qu'une arme de combat, il la rejette dès qu'il n'en a plus besoin, ou bien, ce qui est plus évident encore, ses idées sur l'économie sociale n'étaient que des ébauches irréfléchies, sans suite. Il en sortait comme d'une citadelle ou il y rentrait au hasard, suivant qu'elles paraissaient utiles ou défavorables à sa politique du moment. Après cette excursion dans un ordre de choses qu'il ne connaissait pas, il les quitte pour se jeter dans le vague de la morale politique, son vrai domaine. Jamais il ne sut résumer sa politique dans une loi précise, faite pour passionner les masses à la manière d'un tribun antique. Sans doute les promesses vagues ont une puissance incommensurable sur l'imagination, mais à la condition pourtant de se concentrer en un objet qui parle aux yeux de tous. Sans cela, l'imagination du peuple finit par s'user à vide comme celle du tribun (1).

Si Robespierre eût repoussé la propriété individuelle, il aurait dû être l'ennemi le plus déclaré de la constitution de 1793. Examinez cette constitution et la déclaration des droits qui la précède, vous verrez que la définition qu'elle donne de la propriété est la même que celle du code de l'an XII. Sur ce chapitre, nulle discussion, nul amendement. La montagne vote comme la plaine. Le comité de salut public de juin 1793 transmet directement et presque dans les mêmes termes sa conception de l'idée de propriété aux rédacteurs et aux tribuns du consulat. Ainsi Danton, Couthon, Saint-Just même, Cambon, Barère, Guyton-Morveau, Treilhard, Lacroix, Berlier, Hérault-Séchelles, Ramel, tendent, du fond de 1793, la main aux conseillers et aux tribuns d'état de l'an XII, à Portalis, Faure, Grenier, Savoie-Rollin, Jaubert, Duveyrier, Siméon.

Que pense Robespierre de cette constitution de 1793, « sortie en huit jours du sein des orages? » Fait-il une seule réclamation sur le point capital? Se plaint-il de ce que la déclaration des droits n'a emprunté à la sienne que des mots sans suite, satisfaction donnée au moraliste, à l'écrivain, et jamais à l'économiste? Non, ses vues sont si incertaines, qu'il ne les soutient ni ne les regrette. Lui, si absolu en tout le reste, il admire, il élève aux nues cette constitution qui porte dans ses flancs l'ancienne civilisation avec la pro-

(1) « J'étais opposé à Robespierre, parce que je n'ai jamais vu en lui un but déterminé. Il parlait sans cesse de vertu et de bonheur du peuple; mais ce sont là des mots d'une bien grande étendue. On ne voyait pas où il voulait venir. Après tout, il pouvait les appliquer à son pouvoir et les faire servir à son usage. » (Mémoires inédits de Baudot.)

priété selon le droit romain. Il la donne comme son œuvre, puisqu'elle est celle de la montagne. Qui ne voit par là que Robespierre ne conduit pas à Babeuf, qu'il y a entre eux un manque de continuité, qu'on a eu tort de les identifier souvent dans le même jugement? S'ils s'étaient rencontrés, ils auraient été ennemis. Ne confondons pas les types historiques, pas plus que les naturalistes ne confondent les espèces. Laissons la convention ce qu'elle est, n'en faisons pas un babouvisme héroïque.

Je veux chercher ce qui a donné à Robespierre et à Saint-Just une si grande autorité dans la tempête, et en quoi ils diffèrent des autres hommes de la révolution. Je crois pouvoir le dire. Les démagogues de l'antiquité ont toujours présenté au peuple une proie à saisir; ils ont éveillé en lui l'instinct des jouissances, ils ont excité les appétits. Toute leur imagination se tournait de ce côté; au fond de leur politique était un matérialisme insatiable : ils offraient à leurs partisans le monde à dévorer.

Tout au contraire Robespierre et Saint-Just! Qui vit jamais de plus austères hommes de proie? Et que l'on se trompe, si l'on croit qu'ils s'entendaient à créer un nouveau monde de jouissances! Qui voudrait aujourd'hui se contenter du brouet noir de Saint-Just? Que cet idéal lacédémonien cadre mal avec les désirs matériels qui se sont éveillés dans les hommes! A cet égard, Saint-Just rentre dans le monde de Lycurgue, il tourne le dos à la société nouvelle; il éteint les désirs bien plus qu'il ne les éveille. Le dernier terme de félicité qu'il accorde est la volupté d'une cabane : « allons bercer nos enfans au bord des fleuves. » D'ailleurs, ni industrie, ni manufactures, ni commerce : une charrue et la frugalité, rien de plus. Au milieu de cette pastorale, parmi les toits de chaume, brille au loin sous les fleurs la hache du bourreau, qui décrète la vertu. Sous cette églogue terrible, la menace est partout : visions de tombeaux, urnes funéraires, cercueils, cimetières. Le songe de cette bucolique s'accomplit au pied de l'échafaud; la mort hâtive, tragique, jette son ombre sur les félicités de la chaumière.

Qui a jamais appelé les hommes au bonheur par cette voie? Qui a mêlé tant de paroles sinistres, d'avertissemens funèbres aux moindres promesses de satisfaction matérielle? C'est la première fois que la démocratie a parlé la langue du stoïcisme, et je pense que c'est là ce qui explique le mieux la puissance exercée par ce jeune homme de vingt-six ans et par Robespierre. Tous deux parlaient au peuple de ses intérêts au nom de l'abnégation et de la vertu, ce qui faisait que chacun embrassait sa propre félicité et sa cause particulière comme une religion. L'homme du peuple était ainsi enveloppé de tous côtés; il était attiré vers le bien-être par une nécessité naturelle. Ce but se trouvait en même temps associé à ce

qu'il y a de plus noble sur la terre : le mépris des richesses, le retour à la morale, le bonheur impassible du dieu des stoïciens. Avantages matériels, exaltations de l'âme, ces deux choses opposées produisaient par leur contraste un effet qu'on n'avait vu encore dans aucune démocratie. On était à la fois intéressé et fanatique, égoïste et dévoué, matérialiste et idéaliste. C'était plus qu'il n'en fallait pour prendre tout entier le jacobin, qui se sentait emporté par les instincts les plus opposés de la nature humaine, le bien-être et l'héroïsme confondus dans une même religion politique.

Ceux qui ne partageaient pas le double élan vers les biens matériels et la vertu stoïque, — par exemple les dantonistes, qui avaient fait leur choix, — furent d'abord étonnés et confondus par cette étrange conception. Ils ne tardèrent pas à en faire la critique, d'abord détournée, bientôt moqueuse, répétant incessamment qu'après tout, « ils n'étaient pas dans un troisième ciel (1). » L'exaltation ne pardonne pas à l'ironie. Voilà le principe de la haine et bientôt de la guerre à mort entre ces deux partis.

Quant aux hommes de la plaine et du marais, ils laissèrent passer devant eux les divisions de Robespierre et de Saint-Just, sans les attaquer ou s'en inquiéter, comme des ombres morales qu'ils ajournaient au lendemain. Par cette complaisance envers des fantômes qu'ils savaient n'avoir qu'une heure de vie, ils obtinrent de survivre à tous.

Assouvissement matériel, exaltation morale : reste à voir à laquelle de ces deux idées contraires Robespierre et Saint-Just se sont livrés davantage. Véritablement ils n'étaient pas de la race des hommes qui savent mettre une main hardie sur les biens de la terre et les distribuer à leurs amis ou à leurs partisans. Je ne vois rien en eux de cette furie par laquelle César enracina sa cause dans le sol en le partageant à ses soldats et à ses créatures. Robespierre et Saint-Just croyaient que l'on s'attache les hommes par des idées morales plus que par des bienfaits matériels, immédiats. Cette pensée a beaucoup contribué à perdre leur mémoire, car les hommes en peu de mois ont oublié leur morale, ils ont cherché quels biens ils avaient reçus et n'ont plus rien vu que l'échafaud.

On peut considérer les biens nationaux dans la révolution comme chez les Romains les terres conquises, l'*ager publicus*. Ces terres furent les causes incessantes des révolutions sociales de Rome, car il se trouva toujours des tribuns pour demander qu'elles fussent partagées au peuple. Il semble donc que la lutte aurait dû s'engager chez nous de la même manière, et que les biens confisqués

(1) Mémoires inédits de Baudot.

des émigrés et de l'église auraient dû conduire de nouveaux Gracques à quelque loi agraire; mais il n'en a pas été ainsi. Le peuple n'avait qu'à étendre la main sur cette vaste proie pour la saisir : il l'a respectée. Ses chefs les plus hardis, Robespierre et Saint-Just, n'ont fait aucune proposition de distribution de terres; ils n'ont eu aucune des idées qui se présentaient si naturellement à l'esprit d'un tribun antique, ou, s'ils en eurent de telles, ce ne fut qu'une pensée sans suite. — C'était, dira-t-on, le gage des assignats! Voilà une objection qui n'eût guère embarrassé des tribuns uniquement occupés de s'attirer l'amour du peuple par l'appât d'un grand butin. De malhonnêtes gens n'auraient guère songé à respecter ce gage, qui d'ailleurs cessa bientôt d'en être un quand les assignats s'élevèrent à 40 milliards.

Ainsi Robespierre et Saint-Just n'ont jamais imaginé de distribuer les terres des riches, pas même celles des émigrés. En cela, ils sont restés fort au-dessous de la conception du tsar de Russie, que nous voyons aujourd'hui partager aux paysans les terres des nobles de Russie et de Pologne au milieu du consentement ou au moins du silence de ses quarante millions de sujets. Ce consentement et cette résignation sont sans nul doute aidés par la terreur séculaire qui à la crainte éprouvée par les contemporains ajoute la crainte subie par les ancêtres, d'où se forme une longue et solide chaîne d'épouvante, sous laquelle périt jusqu'à l'idée de contredire le souverain, lorsqu'il lui plaît de changer ce que nous regardons comme la base de la société humaine. Et admirez le triomphe de la peur! tout le monde voit ce renversement colossal, personne n'en parle. Interrogez ceux qu'on a dépouillés; ils n'oseront avouer qu'il leur ait été fait aucun tort. Demandez-leur qui les a spoliés, ils se tairont. Insistez, ils loueront le déprédateur.

Robespierre et Saint-Just avaient aussi une terreur à leurs ordres; mais, comme elle était de fraîche date, ils n'ont osé s'en servir que pour tuer, ou plutôt, s'ils n'ont pas ordonné de partager les terres, c'est qu'ils n'en ont pas eu l'idée. Par là il est arrivé que la terreur a outrepassé son but. De la même manière que la terreur n'était pas nécessaire pour maintenir l'ancienne religion par le principe de la liberté des cultes, la terreur n'était pas plus nécessaire pour maintenir le fondement de l'ancienne civilisation dans le principe de la propriété définie par le droit romain : conclusion à laquelle je suis ramené par toutes les voies.

Osez donc reconnaître que les idées, les systèmes de Robespierre et de Saint-Just étaient sans aucune proportion avec les moyens qu'ils employaient. Ils n'ont pas livré aux jacobins, comme César à ses vétérans, comme le tsar aux paysans, les biens ni les revenus de la terre. Après le règne de Robespierre et de Saint-Just, les jaco-

bins de leur école se sont trouvés en général aussi nus, aussi misérables qu'auparavant. Ce n'est point aux robespierristes qu'ont été aboutir les biens nationaux; c'est à leurs ennemis, dantonistes ou thermidoriens. Robespierre et Saint-Just, dans les temps qui suivent, jusqu'en thermidor, perdent de plus en plus terre sous leurs pieds; ils reposent sur un nuage sanglant. Vers la fin, il ne leur reste plus que leur morale, qu'ils sont forcés de raffiner jusqu'à la rendre impossible. La plupart de leurs adversaires sont morts guillotinés. Et qu'importe aux deux chefs jacobins? Qu'y ont-ils gagné? Ils n'ont su ou pu assurer, par une loi agraire, la puissance avec la terre à leurs amis, soit que la hardiesse des grands chefs plébéiens leur ait manqué, soit plutôt, comme je le pense, que l'idée du partage des terres répugne profondément à notre race. Cette idée n'a jamais pu former chez nous une base de parti, mais seulement un spectre qui apparaît de loin en loin pour notre ruine. Il s'en est suivi que cette proie des biens nationaux a passé au-dessus des robespierristes pour enrichir leurs ennemis de toutes les nuances. Ainsi ce sont les plus hardis, les plus aventureux dans la révolution qui en ont le moins profité. Ils ont fait la terreur, ils en sont responsables, elle pèse sur eux; d'autres en ont reçu le salaire. Robespierre avait « peur de l'argent pour lui; » il en eut peur aussi pour le peuple. Lui distribuer gratuitement des terres! Il eût appelé cela corrompre.

On n'a jamais vu une démocratie faire invasion sur les biens et la fortune des classes supérieures avec de telles maximes; cela me fait penser qu'il y avait une contradiction absolue au fond de l'esprit de Robespierre. Pour faire passer en un moment les biens des riches dans les mains des pauvres, il aurait eu besoin d'une morale relâchée; au contraire, il avait la sévérité terrible des maximes qui en tout temps ont conservé les vieilles aristocraties terriennes. Presque toujours les partisans des lois agraires innovent dans la morale; lui au contraire se retranchait dans l'ancienne. En un mot, il n'avait pas la morale de sa politique ni la politique de sa morale; elles se détruisaient et s'annihilaient l'une l'autre.

Aussi essayez de déduire des discours de Robespierre un système arrêté sur une nouvelle distribution des richesses; vous n'y réussirez pas, à moins de substituer vos systèmes aux siens. Voilà pourquoi la terreur en ses mains finit sitôt par étonner et lasser ses partisans les plus aveugles. Ils ne savaient vers quel but ce chemin conduisait; ils trouvaient « qu'il y avait trop de supplices dans ses préliminaires (1). » Cette avenue d'échafauds ne menait qu'au désert.

(1) Mémoires inédits de Baudot.

Ce qui achève de montrer que Robespierre n'avait aucun système nouveau sur la répartition des biens, c'est la pensée qu'on lui attribue d'avoir voulu abréger la terreur. Pour appliquer un système de ce genre, il eût fallu au contraire la perpétuer.

Je voudrais ne choquer personne; mais quand je vois combien l'histoire se dénature entre nos mains, sous nos yeux, comme elle peut se changer en fléau au gré des passions de chacun, je m'arme contre les idoles agrandies le lendemain; je tâche de retenir la seule chose vivante qui nous reste encore du passé, l'expérience. Tout est perdu dans un peuple quand les types mêmes de son histoire sont transformés, changés au point de signifier le contraire de ce qu'ils furent. C'est la trame même de son existence qui se fausse ou se déchire.

II. — LE CODE CIVIL DE LA CONVENTION.

Si l'on me demandait quelle a été la journée la plus extraordinaire, la plus imprévue de la convention, je dirais que c'est celle du 9 août 1793. Ce jour-là, vous auriez cru entrer dans une assemblée séparée de la première par un long intervalle de paix profonde. La peur, la menace, la colère, le soupçon, le ressentiment même, cessèrent tout à coup. A leur place, la raison impartiale, la justice suprême, telle qu'elle a tant de peine à paraître au milieu des hommes dans les époques les plus prospères, descendirent dans les cœurs, apaisèrent les orages. Ce fut pour la première fois, au lieu du silence de la peur, un silence d'adhésion, de consentement, non pas dans une seule partie de l'assemblée, mais sur tous les bancs : accord que personne n'eût pu espérer la veille, que personne n'avait la pensée de troubler; unanimité de la conscience humaine, qui, au milieu des plus terribles orages, se révèle par le rayonnement intérieur des esprits, étonnés de pouvoir encore se rapprocher et s'unir dans une même pensée fondamentale. Il n'y avait plus ni montagnards, ni girondins, ni vainqueurs, ni vaincus, ni plaine, ni marais. Il ne resta ce jour-là que la sagesse écrite. Elle s'imposa tranquillement à tous par sa seule présence. Et comment se fit ce miracle? Un homme peu mêlé aux luttes politiques, qui semblait étranger à ce qui l'entourait, monta à la tribune. Cambacérès y déposa le code civil (1).

La convention avait donné trois mois pour préparer ce code. L'œuvre fut faite deux mois avant le terme fixé. Il y avait aussi de l'héroïsme chez les jurisconsultes.

(1) *Moniteur* de 1793, 1794, 1795. — Projet de code civil présenté à la convention nationale le 9 août 1793, au nom du comité de législation, par Cambacérès.

De quel aveuglement faudrait-il être frappé pour ne pas reconnaître l'étonnante grandeur de ce moment! C'est celui où s'inaugure la terreur. Tous les Français sont mis en réquisition pour courir aux armées. Valenciennes, Condé, Mayence, annoncent l'approche de l'ennemi. On le sent déjà qui a passé la frontière. Vous diriez que ce peuple n'a plus qu'un moment à vivre. Soudain tout se calme par enchantement. On s'arrête. Les plus furieux oublient leur frénésie. Et quel usage fait-on de cet instant de répit? C'est pour recevoir le monument des lois civiles qui dompte les consciences comme autant de mathématiques morales. L'enceinte qui retentissait hier encore de cris, de malédictions, de prières, de sanglots repoussés, n'est plus que l'écho impassible du droit, comme le siége du préteur. Ce peuple qui n'a plus, ce semble, qu'un jour à vivre le passe à se donner les lois qui régissent aujourd'hui le monde : tables de la loi, rapportées véritablement au milieu des éclairs et des foudres. Si ce n'est pas là le sublime de l'histoire, où est-il?

Pour achever le contraste, voulez-vous savoir qui préside la convention pendant que le modèle du code civil est donné à la France et à l'Europe? Regardez, c'est Maximilien Robespierre! Il est là, à la tête de la convention, son organe, son représentant, pendant que sont votées, dans le titre III, les conventions matrimoniales, les rapports entre les pères et les enfans, c'est-à-dire les principales dispositions qui règlent la société française. C'est Maximilien Robespierre qui met aux voix ces formules par lesquelles sont garanties chez nous pour tous les temps la propriété et la famille. Remarquez-vous avec quelle solennité Robespierre pose la question, comme elle est vite tranchée, comme tous se lèvent pour approuver, comme Robespierre proclame l'unanimité de la convention sur chacun de ces principes par lesquels notre existence et nos biens, et nos relations sociales, et notre vie, et notre mort, sont encore réglés, ordonnés, consacrés aujourd'hui! Cambacérès propose, la montagne vote, Robespierre proclame. Notre code civil se fonde, sans lutte, sans opposition, par une sorte de nécessité créatrice sous laquelle tous les fronts comme toutes les passions s'inclinent.

Comment donc arrivera-t-il un jour que la montagne, Robespierre, la convention en masse, passeront pour avoir voulu détruire cet ordre social qu'ils ont au contraire fait de leur vote? C'est que l'oubli aura été jeté sur leurs œuvres. On attribuera à d'autres les fondemens qu'ils ont jetés. Par cet oubli systématique, une nation ne saura plus à qui elle doit le principe de son organisation sociale. Son histoire, dépouillée des faits les plus importans (et qu'y a-t-il de plus important qu'un code civil?) ne contiendra plus que des

passions et des batailles. Les choses mêmes disparaîtront dans cette fumée.

Rien au monde ne fait plus d'honneur aux Français que d'avoir été capables de se donner froidement, impassiblement leur code civil au milieu du délire même de 1793. C'est ce qui montre le mieux les énergies indomptables de cette race. Il n'est aucun peuple qui ait fait paraître cette puissance de raison civile dans l'extrême danger de mort, la tête sous le couteau. Je ne vois pas que les Romains aient rien fait qui en approche. On parle encore de ce champ qu'ils ont acheté pendant qu'il était occupé par Annibal. Qu'est-ce que cela auprès de ce champ des lois civiles acquis et donné au monde par les Français pendant que le monde les occupait et les tenait presque sous ses pieds? Il y a donc pour eux une importance extrême à bien marquer en quel temps ils ont posé d'abord le principe de leurs lois civiles, et c'est vraiment une calamité qu'une nation si délicate en matière d'honneur se soit laissé si aveuglément dépouiller de sa gloire principale pour en revêtir, à son immense préjudice, d'autres temps, d'autres hommes, ou plutôt un seul, qui sut se substituer à tous. C'était perdre à la fois et la liberté et la gloire la plus solide.

Il est certain en effet que ce qui constitue un code civil, ce sont les principes fondamentaux, les formules générales d'où dépend son caractère. Voilà l'œuvre vraiment créatrice. Lorsque ces grandes lignes ont été tracées, des hommes et des temps même médiocres peuvent remplir les vides, achever ce qui est incomplet, terminer la figure dessinée dans le marbre. A ce point de vue, comparez le code civil de 1793 à celui de 1803. Vous verrez que toutes les grandes formules, celles qui déterminent une législation, ont passé presque littéralement du code de la convention dans le code de l'an XII. La substance de la loi est la même. Et pouvait-il en être autrement, quand c'étaient les jurisconsultes de la convention, Cambacérès, Treilhard, Berlier, Merlin de Douai, Thibeaudeau, qui reproduisaient leur œuvre sous le masque du premier consul?

Mais, chose incroyable, s'il n'était si aisé de la vérifier, l'ordre avait été donné d'oublier. Il fut exécuté par ceux-là mêmes qui y perdaient leur meilleur titre d'honneur. Relisez les discours des conseillers d'état, des tribuns qui, sous le premier consul, exposent les bases du code civil : jamais ou presque jamais ils ne rappellent le premier code de 1793, dont ils empruntent la substance et l'âme. Qui aurait osé en 1803 invoquer l'autorité, le témoignage, la science, la sagesse du législateur de 1793? On aima mieux effacer une nation pour ne laisser subsister qu'un homme.

De là un vide qui frappe surtout les jurisconsultes étrangers. Le code civil de 1803 apparaît sans tradition, sans passé, sans nulle

base historique; il semble être une abstraction pure, surgie de terre au commandement militaire d'un grand capitaine. Les travaux collectifs de la constituante, de la législative, surtout ceux de la convention, modifiés sans doute, corrigés, complétés dans les détails, allèrent s'engloutir dans la gloire unique du premier consul. Aujourd'hui notre œuvre doit être de retrouver, de reproduire le code primitif, sans lequel la copie ne paraît qu'une statue sans base. Ne souffrez pas davantage que la nation française perde son plus beau titre, restituez-lui ce qui lui a été dérobé. Il n'est pas permis à une nation de pousser l'oubli jusqu'à s'oublier elle-même.

Sous le code de Justinien se retrouve l'âme des grands jurisconsultes des temps antérieurs; on n'avait pas songé à effacer leur œuvre et leur mémoire. La science du pouvoir d'un seul a été portée plus loin sous le consulat. Dans le code de 1803, Napoléon a systématiquement effacé la convention.

L'œuvre du code civil a été continuée toujours dans le même esprit, à travers les époques les plus diverses de la révolution. C'est là un fil que rien n'a pu rompre; il sert à se reconnaître dans le labyrinthe. Les partis changent, se succèdent; ils se transmettent l'un à l'autre le fil d'Ariane, toujours le même, toujours égal, depuis les feuillans jusqu'aux thermidoriens. Les actes de l'état civil sont dus à la législative (20 septembre 1792), le principe des successions à la constituante; mais c'est sous la présidence de Couthon que la convention décrète irrévocablement l'égalité des partages entre les héritiers. L'adoption, consacrée le 18 janvier 1792, est décrétée en août 1793 et le 16 frimaire an III. Les principes sur la paternité, la tutelle, les contrats, les obligations, sont du 23 fructidor, du 5 brumaire, du 17 nivôse an II. Ainsi les bouleversemens des partis ne changent en rien le plan, l'idée, l'esprit de ce droit privé, qui semble se graver lui-même comme la nécessité dans les consciences. L'œuvre avance tranquillement, obstinément. Ni échafauds ni factions ne combattent pour le code, personne ne s'en inquiète, et il se trouve à la fin que c'est lui qui survit, quand tout le reste est abattu.

Dans cet ordre d'idées, point d'hésitations, de luttes, de fatigue, de défaillance. Quand les partis sont épuisés, sitôt qu'il y a un moment de silence, le code, ce travail interrompu, reparaît. Il rallie aussitôt toutes les intelligences; elles reprennent haleine dans cette géométrie civile. La convention lui donne soixante séances à des intervalles plus ou moins éloignés. Un titre s'ajoute à ceux qui précèdent, et le monument de paix s'élève au milieu des colères assoupies. Comme une mer furieuse dépose au fond de son lit de tranquilles stratifications de marbre, ainsi la révolution française,

dans ses temps les plus terribles, dépose au fond de son lit les assises parallèles, symétriques, harmonieuses de ses lois privées.

Pourtant, il faut tout dire, quand le code civil de la convention fut presque achevé, il arriva une chose étrange : au moment de mettre le dernier sceau, la convention hésite; elle s'arrête, elle demande une nouvelle rédaction plus philosophique. Par là elle se frustre de l'honneur de donner son nom à la législation civile de la France. D'où vient cette facilité d'ajournement? En voici, je pense, la raison, qui confirme avec éclat ce que j'ai établi plus haut.

Les lois civiles n'avaient présenté aucune difficulté aux partis; elles s'étaient comme offertes d'elles-mêmes au législateur. C'était le fruit mûr qui se détachait lui-même de l'arbre; les hommes de la révolution sentaient qu'elles ne pouvaient leur échapper. Une si grande sûreté leur ôta toute impatience de les graver en formules irrévocables. C'est le contraire de ce qui arrivait pour les lois politiques; celles-ci fuyaient pour ainsi dire à mesure qu'on pensait les saisir : nouveau supplice de Tantale! d'où une impatience fiévreuse de s'en emparer, de les rédiger, de les fixer, de les lier à des constitutions écrites que l'on croyait rendre irrévocables par le serment. On était sûr de jouir des lois civiles; l'expression définitive en fut ajournée. On ne sentait aucune sûreté dans le droit politique : tous se hâtèrent, on ne voulut pas perdre une heure pour le fixer.

Il fallut d'abord un esprit héroïque, *mens heroica*, pour porter la main sur l'échafaudage de toutes les lois civiles qui se disputaient la France. En des temps ordinaires, qui eût osé jamais trancher avec tant d'autorité entre le droit romain et le droit coutumier par exemple dans les conventions matrimoniales? A chacune des grandes audaces juridiques on pourrait assigner une date de la convention; ses jurisconsultes lui empruntèrent son intrépidité; c'est par là qu'ils purent décider en maîtres et sans réplique au milieu du chaos de tant de législations discordantes : témérité presque inconcevable en une époque ordinaire. Ces premières vues ont décidé de l'esprit de nos lois; rien n'a pu effacer cette vigoureuse empreinte. Examinez tous les principes généraux qui ont survécu dans notre législation, le premier plan a servi pour tout l'édifice.

Au moment de la promulgation du code, personne n'avait songé qu'on pût faire disparaître le nom de la nation à laquelle il appartenait. Il fut promulgué sous le titre de « code civil des Français. » Bientôt ce nom de Français fut effacé comme un adjectif superflu. Miracle d'obéissance! une nation oublia son titre le meilleur à la reconnaissance des hommes pour en revêtir son maître. Le bas-empire avait montré moins d'abnégation.

Quand on ne peut s'empêcher de citer le code de la convention,

« modèle de précision et de méthode, » l'habileté est d'en parler sans le nommer (1). Ce n'est plus le code commandé par la grande assemblée et rédigé en août 1793 par le comité de législation, c'est le « code du consul Cambacérès, » comme si son consulat remontait à 1793!

Autre singularité! les jurisconsultes de la convention sont devenus ceux du consulat; ils donnent les premiers l'exemple de l'oubli ordonné. Tout doit dater de Napoléon : ils se conforment à cette règle en oubliant eux-mêmes leur gloire acquise, comme si rien ne comptait de ce qui avait été fait sans lui. En revanche, tous les conventionnels qui établirent chez nous par le code l'égalité sociale reçurent pour récompense un titre féodal de comte, par exemple Treilhard, Berlier, Thibeaudeau, sans parler du prince Cambacérès. Étrange manière de confirmer le principe par son contraire! Qui se figure aujourd'hui, en voyant le code civil, que les principes de ces lois ont été votés, sous la présidence de Hérault-Séchelles, Robespierre, Billaud-Varennes, par Couthon, Saint-Just et le reste de la montagne? Il fut enjoint de dire que l'on déshonorerait la justice en laissant voir qui l'avait d'abord promulguée.

Par cet art de dissimuler les origines du code se trouva atteint un double but : la nation crut qu'elle avait été impuissante, excepté à verser le sang, et que, dans l'universel naufrage, abandonnée à elle-même, elle avait été sauvée par un seul homme, qui créait de rien ses lois civiles, car nous avons gardé des vieilles sociétés le besoin d'avoir, comme l'Égypte des Ptolémées, un Sôter, un sauveur.

Je pourrais remarquer aussi que les discours préliminaires, exposés des motifs du code de 1803, sont un perpétuel hommage à la « journée réparatrice du 18 brumaire, » seule date qui soit célébrée comme le préambule de toute justice. Le péristyle du code se trouve être ainsi un monument élevé à la force contre le droit, et ce n'est pas la moindre des contradictions humaines; mais je crois en avoir assez dit sur ce sujet : revenons.

III. — ESPRIT CIVILISATEUR DE LA CONVENTION. — UBIQUITÉ. — UNIVERSALITÉ.

L'homme sait d'hier seulement qu'il est sur la terre depuis une centaine de milliers d'années, que, contemporain des races d'animaux perdues, une éternité visible pèse sur sa tête; il le sait à n'en plus pouvoir douter. Que va-t-il conclure de cette prodigieuse antiquité? Se confirmera-t-il par là dans son inertie en voyant

(1) Code Napoléon, suivi de l'exposé des motifs.

combien de siècles de siècles ont travaillé pour lui? Se dira-t-il qu'il a besoin de temps infinis pour avancer d'un pas, qu'il a fallu des immensités d'années pour s'élever de la hache de pierre à la hache de bronze, qu'il lui en faut au moins autant aujourd'hui pour s'élever d'un degré vers la justice? Ou bien pensera-t-il qu'après tant d'ébauches, de tâtonnemens infinis, il est temps d'être homme et de l'être tout à fait? Sans rien savoir sur ce point de ce que nous savons aujourd'hui, la révolution française a voulu achever l'homme d'un seul coup, en un moment. C'est là sa gloire.

En se soumettant à la foule, la convention avait perdu le respect; elle le regagna par la crainte, surtout par ses travaux. Elle combat, elle délibère, elle menace, elle médite, elle frappe au même moment. C'est elle qui tient la truelle et l'épée. Toute au présent, elle est aussi toute à l'avenir qu'elle fonde, elle est même dans le passé qu'elle extermine. Rien dans aucune histoire ne donne l'idée de cette omniscience et de cette omniprésence; l'âme entière d'une nation fourmille de vie dans la fournaise. Les événemens y viennent retentir comme sur une enclume, mêlés aux motions, aux projets de lois, aux décrets de chaque heure; atelier gigantesque où tout se forge à la fois, les armées, les codes, la terreur, les écoles, la science, les idées, les actions, la guerre, et, qui le croirait? même la paix. Les incidens se succèdent avec le pêle-mêle de la nature déchaînée. Danton préside. Au froncement de sourcil de ce Jupiter, l'uniformité des poids et mesures est proclamée. Le 15 août, Cambon apporte le grand-livre « pour inscrire et consolider la dette publique. » Monument de sagesse, d'économie, de probité, qui survivra à tout! — Surviennent des lettres de Saint-Just et de Lebas à Robespierre. Écoutez! « Les aristocrates ont été guillotinés, à commencer par les banquiers du roi de Prusse. » Lettres de Fouché et de Collot-d'Herbois; ils parlent de Lyon. « L'explosion de la mine sera seule capable de renverser assez tôt l'infâme cité, son nom lui sera enlevé. » Maintenant à d'autres soins: un opéra sur la révolution du 10 août sera décrété. Voici Chénier qui, au nom du comité, lit le projet de substituer Marat à Mirabeau dans le Panthéon : accepté sans délibérer. Danton propose un plan de nouveaux jeux olympiques; on y donnera l'instruction publique, « le pain de la raison. » Place à Merlin de Douai! Il fait son rapport sur la loi des suspects, les ordonnances de Louis XIV pour les dragonnades servent de modèle : admis sans discussion. N'oubliez pas le dessèchement des étangs, rien de plus urgent que de délivrer le peuple de la fièvre des marais. — Mais silence! Robespierre est à la tribune; il lit la réponse de la convention « aux rois ligués contre la république. » Cette réponse est digne et fière, elle est dans le cœur de

tous. Qui d'ailleurs oserait contredire un pareil orateur? Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, l'a osé! Il a été écrasé, perdu, anéanti sous l'indignation publique; sa voix ne s'entendra plus : exemple de docilité pour les autres! On revient à l'instruction publique. Romme, Fourcroy, Bouquier, Chénier, se succèdent. Les enfans préoccupent la convention plus que les hommes, seul point qu'elle ne se lasse pas de corriger, de revoir, de refaire; sa patience à ce sujet est infinie : spectacle unique que l'enfant ainsi protégé par les rudes mains qui s'appuient à l'échafaud! L'évêque Grégoire est le Fénelon de ce nouveau Télémaque.

Mais que dit-on de la guerre? Voici justement des lettres de Masséna, de Hoche, de Pichegru, de Moncey. Qu'on les lise : victoires sur le Rhin, combats incertains aux Pyrénées, marche en avant sur les Alpes, massacres, incendies en Vendée, alternatives accoutumées; on fera face de toutes parts. Carnot arrive du comité; on lit sur son front la victoire. Dépêches de Carrier : il fusille, il brûle, il noie, et ceux qui tout à l'heure avaient le ton de Télémaque approuvent d'un signe de tête; ils ont pris le cœur de Carrier. Écoutez! voici Barère. Il faut entendre sa carmagnole à l'armée de la république sous les murs de Toulon : « Soldats, vous êtes Français, vous êtes libres. Voilà des Espagnols et des Anglais, des esclaves! La liberté vous observe. » Un long applaudissement a suivi.

La guerre fera-t-elle oublier les beaux-arts? Tant s'en faut! Aussi bien la commission pour la conservation des monumens des arts est prête depuis plusieurs jours. Qu'elle fasse son rapport. On prend pitié des statues et des tableaux; ils seront mis en sûreté, quand les hommes ne savent plus où reposer leur tête. Sergent, de la même main qui a signé les circulaires du 2 septembre, trace le plan du musée. Merlin de Thionville, au retour des armées de Mayence et de Vendée, organise l'artillerie légère et fait des projets de musique populaire. David a juré qu'il immortalisera de son pinceau le divin Marat; il immortalisera aussi Barra, le jeune soldat de l'armée de l'ouest.

Après les acclamations, les gémissemens, les sanglots. Des citoyennes en pleurs « viennent en foule à la barre » demander la mise en liberté de leurs parens détenus et menacés de mort. Que va-t-il arriver? Les cœurs de bronze s'amolliront-ils à ces cris des suppliantes? Le président leur oppose les lois de Solon, l'exemple de Cicéron : elles répliquent par leurs larmes. Robespierre se lève, il repousse « ces femmes méprisables, que l'aristocratie lâche devant nous. » Il a parlé, elles se taisent. Qu'elles aillent enterrer leurs morts!

A cette scène succède le travail du code civil. Les têtes sont calmes. C'est le moment d'écouter l'exposition d'un nouveau système sur les assignats. N'est-ce pas encore Cambon, toujours infatigable? Oui, c'est lui; il propose de démonétiser les assignats à l'effigie royale, qui offusque les patriotes. Les chiffres sont pesés, confrontés; les opérations sont étudiées, vérifiées comme dans le cabinet retiré d'un financier. — Nouvel incident qui appelle l'attention. Un orateur de Lyon apporte à la barre la tête de Châlier, qu'une femme a déterrée de ses mains pieuses dans la nuit. Il fait hommage à la convention de cette tête coupée du tribun, il raconte les vertus de cet émule de Marat; Châlier les possédait toutes, excepté la divine fureur. La convention regarde cette tête de mort, elle accepte l'augure et reprend son ouvrage. Télégraphes, instructions sur le salpêtre, écoles normales, école centrale, d'où sortira l'école polytechnique, liberté des cultes, arrestation des soixante-treize, Lyon remplacé par Commune-Affranchie, Toulon par Port-de-la-Montagne, savans en réquisition pour les calculs sur la théorie des projectiles, musée, Muséum d'histoire naturelle, victoire de Hondschoote, victoire de Wattignies, remportée en personne par Carnot, victoire de Savenay, liberté des nègres, nouveau maximum, nouvelle ère universelle, tout sort à la fois de la tête de la convention, par une explosion de la nature, sous les coups redoublés de la nécessité !

A quoi comparerai-je cette création furieuse et calculée, où tous les contrastes se réunissent? Y a-t-il dans la nature un objet qui y ressemble? On dit qu'Eschyle avait fait une tragédie d'*Etna*. Je m'imagine qu'on entendait au faîte le travail régulier des cyclopes qui forgeaient avec un bruit d'airain, sous leurs marteaux innombrables, les armes, les glaives, les flèches, les boucliers des dieux. On devait y surprendre aussi la longue respiration haletante, immense, entrecoupée, du géant Encelade, qui s'exhalait à travers les gorges embrasées de la montagne. Sur les flancs croissaient de vastes forêts de chênes, — au sommet la neige, au pied les oliviers. Des enfans jouaient sur les genoux du cyclope, à l'extrémité du promontoire. Le roi des morts, Pluton, apparaissait échevelé, sur son char d'ébène, dans les gouffres ouverts. Il remplissait les champs de terreur. Tout tremblait au loin, les villes, les tours, les peuples, les rois, les hommes, les dieux. — Mais qu'est-ce que cette image en comparaison de la terreur attachée à la convention aux sept cents têtes? La nature est ici dépassée de beaucoup par les hommes.

Quand j'ai voulu m'éclairer sur le caractère de la convention, j'ai vu un travail incessant de civilisation au milieu d'une bataille soutenue contre le monde entier : grandeur unique entre toutes les

assemblées humaines! Il n'y avait là personne qui ne se crût à son dernier moment. Un conventionnel ayant parlé à ses amis d'un projet qui supposait pour lui un avenir d'un mois parut aussi risible que s'il se fût attribué l'éternité. Tous avaient fait, comme Bazire, un pacte avec la mort; chacun voulait laisser une pensée, un acte, une création, qui fût son testament auprès des générations futures. Ceci explique la fécondité incroyable des premiers mois de la terreur. Les esprits n'avaient pas encore été glacés. Ils produisirent alors tous les germes qui se sont développés dans les derniers mois de la convention. Ce qui avait été inspiré par la mort, envisagée face à face en 1793, fut ensuite mûri et décrété, le danger passé, en 1795, par ceux qui survécurent.

Autre phénomène, non moins extraordinaire : l'homme grandit tout à coup de vingt coudées. Il reprit les proportions antiques. Ce qui en effet le rapetisse chez les modernes, c'est la spécialité. Il y est enfermé. Il est attaché à un métier, à une profession, à un ordre d'idées d'où il ne lui est pas permis de sortir. Dans les temps réguliers, nous n'admettons guère en France que l'homme qui a fait la pointe d'une épingle en puisse faire aussi la tête. Cette ambition nous paraît exorbitante. Si un téméraire s'abuse à ce point-là, qu'il l'expie! Nous ne souffrons guère que le philosophe soit poète, ni que le poète soit législateur, ni le législateur capitaine, ni le capitaine artiste. Tout cela fut changé en un moment. Le moule étroit de l'humanité moderne fut brisé. Chaque homme donna tout ce qu'il renfermait en lui d'aptitudes diverses. Un chirurgien de village réprima des armées; Danton s'occupait de l'école primaire, — Hercule qui tient d'une main un nourrisson et de l'autre la massue de Némée! Hérault-Séchelles, le légiste du parlement, est pontife de la nature au 10 août : il fait passer la coupe aux sept cent quarante-neuf membres; il se tourne vers le soleil et tend la main à Zoroastre!

Combien de fois des hommes de loi, petits praticiens, passèrent en un jour du cabinet à l'administration des armées et au champ de bataille! Merlin de Thionville soutenait des siéges. Il était compagnon de ce général Meunier que Gouvion Saint-Cyr proclamait l'égal de Napoléon. Le prédicateur protestant Jean Bon Saint-André s'est fait amiral. Il organise la flotte. On n'avait que vingt-deux vaisseaux, il promet d'en doubler le nombre. Il établit des croisières, prépare une expédition navale à Cherbourg et à l'île Cotentin. Par ses soins, les matelots gabiers deviendront d'excellens instituteurs des novices. Et Saint-Just, que n'était-il pas! Accusateur, inquisiteur, écrivain, administrateur, financier, utopiste, tête froide, tête de feu, orateur, général, soldat! Le civil achevait

le militaire, et le militaire achevait le civil. Cela ne s'était pas vu depuis les Romains.

Dans cette assemblée d'hommes, le plus obscur a son jour d'immortalité. Quel est celui qui le 25 nivôse ouvre la séance? Il paraît rarement à la tribune : c'est le plus jeune de l'assemblée, il n'a guère que vingt-six ans; mais il sait agir et commander. C'est le médecin Baudot, presque toujours en mission là où il faut un cœur énergique, un œil d'aigle. Voyez comme il est encore couvert de la poussière du champ de bataille. Il en arrive le jour même, et il n'a pas encore quitté son costume demi-militaire de représentant aux armées. C'est à lui qu'a été réservé l'honneur de raconter la victoire de Geisberg; aussi bien il y a eu sa part en prenant sur lui de donner le commandement en chef des deux armées à Hoche malgré Saint-Just, qui désignait Pichegru. Avec quelle rapidité héroïque il décrit cette bataille, d'où il sort: l'action sur un front de onze lieues; les lignes de Wissembourg forcées, Spire enlevé, Landau repris, Lauterbourg, Kayserslautern, Frankenthal occupés, le Palatinat assuré, le Rhin conquis! Grande date! La révolution s'est donné sa frontière. « Mettez, dit Baudot, à profit le grand caractère de l'armée du Rhin et de Moselle. Vous la verrez commander la victoire. Notre première lettre annoncera de nouveau la défaite des rois et la grandeur de la république. » Pour tant de combats et de travaux, quelle a été la récompense de cette armée? Baudot lit la proclamation qu'il lui a adressée; la voici : « Républicains, vous avez fait votre devoir. » Quoi! rien de plus? Non. L'assemblée applaudit, les tribunes acclament ce langage de Spartiate; le jeune représentant est déjà reparti.

A cette même tribune, encore retentissante des échos de Geisberg, David le peintre apporte le 27 nivôse ses conclusions sur le conservatoire du Muséum et le rentoilage des tableaux. Les vierges de Raphaël, du Corrége, défilent processionnellement après les bataillons du Rhin et de Moselle. Les paysages du Poussin, de Claude Lorrain, prennent la place des paysages ensanglantés du Hartz.

Enfin paraît Saint-Just. Il présidait en pluviôse pendant que l'on décrétait la loi sur le roulage et les transports. Aujourd'hui 23 ventôse il ouvre, il proclame la grande terreur. « Vous n'avez vu encore que les roses! » Saint-Just promène l'épouvante sur tous les partis. Comme l'épervier qui paraît immobile et n'a pas encore trouvé la proie sur laquelle il veut fondre, il tient pendant deux heures la convention sous sa vague menace. Il ne conclut pas. Il met chacun en présence de lui-même, car il sait que la terreur, pour être un bon instrument de règne, doit d'abord entrer dans toutes les âmes. Personne n'excelle mieux que lui à tenir ainsi le

glaive suspendu sur toutes les têtes avant de frapper. Quand il a fini, nul n'ose l'interroger. Chacun se demande en secret : De qui veut-il parler? Quel est le coupable aujourd'hui? Ai-je mérité sa haine? Est-ce moi? Il regardait du côté de Danton tout à l'heure; mais qui oserait s'en prendre à Danton? Il est donc vrai qu'il y a des traîtres autour de moi! Et si l'on rencontre Saint-Just, on essaie de sourire à l'exterminateur, car, même parmi les héros, il a su faire pénétrer la peur. Celui-là même qui tout à l'heure racontait la victoire de Geisberg écrira de Saint-Just quarante ans après : « Son souvenir me fait encore frissonner. »

De ce moment, l'épouvante que l'on inspirait aux autres, on commence à la ressentir soi-même. On tutoie le génie de la mort. Depuis nivôse, les listes funèbres s'entassent dans *le Moniteur* immédiatement au-dessus de l'affiche des spectacles. La parole de Saint-Just a glacé. Cette ardeur de civilisation qui se mêlait à tout s'arrête. C'est comme un grand fleuve qui gèle en une nuit. Pendant trois mois, il ne reste plus que l'officiel de la terreur. Le silence s'est fait sur tous les bancs, plaine, montagne, marais. Vous entendriez le ronflement des Euménides.

Ainsi, dans la convention, chacun à son tour sort de son horizon ordinaire, de son tempérament, de sa spécialité. Un seul homme ne sort jamais de la sienne, un seul ne se prodigue pas en fonctions diverses. Pendant que les autres parcourent incessamment la circonférence, il se concentre de plus en plus. Il n'a qu'une fonction, toujours la même, le soupçon, l'accusation; les autres s'agitent autour de la ruche bourdonnante; ils vont, ils viennent, ils s'écartent. Robespierre seul est immobile. Toujours au même poste, immuable dans l'agitation universelle, il est l'œil fixe de 1793 qui veille sur la terreur même. Cela est pour beaucoup dans la fascination qu'il exerce.

Où s'est-il vu jamais une assemblée d'hommes ainsi présens partout, occupés de tout, de ce qui est loin et de ce qui est près, de l'ensemble et du détail, de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, d'armées et de médailles antiques, de peuples et de bibliothèques, d'échafauds et de vases étrusques? Ubiquité, universalité, c'est le nom de la convention.

Avec tant d'audaces, pourquoi n'aurait-elle pas osé fonder une ère nouvelle? Elle l'osa. Fabre d'Églantine apporte à la fin de 1793 le nouveau calendrier; Romme le commente. Les Français avaient tant besoin d'oublier leur passé! Ils cherchèrent à oublier jusqu'aux noms antiques des jours, des mois, des saisons; ils crurent un moment être arrachés à leurs gothiques fondemens. Jamais dans le monde moderne nation ne fit effort plus grand pour effacer

ses souvenirs. Rien au reste ne semblait mieux calculé, plus réfléchi, que cette révolte contre l'ère vulgaire. Les temps se partagent d'eux-mêmes : après la création, le Christ; après le Christ, la révolution. Tout était conforme à la science; l'égalité des jours et des nuits à l'équinoxe d'automne ouvrait au 22 septembre l'ère de l'égalité civile. Ainsi on reflétait dans la loi les pensées constellées de l'univers. La grande république se trouve, comme une portion du firmament, inscrite dans la sphère céleste; elle s'ordonne comme l'équation de la géométrie des mondes. Quelle garantie pour l'édifice nouveau! Qui pourra le renverser, puisqu'il a pour lui l'armée des étoiles?

Qui eût cru que cette géométrie humaine si profondément calculée s'écrivait sur le sable, et qu'après si peu d'années il n'en resterait plus de traces? Les olympiades, les années des consuls, ont duré pendant des siècles; l'hégire subsiste. L'ère de l'an I a passé avant la génération qui l'a fondée. Où sont les mois qui promettaient la moisson, germinal, messidor, fructidor? Ils ont passé comme ceux qui annonçaient les tempêtes, brumaire, frimaire, nivôse. Rien n'est resté, ni le printemps, ni l'hiver. Où sont les fêtes du *génie*, des *récompenses*, de l'*opinion?* Les cieux ont continué de graviter; ils ont ramené l'égalité des jours et des nuits, mais ils ont laissé périr l'égalité et la liberté promises, météores dissipés dans le vide. La sphère poursuit sa course sans s'apercevoir qu'au 22 septembre elle ne ramène plus avec elle l'ordre politique qui la prenait à témoin. Les astres n'ont point épousé la république de l'an I; ils ont mieux aimé leurs espaces déserts que les cieux sanglans de l'esprit humain. Les sans-culottides n'ont pu se populariser dans la plèbe des étoiles.

D'autre part, les peuples ont répudié l'ère nouvelle; ils sont revenus à l'ancienne. Pourquoi? Parce que les hommes de la révolution ont cru prématurément que l'âge de la science est arrivé, et qu'il servira désormais de base unique à toutes les conceptions. Une croyance antique qu'ils avaient négligée, soit crainte, soit mépris, s'est retrouvée; un fantôme est apparu : un souffle grêle, comme celui de Samuel, s'est fait sentir; l'édifice si savamment construit, appuyé sur les mondes, s'est évanoui.

Pourtant la chimère de l'ère nouvelle a existé douze ans; les peuples s'y étaient accoutumés déjà. Qui serait assez hardi pour affirmer que dans les siècles des siècles cet édifice ou un autre semblable ne se relèvera jamais?

EDGAR QUINET.

LE CHEVAL[1]

Je l'avais saisi par la bride,
Je tirais, les poings dans les nœuds,
Ayant dans les sourcils la ride
De cet effort vertigineux.

C'était le grand cheval de gloire,
Né de la mer comme Astarté,
A qui l'Aurore donne à boire
Dans les urnes de la clarté;

L'alérion aux bonds sublimes,
Qui se cabre, immense, indompté,
Plein du hennissement des cimes,
Dans la bleue immortalité.

Tout génie, élevant sa coupe,
Dressant sa torche, au fond des cieux,
Superbe, a passé sur la croupe
De ce monstre mystérieux.

Les poètes et les prophètes,
O Terre, tu les reconnais
Aux brûlures que leur ont faites
Les étoiles de son harnais.

(1) Un nouveau recueil lyrique de M. Victor Hugo, *les Chansons des Rues et des Bois*, paraîtra prochainement. Le poëme que nous publions précède cet ensemble d'inspirations diverses; c'est un prologue où se révèle la double physionomie de l'œuvre tout entière.

Il souffle l'ode, l'épopée,
Le drame, les puissans effrois,
Hors des fourreaux les coups d'épée,
Les forfaits hors du cœur des rois.

Père de la source sereine,
Il fait du rocher ténébreux
Jaillir pour les Grecs Hippocrène
Et Raphidim pour les Hébreux.

Il traverse l'Apocalypse;
Pâle, il a la mort sur son dos.
Sa grande aile brumeuse éclipse
La lune devant Ténédos.

Le cri d'Amos, l'humeur d'Achille
Gonfle sa narine et lui sied.
La mesure du vers d'Eschyle,
C'est le battement de son pied.

Sur le fruit mort il penche l'arbre,
Les mères sur l'enfant tombé.
Lugubre, il fait Rachel de marbre,
Il fait de pierre Niobé.

Quand il part, l'idée est sa cible;
Quand il se dresse, crins au vent,
L'ouverture de l'impossible
Luit sous ses deux pieds de devant.

Il défie Éclair à la course;
Il a le Pinde, il aime Endor;
Fauve, il pourrait relayer l'Ourse
Qui traîne le Chariot d'or.

Il plonge au noir zénith, il joue
Avec tout ce qu'on peut oser.
Le zodiaque, énorme roue,
A failli parfois l'écraser.

Dieu fit le gouffre à son usage.
Il lui faut les cieux non frayés,
L'essor fou, l'ombre, et le passage
Au-dessus des pics foudroyés.

Dans les vastes brumes funèbres,
Il vole, il plane; il a l'amour
De se ruer dans les ténèbres
Jusqu'à ce qu'il trouve le jour.

Sa prunelle sauvage et forte
Fixe sur l'homme, atome nu,
L'effrayant regard qu'on rapporte
De ces courses dans l'inconnu.

Il n'est docile, il n'est propice
Qu'à celui qui, la lyre en main,
Le pousse dans le précipice,
Au-delà de l'esprit humain.

Son écurie, où vit la fée,
Veut un divin palefrenier;
Le premier s'appelait Orphée,
Et le dernier..., André Chénier.

Il domine notre âme entière;
Ézéchiel sous le palmier
L'attend, et c'est dans sa litière
Que Job prend son tas de fumier.

Malheur à celui qu'il étonne
Ou qui veut jouer avec lui !
Il ressemble au couchant d'automne
Dans son inexorable ennui.

Plus d'un sur son dos se déforme;
Il hait le joug et le collier;
Sa fonction est d'être énorme
Sans s'occuper du cavalier.

Sans patience et sans clémence,
Il laisse en son vol effréné,
Derrière sa ruade immense,
Malebranche désarçonné.

Son flanc ruisselant d'étincelles
Porte le reste du lien
Qu'ont tâché de lui mettre aux ailes
Despréaux et Quintilien.

Pensif, j'entraînais loin des crimes,
Des dieux, des rois, de la douleur,
Ce sombre cheval des abîmes
Vers le pré de l'idylle en fleur.

Je le tirais vers la prairie
Où l'aube, qui vient s'y poser,
Fait naître l'églogue attendrie
Entre le rire et le baiser.

C'est là que croît, dans la ravine
Où fuit Plaute, où Racan se plaît,
L'épigramme, cette aubépine,
Et ce trèfle, le triolet.

C'est là que l'abbé Chaulieu prêche,
Et que verdit sous les buissons
Toute cette herbe tendre et fraîche
Où Segrais cueille ses chansons.

Le cheval luttait; ses prunelles,
Comme le glaive et l'yatagan,
Brillaient. Il secouait ses ailes
Avec des souffles d'ouragan.

Il voulait retourner au gouffre;
Il reculait, prodigieux,
Ayant dans ses naseaux le soufre
Et l'âme du monde en ses yeux.

Il hennissait vers l'invisible,
Il appelait l'ombre au secours.
A ses appels, le ciel terrible
Remuait des tonnerres sourds.

Les bacchantes heurtaient leurs cistres,
Les sphinx ouvraient leurs yeux profonds;
On voyait, à leurs doigts sinistres,
S'allonger l'ongle des griffons.

Les constellations en flamme
Frissonnaient à son cri vivant,
Comme dans la main d'une femme
Une lampe se courbe au vent.

Chaque fois que son aile sombre
Battait le vaste azur terni,
Tous les groupes d'astres de l'ombre
S'effarouchaient dans l'infini.

Moi, sans quitter la plate-longe,
Sans le lâcher, je lui montrais
Le pré charmant, couleur de songe,
Où le vers rit sous l'antre frais.

Je lui montrais le champ, l'ombrage,
Les gazons par juin attiédis;
Je lui montrais le pâturage
Que nous appelons paradis.

— Que fais-tu là? me dit Virgile.
Et je répondis, tout couvert
De l'écume du monstre agile :
— Maître, je mets Pégase au vert.

VICTOR HUGO.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre 1865.

La saison politique va commencer partout, et cependant on ne démêle point encore le tour que pourront prendre prochainement les événemens et les préoccupations publiques. Voilà par exemple l'empereur revenu à Paris. M. de Bismark a pu le voir encore à Biarritz. La conjonction du chef de l'état et du ministre prussien a plus donné à réfléchir à nos astrologues politiques, il faut bien le reconnaître, que les visites des têtes couronnées de la péninsule ibérique, comme on dit en langage noble. Le suprême pilote et l'homme d'état qui tient aujourd'hui en Europe les outres d'Éole se sont rencontrés : il est naturel de se demander vers quelle corne de l'étoile des vents la barque va être gouvernée; mais poser la question est tout ce qui nous est permis; les moyens d'y répondre nous font défaut, et nous sommes obligés de rester tous là, le nez en l'air, plantés en badauds comme des points d'interrogation.

Les alertes, les furets, ceux qui ont l'ouïe assez fine pour entendre pousser l'herbe, prétendent qu'ils démêlent, à travers les légers bruissemens qui accompagnent le retour à la vie officielle, l'intention où l'on serait de nous chercher de l'occupation intellectuelle au dehors pour nous distraire des petites agitations intérieures. Il ne s'agit, remarquez-le, que d'occupation intellectuelle et d'amusement d'esprit. On conviendra en effet qu'il faudrait des événemens doués d'une rare puissance de nécessité pour décider à l'action une politique qui n'a pu être dégourdie ni par la longue tractation des affaires de Pologne, ni par l'aventure des duchés de l'Elbe, ni par la piquante conclusion des récentes affaires d'Allemagne. Au fait, les agitations intérieures sont maussades et ne donnent lieu entre le gouvernement et l'opinion libérale qu'à un échange d'agaçantes taquineries. Ce pays commence à comprendre sur bien des points l'utilité pratique de l'autonomie municipale. Il aimerait à voir ses maires élus au sein des conseils

municipaux; il commence à dresser l'oreille à propos de l'*haussmanisation* de la France; il voudrait voir accroître par une libre et franche publicité la vie de ses assemblées locales. Voilà d'importuns désirs que le gouvernement accueille d'un air chagrin, ne pensant point qu'il soit juste et sage de les satisfaire encore. De là des contrariétés mutuelles qui petit à petit grossissent l'actif de l'opposition libérale, comme on s'en aperçoit à l'occasion des élections partielles, comme on s'en apercevrait bien plus encore un jour d'élections générales. Un autre sujet d'ennui, c'est la malheureuse presse. Juste ciel! comment la presse pourrait-elle être aujourd'hui une cause de soucis et d'alarme? Elle est attachée par mille fils, elle bat des ailes dans une volière. Sa condition, pour ceux qui considèrent les choses de haut, est digne de pitié et fait subir à l'esprit français une humiliation douloureuse. Ses timides bourdonnemens ont pourtant encore la vertu de fâcher le pouvoir. Nous avions cru devoir accueillir comme un symptôme d'indulgence l'extension donnée au système des communiqués officiels. Voilà les avertissemens qui pleuvent de plus belle et la *Gazette de France* avertie une seconde fois pour avoir osé exprimer quelques réflexions touchant la première sévérité administrative qui l'avait frappée. Nous qui observons ces choses-là en curieux, nous noterons que ces avertissemens répétés donnés à la *Gazette de France* ont produit dans le monde impartial le moins suspect de tendresse envers la presse un effet d'étonnement. Que l'on aille un peu plus loin dans cette voie, et l'on ne tardera point à rappeler vers les journaux un intérêt et des sympathies publiques qui les avaient depuis longtemps délaissés.

Le ministre de l'intérieur a émis à ce propos une doctrine qui paraîtrait exorbitante, si elle pouvait s'établir sans contestation. Il assimile les avertissemens, ces mesures que M. de Persigny avait la franchise d'appeler des actes de pouvoir discrétionnaire, à des jugemens qu'il faudrait subir purement et simplement, et qu'il serait interdit d'apprécier et de discuter. C'est réclamer pour l'autorité administrative un privilége que n'a point et que ne voudrait point exiger la justice civile du pays. A-t-on jamais vu dans un pays civilisé qu'un arrêt pût être soustrait à la discussion et à la critique polie et modérée? Que les arrêts soient exécutés et respectés, voilà ce qui est prescrit; mais il n'est pas de jurisconsulte ou de magistrat qui ait jamais songé à pousser les effets légaux des décisions judiciaires jusqu'à interdire absolument l'appréciation contradictoire des principes et des motifs de ces décisions. Le pouvoir administratif montre déjà une bien grande ambition quand il place ses arrêts sur les journaux au rang des actes de la justice ordinaire, mais il ne peut raisonnablement aller au-delà et prétendre à des immunités que la justice ordinaire ne possède point et ne voudrait point revendiquer. Il faut donc féliciter la *Gazette de France* de l'intention qu'elle annonce de se pourvoir devant le conseil d'état contre le dernier avertissement qu'elle a reçu. Il est bon que la plus

haute juridiction administrative du pays soit appelée à se prononcer sur la prétention si nouvelle, si peu conforme à l'esprit de nos lois, qui voudrait placer les avertissemens au-dessus de toute appréciation critique. L'exemple du *Courrier du Dimanche,* qui a fait établir une jurisprudence précise sur les suspensions, démontre que ce n'est point en vain que l'on fait appel aux lumières et à l'équité de notre premier corps administratif. Nous espérons que les efforts de la *Gazette* ne seront pas moins heureux.

On voit à quelles conséquences désagréables aboutissent les petites tracasseries de la politique intérieure dans un système qui n'a point pris encore le parti de s'accommoder d'un outillage suffisant de liberté. A notre sens, nous le répétons, un redoublement de sévérité envers les journaux ne serait point politique dans les circonstances présentes. Beaucoup de bons esprits très modérés, fort conservateurs, guidés ordinairement par un sens pratique exercé, commencent à être frappés des inconvéniens graves qui résultent du régime actuel de la presse. Ils s'aperçoivent que ce n'est pas seulement la vie politique qui souffre du trop rigide enchaînement des journaux, que ce système restrictif peut être exploité à l'avantage d'intérêts qu'aucun gouvernement ne doit encourager, tandis que des intérêts sains, solides, respectables, se trouvent exposés à être privés des moyens de publicité qui leur sont nécessaires. Il y a là une démonstration pratique de l'utilité et de la nécessité de la liberté de la presse qui se fait d'une façon insensible, mais sans relâche, dans le domaine des affaires publiques. Cette démonstration est déjà bien avancée. Les rigueurs contre la presse seraient donc en ce moment très inopportunes; elles ne seraient pas accueillies favorablement par la portion prudente et réfléchie du public : elles produiraient un résultat contraire à celui qu'on aurait en vue.

Il serait puéril de dissimuler que parmi nos préoccupations intérieures la plus fâcheuse est en ce moment le choléra. Nous avons assisté, depuis 1832, à plus d'une épidémie cholérique; jamais, ce nous semble, la terrible maladie n'avait aussi vivement frappé que cette année l'imagination des populations. En 1849, en 1854, les ravages du choléra furent longs et cruels. Le public en paraissait moins ému qu'aujourd'hui. Nous avions alors, il est vrai, de graves diversions politiques : en 1849 l'ardente lutte des partis, en 1854 les commencemens de la guerre d'Orient. Peut-être aussi, accoutumés depuis lors à un long repos, au progrès des choses qui rendent la vie plus comfortable et plus aisée, sommes-nous plus touchés de la perspective d'une de ces grandes calamités publiques que les esprits religieux appellent des visitations de la Providence. Tout semble annoncer cependant que cette fois la visite du choléra sera moins longue et moins désastreuse que ses apparitions antérieures. Le fléau semble abandonner les villes du midi, Marseille, Toulon notamment, qu'il a douloureusement éprouvées. Cette invasion du choléra et les émotions qu'elle a inspirées au public ont fait naître des questions administratives et des questions poli-

tiques, une question intérieure et une question extérieure. La question intérieure est très importante. La marche de la maladie a prouvé cette année que l'infection cholérique voyage avec ceux qui fuient les foyers où cette infection s'est déclarée. L'on a vu le choléra partir de La Mecque avec les pèlerins, s'établir en Égypte, et de l'Égypte se répandre avec les émigrans d'Alexandrie dans tous les ports de la Méditerranée qui n'ont pas su se protéger par des précautions sanitaires efficaces. C'est ainsi qu'il a atteint la France. Cette expérience toute récente est décisive. Il n'y a plus à disserter sur le caractère contagieux du choléra : il ne faut pas s'arrêter à de vaines querelles sur le sens littéral du mot contagieux; la contagion signifie transmission, et la transmission s'accomplit manifestement par le déplacement des personnes. On ne saurait trop déplorer que l'on ait attendu cette expérience pour arriver à la conviction qui prévaut aujourd'hui sur le mode de transmission du choléra. Si cette conviction avait été imposée à l'administration dans les premiers mois de cette année, on n'eût point hésité à prendre à Marseille les précautions sanitaires que l'opinion publique de cette ville réclamait à l'égard des arrivages d'Alexandrie. Il est maintenant incontestable que ce sont des émigrans d'Alexandrie qui ont introduit le choléra à Marseille, et par conséquent en France. Ce fait, si profondément regrettable, donne une grande force aux réclamations des Marseillais demandant qu'on leur rende leur vieille institution de l'intendance de santé. Voilà un cas qui prouve bien éloquemment l'utilité des institutions vivant d'une initiative municipale et l'insuffisance souvent fâcheuse de la centralisation administrative. Si l'initiative des mesures sanitaires fût demeurée à une intendance marseillaise au lieu d'être reportée au ministère du commerce, il est permis de croire que l'accès de la France par le littoral de la Méditerranée eût pu être fermé à l'invasion cholérique. Des hommes très éminens dans la pratique médicale ou dans la science générale, un médecin marseillais par exemple, M. Bertulus, et notre illustre collaborateur M. Littré, croient à l'efficacité des quarantaines. D'autres médecins, qui ont le tort, suivant nous, de trop jouer sur le sens littéral du mot contagion, méprisent ce système de précautions; mais dans le doute ce serait encore le système le plus prudent qui aurait dû et qui devrait l'emporter dans l'esprit du gouvernement. On s'est beaucoup récrié contre l'ancienne organisation des quarantaines, qui était accompagnée, il est vrai, de vexations odieuses et ridicules; mais l'on est allé trop loin dans la réaction. Il est certain qu'il est des cas où, pour défendre la santé publique, il ne faut point hésiter à prendre à temps des mesures vigoureuses; devant un tel intérêt, il est inhumain et absurde de négliger, même quand elle serait problématique, une chance de salut.

En fait de quarantaines, on est passé d'un préjugé excessif au préjugé opposé, et c'est ce mouvement contradictoire qui a entraîné les omissions funestes dont on a aujourd'hui lieu de se plaindre. Chose curieuse, pour

une maladie bien moins connue que le choléra, qui frappe des animaux et non des hommes, pour le *rinderpest,* pour la peste de la race bovine, on n'a point éprouvé les mêmes hésitations; on a cru à la contagion, on a prohibé l'exportation, on a ordonné la destruction des animaux affectés, on a tracé au public ses devoirs avec toute l'assurance d'une autorité qui ne connaît point le doute. On n'a pu qu'approuver à cette occasion la décision et la promptitude du ministre du commerce. La santé des hommes, grâce aux incertitudes auxquelles elle se livre elle-même dans le choc des controverses médicales, a été protégée avec moins de bonheur. Les Marseillais disent que ce n'est point au ministère du commerce que devrait appartenir la direction des établissemens et des mesures sanitaires. Ils voient là une contradiction entre l'intérêt et la fonction. Les ministres du commerce, prétendent-ils, sont les adversaires-nés des quarantaines, parce qu'ils y voient un obstacle aux mouvemens et aux intérêts commerciaux. Cette défiance des Marseillais nous paraît injuste. Il n'y a pas de ministre, quel que soit le titre de son portefeuille, qui puisse mettre un intérêt commercial quelconque en balance avec l'intérêt supérieur de la conservation de la santé générale d'une ville ou d'un pays. L'intérêt commercial n'est-il pas d'ailleurs profondément atteint à l'instant même où la santé générale est compromise? Qu'on voie ce qui est arrivé pour Marseille. Son commerce eût été à peine gêné par des quarantaines qui eussent mis sa population à l'abri des provenances suspectes, tandis que son commerce a été gravement paralysé dès que le choléra a éclaté dans ses murs. Sans parler de l'émigration d'une grande partie de ses habitans, partout dans la Méditerranée et, chose piquante, à Alexandrie même, ses propres navires ont eu à subir la quarantaine. Au surplus, l'enseignement de l'épidémie actuelle a parlé très haut à l'esprit du gouvernement, et l'on peut être sûr qu'à l'avenir des mesures efficaces seront prises dans nos ports de mer, car notre prévoyance, aiguisée par une expérience funeste, s'étend désormais sur le foyer originel de l'infection cholérique, et veut imposer l'organisation de précautions sanitaires en Égypte et en Arabie, à Suez et à Djeddah. L'épidémie vagabonde de 1865 aura ce double honneur de faire entrer le choléra parmi les élémens de la question d'Orient et de faire du choléra l'objet d'une conférence diplomatique et le lien d'un nouveau concert européen. Le choléra est endémique parmi les populations centrales de l'Arabie; nous en sommes informés par le beau livre que vient de publier sur ce pays un intrépide voyageur anglais, M. Palgrave, le seul Européen qui ait parcouru et visité à loisir l'intérieur de la péninsule arabique. Les diplomaties de la chrétienté vont se croiser pour atteindre le monstre dans son antre, auprès du tombeau de Mahomet, dans ces lieux où les *hadjis* font une si grande boucherie de bêtes de toute sorte, et renouvellent chaque année ces affreux et pestilentiels charniers qui engraissent le choléra, plus vorace et plus cruel qu'Allah. Nous souhaitons beaucoup

de succès à cette honnête et courageuse entreprise de la diplomatie; nous lui souhaitons de ne point s'arrêter trop longtemps en route, à Londres par exemple ou à Constantinople. Quant à nous, moins glorieux dans nos visées, plus modestes dans notre ambition, nous nous bornons à demander que si dans l'avenir le choléra arrivant d'Orient avait encore une fois le caprice de se présenter à Marseille, il trouvât dans cette bonne ville une honnête, vigilante, énergique intendance sanitaire bien résolue à refuser la libre pratique à cet hôte épouvantable.

Il est une question que nous sommes destinés à voir renaître à peu près chaque année à la saison où nous sommes, et qui vient en effet de reparaître : c'est la question des banques. En France, en Angleterre, sur le continent, à l'automne, les transactions commerciales qui s'opèrent à propos des récoltes déterminent tous les ans des besoins particuliers d'espèces ou de moyens de circulation monétaire. C'est aux banques qu'on va demander l'argent ou les billets dont on a besoin : aussi en temps ordinaire, à ce moment-là, voit-on diminuer les encaisses métalliques et le taux de l'escompte s'élever dans la proportion des besoins extraordinaires d'argent qui se révèlent. Tel est le mouvement naturel des choses, et l'on a observé par exemple qu'en France chaque année la Banque, de septembre à novembre, voit sortir de ses caisses une centaine de millions qui lui reviennent dans le courant de l'hiver par les mille canaux entre-croisés de la circulation. Si ce phénomène périodique vient à coïncider avec quelque accident économique particulier qui entraîne des mouvemens de crédit et de numéraire, avec une mauvaise récolte, un engorgement de spéculation, des imprudences de l'esprit d'entreprise, la situation du marché monétaire se tend, et l'on assiste à ces crises passagères dont nous avons vu de fréquens exemples. Il y a donc chaque année, au moment de la sortie des espèces et du renchérissement du crédit, à considérer si l'on n'a affaire qu'au mouvement naturel des choses, ou si la situation normale se complique de quelque difficulté accidentelle. Cette année, rien n'indique jusqu'à présent qu'il y ait à redouter des difficultés semblables à celles de l'année dernière. La Banque d'Angleterre a eu à donner au public plus d'or et de billets qu'elle ne le fait habituellement en septembre et octobre. Quant à la Banque de France, elle reste dans les conditions habituelles de ses mouvemens d'automne. En Angleterre, la Banque a été obligée d'élever le taux de l'escompte par des motifs qui sont les effets directs d'une situation commerciale active et prospère: toutes les branches de l'industrie travaillent avec profit; les prix des marchandises sont en voie de hausse ; les salaires sont plus élevés qu'on ne les a jamais vus. Cet état de choses crée un besoin plus grand de moyens de circulation en or ou en billets, et la Banque, se voyant demander plus d'or et de billets, a dû, pour rester dans la vérité commerciale, élever ses prix. En France, la Banque, beaucoup plus riche cette fois que sa voisine de l'autre côté de la Manche en ressources métalli-

ques, n'a pas eu besoin de serrer l'écrou aussi fort, et a fixé l'escompte au taux très raisonnable et très modéré de 5 pour 100. Elle ne pouvait, tandis que l'argent se paie 7 pour 100 en Angleterre, 5 et 6 en Allemagne, ne le donner qu'à 3 pour 100. Une telle libéralité eût été une faute contre toutes les règles commerciales; elle eût favorisé une sortie artificielle d'espèces; elle eût commencé par tromper le commerce français sur l'état vrai des choses, et eût fini par lui susciter de fâcheux embarras. Quoique la situation ne présente aucun sujet d'alarme, quoique les conditions d'escompte fixées par la Banque soient modérées, les adversaires, nous ne dirons pas de la Banque, mais des lois élémentaires qui régissent le commerce des capitaux et de l'argent, les ennemis déclarés du sens commun, n'ont point laissé échapper l'occasion de renouveler leurs accusations déclamatoires contre la politique de notre premier établissement de crédit. Ces gens-là se figurent que la Banque est investie d'une faculté créatrice de crédit dont elle doit distribuer gratuitement les magiques produits. C'est une troupe de fanatiques qui veulent introduire les mystères et le surnaturel dans une chose aussi réelle et aussi prosaïque que le commerce, qui échauffent les préjugés populaires au bénéfice d'une école de spéculation très froide, point dupe du tout, et dont toute la conduite semble dire : Que mes opérations réussissent, et après moi le déluge! Les vrais principes et les saines pratiques en matière de banque ont été cependant amplement et nettement exposés depuis la controverse de l'année dernière. Plusieurs de nos collaborateurs, MM. Bonnet, de Laveleye, Wolowski, les ont développés ici avec un grand succès. Des hommes compétens et pratiques ont présenté d'une façon complète et décisive ce qu'on pourrait appeler les conditions techniques du métier de la banque et la philosophie positive du crédit. Au point de vue professionnel, M. Coullet, à qui l'on doit aussi la publication d'intéressans extraits des enquêtes anglaises, a donné un traité qui épuise la question. Au point de vue théorique, M. Cernuschi, dans sa mécanique de l'échange, a tracé une œuvre magistrale où sont saisies et rendues avec une inflexible logique la nature et l'action du capital, du crédit, de la monnaie. Après toutes ces publications, on ne peut plus voir dans les écrivains qui ne se fatiguent point à répéter les mêmes objections ineptes contre les variations de l'escompte que d'incorrigibles fanfarons d'ignorance. Ce qui nous révolte surtout, c'est que de pareilles erreurs soient placées sous l'invocation d'un faux esprit démocratique. Étranges démocrates! il y en a eu de semblables en Angleterre, et il faut voir, dans les écrits de M. Stuart Mill, avec quel austère dédain ils ont été désavoués par le plus grand économiste vivant de la démocratie.

Malgré notre dénûment en matière de libertés politiques, la vérité et l'honneur ne permettent point aux libéraux français de chercher des moyens détournés d'opposition dans de fausses manœuvres économiques. Nous le savons, dans les pays où l'esprit politique ne peut ou n'ose encore

se faire voir, on place volontiers la lutte sur les questions de finance et d'industrie. La presse russe offre à ce point de vue un intéressant spectacle. Quant à nous, nous aimerions à voir l'esprit politique libéral se développer en Russie, puisque, sur les questions extérieures qui nous séparent, il a été impossible de rien obtenir des passions nationales de ce grand empire. La diplomatie russe, quand elle s'applique à des questions qui ne nous émeuvent point douloureusement comme la question polonaise, nous intéresse assurément beaucoup. Conduite par un homme d'esprit, le prince Gortchakof, elle a toujours la même persévérance habile, la même hardiesse, et nous fait d'ailleurs l'honneur de parler un joli français. Eh bien! quand même le prince Gortchakof en personne voudrait nous réciter le conte des mille et une nuits que la politique russe exécute en Asie et nous conduire en imagination à Samarcande, lors même que ce fin ministre daignerait nous déployer en confidence quelques-uns de ses projets occidentaux et nous entretenir des douces violences qu'il fait à M. de Bismark pour amener la Prusse à accepter la rive gauche de la Vistule, un nouveau morceau de la Pologne dont l'aliénation consommerait le démembrement de cet infortuné pays, à ces communications piquantes nous préférerions encore des manifestations de la presse russe qui nous montreraient les aspirations de ce peuple à gouverner lui-même ses propres affaires. Il faut bien qu'il y ait en Russie des aspirations semblables, puisque la presse de Pétersbourg s'échauffe sur les questions économiques, et semble chercher un terrain d'opposition sur l'institution de la banque foncière dont nous avons récemment annoncé la création. Cette banque est une grande conception qui peut être utile de plusieurs façons à la Russie. Elle est destinée à convertir la dette hypothécaire de l'empire, à influer sur la consolidation de la dette publique, à mobiliser les ressources du vaste et riche domaine de l'état et à relever le crédit national. L'opposition russe ne semble point sensible à ces avantages; on dirait qu'elle n'attend le bien que de l'excès du mal, qu'elle rêve une de ces crises financières d'où sont nées presque partout les gouvernemens représentatifs, et qui obligent l'absolutisme à capituler devant la liberté. On croirait que tel est le sens de la polémique passionnée qui s'est engagée à propos de la banque foncière. La presse libérale poursuit un but légitime et a tous nos applaudissemens lorsqu'elle voudrait voir son gouvernement devenir parlementaire et la gestion des finances publiques contrôlée par une représentation nationale; mais elle fait fausse route quand elle combat l'institution de la banque foncière comme un établissement qui mettra le pouvoir hors de page, et lui permettra d'ajourner les concessions libérales en l'affranchissant de ses embarras financiers. Certes elle apporte dans cette lutte une chaleur que l'on n'oserait guère montrer à Paris contre un projet gouvernemental, et en ce sens elle nous fournit une preuve encourageante des progrès que la liberté d'écrire a faits en Russie. Malheureusement l'excès

du pessimisme jette les écrivains russes auxquels nous faisons allusion dans des erreurs économiques qui ne peuvent manquer de nuire à la noble cause qu'ils voudraient servir. Une des plus utiles opérations de la banque foncière doit être de procurer les ressources nécessaires pour mettre en valeur les immenses domaines de l'état. Amenant les ressources du crédit sur ces domaines, il est naturel que la banque y puise une garantie hypothécaire. C'est cette attribution d'hypothèque que combattent les opposans russes. Ils prétendent que le gouvernement n'a pas le droit de faire un pareil emploi de son domaine, lequel serait le gage inaliénable des billets de crédit qui servent à la circulation monétaire de la Russie. L'objection n'a en vérité aucun fondement économique. Que les Russes en soient convaincus : des terres ne peuvent être la garantie d'une circulation fiduciaire saine et solide. La vertu qu'ils attribuent au domaine comme garantie de leurs billets de crédit est une fiction; c'est l'histoire de nos assignats révolutionnaires gagés par nos biens nationaux. Les prêts que la banque foncière fera sur des portions du domaine fourniront à l'état le moyen d'améliorer la condition de ces propriétés publiques, de les mettre en valeur, d'en obtenir par des aliénations avantageuses des ressources croissantes. Le domaine restera, si l'on veut, le gage de la circulation du papier; mais, grâce à l'intervention de la banque, la valeur du gage aura augmenté, et les porteurs de billets, au lieu d'être lésés dans leurs intérêts, verront au contraire s'accroître, se fortifier et devenir plus facile à réaliser et plus disponible la garantie sur laquelle se fonde leur sécurité. Si, grâce à la banque foncière, l'état parvient à mobiliser une portion seulement d'un domaine dont la valeur s'estime par milliards, il y aura là de vastes capitaux disponibles qui pourront être employés à la construction des chemins de fer et à des travaux publics qui multiplieront la richesse de l'empire. La mise en valeur des ressources économiques de la Russie profitera au progrès de la civilisation nationale et à l'émancipation politique du pays. De tels avantages sont bien préférables à l'illusion d'une monnaie de papier reposant sur un gage inerte et stérile. Les opposans russes ont donc grand tort de compromettre par des argumens économiques rétrogrades et faux des aspirations politiques libérales auxquelles applaudit tout ce qu'il y a d'esprits élevés en Europe,

Les mystères de la curieuse conspiration des *fenians* continuent à se dévoiler devant les tribunaux d'instruction d'Irlande. Il y a dans cette conspiration des phénomènes bizarres de crédulité et de naïveté qui étonnent. Y a-t-il rien de plus singulier par exemple que l'existence d'une société politique organisée dans deux pays différens, qui est nécessairement une société secrète dans le pays où elle se propose d'agir révolutionnairement, tandis qu'elle est une société publique, réunissant des *meetings,* donnant des bals, recueillant des souscriptions populaires, dans le pays où elle amasse ses moyens d'action? En Irlande, on se rencontre la nuit, on

prend des noms supposés; les enrôlemens sont secrets. Aux États-Unis, ce n'est plus une conspiration, c'est une agitation en pleine lumière. Puis, des deux côtés de l'Atlantique, ces conspirateurs, qui découvrent là ce qu'ils cachent ici, se figurent qu'avec quelques milliers d'hommes et quelques milliers de livres sterling ils pourront, au nom de l'Irlande, faire la guerre à l'Angleterre. On est confondu d'une pareille stupidité. Il plane aussi sur cet égarement d'un patriotisme inculte et d'une inquiétude ignorante on ne sait quelles vapeurs légendaires. Ce sont des traditions ossianiques, des poésies de race qui ont ouvert les oreilles et le cœur de tous ces pauvres Irlandais aux excitations des meneurs fenians. Ces Irlandais continuent à s'appeler des Celtes; on dirait qu'ils n'ont point la mesure des temps écoulés; ils croient presque vivre à l'époque où la conquête saxonne brisa les résistances celtiques. Il y eut alors des héros celtes du nom de *fenïon*, qui étaient païens et qui résistaient avec la même énergie aux prêtres chrétiens et aux Saxons. Mille contes sont bâtis sur ces brumeux souvenirs historiques, et les fenians d'aujourd'hui, qui en ont été bercés dans leur enfance, se glorifient d'être des païens, *pagans*, et ne sont point étonnés d'être conviés à détester les prêtres autant que les Anglais. Quelques-uns des obscurs meneurs de cette conspiration ont écarté la sympathie qui aurait pu s'attacher encore à leur erreur par de sauvages doctrines qui ne sont que de tristes plagiats. Un de ces chefs, dans une lettre interceptée, révélait sa pensée: « Il faut détruire la religion et l'aristocratie; il faut imiter la révolution française. Voltaire avait détruit les préjugés; les *sans-culottes* ont supprimé les aristocrates. » Le Voltaire fenian est resté inconnu, et grâce à Dieu les sans-culottes fenians se sont trompés eux-mêmes s'ils ont cru qu'ils pourraient atteindre à l'horrible énergie de nos septembriseurs. En vérité, cette démence enfantine désarme la colère, et nous ne doutons point que les Anglais, une fois la conspiration réprimée, ne prennent en considération l'incroyable état moral dans lequel, on vient de le voir sous la morne lueur de cet éclair, les populations inférieures de l'Irlande demeurent plongées. Les mesures de répression prises par le gouvernement anglais contre le fenianisme étaient connues aux États-Unis au départ du dernier paquebot arrivé en Europe. Les principaux journaux de New-York n'hésitent point à traiter comme une extravagance cet effort bizarre de la plèbe irlandaise.

L'Italie désormais attire l'attention particulière des observateurs. On touche là à d'importantes échéances politiques. Voici d'abord les élections générales qui auront lieu dans quelques jours. Le résultat des élections peut être envisagé à deux points de vue. Comme tendance générale, il n'y a pas le moindre doute que l'immense majorité de l'assemblée nouvelle appartiendra aux opinions modérées, dociles dans les questions décisives aux inspirations de la politique habile et prudente; mais, au point de vue des combinaisons ministérielles possibles, comment se grouperont les diverses fractions du parti modéré? C'est ce qu'il est absolument impossible

de prédire à l'heure qu'il est. Le cabinet actuel a présenté avec sévérité au corps électoral les difficultés de la situation financière. Nous croyons qu'il a honnêtement agi en cela et habilement. Pour surmonter les difficultés financières, deux systèmes se proposent : l'un consisterait à augmenter les impôts, l'autre chercherait des ressources extraordinaires dans une appropriation complète des biens du clergé à l'état. Le système sérieux et viril serait celui que préfère le ministre des finances actuel, l'augmentation des impôts; mais il ne faut point se dissimuler que c'est aussi le plus impopulaire. Un inconvénient grave de l'appropriation des biens du clergé, c'est qu'elle élèverait un grand et nouvel obstacle à tout rapprochement entre le pape et le gouvernement italien. Cependant une autre échéance approche, celle de l'exécution du traité du 15 septembre par la France. Déjà nous annonçons notre mouvement d'évacuation de Rome, et il serait d'un éminent intérêt que les relations fussent rétablies entre le cabinet de Florence et la cour pontificale avant que la France ait retiré des états romains son dernier soldat.

E. FORCADE.

THÉATRE-ITALIEN.

Le Théâtre-Italien, qui a depuis quelques années déjà pris l'habitude de ne plus attendre le retour de sa clientèle traditionnelle pour commencer sa campagne d'hiver, a fait sa réouverture le 2 octobre. L'œuvre choisie pour cette occasion était *Crispino e la Comare,* cet opéra bouffe des frères Ricci qui a si heureusement couronné la saison précédente et a été pour tout le monde une si gracieuse surprise.

Oui, vraiment une surprise, puisqu'il nous a ramenés à l'improviste à des spectacles dont nous étions déshabitués et à un genre musical que la plupart d'entre nous croyaient trépassé. Qui donc songeait encore au genre bouffe? La transformation opérée dans la musique italienne par le *maestro* Verdi, la domination exclusive et puissante qu'il exerce depuis déjà vingt ans sur les théâtres lyriques, — vingt ans, un peu plus que la portion du temps appelée par l'historien ancien un grand espace de la vie humaine, — avaient peu à peu chassé de notre esprit toute croyance à l'existence actuelle ou au retour possible de ce genre, la fleur la plus gaie qui soit éclose de l'âme lumineuse de l'Italie. Pour les nouvelles générations, l'opéra bouffe n'était déjà plus qu'une sorte de produit archaïque dont elles allaient écouter les échantillons consacrés par l'admiration des générations précédentes, comme on va en toute confiance admirer dans un musée des morceaux de peinture et de sculpture dont la réputation est désormais immuable. Depuis longues années déjà, n'est-il pas vrai qu'on allait entendre *le Mariage secret* ou même *le Barbier de Séville* comme on lit un chant de l'Arioste ou du Tasse, bien plus dans le désir d'amuser

son imagination des sentimens du passé que dans l'espoir d'y rencontrer des émotions vivantes et en quelque sorte contemporaines de notre propre cœur, bien plus pour y chercher ce qui a été que pour y chercher ce qui est? Cette vie morale, si légère, si à fleur d'âme, qui flotte au-dessus de la musique de Cimarosa comme une nacelle sur une mer sans flux ni reflux, cette vie sensuelle si brillamment frivole, si indolente et à la fois si pétulante, qui éclate dans la musique bouffe de Rossini, que nous représentaient-elles, sinon des images d'une Italie que nous ne connaissons que par tradition, d'une Italie ignorante de son esclavage ou le supportant avec une gaie patience, et se préservant des rigueurs extrêmes de sa condition en communiquant à ses maîtres la contagion de sa facile bonne humeur? Mais qu'y avait-il là qui nous ramenât aux émotions du présent et qui ressemblât aux sentimens de cette Italie contemporaine dont nous nous étions habitués à chercher justement l'expression dans la musique de Verdi? *Nabucco*, *il Trovatore*, *la Traviata*, *Rigoletto*, voilà le présent. N'est-il pas vrai que cette musique traduit bien exactement, quoi qu'en disent ses détracteurs, les sentimens de cette situation fiévreuse dans laquelle nous avons vu l'Italie plongée pendant ces dernières vingt-cinq années? Voix souterraines du carbonarisme et des sociétés secrètes, sourds conciliabules, rumeurs de la marée de la démocratie ascendante, angoisses d'âmes oppressées par une atmosphère trop chargée d'électricité et qui attendent avec un halètement pénible un orage qui ne veut pas éclater, prostration frémissante, désespoir énergique, bref de l'Alfieri en musique, et çà et là les accens d'un Leopardi qui n'aurait pas puisé dans l'étude classique de l'antiquité les secrets consolateurs du stoïcisme, voilà ce qu'exprime la musique de Verdi et ce qui lui a valu son succès et sa popularité. Ses accens trouvent un écho immédiat dans notre cœur précisément par ce qu'ils expriment de tout à fait transitoire. Que certains *dilettanti* désolés parlent, s'ils veulent, avec tristesse de violence, de brutalité, de vulgarité musicales; cette violence, cette brutalité, cette vulgarité, ont au moins le mérite d'être singulièrement vivantes, car il n'est pas un homme approchant du méridien de l'existence qui, en écoutant *Rigoletto* ou le *Trovatore*, n'y reconnaisse la traduction exacte des sentimens qu'il a connus, aperçus, traversés ou partagés. Grande a donc été la surprise de ce public parisien à qui Verdi fait déguster depuis vingt ans les sombres plaisirs des cœurs désespérés, lorsque *Crispino e la Comare* est venu éclater devant lui comme un paquet de pétards d'un feu d'artifice romain, et assaillir joyeusement ses oreilles comme une pluie de *confetti* de l'ancien carnaval vénitien.

La représentation de ce charmant petit ouvrage est mieux qu'une heureuse inspiration de la direction actuelle des Italiens, c'est presque un service rendu à la cause de la tradition musicale italienne. *Don Pasquale* est, si je ne me trompe, le dernier opéra bouffe que le public parisien ait eu le privilége d'applaudir. C'est ce privilége que la représentation de *Crispino*

e la Comare vient de restituer à une génération qui ne l'avait jamais exercé; vrai privilége en effet, car on ne connait jamais aussi bien la valeur d'un genre dramatique ou musical que lorsqu'on a partagé le plaisir d'applaudir pour la première fois quelqu'une des œuvres célèbres qui s'y rattachent. A coup sûr, les nouvelles générations n'avaient pas besoin de l'opéra des frères Ricci pour se faire une idée exacte de la valeur propre au genre bouffe : depuis le *Matrimonio segreto* jusqu'à *Don Pasquale,* le répertoire italien est riche en œuvres de musique joyeuse, et il ne se passe pas d'hiver qu'on n'exécute plusieurs de ces œuvres; mais autre chose est d'applaudir ce que d'autres ont applaudi avant nous, ou d'applaudir pour la première fois ce qui n'a été encore applaudi par personne. L'admiration a, comme l'amour, ses mystères de virginité et de candeur, et rien ne vaut, pour pénétrer dans l'intimité d'une œuvre, les joyeux étonnemens de la découverte. Croyez bien que les spectateurs parisiens de 1865 qui ont eu la surprise d'applaudir pour la première fois cet opéra encore inconnu pour eux de *Crispino e la Comare* ont un sentiment plus juste du genre bouffe que s'ils avaient vu représenter cinquante fois *le Mariage secret.* Désormais, quand on leur dira que l'opéra bouffe est un genre tombé en désuétude et qui n'a plus sa raison d'être, ils pourront répondre par expérience qu'il n'en est rien, puisque *Crispino e la Comare* les a divertis comme s'ils étaient des Italiens du temps de Cimarosa ou des Français de la restauration, et que la meilleure preuve à donner de la vitalité de ce genre, c'est que cet opéra, vieux de vingt-cinq ans déjà, leur a semblé comme s'il avait été fait de la veille et tout exprès pour eux.

Il y a vingt-cinq ans en effet que cet opéra amuse l'Italie, et ce n'est que d'hier qu'il est connu parmi nous; pourquoi ce long retard, lorsque tant d'œuvres qui ne le valent pas ont obtenu près de nous un accueil empressé? Les directeurs qui se sont succédé à la salle Ventadour pensaient-ils donc que cette production était trop semblable à ce vin d'Orvieto qui ne peut se transporter, et qu'il faut consommer sur place, ou n'obéissaient-ils pas plutôt à cette prévention que nous avons signalée, et ne pensaient-ils pas avec le public que l'opéra bouffe avait fait son temps, et que le vent était désormais à la musique mélodramatique?

Pendant que j'écoutais ce gai *Crispino,* je ne pouvais me défendre de cette réflexion, que de toutes les expressions de l'âme humaine le rire est celle qui conserve le plus longtemps sa jeunesse, même celle qui est la plus assurée de l'immortalité. Cette particularité constitue certainement la plus piquante satire des prétentions de notre nature. Le plus beau don que les dieux aient fait aux hommes est le don de se railler d'eux-mêmes et de se mettre ainsi à leur vraie place dans l'ordre universel. Ce qu'il y a de plus éphémère en nous est peut-être cette partie de nous-mêmes que nous estimons la plus noble, et que les genres sérieux de la tragédie et du drame lyrique s'attachent à reproduire. On dirait que les immortels voient sans complaisance et même avec un certain mépris ces aspirations de notre

nature, car rien ne devient si vite suranné que les expressions de nos passions et de nos douleurs. Chose curieuse, la mode gouverne nos douleurs et ne gouverne pas nos joies: elle règle le ton de nos sanglots, elle compte le nombre exact des larmes que nous devons verser; mais aucune de ses réglementations n'a jamais rien pu contre cette chose indisciplinée et libre par excellence qui s'appelle le rire, en sorte que l'élément bouffon de notre nature présente cette particularité d'être le seul qui échappe au ridicule, tout en ne vivant que du ridicule. Ces priviléges qui ont été accordés au rire ne sont en vérité que justice, si nous savons bien juger de la moralité et de l'importance du rôle qu'il remplit en ce monde. Comme le génie du rire ramène l'humanité à la réalité de sa condition et la rappelle gracieusement à la modestie et au bon sens! Comme le rire guérit l'âme de ses folies et l'émancipe de la tyrannie des folies d'autrui! Comme, en nous préservant de nos propres prétentions, il nous garantit des prétentions du voisin! Comme, en nous faisant sentir que nous sommes petits, il nous laisse mâles et sains! Oui, le rire est la lumière et le sel de l'âme; c'est lui qui l'empêche de se refroidir et de se corrompre, qui dissipe les brouillards et détruit les charançons et les limaces que nos facultés prétendues plus nobles ne manqueraient pas d'y engendrer, et de cette vérité l'histoire même du génie italien est la preuve irrécusable. Je ne sais quelles destinées l'avenir réserve à l'Italie; mais qu'elle aurait tort de renoncer jamais à cette faculté du rire par laquelle plus que par toute autre elle s'est conservée au milieu des plus dures calamités qui puissent affliger un peuple, par laquelle plus que par toute autre elle a usé et vaincu ses dominateurs et ses tyrans! Oh! qu'il y a longtemps qu'elle ne serait plus de ce monde, si elle n'avait eu recours pour la protéger qu'à sa véhémence pathétique!

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement,

a dit notre vieux régent du Parnasse, et cet axiome est vrai en musique comme en littérature. On chante à merveille ce que l'on sent vivement et avec vérité. L'opéra bouffe est tellement dans le tempérament de l'Italie qu'il sera toujours bien chanté par des artistes italiens, même quand ils n'auront pas un talent extraordinaire, même quand leurs instincts auront été longtemps dénaturés par une musique moins conforme au génie de leur pays. J'ai souvent vu des exécutions pitoyables de tragédies lyriques au théâtre Ventadour, je n'y ai jamais vu d'exécution par trop insuffisante d'un opéra bouffe. Un *Don Giovanni* a pu y échouer souvent, même avec des chanteurs consommés; mais un *Mariage secret* ou un *Barbier de Séville* y arrive toujours à bon port sans trop d'avaries. De toutes les pièces du Théâtre-Italien, celle qui a été jamais exécutée avec le plus de perfection est peut-être l'opéra bouffe de *Don Pasquale*. Qui donc, ayant assisté à une de ces représentations, oubliera jamais ce que devenait cette œuvre légère chantée par Mario, Giulia Grisi, Ronconi et l'admirable Lablache? Quel

entrain! quelle verve! quel naturel! Comme ils respiraient mélodieusement cette musique, car je n'ose dire qu'ils la chantaient, tant ils semblaient, en s'acquittant de leur tâche, accomplir une des fonctions de la vie! Comme ils étaient à l'aise et se sentaient chez eux! Cette exécution serait vraiment l'idéal de l'œuvre d'aussi près que possible. L'exécution de *Crispino e la Comare* n'atteint pas sans doute à ce rare degré de perfection, mais elle est assez satisfaisante pour que le plaisir des spectateurs ne soit troublé à aucun moment. L'ensemble est excellent, et le plus petit rôle est tenu sans faiblesse. Il n'y a dans cette exécution aucune de ces irrégularités qui établissent des distances si choquantes entre les interprètes d'une même œuvre, et qui font ressembler certaines représentations dramatiques au spectacle d'un régiment dont les soldats ne pourraient suivre le pas de leurs officiers : irrégularités qui ne déplaisent pas d'ordinaire aux premiers chanteurs, mais qui sont désagréables au plus haut degré pour le spectateur. Zucchini est un bouffon excellent à qui il ne manque, pour être parfait dans certains rôles, qu'un peu plus d'embonpoint, car le génie bouffe n'aime pas d'ordinaire l'embonpoint modéré; mais dans ce rôle de savetier enrichi par *la Comare* son tempérament ne nuit pas du tout à l'illusion du rôle, comme dans le rôle de Geronimo du *Mariage secret* par exemple, et il a bien le degré d'embonpoint d'un homme engraissé par six mois de bon régime, et qui a opéré sur lui-même son miracle médical le plus sérieux. J'ai à peine besoin de dire qu'il a chanté son rôle en chanteur qui sait son métier, et de manière à mériter les applaudissemens du public, applaudissemens qu'il a dû partager avec son confrère Mercuriali, qui, dans le trio des médecins, au second acte, a très vaillamment lutté avec lui *con la voce e con la mano,* c'est-à-dire par le chant et la pantomime. M[lle] Vitali, qui s'était déjà fait connaître pendant la dernière saison précisément dans cet opéra de *Crispino e la Comare*, ne nous a point paru, nous ne savons trop pourquoi, bien guérie de la timidité des débutantes. Il nous a semblé qu'à cette première représentation elle manquait quelque peu d'assurance, défaut dont les applaudissemens qui ce soir-là recommençaient pour elle ne peuvent manquer de guérir bien vite une jolie personne qui possède une jolie voix.

Huit jours après *Crispino e la Comare,* le Théâtre-Italien a donné la première reprise de *Lucrezia Borgia,* pour la rentrée de Fraschini et de M[me] Penco et les débuts de M[lle] Grossi. *Lucrezia Borgia,* sans être précisément une mauvaise œuvre, est une de ces nombreuses productions hâtives dans lesquelles Donizetti a gaspillé ses dons heureux. L'audition de cet opéra laisse chez le spectateur, pour peu qu'il soit sensible, un sentiment de *non-satisfaction* qui est des plus pénibles : c'est quelque chose comme une soif qui est irritée et qui n'est pas étanchée, un supplice de Tantale musical. A chaque instant, l'oreille est séduite par des phrases d'une réelle beauté qui tournent court tout à coup, comme une période éloquente qui serait subitement interrompue, et vous laissent retomber à froid; à chaque

instant, l'imagination est excitée par des situations singulièrement fortes dont le musicien ne sait pas soutenir l'énergie et traduire le pathétique, et dont les promesses aboutissent à de véritables mystifications. Peut-être cela tient-il au désaccord marqué qui existe entre le caractère de cette musique et le caractère du sujet qu'elle est chargée d'exprimer. Donizetti, dans cet opéra, ne s'est pas plus inspiré de la sombre histoire de Lucrèce Borgia que de toute autre, et sa musique n'aurait rien perdu à s'appliquer à un mélodrame d'un ordre moins violent et moins monstrueux. A vrai dire, le sujet n'était pas de ceux que son génie musical excellait à traduire. Il lui fallait des sujets qui lui permissent d'exprimer des sentimens d'une sensualité aiguë et nerveuse ou d'une mélancolie cruellement pénétrante : *la Favorite, Lucia di Lammermoor, Anna Bolena*. Aussi peut-on dire que, malgré le nombre assez considérable de beaux morceaux qui se remarquent dans cette pièce, ce sujet de *Lucrezia Borgia,* un des mieux faits que je connaisse pour le drame lyrique, est encore à traiter. Qui le voudra prendre le peut sans scrupule. Et pourquoi ne serait-ce pas le *maestro* Verdi? C'est un sujet qui convient à merveille à sa verve âpre et violente, et qui serait un thème excellent pour l'expression de ces sentimens de tristesse noire qu'il affectionne particulièrement.

Lucrezia Borgia a d'autres défauts encore. Ainsi c'est un de ces opéras où Donizetti, qui reprenait son bien, comme Molière, là où il le trouvait, lorsque l'inspiration marchait moins vite que les nécessités du travail, s'est le plus pillé lui-même. Cependant, en dépit de tous ces défauts, et quand on veut oublier sur quel sujet cette musique est adaptée, on est obligé de convenir que l'ouvrage contient un certain nombre de morceaux remarquables. Le finale du premier acte, — le meilleur des trois à notre avis, — a une grandeur véritable qui saisit fortement l'imagination de l'auditeur et la laisse dans l'attente d'émotions dramatiques et lyriques que le reste de l'ouvrage n'apporte pas. Le trio du second acte, peut-être trop vanté, est beau, mais il n'a pas assez de vigueur pour soutenir l'énergie de la situation. Le morceau le plus réussi de la partition, c'est peut-être le *brindisi* du troisième acte, chanson pleine d'une étincelante furie juvénile, respirant une sorte de bravoure voluptueuse, vraiment faite pour monter à l'assaut de l'ivresse et du plaisir, avec un je ne sais quoi de douloureux qui la traverse rapide comme un éclair ou un pressentiment, et fait songer au squelette voilé des antiques banquets épicuriens. Enfin, si l'on exerce assez d'empire sur sa force d'attention pour n'accorder à la scène qu'une de ses deux oreilles, on surprendra dans l'orchestration une foule de détails d'une suavité et d'une douceur délicieuses. Un beau finale une admirable chanson à boire et de charmans détails d'orchestration, certes en voilà bien assez pour faire passer agréablement deux heures ou trois; mais est-ce assez pour constituer un opéra sérieux?

Fraschini, qui faisait sa rentrée dans le rôle de Gennaro, nous a rapporté sa belle voix, facile, limpide et sonore, qu'il gouverne avec d'autant plus

d'aisance qu'il ne rencontre en elle que docilité et bon vouloir. Le rôle de Lucrezia était tenu par M^me^ Penco. Sa beauté substantielle et ses traits, qui ont de la noblesse sans rien d'âpre ni de dur, lui permettent de représenter sans trop d'invraisemblance le personnage de *madonna* Lucrezia, que ses images nous représentent avec un visage tranquille, où l'on n'aperçoit pas ombre de férocité, et de beaux yeux intelligens, spirituels, et qui ne sont point sans douceur. M^me^ Penco a composé et chanté son rôle avec un mélange d'énergie et de dignité qu'elle a soutenu jusqu'au bout, non sans lutte, mais avec une vaillance qui est restée triomphante. Le jeune Maffio Orsini, dont les gracieuses rotondités, fort différentes des sèches maigreurs de l'adolescence masculine, ne pouvaient permettre d'illusion sur le sexe véritable, est une débutante qui se nomme M^lle^ Grossi; elle a chanté son *brindisi* avec un *brio* et un entrain qui lui ont valu les honneurs du *bis*. Un autre débutant, M. Selva, remplissait le rôle du duc Alphonse. Il nous a semblé qu'il aurait pu donner à ce personnage un peu plus de dignité; mais après cela les membres de cette famille d'Este se sont si mal conduits envers le Tasse, et même envers l'Arioste, qu'il nous serait égal qu'on les calomniât un peu.

Maintenant mon rôle de critique musical est terminé, et il ne me reste plus qu'à m'excuser auprès des lecteurs de la *Revue* de les avoir pour un instant entretenus de choses sur lesquelles je n'ai d'autres droits de parler que ceux que me donnent le plaisir qu'elles me font et l'absence momentanée d'un collaborateur dont tous connaissent l'esprit et le savoir.

ÉMILE MONTÉGUT.

ESSAIS ET NOTICES.

LA MÉDECINE, HISTOIRE ET DOCTRINES, par CH. DAREMBERG.

M. Daremberg publie sous ce titre quelques-uns des articles écrits par lui pour le *Journal des Débats*. En les disposant d'une manière heureuse, il a fait de ces pages détachées un livre véritable. Un journaliste, surtout un journaliste scientifique, met dans ses travaux plus d'unité qu'on ne pense. Le lien qui les rattache l'un à l'autre, le public ne l'aperçoit point toujours, l'auteur même l'oublie parfois; mais il n'en est pas moins réel et se retrouve à l'occasion. La nécessité, le respect, la fantaisie, la complaisance, amènent souvent à écrire; mais, quelque divers que soient les motifs, le résultat est le même, la pensée ne dévie point du chemin qu'elle s'est tracé, et chaque article est le commencement ou la suite d'un autre, si, comme il arrive parfois, il n'en est pas la répétition. Ce dernier cas n'est point à craindre dans un livre comme celui-ci, dont le sujet est trop vaste pour être tout à fait rempli. L'histoire de la médecine, celle de toute science, rend nécessaire une œuvre considérable,

et nous espérons qu'un jour M. Daremberg la donnera tout entière. Ici nous n'en trouvons qu'un abrégé. Chaque fragment ou chaque chapitre est une peinture de l'état de la médecine à une époque différente. Qu'importe que chacun de ces chapitres soit fait tantôt à propos d'un livre nouveau, tantôt d'une réimpression, tantôt d'un personnage historique? La diversité n'a pour effet que de varier le ton et le point de vue; les procédés et les opinions sont partout les mêmes. Au lieu de s'y instruire seulement de la succession des systèmes médicaux, le lecteur apprend à connaître les auteurs et les livres.

Quelles sont les opinions de M. Daremberg touchant les théories médicales de notre temps ou, pour mieux dire, de tous les temps, car, quoique M. Claude Bernard rajeunisse la science, les querelles de Cos et de Cnide divisent encore aujourd'hui les écoles? Il s'agit toujours de savoir si l'organisme est malade ou si un organe est physiquement altéré, si la maladie peut être conçue comme un être particulier qui attaque le corps humain, ou si ce corps est un composé de principes immédiats qui changent de composition. On peut dire en ce cas qu'il n'y a point de médecine proprement dite, qu'il y a seulement une pathologie médicale. M. Daremberg partage ce dernier avis sans se montrer absolu. On doit convenir en effet, fût-on un médecin de Montpellier, que l'organisation n'est pas affectée si aucun organe n'est malade, et réciproquement que l'économie entière se ressent d'une maladie locale. Ces discussions, qui ont tant agité et irrité, n'ont du reste nul inconvénient lorsqu'elles ne se compliquent pas de métaphysique et de religion. Alors non-seulement le problème est moins clair, mais des médecins timorés n'osent prendre un parti que d'autres médecins plus timorés, ou au contraire trop hardis, ont déclaré matérialiste, immoral, athée ou rationaliste. Ainsi les homœopathes sont dévots, et les vrais élèves de l'école de Paris n'ont pas si bonne réputation. M. Daremberg blâme ces distinctions, et, tout spiritualiste qu'il soit, trouve qu'en médecine il faut seulement observer et déduire sans s'inquiéter de l'âme immortelle plus que ne le ferait un vétérinaire, car c'est le corps qu'on doit guérir. Il est de l'école de M. Rostan, l'un des maîtres de l'art moderne. La médecine doit être *positive,* et sur ce point la révolution tentée par Auguste Comte n'est pas attaquable. Ce savant ne se trompe que lorsque, cessant d'être positif, il est systématique. Il a tenté de faire une philosophie, et la conclusion de ses principes était précisément d'exclure toute philosophie. Pour la médecine, le positivisme est excellent comme pour la chimie, la physique ou la physiologie ; il représente ce que, moins scientifiquement, on appellerait le sens commun.

Les opinions de M. Daremberg, éparses dans tout le volume, sont exposées dans l'introduction à propos des ouvrages de M. Chauffard et de M. Rostan. Le chapitre suivant traite de l'ouvrage de M. Ménière, et il en résulte une exposition de l'état de la médecine sous la république romaine. C'est dans les poètes latins que M. Ménière a cherché des observations

cliniques, et il en a trouvé plus qu'on ne penserait. On savait peu de chose autrefois, mais ce peu, personne ne l'ignorait. Les poètes modernes, excepté Molière, sont moins techniques. Le perfectionnement des sciences les a rendues moins populaires, et comme il est plus difficile de savoir très bien, on renonce même à savoir à peu près. Trois chapitres sur Galien, dont M. Daremberg achève la traduction, puis sur l'édition de Paul d'Égine donnée par M. Brian, sur l'état de la chirurgie au VII^e^ siècle, sont la suite naturelle du précédent. L'histoire de l'école de Salerne par M. Renzi et la publication de la *Collectio Salernitana* offrent l'occasion de parler des origines obscures et des principes médicaux de cette école pendant la première période du moyen âge. Les erreurs et les hypothèses sont ici mieux réfutées que la question n'est éclaircie. L'école de Salerne n'a pas été fondée par les Arabes, qui ne sont venus que deux siècles plus tard. La même raison, assez péremptoire, empêche d'attribuer l'origine de cette école aux princes lombards du Bénévent, aux bénédictins, à Constantin, etc. Peut-être est-il permis de supposer qu'elle est née toute seule et lentement, comme il est arrivé de bien des écoles et des universités. Peu d'entre elles cependant ont duré, comme celle-ci, plus de mille ans. Elle n'avait pas encore disparu au dernier siècle, et la Faculté de Paris la consultait en 1748 au sujet de la querelle des médecins et des chirurgiens.

Nous ne pouvons examiner avec détail chacun des chapitres de ce livre, mais il est impossible de ne point parler de l'un des plus intéressans, et qu'un médecin instruit dans l'histoire des sciences et l'histoire proprement dite pouvait seul écrire. Il s'agit de ce livre étrange que le roi Louis XIV faisait tenir sous ses yeux tant des médicamens qu'il prenait que des effets de ces médicamens. Quelle singulière comptabilité! que d'ignorance chez les médecins! combien de faiblesses chez le malade! Eux et lui sont dignes de Molière. Si quelques rares personnes ont trouvé dans cet exposé de la santé du roi quelques motifs d'admirer son courage au milieu des maladies et des médecins, sa constance à supporter ce que Valot appelle des remèdes héroïques, d'autres ont été froissés, je n'ose dire un autre mot. Le courage dépasse un peu celui de M. de Pourceaugnac, et voilà tout; mais la grandeur de ce grand roi n'est vraiment trop ici qu'une apparence. On ne doit pas reprocher à un homme d'être malade, mais on peut blâmer un souverain d'être sans cesse atteint de maladies ridicules, dues aux moins nobles passions, et d'en faire un tel étalage. Ces personnes charmantes ou touchantes qui passent pour avoir aimé un monarque aimable et brillant sont elles-mêmes atteintes par de telles révélations. Les souverains ne doivent pas rendre trop difficiles les illusions de l'amour, de l'admiration et du respect. C'est un devoir envers leurs courtisans et leurs maîtresses. Une chose d'ailleurs est plus choquante que le livre lui-même, c'est le plaisir que prenait Louis XIV à s'en faire lire de temps à autre quelques passages. Peu de contemporains de Racine étaient plus dénués de délicatesse et de goût.

Les derniers chapitres du livre de M. Daremberg traitent de sujets plus modernes, de l'histoire de la circulation, des causes finales, de la physiologie et de l'anatomie, ou de la médecine actuelle, de l'hygiène, c'est-à-dire de la meilleure médecine de tous les temps, enfin de la mort, qui est comme la conclusion naturelle de l'œuvre d'un médecin. PAUL DE RÉMUSAT.

L'Hygiène publique chez les Juifs, son importance et sa signification dans l'histoire générale de la civilisation, par M. le docteur Marc Borchard (1).

L'auteur de cet écrit, préparé à sa tâche par de savantes recherches sur l'antique législation des Hébreux, a pris comme point de départ les dispositions du Pentateuque concernant l'hygiène pour tracer un intéressant programme d'histoire à la fois médicale, religieuse, politique et morale. La place importante réservée dans les lois juives à l'hygiène lui paraît tout d'abord n'être rien moins qu'une preuve de l'origine divine de ces lois: elles seules, à son gré, bien autrement sages que les législations tout humaines, ont su reconnaître la double nature de l'homme et traiter la civilisation naissante comme la mère traite l'enfant, c'est-à-dire qu'elles se sont bien gardées de négliger les soins du corps, et que par là elles ont rendu possible entre les hommes la formation des premières associations dignes du beau nom de cités. Ce don de prévoyance sociale paraîtrait inconciliable avec l'institution de l'esclavage et avec la haine de l'étranger; aussi l'auteur n'accepte-t-il ni l'un ni l'autre de ces deux reproches à la charge de l'ancien peuple hébreu. Pour la haine de l'étranger, il invoque les curieux commentaires de M. Ewald sur le Deutéronome, et, quant à l'esclavage, il montre que, si les Hébreux, l'ayant trouvé établi dans le monde et ayant été eux-mêmes esclaves en Égypte, n'ont pas tout d'abord aboli la servitude, ils en ont du moins énergiquement préparé la disparition. Pour la première fois dans le monde, des prescriptions générales ont été publiées par la législation juive en faveur des esclaves, sans distinction de nationalité; la loi a déclaré leur entière égalité devant Dieu, elle les a armés de droits importans vis-à-vis du maître, elle les a protégés fugitifs; elle a ordonné, pour de certaines époques régulièrement fixées, leur émancipation après six ans de service. « Celui qui m'a créé dans le sein de ma mère, dit Job, n'a-t-il pas aussi créé celui qui me sert? Et n'est-ce pas le même Dieu qui nous a formés tous deux? »

La position respectée de la femme, la procédure pénale fondée sur l'expertise médicale, l'assistance publique organisée à côté de la bienfaisance privée, de manière à éviter le paupérisme chez un peuple qui compta, non pas huit mille citoyens, comme Sparte, mais quatre millions d'hommes à peu près égaux, ce sont autant de points que M. le docteur Borchard fait

(1) Paris 1865, in-8°. A la Librairie Internationale A. Lacroix, Verboeckhoven et C^e^, boulevard Montmartre, 15, au coin de la rue Vivienne.

dépendre plus ou moins directement de la science de l'hygiène et auxquels il consacre un examen particulier. Ce n'est pas assez toutefois d'avoir, en invoquant les derniers travaux de l'Allemagne, fait à nouveau le panégyrique de l'ancienne législation juive; l'auteur poursuit l'examen de son sujet à travers le moyen âge et voit jusqu'aux temps modernes de féconds emprunts aux codes hébraïques se mêler aux civilisations diverses et les vivifier. J'ai dit en commençant que l'auteur avait tracé un vaste programme plutôt qu'il n'avait écrit un livre ou même une dissertation spéciale. Or c'est ici principalement que cette critique peut être rappelée. Quelques développemens précis manquent pour que le lecteur sache bien si c'est une influence lointaine ou une imitation directe de plusieurs dispositions hébraïques que l'auteur distingue dans le recueil des *capitulaires carlovingiens*. M. le docteur Borchard parle aussi du *Livre des Métiers* d'Étienne Boileau sans s'exprimer avec clarté sur une pareille influence, qu'il paraît admettre. En revanche, il a un passage fort curieux sur les institutions hygiéniques de cet illustre empereur d'Allemagne Frédéric II, qui s'entourait, comme on sait, de Juifs et « d'autres mécréans; » mais, tout en paraissant peu éloigné de croire que les établissemens de Frédéric ont exercé une influence directe sur les législations contemporaines, par exemple sur celle de saint Louis, l'auteur ne donne pas ses preuves et se contente d'allégations vagues. Il est plus explicite quand il examine la curieuse question de savoir en quelle mesure le moyen âge est redevable à la civilisation arabe, et l'on s'attend bien à ce qu'il revendique au nom de l'élément hébraïque une bonne partie des bienfaits attribués à cette civilisation.

C'est à la fois, on peut le dire, le défaut et le mérite de l'écrit de M. le docteur Borchard de soulever beaucoup de graves problèmes et de ne pas les soumettre à une assez complète discussion : problèmes de science médicale, au sujet desquels il semble avoir craint d'abuser de ses connaissances spéciales; problèmes religieux, qui rencontrent sous sa plume des affirmations chaleureuses et sincères, mais pour beaucoup d'esprits sans doute contestables; problèmes d'histoire politique et morale, qu'il était fort intéressant et utile de poser, et qui méritent l'attention, mais qui exigeraient de plus longs développemens. Ce n'en est pas moins un sérieux mérite que d'apercevoir toujours et invinciblement, dans quelque avenue de la science qu'on s'engage, ces grandes questions de morale sociale et religieuse vers lesquelles on voit que l'auteur est entraîné. Ce qui n'est encore sous la plume de M. le docteur Borchard qu'un brillant programme, des études patientes pourront l'achever et le transformer. A. GEFFROY.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUANTE-NEUVIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXV[e] ANNÉE.

SEPTEMBRE — OCTOBRE 1865.

Livraison du 1[er] Septembre.

Livraison du 15 Septembre.

Livraison du 1er Octobre.

Livraison du 15 Octobre.

Revue du 1er septembre, dans l'étude sur *Mahomet et le Mahométisme* de M. de Rémusat, page 77, ligne 18, au lieu de « ces *sunnyites* de l'Arabie-Pétrée, » lisez « ces scenites. »

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7 rue Saint-Benoît.